

**Université de Montréal**

**LES MONUMENTS « FUNÉRAIRES » THRACES : UNE CRISE D'IDENTITÉ**

**par Ivan Marinov**

**Département d'histoire, Faculté des Arts et Sciences**

Thèse présentée à la Faculté des Arts et Sciences de l'Université de Montréal en vue de  
l'obtention du grade de *Philosophiae Doctor* (Ph.D.) en Histoire

Décembre 2013

© **Ivan Marinov, 2013**

DÉPARTEMENT D'HISTOIRE  
FACULTÉ DES ARTS ET SCIENCES  
UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Cette thèse intitulée

**LES MONUMENTS « FUNÉRAIRES » THRACES : UNE CRISE D'IDENTITÉ**

a été présentée et soutenue publiquement le 16 décembre 2013 par :

**Ivan MARINOV**

devant

**DIRECTEUR DE THÈSE**

M. Jacques Y. PERREAULT, Professeur titulaire d'archéologie classique, Université de Montréal

**PRÉSIDENT DU JURY**

M. Christian RASCHLE, Professeur agrégé d'histoire, Université de Montréal

**EXAMINATEUR EXTERNE**

Mme. Valéria FOL, Professeur titulaire d'histoire de l'antiquité, Académie bulgare des sciences

**MEMBRE DU JURY**

M. Nicolas BEAUDRY, Professeur régulier d'histoire et d'archéologie, Université du Québec à Rimouski

**REPRÉSENTANT DU DOYEN**

M. Jacques BOUCHARD, Professeur titulaire d'études néo-helléniques, Université de Montréal

## RÉSUMÉ

Cette étude porte sur l'analyse de l'identité, en termes de fonction, des monuments érigés sous tumulus dans le territoire actuel de la Bulgarie. Ces monuments sont généralement datés du V<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère et ont été associés aux peuples thraces qui ont évolué sur ce territoire durant cette époque. Les monuments thraces sous tumulus, aux structures en blocs de pierre ou en moellons, ou d'un mélange de matériaux et de techniques différentes, ont été invariablement recouverts de monticules de terre dès l'Antiquité. Les tumuli ainsi obtenus ont été utilisés à différentes fins par les peuples locaux jusqu'à l'époque moderne.

Les études plus ou moins détaillées des monuments thraces sous tumulus, qui ont débuté dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle de notre ère, ainsi que l'accumulation rapide de nouveaux exemplaires durant les deux dernières décennies, ont permis de constater une grande variabilité de formes architecturales en ce qui a trait aux différentes composantes de ces constructions. Cette variabilité a poussé certains chercheurs à proposer des typologies des monuments afin de permettre une meilleure maîtrise des données, mais aussi dans le but d'appuyer des hypothèses portant sur les origines des différents types de constructions sous tumulus, ou sur les origines des différentes formes architectoniques identifiées dans leurs structures. Des hypothèses portant sur la fonction de ces monuments, à savoir, sur l'usage qu'en ont fait les peuples thraces antiques, ont également été émises : certains chercheurs ont argumenté pour un usage funéraire, d'autres pour une fonction cultuelle. Un débat de plus en plus vif s'est développé durant les deux dernières décennies entre chercheurs de l'un et de l'autre camp intellectuel. Il a été constamment alimenté par de nouvelles découvertes sur le terrain, ainsi que par la multiplication des publications portant sur les monuments thraces sous tumulus. Il est, de ce fait, étonnant de constater que ni les hypothèses portant sur les origines possibles de ces constructions, ni celles ayant trait à leurs fonctions, n'ont été basées sur des données tangibles – situation qui a eu pour résultat la désignation des monuments thraces par « tombes-temples-mausolées », étiquette chargée sinon d'un sens précis, du moins d'une certaine connotation, à laquelle le terme « hérôn » a été ajouté relativement récemment.

Notre étude propose de dresser un tableau actuel des recherches portant sur les monuments thraces sous tumulus, ainsi que d'analyser les détails de ce tableau, non pas dans le but de

trancher en faveur de l'une ou de l'autre des hypothèses mentionnées, mais afin d'expliquer les origines et la nature des problèmes que les recherches portant sur ces monuments ont non seulement identifiés, mais ont également créés. Soulignant un fait déjà noté par plusieurs chercheurs-thracologues, celui du manque frappant de données archéologiques exactes et précises dans la grande majorité des publications des monuments thraces, nous avons décidé d'éviter la tendance optimiste qui persiste dans les études de ces derniers et qui consiste à baser toute analyse sur le plus grand nombre de trouvailles possible dans l'espoir de dresser un portrait « complet » du *contexte archéologique* immédiat des monuments ; portrait qui permettrait au chercheur de puiser les réponses qui en émergeraient automatiquement, puisqu'il fournirait les éléments nécessaires pour placer l'objet de l'analyse – les monuments – dans un *contexte historique* précis, reconstitué séparément.

Ce manque de données précises nous a porté à concentrer notre analyse sur les publications portant sur les monuments, ainsi qu'à proposer une approche théoriquement informée de l'étude de ces derniers, en nous fondant sur les discussions actuelles portant sur les méthodes et techniques des domaines de l'archéologie, de l'anthropologie et de l'histoire – approche étayée dans la première partie de cette thèse. Les éléments archéologiques (avant tout architecturaux) qui ont servi de base aux différentes hypothèses portant sur les constructions monumentales thraces sont décrits et analysés dans le deuxième volet de notre étude. Sur la base de cette analyse, et en employant la méthodologie décrite et argumentée dans le premier volet de notre thèse, nous remettons en question les différentes hypothèses ayant trait à l'identité des monuments.

L'approche de l'étude des monuments thraces sous tumulus que nous avons adoptée tient compte tant de l'aspect méthodologique des recherches portant sur ceux-ci, que des données sur lesquelles les hypothèses présentées dans ces recherches ont été basées. Nous avons porté une attention particulière à deux aspects différents de ces recherches : celui du vocabulaire technique et théorique implicitement ou explicitement employé par les spécialistes et celui de la façon dont la perception de l'identité des monuments thraces a été affectée par l'emploi de ce vocabulaire. Ces analyses nous ont permis de reconstituer, dans le dernier volet de la présente étude, l'identité des monuments thraces telle qu'implicitement ou explicitement perçue par les thracologues et de comparer cette restitution à celle que nous proposons sur la base de nos propres études et

observations. À son tour, cette comparaison des restitutions des différentes fonctions des monuments permet de conclure que celle optant pour une fonction funéraire, telle que nous la reconstituons dans cette thèse, est plus économe en inférences et mieux argumentée que celle identifiant les monuments thraces de lieux de culte. Cependant, l'impossibilité de réfuter complètement l'hypothèse des « tombes-temples » (notamment en raison du manque de données), ainsi que certains indices que nous avons repérés dans le contexte architectural et archéologique des monuments et qui pourraient supporter des interprétations allant dans le sens d'une telle identification de ces derniers, imposent, d'après nous, la réévaluation de la fonction des constructions thraces sous tumulus sur la base d'une *restitution complète des pratiques culturelles thraces d'après les données archéologiques* plutôt que sur la base d'extrapolations à partir des textes grecs anciens. À notre connaissance, une telle restitution n'a pas encore été faite.

De plus, le résultat de notre analyse des données archéologiques ayant trait aux monuments thraces sous tumulus, ainsi que des hypothèses et, plus généralement, des publications portant sur les origines et les fonctions de ces monuments, nous ont permis de constater que : 1) aucune des hypothèses en question ne peut être validée en raison de leur recours démesuré à des extrapolations non argumentées (que nous appelons des « sauts d'inférence ») ; 2) le manque flagrant de données ou, plus généralement, de contextes archéologiques précis et complets ne permet ni l'élaboration de ces hypothèses trop complexes, ni leur validation, justifiant notre approche théorique et méthodologique tant des monuments en question, que des études publiées de ceux-ci ; 3) le niveau actuel des connaissances et l'application rigoureuse d'une méthodologie d'analyse permettent d'argumenter en faveur de la réconciliation des hypothèses « funéraires » et « culturelles » – fait qui ne justifie pas l'emploi d'étiquettes composites comme « temples-tombes », ni les conclusions sur lesquelles ces étiquettes sont basées ; 4) il y a besoin urgent dans le domaine de l'étude des monuments thraces d'une redéfinition des approches méthodologiques, tant dans les analyses théoriques des données que dans le travail sur le terrain – à défaut de procéder à une telle redéfinition, l'identité des monuments thraces sous tumulus demeurera une question d'opinion et risque de se transformer rapidement en une question de dogmatisme.

*Mots clés* : archéologie, Thrace, Bulgarie, période hellénistique, architecture monumentale, pratiques funéraires, cultes, méthodologie en interprétation archéologique.

## ABSTRACT

This thesis analyzes the identity of the tumular monuments designated as “Thracian”, discovered in the territory of present day Bulgaria and dated between the 5<sup>th</sup> and the 3<sup>rd</sup> centuries B.C. These monuments, built in ashlar masonry or in unprocessed stones, or a mix of different materials and building techniques, were invariably covered by earthen mounds (called tumuli) which have been used to varied ends by local populations from Antiquity until the present day. More or less detailed studies of these tumular monuments began to appear by the end of the 19<sup>th</sup> century, while the list of newly discovered structures continues to grow almost exponentially. These publications and discoveries revealed that the sample of known Thracian monuments is characterised by what has been described as a great variety of architectural forms. Overwhelmed by this apparent variety, and in an attempt to explain it, certain researchers have tried to categorise what they have perceived as different types of monuments. Many hypotheses bearing on the function of the latter have also been proposed, although they differ only in the details and can be categorised in two main groups: that arguing for a *funerary* function of the monuments, and that arguing for a *cultural* one. Through the years, a heated debate has developed between researchers adhering to one or to the other of these hypotheses – discussion which has been fueled by a constant discovery of new monuments. It is thus surprising to note that neither the hypothesis pertaining to the possible origins of these buildings, nor those attempting to explain their functions, have been based on tangible data – a situation which has resulted in the attribution to the monuments of dubious labels such as “tombs-temples-mausoleums-heroons”.

This study provides a comprehensive analysis of the hypotheses pertaining to the functions and, in more general terms, the identity of the Thracian tumular monuments. Its main objective is to explain the problems that these hypotheses have helped to identify, and which, ironically, they have contributed to sustain. It is noted that, despite the lack of precision in the accumulated empirical data relating to the Thracian monuments, most, if not all, researchers working in the field have tended to sink into an excessive positivism. This approach resulted in the implicit or explicit expression of the belief that that the inclusion of the maximum quantity of empirical data in a given analysis will necessarily result in a more complete understanding of a given archaeological context, which can then be inserted in a previously elaborated historical context,

so as to paint a clearer picture of the past. Contrary to this tendency, and because of the lack of precise data, the present research focuses first, and foremost, on the publications bearing on the Thracian monuments and proposes a theoretically informed approach of the study of the latter. As described in Part I, this approach is based on current discussions concerning the methods and techniques of analysis in the fields of archaeology, anthropology and history, which have developed around similar circumstances defined by “incomplete” empirical data. The different hypotheses relating to the identity (or function) of the Thracian monuments have been based on specific archaeological elements (mainly of architectural nature), which are described and analysed in the second part of the thesis. The different interpretations of the Thracian monuments are then examined in the light of these analyses. Finally, in Part III of this thesis, the identities attributed to the Thracian monuments are scrutinised on the basis of these analyses and a restitution of the practices related to these monuments is proposed.

The approach to the study of the Thracian tumular monuments that has been adopted in this thesis takes into account not only the methodological aspect of the research published by specialists in the field, but also the data on which the different hypotheses relating to these monuments have been based. Particular attention has been drawn to two aspects present in all publications on the subject: the “technical” and “theoretical” vocabulary implicitly or explicitly employed by the authors and the manner in which it affects their perception of the identity of the Thracian monuments. Part III analyzes and underlines the outcome of the different uses of the implicitly or explicitly defined vocabularies employed by thracologists, leading to a comparison between the already published perceptions of the identity of the Thracian monuments and the reconstitution of their function proposed by the author of this thesis. This comparison, as well as the application of the methodology presented in Part I, show that the restitution of the monuments as having had a *funerary* function is the most parsimonious and better founded in the material record than the *cultural* function for which some have argued. However, the function of the monuments, as reconstituted by the author of this thesis, differs from most of the “funerary” explanations of the monuments published to date – these tend to venture far beyond the inductions permitted by the available data. Furthermore, this (or any other) restitution of the monuments’ function as funerary does not automatically exclude the possibility of them having been used as cultural places/buildings. Despite the *apparent* similarity between such an argument with those

that have been emitted towards the identification of the Thracian monuments as “temple-tombs”, the author expresses the opinion that the use of such labels is dubious and allows for unfounded critique and ineffectual comparisons between the classical Greek idea of the “temple” and Thracian cultural places.

The result of the analysis of the different elements pertaining to the reconstitution of the Thracian monuments’ identity have led to the following conclusions: 1) none of the already published hypotheses arguing for a funerary or for a cultural explanation of the monuments can be validated because of the excessive recourse by their authors to extrapolations lacking proper argumentation; 2) the lack of precise data or, more importantly, of precisely excavated and reconstituted archaeological contexts, prohibits the elaboration of complex hypotheses such as those proposed by specialists in the field; 3) nevertheless, the current state of knowledge regarding the material culture related to the Thracian monuments, and the rigorous application of a methodical analysis of the data show that a reconciliation between the “funerary” and the “cultural” identities of the monuments is possible – however, this fact should not be perceived as a justification of the use of labels similar to “temple-tombs”, nor of the conclusions upon which such labels are based; 4) there is an urgent necessity for a re-definition of the methodological approaches used (or the lack thereof) in the theoretical analyses of the Thracian monuments, as well as those employed on the field, during excavations. A failure to take account of these facts and shortcomings by proceeding with such a re-definition would mean that the identity of the Thracian tumular monuments would remain a matter of opinion and could even be transformed into a matter of dogma.

The analyses in this thesis can serve as a base for the re-evaluation of the identity of the Thracian monuments because of their theoretical and methodological soundness. However, such a re-evaluation must also be based on a reconstitution of Thracian ritual practices based on the archaeological record. Paradoxically, despite the impressive amount of publication on the subject of the Thracian tumular monuments as places of cultural practices, a systematic reconstitution of Thracian ritual based on Thracian material culture is yet to be proposed.

*Key words:* Archaeology, Thrace, Bulgaria, Hellenistic period, monumental architecture, funerary practices, cults, methodology in archaeological interpretation.

## TABLE DES MATIÈRES

|  |       |
|--|-------|
| RÉSUMÉ .....   | i     |
| ABSTRACT .....   | iv    |
| TABLE DES MATIÈRES .....   | vii   |
| REMERCIEMENTS .....  | xv    |
| LISTE DES TABLEAUX .....   | xvii  |
| LISTE DES FIGURES .....  | xviii |
| LISTE DES ANNEXES .....  | xxiii |
| ABRÉVIATIONS .....   | xxiv  |
| Langues occidentales .....   | xxv   |
| Langues slaves .....   | xxvii |
| INTRODUCTION GÉNÉRALE .....  | 1     |
| PARTIE I – DÉFINITION DE L’OBJET DE L’ÉTUDE, HISTORIOGRAPHIE ET MÉTHODOLOGIE ..... | 5     |
| 1. INTRODUCTION .....  | 5     |
| 1.1 Introduction .....   | 5     |
| 1.2 Sujet, objectifs, historiographie et problématique .....                       | 10    |
| 1.2.1 Cadre de l’étude .....   | 12    |
| 1.2.1.1 Cadre spatiotemporel .....   | 12    |
| 1.2.1.2 Sujets omis dans la présente étude .....                                   | 13    |
| 1.3 Conventions .....  | 17    |
| 1.3.1 « Monuments sous tumulus » .....   | 17    |
| 1.3.2 « Fonction » et « identité » des monuments thraces .....                     | 18    |
| 1.3.3 Nomenclature des monuments .....   | 20    |

|   |    |
|---|----|
| 1.4 Distribution, architecture et archéologie des monuments .....             | 21 |
| 1.4.1 Aspect architectural des monuments .....                                | 21 |
| 1.4.2 Contexte archéologique des monuments .....                              | 23 |
| 2. HISTORIOGRAPHIE SÉLECTIVE DES MONUMENTS THRACES .....                      | 25 |
| 2.1 Introduction.....   | 25 |
| 2.2 Aux origines des « tombes » thraces – Filov, Velkov et Mikov .....        | 26 |
| 2.3 Retour aux origines – Mikov et Venedikov .....                            | 28 |
| 2.4 La redécouverte des monuments.....  | 30 |
| 2.5 Tentatives de classification – Mikov, Kitov et Ruseva .....               | 32 |
| 2.6 Les terminologies – Sîrbu et Ruseva.....                                  | 35 |
| 2.7 Datation des monuments – aperçu des approches « architecturales ».....    | 37 |
| 3. CONCEPTUALISATION DE LA THÈSE.....   | 46 |
| 3.1 Introduction.....   | 46 |
| 3.2 Identification des problèmes dans l'étude des monuments thraces .....     | 48 |
| 3.3 Méthodologie .....  | 53 |
| 3.3.1 L'archéologie sans attentes, ou la « boîte à outils » adaptée .....     | 53 |
| 3.3.2 Inférence à la meilleure explication – critères d'évaluation.....       | 57 |
| 3.3.3 Théorie et empirisme explicite .....                                    | 64 |
| 3.3.4 Données empiriques et données littéraires .....                         | 68 |
| 3.3.5 Analogie comparative .....  | 72 |
| 3.3.6 Quelques remarques.....   | 75 |
| 3.4 Organisation de la thèse .....  | 77 |
| <br>  |    |
| PARTIE II – L'ARCHÉOLOGIE DES MONUMENTS THRACES SOUS TUMULUS .....            | 80 |
| 4. INTRODUCTION: DESCRIPTION GÉNÉRALE DES MONUMENTS THRACES SOUS TUMULUS..... | 80 |
| 4.1 Architecture funéraire – le vocabulaire .....                             | 81 |
| 4.1.1 Tumulus, monticule, manteau .....                                       | 81 |
| 4.1.2 Krépis.....   | 85 |
| 4.1.3 Composantes architectoniques des monuments .....                        | 87 |
| 4.1.4 Entrées et portes.....  | 93 |

|  |     |
|--|-----|
| 4.1.5 Terminologie de travail.....                     | 95  |
| 4.1.5.1 Tumulus(i) .....                               | 97  |
| 4.1.5.2 Cairn(s) .....                                 | 97  |
| 4.1.5.3 Sépulture(s).....                              | 98  |
| 4.1.5.4 Tombe(s).....                                  | 98  |
| 4.1.5.5 Monument(s) funéraire(s).....                  | 98  |
| 4.1.5.6 Krépis.....                                    | 99  |
| 4.2 Matériaux .....                                    | 99  |
| 4.2.1 Mortiers et enduits .....                        | 100 |
| 4.2.1.1 Terre.....                                     | 102 |
| 4.2.1.2 Chaux.....                                     | 105 |
| 4.2.1.3 Stuc .....                                     | 107 |
| 4.2.2 Terre compactée (monuments non-construits) ..... | 107 |
| 4.2.3 Pierre .....                                     | 108 |
| 4.2.3.1 Moellons .....                                 | 109 |
| 4.2.3.2 Blocs taillés.....                             | 112 |
| 4.2.4 Briques .....                                    | 113 |
| 4.2.4.1 Briques cuites.....                            | 113 |
| 4.2.4.2 Briques crues et adobe .....                   | 115 |
| 4.2.5 Bois (charpente).....                            | 116 |
| 4.3 Structures et plans.....                           | 117 |
| 4.3.1 Krépis.....                                      | 119 |
| 4.3.2 Manteaux .....                                   | 121 |
| 4.3.3 Corridors et passages .....                      | 129 |
| 4.3.3.1 Orientation .....                              | 131 |
| 4.3.4 Pièces .....                                     | 133 |
| 4.4 Méthodes.....                                      | 141 |
| 4.4.1 Outils.....                                      | 141 |
| 4.4.2 Planification .....                              | 143 |
| 4.4.3 Étapes de construction .....                     | 145 |

|  |     |
|--|-----|
| 4.4.4 Restructurations .....   | 146 |
| 5. LES COUVERTURES .....   | 153 |
| 5.1 Introduction.....  | 153 |
| 5.2 La couverture plane.....   | 157 |
| 5.3 La voûte.....  | 159 |
| 5.3.1 Voûte dièdre.....  | 160 |
| 5.3.1.1 En dalles arc-boutées .....  | 160 |
| 5.3.1.2 En encorbellement .....  | 165 |
| 5.3.2 Voûte à degrés.....  | 168 |
| 5.3.3 Voûte tronquée.....  | 168 |
| 5.3.4 La voûte en berceau .....  | 170 |
| 5.3.4.1 Fausse voûte en berceau en plein cintre.....                       | 170 |
| 5.3.4.2 Voûte à claveaux.....  | 171 |
| 5.3.5 La voûte à caissons superposés .....                                 | 173 |
| 5.4 La fausse coupole.....   | 177 |
| 5.4.1 À pendentifs.....  | 179 |
| 5.4.2 À quatre versants.....   | 181 |
| 5.4.3 « Semi-sphérique ».....  | 182 |
| 5.4.3.1 En moellons .....  | 183 |
| 5.4.3.2 En blocs de pierre non-ravalés (ou en assises surplombantes) ..... | 185 |
| 5.4.3.3 En blocs de pierre ravalés .....                                   | 187 |
| 5.4.4 À double courbure .....  | 190 |
| 6. ENTRÉES ET PORTES .....   | 193 |
| 6.1 Introduction.....  | 193 |
| 6.2 Entrées de pierre – les composantes .....                              | 195 |
| 6.2.1 Seuils, feuillures et crapaudines .....                              | 196 |
| 6.2.2 Linteaux – anneaux, cavités et cannelures.....                       | 202 |
| 6.3 Entrées en briques cuites et entrées en briques crues .....            | 204 |
| 6.4 Portes.....  | 206 |
| 6.4.1 Portes pivotantes .....  | 208 |

|  |     |
|--|-----|
| 6.4.1.1 Cas particuliers .....   | 228 |
| 6.4.2 Portes glissantes .....  | 228 |
| 6.4.3 Autres dispositifs de blocage .....                                    | 230 |
| 6.5 Entrées sans portes .....  | 234 |
| 6.6 Autres installations de fermeture .....                                  | 236 |
| 7. ÉLÉMENTS DÉCORATIFS .....   | 238 |
| 7.1 Introduction .....   | 238 |
| 7.2 Façades monumentales .....   | 238 |
| 7.2.1 Façades et entrées monumentales – « types » et exemples notables ..... | 240 |
| 7.2.1.1 Façades à colonnes .....   | 240 |
| 7.2.1.2 Façades à fronton avec pilastres .....                               | 246 |
| 7.2.1.3 Façades ou entrée à pilastres sans fronton .....                     | 253 |
| 7.2.1.4 Autres types d'entrées et de façades .....                           | 258 |
| 7.3 Enduits et peintures murales .....                                       | 265 |
| 7.4 Éléments architectoniques (décoration plastique) .....                   | 285 |
| 7.5 Graffiti et incisions .....  | 288 |
| 7.6 Décoration des entrées et des portes .....                               | 292 |
| 7.6.1 Décoration des portes .....  | 294 |
| 8. MEUBLES ET AUTRES INSTALLATIONS .....                                     | 297 |
| 8.1 Introduction .....   | 297 |
| 8.2 Les ensembles de « meubles » dans les monuments thraces .....            | 299 |
| 8.2.1 Meubles de pierre .....  | 301 |
| 8.2.2 Tables et tabourets .....  | 319 |
| 8.2.3 Bancs .....  | 320 |
| 8.2.4 Meubles en briques cuites, en bois ou en adobe .....                   | 322 |
| 8.2.5 Têtes de lits et coussins .....  | 324 |
| 8.3 Installations – les eschara .....  | 327 |
| 9. PRATIQUES .....   | 334 |
| 9.1 Introduction .....   | 334 |
| 9.2 Le vocabulaire .....   | 335 |

|  |     |
|--|-----|
| 9.2.1 Enterrement et inhumation .....  | 335 |
| 9.2.2 Crémation et déposition.....   | 338 |
| 9.2.3 « Inhumation » vs « crémation » : un non-lieu.....                           | 340 |
| 9.2.4 Sépultures « primaires » (« principales » et « centrales »).....             | 342 |
| 9.2.5 Sépultures « secondaires » et sépultures « communes ».....                   | 346 |
| 9.3 Traitement du corps du défunt.....   | 347 |
| 9.3.1 Déposition et crémation – les données .....                                  | 348 |
| 9.3.2 Dépôts secondaires ?.....  | 354 |
| 9.4 Sacrifices.....  | 355 |
| 9.4.1 Festins funéraires et sacrifices – le vocabulaire .....                      | 355 |
| 9.4.2 Équidés et canins dans le contexte des monuments funéraires .....            | 358 |
| 9.4.3 Sacrifices d’animaux dans le contexte des monuments .....                    | 362 |
| 9.4.4 Les chevaux dans les monuments thraces – discussion.....                     | 363 |
| <br>   |     |
| PARTIE III – ANALYSE DE L’IDENTITÉ DES MONUMENTS THRACES SOUS TUMULUS .....        | 366 |
| 10. L’IDENTITÉ DES MONUMENTS THRACES D’APRÈS LE VOCABULAIRE DES SPÉCIALISTES ..... | 366 |
| 10.1 Introduction.....   | 366 |
| 10.2 L’identité restituée des monuments .....                                      | 368 |
| 10.3 Le vocabulaire.....   | 369 |
| 10.3.1 Concepts « culturels ».....   | 369 |
| 10.3.1.1 Le développement d’un concept – histoire de la « religion ».....          | 369 |
| 10.3.1.2 Les pratiques rituelles d’après les archéologues.....                     | 376 |
| 10.3.1.3 « Rite » et « culte » dans le contexte de l’archéologie thrace.....       | 383 |
| 10.3.1.4 Le concept du héros .....   | 395 |
| 10.3.2 Concepts « archéologiques ».....  | 399 |
| 10.3.2.1 Mausolée, temple, hérôon.....   | 399 |
| 10.3.2.2 « Temples », « mausolées », « hérôons », « sanctuaires » .....            | 401 |
| 10.3.2.3 « Tombes » et « demeures éternelles » .....                               | 408 |
| 10.4 L’identité des monuments thraces : une question de vocabulaire .....          | 415 |
| 10.5 Les multiples fonctions du monument thrace .....                              | 426 |

|  |     |
|--|-----|
| 11. FONCTIONS DES MONUMENTS – LES CRITÈRES ARCHITECTURAUX .....                        | 437 |
| 11.1 Introduction.....   | 437 |
| 11.2 Comparaisons générales .....  | 441 |
| 11.2.1 Monuments thraces et architecture de l'Âge du Bronze.....                       | 442 |
| 11.2.2 Monuments thraces et architecture micrasiatique .....                           | 449 |
| 11.2.3 Tombes macédoniennes et monuments thraces.....                                  | 457 |
| 11.3 Les couvertures – inspiration des hypothèses d'origines .....                     | 468 |
| 11.3.1 Type de couvertures, origines et diffusionnisme .....                           | 468 |
| 11.3.2 Voûte « cylindrique » ou « semi-cylindrique » ? .....                           | 470 |
| 11.3.3 Voûte « macédonienne » ou « voûte thrace » ?.....                               | 473 |
| 11.3.4 Voûte « galate », « fausse coupole » ou « voûte thrace » ?.....                 | 482 |
| 11.4 Murs de soutènement et corridors.....   | 486 |
| 11.5 Façades monumentales, temples et palais .....                                     | 488 |
| 11.6 Entrées et portes.....  | 491 |
| 11.6.1 Les origines des portes de pierre thraces .....                                 | 491 |
| 11.6.2 Des seuils usés ?.....  | 493 |
| 11.7 Chambres « monumentales ».....  | 496 |
| 11.8 Les lits dans les monuments thraces – origines et fonctions .....                 | 500 |
| 11.8.1 Lits thraces et sources littéraires.....  | 500 |
| 11.8.2 Lits « thraces » et lits funéraires hellénistiques .....                        | 507 |
| 11.8.3 Disposition des « meubles ».....  | 509 |
| 11.8.4 Fonctions des lits « thraces » .....  | 512 |
| 11.9 Décoration peinte : demeures privées, bâtiments publics ou centres culturels..... | 515 |
| 12. FONCTIONS DES MONUMENTS – LES CRITÈRES « CULTUELS » .....                          | 524 |
| 12.1 Introduction.....   | 524 |
| 12.2 Rite et culte – définitions de travail.....                                       | 528 |
| 12.3 Cultes royaux et cultes du héros thraces ? .....                                  | 532 |
| 12.4 Des « mausolées » et des « hérônes » thraces ? .....                              | 545 |
| 12.5 Les monuments thraces étaient-ils des « temples » ?.....                          | 557 |
| 12.6 Rites religieux ou rites funéraires ? .....                                       | 560 |

|  |         |
|--|---------|
| 12.6.1 Prothésis ? .....   | 560     |
| 12.6.1.1 Prothésis et le corps .....   | 563     |
| 12.6.1.2 Masques, démembrement et prothésis.....                                   | 565     |
| 12.6.2 Culte du héros ou rites commémoratifs ? .....                               | 568     |
| 13. EN GUISE DE CONCLUSION .....   | 574     |
| 13.1 Rites, cultes et monuments thraces.....                                       | 574     |
| 13.2 L'identité des monuments thraces – inférence à la meilleure explication ..... | 587     |
| 13.2.1 Ampleur et généralité.....  | 588     |
| 13.2.1.1 Les monuments en tant que lieux de culte.....                             | 588     |
| 13.2.1.2 Les monuments en tant que tombes.....                                     | 589     |
| 13.2.2 Modestie, simplicité et conservatisme.....                                  | 590     |
| 13.2.2.1 Les monuments en tant que lieux de culte.....                             | 590     |
| 13.2.2.2 Les monuments en tant que tombes.....                                     | 591     |
| 13.2.3 Réfutabilité .....  | 592     |
| 13.2.3.1 Les monuments en tant que lieux de culte.....                             | 592     |
| 13.2.3.2 Les monuments en tant que tombes.....                                     | 593     |
| 13.3 Pour une redéfinition des monuments thraces.....                              | 594     |
| <br>BIBLIOGRAPHIE .....  | <br>602 |
| Traductions d'auteurs anciens .....  | 602     |
| Auteurs modernes .....   | 602     |
| <br>INDEX DES MONUMENTS NOTABLES.....  | <br>657 |
| <br>ANNEXES .....  | <br>660 |
| ANNEXE I – LEXIQUE ARCHITECTURAL DES MONUMENTS THRACES .....                       | 661     |
| ANNEXE II – LE TERRITOIRE THRACE – RECONSTITUTION GÉOÉCOLOGIQUE .....              | 667     |
| Limites géographiques .....  | 667     |
| Topographie et géologie .....  | 672     |
| Climat, flore et sols.....   | 679     |

|   |     |
|---|-----|
| Ressources minérales.....   | 686 |
| Réseau hydraulique.....   | 691 |
| Conclusion .....  | 695 |
| ANNEXE III – LES THRACES DANS LES ÉTUDES MODERNES.....                      | 698 |
| « Ethnicité » et « tribu ».....   | 703 |
| Les Thraces des thracologues .....  | 708 |
| ANNEXE IV – BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE DES MONUMENTS THRACES SOUS TUMULUS..... | 712 |
| FIGURES .....   | 723 |

## REMERCIEMENTS

Cette thèse est l'aboutissement d'une passionnante recherche sur le sujet des monuments thraces sous tumulus entamée déjà durant mon baccalauréat et, de ce fait, elle représente une continuation d'un travail de la description détaillée de ces monuments présentée en tant que mémoire de maîtrise. Durant les années, cette étude des monuments thraces a évolué considérablement, notamment en raison des nombreuses influences que j'ai subies en tant que chercheur en formation et en tant qu'individu. Je profite donc de l'occasion pour remercier dans ce qui suit les personnes responsables de ces influences positives.

En premier lieu, l'achèvement de ce travail d'envergure n'aurait pas été possible sans l'enseignement reçu du professeur Jacques Y. Perreault et l'intérêt qu'il a manifesté pour mon sujet de recherche. Je tiens également à le remercier de son appui constant – tant dans mon cheminement académique, que dans les démarches administratives qui s'y rattachent – ainsi que de ses judicieux conseils et, parfois même, de sa patience.

Mes remerciements les plus sincères vont également au professeur Antoine Hermary avec lequel j'ai eu le privilège de discuter de cette thèse lors de mes séjours de recherche au Centre Camille Julian à Aix-en-Provence – séjours qui ont été possibles en grande partie grâce à sa gestion de certaines tâches administratives.

L'aboutissement de cette thèse n'aurait pas été possible non plus sans l'accès à la documentation portant sur les monuments thraces. Comme il devient clair dès l'introduction à cette thèse, l'accès à cette documentation n'est pas un acquis dans un pays comme la Bulgarie, où non seulement la structure politique, mais aussi les structures académiques et les institutions publiques subissent encore les effets d'un long processus de transition. De ce fait, je suis entièrement redevable aux personnes qui m'ont ouvert l'accès à la documentation en question et dont l'aide a été indispensable à l'aboutissement de ma recherche. Je tiens à remercier tout particulièrement la professeure Valéria Fol, madame Ina Tashkova-Lapteva et madame Rositsa Shtereva du Centre de thracologie à Sofia. Je remercie également le personnel du Musée

historique régional de Stara Zagora, le personnel du Musée archéologique de Haskovo, madame Krasimira Stefanova-Georgieva du Musée « Iskra » de Kazanlük, et les personnels des bibliothèques municipales de Stara Zagora et de Haskovo. Je remercie également le personnel de la Bibliothèque d'Antiquité d'Aix pour l'accueil chaleureux qui m'a été offert.

Cette étude a bénéficié du soutien financier du Département d'histoire de l'Université de Montréal (2008-2012), ainsi que de plusieurs bourses de recherche qui m'ont été octroyées généreusement par la Maison internationale de l'Université de Montréal (2009, 2010) et par l'École française d'Athènes (2009, 2011).

Je remercie aussi tout le personnel du Département d'histoire et de la Faculté des études supérieures de l'Université de Montréal pour son aide administrative – aspect également indispensable pour la réussite de tout projet académique.

Enfin, je tiens à remercier les personnes qui, à un moment ou un autre de ce parcours intellectuel, ont su m'apporter un soutien et une compréhension indispensables et ont démontré une grande patience à mon égard. Il s'agit tout d'abord des membres de ma famille proche, ainsi que des membres de ma famille élargie à Stara Zagora et à Bankya, en Bulgarie. Je remercie également mes amis qui m'ont soutenu et inspiré durant les différentes étapes de ma recherche, plus particulièrement Sylvie Jetté pour les nombreuses discussions et encouragements depuis le tout début de mes études universitaires, Maguelone Bastide et Alexandre Baralis pour l'hébergement et l'agréable compagnie lors de mes séjours d'études en France, madame Tarja Laitiainen (Ministère des affaires étrangères de la Finlande) et Kristina Georgieva, chère amie d'enfance, pour leur intérêt particulier pour le sujet de ma thèse et pour leur agréable compagnie lors de mes recherches sur le terrain en Bulgarie. Je remercie également Lavinia Popica pour les échanges constructifs au sujet des études supérieures en général, ainsi que pour les échanges toujours très divertissants au sujet du football anglais.

## **LISTE DES TABLEAUX**

Tableau I      Critères déterminant la fonction des monuments.

## LISTE DES FIGURES

- Fig. 1. Développement de la coupole en Thrace. D'après Mikov, 1955, fig. 14.
- Fig. 2. Développement de la voûte en Thrace. D'après Kitov, 2003, fig. 16.
- Fig. 3. Typologie des monuments thraces d'après Ruseva. Ruseva, 2000, Tab. 1.
- Fig. 4. Monument d'Alexandrovo, plan et coupe longitudinale. D'après Kitov, 2001, fig. 2
- Fig. 5. Monument d'Alexandrovo, plan de la chambre funéraire et de l'antichambre. D'après Kitov, 2005b, fig. 2.
- Fig. 6. Monument de Borovo: a) plan et élévation d'après Stančev, 2002, figs. 8 et 9; b) détail de la couverture, photographie par l'auteur; c) façade restituée, photographie par l'auteur.
- Fig. 7. a) Monument de Bratya Daskalovi. D'après Tonkova et Ivanov, 2011, fig. 11; b) intérieur du monument vu de l'entrée, photographie par l'auteur.
- Fig. 8. Tombe № 1 de Brestovitsa, plan et coupe longitudinale. D'après Gerasimova et al., 1992, figs 4 et 5.
- Fig. 9. Monument *Fürtounova Mogila*, Mŭglij. D'après Kitov, 2005c, fig. 44.
- Fig. 10. Monument *Četinyova Mogila*, coupe longitudinale et plan. D'après Tzochev, 2011, fig. 2.
- Fig. 11. Mur de soutènement et détail architectural de l'escalier monumental. Photographies par l'auteur.
- Fig. 12. Escalier devant l'entrée principale et détail du piédroit ouest et du seuil de cette entrée. Photographies par l'auteur.
- Fig. 13. Seuils et rainures de l'entrée principale et de l'entrée de la pièce circulaire. Photographies par l'auteur.
- Fig. 14. Linteau décoré de l'entrée de la pièce circulaire et détails de la décoration architecturale de cette pièce. Photographies par l'auteur.
- Fig. 15. Détail de la décoration des piédroits de l'entrée principale. Photographie par l'auteur.
- Fig. 16. Monument de Dolno Izvorovo, plan et coupe longitudinale. D'après Nehrizov et Pŭrvin, 2011, figs. 7 et 8.
- Fig. 17. Lit de pierre du monument de Dolno Izvorovo. D'après Nehrizov et Pŭrvin, 2011, fig. 11.
- Fig. 18. Monument de Gagovo. D'après Rusev et Stoyanova, 2010, fig. 1.

- Fig. 19. Monument *Golyama Arsenalka*, plan, coupe longitudinale et façade. D'après Kitov, 1996a, p. 33, 34, figs 3, 5.
- Fig. 20. Monument *Golyama Arsenalka*: a) détail de la façade et du manteau de pierres, b) détail de l'angle interne ouest de l'entrée principale, c) lit de pierre.
- Fig. 21. Monument *Golyama Kosmatka*: a) plan, b) restitution de la porte en marbre. D'après Kitov, 2005c, figs. 101 et 109.
- Fig. 22. Monument *Golyama Kosmatka*, détail de la façade et du manteau de pierres (restitués) et de la face interne du linteau de l'entrée de la pièce circulaire. Photographies par l'auteur.
- Fig. 23. Monument *Griffons*, plan et coupe longitudinale. D'après Kitov, 2003a, p. 16, fig. 3.
- Fig. 24. Monument *Griffons*: a) détail de la façade et du manteau de pierres, b) détail de la couverture du corridor, c) détail du lit de pierre et du repose-pied. Photographies par l'auteur.
- Fig. 25. Monument *Helvetsia*, plan. D'après Kitov et Dimitrova, 1998-1999, p. 43, fig. 9.
- Fig. 26. Monument *Helvetsia*: a) façade et entrée principale, b) détail du battant est de la porte de pierre, c) détail du lit de pierre. Photographies par l'auteur.
- Fig. 27. Monument *Horizont*, plan et élévation. D'après Dimitrova, 2007, figs. 2 et 4.
- Fig. 28. Monument *Horizont*, colonnade de la façade. Photographies par l'auteur.
- Fig. 29. Monument *Horizont*, escalier de l'entrée principale et détail de la structure de la pièce centrale. Photographies par l'auteur.
- Fig. 30. Monuments № 1 et № 2 de Ivansky. D'après Atanasov et Yorgov, 2007, p. 39, fig. 2.
- Fig. 31. Monuments № 1, № 2 et № 3 d'Yankovo. D'après Dremsizova, 1955, figs. 2, 8 et 18.
- Fig. 32. Monument d'Ivaïlovgrad. D'après Nehrizov et Tsvetkova, 2008, fig. 2.
- Fig. 33. Monument de Kaloyanovo, plan et coupe longitudinale. D'après Čičikova, 1969, figs. 3 et 5.
- Fig. 34. Monument de Kazanlük : a) plan et coupe longitudinale d'après Mikov, 1955, fig. 2f; b) façade et entrée principale, avec vue sur la première pièce et la pièce circulaire, photographie par l'auteur.
- Fig. 35. Monument *Kesteleva Mogila*, plan. D'après Dimitrova, 2005b, fig. 2.
- Fig. 36. Monument de Kirklareli, plan, façade et coupe longitudinale. D'après Hasluck, 1910-1911, pl. XX.

- Fig. 37. Monuments № 1 et № 2 de Kirkilisse. D'après Ruseva, 2002, p.124 et p. 133.
- Fig. 38. Monuments № 1 et № 2 de Koprinka. D'après Ruseva, 2002, p. 155, 145.
- Fig. 39. Monument I de Krūn (ou Krūn I): a) plan d'après Ruseva, 2002, p. 119, b) plan d'après Vasileva, 2005, fig. 27, c) étude métrique de Vasileva, 2005, fig. 28.
- Fig. 40. Monument *Kurt-Kalé*, coupe longitudinale et plan. D'après Filov, 1937, fig. 89.
- Fig. 41. Monument de Loveč, plan et coupe transversale. D'après Velkov, 1925, fig. 7.
- Fig. 42. Monument de Malko Belovo, plan. D'après Velkov, 1942, fig. 20.
- Fig. 43. Reconstitution du monument de *Miškova Niva*, Malko Tŭrnovo, plan et coupe longitudinale. D'après Ruseva, 1987, p. 30.
- Fig. 44. Monument *Mal-Tépé*, coupe longitudinale et plan. D'après Filov, 1937, fig. 5.
- Fig. 45. Monument de Mŭglij, plan, coupe longitudinale et coupes transversales des pièces. D'après Tsanova et Getov, 1973, fig. 2.
- Fig. 46. Monument *Nedkova Mogila*. D'après Dimitrova, 2005c, fig. 16.
- Fig. 47. Monument *Nedkova Mogila*, détails de l'intérieur. Photographies par l'auteur.
- Fig. 48. Monument *Nedkova Mogila*, détail du « chapiteau » de l'entrée et état actuel (2012) du site. Photographies par l'auteur.
- Fig. 49. Monument de Philipovo, plan, coupe longitudinale, façade et position dans le tumulus. D'après Ruseva, 2002, p. 115.
- Fig. 50. Monument *Popova Mogila*, plan. D'après Kitov, 2005c, fig. 47.
- Fig. 51. Monument *Popova Mogila*, le tumulus, l'entrée principale et vue sur l'intérieur. Photographies par l'auteur.
- Fig. 52. Monument *Popova Mogila*, détail du linteau de la seconde entrée et du seuil de l'entrée principale. Photographies par l'auteur.
- Fig. 53. Monument *Popova Mogila*, structure du passage et lit de briques dans la pièce du fond. Photographies par l'auteur.
- Fig. 54. Monument de Pŭrvenets : a) plan et b) coupe longitudinale d'après Gerasimova et al., 1991, figs. 8 et. 9, c) état actuel (2010) du site, photographie par l'auteur.
- Fig. 55. Monument de Propŭda, Malko Tŭrnovo, plan et coupe longitudinale. D'après Ruseva, 2000, p. 90.
- Fig. 56. Monument *Račeva Mogila*, plan. D'après Kitov, 2005c, fig. 57.

- Fig. 37. Monuments № 1 et № 2 de Ravnogor. D'après Kitov, 1989, figs. 8 et 9.
- Fig. 58. Monument *Rošava Mogila* (Staro-novo-selo). D'après Paunov, 2002, figs. 4 et 5.
- Fig. 59. Monument de Seslav. D'après Velkov, 1925, fig. 6.
- Fig. 40. Monument *Sašova Mogila*, plan et coupe longitudinale. D'après Kitov, 1996b, fig. 1.
- Fig. 61. Monument *Sašova Mogila*, élévations. D'après Kitov, 1996b, fig. 6.
- Fig. 62. Monument № 13 de Sboryanovo, plan et façade. D'après Gergova, 1996, figs. 6 et 7.
- Fig. 63. Monument № 12 de Sboryanovo, plan et coupe. D'après Gergova, 1996, figs. 13 et 14.
- Fig. 64. Monument de Šoušmanets, plan, coupe longitudinale et façade. D'après Kitov, 1999, fig. 17.
- Fig. 65. Monument de Šoušmanets, décoration architecturale de l'intérieur, façade et détail de la porte de pierre. Photographies par l'auteur.
- Fig. 66. Monument de Šoušmanets, détail du chapiteau de la colonne de la façade et du chapiteau de la colonne de la pièce circulaire. Photographies par l'auteur.
- Fig. 67. Monument *Slavčova Mogila*, plan. D'après Kitov, 1996c, fig. 2.
- Fig. 68. Monument de Staro-novo-selo. D'après Velkov, 1925, fig. 2.
- Fig. 69. Monument *Zhaba Mogila* (Strelča), plan et coupe longitudinale. D'après Ruseva, 2002, p. 148
- Fig. 70. Monument de Sveštari (*Ginina Mogila*), façade et plan. D'après Teofilov, 1988, figs. 3 et 4.
- Fig. 51. Monument de Sveštari (*Ginina Mogila*), coupe longitudinale et restitution du « *naïskos* ». D'après Teofilov, 1988, figs. 6 et 11.
- Fig. 72. Monument de Tatarevo, coupe longitudinale et plan. D'après Mikov, 1955, figs 11 et 12.
- Fig. 73. Monument de Tekirdag (Naip), plan et coupe longitudinale. D'après Delemen, 2006, fig. 2.
- Fig. 74. Monument de Vrani Kon, situation dans le tumulus et plan. D'après Guinev, 1999, fig. 2.
- Fig. 75. Monument de Vrani Kon, mur est, mur ouest, entrée de la pièce principale et vue du mur nord de cette même pièce. D'après Guinev, 1999, figs. 5, 6, 8 et 10.
- Fig. 76. Monuments № 1, № 3 et № 4 de Varna. D'après Mirčev, 1958, figs. 2, 3 et 5.
- Fig. 77. Monument de Vetren (Septemvri), façade (vues de l'extérieur et de l'intérieur) et plan. D'après Domaratski, 1988, p. 69, 70.

Fig. 78. a) carte topographiques de la Bulgarie (Wikimedia Commons), b) distribution approximative des monuments thraces sous tumulus. D'après Ruseva, 2000.

Fig. 79. Schéma décoratif du monument de Mŭglij. D'après Barbet et Valeva, 2001.

## **LISTE DES ANNEXES**

- Annexe I Lexique architectural des monuments thraces
- Annexe II Le territoire thrace – reconstitution géoécologique
- Annexe III Les Thraces dans les études modernes
- Annexe IV Bibliographie sélective des monuments thraces sous tumulus

## ABRÉVIATIONS

### LANGUES OCCIDENTALES

- Ath. Mitt. *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Athenische Abteilung*
- Be-JA *Bulgarian e-Journal for Archaeology* (<http://be-ja.org>)
- Découvertes archéologiques en Bulgarie Dzhambazov, N., Georgiev, G. I., Dimitrov, D. P., Venedikov, I. I., Ivanov, T. K., Mikhaïlov, S., Ivanova, V., Mikov, V. (1957). *Археологически открития в България* [Découvertes archéologiques en Bulgarie]. Sofia.
- DMAGR Ginouvès, R. (dir.) (1998). *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine. Tome III : espaces architecturaux, bâtiments et ensembles*. Athènes.
- La culture thrace M. Čičikova (ed.) (1991). *сб. Тракийската култура през елинистическата епоха в казанлъшкия край* [Recueil *La culture thrace dans la région de Kazanlŭk durant l'époque hellénistique*]. Kazanlŭk.
- First International Symposium 'Seuthopolis' Zarev, K., Kitov, G., Gočeva, Z., Vasileva, M. et Lilova, B. (eds.) (1994). *First International Symposium 'Seuthopolis' Burial Tumuli in the South East of Europe. Kazanlŭk, Bulgaria 4-8 June 1993*. Veliko Tŭrnovo.
- Heros Hephaistos Stoyanov, T. et Ognenova-Marinova, L. (dirs.) (2005). *Heros Hephaistos. Studia in honorem Liubae Ognenova-Marinova*. Sofia.
- Lectures automnales 2007 Mihaïlova, J., Nikolaeva, M., Vasileva, Th. et Tsvetanov, Ts. (eds.) (2008). *сб. Есенни четения 2007. Погребални практики и ритуали. Научна конференция 25-26.10.2007. Том 5* [Recueil *Lectures automnales 2007. Pratiques et rites funéraires. Conférence scientifique 25-26.10.2007. Tome 5*]. Varna.

- Lexis Dubois, J. (dir.) (2001). *Dictionnaire de la langue française : Lexis*. Paris.
- Love for Lydia Cahill, N. D. (ed.) (2008). *Love for Lydia. A Sardis Anniversary Volume Presented to Crawford H. Greenewalt, Jr.* Cambridge – Londres.
- Pitnē Marazov, I., Gičeva, R. et Rabadzhiev, K. (2002). *Pitnē: изследвания в чест на проф. Иван Маразов* [Pitnē : études en l'honneur du prof. Ivan Marazov]. Sofia.
- Studia Archaeologica. Supp. I Angelova, S., Gočeva, Z. et Stefanova, T. (eds.) (2003). *Studia Archaeologica Universitatis Serdicesis, Supplementum I. Сборник в памет на д-р Петър Горбанов* [Recueil à la mémoire du prof. Petŭr Gorbanov]. Sofia.
- Studia Archaeologica. Supp. IV Stoyanov, T., Angelova, S. et Lozanov, I. (eds.) (2005). *Studia Archaeologica Universitatis Serdicesis, Supplementum IV, Stephanos Archaeologicos in honorem Professoris Ludmili Getov*. Sofia.
- Studia in memoriam Karel Škorpil Miatev, K., Mikov, V. (eds.) (1961). *Изследвания в памет на Карел Шкорпил* [Études à la mémoire de Karel Škorpil]. Sofia.
- Symposium international des études thraciennes 1992. *Thrace ancienne: Époque archaïque, classique, hellénistique, romaine : 2e Symposium international des études thraciennes, Komotini, 20-27 septembre 1992*. Komotini.
- The Thracian Cosmos Fol, V., Stoev, A., Stoeva, P., Kitov, G. et Dimitrova, D. (2006). *The Thracian cosmos - The Sacred Realm of Kings*. Sofia.
- The Thracian World at the Crossroads of Civilizations II Roman, P. (ed.) (1997). *The Thracian World at the Crossroads of Civilizations. Vol. II. Proceedings of the Seventh International Congress of Thracology. Constanța – Mangalia – Tulcea, 20-26 May 1996*. Bucharest.
- Thrace Ancienne Triandaphyllos, D. et Terzopoulou, D. (eds.) (1997). *Actes du 2e symposium international des études thraciennes. Thrace Ancienne*.

Komotini.

Thrace and the  
Aegean

Fol, A. (ed.) (2002). *Thrace and the Aegean, Proceedings of the Eight International Congress of Thracology, Sofia-Yambol, 25-29 September 2000*. Sofia.

#### LANGUES SLAVES

АОР

*Археологически открития и разкопки*. Национален археологически институт с музей при БАН.

ГНБМП

*Годишник на Народната библиотека в Пловдив* (Annuaire de la Bibliothèque nationale de Plovdiv).

## INTRODUCTION GÉNÉRALE

La Thrace des sources littéraires antiques reste de nos jours aussi insaisissable qu'elle ne le paraissait aux yeux des aèdes antiques et des historiens fondateurs de la tradition historiographique « occidentale ». La Thrace et les Thraces leurs étaient proches, puisque les Achéens avaient combattu des guerriers thraces - éleveurs de chevaux et bâtisseurs de tumuli – devant les fortifications de la Troie homérique.<sup>1</sup> Ces guerriers thraces devait paraître familiers aux Hellènes, puisque ces derniers auraient pu reconnaître chez eux la culture de leurs présumés ancêtres mycéniens, notamment dans les pratiques funéraires de ces guerriers et, plus précisément, dans l'aspect morphologique de leurs sépultures – des tumuli et des tombes à coupole thraces –, reflets lointains, d'après certains chercheurs modernes (Filov, 1937), des *tholoi* mycéniennes. Les deux groupes de peuples étaient proches aussi parce que les descendants des Thraces qui avaient combattu les Achéens à Troie étaient enrégimentés plus tard dans les armées helléniques, alors que leurs chefs signaient des traités avec Athènes (Thucydide, 2.29) pour se tailler une part de territoire en Thrace égéenne (voir aussi Mihailov, 1970, 1977). Encore plus tard, les Thraces étaient enrôlés comme mercenaires ou en tant qu'alliés (contraints ou libres), dans l'armée d'Alexandre III de Macédoine, fils de Philippe (Lund, 1992). La Thrace semblait proche aux Grecs également parce que ces derniers avaient été directement ou indirectement impliqués dans les luttes politiques entre aristocrates thraces avant que le territoire ne devienne la scène des campagnes militaires de Philippe II, de son fils Alexandre (Agostinetti, 2004), puis des diadoques et des épigones (Grainger, 1996; Delev, 2000; Gattinoni, 2004). Cette Thrace était proche des Hellènes aussi parce que les auteurs anciens avaient esquissé ses limites

---

<sup>1</sup> Les premières mentions de ce qui a été interprété comme des noms propres d'origine thrace ont été faites dans des tablettes en Linéaire A et B provenant des palais mycéniens (voir van Soesbergen, 1983, p. 199). Plus tard, des inscriptions achéménides auraient également mentionné la Thrace – *Skudra* (Balcer, 1988). Au sujet des tumuli thraces voir, entre autres, Zarev, 1994.

géographiques, ne serait-ce qu'avec une précision plus ou moins aléatoire, voire « mythologique ».<sup>2</sup>

En même temps, malgré tous ces échanges entre Thraces et Hellènes durant les deux derniers millénaires avant notre ère, la Thrace apparaissait lointaine à ces derniers. Par exemple, dans les sources littéraires, on se plaisait à présenter le centre et le nord des Balkans comme un pays merveilleux au climat rude, abritant, entre autres créatures dangereuses, les dernières espèces de lions européens (voir Ninov, 1989a; Yannouli, 2003)<sup>3</sup> et peuplé de gens aux traditions bizarres qui semblaient se moquer des dieux et de la raison en consommant du vin non-dilué (Ghezzi, 2004). Pis encore, dans ces sources les peuples dits « thraces » étaient présentés en tant que vivant à la mode « ancienne », violents, vénérant le dieu de la guerre et ne connaissant pas la civilisation, la vraie, celle qu'on ne trouvait à l'époque que dans les limites des cités-États grecques. Les Thraces s'étaient également éloignés du monde hellénique en participant aux campagnes perses (Hérodote, VII)<sup>4</sup> contre les cités-États, geste que ces dernières semblent, cependant, avoir oublié vite, comme l'indiqueraient les traités entre Thraces et Hellènes que nous avons mentionnés. Enfin, le mystère que représente la Thrace antique aux yeux de ses contemporains, ainsi qu'à ceux des chercheurs modernes, est probablement le mieux illustré dans les rapports entre populations locales et colons helléniques (installés à partir du VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère sur la côte de la mer de Thrace et de la mer Noire), tels que relatés par les interprétations des trouvailles archéologiques, mais dont on retrouve aussi les reflets dans les traditions mythologiques et littéraires helléniques (à ce sujet voir Schirripa, 2004).

À leur tour, les chercheurs modernes ont feuilleté les récits anciens maintes fois à la recherche de la Thrace et des Thraces, souvent pour arriver à la conclusion que ce territoire et les peuples qui l'occupaient durant les trois derniers millénaires avant notre ère continuent d'échapper au regard de l'étranger, qu'il soit antique ou moderne. L'accumulation non

---

<sup>2</sup> Sur la géographie de la Thrace chez les auteurs anciens voir Fol, A. et Spiridonov, 1983; Falileev, 2006; Yanakieva, 2009.

<sup>3</sup> Sur la faune de la Thrace antique dans les sources anciennes voir Velkov, 1956. Voir aussi Annexe II.

<sup>4</sup> Sur la question de l'occupation perse de la Thrace voir Balcer, 1988; Stronk, 1994; Archibald, 1998, p. 79 et suiv., voir aussi Venedikov, 1970.

systematisée et, jusqu'à récemment, plutôt sélective, d'objets (notamment d'« objets de valeur »<sup>5</sup>, voir entre autres Prévost, 1987, voir aussi Archibald, 1998, p. 177 et suiv.) ne fait qu'accentuer l'exotisme de l'image des peuples et des territoires situés au nord des cités helléniques extraite à partir des sources littéraires antiques. Certains chercheurs (notamment Fol, A. et Spiridonov, 1983) ne se sont pas laissés abattre par la difficulté que représentent ces sources littéraires – notamment dans le peu d'information à la pertinence relative pour les recherches sociohistoriques plus poussées ou par le manque de clarté en ce qui a trait à aux « ethnonymes » thraces – et ont tenté de dresser la carte géohistorique de la Thrace antique (en termes de la dispersion géographique des « tribus » ou des « ethnies » thraces). Mais une confrontation, ne serait-elle que superficielle, entre ce type de recherches et la culture matérielle découverte sur le territoire de la Thrace antique démontrerait (et a démontré, comme l'admettent Fol, A. et Spiridonov, 1983) que les textes anciens et les données empiriques ou, du moins, les interprétations de ces deux types de sources, ne corroborent pas nécessairement afin de dresser un tableau clair et harmonieux de l'histoire de la Thrace entre le V<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère; les cultures archéologiques, telles qu'identifiées par les chercheurs, ne coïncident pas nécessairement avec la restitution des frontières ethno-politiques des cultures historiques correspondantes ou, plus souvent, il est impossible de distinguer ces dernières hors de pages des récits antiques. L'image du passé ainsi transmise est embrouillée davantage par le souhait d'incorporer sous le dénominateur commun

---

<sup>5</sup> La culture « thrace » n'est pas l'unique sujet de ce type de publication. Les objets de luxe ayant toujours attiré l'attention du grand public, une vague d'expositions et de publications portant strictement sur des « objets de valeur » provenant de cultures européennes anciennes et exotiques (faute de connaissances plus complètes à leur égard) a inondé les musées mondiaux et leurs boutiques (voir, entre autres, Gossel-Raeck et al., 1991; Aruz et al., 2001). Les tendances ont quelque peu changé avec le temps, probablement sous l'influence des avancées théoriques dans le domaine de l'archéologie, qui ont imposé dans certains départements la révision des objectifs implicites ou explicites des chercheurs ; ces derniers réussissent maintenant, tant bien que mal, à attirer l'intérêt du public général sur d'autres aspects, moins luisants, des cultures anciennes en apportant plus d'information sur les liens entre les objets de luxe et d'autres facettes des sociétés antiques. Cependant, en ce qui a trait à la culture thrace et à son exploitation médiatique en Bulgarie, la « ruée vers l'or » n'a fait que s'intensifier durant les dernières décennies, notamment grâce aux pratiques pour le moins hussardes de certains fouilleurs – des « Indiana Jones bulgares » autoproclamés (par exemple, Ovčarov, 2008).

« Thraces » des peuples ayant occupé un vaste territoire – tout le centre et l'est de la péninsule balkanique (*infra*), voire même de vastes régions situées outre les limites de cette zone géographique (ex. Preda et al., 1976). Toutefois, les assemblages archéologiques découverts dans les différentes régions de ce vaste ensemble géographique semblent, à première vue, bien distincts (malgré les éléments communs qui pourraient, cependant, s'inscrire dans le vaste réseau d'échange couvrant la Méditerranée de l'est et la mer Noire dès le II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère).

Ainsi, malgré leur histoire riche en événements dont la signification dépasse largement les confins de l'aire géographique qu'ils occupaient, les Thraces échappent toujours aux tentatives de les cerner, aussi dédiées qu'elles soient. C'est donc dans un cadre historique compliqué et dans un contexte épistémologique embrouillé qu'ont évolué les monuments sous tumulus découverts dans les limites du territoire qui a été désigné par les spécialistes comme « thrace ». L'observateur fortuit pourrait rapidement noter que la signification de ces monuments – construits et utilisés par des peuples antiques, redécouverts par les fouilleurs de tumuli, puis conceptualisés sur les pages des publications des thracologues modernes – semble s'embrouiller à mesure que les hypothèses portant sur ces constructions se multiplient. Nos recherches nous ont permis de constater que ceci est dû avant tout au fait que la base théorique que devrait servir explicitement à l'élaboration de ces hypothèses a évolué très peu depuis les premières découvertes archéologiques de monuments thraces sous tumulus.

# **PARTIE I – DÉFINITION DE L’OBJET DE L’ÉTUDE, HISTORIOGRAPHIE ET MÉTHODOLOGIE**

## **1. INTRODUCTION**

### **1.1 INTRODUCTION**

Les analyses des sources littéraires et des données archéologiques indiquent que le début du V<sup>e</sup> s. av. n. è. marque le commencement d’une période de changements dramatiques en ce qui a trait à la culture généralement qualifiée de « thrace » (voir Archibald, 1998 ; Fol, A., 2008). Alors que ces changements étaient, à l’origine, politiques, les vestiges découverts en territoire thrace indiquent qu’ils ont affecté de façon très marquante la culture matérielle des peuples qui évoluaient sur ce dernier. Au niveau historique, relaté par les sources littéraires, ces changements peuvent être liés à l’arrivée sur la scène politique des Balkans des armées de Darius I<sup>er</sup> dont la route terrestre vers la Scythie passait par le territoire de quelques tribus thraces. Alors que les historiens ne s’entendent toujours pas sur l’itinéraire précis qu’aurait emprunté le roi perse, les trouvailles archéologiques – notamment les phiales et vases en métaux précieux – indiquent clairement sinon une présence, du moins une influence achéménide en Thrace, ne serait-ce qu’en ce qui a trait aux goûts esthétiques de ceux qui ont obtenu, d’une façon ou d’une autre, ces objets précieux. La présence achéménide directe ou indirecte en Thrace semble coïncider avec ce que les archéologues ont décrit, sur la base des découvertes effectuées surtout dans les nécropoles tumulaires (Duvanlii), comme une période relativement riche. En associant les données empiriques aux sources littéraires, les historiens ont qualifié cette même période d’apogée de la culture Thrace et, plus précisément, du royaume odryse. C’est également à cette époque que semblent apparaître en territoire thrace les monuments maçonnés couverts de tertres artificiels, regroupés dans les vallées ou isolés dans les piedmonts ou aux sommets de collines relativement élevées.

L'objectif de la présente étude est l'analyse de ces monuments dont les fonctions (ou l'identité) alimentent encore de vifs débats, plus d'un siècle après la découverte officiellement documentée du premier d'entre eux. Nous ne nous attaquons pas au problème de l'« origine » de ces monuments – problème redoutable non seulement en raison de son aspect essentialiste, mais aussi en termes du contexte géographique et historico-politique complexe dans lequel ces monuments ont évolué. Notre recherche porte avant tout sur la façon dont les spécialistes, notamment les archéologues intéressés au domaine de la thracologie, ont approché ces constructions. Ainsi, nous nous sommes intéressés au vocabulaire et aux méthodes implicitement ou explicitement adoptés par les spécialistes qui ont analysé ces dernières, tout comme au lien qui unit ces éléments – vocabulaire et méthodologie – aux interprétations et aux explications des monuments thraces offertes par ces chercheurs. Certains éléments particuliers de l'architecture et du contexte archéologique des constructions en question ont été interprétés de façons relativement variées et des hypothèses opposées ont été avancées quant aux fonctions que ces monuments auraient pu avoir. Ces différentes interprétations, ainsi que les éléments (archéologiques ou syntaxiques) sur lesquels elles ont été basées, sont assemblés et analysés dans la présente étude afin de présenter un tableau d'ensemble de l'identité (ou des identités) des monuments thraces sous tumulus telle que perçue par les thracologues.

La nécessité d'une telle analyse, tant du vocabulaire employé par les chercheurs non seulement dans leurs descriptions des monuments thraces, mais aussi dans leurs interprétations de ces derniers, que des hypothèses que ces chercheurs ont avancées, est imposée par deux faits incontournables : 1) l'incohérence de la terminologie et des concepts employés par les chercheurs, tant dans les publications d'auteurs différents que dans celles rédigées par un même auteur (*infra*) et 2) l'inaccessibilité des données empiriques. À ce dernier sujet, il convient de souligner le fait que la majorité des monuments thraces jamais découverts, que ce soit en territoire bulgare, grec, turc ou roumain, est aujourd'hui inaccessible ; une partie de ces monuments a été détruite depuis longtemps, une autre a été remblayée par les fouilleurs afin qu'elle soit préservée, une autre encore est en train de tomber en ruines, alors que le peu de constructions thraces sous tumulus qui ont été restaurées et ouvertes au public sont devenues, de ce fait, peu accessibles aux chercheurs désirant étudier celles-ci en détail, d'autant plus si les chercheurs en question ne jouissent pas de liens privilégiés avec une autorité locale ou centrale.

Quant au premier fait qui impose l'analyse des publications portant sur les monuments thraces – ainsi qu'un réexamen des interprétations de ceux-ci, individuellement ou en tant que groupe –, il a été noté relativement récemment, retenant l'attention d'une minorité de chercheurs. L'incohérence du vocabulaire employé dans les descriptions et dans les études des monuments a été soulignée notamment par Ruseva (2000 ; 2002), mais l'effet de la publication par cette dernière d'un vocabulaire précis (mais non-adapté, voir *infra*) n'a pas été la standardisation, mais plutôt la multiplication<sup>6</sup> des lexiques « funéraires » « personnalisés ».

Nous démontrerons dans la présente étude que le problème est loin d'être limité à un simple choix entre différentes définitions de termes communément employés par les chercheurs (tel « tumulus » ou « hérôon »), ni à un choix entre différents termes dans la désignation d'une même réalité empirique. Nous argumentons que le vocabulaire explicitement ou (beaucoup plus souvent) implicitement utilisé dans les publications portant sur les monuments thraces affecte directement non seulement les interprétations de ces derniers, mais aussi la façon dont ils sont perçus par les chercheurs qui les étudient. Le manque de sensibilité de la part des spécialistes à cet égard contribue à éterniser un faux débat, à savoir si les monuments sont des « tombes » ou des « temples » ; en effet, ce débat s'est développé jusqu'à maintenant en se nourrissant de définitions et de contre-définitions, sans qu'on ait vraiment pensé à se poser la question de ce que pourrait être une « tombe » ou un « temple » pour les peuples, voire pour les individus, thraces qui ont utilisé ces monuments. Il n'est pas question d'approcher l'étude des monuments d'un point de vue émique (point de vue des peuples qui les ont construits et utilisés), mais plutôt de se demander ce que ces premiers peuvent nous enseigner sur la façon dont les peuples en question s'en servaient, et non pas de leur imposer hâtivement des définitions qui pourraient s'avérer complètement étrangères aux pratiques, à la réalité, de ces peuples.

Nous venons de le souligner : nous ne prétendons pas procéder sur les pages qui suivent à l'établissement de l'identité des monuments thraces telle qu'elle devait apparaître aux yeux des Thraces antiques ; d'ailleurs, notre formation théorique ne nous permet pas de croire en la

---

<sup>6</sup> Il est important de souligner le fait que, dans l'ensemble, très peu de lexiques, ou vocabulaires, ont été proposés en ce qui concerne l'archéologie des monuments thraces (voir *infra*).

possibilité d'effectuer une telle étude, ni en l'objectivité d'un tel projet et des démarches qu'il impliquerait.<sup>7</sup> Par contre, il est tout à fait possible, voire nécessaire, d'étudier ces constructions sous tumulus d'après les définitions qui leurs ont été imposées par les chercheurs modernes afin d'établir si ceux-ci ont raison de qualifier un monument donné ou un groupe de monuments de temple(s), de tombe(s), de hêrôn(s), etc. Une telle analyse permettra également de clarifier les enjeux du débat entre spécialistes – débat qui peut être adéquatement résumé en l'opposition entre la perception des monuments thraces en tant que tombes monumentales et celle qui les identifie comme des lieux de culte ; une telle clarification est d'autant plus nécessaire que les définitions des termes employés dans les interprétations des monuments thraces sont absentes des pages de la grande majorité des publications portant sur ceux-ci.

D'autre part, nous démontrons dans la présente étude que les oppositions entre les différentes hypothèses portant sur l'identité des monuments thraces émanent également du fait que ces dernières n'ont pas été basées sur des interprétations théoriquement informées<sup>8</sup> des données empiriques, mais sur des approches plutôt intuitives et positivistes de ces dernières. Ce fait est étroitement lié avec le problème de vocabulaire que nous venons de souligner et que nous expliciterons plus loin. De plus, nous établirons que les interprétations opposées des données empiriques ne sont pas uniquement le produit de l'emploi de méthodes inadéquates, mais elles sont aussi le résultat de l'adoption implicite de la part des chercheurs d'une ontologie essentialiste en ce qui a trait à leur perception de la culture matérielle qu'ils ont analysée (fait indiqué, entre autres, par l'aspect positiviste des études en question). En effet, la majorité des problèmes liés à l'étude des monuments thraces vont être identifiés dans le choix des termes employés dans les descriptions de ces constructions – descriptions imprégnées d'un vocabulaire essentialiste (*infra*). Nous argumentons qu'il est possible d'avancer d'autres interprétations aussi, sinon plus, plausibles du même échantillon de données – celui du contexte archéologique des monuments –,

---

<sup>7</sup> Les références en appui à ce propos sont nombreuses et sont présentées dans l'introduction à la méthodologie adoptée dans notre étude ; elles relèvent surtout du domaine de l'archéologie anglo-saxonne en raison de son lien étroit avec le domaine de l'anthropologie (voir, entre autres, Bisson, 2000).

<sup>8</sup> Par « théorie », nous entendons la façon dont les faits sont ordonnés (voir Johnson, 2011, p. 768), ainsi que les raisons pour lesquelles un ordre particulier a été appliqué à ces données.

démontrant ainsi que l'identité des monuments thraces ne dépend pas exclusivement de cet échantillon (contre Kitov, 1989), mais surtout de la façon dont il est perçu et étudié par les spécialistes.

Ainsi, sans sombrer dans un relativisme (ou « postmodernisme ») extrême (voir Fulbrook, 2002, p. 18 et suiv.), nous sommes obligés de noter que les circonstances présentées plus haut – le manque (du moins, sous forme de publications) de données empiriques prélevées avec la précision nécessaire, l'inaccessibilité de ces données, ainsi que le nombre relativement important d'interprétations publiées – nécessitent une approche impliquant l'étude indirecte des monuments thraces, par leurs publications, sans toutefois perdre de vue les données « purement » empiriques lorsque de telles données ont été publiées clairement. Il s'agit, en fait, de procéder à l'évaluation des propos des spécialistes qui ont cherché à interpréter les monuments et à confronter ces propos aux données empiriques sur lesquelles ces spécialistes ont basé (ou pas) leurs interprétations. Il est clair que cette approche ne permet pas la « découverte » de nouvelles données concernant les monuments thraces, mais en revanche, elle prédispose à la réinterprétation de ces derniers sur la base d'un examen systématique des données et, surtout, des interprétations déjà disponibles (voir section *Méthodologie* dans *Conceptualisation de la thèse*).

Afin que les interprétations des monuments déjà publiées et celles que nous proposerons dans la présente thèse puissent être retenues ou rejetées, il est également nécessaire d'adopter une approche permettant la comparaison et l'évaluation de ces différentes hypothèses. Cette remarque peut paraître superflue, étant donné que des interprétations sont proposées ou rejetées dans toutes les publications portant sur les monuments thraces, sans qu'on y ait recours à une méthodologie quelconque. Cependant, il est nécessaire plus que jamais d'explicitier l'approche méthodologique adoptée pour l'analyse des monuments en question, pour des raisons qui relèvent du domaine de la thracologie en particulier, mais aussi du domaine de l'archéologie en général, que nous présentons plus loin. La méthodologie que nous adoptons dans la présente étude – une combinaison des méthodes de l'inférence à la meilleure explication, de la comparaison par analogie et d'un empirisme théoriquement informé – est explicite et méthodique tant en ce qui a trait à l'analyse des données empiriques, qu'en ce qui regarde les interprétations qu'on en a proposées (voir *infra* pour une description détaillée de la méthodologie adoptée). L'application de

cette approche au problème des monuments thraces nous permet, enfin, de proposer un aperçu différent des hypothèses portant sur ces derniers, ainsi qu'une interprétation sinon nouvelle ou originale, du moins structurée et fondée théoriquement.

Il n'est pas non plus de notre intention de déprécier les recherches publiées sur le sujet des monuments thraces, ni de réfuter leurs résultats. Notre objectif est d'évaluer la validité de ces recherches sur le fond, ou dans les termes, des paradigmes actuels de l'épistémologie et de la théorie en archéologie. Nous n'excluons pas la possibilité que les résultats, en termes d'interprétations et d'explications, de certaines, sinon de toutes ces recherches s'avèrent valides, nonobstant l'approche qui a été adoptée par les spécialistes dans leur obtention. Enfin, quelle que soit leur valeur dans ces termes, toutes ces recherches ont contribué d'une façon ou d'une autre à l'accumulation des connaissances des monuments thraces sous tumulus et au développement des approches analytiques en archéologie thrace.

## **1.2 SUJET, OBJECTIFS, HISTORIOGRAPHIE ET PROBLÉMATIQUE**

Il est admis que plus de 20 000 monticules de terre, de taille et de forme relativement variées, parsèment le territoire compris entre la Mer de Thrace et les Carpates et entre la Vardar et la Mer Noire.<sup>9</sup> La majorité de ces tumuli recouvrent, ou comprennent dans leurs remblais, à différentes profondeurs, des sépultures relativement simples – des tombes à puits ou des dépositions à même le sol –, alors que dans d'autres ont été découvertes des sépultures plus complexes, au mobilier relativement plus riche, comportant parfois des dépositions d'animaux sacrificiels. Dans d'autres tumuli encore, les archéologues ont trouvé les fameux trésors thraces – les ensembles de vaisselle de luxe en métaux précieux, décorée en repoussé – qui ont fait le tour des musées mondiaux, sous la désignation commune de « trésors thraces ». Puis, il y a aussi les monticules dont le remblai ne semble avoir contenu aucun artefact et dont la fonction est difficile à établir, malgré leur appartenance spatiale à des nécropoles tumulaires. Cependant, de cette

---

<sup>9</sup> Sur les tumuli thraces voir : pour la Bulgarie – Kitov 1993; Koycheva 1994; Tonkov 2008, pour la Grèce du nord - Dimitrova 1994; Miller 1994, pour la Moldavie – Ursulescu 1994.

grande variété de tumuli, ce sont ceux contenant en leur sein des constructions maçonnées qui ont suscité le plus d'attention, tant de la part des spécialistes que de celle du public et, malheureusement, celle du marché noir d'antiquités.

En effet, alors que les peuples thraces ont été présentés au monde entier par la toreutique identifiée en tant que « thrace » (trésor de Rogozen) et par l'orfèvrerie (nécropole de Varna, trésor de Vŭlčitrŭn), ce sont les monuments sous tumulus qui démarquent les Thraces des autres peuples de la péninsule balkanique. Ceci n'est pas dû à l'originalité de ce type de construction, car, en effet, des monuments similaires et relativement contemporains aux monuments dits « thraces » ont été découverts dans toutes les régions limitrophes de la Thrace antique. La popularité des monuments thraces sous tumulus est due surtout à leur grand nombre (*infra*) et à l'état de conservation que présentent certains parmi eux, avant tout en ce qui a trait à leur décoration peinte.

Depuis leur découverte, les monuments thraces ont été comparés jusqu'au dernier détail aux monuments morphologiquement similaires trouvés en Thessalie, en Grèce du sud, en Crète, à Chypre et en Italie du nord. Cependant, alors que la fonction funéraire des monuments de ces régions limitrophes à la Thrace n'a jamais été remise en question depuis qu'elle a été établie, la fonction des constructions thraces sous tumulus demeure plus ou moins dans le domaine de l'hypothétique. Ce fait est dû à la fois à la grande variabilité des formes et des styles architecturaux qu'on peut observer entre différents monuments thraces, à certains traits particuliers de leur aspect – leurs façades, leurs entrées monumentales, les meubles de pierre qu'ils contiennent, etc. –, ainsi qu'à la complexité de leurs contextes archéologiques généraux. La découverte de plus d'une centaine<sup>10</sup> de ces monuments, dont près des deux tiers ont été fouillés et étudiés seulement pendant les 15 dernières années, n'a pas permis d'établir avec plus d'assurance leur identité – leurs fonctions, leur rôle, leur origines.

---

<sup>10</sup> Le nombre de 200 a été avancé, sans qu'un décompte officiel n'ait jamais été publié, voir *infra*.

## 1.2.1 Cadre de l'étude

### 1.2.1.1 Cadre spatiotemporel

En termes de temps et d'espace, notre étude porte sur les monuments maçonnés qualifiés de « thraces », habituellement érigés au niveau du sol et invariablement recouverts de tertres artificiels. Ces monuments ont été découverts dans les limites du territoire identifié comme ayant été occupé par des peuples thraces, couvrant notamment une grande partie du territoire actuel de la Bulgarie centrale et de l'est, ainsi que les régions de Thrace grecque et turque (Thrace de l'ouest et Thrace de l'est respectivement) et la plaine danubienne roumaine. En termes chronologiques et historiques, cette étude couvre la période qui s'étend de la fin du V<sup>e</sup> à la fin du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère – époque durant laquelle les spécialistes ont placé la construction et l'usage des monuments thraces (*infra*). En Thrace, cette période a été marquée par l'accroissement des contacts entre les différentes populations locales et les peuples occupant les territoires limitrophes, notamment le territoire du royaume macédonien, la zone égéenne, le nord-ouest de l'Asie Mineure et la Scythie. L'intensification des contacts entre peuples anciens balkaniques et micrasiatiques était définie surtout par deux types de facteurs historiques : par la colonisation hellénique des littoraux de la mer de Thrace et de la mer Noire et par les conflits militaires opposant les Hellènes aux Perses, les cités-États grecques entre elles, les royaumes macédoniens à l'empire perse et, enfin, les royaumes hellénistiques entre eux. Les événements liés à ces bouleversements sociopolitiques ont marqué, d'une façon ou d'une autre, les peuples thraces qui se sont souvent retrouvés au carrefour des contingences historiques, notamment en raison de l'importance stratégique de leur localisation géographique. Comme nous l'avons déjà noté, cette dernière a joué un rôle majeur dans la prédisposition des peuples thraces pour les échanges à tous les niveaux, surtout ceux ayant affecté leur culture matérielle et, plus précisément, l'aspect des monuments thraces sous tumulus et, très probablement, leur fonction.

Une description relativement adéquate de la topographie du territoire thrace et de son environnement, ainsi que de l'histoire des peuples thraces ayant déjà été publiée en anglais par Archibald (1998), nous n'encombrerons pas le texte déjà très chargé de cette thèse avec une description détaillée de ces aspects précis de son cadre historico-géographique. Cependant, nous

avons relevé certains problèmes dans la description du territoire thrace offerte par Archibald, notamment en ce qui a trait aux sources citées dans son travail<sup>11</sup>, ainsi qu'en raison du fait que l'environnement décrit par la spécialiste britannique est l'environnement actuel du territoire bulgare et non pas celui dans lequel s'inscrivaient les constructions sous tumulus lorsqu'elles étaient érigées et utilisées.

Par conséquent, nous référons le lecteur à l'essai de restitution historique de l'environnement du territoire Thrace qui se trouve en annexe de notre étude. Dans la présente section, nous offrons seulement une très brève esquisse du cadre spatiotemporel de la Thrace antique afin de situer plus précisément l'objet de notre étude. Cette esquisse est suivie par la présentation d'un autre type de limites : celles, théoriques, que nous avons fixées au traitement de l'objet de nos analyses. Nous présentons également dans ce qui suit les sujets liés aux monuments thraces qui ne sont pas traités dans ce travail et explicitons les raisons qui justifient leur omission. Un autre élément qui fait partie du cadre de la présente étude est celui des conventions sur lesquelles nous nous sommes basées pour la présentation de certains sujets ; ces conventions sont explicitées dans la dernière partie de cette section.

#### *1.2.1.2 Sujets omis dans la présente étude*

Nous avons déjà précisé que nous ne chercherons pas à résoudre ici le problème d'« origine » des monuments thraces. Ce sujet figure parmi ceux qui ont reçu le plus d'attention de la part des spécialistes durant le dernier siècle de recherches en archéologie thrace (entre autres, Filov, 1937 ; Mikov, 1955 ; Stoyanov, 1990) et il en sera question dans notre étude, notamment dans la présentation de l'historiographie sélective des monuments. Toutefois, nous aborderons ce problème dans les limites qui nous permettraient d'établir la façon dont il a affecté

---

<sup>11</sup> Les quelques rares traités détaillés portant sur la géographie du territoire bulgare ont été publiés uniquement en langue bulgare; la description géographique offerte par Archibald (1998), tout comme plusieurs extraits du texte de sa publication, nous portent à croire que la spécialiste britannique n'a pas eu accès direct aux versions bulgares des traités et des articles en question, mais semble s'être fiée aux résumés en langues occidentales de ces publications. Or, ces résumés sont souvent très succincts et imprécis.

la perception des fonctions des monuments thraces, sans chercher à contribuer aux discussions portant sur l'origine des éléments architecturaux ou des fonctions en question.

Parmi les aspects de l'étude des monuments thraces que nous ne développerons pas ici figure également celui du rôle de ces constructions sous tumulus ou, en d'autres termes, de leur « fonction » sociopolitique. Alors que ce rôle a rarement été abordé dans les publications (sauf quelques exceptions, voir Fol, A. et Venedikov, 1976 ; Fol, A. et al., 1986) et qu'il est, de ce fait, nécessaire que plus d'attention y soit consacrée, cet aspect des monuments a été plus ou moins délaissé pour une raison très valable – le manque relatif de données archéologiques précises qui permettraient l'étude en grand détail des contextes des monuments (*supra*), avant tout dans le but de leur accorder des datations précises. Les interprétations des monuments thraces étant remises en question dans le présent travail, nous croyons que leur validation (ou invalidation) a priorité sur le sujet des raisons sociopolitiques qui pourraient être avancées en tant qu'explications des données archéologiques et de la façon dont celles-ci ont été interprétées par les spécialistes.

Un autre aspect qui n'est pas traité dans cette thèse est l'histoire sociopolitique des peuples thraces. Comme nous venons de le noter, le traitement du rôle des monuments au sein des différentes communautés thraces – étroitement lié à l'histoire sociopolitique de ces dernières – exige des bases empiriques et théoriques sinon précises, du moins suffisamment développées. Or, de telles bases ou, plus précisément, le lien épistémologique entre données empiriques et théorie historique, représentent un élément manquant dans le domaine de la thracologie en général, malgré les efforts de plusieurs spécialistes au fil des années (notamment ceux d'Alexandre Fol, voir Fol, A., 1970). Très peu d'habitats thraces ont été découverts à ce jour et nos connaissances des sociétés de ces peuples proviennent avant tout des interprétations des sources littéraires grecques antiques (par exemple, Georgieva et al., 1999). Il est de moins en moins fructueux en termes analytiques d'avancer que la vie ou la structure sociales des sociétés anciennes sont directement relatées dans les nécropoles de ces dernières, et ce fait s'applique certainement en ce qui a trait aux populations thraces. D'un côté, les monuments sous tumulus ont été associés par les spécialistes à une « aristocratie thrace » (voir entre autres Ruseva, 2002, p. 38, 44, 51, 70 *et passim* ; Kitov, 2005c, p. 30, 62, 66, 67 *et passim*), partiellement restituée par les vestiges du mobilier relativement riche découverts dans ces constructions, alors que d'un autre côté, les seuls

indices tangibles que nous avons de l'existence de la stratification sociale des « tribus » thraces proviennent des sources littéraires grecques – sources dans lesquelles les monuments thraces ne sont pas mentionnés. De plus, l'étude du rôle sociopolitique des monuments thraces ne pourrait être entamée avant que leur fonction (en termes d'« usage » – la définition retenue dans cette thèse) n'ait été établie. Quant à l'histoire politique des peuples thraces, le sujet a été traité avec beaucoup de détail dans plusieurs œuvres, dont certaines en langues occidentales, auxquelles nous référons le lecteur (entre autres, Hoddinott, 1981 ; Archibald, 1998).<sup>12</sup>

Ainsi, aussi longtemps que les rapports spatiotemporels entre habitats et nécropoles tumulaires thraces n'ont pas été établis et tant que notre perception des sociétés thraces demeure informée avant tout par les écrits antiques étrangers, toute élaboration détaillée sur le rôle sociopolitique des monuments thraces serait impossible à valider. Alors que ce fait semble nous présenter une impasse, il existe des méthodes d'analyse archéologique qui permettent, néanmoins, de contourner, sinon de surmonter, ces problèmes. La cladistique – théorie, méthodes et techniques de la classification phylogénétique –, par exemple, s'offre comme une approche viable en ce qui a trait à l'identification de traits (ou éléments) ancestraux et/ou émergents, tout comme à l'identification de traits ou de fonctions convergeant, analogues ou parallèles, etc. (voir O'Brien et Lyman, 2003). Il s'agit de concepts et, plus important, de techniques qui pourraient s'avérer très utiles, voire indispensables, dans une étude de l'identité des monuments au moyen de leur classification. Toutefois, une telle étude comprendrait des exigences de base, dont la plus importante est l'acquisition de données exactes avec une grande précision ; précision et exactitude qui manquent terriblement au domaine des monuments thraces et de la thracologie en général, sauf quelques rares exceptions (*infra*).

La datation précise des monuments figure également parmi les aspects qui ne seront pas développés dans la présente étude. La raison qui justifie cette omission a priori paradoxale réside dans le fait que ces derniers ont été datés soit de façon très approximative, par la formule

---

<sup>12</sup> Il convient de souligner le fait que l'histoire politique des peuples thraces – peuples qui n'ont pas laissé de littérature – a été restituée exclusivement sur la base de sources étrangères, rarement contemporaines des événements relatés.

récurrente « entre le IV<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> s. av. n. è. », sans que des éléments permettant une telle « datation » aient été cités, soit au moyen d'éléments qui peuvent être datés de façon précise (sceaux amphoriques), mais dont la signification pour la datation des structures sous tumulus ne peut être démontrée. En effet, les monuments thraces sous tumulus ont non seulement été réutilisés dès l'Antiquité (*infra*), mais ils ont également été systématiquement et méthodiquement pillés, surtout durant les dernières décennies. Ces circonstances rendent leur datation par le biais des objets qui y ont été découverts (nonobstant l'état de leur conservation) pour le moins hasardeuse, surtout lorsque les problèmes liés à l'obtention de ce type de datation ne sont pas explicités (par exemple, Tzočev, 2011)<sup>13</sup>. Il s'agit, en effet, de datations admises et réaffirmées souvent uniquement par référence implicite à l'autorité du chercheur qui les a publiées. C'est également la raison pour laquelle nous ne nous sommes pas attardés sur l'analyse du mobilier des monuments, sauf en ce qui a trait au mobilier qui a servi dans l'identification des différentes fonctions attribuées à ces derniers par les chercheurs. Une attention sera portée, néanmoins, aux autres méthodes de datation appliquées aux monuments thraces, notamment à celles qui relèvent directement de l'étude de leurs structures.

Ceci dit, pour les besoins de la présente étude, nous acceptons la datation générale (et approximative) des monuments thraces sous tumulus admise par l'ensemble des spécialistes qui s'y sont intéressés. Ainsi, les monuments seront considérés comme ayant été construits et ayant fonctionné (en ce qui a trait à leur usage, tel que planifié lors de leur construction, sans considération pour leur réemploi durant les siècles) durant la période entre la fin du V<sup>e</sup> et le début du III<sup>e</sup> s. av. n. è. Lorsque disponibles, et au besoin, des datations plus précises seront fournies et explicitées. Il a été question dans certains cas de réutilisation relativement « tardive » – d'époque romaine (monuments de Ravnogor, voir Kitov, 1989) –, mais dans ces cas, tout comme pour l'ensemble des monuments actuellement connus, il est impossible de restituer la nature de ces « réutilisations », voire même de confirmer qu'il s'agit de telles, et non pas de contaminations des

---

<sup>13</sup> Tzočev (2011) date le monument *Četinyova Mogila* (fig. 10) sur la base de sceaux d'amphores trouvés à l'extérieur de ce dernier, sur le palier de son escalier monumental. Le monument lui-même a été pillé, probablement à de nombreuses reprises, et partiellement détruit (il est possible que cette destruction puisse être liée à des causes naturelles).

couches stratigraphiques. À cet égard, il convient de souligner le fait que les tumuli thraces ont attiré l'attention des populations locales depuis leur construction jusqu'à nos jours et que, de ce fait, on trouve dans leur remblais des vestiges dont les datations s'étalent de l'Âge du Bronze (pour les tumuli les plus anciens) à l'époque moderne – fait qui s'applique sans exceptions aux tumuli contenant des monuments maçonnés. Dans ces circonstances, il est inutile de noter que les possibilités d'inter-contamination des différents contextes archéologiques sont considérables.

### **1.3 CONVENTIONS**

Nous avons noté que la confusion qui caractérise l'étude des monuments thraces réside en grande partie dans le manque de précision qui peut être observé dans le vocabulaire utilisé dans l'analyse de ces constructions. Plus précisément, cette confusion émane du fait que de nombreux concepts étroitement liés à l'analyse de l'identité des monuments en question ont été employés répétitivement par les archéologues sans que ces derniers aient offert des définitions explicites de ces concepts (sauf quelques exceptions, voir partie III). De ce fait, il importe d'explicitier dès maintenant la façon dont nous entendons employer certains mots ou expressions au long de la présente étude. Il ne s'agit pas de proposer des définitions des concepts que nous venons de mentionner, mais d'établir certaines conventions lexicales dans le but de faciliter la compréhension du texte de notre thèse. Afin d'éviter d'alourdir inutilement la présente étude, nous explicitons ici seuls les termes et expressions qui reviennent le plus souvent ou dont l'emploi implicite prête à confusion.

#### **1.3.1 « Monuments sous tumulus »**

Cette expression reviendra souvent sur les pages de la présente thèse, et avec raison. Cependant, elle n'est pas pour autant intuitivement claire et il convient de préciser les sens que nous lui accordons. Les termes « tombes », « temple », « hérônes » et « mausolées » ont souvent été employés pour désigner les constructions qui font l'objet de notre étude. Alors que les raisons pour lesquelles ces termes leur ont été attribués ont souvent été explicitées, le fait que nous ayons consacré une thèse doctorale à l'identité de ces constructions indique qu'il y a un problème avec l'usage de ces désignations. En effet, comme il deviendra clair dans les pages qui suivent, les avis

des spécialistes peuvent être divisés en deux groupes plus ou moins homogènes, l'un choisissant de voir dans les constructions thraces sous tumulus des « tombes monumentales », alors que l'autre prétend qu'il s'agissait plutôt de constructions à connotation culturelle et les désigne par les termes que nous venons d'énumérer et qui indiquent une telle connotation. Puisque l'objectif que nous nous sommes posé dans la présente étude est d'élucider le débat et de trancher, s'il y a lieu, entre ces deux opinions apparemment opposées, nous avons choisi, à des fins d'impartialité, de désigner les constructions en question par le terme très générique de « monuments ». Afin de rappeler occasionnellement, et au besoin, qu'il est toujours question des « monuments » couverts par des tumuli, et non pas d'autres constructions monumentales, l'expression « sous tumulus » accompagnera ce premier terme. De plus, lorsque des précisions spécifiques n'accompagnent pas le mot « monument » dans le texte, ce terme doit être considéré comme faisant référence à une construction maçonnée sous tumulus érigée en territoire thrace.

Il convient de souligner également le fait que la désignation « monument » est attribuée à toutes les constructions maçonnées découvertes dans le remblai d'un monticule, nonobstant leur aspect actuel ou leur niveau de « monumentalité ». Dans la présente étude, les seuls attributs nécessaires pour qualifier une construction sous tumulus de « monument » sont l'indication qu'on y accédait par une ouverture prévue à cet effet et que cette construction ait été conçue de façon à offrir la possibilité d'accès répétés en son sein.

Il est également important de noter qu'afin qu'une construction soit qualifiée de « monument » ou de « monument sous tumulus », il n'est pas nécessaire que le remblai qui la recouvrait ait été conservé lors de sa découverte. Dans des cas très rares, les tumuli couvrant certains monuments ont été pillés pour leur matériau – la terre –, notamment à l'occasion de la guerre russo-turque de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (*infra*). Cependant, à notre connaissance, aucun monument thrace n'a été découvert par les archéologues sans tumulus ou sans que le pillage de son tumulus pendant une époque plus récente ne soit documenté.

### **1.3.2 « Fonction » et « identité » des monuments thraces**

Depuis le tout début de ce chapitre, il a été question de la « fonction » des monuments et il convient d'explicitier ce que nous entendons par ce terme, puisqu'il reviendra très souvent dans les chapitres qui suivent. Durant plus d'un demi-siècle, ces derniers ont été qualifiés uniquement de

« tombes », notamment en raison de l'occasionnelle découverte de restes humains en leur sein, mais aussi par analogie avec d'autres constructions aux formes et au contenu similaires, découvertes dans la région méditerranéenne. Cependant, vers le début des années 1980, le vocabulaire employé pour désigner ces monuments s'est enrichi, surtout grâce aux recherches de l'archéologue G. Kitov dont le nom est étroitement lié à l'historiographie des constructions thraces sous tumulus. En ce qui a trait à ces derniers, des expressions telles que « temple grec » et « tombe familiale–mausolée » apparaissent dans les publications dès le début du XX<sup>e</sup> s., mais il est clair par leur emploi qu'elles ont servi uniquement à titre de comparaison entre l'architecture des monuments thraces et l'architecture hellénique contemporaine. Le répertoire d'étiquettes utilisées pour désigner ces monuments s'accroît soudainement par la contribution de Kitov (toutes ses publications après 1977) qui y a ajouté une longue liste de termes et d'expressions – « temple », « mausolée », « hérôn », « temple-tombe », « tombe-mausolée », etc. Contrairement aux termes similaires employés dans les publications antérieures à celles de Kitov, ceux adoptés par ce dernier ne décrivaient plus l'aspect architectural des monuments, mais la façon dont on s'en serait servi. C'est ce sens d'« usage » que nous accordons au terme « fonction » dans la présente étude. Un des objectifs que nous nous fixons serait, dans ces termes, d'établir la validité de la qualification des monuments thraces sous tumulus en tant que « tombes », « temples », « hérônes », « mausolées » ou en tant que toute combinaison de ces concepts différents, sur la base de l'étude de l'usage qu'on en a fait durant la période que nous avons définie comme cadre chronologique de notre analyse.

Un autre terme que nous employons souvent en lien direct avec les monuments thraces est celui d'« identité ». Comme nous l'avons déjà souligné, la présente étude ne porte pas sur les « origines » des monuments – le problème de leur « apparition » –, ni sur leur contexte, ou aspect, sociopolitique. De ce fait, lorsque nous utilisons le mot « identité » en nous référant à ces monuments, nous entendons désigner avant tout leur fonction. Notre recherche de l'identité des monuments thraces se limite, dans les termes de cette thèse, à l'usage qu'on en a fait – s'agit-il de temples, de tombes, de mausolées, etc. ?

### 1.3.3 Nomenclature des monuments

Les monuments sous tumulus découverts dans le territoire de la Bulgarie actuelle ont souvent été désignés par le nom attribué par les locaux ou par les archéologues aux monticules qui les recouvrent. Dans la présente étude, nous attribuerons aux constructions dont il sera question les noms sous lesquels celles-ci ont été connues par les publications. Il arrive que plusieurs appellations soient attribuées à un même monument. Lorsque tel est le cas, nous présenterons entre parenthèses les noms auxiliaires que le monument a reçus, mais pour désigner ce dernier, nous utiliserons avant tout le nom qui a été donné au tumulus qui le recouvre. Par exemple, le monument sous le tumulus *Ginina Mogila* est également appelé « tombe de Sveštari » d'après le nom du village voisin, nonobstant le fait que d'autres monuments ont également été découverts tout près du premier ; nous présentons ce monument en tant que « *Ginina Mogila* (ou monument de Sveštari) » et emploierons surtout le nom *Ginina Mogila* pour le désigner dans le corps de la présente étude. Seuls les toponymes (les noms de lieux, de régions ou de tumuli) seront rendus en lettres italiques, les noms de villages ou de villes qui ont été attribués à certains monuments ne seront pas écrits en italiques lorsque nous nous référerons à ces derniers (voir exemple ci-haut).

En ce qui a trait à la translittération des noms propres bulgares, nous avons adopté les conventions internationales, ignorant la syntaxe souvent inexacte publiée en langues occidentales dans les articles ou dans les résumés d'articles. Néanmoins, afin de faciliter d'éventuelles recherches dans les publications en question, nous avons gardé dans notre bibliographie les transcriptions originales données dans celles-ci. À cette même fin, nous présenterons au besoin dans le corps de notre étude les transcriptions que nous avons qualifiées d'erronées avec les versions que nous proposons.

Avant de poursuivre avec la mise en scène de notre étude des monuments thraces sous tumulus, il convient d'introduire succinctement ces derniers. Dans la section suivante, nous présentons trois aspects directement liés à ces monuments : leur dispersion sur le territoire thrace, c'est-à-dire les régions de ce dernier dans lesquelles ils ont été découverts, leur architecture et leur contexte archéologique immédiat compris dans les limites du remblai des tumuli au sein desquels ils se trouvent. Une section de l'annexe de cette thèse est entièrement consacrée à la description

détaillée des différents éléments et composantes des monuments et des monticules qui les couvrent.

#### **1.4 DISTRIBUTION, ARCHITECTURE ET ARCHÉOLOGIE DES MONUMENTS**

Les monuments thraces sous tumulus, totalisant selon certains chercheurs plus de 200 constructions, dont seulement près d'une trentaine ont été publiées en détail, ont été découverts seuls ou en groupes au sein des limites territoriales que nous venons de décrire (voir fig. 78). La plus grande concentration de monuments a été notée entre l'Hémos et ces contreforts sud (la chaîne montagneuse de la Sredna Gora), dans la Vallée des roses, près de la ville de Kazanlük. Plus de 15 constructions funéraires y ont été découvertes sous des monticules de terre érigés tous à portée de vue les uns des autres (voir Kitov, 1996a). Un nombre moins important, mais relativement grand de monuments a été découvert dans l'ouest de la plaine de Thrace du nord, dans la région au nord de la ville de Plovdiv. Une autre concentration relativement importante de monuments funéraires a été découverte au sein de la réserve archéologique Sboryanovo, en Bulgarie du nord-est (Gergova, 1996). Les sites des monuments se trouvent également à portée de vue les uns des autres. Alors que dans les autres régions du territoire thrace – notamment à l'est et au nord des Rhodopes (dans les régions administratives de Haskovo et de Plovdiv), dans la Strandzha et au nord de l'Hémos – les monuments ne forment pas de tels regroupements, on a rarement découvert des constructions complètement isolées.

##### **1.4.1 Aspect architectural des monuments**

Les monuments thraces sous tumulus représentent des constructions à une ou à plusieurs pièces communicantes aménagées au-dessus du niveau du sol, recouvertes d'un monticule de terre et dont la structure est en pierre ou en briques cuites. Les pièces sont de plan circulaire, rectangulaire, carré ou trapézoïdal, aux dimensions et aux couvertures très variées. Trois types de couvertures ont été employés régulièrement : la fausse coupole, la fausse voûte oblique et la fausse voûte en berceau. Ces trois types de couvertures sont obtenus par encorbellement – chaque assise de blocs ou de briques représente une saillie sur l'assise précédente, vers l'axe central de la

pièce.<sup>14</sup> Les faces des blocs en saillie sont taillées obliquement ou laissées telles quelles. Lorsque des briques cuites sont employées dans la construction des monuments, celles-ci sont fabriquées en formes déterminées selon leur emplacement préétabli dans la structure du mur. Lorsque des blocs en pierre taillés sont utilisés, ceux-ci comportent des scellements (habituellement en fer, recouverts de plomb) dans le but d'assurer le lien entre les blocs composant une même assise. Des blocs monolithes massifs ont souvent été employés dans la construction des entrées (seuils, cadres et linteaux) des différentes pièces des monuments. Dans la grande majorité des cas ces pièces, et leurs entrées, sont alignées sur un axe longitudinal. Certaines constructions comportent également des façades monumentales composées d'une entrée décorée de moulures et d'un fronton et flanquée d'ailes latérales. Très rarement ces façades comportent également un escalier menant à un espace nivelé situé immédiatement devant la façade. Du mortier – de terre, de l'argile ou d'autres solutions – est souvent employé afin d'assurer la stabilité des assises des constructions, notamment dans le cas des structures en blocs bruts ou en briques cuites, mais dans certains cas aucun mortier n'a été utilisé. Parfois, avant d'être enfouis sous un tumulus, certains monuments étaient recouverts d'un « manteau » de pierres non taillées. D'autres fois, des moellons étaient incorporées dans la terre composant le tumulus.

Le matériau le plus répandu dans les structures des monuments funéraires thraces est la pierre. Du calcaire, du grès, de la rhyolite, du marbre et du granite ont été utilisés en blocs bruts ou taillés ou sous la forme de dalles (pour les sols ou pour les couvertures des pièces) dans la construction des tombes. Certains monuments ont été construits en briques cuites, mais quel que soit le matériau de construction, les entrées des monuments et de leurs différentes pièces sont composées de blocs monolithiques massifs. Alors que les matériaux principaux de construction employés dans les structures des monuments funéraires thraces sont la pierre et la brique cuite, certains de ces bâtiments semblent avoir comporté des éléments architectoniques – piliers et toitures – en bois.

---

<sup>14</sup> Les formes architecturales ainsi obtenues comportent l'adjectif « faux » (par exemple, « fausse coupole ») afin de les différencier de la coupole et de la voûte construites par l'emploi de l'arc en plein cintre.

L'intérieur de la majorité des monuments était enduit de stuc. Dans certains cas cette couverture des murs est encore bien préservée alors que dans d'autres seules des traces minimales indiquent que l'intérieur des monuments était stucqué. Près de 10% des monuments comportent des peintures murales plus ou moins bien préservées, mais à ce jour uniquement deux des monuments peints (Kazanlık et Alexandrovo) sont décorés de scènes figurées, la décoration des autres consistant en bandes horizontales de différentes couleurs et épaisseurs (voir fig. 79).

#### **1.4.2 Contexte archéologique des monuments**

En ce qui a trait au contexte archéologique des monuments funéraires thraces, ceux-ci, même lorsqu'ils ont été pillés (dès l'Antiquité ou plus récemment), contiennent souvent des objets d'une grande valeur pour la thracologie. Lorsque les archéologues ont la chance de découvrir un monument qui n'a pas été violé depuis son scellement, ils peuvent s'attendre à y trouver de véritables trésors. Souvent, les défunts étaient déposés dans ces monuments avec de la vaisselle en or et en argent, avec des bijoux, des vêtements richement ornés, de la céramique importée et d'autres objets de la vie quotidienne. Des panoplies ont également été découvertes dans les tombes non violées – cnémides et casques en bronze, lames et pointes en fer, plaques dorsales dorées, masques funéraires en or massif. Dans certains cas des statues ou parties de statues en bronze ont également été découvertes en association avec les monuments, le plus souvent immédiatement devant l'entrée, dans le sol du tumulus.

Quant aux défunts, ils sont soit déposés sur des lits de pierre décorées de reliefs imitant parfois des meubles hellénistiques, soit incinérés hors de la construction (parfois devant l'entrée) puis les cendres sont déposées dans une urne qui est placée sur un meuble en pierre dans la chambre funéraire. Les ensevelissements secondaires ne sont pas rares. Ils sont effectués dans le sol des pièces voisines (antichambres) ou dans la chambre funéraire. De petits objets personnels, notamment des bijoux et des monnaies, ont parfois été trouvés dans ces sépultures secondaires. Dans certains monuments les ossements de plus d'un individu ont été découverts dans la chambre funéraire. Des animaux y étaient également inhumés avec les défunts. Les chevaux sont l'espèce animale « sacrificielle » la plus répandue. Ceux-ci sont inhumés généralement devant le monument, dans l'espace délimité par la façade, dans le passage/corridor ou, rarement, dans une des pièces. Parfois les restes de chevaux sont accompagnés des restes de chars et d'appliques en

argent qui ornaient les harnais. Les autres espèces d'animaux représentées dans le contexte archéologique des monuments funéraires sont le chien (ou le loup), la volaille et les rongeurs. Les restes de ces derniers représentent très probablement des intrusions et non pas des animaux sacrificiels.

Dans le chapitre suivant, nous présentons l'historiographie des monuments thraces. Les premières études officiellement publiées portant partiellement sur ces derniers datent de la fin du XIXe siècle et plusieurs centaines de publications sont apparues depuis, surtout sous la forme d'articles. Il serait peu pratique d'exposer l'ensemble de cette bibliographie très imposante dans les limites d'un travail qui ne porte pas uniquement sur l'étude de l'historiographie des monuments. De ce fait, nous avons concentré notre attention surtout sur les publications proposant des hypothèses concernant l'identité des monuments – leurs origines et leurs fonctions – ou des méthodes qui permettraient d'étudier leur identité. Il est nécessaire de noter le fait que ces hypothèses et méthodes n'ont pas toujours été explicitées et qu'une partie du travail que nous avons accompli dans le prochain chapitre est l'éclaircissement et la présentation en termes plus précis des parties implicites de l'historiographie des monuments thraces sous tumulus. Cette présentation « restituée » des interprétations des monuments et des méthodes qui auraient permis ces interprétations servira de base à l'identification des problèmes que ces dernières soulèvent et dont il sera question dans le troisième chapitre de cette thèse.

## 2. HISTORIOGRAPHIE SÉLECTIVE DES MONUMENTS THRACES

### 2.1 INTRODUCTION

C'est dans la foulée de l'émergence de l'archéologie bulgare vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que s'amorce l'étude des monuments funéraires thraces avec l'intérêt que manifestent les frères Škorpil (Škorpil et Škorpil 1999) par les milliers de tumuli parsemant le territoire thrace. Même avant le début des fouilles officielles, on savait que certains de ces tumuli abritaient des constructions impressionnantes – les monuments funéraires thraces. Le résultat des recherches des frères Škorpil à l'endroit des monuments thraces sous tumulus – la monographie *Mogili* (tumuli) – posait une base solide pour l'étude de ces constructions par d'autres chercheurs durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Les archéologues bulgares B. Filov, I. Venedikov et V. Mikov figurent parmi les premiers à s'intéresser de près à ces monuments et à chercher à élaborer différentes hypothèses et théories quant à l'identité et aux origines de ces derniers. Les découvertes de la majorité des monuments thraces sous tumulus ont été effectuées dans une période relativement courte entre 1995 et 2008 ; elles sont attribuées, pour la plupart, à l'archéologue G. Kitov et à son organisation *TEMII* (Expédition thracologue pour les monuments tumulaires). Différents types de monuments ont été établis sur la base des recherches des premiers archéologues bulgares et des nouvelles découvertes effectuées plus d'un demi-siècle après les recherches des frères Škorpil ; l'architecte M. Ruseva a proposé, vers le début des années 1990<sup>15</sup>, une typologie des constructions sous tumulus, alors que l'archéologue Kitov a cherché à démontrer l'origine locale de certaines composantes architecturales de ces derniers au moyen de la « systématisation » de certains types de monuments.

Dans ce chapitre, nous détaillerons l'historiographie de ces recherches – des hypothèses portant sur l'origine et sur l'identité des monuments thraces sous tumulus et des typologies de ces derniers – en les regroupant chronologiquement (sans, toutefois, embrouiller notre propos en

cherchant à adhérer à une chronologie stricte) et par thème principal, puis nous étalons les problèmes qui se rattachent à ces recherches et, plus généralement, à l'étude des monuments.

## **2.2 AUX ORIGINES DES « TOMBES » THRACES – FILOV, VELKOV ET MIKOV**

La recherche des archéologues Škorpil et les données que ceux-ci publièrent dans la monographie *Mogili* permirent aux chercheurs de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle d'avancer quelques hypothèses quant à l'origine possible des monuments thraces, notamment en ce qui a trait à l'apparition des tombes à coupole. La première de ces hypothèses fut émise en 1925 par l'archéologue Velkov (Ruseva 2002, 21). Dans cette publication, Velkov (1925) compare les monuments funéraires découverts dans le territoire de la Bulgarie avec les tombes macédoniennes découvertes dans la région du golfe Thermaïque. D'après le préhistorien Mikov (1929), les monuments à coupole, de plan circulaire, étaient les vestiges de la culture matérielle mycénienne, alors que ceux à plan rectangulaire représentaient l'héritage (ou l'évolution) thrace de cette dernière. Près d'une décennie après la publication de l'hypothèse de Mikov l'archéologue Filov (1937) émet son avis quant à l'origine des monuments funéraires thraces. Basée sur un article portant sur les relations thraco-mycéniennes qu'il a publié en 1920 (Filov 1920, cité dans Ruseva 2002, 22), son hypothèse décèle une influence mycénienne dans l'architecture des tombes thraces. Suite à l'examen des monuments à coupole découverts dans la région de Mezek (dans le sud de la Bulgarie), Filov affirme que ceux-ci sont apparentés aux monuments circulaires (*tholoi*) mycéniens, ainsi qu'à certains monuments funéraires micrasiatiques, auxquels ces premiers doivent, d'après lui, leurs origines. Plus tard, vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, Mikov (1955) émet une seconde hypothèse sur l'origine des tombes thraces, optant cette fois pour un développement local. Révisant sa théorie de l'héritage mycénien des monuments funéraires thraces élaborée une vingtaine d'années auparavant, Mikov soutient alors que l'écart chronologique entre les deux types de structures – monuments thraces (deuxième moitié du I<sup>er</sup> millénaire av. n. è.) et monuments mycéniens (deuxième moitié du II<sup>e</sup> millénaire av. n. è.) – exclut tout lien possible

---

<sup>15</sup> Cette typologie n'a été publiée qu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle.

entre ces constructions. D'après la nouvelle l'hypothèse de Mikov, il faudrait chercher l'origine des monuments funéraires thraces dans les tombes taillées dans la roche et dans les dolmens thraces (voir aussi Rabadjiev, 2011, p. 29).<sup>16</sup> L'écart chronologique entre les tombes à coupole thraces et les *tholoi* mycénienne avait déjà été noté par Filov (1937), mais la découverte en Bulgarie d'un « certain nombre de monuments »<sup>17</sup> typiquement mycéniens datés de l'Âge du Bronze amène ce dernier à défendre son hypothèse d'origine, ou du moins d'influence, externe.<sup>18</sup> À cet égard, son argument aurait sans doute eu plus de poids s'il avait connu l'existence des *tholoi* thessaliennes construites jusqu'à l'époque archaïque, quelques trois-cents ans avant l'apparition des tombes à coupole thraces, très similaires au niveau de leur taille et de leur plan à ces dernières (au sujet des tombes thessaliennes voir Georganas, 2000). Mikov, quant à lui, tient compte de ces *tholoi* dans son étude de l'origine des monuments à coupole thraces, mais compare ces tombes grecques archaïques aux tombes thraces taillées dans la roche et aux dolmens thraces datés de la même époque - VIII<sup>e</sup> – V<sup>e</sup> siècle av. n. è. (Mikov 1955, 45).

À l'étranger, l'archéologue Karl Bittel a également émis l'opinion que les tombes à coupole thraces sont apparues indépendamment des *tholoi* mycénienne et suggérait que l'origine des premières devrait être recherchée dans les dolmens thraces (Bittel 1942, cité dans Ruseva 2002, 25-26).<sup>19</sup> L'archéologue turc Mansel publie en 1943 une étude des tombes à coupole thraces découvertes dans la région de Kirklareli (au nord-est de la plaine Thrace orientale). Dans cette publication, il compare les monuments funéraires thraces à d'autres monuments similaires dans la

---

<sup>16</sup> Ironiquement, d'après Alexandre Fol (1982, p. 159), les dolmens thraces reflètent une influence mycénienne. Ces constructions mégalithiques sont généralement datées entre le XIII<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle av. n. è. Les tombes taillées dans la roche sont difficilement datables en raison de l'absence relative d'artéfacts associés à celles-ci. À ce sujet voir Venedikov et Fol, 1976, p. 82-127.

<sup>17</sup> Ces monuments ne sont pas explicitement identifiés. Voir Filov, 1937, p. 104.

<sup>18</sup> La perception des monuments à coupole thraces en tant que *tholoi* comparables aux monuments mycéniens désignés par ce terme perdure au moins jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, comme en témoigne une publication portant sur la décoration du monument à coupole de Kazanlık (fig. 34), dans laquelle ce dernier est décrit comme « tomb ... of the Mycenaean type with dromos and tholos... » (Frova, 1953, p. 96).

<sup>19</sup> Il est probable que cette publication ait influencé Mikov dans son changement d'idées en ce qui a trait à l'origine des monuments funéraires à coupole thraces.

région de la Méditerranée et au nord de la mer Noire. Mansel conclut notamment que les tombes à coupole thraces forment un groupe à part parmi ces autres monuments; qu'elles sont apparues vers le V<sup>e</sup> siècle av. n. è. et que le diamètre et la hauteur de leurs coupoles présentaient un rapport de 1:1, ce qui serait également typique des *tholoi* mycéniennes (Mansel 1943).

Vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle la découverte d'un nouveau type de monument, du moins en ce qui concerne le matériau de construction, attire l'attention des archéologues – les tombes en briques cuites. Parmi les premières découvertes de ce type de monument figurent les tombes à coupole de la vallée de Kazanlŭk (Bulgarie centrale) étudiées par l'archéologue Čičikova (1957; 1969). Un exemplaire richement orné de peintures murales avait été découvert par des soldats<sup>20</sup> quelques années auparavant, en 1944, près de la ville de Kazanlŭk (Mikov 1954). Trois autres monuments funéraires en briques cuites ont également été découverts dans le nord-est de la Bulgarie, près de la ville de Šumen (Dremsizova 1955). La découverte du monument peint de Kazanlŭk, premier exemple de la peinture murale en Thrace, dévie quelque peu l'attention des archéologues de la recherche de l'origine des monuments et l'attire vers les études comparatives de styles artistiques (Frova, 1953 ; Dimitrov, 1966 ; Cončeva, 1972 ; Ognenova – Marinova, 1977) ou la concentre vers l'analyse de certains éléments architectoniques particuliers (notamment la coupole, voir Vassileva, 1974).

### **2.3 RETOUR AUX ORIGINES – MIKOV ET VENEDIKOV**

Néanmoins, le thème de l'origine probable des monuments funéraires thraces demeure actuel tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Alors qu'en 1954 Mikov maintenait encore qu'on devait voir dans les tombes à coupole thraces un héritage direct de la culture matérielle mycénienne, en 1955 il faisait volte-face en publiant sa nouvelle hypothèse selon laquelle ce furent plutôt les tombes

---

<sup>20</sup> Les tumuli qui recouvrent tous les monuments funéraires thraces étaient souvent utilisés au cours des deux derniers siècles par les armées (turque, russe, bulgare) en tant que postes d'observation. On y aménageait parfois des structures ou des tranchées. C'est au cours de la construction de ces aménagements que certains monuments ont été découverts (voir aussi Hasluck, 1910-1911).

taillées dans la roche et les dolmens thraces qui étaient les vrais précurseurs et ancêtres des monuments funéraires thraces à coupole. Le philologue et archéologue Ivan Venedikov, ancien étudiant de Bogdan Filov, reprenait cette même hypothèse en 1974 dans un court article relatant des observations accumulées lors d'une des expéditions interdisciplinaires organisées par l'Académie bulgare des sciences dans le sud-est de la Bulgarie (Venedikov 1974). En attribuant, à son tour, aux monuments taillés dans la roche et aux dolmens découverts dans l'est des Rhodopes une datation (XII<sup>e</sup> – VI<sup>e</sup> s. av. n. è.), Venedikov retrace dans son article l'évolution des tombes à coupole directement de ces derniers (voir aussi Venedikov, 1978 ; Delev 1980). Sur la base de ce lien direct entre ces trois types de monuments – dolmens, tombes rupestres et monuments thraces à coupole –, Venedikov concluait que la coupole n'était pas un élément architectonique « importé » en Thrace, mais qu'elle était plutôt le résultat d'une évolution dans l'architecture de la couverture (plate et monolithique) des dolmens vers l'encorbellement des couvertures en coupole des monuments plus tardifs, en passant par les coupoles taillées dans la roche. Enfin, tout en rejetant le lien entre tombes à coupole thraces et *tholoi* mycéniennes, Venedikov déclarait que « si on parle d'une influence de Mycènes c'est seulement pour indiquer que l'idée [de la fausse coupole] en est transportée » (Venedikov, 1974, p. 205).

Un essai d'unir les deux hypothèses de base portant sur l'origine des monuments funéraires thraces (notamment des tombes à coupole) a été fait dans le premier tome d'une série de publications basées sur les observations accumulées lors d'expéditions interdisciplinaires dans les Rhodopes de l'est, la Sakar et la Strandzha organisées par l'Académie bulgare des sciences (Venedikov et Fol, A., 1976). Dans cette publication, qui porte notamment sur les dolmens et sur les tombes rupestres découverts en Thrace, les auteurs argumentent que ces premiers représentent un héritage d'une tradition mycénienne et qu'ils ont donné, à leur tour, naissance aux tombes à coupole thrace (Ruseva, 2002).

Les décennies du dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle sont marquées par des découvertes intéressantes en ce qui a trait aux monuments funéraires thraces. Probablement la plus notable parmi ces découvertes est celle du monument dit « Sveštari » (figs. 70, 71), dans le tumulus appelé *Ginina Mogila* (nord-est de la Bulgarie), fouillée par les archéologues en 1982 (entre autres, voir Čičikova, 1983 ; Fol, A. et al., 1986). Ce monument, composé de deux pièces centrées sur un axe longitudinal et d'une pièce latérale, présente un plan jusqu'alors inconnu en ce qui a

trait aux tombes thraces. De plus, il comporte un décor en relief – des cariatides – exceptionnel pour l'époque de sa découverte et qui reste toujours unique en Thrace. Deux autres monuments structurellement similaires, comportant des portes coulissantes en pierre, ont également été découverts sous des tumuli adjacents vers la fin des années 1980 (Gergova, 1996). Le monument de *Ginina Mogila* suscite un grand intérêt et un nombre d'analyses (physico-chimiques, métrologiques, architecturales, artistiques, historiques et archéologiques) lui ont été consacrées entre 1984 et 2008 (Künčeva et al., 1984 ; Valev, 1984 ; 2006 ; Vassileva, 1987 ; Ruseva, 1990 ; Čičikova, 2005 ; Dermendjiev, 2006 ; Valeva, 2006 ; Bouzek, 2008). Deux autres monuments particuliers, notamment par leur structure cyclopéenne, ont été découverts en 1979 dans la Strandzha, près de la ville de Malko Tŭrnovo, par l'expédition multidisciplinaire de l'Académie bulgare des sciences sous la direction d'Alexandre Fol (Delev, 1982). Aux nombreuses découvertes du XX<sup>e</sup> siècle s'ajoutait également une nouvelle hypothèse portant sur l'origine des monuments thraces qui est passée plutôt inaperçue sans avoir été publiquement critiquée ou rejetée. D'après cette hypothèse, il y aurait un rapprochement architectural entre les *tholoi* étrusques et micrasiatiques et les tombes à coupole thraces (Kouzmanov, 1998 ; Bazaitova, 2001, p. 105 ;). Alors que le lien micrasiatique avait déjà été exploré, les parallèles avec les *tholoi* étrusques n'avaient pas été, jusqu'alors, explicitement proposés. Récemment, un rappel des liens possibles « entre l'Anatolie et la Thrace », relaté dans l'architecture des tombes rupestres de cette dernière région et dans celle des monuments thraces sous tumulus, a été fait de façon systématique par Vassileva (1997 ; 2012).

## **2.4 LA REDÉCOUVERTE DES MONUMENTS**

Le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle marquait aussi la carrière de l'archéologue bulgare Georgi Kitov qui débutait avec la découverte d'un monument funéraire avec complexe cultuel près du village de Strelča en Bulgarie centrale (Kitov, 1977a, 1977b). Les découvertes de Kitov se multipliaient et vers la fin du dernier siècle il avait déjà publié les fouilles de sept monuments funéraires thraces de « styles architecturaux » très variés (Kitov, 1977b ; 1989 ; 1990 *et passim*). Il ajoutait à ces découvertes une série de synthèses portant sur l'aspect cultuel des tombes thraces

(Kitov, 1997a ; 1997b ; 1997-1998 *et passim*), dont le but était de confirmer certaines notions et une terminologie introduits dans l'archéologie funéraire thrace par Kitov. Une de ces notions, d'après laquelle la Vallée des roses, parsemée de monuments funéraires thraces, aurait été une « Vallée des rois thraces », prit racine sinon dans le langage spécialisé (car la preuve que ces monuments étaient royaux reste à être présentée), du moins dans celui des guides touristiques. Le but de cette notion de « Vallée des rois thraces » est non seulement l'association des constructions funéraires avec les dynasties royales thraces (Kitov, 1999b), mais surtout l'attribution à la cité de Seuthopolis, située au milieu de la vallée (aujourd'hui sous les eaux du barrage Koprinka), du statut de capitale royale thrace. Kitov argumentait également que les tombes thraces avaient été plus que des monuments funéraires royaux. D'après son interprétation des données archéologiques, des rituels liés au culte de l'Héro (le défunt roi thrace) auraient eu lieu dans ces monuments, faisant de ces derniers des « tombes-temples » ou de « mausolées » (Kitov, 1997 ; 1997-1998 ; 1999a *et passim* ; voir aussi Fol, V., 2005).

Étant donnée l'activité prolifique de l'archéologue Kitov sur le terrain durant la fin du siècle dernier, ainsi qu'à cause d'un certain « monopole » dont celui-ci jouissait en ce qui a trait à la fouille des tumuli, il n'est pas étonnant qu'il ait été associé à une des découvertes archéologiques les plus marquantes du début du XXI<sup>e</sup> siècle – la découverte de la tombe peinte thrace d'Alexandrovo (Kitov, 2001 ; voir aussi figs. 4 et 5). Ce monument peint remarquablement bien préservé, reconnu en tant qu'héritage culturel mondial par l'UNESCO et dont une copie exacte a été érigée près du site de sa découverte, a alimenté le débat sur l'art pictural thrace et le statut de l'« aristocratie thrace » notamment en raison du sujet des peintures murales qui l'ornent – une chasse « royale » – et de ce qui a été interprété comme un labris peint sous la pierre-clé de la fausse coupole (Kitov, 2002a, 2005b). Suite au décès de Georgi Kitov, son œuvre a été poursuivie par sa coéquipière de longue date, l'archéologue Diana Dimitrova, qui avait déjà publié des articles portant sur l'aspect religieux associé aux monuments funéraires thraces (Dimitrova, 2005d *et passim*).

## 2.5 TENTATIVES DE CLASSIFICATION – MIKOV, KITOV ET RUSEVA

En parallèle avec les publications portant sur leurs origines probables et sur leur interprétation sociohistorique, les monuments funéraires thraces ont également fait l'objet de quelques tentatives de classification. L'archéologue Mikov (1955) est le premier à tenter de constituer une typologie des monuments funéraires thraces. D'après le chercheur, ces derniers évolueraient de façon linéaire, d'un aspect simpliste à un aspect complexe. Ainsi, les types dégagés par Mikov à partir du corpus de monuments disponible à l'époque de son étude incluent la tombe taillée dans la roche, le dolmen et la tombe construite – sous-types du type primaire des monuments funéraires thraces. Le point de vue théorique de Mikov (celui de l'évolution linéaire progressiste) lui permet de tracer le développement de certaines composantes architecturales des tombes à travers ces types. Par exemple, d'après lui, la voûte se serait développée en continuité avec les entrées de dolmens taillées dans la roche pour arriver à la voûte des tombes dites « macédoniennes », en passant par les parois incurvées des dolmens et par la voûte par encorbellement, tout comme la fausse coupole qui aurait ses origines dans les tombes rupestres (fig. 1, voir aussi Mikov, 1955, p. 42, fig. 14). Cette typologie et ses variantes (*infra*) ont été qualifiées de « machinales » et de « nocives » par l'archéologue Kitov (1989, p. 36). Sans expliciter cette opinion, Kitov déclare également que la question de l'identification et de la classification des monuments thraces s'obscurcira au fur et à mesure que de nouvelles structures seront découvertes. Ironiquement, il adopte lui-même l'approche de l'archéologue Mikov dans une démonstration sur le développement de la voûte du type dit « macédonien » (fig. 2, voir aussi Kitov, 2003b, p. 39, fig. 16) et emploie la méthode de datation des monuments par analogie stylistique et architecturale qu'il qualifiait antérieurement également de « nocive » (Kitov, 1977b ; 2003b ; 2003c *et passim*).

Pour sa part, l'architecte Ruseva, dont l'intérêt pour les monuments funéraires thraces débute avec une thèse doctorale vers la fin des années 1970 (publiée en 2002), catalogue la majorité des monuments connus au moment de la rédaction de sa recherche et les ordonne suivant sa propre typologie (fig. 3), élaborée sur l'exemple de Mikov (Ruseva, 2002). Elle distingue, sur la base du plan – rectangulaire ou circulaire – de leurs chambres funéraires, deux types de

constructions (Ruseva 2002, p. 31). Chacun de ces deux types contient deux sous-types de monuments – ceux à une pièce et ceux à plusieurs pièces – et ces sous-types sont divisés en d'autres sous-types. Dans le cas des monuments à une pièce, l'architecte identifie un type qui présente des composantes architectoniques additionnelles (corridors, antichambres) et un type qui n'en présente aucune. Pour ce qui est des monuments à plusieurs pièces, elle établit des sous-types selon le nombre de pièces qu'ils comportent. Chaque sous-type, défini par le nombre de pièces que présente le monument, est divisé, encore une fois, en sous-types sur la base de la présence ou de l'absence de composantes architectoniques additionnelles (corridors, antichambres).<sup>21</sup> Un autre objectif que se pose Ruseva parallèlement à celui de la classification des monuments funéraires thraces est l'établissement d'un vocabulaire précis pour leur description architecturale (Ruseva, 2000). Le but de cette terminologie serait, d'après elle, d'explicitier la distinction entre les différentes composantes architectoniques des monuments – corridors, façades, antichambres, chambres funéraires, etc. – et d'en faciliter l'identification.

Une typologie de monuments funéraires méditerranéens de l'époque hellénistique incorporant certains monuments thraces a également été publiée par l'archéologue canadien Janos Fedak (1990). La typologie de Fedak regroupe les monuments sur la base de critères ordonnés hiérarchiquement. Au premier niveau les tombes sont groupées selon le type de construction: 1) tombes construites, 2) tombes taillées dans la roche, 3) tombes de construction mixte et 4) tumuli. Sous chaque de ces types principaux Fedak regroupe les monuments étudiés selon d'autres critères morphologiques relevant de plus en plus du détail. Par exemple, sous le type « tombes construites », Fedak place les a) tombes-autels, b) tombes-colonnes, c) complexes de cour, etc. Les critères employés dans le regroupement des monuments sous un des quatre types principaux

---

<sup>21</sup> La classification proposée par Ruseva n'est pas sans rappeler la « typologie » des dolmens découverts en territoire thrace (Fol, A. et Venedikov, 1976, p. 58), selon laquelle ceux-ci présentent 6 groupes (ou types) : (1) dolmens à pièce unique sans ouverture, (2) dolmens à pièce unique avec ouverture (entrée), (3) dolmens à une pièce, ouverture et *dromos*, (4) dolmens à une pièce et une entrée (ou petite antichambre), (5) dolmens à une pièce et une antichambre (large) et (6) dolmens composés d'une pièce, d'une antichambre et d'un *dromos*. Deux sous-groupes de dolmens ont également été proposés selon la couverture de ces premiers : (1) dolmens à couverture plate et (2) dolmens à couverture en voûte oblique (Fol, A. et Venedikov, 1976, p. 62).

ne sont pas distribués uniformément dans la structure de la typologie. Par exemple, le critère « complexe de cours » permet de regrouper certains monuments funéraires uniquement sous le type « tombes construites » ou sous le type « tombes à construction mixte » (voir Fedak, 1990, p. 19-21).

La publication de la typologie de Fedak coïncidait chronologiquement avec celle d'une remarque de la part de l'archéologue Stoyanov (1990) quant au manque de critères (littéralement) « égalisés », sous-entendu, de catégorisation des monuments thraces sous tumulus – fait perçu comme problème d'envergure par Stoyanov, malgré le fait que ce dernier ne s'y attarde pas sur plus d'une ligne de texte. Cette remarque a probablement été inspirée par la publication seulement une année auparavant d'une proposition pour la « systématisation » (en réalité, la catégorisation) par le préhistorien Leštakov (1989), dans laquelle ce dernier exprimait le même avis en ce qui concerne la céramique antique découverte en territoire thrace. Néanmoins, outre la typologie proposée par Ruseva vers le début des années 1980, publiée sous format de monographie bilingue en 2000 et republiée sans changements (dans la typologie) en 2002 (et succinctement critiquée par Kitov), aucune systématisation, ni catégorisation générale ou partielle des monuments thraces sous tumulus n'a été proposée depuis la remarque faite en passant par Stoyanov.

Deux hypothèses portant sur l'origine des monuments funéraires thraces (notamment ceux comportant une fausse coupole) ont été proposées pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle et ont été retenues par les spécialistes traitant de la question depuis. La première, émise par l'archéologue Bogdan Filov, préconisait un emprunt thrace à la tradition architecturale mycénienne. La seconde, publiée par l'archéologue Mikov, tentait d'expliquer le développement des constructions, leur forme et leur structure, par l'évolution de formes déjà existantes en Thrace – les dolmens et les monuments taillés dans la roche. Dans le but d'expliquer l'aspect morphologique des tombes thraces, certains chercheurs ont essayé d'incorporer ces deux hypothèses dans un amalgame auquel étaient ajoutés des éléments intermédiaires, tels une voie d'influence mycénienne indirecte, passant par l'Asie mineure. D'autres ont vu dans les monuments thraces à plan rectangulaire une influence macédonienne ou, du moins, ont cherché à établir des parallèles entre tombes thraces et tombes macédoniennes. La recherche d'origines a été quelque peu délaissée depuis le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle, alors qu'on se contentait d'opter pour

l'une ou pour l'autre des deux hypothèses principales. On s'est alors tourné vers l'explication des formes architectoniques des monuments funéraires au moyen d'analogies – entre monuments thraces ou monuments étrangers – ou par l'établissement de sériations évolutionnistes ou de typologies. Toutes ces approches présentent des problèmes fondamentaux, méthodologiques ou épistémologiques, que nous expliciterons dans la partie suivante de cette section.

## **2.6 LES TERMINOLOGIES – SÎRBU ET RUSEVA**

« The lack of an accepted definition leaves scholarly discourse without a fixed point of reference. » (Kyriakidis, 2007, p. 10)

À notre connaissance, une seule tentative structurée de fournir des définitions aux différents termes employés dans l'analyse des tumuli funéraires a été faite à ce jour. Il s'agit du vocabulaire ou, plus précisément, du « dictionnaire » succinct de l'archéologie funéraire « et des sacrifices » proposé par l'archéologue roumain V. Sîrbu (2003). Dans ce vocabulaire (créé dans le but d'accompagner une « base de données » et d'en éclaircir les catégories de stockage des données), l'archéologue propose des définitions surtout pour des termes ayant trait aux pratiques et aux rites funéraires et, fait surprenant, très peu de termes techniques liés à l'architecture funéraire (outre certains types de sépultures) y figurent. Pour ce qui est de l'architecture funéraire, l'architecte M. Ruseva (2000) a proposé d'en définir les termes dans le but d'en systématiser l'étude. Elle a proposé des définitions relativement détaillées de tous les éléments architectoniques des monuments funéraires thraces – passages/corridors, pièces, etc. –, ainsi que des types de monuments qu'elle perçoit dans l'échantillon de données qui était à sa disposition lors de la rédaction de son étude des monuments.

On pourrait se demander en quoi la terminologie employée par les chercheurs bulgares, en langue bulgare, pourrait affecter une étude effectuée en langue française. La réponse à une telle question pourrait a priori ressembler à un truisme, mais superposée au contexte des publications bulgares dans le domaine de la thracologie (que nous relaterons dans cette section de notre travail), nous croyons qu'elle convaincra le lecteur de sa légitimité : Les concepts, composantes

cognitives indispensables à notre compréhension du monde qui nous entoure, se fondent et s'expriment dans la langue parlée et écrite. Qui plus est, les mots (ou paroles) que nous employons afin de désigner les concepts – les étiquettes que nous choisissons d'attribuer à ceux-ci – affectent la façon dont nous (et ceux avec qui nous communiquons) percevons la réalité que ces concepts ont le rôle de décrire/construire (voir, entre autres, Smith et Medin, 1981 ; Lamberts and Shanks, 1997). Il en suit que le choix, conscient ou pas (mais, comme nous le verrons, presque toujours implicite), que font les chercheurs dont nous examinerons les publications dans cette étude joue un rôle double : (1) il relate implicitement la façon dont ces spécialistes perçoivent la culture matérielle thrace et (2) il affecte la manière dont ces mêmes chercheurs construisent leurs interprétations de cette culture matérielle et influence ainsi les conclusions auxquelles ils arrivent dans leurs études. Comprendre la façon dont les chercheurs manient les concepts qu'ils emploient est, donc, nécessaire afin de comprendre le propos de ces chercheurs et les conclusions auxquelles ils sont arrivés.

Ce sont les définitions présentant un lien direct ou indirect (pratiques funéraires incluses) avec les pratiques et rites funéraires thrace, incluant l'architecture funéraire, qui ont attiré notre attention dans cette partie de notre étude. Nous avons fondé notre analyse de ce vocabulaire notamment sur les terminologies publiées par Sîrbu (2003) et par Ruseva (2000), ces deux publications étant, à notre connaissance, les seules dédiées en partie ou entièrement au problème. Cette analyse, que nous appuyons par des exemples tirés à même les pages des recherches consacrées aux pratiques, aux rites, et à l'architecture funéraires thraces, est basée uniquement sur l'emploi des termes et se veut comparative et sémantique. Nous ne procéderons pas dans cette partie de notre étude à la critique de la terminologie employée par les spécialistes du domaine sur la base d'une « réalité » empirique ou, en d'autres mots, nous ne chercherons pas à éliminer les problèmes de vocabulaire que nous rencontrerons par des analyses détaillées du matériel et de la théorie du domaine de l'archéologie funéraire au-delà des besoins de ce travail – l'établissement d'une terminologie succincte de travail que nous proposons dans les chapitres de la troisième partie de cette thèse.

## 2.7 DATATION DES MONUMENTS – APERÇU DES APPROCHES « ARCHITECTURALES »

« Possibly only a direct and sound knowledge of the monuments themselves and a prolonged familiarity with them can give the archaeologist a general framework of chronological reference which he must always regard as of use merely as a working hypothesis, never as an a priori proposition on which to rest further arguments. »  
(Andronikos, 1987, p. 3)

Les stratégies (plutôt que méthodes) employées dans le but de dater les monuments thraces sous tumulus, de façon absolue tant que de façon relative, s'inspirent de quelques éléments de base indiqués, à tort ou à raison, déjà au début de l'étude de ces constructions.

Les différents types de couvertures des monuments thraces seraient, d'après Mikov, un autre indice de leurs datations. Ainsi, il est d'avis que la voûte à caissons superposés, dont il connaissait l'existence en Thrace par le monument *Kurt-Kalé* (fig. 40, voir aussi Mikov, 1955, p. 24), dans la structure duquel elle a été employée en tant que couverture de l'antichambre, et par celui de Philipovo, dans lequel la pièce principale a été couverte d'une telle voûte, serait le précurseur de la voûte en berceau, établissant ainsi une chronologie relative entre ces deux éléments architecturaux en ce qui concerne leur emploi en Thrace.<sup>22</sup> D'après Mikov (1955, p. 24), « le 'développement' des tombes à coupole » a été affecté durant l'époque hellénistique par « la nouvelle technique de construction » et par « une forte influence culturelle », mais surtout par les « possibilités matérielles des nobles locaux durant l'époque de Lysimaque », tout comme « le besoin d'un espace [ou pièce] funéraire plus large ». Il est difficile de s'imaginer de quelle « technique de construction » et de quelle « influence culturelle » il est question dans cette constatation de la part de Mikov, d'autant plus que de nos jours la « culture hellénistique » est

---

<sup>22</sup> Mikov n'a pas considéré le monument de Philipovo dans son analyse des monuments thraces à coupole. Cette décision aurait pu être justifiée par le fait qu'il ne considère pas la voûte galate comme une coupole, mais Mikov qualifie lui-même ce monument de « monument à coupole » et note que ce dernier est exclu de son analyse en raison de sa couverture « qui se distingue clairement » des tholoi mycéniennes et des monuments thraces. Voir Mikov, 1955, n.1 à la page 17.

perçue comme un évènement beaucoup plus général et difficile à cerner qu'elle ne l'était à l'époque de la publication de son article. Cependant, dans la suite de ce dernier il transparait qu'il pourrait s'agir, en ce qui a trait à la technique de construction et aux besoins des « nobles » en question, de l'emploi dans l'architecture de « blocs de pierre très bien taillés, aux dimensions quasi identiques » composant des structures « serrées », de briques cuites, de mortier et d'enduit – techniques et matériaux qui auraient permis « une meilleure perfection, exécution technique et décoration intérieure, tout en causant un détour de la forme primaire du plan ». Ainsi, d'après Mikov (1955, p. 24-25), le monument de Kirklareli (Mansel, 1943) – érigé en dalles et blocs de pierre soigneusement taillés et aux dimensions « quasi identiques », à la coupole d'un diamètre plus important que sa hauteur, décorée d'anneaux en saillie colorés et comportant un enduit – serait le deuxième monument à coupole, après celui de Malko Belovo (fig. 42), qui aurait été construit sous l'influence de la « nouvelle technique ». L'antériorité de ce dernier monument à celui de Kirklareli (fig. 35) n'a pas été explicitée par Mikov, mais il est probable qu'elle ait été attribuée au fait que le mur circulaire découvert près de Malko Belovo (seul élément conservé, ou jamais construit, de ce monument) était composé d'assises de différentes hauteurs (appareil pseudo-isodome) – fait qui s'accorde mal avec l'évolution, d'après Mikov, des structures durant l'époque hellénistique qui voudrait que les blocs employés dans les constructions soient de dimensions identiques. Cependant, la structure à deux parements et remplissage du monument de Malko Belovo – « méthode de construction avancée » (Mikov, 1955, p. 24, voir aussi fig. 42) – placerait sa construction également à l'époque hellénistique.

En ce qui a trait aux facteurs qui ont influencé « le 'développement' ultérieur du plan et de la forme des tombes thraces à coupole », Mikov (1955, p. 25) réitère en grande partie les éléments déjà mentionnés – la « nouvelle technique de construction », la « situation matérielle et l'hellénisation des thraces nobles », ainsi que les « changements politiques de la fin du IV<sup>e</sup> et du début du III<sup>e</sup> s. av. n. è. » –, mais il note aussi l'apparition d'un « nouvel élément dans le plan des tombes » qui permettrait d'établir un ordre chronologique relatif entre eux : l'ajout d'une « entrée devant le corridor ». Cet ajout, ou la « modification dans le plan » des monuments thraces, aurait été dicté par les besoins de « la tradition » de déposer « son cheval avec le thrace noble », ce qui n'aurait pas été possible en l'absence de l'entrée monumentale (ou façade), étant donné les

dimensions relativement réduites des monuments (ceux de Kazanlık, Koprinka et Yankovo sont cités en exemple).

Ainsi, Mikov (1955) base ses datations (ou chronologies relatives) des monuments thraces à coupole qui lui étaient connus notamment sur l'aspect architectural et structurel des constructions :

- 1) le nombre de composantes (ou de pièces) que contient une construction donnée, notant qu'une division architecturale de l'espace « plus riche », telle celle qu'on peut observer dans le monument de *Mal-Tépé*, indique une date plus récente ;
- 2) la taille de l'ensemble architectural – d'après Mikov, plus un monument est long et large, plus il serait récent ;
- 3) le soin d'exécution de la structure – un monument érigé en blocs de pierre soigneusement taillés, de dimensions identiques, serait plus récent qu'un monument érigé en blocs de pierre aux dimensions différentes, qui serait, à son tour, plus récent qu'un monument à la structure en moellons ;
- 4) la technique de constructions des murs : un mur à deux parements et remplissage représenterait « une technique plus avancée » et serait donc plus récent qu'un mur à un seul parement ;
- 5) la forme de la coupole et le rapport entre son diamètre et sa hauteur – la divergence entre ces dimensions serait plus petite dans les monuments plus anciens (qui présenteraient un rapport *diamètre-hauteur* proche de 1:1) et plus grande dans les monuments plus tardifs (Mikov, 1955, p. 24) ;
- 6) La « décoration » du monument – un monument comportant un enduit ou des peintures murales serait plus récent qu'un monument qui n'en comporte pas.

Alors que certains éléments de cette méthode (s'il peut être question de « méthode ») de datation ont été repris relativement récemment par les chercheurs – notamment par G. Kitov et par M. Ruseva, suivis par la majorité, sinon la totalité, des chercheurs qui s'intéressent aux monuments thraces – les observations de Mikov (1955) sur lesquelles elle est basée se heurtent à certains problèmes qui ne semblent pas avoir attiré l'attention de ces derniers. Il faut noter tout

d'abord que la « technique de construction » des monuments – le soin d'exécution des structures, le matériau utilisé, la présence ou l'absence de mortier et/ou de décoration, etc. – ne sont pas des éléments au moyen desquels il est possible de déterminer la chronologie relative des monuments thraces. En effet, des monuments à la structure en moellons – les deux monuments à coupole de Ravnogor (fig. 57), datés de la fin du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. (voir Kitov, 1989) – se sont vus attribuer des datations plus récentes que celles de certains monuments aux structures en blocs de pierre soigneusement taillés et aux décorations polychromes – le monument *Četinyova Mogila* (figs. 10-15), daté de la fin du V<sup>e</sup> s. av. n. è. (voir Kitov, 2003d).<sup>23</sup> L'idée que la complexité architecturale des monuments, exprimée dans le nombre de pièces ou d'espaces délimités que ceux-ci possèdent, en tant qu'indication de leur chronologie relative peut également être rejetée sur la base de l'exemple précédent ; le monument *Četinyova Mogila*, avec son escalier monumental avec paliers (figs. 10, 11), présente un ensemble architectural beaucoup plus complexe que celui observé dans les deux monuments de Ravnogor qu'il précède, néanmoins, chronologiquement. Ensuite, l'ajout d'éléments architecturaux aux monuments, tels l'« entrée devant le corridor », que Mikov considère comme attribut indiquant une datation plus tardive, n'est qu'un facteur lié à l'échantillon de données disponible à l'archéologue; des « entrées »<sup>24</sup> comme celles des monuments de Kazanlŭk (fig. 34), de Koprinka (fig. 38) et de Yankovo (fig. 31) sont présentes dans les ensembles architecturaux de la majorité des monuments et, de plus, ces « entrées devant les corridors » ne semblent pas avoir été imposées par le rituel du sacrifice de chevaux, puisque les squelettes d'équidés ont été parfois trouvés à l'intérieur des pièces des monuments, le plus souvent dans les antichambres relativement étroites (*Dolno Izvorovo*, *Golyama Arsenalka*, *Ploskata Mogila*) et, rarement, dans les pièces principales (*Sašova Mogila*).

---

<sup>23</sup> Une datation plus récente – du milieu du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. – a été proposée pour le monument sous le tumulus *Četinyova Mogila* (Tzočev, 2011). Cependant, cette datation se base exclusivement sur les timbres amphoriques découverts sur les fragments de céramique provenant du monument et, de ce fait, ne peut pas être admise comme datation de la construction de ce dernier.

<sup>24</sup> Il s'agit, en fait, de passages ou de façades en moellons formés par les murs de ceinture ou par les « manteaux » des monuments.

Mikov (1955, p. 25) place à la fin du développement des monuments thraces à coupole celui en briques cuites découvert à Kazanlŭk. Il est d'avis que la courbe particulière présentée par la coupole de ce monument – concave à la base, convexe au sommet – serait une caractéristique du « dernier et plus 'complet' type de tombe à coupole ». Alors qu'il suggère que cette forme particulière de la couverture de ce monument est due au matériau qui le compose – la brique cuite –, Mikov n'explique jamais pourquoi ce matériau dicterait la forme de la coupole ou en quoi celle-ci indiquerait un état avancé de développement. Nous ne pouvons que supposer que la complexité (relative) des courbes de la coupole du monument de Kazanlŭk a poussé l'archéologue vers sa conclusion, mais étant donné que cette dernière ne se base que sur les explications intuitives d'une observation visuelle, il nous est impossible de l'analyser en détail. Il suffirait de noter ici que d'autres monuments à coupole, à l'aspect plutôt « primitif » (*Miškova Niva*, Propŭda) ont reçu des datations plus récentes (époque romaine) que celle du monument de Kazanlŭk (fin du IV<sup>e</sup> s. av. n. è.), fait qui semble invalider la supposition de Mikov. Il faut également noter que, contrairement aux indices qui devraient suggérer une datation tardive, le monument de Kazanlŭk ne comporte que deux pièces (celui de *Mal-Tépé*, (fig. 44) qui lui serait antérieur de quelques décennies, en comporte trois et un corridor construit, contrairement au passage découvert de la construction de Kazanlŭk) et est sinon le plus petit, du moins un des monuments les plus petits jamais découverts en territoire thrace.

Enfin, Mikov (1955, p. 25) suggère que la finition des parois internes des monuments par l'emploi d'un enduit ou par leur décoration avec des peintures murales indiquerait également une datation plus récente que celle qui pourrait être attribuée aux monuments qui ne présentent pas ces éléments de finition. Ce sont ces deux éléments, en plus de la forme de sa coupole, qui lui permettent de placer le monument de Kazanlŭk au sommet (ou à la fin) de l'évolution des constructions à coupole thraces. Cependant, ce que Mikov ne pouvait pas savoir, puisqu'il basait ses observations sur l'échantillon relativement limité de données en sa possession, est le fait que d'autres monuments, dont un à coupole (*Šoušmanets*) et un à voûte dièdre (*Vetren*), découverts quelques décennies après la publication de son article et datés de la fin du V<sup>e</sup> s. av. n. è., soient plus anciens d'un siècle que le monument de Kazanlŭk, et comportaient des enduits d'une finesse remarquable, alors que le monument d'Alexandrovo, entièrement recouvert de peintures murales, a été daté de quelques décennies avant la construction présumée du monument de Kazanlŭk.

Sans qu'elles visent à invalider complètement les observations de l'archéologue Mikov, l'objectif de nos remarques précédentes sur les critères de datation des monuments à coupole établis par ce dernier est de souligner leur dépendance entière de l'échantillon (limité) de données dont il disposait à l'époque de son analyse, ainsi que l'origine implicite, voire intuitive, de ces critères. En effet, Mikov ne précise jamais pourquoi la présence ou l'absence de l'un ou de l'autre des éléments qu'il établit comme critères pour l'établissement d'une chronologie des monuments devrait indiquer une datation plus récente ou plus ancienne. La seule explication que nous pouvons fournir à ce procédé est la supposition que Mikov adhère à la notion d'une évolution « positive », directionnelle ; adhésion fort probablement implicite, puisqu'il emploie toujours le terme « développement » entre guillemets, suggérant ainsi un détachement de l'idée de la linéarité de l'évolution des monuments, linéarité qu'il renforce, néanmoins, par son choix de critères de datation et par l'emploi qu'il en fait. Toutefois, l'avantage que cette méthode possède sur les autres (parfois plus récentes) est l'établissement de plusieurs critères de datation que l'auteur emploie parallèlement – même si dans sa datation des monuments à coupole, Mikov n'a recours à un emploi parallèle des critères établis que lorsqu'il est préalablement certain que ceux-ci ne se contrediront pas.

Sans référence à Mikov, l'archéologue G. Kitov a également employé à des fins de datation des monuments thraces des éléments mentionnés par le premier dans l'élaboration de sa chronologie relative des « tombes à coupole ». Dans la publication de sa première découverte d'envergure, le monument à coupole sous le tumulus *Zhaba Mogila*, Kitov (1977a, p. 14) se sert d'« un élément structurel et d'un élément artistique » afin de dater le dernier de la fin du V<sup>e</sup> – début du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. Le premier élément en question est la façade du monument, avec son « exécution plastique précise », le second est le soin avec lequel ont été taillés les blocs de pierre composant la structure du monument. Alors que Kitov n'argumente pas sa « technique » de datation et ne donne aucune référence bibliographique à cet effet, il est évident que cette « technique » est directement ou indirectement (ou implicitement) influencée par les remarques faites par Mikov (1955) en ce qui a trait à la chronologie relative des monuments thraces par leurs structures (ou par leur architecture).

Dans son article portant sur la problématique de l'étude des monuments thraces, Bazaïtova porte son attention sur la désignation de la voûte en berceau de « voûte macédonienne » et

argumente (tout comme Kitov plus tard, voir *supra*) qu'il n'y a pas de raison que cette désignation persiste, étant donné que des voûtes identiques à celles que comportent les monuments macédoniens ont été découvertes en Thrace, notamment dans le N-E du territoire (Sboryanovo), près de Varna (Bulgarie du N-E), près de Loveč (Bulgarie du N), et près de Kirklareli, en Thrace orientale (Bazaïtova, 2001, p. 105-106 ; voir aussi Vasileva, 1987, n. 4). Elle note également le fait que les monuments thraces présentent une variété de types de voûtes suffisamment grande pour qu'il soit possible d'y retracer l'évolution de la voûte en berceau localement, en Thrace. D'après Bazaïtova (2001, p. 106-107, le développement de la voûte en berceau en Thrace serait passé par la voûte dièdre par encorbellement, par la voûte dièdre tronquée (par encorbellement ou pas), par la fausse voûte en berceau (obtenue par encorbellement – *Slavčova Mogila, Šoušmanets*), pour arriver enfin à la voûte en berceau « avec clef » (*Sašova Mogila*).

Ce qui motive Bazaïtova à chercher l'évolution de la voûte en berceau en Thrace est l'approche d'étude des monuments thraces, notamment des dolmens, par I. Venedikov, d'après laquelle (telle qu'interprétée par Bazaïtova) afin de comprendre l'architecture funéraire thrace et son évolution, il faudrait étudier celle-ci d'abord d'un point de vue local, c'est-à-dire chercher à démontrer son développement au moyen d'un échantillon de monuments thraces, avant d'aborder la question des emprunts (ou « imports ») d'idées et de savoir-faire (Bazaïtova, 2001, p. 106). Une telle approche de l'étude de l'architecture monumentale thrace aurait l'avantage de concentrer l'attention sur le développement continu et local, voire aussi antérieur aux développements de ces mêmes éléments dans les territoires limitrophes, en écartant la distraction que pourraient présenter des « formes » architecturales étrangères qui seraient perçues comme similaires à l'architecture analysée. En termes plus précis, l'approche employée par Venedikov serait adaptée pour déceler des développements convergents ou parallèles. Dans le cas de la voûte en berceau, l'emploi de cette méthode serait utile si l'on cherche à démontrer, par exemple, que cette première s'est développée parallèlement en Thrace et en Macédoine, sans qu'il y ait eu entre ces régions des échanges pouvant affecter ce développement. Cependant, cette méthode d'analyse pourrait présenter un défaut majeur lorsqu'employée sans recours à des méthodes et techniques auxiliaires émanant des théories portant sur l'échange d'idées et de savoir-faire, ainsi que sur l'évolution des formes architecturales : cette méthode ne permet pas de différencier entre les éléments architecturaux locaux et « importés ». Elle ne permet pas de garantir, par exemple, que

chaque étape du développement de la voûte en Thrace, tel que décrit par les thracologues, découle directement de l'étape qui lui est antérieure (toujours d'après le développement proposé). Il n'est pas difficile, ni inadmissible, de proposer que certaines des « étapes » du développement de la voûte en Thrace aient pu être « importées » ; il est impossible de prouver le contraire au moyen de la méthode proposée par Venedikov et employée par Bazaïtova (2001) et Kitov (2003c). L'absence de témoignages directs impose l'emploi de méthodes plus sophistiquées qui permettraient d'abord la différenciation entre éléments architecturaux fonctionnels (ou « techniques ») et éléments architecturaux qui n'auraient pas de rôle fonctionnel (souvent, et à tort, qualifiés de « décoratifs ») et, ensuite, entre développement « local », développement parallèle et développement convergeant. L'état des données accumulées portant sur les monuments funéraires thraces ne permet pas pour le moment l'application de telles méthodes sur l'échantillon de données disponibles ; les raisons qui mènent à cette constatation sont multiples et diverses, il suffit de mentionner ici le manque systématique de publications détaillées, voire du prélèvement de données suffisamment détaillées et complètes (problème lié surtout à la méthodologie et aux techniques de l'archéologie antique bulgare).

L'adoption de l'approche de l'étude des influences sur les monuments thraces proposée par Venedikov mène, en raison des désavantages qu'elle présente et que nous venons de souligner, à un type de résultat prévisible : la perception et la représentation du développement des entités étudiées (en l'occurrence, les monuments thraces) sous la forme d'une « chaîne » représentant une présumée évolution linéaire. Le développement de la coupole en Thrace était déjà perçu et présenté sous cette forme par Mikov (1955) qui cherchait les maillons de son évolution au sein du territoire thrace. Plus tard, en étudiant le l'origine de la voûte en berceau en Thrace, Vūleva (1994, p. 59) se pose la question si les dolmens découverts dans ce territoire devraient être positionnés après les *tholoi* mycéniennes dans la « chaîne évolutionnaire » du développement des monuments thraces. La notion d'une évolution linéaire, directionnelle, est également reflétée dans l'idée que s'est faite l'archéologue Kitov sur le développement de la voûte en Thrace.

Dans le chapitre suivant, nous reviendrons sur différents aspects de l'historiographie des monuments thraces sous tumulus afin d'y identifier les problèmes directement liés à leur

interprétation. Nous poursuivrons ensuite avec la présentation de la méthodologie d'analyse adaptée aux problèmes que nous proposons d'adopter pour notre étude des monuments et des hypothèses portant sur leur identité. Nous avons choisi de présenter l'organisation de cette thèse à la fin du chapitre suivant en raison du fait que la structure du dernier dépend étroitement des problèmes implicitement ou explicitement soulevés par l'étude des monuments, ainsi que de la méthode adoptée dans la résolution de ces problèmes.

### 3. CONCEPTUALISATION DE LA THÈSE

« If a systematic approach were used (...), and the alternative solutions for a particular situation stated instead of the usual statement of a single solution (...), there would be no need to examine credentials (...), but only the argument and the result. There is no touch of alchemy in the procedure outlined. » (Ascher, 1961, p. 323)

#### 3.1 INTRODUCTION

À première vue, la panoplie d'approches théoriques et méthodologiques qu'il serait possible d'adopter pour l'étude de la culture matérielle est impressionnante. En effet, plusieurs courants intellectuels ont défilé sur la scène théorique du domaine de l'archéologie occidentale, chaque courant adoptant et adaptant les techniques et les méthodes de ceux qui le précédaient ou, plus souvent, celles d'autres domaines, connexes ou pas (voir, entre autres, Clarke, 1968 ; Binford et Binford, 1968 ; Hodder, 1992 ; Ucko, 1995 ; Johnson, 1999 ; Hodder, 2001). De l'approche plutôt empirique, voire parfois muséologique, de l'archéologie désignée par « classique » (voir Dyson, 2006) à l'archéologie évolutionniste (O'Brien et Lyman, 2002), en passant par la « scientologie » de l'archéologie processuelle et par l'« archéologie comportementale » (Schiffer et al., 2010), les options qui s'offrent devant le chercheur sont nombreuses. Alors que les différents courants intellectuels – « processualisme », « post-processualisme », « processualisme – plus », etc. – se sont présentés dans une certaine chronologie absolue, les techniques, les méthodes et certaines portions des théories qu'ils ont adaptées et léguées ont continué de circuler de façon asynchrone dans les publications spécialisées et d'être implicitement ou explicitement employées par les archéologues.

Comme tout archéologue intéressé par les développements théoriques européens de la discipline et comme toute personne informée de l'histoire contemporaine des Balkans s'y attendrait, l'historiographie disciplinaire de l'archéologie bulgare est très différente de celle dont nous venons d'esquisser les grandes lignes. La domination politique soviétique affirmée dans ce pays déjà avant le milieu du dernier siècle a inévitablement affecté les courants de pensée dans le

domaine de l'archéologie, tout comme la pratique des archéologues sur le terrain. Cependant, contrairement à l'aspect systématisé de l'archéologie marxiste soviétique, du moins tel qu'il nous apparaît des pages des revues spécialisées (notamment *Sovetskaya arheologiya*), l'archéologie bulgare de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle nous apparaît beaucoup moins théorique, même en termes de la base théorique marxisme qui a été employée par convention et qui s'exprime sur les pages des publications archéologiques bulgares surtout sous la forme de formules littéraires pseudo-marxistes. Et alors que les recherches effectuées à partir des années 1970 se posaient comme objectif l'opposition « aux notions de l'historiographie bourgeoise qui doivent être attaquées méthodologiquement » (Fol, A., 1972, p. 35) et que les archéologues expliquaient la culture matérielle thrace en recourant sinon aux mécanismes, du moins aux notions de l'évolution darwinienne (sans, toutefois, approcher le niveau interprétatif de l'archéologie évolutionniste de O'Brien et Lyman [2002]), l'aspect soviétique de l'archéologie bulgare s'exprimait le mieux par l'adoption de la « méthode de fouille mécanisée » rendue populaire surtout grâce aux efforts sur le terrain de l'archéologue Kitov ou, plus exactement, par l'habileté et l'agilité des opérateurs de pelles mécaniques souvent vantés par ce dernier (entre autres, Kitov et Agre, 2002, p. 394 et suiv.). Inévitablement, le manque de théorisation de l'archéologie bulgare, du moins en ce qui a trait au domaine de la thracologie, et l'absence persistante d'intérêt pour une telle théorisation, ont mené à l'adoption intuitive d'un « empirisme vernaculaire » (voir *infra*) qui s'accorde bien avec l'ontologie marxiste, mais qui a eu pour résultat un certain nombre de problèmes, notamment dans l'étude des monuments thraces sous tumulus.

Ainsi, l'abondance d'approches théoriques de l'étude de la culture matérielle d'un côté et, de l'autre, l'absence complète de théorisation explicite du domaine de l'archéologie thrace, nous présentent avec un paradoxe intellectuel qui semble être l'écho égaré de l'empirisme occidental transformé par le prisme pseudo-marxiste dont il a été question ci-haut. Dans ce chapitre, nous présenterons les problèmes que pose cette approche implicite de la culture matérielle thrace, tels que nous les avons identifiés dans l'historiographie des monuments thraces sous tumulus. Nous proposerons une voie d'issue du paradoxe « empiriste » implicitement construit sur les pages des publications spécialisées dans le domaine de la thracologie. Nous constatons que cette voie d'issue – la fondation théorique sur laquelle nous basons nos analyses dans les autres chapitres de cette thèse – s'avère un compromis nécessaire, une adaptation théorique indispensable, et, d'après

nous, viable pour les analyses archéologiques dans un contexte aussi particulier que celui de l'étude de monuments thraces sous tumulus.

### **3.2 IDENTIFICATION DES PROBLÈMES DANS L'ÉTUDE DES MONUMENTS THRACES**

Les problèmes implicitement soulevés par les chercheurs ayant étudié les monuments funéraires thraces durant le siècle dernier se présentent sous deux aspects distincts – ontologique et méthodologique. Le premier type de problèmes est lié aux recherches portant sur l'origine ou sur les liens de parenté entre monuments thraces (notamment ceux à fausse coupole) et *tholoi* mycéniennes, étrusques ou micrasiatiques, et se résume à la croyance que des parallèles peuvent être faits entre ces différents monuments sur la base des similarités structurelles qu'ils présenteraient. En effet, les études d'« origines » adoptent implicitement la méthode de comparaison par analogie consistant en l'isolation de certains éléments architectoniques (par exemple, de la fausse coupole) ou de l'aspect des structures (blocs démaigris ou moellons bruts) et en cherchant dans le registre des découvertes archéologiques les éléments ou structures similaires les plus anciens. Ces derniers sont alors considérés comme l'origine possible des formes architecturales homologues observées dans la morphologie des monuments thraces et on tente de restituer les liens historiques qui justifieraient l'identification des premiers comme ayant directement ou indirectement inspiré les dernières.

Cette approche plutôt essentialiste est également relatée dans les études (parfois les mêmes) qui portent sur la datation relative des monuments thraces. D'après l'idée qu'une évolution architecturale peut être observée dans l'ensemble que présentent ces derniers, idée adoptée explicitement tout d'abord par Filov (1937) et Mikov (1955), puis, plus récemment par Kitov (1989 *et passim*), Ruseva (2002) et d'autres, les structures de ces monuments ont été ordonnées chronologiquement surtout selon l'aspect de leurs structures ou, plus précisément, d'après leur appareillage. Par exemple, d'après cette hypothèse, un monument construit en moellons, sans mortier ou avec mortier de terre, devrait être considérée d'antérieure à un monument présentant une structure en blocs soigneusement taillés et comportant des scellements en fer. Ainsi, les monuments en moellons ont été perçus comme des vestiges d'une tradition

mycénienne, alors que les monuments plus « soignés » ont été interprétés comme étant le résultat d'un développement local de cette tradition mycénienne qui aurait subi certaines influences externes (micrasiatiques ou hellénistiques). Cette hypothèse, adoptée intuitivement et présentée implicitement, se heurte à un problème incontournable : les données archéologiques.

Les données archéologiques contredisent, en effet, l'arrangement chronologique proposé sur la base de la structure des monuments. Par exemple, des monuments à la structure de moellons ou en dalles de pierre brutes (monuments de Ravnogor, datés du IV<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> s. av. n. è.) se sont vus attribuer, par les artefacts découverts en leur sein, des datations postérieure à celle qu'on reçue d'autres monuments aux structures en blocs soigneusement taillés (*Šoušmanets*, daté de la fin du V<sup>e</sup> s. av. n. è.). Cependant, comme nous l'avons souligné, la datation des monuments par les trouvailles archéologiques est également problématique, car ces premiers ont été réutilisés et, de ce fait, ainsi qu'en raison des éventuels pillages que ces constructions semblent avoir subi, le contexte d'accumulation des assemblages archéologiques qui y ont été découverts est difficile à cerner. Ainsi, il est possible que pendant que certains artefacts étaient déposés dans les monuments, d'autres étaient extraits de ce contexte afin d'être récupérés par des membres de la famille des défunts ou par une personne quelconque. Il est également probable que des artefacts largement pré-datant la construction d'un monument que le défunt aurait hérité s'y soient retrouvés en tant qu'objets fétiches, objets de famille, etc. D'autres types d'objet, dont on s'est servi pour les datations de certains monuments (par exemple les monnaies, voir Filov, 1937) pourraient s'y être trouvés lors d'occasions largement postérieures à la construction de ces derniers, par exemple lors de pratiques rituelles répétitives (*infra*). Il s'avère donc qu'il est impossible de dater les monuments thraces avec une quelconque assurance uniquement en se basant sur le « style » de leurs structures ou sur l'analyse des assemblages d'artefacts qu'on y a découverts.

Afin de contourner ces problèmes liés aux « origines » et aux datations des monuments, certains spécialistes ont eu recours à l'établissement de typologies basées sur d'autres critères, notamment le nombre de différentes composantes, ou pièces, que ceux-ci comprenaient et le plan de ces composantes, l'objectif étant de proposer des typologies qui relateraient l'évolution de la morphologie de ces monuments indépendamment des considérations de chronologie absolue. En effet, nous avons vu que, alors que dans le cas des sériations de Mikov (1955) et de Kitov (2003)

l'évolution directionnelle des types est démontrée par la comparaison de traits « primitifs » et de traits « avancés » de l'architecture des monuments, toute considération de l'aspect des monuments, sauf leurs plans, est écartée de la typologie de Ruseva (2000 ; 2002). Un des problèmes majeurs que présente cette dernière typologie est la découverte d'entités non conformes aux types « découverts » par Ruseva. Cette faiblesse dans la typologie proposée par cette dernière a été exposée récemment lorsque deux monuments aux plans particuliers ont été découverts : celui de *Golyama Kosmatka*, comportant entre autres une « pièce principale » de plan rectangulaire précédée par une pièce de plan circulaire, et celui de Gagovo (fig. 17) présentant deux plans identiques – à antichambre rectangulaire suivie d'une pièce circulaire –, disposés côte à côte, précédés par une antichambre commune de plan rectangulaire. En plus de ce problème majeur, découlant directement de l'ontologie essentialiste sur laquelle est implicitement basée la typologie en question, cette dernière présente les monuments thraces sous tumulus comme des entités figées ou complètes, qui se présentent aux archéologues telles qu'elles ont été planifiées ; or nous verrons plus loin que plusieurs indices portent à croire que les plans de ces constructions changeaient souvent, et parfois de façon relativement dramatique.

En effet, la majorité des hypothèses que nous avons présentées dans notre survol de l'historiographie des monuments thraces (outre les exemples déjà cités, voir Dimitrova, 2001, 2005b ; Goshev, 2005) sont rendues superflues par le fait qu'elles ont été fondées sur un état ultime figé (en termes architecturaux et archéologiques) des monuments ; elles ne tiennent pas compte des nombreux changements dans les composantes architectoniques et dans le contexte archéologique que chacune de ces constructions a subi depuis leur construction. Dans ces conditions, les typologies ne peuvent remplir d'autre rôle que celui de décrire une réalité empirique figée, celle qui se présente devant l'archéologue lorsque le plan et l'élévation d'un monument ont été prélevés. Il n'est donc pas étonnant de constater qu'aucun objectif n'a été explicitement défini en ce qui concerne la typologie de Ruseva, alors que celui que s'est posé Fedak (1990) – la création d'une classification ultime des monuments funéraires hellénistiques – est, en fait, un pseudo-objectif pour les mêmes raisons. Cependant, la faille la plus importante des typologies et des études comparatives que nous avons présentées est leur nature arbitraire ; elles sont, pour la majorité, basées sur des concepts qui n'ont pas été définis et dont les significations

intuitives portent à la confusion et, de plus, les méthodes qui ont permis d'arriver aux interprétations offertes dans ces études ont très rarement été explicitées.

Cette dernière observation nous permet de boucler le cercle vicieux dans lequel s'est retrouvée l'analyse des monuments thraces en soulignant le fait que l'absence d'explicitation des démarches méthodologiques adoptées et suivies par ces spécialistes découle de façon naturelle de l'adoption implicite de l'ontologie essentialiste de la part de ces derniers. Car, en effet, une seule et unique approche est possible lorsqu'on perçoit la culture matérielle comme un échantillon autosuffisant qui comprend toute l'information nécessaire pour l'élaboration d'interprétations des données. D'après cette approche, les faits parlent d'eux-mêmes et il n'y a aucun besoin d'adopter des méthodologies particulières et théoriquement informées. Cette approche, identifiée comme une forme d'empirisme vernaculaire (voir Johnson, 2011), transparait sur les pages des publications portant sur les monuments thraces, dans lesquelles elle est traduite par la conviction des auteurs que ce qu'ils proposent est, en fait, des explications de l'aspect particulier sous lequel un contexte archéologique se présente. Les typologies que nous avons présentées, celle de Ruseva en particulier, tout comme les classifications dans le domaine de la thracologie en général sont autant d'exemples d'adhésion à ce type d'empirisme (voir Marinov, 2012). Et alors que tout archéologue pourrait avouer, en toute franchise, qu'il ou elle perçoit la culture matérielle d'un point de vue plus ou moins empiriste, ce fait est catastrophique uniquement lorsqu'il s'introduit implicitement dans les publications des études de cette culture matérielle (Johnson, 2011, p. 764). L'empirisme implicite transparait dans les études des monuments thraces à travers la croyance parfois explicitée qu'afin de pouvoir expliquer ces monuments, il suffirait d'avoir sous les yeux toutes les données empiriques relatives à leur contexte archéologique.<sup>25</sup> Nous avons déjà noté que cette croyance est relativement facile à repérer dans les typologies des monuments, mais il est également possible de la dépister dans les études générales portant sur ces derniers, comme nous le verrons dans les chapitres suivants de cette thèse.

Or, les quelques exemples que nous venons d'analyser ne serait-ce que superficiellement (des analyses plus détaillées sont présentées dans les chapitres suivants) démontrent que tel est

---

<sup>25</sup> Kitov (1989).

précisément le cas de la grande majorité des études portant sur les monuments thraces ; dans celles-ci, ces monuments ont été approchés avec un essentialisme implicite exacerbé par l'absence systématique de définitions, d'argumentations informées théoriquement ou de l'adoption explicite de toute méthodologie qui pourrait permettre l'évaluation des interprétations qui sont, de plus, souvent présentées en tant qu'explications de la culture matérielle, c'est-à-dire qu'elles sont perçues comme des solutions uniques aux problèmes étudiés. Dans ces conditions, il est clair qu'afin d'étudier de façon adéquate le phénomène que sont les monuments thraces, ainsi que les recherches portant sur ce phénomène déjà publiées dans les journaux spécialisés, il est nécessaire d'adopter une approche qui tiendrait compte de trois points importants :

- 1) de la « nature » fluide du sujet (du fait que les monuments et leurs contextes évoluaient de façon ininterrompue),
- 2) du fait que l'étude de la culture matérielle ne peut mener, du moins dans l'état actuel de l'archéologie en tant que science, à la formulation de lois universelles ou d'explications ultimes et que, de ce fait, ce que nous pouvons avancer en fin de compte ne serait que des interprétations de cette culture matérielle qu'il est nécessaire de pouvoir comparer afin d'en évaluer la validité (ou de pouvoir retenir et/ou rejeter),
- 3) ainsi que du fait que, d'après la description que nous avons fournie de l'état actuel de l'étude des monuments thraces, il est nécessaire d'approcher ceux-ci de façon explicite, en définissant les concepts employés dans leur description (empirique tant qu'interprétative) à l'aide des bases théoriques disponibles au domaine de l'archéologie, tout en demeurant conscients des possibilités que l'adoption de ces théories affecte de façon marquée notre perception des contextes analysés.

En termes plus succincts, nous avons besoin pour l'étude des monuments thraces sous tumulus d'adopter une approche à la fois théoriquement informée par son emploi explicite de concepts abstraits et théoriquement indépendante par son rejet des a priori et des dogmes, basée sur l'ontologie matérialiste afin de pouvoir tenir compte de l'aspect changeant du contexte des monuments, mais également essentialiste et empiriste par sa volonté d'attribuer ce qui serait une

fonction, ou une identité, plutôt fixe à ces monuments. Suite aux remarques qui précèdent cette constatation, il serait légitime de se demander si une telle approche est possible et en quoi elle serait différente de la façon dont les monuments thraces ont été approchés jusqu'à maintenant. Nous répondons à cet éventuel questionnement, voire à cette angoisse, dans la partie suivante de ce chapitre qui porte sur l'établissement de ce que nous avons appelé une « méthode », mais qui pourrait être considéré de façon plus générale en tant qu'« approche » épistémologique puisque, comme nous le verrons, elle comprend plus d'une méthode et est basée sur différentes théorisations de ce que représente la culture matérielle et des façons adéquates dont elle doit être étudiée.

### **3.3 MÉTHODOLOGIE**

« Là-bas [en Amérique du Nord] vous faites de la théorie parce que vous n'avez pas de données. Ici, nous avons tellement d'artéfacts, que nous n'avons pas besoin de faire de la théorie! » (paraphrase d'un commentaire fait à l'auteur de cette thèse par un spécialiste en archéologie préhistorique de l'Académie bulgare des sciences)

Sur le fond de la panoplie d'approches théoriques distinctes que nous avons identifiées dans l'introduction de ce chapitre, on a récemment proposé que ce que chacune propose n'est pas une voie alternative vers l'interprétation de la culture matérielle, mais plutôt des dogmes ou, au mieux, des idéologies qui ont pour résultat la restriction des possibilités méthodologiques et interprétatives qui pourraient s'offrir au chercheur (voir Bintliff, 2011). Les spécialistes qui adhèrent à cette opinion ont suggéré qu'il serait plus propice pour le domaine de l'archéologie ou, plus précisément, pour l'interprétation et l'explication de contextes archéologiques, d'embrasser une approche multi-théorique, ou ce que ces chercheurs ont appelé « 'toolbox' methodology » - une approche de « coffre à outils ».

#### **3.3.1 L'archéologie sans attentes, ou la « boîte à outils » adaptée**

Cette approche, inspirée, entre autres, par un concept wittgensteinien, par la philosophie de Braudel et par une constatation similaire en ce qui a trait à leur domaine de recherche de la part de certains spécialistes en géographie, implique une approche holistique de la culture matérielle ou d'un contexte archéologique particulier, du point de vue des discours culturaliste, politique, fonctionnaliste, scientifique, biologique et religieux (Bintliff, 2011, p. 17-18). La proposition de cette approche multi-discursive est justifiée par l'argument qu'elle évite les a priori, permettant au chercheur de surmonter ses propres convictions philosophiques, politiques, ou autres. Bintliff (2011, p. 20-21) se prononce enfin pour une approche plus intuitive de l'échantillon archéologique à analyser, basée sur une connaissance polyvalente plutôt que spécifique des différentes théories de l'archéologie (en tant que domaine) et qui aurait pour résultat des interprétations<sup>26</sup> explicites.

Cette approche semble, en effet, attrayante, d'autant plus qu'on a constaté indépendamment, en travaillant sur d'autres problèmes archéologiques plus concrets, que la théorie dans le domaine a dépassé largement les possibilités, voire même les besoins immédiats, de l'étude interprétative du matériel empirique (notamment en ce qui a trait à l'archéologie du « rite », voir Bell, 2007). Cependant, nous croyons que l'explication du succès potentiel de l'approche proposée par Bintliff ne doit pas être expliquée dans les termes que ce dernier emploie, à savoir que « non-conscious intelligence is a good deal smarter than our conscious intelligence » (Bintliff, 2011, p. 21). Tout d'abord, cette « constatation » semble avoir pour objectif la justification de ce que Bintliff a décrit lui-même comme une approche plus intuitive des données empiriques, à la recherche de liens entre idées et motifs empiriques. En effet, en se débarrassant des allégeances ou des sympathies que le chercheur pourrait avoir pour une théorie particulière, celui-ci doit inévitablement se priver également des attentes qu'il pourrait avoir face à ce qu'il découvrirait dans l'échantillon à analyser ou, dans les termes de la théorie philosophique de l'induction et de l'abduction, le chercheur n'aurait pas de prédictions à faire quant à l'échantillon en question (voir entre autres Dumez, 2012, p. 4-5). Cependant, Bintliff note que le lien

---

<sup>26</sup> Bintliff (2011, p. 20) emploie l'expression « the way things now [suite à l'examen holistique des données] appear to make sense ».

d'induction doit être fait entre les données empiriques et certaines « idées ». Si ces « idées » peuvent être identifiées comme étant les prédictions du chercheur quant à ce qu'il s'attend à observer dans l'échantillon empirique, alors cette approche n'est pas tout à fait théoriquement indépendante.

Nous avons déjà mentionné les arguments avancés par certains chercheurs contre l'examen « intuitif » d'échantillons de données à la recherche de motifs lorsque nous avons décrit les méthodes implicites employées dans les classifications des monuments thraces (*supra*). Il convient de rappeler que cette approche « intuitive », dont l'objectif est la recherche d'attributs uniques ou d'ensembles d'attributs « essentiels » dans l'échantillon de données, mène dans la majorité des cas non pas à des explications informées (ou « explicites », dans les mots de Bintliff), mais plutôt à ce que nous pourrions qualifier de rationalisations des motifs d'attributs « découverts » dans l'échantillon en question. Cette constatation est implicitement annoncée par Bintliff lui-même lorsque celui-ci déclare que la primauté devrait être accordée à ce qu'il appelle le « non-conscient » ou le « smart internal mind » ; la qualité (ou la valeur théorique) de cette déclaration est remise en cause non seulement par sa nature quelque peu métaphysique (suggérée par l'expression « internal mind »), mais aussi, et surtout, par le fait que entre le non-conscient (observation du matériel archéologique) et le conscient (explication du matériel archéologique) s'insère inévitablement un processus complexe de rationalisation – processus qui, dans le domaine de l'archéologie, a comme résultat la production d'interprétations ou d'explications dont il est plus ou moins impossible de démontrer la validité, puisqu'elles naissent, justement, dans le subconscient du chercheur qui s'adonne implicitement ou explicitement à une telle approche, et ne sont pas obtenues par l'application d'une méthode d'analyse particulière.<sup>27</sup> Or, ironiquement, Bintliff (2011) argumente lui-même pour le besoin de produire des interprétations de la culture matérielle qui soient explicitées, entre autres, par la clarté des méthodes employées dans leur

---

<sup>27</sup> Il est possible, et instructif, de comparer à cette dichotomie entre « conscient » et « subconscient » celle que les chercheurs ont définie entre définition intentionnelle des critères de classification de la culture matérielle et définition intentionnelle de ces critères (voir, entre autres, Dunnell, 1971 ; O'Brien et Lyman, 2002 ; voir aussi *supra*).

obtention.<sup>28</sup> Il n'en demeure pas moins que l'aspect holistique de l'approche proposée par Bintliff a effectivement les mérites que l'auteur lui accorde, notamment la prévention de l'adoption d'un point de vue « idéocratique » (Bintliff utilise le terme « ideopraxis ») sur l'échantillon empirique étudié, offert par l'adhésion à un ensemble théorique particulier (fonctionnalisme, comportementalisme, évolutionnisme, etc.).

L'approche holistique semble exclure l'adoption et l'application de lois universelles concernant le comportement des êtres humains – en effet, Bintliff rejette l'approche nomologique de l'archéologie qui n'a pas réussi à fournir une base aux explications du domaine de l'archéologie (voir Fogelin, 2007, p. 616). Il serait alors propice d'approcher la culture matérielle de façon holistique et sans a priori, ainsi que sans s'attendre à ce que des lois universelles, ni même particulières à un contexte limité, soient relatées dans l'analyse des données ou soient appliquées à celle-ci. Cependant, il ne faut pas non plus s'attendre à pouvoir employer n'importe quelle méthode dans l'étude de la culture matérielle et obtenir des résultats valables. Plus précisément, afin qu'une interprétation quelconque de la culture matérielle puisse être qualifiée d'explicite (critère établi par Clarke et souligné par Bintliff), il est nécessaire que sa validité puisse être évaluée. Or, nous avons noté déjà à plusieurs reprises que la validité des interprétations basées sur des approches intuitives des échantillons empiriques ne peut pas être établie. Ces approches semblent dépendre uniquement de la logique « interne » d'après laquelle sont organisés les arguments menant à l'éventuelle explication, mais elles ne permettent pas la comparaison entre différentes interprétations concurrentielles.

Il existe une approche (que nous qualifierons dorénavant de méthode<sup>29</sup>) relativement bien connue qui permet à la fois une approche flexible de la culture matérielle (ou l'approche holistique de Bintliff) et la validation des interprétations produites par une telle approche, voire même l'analyse de la validité d'interprétations qui ont été obtenues plus ou moins intuitivement,

---

<sup>28</sup> L'argumentation a priori circulaire de Bintliff nous rappelle une approche similaire de la conceptualisation de l'inférence par « abduction » proposée par Peirce vers le début du XX<sup>e</sup> s. (voir Plutynski, 2011, p. 230).

<sup>29</sup> D'après la définition de « méthode » proposée par l'anthropologue R. C. Dunnell (1971, p. 34) : « a sub-system of a larger theory [en l'occurrence, la théorie de l'explication] which is directed toward the solution of a particular kind of problem ».

sans l'emploi explicite d'une méthode de recherche et d'analyse quelconque. Cette méthode, ou « système épistémologique », est celle de l'inférence à la meilleure explication (Fogelin, 2007). Lorsque employée explicitement<sup>30</sup>, cette méthode représente un moyen efficace de validation (relative) d'hypothèses (interprétations ou explications) concurrentielles, soit des interprétations différentes, voire divergentes, produites par l'adoption d'approches différentes, mais portant sur un même problème archéologique. En évitant toute déviation dans les théories et conceptualisations de « explication » et de « inférence », nous présentons ici les différents aspects de la méthode de l'inférence à la meilleure explication – les prérequis et les critères que celle-ci permet d'employer afin de valider une explication ou dans le but de comparer plusieurs explications d'un même contexte empirique. Nous nous sommes basés sur la synthèse de l'application de cette méthode dans le domaine de l'archéologie proposée par Lars Fogelin (2007) : « Inference to the Best Explanation : A Common and Effective Form of Archaeological Reasoning », car il s'agit d'une rare élaboration théorique sur cette méthode dans le domaine en question, ainsi que d'un article qui présente cette approche de façon succincte et adaptée aux besoins de ce domaine, contrairement à la panoplie d'articles relativement complexes publiés dans les journaux spécialisés en philosophie.

### **3.3.2 Inférence à la meilleure explication – critères d'évaluation**

Telle que présentée par Fogelin (2007), la méthode de l'inférence à la meilleure explication semble relativement simple et concise. Cette méthode est notamment basée sur l'inférence que si une hypothèse présente une explication meilleure des données étudiées, cette hypothèse doit être présumée vraie (voir Fogelin, 2007, p. 609). Cette inférence mène automatiquement vers la question : comment définir si une hypothèse est meilleure qu'une autre dans un contexte sans règles nomothétiques, sans la possibilité de reproduction exacte des démarches qui mènent vers l'élaboration des hypothèses et, enfin, sans la possibilité de

---

<sup>30</sup> D'après Fogelin (2007), la méthode est employée implicitement en archéologie, tant par les « procesuallistes » que par les « post-processualistes ».

recourir à un raisonnement déductif ? Certains traits, ou caractéristiques, ont été avancés par les philosophes comme pouvant définir la valeur, ou la qualité, d'une explication. Le lecteur qui feuillette des publications « théoriques » du domaine de l'archéologie tombe tôt plutôt que tard sur un de ces critères qui aident à l'évaluation de la validité d'une hypothèse – la parcimonie. Ce critère est présenté de différentes façons dans la littérature spécialisée et n'est pas nécessairement explicitement lié avec l'inférence à la meilleure explication (par exemple, voir Dunnell, 1971, p. 28), mais il fait partie de la définition de base de cette dernière. L'autre critère de validation important est l'ampleur de l'explication ou sa capacité de rendre, ou de tenir, compte d'un grand nombre de données empiriques diverses. Cinq<sup>31</sup> autres « traits » s'ajoutent à ces deux critères de base afin de composer la méthode d'évaluation par inférence à la meilleure explication : généralité, modestie, réfutabilité, conservatisme et capacité de résoudre plusieurs « foils » (Fogelin, 2007, p. 618). D'après Fogelin (2007, p. 616), un « foil » est un contrepoint à l'explication qui est recherchée, un faire-valoir.<sup>32</sup> Un exemple d'un « foil » provenant du contexte des monuments thraces serait d'inverser la considération de leur aspect – ils sont exclusivement couverts de tumuli – de : Pourquoi les monuments thraces ont-ils tous été couverts de tumuli ? à : Pourquoi ne trouvons nous pas de monuments thraces qui n'aient pas été couverts de tumuli ?<sup>33</sup>

L'**ampleur** d'une hypothèse, ou sa capacité de rendre compte d'un large ensemble de données empiriques, est mesurée par la diversité des phénomènes que cette première explique, par le fait qu'elle soit basée sur plusieurs types d'indices ; il s'agit d'une exigence qui est valorisée uniquement par la méthode de l'inférence à la meilleure explication (Fogelin, 2007, p. 619). La

---

<sup>31</sup> À l'origine, tels que définis par Quine et Ullian (Fogelin, 2007, p. 618), ces cinq traits sont généralité, modestie, réfutabilité, conservatisme et simplicité; nous avons déjà présenté le critère de parcimonie, désigné par « simplicité » par ces auteurs. Fogelin y ajoute deux traits, dont celui de la nécessité de pouvoir couvrir (ou expliquer) un large ensemble de données empiriques diverses que nous avons également présenté préalablement.

<sup>32</sup> « A foil is a counterpoint to the explanation being searched for. »

<sup>33</sup> Ce « foil » est très intéressant, puisqu'un examen approfondi de la question pourrait révéler que des monuments similaires sans tumulus ont effectivement existé, mais que pour des raisons purement techniques ces monuments n'ont pas été conservés. Cette piste de recherche ne fait pas partie de la présente étude en raison des différentes limites (notamment de données) qui s'imposent pour le moment à elle.

force d'une explication qui rend compte de plusieurs types d'indices se trouve notamment dans le fait que, théoriquement, toute quantité d'observations diverses peut recevoir un nombre infini d'explications. En d'autres termes, une explication qui peut réunir des indices qui sont habituellement expliqués séparément, par diverses hypothèses, est de ce fait définie de plus forte ou plus valable que ces multiples hypothèses ; de plus, la validité de cette explication augmente avec l'augmentation du nombre d'indices qu'elle incorpore.

Alors que l'ampleur d'une explication est jugée par la diversité d'indices dont elle tient compte dans les limites du contexte d'un cas particulier, le critère de **généralité** évalue la capacité d'appliquer cette explication à plusieurs cas. À titre d'exemple hypothétique, une explication des monuments thraces en tant que monuments funéraires qui respecte les critères d'ampleur et de généralité devrait pouvoir être appliquée non seulement au contexte des monuments sous tumulus, mais aussi à celui des autres types de sépultures.

Le critère de **modestie** exige que l'application d'une explication soit limitée aux contextes appropriés. A priori, cela semble contredire ceux d'ampleur et de généralité, mais il s'agit, en fait, d'une exigence qui vise à éviter l'emploi trop général d'explications autrement bonnes. Par exemple, si nous arrivions à l'explication que les monuments thraces sous tumulus sont, en fait, des temples, le critère de modestie nous pousserait à éviter d'appliquer cette même explication à tous les bâtiments thraces présentant des similitudes avec ces premiers. Fogelin (2007, p. 619) élabore très peu sur ce critère qui nous semble très subjectif ; nous admettons, néanmoins, qu'il pourrait être utile lorsque combiné avec le critère de généralité ou, comme Fogelin le souligne, en tant que technique de contrôle sur les applications trop générales d'une explication.

En ce qui a trait au critère de **réfutabilité**, dans l'évaluation d'une explication celui-ci se présente plutôt de façon négative, c'est-à-dire qu'il disqualifie automatiquement toute explication qu'il est impossible de réfuter ou, en d'autres mots, toute hypothèse qui est irréfutable. Deux types d'hypothèses irréfutables peuvent être identifiés : les hypothèses basées sur des éléments intangibles ou sur une interprétation d'éléments concrets qui ne se prête pas à une évaluation de sa validité et les hypothèses qui semblent réfutables, mais dont la réfutabilité pourrait exiger des moyens indisponibles aux chercheurs, notamment un laps de temps très grand. Adaptant un exemple d'irréfutabilité proposé par Fogelin (2007, p. 619), nous pourrions disqualifier comme explication irréfutable la proposition hypothétique que les contextes archéologiques des

monuments thraces sous tumulus semblent si complexes parce que des extraterrestres ont volontairement décidé de brouiller les pistes que les éventuels thracologues pourraient suivre afin d'expliquer ces monuments. Une telle hypothèse serait automatiquement disqualifiée puisqu'il serait impossible de la réfuter en apportant des indices concrets de l'inexistence d'extraterrestres. Le second type d'explications irréfutables s'inscrit mieux dans le cadre épistémologique de la présente étude, comme nous pouvons l'illustrer par un exemple concret, tiré directement des publications portant sur les monuments thraces. L'archéologue Kitov (2004b, p. 50) a expliqué la présence d'un outil – une hache-pioche – dans le corridor du monument d'Alexandrovo en élaborant l'hypothèse que des personnes ont été volontairement emprisonnées dans ce monument en une sorte de condamnation à mort pour s'être rebellées contre le seigneur local. Cette explication transgresse la majorité des critères de validation de l'inférence à la meilleure explication. Cependant, il est impossible d'écarter la possibilité qu'on découvre un jour un texte grec ancien relatant un tel épisode et que ce texte puisse être lié au contexte du monument d'Alexandrovo, tel qu'interprété par Kitov. Toutefois, même si une telle découverte démontrait, en effet, la véracité de cette hypothèse malgré le fait qu'elle ne respecte pas un certain nombre d'autres critères d'évaluation de sa validité, sa crédibilité est remise en question par l'improbabilité qu'un tel document apparaisse.

Un meilleur exemple d'explication impossible à réfuter est celui de l'interprétation des découvertes d'ossements humains isolés dans certaines sépultures (*Svetitsata*) ou dans certains monuments (*Golyama Arsenalka*) en tant que vestiges de la pratique orphique du démembrement du défunt dans le but de son immortalisation. Contrairement aux exemples donnés plus haut, cette explication est irréfutable pour la simple raison qu'elle a recours à ce que nous avons appelé dans la présente étude un « saut d'inférence », c'est-à-dire qu'afin d'arriver à l'explication qu'il s'agit d'un rite orphique, on est passé d'une inférence – l'interprétation des ossements comme étant le résultat d'un démembrement – à une autre – la pratique du démembrement des défunts par les orphistes – sans que des indices « intermédiaires » permettant de faire le lien entre les deux inférences n'aient été observés (voir *infra*). Alors que de tels indices pourraient être découverts un jour, en attendant, la validité de cette explication se voit affectée par leur absence.

Le critère de **conservatisme** implique, quant à lui, la préservation dans l'étude menant à l'éventuelle explication à évaluer des principes (ou constatations, ou explications) déjà établis

dans le domaine. Par exemple, alors qu'il serait original d'expliquer les monuments thraces en rejetant l'idée qu'ils aient été construits et/ou utilisés par les peuples dits « thraces », une telle approche remettrait en question la validité de l'hypothèse, puisqu'il a généralement été admis que les monuments en question sont, effectivement, thraces. De plus, une approche originale amène toujours plus de pression sur l'hypothèse défendue, c'est-à-dire que les critères appliqués dans sa validation seraient implicitement ou explicitement plus élevés que ceux appliqués dans l'évaluation d'une hypothèse qui se base sur des explications généralement admises (Fogelin, 2007, p. 619).

La **simplicité**, ou la **parcimonie**, est probablement le plus intuitif parmi les critères de validation présentés jusqu'ici, puisqu'il semble reposer sur le jugement personnel du chercheur qui produit ou qui évalue une explication. Néanmoins, lorsque deux explications sont quasi-identiques, le seul moyen permettant de trancher entre elles pourrait être l'application du critère de simplicité ; celle qui n'emploie pas des principes ou des concepts qui ne servent pas directement à appuyer sa validité sera jugée comme meilleure d'entre les deux (Fogelin, 2007, p. 619-620). La simplicité est, en soi, un critère plutôt esthétique, puisqu'il s'agit de juger de l'élégance (Dunnell, 1971, p. 28) d'une explication. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi d'incorporer ce critère dans celui plus précis de parcimonie. Ce dernier est évalué par le nombre de suppositions qui ont été employées dans une explication (Dunnell, 1971, p. 28). Dans les termes que nous avons employés précédemment et que nous employons dans le reste de la présente étude, lorsque deux explications sont identiques, celle qui emploie le moins grand nombre de sauts d'inférences (suppositions ou présomptions), est jugé comme étant plus parcimonieuse et, de ce fait, plus valable (pour une approche différente et plus approfondie du problème des explications de valeur équivalente, mais qui pourrait difficilement être appliquée dans le domaine de l'archéologie, voir Ben-Menahem, 1990). La parcimonie est particulièrement utile à l'évaluation des inductions, voire des théories, du domaine de l'archéologie, parce qu'elle permet, en tant que critère de validité, l'évaluation « interne » des hypothèses ou des explications, contrairement aux autres critères qui relatent plutôt la façon dont les données empiriques ont été analysées.

Le concept des « foils », ajouté aux critères d'évaluation par inférence à la meilleure explication par Fogelin (2007, p. 620), est moins intuitif et plus difficile à cerner que les critères

que nous venons de présenter. Rappelons que le « foil » est un mécanisme qui permet d'inverser un questionnement particulier de façon à souligner ses aspects importants ; Pourquoi un phénomène est apparu à un endroit plutôt qu'à un autre ? ou Pourquoi un phénomène a-t-il eu lieu à un moment précis plutôt qu'à un autre ? D'après le critère de multiplicité des « foils », une explication qui pourrait rendre compte, par exemple, de l'aspect spatial (où) *et* chronologique (quand) d'un évènement serait plus valable (ou plus complète) qu'une explication qui ne tiendrait compte que d'un ou que de l'autre de ces deux aspect (temps et espace).

L'application du plus grand nombre de critères possible dans l'évaluation de toute explication est nécessaire, car il ne peut pas être exclu qu'une explication qui semble découler naturellement de l'échantillon de données empiriques s'avère tout à fait fausse (voir Ben-Menahem, 1990, p. 321). Il est important de souligner cette possibilité, puisque l'historiographie des monuments thraces sous tumulus semble être caractérisée par un certain positivisme, voire un empirisme – les chercheurs pointent souvent vers les données à partir desquels ils ont induit leurs hypothèses (ou interprétations, ou explications) en témoignage de la validité de celles-ci, suggérant ainsi une croyance que les données en question ne peuvent être interprétés de façon crédible que d'une seule manière.

Comme nous l'avons déjà noté, l'avantage de l'application de l'inférence à la meilleure explication dans le domaine de l'archéologie en général et, plus particulièrement, dans celui de l'étude des monuments thraces sous tumulus se résume au fait que cette méthode permet la validation d'explications qui ne se prêtent pas à des analyses par déduction. De plus, d'après Fogelin (2007, p. 621), cette méthode permet une évaluation graduée des hypothèses. Puisque les explications en archéologie sont obtenues par inférence, et non pas par déduction (sauf peut-être dans de très rares cas), l'inférence à la meilleure explication fournit un moyen tangible, probablement le seul, pour évaluer ces explications. Nous avons déjà souligné le fait que cette méthode permet l'évaluation des explications sans égard à la théorie sur laquelle celles-ci ont été implicitement ou explicitement basées ; de plus, les différentes explications sont évaluées d'après les mêmes critères (voir aussi Ben-Menahem, 1990, p. 321). Cette qualité rend l'inférence à la meilleure explication utile dans un domaine où les approches de l'étude de la culture matérielle

diffèrent grandement d'un chercheur à l'autre et où une grande partie des théories et des méthodes adoptées n'ont pas été explicitées ou ont été appliquées implicitement.

Nous croyons que dans les circonstances auxquelles toute étude des monuments thraces sous tumulus doit faire face pour le moment – entre autres, la multiplicité et la diversité, voire la divergence, des approches implicitement ou explicitement adoptées par les chercheurs, la prédominance implicite de l'ontologie essentialiste et d'un empirisme résolu, jumelées aux manque de précision et d'exactitude des publications des monuments – la méthode la plus adéquate pour ce sujet doit adopter l'approche holistique de la culture matérielle, proposée par Bintliff (2011), et la méthode d'inférence à la meilleure explication telle que présentée par Fogelin (2007). En effet, la combinaison de ces deux approches en une « boîte d'outils » analytiques offrant une liberté (si l'on veut, idéologique) en ce qui a trait à la perception de la culture matérielle à l'étude et à la possibilité d'évaluer les explications obtenues par une telle étude, ainsi que les explications déjà disponibles et/ou concurrentielles, sans égard au moyen par lequel elles ont été obtenues, semble être l'unique façon d'approcher le sujet des monuments thraces d'une façon à la fois systématique et créative.

Si nous devons résumer en une phrase l'approche que nous adoptons dans notre étude des monuments thraces sous tumulus, nous déclarerons que, du point de vue de l'analyse des données empiriques, celle-ci se veut holistique (Bintliff, 2011) et matérialiste (par opposition à l'ontologie essentialiste implicitement adoptée dans les typologies des monuments, voir entre autres O'Brien et Lyman, 2002) et que, du point de vue de l'analyse des explications disponibles de ces données, tout comme de celle que nous proposons, nous avons adopté l'évaluation par inférence à la meilleure explication (Fogelin, 2007). D'autres détails concernant notre approche de certains aspects particuliers de l'étude des monuments thraces (notamment en ce qui concerne les différents concepts, tels « rite » et « culte », employés dans cette étude) seront présentés et expliqués dans les chapitres correspondants.

Ironiquement, la justification la plus valable de l'adoption d'une telle approche de l'étude des monuments thraces sous tumulus est fournie indirectement par le fait que cette étude est inévitablement dépendante des recherches, des publications, et des interprétations et hypothèses des archéologues-thracologues qui ont eu le privilège d'être parmi les premiers sur les chantiers des découvertes. En d'autres termes, étant limités à l'analyse des monuments par les publications

imbibées non pas tant de descriptions des données empiriques que d'interprétations de celles-ci, la meilleure approche serait, indéniablement, voire inévitablement, l'induction à la meilleure explication ; d'autant plus que les explications auxquelles nous aurons affaire tout au long de la présente étude ont rarement été basées sur une théorie particulière, ni sur des conceptualisations précises, que ce soit des phénomènes empiriques (les monuments et les différentes composantes de leur contexte archéologique) ou idéationnels (les concepts employés dans l'explication du contexte religieux des monuments).

Les réflexions de Bintliff (2011) et de Fogelin (2007) concernant le rôle de la théorie et de la validation des hypothèses dans le domaine de l'archéologie nous amènent à un troisième élément dont l'importance a déjà été soulignée par les deux auteurs cités – les données empiriques. Nous avons noté que les archéologues (incluant les deux spécialistes que nous venons de mentionner) s'entendent, implicitement ou explicitement, sur la primauté des données empiriques dans les analyses archéologiques (voir aussi Johnson, 2011, p. 764). Toutefois, nous avons également souligné l'insistance de la part de ces mêmes chercheurs sur la nécessité de baser l'interprétation des données en question sur des fondations théoriques et méthodologiques saines ou, en d'autres mots, le besoin de rejeter l'approche intuitivement empiriste qui porte les spécialistes à croire que l'interprétation de la culture matérielle à l'étude est contenue dans le matériel archéologique qui la compose. Ainsi, tout comme dans le cas du choix de théorie et de méthode d'évaluation des interprétations, il s'avère que, en ce qui a trait aux données empiriques, le chercheur doit jongler de façon optimale entre une approche implicitement ou explicitement empiriste et une approche purement théorique du sujet étudié. Les modalités d'une telle approche ont été explicitées et commentées récemment et son utilité pour le domaine de l'archéologie a été argumentée (Johnson, 2011) ; nous les présenterons dans la section suivante et soulignerons les avantages que cette approche présente pour l'étude de l'identité des monuments thraces.

### **3.3.3 Théorie et empirisme explicite**

La théorie (ou l'ensemble de théories) épistémologique(s) de l'empirisme, ainsi que son application implicite ou explicite dans le domaine de l'archéologie, a fait l'objet de plusieurs

études, dont une très récente (Johnson, 2011 et références). En se gardant de répéter tout ce qui a déjà été dit à ce sujet, nous présenterons ici seulement ceux des aspects théoriques de l'approche empiriste qui seront, à notre avis, utiles dans l'étude des monuments thraces et des interprétations de ces derniers. Tout comme dans le domaine de l'archéologie en général, l'approche empiriste—ou la croyance intuitive que l'identité des artefacts (leurs fonctions, leur provenance, etc.) peut être extraite directement à partir de ceux-ci, sans qu'il y ait besoin de recourir à des théories intermédiaires – semble définir implicitement une grande partie des recherches effectuées dans celui de la thracologie. Les approches empiristes que nous avons identifiées dans l'historiographie des monuments thraces ont été adoptées intuitivement et implicitement par les chercheurs qui les ont employées (notamment dans leurs typologies des monuments), sous l'effet d'une adhésion tout aussi implicite à l'ontologie essentialiste, avec les résultats que nous exposerons dans ce qui suit. Enfin, nous nous rangeons avec Johnson (2011) dans sa conviction que puisque tout archéologue semble recourir intuitivement à des approches empiristes de la culture matérielle (voir aussi Bintliff, 2010), la moindre chose à faire serait d'explicitier ces approches afin de s'éviter de tomber dans les pièges qu'elles pourraient contenir et de profiter des avantages éventuels qu'elles peuvent offrir. En d'autres termes, puisque nous recourons tous à l'empirisme d'une façon ou d'une autre (Johnson, 2011), il vaut mieux, dans l'intérêt de la validité des interprétations que nous faisons d'y recourir consciemment et explicitement.

Johnson (2011, p. 765) identifie trois types d'empirisme ou, plus précisément, trois sens dans lesquels ce concept peut être interprété : 1) empirisme vernaculaire (ou « narrow empiricism » d'après Kluckhohn, voir Wylie, 1985, p. 69) ou la croyance que les faits (en l'occurrence, les données empiriques) parlent d'eux-mêmes, sans qu'il y ait besoin de l'intervention d'une théorie dans leur interprétation, 2) un empirisme discursif qui s'exprime par la séparation rhétorique entre « paroles » et « expérience », avec une primauté accordée à cette dernière catégorie, et 3) une philosophie formelle de l'empirisme privilégiant l'expérience du monde naturel sur les raisonnements a priori.<sup>34</sup>

---

<sup>34</sup> En ce qui a trait à l'empirisme vernaculaire, les interprétations et les théories ont aussi été délaissées en raison de la supposition que ces deux éléments épistémologiques ne pourraient que porter à l'erreur (voir Wylie, 1985, p. 69).

Dans son étude de ces trois façons dont l'empirisme se présente dans les publications du domaine de l'archéologie, Johnson (2011, p. 768) incite sur le besoin de les distinguer les unes des autres, puisqu'il y a, d'après lui, une différence notable entre l'adoption d'un empirisme « vulgaire » et l'expression d'un désir pour une base empirique suffisante. Afin d'illustrer cette distinction, il suffit de rappeler d'un côté la croyance exprimée par l'architecte Ruseva (2002) qui propose implicitement qu'il suffirait de regrouper les monuments thraces selon les critères « nombre de composantes » et « plan des pièces principales » afin d'obtenir des explications sur la fonction, voire sur la signification socioculturelle, de ces constructions et, d'un autre côté, notre remarque portant sur l'insuffisance du matériel archéologique disponible pour l'établissement de l'identité et du rôle sociohistoriques de ces mêmes monuments. Dans le premier cas, nous avons un exemple du premier type d'empirisme identifié par Johnson – dépendance épistémologique aux données empiriques que le chercheur propose de regrouper d'une façon quelconque<sup>35</sup> afin de « découvrir » des explications renfermés dans la culture matérielle –, alors que dans le second, nous sommes en présence d'une reconnaissance explicite du fait que des données empiriques additionnelles sont nécessaires, par l'étude desquelles des explications de la culture matérielle en question pourraient être proposées. D'un autre point de vue, nous pouvons distinguer ces deux approches empiristes en stipulant que dans le cas la typologie de Ruseva (entre autres), nous sommes en présence d'une reconnaissance implicite de la primauté indéniable des données empiriques en ce qui a trait à l'interprétation de la culture matérielle, alors que dans le cas de notre insistance sur l'insuffisance de l'échantillon empirique disponible, nous sommes en présence d'une constatation de l'importance des données empiriques fondée sur une base théorique ; car seule une base théorique peut permettre de constater si les données sont suffisantes ou pas pour l'élaboration d'explications de la culture matérielle.

L'empirisme vernaculaire, omniprésent dans les études portant sur les monuments thraces (tel que nous l'avons identifié en l'associant à la tendance de la part des thracologues à adopter

---

<sup>35</sup> Les critères proposés – nombre de composantes et plan de la pièce principale – peuvent donner l'impression intuitive d'une catégorisation « naturelle », mais en l'absence d'une justification théorique de ces critères, la catégorisation demeure tout à fait arbitraire (voir entre autres Dunnell, 1971; Lyman et O'Brien, 2006; sur cette même constatation dans le domaine de l'archéologie bulgare, voir Marinov, 2012).

implicitement une ontologie essentialiste dans leurs analyses des données), est néanmoins basé sur une sorte de « théorie » que nous pourrions également qualifier de vernaculaire en raison de son aspect implicite. Cette théorie vernaculaire est composée, en fait, des présomptions intuitives et des a priori que nous avons identifiés entre les lignes des publications en question. La qualification de cet ensemble de présomptions de « théorie » est possible malgré le fait qu'elles n'ont pas été explicitement articulées, notamment en raison du fait qu'elles sont intuitivement et implicitement acceptées par la majorité des archéologues-thracologues qui les reproduisent sinon dans les textes qu'ils publient, du moins dans leur façon d'approcher la culture matérielle en général (voir aussi Johnson, 2011, p. 766). En effet, la constatation que l'accumulation de données relatives au contexte archéologique des monuments thraces ne ferait qu'apporter plus de confusion dans le domaine de leur étude, émise par l'archéologue Kitov, n'est pas un indice de rejet de l'empirisme vernaculaire, ni un appel implicite pour l'adoption d'une base théorique, mais doit plutôt être perçu, d'après l'approche générale de cet archéologue (*infra*), comme la résignation de ce dernier face à l'impossibilité de découvrir dans les données empiriques disponibles les réponses aux questions qu'il s'est posées. De plus, cette constatation n'aurait pas pu être émise outre que par l'adhésion implicite à une théorie de la connaissance; autrement, Kitov n'aurait pas pu savoir s'il a effectivement trouvé des réponses dans son échantillon de données empiriques ou pas. Dans les termes de Johnson (2011, p. 768), l'archéologue bulgare semble avoir constaté que, lorsque placé sur le bureau de travail, le tesson de céramique n'a pas parlé de lui-même.

Contrairement aux convictions des adhérents à l'empirisme vernaculaire, il s'avère donc que l'adoption d'une approche théoriquement informée de la culture matérielle n'est pas une question de choix. Le seul choix qui s'offre au chercheur est l'adoption explicite d'une approche théorique parmi d'autres ou, en d'autres termes, le choix entre différentes articulations théoriques (Johnson, 2011, p. 768). Néanmoins, l'adoption d'une approche théoriquement informée de la culture matérielle ne peut pas remplacer l'étude d'échantillons empiriques ; or, comme nous l'avons souligné ici, cette étude implique inévitablement l'adoption d'une approche empiriste.

Afin d'éviter de tomber dans le piège de l'empirisme vernaculaire et de prétendre que les données parleront d'elles-mêmes, il suffirait d'explicitement la façon dont celles-ci sont étudiées,

ainsi que le but dans lequel elles le sont. Et afin d'éviter de s'adonner à la théorisation complète, ou dogmatique, de son analyse (voir *supra* notre résumé de la critique offerte à cet effet par Bintliff), il convient non seulement d'adopter une « boîte d'outils » théorique diversifiée, puis de puiser intuitivement (ou avec son subconscient) dans les données empiriques (contre Bintliff, 2010), mais aussi de maintenir un rapport constant de dialectique entre cette « boîte d'outils » théorique et les constatations auxquelles nous mène son application à l'échantillon de données étudiées. Car, en effet, toute approche de la culture matérielle est inévitablement théorique (Johnson, 2011, p. 768), mais ce que cette approche théorique peut produire en termes d'interprétations et d'explications est inévitablement limité, voire confronté, par la « matérialité objective » de l'échantillon empirique (Hodder, 1999, p. 200, cité par Bintliff, 2010, p. 13). Sans oublier que toute explication d'un échantillon empirique produite dans les limites du domaine de l'archéologie n'est, en fin de compte, qu'une nouvelle interprétation des données (Fogelin, 2007) et qu'elle ne peut être comparée aux autres interprétations que par inférence à la meilleure explication. Une interprétation des données empiriques qui adopte explicitement les avantages qu'offrent certaines théories et qui note explicitement les limites que ces dernières peuvent poser, tout comme celles qui sont imposées par la « matérialité » de l'échantillon empirique étudié, se donne de bonnes chances de passer l'évaluation de l'inférence à la meilleure explication – du moins en attendant qu'une meilleure explication, basée sur une approche améliorée de la culture matérielle et sur de nouvelles données, soit émise.

### **3.3.4 Données empiriques et données littéraires**

Il n'est pas de notre intention de rouvrir ici le débat sur la primauté ou l'importance des différents types de sources, notamment le matériel archéologique et les sources écrites, qui peuvent être employées dans l'analyse des cultures anciennes. Il convient néanmoins de présenter brièvement l'importance qui est accordée dans la présente étude à chacun de ces types de sources, ainsi qu'à justifier leur emploi ou leur omission.

Puisque toute étude qui peut être désignée d'« archéologique » porte, par définition, sur un matériel empirique – des artefacts – et, également par définition, sur le contexte que l'ensemble des artefacts étudiés forment ou même sur le contexte sociopolitique de la culture matérielle dont

ils ont fait (et/ou font) partie, il n'est pas nécessaire d'insister ici sur l'importance primordiale de ce type de sources en ce qui a trait au sujet de cette thèse. Cependant, il est important de souligner le fait que, pour différentes raisons hors de notre contrôle, nous n'avons pas eu accès direct à ces sources – monuments, mobilier, ossements, etc. –, ni à leur documentation originale – aux cahiers de fouille. De ce fait, notre étude et notre interprétation des données empiriques dépend plus ou moins entièrement de leur publication ou, plus précisément, des descriptions que leurs découvreurs – les auteurs des publications en question – en ont données. Les lacunes, notamment les omissions de données métriques ou les nuances entre les valeurs pour une même donnée métrique dans les différentes publications, sont nombreuses et nous ne les détaillons pas dans la présente étude ; toutefois, lorsque ces lacunes affectent directement notre propos – notre interprétation des données ou des publications auxquelles nous nous référons –, elles sont notées dans le texte et, plus souvent, en note de bas de page.

Malgré le défaut que représente l'accès de deuxième main aux données empiriques, celles-ci forment inévitablement la fondation et la superstructure de notre thèse. Ceci est dû en partie au fait que les peuples thraces antiques – présumés auteurs des monuments sous tumulus qui font l'objet de la présente étude – n'employaient pas l'écriture et n'ont laissé aucun document littéraire. Toutes les sources littéraires antiques portant directement ou indirectement sur ces peuples ont été rédigées par des étrangers, notamment par des auteurs grecs, ou, du moins, par des personnes qui n'avaient pas nécessairement observé ce qu'elles rapportent (sur la sous-interprétation de ces sources en ce qui concerne la thracologie, voir Fol, A., 2009, p. 19). Outre Thucydide, Xénophon (*Anabase*) et, à la limite, Hérodote, les sources littéraires portant sur les Thraces relatent très rarement des événements ou des pratiques contemporaines à leurs auteurs. Ainsi, nous pourrions dire que l'analyse des monuments thraces sous tumulus est un exercice d'interprétation d'un contexte « protohistorique » situé en plein milieu de l'époque de floraison de la tradition historique. Ce fait nous oblige à ignorer partiellement l'insistance de la part de Christopher Hawkes sur la primauté des sources « historiques » (récits littéraires) lorsqu'un recours aux analogies comparatives s'impose (voir Wylie, 1985, p. 74 et références).

Cette approche ou, plutôt, cette perception du sujet de notre étude en tant qu'existant dans un contexte avant tout empirique va également à l'encontre de la pratique habituelle en ce qui a trait à la restitution des aspects sociopolitiques et religieux de la culture thrace. En effet, la

restitution de la religion thrace ou des pratiques rituelles thraces a été basée en grande partie sur l'interprétation des textes antiques relatant des événements ou des éléments directement ou indirectement liés au sujet. Alors que des données empiriques – formations rupestres naturelles, artificielles ou perçues comme étant artificielles, décoration de la vaisselle de luxe trouvée sous la forme de hordes, ou « trésors », etc. – ont souvent servi de base aux études de la religion et des croyances thraces, les interprétations de ces données ont été appuyées surtout sur des interprétations de sources littéraires. En soi, ce fait ne pose pas de problèmes, puisque les sources littéraires doivent être considérées lorsqu'elles sont disponibles, sans quoi l'interprétation des données empiriques serait sinon peu fiable, du moins incomplète. Cependant, le problème qui surgit particulièrement en ce qui a trait à la restitution de la religion thrace par les sources littéraires et, indirectement, la reconstitution de l'identité des monuments thraces sur la base des inférences qui peuvent être tirées de ces sources est la datation de ces dernières : elles sont très rarement contemporaines des données empiriques.

Cette remarque nous ramène à notre propos au sujet de la validité des comparaisons par analogie et à la constatation que cette dernière méthode justifie les comparaisons entre éléments diachroniques ; mais il convient de rappeler que ces comparaisons peuvent avoir une utilité analytique uniquement lorsqu'un lien historique direct entre les cultures qui ont produit les éléments comparés peut être démontré. En d'autres termes, avant l'emploi des sources écrites dans la restitution de la religion thrace (ou de tout autre aspect de la culture thrace en général), il est indispensable pour la validité de cette restitution que l'appartenance de ces sources à la culture qui est l'objet de l'analyse soit préalablement démontrée. Or, il est, d'après nous, impossible d'argumenter avec preuves en faveur d'un lien direct entre les sources littéraires décrivant des aspects de la culture thrace. De plus, certaines des sources employées dans la reconstitution des différentes pratiques des peuples thraces ne portent pas explicitement sur ces derniers ; leur association au corpus de récits utilisés comme sources pour l'étude de la culture thrace est basée notamment sur l'inférence que certaines pratiques ou croyances, voire certains personnages mythiques (Orphée, Dionysos, etc.) qu'elles mentionnent ont eu sinon des origines thraces, du moins une grande importance dans la vie socioreligieuse des peuples thraces. Ainsi, afin d'aligner leurs interprétations avec cette restitution de la culture thrace, surtout de l'aspect religieux de cette dernière, certains des chercheurs qui ont tenté de restituer l'identité des monuments thraces

sous tumulus se sont vus obligés de combler l'écart entre cette première et les données empiriques en recourant à des « sauts d'inférence », c'est-à-dire en adaptant leurs interprétations des données aux standards implicites établis par les spécialistes qui avaient restitué la base historico-théorique préalablement à la cueillette des données en question. Toutefois, l'accumulation de nouvelles données a rarement provoqué la révision des restitutions en question. L'établissement de celles-ci dans le domaine de la thracologie semble leur avoir accordé une autorité qui serait difficile, voire peu recommandé, de renverser, d'autant plus que le besoin de le faire ne semble pas être apparu à tous les chercheurs, ni même à une majorité d'entre eux. Il est, pourtant, nécessaire de rétablir le lien dialectique entre les restitutions « historiques » (voire même théoriques) de la société thrace et les interprétations de la culture matérielle désignée par « thrace » afin que des conclusions valables et interdépendantes puissent être tirées dans l'un et dans l'autre de ces sous-domaines de la thracologie. Autrement, les restitutions des différents éléments de la culture thrace – religion, pratiques, rituels, etc. – seraient basées au mieux sur des présomptions ou, au pire, sur des dogmes.

En ce qui a trait à l'étude des monuments thraces, cette constatation justifie d'une part le recours à l'inférence à la meilleure explication qui pourrait indiquer de façon plus ou moins objective s'il convient de garder, de modifier, ou de rejeter certains aspects des interprétations basées sur la restitution « littéraire » de la religion thrace.<sup>36</sup> D'autre part, le besoin de rétablir la dialectique entre la restitution « théorique » de la culture thrace et les interprétations des données empiriques est indiqué par les exigences de la comparaison par analogie viable, à savoir, la démonstration qu'un lien existe effectivement entre les éléments comparés (afin de justifier les autres parallèles qui sont faits sur la base de ce lien ou qui sont justifiés par ce dernier).

La nécessité de la dialectique entre restitutions « littéraires » et interprétations (a priori empiristes) de la culture matérielle est également soulignée par la constatation que tout empirisme

---

<sup>36</sup> Ces interprétations sont habituellement perçues comme découlant des données empiriques et comme appuyant la restitution « littéraire » de la religion et des croyances thraces, alors que, en réalité, l'inverse est vrai : elles cherchent implicitement et intuitivement à appliquer la dernière aux données empiriques, en adaptant au besoin l'échelle d'analyse ainsi que l'échantillon étudié (voir *infra*).

est inévitablement fondé dans une théorie ; la différence entre une approche théoriquement informée de la culture matérielle et une approche empiriste de celle-ci se trouve avant tout dans la nature implicite de la base théorique dans les recherches qui adoptent la dernière. Enfin, le rétablissement d'une telle dialectique dans le domaine de la thracologie serait possible uniquement par l'adoption non pas d'une base théorique quelconque, mais d'une « boîte à outils » théoriques, car seule cette approche pourrait nous permettre de nous défaire des dogmes (ou de l'« autorité ») qu'apporterait dans l'étude des monuments thraces l'adoption d'une théorie particulière ou l'adhésion à un courant intellectuel spécifique.

### **3.3.5 Analogie comparative**

Il s'agit d'une approche de l'interprétation de la culture matérielle dont l'emploi, implicite ou explicite, est également très répandu dans les études archéologiques. Des traitements théoriques exhaustifs représentant différentes facettes du sujet ont déjà été publiés (Ascher, 1961 ; Wylie, 1985 ; Shelley, 1999 ; Peregrine, 2001 ; 2004) et il n'est pas de notre intention de rajouter à ces traitements dans la présente étude. Cependant, la mention de l'analogie comparative dans la description de notre approche méthodologique, ainsi que l'utilisation de comparaisons dans l'étude des monuments thraces exigent plus d'éclaircissement en ce qui a trait à la façon dont nous entendons employer ce concept et les raisons qui nous ont poussé à y recourir.

D'après nous, il est possible de distinguer deux types de comparaisons « interculturelles » par analogie, tels qu'elles ont été employées dans le domaine de l'archéologie en général. Le premier est celui de l'ethnologie comparative qui implique des comparaisons entre, d'un côté, les vestiges de la culture matérielle de peuples antiques, (ainsi que la restitution des pratiques dont ces vestiges sont le produit) et, de l'autre, les vestiges matériels de peuples ou de communautés relativement modernes qui ont été observés directement par les spécialistes ou, plus généralement, par ceux qui en ont rapporté les pratiques associées (voir Peregrine, 2004).

Le second type de comparaisons analogiques, celui qui est d'intérêt particulier pour notre étude, est celui de la « comparaison archéologique ». Contrairement à la comparaison ethnologique qui est diachronique, ce second type d'analogie est caractérisé par une approche qui permet la comparaison de cultures contemporaines connues seulement, ou surtout, par leurs

vestiges archéologiques (voir Peregrine, 2004, p. 282, 286 et suiv.). Dans ce type d'analogies, les entités comparées sont habituellement divisées en deux groupes distincts : 1) celui des attributs sociétaux et 2) celui des types sociétaux (voir Peregrine, 2004, p. 286). En ce qui a trait aux attributs, ils sont généralement empiriques, tels des maisons ou de la céramique, mais ils peuvent également être idéationnels, tels les attributs reflétant des relations entre sexes. Dans le cas des types sociétaux il s'agit plutôt de comparaisons entre entités idéationnelles, telle l'« État », la « chefferie », etc.

Pour les besoins de cette thèse – l'identification de la fonction des monuments thraces – nous allons recourir surtout au premier groupe d'entités, soit aux attributs dits « sociétaux », notamment dans le but de mieux cerner et comprendre la variation morphologique et stylistique de ces monuments (voir Peregrine, 2004, p. 287). Nos comparaisons par analogie pourraient être qualifiées de « synchroniques », puisque les éléments (ou attributs) que nous comparerons appartiendront à différentes cultures, mais ont néanmoins été datés d'une époque plus ou moins contemporaine à celle que nous avons définie comme cadre chronologique de notre étude. En termes d'interprétation des monuments thraces, nous avons intentionnellement donné primauté aux comparaisons d'éléments contemporains. Cette décision est basée sur la supposition que la proximité chronologique des éléments comparés, tout comme, à l'occasion, leur proximité géographique, augmenterait la probabilité qu'ils aient partagé un lien évolutif – probabilité qui serait diminuée dans le cas contraire, lorsque des entités « asynchrones » sont comparées, voire complètement annulée lorsqu'une telle comparaison « asynchrone » n'est pas appuyée par une argumentation comportant des preuves de liens « culturels » entre entités (situation typique de la majorité des études d'origine portant sur les monuments thraces, dans lesquelles des entités – des monuments entiers ou des composantes architectoniques – sont présumées analogues sur la base de similarités morphologiques). D'un autre côté, la comparaison diachronique des monuments thraces, ou de certains éléments de ceux-ci, avec des éléments similaires provenant d'autres cultures pourrait, justement, renforcer le lien évolutif perçu entre ces éléments et les présenter sous un aspect historique permettant de rendre compte, par la suite, de la variabilité observée dans les cultures matérielles comparées.

À titre d'exemple, il suffit de rappeler les comparaisons entre monuments thraces et monuments de la région méditerranéenne, qui ont fait l'objet de nombreuses publications (*supra*).

Entre autres éléments architecturaux, le plan circulaire et la fausse coupole, typiques d'un groupe de monuments thraces, ont été comparés avec la morphologie des *tholoi* mycéniennes et aux *tholoi* étrusques (comparaisons diachroniques), alors que les lits de pierre de ces premiers ont été comparés aux lits de pierre des tombes macédoniennes et des tombes lydiennes (comparaison synchronique). La similarité qui a été observée entre les lits de ces différents monuments représente, en l'occurrence, un élément commun dont la fonction pourrait être induite par analogie, alors que la comparaison entre la morphologie des monuments thraces à fausse coupole et celle des *tholoi* mycéniennes et étrusques peut être perçue comme représentant un lien évolutif historique (et a été perçue et expliquée comme telle, voir aussi *supra*)<sup>37</sup>. Lorsque des liens que nous pourrions désigner d'internes peuvent être démontrés entre de tels éléments, par exemple, entre le plan circulaire, la fausse coupole et les lits de pierre (à titre tout à fait hypothétique), on pourrait argumenter sur la base des comparaisons synchroniques et diachroniques qu'un lien évolutif existe entre les entités comparées (*tholoi* mycéniennes – *tholoi* étrusques – tombes lydiennes à fausse coupole – monuments thraces) et que la fonction de certains des éléments qu'elles présentent (fausse coupole, lits) peut, de ce fait, être induite sur la base de leur similitude avec les autres éléments, appartenant aux autres entités comparées, dont la fonction a été établie avec plus d'assurance.

Nous croyons aussi que les comparaisons ethnologiques impliquant des éléments chronologiquement très éloignés (par exemple, les composantes matérielles de certaines pratiques observées relativement récemment et les vestiges archéologiques provenant des contextes des monuments thraces) ne sont pas en mesure de fournir des bases de comparaison adéquates dans les termes des objectifs que nous nous sommes posés, puisqu'il serait difficile, voire impossible, de démontrer qu'un lien historique existe entre ces éléments. Il convient de rappeler que, de l'autre côté, un tel lien historique, ou diachronique, est sous-entendu dans les comparaisons d'éléments contemporains justement sur la base de leur synchronisme, ainsi que sur celle de leur éventuelle proximité géographique. Ainsi, la validité des analogies entre éléments proches dans le temps et/ou dans l'espace est beaucoup plus probable que celle des analogies entre éléments

---

<sup>37</sup> Pour un aperçu de ce problème dans le domaine de l'archéologie occidentale, voir Wylie, 1985, p. 70 et références.

spatialement et temporellement éloignés. L'aspect relativiste de cette position ou, plus précisément, son aspect qualitatif, est éliminé par l'approche particulariste que devraient adopter les comparaisons par analogie. Malheureusement, dans le cas de l'étude des monuments thraces, on a surtout comparé des éléments éloignés dans le temps et dans l'espace, dans une tentative de découvrir des tendances générales (*supra*).

Tout comme l'empirisme et, partiellement, l'inférence à la meilleure explication, la comparaison par analogie est une parmi les méthodes employées par la majorité des chercheurs de façon implicite. Nous avons présenté ces méthodes dans ce chapitre afin d'en expliciter l'usage que nous en ferions dans cette thèse non seulement dans le but de rompre avec la tradition des approches théoriques « sous-entendues » ou intuitives, mais surtout dans le but de rendre claire la façon dont nous avons obtenu nos interprétations de la culture matérielle étudiée. Nous croyons que la présentation explicite de la méthodologie employée dans toute étude archéologique représente, en fait, une partie de l'argumentation sur laquelle est basée l'interprétation du matériel analysé.

### **3.3.6 Quelques remarques**

En présentant les méthodes, techniques et, plus généralement, les approches que nous avons décrites dans cette section, nous nous sommes concentrés surtout sur les avantages que peut apporter leur adoption dans l'étude de la culture matérielle et, plus précisément, celle des monuments thraces sous tumulus. A priori, notre choix particulier de méthodes – la « boîte d'outils » théorique, l'inférence à la meilleure explication, l'empirisme explicite et la comparaison par analogie à des fins interprétatives – présente une approche qui, appliquée au domaine peu systématisé, quelque peu athéorique, de l'étude empirique vernaculaire (« les faits se trouvent dans les données ») des monuments thraces, ne comporterait pas d'inconvénients outre ceux que nous avons déjà notés. Cependant, il convient de souligner les subtilités que l'emploi d'une telle approche implique, ou les problèmes qu'elle ne permet pas de résoudre en ce qui a trait à l'objet de notre étude. Alors que ces subtilités ne représentent pas un problème véritable en ce qui concerne les objectifs que nous nous sommes posés dans cette thèse, l'application de l'approche en question, telle que présentée ici d'après les sources que nous avons citées, pourrait

s'avérer sinon inadéquate, du moins insuffisante, dans la résolution d'autres problèmes liés au contexte des monuments thraces sous tumulus.

Tout d'abord, nous croyons que l'adoption de la « boîte d'outils » théoriques ne peut pas être approchée de façon arbitraire ; en d'autres termes, il serait peu profitable d'appliquer dans une étude archéologique différents éléments de différentes théories uniquement parce que ces éléments particuliers nous semblent plus logiques ou viables plutôt que d'autres. Dépourvu du contexte général de la théorie dont il fait partie, tout élément particulier d'une telle théorie pourrait perdre ses capacités analytiques, alors que l'assemblage dans une approche de différents éléments puisés dans différentes théories pourrait rendre cette approche auto-contradictoire.

Si nous avons choisi d'adopter une approche essentialiste et de percevoir non seulement les monuments thraces, mais les artefacts faisant partie de leur contexte général, comme des « types » d'objets plus ou moins concrets dont l'essence (la signification et la fonction) demeure constante (toute déviation de cette essence étant perçue comme du « bruit »), il serait peu propice d'argumenter contre l'adoption en parallèle d'un empirisme vernaculaire, puisque cette dernière « approche » permet, justement, la perception des données empiriques comme autant d'éléments de faits et qu'afin de restituer ces derniers, il suffirait de rassembler ces données jusqu'à ce que toutes les lacunes empiriques aient été comblées. Par contre, l'adoption éventuelle de l'empirisme que nous avons qualifié de « théoriquement informé » contredirait les bases théoriques elles-mêmes de l'approche essentialiste, puisqu'il placerait l'« essence » des artefacts étudiés dans un contexte de remise en question en choisissant d'éprouver sa signification d'après l'ensemble du contexte dans lequel ces artefacts ont été découverts, plutôt que de l'induire individuellement ; en d'autres termes, l'essence inchangeable des artefacts d'après l'ontologie essentialiste serait remise en question par l'essence (ou plutôt la fonction, ou signification) des objets dépendamment du contexte dans lequel ils se sont retrouvés et ont été employés.

### 3.4 ORGANISATION DE LA THÈSE

La méthodologie que nous avons décidé d'appliquer à l'étude des monuments thraces sous tumulus, dont l'emploi a été justifié dans la section précédente de ce chapitre, impose plus ou moins la structure que cette thèse doit avoir. La division du sujet de notre étude en parties et en chapitres ne peut être qu'arbitraire et imparfaite. Toutefois, l'objectif que nous nous sommes posés – l'examen des interprétations déjà publiées des monuments et des données empiriques concrètes sur lesquelles ces interprétations ont été basées – suggère déjà une division logique de l'exposé en deux parties : 1) description critique des différents détails/éléments qui ont particulièrement attiré l'attention des spécialistes et 2) présentation des interprétations de ces éléments et des méthodes implicites employées dans leur analyse.

La partie II (ou la première partie du corps de la thèse, excluant la présente partie d'introduction) porte sur les différents éléments architecturaux des monuments thraces sur lesquels les spécialistes se sont appuyés dans l'élaboration de leurs hypothèses portant sur les fonctions de ces derniers. Cette partie n'est pas exclusivement descriptive, car la nature des recherches effectuées à l'endroit des monuments et celle des interprétations des données empiriques imposent que ces descriptions soient accompagnées, au besoin, d'analyses, de commentaires et de réinterprétations. Alors que cette façon de procéder – la présentation simultanée des données, de leur interprétation et de la critique de cette dernière – peut avoir pour résultat la complexification du texte de cette thèse, elle rendra néanmoins cette dernière utile en tant que ressource d'analyse et de références concernant certains aspects particuliers des monuments. Afin d'imposer un certain degré de clarté et de systématisation des données autrement complexes non seulement en raison de leur grand nombre et de leur diversité, mais surtout en raison de la façon dont elles s'entremêlent de façon « naturelle » dans le contexte archéologique dans lequel elles ont été prélevées, nous avons divisé cette première partie de notre thèse en chapitres d'après les composantes des monuments thraces. Ainsi, les chapitres étant regroupés dans cette partie de la thèse sont consacrés à l'étude des couvertures des monuments, de leurs entrées, incluant les portes qui y ont été aménagées, de leurs éléments architecturaux pouvant être qualifiés de « décoratifs » et des décors peints à l'intérieur des monuments, des

meubles (ou, plutôt, imitations de meubles) qui y ont été aménagés et des autres installations, notamment des foyers et, enfin, à l'étude des pratiques – notamment les sacrifices d'animaux – dont les vestiges ont été découverts soit dans les monuments ou dans leur contexte immédiat, soit dans les limites des remblais des tumuli qui les couvraient. Lorsque des précisions, des commentaires, des éclaircissements, des critiques ou même des réinterprétations sont nécessaires, ceux-ci accompagnent la section de texte consacrée à l'élément particulier qui les concerne.

La troisième, et dernière, partie de cette thèse regroupe les chapitres consacrés à notre analyse des études portant sur l'identité (ou, en termes généraux, la fonction) des monuments thraces sous tumulus. Ces chapitres sont basés sur les éléments décrits et commentés dans les chapitres regroupés dans la partie II, ainsi que sur l'historiographie et la problématique des monuments et la méthodologie présentés dans la première partie de la thèse. Les chapitres de la partie III de la présente étude sont divisés d'après les éléments analytiques qui composent les études consacrées aux monuments. Nous avons prélevé trois tels éléments : 1) les analyses implicitement ou explicitement basées sur, ou influencées par, le vocabulaire particulier employé dans les études ou les analyses explicites de ce vocabulaire, 2) les analyses basées avant tout sur les éléments architecturaux des monuments, mais dont l'aspect implicitement syntaxique influence les interprétations de ces éléments, et 3) les analyses basées sur des concepts « religieux » ou, en termes plus précis, « cultuels ». Ces divisions sont, bien entendu, arbitraires, car un thème commun lie étroitement ces trois types d'éléments – le vocabulaire employé par les auteurs des différentes études. Alors qu'il s'agit, en effet, d'examiner les choix des termes employés par ces spécialistes dans leurs études des fonctions des monuments thraces, l'objectif que nous nous sommes posés dans cette troisième partie de notre thèse est d'explicitier la façon dont ce vocabulaire influence directement non seulement les conclusions auxquelles ces chercheurs sont arrivés, mais aussi la compréhension entre ces derniers. Afin de démontrer ce fait, nous comparons dans chacun des chapitres de la partie III le vocabulaire employé par les thracologues ou, plus précisément, les définitions implicites ou explicites que ceux-ci ont accordées aux concepts qu'ils ont utilisé, aux définitions couramment acceptées de ces concepts dans les différents domaines des sciences humaines. Notre objectif ultime dans cette dernière partie de notre thèse est de comparer les concepts des thracologues d'un côté et ceux offerts par d'autres spécialistes d'un autre côté aux données empiriques du contexte des monuments thraces

(incluant l'architecture de ces derniers) afin de dégager la meilleure explication des données empiriques. Cette forme d'inférence à la meilleure explication nous permet de proposer une interprétation des monuments thraces sous tumulus que nous augmentons par une proposition d'explication de leur fonction – ou les raisons qui ont menés à cette fonction (le « pourquoi » des monuments thraces) – dans le dernier chapitre de cette thèse.

## **PARTIE II – L’ARCHÉOLOGIE DES MONUMENTS THRACES SOUS TUMULUS**

### **4. INTRODUCTION: DESCRIPTION GÉNÉRALE DES MONUMENTS THRACES SOUS TUMULUS**

Nous l’avons noté au début de cette étude : les monuments thraces dits « funéraires » ont suscité l’attention des chercheurs et du public dès leurs premières fouilles officielles vers la fin du XIX<sup>e</sup> s. Malheureusement, ces constructions avaient, pour la majorité, attiré l’attention des pilliers de tombes dès l’Antiquité et on les a dépouillé de leur contenu et, parfois, de leur structure, pendant les siècles – pratique qui s’est accélérée de façon très significative vers la fin du XX<sup>e</sup> – début du XXI<sup>e</sup> s., au point où certains monuments ont presque complètement disparu, recyclés dans les clôtures des villages avoisinants (tel fut, par exemple, le destin du monument découvert dans le terroir du village de Pûrvenets, dans le département de Plovdiv). Malgré le fait que les « découvertes » par les archéologues de la majorité des monuments thraces ont été effectuées après que ces derniers aient été pillés et re-pillés, souvent après le signalement d’activités illicites à l’endroit des tumuli les recouvrant, suffisamment d’information a été prélevée afin de rendre l’étude de ces constructions possible et d’en préserver la mémoire suite à leur disparition (qui n’est pas seulement un fait dans certains cas, mais un processus qui touche une grande partie des monuments, nonobstant les efforts d’institutions publiques et privées).

Dans ce chapitre de notre étude des monuments thraces dits « funéraires » nous présenterons brièvement les points saillants de leur historiographie, notamment les différents « courants » théoriques portant sur leurs origines probables et les classifications avancées par certains chercheurs. Nous décrirons ensuite les différentes composantes architectoniques des constructions sous tumulus en partant de la périphérie des tertres et en procédant vers leur centre. Nous arrêterons aussi notre attention sur le mobilier des monuments, ainsi que sur les différents types d’installation qui y ont été aménagées et qui ne pourraient pas être classifiées sous cette première catégorie, notamment les autels et les lits dits « rituels ». Nous terminerons ce chapitre par la reconstitution des rites et des rituels qui ont eu lieu dans l’espace de ces monuments. À la différence des chapitres précédents, les sujets dont nous traiterons dans les pages qui suivent ont

rapport direct avec les monuments thraces – il s’agit de culture matérielle ou de pratiques découvertes/effectuées dans l’espace délimité par les structures des monuments.

#### **4.1 ARCHITECTURE FUNÉRAIRE – LE VOCABULAIRE**

##### **4.1.1 Tumulus, monticule, manteau**

À première vue, on pourrait croire qu’il s’agit d’une structure relativement simple qui ne devrait pas causer des différents parmi les chercheurs. Cependant, un simple examen des définitions, implicites ou explicites, offertes pour le terme « tumulus(i) » dans les différentes publications portant sur les pratiques et sur l’architecture funéraires thraces indique que les chercheurs œuvrant dans ce domaine ne semblent pas s’accorder en ce qui a trait à l’identité de ces constructions. Ce fait est d’autant plus surprenant que les divergences dans les définitions et, par conséquent, dans la perception des tumuli semblent cohabiter paisiblement sur les pages voisines des publications de colloques, des conférences et des congrès locaux ou internationaux.

La définition la plus intéressante, en ce qui concerne le domaine de la thracologie, est probablement celle offerte par l’archéologue roumain V. Sîrbu (2003, p. 25). Il propose de désigner par le terme « tumulus(i) » les sépultures « avec monticule, habituellement conique, souvent avec puits ou chambres en bois ou en pierre en-dessous, dans lesquelles les morts, leurs compagnons et l’inventaire funéraire ont été enterrés (placés) (lat. *tumulus*). ». Il y a peu à dire au sujet de cette définition, outre que de remarquer que l’archéologue propose de désigner par « tumulus » uniquement les monticules funéraires, ce qui va quelque peu à l’encontre de l’usage du terme dans le domaine de la thracologie (notamment bulgare), dans lequel tout tertre est appelé de ce nom. Ce qui est intéressant dans cette définition est le fait qu’elle nous renvoie à une autre, celle de « monticule », également fournie par Sîrbu (2003, p. 19) : « le monticule sur la sépulture ; habituellement en terre ou en couches alternantes de sol et de pierres afin de préserver les morts et l’inventaire funéraire (fr. *manteau*). ». Cette définition est intrigante à deux niveaux. En premier lieu, elle nous aide à comprendre la façon dont Sîrbu perçoit les tumuli – en tant que complexes, ou ensembles, funéraires incluant le tertre *et* tous les artefacts que celui-ci peut contenir, y compris les éléments architecturaux. Cette conclusion découle logiquement du fait que

l'archéologue propose une définition distincte (ou indépendante, malgré sa récursivité flagrante) pour la partie du « tumulus » qui, selon lui, doit être désignée par un autre terme, celui de « monticule » (du moins en ce qui a trait à la définition offerte en anglais ; nous rappelons que le dictionnaire de Sîrbu (2003) est bilingue – roumain-anglais). En second lieu, notre attention est attirée par le mot équivalent donné par l'archéologue roumaine entre parenthèses à la fin de cette définition – le mot français « manteau ». Le lecteur non-avisé pourrait réfléchir longtemps sur la signification de cette référence offerte par Sîrbu, sans arriver à une conclusion satisfaisante. La réponse se trouve dans la colonne de définitions parallèle, en langue roumaine. En effet, dans celle-ci, contre toute attente, Sîrbu ne définit pas le terme équivalent du mot anglais *mound(s)* (« monticule » en français, *movila* en roumain), mais le terme roumain *manta(le)* ou « manteau(x) » ! Alors que cette découverte explique la référence au terme français fournie par l'archéologue roumain à la fin de la définition qu'il propose, ainsi que la récursivité de cette dernière en langue anglaise (dans laquelle le mot *mound* est employé pour définir la notion *mound(s)*, voir traduction en français ci-haut), elle dévoile une autre complication – le recours au terme « monticule » (rou. *movila*) dans la définition du terme « manteau(x) » (rou. *manta(le)*), traduit en anglais par Sîrbu par *mound(s)* – monticule(s). Ce double-renvoi, pratique courante dans le dictionnaire de Sîrbu (2003), s'avère ici fatal, puisque, comme nous venons de le dire en d'autres mots, le terme « monticule » (rou. *movila*, ang. *mound*) possède deux significations distinctes dans la définition, en roumain, de la notion de « manteau(x) » (rou. *manta*) et dans la définition de ce même terme offerte en anglais dans la colonne adjacente (d'autant plus que le mot roumain *movila*, ou « monticule », n'est jamais explicitement défini dans ce dictionnaire).

Le terme « manteau » (*manta*) a été employé dans la littérature spécialisée roumaine avec un sens proche de celui que lui donne Sîrbu (2003, p. 19) dans son dictionnaire. Mareş et al. (2006, p. 43) emploient ce terme dans leurs descriptions des structures des monticules fouillés et des artefacts qui y ont été découverts. Calotoiu et Mărgineanu (2006, p. 392) mentionnent des « tumuli aux manteaux de terre », en employant dans le résumé en anglais le mot *mantle* – couverture, pour le mot roumain *mantale*. Maxim et al. (2006, p. 378) donnent les dimensions d'un tumulus « avec manteau » et expriment l'avis que les pierres pour le « manteau » sont d'origine locale. L'emploi sporadique du mot « manteau » en tant que synonyme au terme « monticule » dans les textes en roumain, mais surtout dans les résumés en français que certains

parmi ces premiers offrent, suggère que la définition présentée par Sîrbu s'accorde avec le vocabulaire des chercheurs roumains ; cependant, l'emploi, en d'autres instances, de ce premier terme en association étroite au terme « tumulus » ou « monticule » – dans des expressions similaires à « les manteaux des monticules » (*mantaua movilei*) –, ainsi que son utilisation dans la description de différentes couches d'un même monticule, où chacune d'elles est désignée de « manteau » (voir Lichiardopol et al., 2006, p. 78), indiquent que l'usage suggéré par Sîrbu n'est pas le seul et, plus important, que les auteurs roumains ne se servent pas d'une définition spécifique dans leur emploi du terme qui acquiert implicitement, dans l'usage, une signification plus proche de celle de « couche » que de celle de « manteau » explicitement proposée par Sîrbu (2003, p. 19). Dans la littérature spécialisée en langue bulgare le terme a également un sens de « couche » ou de « couverture » plutôt que de « monticule », nonobstant le type de construction ou de structure décrite ou sa datation (entre autres, pour l'Âge du Bronze voir Hristov, 2008, p. 115 ; pour l'Âge du Fer voir Popov et Iliev, 2006, p. 620 ; pour l'antiquité tardive voir Šalganov et Ivanov, 2002, p. 97 ; Mešekov, 2008, p. 367 ; pour le Moyen Âge voir Dončeva-Petkova, 1987, p. 172 ; et al., 2008, p.600 ; Maïstorski et Babadzharov, 2011, p. 478).

Toutefois, même si le mot « manteau » jouit d'un usage plus constant en termes du sens que lui attribuent les chercheurs bulgares, il n'est pas complètement immunisé contre les éventuelles ambiguïtés. Ainsi, Ignatov et al. (2004, p. 91) déclarent qu'ils ont étudié un tumulus qui contenait « un amas de pierres sur le manteau de pierres ». Le manque de détails quant à ces deux éléments ajoute à l'ambiguïté créée par cet énoncé et un examen des publications antérieures à cette découverte (Ignatov et al., 2003) ne dissipe pas la confusion, du moins pas en ce qui a trait au sens que les auteurs attribuent à l'expression « manteau de pierres », puisqu'il devient évident qu'il s'agit d'une « plateforme de forme circulaire » (Ignatov et al., 2003, p. 64). Nous ne pouvons que deviner pourquoi les auteurs ont décidé d'employer le terme « manteau » en tant que synonyme au terme « plateforme », d'autant plus que le « manteau » en question ne couvre aucun artefact.<sup>38</sup>

---

<sup>38</sup> Le terme « manteau » est également employé pour désigner des couvertures en briques cuites (voir Dinčev, 1993, p. 80 ; 1995, p. 110 ; Rašev et Stanilov, 2005, p. 263 ;

Un autre auteur roumain, M. Ştefan (2011), suggère que tout tertre dont le diamètre dépasse les 3 m doit être qualifié de « tumulus » ; lorsque le diamètre est plus petit, il est d’avis qu’il devrait être question d’une simple tombe (« *a regular grave* »). Elle ajoute qu’il existe des puits funéraires longs de près de 2 m et que la terre remblayée sur ceux-ci devait dépasser en taille leur mesure. De plus, elle note que certaines sépultures ont été recouvertes de monticules de pierre de taille plus ou moins importante. Cependant, Ştefan est d’avis qu’il est nécessaire de faire la distinction entre ces deux derniers types de structures funéraires ; d’après elle, les buttes supra-sépulcrales et les petits cairns doivent être différenciés des tumuli, puisque ces derniers relatent « the strategy of systematic designing and building visible and long lasting constructions, which may even reveal an evolution of employed techniques » (Ştefan, 2011, p. 272).

Nous croyons qu’une certaine difficulté peut émerger dans l’application d’une telle distinction sur la base des critères proposés par l’archéologue – la taille et le rôle de marqueur durable. Alors que la taille du monticule remblayé sur une sépulture est le seul et unique indice de monumentalité, celle-ci est, comme Ştefan (2011, p. 271) note elle-même, le résultat d’un certain nombre de facteurs qui ont, habituellement, peu à voir avec les intentions de ceux qui ont aménagé les sépultures et les monticules en question (voir aussi Kitov, 1993). De plus, les buttes recouvrant des sépultures planes ont été soumises aux mêmes forces naturelles et aux mêmes interventions anthropologiques qui ont fait que leur aspect a profondément changé depuis leur remblaiement. À moins d’avoir les moyens d’établir la taille – les dimensions – et la forme d’origine des tertres, nous croyons que toute différenciation entre tumuli et sépultures avec buttes et entre les tumuli eux-mêmes sur la base de la taille et de la forme du remblai de terre est tout à fait arbitraire qui, en l’absence d’objectifs et de critères de comparaison clairement et explicitement définis, ne peut servir que pour décrire succinctement, sous la forme de types descriptifs, une réalité autrement complexe qui ne se prête à aucune classification « naturelle ».<sup>39</sup> De plus, à notre connaissance, aucune structure funéraire thrace comportant un tertre dont le

---

<sup>39</sup> Même si une technique moderne quelconque permettait d’établir quelle taille et quelle forme avaient les tumuli anciens à un moment donné de leur existence, la catégorisation de ceux-ci sur la base de ces critères se heurterait à d’autres problèmes dont nous ferons part ailleurs dans la présente étude.

diamètre au moment de sa découverte était inférieur à 3 m n'a été trouvée. Ceci est probablement dû au fait que les remblais dont le diamètre, et la taille en général, était inférieure à un certain seuil n'ont simplement pas été épargnés par les différents facteurs qui affectent ce type de structures. De plus, la définition « officielle » du terme « tumulus » du New Pauly stipule que la taille des tertres funéraires peut varier de petite – marquant l'étendue actuelle de l'inhumation – jusqu'à monumentale (Cancik, H. et al., 2002, sous « tumulus »).<sup>40</sup>

#### 4.1.2 Krépis

Sîrbu (2003, p. 23) désigne les *krépis* des tumuli par le terme anglais *ring* (roumain – *ring(uri)*) pour décrire ces structures tumulaires. Il le définit comme un cercle de pierres appartenant à une sépulture (« tombe »), se trouvant habituellement à la base d'un tumulus.<sup>41</sup> Malgré son emploi sporadique (nous n'avons trouvé qu'un exemple : Dimitrova, 1994, p. 74), l'emploi de ce terme (*ring* ou « cercle ») est extrêmement rare dans la littérature consacrée à l'architecture funéraire thrace et, plus précisément, à la structure des tumuli thraces et son choix dans le dictionnaire proposé par Sîrbu est plutôt étonnant, d'autant plus que l'auteur lui-même ne semble pas l'employer dans ses propres publications. Le choix de ce terme dans le dictionnaire a probablement été dicté par une influence de la littérature anglo-saxonne (par exemple, Fedak, 1990, p. 20) ou bulgare (Ruseva, 2000, p. 69). En effet, l'architecte Ruseva a opté pour le même terme pour sa définition de la *krépis* qu'elle désigne par « stone wall » et de « stone ring » (Ruseva, 2000, p. 69). Cependant, la définition de Ruseva est beaucoup plus élaborée que celle offerte par Sîrbu. À la différence de ce dernier, elle différencie notamment entre « mur » (circulaire) de pierres et « bague » de pierres. Elle emploie la première expression pour désigner les cercles de pierres qui se trouvent en périphérie des tumuli et la seconde dans la description des cercles qui se trouvent plutôt à l'intérieur des monticules ou qui sont entourés par un cercle en

---

<sup>40</sup> « The size and form of tumuli varies widely, ranging from small mounds marking the actual extent of the burial to monumental complexes... »

<sup>41</sup> « Ring(s) - circle of stone belonging to a tomb, usually placed at the bottom of a tumulus' mound (engl. *ring*). »

périphérie. Cette distinction lui permet d'avancer l'hypothèse que ces deux types de cercles (qui ne diffèrent pas nécessairement au niveau de leurs structures) avaient des fonctions distinctes ; les murs en périphérie avaient surtout une fonction structurale – ils étaient aménagés afin de maintenir le remblai du tumulus –, alors que les bagues de pierres avaient un rôle plutôt symbolique. Ce dernier se traduirait par la signification (mythologique) que les thraces anciens auraient accordé à la figure du cercle – symbole de l'unité et de l'infinité (Ruseva, 2000, p. 70). D'après Ruseva, ce cercle – le mur ou la bague de pierres – peut être entrecoupé uniquement à certains endroits précis, comme l'indiquerait l'architecture funéraire sous-tumulus. De plus, certaines actions – les rites symbolisant la nature immortelle ou divine – auraient pris place autour du tumulus, alors que d'autres – les rites liés à la nature mortelle du défunt, les rites funéraires – auraient pris place uniquement « devant le tumulus » et dans la construction sous ce dernier. Cette dichotomie entre le cercle – les rites prenant place autour du tumulus (ou du mur l'encerclant) – et l'axe longitudinal – les rites prenant place « devant le tumulus » et dans la tombe construite sous ce dernier – permet à Ruseva d'expliquer le symbolisme des cercles de pierres en ayant recours aux « notions modernes » des oppositions binaires et au pythagorisme (voir aussi Ruseva, 1995). Elle compare notamment les figures (ou mouvements) dessinés par les deux types de rites qu'elle a défini – le cercle et la ligne droite – aux notions du mouvement (ou de la forme) circulaire du ciel (l'immortel) et du mouvement linéaire du corps humain (le mortel).

Malgré l'emploi de termes tels « bague » et « cercle » (ou *ring*) par Sîrbu et par Ruseva dans leurs définitions de la krépis, nous remarquons une préférence dans la littérature spécialisée, bulgare ou autre, pour le terme « krépis » ou *krepis* (ang.). En effet, celui-ci est employé, en anglais, tant dans la description des tumuli et des tombes construites de la région méditerranéenne et égéenne (entre autres, Carstens, 2002) que de ceux du territoire thrace (entre autres, Fol, A., 1994, p. 15 ; Archibald, 1998, p. 53, 54, 284 ; Theodossiev, 2007, p. 603). Ce terme est également employé dans les publications en langue roumaine (Ionescu et al., 2008, p. 220). Le terme employé dans les publications en langue bulgare (крепида [*krepida*])<sup>42</sup> est la bulgarisation du mot « krépis » et provient directement de ce dernier ; il est de loin le terme préféré dans la littérature

---

<sup>42</sup> « крепида » (*bul.*) [*krépida*] – *krépis*, du grec ancien κρηπίς, ou κρηπίδα en grec moderne.

bulgare pour désigner les cercles de pierres en contexte funéraire. Alors que elle n'utilise pas le mot *krepida* dans sa définition du « mur » ou de la « bague » de pierres entourant les tertres thraces, Ruseva (2000, p. 69) traduit ce mot par « stone wall », sous-entendant ainsi une équivalence entre « krépis » (*krepida* (bul.) - *stone wall* : Ruseva, 2000, p. 82) et « mur » ou « bague » de pierres (*каменна стена или пръстен* [bul.] - *stone wall and stone ring* : Ruseva, 2000, p. 69). La seule explication que nous pouvons trouver à l'instance de Ruseva pour l'emploi du terme « bague » et des expressions « mur de pierres » et « bague de pierres » est la possibilité du lien que ces termes offrent avec le mot « cercle » (mot sur lequel est basée son interprétation de la forme et de la fonction de ces « murs » ou « bagues » de pierres dans l'architecture funéraire thrace), lien qui n'est pas inhérent au terme « krépis ». L'expression « mur de circonférence »<sup>43</sup> a également été employée (Filov, 1937, p. 9, 10), mais n'a pas été retenu dans le langage spécialisé, alors que l'expression « mur ou krépis » (*стена или крeпидa* [bul.]) a été employée dans la description des krépis des tumuli couvrant les dolmens découverts en territoire thrace (Fol, A. et Venedikov, 1976, p. 54).

Dans son étude exemplaire des monuments funéraires grecs anciens, Pelon (1976) emploie l'expression « mur de soutènement » pour décrire l'élément architectural que nous avons appelé ici « krépis ». Alors qu'il nous semble que la définition de cette expression – « mur dont une face est libre, tandis que l'autre reçoit la poussée des terres qu'il est chargé de contenir, réalisant ainsi un changement de niveau du sol » (Ginouvés, 1992, p. 21) –, claire et concise, décrit adéquatement la réalité observée sur le terrain par les thracologues, elle est également entièrement axée sur la fonction de la composante – le soutènement du remblai –, interprétation qui ne fait pas l'unanimité parmi les archéologues étudiant les monuments funéraires thraces.

### 4.1.3 Composantes architectoniques des monuments

Ayant noté une grande variabilité dans le sens des termes employés par les spécialistes dans la description (architecturale) des monuments, l'architecte M. Ruseva (2000, p. 33-47) a

---

<sup>43</sup> « Околна стена » en bulgare ou « Krepis » en allemand (Filov, 1937, fig. 3).

proposé une terminologie dont le rôle serait d'introduire des notions de l'architecture thrace qui « correspondraient aux connaissances de la culture spirituelle et matérielle » thrace.<sup>44</sup> Dans cette terminologie, elle a cherché à attribuer aux différents termes de l'architecture « de culte » thrace un sens qui correspondrait à la « réalité ». Cependant, la nature purement « architecturale » de cette « réalité » est indiquée non seulement par l'expression « termes architecturaux » employée par Ruseva (2000, p. 33), mais surtout par la remarque que l'emploi de ces termes sans définition explicite mène à la confusion « surtout lorsqu'il est impossible de voir [le monument] original ».<sup>45</sup> Cette remarque indique que, alors que Ruseva critique l'emploi intuitif des termes relevant de la description des monuments funéraires thraces, elle est, en même temps, convaincue que le sens précis des termes est, en quelque sorte, « contenu » dans l'architecture de ces monuments. En d'autres termes, d'après Ruseva, un « corridor » (passage ou *dromos*) est un « corridor » et il suffirait de le voir pour s'en convaincre. Cette approche semble aussi intuitive que celle implicitement adoptée par les chercheurs que l'architecte critique.

Dans sa terminologie, divisée en deux parties principales, Ruseva (2000, p. 33-47) fournit des définitions pour des termes variant du « bâtiment de culte » à la « pièce centrale » (d'un monument), en passant par des notions telles « *hérôon* » et « mausolée ». Elle définit dans une première partie les types de constructions funéraires – « tombeau », « tombe », « sarcophage », etc. – puis se tourne, dans la seconde partie, vers les composantes du monument funéraire thrace construit ou, selon sa propre terminologie, la « tombe – bâtiment cultuel taillé dans la roche ou construit sous ou sur le sol » naturel, « dans la partie centrale duquel se trouve une sépulture réelle ou symbolique ».<sup>46</sup> Pour le moment, nous porterons une attention particulière aux définitions que Ruseva propose dans la seconde partie de sa terminologie, celles ayant trait aux composantes des monuments qui font l'objet de la présente étude – les monuments construits.

---

<sup>44</sup> Version originale (v. o.): « ...да съответстват на познанията ни за тяхната духовна и материална култура. » (Ruseva, 2000, p. 33).

<sup>45</sup> V. o. : « ...особено когато не може да се види оригиналът. » (Ruseva, 2000, p. 33).

<sup>46</sup> La traduction offerte en anglais dans le même volume – « A tomb is a cult building hewn into the rock, built of masonry or wood, underground or on the ground whose central part features a real or symbolic grave » (Ruseva, 2000, p. 36) – diffère quelque peu de celle donnée en bulgare, que nous avons traduite littéralement ci-haut.

Ruseva (2000, p. 44, fig. 6) note que la composition planifiée et spatio-volumétrique des constructions cultuelles sous tumulus est construite (sémantiquement) sur la base des quatre éléments architecturaux qui composent ces dernières : l'entrée, le corridor (ou *dromos*), l'antichambre et la chambre centrale. Il est important de souligner ici le fait que le terme bulgare utilisé par Ruseva pour désigner la pièce qui vient, dans l'ordre qu'elle propose, avant la pièce centrale, habituellement traduit en anglais et en français par le terme « antichambre », signifie, en bulgare, « pièce avant la sépulture »<sup>47</sup> ou, encore, « pièce avant la chambre funéraire » ou antichambre-funéraire. Cette précision de notre part est significative en raison de l'emploi par Ruseva (2000, p. 44) de l'expression « pièce centrale » et non pas de l'expression « chambre funéraire », alors qu'il aurait été logique que cette dernière suive l'expression « antichambre-funéraire », pour laquelle elle a opté face au terme plus simple d'« antichambre ». Cette inconsistance est d'autant plus frappante que Ruseva (2000, p. 45) insiste elle-même sur le fait que les différentes pièces composant un monument devraient être identifiées selon cet ordre – entrée, corridor, antichambre, pièce centrale – et a défini la pièce centrale comme pièce contenant la sépulture ou, plus exactement, comme chambre funéraire.

L'identification du rôle de la composante architecturale appelée par Ruseva (2000) « antichambre-funéraire » ou le simple choix d'un terme pour la désigner est, en effet, compliqué par le fait que le nombre des pièces avant la pièce centrale peut varier d'un monument à l'autre. Ainsi, dans le cas des monuments comportant plus d'une pièce outre la pièce centrale ou chambre funéraire (entre autres, monument *Mal-Tépé*, monument du tumulus C de Kirklareli, monument de Müglj), seule la pièce qui précède immédiatement cette dernière pourrait être qualifiée de « antichambre-funéraire ». Ce fait amènerait une certaine confusion dans l'identification des différentes pièces ou rendrait, du moins, la terminologie plutôt encombrante – fait que Ruseva semble vouloir éviter. Consciente de ce problème, Ruseva (2000, p. 45) choisit d'attribuer à toute pièce, outre la pièce centrale et le corridor, l'appellation « pièce ».

---

<sup>47</sup> « предгробна камера » (*bul.*) [predgrobna kamera] – antichambre.

Ainsi, les quatre termes choisis par Ruseva (2000, p. 45) pour la description des composantes des monuments funéraires thraces construits (sous tumulus) sont, en fin de compte : entrée, corridor (ou *dromos*), pièce et pièce centrale. Le premier, l'entrée, est défini en tant que :

« ...a space completely open from one side, located perpendicularly to the longitudinal compositional axis of the building. It's [sic] architectural design implies a physical and symbolic passage, a borderline between the exterior and the interior, between the familiar and the unfamiliar, between life and death. This transition is articulated through an elaborate facade which may feature columns, pillars, antas. The action occurring before the entryway can be observed by all, but only the initiated may proceed beyond it. The inter-relationship between the exterior and the interior is accomplished by the gradual integration of spaces. » (Ruseva, 2000, p. 45).

Nous notons que cette définition se base en partie sur des observations portées directement sur l'objet – l'échantillon disponible de monuments funéraires thraces – et en partie sur différentes interprétations de cet objet. Par exemple, alors que les fragments «...a space completely open from one side, located perpendicularly to the longitudinal compositional axis of the building » et « ...elaborate facade which may feature columns, pillars, antas » peuvent être basés sur des observations empiriques portées directement à l'endroit des monuments, tout le reste de cette définition est, en fait, une interprétation de ces deux observations ou, en d'autres termes, une explication des éléments empiriques. La question qu'il faut se poser est à savoir s'il est possible d'identifier un élément architectural d'un monument quelconque en tant qu'entrée (ou façade) en ayant comme indice que celle-ci doit représenter une transition ou une limite entre le familier et l'inconnu, entre la vie et la mort, et que l'action qui se serait déroulée devant celle-ci aurait pu être observée par tous ceux présents ? Un questionnement similaire surgit lors de l'examen de la définition que Ruseva présente pour ce qui est de l'élément architectural des monuments funéraires habituellement désigné par « corridor » :

« The corridor (dromos) is a closed space open from its short side with or without an entrance, whose architectural solution emphasises a one-way, purposeful, continuous movement along the longitudinal axis, without any chance of changing the direction or discontinuing the movement. The border between exterior and interior is abrupt, without any gradation or overlapping of spaces with respect to the precinct. » (Ruseva, 2000, p. 45).

Alors que cette définition peut paraître beaucoup plus succincte et plus descriptive que celles proposées par Ruseva pour les autres composantes architectoniques, elle peut laisser le lecteur perplexe au sujet d'un point qu'elle contient, celui qui voudrait que le mouvement dans le corridor soit continu. Ce critère ne pouvant être attesté empiriquement d'aucune façon (au contraire, les indices suggèrent que le « mouvement » dans les « corridors » était non seulement discontinu, mais qu'on y procédait à ce qui pourrait s'avérer des pratiques, sinon des rites, relativement complexes, voir *infra*), il serait légitime de remettre en question son apport dans la définition.

L'insistance de Ruseva sur la définition précise des différents éléments architecturaux des monuments thraces, notamment du corridor, semble justifiée par certains exemples de descriptions de ces éléments architecturaux dans les publications de ces monuments. Un tel exemple est le rapport de l'archéologue Koïčeva (1995) de la découverte d'une tombe sous tumulus (datée sur la base de son plan ! et de sa couverture ! – une dalle monolithique – du V<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> s. av. n. è.) qui comportait, d'après elle, une « antichambre, large de 0,90 m et de longueur préservée sur 4,60 m, et une pièce de dimensions 1,20 x 2,50 m ». Il est clair que, d'après cette description, l'élément désigné par le terme « antichambre » est plus étroit et près de deux fois plus long (même dans son état fragmentaire) que la pièce que nous pourrions qualifier ici de « principale ». Ce fait suggère fortement qu'il s'agit non pas d'une « antichambre », mais plutôt d'un passage (*dromos* ou corridor).

La définition de ce qu'est une « pièce »<sup>48</sup> (dans l'architecture des monuments funéraires thraces) d'après Ruseva contient moins d'ambiguïtés :

---

<sup>48</sup> Lorsqu'elle donne sa définition « officielle » de ce terme en bulgare, Ruseva (2000, p. 45) ne le combine à aucun autre terme dans une expression du genre de celles qu'elle emploie régulièrement dans ses descriptions des monuments funéraires thraces : « antichambre », « antichambre-funéraire », etc. Le terme bulgare « pièce » (камeпа) a été traduit en anglais par « antichamber », mais ce premier n'a pas la même connotation et cette traduction manque de précision.

« ...a completely closed space, located directly before the central chamber, or sideways from it, whose architectural solution shapes a place where actions required by the ritual take place. The antechamber can serve different purposes depending on the ritual's requirements. There may be more than one antechamber. » (Ruseva, 2000, p. 45).

Il est, en effet, attesté que des pratiques particulières ont pris place dans les différentes pièces des monuments thraces, alors que le fait que le nombre de ces pièces peut dépasser l'unité est incontestable d'après les observations empiriques. Cependant, l'identification de ce type de pièces selon leur position (ou ordre) sur l'axe longitudinal du prototype du monument funéraire thrace (Ruseva, 2000, fig. 6) est ambiguë. L'ambiguïté est amenée dans cette définition surtout par celle de ce qu'est la « pièce centrale » du monument :

« ...a completely closed space. It is the main compositional element of the cult building, whose architectural design *dominates the other chambers by its spatial solution, monumental character, sculptural and painted decoration.* » (Ruseva, 2000, p. 45-46, italiques par l'auteur de la présente étude).

Ainsi, la chambre ou pièce « principale » est définie par opposition aux autres composantes architectoniques du monument, notamment aux autres pièces qui pourraient lui être semblables au niveau du plan et/ou de l'élévation. Ce qui différencie cette pièce des autres serait, alors, sa « monumentalité » (sa taille ?), sa décoration « sculptée et peinte » et la façon dont elle délimite ou définit l'espace qu'elle enferme, ou ce que Ruseva (2000, p. 46) appelle sa « solution spatiale ». À ces caractéristiques ou critères, nous pouvons ajouter celle, « par définition », qui voudrait que la pièce centrale ne soit jamais aménagée devant les autres pièces du monument (voir la définition de « pièce », Ruseva 2000, p. 45 et fig. 6). Cet élément de la définition de la pièce centrale, tout comme la relativité des termes employés dans cette première, notamment celui de « monumentalité », font, comme nous le verrons plus loin, qu'on ne peut pas s'y fier pour l'identification de cet élément de l'architecture des monuments funéraires thraces. En effet, au moins un monument comprenant une pièce « monumentale » – identifiée de « centrale » non seulement par cette définition, mais aussi par l'application de la classification des monuments funéraires thraces de Ruseva (2000, p. 51 et table 1) – qui s'est avérée ne pas être la pièce

« centrale » ou la « chambre funéraire » du monument a été découvert depuis l'élaboration de ces définitions et de la classification en question.

L'archéologue roumain V. Sîrbu (2003) a également proposé une terminologie concernant les monuments funéraires. Alors que celle-ci ne vise pas directement les monuments funéraires thraces construits (ceux-ci étant, majoritairement, découverts en territoire actuel bulgare), elle contient certaines définitions qui valent la peine d'être rapportées ici et d'être comparées avec celles élaborées par l'architecte Ruseva ; d'autant plus que, comme le titre de cette œuvre le suggère, la terminologie proposée par Sîrbu se veut « unificatrice ».

Probablement en raison du nombre très limité de monuments funéraires construits découverts sur le territoire de l'actuelle Roumanie et de son intérêt surtout pour la pratique funéraire (le rituel et ses vestiges), Sîrbu s'arrête sur un seul terme relevant de l'architecture de ces monuments, le terme « dromos », dont la définition est tout aussi succincte que l'intérêt de l'auteur pour ce type d'éléments (ou composantes) du vocabulaire funéraire : « Dromos(i) – the entrance corridor of a grave (gr. *dromos*) ». Cette définition récursive ne peut pas être directement comparée à la définition du même élément architectonique offerte par Ruseva, puisqu'elle ne fournit pas d'indice quant à ce qu'est entendu par le terme « corridor ». Cependant, elle semble sous-entendre qu'il est possible de retrouver plus d'un *dromos* dans une même construction funéraire. Dans le contexte des monuments funéraires thraces, qui peuvent contenir plus d'une pièce et dont les pièces peuvent se ressembler en ce qui a trait à leurs plans, nous pourrions supposer que Sîrbu entend différencier entre plusieurs types de *dromoi* faisant partie d'une même construction et dont un serait celui d'« entrée » ou, en d'autres termes, que Sîrbu ait considéré certaines pièces des monuments, outre leurs corridors (d'après la définition de Ruseva), également comme des corridors. Cependant, le fait qu'aucune définition pour les autres types de pièces des monuments construits n'est fournie par l'archéologue nous interdit d'élaborer sur cette possibilité.

#### **4.1.4 Entrées et portes**

Il est étonnant de noter que Ruseva ne s'attarde point sur une définition ou une description générale (ou typologie) des entrées des monuments thraces sous tumulus ; elle se contente

uniquement de noter que l'entrée devait avoir une fonction symbolique dans le contexte de ces constructions (Ruseva, 2002, p. 55-56). Pourtant, comme nous le verrons plus loin dans cette étude, cet élément architectural mérite bien toute l'attention qu'on peut lui consacrer, notamment en raison de la relative diversité des solutions auxquelles les architectes et artisans antiques ont eu recours et, simultanément, à cause de la répétition de certaines de ces solutions dans des contextes (architecturaux) différents.

Un bref aperçu des définitions des termes « entrée » et « porte » dévoile un fait intéressant ; alors qu'on pourrait s'attendre à ce qu'elles soient relativement différentes, ces premières semblent, au contraire, décrire une réalité très similaire. En effet, lorsque présentées l'une à côté de l'autre, le lecteur aurait du mal à établir quelle définition a été attribuée à quel mot, voire à se rendre compte qu'il s'agit bien des définitions de mots différents : « Ouverture pour entrer et sortir d'une maison, d'une pièce, ... » et « Lieu par où l'on entre, voie d'accès ». Contrairement aux attentes, la première de ces définitions est celle offerte pour le terme « porte », la seconde étant attribuée à celui d'« entrée ». Ce n'est que dans les lexiques spécialisées que nous trouvons des définitions plus discriminantes :

« n. f. I – Ouverture faite pour entrer dans un lieu fermé (...). III – Assemblage de bois ou de métal, qui est mobile et qui sert à fermer l'entrée d'une maison, d'une chambre (...) ». (Noël, 1968, p. 287 : « porte »)

Malheureusement, le terme « entrée » n'est pas défini dans ce même lexique, ce qui nous empêche de déterminer si celle-ci est envisagée comme un élément construit ou tout simplement comme une ouverture dans un mur. La définition du terme « ouverture » – « [v]ide dans un mur : baie, porte, fenêtre, arcade, etc. » n'aide pas à éclaircir ce problème, même si elle suggère qu'« ouverture » devrait être perçu, d'après ce lexique, comme synonyme des termes qui sont énumérés dans sa définition. Il est évident que des définitions plus précises et plus adaptées aux données que nous analysons sont nécessaires.

Dans la présente étude, nous entendons par « entrée » une ouverture – une baie – aménagée dans un (ou des) pan(s) de mur(s) qui permet le passage entre deux espaces distincts, séparés par le(s) pan(s) de mur(s) en question ; cette ouverture peut comprendre des éléments architectoniques qui lui sont propres – un seuil, des piédroits et un linteau –, mais certains de ces

éléments, notamment le seuil, peuvent être omis ou peuvent être « virtuels » (non-indépendants). Aucune donnée ne nous permet de différencier entre types d'entrées dans le cas d'un même monument (entre, par exemple, les entrées « principales », appelées aussi « porte d'entrée », celles qui permettent le passage de l'extérieur dans le monument et vice-versa, et les entrées des pièces situées à l'intérieur, appelées ailleurs « porte intérieure ») ; ce fait nous permet d'appliquer la définition d'« entrée » que nous venons de donner à toutes les entrées des monuments. Nous avons choisi de ne pas employer le terme « porte » dans l'étude de ce que nous avons appelé des « entrées », car il a été généralement utilisé dans la littérature portant sur les monuments thraces pour désigner « l'élément qui ferme le passage » (la baie ou l'ouverture) et un tel emploi pourrait porter à la confusion, notamment en raison du fait que les entrées ne sont pas nécessairement munis de portes, du moins pas au moment de leur découverte ; de plus, la correspondance porte-entrée doit être attestée cas par cas en ce qui a trait aux monuments thraces sous tumulus.

#### **4.1.5 Terminologie de travail**

Le vocabulaire ayant trait à la description des rites et pratiques funéraires demeure un problème courant en archéologie, comme en témoignent les publications récentes qui y sont dédiées en partie ou entièrement (entre autres voir Blaizot et Racinet, 2004, p. 313-314 et références ; Sprague, 2005), ainsi que notre analyse des terminologies implicitement ou explicitement employées dans les études des pratiques et des rites funéraires thraces. Comme on pourrait s'y attendre, malgré l'effort démontré par ces auteurs, la communauté des chercheurs publiant au sujet des coutumes funéraires en général n'est toujours pas arrivée à employer un vocabulaire commun. Contrairement à d'autres concepts, relevant notamment du domaine des études sociales (*infra*), les problèmes émanant de l'emploi implicite d'un vocabulaire « funéraire » n'émanent pas nécessairement de l'utilisation de différents mots, ou concepts, en tant que synonymes sans qu'un lien épistémologique, sémantique, voire étymologique, entre les termes en question soit démontré par les auteurs coupables de cette pratique ; ces problèmes sont beaucoup plus basiques et, de ce fait, plus dangereux, car ils sont causés, dans la majorité des cas, par une incompréhension de la signification des mots. Cette incompréhension est causée, à son tour, par le manque d'intérêt que démontre la majorité des chercheurs évoluant dans des champs

archéologiques « établis », dans lesquels, afin de se faire comprendre, il semble qu'il suffise de reprendre le vocabulaire employé par ces prédécesseurs et répété par ses collègues. La répétition étant un élément de base dans la formation sinon de traditions, du moins d'habitudes, le vocabulaire implicite ainsi adopté est perpétué à travers des pages des publications sème une confusion qui attirerait plus souvent l'attention si les spécialistes portaient un peu plus souvent le regard aux travaux de leur collègues, outre que pour y puiser des figures de style.

Le vocabulaire employé dans la description des coutumes funéraires des peuples thraces présente les mêmes problèmes que celui adopté dans la reconstitution des aspects politiques et sociaux de ces mêmes peuples. Comme nous l'avons mentionné, le vocabulaire « funéraire » employé par les thracologues a rarement été explicité et les chercheurs décrivant les contextes archéologiques avec la croyance que les termes qu'ils emploient sont sans équivoque, assurance qui est confirmée par la constatation du réemploi des mêmes termes par différents auteurs dans la description de contextes qui semblent similaires. Aucune attention ne semble avoir été portée au fait que la similarité entre contextes est imbriquée non pas nécessairement dans les données, mais dans la façon dont celles-ci sont décrites – dans les termes implicitement ou explicitement utilisés dans leur désignation.

Étant conscients de ce fait, nous présenterons succinctement dans ce qui suit le vocabulaire de travail que nous avons établi suite à l'analyse de la terminologie à laquelle nous avons procédé dans cette partie et à l'étude des pratiques funéraires thraces et des contextes archéologiques des monuments thraces sous tumulus. Les termes techniques peu communs utilisés dans les descriptions de l'architecture des monuments thraces sous tumulus seront définis dans un lexique séparé.

Afin de définir les termes regroupés sous cette rubrique, nous nous sommes inspirés notamment du tome 3 du *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine* (DMAGR), en adaptant les définitions proposées dans cet ouvrage, d'après les remarques faites sur l'emploi des différents termes dans la partie précédente. Certains termes employés dans ces définitions sont suivis du symbole « \* » (par exemple, « tumulus\* ») afin de signaler au lecteur qu'une définition de ces termes est fournie dans cette partie ; ce symbole est attribué seulement à la première instance de chacun de ces termes dans chaque définition.

#### 4.1.5.1 *Tumulus(i)*

Il s'agit d'une « masse de terre déposée au-dessus d'une ou de plusieurs tombes » (DMAGR). Le tumulus *n'est pas* une sépulture\* en soi (contre Sîrbu, 2003, p. 25) et l'attribution de ce terme à une masse de terre ne dépend pas de la taille de cette masse (son diamètre), ni de sa forme (contre Ştefan, 2011). Étant donné l'impossibilité de reconstituer avec précision les dimensions et la forme originales des tumuli anciens, toute limite quantitative ou qualitative (voir *infra* ; Kitov, 1993) servant à différencier des types de tumuli entre eux ou entre un tumulus et tout autre type de tertre, serait très arbitraire et ne pourrait être admise comme définition universelle. En effet, d'après le DMAGR, un « simple amas de terre recouvrant approximativement le corps » du défunt peut être désigné par le terme « tumulus ». Les termes « tertre » et « monticule » seront employés en tant que synonymes à « tumulus » lorsque le contexte (présument) funéraire du (ou des) amas de terre est évident (voir aussi DMAGR : « tertre »). L'usage du mot « monticule » ne sera pas restreint aux amas de terre ; il sera également employé pour désigner les amas de pierre qui n'ont pas été recouverts intentionnellement de terre et auxquels, de ce fait, le terme « tumulus » ne peut pas être appliqué. Il faut aussi noter que le terme bulgare employé pour désigner ce que nous qualifions de tumuli – *Mogila* – est plus versatile (plus inclusif) ; son équivalent en français serait le mot « monticule », étant donné le fait que ce terme bulgare est attribué tant aux amas de terre qu'à ceux de pierre – les cairns\*.

#### 4.1.5.2 *Cairn(s)*

Ce terme est employé pour désigner les monticules de pierre (Lexis : « cairn »). Il regroupe les monticules entièrement composés de pierres, ainsi que ceux composés d'un mélange de terre et de pierres, mais à condition que ce dernier matériau soit prédominant dans la structure ; dans le cas contraire, il sera question de tumulus\* dont le remblai contient des blocs de pierre. Il semble que certains cairns ont été intentionnellement recouverts de couche(s) de terre. Dans ces cas, il sera question de cairn(s) recouverts par un tumulus ou de tumuli contenant un (ou des) cairn(s). Dans la littérature en langue bulgare, les cairns sont regroupés sous le terme plus inclusif de *Mogila* (monticule), avec des précisions quant au matériau – terre ou pierres.

#### *4.1.5.3 Sépulture(s)*

Par ce terme est désigné le lieu où les restes d'un (ou de) défunt(s) ont été déposés. Ce terme plus général englobe également le mot tombe\*, mais à la différence de ce dernier, il inclut également d'autres types d'arrangements, outre les aménagements architecturaux, notamment les urnes cinéraires et les dépositions de restes humains en plein air ou sous un tumulus ou un cairn – à condition que ces restes aient été déposés sur le terrain naturel. Étant un terme au sens très général en ce qui a trait aux pratiques funéraires, nous pouvons nous attendre à peu d'ambiguïtés dans son usage. Les problèmes de terminologie surgissent plutôt lorsque des arrangements non-architecturaux sont désignés par le terme « tombe ».

#### *4.1.5.4 Tombe(s)*

Nous désignons par ce mot tout « aménagement architectural destiné à » recevoir les restes d'un (ou de plusieurs) défunt(s). À la différence du terme sépulture\*, « tombe » est employé dans cette étude strictement dans le cas des « aménagements architecturaux » ou, en d'autres mots, lorsqu'il s'agit d'aménagements particuliers qui ont nécessité l'ajout (maçonnerie), le retrait (puits) ou le réaménagement (ou déplacement) de matériaux. L'emploi de ce terme nécessite, donc, la présence d'une structure quelconque dont la fonction primaire (originale) était d'accueillir les restes d'un (ou de) défunt(s).

#### *4.1.5.5 Monument(s) funéraire(s)*

Nous adoptons pour cette expression la définition offerte par le DMAGR pour le mot « tombeau » : « un aménagement architectural suffisamment développé pour qu'il puisse être utilisé à plusieurs reprises (...), ce qui implique une certaine monumentalité », en omettant, toutefois, la stipulation que le tombeau doit être « visible » afin d'être qualifié de « monument funéraire », la « visibilité » des monuments funéraires thraces faisant partie du débat portant sur ces derniers. Le mot « tombe » est employé en tant que synonyme à l'expression « monument funéraire » dans la présente étude. Cependant, l'inverse n'est pas nécessairement le cas – les aménagements qui ne semblent pas avoir permis leur réutilisation ne seront pas qualifiés de « monuments ».

#### 4.1.5.6 Krépis

Ce mot désigne une structure habituellement en blocs de pierre taillés ou en moellons, avec soubassement ou érigée à même le sol (ou terrain naturel), située dans le remblai d'un tumulus ou entourant un cairn. La krépis est habituellement circulaire, mais d'autres plans ne sont pas exclus pour cette structure. Dans la présente étude, nous désignons par ce terme les constructions dont la fonction était d'entourer, au niveau de la base, un tumulus ou un cairn.

## 4.2 MATÉRIAUX

À titre de description succincte, les monuments thraces sous tumulus pourraient être divisés au moins en deux groupes principaux : a) les monuments construits et b) les monuments non-construits. En ce qui a trait aux monuments construits, ils peuvent être distingués (toujours à titre de description) selon le matériau principal employé dans leur structure. Deux groupes principaux peuvent être formés selon ce critère : 1) ceux construits en pierre et 2) les monuments érigés en briques cuites. Lorsque le besoin d'une différenciation plus approfondie se présente, il est possible de subdiviser le premier de ces deux groupes toujours selon le type de matériau employé dans la structure des constructions, mais cette fois, d'après la « finition » de ce dernier. Ainsi, nous pourrions distinguer entre : 1.1) monuments construits en moellons de pierre et 1.2) monuments construits en pierre de taille. Évidemment, ces mêmes critères ne peuvent pas être appliqués au second groupe principal, qui ne présente, d'ailleurs, aucun trait structurel qui pourrait imposer sa subdivision. En effet, les structures de tous les monuments en briques cuites sont composées de briques segmentées (voir *infra*), agencées au moyen de mortier. Le mortier peut également être présent en tant que liant dans les structures en pierre, mais, contrairement à celles en briques cuites, il n'en fait pas nécessairement partie. Il arrive souvent, en effet, que la stabilité des structures en pierre de taille soit assurée surtout par frottement (« à sec ») et/ou par des crampons, sans l'emploi d'autres liants. Tel n'est habituellement pas le cas des structures en moellons, dans lesquelles un mortier en terre est souvent généreusement appliqué.

Ces divisions des monuments construits en groupes selon le matériau employé dans leur structure ne sont, comme nous l'avons souligné, que conditionnelles. Alors que la majorité des

monuments thraces construits présentent des structures dans lesquelles a été employé surtout un type de matériau – moellons, pierre de taille ou brique cuite –, les mélanges de matériaux (et de techniques) ne sont pas rares. Des monuments érigés principalement en pierre de taille comprennent, effectivement, des éléments construits en moellons, alors que les constructions en brique cuite comportent généralement des éléments (le plus souvent monolithiques) en pierre taillée et en moellons. Par contre, les constructions dont le matériau principal est la pierre (moellons ou blocs taillés) ne présentent jamais d'éléments architecturaux en brique cuite. Nonobstant les combinaisons de matériaux, les constructions thraces sous tumulus découvertes à ce jour sont, à notre connaissance, exclusivement en composantes solides, c'est-à-dire que leurs structures sont en pierre et/ou en brique cuite et le mortier ou l'adobe (ou brique crue) – matériaux plus ou moins plastiques – n'ont jamais été employés dans l'érection de composantes principales, mais ont été utilisés en tant que matériaux auxiliaires – en tant qu'élément de cohésion dans le cas des différents types de mortier et, pour ce qui est de l'adobe, comme matériaux de construction d'éléments qui pourraient être qualifiés de « secondaires » par rapport aux autres éléments composant un même monument.

Dans cette partie du présent chapitre, nous décrirons succinctement les différents éléments des structures des monuments thraces sous tumulus – les structures elles-mêmes, du point de vue du matériau employé dans leur construction –, ainsi que les éléments qui pourraient être qualifiés d'auxiliaires – le mortier et les scellements.

#### **4.2.1 Mortiers et enduits**

Les mortiers et les enduits, simples ou composés, parfois colorés, sont des éléments omniprésents dans le contexte des monuments thraces sous tumulus, mais, pourtant, à notre connaissance, aucune étude générale ou spécifique ne leur a été dédiée à ce jour. Il nous est donc impossible de décrire en détail cette composante – les différents éléments qui la composent et leurs quantités relatives. Nous avons donc été limités, dans notre présentation des mortiers, par le peu d'information disponible dans les publications portant sur les monuments en question et par nos observations personnelles à l'endroit de ces derniers.

En ce qui concerne la présente étude, nous distinguons (notamment plus loin, dans la description des enduits décorés) entre mortier – « mélange d'un ou plusieurs matériaux meubles

et d'eau, durcissant à la suite d'une réaction chimique, et ainsi susceptible d'assurer la liaison entre des éléments rocheux solides » (Ginouvès et Martin, 1985, p. 50) – et enduit – « revêtement semi-liquide ou pâteux qu'on étend par couches sur une surface où il se fixe en séchant, jouant ainsi un rôle de décoration et/ou de protection » (Ginouvès et Martin, 1985, p. 136) – en soulignant le rôle du mortier en tant que liant habituellement appliqué entre deux composantes (blocs, moellons ou briques) et celui de l'enduit en tant que revêtement généralement décoratif. La différence entre ces deux types de matériaux réside surtout dans le fait que le mortier présente la même combinaison d'éléments peu importe l'endroit dans lequel il se trouve dans la structure, alors que l'enduit implique, habituellement, plusieurs couches de consistances, voire de compositions, différentes. Néanmoins, il arrive souvent qu'un matériau identique ou similaire, par exemple, un mélange de chaux et de sable, soit désigné dans les publications portant sur les monuments thraces de « mortier » tant lorsque le rôle qu'il remplit est celui d'un liant (notamment dans une structure en briques cuites), que lorsque ce rôle est clairement celui d'un revêtement (ou de couche inférieure d'un enduit).<sup>49</sup> Un tel emploi des deux termes n'est pas en contradiction avec leurs définitions, puisqu'un mortier peut être appliqué comme enduit (Ginouvès et Martin, 1985, p. 51), mais il faut souligner le fait que la technique de l'« enduit de mortier » implique souvent plusieurs couches de mortiers différents, ce qui rend l'expression imprécise lorsque le terme « mortier » est au singulier et lorsque les différentes couches de mortier ne sont pas décrites, voire identifiées – comme dans le cas de la grande majorité de monuments thraces. Afin d'éviter les possibilités de confusion ainsi rattachées à cette expression, notamment à son emploi dans la description des constructions thraces sous tumulus, nous avons choisi d'éviter l'utilisation interchangeable des termes « mortier » et « enduit », ainsi que leur combinaison dans des expressions comme « enduit de mortier(s) ».

---

<sup>49</sup> Par exemple, l'expression « plastered with white mortar » (Ruseva, 2000, p. 98), où le terme anglais « plaster » pourrait être traduit par le mot français « enduit » (voir Ginouvès et Martin, 1985, p. 136), ce qui permettrait la traduction « enduite de mortier blanc ». Pour un emploi similaire de cette expression au sujet du même monument voir aussi Delev, 1982, p. 46. Pour un emploi du terme « mortier » en tant que synonyme d'« enduit », qui sous-entend plusieurs couches de composition différente voir Barbet et Valeva, 2001, p. 236.

#### 4.2.1.1 Terre

En ce qui concerne les monuments thraces sous tumulus, le mortier de terre<sup>50</sup> semble avoir été préféré comme liant lorsque les structures sont en moellons, qu'elles aient fait partie d'un ensemble architectural aux structures mixtes (habituellement sous la forme de corridors ou de passages, ou de manteaux de pierre), ou qu'elles représentent la structure principale d'un monument. Ainsi, le monument découvert dans le tumulus № 1 près de Brestovitsa (fig. 8) présentait une structure entièrement composée de moellons liés par un mortier de terre (Gerasimova et al., 1991, p. 65). Un monument de plan rectangulaire, à la structure très similaire à celle de la construction de Brestovitsa, a été découvert près du village de Topčii, dans le remblai d'un tumulus (Radoslavova, 2007 ; 2008, p. 226). Les moellons de la structure de cette construction étaient liés par un mortier de terre. Un des piédroits de son entrée, le seul élément de celle-ci découvert par les archéologues, était composé de deux plaquettes de pierre liées également par un mortier de terre, mais ces plaquettes comportaient, de plus, un enduit également en argile. Le monument « primitif » (Kitov, 1994a, p. 65) ou « ordinaire » (Kitov, 2005g, fig. 3) du tertre *Malkata Mogila* de la nécropole tumulaire de Šipka a également été construit en moellons de pierre de dimensions variées, liés par un mortier de terre (voir Kitov, 2005g, p. 91). La structure de cette construction ressemble beaucoup aux manteaux de pierre qui recouvrent les monuments thraces sous tumulus. Ce fait, ainsi que celui que ce monument ne semble pas avoir comporté de couverture pourrait indiquer qu'il s'agit, en fait, du manteau d'un monument qui

---

<sup>50</sup> Le terme « terre », lorsqu'employé dans la définition d'un type de mortier, est plus inclusif que le terme « argile », car c'est un mélange d'argile et d'autres matériaux (sable) qui forme le mortier de terre. Dans la littérature en langue bulgare portant sur les monuments thraces, le terme « boue » (*кал*) a été employé régulièrement, voire exclusivement, pour désigner le matériau duquel est produit ce mortier, dans les expressions récurrentes « mortier de boue » ou « solution de boue ». Malgré son acceptation par les thracologues, l'emploi de ce terme est loin d'être correct d'un point de vue technique, ni acceptable d'un point de vue scientifique, puisque la désignation d'un élément de « boue » implique, entre autres, une contenance en eau de proportions importantes (Ginouvés et Martin, 1985, p. 44, n. 233), ce qui n'est pas le cas de tout mortier en état stable (ou l'état recherché du mortier pour le rôle de liant qu'il doit exercer). Ainsi, en ce qui concerne les mortiers, d'après nous, le terme « boue » peut être employé seulement dans une description des étapes suivies pour obtenir le mortier de terre ou d'argile.

avait été construit en matériaux périssables. La description très succincte de cette découverte (un paragraphe est dédié au monument lui-même dans Kitov, 1994a, p. 65), ainsi que son remblayage par les découvreurs ne nous permettent pas d'élaborer sur des reconstitutions possibles sur la base de données détaillées, voire quelconques.

Pour ce qui est des différents éléments architecturaux des monuments thraces, dans les structures desquels ce type de mortier a été employé, il s'agit le plus souvent, comme nous l'avons noté, des façades et des corridors ou des passages (n'ayant pas comporté de couverture), des manteaux de pierre et, parfois, de parties de la structure des pièces de certaines constructions. Par exemple, du mortier en argile a été généreusement utilisé comme liant dans le passage en moellons du monument de Dolno Izvorovo (fig. 15), dont les pièces ont été construites en blocs de pierre soigneusement taillée (Nehrizov et Pürvin, 2011, p. 52, fig. 16). Les mêmes matériaux et la même technique de construction ont été observés à l'endroit des passages de nombreux monuments dont Černičino, *Griffons* (fig. 23), *Helvetsia* (fig. 25), *Sašova Mogila* (fig. 60). Les murs du passage du monument *Sašova Mogila* avaient été rallongés lors d'une seconde phase de restructuration du monument (voir Kitov, 1996b). La structure de ces murs appartenant à la première phase comportait un mortier de terre et les joints entre les moellons étaient également enduits d'argile (ils étaient pleins, probablement afin d'égaliser la surface des murs, dans un but esthétique). Cette dernière touche de finition n'avait pas été appliquée aux murs du prolongement, érigés lors de la seconde phase de construction du passage.

L'association entre le moellon et l'emploi d'un mortier (notamment en argile) est illustrée encore mieux par l'exemple du muret de blocage de l'entrée du monument de Bratya Daskalovi (Tonkova et Ivanov, 2011, p. 12 ; voir fig. 7a). Ce muret était partiellement érigé en blocs de pierre, sans mortier, mais comprenait aussi des « assises » de moellons liées entre eux par un mortier d'argile. Cet exemple, par l'opposition qu'il présente entre deux types de matériau dans la structure d'un mur – d'un côté, les blocs soigneusement taillés, agencés à sec et, de l'autre, les moellons liés par du mortier de terre – illustre clairement le lien entre le type de matériau employé dans les structures des monuments thraces et les techniques employées dans l'érection de

ces dernières.<sup>51</sup> Il suggère également que l'emploi de différents matériaux (car il ne peut pas être a priori question de « choix ») et de différentes techniques de construction était directement lié aux possibilités qui se présentaient devant les constructeurs (dans un sens très général) – disponibilité des matériaux, maîtrise (ou pas) des techniques, improvisation.

Nous retrouvons la même association moellon – mortier en argile dans la structure des murs latéraux du passage du monument de Mŭglij (Getov, 1988, p. 10, 16). Il faut noter, néanmoins, que les murs de ce passage font partie du manteau de pierre qui recouvre le monument autrement construit en briques cuites, et qui présente, de ce fait, la même structure que ces premiers. Getov (1988, p. 16) note le fait que, dans la structure des murs du passage, on a profité au maximum des faces planes créées par le détachement forcé des moellons lors de l'extraction de ceux-ci de la roche afin d'obtenir des assises plus ou moins régulières. Un fait particulier différencie l'emploi d'un mortier en argile dans ce monument de l'usage qu'on en a fait en général, dans le contexte des monuments thraces sous tumulus : Getov (1988, p. 31) est d'avis que lors de la « dernière étape d'utilisation de la tombe », l'enduit en stuc a été enlevé dans le passage (qualifié de « dromos » par l'auteur) et on aurait recouvert les murs de celui-ci d'un mortier de terre qu'on aurait, ensuite, peint en blanc.

Les différents matériaux du manteau de pierre du monument de Philipovo, composé de moellons (ou « pierres de rivière ») et de fragments de pierre de provenances diverses, ont également été liés par un mortier de terre (Botušarova et Kolarova, 1961, p. 289).

L'existence de monuments aux structures entièrement composées de moellons (Ravnogor, outre les entrées qui sont composées de larges blocs monolithiques), mais qui ne présentent aucune trace de liant, ainsi que l'emploi du mortier de terre dans les structures « auxiliaires » des monuments en pierre taillée (manteaux de moellons), sont des faits qui indiquent que la présence

---

<sup>51</sup> Il ne peut pas être exclu qu'il s'agit, dans le cas du monument de Bratya Daskalovi, non pas d'assises en moellon du muret bloquant l'entrée, mais plutôt d'une partie du manteau de pierre qui recouvrait l'ensemble de la construction, et qui était composé de moellons liés par un mortier de terre. Cette possibilité est envisageable d'abord en raison du manque dans la publication de ce monument de données précises (illustrations, descriptions) concernant l'état dans lequel il a été découvert et, ensuite, en raison du fait que le corridor était découvert partiellement détruit et que sa couverture n'a pas été retrouvée (Tonkova, 1994, p. 12).

(ou l'absence) de mortier en général, et celui de terre plus spécifiquement, doit être perçue comme une question de méthodologie de construction plutôt que d'être considérée comme pouvant indiquer une étape quelconque dans le développement évolutif de l'architecture de ces monuments. En effet, la structure des deux monuments de Ravnogor (fig. 57), qui ne comporte aucun mortier, a été érigée en plaquettes de pierre dont les surfaces relativement régulières se prêtent naturellement à l'agencement de ces premières en assises plus ou moins régulières. Les formes et les tailles irrégulières des moellons et des pierres de rivière utilisés dans la construction d'autres monuments ou dans celle de leurs manteaux nécessitent, quant à elles, l'emploi de mortier dont le rôle est d'assurer la cohésion de la structure, à défaut de la présence d'une friction suffisante entre les différents éléments de pierre.

#### 4.1.2.2 Chaux

D'après les observations superficielles faites par les archéologues en ce qui a trait aux types de mortiers employés dans les structures des monuments thraces sous tumulus, on a constaté que la chaux – « matériau obtenu par la calcination de calcaires » (voir Ginouvès et Martin, 1985, p. 45) – était utilisée surtout en tant qu'enduit de base (ou couche inférieure) pour les peintures murales (entre autres, Kazanlûk – Mikov, 1954, p. 7 ; Kaloyanovo – Čičikova, 1969, p. 51 ; Mŭglij – Getov, 1988, p. 14), comme liant dans les structures en briques cuites (entre autres, *Popova Mogila* – Kitov, 2005c, p. 40), ou encore comme enduit des structures en moellons (*Kesteleva Mogila* – Kitov, 2005c, p. 42). Dans les deux cas, le mortier était obtenu par le mélange de la chaux avec du sable (Tsvetanova et Getov, 1970, p. 10), dans le cas des peintures murales, de la poussière de marbre y était également ajoutée (Mikov, 1954, p. 7 ; Kitov, 2002b, p. 22 ; 2006a, p. 120), en proportions qui n'ont pas été étudiées en ce qui a trait aux monuments thraces.

L'enduit de chaux était également utilisé dans certains monuments en tant que couverture des sols (notamment Alexandrovo, *Griffons*<sup>52</sup>, *Šoušmanets* – Kitov, 2005c, p. 14, 23, 26 ; *Kesteleva Mogila* – Dimitrova, 2005b, p. 258 ; Mŭglij – Getov, 1988, p. 14 ; Philipovo – Botušarova et Kolarova, 1961, p. 287 ; *Rošava Mogila* près de Starosel – Paunov, 2002, p. 83 ; une des pièces du « Temples aux lions » de *Zhaba Mogila* – Kitov, 1979, p. 12), ou pour recouvrir les lits de pierre (Kitov, 2005b, p. 23), notamment lorsque ceux-ci étaient composés de moellons (*Helvetsia*), ou simplement en tant que liant dans la structure de ces lits. Des « retouches » de « pâte de chaux » (Pirovska, 2011, p. 22) ont également été identifiées dans la pièce circulaire du monument de Bratya Daskalovi, mais elles n'ont pas été décrites et leur nature ne peut pas être établie sur la base de la publication. Du remplissage en ce qui semble avoir été un mortier de chaux pourrait également avoir été employé dans un joint entre un des murs et la couverture de l'antichambre du monument de Bratya Daskalovi (Nehrizov et Pŭrvin, 2011, p. 54), alors que du mortier de chaux a été utilisé pour remplir les joints entre les blocs de la couverture du monument de Philipovo, mais cette fois à l'extérieur, sur la face externe de la structure (Botušarova et Kolarova, 1961, p. 286).

Qu'il soit coloré ou pas, lorsqu'il sert d'enduit des murs à des fins plus ou moins esthétiques, comme dans le cas des décorations architecturales en relief du monument *Helvetsia* (fig. 25, voir aussi *supra*), l'enduit de chaux était déposé sur les murs en plusieurs couches au nombre variable. Alors que des études sur le nombre de couches employées et sur leur composition chimique n'ont pas été publiées et ne semblent pas avoir été menées, l'archéologue Kitov (2005b, p. 21) a suggéré que les « deux ou trois couches » d'enduit de chaux et de poussière de marbre qui recouvraient les murs du monument *Šoušmanets* indiqueraient que cette construction avait été utilisée pendant une longue période. À la lumière du fait que tous les enduits antiques, tout comme les enduits actuels, étaient composés de plusieurs couches (pouvant compter dans la dizaine) dès leur première application, c'est-à-dire sans compter les éventuelles

---

<sup>52</sup> En ce qui a trait à l'enduit du sol du monument *Griffons*, il semble que ce premier faisait partie d'un aménagement antérieur et qu'il a été couvert par les dalles de pierre qui composaient le niveau du sol du monument lors de sa découverte par les archéologues (voir Dimitrova, 2005a, p. 112).

ré-applications (qui n'étaient pas nécessairement effectuées sur l'enduit déjà présent, sous la forme de couches additionnelles, comme on procéderait actuellement en peignant une pièce), cette interprétation de la part de Kitov des couches de l'enduit couvrant les murs du monument *Šoušmanets* est, dans l'absence de toute analyse détaillée, inadmissible.

#### 4.1.2.3 Stuc

La présence de stuc – mortier de chaux ou de plâtre auquel est mélangée de la poussière de marbre (voir Ginouvès et Martin, 1985, p. 50) – dans les matériaux employés dans les monuments thraces est rarement explicitée dans les publications portant sur ces derniers (pour quelques exemples d'exceptions voir Botušarova et Kolarova, 1961, p. 295 ; Čičikova, 1969, p. 48 *et passim* ; Tsvetanova et Getov, 1970, p. 10 *et passim* ; Čičikova, 1988, p. 136 *et passim* ; Getov, 1988, p. 13 *et passim* ; Kitov, 2002a, p. 56 ; Nehrizov et Pürvin, 2011, p. 46, 49 ; Tonkova et Ivanov, 2011, p. 16). Le mortier présent dans le stuc – chaux ou plâtre – est identifié explicitement tout aussi, sinon plus, rarement.

Le concept même du stuc en tant que matériau qui peut être coloré semble avoir échappé à certains chercheurs qui le mentionnent en tant que type de décoration particulière. Par exemple, Čičikova (1988, p. 142) note que la décoration de la pièce « principale » du monument *Ginina Mogila* imitait l'architecture d'une « demeure riche » au moyen d'éléments architecturaux « réels », de stuc et de peinture. Cet exemple suggère que le stuc a été apprécié par le chercheur pour ses qualités plastiques qui permettent son modelage en relief, plutôt qu'en tant qu'enduit. Dans de tels cas, il aurait été plus adéquat de parler de mortier de plâtre que de stuc.

#### 4.2.2 Terre compactée (monuments non-construits)

En territoire gète, au nord-est du territoire thrace décrit dans cette étude, une nécropole plane a été découverte près de la ville de Brăilița (département de Brălia, Roumanie de l'est). Une des sépultures de cette nécropole, la tombe № 8, représentait un monument taillé dans le loess comprenant un corridor auquel menait « un puits de descente » et qui donnait accès à une chambre funéraire (Turcu, 1978, p. 167). La tombe contenait les restes d'une crémation recouverts par des fragments provenant d'un contenant en argile de « grandes dimensions ». La nécropole de Brăilița a été datée du IV<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> s. av. n. è.

Des tombes similaires et datées de la même époque ont également été découvertes au sud du Danube, en Bulgarie du nord-nord-est, dans la région de Rusé (Stančev, 1989 ; 1994). Au centre d'un tumulus situé dans le terroir du village de Koprivets les fouilleurs ont découvert une structure composée d'un puits de forme rectangulaire creusé à une profondeur de 1,30 m dans le terrain naturel, dont les parois ont été recouvertes de moellons sans liant. Le sol du puits était couvert de dalles de pierre.<sup>53</sup> D. Stančev (1994, p. 173) est d'avis que dans l'espace délimité par le puits avait été érigé une structure en bois – la tombe proprement dite. Celle-ci aurait été composée de deux pièces – une antichambre et une chambre funéraire. L'axe longitudinal du puits est orienté à 15° à l'est du sud absolu, dans une direction nord-ouest – sud-est.<sup>54</sup> Dans le puits ont été trouvés les restes d'une déposition du défunt dans une direction nord-sud avec la tête au nord. La sépulture de Koprivets a été datée d'après les artefacts qui y ont été trouvés (Stančev, 1989), ainsi que par analogie avec d'autres sépultures qui seraient similaires (Stančev, 1994, p. 173-174).

#### 4.2.3 Pierre

Différents types de roches ont été utilisés pour l'obtention des blocs ou des moellons employés dans les structures de monuments thraces sous tumulus. L'emploi d'un type de roche plutôt que d'un autre semble avoir été influencé plutôt par la disponibilité du matériau que par d'autres considérations. Le calcaire (entre autres, Balčik – *Taoušan Yuk*, Borovo [fig. 6], Bratya Daskalovi [fig. 7], Dolno Loukovo, Ivansky [fig. 31], Kaloyanovo [fig. 33], Kirklareli [fig. 36], Loveč, *Nedkova Mogila* [figs. 46-48], *Sašova Mogila*, Sboryanovo - tumulus № 13, Staroselka – dép. de Šumen, Sveštari, *Rošava Mogila*, Varna) et le grès (entre autres, Pûrvenets, Ravnogor, Yankovo [fig. 30], *Zhaba Mogila* [fig. 69], ainsi que le dallage du sol du monument № 1

---

<sup>53</sup> Dans la publication de 1989 (Stančev, 1989) de la trouvaille, la tombe est simplement décrite en tant que « puits ». Il n'y est pas question des murets en moellons tapissant les parois du puits, ni d'autres éléments structurels.

<sup>54</sup> Dans la publication de 1989 de cette découverte (Stanchev, 1989), ce sont les restes du squelette du défunt qui sont décrits comme orientés dans cette direction, alors que dans la publication de 1994 (Stanchev, 1994), cette orientation est évoquée uniquement dans la description du « monument » dans lequel ce dernier a été découvert. Si nous écartons la possibilité d'une erreur de la part de l'auteur, nous pourrions conclure que le corps du défunt avait été déposé dans la sépulture parallèlement à l'axe longitudinal de cette dernière.

d'Ivansky) sont les matériaux les plus répandus, mais des constructions en granite (Dolno Izvorovo) ou en marbre (Propūda) ont également été érigées. Les structures incorporant des blocs de différents types de roches ne sont pas rares : calcaire et marbre (pièce principale du monument de Dolno Izvorovo), calcaire et granite (*Nedkova Mogila*), calcaire et grès (Ivansky), granite et marbre (*Miškova Niva*), grès et granite (Starosel – tumulus № 4 [*Rošava Mogila* ou Staro-novo-selo], seconde construction dans le tumulus *Zhaba Mogila*) ou calcaire, granite et tuf (*Četinyova Mogila*). Seulement quelques-uns de l'ensemble des monuments thraces sous tumulus connus à ce jour ont été entièrement érigés en tuf volcanique : Černičino et deux monuments de Madjarovo, tous les trois érigés dans le sud de la Bulgarie, dans un rayon de 4 km (voir Nehrizov et Tsvetanova, 2008).

Il arrive également que des blocs d'un même type de pierre, mais de couleurs naturelles différentes, soient employés dans un même ensemble architectural, voire dans la structure d'un même mur. Par exemple, la pièce principale du monument *Sašova Mogila* a été érigée en blocs de calcaire blanc, noir, rouge et vert, positionnés aléatoirement, sans former un schéma chromatique particulier. Des types de calcaire différents étaient également utilisés dans la structure du monument *Ginina Mogila* – du calcaire blanc, dense, et du calcaire jaunâtre poreux.

Souvent, certains éléments ou composantes des monuments sont en matériau différent de celui employé dans les structures de ces derniers. Tel est notamment le cas des éléments en marbre, dont les portes (*Golyama Kosmatka*, *Manyov dol*) et les lits (Kirklareli).

Le mélange de différents types de roche ou de blocs de différentes couleurs (qu'ils soient d'un même type de roche ou de types différents) ne semble pas avoir été fait, dans aucun des cas, dans un but ornemental, ni même de façon préméditée. Les données suggèrent que le choix de matériaux dépendait avant tout de la disponibilité « locale », même lorsque l'approvisionnement en ces matériaux impliquait un transport sur des distances relativement longues.

#### 4.2.3.1 Moellons

Le terme « moellon » est employé dans la présente étude pour désigner tout matériau (ou composante) en pierre « n'ayant pas subi un travail de taille destiné à mettre en contact dans l'appareillage des faces planes ou des arêtes » (Besenval, 1984, p. 20). Nous avons choisi de ne pas adopter, ni d'adapter, la définition de ce terme offerte par Ginouvès et Martin (1985, p. 55-56)

en raison de sa complexité – amenée notamment par les différents types de moellons distingués par ces auteurs – qui ne peut pas trouver d’application pratique en ce qui a trait aux monuments thraces. En effet, les matériaux « bruts » employés dans les structures de ces monuments ne présentent pas une grande diversité (du moins au stade actuel de la recherche portant sur le sujet ou, plus précisément, au niveau de détails inclus dans les publications des monuments) qui nécessiterait une distinction entre « moellon brut », « moellon à face de parement travaillé », « moellon travaillé sur plusieurs faces », « moellon-brique », etc. Nous pouvons, néanmoins, distinguer dans les monuments thraces comportant des structures en moellons l’emploi de *cailloux* de tailles différentes (les grandes pierres étant souvent désignées par « blocs de pierre » dans les publications en langue bulgare, voir *Lexique*) et de *plaquettes de pierre*. La différence entre ces deux types de moellons se trouve, dans le contexte des monuments en question, uniquement au niveau de l’obtention du matériau premier : dans le cas des cailloux, ceux-ci peuvent être disponibles à même le site de construction et le résultat final des éléments architecturaux qu’on peut obtenir avec des structures en cailloux est généralement très limité (aux murs et murets verticaux et aux amas ou manteaux de pierre) ; les plaquettes de pierre sont, par contre, un matériau qui permet la construction d’éléments architecturaux relativement complexes, notamment par la technique d’encorbellement, et permettent, de plus, l’obtention d’assises relativement régulières, surtout lorsqu’un liant (habituellement du mortier en argile) et des éléments de remplissage (petits cailloux, tessons de céramique) sont incorporés à la structure.

Peu de monuments thraces sous tumulus datés entre le V<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> s. av. n. è. entrent dans ce groupe, car, malgré l’emploi très répandu des structures en moellons, peu de constructions sont entièrement érigées en ce matériau. Néanmoins, des exemplaires ont été découverts un peu partout en territoire thrace, des Rhodopes de l’est (Ravnogor, voir fig. 57) à la plaine danubienne (Topčii), en passant par la plaine thrace occidentale (Brestovitsa, voir fig. 8), par les piedmonts nord-est de la *Stara Planina* (Vrani Kon, voir figs. 74 et 75) et par la côte ouest de la mer Noire (Kaliakra). Il s’agit de monuments de plans variés – circulaire avec passage de plan rectangulaire pour les constructions de Ravnogor et de Kaliakra, carré ou rectangulaire pour celles de Brestovitsa, de Smyadovo, de Topčii et de Vrani Kon (voir aussi Guinev, 1999) –, les structures desquels sont composées de plaquettes de pierre (provenant de gisements présentant une forte

stratification) – Ravnogor et Vrani Kon – ou de moellons à la forme et aux dimensions variées – Brestovitsa et Topčii.

Dans la majorité des cas, les constructions en moellons ont comporté des couvertures obtenues par encorbellement – des coupoles dans les cas des monuments de Brestovitsa et de Ravnogor –, présentant des assises irrégulières et comportant un liant en mortier de terre. Néanmoins, des structures en moellons aux dimensions considérables semblent avoir été érigées sans l'aide de liants. Tel est le cas des deux monuments de Ravnogor, dont les pièces de plan circulaire présentent les plus grands diamètres connus pour ce type de construction en territoire thrace (5,34 m et 5,40 m ; voir fig. 57) ; ces monuments ont été construits en plaquettes de pierre aux dimensions variées, directement sur le terrain rocheux, sans l'emploi de tout type de liant (voir Kitov, 1986, p. 103 ; 1989, p. 29).<sup>55</sup>

Il faut noter dans cette partie de notre étude l'existence d'un cas particulier, voire unique : l'emploi de moellons (plaquettes de pierre) et de briques cuites dans une même structure. Il s'agit du monument de *Popova Mogila* (près du village d'Oryahovitsa, Bulgarie centrale) dont la structure des deux pièces est érigée sur une « base » en plaquettes de pierre qui compose plus de 2/3 de la hauteur des murs verticaux de l'antichambre et quelques assises seulement des murs verticaux de la pièce désignée de « principale » (voir Kitov, 2005c, p. 39-42 ; voir aussi fig. 53). Le passage de ce monument, composé de deux murs latéraux parallèles qui couvrent la longueur de l'entrée de l'antichambre à l'extrémité du tumulus, est entièrement construit en plaquettes de pierre. Cependant, au niveau de la façade du monument – le mur dans lequel a été aménagée la

---

<sup>55</sup> Deux constructions, découvertes non loin de la ville de Panagyurišté (centre-ouest de la Bulgarie, à l'ouest de la vallée de Kazanlúk), peuvent être ajoutées au nombre de monuments dont la structure est principalement en moellons, dont de larges plaques de pierre qui servaient notamment de couverture et en tant que « piliers » soutenant celle-ci (Theodossiev, 1994). Cependant, aucun objet n'a été découvert dans le contexte de ces « tombes » et leur datation du VI<sup>e</sup> – V<sup>e</sup> s. av. n. è. est trop conditionnelle – basée sur la découverte isolée d'un bracelet de bronze, trouvé dans le tumulus recouvrant une des deux constructions – pour qu'on puisse s'y fier. La datation de la seconde construction est obtenue par analogie à la première, sur la base de l'observation que sa structure est « plus précise » que celle qui caractérise la première tombe. Cette remarque est d'autant plus paradoxale, que l'auteur de la publication souligne préalablement le fait que la « primitivité » d'une structure n'est pas un indice de datation d'une construction (Theodossiev, 1994, p. 1).

baie principale donnant accès à ce dernier – les plaquettes de pierre sont très habilement entrelacées aux briques qui forment le cadre virtuel de l'entrée. Kitov (2005c, p. 42) a interprété « le mélange des deux matériaux de construction », la brique cuite et les moellons, comme le signe d'une « phénomène plus ancien » que l'emploi exclusif de la brique cuite, qu'on a constaté à l'endroit des monuments de Kazanlŭk et *Sarafova Mogila*, ce qui lui permet de dater le monument *Popova Mogila* (figs. 50-53) de la première demie du IV<sup>e</sup> s. av. n. è., soit quelques décennies avant « l'emploi de la brique cuite par les thraces après le milieu du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. » (Kitov, 2005c, p. 41).

Le mur de moellons du passage du monument en briques cuites *Kesteleva Mogila*, dont la structure comportait un mortier de terre, était enduit également de terre (Dimitrova, 2005a, p. 260). Cet enduit aurait été fortement brûlé lors d'un incendie qui aurait eu lieu dans le passage du monument, comme en témoigneraient les morceaux de charbon qu'on y a trouvé, ainsi que la cuisson de l'enduit lui-même.

#### 4.2.3.2 Blocs taillés

Le granite semble avoir été employé rarement dans la construction des monuments thraces, probablement en raison de sa grande densité. Le monument à coupole de Dolno Izvorovo (Nehrizov et Pŭrvin, 2011) a été construit entièrement en blocs de granite soigneusement taillés, outre les murs de son passage qui ont été érigés en pierre brute. Du granite a été utilisé dans le monument sous le monticule *Nedkova Mogila*, dans la couverture du sol de son antichambre et de sa pièce unique, ainsi que pour la couverture du monument, alors que le reste de la structure est composé de blocs de calcaire (Dimitrova, 2005c, p. 187, 188). L'unique pièce du monument du Tumulus № 4 de Starosel a également été érigée en blocs de granite taillés (Kisyov, 2001, p. 24). D'après Kisyov, sa façade incorpore dans sa structure trois types de pierre : du granite, du calcaire et des « pierres de rivière ». Le rapport spatial entre ces trois types de pierre n'a pas été détaillé par l'auteur de l'étude de ce monument, mais nous pouvons déduire (notamment grâce à la description complète du monument, mais aussi sur la base des images publiées de celui-ci, voir Kisyov, 2001, fig. 27) que les pierres de rivière faisaient, en fait, partie du manteau de pierres qui recouvrait le monument. Il est possible que les blocs de calcaire aient été employés dans ces parties de la façade qu'on prévoyait cacher avec le remblai du tumulus ; aucun enduit ayant pu

cachez les différences entre les types de roches n'est mentionné dans la publication. L'insuffisance en matériaux pourrait également expliquer la variété observée dans les types de roche présents dans la structure de la façade. Une telle interprétation des données s'accorderait bien avec l'hypothèse proposée par l'architecte Vasileva (2005) qui veut que les monuments aient été planifiés et construits à partir de la pièce principale vers l'« extérieur ».

Dans d'autres cas, par contre, l'hypothèse sur l'ordre de construction des différentes composantes des monuments thraces serait insuffisante pour expliquer l'emploi de différents types de matériaux ou, plus précisément, de différents types de roches. Par exemple, des blocs de pierre de différentes couleurs – blancs, rouges, noirs, verts – et provenant de différents types de roches – calcaire et granite – ont été employés dans la structure de l'antichambre et de la pièce principale du monument du tumulus *Sašova Mogila* (Kitov, 1996b, p. 10, 12, fig. 7). L'appareil irrégulier des murs indique que certains de ces différents blocs de pierre – ceux qui diffèrent de la majorité – étaient probablement du matériau réutilisé. L'absence d'enduit suggère, de plus, que la variété chromatique des différents blocs et l'irrégularité de l'appareillage des murs ne gênait pas le(s) propriétaire(s) du monument. Kitov (1996b, p. 12) interprète les deux cavités symétriquement disposées dans les murs latéraux de la pièce principale, des deux côtés de son entrée, comme ayant eu pour rôle de recevoir les bouts d'une poutre qui aurait pu supporter un voile.

#### **4.2.4 Briques**

##### *4.2.4.1 Briques cuites*

La brique cuite, qui apparaît dans l'architecture thrace au cours du V<sup>e</sup> s. av. n. è. (voir Čičikova, 1957 ; Stoyanova et Popov, 2008) est un autre des matériaux présents dans les structures des monuments thraces sous tumulus. De l'ensemble de ces monuments, dont le nombre approximatif approche la centaine, seulement sept ont été construits en briques cuites et, ce qui plus est, la majorité d'entre eux ont été découverts dans une région relativement limitée – la vallée de Kazanlŭk. Cinq de ces sept monuments en brique cuite – Kazanlŭk (fig. 34), les deux monuments de Koprinka (fig. 38), celui de *Kesteleva Mogila* (fig. 35) et celui de *Račeva Mogila* (fig. 56) – tous deux datés de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. (voir Kitov et Dimitrova, 2005,

p. 153) – ont des pièces qui étaient jadis couvertes de coupoles, alors que les couvertures des deux autres monuments – celui de Mŭglij et celui d'Oryahovitsa – étaient en voûte dièdre (ou oblique) obtenue par l'encorbellement des assises supérieures.<sup>56</sup> Les coupoles des pièces de plan circulaire des autres cinq monuments, toutes complètement détruites à l'exception de celle du monument de Kazanlŭk découvert intact, avaient été obtenues de la même façon – par l'encorbellement continu vers le centre des assises de leurs murs.

L'aspect probablement le plus intrigant dans la structure de ces monuments est le fait que les briques dont elle est composée sont segmentées (Čičikova, 1957, p. 133 et suiv.). Trois types de briques cuites segmentées ont été découverts en territoire Thrace : (1) des briques arquées<sup>57</sup> – à la face concave et au dos convexe et dont les axes des côtés droits convergent, (2) des briques à la face oblique et (3) des briques arquées à la face oblique. Il existe également des briques rectangulaires non-segmentées. Ce dernier type de briques peut prendre des dimensions variées. Les briques rectangulaires du *dromos* du monument № 1 (du tumulus № 2 de la même nécropole)<sup>58</sup> mesuraient 0,39 x 0,40 x 0,09 m et 0,39 x 0,20 x 0,09 m, alors que celle du *dromos* du monument du tumulus № 3 de Koprinka mesurent, par exemple, 0,47 x 0,37 x 0,075 m (Čičikova, 1957, p. 133, 134). Les briques segmentées arquées provenant des pièces circulaires de deux monuments ont des dimensions plutôt identiques – 0,45 x 0,35-0,27 (face et dos) x 0,07 m pour le monument № 1 et 0,45 x 0,372-0,282 x 0,075 m et 0,42 x 0,31-0,23 x 0,065 m pour le second monument.

Les formes segmentées des briques cuites ne sont pas sans rappeler le démaigrissement des faces internes des blocs de pierre des monuments maçonnés. Bien entendu, à la différence de ces blocs de pierre dont le démaigrissement s'est vraisemblablement fait sur place, les briques cuites étaient préformées – on leur donnait leur forme finale avant la cuisson (Čičikova, 1957, p. 140). Ce fait suggère que les monuments en brique cuite étaient soigneusement planifiés,

---

<sup>56</sup> Une des trois pièces du monument de Mŭglij a probablement comporté une couverture en matériau périssable dont la composition et la forme ne sont pas connus. Voir Tsenova et Getov, 1973.

<sup>57</sup> « Segmentées » dans Čičikova, 1957.

<sup>58</sup> Les briques provenant de la pièce de plan circulaire du monument № 1 de Koprinka ont été recyclées dans deux sarcophages en briques cuites construits dans le même tumulus (Čičikova, 1957, p. 133-135, illustrations 2. 3 et 4).

notamment ceux comportant des coupoles, puisque chaque brique composant celles-ci avait une place plus ou moins précise dans la structure finale. Néanmoins, la brique ayant fort probablement été un matériau beaucoup moins dispendieux à produire que, par exemple, le bloc de marbre taillé (cependant, il ne faut pas oublier les coûts matériels de la cuisson), le remplacement de certains éléments ou parties de la structure des monuments en briques cuites, voire la restructuration complète de tels éléments, ne devait pas poser de problèmes majeurs pour les architectes et/ou pour les travailleurs.

#### 4.2.4.2 Briques crues et adobe

Comparativement à la pierre et à la brique cuite, la brique crue (qui diffère de la brique par son contenu élevé de paille et par le fait qu'elle n'est pas cuite, mais seulement séchée, voir Čičikova, 1957, p. 129) n'est pas un matériau de construction répandu dans l'architecture des monuments thraces sous tumulus. Il n'est pas pour autant absent de l'architecture thrace (ou en territoire thrace) en général, notamment à partir du V<sup>e</sup> s. av. n. è., probablement sous une influence hellénique (pour un aperçu de l'emploi de la brique crue dans l'architecture thrace préromaine voir Stoyanova et Popov, 2008). Outre son usage dans l'architecture funéraire (*infra*), l'adobe était employé, en association avec d'autres matériaux, notamment à la pierre, dans les constructions militaires – fortifications à Cabylé, à Pernik et à Pistiros – et dans l'architecture urbaine – à Seuthopolis (voir aussi Čičikova, 1991, p. 61, 64, 65), à Pistiros, à Philippopolis (Balabanov, 1986, p. 51) et dans d'autres agglomérations.

Malgré sa rareté relative dans l'architecture funéraire thrace, la brique crue a été généreusement employée dans la structure d'un monument construit en dalles et blocs de pierre bruts, découvert près du village de Roujitsa (municipalité de Bolyarovo, Bulgarie du sud-est), daté du V<sup>e</sup> s. av. n. è. (Agre, 2005b). Outre pour la fabrication du lit aménagé dans sa pièce principale, la brique crue a été employée dans les assises supérieures du corridor, derrière le parement en plaquettes de pierre de l'antichambre, en tant que parement des piédroits de l'entrée de la pièce principale et, possiblement, dans certaines parties de la façade du monument.

L'usage de la brique crue a également été attesté dans la structure du monument de Gagovo (département de Tŭrgovišté, Bulgarie du nord-est). Deux étapes de construction ont été identifiées pour ce monument par les archéologues, dont la seconde semble avoir inclus

l'aménagement d'une façade monumentale (du moins en termes de dimension), large de près de 10 m, entièrement composée de briques crues. Une ouverture dans cette façade donnait accès à un corridor dont les murs et la couverture étaient également construits en briques crues (sur le monument de Gagovo voir Rusev et Stoyanova, 2010, p. 210-211).

De la brique crue a également été utilisée dans le contexte du monument de Philipovo (Botoušarova et Kolarova, 1961), mais pas directement dans la structure de celui-ci. Des fragments d'adobe ont été découverts dans le remblai d'une « allée » qui menait de l'entrée du monument jusqu'à un piédestal de pierre découvert à une certaine distance devant la façade de ce dernier, dans le remblai du tertre. De plus, l'antichambre du monument a été entièrement remplie de briques crues, sur une profondeur de sept assises doubles (chaque assise étant composée de deux briques ; la hauteur du remplissage n'est pas donnée). La présence des fragments d'adobe dans l'« allée » qui menait au piédestal a été interprétée comme un indice suggérant que cette voie était revêtue de briques crues (Stoyanova et Popov, 2008, p. 344). Cependant, dans la publication originale du monument, sur laquelle l'hypothèse de Stoyanova et Popov a été basée, il est précisé que les morceaux d'adobe ont été découverts dans le remblai de l'« allée » (Botoušarova et Kolarova, 1961, p. 281). Ce fait indique qu'il pourrait s'agir plutôt de fragments provenant du remplissage en briques crues de l'antichambre du monument qui ont été dispersés dans l'« allée » lors de pénétrations dans la construction après la condamnation de son entrée (par les assises de briques empilées dans son antichambre). Cette hypothèse semble appuyée par la découverte dans le remblai de l'« allée », avec les fragments d'adobe, d'ornements dorés (Botoušarova et Kolarova, 1961, p. 281), vestiges probables du dépouillement de la tombe de son contenu. Des fragments d'adobe similaires ont également été trouvés dans le corridor endommagé du monument d'Alexandrovo, laissant croire que son sol était couvert de briques crues (Petrov, 2001)

#### **4.2.5 Bois (charpente)**

Très peu de vestiges de bois ont été conservés afin de permettre la reconstitution des structures qui auraient été composées de ce matériau. Cependant, dans quelques cas, les indices indirects de la présence de charpentes sont indéniables et souvent éloquentes. Tel est, par exemple, le cas de la découverte de tuiles dans le remblai de quelques tumuli, au-dessus des entrées principales des monuments. Malheureusement, l'approche (également qualifiée de « méthode »)

mécanisée de fouille et le fait qu'on ne s'y attendait pas à les y retrouver a causé la destruction de ces structures dans tous les cas où elles étaient présentes, mais les vestiges permettent, grâce aux éléments retrouvés – les fragments de tuiles – d'identifier aisément leur nature.

Ainsi, le monument *Griffons* comportait au niveau de son entrée principale – à la fin de son passage découvert en moellons – un toit en auvent couvert de tuiles plates à couvre joints (Kitov, 2003b, p. 17). Il est clair sur les photographies publiées de cette couverture que sa brisure nette (Kitov, 2008b, figs. 153, 154) a été causée par une pelle mécanique. Quoi qu'il en soit, il est fort probable que ce toit en auvent comportait une substructure en bois sur laquelle reposaient les tuiles.

La présence de fragments de tuiles dans le passage du monument *Kesteleva Mogila* a porté les chercheurs à croire que ce premier comportait une structure en poutres de bois qui supportait une couverture en tuiles (Dimitrova, 2007, p. 259, 260). Les vestiges de bois carbonisé ont également été trouvés au niveau du sol du passage, sous la forme d'une ligne irrégulière, longue de 1,80 m, parallèle au mur est de ce dernier (le monument ayant été orienté vers le sud). Cet élément pourrait confirmer la supposition qu'une couverture en poutres de bois et en tuiles était aménagée sur le passage, mais le contexte archéologique découvert dans ce dernier – les restes d'un cheval et les vestiges d'un feu probablement contrôlé – rend l'interprétation du bois carbonisé difficile. Il pourrait, en effet, s'agir des vestiges d'une pratique rituelle liée aux restes de l'équidé, plutôt que des débris d'une couverture en bois.

### **4.3 STRUCTURES ET PLANS**

Les monuments funéraires thraces sont des constructions relativement complexes. Ils sont composés de plusieurs éléments architecturaux à la base similaires d'un monument à l'autre, mais aussi très variés en ce qui a trait aux détails de leur exécution, de leur décoration et des matériaux utilisés. Outre leur pièce principale (appelée aussi « pièce centrale » ou « chambre funéraire »), ils comportent des pièces auxiliaires, des passages ou corridors, des façades et des entrées monumentales et des krépis. Mais la véritable complexité de ces monuments ne réside pas tant dans le nombre des éléments architecturaux qu'ils comprennent ou dans la forme que ces derniers

peuvent prendre. En effet, les composantes que nous venons d'énumérer semblent suivre des règles de « présentation » bien strictes ou, du moins, une tendance dominante, sans exceptions :

- (1) ils sont toujours alignés (plus ou moins précisément) sur l'axe central de l'entrée de la pièce principale ;
- (2) la pièce principale est habituellement située à la fin de cet arrangement axial – elle ne débouche pas vers d'autres pièces ;
- (3) un corridor ou une autre pièce mène à la pièce principale ;
- (4) ce corridor ou cette pièce est précédé d'une entrée ou d'une façade monumentaux.

Bien entendu, il existe des exceptions à ces tendances. Ruseva (2002) a noté les différences au niveau des plans entre ce qu'elle a identifié comme étant différents types de monuments, notamment la présence ou l'absence de pièces additionnelles (à la pièce principale) et la présence ou l'absence du corridor ou passage. Cependant, ces occurrences – les monuments sans pièces additionnelles ou sans corridors – représentent, nous l'avons dit, des exceptions peu nombreuses. La véritable complexité de la composition des monuments funéraires thraces n'est pas inhérente à ces derniers, mais semble émaner, paradoxalement, du vocabulaire employé dans la description et dans l'interprétation de leurs composantes.

Étant donné le problème (majeur) que pose l'emploi de définitions intuitives et implicites en ce qui a trait aux composantes des monuments funéraires thraces, il est étonnant de constater que seulement deux « terminologies » (ou deux vocabulaires) systématisés ont été proposés depuis le début de l'étude de ces constructions et que, de plus, ces vocabulaires ont été tous deux publiés au XXI<sup>e</sup> siècle. Dans ce qui suit, nous présenterons les vocabulaires de l'architecte bulgare M. Ruseva (2000) et de l'archéologue roumain V. Sîrbu (2003), notamment la terminologie liée à l'architecture des monuments funéraires, dans le but de déterminer si elle est adéquate pour l'étude de ces derniers et, dans le cas d'une réponse négative, d'en éclaircir et résoudre les problèmes. Cette démarche représente une étape essentielle pour notre étude, car elle nous permettra de définir clairement (et empiriquement) son objet et nous ouvrira la voie pour l'analyse des différentes composantes de ces monuments, qui seront dorénavant étudiés sur la base de définitions optimales à cette fin.

### 4.3.1 Krépis

Les krépis – murs de ceinture (ou mur de soutènement) comportant souvent plusieurs assises de blocs de pierre bruts ou taillés – associées à des monuments construits sous tumulus sont plutôt rares en territoire thrace. Alors que parfois les murs flanquant l'entrée de certains monuments poursuivent leur cours dans l'intérieur des tumuli à une distance inconnue, ce qui a poussé certains chercheurs à les qualifier de *krépis* (Tonkova, 2010), seuls trois monuments thraces érigés sous tumulus comportent des murs de ceinture dont le cours circulaire complet a été attesté : le monument de *Mal-Tépé* (près du village de Mezek, Bulgarie du sud), celui de *Četinyova Mogila* (près du village de Starosel, Bulgarie centrale, voir fig. 11) et celui du *Grand tumulus* (situé près de la ville de Malko Tŭrnovo, Bulgarie du sud-est).

La taille de certaines de ces ceintures de pierres a poussé les chercheurs à leur associer l'épithète « monumentale » (Ruseva, 2002, p. 97). La krépis la plus imposante associée à un monument thrace est probablement celle entourant le grand tumulus nommé *Četinyova Mogila*, haut de 17 m et d'un diamètre de 75 m<sup>59</sup>, également nommé tumulus № 5, de la nécropole située dans les terroirs des villages de Starosel et de Mŭtenitsa (municipalité de Hisarya, Bulgarie centrale), au nord de la ville de Plovdiv (Kisyov, 2001, p. 20). En effet, cette krépis (fig. 11) est longue de 241 m et présente une hauteur maximale conservée de 3,50 m, sur sept assises, mais cette hauteur aurait atteint originellement les 5 m (Kitov, 2002c, p. 7). Le monument entouré par cette krépis, et portant le nom du tumulus qui le recouvre, a été daté du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. L'archéologue Kitov (2005d, p. 93) semble être d'avis que la krépis entourant le monument sous le tumulus *Četinyova Mogila* était volontairement remblayée avant ou lorsque l'accès au monument avait été obstrué. Si tel a été le cas et si ce geste a été posé dans la volonté de préserver le monument dans l'anonymat, il n'aurait pas été nécessaire de « compléter » la krépis à l'endroit où elle était interrompue par l'escalier monumental (voir Kitov, 2005g, p. 93). L'érection d'un

---

<sup>59</sup> Kitov (2002a, p. 50) estime le diamètre du tumulus à près de 90 m et sa hauteur à près de 20 m. La générosité de ces estimations pourrait être due au fait que le tumulus a été érigé sur une colline naturelle, fait qui rend toute estimation de la taille de ce premier dangereusement approximative.

mur à cet endroit pourrait indiquer que, alors que l'accès au monument avait été barré, la krépis et, possiblement, le monument étaient encore visibles (à l'image des tumuli étrusques avec krépis) ou que ce mur, tout comme la krépis, devait jouer un rôle de soutènement après que l'escalier et le passage vers l'entrée du monument avaient été remblayés.

La krépis du monument enfoui sous le tumulus *Mal-Tépé* peut également être qualifiée de « monumentale », monumentalité qui lui a valu son existence. Malgré le fait qu'il a complètement disparu depuis la découverte du monument, probablement recyclé à travers les âges en matériau de construction par les habitants locaux, les vestiges de ce mur de ceinture étaient encore visibles au moment de son examen par les archéologues (Filov, 1937, p. 7) indiquaient qu'il devait être large de 5 m et que sa structure représentait deux parements qui maintenaient en place un remplissage et qui soutenaient une couverture en dalles de pierre. Cette structure donnait à la krépis quelque peu l'aspect d'une banquette (voir Filov, 1937, fig. 3). Cet aspect lui est également conféré par le fait que le rapport entre sa hauteur et sa largeur est en faveur de cette dernière.

Tout comme dans le cas des tumuli sans monuments construits, on pourrait s'attendre à ce que certains des monticules qui contiennent de constructions puissent également recouvrir plus d'un cercle de pierres ou krépis. Au fait, un seul cas de murs de ceinture concentriques nous est connu en ce qui a trait aux tumuli recouvrant des monuments thraces : celui du *Grand Tumulus* de la région *Miškova Niva* (municipalité de Malko Tŭrnovo, département de Burgas), qui renferme deux krépis (Ruseva, 2002, p. 96-97). La première, dont le diamètre atteint les 25 m, est érigée en blocs de marbre local rangés en trois assises, présentant des faces externes rustiquées et des ciselures périmétrales. Une seconde krépis, présentant un diamètre de 17 m et construite en blocs bruts de granite, a été découverte vers l'intérieur du tumulus. La présence de plusieurs krépis sous un même monticule porte les chercheurs à croire qu'il s'agit des vestiges de différentes phases de construction d'un même complexe architectural. Ainsi, en ce qui a trait aux krépis concentriques du *Grand Tumulus* de *Miškova Niva* (fig. 43), Ruseva (2002, p. 104) est d'avis que le cercle en granite faisait partie d'un ensemble architectural qui représentait la première phase du complexe, à laquelle a succédé une seconde phase de construction durant laquelle a été érigé le cercle externe en blocs de marbre.

Comme nous l'avons vu précédemment, les tumuli couvrant des monuments maçonnés ne sont pas les seuls à comporter des krépis. Un nombre de tertres érigés sur des sépultures plus

simples étaient également entourés de murs de moellons, parfois concentriques. Toutefois, ce sont les tumuli contenant des dolmens – tombes mégalithiques à une ou à plusieurs pièces, souvent munies d'un corridor, relativement petites et étroites – qui sont le plus souvent pourvues d'une, parfois même de plusieurs, krépis (Fol, A. et Venedikov, 1976, p. 54). Il est important de souligner ce dernier fait – la présence de krépis concentriques entourant des tertres qui contenaient des dolmens – en raison des similarités qu'il affiche avec certains exemples de krépis concentriques entourant des monuments maçonnés (*supra*) et des sépultures simples sous tumulus. À la différence des krépis entourant les monuments maçonnés et les sépultures simples, celles associées aux dolmens sont généralement composées de grandes dalles de pierre ou de blocs bruts, couchés ou enfoncés dans le sol, et présentent des lacunes (probablement volontaires) dans l'enchaînement des cercles, c'est-à-dire que les pierres composant la krépis d'un dolmen pourraient être déposées à une certaine distance l'une de l'autre. Néanmoins, il a été suggéré que leur fonction était de contenir le remblai des tumuli – composé de terre, de terre et des pierres ou uniquement de pierres – couvrant les dolmens. Quant au fait que seule une fraction minime des tumuli contenant des monuments a présenté des krépis, il pourrait probablement être expliqué par la disparition des krépis de certains des autres tumuli. Un tel sort a été documenté par chance dans le cas du mur de pierres entourant le tumulus *Mal-Tépé*, encore présent en 1909 ; mur qui, malgré sa monumentalité et solidité, n'avait laissé presque aucune trace lors de l'examen du monument au début des années 1930 (Filov, 1937, p. 7). Il est toutefois peu probable que les krépis de tous les autres tumuli contenant des monuments soient disparues sans laisser de traces au moins dans quelques cas. Ce qui est plus probable est que les traces de ces krépis n'ont pas encore été trouvées ou que, ce qui nous amène à la case de départ, ces murs de circonférence sont encore plus rares dans le cas des tumuli contenant des monuments que dans celui des tumuli comprenant d'autres types de sépultures.

#### **4.3.2 Manteaux**

Un grand nombre de monuments (entre autres : Alexandrovo ; Balčik ; Banovo ; Ivansky [fig. 30] ; Kaloyanovo [fig. 33], Kazanlük [fig. 34], Koprinka [fig. 38], monument I de Krün [fig.

39], Loveč [fig. 41], Mŭglij [fig. 45], *Nedkova Mogila*, Philipovo, *Račeva Mogila* [fig. 56], *Rošava Mogila* [fig. 58], Roujitsa, Rozovets, Seslav [fig. 59], Varna [fig. 76], Vratsa, Yankovo)<sup>60</sup> comportent ce que les archéologues ont appelé des « manteaux »<sup>61</sup> de pierre (entre autres, Gergova, 1996, p. 4 ; Kisyov, 2001, p. 20, 24 ; Lazarenko, 2006, p. 226), appelés aussi « chemise[s] » (Čičikova, 1957, p. 132) ou, dans un cas probablement unique, « armure » de pierre (Tonkova et Ivanov, 2010, p. 11) ; leur construction en entier ou en partie terminée, ces monuments ont été recouverts d'une ou de plusieurs couches de moellons ou en plaquettes de pierre dont la forme et les dimensions varient d'un monument à l'autre. Parfois, tout ce qui reste des monuments est le manteau de pierres qui recouvrait jadis leur structure (Koprinka, Krŭn).

Ces manteaux ont été interprétés par certains chercheurs (Vasileva, 2005, p. 65-66 dans le cas du monument de Krŭn, voir aussi Ruseva, 2002, p. 119) comme la structure même du monument, dont les murs « continuent [vers l'extérieur, dans le remblai du tumulus] en manteaux de pierres », alors que d'autres (Domaratski, 1988, p. 79 et références) ont bien vu qu'il s'agit plutôt de manteaux recouvrant des structures « fantômes », érigées en matériaux périssables (monument de Krŭn) ou détruites (notamment la pièce circulaire du monument en briques cuites

---

<sup>60</sup> Alexandrovo – Kitov, 2001 (le manteau est mentionné uniquement par Petrov, 2002) ; Balčik – Ivanov, 2008 ; Banovo – Lazarenko, 2006 ; Ivansky – Atanasov et Nedelčev, 2002 ; Kaloyanovo – Čičikova, 1969 ; Kazanlŭk – Mikov, 1954 ; Koprinka – Čičikova, 1957 ; Krŭn – Getov, 1991 ; Loveč – Mikov, 1957 ; Mŭglij – Tsenova et Getov, 1973 ; *Nedkova Mogila* – Dimitrova, 2005 ; Philipovo – Botušarova et Kolarova, 1961 ; *Račeva Mogila* – Čičikova, 2007 ; Roujitsa – Agre, 2005 ; Rozovets – Kisyov, 2003 ; Starosel – Kisyov, 2001 ; Varna – Ruseva, 2002, p. 106 ; Vratsa – Nikolov, 1967 ; Yankovo – Dremsizova, 1955.

<sup>61</sup> Le terme « кожух » est généralement accepté dans la littérature en langue bulgare portant sur les monuments funéraires. Néanmoins, certains chercheurs (entre autres, Kisyov, 2001 ; Paunov, 2002) le placent parfois entre guillemets, tout en l'employant sans ces derniers dans une même publication, sans raisons apparentes. Ce fait pourrait trahir un certain inconfort avec le terme, mais aucun autre mot pouvant le remplacer n'a été explicitement proposé. Il faut également noter que cette notion n'est pas employée dans la littérature spécialisée en bulgare, ni dans la présente étude, dans le sens que lui donne l'archéologue roumain V. Sîrbu (2003, p. 19) – celui de monticule recouvrant une (ou plusieurs) sépulture(s) – ou ses collègues roumains (à ce sujet voir le chapitre *Terminologie – Tumulus, monticule, manteau*). D'autres chercheurs (Čičikova, 1957, p. 133 ; Lilova, 1991 ; Vasileva, 1987 ; 1991 ; 2005) ont démontré une préférence pour l'expression « chemise de pierres » plutôt que pour le terme « manteau ». L'expression beaucoup plus rare « blocage de pierre » a également été utilisée dans la littérature spécialisée (voir Vasileva, 2005, p. 137).

sous le tumulus № 2 à Koprinka dont la forme et les dimensions ont été déduites par celles des vestiges du manteau, voir Čičikova, 1978, p. 53), laissant un espace vide de la forme de leur plan sous le tas de pierres. Néanmoins, certaines sections des manteaux de pierres n'épousaient pas les contours des structures des monuments, mais composaient celles-ci ou, en d'autres termes, ajoutaient des éléments indépendants, non-doublés, à l'ensemble architectural. Il s'agit le plus souvent des murs parallèles aux passages ou à ceux des façades qui les précèdent.

Il a été constaté que les pierres des manteaux sont agencées les unes aux autres au moyen d'un mortier, habituellement en argile (Koprinka, voir Čičikova, 1957, p. 133-135 ; Mŭglij – monument en briques cuites, voir Tsenova et Getov, 1973 ; Starosel – Četinyova Mogila, voir Paunov, 2002, p. 84 ; Varna, voir Mirčev, 1958 ; tombe № 2 de Yankovo, voir Dremsizova, 1955), mais il ne peut pas être exclu que des manteaux aux structures « à sec » aient existé et que ce qui a été interprété comme un liant en argile soit, en fait, des infiltrations de la terre des remblais des tumuli, rendues possibles par l'infiltration d'eau pluviale et par les autres forces agissant sur, mais avant tout, dans les monticules.

L'interprétation des manteaux de pierre s'est limitée à deux fonctions qui sont souvent mentionnées dans les publications en tant que complémentaires : (1) une fonction de décharge, protégeant le monument des forces exercées par le tumulus (Čičikova, 1957, p. 133 ; Kisyov, 2001, p. 24 ; pour la suggestion que les manteaux couvrant des dolmens avaient cette même fonction voir Nehrizov et Iliev, 2007, p. 159 ; voir aussi Como, 2007) en redistribuant ces dernières de façon plus régulière (Vasileva, 2005, p. 70, 137) et (2) une fonction d'isolation, protégeant la structure du monument de l'humidité (Mikov, 1954 ; Čičikova, 1978, p. 53 ; Vasileva, 2005, p. 137).<sup>62</sup> Dans le cas d'une publication particulière, celle de la tombe à coupole de Bratya Daskalovi, le rôle du manteau de pierres<sup>63</sup> entourant le monument – celui d'assurer « le travail de la coupole et du remblai du tumulus » (Pirovska, 2010, p. 20) – n'est pas vraiment clair,

---

<sup>62</sup> Alors que dans sa publication de 1978 Čičikova (1978, p. 53) est d'avis que ces deux fonctions du manteau étaient complémentaires, en 1957 elle s'opposait (Čičikova, 1957, p. 133) à l'avis que les manteaux avaient pour rôle d'empêcher l'humidité (du remblai des tumuli) de pénétrer les monuments qu'ils couvraient.

<sup>63</sup> Une partie de ce manteau de pierres est visible sur le plan du monument, voir fig. 7a.

l'auteur ne semble pas entendre accorder à ce manteau une fonction différente de celles déjà mentionnées – la décharge des forces exercées par le remblai du tertre.

À notre connaissance, aucune recherche détaillée n'a été menée, tant sur papier que sur le terrain, dans le but de reconstituer les étapes de construction des manteaux de pierre qui recouvrent une grande partie des monuments thraces sous tumulus. Ce fait est probablement dû à la simplicité apparente des structures de ces « doublures » qui amène les spécialistes à croire qu'il n'y a rien de plus à y découvrir ou à expliquer à leur égard. Néanmoins, le fait que certains monuments ne semblent jamais avoir comporté de manteaux, alors que d'autres ne sont couverts de moellons qu'en partie, indique que le rôle et les significations de ces structures reste à être établi.

Il est intéressant de noter, par exemple, que dans le cas d'au moins un monument, celui de Kaloyanovo, le manteau de plaques de pierre le recouvrant présentait un élargissement de 0,50 cm vers le haut par rapport à sa largeur (ou son épaisseur) à la base du monument qui était de 0,40 cm (Čičikova, 1969, p. 51 ; une situation similaire peut être observée dans le manteau du monument *Golyama Arsenalka*, voir Kitov, 1996, fig. 7). Il semble qu'au niveau de cet élargissement, qui débutait à une hauteur de 1,30 m de la base, la composition du remblai derrière le manteau changeait en couches alternantes de gravier et d'argile jaunâtre. Cet élargissement du manteau de dalles recouvrant le monument, jumelé au changement de la composition du remblai du tumulus, pourrait indiquer que ces deux composantes – le manteau et le tumulus – aient été érigées simultanément. En effet, l'aplomb de 0,50 cm que présentait la structure du manteau de ce monument aurait mis en péril la stabilité de cette dernière, sauf dans l'éventualité de la présence d'un appui – le remblai du tumulus. La présence de mortier et un élargissement graduel de la structure du manteau auraient également contré les forces qui auraient pu causer son écroulement, mais aucun détail sur ces deux premiers éléments n'est fourni dans les publications du monument. De plus, ce qui semble être un abrupt changement dans la structure du remblai du tertre à l'endroit où celle du manteau présentait sa largeur (préservée) maximale présente un indice qui appuie notre hypothèse, à savoir, que le tumulus était érigé au même moment que la construction du manteau.

Cet indice s'accorde bien avec certaines observations faites par l'archéologue G. Kitov (1980, p. 59), d'après lequel certains monuments auraient été remblayés (des trois côtés) à mesure

qu'ils étaient construits (voir aussi Rusev et Stoyanova, 2010, p. 210). Cependant, l'hypothèse de Kitov diffère de notre interprétation du contexte du monument de Kaloyanovo sur un détail important : l'archéologue bulgare est d'avis que les tertres dans lesquels ont été trouvés les monuments indiquant un remblaiement simultané de leur construction étaient érigés avant le début de cette dernière et qu'une partie de leur remblai était évidée afin d'accueillir la construction. Nous croyons que les indices observés par l'archéologue Kitov pourraient très bien s'accorder avec notre interprétation, c'est-à-dire que les différences de densité du remblai entre les zones en contact avec les constructions et celles plus éloignées pourraient être expliquées par la construction du tertre à mesure que s'ajoutaient les assises du bâtiment, l'espace adjacent aux structures architecturales ayant été remblayé en dernier, probablement un certain temps après l'empilement du reste du tertre au niveau correspondant. Il faut noter également que le déblaiement de certaines parties du remblai du tertre recouvrant en partie ou entièrement une construction donnée, puis le remplissage de ces parties déblayées pourrait créer des contextes similaires, voire identiques, à ceux observés par l'archéologue Kitov (par exemple, le remblaiement de la façade du monument de Gagovo décrit par Rusev et Stoyanova, 2010, p. 211).

L'étude des manteaux de pierre recouvrant les monuments thraces sous tumulus, ainsi que la reconstitution des étapes de construction de ces monuments, est compliquée davantage par l'observation de l'archéologue Kitov (2006, p. 44) que la face intérieure du manteau de pierre du monument en briques cuites de *Račeva Mogila* (fig. 56) est « parfaitement formée », ce qui le porte « à affirmer que la structure en briques a été collée à la structure de pierre » (ou au manteau) qui était déjà sur place. Nous croyons que la reconstitution des étapes de construction de ce monument, telle qu'offerte par l'archéologue Kitov, est problématique, voire erronée, et que le manteau de ce monument n'était pas *construit* avant l'érection de la structure en brique cuite qu'il entourait, mais après celle-ci (voir notre analyse de l'hypothèse de Kitov et notre propre reconstitution des étapes de construction de ce monument dans la partie *Restructuration*). Les faces des sections en moellons (plaquettes de pierre) des murs de l'antichambre et de la pièce principale du monument *Popova Mogila* ne comportent aucune trace de ravalement, et pourtant, elles sont également « parfaitement formées » (voir *supra* ; voir aussi Kitov, 2005c, p. 39-42). Donc, cette dernière qualification ne suffit pas pour valider la reconstitution des étapes de construction proposées par l'archéologue Kitov pour le monument de *Račeva Mogila*.

Certains monuments présentent des éléments architecturaux qui sont entièrement ou en partie composés de sections des manteaux qui les recouvrent. Tel est par exemple le cas du monument de Kazanlŭk (Mikov, 1954) dont le corridor (ou passage) est composé de deux murs de blocs de pierre brute unis par un mortier qui ne sont rien d'autre que le prolongement du manteau de pierres recouvrant le monument (Vasileva, 1991, p. 36; Čičikova, 2007, p. 67-68). La même pratique peut être observée dans le cas du monument en briques cuites de Mŭglij (Vasileva, 2005, p. 74 ; voir aussi Tsenova et Getov, 1973) qui comporte un long passage flanqué de deux murs en moellons qui sont, en fait, une extension du manteau recouvrant le monument, dans le cas d'un des deux monuments à coupole de Koprinka – la « tombe № 1 » (Čičikova, 1957, p. 133-135) et, fort probablement, dans celui du monument de *Kesteleva Mogila* (Dimitrova, 2005d).

Une observation similaire peut être portée à l'endroit du monument de Kaloyanovo. En effet, malgré le manque d'information détaillée en ce qui a trait à sa structure, notamment à celle de son manteau, le plan et la coupe de ce monument (Čičikova, 1969, fig. 3 et fig. 5) indiquent que sa première « antichambre », construite en dalles de pierre agencées par un mortier de terre, présente une structure très différente de celle des deux autres pièces de la construction, érigées en blocs de pierre taillée. Cette différence structurelle notable pourrait être due au fait que la première pièce représente une extension vers l'avant du manteau de dalles de pierre qui recouvre le monument. Il est intéressant de noter en appui à cette observation que dans leur rendu du plan de ce monument, A. Fol et I. Venedikov (1976, p. 121, fig. 129) ne représentent pas cette première pièce comme faisant structurellement partie du manteau recouvrant la construction, contrairement au plan imprimé dans la publication du monument par Čičikova (1969, fig. 3), sur lequel la structure de cette pièce est graphiquement différenciée de celle du manteau.

En ce qui a trait aux hypothèses portant sur les fonctions de ces manteaux de pierres, notamment à celle qui veut qu'ils aient joué un rôle de « décharge » des forces de pression exercées par les remblais des tumuli, mais aussi celle qui voit dans ces couvertures de pierres une isolation contre l'humidité, elles semblent ignorer le fait qu'au moins un monument n'était que partiellement enveloppé par une de ces couvertures. En effet, le manteau du monument découvert près de la ville de Plovdiv, dans la région de Philipovo (Botušarova et Kolarova, 1961), composé de pierres de rivière, de dalles de pierre et d'éclats de pierres, unis par un mortier de terre, ne couvrait pas sa coupole. On pourrait argumenter que la coupole est l'élément architectural le plus

résistant aux pressions que pourrait exercer le remblai du tumulus et que la hauteur du manteau du monument de Philipovo semble s'accorder parfaitement avec la construction afin de lui offrir un appui adéquat (voir fig. 49), mais ce fait n'expliquerait pas les manteaux qui couvrent d'autres monuments à coupole en entier ou, peut-être plus important, l'absence de manteaux dans le cas de la majorité des monuments. Si nous admettions que les manteaux jouaient un rôle de décharge et que dans le cas du monument de Philipovo une telle protection des charges du remblai n'a pas été jugée nécessaire, il serait difficile d'argumenter pour la seconde hypothèse portant sur la fonction des manteaux, car une couverture de pierres partielle n'offrirait pas une barrière adéquate face à l'humidité. Un autre cas similaire est celui du monument de Dolno Loukovo, composé d'un passage, d'une antichambre ouverte et d'une chambre funéraire de plan rectangulaire (Nehrizov, 1993 ; 1996). Le manteau de ce monument, composé de blocs de pierre bruts, s'arrêtait au niveau auquel débutait la couverture de ce dernier. Les murs flanquant le passage du monument présentent une structure en moellons liés par un mortier de terre, ce qui nous porte à croire qu'il pourrait s'agir de l'extension du manteau de pierres entourant le monument ; cependant, l'auteur n'ayant pas précisé si ce manteau comportait un mortier, nous sommes dans l'impossibilité d'argumenter cette hypothèse outre que par analogie directe aux autres monuments thraces comportant des passages flanqués par des murs qui présentent une structure identique et dans le cas desquels il a été attesté qu'il s'agit d'extensions de manteaux de pierres.

Il est intéressant de noter que l'entrée mégalithique de l'un des deux monuments de Koprinka (Čičikova, 1957, p. 133-135) – la tombe № 3 – présente un « lien » structurel non pas avec le corridor (ou antichambre) qui lui est adossé, mais avec le manteau recouvrant (ou, vu l'état de préservation du monument, il serait plus juste de le décrire comme « entourant ») la construction. Ce fait pourrait être interprété de différentes façons. Il pourrait indiquer que l'entrée ait été ajoutée ultérieurement à l'ensemble du monument, mais cette supposition est contredite par la présence d'une seconde entrée mégalithique, identique à la première, au niveau du passage de l'antichambre (ou du corridor) du monument à sa pièce circulaire, dans lequel cas la structure en briques cuites a été aménagée de façon à accueillir les piédroits de cette seconde entrée, indiquant que celle-ci était prévue dans la planification de l'ensemble. Ce que l'agencement de la première entrée mégalithique avec le manteau de pierres pourrait signifier est l'intégration de celui-ci à la planification originale de l'ensemble architectural. Ainsi, le manteau du monument

№ 3 de Koprinka, tout comme les couvertures de pierre brute de quelques autres monuments (voir section *Manteaux* de ce chapitre), devrait être considéré en tant qu'élément faisant partie de l'ensemble de la construction.

Un autre élément qui suggère une conclusion similaire nous provient du monument de *Kesteleva Mogila* (région de Mŭglij, Bulgarie centrale) – une tombe partiellement préservée, composée d'un passage en moellons, d'une première pièce en briques cuites et d'une pièce à plan circulaire également en briques cuites (Kitov, 2005c, p. 42-43). Ce qui est intéressant à noter pour notre propos dans cette section de l'étude est que le passage de ce monument – composé de deux murs latéraux en moellons – est l'extension vers l'avant du manteau de pierres qui couvrait le monument et que, de plus, les murs de ce passage étaient enduits de chaux. Si ce fait n'indique pas nécessairement la construction synchronique du manteau avec le reste du monument, il suggère néanmoins que le passage, formé par l'extension de ce premier vers l'avant du monument sous la forme de deux murs latéraux en moellons, faisait éventuellement partie intégrale de la construction, tant d'un point de vue fonctionnel (ou structurel) qu'esthétique.

Toute étude des manteaux qui recouvrent les monuments funéraires thraces sous tumulus, aussi détaillée qu'elle soit, serait incomplète si les couvertures en moellons des dolmens n'y étaient pas considérées. En effet, d'autres monuments sous tumulus – les dolmens – plus anciens que les tombes monumentales qui font l'objet de cette étude et aux structures très différentes, plus ou moins limités à la région sud-est du territoire thrace ancien, étaient recouverts de cairns – monticules composés de moellons. Parfois, il arrive que le cairn soit remplacé par une couverture de pierres qui épouse la forme générale du dolmen (Fol, A. et Venedikov, 1976, p. 116, fig. 117) ; ces cas de manteaux de pierres ne sont pas sans rappeler ceux des monuments construits thraces. Néanmoins, la majorité des dolmens en territoire thrace sont recouverts de monticules de pierres qui rappellent les cairns érigés sur les autres types de sépultures découvertes un peu partout dans ce territoire.

Suite à cette comparaison, une question s'impose : Les manteaux recouvrant certains monuments maçonnés thraces ont-ils un lien avec les monticules de pierres recouvrant les dolmens ? Si on envisage un tel lien, on ne pourrait pas laisser de côté le possible rapport entre les monticules de pierre – cairns –, les manteaux de pierre couvrant les dolmens (plus souvent de la forme d'un cairn) et, enfin, les manteaux couvrant les monuments. Le manque de données

détaillées (par exemple, il n'a pas été attesté si les « façades » en dalles ou en blocs bruts de pierre, agencés par un mortier de terre, que comportent certains monuments ne font pas, en fait, partie de manteaux recouvrant ces derniers. Il est possible que beaucoup plus de monuments maçonnés soient (ou aient été) recouverts de manteaux que le petit nombre pour lequel ce phénomène a été attesté. L'hésitation de certains chercheurs (Čičikova, 1969) à identifier certains éléments architecturaux des monuments comme faisant partie de telles couvertures de pierre, alors que d'autres spécialistes (Fol, A. et Venedikov, 1976 p. 121, fig. 129) les représentent comme tels sans équivoque, démontre bien le manque de données et de recherches adéquates qui permettraient de répondre directement à ce genre de questions. Cependant, la suggestion d'un lien entre les monticules de pierre et les manteaux des monuments sous tumulus pourrait être admise comme élément d'indice si ce rapprochement entre ces différents types de sépultures pouvait être fait au moyen d'autres données, concernant d'autres éléments de leur aspect ou la reconstitution des pratiques qui y ont été effectuées.

### **4.3.3 Corridors et passages**

Certaines différences dans les structures de ces éléments des ensembles architecturaux des monuments thraces qui en assuraient l'accès pourraient justifier une différenciation entre eux. En effet, selon leur architecture (composantes et structure), il existe deux types de voies d'accès aux baies principales des monuments thraces : 1) le passage couvert, habituellement construit en blocs de taille ou en briques cuites, que nous appelons « corridor » et 2) le passage entièrement ou partiellement découvert, généralement composé de deux murs parallèles en moellons et/ou en blocs moins soigneusement ravalés que ceux faisant partie des structures des autres composantes du monument (voir Matériaux de construction).

Le corridor ou le passage est un élément imposé aux ensembles architecturaux des monuments par le fait que ces derniers sont, tôt ou tard, ensevelis sous un amas de terre de taille relativement importante et se retrouvent relativement loin de la périphérie de cet amas – le tumulus. Dans ces circonstances, la seule possibilité d'accès régulier aux monuments, nonobstant la durée d'utilisation de ces premiers (voir supra), demeure la construction de murs parallèles latéraux dont le rôle était de retenir le remblai du tumulus qui couvrait la construction afin de garder dégagé l'accès à la baie aménagée dans la façade de celle-ci.

Malgré le besoin de garder l'accès au monument dégagé, dans certains cas exceptionnels, notamment celui du monument à pièce circulaire de Malko Belovo (Velkov, 1942), aucune trace d'un passage ou d'un corridor n'a été trouvée. Cependant, une tendance (ou un type de monuments) ne peut pas être établie sur cette observation (contre Ruseva, 2000 ; 2002), car il s'agit toujours de cas aux contextes particuliers. Par exemple, le monument de Malko Belovo a été découvert par des ouvriers dans un chantier de construction qui avait déjà perturbé le contexte de la trouvaille (le tumulus avait été dégagé au moyen de pelles mécaniques et de bulldozers) et de tels cas ne pourraient pas être cités comme indices de l'existence de passages non-maçonnes. Dans le peu d'autres cas de constructions sous tumulus sans voies d'accès maçonnes, c'est plutôt le contexte d'utilisation qui peut être mis en cause. Ainsi, alors que le monument en moellons de Ćirakman et deux des trois monuments de Kaliakra pourraient être ajoutés à celui de Malko Belovo (fig. 42) dans un groupe de monuments thraces sans passage, ni corridor, mais la datation et les contextes en général de ces premiers sont très incertains, ce qui a mis en doute leur identification en tant que monuments thraces (voir Kitov, 1990).

Il existe, néanmoins, des constructions thraces sous tumulus plutôt monumentales (entre autres, *Golyama Arsenalka*, *Golyama Kosmatka*) qui ne présentent pas non plus de traces de véritables corridors ou passages ou dont la façade précède un tel corridor ou passage, mais dont les façades ouvrent vers des espaces qui auraient pu demeurer dégagés, comme en témoignent les extensions des parois des façades dont le rôle pourrait avoir été de retenir le glissement du remblai du tumulus vers l'entrée au centre de ces dernières. Toutefois, ces monuments ne font pas partie de ceux que nous avons décrits comme n'ayant pas été pourvus de voie d'accès maçonnee, puisque dans leurs cas, ces voies d'accès ont été construites derrière leurs façades (*Golyama Kosmatka*), ce qui indique que ces dernières n'étaient pas couvertes par le remblai des tumuli durant la période d'usage de ces monuments, ou leurs façades étaient suffisamment larges afin de retenir les terres des monticules et de garder dégagées les entrées situées en leur centre (*Golyama Arsenalka*). Sans l'intention de proposer des liens directs, il est intéressant de noter que certains monuments crétois de l'Âge du Bronze présentent des extensions identiques des parois des façades (Pelon, 1977, p. 289).

Généralement, les corridors sont structurellement liés à la pièce suivante – habituellement une « antichambre » ouverte ou fermée –, ce qui pourrait indiquer qu'ils ont fait partie des plans

initiaux de construction (Kitov, 2002a, p. 53). Quant aux passages composés de murs parallèles en moellons, ceux-ci sont souvent appuyés aux façades des monuments en blocs de taille. Ce fait peut être expliqué par la différence des matériaux employés dans les structures des deux composantes, mais il est également possible que ce type de passage ait habituellement été construit après l'érection des autres composantes, lorsque son aménagement dans l'ensemble architectural s'est imposé par l'ensevelissement de celui-ci par le remblai du tumulus, alors que l'accès au monument était encore nécessaire. Cependant, dans au moins un cas très rare, celui du monument *Popova Mogila* (près du village d'Oryahovitsa, Bulgarie centrale), la structure en plaquettes de pierre du passage continue dans une partie de la façade du monument (ou le mur de l'antichambre dans lequel a été aménagée l'entrée principale), où elles s'entremêlent dans une structure mixte aux briques cuites qui composent la majorité de la structure du monument (les quelques premières assises de celui-ci étant également en plaquettes de pierre, voir *supra*). De tels cas de structures mixtes, notamment en ce qui a trait à celles des corridors et des passages, sont rares ; en effet, celui de *Popova Mogila* est l'unique qui nous est connu, et il n'a pas été imité dans l'architecture des autres monuments en briques cuites qui comportent des passages en plaquettes ou en dalles de pierre (*Kesteleva Mogila*, *Račeva Mogila*), du moins lorsque ce fait a pu être établi par les archéologues.

#### 4.3.3.1 Orientation

Les différents éléments architecturaux des monuments thraces sous tumulus étant habituellement disposés sur un axe longitudinal commun, ils semblent être « orientés » dans une direction particulière – celle de l'ouverture de leur corridor ou passage. L'accumulation des données archéologiques – la découverte d'un nombre relativement grand de monuments durant les 20 dernières années – a permis d'observer que la majorité des constructions monumentales sous tumulus sont « orientées » dans une direction située sur l'arc entre est et ouest. Ce fait a porté les chercheurs à proposer différentes explications, qui présentent néanmoins un trait commun : elles présentent toutes un lien direct ou indirect avec un culte du Soleil (pour différentes interprétations sur ce thème voir la publication collective *The Thracian Cosmos*). Malgré cet intérêt particulier pour l'orientation des monuments, il est rare de rencontrer dans les publications des monuments thraces des données exactes à ce sujet ; les directions des axes longitudinaux des constructions

sont constatées à l'œil et les écarts des directions absolues sont ignorés sauf lorsqu'ils sont jugés suffisamment considérables (sans qu'ils soient, pour autant, donnés en degrés). Bien évidemment, cette tendance à relater les données de façon qualitative plutôt que quantitative affecte directement la validité des observations émises par certains chercheurs à l'endroit des orientations de certains groupes de monuments.

Les monuments orientés vers l'est-sud-est les plus notables sont ceux d'Alexandrovo (Kitov, 2001), de Brestovitsa – tumulus № 1 (Gerasimova et al., 1992, p. 63-73) et les deux monuments de Ravnogor (Kitov, 1989), tous découverts en Bulgarie du sud. Le monument *Mal-Tépé* (Filov, 1937) est orienté, quant à lui, vers le nord-est. Parmi les monuments dont les passages ou corridors sont orientés vers le sud-sud-est, qui forment un groupe nombreux, figurent notamment ceux de *Nedkova Mogila* près de Starosel (Dimitrova, 2005c, p. 186), de *Rošava Mogila* (fig. 58) également près de Starosel (Velkov, 1925), de *Sašova Mogila* dans la vallée de Kazanlük (Kitov, 1996, p. 9), de *Ginina Mogila* (Čičikova, 1988), ainsi que deux des trois monuments de Kaliakra, dans le nord-est de la Bulgarie (Kitov, 1990). D'autres monuments encore sont orientés vers le sud; les plus notables sont celui de Kaloyanovo (fig. 33), en Bulgarie centrale (Čičikova, 1969), un des deux monuments en briques cuites et aux pièces circulaires de Koprinka (Čičikova, 1957) et le monument *Popova Mogila* (Kitov, 2005c, p. 39 et suiv.), tous également découverts en Bulgarie centrale, le monument de Loveč, découvert au nord de la Stara Planina (Mikov, 1957), deux des monuments de Kirklareli, découverts en Thrace orientale (Hasluck, 1910-1911 ; Filov, 1937, p. 93-94 ; Mansel, 1943), le monument de Rouen, près de la côte ouest de la Mer Noire (Lazarov, 1971), ainsi que les monuments *Golyama Arsenalka* (fig. 19), *Helvetsia* (fig. 25) et *Šoušmanets* (fig. 64), tous de la Vallée de Kazanlük (voir Kitov, 1996a ; 1997 ; 2003b ; 2003c). Les monuments orientés vers le nord sont plutôt rares et les exemples que nous pouvons citer – Čirakman et un des monuments de Kaliakra, tous deux aux structures en moellons – se réfèrent à des constructions aux contextes particuliers, dont l'identité en tant que monuments a été remise en question (voir Kitov, 1990). Tout aussi moins nombreux sont les monuments orientés vers l'ouest, parmi lesquels figurent ceux de Malko Belovo (Velkov, 1942) et de Pürvenets (Gerasimova et al., 1992), tous deux situés en Bulgarie centrale, non loin de la ville de Plovdiv, et un des monuments de Varna (Ruseva, 2002, p. 106), en Bulgarie du nord-est.

L'archéologue Kitov (2002a, p. 52 ; 2005a, p. 10) a perçu une orientation commune, vers l'est, dans les monuments du sud de la Bulgarie, notamment ceux d'Alexandrovo, *Mal-Tépé* et d'un monument du nom de *Vulči pol* (Kitov, 2002a, p. 52), qu'il identifie à *Kurt-Kalé* (Kitov, 2005a, p. 10). Un monument orienté vers l'est a effectivement été découvert sous le tumulus N° 1 de la nécropole tumulaire de Mezek (Filov, 1937, p. 85), mais le monument *Kurt-Kalé* était orienté, quant à lui, vers le sud (Filov, 1927, p. 80), alors que le corridor du monument *Mal-Tépé* est orienté vers le nord-ouest (Filov, 1937, p. 7).<sup>64</sup>

Il a été suggéré que l'orientation des passages, des corridors ou des entrées des monuments a été planifiée de façon à ce que l'axe longitudinal de ces derniers soit aligné vers une direction précise. Étant donné que la majorité des monuments découverts à ce jour présente une orientation entre le sud-ouest et l'est, cet alignement a été lié au Soleil et les différences d'orientations ont été expliquées par « l'écart astronomique du Soleil de l'est et de l'ouest précis durant les différentes saisons » (Ruseva, 2002, p. 79). D'autres (Stoev et Stoeva, 2006) ont proposé que certains parmi les monuments ainsi alignés (notamment *Golyama Arsenalka*) étaient orientés de façon à ce que les rayons du Soleil « touchent » à des secteurs prédéfinis du sol de leur pièces « principales » durant les solstices. L'archéologue Gergova (1996, p. 98-99) interprète, quant à elle, l'alignement des monuments vers l'est-sud-est par une croyance (en l'occurrence, celle décrite dans l'Odyssée, XIII, 101, 12) qui voudrait que d'après les anciens, cette direction soit sacrée et représente la « voie de l'immortalisation ». Cette hypothèse contribue à la conclusion exprimée par Gergova (1996, p. 99) que les monuments thraces sous tumulus sont, entre autres, un lieu où « les mystères orphiques d'immortalisation et de l'union avec la divinité » prenaient place, « temples du héros immortalisé et du dieu lui-même ».

#### 4.3.4 Pièces

Les pièces des différents monuments diffèrent les unes des autres avant tout par les matériaux employés dans leur structures et par la forme (ou le type) de leur couvertures. En ce qui

---

<sup>64</sup> Ces omissions de la part de l'archéologue G. Kitov (2002a, p. 52; 2005a, p. 10) sont d'autant plus paradoxales qu'il cite en référence la publication de l'archéologue Filov (1937), sans toutefois spécifier des numéros de pages.

a trait à leurs plans, elles sont habituellement rectangulaires<sup>65</sup> ou, moins souvent, circulaires et, encore moins souvent, carrées<sup>66</sup>. Leurs dimensions sont rarement précises lorsqu'il s'agit de comparer des murs opposés, ce qui fait que les plans des pièces rectangulaires sont, en fait, souvent trapézoïdaux. Une observation similaire peut être portée à l'endroit des pièces à plan circulaire; celles-ci dessinent rarement de véritables cercles et leur diamètre peut varier sensiblement. Bien sûr, des facteurs externes à la planification et à l'exécution des monuments doivent être tenus en compte lorsque la forme de leurs composantes architectoniques est décrite et mesurée. Ces facteurs – les déplacements horizontaux et verticaux causés par les tassements dans la structure du tumulus couvrant le monument, qui peuvent être déclenchés tant par des causes naturelles – érosion, infiltration d'eau, tremblement de terre (voir Christoskov et al., 2005 ; Lazarenkov, 2006), force gravitationnelle, développement de la végétation –, que par des causes anthropiques (modifications de la structure et/ou du volume du remblai) – affectent lentement les structures des monuments et, avec le temps, peuvent considérablement modifier la forme de leurs pièces. Notre ignorance en ce qui a trait aux plans de construction et aux intentions originales des constructeurs des monuments fait en sorte que certaines modifications naturelles dans les structures de ces derniers peuvent passer inaperçues ou peuvent être attribuées par les chercheurs à des gestes volontaires de la part des architectes et des artisans.

Ayant noté que les monuments thraces sous tumulus se distinguent les uns des autres surtout par la forme de leurs plans d'ensemble – nombre et plan des pièces comprises dans chaque construction – l'architecte Ruseva, dont l'intérêt pour ces monuments débute avec une thèse doctorale vers la fin des années 1970, sépare en groupes (qu'elle désigne par « types ») les constructions qui lui ont été connues d'après ces deux critères (voir Ruseva, 2000 ; 2002). Elle distingue deux types de constructions sur la base du plan de leurs pièces principales; les constructions dont la pièce principale est de plan rectangulaire sont regroupées sous le type A, alors que celles dont cette pièce est de plan circulaire sont regroupés sous le type B (fig. 3, voir aussi Ruseva, 2000, p. 51 ; 2002, p. 31). Chacun de ces types de monuments contient deux sous-

---

<sup>65</sup> Dorénavant, le terme « rectangulaire » sera employé pour désigner aussi les plans carrés, sauf précision explicite.

<sup>66</sup> Voir note précédente.

types— ceux à une pièce (A1 et B1) et ceux à plusieurs pièces (A2 et B2). Les sous-types sont, à leur tour, subdivisés en d'autres sous-types auxquels des étiquettes n'ont pas été attribuées; dans le cas des monuments à une pièce (A1 et B1), Ruseva identifie un sous-type qui comporte un corridor relativement long et un sous-type qui ne comporte qu'une façade monumentale avec un passage vers la pièce principale relativement court. Pour ce qui est des monuments à plusieurs pièces (A2 et B2), elle établit des sous-types selon le nombre de pièces qu'ils comportent, selon l'axe de positionnement de ces pièces et, encore une fois, selon la présence d'un long corridor ou d'une façade.

La majorité des constructions sous tumulus ne comportent que des pièces de plan rectangulaire, alors que la combinaison contraire – des monuments aux pièces uniquement de plan circulaire – est très rare. Parmi les monuments comportant uniquement des pièces de plan rectangulaire figurent les constructions de Borovo (fig. 6), Brestovitsa (fig. 8), *Fürtounova Mogila* (fig. 9), *Helvetsia* (fig. 24), *Horizont* (fig. 27), Ivaïlovgrad (fig. 32), Ivansky (fig. 30), de Kaloyanovo (fig. 33), Krūn (ou Krūn I, voir fig. 39), celui de Loveč (fig. 41), de Mūglij (fig. 45), *Nedkova Mogila* (fig. 46), de Philipovo (fig. 49), *Popova Mogila* (figs. 50-53), de Rouets, de Rouén, les monuments de la réserve archéologique de Sboryanovo (figs. 62, 63), *Sašova Mogila* (figs. 60-61), *Slavčova Mogila* (fig. 67), de Vetren (fig. 77), et beaucoup d'autres. Les monuments comportant des pièces circulaires composent un pourcentage relativement bas de la totalité des monuments thraces sous tumulus découverts à ce jour, mais leur nombre croît rapidement d'année en année. Dans la liste de ces monuments figurent, entre autres, ceux d'Alexandrovo (figs. 4 et 5), Dolno Izvorovo (fig. 15), Kaliakra, Kazanlūk (fig. 34), les monuments des nécropoles tumulaires de la vallée de Kazanlūk, Kirkilisse (monument № 1, voir fig. 37), Koprinka (monuments №№ 1 et 2, voir fig. 38), Levski, Malko Belovo (fig. 42), les deux constructions découvertes près de Malko Tŭrnovo (*Miškova Niva* et *Propŭda*, voir figs. 43 et 55 respectivement), le monument *Mal-Tépé* (fig. 44), les deux constructions de Ravnogor (fig. 57), le monument d'Yankovo (constructions №№ 2 et 3, voir fig. 30), et d'autres.

Ces monuments diffèrent les uns des autres par la façon dont l'espace qu'ils enferment est subdivisé du point de vue de leurs plans. Certains comportent un seul grand espace rectangulaire dont le plan trace un « II », uni (Brestovitsa, Loveč, Philipovo, Rouets, Rouén, Sboryanovo № 12) ou divisé transversalement en deux espaces habituellement de taille inégale; dans ce dernier cas,

une de ces aires, celle positionnée « devant » l'autre en ce qui a trait à l'ordre d'accès aux différentes composantes du monument, peut être fermée (Kaloyanovo, tombe № 3 de Kirklareli, Sboryanovo № 13) ou ouverte (*Helvetsia, Nedkova Mogila, Slavčova Mogila, Vetren, Yankovo*). La division plus petite en termes de longueur (les deux divisions ayant une même largeur, puisqu'elles partagent très souvent les mêmes murs latéraux), ouverte ou pas, a été désignée par « antichambre » par les chercheurs, alors que la division que celles-ci précède, et qui couvre, habituellement, plus d'espace, a été appelée « pièce principale » ou « chambre funéraire » (voir *supra, Terminologie*).

La subdivision de l'espace dans les autres monuments comportant uniquement des pièces rectangulaires est plus nette (toujours du point de vue de leurs plans), leurs espaces divisés étant de tailles différentes, très souvent en ce qui a trait à leur longueur, mais aussi en ce qui a trait à leur largeur (entre autres, Brestovitsa, Krūn I, Mŭglij, Philipovo – figs. 8, 39, 45 et 49 respectivement). Ces espaces peuvent, alors, être différenciés non seulement par leur nombre et leur position sur l'axe longitudinal des monuments, mais aussi par leur taille. Les pièces positionnées vers l'avant du monument (ou vers une extrémité de son axe longitudinal) ont été qualifiées d'antichambres, alors que celle du fond, renfermant généralement un espace plus grand, ont été appelées pièces principales ou chambres funéraires.

Ces mêmes observations s'appliquent aux constructions comportant des pièces de plan circulaire, comme on pourrait le constater en observant la typologie présentée par l'architecte Ruseva. À quelques exceptions près, que cette typologie n'a pas prévues. La pièce principale ou, du moins, la chambre funéraire (étant donné que des ossements humains y ont été trouvés, déposés sur un lit de pierre) rectangulaire du monument *Golyama Kosmatka* (figs. 18 et 19) est positionnée bien au fond, à l'extrémité « fermée » de l'axe longitudinal de ce dernier, mais elle est sensiblement plus petite que la pièce qui la précède – une chambre de plan circulaire (!) couverte par une fausse coupole – et qui est, elle-même, précédée par une pièce rectangulaire de plus petite taille et par un long corridor. Ce monument, découvert quelques années après la publication de la typologie proposée par Ruseva, bouleverse celle-ci au niveau de sa seconde division (A2 et B2) en présentant un monument comportant ce qui devrait être interprété, selon cette typologie, mais aussi d'après le propos habituel des chercheurs-thracologues, une antichambre de plan circulaire (puisque la pièce de plan circulaire, identique, en termes de

conception, aux « chambres funéraires » des monuments à coupole, est bien positionnée devant la chambre funéraire de plan rectangulaire). Cependant, la typologie de Ruseva ne prévoit pas l'existence d'antichambres de plan circulaire.

La construction sous tumulus de Gagovo (fig. 18) présente un problème beaucoup plus grave pour cette typologie; non seulement ce monument comporte deux pièces circulaires identiques, mais celles-ci sont disposées symétriquement, de part et d'autre de l'axe longitudinal. D'ailleurs, un tel axe serait difficilement identifié dans le cas de cette construction, puisque la pièce qui précède ces chambres circulaires, ou qui donne accès à celles-ci, est positionnée perpendiculairement à cet axe. En d'autres termes, ce monument pourrait être décrit comme deux constructions identiques, chacune comportant une pièce circulaire précédée d'une pièce rectangulaire, disposées symétriquement de chaque côté d'un axe longitudinal. Le seul arrangement (ou type) de la typologie de Ruseva qui prévoit un « désaxement » de pièces par rapport à un axe longitudinal (inspiré par le plan du monument de Sveštari) est largement dépassé par la disposition des composantes architectoniques du monument de Gagovo qui invoque plutôt le plan de deux monuments identiques, érigés côte-à-côte. (Ce genre d'aménagement n'est pas inconnu en territoire thrace, comme en témoignent les découvertes de dolmens construits l'un à côté de l'autre ou partageant même un mur commun, voir Fol et Venedikov, 1972, ill. 115, 119. Un arrangement similaire peut également être observé dans le cas de la paire de tombes d'Ikiztépe (près de Samsun, Turquie du nord) datées du V<sup>e</sup> s. av. n. è. (voir Baughan, 2004, p. 94, n. 120 et fig. 52a).

Un autre problème potentiel qui pourrait être posé à la typologie de Ruseva, et, en général, aux catégorisations des monuments selon leurs plans, est le plan du monument découvert près de Malko Belovo. Celui-ci semblait comporter une seule pièce, de plan circulaire, mais il n'a pas été établi avec certitude s'il s'agit d'un monument complet; il est probable que son (ses) autre(s) composante(s) aient été détruites récemment, involontairement – par les ouvriers travaillant sur un nouveau tronçon de route dont la construction a été la cause de la découverte du monument –, ou volontairement – par des pilliers. Un cas similaire est présenté par le monument de Lyaskovo : les vestiges d'une « tombe à coupole » (Filov, 1937, p. 94), dont la hauteur était de 3 m, ont été trouvés dans un petit monticule près du village éponyme. Le plan de ce monument n'a pas été explicitement noté et son état apparemment très fragmentaire indique qu'il ne peut pas être exclu

que la « tombe à coupole », très sommairement décrite avant la disparition des vestiges, ait comporté d'autres composantes architectoniques.

Ces observations portées à l'endroit de la typologie des monuments thraces sous tumulus offerte par l'architecte Ruseva (2000, 2002) portent à croire que cette première a été obtenue par observation directe de l'échantillon de monuments disponible lors de son élaboration. Cette hypothèse est soutenue aussi par le fait que le seul sous-type de construction désaxée que cette typologie propose est basé sur le seul monument dont les pièces ne sont pas centrées sur un axe longitudinal connu à l'époque : celui de **Sveštari**. Cette construction est composée de trois pièces rectangulaires, dont deux qui comportent des entrées positionnées sur un axe longitudinal, alors que l'entrée de l'autre pièce – celle qui partage un mur avec la première pièce – est positionnée sur un axe perpendiculaire à cet axe longitudinal (voir fig. 70). La typologie de Ruseva présente graphiquement parmi les sous-types A2 un plan identique à celui que nous venons de décrire, celui du monument de Sveštari. Outre le fait que cette typologie ne prévoit pas les cas « spéciaux » que nous avons présentés (*Golyama Kosmatka* et *Gagovo*), l'emploi de celle-ci pour la description des monuments thraces sous tumulus est rendu impossible par le manque de détails quant aux étiquettes des différents sous-types de monuments; celles-ci manquent complètement, rendant la différenciation entre les différents sous-types impossible à communiquer outre au moyen de phrases relativement complexes : les types A1 et B1 (monuments de plan rectangulaire ou circulaire, à une seule pièce) incluent des sous-types (monument A1 et B1, comportant ou pas un corridor ou une façade) qui ne peuvent être désignés, selon la représentation graphique de la typologie (Ruseva, 2000, p. 51) que par les étiquettes des types du niveau « parent » (A1 et B1). Ainsi, dans un rare cas d'emploi des étiquettes de cette typologie, lorsqu'il déclare que le monument découvert sous le tumulus № 1 près de Starosel possède « une chambre de plan circulaire et une pièce additionnelle » (de plan rectangulaire), l'archéologue Kisyov (2001, p. 26) ajoute que cette construction est du « type B 2 (d'après la classification de l'architecte M. Ruseva) ». Cependant, le type B2 de cette même « classification » regroupe, en plus des monuments à une pièce circulaire et une pièce additionnelle (toujours de plan rectangulaire), des monuments à une pièce circulaire et deux autres pièces, ainsi que ces deux « types » de monuments avec l'ajout de corridors ou de façades. La désignation « type B2 » du monument

décrit par Kisyov n'est qu'auxiliaire; elle aurait été insuffisante en soi et aurait porté à la confusion.<sup>67</sup>

À lui seul, ce fait remet en cause l'utilité de cette typologie en tant qu'outil qui faciliterait la communication entre spécialistes. L'autre aspect de cette typologie qui la rend peu utile est son fondement sur le plan des monuments – sur la forme et le nombre des pièces qu'ils contiennent. Alors que ces attributs peuvent être utiles dans la description des constructions thraces sous tumulus, il n'a pas été expliqué en quoi ils peuvent contribuer à l'étude analytique de ces dernières. De plus, les problèmes de terminologie ayant trait aux composantes de ces derniers (voir *supra*, *Terminologie*) sont reflétés pleinement dans cette typologie; Bazaïtova (2001, p. 107) a noté, par exemple, que, contrairement à la division par Ruseva des monuments en construction à une pièce (A1 et B1) et construction à plusieurs pièces (A2 et B2), très peu de monuments thraces sous tumulus comportent plus d'une véritable pièce. Il ne s'agit, dans ce cas, que d'un différend au niveau du vocabulaire, mais cet exemple illustre bien l'incapacité d'une telle typologie à servir dans la description des découvertes ou dans leur analyse.

Enfin, ces faits – les problèmes auxquels se heurte la typologie proposée par l'architecte Ruseva – remettent en question la logique de l'emploi des plans des monuments comme critère principal de catégorisation, ainsi que celle de la volonté d'analyser ces monuments au moyen d'une seule typologie considérée universelle. Nous pourrions alors nous demander si une comparaison plus rationnelle entre monuments pourrait être obtenue en adoptant comme critère de différenciation leurs couvertures.

Les monuments qui comportent des pièces dont l'axe longitudinal est perpendiculaire à celui de leurs corridors ou leurs passages sont plutôt rares. Nous ne connaissons que deux telles constructions sous tumulus découvertes en territoire thrace, celle de *Sašova Mogila* (Kitov, 1996b) et celle de Černičino (Nehrizov et Tsvetanova, 2008).

---

<sup>67</sup> La même observation s'applique à la mention du « type A 1 (d'après la classification de l'architecte M. Ruseva) » par Kisyov (2001, p. 26) : trois sous-types de monuments sont regroupés sous ce « type », dont aucun ne porte d'étiquette personnalisée. Si Kisyov avait décidé d'omettre les descriptions détaillées de la composition des monuments décrits, la seule désignation de ceux-ci par les étiquettes proposées par Ruseva aurait porté à la confusion.

Ajouté à la constatation que les pièces circulaires se trouvent habituellement à l'arrière des monuments, ce fait a affecté la façon dont les chercheurs perçoivent les monuments thraces sous tumulus et a poussé certains d'entre eux à créer et à employer dans leur analyse de ceux-ci une catégorisation selon le plan des pièces proposée par l'architecte M. Ruseva (2002).

Parmi les antichambres les plus petites figure celle du monument d'Alexandrovo, avec une largeur de 1,20 m, une longueur de 1,85 m et une hauteur maximale de 2,20 m (Kitov, 2002a, p. 53). À titre de comparaison, les dimensions de la pièce identifiée en tant qu'antichambre du monument *Golyama Kosmatka* – un des monuments thraces les plus grands – sont 1,50 m par 2,70 m, soit 0,30 m de plus en largeur et 0,85 m de plus en longueur, alors que la hauteur de l'antichambre de ce dernier monument, mesurée à 3,45 m, dépasse de 1,25 m celle du monument d'Alexandrovo. Le monument *Golyama Arsenalka* (fig. 18), une construction qui pourrait être qualifiée de taille moyenne comparativement au reste des monuments thraces, possède une antichambre dont la largeur est de 1,39 m et la longueur est de 1,91 m, respectivement 0,19 m et 0,06 m de plus que celle de l'antichambre d'Alexandrovo. La divergence entre les dimensions des antichambres de ces deux monuments est plus notable en ce qui a trait à leurs hauteurs ; celle de *Golyama Arsenalka*, à 2,85 m, compte 0,65 m de plus que celle d'Alexandrovo. L'antichambre d'un autre monument, celui appelé *Griffons* (fig. 22), également de taille moyenne (si l'on exclut son passage relativement long et très large), se rapproche encore plus au niveau de sa taille de celle du monument d'Alexandrovo. Large de 1,36 m et longue de 2,12 m, cette première antichambre affiche une différence de seulement 0,16 m au niveau de la largeur et de 0,37 m au niveau de la longueur comparativement aux dimensions de la seconde. La hauteur de l'antichambre du monument *Griffons* – 2,56 m – ne dépasse celle de l'antichambre de la construction d'Alexandrovo que de 0,36 m. Le monument qui se rapproche le plus de celui d'Alexandrovo par les dimensions de leurs antichambres est celui de Kazanlŭk. Avec une largeur de 1,12 m et une longueur de 1,97 m, l'antichambre de ce dernier monument est plus étroite de 0,08 m que celle de l'antichambre d'Alexandrovo et plus longue de 0,12 m de cette dernière. Les deux antichambres de ces monuments affichent des hauteurs identiques – 2,20 m.

## 4.4 MÉTHODES

### 4.4.1 Outils

La découverte d'outils dans le contexte des monuments thraces sous tumulus est, comme on pourrait s'y attendre, un phénomène très rare ; néanmoins, de telles trouvailles ont été rapportées à ce jour : la majorité provenant du contexte du monument de Sveštari, une provenant du monument d'Alexandrovo et une autre associée à celui de Bratya Daskalovi.

En ce qui a trait à la reconstitution partielle des techniques et des méthodes de construction des monuments thraces sous tumulus, le contexte de celui aux voûtes à claveaux de **Sveštari** (*Ginina Mogila*) est sans parallèle pour ce qui est de la richesse des données fournies. En effet, outre les graffiti qui semblent avoir une signification technique et le dessin de la coupe d'une voûte à claveaux en berceau, la fouille de ce monument a fourni non moins de cinq types d'outils qui ont été directement employés dans la construction : un plomb, un pilon, un stencil en pierre, deux pinces et un tisonnier (Čičikova, 2012, p. 65 et suiv., №№ cat. 26, 42, 43, 44 respectivement). Sauf les pinces et le tisonnier, les instruments étaient découverts dans le remblai du tumulus couvrant le monument, à proximité immédiate de ce dernier, sur le terrain naturel. Les deux pinces et le tisonnier, tous en fer, ont été découverts en périphérie du monticule. En plus des instruments, les fouilleurs ont trouvé dans le remblai du tumulus des amas d'éclats de pierre et un certain nombre de fosses contenant des scories de plomb. Toutes ces découvertes indiquent clairement que, outre l'extraction des matériaux primaires, tout le travail lié à l'érection du monument – la taille de la pierre, la fabrication des scellements, la décoration, voire la planification des éléments architecturaux – a pris place à l'endroit même du chantier de construction.

Un instrument similaire (d'après sa description) à la pioche-marteau de Bratya Daskalovi a été trouvé dans le corridor du monument d'Alexandrovo – il s'agit de la tête de fer d'une pioche-hache (Kitov, 2004b, p. 49). D'après Kitov (2004b, p. 50), cet outil a été utilisé par des personnes – des rebelles ayant initié un « coup d'État » raté – qui avaient été enfermées dans la pièce circulaire du monument et qui s'en sont libérés au moyen de la pioche-hache, abandonnant cette dernière dans le corridor.

Dans le cas du monument de Bratya Daskalovi, la découverte consiste en vestiges d'outils en fer découverts devant l'entrée principale du monument : la tête d'une pioche-marteau et une lame de houe à laquelle était fixée une douille (Tonkova et Ivanov, 2011, p. 11, figs. 3-5).

Alors que le premier outil trouvé devant le monument de Bratya Daskalovi – la pioche-marteau – pourrait avoir été employé dans le travail des blocs de pierre utilisés dans la construction, le second – la houe – n'aurait pu avoir que deux fonctions directement ou indirectement liées à l'érection du monument ; elle aurait pu avoir servi dans l'empilement du tumulus ou dans le remblayage de la construction, ou elle aurait pu avoir été utilisée en tant que bouloir dans le travail du mortier (Ginouvés et Martin, 1985 : « houe »). Cette dernière fonction possible pour la houe peut être écartée, puisque le mortier n'a pas été employé ni dans la structure, ni dans la décoration, du monument de Bratya Daskalovi. Quant au premier outil, les vestiges de démaigrissement et, plus généralement, du travail de la pierre découverts sur les sites de construction (notamment du monument de Bratya Daskalovi, voir Tonkova et Ivanov, 2011, p. 11) indiquent que sa présence sur le chantier de travail n'aurait pas été hors contexte (voir aussi Orlandos, 1968, p. 49 et suiv.). Cependant, nous l'avons noté, le fait de « délaisser », intentionnellement ou pas, des outils sur le site après la fin des travaux est extrêmement rare. Notant ce fait (mais ignorant paradoxalement la découverte de l'outil d'Alexandrovo) et mentionnant la découverte de deux foyers devant l'entrée du monument de Bratya Daskalovi, dont un « à proximité » des outils (le rapport spatial entre ceux-ci et les outils n'a pas été précisé dans la publication), ainsi que la découverte d'une pioche-hache qui aurait été déposée en tant que don dans un sanctuaire rupestre thrace, Tonkova et Ivanov (2011, p. 11 et référence) interprètent la déposition de ces outils comme un « geste rituel ».

Nous croyons que ni l'aspect « rituel » des outils de Bratya Daskalovi, ni la signification de la pioche-hache d'Alexandrovo n'ont été argumentés de façon satisfaisante. La présence de foyers (s'agit-il uniquement de traces de feu ? aucune précision n'a été donnée dans la publication du monument) ne peut pas attribuer automatiquement un statut « rituel » aux outils, nonobstant le rapport spatial entre ces derniers et les premiers. Ce fait a été clairement démontré par la découverte et par l'interprétation des foyers et des fosses dans le remblai du monticule couvrant le monument *Ginina Mogila* (Čičikova, 2012, p. 65 et suiv.). La découverte d'un nombre relativement considérable d'outils sur place, dans le remblai du tumulus de Sveštari, ainsi que le

contexte dans lequel ces outils étaient trouvés, indique que ceux-ci étaient plutôt délaissés ou, plus probablement, oubliés ou perdus, plutôt que déposés dans un geste rituel quelconque. Le manque de données précises en ce qui a trait à l'endroit de la trouvaille et du contexte archéologique immédiat des outils d'Alexandrovo et de Bratya Daskalovi ne nous permet pas de spéculer quant à leur présence devant le monument ; néanmoins, la possibilité qu'ils aient fait partie de l'outillage employé par d'éventuels pilleurs antiques ne peut pas être exclue. La même remarque s'applique, d'après nous, à la tête de pioche-hache trouvée dans le corridor du monument d'Alexandrovo et dont la présence a été expliquée par une histoire plus que farfelue (voir Kitov, 2004b, p. 50).

#### **4.4.2 Planification**

Vasileva (2005, p. 56) est d'avis qu'une latte<sup>68</sup>, de longueur inconnue, était employée dans le traçage sur le terrain de la largeur de la « pièce primaire » et des ouvertures – entrées et fenêtres – des monuments thraces. Les mesures des autres éléments architecturaux étaient tracés, d'après elle, à partir de cette dimension de référence (la largeur de la pièce primaire), de laquelle découleraient toutes les autres dimensions des monuments, à l'aide d'une (ou de) corde(s). Outre la corde et la latte, le « maître maçon » thrace aurait utilisé des piquets (Vasileva, 2005, p. 55) afin de s'aider dans la translation sur le terrain du plan du monument à construire (sans insinuer que des plans architecturaux étaient préparés ailleurs que sur le terrain) ou dans sa planification en général. Selon Vasileva (2005, p. 55), le processus de traçage des plans des monuments impliquait deux étapes distinctes : (1) la direction du mur du dos de la pièce principale est déterminée selon un des points cardinaux au moyen de l'observation de la direction de l'ombre d'un pieux enfoncé à l'endroit de l'éventuel centre de cette pièce et (2) la largeur de ce mur est tracée avec une latte ; cette largeur devient, par la suite, une mesure de référence pour les autres

---

<sup>68</sup> Vasileva (2005) emploie systématiquement l'expression « latte à mesurer », sauf dans un cas unique lorsqu'il est question de « latte de construction » (Vasileva, 2005, p. 55). Le contexte de l'utilisation de cette dernière expression suggère qu'elle est employée en tant que synonyme de la première.

éléments du plan du monument. Dans le cas de pièces principales à plan circulaire, cette mesure était leur diamètre.

Malheureusement, aucune preuve matérielle de l'emploi de tels outils par les artisans qui ont œuvré sur les monuments thraces sous tumulus n'a été trouvée à ce jour. Néanmoins, les trouvailles occasionnelles de dessins architecturaux sur les parois des murs de ces constructions témoignent du fait qu'une planification préalable faisait partie du travail non seulement des architectes, mais aussi des artisans impliqués dans l'érection de ces monuments. De tels dessins ont été trouvés sur les faces externes des murs de deux monuments : la pièce-sarcophage d'Ostruša et la construction sous tumulus de Sveštari. La moitié d'une section latérale d'une voûte en berceau a été peinte en rouge sur la face externe du mur nord-est de la « chambre funéraire » du monument *Ginina Mogila* (Čičikova, 2012, p. 67, figs. 89, 90). Il s'agit d'un plan de la couverture de cette même pièce, représentant un arc double compris entre deux lignes à angle droit, segmenté en huit sections égales et une demie (la voûte à claveaux), tracé à une échelle de 1:1, sans incisions, ni toute autre préparation de la surface sur laquelle ce premier a été peint.

Une pratique similaire a été observée à l'endroit du complexe architectural d'**Ostruša** ou, plus précisément, de sa pièce monolithique (« chambre centrale » ou pièce-sarcophage). Deux triangles circonscrits ont été tracés en rouge sur la paroi externe du mur nord de cette pièce ; il a été suggéré qu'il s'agit d'un dessin de planification d'un des « frontons » taillés en relief dans la couverture monolithique en double pente de cette dernière (Kitov, 1994c, p. 15).

L'archéologue Kitov a exprimé l'avis que la planification minutieuse préalable des structures des monuments thraces sous tumulus puisse également être induite par l'absence totale de débris ou d'éclats de pierre à l'endroit du monument d'Ostruša et de son remblai (Kitov, 1994c, p. 14). D'après lui, toutes les composantes de ce monument, y compris sa pièce-sarcophage (ou « chambre centrale ») dont le bloc primaire aurait pesé plus de 40 tonnes avant d'être évidé, auraient été fabriquées ailleurs, à l'extérieur du secteur occupé par le remblai du monticule, et ont été transportés à l'endroit maintenant occupé par ce complexe architectural. Aussi difficile qu'il puisse être d'admettre qu'on se serait adonné au déplacement d'un bloc de 40 tonnes sur une distance de plus de 3 km (Kitov, 1994c, p. 14), le fait que le complexe architectural d'Ostruša a été aménagé dans la plaine, loin de tout affleurement rocheux, ainsi que le fait que la pièce monolithique a été posée sur un stylobate, indiquent qu'il n'y a pas d'autres

explications possible pour la présence de cette dernière. Tous ces éléments – le dessin de la coupe de la couverture de la pièce-sarcophage sur son mur, ainsi que le manque d'éclats à l'endroit du monument et dans le remblai du tumulus qui le couvre – semblent, en effet, indiquer que tout le projet de construction était soigneusement planifié et exécuté avec précision.

Contrairement à cette constatation, les vestiges archéologiques du tumulus *Ginina Mogila* de Sveštari ont permis sinon de le reconstituer, au moins de démontrer la présence d'un chantier de construction sur lequel étaient taillés les blocs de pierre, coulés les scellements métalliques, voire planifiés les formes architecturales du monument (voir Čičikova, 2012, p. 65 et suiv. ; voir aussi Teofilov, 1988, p. 156). Les reconstitutions des chantiers de construction des deux monuments – Ostruša et *Ginina Mogila* –, tout à fait différentes, témoignent du fait que les techniques et méthodes employées dans la planification et dans la construction des monuments thraces sous tumulus semblent être aussi diverses que l'architecture de ces derniers.

#### **4.4.3 Étapes de construction**

Les données accumulées lors des fouilles des monuments thraces sous tumulus ont apporté des indices en ce qui a trait aux différentes étapes de leur construction. Alors que ces données sont souvent incomplètes, notamment en raison des méthodes de fouille adoptées par certains archéologues (entre autres, la « fouille mécanisée » de Kitov – appliquée aux tumuli de la Vallée de Kazanlŭk – critiquée, mais finalement adoptée pour l'excavation des tumuli en Bulgarie du nord-est par Gergova), elles ont fourni suffisamment d'indices à certains chercheurs pour que ces derniers proposent des restitutions des étapes de construction des monuments thraces.

D'après l'archéologue G. Kitov, certains tumuli auraient été érigés avant la construction des monuments qu'ils contenaient, ce qui aurait été fait dans le but de reproduire l'antique tradition mycénienne de la construction de tombes dans les flancs des collines naturelles (Kitov, 1980, p. 59 ; 2005b, p. 20). Un tel procédé a également été proposé par Stančev (2002, p. 616) en ce qui a trait plus particulièrement à la construction du monument de Borovo. Il est d'avis qu'un monticule déjà amassé avait tout d'abord été évidé « de façon très économique, dans un espace à peine suffisant », équivalent à la taille du futur monument, dans lequel ce dernier a ensuite été érigé. Stančev base sa restitution des étapes de construction du monument de Borovo sur la présence d'une espace vide entre les faces externes des blocs de ce dernier et les parois « finement

découpés » du remblai qui leur faisait face, espace qui aurait ensuite été rempli d'éclats de pierre provenant du démaigrissement des blocs utilisés dans la structure de la construction.

Comme en témoignent les couches d'éclats de pierre – vestiges du démaigrissement des blocs de pierre de la structure du monument – déposées en alternance avec des couches de terre autour de certains monuments (Bratya Daskalovi, Gagovo, Sboryanovo – tumuli №№ 12 et 13)<sup>69</sup>, le remblai des tumuli qui les couvraient avait été empilé à mesure que les assises des structures de ces monuments étaient érigées. D'autres éléments, notamment la contemporanéité des monuments et des fosses contenant des artefacts et les vestiges de pratiques dites « rituelles », mais aussi l'aspect de certaines structures, notamment des manteaux en moellons des monuments (Kaloyanovo), peuvent être interprétés comme autant d'indices que les tumuli étaient élevés à mesure que les constructions qu'ils couvrent étaient érigées.

#### **4.4.4 Restructurations**

Un certain nombre de données ont permis aux spécialistes d'observer que plusieurs parmi les monuments thraces sous tumulus avaient subi des restructurations – parfois minimes, d'autres fois notables. Nous présentons ici une synthèse des descriptions de restructurations dans l'architecture de certains monuments. Cependant, comme ces restructurations ont été citées comme éléments d'indices en ce qui a trait à la fonction des monuments, nous nous y référerons, à l'occasion, dans le reste de cette thèse.

B. Čapřov (1984, p. 60) a constaté que le monument de Madzharovo, comportant une pièce de plan rectangulaire et un corridor, construit entre le V<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> s. av. n. è., avait subi une modification dans son plan au III<sup>e</sup> s. av. n. è. L'archéologue identifie un prolongement du corridor du monument de 6 m qui a amené sa longueur totale à près de 13 m.

Une intervention similaire a été reconstituée par les archéologues en ce qui a trait au corridor partiellement conservé du monument du tumulus №1 de Brestovitsa (Gerasimova et al., 1992, p. 65 ; voir fig. 8). Le corridor, érigé, tout comme le reste du monument, entièrement en

---

<sup>69</sup> Bratya Daskalovi – Tonkova et Ivanov (2011, p. 11), Gagovo - Rusev et Stoyanova (2009, p. 245 ; 2010), Sboryanovo – Gergova (1996, p. 15, 20-21, 30 *et passim*).

moellons, présentait, lors d'une première étape de construction, une longueur de 4 m. Éventuellement, il a été rallongé de 2,85 m (pour une longueur totale de 6,85 m). La seconde phase de construction du corridor a été détectée grâce à sa différence de niveaux avec la première – le niveau du sol de l'extension du corridor était plus bas de 0,14 m par rapport au niveau du sol du reste du corridor ; de plus, les murs latéraux de l'extension présentaient un épaississement de 0,25 m par rapport aux murs correspondants de la première étape.

Des indices de différentes étapes de construction asynchrones proviennent également du monument de Mŭglij (Getov, 1988). Le passage de ce monument, érigé en moellons sur une longueur totale de 9,15 m, une largeur de 1,80 m et une hauteur de 2,20 m, comportait un vide large de 0,10 m près de son extrémité intérieure, avant l'entrée de la première pièce (qui n'aurait pas encore été aménagée à cette étape). Il a été établi (Getov, 1988, p. 12 et suiv. ; voir aussi Vasileva, 2005, p. 70) que, lors d'une première étape dans l'existence de ce monument, le passage s'arrêtait à l'endroit de cette fugue et que les pans des murs latéraux, formés par le bout des murs de ce dernier, composaient la façade ; le parement de stuc peint en rouge que celle-ci comportait lors de la découverte du monument témoigne à cet effet. Lors d'une étape de construction ultérieure, le passage a été prolongé, une seconde antichambre a été ajoutée au monument (devant la première) et on y a installé l'entrée (qui aurait contenu une porte en bois) vers le début du passage et deux pièces latérales précédant celle-ci, construites également en moellons. Le prolongement du passage n'a pas été structurellement lié à la construction qui le précédait temporellement, ce qui a causé la présence de la fugue large de 0,10 m au niveau de l'ancienne façade du monument. La présence d'une seconde fugue, moins importante en termes de largeur, mais néanmoins évidente sur les prélevés architecturaux du monument, située immédiatement avant (du point de vue de l'intérieur du monument) l'entrée principale du passage (aménagée lors de la deuxième étape de construction) indique, d'après nous, qu'une troisième étape de construction peut être envisagée dans le cas de ce monument. Elle aurait impliqué la construction de deux pièces latérales devant la seconde façade du monument, dont les murs parallèles auraient formé un dernier prolongement du passage, et l'installation de l'entrée immédiatement devant cette seconde façade qui disparaissait alors dans la structure de ce dernier. Malheureusement, la validation de cette hypothèse nécessiterait des plans détaillés et précis ; de tels plans n'ont jamais

été publiés non seulement dans le cas du monument de Mŭglij, mais dans ceux de la majorité des constructions thraces sous tumulus.

Kitov (2006, p. 44) a perçu les traces indéniables de la restructuration du monument *Račeva Mogila* dans sa propre restitution des étapes de construction de cet ensemble architectural. L'archéologue bulgare est d'avis que la face intérieure « parfaitement formée » du manteau de pierre que comportait ce monument en briques cuites indique clairement que la structure de pierre représente, en fait, une première étape de l'existence du monument et que la structure en briques cuites a été « accolée » à cette première ultérieurement, lorsqu'une « restructuration s'est imposée », suivant une « utilisation de longue durée » de la construction (citations de Kitov, 2006, p. 44). Cette idée d'une construction « secondaire » complètement érigée à l'intérieur d'un monument préexistant est, pour le moins, originale (trait typique de la grande majorité des hypothèses de l'archéologue Kitov), mais mérite peu d'attention sur le fond de la quantité et de la qualité des données présentement disponibles concernant non seulement ce monument particulier, mais aussi tous les monuments sous tumulus qualifiés de « thraces ». En effet, Kitov note que la face intérieure du manteau du monument a été « parfaitement formée », sous-entendant que ce manteau était composé de blocs de pierre taillée. La publication incomplète du monument – le manque de documentation graphique précise à l'endroit de la face intérieure du manteau succinctement décrite par Kitov – ne nous permet pas d'argumenter contre l'interprétation de l'archéologue bulgare, mais les photographies de la « façade » de ce monument et de son passage (Kitov, 2006, p. 44, fig. 58, 59) nous permettent de constater que leurs structures, tout comme celle du manteau, dont ces deux éléments en sont l'extension, ont été érigées en moellons, plus précisément en plaques de pierre d'épaisseurs vairées. Si tel était réellement le cas, il est probable que la face « parfaitement formée » de l'intérieur du manteau était due non pas à l'intention d'y accoler une structure en briques cuites – impliquant le ravèlement ultérieur de cette face du manteau lors de la restructuration du monument –, mais plutôt à la forme « naturelle » de plaques de pierre qui représentent, en fait, des moellons de pierre extraits d'une roche qui présentait une forte stratification.

Il est également possible, et nous sommes portés plutôt vers cette seconde hypothèse, que ce fut le manteau de pierre qui fut soigneusement *construit* (contrairement à « empilé », technique qu'on peut observer ailleurs, comme il a déjà été question dans la présente section de notre étude)

autour de la structure en briques cuites, et non pas l'inverse. En effet, il aurait été beaucoup plus pratique, voire faisable, d'entourer une structure « primaire » par une structure « secondaire », que d'ériger la dernière *dans* la première, en épousant parfaitement les contours déjà en place, surtout lorsque il s'agit de doubler un espace comportant une fausse coupole. En appui à notre hypothèse, nous apportons la découverte au centre des vestiges de la pièce circulaire de ce monument de la « pierre-bouchon »<sup>70</sup> qui aurait bloqué l'ouverture formée au sommet de la fausse coupole en briques cuites (élément attesté également dans la structure du monument de Kazanlŭk qui présente la seule fausse coupole en briques cuites découverte par les chercheurs parfaitement conservée). Il aurait été difficile, voire impossible, d'insérer la pierre en question au sommet de la coupole en briques sans démonter la structure en pierres – le manteau – à l'intérieur de laquelle cette première aurait été érigée, selon Kitov. Ce démontage d'une partie du manteau de pierre aurait exigé, de plus, le déblayage d'une partie considérable du tumulus – fait qui aurait eu une répercussion non seulement en termes de main d'œuvre, mais aussi, et peut-être plus important, en termes de l'intégrité de la structure des monuments sur laquelle agissait indéniablement la masse de terre qui le recouvrait. De plus, les murs latéraux en briques cuites de l'antichambre du monument présentent un retrait par rapport aux pans des murs en moellons du passage. Ce fait indique, d'après nous, que la structure de pierre, du moins celle du passage du monument, a été érigée avant celle en briques cuites.

Ces deux observations – celle concernant l'installation de la « pierre-bouchon »<sup>71</sup> au sommet de la fausse coupole en briques cuites et celle portant sur la différence des plans verticaux entre les murs de l'antichambre (en briques cuites) et du passage (en moellons) du monument – nous portent à proposer une séquence de construction différente de celle reconstituée par l'archéologue Kitov. Nous croyons qu'il est plus probable que la première à être érigée était la

---

<sup>70</sup> Le terme « clé de voûte » ne peut pas être utilisé dans les descriptions des monuments thraces, sauf dans certains cas exceptionnels, dont les monuments de *Ginina Mogila* et Varna avec leurs voûtes à claveaux, puisque cette expression technique pourrait porter à de fausses conclusions. En effet, dans le cas des monuments thraces en général, les blocs aménagés à cet endroit précis, habituellement occupé par la clé de voûte, ne remplissent pas le rôle (ou n'ont pas les effets architectoniques) d'une clé de voûte.

<sup>71</sup> Voir n. 69.

construction en briques cuites, à laquelle a été accolée, par la suite, la construction en moellons (comportant des plaquettes de pierre) du manteau et, peut-être lors d'une étape ultérieure, du passage. Kitov (2006, p. 44) note lui-même que la structure en moellon du passage présente un aspect plus soigné que celle du manteau. De plus, l'incorporation d'un passage à une construction déjà érigée et recouverte par un tumulus n'est pas un aspect original qui serait propre à notre reconstitution des étapes de construction du monument *Račeva Mogila*.

Le passage du monument *Kesteleva Mogila* semble également présenter les traces d'une restructuration (Dimitrova, 2007, p. 259-260, 261). Un premier secteur, long de 2,08 m, avec pour point d'origine l'entrée de la pièce circulaire, était composé, d'après les vestiges découverts en place, uniquement de briques cuites. Le second secteur du passage était entièrement composé de blocs de pierre grossièrement taillés. La largeur du passage à son début (secteur en pierre) était de 1,50 m, alors que celle au niveau de l'entrée de la pièce circulaire est de 1,04 m.

Le présumé prolongement du passage du monument *Kesteleva Mogila* a servi d'argument pour la restitution de plusieurs étapes dans l'emploi de cette construction. Dimitrova (2007, p. 261) est d'avis que le secteur en pierre a été érigé après un certain temps, pendant lequel « le temple a été utilisé (...) en tant que lieu cultuel », et que ce prolongement aurait été imposé par le glissement du remblai du tumulus. Il n'y a, cependant, aucun indice qui pourrait suggérer l'écoulement d'un laps de temps entre la construction de la présumée extension du passage et celle du reste de l'ensemble architectural. De plus, ce qui a été perçu comme étant un premier secteur du passage pourrait fort probablement avoir été l'antichambre du monument, comme le suggère sa structure en briques cuites et « l'énorme seuil de pierre » (Kitov, 2005c, p. 42), passé sous le silence par Dimitrova, qui le sépare du « prolongement » en pierre. Kitov (2005c, p. 42) avait déjà suggéré qu'il pourrait s'agir de l'antichambre du monument – interprétation des vestiges du monument qui concorde avec les plans, les dimensions et la structure qu'il est possible d'observer dans ceux des monuments similaires, notamment *Račeva Mogila* (fig. 56). Il est fort probable que le passage en pierre ait été érigé immédiatement après que la construction des deux pièces en briques cuites ait été terminée. Le manteau de moellons qui couvre toutes les composantes de ce monument lui donne une unité et il n'est pas difficile d'imaginer que cette construction sous tumulus avait cet aspect dès qu'on a commencé à s'en servir.

L'élément de l'architecture des monuments qui semble avoir été restructuré relativement plus souvent sont les sols. La structure du sol de la pièce circulaire du monument *Griffons* semble avoir été antérieurement composée d'une dalle circulaire placée au centre de cercles concentriques de blocs de pierre (semblable au sol de la pièce circulaire du monument *Golyama Arsenalka*, voir figs. 19 et 20) et était recouvert d'un enduit de chaux (Dimitrova, 2005a, p. 112). Le passage en moellons de ce même monument présente également des indices de restructuration. Il semble que ses murs latéraux auraient été épaissis vers l'axe longitudinal du passage (vers l'intérieur), supposément dans le but de rendre ce dernier plus étroit (Kitov, 2003b, p. 18). Alors que cette supposée restructuration a été avancée comme argument appuyant l'hypothèse de plusieurs périodes de construction à l'endroit de ce monument et, par conséquent, son usage prolongé, nous croyons qu'elle pourrait avoir été effectuée à mesure que le monument avait été érigé ou immédiatement après, en tant qu'adaptation à des résultats ou à des éléments imprévus. De plus, les murs du passage du monument *Griffons* étant érigés surtout en moellons – de larges plaques de pierre – et de blocs très sommairement taillés, outre quelques exceptions visiblement décoratives (voir Kitov, 2008b, fig. 153), nous croyons que les fissures qui peuvent être observées dans la structure de ses murs relativement très larges pourraient avoir d'autres explications : 1) elles pourraient avoir été causées par la pression exercée par le remblai vers le centre du passage ou 2) les murs avaient effectivement été élargis, mais vers l'extérieur, et non pas vers le centre du passage, dans le but d'entourer le tumulus ou, du moins, d'offrir un appui plus adéquat aux murs initiaux. Malheureusement, le manque d'information détaillée dans les publications superficielles de ce monument, et de la majorité des monuments thraces sous tumulus découverts dans la vallée de Kazanlŭk, nous empêche de vérifier l'hypothèse émise par Kitov, tout comme de vérifier nos suppositions quant aux restructurations qu'aurait subi cette construction.

D'après Botušarova et Kolarova (1961, p. 293), la façade du monument de Philipovo aurait été restructurée très peu de temps après la construction de l'ensemble architectural. Les deux piédroits monolithiques auraient été ajoutés à l'entrée, qui aurait été jusqu'alors, de la largeur de la première pièce, et ceux-ci auraient été enduits de chaux et de stuc, ainsi que la façade, mais seulement jusqu'aux « antes », y compris ces dernières. Ensuite, un passage composé de deux murs latéraux en pierre taillée aurait été ajouté devant la façade. Les indices sur lesquels semble être basée cette restitution des étapes de construction, ou de restructuration, du monument

de Philipovo ne sont pas si restrictifs quant à l'interprétation qu'on pourrait en faire. En effet, les indices qui indiqueraient que les piédroits monolithiques ont été ajoutés à l'antichambre plus tard (celle-ci aurait été ouverte jusqu'à leur ajout) n'ont pas été précisés. Quant au fait que la façade était enduite seulement jusqu'aux « antes », celui-ci n'indique pas, d'après nous, qu'elle a été « ré-décorée » (Botušarova et Kolarova, 1961, p. 293 insistent sur le fait que ces réaménagements auraient été faits plutôt dans un but esthétique), mais que les secteurs de la façade qui n'ont pas été couverts d'enduit, situés à ces deux extrémités, auraient été remblayés par la terre du tumulus qui couvrait le monument. En appui à cette interprétation nous présentons un indice mentionné, mais ignoré, par les auteurs de la publication du monument – les murs de son passage. D'après les deux blocs découverts sur place et d'après la restitution du plan du monument, ces murs avaient été érigés plus ou moins dans les axes des deux « antes » et l'endroit où ils étaient appuyés sur la façade indiquait la limite du secteur de cette dernière qui était couvert d'enduit. Ce fait indique clairement que le remblai du tertre couvrait tout ce qui se trouvait derrière les murs du passage ; c'est d'ailleurs la raison pour laquelle ces murs avaient été érigés – afin de retenir ce remblai et de permettre l'accès à l'entrée du monument. Cette interprétation du plan et de l'élévation du monument de Philipovo, basée sur les restitutions proposées par Botušarova et Kolarova (1961) annule le besoin d'expliquer sa construction en étapes très distinctes. En d'autres termes, il est fort probable que cet ensemble architectural, composé du passage, de l'entrée aux piédroits monolithiques, de l'antichambre et de la pièce carrée, a été construit comme tel, en tant qu'ensemble, et non pas en parties distinctes qui permettraient d'y voir des restructurations. Néanmoins, comme en témoignent les restructurations des corridors et des passages de certains autres monuments (Brestovitsa, Mŭglij, *Sašova Mogila*), il est possible que les murs du passage du monument de Philipovo n'aient pas été planifiés avec le reste du monument ou, du moins, qu'ils y ont été ajoutés ultérieurement, lorsque le remblai du tumulus qui recouvrait ce dernier était devenu suffisamment important pour que le besoin de le retenir se soit présenté.

## 5. LES COUVERTURES

### 5.1 INTRODUCTION

R. Ginouvès (1992, p. 133) a défini la couverture comme la « combinaison d'éléments couvrant extérieurement une construction » ou un espace, en opposition au couvrement, terme qui peut être employé pour désigner « tout ce qui limite par le haut un espace architectural », y compris une baie. Les deux notions désigneraient, enfin, « les deux faces d'une même réalité matérielle ».

Dans le contexte des monuments thraces sous tumulus, le terme « construction », tel qu'employé par Ginouvès et lorsqu'il est utilisé en lien avec la description des couvertures de ces monuments, désignerait les différentes pièces que pourrait comporter tout monument, l'ensemble de ces pièces, dans le cas où elles partageraient une couverture unique, ainsi que son corridor (rappelons ici que lorsque ce dernier n'est pas couvert, nous employons le terme « passage »). Le terme « couvrement » sera employé rarement dans la présente étude, uniquement dans les cas où son usage ne portera pas confusion. La même approche a été implicitement adoptée par les thracologues qui désignent les couvertures des monuments thraces sous tumulus par un terme général qui se rapproche plutôt de la signification du mot « couvrement » que de celle du mot « couverture ».<sup>72</sup> En effet, dans la littérature en langue bulgare, le terme « couvrement » est implicitement employé en tant que synonyme du terme « toit » ou « couverture ».<sup>73</sup> Un aperçu superficiel de cette même littérature indique également que les deux derniers termes sont souvent, sinon toujours, employés de façon interchangeable. Par exemple, l'expression « toit à double pente »<sup>74</sup> est aussi récurrente que l'expression « couverture à double pente »<sup>75</sup>. Dans une

---

<sup>72</sup> Le terme habituellement employé en bulgare est « покритие ».

<sup>73</sup> Respectivement, *покритие* et *покрив*.

<sup>74</sup> *Двускатен покрив*.

<sup>75</sup> *Двускатно покритие*.

publication comptant plus de 20 700 mots, G. Kitov (2005c) emploie, en lien avec l'architecture des monuments, 12 fois le terme « toit » (покрив), alors qu'il recourt aux termes « couverture » ou « couvrement » (покрытие) 10 fois. Le rapport entre la fréquence de l'usage des deux termes bulgares est identique dans la publication encore plus volumineuse portant sur les mégalithes (et dolmens) thraces de la région pontique (Fol, A., 1982). Dans une publication de moindre envergure en termes de mots, mais consacrée aux couvertures en coupole, Mikov (1955) emploie le terme « couverture » (покрытие) 14 fois et le terme « toit » (покрив) 15 fois. Ces exemples représentatifs décrivent bien l'équivalence des deux termes aux yeux des thracologues bulgares, nonobstant l'époque de publication. Néanmoins, lorsqu'elles portent exclusivement sur l'architecture des monuments, notamment sur leurs couvertures, les publications contiennent plus souvent le terme « couverture » (покрытие) et il n'est pas rare que le terme « toit » (покрив) soit très peu employé (Ruseva, 2002) ou tout à fait absent (Vũleva, 1994; Bazaïtova, 2001). Le contexte de toutes ces publications (et de celles que nous n'avons pas citées) démontre que l'emploi des deux termes bulgares est interchangeable, sauf dans le cas des tombes à ciste où, pour des raisons évidentes, le terme pour « toit » n'est pas utilisé. Il faut également noter un rare exemple de distinction entre « couvrement » et « couverture » : dans sa description du corridor du monument *Sarafova Mogila*, Kitov (2005, p. 17) mentionne que celui-ci comportait un plafond (ou couvrement) plat, alors que le toit (ou la couverture) est à double pente. L'emploi du terme « plafond », qui apporte dans ce cas une précision nécessaire, est limité dans le reste des publications sur les monuments thraces aux descriptions de couvrements particuliers, qui se démarquent par la décoration qu'ils comportent et lorsque l'usage de tout autre terme de la langue bulgare serait inexact et inadéquat (le terme a été utilisé presque exclusivement dans la description du plafond de la pièce-sarcophage d'Ostruša, voir Kitov, 1994c, p. 18; Dimitrova, 2005a, p. 110; Stoyanov, 2008, p. 58). Sur le fond des exemples de l'emploi dans la littérature en langue bulgare des termes « couvrement » (ou plafond) et « couverture » ou (toit), les deux dernières instances dans lesquelles le mot « plafond » a été employé explicitement, en opposition à « toit » dans une d'entre elles, indiquent que, alors que ces deux premiers termes sont habituellement employés en tant que synonymes, le terme « couvrement » semble posséder un sens plus général que le terme « couverture » et, de plus, qu'au besoin – dans les situations où la précision est requise par le contexte décrit –, on a recouru à des mots similaires comme « plafond » et « toit ».

Nous avons noté que, en ce qui concerne les monuments thraces sous tumulus, cette alternance des termes choisis pour désigner les couvertures est tout à fait acceptable, puisqu'il n'est pas toujours évident, voire possible, de discerner entre couvrement et couverture. Cependant, la différence entre ces derniers éléments architecturaux ne semble jamais avoir été faite explicitement dans les publications en langue bulgare portant sur ces monuments. Ironiquement, l'exemple le plus révélateur à cet égard est probablement la publication de l'architecte M. Ruseva (2002) qui comporte, qui plus est, une section dédiée au vocabulaire employé dans la description de l'architecture des monuments thraces.

La précision que les définitions proposées par Ginouvès apportent à l'étude de l'architecture antique est donc tout à fait nécessaire, surtout en ce qui a trait à la description et à l'étude de l'architecture thrace. Cependant, le contexte particulier des monuments thraces sous tumulus – notamment le fait que ces derniers sont très rarement visibles de l'extérieur en raison des tumuli qui les recouvrent et qui en assurent la cohésion structurelle (voir *infra*) –, fait en sorte que nous ne pouvons pas adhérer aux définitions proposées par Ginouvès, surtout en ce qui a trait à sa remarque selon laquelle couvrement et couverture désigneraient les deux faces d'une même réalité architecturale. Car, en effet, il est souvent impossible de déterminer l'aspect de la face extérieure des plafonds des monuments thraces et la façon dont celle-ci est liée à leur face intérieure ou, en termes plus précis, il est souvent impossible dans les circonstances de déterminer si l'élément analysé est le couvrement d'un espace ou sa couverture. Pour cette raison, nous avons choisi d'employer le terme « couverture » pour désigner l'élément, ou l'ensemble combiné d'éléments, couvrant une construction, que ce soit extérieurement ou intérieurement.

Les couvertures des différentes composantes, ou pièces, des monuments thraces sous tumulus sont parmi les éléments architecturaux qui contribuent à la grande diversité stylistique qu'on attribue à ces derniers. Cependant, alors qu'il est un fait que les structures des couvertures de ces monuments diffèrent les unes des autres tant au niveau de leur forme, qu'au niveau de leur composition – des matériaux employés dans leur construction, ainsi que dans la façon dont ces matériaux sont agencés entre eux – il est également vrai que toute cette diversité apparente peut être rassemblée sous quelques groupes (pour ne pas parler prématurément, et sans fondement analytique, de types) relativement hétérogènes en ce qui a trait aux différences entre groupes et, simultanément, homogènes pour ce qui est des exemplaires qui les composeraient. Dans cette

partie de notre étude, nous décrirons les couvertures des monuments thraces sous tumulus en regroupant ces premières selon leur forme tridimensionnelle ou, en d'autres termes, selon la solution architectonique employée par les artisans/architectes qui ont travaillé sur ces monuments. De ce point de vue, nous pouvons détacher du fond hétérogène de couverture trois grands groupes : celui des couvertures planes, celui des couvertures en voûte et celui des couvertures en coupole. Les deux derniers groupes peuvent être divisés davantage selon la technique particulière employée dans leur construction (ou, d'un point de vue moins technique, selon l'habileté des artisans et/ou selon le résultat recherché). En ce qui a trait aux couvertures en voûte, nous avons dégagé les sous-groupes suivants : voûte dièdre, voûte par encorbellement, voûte à dalles arc-boutées et voûte en berceau. Quant aux couvertures en coupole, nous avons noté les sous-groupes suivants : la coupole semi-sphérique, la coupole en lanterne et la coupole à pendentifs. Alors que la différence entre ce dernier groupe et le premier se trouve non pas tant dans la couverture que dans sa base – dans les murs qui la supportent et, surtout, dans le plan dessiné par ces murs (qui peut, ou pas, imposer l'adoption de dispositifs additionnels de transition entre mur et couverture, notamment le pendentif) – la différence qui peut être observée dans le résultat final de chacun de ces deux « types » de couvertures est suffisamment significative, ne serait-ce qu'au niveau de la morphologie générale de la couverture, pour justifier leur séparation en deux groupes distincts. Le même commentaire s'applique également aux couvertures en voûte.

Nous avons souligné le fait qu'il n'est pas de notre intention de proposer ici une classification « formelle » des couvertures des monuments thraces sous tumulus. Il va de soi que la morphologie des couvertures est dictée par un certain nombre de facteurs, de nature technique – l'envergure de l'espace qui doit être recouvert, le type de matériau, etc. –, comme de nature anthropique – l'éventuel symbolisme des formes et la hiérarchie qui peut leur être attribuée –, et que, de ce fait, cette morphologie peut être impliquée dans la recherche d'explication ayant trait à la forme et à la fonction des monuments. Ainsi, alors que nous ne prétendons aucunement rechercher une signification quelconque, outre descriptive, dans le regroupement que nous proposons dans cette partie de notre étude, nous n'excluons pas pour autant la possibilité qu'une signification puisse être attachée aux différentes formes de couvertures ou, éventuellement, aux catégories que nous décrivons ici ; nous chercherons, d'ailleurs, une telle signification, notamment en vue des observations que nous avons portées dans les autres chapitres de cette

étude, ainsi que dans les autres parties du présent chapitre. Cependant, nous tenons à souligner le fait que lorsque des liens seront faits entre les formes des couvertures des monuments et des explications portant sur ces derniers, ces liens ne reposeront pas sur la catégorisation qui suit, puisque celle-ci n'est pas présentée, ni (plus important) conçue, à des fins analytiques. En procédant à cette catégorisation, notre objectif unique est de présenter les données sous une forme systématisée et succincte afin de faciliter leur assimilation et, finalement, la compréhension des monuments étudiés en tant qu'ensembles architecturaux.

## 5.2 LA COUVERTURE PLANE

Nous avons mentionné que la forme de couverture pour laquelle on optait afin de recouvrir un espace donné dépendait, entre autres, de l'envergure de ce dernier. Il n'est donc pas étonnant de retrouver ce type de couverture au-dessus d'espaces de taille relativement restreinte, du moins en ce qui a trait à une des dimensions de leur plan (souvent la largeur). Ainsi, la pièce principale désignée par « chambre funéraire » (Agre, 2005b) du monument de Roujitsa, large de seulement 1,48 m et longue de 2,38 m, comporte une couverture plane composée de plaques de granite.<sup>76</sup> Un autre exemple est le corridor du monument d'Alexandrovo (Kitov, 2001 ; 2002a *et passim*), dont la longueur est relativement considérable (fixée à « au moins 15 m » dans Kitov, 2002a, p. 53 et à 14,40 m dans Kitov, 2004b, p. 49), mais qui présente une largeur très restreinte (1,17 m dans Kitov, 2002a, p. 53 et 1,12 m au sommet dans Kitov, 2004b, p. 49), non seulement par rapport à sa longueur, mais aussi en comparaison avec largeurs des corridors d'autres monuments de taille similaire (voir Kitov, 2002a, p. 53). L'antichambre du monument de Philipovo (Botušarova et Kolarova, 1961), également relativement étroite – large de 1,50 m et longue de 1,55 m – comporte aussi une couverture plane composée de deux blocs de rhyolithe supportés par les dernières

---

<sup>76</sup> Malheureusement, outre le rapport de sa découverte (Agre, 2005b), long d'un peu plus d'une page et ne contenant aucune image, ce monument unique – par l'emploi généreux de l'adobe dans sa structure, ainsi que par sa décoration (voir *infra*) – n'a pas été officiellement publié et a été laissé à l'abandon suite à sa fouille.

assises des murs latéraux de la pièce. La couverture du monument à pièce unique rectangulaire de Staroselka (Vasileva, 2005, p. 60 et suiv.) était également plane, du moins d'après la reconstitution de ce monument découvert dans un état fragmentaire. Cette couverture plane, composée, d'après la reconstitution (Vasileva, 2005, fig. 19) de quatre dalles de pierre (dont une, quasi entière, a été trouvée à l'extérieur du monument), s'étendait sur un espace dont la largeur (1,53 m) ne dépasse celle du corridor du monument d'Alexandrovo que de 0,36 m (pour une longueur de 3,40 m). Les dimensions du monument *Nedkova Mogila* (fig. 46) ne diffèrent pas sensiblement de celles du monument de Staroselka. Il s'agit d'une antichambre ouverte et d'une pièce fermée qui partagent une même structure et une même couverture (Dimitrova, 2005c). L'antichambre et la pièce sont de largeur quasi-égale (les nuances présentées dans Dimitrova, 2005c, p. 186-187 pourraient être dues à des erreurs techniques, comme c'est très souvent le cas dans les études et dans les publications des monuments thraces), approchant 1,70 m, soit moins de 0,20 m de plus que la largeur notée pour le monument de Staroselka. La couverture du monument *Nedkova Mogila* présente, cependant, des différences stylistiques qui la rendent unique : elle est composée de six blocs de granite monolithiques disposés transversalement de façon à imiter des poutres, sur lesquels ont été posées des dalles en calcaire (le matériau employé dans le reste de la structure de ce monument). Ces « poutres » sont employées uniquement dans la couverture de la pièce ; celle de l'antichambre est composée d'un grand bloc monolithique. La couverture du monument *Nedkova Mogila* (fig. 47) a été rapprochée de celle de la pièce monolithique du monument Ostruša (Dimitrova, 2005, p. 188), large de 3,54 m et longue de 2,45 m. Cependant, cette analogie ne se base que sur la présence de la moulure (désignée alternativement par « architrave » et par « corniche » par Dimitrova) à denticules et des « poutres » de granite du premier monument, éléments que Dimitrova (2005, p. 188) reconnaît aussi dans le second. Cependant, le monument d'Ostruša présente une couverture plane seulement de l'intérieur de sa pièce monolithique – de l'extérieur sa couverture est en double pente. De plus, les « poutres » de la couverture du monument d'Ostruša sont, en fait, des caissons (même s'il est probable, dans ce cas aussi, qu'il s'agisse d'une imitation de caissons en bois) et les denticules de ce monument se présentent comme une « architrave » qui fait son tour de l'extérieur, et non pas comme une moulure faisant le tour à l'intérieur de la pièce, comme dans le cas du monument *Nedkova Mogila*.

Les exemples de couvertures planes que nous venons de donner se limitent à des monuments aux dimensions relativement restreintes, mais il n'est pas exclu que ce type de couverture soit employé dans des circonstances dans lesquelles on aurait habituellement opté pour d'autres solutions, par exemple, dans la couverture d'espaces relativement plus étendus. Les exemples en ce qui concerne la Thrace sont rares, nous n'en connaissons qu'un. Il s'agit du monument Krūn I, composé d'une antichambre ouverte, d'un corridor et d'une pièce. Cette dernière est large de 2,70 m et longue de 4,50 m et, malgré son état fragmentaire, on lui a reconstitué une couverture plane qui aurait été supportée par des poutres en bois dont les restes carbonisés ont été trouvés par les archéologues (Vasileva, 2005, p. 65). La couverture de ce monument n'a pas été décrite, ce qui nous empêche de commenter sa reconstitution.

Le peu d'exemples que nous pouvons citer de monuments aux couvertures planes relativement à tout le corpus de constructions thraces sous tumulus peut être expliqué surtout par la contradiction qui existe entre l'aspect technique de l'emploi de ce type de couverture et les besoins techniques et culturels (sociaux, religieux, etc.) qui semblent définir les monuments thraces – besoin qui se trouve, non par hasard, dans leur désignation de « monuments ». En effet, les matériaux employés dans les structures des monuments thraces ne permettant pas à la couverture plane de s'étendre sur des espaces relativement larges, celle-ci était de peu d'utilité dans les constructions en question. Le monument Krūn I semble contredire cette conclusion en présentant une pièce relativement large et longue qui aurait été recouverte d'une couverture plane, mais il faut souligner le fait que ce monument nous est parvenu partiellement conservé et que la reconstitution de sa couverture devrait être acceptée avec réserve ; il n'est pas exclu que le bois ait eu une place importante, voire exclusive, dans la construction de cette couverture – fait qui pourrait justifier l'attribution d'une couverture plane à ce monument, tout comme il pourrait expliquer en partie son état très fragmentaire lors de sa découverte par les archéologues.

### **5.3 LA VOÛTE**

Ce type de couverture semble représenter la solution architecturale la plus répandue en ce qui a trait aux monuments thraces sous tumulus. Néanmoins, il serait hâtif de tirer des conclusions qui ne se baseraient que sur cette observation qui, suite à un examen plus détaillé des couvertures en voûte, s'avère plutôt superficielle. En effet, ce type présente le plus grand nombre de variantes en ce qui a trait aux constructions sous tumulus, des variantes qui diffèrent les unes des autres du point de vue architectural au point où il ne serait pas exclu, selon l'objectif analytique, de désigner chacune d'entre elles de type de plein droit. Ayant ce fait en vue, nous avons décidé de présenter séparément les nuances architecturales dans l'exécution des voûtes présentes dans les structures des monuments thraces.

### **5.3.1 Voûte dièdre**

Cette appellation désigne les voûtes dont « la section dessine un triangle isocèle » (Ginouvès, 1992, p. 150) ; cette précision concernant uniquement la section de la voûte, différentes techniques de construction peuvent être employées afin d'obtenir ce type de voûte. En ce qui a trait aux monuments thraces, nous avons identifié notamment les voûtes dièdres par encorbellement (mais il peut, à la limite, être question ici de voûte à degrés lorsque les assises par encorbellement n'ont pas été ravalées, et nous tiendrons compte de cette nuance) et les voûtes dièdres en dalles arc-boutées.

#### *5.3.1.1 En dalles arc-boutées*

D'après l'échantillon des données disponibles concernant l'architecture des monuments thraces sous tumulus, la voûte dièdre en dalles arc-boutées a été employé notamment, voire exclusivement, dans la couverture des antichambres (ou, afin de ne pas porter préjudice quant aux fonctions des espaces fermés dans les monuments : des pièces de taille relativement réduite précédant une (ou des) pièce(s) de taille plus importante) et, occasionnellement, dans la couverture des corridors. Alors que la forme de ce type de voûte ne prédispose pas, par définition, à une grande variation, les couvertures qui l'emploient peuvent différer au niveau de la façon dont les plans obliques se rencontrent au sommet et, plus rarement, par la façon dont ses plans sont agencés avec les murs qui les supportent. Des exemples notables tirés du corpus des monuments

traces illustrent bien ces différences ; néanmoins, avant de les présenter, il convient de souligner le fait que ces sections de la voûte dièdre – la base des plans obliques et leur point de rencontre, voire même la structure de la voûte – sont souvent invisibles de l'intérieur des monuments et recouverts par le remblai du tumulus de leur extérieur. De ce fait, toute signification que peut avoir la solution employée dans la construction de la voûte dièdre doit se limiter à des explications d'aspects techniques. Avant de procéder avec les exemples de voûtes dièdres, il faut également noter que nous dépendons pour leurs descriptions des publications des monuments – publications dans lesquelles il est plutôt rare de trouver des détails traitant de la façon dont les plans obliques de ces voûtes ont été agencés. Ainsi, lorsque de tels détails ne sont pas précisés ici, cela signifierait que nous ne les avons pas trouvés dans les publications citées.

Évidemment, cette constatation compte uniquement pour ces deux monuments, dont les couvertures en question étaient bien « cachées » par les autres composantes architecturales. D'autres monuments incorporent des voûtes dièdres qui étaient visibles et dont les sections semblent se présenter en tant que continuations « naturelles » des éléments décoratifs des façades (voir *infra*) de ces mêmes monuments – à « frontons » et « pilastres/antes » en relief. Dans le cas de ces monuments, il serait admissible d'envisager un rôle d'avant-plan pour la voûte dièdre, rôle que cet élément architectural ne semble pas avoir eu dans les exemples déjà cités.

L'exemple d'une voûte dièdre qui semble s'inscrire dans un ensemble « décoratif » qui déborde l'espace que cette première occupe est la couverture de l'antichambre du monument *Griffons* (fig. 23b, voir aussi Kitov, 2003a). Il s'agit de deux larges dalles arc-boutées qui couvrent l'antichambre du monument qui est large de 1,36 m et longue de 2,12 m. La voûte débute à 2 m du niveau du sol de cette pièce et repose sur une moulure simple – une bande plane qui parcourt horizontalement les blocs des dernières assises des murs latéraux, au niveau de leurs arêtes supérieures. Aux deux extrémités de la pièce, les dalles arc-boutées reposent sur deux larges blocs triangulaires posés au-dessus des linteaux<sup>77</sup> des entrées – l'entrée principale du monument et l'entrée de la pièce de plan circulaire à laquelle mène l'antichambre. Ces blocs reposent

---

<sup>77</sup> Kitov (2003a, p. 308 et suiv.) désigne erronément les linteaux des entrées de ce monument de « roof plate(s) », au lieu d'employer le terme adéquat : *lintel* (voir Ginouvès, 1992, p. 47).

également sur les dernières assises des murs latéraux de cette pièce, mais la moulure plane s'arrête au niveau de leurs faces internes (les faces triangulaires). Le sommet de la voûte dièdre du côté de son intrados (ou à l'intérieur de la pièce) est à 2,56 m du sol.

L'emploi de grands blocs triangulaires positionnés verticalement aux extrémités de voûtes dièdres a été également attesté dans d'autres constructions thraces sous tumulus, notamment dans le monument *Golyama Arsenalka* (voir *infra*) et Propūda. La couverture de l'antichambre du monument *Griffons* présente néanmoins une particularité : ses deux larges blocs triangulaires envahissent asymétriquement l'espace « ouvert » sous la voûte, surplombant les deux entrées vers l'intérieur de cette première pièce, l'un – celui au-dessus de l'entrée principale – moins que l'autre. Il nous semble approprié de nous demander pourquoi toute la couverture de cette dernière n'a pas été effectuée en blocs triangulaires, formant ainsi un plafond (ou voûte) plat(e), en « Π ». La moulure que comportent les dernières assises des murs latéraux de l'antichambre, interrompue par les blocs triangulaires, indique que ces deux blocs étaient les seuls du genre; il n'y a pas eu d'autres blocs identiques dans la composition de la couverture de cette pièce. Encore plus remarquable est le débordement de ces blocs vers l'intérieur de la pièce, débordement qui aurait probablement été typique pour des linteaux monolithiques, mais comme nous l'avons noté, les blocs triangulaires reposent sur les linteaux des deux entrées qu'ils surplombent. Ce débordement n'a pas sûrement servi pour y aménager des dispositifs d'installation de portes, étant donné que la porte de la première entrée se trouvait à l'extérieur, alors que celle de la seconde entrée était fixée par des anneaux aménagés dans le linteau. Le fait que ces blocs triangulaires soient posés sur les linteaux des deux entrées pourrait, alors, nous pousser à attribuer à cet arrangement une fonction structurelle, possiblement de décharge, mais le fait que les dalles arc-boutées de la couverture reposent, elles-mêmes, sur ces blocs et, de ce fait, sont chargées de redistribuer les forces de pression verticales vers les murs latéraux, diminue quelque peu la crédibilité d'une telle explication.

En raison de la forme des blocs triangulaires qui supportent les dalles arc-boutées de la couverture de l'antichambre du monument *Griffons*, ainsi que de la moulure qui semble lier ces dalles aux blocs triangulaires, cette couverture pourrait également être comparée à un couvercle de sarcophage. Il est intéressant de noter que des couvertures ayant la même forme et pouvant être qualifiées de « couvercles » ont été identifiées dans certains monuments, notamment dans le cas

de la pièce « monolithique », ou « pièce-sarcophage » du monument *Golyama Kosmatka* et, en partie, la couverture de la « pièce-sarcophage » du complexe monumental d'Ostruša. Cependant, outre sa morphologie, nous ne voyons pas pour le moment de raison particulière qui nous permettrait d'interpréter la couverture de l'antichambre du monument *Griffons* comme imitant un couvercle de sarcophage. Par contre, si nous considérons le symbolisme derrière les couvercles des sarcophages de profil triangulaire – celui du toit à double pente d'un temple ou d'une demeure – l'architecture de l'antichambre du monument *Griffons*<sup>78</sup> prend tout un autre sens : non pas celui, potentiel, d'un sarcophage, mais celui d'une demeure (voir *Ostruša* ci-bas) ou, du moins, de l'entrée monumentale d'une demeure (voir *infra*).

La couverture de l'antichambre du monument *Golyama Arsenalka* (Kitov, 1996a) est identique à celle de l'antichambre du monument *Griffons* jusqu'au dernier détail. Nous y retrouvons deux dalles arc-boutées posées sur deux blocs massifs, triangulaires, installés sur les linteaux des deux entrées – l'entrée principale et l'entrée vers la pièce de plan circulaire – qui débordent en saillie vers l'intérieur de l'antichambre, ainsi que la moulure en bande plane au niveau de l'arête supérieure des blocs des dernières assises des murs latéraux – moulure qui est « coupée » ici aussi par les blocs triangulaires (fig. 20b). La porte de pierre qui bloquait l'entrée principale de ce monument (voir *infra*) était également installée à l'extérieur de cette entrée, fait qui indique que la saillie que présentent les blocs triangulaires n'était probablement pas prévue pour l'agencement des parties supérieures des pivots d'une porte. Cette supposition est confirmée par le fait que la seconde porte de ce monument était également fixée au moyen d'anneaux métalliques aménagés dans le linteau de la seconde entrée, du côté de l'antichambre.

Les deux entrées du monument *Golyama Arsenalka* ne présentent pas les éléments décoratifs en relief qu'on retrouve dans les entrées du monument *Griffons* – pilastres et fronton (voir *infra*) – et, de ce fait, une interprétation de la couverture de l'antichambre de ce premier monument ne peut pas découler directement, par comparaison avec celle de l'antichambre du

---

<sup>78</sup> Notamment avec ses pilastres taillés en bas-relief sur les piédroits et sur le linteau de l'entrée de la seconde pièce (mais du côté de l'antichambre) et les blocs triangulaires simulant des frontons (architecture qui, comme nous l'avons noté, poursuivent le « thème » déjà entamé par la décoration monumentale de l'entrée principale du monument).

dernier. Néanmoins, l'absence de ces éléments décoratifs ne contredit pas directement l'interprétation que nous avons proposée de la couverture de l'antichambre du monument *Griffons* et surtout des blocs triangulaires, à savoir qu'il s'agit d'éléments dont le but serait de rappeler la superstructure des entrées monumentales des demeures hellénistiques, notamment les frontons et les toits en double pente; au contraire, l'absence de ces éléments décoratifs en bas-relief dans le cas des entrées du monument *Golyama Arsenalka* semble renforcer la signification de ces blocs triangulaires posés au-dessus des linteaux de ces entrées ou, du moins, leur présence et leur forme semblent encore plus accentuées dans ce contexte architectural plutôt « minimaliste ».

La pièce « monolithique » ou « pièce-sarcophage » du monument *Golyama Kosmatka* (Kitov, 2005e) présente un exemple unique de voûte dièdre. Cette pièce, la dernière du monument, taillée en partie dans un bloc de pierre massif, comporte une couverture monolithique indépendante (mais probablement obtenue par la séparation d'un même bloc de pierre, dont la moitié compose la pièce) en voûte dièdre disposée transversalement à l'axe longitudinal du monument (l'axe de l'entrée principale), obtenue par évidage. Alors que dans ce cas la couverture oblique est visible de l'intérieur de la « pièce-sarcophage », dans le cas du monument et Ostruša (Kitov, 1994c), dont la pièce monolithique est également positionnée transversalement à l'axe de l'entrée principale de l'ensemble architectural (qui présente, cependant, un axe transversal plus long que son axe longitudinal), la « voûte » dièdre est sous-entendue, elle n'est visible que de l'extérieur de la pièce monolithique, dans son toit en double pente. Le plafond de cette pièce diffère sensiblement de celui de la pièce-sarcophage de *Golyama Kosmatka* ; il est plat et décoré de caissons peints. Malgré ces différences et le fait que dans le cas de la pièce monolithique du monument Ostruša il ne peut pas être question de couverture en voûte, le rapprochement entre ces deux « pièces-sarcophages » demeure intéressant, notamment en raison du fait que les deux pièces et, par conséquent, leurs couvertures, sont positionnées transversalement par rapport aux axes longitudinaux des monuments auxquels elles sont incorporées – fait qui pourrait indiquer que, en l'occurrence, peu d'importance était accordée à la forme de la voûte (ou du « toit » dans le cas du monument Ostruša, puisque seul l'extrados de sa voûte était visible), ou, plus précisément, à la forme triangulaire de celle-ci, du moins du point de vue de ce qui pouvait être observée par les éventuels « visiteurs » des monuments.

Enfin, le monument de Dolno Loukovo (Nehrizov, 1993) présente un exemple particulier de voûte dièdre. La couverture de son antichambre ouverte est composée de dalles de calcaire arc-boutées. Cette solution étant typique des couvertures dièdres d'un grand nombre de monuments thraces, la particularité de la voûte dièdre de l'antichambre du monument de Dolno Loukovo se trouve dans le fait qu'elle n'est pas composée de dalles, ni d'assises en encorbellement (voir *infra*), mais d'assises obliques de blocs de calcaire - à notre connaissance, solution architecturale unique en ce qui a trait aux monuments thraces sous tumulus. Un autre trait particulier, qui peut être également observé dans l'architecture du monument de Vetren (voir fig. 77 ; voir aussi *infra*), est le fait que la voûte de l'antichambre ouverte du monument de Dolno Loukovo est plus haute que la hauteur des murs latéraux qui la supportent.

#### 5.3.1.2 En encorbellement

Il s'agit d'un type de voûte très ancien (entre autres, Orlandos, 1968, p. 194 et références) et relativement simple, malgré son ingéniosité. La voûte en encorbellement est obtenue par l'érection de deux murs opposés dont les assises sont posées chacune en saillie vers un point central situé entre les deux murs (« vers le vide », voir Orlandos, 1968, p. 194 ou « avançant progressivement, d'assise en assise, jusqu'à se rejoindre en haut », voir Ginouvès, 1992, p. 144). Le sommet de la voûte peut être formé par le point de rencontre des dernières assises des deux murs, mais cette rencontre n'est pas nécessaire et ce premier peut également être composé d'une assise additionnelle recouvrant l'espace vide laissé entre les assises de couronnement des murs latéraux. Dans le premier cas – lorsque les dernières assises en encorbellement se rencontrent –, lorsque les assises formant la voûte sont taillées obliquement, cette dernière est dièdre ; par contre, lorsque les assises sont taillées obliquement, mais ne se rencontrent pas au sommet et lorsque l'espace vide entre elles est fermé au niveau suivant par une dernière assise de blocs (ou de carreaux) couchés, la voûte obtenue est tronquée. Cependant, dans de rares cas, l'intrados des blocs fermant l'espace laissé entre les dernières assises des murs latéraux peut être évidé de la forme d'un triangle aigu, formant ainsi le sommet d'une voûte dièdre.

En Thrace, la voûte dièdre en encorbellement semble plus répandue que la couverture obtenue par des dalles arc-boutées, probablement en raison du fait que ce premier type permet de couvrir des espaces plus larges ; il se prête également mieux à la couverture d'espaces longs, tels

les corridors de certains monuments thraces, où l'emploi de dalles arc-boutées n'aurait pas été une solution adéquate du point de vue de la solidité de la structure. De plus, comme ces plans obliques sont structurellement indépendants l'un de l'autre – les charges étant distribuées indépendamment, verticalement, dans chacun des deux plans –, sa construction aurait été moins exigeante en ce qui a trait à la coordination entre l'érection de chaque assise correspondante entre les deux plans.

Une des couvertures en voûte en encorbellement les plus notables en raison de ses dimensions est celle du corridor du monument de *Mal-Tépé* (Filov, 1937, p. 1-79 ; voir aussi Orlandos, 1968, p. 209 et figs. 260-262). Ce corridor, long de 20,65 m, large de 1,55 et haut de 2,60 m (Filov, 1937, p. 10)<sup>79</sup>, a été couvert d'une voûte en encorbellement qui débute à partir de la sixième assise et est formée par les trois dernières assises, formant une voûte dièdre. Les blocs de la dernière assise sont taillés obliquement jusque la moitié de leur hauteur afin de former le sommet intérieur en triangle aigu de la voûte dièdre en encorbellement. Les couvertures des deux antichambres de ce monument ont été formées par l'emploi de la même technique.

Un monument découvert déjà au début du XX<sup>e</sup> s. près du village de Polyanovo, et jamais publié (Kitov, 2002a, p. 52), pourrait présenter une exception à la tendance de recouvrir d'une voûte dièdre à dalles arc-boutées surtout les corridors et les petites pièces des constructions thraces sous tumulus. Ce monument était composé d'un passage ouvert et d'une pièce unique large de 2,12 m et longue de 2,60 m. Selon le peu d'information qui existe sur cette construction, sa pièce, très partiellement conservée, aurait eu une couverture en voûte. Cependant, l'emploi dans la description de celle-ci du terme « dièdre » ne nous renseigne aucunement sur la structure des plans obliques qui composaient cette voûte. Les dimensions du monument, ainsi que d'autres

---

<sup>79</sup> Les dimensions du corridor fournies dans le résumé en allemand de cette même publication (Filov, 1937, p. 109) – long. 21,50 m, larg. 1,55 m et haut. 2,60 m. – divergent de celles données dans le texte bulgare de la dernière (Filov, 1937, p. 10). Les dimensions fournies par Orlandos (1968, p. 209) pour ce monument semblent basées sur le résumé en allemand de l'article de Filov (cité par Orlandos). De plus, dans cette traduction en français de l'ouvrage d'Orlandos, la mesure de la largeur du corridor (1,55 m) est remplacée par la mesure pour sa hauteur (2,60 m). Les dimensions des différentes composantes du monument *Mal-Tépé* fournies dans le résumé en allemand de l'article de Filov et par Orlandos sont erronées.

exemples similaires (voir *infra*), suggèrent qu'il devait plutôt s'agir d'une voûte dièdre par encorbellement.

Un monument qui semble similaire à celui de Polyanovo, du moins en ce qui a trait aux dimensions de son unique pièce et, probablement, à sa couverture en voûte dièdre obtenue par l'encorbellement des assises qui la composent, a été découvert près de Vetren (Velkov, 1946). Sa seule pièce, de plan rectangulaire, est large de 2,10 m et longue de 2,90 m, alors que son antichambre ouverte, qui présente la même largeur, est longue de 0,90 m. Cette dernière et la pièce à laquelle elle donne accès ont été recouvertes d'une voûte dièdre par encorbellement. Les faces internes des blocs composant les assises de cette couverture ont été soigneusement ravalées et tout l'intérieur du monument a été enduit de stuc blanc.

À l'exception d'un seul élément – la couverture de la baie principale du monument *Sarafova Mogila* (voir *infra*) – les couvertures des monuments construits en briques cuites (Kazanlŭk – entrée principale et antichambre, Mŭglij, *Popova Mogila*, *Sarafova Mogila*) sont, lorsqu'elles reposent sur des bases de plan rectangulaire, des couvertures en voûte d'ogive en encorbellement. Elles sont toutes obtenues par l'emploi d'une même technique : par l'encorbellement des assises des murs latéraux en briques cuites aux faces internes obliques. Ce qui diffère subtilement, d'un monument à l'autre, est la forme de l'arc décrit par l'ogive lorsque présentée en coupe. Dans le cas du monument *Sarafova Mogila*, par exemple, cet arc est très graduel et constant déjà à partir des premières assises et l'ogive est presque surbaissée, alors que dans le cas de la dernière pièce du monument de Mŭglij il est possible d'observer une certaine verticalité dans les murs latéraux, mais l'arc dessiné par les couvertures est plutôt en tiers point. Dans le cas du monument de Kazanlŭk, l'arc dessiné par la coupe de l'antichambre est, quant à lui, plutôt étroit et élancé. Le monument *Popova Mogila* se distingue des autres monuments en briques cuites par ses murs qui sont également verticaux, comme ceux de la dernière pièce du monument de Mŭglij, mais jusqu'à une hauteur près de deux fois plus importante. Ceci pourrait être dû en partie à l'intégration à la structure de ce premier monument d'une « base » en moellons – plaquettes de pierre – qui compose plus de 2/3 de la hauteur des murs verticaux de l'antichambre et quelques assises seulement de celle des murs verticaux de la pièce principale. Cependant, il n'est pas clair si, et comment, cette structure « hybride » – un cas rare, voire unique,

en ce qui a trait à l'emploi de briques cuites et de moellons dans un même pan de mur – a affecté la forme finale des pièces et celle de leurs couvertures.

### 5.3.2 Voûte à degrés

Il s'agit d'un type de couverture plutôt rare en ce qui a trait aux monuments thraces sous tumulus. Un exemple pas tout à fait représentatif, en raison de l'élaboration additionnelle, décorative, qu'on peut y observer, est celui de la couverture de l'antichambre du monument *Četinyova Mogila* (Kitov, 2002c ; voir aussi fig. 10). La couverture de cette pièce a été décrite de la façon suivante : « plafond (...) en forme de demi-cylindre (...) [qui] repose sur des poutres à deux niveaux » (Kitov, 2002c, p. 10). Il est peu probable qu'on ait cherché explicitement à imiter des poutres en bois par la voûte à degrés, obtenue par l'encorbellement des assises supérieures de la pièce, dont les blocs n'ont pas été ravalés. Lorsque tel est réellement le cas, les « poutres » sont représentées transversalement par rapport à l'axe longitudinal de la pièce, comme dans le cas du monument *Nedkova Mogila* également situé dans la région de Starosel (voir fig. 46). De plus, les « poutres » de la couverture de l'antichambre de *Četinyova Mogila* ont été taillées de façon à représenter des arcs en encorbellement (à l'image de la couverture de la seconde pièce de ce monument).

### 5.3.3 Voûte tronquée

Il s'agit d'un type de couverture presque identique au précédent si ce n'est pour le sommet tronqué qui le caractérise. La particularité de ce type de couverture est qu'elle est aussi présente dans les constructions de pierre que dans celles en briques cuites. Alors que dans le cas du premier matériau il pourrait s'agir d'approche stylistique, il est probable que dans le cas du second ce soit un résultat imposé par la nature du matériau. Cependant, l'emploi régulier de briques cuites obliques pourrait indiquer qu'il n'aurait pas été difficile d'obtenir des voûtes dièdres au sommet non tronqué.

Les deux pièces du monument de Tatarevo (département de Haskovo, voir Mikov, 1955), daté du début du V<sup>e</sup> s. av. n. è., comportent une couverture en voûte dièdre tronquée obtenue par l'encorbellement des assises supérieures de ces pièces. L'encorbellement des murs latéraux des pièces de ce monument débute à la troisième assise à partir de la fondation du monument (Mikov, 1955, p. 39). À la différence des voûtes dièdres par encorbellement non tronquées, les deux dernières assises opposées des couvertures des pièces de ce monument ne se touchent pas et les voûtes ont été fermées par des blocs posés transversalement sur ces dernières. Ruseva (2002, p. 129) est d'avis que la coupe de la couverture de l'antichambre de ce monument, telle que représentée par Mikov (1955, fig. 12), ne représente pas une voûte dièdre par encorbellement. La coupe montre, en effet, deux blocs, chacun positionné sur le linteau de chaque des entrées aménagées dans les extrémités de cette pièce, qui débordent en saillie vers l'intérieur de la pièce. Il n'y a pas de raison de croire que ces blocs auraient pu empêcher une couverture en « fausse voûte », telle que décrite dans la publication de Mikov (1955, p. 38 et suiv.) ; nous avons présenté au moins deux cas de couvertures comportant de tels blocs (les antichambres des monuments *Griffons* et *Golyama Arsenalka*) sans que ceux-ci empêchent l'exécution de la couverture. En ce qui a trait au monument de Tatarevo (fig. 72), ce fait est également suggéré par la photographie de l'entrée de son antichambre (Mikov, 1955, fig. 13) qui démontre clairement que le bloc posé sur le linteau ne contribue pas structurellement à la couverture en voûte de cette pièce – il bloque plutôt l'ouverture de l'arc dessiné par cette voûte derrière et au-dessus de l'entrée. Un monument découvert par des pilleurs près de la ville de Madjarovo (la « tombe des pilleurs », Vuleva, 2011) comporte également une couverture en voûte en encorbellement tronquée.

Un cas particulier de voûte parabolique tronquée nous provient du monument de *Sarafova Mogila* (près de la ville de Krün, en Bulgarie centrale), composé d'un corridor, suivi d'une façade qui comporte l'entrée principale, d'une antichambre, dans le mur de fond de laquelle a été aménagée une seconde entrée qui mène vers la « pièce principale » (Kitov, 2008b, p. 101-104). La particularité de la couverture de ce monument est que la parabole tronquée (au sommet) de son entrée principale – une baie aménagée dans le mur en briques cuites de la façade, sans cadre, mais comportant un seuil engagé - n'a pas été reprise à l'intérieur du monument, dans les couvertures des deux pièces, comme dans le cas du monument de Kazanlük, où la forme de l'entrée principale, en voûte d'ogive, est la même que celle de la couverture de la première pièce (la

seconde ayant été couverte d'une fausse coupole). Celles-ci présentent des couvertures en voûte d'ogive obtenues par l'encorbellement des assises des murs latéraux en briques cuites aux faces internes obliques.

### 5.3.4 La voûte en berceau

#### 5.3.4.1 Fausse voûte en berceau en plein cintre

Les exemples de ce type de voûte – obtenu par la taille des blocs en encorbellement afin d'obtenir une voûte hémicylindrique – ne sont pas nombreux en ce qui a trait aux monuments thraces sous tumulus.

L'antichambre ouverte (ou façade monumentale) du monument *Šoušmanets* (Kitov, 1997) présente ce type de voûte, ainsi que le monument *Slavčova Mogila* (1996c), dont les deux pièces – l'antichambre et la pièce principale – sont voûtées et dont l'antichambre est également ouverte. Le monument de Brezovo, dont il ne subsiste que la description peu détaillée (Škorpil et Škorpil, 1898, p. 44-45) semble également avoir comporté une voûte en berceau, décrite par les auteurs comme « une voûte particulière » du type « employé dans les temps les plus antiques » en Égypte et au Proche Orient. L'identification de la couverture de ce monument disparu depuis est rendue possible grâce à la mention fortuite de l'appellation de son type en français – « en encorbellement » – et à sa reconstitution graphique (Škorpil et Škorpil, 1898, p. 45 et fig. 7). D'après cette dernière, il s'agirait d'un monument similaire à la construction *Slavčova Mogila* (fig. 67), telle que reconstituée (car sa couverture n'était pas conservée) et à la couverture de l'antichambre ouverte du monument *Šoušmanets* (figs. 64 et 65). Les auteurs mentionnent aussi un autre monument qui aurait comporté une couverture similaire, la « tombe de Rahmanlii » (Škorpil et Škorpil, 1898, p. 45), village aujourd'hui appelé Rozovets et situé non loin de la vallée de Kazanlūk.<sup>80</sup> La voûte en berceau couvrant le monument de Naip (ou Tekirdag, voir fig. 73) a également été obtenue par encorbellement (Delemen, 2006, p. 253). Ce monument diffère, à notre

---

<sup>80</sup> Stoyanova (2007, p. 579) cite la publication des frères Škorpil en référence au monument de Brezovo, mais semble avoir manqué la mention de celui de Rozovets.

connaissance, de toutes les autres constructions sous tumulus thraces en ce qu'il présente un escalier descendant qui fait le lien entre son corridor et la pièce principale.

Le monument de Propŭda présente un cas plutôt particulier de fausse voûte en berceau, puisqu'il s'agit de la couverture non pas d'une de ses pièces, mais de son corridor (Ruseva, 1982). Les faces inférieures de trois blocs massifs, déposés transversalement sur les parois latérales du corridor de ce monument, ont été évidées de façon à obtenir une concavité de la forme d'un berceau. En ce qui a trait aux monuments thraces sous tumulus, il s'agit du seul cas où la fausse voûte en berceau n'est pas obtenue par encorbellement, mais plutôt par la taille de blocs mégalithiques. La couverture du corridor du monument découvert non loin de *Propŭda* (fig. 55), celui de *Miškova Niva* (fig. 43), présente également une voûte en berceau, mais celle-ci a été obtenue par encorbellement (Ruseva, 1987). Elle est, cependant, également unique en raison de la longueur exceptionnelle des blocs composant les assises en encorbellement qui rappelle les structures des voûtes à claveaux longs de certains monuments macédoniens. L'assise (ou les assises) composant le sommet de cette voûte n'ont pas été retrouvés sur place, dans la structure du corridor, mais la reconstitution de la couverture de celui-ci, et surtout celle de sa façade (illustrations non-numérotées dans Ruseva, 1987, p. 30 et 31), nous permet d'établir qu'elle était composée de larges blocs couchés, dont les faces inférieures étaient taillées dans la forme d'un arc, et qui étaient encaissés dans le plan des supports – les murs latéraux du corridor. Cette solution rappelle celle déjà observée dans la couverture du corridor du monument de *Propŭda*.

#### 5.3.4.2 Voûte à claveaux

Il y a plus de 20 ans, l'architecte M. Ruseva comptait, en territoire Thrace, dix monuments comportant des couvertures en voûte en berceau (Ruseva, 1990, p. 111). Ce nombre n'a pas changé dramatiquement depuis, notamment en raison du fait que, pour des raisons qui n'ont pas encore été élucidées, ce type de couverture apparaît surtout dans le nord-est et dans le nord de ce territoire (en Bulgarie du NE et en Roumaine du SE, voir Gergova, 1996, p. 52) – régions qui ne fournissent pas aux chercheurs un nombre de découvertes de monuments antiques comparable à

celui des découvertes au sud de la chaîne montagneuse de la *Stara Planina* (ou du Balkan).<sup>81</sup> Alors que Ruseva ne citait pas les monuments qu'elle comptait parmi ceux comportant ce type de voûte, nous pouvons supposer qu'il s'agissait du monument à pièce unique de Loveč (voir Mikov, 1957, p. 227-228), des monuments A et C de Kirklareli (voir Mansel, 1943), des trois monuments de Sboryanovo – *Ginina Mogila* (Fol, A. et al., 1986), tumulus № 12 et tumulus № 13 (au sujet des deux derniers, voir Gergova, 1996), et des quatre monuments découverts sur le territoire de la municipalité de Varna (Ruseva, 2002, nos. 19, 20, 29 et 30). En plus de ces dix monuments, Stoyanova (2007, p. 575) ajoute, sans les nommer, cinq constructions découvertes autour de Mangalia (Roumanie du sud-est, voir aussi Miclea et Florescu, 1980, p. 9)<sup>82</sup>, auxquelles peut être ajoutée celle de Doi Mai (aussi 2 Mai ou Doj Mai), également découverte dans cette région du territoire considéré comme ayant été peuplé de tribus thraces (Miclea et Florescu, 1980, p. 9 et fig. à la page 25).

À cette liste de monuments dans lesquels la voûte en berceau a été employée peuvent être ajoutés quelques découvertes plus récentes, notamment celle du monument à pièce unique trouvé près de Borovo (Stančev, 2002 ; voir fig. 6) et celle du monument *Sašova Mogila* (Kitov, 1996b ; voir figs. 60 et 61).

---

<sup>81</sup> Ce fait pourrait être expliqué, entre autres, par l'intérêt particulier porté par les archéologues bulgares, notamment par G. Kitov et son organisation TEMП, aux nécropoles tumulaires de la plaine de Kazanlık, où ce dernier œuvrait sur plus d'un, parfois sur plus de deux chantiers de fouille par saison – fait qui explique, en partie, son association avec la grande majorité de découvertes de monuments thraces sous tumulus en ce qui a trait à la Bulgarie du sud.

<sup>82</sup> Stoyanova (2007, p. 575) cite quelques autres monuments à voûte en berceau, portant leur nombre total à 27, mais la majorité de ces monuments ne peuvent pas être directement liées aux Thraces, notamment celui de Langaza, daté du début du IV<sup>e</sup> s. av. n. è., qui doit être qualifié de macédonien, et celui de Bizet qui est en territoire thrace, mais date de l'époque impériale romaine – fait qui semble avoir échappé à l'architecte bulgare. Macridy (1911, p. 209 et fig. 24) mentionne, en effet, un monument de Bulaïr (voir Stoyanova, 2007, p. 575), mais uniquement en référence à sa porte ; rien dans sa publication ne suggère que ce dernier monument aurait comporté une voûte en berceau, comme Stoyanova semble le croire. De plus, cette dernière compte cinq monuments près de Varna et quatre près de Sveštari, mais ne se réfère qu'à quatre monuments dans le premier cas et à trois dans le second, c'est-à-dire aux nombres que nous avons donnés ici. Les monuments à voûte en berceau de l'époque romaine en territoire thrace sont nombreux (voir Hristov, 2010), mais cette époque est hors de notre champ d'intérêt dans la présente étude.

Un monument de plan rectangulaire découvert très partiellement préservé non loin du village de Mezek (Filov, 1937, p. 83-89) a également été ajouté aux monuments comportant des couvertures en voûte en berceau (Stoyanova, 2007, p. 575), mais cet ajout semble quelque peu hâtif, puisque la reconstitution de la couverture de ce monument n'est basée que sur une supposition et qu'aucun des blocs ayant composé celle-ci n'a été retrouvé ; de plus, aucun élément dans les vestiges de la structure de cette construction ne suggère que précisément ce type de couverture y a été employé (Filov, 1937, p. 86).

Presque tous les monuments sous tumulus ayant des couvertures en voûte en berceau en plein cintre découverts en territoire thrace ont été trouvés dans le nord-est de ce dernier – au nord-nord-est de la chaîne montagneuse de l'Hémus – à la seule exception du monument *Sašova Mogila* qui se trouve dans la vallée de Kazanlŭk et des deux monuments de Kirklareli, en Thrace orientale. Probablement le plus emblématique parmi ces monuments, ou du moins le mieux connu et le plus complexe en termes architecturaux, est celui de *Ginina Mogila* (Fol et al., 1986). Alors que les monuments dont les couvertures sont en voûte en berceau comportent habituellement une seule pièce ou, au plus, une pièce principale et une pièce secondaire (ou antichambre), celui de *Ginina Mogila* (ou *Sveštari*) se démarque de la tendance par ses trois pièces disposées asymétriquement : deux de ces trois pièces sont disposées sur un axe longitudinal commun, alors que la troisième – désignée dans la littérature par « pièce latérale » – est disposée perpendiculairement à cet axe (voir fig. 70). Inévitablement, ce plan a imposé la planification et l'exécution d'une couverture quelque peu particulière : les couvertures des deux pièces auxiliaires – l'antichambre et la pièce latérale – composent une voûte à double coude (ou deux voûtes coudées) qui, dans le cas de la section couvrant l'antichambre, s'imbrique dans la voûte couvrant la pièce principale dont le niveau est plus haut. La voûte à double coude et l'imbrication entre celle-ci et la voûte couvrant la pièce principale sont autant d'éléments qui indiquent que la planification et la construction de toutes les composantes architecturales de la structure de ce monument étaient synchroniques (à moins d'admettre que cette construction ait pu subir des travaux majeurs de réaménagement structurel).

### **5.3.5 La voûte à caissons superposés**

Ce type de couverture est obtenu par la pose en surplomb de dalles au-dessus des angles de la pièce à couvrir, puis au-dessus des angles créés par la première série de dalles, et ainsi de suite jusqu'à la fermeture de l'espace central par une dernière dalle (Ginouvés et Guimier-Sorbets, 1994, p. 311). Des styles différents peuvent être obtenus, volontairement ou involontairement, dépendamment notamment de la taille de la pièce à couvrir, de la forme de son plan (carré ou rectangulaire) et de la taille des dalles employées dans la structure de la couverture (voir Ginouvès et Guimier-Sorbets, 1994, fig. 1).

La couverture en voûte à caissons superposés est plutôt rare en ce qui a trait aux monuments thraces sous tumulus ; nous ne connaissons que trois constructions de cette région qui en ont comporté – *Kurt-Kalé* (couverture de l'antichambre), Philipovo (couverture de la pièce principale) et Strelča (couverture de l'antichambre) – toutes datées de la fin du IV<sup>e</sup> – début du III<sup>e</sup> s. av. n. è. La voûte à caissons superposés couvrant la pièce principale du monument de Philipovo (Botušarova et Kolarova, 1961) est composée de trois caissons dans l'ordre losange – carré – losange. Celle couvrant l'antichambre du monument de Strelča – *Zhaba Mogila* (Kitov, 1977a) comporte quatre caissons dans l'ordre octogone – carré – octogone – carré, alors que celle du monument *Kurt-Kalé* (Filov, 1937, p. 79-84 ; voir aussi Orlandos, 1968, p. 190 et figs. 225, 226), d'après sa reconstitution (voir Filov, 1937, figs. 96, 96), comportait également quatre caissons, mais dans un ordre d'un hexagone (« irrégulier » d'après Orlandos, 1968, p. 190) suivi de trois octogones (ou carrés aux angles tronqués). Theodossiev (2007, p. 606) et Vassileva (2012, p. 247) ont proposé de considérer l'ornementation en caissons du plafond du monument Ostruša (Kitov, 1994) comme représentant ce type de couverture, mais ces caissons ne sont pas superposés (un caisson carré central, plus large que les autres, comprend un losange qui renferme, à son tour, un cercle dont la face est taillée un peu plus bas que celles des deux figures qui le contiennent et dont les faces sont à hauteur égale) et aucun élément ne suggère qu'une imitation ou une référence à ce premier type de couverture était envisagée.

La voûte du monument *Kurt-Kalé* (fig. 40) semble avoir présenté des caractéristiques qui la distinguent des deux premières, notamment par l'asymétrie de ses caissons et la particularité de ceux-ci – les angles et les formes qu'ils présentent sont tout à fait distincts de ceux qu'on retrouve dans les couvertures à voûte à caissons superposés des deux autres monuments. Bien entendu, il ne faut pas écarter la possibilité que ces particularités soient plutôt dues à la documentation

graphique de la voûte du monument *Kurt-Kalé*, dont des photographies de la couverture de l'antichambre n'ont jamais été publiées. Les angles tronqués des caissons carrés (ou octogonaux) pourraient être une exagération attribuée à l'artiste – possibilité que les vestiges actuellement disponibles ne permettent pas de vérifier, puisqu'il ne subsiste de cette voûte que l'angle droit du premier caisson. Par contre, ce que les vestiges de l'antichambre du monument *Kurt-Kalé* permettent d'établir est le fait que certains des caissons successifs de cette voûte étaient composés non pas de larges dalles posées en diagonale sur les angles du caisson précédant, mais d'assises de blocs moins longs (ce à quoi on pourrait s'attendre avec le rétrécissement de la voûte en hauteur) qui couvrent toute la largeur et toute la longueur de l'antichambre (ce fait apparaît plus clairement dans Theodossiev et Stoyanova, 2010, fig. 14). Cet arrangement avait probablement pour objectif de renforcer la structure de la voûte et ne semble pas avoir des parallèles dans les structures des deux autres voûtes à caissons superposés découvertes en Thrace (Philipovo et *Zhaba Mogila*). Il est également à noter que dans la reconstitution graphique de la voûte de l'antichambre du monument *Kurt-Kalé* (voir Filov, 1937 fig. 96 ; voir aussi Theodossiev et Stoyanova, 2010, fig. 16), les dalles formant le premier caisson présentent une saillie plus importante du côté de l'entrée de la pièce circulaire que du côté de l'entrée principale du monument, ce qui cause (ou permet d'obtenir) les angles tronqués à l'endroit où les dalles des deux côtés de ce premier caisson se rencontrent vers le centre des murs latéraux et donne à ce dernier la forme d'un hexagone au lieu de celle d'un losange. Encore une fois, l'état de conservation de cette structure ne permet pas d'établir si cette reconstitution rendait précisément une réalité observée à l'endroit de la voûte lors de sa documentation graphique.

Il est difficile de comprendre ce que Mikov entendait en stipulant que l'emploi de la voûte à caissons superposés « témoigne que les artisans-constructeurs de cette époque, c'est-à-dire de l'époque autour d'Alexandre [III] ou un peu avant lui, n'emploient pas la voûte en berceau » (Mikov, 1955, p. 24). Il est clair que d'après lui – ainsi que d'après Filov avant lui (voir Filov, 1937, p. 99), dont Mikov reprend l'idée sans le citer en référence – la voûte à caissons superposés, dont il connaissait l'existence en Thrace par le monument *Kurt-Kalé* et par celui de Philipovo, était le précurseur de la voûte en berceau. Par cette remarque, Mikov établissait une chronologie

relative entre ces deux éléments architecturaux en ce qui concerne leur emploi en Thrace.<sup>83</sup> Ce qui demeure incertain est si Mikov percevait ces deux types de voûtes en tant que « génétiquement » liés. Ce ne semble pas être le cas, puisqu'il qualifie lui-même le monument de Philipovo – dont la couverture est une voûte à trois caissons superposés – de « tombe à coupole » (Mikov, 1955, p. 17, n. 1). Si nous induisons que Mikov entendait plutôt indiquer que la voûte à caissons superposés a été utilisée jusqu'à ce qu'on ait commencé à employer la voûte en plein cintre, cette suggestion de la part de Mikov aurait été fautive, puisque la voûte à caissons superposés apparaît en territoire galate relativement tard, vers le début du I<sup>e</sup> s. av. n. è. (voir Ginouvès et Guimier-Sorbets, 1994, p. 312) ; Mikov fait référence à certains monuments micrasiatiques dans son propos au sujet de ce type de voûte, mais comme il ne précise jamais de quels monuments il s'agit et ne donne aucune référence bibliographique, il nous est impossible d'établir s'il était conscient du fait que la voûte à caissons superposés était employée si « tardivement ». Quoi qu'il en soit, le fait que Mikov ne semble faire aucun lien « génétique » entre les deux types de voûtes, ainsi que le fait qu'il ne considère la voûte à caissons superposés non pas comme telle, mais plutôt comme une coupole, vident sa remarque sur la chronologie relative entre les deux éléments architecturaux de tout sens.

En ce qui a trait à la voûte à caissons superposés de l'antichambre du monument de *Zhaba Mogila*, Kitov (1977a) ne propose pas d'appellation alternative à celle de « fausse coupole » qu'il rejette avec raison, mais sans argumentation et explications ; sa désignation de cette couverture de « couverture étagée » est tout aussi inadéquate que celle qu'il rejette. Quant aux conclusions qu'il tire de la présence de ce type de couverture dans le monument, il se contente de noter en passant qu'il est « très rarement rencontré en Thrace », sans même inclure cet élément parmi ceux – la façade monumentale et le soin avec lequel ont été taillés les blocs composant la structure du monument – qui lui permettent d'avancer une datation du monument vers la fin du V<sup>e</sup> s. av. n. è. (Kitov, 1977, p. 14).

---

<sup>83</sup> Orlandos (1968, p. 189) voyait, quant à lui, la voûte à caissons superposés (ou, entre autres, « couverture à pans coupés et caissons », voir Orlandos, 1968, p. 190) comme un chaînon dans l'évolution des couvertures en Grèce antique situé entre la couverture plane et la couverture par encorbellement, puisque « les dalles sont disposées en surplomb vers l'intérieur sur le lit précédent... »

#### 5.4 LA FAUSSE COUPOLE

Au début du XX<sup>e</sup> s., les monuments thraces sous tumulus qui comportaient des couvertures en fausse coupole pouvaient être comptés sur les doigts d'une main. Douze monuments à fausse coupole étaient connus (certains uniquement par les publications antérieures) vers le milieu de ce siècle (Mikov, 1955, p. 17), et ce nombre était révisé à 14 près de deux décennies plus tard (Tsvetanova et Getov, 1970, p. 11). Le décompte commençait à changer radicalement au début de la dernière décennie du siècle dernier. En effet, en 1990, Kitov (1990, p. 116) comptait déjà 21 monuments à fausse coupole, dont 15 en Bulgarie du sud et 6 en Bulgarie du nord. Alors que le nombre est resté plutôt fixe pour ce qui est du nord du territoire thrace, au sud, ou plus précisément, dans la plaine de Kazanlŭk, il a presque doublé depuis la publication du rapport des découvertes de monuments à coupole au sud et au nord de la chaîne montagneuse de la *Stara Planina*.

Il faut souligner dès à présent le fait qu'aucun monument thrace de l'époque hellénistique, ni avant, ni, à notre connaissance, après, ne comporte de couverture en véritable coupole. Toutes les coupoles dont il sera question dans cette partie du chapitre portant sur les couvertures des monuments thraces sous tumulus sont des « fausses coupoles »<sup>84</sup>, c'est-à-dire qu'elles ont été obtenues par encorbellement. Certains types<sup>85</sup> de fausses coupoles peuvent, néanmoins, être différenciées, malgré le trait commun – l'encorbellement de leurs assises – qui les unit (outre en ce qui a trait à la différenciation entre voûte à claveaux et voûte en encorbellement, ce trait – l'encorbellement des assises – est peu significatif pour ce qui est de la différenciation entre les couvertures de la majorité des monuments thraces sous tumulus, puisqu'il lui est commun,

---

<sup>84</sup> Nous employons les guillemets uniquement dans le but d'accentuer cette expression. Celle-ci étant acceptée dans le domaine de l'architecture et de l'archéologie pour désigner les coupoles obtenues par encorbellement, nous l'emploierons sans guillemets dans la présente étude, sauf dans les cas de citations d'emplois erronés de cette expression.

<sup>85</sup> Ce terme est employé ici dans le sens de regroupements à des fins descriptives, sans implications analytiques.

nonobstant le type de couverture – voûte ou coupole). Ainsi, nous pourrions différencier les couvertures en fausse coupole tout d’abord par la forme de la base sur laquelle elles ont été érigées ou, en d’autres mots, par le plan de la pièce qu’elles couvrent. En termes généraux, les plans sont carrés ou circulaires, avec un certain degré de nuance entre le carré et le cercle parfaits. Lorsque les couvertures sont érigées sur des plans plutôt carrés (ce qui est rare en ce qui a trait aux monuments thraces), les fausses coupoles « reposent » habituellement sur des pendentifs – « triangle[s] sphérique[s] (...), concaves vers l’intrados » (Ginouvés, 1992, p. 157), situés dans les angles obtenus par la rencontre de deux pans de murs, à une certaine hauteur, à laquelle débute l’encorbellement des murs qui forme, éventuellement, la coupole. Les pendentifs sont, en fait, un dispositif architectural permettant le passage d’un plan carré – les murs supportant la couverture – vers un plan circulaire – la couverture en fausse coupole. Les couvertures en fausse coupole sur pendentifs sont généralement construites en moellons – matériau également utilisé dans la construction des structures qui les supportent.

Encore plus rares que les fausses coupoles sur pendentifs sont les coupoles, ou couvertures, à quatre versants. Il s’agit, dans ce cas, d’une couverture sur base (ou plan) carrée ou rectangulaire dont les quatre sections sont érigées par encorbellement; ce dernier débute habituellement dès la deuxième assise.

Lorsque le plan de la pièce recouverte par une fausse coupole est déjà circulaire, la structure de la couverture est relativement élémentaire, puisqu’elle ne comporte pas de « médiateurs » architecturaux – les assises supérieures sont simplement posées en encorbellement. Il convient, dans ces cas, d’observer la hauteur (en termes de nombre d’assises) à laquelle débute l’encorbellement, car il a été avancé que cette hauteur serait un critère structurel qui pourrait indiquer une chronologie relative entre monuments à fausse coupole. Tout comme dans le cas des couvertures en voûte par encorbellement, la finition de la face interne des blocs composant la fausse coupole sur plan circulaire est souvent ravalée de sorte à présenter une surface lisse et unie, mais certaines exceptions à cette tendance générale ont aussi été observées.

Les matériaux employés dans les structures des fausses coupoles des monuments thraces peuvent varier en ce qui a trait aux types de pierre utilisés, à la finition (moellons, blocs taillés avec précision ou pas, etc.), ainsi qu’à l’emploi de mortier (et sa composition). Un trait commun à toutes les fausses coupoles est la présence de blocs ou de dalles de pierre qui ferment celles-ci au

sommet et qui diffèrent, habituellement, au niveau de leur taille et de leur aspect comparativement au reste de la structure de la coupole. Ces blocs ou dalles ont souvent été appelés des « pierre-clés » (Tsvetanova et Getov, 1970, p. 6; Kitov, 1989, p. 34, 40; 1990, p. 119; 1993, p. 72; 2002a, p. 50; Ruseva, 2000, p. 92 *et passim*; Dimitrova, 2005a, p. 111). Cette désignation de la pierre qui ferme la coupole obtenue par encorbellement est erronée, du moins d'un point de vue strictement architectural, car cette pierre – nonobstant sa forme, le matériau, ni la façon dont elle est agencée à/dans la fausse coupole – ne joue pas le rôle d'une véritable pierre-clé qui est d'assurer la tenue, ou l'équilibre, de l'ensemble de la structure (en l'occurrence, de la couverture), comme est le cas des « vraies » coupoles ou dômes.

Une certaine variation entre fausses coupoles peut également être observée au niveau de leur coupe. Cependant, ces variations sont, le plus souvent, dues aux dimensions des couvertures et leur signification pour l'analyse des monuments n'a pas été établie de façon convaincante. Il existe, néanmoins, une forme de fausse coupole dite « en clocher » (Tsvetanova et Getov, 1970, p. 9), « quasi clochée » (Vasileva, 1974, p. 243) ou « en cheminée » (Orlandos, 1968, p. 212) qui pourrait être due non pas aux dimensions de la construction, mais au matériau employé dans sa structure, car il a été suggéré que cette forme est étroitement liée aux coupoles érigées en briques cuites.

#### **5.4.1 À pendentifs**

Les exemples de ce type de couverture sont plutôt rares en ce qui concerne les monuments funéraires thraces. Nous ne connaissons l'existence que de trois couvertures à fausse coupole sur pendentifs, dont deux proviennent du même monument, alors que la catégorisation de la troisième en tant que « fausse coupole à pendentifs » est, d'après nous, conditionnelle. L'unique pièce du monument de Brestovitsa (fig. 8) en Bulgarie centrale comporte une fausse coupole sur pendentifs. La hauteur de cette chambre de plan presque carré était de 2,80 m (variant de 2,86 m à 2,94 m dans Ruseva, 2002, p. 120) et sa diagonale la plus longue mesure 4 m (Gerasimova et al., 1992, p. 69). Les pendentifs, situés dans les quatre coins de la pièce, permettant la transition du plan carré (dessiné par les quatre murs verticaux) vers une couverture en coupole débutaient à une

hauteur entre 1,35 m et 1,45 m du sol de la pièce. Les assises en encorbellement de la coupole forment, en son sommet, une ouverture aux côtés longs de 0,50 m qui aurait été couverte d'une grande dalle de pierre. Alors que le plan de la coupole n'a pas été décrit dans la publication de ce monument, les dimensions fournies pour l'ouverture au sommet de cette dernière (0,50 m x 0,50 m) indiquent qu'elle n'était pas circulaire. Des plus, outre la mention qu'ils étaient « formés de façon rudimentaire » (Gerasimova et al., 1992, p. 69), les pendentifs n'ont pas été décrits en détails, ni présentés sur le plan ou sur la coupe du monument (Gerasimova et al., 1992, figs. 4 et 5 respectivement). Ces faits nous permettent de douter de la description de la couverture comme d'une fausse coupole reposant sur des pendentifs et de nous demander s'il ne s'agissait pas plutôt d'une fausse coupole à quatre versants. Cependant, notre induction de la forme carrée (ou non-circulaire) du sommet de cette coupole n'est basée que sur notre interprétation personnelle des dimensions mentionnées en ce qui a trait à cette première et de la façon dont ces dimensions sont présentées dans la publication du monument. Alternativement, il est possible que la forme du sommet de cette couverture ait été due à l'irrégularité des assises en encorbellement qui la composaient, irrégularité qui aurait pu être causée, si tel était le cas, par le matériau de construction employé dans l'érection de ce monument – le moellon.

Malheureusement, ces mêmes observations – le manque de détails dans les descriptions et dans la documentation graphique – s'appliquent également à la publication du second monument qui aurait comporté des couvertures en fausse coupole sur pendentifs. Néanmoins, ce monument, situé près de la ville de Smyadovo (Bulgarie du nord-est), est décrit comme ayant comporté deux pièces de plan presque carré, chacune couverte d'une fausse coupole sur pendentifs, obtenue par encorbellement (Atanasov et Yorgov, 2007). Tout comme le monument de Brestovitsa, ce monument était construit en moellons.

Si nous pouvons nous fier sur les descriptions des structures de ces deux monuments, nous devons conclure en ce qui a trait aux fausses coupoles à pendentifs en notant qu'il s'agit d'un type de couverture rare, mais qui semble, néanmoins, avoir été employé dans des régions relativement éloignées du territoire thrace. Malheureusement, le manque de détails, voire d'information, dans les publications portant sur ces constructions et leurs datations incertaines – le monument de Brestovitsa (fig.8) a été daté du VI<sup>e</sup> s. av. n. è., strictement par analogie aux monuments « similaires » étrusques (Ruseva, 2002, p. 120), alors qu'aucune datation n'a été avancée pour

celui de Smyadovo –, il nous est impossible de considérer cette observation circonstancielle comme une interprétation scientifique des données. Nous ne pouvons qu’y ajouter une autre observation, également circonstancielle : le monument de Smyadovo est l’unique exemple de monument thrace dont toutes les pièces étaient couvertes de fausses coupoles.<sup>86</sup>

#### 5.4.2 À quatre versants

La couverture du monument de Madzharovo (département de Haskovo, Bulgarie du sud, daté du IV<sup>e</sup> s. av. n. è.) présente une solution architecturale unique en territoire thrace pour la période d’intérêt pour cette étude. Les quatre murs de la seule pièce de ce monument, de plan rectangulaire, présentent, en effet, un encorbellement dès leurs premières assises, ce qui a pour résultat l’obtention d’une couverture à quatre versants (Čapůrov, 1984, p. 60). Alors que d’autres monuments comportent des couvertures qui se rapprochent de celles du monument de Madzharovo – la tombe de Brestovitsa (VII<sup>e</sup> – VI<sup>e</sup> s. av. n. è., datation très incertaine, proposée par Ruseva, 2002, p. 120) dont la couverture est une fausse coupole à quatre pendentifs, sur une base carrée (voir Gerasimova et al., 1992), ou les couvertures en quatre versants des antichambres de certains monuments à coupole, notamment ceux de la vallée de Kazanlūk –, la couverture du monument de Madzharovo demeure unique en raison de la combinaison de cette forme particulière avec une structure en plaquettes de pierre. Il est probable que les couvertures de l’antichambre et de la chambre principale du monument de Vŭrbitsa (municipalité de Šumen, Bulgarie du nord-est, daté de la fin du V<sup>e</sup> – début du IV<sup>e</sup> s. av. n. è.), qui étaient construites en blocs de pierre taillés et dont la forme était « trapézoïdale », aient été similaires au type de couverture que comportait le monument de Madzharovo (Atanasov, 1985).

Un autre exemple d’une couverture particulière qui pourrait être comparée à celle du monument de Madzharovo est celle de la pièce principale d’une des deux tombes construites en

---

<sup>86</sup> La construction découverte sous un tumulus près du village de Gagovo (Rusev et Stoyanova, 2010) semble avoir également comporté deux pièces adjacentes, de plan circulaire, dont les couvertures auraient été en fausse coupole, mais les murs de ces pièces ont été très partiellement conservés et aucun élément des couvertures ne semble avoir été trouvé.

plaquettes de pierre découvertes sous un tumulus situé près du village Soušina (département de Šumen, Bulgarie du nord-est), datée approximativement du V<sup>e</sup> – IV<sup>e</sup> s. av. n. è. (Atanasov, 1994). L'archéologue relate que les murs de cette pièce de plan rectangulaire penchaient vers son centre jusqu'au point où ils décrivaient une ellipse. Malheureusement, l'état fragmentaire de la construction, partiellement détruite par des pillers, et le manque d'artéfacts ne permettent ni la reconstitution complète de la couverture de cette première, ni sa datation précise.

### **5.4.3 « Semi-sphérique »**

Ce type de couverture est le plus répandu en ce qui a trait aux monuments thraces sous tumulus comportant de fausses coupoles. Alors que l'appellation « semi-sphérique » ne relate pas une réalité architecturale, car aucune fausse coupole n'atteint une forme qui se rapproche de celle de la demi-sphère, ce type est néanmoins défini par une coupe qui présente généralement une courbe relativement graduelle ou, du moins, qui n'approche jamais une forme conique. Il s'agit également du type de couverture qui, outre la voûte à claveaux, a attiré le plus d'attention, entre autres par l'association directe ou indirecte qu'on lui accorde avec les couvertures en fausse coupole que comporte un nombre considérable de constructions érigées autour du bassin méditerranéen, notamment dans les actuels territoires de la Grèce, de la Crète, de l'Italie et de la Turquie. Un fait qui relate bien cette association des monuments thraces à fausse coupole aux monuments à coupole méditerranéens et, plus spécifiquement, mycéniens et étrusques, est la désignation de ces premiers par « tholoi » (voir entre autres Mikov, 1955).

Les fausses coupoles « semi-sphériques » des monuments thraces sous tumulus ont été érigées en matériaux divers, selon des techniques variées qui ont donné des résultats relativement différents. Ainsi, à des fins purement descriptives, elles peuvent être divisées en coupoles en pierre et coupoles en briques cuites. A priori, cette division peut sembler tout à fait aléatoire et uniquement basée sur le matériau de construction employé, mais comme nous le soulignons plus loin, ce matériau dicte, jusqu'à un certain point, la forme de la coupole obtenue, ainsi que d'autres propriétés des couvertures. Toutefois, la division des fausses coupoles que nous proposons dans cette section de notre étude n'est basée ni sur leur forme, ni sur d'autres de leurs propriétés, outre que sur le matériau utilisé dans leur construction. Toujours dans ce sens, les coupoles en pierre

peuvent être subdivisées en coupoles en moellons et coupoles en pierre taillée. Finalement, ce dernier sous-groupe peut être divisé davantage en deux autres sous-groupes, celui des coupoles en pierre taillée aux blocs ravalés et celui des coupoles en pierre taillée aux blocs non-ravalés.

#### *5.4.3.1 En moellons*

Lorsque nous avons présenté les matériaux employés dans la construction des monuments thraces sous tumulus datés entre le V<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> s. av. n. è., nous avons noté le fait que peu de ces monuments ont été érigés entièrement ou en grande partie en moellons. Encore moins nombreux sont ceux qui comportent des couvertures en fausse coupole construites avec ce matériau. Nous avons déjà inclus deux de ces monuments – ceux de Brestovitsa (fig. 8) et de Smyadovo – dans la section des fausses coupoles à pendentifs. Les autres constructions érigées en moellons qui comportent des fausses coupoles sont celles de Ravnogor et de Kaliakra et Ćirakman.

Les trouvailles d'artéfacts d'époque romaine dans le contexte des tumuli I et IX de Ravnogor suggèrent que c'est probablement en raison de la route romaine qui longe la nécropole antique dont ils font partie que les deux monuments en moellons qui avaient été remblayés par ces tumuli avaient été pillés et très partiellement conservés (Kitov, 1989). Les couvertures de ces monuments avaient été détruites lors de la découverte de ces derniers par les archéologues vers le milieu des années 1980 (voir Kitov, 1986). Néanmoins, ces couvertures, qui reposaient sur les murs des deux pièces circulaires les plus larges jamais découvertes en territoire thrace, présentant des diamètres de 5,34 m et de 5,40 m, ont été reconstituées (théoriquement) – sur la base d'un encorbellement des assises des murs qui a pu être observé dans un petit secteur de la structure d'un des monuments (voir l'élévation dans Kitov, 1989, fig. 3 ; voir aussi fig. 57) – comme ayant eu la forme de (fausses) coupoles érigées en assises de moellons plus ou moins régulières, sans liant. La hauteur minimale de la couverture de la pièce du monument qui était recouvert par le tumulus I a été estimée à 4 m, alors que celle du monument sous le tumulus IX a été reconstituée à près de 5 m.

Trois monuments aux pièces circulaires et entièrement érigés en moellons ont été découverts dans une nécropole tumulaire de la région du cap Kaliakra (Bulgarie du nord-est) et datées approximativement « vers le IV<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> s. av. n. è. » (Kitov, 1990). Ils ne sont tous que partiellement conservés et la reconstitution de leurs plans et de leurs élévations n'est que

provisoire. Les données, notamment les diamètres des pièces circulaires – mesurant entre 3,30 m et 3,90 m –, ont permis, néanmoins, de classer ces constructions parmi les monuments circulaires sous tumulus les plus larges jamais découverts en territoire thrace. Seule la hauteur d'un de ces monuments a été reconstituée aléatoirement, sur la base de la courbure des vestiges de ses murs, à « pas moins de 4 m » pour un diamètre de 3,50 m (Kitov, 1990, p. 118). Une particularité dans la structure des monuments de Kaliakra est le retrait vers l'extérieur du mur de leurs pièces circulaires avant le début de l'encorbellement, aménagé à une hauteur de 0,90 m du sol dans deux des trois constructions et à 0,40 m dans la troisième.

La reconstitution de la hauteur du tumulus I de Ravnogor à près de 5 m (Kitov, 1989, p. 29) étonne quelque peu, car la hauteur de la coupole du monument qui était jadis recouvert par ce tertre a été reconstituée à un minimum de 4 m. D'après ces reconstitutions, il s'avère que la marge de terre entre le sommet de cette coupole et celui du tumulus et, par conséquent, la quantité de terre qui recouvrait le monument, auraient été insuffisants pour assurer la stabilité d'une construction érigée entièrement en moellons et, d'après la description offerte dans la publication, ne comportant pas de traces d'un liant. Si la reconstitution de la hauteur du monument et celle du tertre qui le recouvraient sont correctes, alors nous croyons que leur rapport, et non pas un pillage ultérieur de ce premier (voir Kitov, 1989, p. 32), pourrait expliquer l'écroulement de la couverture en fausse coupole. L'écroulement des fausses coupoles en moellons suite au déblayement de leurs sommets (suite à une cause naturelle ou anthropique) et bien documenté en ce qui a trait aux *tholoi* mycéniennes (voir, entre autres, Pelon, 1976). Nous croyons que les mêmes principes (causes, effets) peuvent être appliqués en ce qui a trait aux monuments de Ravnogor, notamment en raison du matériau employé dans leurs structures et de leurs dimensions. Malheureusement, Kitov ne s'est pas aventuré à proposer une reconstitution de la hauteur du tumulus IX – reconstitution qui aurait permis d'étayer davantage notre hypothèse, étant donné que le second monument semble avoir été plus haut que le premier, alors que le diamètre conservé du tertre qui le recouvrait (près de 25 m) est identique à celui du tumulus I.

Une observation similaire peut être faite en ce qui a trait à la reconstitution de la hauteur d'un des trois monuments de Kaliakra à « pas moins de 4 m » (Kitov, 1990, p. 118). Il s'agit de la construction à la pièce circulaire au diamètre de 3,50 m, ce qui la place au second rang parmi les trois monuments pour ce qui est de leurs diamètres respectifs ; cependant, les murs de cette

construction ont été conservés à une hauteur beaucoup plus importante, jusqu'à 2,85 m (pour 1,50 m et 0,90 m en ce qui a trait aux deux autres monuments). Kitov n'a pas spécifié la méthode qui lui a permis de reconstituer la hauteur totale de la fausse coupole qui aurait recouvert ce monument, mais il est fort probable qu'il se soit fié sur la courbe de l'encorbellement présenté par les murs jusqu'à la hauteur conservée.

#### 5.4.3.2 *En blocs de pierre non-ravalés (ou en assises surplombantes)*

Les exemples de ce type de couverture – en fausse coupole dont les faces intérieures des blocs ont été laissées telles quelles, formant une surface à degrés – sont peu nombreux. Dans tous les cas, ces couvertures comportent des décorations en relief qui s'expriment dans le profil des faces non-ravalées des blocs de pierre qui les composent ou, comme dans le cas de la couverture en coupole du monument découvert près de Kirkilisse (fig. 37), la moitié inférieure de la face intérieure de chacun des blocs composant la couverture a été démaigrie de façon à former un arc qui débute à l'arête supérieure du bloc de l'assise inférieure (voir aussi Filov, 1937, fig. 107 ; Mansel, 1943)

La couverture de la pièce circulaire du monument *Četinyova Mogila* (fig. 10), partiellement conservée, présentait une décoration similaire à celle que comportait la fausse coupole de la construction sous tumulus de Kirklareli (au sujet de ce monument voir, entre autres, Kitov, 2003d). La face intérieure de la fausse coupole est interrompue par des traverses posées de façon à former une couverture à niveaux. Les blocs composant la fausse coupole sont verticaux sur la moitié de la hauteur de leurs faces intérieures, alors que la partie inférieure de ces faces est taillée de façon à présenter des demi-arcs tournés vers l'intérieur (listel plat précédé d'une gorge égyptienne). Cette décoration était identique à celle de la voûte en encorbellement de la première pièce, de plan rectangulaire, du même monument.

Selon Filov (1937, p. 100-101, fig. 109), la fausse coupole de ce monument est presque identique à celle de la tombe du *Zolotoi kourgan* située dans la région de Kertch, en Crimée orientale, et datée du Ve – IVe s. av. n. è. Cependant, alors que les faces internes des blocs composant la fausse coupole du monument de Kirklareli ont été démaigris (dans un but décoratif selon Filov, 1937, p. 101), les blocs composant la fausse coupole du monument de Kertch ont été laissés dans leur état original, tels qu'ils se présentaient après la taille initiale qui

leur a donné leur forme cuboïde (voir aussi Orlandos, 1968, p. 213 et suiv.). Mansel (1943, p. 28 *et passim*) compare également ce monument à d'autres constructions présentant des couvertures en fausse coupole au profil à degrés, notamment aux tombes de Kertch et à certaines *tholoi* étrusques, dont celles de Volterra et de Casal Marittimo (cette dernière comportant une fausse coupole sur pendentifs).

Tout comme dans le cas des couvertures en fausse coupole à pendentifs, il faut noter la rareté des couvertures en fausse coupole non-ravalées (ou à degrés). Les deux exemples connus en territoire thrace que nous avons cités ici se trouvent en Thrace orientale pour le premier (Kirkclareli, en Turquie européenne) et en Thrace occidentale pour le second (*Četinyova Mogila*, en Bulgarie centrale). Les datations proposées pour ces deux monuments ne sont pas très éloignées chronologiquement : le premier a été daté du V<sup>e</sup> s. av. n. è. sur la base du style de la colonnade semi-engagée dorique de la pièce de plan circulaire (Kitov, 2003d, p. 17), alors que le second a été daté du milieu du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. en fonction du style de la décoration en relief de sa fausse coupole, ainsi qu'en fonction de son contenu, décrit en tant qu'hellénistique (Hasluck, 1910-1911, p. 77,79). Une tentative de datation plus précise de la construction de *Četinyova Mogila* (Tzočev, 2011) place la dernière utilisation du monument au milieu du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. sur la base d'une analyse des sceaux que portaient les amphores qui ont été trouvées devant la façade du monument. L'auteur de cette étude note, probablement avec raison, que cette datation « marks the final closure of the building, any construction work should be earlier ; the burial(s) committed inside could be earlier, or rather contemporary with the amphorae. » (Tzočev, 2011, p. 20). Il devient néanmoins clair que pour Tzočev le monument est relativement contemporain de la datation des amphores, puisqu'il exprime, seulement quelques lignes après la citation précédente, l'avis que « [w]ith a date in the mid-4th [sic] BC, the tholos at Starosel [ou le monument *Četinyova Mogila*] represents remarkably advanced architecture ». Cette datation coïncide mieux avec celle du monument de Kirkclareli, mais tout comme Tzočev l'a fait pour l'un d'entre elles, nous devons souligner le fait que les deux constructions ont été datées par les objets qu'on y a trouvés (dans le cas de la datation de *Četinyova Mogila* par Tzonchev, à l'extérieur du monument !) et que toutes les deux avaient été pillées avant leurs découvertes par des archéologues.

#### 5.4.3.3 En blocs de pierre ravalés

Il s'agit du sous-groupe sous lequel peuvent être rangés la majorité des exemplaires du groupe des monuments thraces sous tumulus aux couvertures en fausses coupoles. La description détaillée des monuments thraces sous tumulus n'étant pas parmi les objectifs que nous nous sommes posés, alors que l'énumération de tous les monuments qui peuvent être catégorisés dans ce sous-groupe serait plutôt encombrante, nous ne mentionnerons que les plus représentatifs et les plus notables en ce qui a trait aux détails architecturaux qu'ils comportent ou aux exceptions qu'ils affichent.

C'est précisément dans la plaine de Kazanlūk que sont regroupés la majorité des monuments thraces sous tumulus comportant des couvertures en fausse coupole et, de ce fait, presque l'entièreté des exemplaires du sous-groupe des fausses coupoles ravalées.<sup>87</sup>

La majorité des monuments qui comportent ce type de fausses coupoles ne présente pas des caractéristiques qui dépassent les exigences pour faire partie de ce sous-groupe. En d'autres termes, leurs couvertures en fausse coupole sont érigées en blocs de pierre taillée, sans liant, agencés en assises régulières moyennant des scellements métalliques. Les plus notables parmi ces monuments sont ceux découverts dans la vallée de Kazanlūk (Dolno Izvorovo, *Golyama Arsenalka*, *Golyama Kosmatka*, *Griffons*, *Šoušmanets*), ceux situés à quelques dizaines de kilomètres ou sud-ouest des grandes nécropoles de cette dernière vallée, dans la région de Starosel et de Strelča (*Četinyova Mogila*, *Manyov Dol*, *Zhaba Mogila*), et ceux découverts relativement plus loin, dans le piedmont des Rhodopes de l'est, non loin du village de Mezek (*Kurt-Kalé* et *Mal-Tépé*) ou près du village d'Alexandrovo (le monument éponyme, décoré de peintures murales).

Les vestiges de quelques autres monuments, dont les couvertures n'ont pas été conservées, suggèrent, non seulement par le plan circulaire de leurs pièces, mais aussi par la qualité des structures, que ceux-ci auraient comporté des fausses coupoles en blocs de pierre ravalés. Il s'agit

---

<sup>87</sup> Alors que ce fait pourrait indiquer une tendance réelle, historique, il est également possible qu'elle soit due à une certaine concentration des efforts des archéologues, notamment en raison de la grande densité des nécropoles tumulaires dans la région, mais surtout à cause de leur accessibilité et, plus en général, des meilleures conditions de travail.

de structures érigées en blocs de pierre très soigneusement taillés et agencés en assises régulières, sans liant, mais à l'aide de scellements métalliques, parfois même comportant des anathyroses périmétrales et aux faces rustiquées. Tel est, notamment, le cas du monument à deux pièces circulaires construites sur un axe latitudinal, découvert près de Gagovo en Bulgarie du centre-nord (fig. 18), dont les vestiges, malgré leur état très fragmentaire, rivalisent en finesse d'exécution avec les structures des monuments les plus impressionnants (sur ce monument, voir Rusev et Stoyanova, 2011). Tel est également le cas des vestiges d'un monument de plan circulaire découvert non loin du village de Malko Belovo (Bulgarie centrale), qui présente également une structure en blocs de syénite très soigneusement taillés, agencés dans un appareil pseudo-isodome, à deux parements avec remplissage de moellons et de fragments de pierre taillée, sur une fondation composée de dalles de pierre et comportant des scellements métalliques couverts de plomb (sur ce monument voir Velkov, 1942). Mais le monument de Malko Belovo mérite l'attention non tant par sa structure exécutée avec un grand soin et savoir-faire, mais surtout parce que cette construction ne semble pas avoir comporté d'autres composantes architecturales que la pièce circulaire dont nous venons de décrire succinctement la structure. La documentation graphique du monument (Velkov, 1942, fig. 23) fournit, en effet, les preuves que les faces extérieures de la pièce circulaire ne portent pas les traces qu'on pourrait s'attendre à y retrouver dans l'éventualité où d'autres structures y avaient été agencées – fragments de blocs de pierre, traces de scellements ou simplement les traces de décoloration ou de coloration laissées par le contact de différentes surfaces. Cependant, la possibilité qu'une ou des structures temporaires ou en matériaux périssables aient été jointes à la chambre circulaire ne peut pas être écartée avec certitude, notamment en raison du mauvais état de préservation du tumulus lors de sa découverte, par des travailleurs construisant une autoroute en opérant de la machinerie lourde, à l'aide de laquelle ils avaient déjà enlevé une section du tertre qui couvrait le monument.

Un exemple particulier de couverture en coupole en blocs de pierre ravalés a été découvert près de Malko Tŭrnovo, dans la région appelée *Propŭda* (Ruseva, 1982). La couverture de la pièce circulaire de ce monument se différencie de celles des autres *tholoi* thraces non seulement par l'emploi dans sa structure de blocs de granite, de calcaire et de marbre relativement très massifs, mais surtout par la forme de son sommet (fig. 55). D'après les reconstitutions du monument, découvert partiellement conservé, le sommet de sa couverture était composé de blocs

trapézoïdaux plus de deux fois plus hauts que les blocs composant les autres assises de la couverture. Ces blocs de la quatrième et dernière assise de la structure de la pièce circulaire étaient dressés et inclinés vers le centre de la pièce, leurs sommets formant une ouverture circulaire qui aurait été comblée par une dalle de pierre. La disposition de blocs dressés dans la structure d'une couverture est une pratique plutôt rare, sinon exclusive à ce monument.

La couverture en blocs trapézoïdaux « rayonnants » du monument *Propŭda* pourrait être comparée à la couverture en fausse coupole du monument *Šoušmanets*, dont la dernière assise, avant la dalle plane du sommet, est formée par 15 blocs trapézoïdaux relativement plus étroits et plus allongés que ceux des assises précédents (fig. 66). Cette particularité a été interprétée comme une tentative volontaire de représenter « les rayons » qui émaneraient « du soleil » – la dalle circulaire qui bouche l'ouverture au sommet de la fausse coupole de ce monument et qui semble partiellement supportée par la colonne dorique stucquée au centre de la pièce (Kitov, 2003b, p. 22; voir aussi Vassileva, 2012, p. 248-249). À notre connaissance, aucune vérification n'a été faite à l'endroit du sommet de cette fausse coupole dans le but d'établir si elle est tronquée – si elle comporte l'habituelle dalle-bouchon – ou si les blocs de la dernière assise se rencontrent. L'établissement de ce point pourrait amener des explications concernant la présence de la colonne qui semble appuyer le sommet de la fausse coupole. En effet, étant donné qu'il s'agit d'une fausse, et non pas d'une « vraie », coupole, un tel soutènement aurait été nécessaire dans le cas où le sommet n'est pas composé d'une dalle encastrée, mais par la rencontre des arêtes supérieures des blocs de la dernière assise.

Un arrangement similaire, mais sans la présence d'une colonne, peut être observé dans l'appareil de la dernière assise de la couverture en fausse coupole du monument *Golyama Kosmatka*. Dans ce cas, les neuf blocs de cette assise ne sont pas plus longs (ou hauts) que ceux des assises précédentes, mais ils sont près de deux fois plus étroits. Ici aussi, l'ouverture créée par l'encorbellement des assises sur un plan circulaire a été bouchée par une dalle dont la face inférieure a été taillée de façon à pouvoir être encastrée.

Il est difficile d'argumenter l'hypothèse des « rayons solaires » notamment en raison du fait que l'intérieur de la pièce circulaire du monument *Šoušmanets* porte les traces d'un enduit en stuc qui semble avoir couvert les murs au complet, ainsi que la colonne érigée au milieu de la chambre. Les « rayons » solaires auraient ainsi été recouverts et invisibles. S'ils avaient été rendus

par une coloration différente de celle du stuc blanc qui s'accroche encore aux murs du monument, alors nous pourrions questionner le besoin de fermer la coupole par une dernière assise aux blocs trapézoïdaux – technique certainement plus dispendieuse, ne serait-ce qu'en temps, comparativement à la représentation de « rayons solaires » en peinture.

Le « rayonnement » formé par la dernière assise de la fausse coupole du monument *Golyama Kosmatka* étant compris dans deux cercles – la « dalle-bouchon » et la dernière assise de la fausse coupole – aux diamètres formant, inévitablement, un rapport très symétrique, nous suggérons que, si l'on doit impérativement chercher un symbolisme dans cette « figure », ce « rayonnement », qui ne semble pas avoir été recouvert d'enduit, pourrait être perçu comme représentant une rosette – symbole aussi (sinon plus) présent dans l'iconographie funéraire que celui du soleil (voir *supra*, décoration en fresque du monument de Kazanlûk et *infra*, décoration de la porte du monument *Šoušmanets*).<sup>88</sup>

#### 5.4.4 À double courbure

Ce sous-type de couvertures en fausse coupole n'aurait pas eu de raison d'être si ce n'était de l'attention qui lui accordée dans les publications. En général, il ne diffère en rien du sous-type « semi-sphérique » en blocs ravalés, sinon par son profil qui, au lieu de dessiner un arc en ogive, présente un renversement de direction près de son sommet, pour dessiner un arc dont la forme se rapproche de celle de l'arc renversé. L'autre particularité en ce qui a trait aux monuments thraces est dans le fait que la structure des fausses coupoles qui peuvent être regroupées dans ce sous-type est exclusivement composées de briques cuites.

---

<sup>88</sup> Un symbole solaire a également été perçu dans l'arrangement concentrique des dalles recouvrant le sol de la pièce circulaire du monument *Golyama Arsenalka* (Kitov, 1996). Cette interprétation est également insuffisamment argumentée et nous pourrions nous demander pourquoi un tel symbolisme solaire serait représenté au niveau du sol du monument et non pas au niveau du sommet de sa couverture, comme ce serait le cas de la couverture du monument *Golyama Kosmatka*. Nous proposons une interprétation différente de cet arrangement concentrique des dalles du sol du monument *Golyama Arsenalka* dans la section portant sur les aménagements au sein des monuments thraces.

En fait, un seul exemple d'une telle coupole nous est parvenu conservé – celui de la couverture de la pièce circulaire du monument de Kazanlŭk (Mikov, 1954 ; pour une étude de la couverture en fausse coupole voir Vasileva, 1974). La fausse coupole, ainsi que toutes les autres composantes de ce monument, outre les éléments formant l'entrée de la pièce circulaire et le seuil de l'entrée principale, ont été érigés en briques cuites liées par un mortier de chaux. Bien entendu, les briques composant les assises en encorbellement, tant dans la structure de la fausse coupole que dans celle de la fausse voûte dièdre de l'antichambre du monument, n'ont pas été ravalées « à sec », mais ont été moulées avec des faces internes et externes obliques et, dans le cas des briques de la fausse coupole, courbées (concaves pour les faces internes, convexes pour les faces externes). La taille des briques composant la fausse coupole diffère également entre les assises inférieures et la dizaine d'assises formant son sommet, les briques faisant partie de ces dernières étant « plus courtes » que celles composant les premières (Mikov, 1954, p. 6).

Alors que la structure du monument de Kazanlŭk présente un intérêt en soi, surtout en ce qui a trait à l'emploi de la brique dans cette dernière, ainsi qu'en raison du fait qu'il s'agit de la seule couverture en fausse coupole en briques cuites conservée en territoire thrace, l'intérêt des chercheurs a été attiré surtout par la forme de cette couverture, notamment par la courbe irrégulière que présente son profil. Celui-ci a été décrit comme représentant deux arcs symétriques, chacun composé de « trois lignes à graduation différente » (Vasileva, 1974, p. 243), mais l'expression « à double courbure » est plus adéquate et précise pour décrire le profil de la couverture du monument de Kazanlŭk.<sup>89</sup> Il convient également de préciser que cet arc à double courbure est tronqué au sommet ; les arêtes supérieures des briques de la dernière assise ne se rencontrent pas, l'ouverture formée en raison de ce fait étant comblée par un « bouchon » – une dalle dont la face inférieure a été démaigrie de façon à être encastrée dans l'ouverture circulaire formée par la dernière assise de la fausse coupole (Mikov, 1954, fig. 13).

---

<sup>89</sup> Cette double courbure du mur de la fausse coupole est très clairement rendue dans la publication du monument par Mikov (1954, fig. 9), alors que dans celle de Vasileva (1974, fig. de la page 244) la coupe de la même coupole apparaît plutôt comme une voûte dièdre tronquée.

Malheureusement, le lien potentiel de cette forme de fausse coupole avec le matériau de construction ne peut pas être démontré malgré la découverte de quatre autres monuments qui avaient été érigés en brique cuite (voir Čičikova, 2007), puisque les couvertures de ces derniers n'ont pas été conservées et qu'aucune reconstitution de leur élévation n'a été proposée. Cependant, l'absence de la double courbure dans les élévations des monuments comportant des fausses coupoles en blocs de pierre fait que le rejet d'un tel lien sur la base des données empiriques actuellement disponibles pourrait être prématuré.

## 6. ENTRÉES ET PORTES

### 6.1 INTRODUCTION

Il est étonnant de constater que dans sa conceptualisation du vocabulaire lié aux monuments thrace Ruseva ne s'attarde point sur une définition ou une description générale (ou typologie) des entrées des monuments thraces sous tumulus ; elle se contente uniquement de noter que l'entrée devait avoir une fonction symbolique dans le contexte de ces constructions (Ruseva, 2002, p. 55-56). Pourtant, comme nous le verrons plus loin dans cette étude, cet élément architectural mérite bien toute l'attention qu'on peut lui consacrer, notamment en raison de la relative diversité des solutions auxquelles les architectes et artisans antiques ont eu recours et, simultanément, à cause de la répétition de certaines de ces solutions dans des contextes (architecturaux) différents.

Un bref aperçu des définitions des termes « entrée » et « porte », telles que présentées dans les dictionnaires de la langue française, dévoile un fait intéressant ; alors qu'on pourrait s'attendre à ce qu'elles soient relativement différentes, ces premières semblent, au contraire, décrire une réalité très similaire. En effet, lorsque présentées l'une à côté de l'autre, le lecteur pourrait avoir du mal à établir laquelle des deux définitions a été attribuée à quel mot, voire à se rendre compte qu'il s'agit bien des définitions de deux mots différents.<sup>90</sup> Ce n'est que dans les lexiques spécialisés que nous trouvons des définitions plus discriminatoires :

---

<sup>90</sup> « Ouverture pour entrer et sortir d'une maison, d'une pièce, ... » est la définition du terme « porte » habituellement offerte dans les dictionnaires de la langue française et « Lieu par où l'on entre, voie d'accès » est la définition du terme « entrée » également offerte dans ces derniers. Alors qu'il serait logique de ne pas associer le mot « voie » avec le mot « porte », on se serait attendu à ce que la même logique soit appliquée dans le cas de l'association des mots « porte » et « ouverture », puisque, en effet, le rôle d'une porte est de bloquer une ouverture ou une voie d'accès. De plus, la présence d'une « ouverture pour entrer et sortir d'une maison » n'implique aucunement la présence d'une porte (voir *infra*).

« n. f. I – Ouverture faite pour entrer dans un lieu fermé (...). III – Assemblage de bois ou de métal, qui est mobile et qui sert à fermer l'entrée d'une maison, d'une chambre (...) ». (Noël, 1968, p. 287 : « porte »)

Malheureusement, le terme « entrée » n'est pas défini dans ce même lexique, ce qui nous empêche de déterminer si celle-ci est envisagée comme un élément construit ou tout simplement comme une ouverture dans un mur. La définition du terme « ouverture » – « [v]ide dans un mur : baie, porte, fenêtre, arcade, etc. » n'aide pas à éclaircir ce problème, même si elle suggère qu'« ouverture » devrait être perçu, d'après ce lexique, comme synonyme des termes qui sont énumérés dans sa définition. Il est évident que des définitions plus précises et plus adaptées aux données que nous analysons sont nécessaires.

Dans la présente étude, nous entendons par « entrée » une ouverture – une baie – aménagée dans un (ou des) pan(s) de mur(s) qui permet le passage entre deux espaces distincts, séparés par le(s) pan(s) de mur(s) en question ; cette ouverture peut comprendre des éléments architectoniques qui lui sont propres – un seuil, des piédroits et un linteau –, mais certains de ces éléments, notamment le seuil, peuvent être omis ou peuvent être « virtuels » (non-indépendants). Aucune donnée ne nous permet de différencier entre types d'entrées dans le cas d'un même monument (entre, par exemple, les entrées « principales », appelées aussi « portes d'entrée », celles qui permettent le passage de l'extérieur dans le monument et vice-versa, et les entrées des pièces situées à l'intérieur, appelées ailleurs « porte intérieure ») ; ce fait nous permet d'appliquer la définition d'« entrée » que nous venons de donner à toutes les entrées des monuments. Nous avons choisi de ne pas employer le terme « porte » dans l'étude de ce que nous avons appelé des « entrées », car il a été généralement utilisé dans la littérature portant sur les monuments thraces pour désigner « l'élément qui ferme le passage » (la baie ou l'ouverture) et un tel emploi pourrait porter à la confusion, notamment en raison du fait que les entrées ne sont pas nécessairement munies de portes, du moins pas au moment de leur découverte ; de plus, la correspondance porte-entrée doit être attestée au cas par cas en ce qui a trait aux monuments thraces sous tumulus.

Nous décrirons dans ce chapitre les différentes composantes des entrées et des portes des monuments thraces, les mécanismes de verrouillage que celles-ci comportaient, ainsi que les autres types de dispositifs employés afin de bloquer l'accès à ces monuments. Certaines

interprétations des portes de pierre découvertes dans ces derniers ont également été avancées par les thracologues ; nous les analyserons également dans le présent chapitre, à la lumière de l'ensemble des données qui y sont présentées.

## **6.2 ENTRÉES DE PIERRE – LES COMPOSANTES**

Il s'agit du type d'entrée le plus répandu parmi les monuments thraces sous tumulus. L'entrée de pierre est habituellement composée d'un seuil, de deux piédroits et d'un linteau. Ces éléments sont habituellement monolithiques, mais il n'est pas rare de rencontrer des seuils et des piédroits virtuels – composés, dans le premier cas, d'une des assises inférieures du mur dans lequel a été aménagée l'ouverture ou, dans le second cas, des bouts des murs latéraux délimitant celle-ci. Les entrées en pierre peuvent être relativement simples, sans aucun élément décoratif, voire à peine moulurées, tout comme elles peuvent être très soigneusement taillées et richement ornées. L'ornementation des entrées, qui ne dépend pas de leur type en termes de structure, peut varier entre un simple chambranle à cru et à lancis (ce type de décor est, habituellement, réalisé en stuc plutôt que directement sur la pierre, en relief) et un chambranle comportant jusqu'à trois fascies et des bandes additionnelles pleines ou comportant un décor en relief et/ou peint. Les entrées comportant une décoration relativement plus complexe peuvent également être surplombées d'éléments décoratifs en relief taillés sur leur linteau et/ou au-dessus de celui-ci, notamment des corniches et des frontons. Cependant, un des aspects les plus importants des entrées en pierre est leur présence tant dans les constructions érigées en pierre que dans celles érigées en briques cuites.

Malgré les tentatives de certains chercheurs (Stoyanova, 2005a), des « types » strictement délimités ne peuvent pas être identifiés en ce qui a trait aux entrées des monuments thraces sous tumulus (sans que le nombre de types d'entrées approche le nombre d'entrées comportées par ces monuments). Cependant, les différents éléments des entrées – le seuil, les piédroits et le linteau – se présentent sous des aspects relativement limités qui peuvent être présentés sous la forme de types, même si une telle catégorisation ne doit pas avoir d'aspirations au-delà de la description succincte des structures.

### 6.2.1 Seuils, feuillures et crapaudines

Les seuils peuvent être monolithiques et engagés (cette catégorie inclurait la majorité des monuments, dont Alexandrovo, Borovo, Dolno Loukovo, *Golyama Arsenalka*, *Golyama Kosmatka*, *Helvetsia*, Ivansky, Kazanlŭk, *Kesteleva Mogila*, Kirklareli B, *Kurt-Kalé* – entrée de la pièce circulaire, *Griffons*, *Ginina Mogila*, *Mal-Tépé*, *Manyova Mogila*, Oryahovitsa – entrée de la pièce, Sboryanovo – tumulus № 12 et tumulus № 13, Šoušmanets, *Rošava Mogila*, Strelča – chambre latérale et pièce principale, Tatarevo) ou, plus rarement, composite (*Četinyova Mogila*, *Kurt-Kalé* – entrée de l’antichambre, Mŭglij, Oryahovitsa – entrée principale<sup>91</sup>, *Ginina Mogila*, *Sašova Mogila* – entrée de l’antichambre seulement). Alors que la majorité des seuils sont plus ou moins élevés (outre quelques exceptions, dont Borovo, *Miškova Niva*), certains sont surélevés au point où ce fait mérite d’être noté (*Alexandrovo*, *Četinyova Mogila*, *Golyama Kosmatka*, *Kurt-Kalé*, *Mal-Tépé*, *Slavčova Mogila*, Strelča, Varna - *Ešil-tépé*). Il est, cependant, rare qu’un seuil (ou l’entrée à laquelle il appartient) soit si surélevé que l’installation de marches soit nécessaire pour faciliter l’accès au monument, voire pour le rendre possible ; les seuils des entrées principales des monuments *Manyov Dol* et *Četinyova Mogila* s’élevant à une hauteur équivalente à trois assises du mur de façade de ces monuments, l’installation de deux marches composées chacune de deux blocs de pierre chaque (voir fig. 12) a été nécessaire pour y faciliter l’accès (un escalier très similaire avait également été installé devant l’entrée du monument *Horizont*, voir fig. 28).<sup>92</sup>

---

<sup>91</sup> Alors que cette entrée est partiellement en pierre, son seuil est composé des deux assises inférieures en briques cuites.

<sup>92</sup> Il est intéressant de noter que ces deux monuments – les seuls qui comportent des marches installées immédiatement devant leurs entrées principales – ont été trouvés dans une même région, aujourd’hui appelée « Centre culturel thrace de Starosel » en raison du nombre relativement grand de constructions « culturelles » qui y ont été découvertes (Kitov, 2003d ; voir aussi Dimitrova, 2007, p. 135). De plus, Kitov (2003d, p. 21) décrit le monument de *Manyov Dol* comme « copie réduite du monument de *Četinyova Mogila* ».

Les seuils des monuments thraces sous tumulus comportent souvent des feuillures intérieures ou extérieures dont le rôle principal était de recevoir les installations nécessaires à l'aménagement des portes (voir *infra*). Les feuillures ne sont pas nécessairement liées aux seuils et, de ce fait, ne reproduisent pas toujours la structure de ces derniers – elles peuvent être monolithiques ou composites, indépendamment du type du seuil qu'elles complètent, sauf lorsque le seuil et la (ou les) feuillure(s) sont taillés dans une seule pierre. Par exemple, alors que le seuil de l'entrée principale du monument du tumulus *Golyama Arsenalka* (Kitov, 1996a, p. 35) est composé d'un bloc monolithique, sa feuillure extérieure était composée de deux blocs de pierre, chacun comportant une crapaudine à son extrémité, dont une conservait encore sa feuille de plomb au moment de la découverte du monument par les fouilleurs (cette feuillure a depuis été enlevée). La feuillure extérieure de la seconde entrée du même monument était également munie de crapaudines et une porte à deux battants y était installée (voir *infra*).

La majorité des entrées ayant été munies de portes comportent de telles feuillures dans lesquelles des crapaudines – dont le rôle était de recevoir le bout des pivots des battants d'une porte – avaient été aménagés. Le positionnement des feuillures par rapport aux seuils peut varier d'une entrée à l'autre, dans un même monument ou entre monuments. Par exemple, certaines constructions thraces sous tumulus comportent des entrées (ou seuils) aux feuillures extérieures (*Golyama Arsenalka*, *Sarajova Mogila*) ; d'autres monuments présentent des feuillures intérieures (*Alexandrovo*, *Četinyova Mogila*, *Helvetsia*, *Kurt-Kalé*, *Mal-Tépé*, *Strelča*, *Vetren*) ; encore d'autres comportent les deux types de feuillures, extérieures dans le cas d'une entrée, intérieure dans celui d'une autre (*Dolno Izvorovo*, *Strelča*). Il existe également des cas particuliers ; dans celui du monument de *Gagovo* (fig. 17), il est impossible d'établir si la feuillure d'une des entrées – celle aménagée entre deux pièces circulaires identiques dont les murs se touchent – est extérieure ou intérieure, étant donné que les pièces que cette entrée unie sont positionnées d'un côté et de l'autre de l'axe longitudinal du monument et que des entrées indépendantes mènent vers chacune de ces pièces à partir du corridor (qui leur est perpendiculaire). Cependant, étant donné que l'entrée est aménagée dans le mur de l'une de ces deux pièces, nous pourrions décrire la feuillure de cette première comme extérieure par rapport à l'autre qui n'est pas structurellement liée à cette entrée. Il est impossible de déterminer si ce fait – le lien structurel ou le manque d'un tel lien – présente un indice quelconque en ce qui a trait à l'emploi des différentes pièces,

notamment dans le cas du monument de Gagovo et, de ce fait, cette remarque peut sembler facétieuse. Néanmoins, en la faisant, notre objectif est de démontrer la relativité de certains termes techniques (notamment « extérieur » et « intérieur », lorsqu'il s'agit d'éléments architectoniques) employés dans le contexte des monuments thraces, ainsi que de démontrer la complexité de certains monuments qui nécessitent des descriptions et des plans beaucoup plus détaillées et adaptés que ceux offerts dans les publications officielles.

Certaines feuillures ont été taillées dans le bloc de pierre employé en tant que seuil de l'entrée, alors que dans d'autres cas, des blocs de pierre indépendants comportant des crapaudines ont été placés d'un côté ou de l'autre de l'entrée afin de servir de feuillure (*Golyama Arsenalka*). La feuillure du second type de seuils étant, en quelque sorte, *rapportée*, il serait admissible de supposer dans le cas des monuments qui n'en comportent pas que cet élément du seuil ait été déplacé – détruit ou réemployé à l'extérieur du monument, dans une tout autre structure. Cependant, les dispositifs d'aménagement de portes propres aux seuils ou, en général, à la partie basse des entrées, se présentent toujours (outre dans le cas de portes coulissantes) accompagnés par des dispositifs correspondants situés dans la partie haute de l'entrée, habituellement représentés par les anneaux agencés dans le linteau, dont le rôle était de maintenir l'autre extrémité des pivots des portes. L'absence de ces dispositifs situés au niveau supérieur de l'entrée est un indice clair et, dans la majorité des cas, définitif, témoignant de l'absence de portes à battants dans le cas des entrées concernées.

Dépendamment du nombre de battants que comportait une porte, un nombre correspondant de crapaudines était aménagé dans la feuillure d'une entrée. Ces dernières sont positionnées près des extrémités de la feuillure, habituellement à proximité d'une des deux arêtes du chant des piédroits – soit celle du côté externe de l'entrée dans le cas d'une feuillure extérieure ou celle du côté interne dans celui d'une feuillure intérieure. Les crapaudines se présentent, dans le cas des monuments thraces, sous la forme de cavités circulaires ou arrondies aménagés dans le seuil. Les pivots inférieurs des battants (ou tourillons) des portes étaient fixés à l'entrée en étant engagés dans les crapaudines à sec ou au moyen d'une feuille métallique, habituellement de

plomb (*Golyama Arsenalka*).<sup>93</sup> Il n'a pas été établi avec certitude si ces feuilles faisaient partie de la porte – s'ils étaient prévus en tant que tourillons fixés aux pivots – ou s'ils étaient planifiés comme partie intégrale de la crapaudine ; à notre connaissance, aucune étude n'a été menée sur ce sujet.

Il a été noté que dans au moins un cas, celui du monument *Ostruša*, les pivots inférieurs de la porte reposaient à même le sol (de pierre) de la pièce à laquelle l'entrée donnait accès, dans des cavités « peu profondes » (Kitov, 1994c, p. 14). Ce fait ne peut pas être vérifié car aucune documentation visuelle de cet aménagement n'a été publiée et, de plus, le sol du monument a été recouvert d'une structure en bois avant son ouverture au public. Le manque de feuillure et deux cavités au niveau de la face intérieure du linteau de cette même entrée, dans lesquelles auraient été fixés des anneaux de bronze (Kitov, 1994c, p. 14), ainsi que l'existence d'une situation similaire à l'endroit d'une des entrées du monument de Philipovo et l'entrée de la pièce circulaire du monument *Griffons* (*infra*), sont des indices qui suggèrent que la reconstitution de l'installation de la porte – à même le sol de la pièce – est acceptable. Néanmoins, cette reconstitution soulève au moins une question : Puisque nous savons, grâce aux vestiges d'entrées d'autres monuments, que des portes pouvaient et avaient été fixées aux entrées au moyen de crapaudines et de cavités arrondies aménagées directement dans les seuils et dans la face inférieure des linteaux (voir *infra*), pourquoi aurait-on agencé les pivots de la porte du monument *Ostruša* directement dans le sol de la pièce ? Il est difficile, voire impossible, de répondre à cette question à l'état actuel de nos connaissances des monuments thraces sous tumulus, notamment en raison de l'absence systématique de publications suffisamment détaillées des trouvailles. Cependant, dans le but d'établir si un lien existe en effet entre les dispositifs aménagés dans la partie inférieure des entrées avec ceux installés dans leurs parties supérieures, cette question nous amène à examiner un autre des éléments constitutifs des entrées de ces monuments – le linteau.

---

<sup>93</sup> Il a été suggéré qu'un morceau de fer découvert dans le monument *Golyama Arsenalka* provenait d'une des crapaudines aménagées dans les feuillures des entrées de ce monument (Kitov, 1996a, p. 40), mais aucune preuve tangible n'a été amenée en appui de cette supposition.

Parfois, les seuils ou leurs feuillures comportent des rainures de roulage en arc de cercle. Il a souvent été avancé que ces rainures ont été causées par les multiples rotations des battants des portes en pierre ou en métal sur l'axe de leurs pivots (Kitov, 1977, p. 18 ; Kitov, 2002c, p. 9 ; Stoyanova, 2002, p. 538). À notre connaissance, aucune mention n'a été faite à cet effet des seuils et des feuillures dans lesquels des portes ont été installées, mais qui ne comportent pas de rainures. Ce fait indique, d'après nous, que les rainures pourraient avoir été taillées préalablement, dans le but de permettre le mouvement des battants comportant des éléments de verrouillage – des verrous verticaux installés près des coins inférieurs internes des battants. Cette hypothèse est appuyée entre autres par le fait que les rainures en question, lorsqu'elles sont doubles – de la forme de segments d'arcs dont les extrados se font face –, elles ne se rencontrent jamais au point de leur origine, au centre du seuil ou de sa feuillure. Les rainures dans la feuillure du seuil de la première entrée du monument *Četinyova Mogila* présentent un espace relativement considérable entre elles (fig. 13) en ce point d'origine, au niveau du seuil propre de l'entrée (voir Kitov, 2002c, fig. 23). De plus, les rainures dans les seuils des entrées de ce même monument sont trop profondes et régulières pour qu'elles puissent avoir été causées involontairement, par le mouvement des battants des portes.

Un élément additionnel provenant de la feuillure du seuil de la seconde entrée du monument *Četinyova Mogila* et d'un bloc de pierre situé (du moins, par reconstitution) immédiatement derrière celle-ci, indique clairement la nature volontaire et artificielle des rainures ; il s'agit de deux entailles de forme presque carrée situées de part et d'autre de l'unique arc de rainure aménagé sur cette feuillure<sup>94</sup>, près de son extrémité. Le rôle de ces entailles était probablement de recevoir un verrou permettant l'immobilisation du battant unique de la porte qui était installée dans cette entrée.

Au moins dans le cas de ce même monument – *Četinyova Mogila* – nous avons raison de croire que les battants des portes ne touchaient pas aux feuillures des seuils dans lesquels ils étaient installés. D'abord, outre les arcs dont il a été question ici, aucune autre rainure, entaille ou

---

<sup>94</sup> Les entailles en question, tout comme une partie de la rainure, se trouvent sur un bloc de pierre additionnel, installé derrière la feuillure.

cannelure dans ces feuillures n'est visible, alors que nous nous attendrions à pouvoir observer ce type de traces si les battants des portes touchaient aux feuillures au point de provoquer l'apparition des arcs. De plus, il est possible d'observer des entailles dans les seuils des deux entrées, aux endroits des débuts des rainures en forme d'arcs. Ces entailles indiquent, d'après nous, les endroits où les verrous verticaux, qui dépassaient le rebord des battants des portes vers le bas, butaient contre les seuils. On pourrait tenter d'expliquer ces mêmes entailles par l'interaction entre les seuils et les éléments décoratifs des battants, mais la coïncidence parfaite entre ces premières et les arcs des rainures démontre que tel ne pourrait pas être le cas. Un tel regard sur les battants de portes et sur leur articulation dans le cadre des entrées pourrait également expliquer le dommage qu'a subi le battant de la porte en pierre de la seconde entrée de ce monument –ce battant présente un dommage considérable précisément à l'endroit où il rencontrait l'arc de la rainure aménagée dans la feuillure du seuil de l'entrée en question. Ce fait pourrait indiquer que le dommage a été causé non seulement lorsque cette porte a été brisée « rituellement », mais surtout parce qu'on a tenté (avec succès) de récupérer le verrou métallique qui y était attaché. Il ne faut pas écarter non plus la possibilité que les traces que nous avons décrites ici aient correspondu à de véritables portes en bois qui ont été remplacées (ou pas) par des battants en pierre. Dans ce cas, il ne serait pas étonnant de ne pas retrouver sur ces derniers les indices des actions correspondant aux traces qu'il est possible d'observer sur les seuils des entrées et sur leurs feuillures.<sup>95</sup> En appui à ces observations, nous soulignons ici le fait que de tous les monuments qui semblent avoir comporté des portes, seuls les seuils des entrées du monument *Četinyova Mogila* présentent des rainures.

L'absence des deux battants de la porte de la première entrée et le manque de détails concernant la seconde porte de ce monument, ainsi qu'aux portes des monuments thraces en général, ne nous permettent pas d'élaborer sur cette hypothèse pour le moment. Néanmoins, les données mentionnées au sujet des seuils du monument *Četinyova Mogila* suffisent pour indiquer

---

<sup>95</sup> Lorsque ces traces sont interprétées par les archéologues, il est souvent question du fait qu'elles ont été laissées par les multiples rotations des lourds battants en pierre. Ironiquement, ces mêmes archéologues argumentent souvent que les portes originales aménagées dans les monuments thraces étaient en bois et que les portes en pierre n'y étaient installées seulement après qu'on ait cessé d'utiliser (du moins, régulièrement) ces constructions.

que les rainures qu'on peut y observer n'étaient pas nécessairement causées par de multiples ouvertures des portes ; elles étaient fort probablement aménagées afin de permettre le verrouillage de ces portes. Les entailles sur les seuils des entrées de ce monument, correspondant aux arcs des rainures dans les feuillures de ces derniers, indiquent, de plus, que les verrous auraient pu se trouver du côté externe des entrées. Moyennant la publication de données précises concernant les portes et les entrées des monuments thraces, une argumentation plus étayée de cette hypothèse pourrait contredire l'interprétation du rôle des mécanismes de verrouillage observés à l'occasion sur ces entrées.

### 6.2.2 Linteaux – anneaux, cavités et cannelures

Contrairement aux seuils et aux piédroits (*infra*), les linteaux<sup>96</sup> des monuments thraces sous tumulus sont exclusivement composés de blocs de pierre monolithiques au plans (ou faces) inférieurs plats. Ce qui différencie le linteau d'une entrée de celui d'une autre est la forme et, occasionnellement, la décoration que ces éléments des entrées pouvaient adopter.

La forme la plus « simple » de linteau est celle du long bloc de pierre qui fait partie d'une des assises supérieures du pan du mur dans lequel l'entrée a été aménagée – l'assise surplombant les piédroits – sans moulurage particulier qui le différencierait des blocs avoisinants (Alexandrovo, *Golyama Kosmatka* – entrée de la première pièce, *Griffons*). D'autres linteaux relativement simples (en termes de leur forme générale), également composés d'un des blocs de l'assise immédiatement au-dessus des piédroits, diffèrent de ce premier type par le fait que leur plan inférieur a été évidé de façon à leur donner la forme de la lettre « II » aux pieds fortement raccourcis (*Golyama Arsenalka*).

Les linteaux des entrées ayant compris des portes ont également été munis de dispositifs qui permettaient l'installation de ces dernières. Dans la majorité des cas, ces dispositifs se

---

<sup>96</sup> Pour la description de cet élément des entrées des monuments thraces, nous nous basons sur la définition de Ginouvès (1992, p. 47), d'après laquelle un linteau peut être en pierre ou en bois. Les « couvertures » des entrées en briques cuites ne forment jamais, dans le cas des monuments thraces, de structures similaires à un linteau, mais se rapprochent plutôt de l'arc (Ginouvès, 1992, p. 47) et sont décrites comme tels dans la présente étude.

résumément à de simples anneaux métalliques fixés près de chaque extrémité de la face intérieure du linteau, dans lesquels étaient agencés les pivots des battants (ou vantaux) des portes. Peu de tels anneaux ont été découverts par les archéologues, ces premiers ayant été pillés ou récupérés (lors du scellement d'un monument). Un rare exemple de ce type de dispositif nous provient de l'entrée de la pièce circulaire du monument *Mal-Tépé* qui était munie d'une porte métallique. Cette dernière avait été trouvée sur place par l'archéologue Filov (1937) lors de l'examen archéologique du monument, mais est disparue depuis. Seul un anneau de bronze fixé dans le linteau témoigne du dispositif employé dans l'agencement de la porte de cette entrée. Les mortaises découvertes dans les faces intérieures des linteaux de nombreux monuments, deux dans chaque extrémité, disposés sur un axe horizontal, témoignent de l'emploi de cette technique dans l'installation des portes – de loin la plus courante en ce qui a trait aux monuments thraces sous tumulus.

Afin de fixer les pivots supérieurs des portes, outre les anneaux aménagés dans la face intérieure des linteaux – dispositif couramment employé en ce qui a trait aux entrées des monuments thraces – il semblerait qu'on ait également eu recours à des trous taillés dans la face inférieure des linteaux. Ce dispositif inhabituel a été attesté dans le cas des deux entrées du monument de Strelča (Kitov, 1977b, p. 17) et dans celui de la seconde entrée du monument du tumulus *Četinyova Mogila* (Kitov, 2001-2002, p. 9). La description très imprécise du premier monument ne nous permet pas de commenter son dispositif, mais nous pouvons supposer, par analogie avec le monument de *Četinyova Mogila*, qu'il s'agit de simples trous circulaires, suffisamment profonds pour permettre l'insertion des pivots supérieurs des portes. Les trous observés dans le linteau de la seconde entrée de ce dernier monument sont relativement larges comparativement aux diamètres des crapaudines taillés dans les seuils des monuments thraces sous tumulus. Ce fait pourrait être expliqué par l'installation dans ces trous de couvertures métalliques – tourillons –, mais aucune observation n'a été portée dans les publications concernant des traces de métal ou de toute autre matière dans ces installations.

L'aménagement qui devait permettre l'installation d'une porte à deux battants dans la seconde entrée du monument de Philipovo (Botušarova et Kolarova, 1961) présente un cas très particulier. Le seuil de cette entrée ne semble pas avoir été muni d'une feuillure et aucun mécanisme qui aurait permis l'installation d'une porte n'a été enregistré au bas de l'entrée (situation qui rappelle celle de l'entrée du monument *Ostruša*, voir *supra*); cependant,

deux paires de crapaudines ont été aménagées dans une partie saillante du linteau. Une des deux paires de crapaudines avait été taillée trop près des piédroits, erreur de jugement qui aurait été corrigée par l'aménagement d'une seconde paire de crapaudines. Il s'agit, à notre connaissance, du seul cas de crapaudines aménagées dans le linteau d'une entrée sans qu'un mécanisme correspondant soit présent dans la partie inférieure de l'entrée.

### **6.3 ENTRÉES EN BRIQUES CUITES ET ENTRÉES EN BRIQUES CRUES**

La façon la plus succincte de décrire ces entrées est en tant qu'ouvertures de la forme d'un arc dièdre qui sépare en deux une portion (le secteur bas) d'un pan de mur vertical composé de briques cuites. La séparation de ce pan de mur par l'ouverture de l'entrée crée deux sections de mur opposées (que nous désignerons ici en tant que murs séparés se faisant face, ou flanquant l'ouverture de l'entrée, dans le but d'alléger le texte). Il s'en suit que toutes les entrées en briques cuites ont (forcement) des piédroits virtuels – elles sont obtenues par l'encorbellement des extrémités des assises des murs latéraux et sont coiffées non pas d'un linteau, mais d'un arc oblique obtenu par ce même encorbellement. Les seuils des entrées en briques cuites peuvent être composés du même matériau (entrée principale du monument d'Oryahovitsa) ou de blocs (ou dalles) de pierre monolithiques (*Kazanlŭk, Sarafova Mogila*).

Très peu de monuments découverts à ce jour ont été construits en briques cuites ; encore moins nombreux sont les monuments comprenant des entrées dont la structure est entièrement composée de ce même matériau. En effet, nous connaissons seulement trois monuments qui présentent ce type d'entrée et un monument fortement endommagé qui pourrait être ajouté à ce nombre sous réserve. Comme nous l'avons noté, les entrées en briques cuites sont composées d'un seuil (de pierre ou en briques cuites) et de deux piédroits virtuels – les extrémités des assises des murs flanquant l'ouverture de l'entrée – qui se rencontrent au sommet pour former un arc dièdre. Une différence peut être observée entre ces entrées au niveau de leurs sommets. Dans le cas du monument II de Krŭn, le sommet de l'entrée est composé du lit de pose de la première assise de briques surplombant cette dernière (ou la partie haute du mur dans lequel l'ouverture de l'entrée a été aménagée). Dans le cas des deux autres monuments aux entrées en briques cuites,

celui de Kazanlūk et celui d'Oryahovitsa, le sommet de ces dernières ressemble à un dièdre obtenu par la rencontre des arêtes des briques des dernières assises en encorbellement ; ces entrées forment, en fait, des arcs par encorbellement.

L'encorbellement des extrémités des murs flanquant l'ouverture de l'entrée peut commencer à différentes hauteurs. Celui de l'entrée du monument d'Oryahovitsa débute relativement haut, à partir de la 16<sup>ème</sup> assise (sur 25), alors que ceux des entrées des monuments de Kazanlūk et de Krūn (monument II) débutent dès la deuxième assise et présentent, de ce fait, des arcs beaucoup plus « doux ». Nous avons observé que le début de l'encorbellement des entrées en briques cuites semble suivre la dénivellation des murs latéraux de la pièce vers laquelle mènent ces premières. En d'autres termes, lorsque la pièce vers laquelle mène une entrée en briques cuites particulière présente un encorbellement, les piédroits de cette première semblent suivre la dénivellation décrite par cette dernière. Tel est, par exemple, le cas avec les entrées des monuments de Kazanlūk et Krūn II, alors que l'encorbellement de l'entrée du monument d'Oryahovitsa, qui débute relativement très haut – à 2/3 sur la hauteur totale de l'ouverture –, s'accorde parfaitement avec les murs latéraux droits (parallèles) de la pièce vers laquelle cette dernière entrée mène. Cette solution ne semble pas avoir une raison d'être technologique, il s'agit probablement d'une convention tout à fait esthétique.

En ce qui a trait aux seuils des entrées en briques cuites, ils peuvent être composés de la première assise du mur dans lequel l'ouverture de l'entrée a été aménagée ou ils peuvent être en blocs de pierre. Le seuil de l'entrée principale en briques cuites du monument d'Oryahovitsa est composé de deux briques carrées déposées l'une à côté de l'autre, alors que les seuils des monuments de Kazanlūk et *Sarafova Mogila* sont composés de blocs de pierre monolithiques et sont engagés sous les piédroits virtuels.

L'entrée de briques cuites du monument d'Oryahovitsa présente une particularité unique : elle est structurellement liée aux murs latéraux du passage qui la précède (ou l'extension du manteau de dalles de pierre qui entoure et recouvre le monument) et qui forment des angles droits au niveau de l'entrée afin que celle-ci puisse être intégrée à leur structure. En effet, les assises de briques de cette entrée sont posées de façon à s'entrelacer avec les assises de dalles de pierre des bouts des murs du passage. Une autre particularité de ce monument réside dans le fait que le pas du seuil de sa deuxième entrée en briques cuites est « hybride » - il est composé d'assises de

briques cuites, mais sa face extérieure est formée d'une longue dalle de pierre dressée, très similaire à celles composant le manteau du monument et les murs de son corridor.<sup>97</sup>

Une seule entrée en briques crues nous est connue – celle de la seconde façade du monument de Gagovo (Rusev et Stoyanova, 2010, fig. 2.5). L'entrée est composée d'une ouverture rectangulaire dans un mur en briques crues. La façade en adobe aurait été ajoutée au monument un certain temps après la construction de celui-ci. La présence d'une façade en pierres derrière la seconde façade en briques crues indique que cette dernière n'aurait pas pu être planifiée simultanément à la première ou en tenant compte de celle-ci, puisqu'elle la couvrirait complètement. Ce fait souligne la rareté de ce type d'entrée, malgré la présence de l'adobe dans les structures d'autres monuments (notamment celui de Roujitsa, voir Agre, 2005b), et indique que nous pourrions nous attendre à le rencontrer seulement dans les cas de restructurations probablement hâtives.

#### 6.4 PORTES

La différence majeure entre entrées en briques cuites ou crues et entrées en pierre réside dans le fait que ce premier type semble ne jamais avoir compris de portes. En effet, seules les composantes des entrées en pierre – les seuils ou, plus précisément, leurs feuillures, et les linteaux – comportent les traces de l'aménagement et du fonctionnement de portes. De plus, toutes les découvertes de portes (entières ou fragmentées, voir *infra*) dans les monuments thraces sous tumulus sont associées à ce type d'entrées. Des fragments de dalles de pierre, identifiés comme provenant des battants de portes (lesquels ont parfois été reconstitués) ont été trouvés dans le contexte d'un grand nombre de monuments. Ajouté aux indices de la présence de portes que fournissent les dispositifs aménagés dans les entrées de la majorité des monuments thraces sous tumulus (voir *Dispositifs d'installation*), ces trouvailles indiquent que la présence de portes dans ces derniers est la norme plutôt qu'une exception.

---

<sup>97</sup> La troisième, et dernière, entrée de ce monument – celle de la pièce principale – présente un seuil, des piédroits et un linteau tous de pierres monolithiques.

Peu d'études synthétiques et systématiques des portes dans les monuments thraces sous tumulus existent ; en fait, nous n'en connaissons qu'une, celle de D. Stoyanova (2002), dans laquelle l'auteur se pose comme objectif l'analyse « d'un groupe de battants de portes » appartenant au contexte des constructions en question. Les portes de pierre sont souvent mentionnées dans les publications des monuments, notamment dans celles qui décrivent ces constructions dans leur ensemble, mais outre l'étude succincte de Stoyanova, aucun autre chercheur ne semble s'être penché sur cet élément architectural en détails. Notre intention première n'est pas de combler ce manque d'information synthétisée sur les portes trouvées en association aux monuments thraces sous tumulus ; le manque d'information précise et détaillée, souligné par Stoyanova (2002, p. 532), nous empêche de proposer une telle analyse dans les limites de notre thèse. Néanmoins, il a été souvent suggéré que les portes en question avaient un rôle important dans le contexte des monuments thraces, tant d'un point de vue architectural (Stoyanova, 2002) que du point de vue des pratiques et rituels effectués dans ces constructions (Gergova, 1996). Un des objectifs de la présente étude étant l'élucidation de la fonction de ces dernières – des événements (pratiques et rituels) qui y ont eu lieu, nous nous devons d'examiner les portes qui y ont été trouvées au niveau de détails optimal qui nous est permis par l'état actuel des recherches et, plus exactement, des publications.

Contrairement à l'étude de Stoyanova (2002), dont il sera question plus en détail à la fin de cette section, nous ne limitons pas ici notre analyse aux portes existantes ou aux fragments de portes qui nous sont parvenus ; nous y incluons, comme une sorte de « reconstitution », les portes dont l'existence nous est suggérée par d'autres éléments architecturaux, notamment par les dispositifs d'installation de portes (crapaudines, trous aménagés dans le plan supérieur des entrées, etc.). Alors que la présence de ces dispositifs ne garantit aucunement qu'on y ait agencé des portes, nous percevons les premiers comme partie inséparable de l'étude de ces dernières et croyons qu'ils devraient faire partie des éléments considérés dans toute analyse qui prétendrait à une approche systématique des portes des monuments thraces sous tumulus.

Dans cette section de notre étude, nous nous attarderons sur l'examen des façons dont les entrées des monuments thraces sous tumulus ont été fermées en décrivant les différents types d'aménagements et de dispositifs employés à cette fin et en illustrant notre propos par des exemples concrets. Nous porterons également notre attention sur les entrées pour lesquelles nous

ne disposons pas d'indices que des fermetures d'une sorte ou d'une autre y ont été installées. Nous chercherons enfin à établir le rôle des portes dans les monuments qui en ont été munis, ainsi qu'à expliquer leur absence de ceux qui ne semblent pas en avoir possédé.

#### 6.4.1 Portes pivotantes

Les vestiges de portes découverts lors des fouilles des monuments thraces sous tumulus indiquent que cet élément de l'entrée des monuments différait peu d'une construction à l'autre. Les fragments ou les battants de portes découverts plus ou moins conservés indiquent que ces éléments étaient habituellement composés d'un ou de deux battants (ou vantaux) qui comportaient des pivots situés dans un des deux angles inférieurs et dans l'angle supérieur correspondant. Le matériau qui semble avoir été le plus répandu dans la production des portes est la pierre. Des portes en métal ont également été utilisées, comme en témoigne l'unique exemplaire découvert sur place, dans l'entrée de la pièce circulaire du monument *Mal-Tépé* (Filov, 1937) ; l'existence de portes de bois a aussi été suggérée (Getov, 1988, p. 11, 16 ; Kitov, 1989, p. 31 ; Nehrizov et Pürvin, 2011, p. 48-49 ; voir *infra*). Dans le cas des portes de pierre, les battants (incluant les pivots) étaient composés de blocs monolithiques. Les portes de pierre diffèrent les unes des autres notamment en ce qui a trait au matériau utilisé dans leur production – le type de pierre – et leur décoration – les figures ou des éléments (caissons), taillés et les couleurs employées sur leurs battants.

Le nombre de battants que comportait une porte donnée, aménagée dans une entrée donnée, est indiqué non pas par les vestiges de vantaux, mais surtout par les dispositifs d'installation associés à l'entrée. Comparativement à ces derniers, les portes étaient des éléments plutôt mobiles – elles pouvaient être démontées relativement facilement et les archéologues les ont trouvées presque exclusivement ainsi, en fragments ou entières, incorporées dans des murets de blocage, recyclées dans le dallage des sols (*Mal-Tépé*) ou simplement déposées devant ou derrière l'entrée. Le dispositif qui indique le plus clairement si une entrée comportait une porte à un ou à deux vantaux est le nombre de crapaudines taillées dans la feuillure du seuil de cette première (voir *Dispositifs d'installation*).

On a trouvé dans le monument d'Alexandrovo un battant de porte entier, taillé à même une dalle de pierre et décoré de caissons, ainsi que les fragments d'autres battants en pierre dans le corridor et dans l'antichambre (voir Kitov, 2001 ; 2004, fig. 14).<sup>98</sup> Cette trouvaille suppose que les entrées des deux pièces du monument auraient été bloquées par des portes à deux battants. La surface externe du battant trouvé est décorée par des caissons. Il comprend un pivot au niveau de son coin supérieur et deux saillies – une près du centre et une à l'extrémité inférieure – de la forme d'une pyramide au sommet tronqué. La saillie près du centre de la porte présente des ouvertures carrées ressemblant à des mortaises. Une ouverture de forme rectangulaire traverse complètement le battant au-dessus de son centre, à proximité d'une des saillies. Une courte cannelure est visible à l'extrémité supérieure du battant, de son côté interne, dans le coin opposé à celui du pivot. En plus de ces dispositifs, l'arête interne de ce battant (la partie qui entrait en contact avec le battant opposé) a été démaigrie sur toute sa hauteur de façon à ce qu'elle puisse épouser la forme de l'arête correspondante d'un autre battant.

Le monument sous le tumulus *Četinyova Mogila* comportait une porte à deux battants, installée dans l'entrée principale, et une porte à un seul ventail, installée dans la seconde entrée. Des battants de portes de pierre fragmentés ont été découverts dans le monument. Ils présentaient l'habituelle décoration en panneaux délimités par de larges bandes en relief, décorées d'imitations de têtes de clous également en relief (Kitov, 2001-2002, fig. 24). Le fait que le monument ait été pillé ne permet pas d'établir si les portes étaient démontées et fragmentées dans le cadre d'un rite particulier ou lors de l'intrusion des fouilleurs clandestins dans la construction.

Deux portes à deux battants chacune semblent avoir bloqué les deux entrées du monument de Dolno Izvorovo (Nehrizov et Pürvin, 2011 ; voir aussi fig. 16). Les crapaudines dans la feuillure intérieure de l'entrée de la pièce circulaire de ce monument indiquent qu'une porte à

---

<sup>98</sup> Stoyanova (2002, p. 535) affirme la présence de deux portes – une installée dans l'entrée de l'antichambre et une dans celle de la pièce principale –, mais l'existence d'une seconde porte n'est suggérée que par la présence des dispositifs nécessaires pour son installation, aménagés dans l'entrée de l'antichambre, ainsi que, en partie, par les fragments de battants en pierre. Kitov (2002a, p. 54) attribue les fragments à une « porte miniature à deux battants » qui fermait l'entrée de l'antichambre; son induction que la porte était « miniature » est basée sur les dimensions relativement petites de l'entrée en question (largeur – près de 0,70 m, hauteur – 1,11 m).

deux battants bloquait cette entrée. Une telle porte n'a pas été trouvée sur place, mais les vestiges de bois découverts devant cette entrée, dans l'antichambre, et derrière, dans la pièce circulaire, auxquels étaient mêlés 135 clous en fer de différente taille et des éléments (« lamelles ») en bronze et en argent, dont certains étaient en forme de « U », interprétés comme étant des appliques ou des « gonds » indiquent, d'après les auteurs (Nehrizov et Pürvin, 2011, p. 48-49) que cette entrée comportait une porte à deux battants en bois. Si tel était réellement le cas, il s'agirait, à notre connaissance du premier cas de porte en bois provenant du contexte des monuments thraces sous tumulus dont les vestiges nous seraient parvenus (aucun vestige en bois n'a été conservé de la grande porte qui aurait bloqué le passage du monument de Müglij, voir Getov, 1988, p. 11, 16).

Les fragments des battants d'une seconde porte, celle-ci en pierre, ont été trouvés dans l'antichambre du même monument et dans son passage. D'après la reconstitution, il s'agirait de vantaux monolithiques dans lesquels étaient taillés les pivots et qui comportaient des caissons sur leurs faces intérieures. Un de ces derniers comportait encore un tourillon en fer au moment de la fouille du monument. D'après les fouilleurs (Nehrizov et Pürvin, 2011, p. 51), cette porte de pierre était installée devant l'entrée principale du monument et ouvrait vers l'extérieur. Cependant, aucun dispositif pouvant permettre l'installation de cette porte à l'endroit de l'entrée principale du monument n'a été noté par les fouilleurs. Cette dernière ne semble pas avoir comporté de feuillure ou, du moins, une feuillure avec des crapaudines. Sa partie supérieure a été détruite, ce qui ne permet pas d'observer si elle comportait des anneaux ou tout autre dispositif qui aurait permis l'agencement des pivots de la porte. L'observation que cette dernière était maintenue en place par deux grands blocs de pierre et que sa décoration – les caissons – était « de l'intérieur » (Nehrizov et Pürvin, 2011, p. 51) indique, d'après nous, que cette porte n'était pas prévue pour bloquer l'entrée principale et qu'elle y était placée en tant que mesure *secondaire*, probablement lors de la fermeture définitive du monument par ses *propriétaires*.

Cette constatation nous amène à l'identification de l'endroit original occupé par cette porte de pierre dans le monument et, indirectement, à l'identification des vestiges de bois trouvés dans l'antichambre et dans la pièce de plan circulaire. Outre le matériau et les clous, aucune preuve n'indique la forme de l'objet composé par ces vestiges. L'idée qu'il s'agissait d'une porte semble basée notamment sur le fait que les vestiges de bois ont été découverts dans l'antichambre

et dans la pièce circulaire, ainsi que sur le fait que l'entrée de cette dernière ne comportait pas de porte de pierre, alors que les dispositifs pour l'installation d'une telle porte – les crapaudines dans la feuillure intérieure et des mortaises correspondantes dans le linteau, dans lesquels auraient été fixés des anneaux métalliques – y sont présents. Une porte en bois aurait pu être agencée à cette entrée moyennant ces mêmes dispositifs, mais les vestiges retrouvés en association aux fragments de bois ne présentent pas les éléments habituels, voire indispensables aux portes composées de ce matériau – les tourillons. Les auteurs interprètent les 79 « lamelles en forme de U » et les « clous » en bronze et en argent comme des gonds de porte ; d'après l'aspect des portes découvertes dans le contexte des monuments thraces (*infra*), qui sont semblables aux portes antiques des régions limitrophes (voir Stoyanova, 2002), il nous est difficile de trouver une place pour ces quelques 135 « clous » et « lamelles » dans les composantes d'une porte en bois, sinon en tant qu'éléments décoratifs.

Ces trouvailles, ainsi que le fait qu'une porte de pierre à deux vantaux bloquait une entrée qui n'était pas construite pour recevoir une porte ou, du moins, pas cette porte particulière, ainsi que d'autres éléments, notamment une applique en argent représentant une rosette en repoussé (Nehrizov et Pürvin, 2011, p. 59), interprétée sur la base d'une comparaison stylistique comme provenant d'un « plastron de type 'Mezek' », indiquent, d'après nous, que les vestiges de bois découverts dans ce monument proviennent non pas d'une porte, mais d'un objet en bois richement orné de clous de bronze et d'argent, ainsi que d'appliques en argent et en or. Les fouilleurs suggèrent eux-mêmes, dans une volte-face paradoxale et probablement implicite, que les clous en bronze proviendraient « probablement de la ferrure d'un coffret ou d'une boîte en bois » (Nehrizov et Pürvin, 2011, p. 58). Cependant, le grand nombre de « clous » et de « plaques » indique qu'il s'agit probablement d'un objet plus grand qu'un coffret de bois ou, à la limite, d'un coffret de taille relativement grande ou d'un caisson très richement orné. Il est aussi possible qu'il s'agisse d'une plateforme en bois orné, posée sur le lit ou sur une des « plateformes » latérales sur laquelle était étendu un défunt (voir fig. 16). En effet, d'après la documentation graphique (Nehrizov et Pürvin, 2011, fig. 17), les vestiges de bois et les clous semblent concentrés devant la plateforme est de la pièce circulaire, à la droite de l'entrée de cette dernière. Bien entendu, il ne faut pas exclure la possibilité que tous ces éléments proviennent d'un *ossuaire*, à l'image de ceux

découverts dans les monuments macédoniens contemporains, qui aurait été déposé sur cette plateforme (identifiée comme étant un lit secondaire, voir *Meubles*).

Les sections inférieures des deux battants d'une porte de pierre fragmentée ont été trouvées sur place, agencés dans les crapaudines de l'entrée principale du monument *Golyama Arsenalka* (Kitov, 1996, p. 34 et figs. 6, 8 et 9).<sup>99</sup> Les dalles formant les battants de cette porte ne comportent pas de décoration et sembleraient avoir été taillées avec plus de soins du côté de l'antichambre que de celui de l'extérieur du monument. Un des pivots supérieurs de cette même porte comportait de la patine verdâtre – les traces de l'agencement de cette porte au linteau au moyen d'anneaux de bronze. Le fait que la patine ait eu le temps de s'accumuler sur ce pivot indiquerait, d'après le fouilleur du monument (Kitov, 1996a, p. 34) qu'un certain temps – « quelques dizaines d'années » - s'est écoulé entre le scellement de ce monument et son pillage. Cette induction est intéressante, mais, en l'occurrence, rien ne permet de supposer que ce monument ait été pillé une seule fois et que sa porte principale ait été brisée lors de cette unique pénétration dans la construction suite à son scellement et jusqu'à sa découverte par les fouilleurs modernes. S'il est possible d'avancer que cette porte a été brisée lors du premier pillage du monument afin d'extraire les métaux présents dans les crapaudines et les anneaux de bronze agencés dans le linteau de l'entrée (comme c'aurait été le cas en ce qui a trait à la seconde porte de ce monument, voir Kitov, 1996a, p. 37), le fait que ce qui restait des volets de la porte ait été trouvé toujours installé dans les crapaudines de la feuillure extérieure, tout comme le fait que les gonds métalliques étaient encore présents dans deux des crapaudines des deux entrées semblent contredire une telle hypothèse. À moins d'admettre, bien sûr, que les parties métalliques des entrées n'aient pas suscité l'intérêt des premiers pillers – ceux qui auraient brisé les portes afin d'accéder au monument – et qu'elles aient été démontées hâtivement lors d'un pillage (ou d'une récupération) ultérieure, mais de telles explications ne peuvent être basées que sur des preuves circonstanciées et n'auraient pas beaucoup de valeur dans une étude soutenue. La seconde porte

---

<sup>99</sup> Stoyanova (2002, p. 534) ne mentionne qu'une des deux portes découvertes dans ce monument. Alors qu'elle décrit dans son article surtout les portes décorées de caissons (ou « portes grecques »), elle mentionne, néanmoins, les deux portes du monument *Griffons* (Stoyanova, 2002, p. 535), dont une ne semble pas avoir comporté de décoration, tout comme la porte omise du monument *Golyama Arsenalka*.

de ce monument – celle installée dans l’entrée de la pièce principale (de plan circulaire) – était similaire à la première, à l’exception des caissons décoratifs qu’elle comportait et du fait que son vantail ouest devait être ouvert d’abord, contrairement à la première porte dont l’ouverture du vantail est devant précéder celle du vantail ouest.

Les fragments d’une porte ont été trouvés dans les murets bloquant les entrées de l’antichambre et de la pièce de plan circulaire du monument *Golyama Kosmatka* (voir fig. 21b pour une reconstitution de cette porte) – ils formaient la dernière des 5 assises du muret, quelques fragments de plus petite taille se sont également retrouvés dans le muret de l’entrée de l’antichambre – et près du lit de pierre taillé dans la pièce-sarcophage monolithique (Kitov, 2005e, p. 42-44, 50,51, figs. 8, 9 ; 2008, p. 217-218, figs. 343-345, 347). Cette porte en marbre à deux battants a été entièrement reconstituée et réinstallée dans l’entrée de cette dernière pièce. Elle est décorée d’imitations de têtes de clous disposées par deux rangs sur chacune des trois bandes horizontales délimitant les caissons et dans une colonne longeant l’extrémité intérieure du battant ouest (gauche) qui empiétait sur le battant est lorsque la porte était fermée. Deux imitations d’appliques représentant des têtes anthropomorphes (Dionysos – Sabasios sur le battant ouest et Dionysos – Zagreus sur le battant opposé, voir Kitov, 2005e, p. 44) ont également été taillées en relief approximativement au centre des caissons supérieurs des battants, d’après le découvreur, par un artisan de la ville de Seuthopolis (Kitov, 2008b, p. 218). L’auteur (Kitov, 2005e, p. 42) rapporte également des trous auxquels devaient être fixés les dispositifs de verrouillage ; deux trous ronds disposés verticalement, l’un au-dessus de l’autre, sont clairement visibles dans le coin inférieur interne du caisson supérieur du battant est (droit) de la porte et un trou déformé est visible près du coin supérieur interne du caisson inférieur de son battant ouest (gauche). Alors que les deux premiers trous semblent avoir été aménagés afin d’assurer le fonctionnement de la porte, celui sur le battant opposé coïncide avec une des fissures que comporte ce dernier et, à notre connaissance, aucun dispositif ou aménagement quelconque ne lui correspond de l’autre côté du battant. De tels aménagements – des entailles horizontales relativement larges – sont visibles, néanmoins, sur le côté intérieur de la porte, au-dessus et en-dessous du « trou » en question. En plus de la décoration plastique, des traces de peinture sont encore visibles sur les battants de cette porte. D’après Kitov (2005e, p. 44), des motifs végétaux y

aurait été peints et la couleur rouge prédominerait sur le battant est, alors que la teinte noire prédominerait sur celui à l'ouest – observation qui lui permet d'avancer des hypothèses quant à la signification de ces couleurs, en associant le rouge (battant est) avec la levée du Soleil (Dionysos – Sabasios) et la naissance, le noir (battant ouest) avec la mort. Cependant, ces observations ne sont basées sur aucune analyse scientifique des vestiges et ne peuvent pas être confirmées à l'état actuel des recherches sur ce monument. Un simple aperçu des battants, à l'œil nu, permet de constater que les « motifs végétaux » en question sont, en fait, composés des cadres décoratifs des battants sur lesquels est peint en couleur foncée sur fond rouge un kymation lesbique (remarquablement bien préservé), mais le peu de couleur conservée sur l'ensemble des battants ne fournit aucune preuve quant au schéma chromatique avancé par Kitov, encore moins en ce qui a trait à des teintes prédominantes sur l'un ou sur l'autre de ces derniers. Il faut noter de plus que les endroits différents dans lesquels étaient positionnés les fragments des battants de cette porte ont occasionné une dégradation (Kitov, 2005e, p. 52) différente du matériau et surtout de la décoration chromatique de ceux-ci – fait qui confirme le besoin de baser toute hypothèse concernant le schéma chromatique de cette porte uniquement sur les résultats d'éventuelles analyses scientifiques effectuées en laboratoire.<sup>100</sup>

Les battants de cette porte en marbre étaient fixés dans la feuillure intérieure du seuil et au linteau, moyennant des crapaudines revêtues de feuilles de plomb, et des anneaux de bronze. La porte ouvrait vers l'intérieur de la pièce.

Selon Kitov (2005e, p. 44), le fait que la porte ait été fragmentée serait en accord avec la « tradition orphique ». Les fragments d'un vase en argile et les ossements d'un serpent ont été découverts sous le fragment de porte placé près du lit de pierre dans la pièce-sarcophage, sur le « banc » adjacent. Ce fragment comprenait le caisson supérieur du battant est de la porte, avec ce que Kitov identifie en tant que l'effigie de Dionysos – Sabasios – fait sur lequel il se base

---

<sup>100</sup> Kitov note (2005e, p. 52) qu'un feu avait brûlé dans le corridor du monument et avait noirci les pierres de la structure, ainsi que le muret qui barrait l'entrée de l'antichambre. Le linteau et les piédroits de cette dernière comportent encore les traces clairement visibles de la fumée. Avant que des analyses en laboratoire soient effectuées sur les vestiges, il ne peut pas être exclu que la « teinte foncée » du battant ouest (ainsi que les traces foncées sur le battant est) soit due justement à la fumée occasionnée par ce feu.

notamment pour son interprétation « orphique » de la fragmentation de cette porte et d'une couronne de lauriers en feuilles d'or qui a été trouvée sur le caisson en question et qui aurait également été « déchiquetée » selon la même tradition (Kitov, 2005e, p. 44, 46). L'archéologue bulgare voit également un lien stylistique et, par conséquent, symbolique entre les appliques décorées de têtes anthropomorphes de la porte en marbre et quatre appliques en or provenant d'un harnais de cheval également découvertes dans ce monument (Kitov, 2005e, p. 46, fig. 13). Le lien stylistique entre ces trouvailles nous semble très exagéré, voir inexistant. En effet, il est difficile de voir une similitude entre les visages des appliques de la porte – sereins, aux cheveux longs, dont un est représenté sur le fond de rayons – avec les têtes des appliques d'harnais – quasi-négroïdes (Kitov, 2005e, p. 50), aux cheveux courts et bouclés, affichant des sourires « archaïques », dont deux jaillissent au centre de feuilles végétales dans un arrangement concentrique.

Les fragments d'une porte de pierre à deux battants ouvrant vers l'extérieur ont été trouvés à l'endroit de la première entrée du monument *Griffons* (Kitov, 2003a, p. 309). L'entrée de la chambre funéraire aurait comporté également une porte de pierre dont les battants ouvraient aussi vers l'extérieur. Lorsque les battants étaient fermés, celui à l'ouest (gauche) empiétait sur le battant opposé dans le cas des deux portes. La porte qui était installée dans l'entrée de la pièce principale du monument semble avoir comporté une décoration à caissons (voir Stoyanova, 2002, p. 535 et références).

Une porte de pierre à deux battants, trouvée in situ, est fixée dans la feuillure intérieure de l'unique entrée du monument *Helvetsia* (fig. 25b, voir aussi Kitov, 2003c, p. 35; 2005c.).<sup>101</sup> Les battants, qui ouvrent vers l'intérieur de la pièce, sont décorés de caissons; de plus, les côtés externes deux battants avaient été peints – le droit en rouge et le gauche en noir. Les arêtes externes des battants ont été arrondies et ils comportent des pivots à leurs extrémités inférieures et

---

<sup>101</sup> Kitov (2003c, p. 35) mentionne que le monument *Helvetsia* comportait deux portes. Il est possible que par la seconde porte il désigne le battant en pierre réutilisé dans la pièce principale du monument en tant que banc, mais il est plus probable qu'il s'agisse d'un malentendu et que l'auteur désigne par « porte » chaque des deux battants de la porte en pierre que nous décrivons ici (ce genre d'imprécisions étant plutôt typique dans l'ensemble des publications de Kitov, voir le lexique accompagnant la présente étude).

supérieures. Les pivots supérieurs étaient fixés dans le linteau au moyen de frettes, alors que les pivots inférieurs entraient dans des crapaudines dans la feuillure intérieure du seuil. L'un des battants (est) comporte un dispositif de blocage en relief du côté de l'intérieur de la pièce, situé en mi-hauteur de la porte et vers son centre (vers l'extrémité du battant), et un trou rectangulaire au même endroit, mais du côté opposé du battant. L'autre battant de cette porte comporte un trou carré de son côté externe, située à la même hauteur que le dispositif de blocage, mais au centre du battant, et un trou similaire situé de l'autre côté qui semble correspondre au (ou compléter le) dispositif de blocage aménagé dans l'autre battant. Un troisième battant en pierre était employé dans la pièce de ce monument en tant que banc; il était couché sur deux carreaux de pierre, mais n'a pas été laissé en place par les fouilleurs du monument.

Les fragments d'une porte en pierre ont été trouvés 2 m devant l'entrée de l'antichambre du monument *Manyov Dol* et à l'intérieur de cette dernière (Kisyov, 2001, p. 22, fig. 17). Des caissons et des appliques de la forme de boutons (imitations de têtes de clous en relief) ont été observés sur les fragments. Un cylindre en pierre a également été découvert parmi les fragments, dans l'angle nord-ouest de l'antichambre. Son diamètre de 0,12 m coïncide avec le diamètre (0,13 m) d'une des crapaudines du seuil de l'antichambre.

Stoyanova (2002, p. 536-537) a noté des entailles longeant l'une des arêtes verticales du battant en pierre et a proposé que celles-ci soient interprétées comme les vestiges d'appliques circulaires en relief – des boutons. Il n'est pas clair pourquoi il est question dans la publication originale du monument de « porte à un battant » (Kisyov, 2001, p. 22; Stoyanova, 2002, p. 536). Les dimensions des fragments du battant en pierre n'ont pas été fournies par Kisyov et alors qu'une seule crapaudine a été mentionnée par l'archéologue, les seuils des deux entrées du monument n'ont pas été décrits en détails. Ces lacunes ne nous permettent pas d'établir si la porte était à un ou à deux battants.

Lors de son exploration par les archéologues au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'entrée de la pièce circulaire du monument *Mal-Tépé* comportait une porte de bronze qui se trouvait sur place (voir Filov, 1937, figs. 18, 19 et 20). Cette porte est depuis disparue, mais une photographie et la description contenue dans la publication du monument par l'archéologue bulgare B. Filov (1937, p. 21, figs. 18, 19) suffisent pour en faire la reconstitution (Stoyanova, 2002, fig. 3). Il s'agit d'une porte à deux battants, chacun décoré de deux caissons disposés verticalement, l'un au-dessus de

l'autre, sur sa face externe (face sud, ou du côté de l'antichambre). La face interne des battants ne comportait aucun élément décoratif. Les traces de décorations de forme circulaire – des boutons en relief, probablement des têtes de clous décoratives – étaient visibles sur les faces externes des battants de la porte, sur la longueur des cadres des caissons.

D'après la description de Filov (1937, p. 21), les caissons dans chaque battant de cette porte étaient de dimensions identiques. Alors que cet énoncé semble quelque peu contredit par la photographie des caissons en question (Filov, 1937, fig. 18), la divergence entre les dimensions de ces derniers présentée sur la reconstitution de cette porte proposée par Stoyanova (2002, fig. 3) nous semble plutôt exagérée. De plus, Stoyanova ne s'en tient pas à sa propre description de la porte, dans laquelle elle note (en reprenant, étrangement, la description de Filov mot-à-mot, tout en la faisant passer pour sienne, voir Stoyanova, 2002, p. 536) que les appliques de forme circulaire formaient deux rangs sur les « bandes horizontales » des cadres des caissons et présente trois rangs d'appliques circulaires à ces endroits dans sa reconstitution de cette porte. De plus, une colonne d'appliques circulaires y est représentée sur la bordure externe de chacune des deux battants, alors que Filov (1937, p. 21) ne décrit les traces que d'une colonne verticale d'appliques, parcourant le centre de la porte de haut en bas (fixée sur le battant qui empiétait l'autre à cet endroit lorsque la porte était fermée). Cette reconstitution est probablement inspirée par la comparaison de cette porte à celle en pierre qui aurait été installée dans une des entrées du monument de Pürvenets (fig. 54) et qui comportait, en effet, trois rangs d'« appliques » circulaires en relief sur au moins une des bandes horizontales situées à ses extrémités (voir Stoyanova, 2002, Tabl. I, fig. 4). De plus, Stoyanova note (2002, p. 539) que Filov aurait indiqué que seul le cadre vertical interne d'un des battants de la porte aurait été décoré de boutons en relief; tel n'est pas le cas, Filov mentionne explicitement les colonnes doubles de boutons dont il a observé les traces sur les bandes horizontales (ou cadres horizontaux) des deux battants de la porte en bronze de *Mal-Tépé*. Toutefois, il est possible que cette omission apparente de la part de Stoyanova ne soit due qu'à un malentendu, car elle suggère immédiatement après une reconstitution de cette porte qui inclurait des boutons en relief également sur les cadres verticaux externes des battants – fait qui indique que lors de sa mention des boutons sur le cadre interne, elle ne concentre son attention, et sa description de la porte, que sur les cadres verticaux. Néanmoins, la suggestion que la porte de *Mal-Tépé* devait comprendre des boutons décoratifs également sur ses cadres verticaux

externes (si la porte comportait de tels cadres) est infondée, puisque, à notre connaissance, seul le fragment en pierre d'Izgrez comporte ce type de décoration à cet endroit du battant et il ne faut pas oublier que ce fragment n'a pas été découvert dans le contexte d'un monument sous tumulus. Il s'agit, d'ailleurs, d'un fait que Stoyanova note elle-même et identifie en tant que différence principale entre les portes des monuments thraces et celles en pierre découvertes en Grèce et en Macédoine (Stoyanova, 2002, p. 540).

Une lacune moins importante dans la reconstitution de la porte en bronze de *Mal-Tépé* telle que présentée par Stoyanova est l'absence dans celle-ci des deux appliques métalliques en forme de disques de 0,11 m de diamètre dont l'appartenance à la décoration de la porte était certifiée par des traces correspondantes laissées par ces appliques sur cette dernière. Alors que l'emplacement précis de ces traces n'est pas précisé par Filov, il décrit, néanmoins, les deux appliques comme des poignées de porte décoratives : une de la forme d'une tête de lion avec un anneau dans la gueule, l'autre (fortement érodée) comme la tête d'un homme (Filov, 1937, p. 21-22, figs. 21, 22). L'omission de ces éléments de la reconstitution de cette porte est d'autant plus surprenante que des appliques de porte similaires ont été attestées dans le contexte des monuments funéraires macédoniens et, ce qui plus est, des exemples (imitations) en marbre nous sont même parvenus de la porte de pierre d'un des monuments thraces – *Golyama Kosmatka* (voir *supra*). Sur la base de ces exemples, nous pouvons supposer que l'emplacement original des grandes appliques était dans les caissons supérieurs des battants de la porte, au centre de ceux-ci (*Golyama Kosmatka*, voir Kitov, 2005e, fig. 8) ou plus près des coins inférieurs internes (les exemples sont nombreux ; pour un exemple micrasiatique, voir la porte du monument B6 de Kaunos, Roos, 1971, fig. 3 ; voir aussi Stoyanova, 2002, Tabl. II, figs. 3,4 ; Tabl. IV, fig. 1 pour la porte du monument B6 de Kaunos). Ce ne sont pas les seuls endroits où ce type d'appliques-poignets pouvaient être placés sur les portes antiques ; lorsque les caissons supérieurs étaient plus petits et situés plus haut dans les battants, les appliques – du moins celles servant de poignées – étaient positionnées dans les caissons inférieurs (pour une reconstitution de la porte en bois de la tombe dite « d'Eurydice » voir Kottaridi, 1999, fig. 1 ; voir aussi Stoyanova, 2002, Tabl. III, fig.

2) ou dans un caisson supérieur et dans un caisson inférieur (portes des tombes de Langadas et d'Amphipolis, voir Stoyanova, 2002, Tabl. II, figs. 1, 2).<sup>102</sup>

Il a été avancé que le monument en briques cuites de Mŭglij comprenait une grande porte de bois à deux battants (Getov, 1988, p. 11, 16 ; Vasileva, 2005, p. 70). Aucun vestige n'a été conservé de cette porte et son existence a été induite uniquement sur la base de la présence de deux crapaudines dans le seuil composé d'une rangée de quatre blocs de pierre, dont une comportait une encoche dans un de ces quatre coins, probablement aménagée afin de recevoir un dispositif qui aurait permis de barricader la porte. Il a été découvert près du milieu du passage, sous un muret de moellons dont le rôle était probablement de bloquer ce dernier après que la porte aurait été démontée (d'une façon ou d'une autre). Il est à noter que, si l'encoche dans une des pierres du seuil était réellement aménagée afin de permettre de barricader une porte, celle-ci aurait été barrée de l'intérieur (à moins d'envisager un dispositif complexe comme celui de la porte de la pièce circulaire du monument d'Alexandrovo). La largeur du passage et du seuil à cet endroit, et par conséquent, de la porte qui devait s'y trouver, est de 1,80 m – largeur implicitement jugée excessive pour une porte de pierre (et seul indice que celle-ci aurait été en bois). Certains éléments – typiques des portes découvertes en territoire thrace (*infra*) – suggèrent, d'après nous, que cette porte aurait dû comporter des éléments « décoratifs » – clous, anneaux, etc. –, en l'occurrence en métal. Le fait qu'aucun tel élément n'a été trouvé lors des fouilles du monument, ainsi que le fait que l'entrée du corridor était bloquée par un muret érigé à l'endroit précis où devait se trouver cette porte indiquent que cette dernière a dû avoir été démontée et récupérée dès l'Antiquité, probablement par ceux qui ont fait ériger le muret (à moins que la porte ou, du moins, les éléments métalliques dont elle était probablement pourvue, ait fait partie du butin d'éventuels pilliers – fait qui aurait imposé le blocage du passage).

---

<sup>102</sup> Les caissons supérieurs de la porte en marbre de *Golyama Kosmatka* sont relativement petits (1/2 des caissons inférieurs) et relativement haut, ce qui n'a pas empêché le positionnement d'appliques circulaires en leurs centres (voir *supra*).

Les fragments d'une porte de pierre à deux battants ont été trouvés dans l'antichambre du monument à coupole de Pürvenets dont la structure a été presque complètement pillée (Gerasimova et al., 1992). La reconstitution des battants leur attribue une largeur de 0,70 m et une hauteur estimée à 1,40 m (au sujet de la porte, voir Gerasimova et al., 1992, p. 72). Les auteurs comparent la décoration des battants de cette porte à celle de la porte en bronze du monument funéraire de Vergina. Dans sa publication ultérieure portant sur les monuments thraces en général, Ruseva (2000, p. 124) compare la décoration de cette porte également à celle en bronze du monument Mal-Tépé et au battants « des portes en pierre découvertes dans la pièce centrale sous *Ginina Mogila* à Sveštari ». Il faut noter que les portes auxquelles Ruseva compare les fragments découverts à Pürvenets – celle en bronze de *Mal-Tépé* et celles du « paravent » de *Ginina Mogila* – sont très différentes les unes des autres. De plus, alors que dans la publication de Gerasimova et al. (1992), à laquelle Ruseva a contribué, les fragments de Pürvenets sont comparés avec la « porte en bronze » de Vergina, alors que cette dernière les compare dans sa monographie aux « portes en marbre de la tombe de Vergina ». Alors que les deux publications – celle de Gerasimova et al. et celle de Ruseva – font référence à une même publication (Andronikos, 1978), la première cite les pages 29 à 34, alors que la seconde cite les pages « 29, 34 ». Ces contradictions embrouillent quelque peu l'image de la porte à deux battants que nous ne devons nous faire qu'à partir des comparaisons à d'autres portes similaires, puisqu'aucune image des fragments provenant de cette première n'a été publiée. Néanmoins, la comparaison de celle-ci avec la porte en bronze du monument Mal-Tépé, faite par Ruseva, indique qu'elle était, en effet, similaire aux portes en marbre des monuments funéraires de Vergina, notamment à celle de la « tombe de Philippe II » (voir Andronikos, 1992). Si tel était réellement le cas, la porte du monument de Pürvenets était composée de deux battants chacun comportant deux caissons – un plus long, situé sous un plus court, entourés par un cadre en relief et séparés par une bande également en relief. Les bandes horizontales du cadre, ainsi que celle séparant les deux caissons, auraient comporté des éléments circulaires en relief (imitations de têtes de clous) représentés en deux rangs. Un des deux battants – celui qui empiétait sur l'autre lorsque la porte était fermée – aurait également comporté les mêmes éléments disposés en colonne près de son arête interne.

L'existence d'une porte de bois a également été suggérée en ce qui a trait à l'unique entrée d'un des deux monuments de Ravnogor (l'autre ne comportant pas d'entrée véritable, voir Kitov,

1989). Seul un trou taillé dans l'une des extrémités de la face inférieure du linteau et de la cannelure profilée dans un des piédroits indique que cette entrée – composée d'un seuil monolithique, de deux piédroits virtuels et d'un linteau monolithique – comportait jadis une porte. La cannelure dans le piédroit – possiblement taillée sur place, puisque ce dernier est composé de trois blocs distincts, dont deux font simultanément partie de la structure du mur adjacent – devait faciliter l'articulation d'une porte de bois à un battant dont le pivot aurait été installé dans le trou taillé dans le linteau (Kitov, 1989, p. 31-32 et figs. 6 et 7). Le seul vestige pouvant suggérer l'existence d'une porte de bois sont les clous de fer découverts dans l'unique pièce de ce monument, dans une couche de cendres et de charbon, perturbé par des fosses, dans laquelle ont également été découverts des tessons de céramique d'époque romaine et une monnaie de l'empereur romain Tibère. Si le monument avait été construit à la fin du IV<sup>e</sup> - début du III<sup>e</sup> s. av. n. è. (Kitov, 1989, p. 33), il est, pour le moins, curieux qu'une porte de bois ait pu « survivre » quatre siècles avant d'être finalement brûlée à l'intérieur du monument, sauf si nous acceptons l'hypothèse que ce dernier ait servi, inviolé, jusqu'à la révolte thrace de l'an 21 de n. è., avant d'être pillé par des soldats romains qui s'y seraient trouvés en lien avec cette révolte (Kitov, 1989, p. 33). De plus, il n'est pas clair de quelle façon était agencé à l'entrée le pivot inférieur de cette porte, puisqu'aucun rapport n'a été fait de crapaudine(s) aménagées dans le seuil. Ce dernier comporte deux saillies de forme cubique à chacune des extrémités de sa face intérieure, mais il est peu probable qu'il ait comporté une feuillure ou, du moins, que la crapaudine nécessaire au maintien de la porte ait été aménagée dans une feuillure, puisque le seuil dépasse le linteau vers l'intérieur de la pièce. Une feuillure intérieure se serait trouvée bien trop loin du linteau pour qu'une porte y soit installée (voir Kitov, 1989, fig. 3). Malheureusement, la publication peu détaillée et incomplète de ce monument ne nous permet pas d'établir les faits avec l'assurance nécessaire pour reconstituer son dispositif de fermeture.

Le monument *Sašova Mogila* comportait une porte de pierre massive installée à l'entrée de sa pièce principale (Kitov, 2008b, p. 102, figs. 129, 130, 132). La porte était agencée à l'entrée au moyen d'un anneau de fer dans lequel était fixé le pivot supérieur du battant, alors que le pivot

inférieur était fixé dans une crapaudine.<sup>103</sup> D'après Stoyanova (2002, p. 535 et références), le côté intérieur de ce battant était décoré de caissons; elle note aussi que le nombre de caissons n'a pas été publié, ce qui empêche de constater s'il s'agit d'une décoration habituelle (à deux caissons disposés verticalement) ou d'une imitation de porte à deux battants taillée en relief sur un seul battant (deux groupes parallèles de deux caissons disposés verticalement).

L'unique entrée du monument *Šoušmanets* comportait, d'après les vestiges – deux trous circulaires dans son linteau et deux crapaudines correspondantes dans la feuillure intérieure de son seuil – une porte à deux battants (Kitov, 2003, p. 21-22). Des fragments de cette porte ont été découverts devant le monument (voir fig. 65). Les battants étaient composés de grandes dalles de calcaire décorées (seulement d'un côté) de caissons et de formes circulaires incisées – deux au-dessus et en dessous chaque caisson (probablement six par battant). Ces formes incisées, présentant des cercles remplis de traits arqués qui se rencontrent au centre de la figure, ont été interprétés comme des « disques solaires tournants » (Kitov, 2003b, p. 22).<sup>104</sup> Les fragments des battants de cette porte comportent également des traces de peinture rouge, notamment dans les incisions circulaires et dans les caissons, et d'enduit blanc. Il a été suggéré que ces traces indiquent que sa décoration a été modifiée : chaque battant aurait été décoré tout d'abord par trois paires de cercles avec traits peints en rouge et par des caissons peints de la même couleur et, en suite, lors d'une « seconde période » de l'« utilisation » de la porte, les battants auraient été complètement enduits de chaux (Stoyanova, 2002, p. 539). Un élément qui semble avoir été omis des descriptions des fragments de la porte de ce monument est le trou de forme rectangulaire qui peut être observé dans un des caissons, à l'endroit où nous pourrions normalement nous attendre à trouver une applique servant de poignée.

---

<sup>103</sup> Tout en notant que la porte n'était composée que d'un seul battant, Kitov (2008b, p. 102) mentionne deux anneaux de fer aménagés dans le linteau de l'entrée, dans lesquels était supposé être fixé le pivot supérieur de cette première. Les illustrations du monument fournies par l'archéologue bulgare démontrent qu'il s'agit fort probablement d'une erreur de sa part et que le pivot en question est fixé dans un seul anneau (voir aussi Stoyanova, 2002, p. 535, où seulement un anneau est mentionné).

<sup>104</sup> Kitov utilise l'expression entre guillemets, mais sans références, ce qui pourrait indiquer une hésitation de sa part quant à cette identification des formes décoratives sur cette porte.

L'interprétation des décorations circulaires avec traits arqués, rayonnants du centre vers la circonférence a été acceptée et reprise (Stoyanova, 2002, p. 539, où elles sont décrites comme « des soleils rouges »), mais, à notre connaissance, elle n'a jamais été argumentée. Les concavités circulaires au centre des cercles incisés ont été ignorées, ainsi que le fait qu'au moins un des quatre « cercles » préservés sur les fragments de la porte (incisé sur la bande horizontale du milieu d'un des battants) présente une circonférence irrégulière et arquée, dont les débuts et les fins des arcs correspondent aux extrémités de deux traits distincts rayonnant du centre. Ces éléments – les concavités circulaires au centre des « soleils » incisés sur la bande horizontale au milieu du battant, ainsi que la circonférence irrégulière d'au moins un de ces « soleils » – indiquent, d'après nous, qu'il pourrait s'agir d'une tentative de tailler sur les bandes horizontales des battants de cette porte en relief des rosettes<sup>105</sup>, des rosaces ou des phiales<sup>106</sup>. Même la circonférence des « soleils » de la bande horizontale à l'extrémité du battant n'autorise en rien leur identification en tant qu'astres, puisque les rosaces peuvent être rendues par des contours circulaires. En effet, des représentations de telles rosaces, toutes datées de l'époque hellénistique, nous sont connues par les peintures murales du monument macédonien d'Aghios Athanassios (Tsimbidou-Avloniti, 2007, p. 57), par les stèles funéraires de Chersonesos (voir Posamentir, 2011) et, entre autres, par une urne funéraire étrusque (Eldridge, 1918, figs. 1, 2). Dans certaines régions, cette façon de rendre la rosace remonte à l'époque archaïque, notamment sur les stèles funéraires lydiennes datées de la fin du VI<sup>e</sup> – début du V<sup>e</sup> s. av. n. è. (voir Roosevelt, 2005, p. 155), qui relatent une influence grecque orientale d'avant l'intégration de la région dans l'empire perse, et dont les rosaces sont représentées sous la forme de disques en relief avec un « bouton » central plat. Non seulement les rosaces peintes dans la chambre funéraire de la tombe macédonienne présentent un contour circulaire, mais chacune est également composée d'un rond rouge en son centre et de quatre rayons en « S » délimitant les pétales. Ces rayons sont identiques aux « rayons solaires »

---

<sup>105</sup> Stoyanova (2002, p. 359) partage cet avis, mais ne l'exprime qu'entre parenthèses, en notant qu'il s'agit « (plus probablement de rosettes) », tout en stipulant que la décoration de cette porte est un exemple unique de la représentation en relief de « soleils ».

<sup>106</sup> Ce symbole, tout comme la rosette, semble avoir perduré dans le temps, puisqu'on le retrouve sur les pierres à fausses portes de la Phrygie après le II<sup>e</sup> s. de n. è. (voir Yaman, 2008).

des représentations circulaires sur le battant de porte de *Šoušmanets*. De plus, la représentation de rosettes ou de rosaces sur les portes nous est connu par les portes de pierre (virtuelles ou pivotantes) des monuments funéraires de l'Asie mineure (Roos, 1972, p. 90-91 ; voir aussi Stoyanova, 2002, Tabl. IV).

La tentative de décoration incisée et peinte de la porte du monument *Šoušmanets* aurait échoué ou aurait été abandonnée pour une raison quelconque et son résultat préliminaire – les « rayons » compris dans des cercles – aurait été caché sous une épaisse couche opaque d'enduit.

La coloration des deux battants de la porte du monument *Šoušmanets* en rouge, ainsi que leur éventuel recouvrement par de l'enduit blanc, remettent en question l'hypothèse de l'archéologue Kitov (2005e, p. 44) qui a cherché à attribuer un sens symbolique aux différentes teintes – rouge et noir – employées sur les battants opposés d'une même porte. Nous avons noté que la coloration des battants de la porte en marbre du monument *Golyama Kosmatka* – l'un en rouge et l'autre en noir – n'est pas certaine et que les teintes foncées sur ces battants pourraient être dues à leur exposition à la fumée du feu qui aurait été allumé dans le corridor du monument. L'enduit blanc sur la porte du monument *Šoušmanets* ajoute un élément de plus aux arguments contre l'interprétation (qui se voudrait nomothétique, ne serait-ce que par le refus des thracologues de l'argumenter plus ou de la remettre en question, voire de l'examiner en détails) des battants des portes des monuments thraces en tant que porteurs d'un symbolisme d'opposition « naissance-mort ».

Il ne faut pas, toutefois, écarter la possibilité qu'un tel symbolisme ait été en vigueur pendant une durée limitée et que son expression n'ait plus été nécessaire une fois qu'on aurait cessé d'utiliser un monument donné. Une telle approche pourrait expliquer notamment la fragmentation des battants des portes (qui est perçue par les chercheurs comme ayant été volontaire et effectuée par les personnes concernées par les monuments en question, et non pas par d'éventuels pilliers) et leur réutilisation en tant que matériau de remplissage. Cependant, elle ne saurait pas expliquer automatiquement le besoin de revêtir des battants de porte de chaux – enduit utilisé dans tout l'intérieur du monument *Šoušmanets* – ; battants qu'on aurait ensuite laissé sur place et qui ont fort probablement été brisés (en grands morceaux, contrairement aux fragmentations méthodiques de certaines autres portes en pierre) par les éventuels pilliers du monument.

La seconde trouvaille très particulière provient de la réserve archéologique de Sbornyanovo, plus particulièrement du monument tout aussi particulier de Šveštari (Fol, A. et al., 1986). De nombreux fragments de pierre ont été trouvés dans les pièces de ce monument. Lorsque ceux-ci ont été assemblés, les spécialistes ont pu reconstituer une espèce de « façade » ou de paravent, composé de deux pilastres hauts de 1,85 m, posés sur des bases rectangulaires, supportant une corniche et un pédiment. Au milieu du fronton, composé de deux blocs triangulaires dont les angles droits se rencontrent au milieu, est représentée en relief une tête de gorgone. Entre les piédroits se trouve une porte à deux battants et un autre battant de porte. Les trois battants sont hauts de 1,95 m, larges de 0,64 m et présentent une épaisseur de 0,10 m. Ils sont décorés de caissons – deux par battant, disposés verticalement, l'un au-dessus de l'autre. Les caissons supérieurs sont carrés et moins hauts que les caissons inférieurs qui sont de forme rectangulaire. Chaque caisson supérieur comporte deux bandes diagonales croisées qui partent de ces angles. De larges disques en relief imitent des appliques de véritables portes aux endroits où devraient se trouver les poignées. D'après les interprétations de ce paravent ou « édicule », les caissons supérieurs représenteraient des « fenêtres » (Stoyanova, 2002, p. 353 et références).

Ce paravent aurait été positionné dans la chambre funéraire du monument, devant les lits disposés en angle droit. Il s'agit d'un dispositif unique de ce genre dont l'explication échappe toujours aux chercheurs. Alors qu'il représente deux portes – une à deux battants et une à un seul – ce paravent n'est pas, en fait, une entrée. Seul le fait qu'il s'agit d'une imitation d'entrée nous incite à le présenter dans cette partie de notre étude ; la représentation d'un portail monumental à cet endroit du monument, de cette façon particulière, n'est certainement pas une coïncidence. Les éléments « décoratifs » du paravent présentent également des parallèles avec certaines portes trouvées dans d'autres monuments (voir *Décoration des portes*).

Aucun fragment de porte pivotante qui correspondrait aux crapaudines et aux trous cylindriques aménagés dans les seuls et dans les linteaux des deux entrées du monument *Zhaba Mogila* n'a été trouvé. Le fouilleur rapporte que l'entrée principale aurait été bloquée par une dalle de pierre qui aurait comporté une décoration de boutons en relief imitant les têtes décoratives des clous d'une porte en bois (Kitov, 1977b, p. 14-15). Une seconde dalle, retrouvée par les fouilleurs sur le sol de la de la seconde pièce aurait bloqué l'entrée de celle-ci. D'après

Kitov, cette dalle aurait été si bien sécurisée que, au lieu de tenter de la défoncer, les pilliers auraient préféré de démonter une partie de la structure de cette entrée.

Malheureusement, aucune description détaillée, ni documentation visuelle, ne nous est parvenue des dalles qui auraient bloqué les entrées de ce monument (ce fait a été noté par Stoyanova, 2002, p. 539 et est toujours valable). De plus, au lieu d'éclaircir la reconstitution du monument et de ces portes, les différentes publications portant sur ce dernier contribuent à embrouiller les pistes d'interprétation déjà difficiles à suivre telles que présentées par Kitov (voir aussi Stoyanova, 2002, p. 538-539). En effet, l'archéologue rapporte dans la publication originale du monument (Kitov, 1977b, p. 14-15) que les entrées auraient été bloquées par des dalles de pierre. Ultérieurement, tout en maintenant cette reconstitution des dispositifs de blocage (Kitov, 1979, p. 6), il annonce que, lors d'une période antérieure de l'usage du monument, il aurait comporté deux portes métalliques pivotantes – une à deux battants et une à un seul (Kitov, 1979, p. 5). Deux décennies plus tard, dans une étude comparative de la porte représentée sur un des vases du « trésor de Panagyurišté » à celles des monuments thraces sous tumulus, Kitov (2000, p. 24) déclare que la porte a deux battants (de l'entrée principale du monument) aurait été en pierre « lors d'une des étapes de réaménagement ».

Il transparait dans deux des publications mentionnant les portes de ce monument (Kitov, 1979, p. 5-6 ; 2000, p. 24) que Kitov base sa conviction que celles-ci auraient été métalliques sur la présence d'une rainure de roulage en forme d'arc sur le seuil de la première entrée du monument, correspondant au battant ouest. Il est fort probable que cette rainure (que nous n'avons réussi à détecter sur aucune des images publiées du monument, ni sur toutes les photographies privées que nous avons vues) n'a pas été causée par de nombreux pivotements du battant ouest de la porte, mais qu'elle ait été volontairement aménagée afin de rendre possible ce pivotement en vue d'un mécanisme de verrouillage qui était probablement installé au bas du battant en question. De plus, Kitov note lui-même que les seuils des entrées de ce monument sont « plus usés en leur centre qu'à leurs extrémités » (Kitov, 1979, p. 5 ; voir aussi 1977b, p. 18 où l'endroit précis de l'usure n'est pas spécifié) ; malgré le fait que cette constatation ne peut pas être confirmée aujourd'hui (puisque l'usure n'a pas été documentée), il serait pour le moins étonnant de la faire tout en maintenant que seul le battant ouest de la première porte était ouvert

lorsqu'on accédait au monument, puisque si tel était le cas, on s'attendrait à ce que le secteur ouest du seuil de l'entrée principale soit plus usé que son centre.

Une autre question surgit suite à la lecture des hypothèses émises par l'archéologue Kitov concernant l'aspect des portes qui auraient bloqué les entrées du monument *Zhaba Mogila*, ainsi qu'au matériau dans lequel ces portes étaient fabriquées. En nous basant sur les observations faites à l'endroit des entrées des autres monuments thraces sous tumulus ou, plus spécifiquement, à l'état dans lequel elles ont été trouvées par les archéologues – bloquées par des murets de blocs de pierre dans lesquels on a souvent découvert les fragments de portes en pierre, réutilisées en tant que matériau de remplissage – nous pourrions nous demander ce qui est arrivé aux portes en pierre qu'auraient comporté les entrées de *Zhaba Mogila*. Plus particulièrement, il est étonnant de constater que dans le cas de ce dernier monument, on a préféré démonter les portes en pierre et installer à leur place des dalles (moulurées et décorées !), au lieu de bloquer les entrées avec des murs en blocs de pierre (qui auraient pu intégrer les fragments des portes en pierre) ; d'autant plus que l'espace devant le monument *Zhaba Mogila* était parsemé de blocs de pierre taillés, inutilisés dans la structure de ce dernier, qui, semble-t-il, avaient été abandonnés en tas. Il est possible de proposer que les dalles étaient installées parce qu'on entendait se servir encore du monument, mais le fait que ceux qui ont été identifiés par Kitov comme étant des pilliers ont dû démonter la feuillure d'une des entrées pour accéder au monument indique soit que cette possibilité – la réutilisation suite à l'installation des dalles – doit être écartée, soit que les dalles étaient munies d'un (ou agencées aux entrées par) mécanisme de verrouillage dont l'existence a échappé aux pilliers. Quoi qu'il en ait été, la présence des dalles qui bloquaient les entrées de ce monument suggère, d'après nous, que ces dernières ont comporté tout d'abord des portes en bois ou en métal qui ont été récupérées lorsqu'on a cessé l'usage du monument, et à la place desquelles ont été installées les premières, dont le rôle était d'empêcher la réutilisation de la construction ou de protéger le contenu qu'on y avait déposé. La décoration en boutons en relief que les dalles semblent avoir comportée, imitant les détails de véritables portes en bois ou en métal, indique que la seconde possibilité est plus probable – que le monument devait garder le statut qu'on lui attribuait lors de son emploi actif.

#### *6.4.1.1 Cas particuliers*

Il faut noter aussi parmi les exemples de vantaux de portes découverts en territoire thrace deux cas très particuliers, tant au niveau de leur styles, qu'à celui du contexte de leurs trouvailles. La première est celle d'un fragment de porte en pierre, découvert près du village d'Izgrev (département de Šumen, Bulgarie du nord-est), à un endroit désigné comme ayant appartenu à une agglomération antique et à une centaine de mètres d'un tumulus funéraire comportant les traces de pillage (Stoyanova, 2005a). Le bloc de calcaire, large de 0,429 m, long de 0,391 m et haut de 0,077 m, présentait, au moment de sa découverte, une patine et des traces d'entailles et de cassures accidentelles ; fait qui indiquerait qu'il a été utilisé dans une structure quelconque en tant matériau recyclé. Le fragment indique que le battant de porte dont il provient était décoré d'un ou de plusieurs (probablement pas plus de deux) caissons encadrés de bandes surélevées, comportant des imitations d'appliques en disque en relief. La reconstitution (Stoyanova, 2002, Tabl. I, fig. 1, 2 ; 2005, p. 254-255, fig. 3) présente donc une porte à deux battants, comportant deux caissons chacun, encadrés de bandes décorées avec des imitations d'appliques en disque. Trois éléments - cette reconstitution, le fait qu'il s'agit d'un fragment en pierre et la présence d'un tumulus funéraire dans la région – ont porté le chercheur à affirmer qu'il s'agit d'un vestige d'une porte de monument funéraire. Néanmoins, aucune tombe de laquelle ce fragment pourrait provenir n'a été découverte dans la région.

Certains monuments comportaient des portes à un battant (notamment celui de Vetren, voir Velkov, 1946, p. 195; voir aussi fig. 77). Alors qu'il ne s'agit pas en soi de cas particuliers, les portes de pierre thraces à un battant semblent être exceptionnelles, du moins à l'état actuel des connaissances.

#### **6.4.2 Portes glissantes**

Dans de rares cas, des portes glissantes, aux dispositifs d'installation très différents des autres types de portes, ont également été employées. Les fragments d'une telle porte ont été trouvés devant le monument du tumulus № 13 à Sboryanovo composé d'une antichambre et d'une chambre principale, de plans rectangulaires, et d'une couverture en voûte à claveaux en plein cintre (au sujet de ce monument et de sa porte glissante voir Gergova, 1992, p. 287). La grande

dalle qui bloquait l'antichambre de ce monument était décorée en relief sur sa face externe (visible de l'extérieur du monument) : la décoration représentait quatre caissons – deux inférieurs et deux supérieurs, les derniers moins longs que les premiers –, des rangées d'entailles circulaires dans les trois bandes horizontales séparant les caissons et une colonne de ce même type d'entailles sur la bande verticale parcourant le centre de la dalle et séparant les deux caissons à la gauche des deux caissons à la droite (Mateva et al., 2002, Pl. 55). Les cercles des bandes horizontales sont en trois rangées sur les bandes inférieure et supérieure et en deux rangées sur la bande du milieu. Il est clair que cette décoration est très similaire à celle des autres portes en pierre découvertes dans les monuments thraces sous tumulus (*supra*) et dans d'autres monuments contemporains partout en Méditerranée du N-E ; de ce fait, l'interprétation des décorations de ces autres portes comme imitations des éléments – renforcements en métal et têtes de clous – des portes contemporaines en bois peut être appliquée à cette dalle de pierre nonobstant le mécanisme particulier (*infra*) qui caractérise son agencement à l'entrée qu'elle bloquait. Cette porte a été classifiée par Stoyanova (2002, p. 536) sous le type de « portes grecques » avec une décoration composée de « battants avec caissons et décoration additionnelle sur les bordures des caissons », sous-type 1 – « décoration en cercles entaillés ».<sup>107</sup>

Les dimensions de la porte (hauteur – 1,60 m, largeur – 0,80 m, épaisseur - 0,15 m) coïncident avec celles de l'entrée de l'antichambre du monument, mais une étude détaillée des traces repérées dans la rainure de roulage taillée dans la feuillure intérieure du seuil de l'entrée indiqueraient que ce n'est pas la dalle en pierre qui y était glissée, mais une porte en matériau plus léger, probablement en bois. L'emplacement de la rainure de roulage indique que la porte glissait vers l'est afin de donner accès au monument. Par contre, la rainure de roulage de l'entrée principale du monument du tumulus № 12 de la même nécropole (très partiellement conservé) indique que sa porte glissait dans la direction opposée, vers l'ouest (Gergova, 1992, p. 289), nonobstant le fait que les deux monuments étaient très similaires et étaient orientés dans la même

---

<sup>107</sup> Nous avons été surpris de constater que Stoyanova omet de décrire la décoration de cette porte, malgré une mention qu'il s'agit d'une imitation de porte en bois.

direction. La rainure taillée dans la feuillure intérieure de l'entrée principale de ce monument contenait des morceaux de plomb (Gergova, 1996, p. 28).

Contrairement au monument du tumulus № 12 (fig. 63), celui du tumulus № 13 (fig. 62) était bien conservé, ce qui a permis aux archéologues de constater que le linteau de son entrée principale comprenait une rainure de roulage correspondante à celle entaillée dans la feuillure intérieure de son seuil (Gergova, 1996, p. 18). Un dispositif très similaire a été relaté par les chercheurs en ce qui a trait d'un autre monument découvert non loin de Borovo (fig. 6), présentant un plan presque carré et une couverture en voûte à claveaux identique à celle du monument du tumulus № 13 de Sboryanovo (sur ce monument et sa porte voir Stančev, 2002). La porte de ce monument avait été démontée et appuyée sur son mur sud interne lors d'un pillage que ce premier avait subi. Elle était composée d'une seule dalle de calcaire blanc haute de 1,50 m, large de 0,71 m et d'une épaisseur de 0,16 m. Tout comme la porte du monument du tumulus № 13 de Sboryanovo, celle du monument de Borovo était décorée de quatre caissons de taille différente (deux caissons plus courts au-dessus de deux caissons plus longs) et d'un cadre composé de trois bandes horizontales et trois bandes verticales. Ces bandes étaient ornées de cercles colorés en rouge (il n'est pas précisé s'ils étaient incisés ou en relief). Les rainures dans lesquelles la porte glissait, grâce à de petites roues de fer montées dans son extrémité inférieure et à de tiges montées dans son extrémité supérieure, présentaient une largeur et une profondeur de 0,02 m. Comme la porte du monument № 13 de Sboryanovo, celle du monument de Borovo glissait également vers l'est afin de donner accès à l'intérieur de ce dernier.

En vue de la description des portes glissantes et des dispositifs qui permettaient leur installation et leur emploi, il est étonnant de constater que l'architecte Stoyanova (2002, p. 539) suggère que la façon dont ces portes ont été agencées aux entrées n'a pas été documentée ; d'autant plus que Stoyanova rapporte elle-même des rainures de roulage (ou les cannelures) aménagées dans les seuils (ou dans leurs feuillures) et dans les linteaux des entrées qui comportaient ces portes.

### **6.4.3 Autres dispositifs de blocage**

Outre par de véritables portes (si l'on peut désigner des portes en pierre par ce terme), les entrées des monuments thraces sous tumulus ont également été bloquées moyennant d'autres « installations ». Dans la majorité des cas elles étaient simplement bloquées par des murets en pierre (blocs taillés, moellons, éléments architecturaux récupérés, notamment des fragments de portes en pierre) ou en briques crues (Philipovo), comportant souvent plusieurs assises en hauteur et, parfois, aussi en profondeur. Il existe également des dispositifs de « verrouillage » plus originaux ; celui de l'entrée principale du monument du tumulus *Mal-Tépé* est unique pour le moment et mérite une description plus détaillée. Cette entrée comporte un seuil monolithique et un linteau composé des blocs d'une assise supérieure du pan du mur de la façade dans lequel cette première a été aménagée. Ses piédroits virtuels, verticaux sur une hauteur de cinq assises, présentent un encorbellement à partir de la sixième assise afin de former un arc dièdre à degrés. Une cannelure a été faite au milieu de l'extrémité des blocs des deux premières assises de cette « couverture » de l'entrée (l'arc dièdre), sur le piédroit sud. Elle traverse le bout du premier bloc et arrête au milieu de celui du deuxième. Dans le premier bloc, cette cannelure est profonde de 0,19 m. Dans le second, sa profondeur atteint 0,40 m. La première dalle a été trouvée sur place. Celle-ci est large de 1,50 m, haute de 0,84 m et profonde de 0,18 m. L'existence d'une seconde dalle a été supposée par la présence de la cannelure dans les bouts des blocs des deux premières assises de la couverture de l'entrée. L'une des dalles a été trouvée sur place, insérée dans la cannelure, ce qui a porté les chercheurs à conclure que les deux dalles devaient avoir pour fonction de bloquer l'entrée. Au moment de l'étude du monument, la partie basse de cette dernière, sous la dalle insérée dans la cannelure, était bloquée par deux assises de carreaux de pierre (Filov, 1937, p. 12-15, figs. 7-9).

Deux des trois entrées des pièces du monument *Mal-Tépé*, celles des deux antichambres, ne comportaient pas de dispositifs qui auraient permis l'installation de portes. Elles étaient très probablement bloquées par de larges dalles de pierre, dont une a été découverte devant la première pièce, appuyée sur le mur du *dromos*, alors que les fragments de l'autre ont été trouvés dans le dallage de ce dernier (Filov, 1937, p. 14, fig. 10). Ce qui est particulier dans le cas des fragments recyclés dans le dallage du corridor est qu'ils avaient été démaigris et taillés de façon à ressembler à un battant de porte de pierre (Filov, 1937, p. 14 ; voir aussi Vasileva, 2005, p. 82). Vasileva (2005, p. 82) est d'avis qu'il s'agit d'une dalle de pierre sculptée de façon à ressembler à

une porte et qui bloquait l'entrée de la seconde antichambre du monument (une dalle de pierre pleine ayant été retrouvées appuyée devant l'entrée de la première antichambre). Nous l'avons noté, les entrées des deux premières pièces de ce monument ne comportaient pas au moment de sa découverte des dispositifs qui auraient pu permettre l'installation de portes – feuillures avec crapaudines et anneaux insérés dans les linteaux –, mais ce fait n'appuie pas nécessairement la conclusion qu'elles devaient avoir été bloquées et qu'on se soit servi à cet effet, et entre autres, d'une dalle (façonnée comme le battant d'une porte de pierre) dont on a retrouvé les fragments dans le dallage du corridor. Il peut être également suggéré que ces fragments provenaient d'une première porte qui bloquait l'entrée de la pièce circulaire – la seule à avoir été pourvue des dispositifs nécessaires pour l'installation d'une porte – avant qu'elle n'eut été remplacée par une porte métallique et recyclée lors du réaménagement du dallage du monument (sur le réaménagement du monument *Mal-Tépé* voir Filov, 1937, p. 15, 91). D'après nous, il est tout à fait admissible d'envisager l'hypothèse que seule l'entrée de la première antichambre ait été bloquée par une dalle et que celle de la seconde antichambre est restée dégagée pendant le fonctionnement du monument. Le blocage de cette première pièce et, par conséquent, des deux qui suivent, a probablement été rendu nécessaire suite à l'inhumation sous le sol des deux antichambres des restes de crémations humaines (Filov, 1937, p. 18-19); l'aménagement de ces sépultures secondaires aurait imposé la reformulation de l'espace délimité par ces pièces dont la fonction avait ainsi changée.

Le dispositif qui bloquait l'entrée du monument de Kutluča<sup>108</sup> (Mellink, 1970 ; Mansel, 1974) est similaire à celui bloquant l'entrée du corridor du monument *Mal-Tépé* en ce qui a trait à sa forme : il s'agit d'une grande dalle de pierre « étonnamment légère », comportant une feuillure périmétrale, haute de 1,74 m, large de 1,52 m et mesurant près de 0,14 m en profondeur (Mansel, 1974, p. 213, ill. 15). Cependant, les ressemblances entre ces deux dispositifs se limitent à ce fait unique, car la dalle qui bloquait l'entrée du monument de Kutluča y était installée de façon tout à

---

<sup>108</sup> Alors que ce monument fait souvent l'objet de comparaisons aux monuments thraces découverts en Bulgarie, il ne peut probablement pas être attribué à la culture thrace qui fait l'objet de la présente étude. Son inclusion dans celle-ci est tout à fait conditionnelle.

fait différente : elle était fermement appuyée au linteau et au seuil de l'entrée du monument grâce à sa feuillure périmétrale dont les côtés courts (les deux extrémités de la dalle) coïncidaient avec une feuillure taillée dans le linteau et avec l'arête externe du seuil. Deux petits trous dans les deux pans opposés des murs du corridor du monument, taillés l'un face à l'autre à une hauteur de 1,25 m du sol de ce dernier, ont probablement servi pour y positionner une barre (métallique) dont le rôle aurait été de maintenir en place la dalle bloquant l'entrée (Mansel, 1974, p. 213).

La dalle qui bloquait l'entrée du monument de Kutluča a été découverte fragmentée (Mansel, 1974, fig. 16) – fait qui ne peut pas être expliqué par un pillage du monument, puisque, contrairement au dispositif de fermeture du monument *Mal-Tépé*, cette dalle aurait pu être facilement écartée.

Une grande dalle bloquait également l'entrée de la pièce principale du monument de Kazanlūk (Mikov, 1954, p. 3 ; Tsvetanova et Getov, 1970, p. 7). Elle a été trouvée adossée au mur de l'antichambre. Aucun dispositif additionnel n'avait été ajouté ou découvert. Ajouté aux dimensions de la dalle, qui dépassent celles de la baie de l'entrée, ce fait indique que celle-ci était simplement positionnée devant cette dernière, de sorte à bloquer le passage.

L'entrée principale du monument de Naip était bloquée par une grande dalle en marbre proconnésien blanc grisâtre, haute de 1,50 m, comportant sur sa face intérieure des « marges » (ou un cadre évidé) qui correspondaient aux dimensions de la baie dans laquelle elle était installée (Delemen, 2006, p. 253, fig. 3). La face extérieure de la dalle était décorée, en relief, de trois bandes horizontales et d'une bande verticale, toutes unies, parcourues de larges boutons également en relief. La décentralisation de la bande verticale, ainsi que la présence de traces de ravèlement sur une des arêtes verticales de la dalle indiquent que celle-ci avait été retaillée afin de la faire concorder avec les dimensions de la baie qu'elle devait bloquer. En effet, près de 1/3 de la largeur des « caissons » d'un côté de la face de cette dalle a été démaigrie. La dalle ne semble pas avoir comporté de « cadre » sur sa face décorée, les trois bandes horizontales se terminent abruptement au niveau des arêtes. Quant au dispositif au moyen duquel la dalle était installée dans l'entrée, il a été suggéré que cette dernière aurait comporté des éléments métalliques qui auraient permis son agencement au piédroit sud-ouest de l'entrée, lequel comporterait des indentations qui appuieraient cette hypothèse.

## 6.5 ENTRÉES SANS PORTES

Il y a également des monuments, autrement construits très soigneusement, mais dans lesquels aucun aménagement qui aurait permis l'installation de portes n'a été découvert (par exemple, *Bratya Daskalovi*, *Slavčova Mogila*). Toutefois, ce fait n'a pas attiré l'attention des archéologues, qui ne semblent pas l'avoir noté. Par exemple, le fait que le monument de *Slavčova Mogila* présente une entrée décorée d'un chambranle continu à deux fascies, mais ne semble comporter aucun élément pouvant suggérer qu'une porte y a jamais été installée, ne semble pas avoir été jugé digne d'une analyse plus approfondie, ni même d'être noté, par l'archéologue Kitov (1996c). Dans ce cas, même les deux dépressions plus ou moins symétriques aménagées près des deux extrémités du seuil, dans sa face externe, visibles sur les images publiées de ce monument (Kitov, 1996c, fig. 5) n'ont pas été mentionnées dans la description de ce dernier, probablement à cause de la difficulté que présente leur interprétation.

L'entrée principale du monument de Philipovo (Botušarova et Kolarova, 1961), dont l'ouverture était large entre 0,98 m et 0,80 m, ne semble pas avoir comporté de porte ; ce fait est quelque peu paradoxal, étant donné que cette entrée a été munie de deux piédroits monolithiques relativement imposants qui occupent, en profondeur (0,60 m), plus d'un tiers de la longueur totale du corridor du monument (1,55 m). Ces piédroits (ou piliers) étaient couverts d'un stuc poli, contenant de la poussière de marbre – fait qui accentue l'aspect monumental de l'entrée et souligne, simultanément, l'absence flagrante d'une porte. La seconde entrée de ce monument, celle de son unique pièce, était partiellement bloquée d'une dalle de pierre dressée ; cette entrée comportait, néanmoins, une feuillure qui présentait deux crapaudines – indices qu'elle avait été bloquée par une porte à deux battants, dont aucun vestige ne semble avoir été conservé. Ce fait, considéré ensemble au réaménagement duquel cette entrée a probablement été l'objet (voir *supra* : *Entrées en pierre*), suggère qu'elle n'a probablement pas comporté de porte.

Une autre entrée qui ne semble pas avoir comporté de porte est celle du monument de Staroselka (département de Šumen, Bulgarie du nord-est). Cependant, cette constatation

(Vasileva, 2005, p. 61) est basée uniquement sur l'examen de l'unique piédroit<sup>109</sup> monolithique qui subsistait de l'entrée suite à sa destruction par des pilliers quelques années avant la découverte du monument par les archéologues (Vasileva, 2005, p. 60). Vasileva (2005, p. 61) note que l'absence de traces d'installations sur les piédroits indique que l'entrée n'était pas munie d'une porte, mais devait être bloquée par une dalle de pierre<sup>110</sup> ; remarque surprenante puisque, comme nous l'avons vu (voir *Dispositifs d'installation*), les piédroits des entrées des monuments thraces sous tumulus ne recevaient aucun dispositif nécessaire pour l'installation des portes.

À ces exemples peut être ajouté celui des deux entrées du monument de *Sašova Mogila* (Kitov, 1996b) qui ne semblent pas avoir comporté de portes, ni de dispositifs permettant l'installation de quelque mécanisme de blocage (outre l'habituel muret qui bloquait l'accès à la première chambre du monument, mais qui doit avoir été érigé uniquement après la fin de l'emploi de ce dernier). Deux ouvertures ou niches symétriques ont été identifiées haut dans les murs latéraux de la pièce principale, immédiatement après l'entrée. Il a été suggéré qu'elles avaient pour rôle de maintenir en place une poutre qui aurait supporté un voile en guise de séparateur des espaces en l'absence de portes (Kitov, 1996b, p. 12). Cette proposition est intéressante parce qu'elle pourrait s'accorder bien avec une hypothèse avancée à l'endroit d'autres monuments hellénistiques qui voudrait qu'une grande partie des structures de ceux-ci n'aient pas nécessairement été visibles de l'intérieur et que différents dispositifs, dont des baldaquins, aient été employés (Guimier-Sorbets, 2008). De plus, l'emploi d'un rideau au lieu d'une porte, ainsi que d'autres éléments du contexte de ce monument que nous examinons dans la présente étude, indique, d'après nous, que ce dernier a été achevé à la hâte.

Enfin, il faut noter l'absence de porte dans l'entrée du monument du tumulus *Nedkova Mogila* (Dimitrova, 2005c). Il a été indiqué qu'un « très petit fragment » de porte (le matériau

---

<sup>109</sup> Vasileva (2005, p. 61) mentionne la découverte d'un seul piédroit, mais dans sa reconstitution de l'entrée, elle emploie ce mot au pluriel.

<sup>110</sup> Vasileva (2005, p. 61) emploie le mot « bloc ». Les dimensions de l'ouverture de l'entrée, telles que reconstituées par elle-même – hauteur 1,06 m et largeur 1 m – indiquent, cependant, qu'il aurait été difficile d'y positionner un bloc de pierre qui aurait dû avoir plus d'un mètre de hauteur et une largeur équivalente ; un tel bloc aurait été trop lourd et probablement difficile à manipuler. Il s'agit, d'après nous, simplement d'un terme mal choisi par l'auteur.

n'est pas mentionné) a été découvert dans le remblai du monticule, à près de 6 m devant le monument (la profondeur n'a pas été indiquée), mais l'auteur passe sous le silence le fait que l'entrée de ce monument ne semble comporter aucun dispositif qui aurait pu accueillir une porte, quel que soit le matériau dans lequel celle-ci aurait pu être fabriquée.

L'archéologue Gergova (1996, p. 98-99) a proposé une explication intéressante en ce qui a trait à l'absence de portes de certains entrées de monuments thraces sous tumulus et à la direction générale des monuments vers le sud-sud-est. Elle est d'avis que ce fait s'explique par la croyance des Thraces en l'immortalité et au fait que l'immortalisation des défunts s'effectuait grâce à l'intervention d'un vent austral qui amenait leurs âmes à la divinité. Cette interprétation se base notamment sur le rôle joué par le vent dans les mythes et légendes scandinaves et sur l'importance de la direction sud dans la mythologie grecque (telle que relatée dans l'Odyssée, XIII, 101, 12). Malgré son originalité rafraichissante, cette interprétation se heurte à un problème de méthodologie considérable : il faudrait démontrer un lien direct entre les croyances (scandinaves, grecques anciennes) sur lesquelles elle se base et celle des peuples thraces (supposément) reflétées dans l'architecture des monuments analysés par Gergova (1996, p. 114) et dans leur contexte archéologique.

## 6.6 AUTRES INSTALLATIONS DE FERMETURE

Une installation architecturale particulière pourrait être classée sous cette catégorie plutôt vague (comme il se doit) : l'« édicule » (voir fig. 71) découvert dans la pièce principale du monument *Ginina Mogila* (Čičikova, 1988, p. 140-141, ill. 16). Cet élément a été interprété comme représentant l'imitation en pierre de la façade d'un *naiskos* (Čičikova, 1988), comme « portique symbolique – paravent d'autel » (Teofilov, 1988, p. 157), comme imitant l'« entrée d'un temple » (Ruseva, 1990, p. 113). Son rôle aurait été de marquer la frontière entre « l'accessible et l'inaccessible », « le réel et l'irréel », « entre le temps historique et le temps mythologique » (Ruseva, 1990, p. 114). Malheureusement, il n'a pas été attesté hors de tout doute que le « paravent » ait été installé précisément devant le lit adossé au mur nord-est de la pièce et l'apparente coïncidence entre la largeur de ce premier et celle du lit en question n'est pas un

argument suffisant pour retenir cet endroit comme celui où ce « paravent » devait être placé à l'origine. En effet, des morceaux de celui-ci ont été découverts dans toutes les pièces du monument. Le scellement des monuments thraces au moyen d'éléments architecturaux fragmentés, tels les portes de pierre, ayant été une pratique répandue, nous croyons qu'une explication similaire – le réemploi du matériau – ne pourrait pas être exclue en ce qui concerne la présence du « paravent » ou, plus précisément, des fragments de celui-ci à l'intérieur du monument de Sveštari.

## **7. ÉLÉMENTS DÉCORATIFS**

### **7.1 INTRODUCTION**

Alors que certains monuments thraces sous tumulus sont structurellement très simples et ne présentent aucune trace d'enduit, d'autres comportent des façades et/ou des entrées composées d'éléments architectoniques en bas-relief et des enduits souvent pleins, parfois comportant des figures peintes, qui pourraient être qualifiés de « décoratifs ». D'autres monuments encore, souvent figurant parmi ceux qui composent le second groupe que nous venons de mentionner, comportent dans leurs intérieurs des éléments architecturaux en haut-relief, voire même en ronde-bosse, tels des colonnes semi-engagées, des colonnes indépendantes, des cariatides et autres éléments également pouvant être qualifiés de « décoratifs ». Dans ce chapitre, nous décrivons brièvement ces différents éléments en identifiant les constructions qui les comportent. Nous qualifions ces éléments de « décoratifs » non seulement en raison de leur aspect recherché, mais surtout parce qu'a priori, contrairement aux autres éléments étudiés dans cette partie de notre thèse, ils ne semblent pas avoir rempli un rôle fonctionnel en ce qui a trait aux structures des monuments. Cette constatation n'est pas tout à fait précise en ce qui a trait aux enduits qui auraient pu avoir un rôle primaire d'isolants, mais les figures peintes sur ces derniers nous portent à les percevoir pour les besoins de la présente étude comme des éléments décoratifs plutôt qu'en tant qu'éléments structurels.

### **7.2 FAÇADES MONUMENTALES**

Alors qu'elles sont décrites relativement en détails, les entrées des différents éléments architecturaux des monuments thraces n'ont pas été considérées ou définies en tant que composantes à part égale. Pourtant quelques exemples indiquent qu'elles devraient être perçues comme telles. Très peu d'attention a été portée, entre autres, aux entrées des monuments en

brique cuite de Koprinka (voir Čičikova, 1957, p. 133-135) qui présentent un aspect particulier (dans les circonstances) – elles comportent un seuil et deux piédroits monolithiques – agencement peu banal de structures en briques cuites avec des entrées mégalithiques. Il est donc important d'examiner le rapport entre les structures des entrées des monuments thraces sous tumulus et la structure d'ensemble de ces derniers.

Cette introduction nous amène à énumérer les différents types d'entrées du point de vue de leur structure, en soulignant le fait que nous n'entendons pas proposer ici une classification analytique des entrées des monuments thraces sous tumulus et que le seul objectif de cette énumération serait la description succincte de ces entrées pour le bénéfice du lecteur. En ce qui a trait à leur structure, c'est-à-dire, à la façon dont elles sont construites, les entrées de monuments thraces sous tumulus peuvent être divisées en deux groupes distincts : (1) celui des entrées mégalithiques, dont les composantes – seuil, piédroits et linteau – sont monolithiques et (2) les entrées aux piédroits virtuels, composés des extrémités des assises du (ou des) mur(s) dans lequel (ou à la rencontre desquels) l'ouverture de l'entrée a été aménagée. Les exemples de ces types d'entrées sont trop nombreux pour que la mention de monuments particuliers soit pertinente à cette étape de leur description. Un exemple représentatif du premier type d'entrées serait celui des entrées des deux dernières pièces du monument de *Mal-Tépé* (près du village de Mezek, Bulgarie du sud), dont les seuils, les piédroits et les linteaux monolithiques sont composés de blocs de pierre massifs (Filov, 1937, p. 17 et suiv., figs. 11, 12, 14 et 17). L'entrée de la première pièce de ce monument est similaire aux entrées des deux autres pièces, mais ses piédroits sont plutôt composites que monolithiques – ils présentent chacun un bloc plus long, surmonté d'un bloc plus petit (très similaire aux entrées du monument d'Alexandrovo). En ce qui a trait aux entrées aux piédroits virtuels, celle du monument à coupole de Kirklareli (fig. 36) en est un exemple représentatif dans le cas des monuments en pierre, alors que les entrées principales (celles des corridors) des monuments de *Kazanlūk* et *Popova Mogila* seraient des exemples représentatifs pour ce qui est des monuments en briques cuites.

Nous venons d'introduire implicitement un élément qui nous pousse à subdiviser les types d'entrées : celui du matériau dans lequel elles ont été réalisées. Nous avons déjà noté que le matériau employé dans la structure des monuments thraces sous tumulus ne détermine pas

nécessairement la forme (ou le type) de leur entrées, les exemples des monuments de Koprinka ayant été cités en appuis.

Selon le matériau employé dans leur structure, les entrées des monuments thraces sous tumulus peuvent être subdivisées en : (1) entrées en pierre et (2) entrées en terre (cuite ou crue). La seule régularité que nous pouvons observer en ce qui a trait au rapport entre ces sous-types d'entrées et le reste des structures des monuments thraces sous tumulus est qu'alors que des entrées en pierre sont très courantes dans les monuments en briques cuites (*supra*), aucune entrée en briques cuites n'a été notée dans un monument de pierre.

En nous référant à des exemples concrets, nous décrirons dans cette partie de l'étude les différents types de solutions auxquelles les architectes et les artisans anciens ont eu recours dans le cas des monuments thraces sous tumulus.

### **7.2.1 Façades et entrées monumentales – « types » et exemples notables**

Certains des monuments thraces sous tumulus comportent des façades qui, par le soin et l'attention qui ont été accordées à leur construction, mais surtout par les éléments décoratifs qu'elles comportent, expriment une certaine monumentalité. Dans cette partie de ce chapitre, nous porterons notre attention sur quelques-unes des façades de monuments qui se démarquent des autres par leur complexité ou par leur originalité. Comme les entrées (ou, plus précisément, leur décoration architecturale), que nous étudierons plus en détails dans la partie suivante de ce chapitre, font partie intégrale des façades des monuments, nous aborderons ici uniquement celles de ces façades qui ne seront pas analysées dans cette deuxième partie, notamment en raison du fait que leurs entrées méritent moins d'attention que tous les autres éléments architecturaux qui les définissent et qui les rendent originales.

#### *7.2.1.1 Façades à colonnes*

Une de ces façades très particulières est celle du monument partiellement conservé découvert sous le tumulus appelé *Horizont* (figs. 26 – 28, voir aussi Kitov, 2003d ; Dimitrova, 2007), non loin de la ville de Strelča (et des monuments *Četinyova Mogila* et *Nedkova Mogila*). La construction, découverte dans le secteur oriental du tumulus, près de sa périphérie, est orientée

vers l'est. L'unique pièce de ce monument, de forme rectangulaire (presque carrée) et mesurant 3,10 m par 3,20 m, est construite en blocs taillés de granite et de calcaire. Une entrée qui ne peut pas être reconstituée en raison de l'état fragmentaire du monument, mène de cette pièce « centrale » à l'antichambre. Celle-ci est beaucoup moins longue que la pièce – ses murs latéraux mesurant jusqu'à 1,95 m de longueur –, mais est notablement plus large que cette dernière, dessinant, avec elle, un plan en forme de « T » dont l'antichambre serait représentée par la barre horizontale. Alors que ce plan est déjà particulier en ce qui a trait aux monuments thraces sous tumulus, l'originalité réelle de ce monument se trouve plutôt dans sa partie architecturale qui compose, en quelque sorte, sa façade. Il s'agit d'une colonnade disposée en « Π », composée de 10 colonnes aux chapiteaux doriques et aux bases composées de blocs de pierre cubiques. Les bases des colonnes, dont six ont été installées devant le monument, à l'est, et deux de chacun de ses côtés, nord et sud, sont posées sur deux assises de blocs de pierre taillés. Un escalier à trois marches, dont la dernière se trouve au niveau de la seconde assise conservée de la façade (sur laquelle ont été posées les bases des colonnes), mène à l'entrée principale du monument. Aucun élément de l'entablement de ce monument n'a été découvert et il n'a donc pas été reconstitué en hauteur. Ce fait empêche également de parler d'une véritable entrée principale, puisqu'il est tout à fait possible que l'espace entre et derrière les colonnes ait été laissé ouvert.

La pièce rectangulaire de ce monument a été flanquée par des murs composés de blocs de pierre bruts. La présence de tels blocs derrière le mur ouest de cette pièce nous porte à désigner cette couche de pierres qui entoure la première par le terme « manteau » (voir *supra*). Le fait que ce manteau entoure cette pièce sur trois de ses côtés a été ignoré dans les publications portant sur ce monument – seule sa présence au nord et au sud a été mentionné, fournissant ainsi un argument aux chercheurs (Kitov, 2003d, p. 27 ; Dimitrova, 2007) de considérer ces murs « primitifs » (Dimitrova, 2007, p. 135) comme faisant partie d'un réaménagement de la structure de la construction. Ces chercheurs s'appuient notamment sur le fait que le mur soutenant la colonnade n'est pas structurellement lié au manteau de pierres (dont ils ne considèrent que les secteurs latéraux, nord et sud, qu'ils désignent de « murs additionnels ») afin d'avancer l'hypothèse que cette dernière présente une seconde étape dans la construction de l'ensemble monumental. Seuls la pièce rectangulaire et son antichambre auraient été érigées lors de la première étape, dans le sein d'un tumulus déjà amassé, dont une partie aurait été déblayée afin de permettre la

construction du monument (Kitov, 2003d, p. 27). Les « murs » de pierre brute (que nous avons identifiés comme faisant partie d'un manteau de pierres) auraient été érigés lors de la seconde étape, avec la construction de la façade en colonnade, et leur rôle aurait été de renforcer la structure du monument. Cette reconstitution est problématique pour plusieurs raisons. Tout d'abord, elle ignore, comme nous l'avons noté, que les « murs primitifs » forment, en fait, un manteau de pierres qui entoure la pièce rectangulaire de trois de ses côtés. Ensuite, les travaux de restructuration du monument auraient impliqué un deuxième remblaiement du tumulus (qui aurait été, entre-temps, remblayé jusqu'au mur de face de l'antichambre, voir Kitov, 2003d, p. 27) afin d'exposer le monument, dans le but d'y ajouter les « murs de soutènement » lors de la seconde étape de construction qui inclurait l'érection de la colonnade. L'ajout des « murs primitifs » ne nécessite pas la conception d'une étape de construction additionnelle si nous admettons l'évident – qu'il s'agit d'un manteau de moellons comme ceux que comportent un grand nombre de monuments thraces sous tumulus –, d'autant plus que ce manteau n'est pas structurellement lié à la colonnade. Cependant, croyant, pour une raison qui nous échappe, qu'il ne s'agit que de murs latéraux, de soutènement, Kitov (2003d) et Dimitrova (2007), qui base la majorité de sa recherche sur les hypothèses déjà émises par le premier, se sont vus obligés d'expliquer leur présence par une restructuration du monument. Enfin, cette hypothèse de restructuration n'a pas de raison d'être (si nous percevons, correctement, les murs latéraux de pierre brute comme faisant partie d'un manteau de pierre qui a été érigé ensemble avec le reste du monument) et ni Kitov, ni Dimitrova se sont efforcés de lui en trouver une.

Ainsi, ces remarques nous permettent d'avancer avec assurance l'hypothèse que le monument sous le tumulus *Horizont* a été érigé en une seule étape ou, du moins, nous n'avons pas de raison de croire qu'il n'a pas été planifié de la façon dont son plan se présente à nous aujourd'hui : avec une pièce principale rectangulaire, recouverte d'un manteau de pierre, une antichambre large et courte et une colonnade. De plus, le manteau de pierre implique que le monument n'a pas été construit dans un tumulus déjà érigé puis déblayé en partie, dans son secteur oriental. En effet, il aurait été difficile d'envelopper la pièce principale du monument de la façon sous laquelle se présente son manteau sauf dans le cas où le remblai du tumulus se trouverait suffisamment loin du chantier afin de ne pas gêner l'avancée des travaux. La façade de ce monument, composée de 10 colonnes de style dorique « ancien » (Kitov, 2003d, p. 26) avait été

planifiée et érigée avec le reste de l'ensemble et en fait partie intégrale. Nous pouvons supposer qu'elle faisait partie d'un porche monumental, mais l'état très fragmentaire de la construction, ainsi que les imprécisions dans sa publication ne nous permettent pas d'en reconstituer l'état original. Il demeure, néanmoins, qu'il s'agit d'une solution architecturale pour le moment unique en territoire thrace, notamment en ce qui a trait aux monuments sous tumulus.

La reconstitution de l'escalier menant à l'« entrée » de la façade – l'espace entre la troisième et la quatrième colonne (voir Dimitrova, 2007, figs. 2 et 3) – nous paraît problématique. Le plan supérieur des blocs composant la dernière marche est plus élevé que le seuil de l'entrée à laquelle l'escalier mène. Alors que ce fait pourrait être dû à des imprécisions dans la reconstruction du monument par les archéologues, le fait qu'un des deux blocs composant cette dernière marche comporte, sur sa face visibles, deux trous qui ont probablement servi à son déplacement au moyen de pinces, suggère qu'il n'aurait pas été positionné de sorte à ce que ces trous soient visible comme ils le sont dans la reconstitution de cet escalier. Une fissure qui parcourt la deuxième et la troisième marche de ce dernier indique que les blocs fissurés de celles-ci étaient positionnés l'un à côté de l'autre lorsque cette première est apparue. Cependant, nous ne disposons pas d'information qui nous permettrait d'établir si la fissure est contemporaine à l'emploi de ce monument ou si elle est survenue pendant ou après sa reconstitution moderne. Ce fait ne nous permet pas de la considérer en tant que preuve de l'aspect original, voire de l'existence, de cet escalier. Qui est plus, une des faces latérales d'au moins un des blocs composant cet escalier comporte une anathyrose en  $\Gamma$ , fait qui indique que ce bloc avait été préparé pour faire partie d'une assise de mur, qu'il n'est pas reconstitué à sa propre place ou que l'escalier était flanqué de blocs ou de dalles de parement; nous devons accorder une plus grande probabilité au deux premiers scénarios, puisque le troisième s'accorderait mal avec le reste de l'architecture du monument. Il faut noter, cependant, que certains des blocs de la structure de la pièce principale, qui ressemblent aux blocs de cet escalier en forme et en taille, comportent des ciselures périmétrales, encore d'autres comportent des anathyrose, alors que la majorité des blocs ne comportent ni l'un, ni l'autre de ces éléments. Ce fait, jumelé au fait que les blocs comportant des ciselures ou des anathyroses se trouvent un peu au hasard dans les structures des murs du monument, ainsi qu'au fait que certains blocs de granite ont été insérées parmi les blocs de

calcaire, notamment dans la structure de la pièce principale, indiquent que certains, sinon tous, les blocs de la structure de ce monument sont du matériau réutilisé.

Contrairement à la façade du monument découvert sous le tumulus *Horizont*, celle du monument *Šoušmanets* ne comporte qu'une seule colonne (figs. 64, 65 et 66). Celle-ci est composée d'une base de la forme d'un chapiteau dorique renversé posée sur une plinthe carrée, d'un fût lisse et d'un chapiteau profilé. Elle est positionnée au centre de l'antichambre ouverte (ou du porche) du monument, sur l'axe de l'entrée et de la seconde colonne installée au centre de l'unique pièce de ce monument, et son chapiteau appuie la première assise de la couverture en fausse voûte en berceau de l'antichambre ouverte. L'ensemble architectural de l'antichambre ouverte de ce monument avec la colonne unique en son milieu est, pour le moment, unique en ce qui a trait aux monuments thraces sous tumulus, d'autant plus que la seconde façade de ce monument – celle de la pièce de plan circulaire – comporte déjà une décoration relativement complexe à fronton (voir *infra*).

Outre son emplacement, la seule particularité de cette colonne se trouve dans la forme de son chapiteau. Celui-ci a été identifié comme représentant un os d'astragale (Dimitrova, 2005a, p. 112 ; Kitov, 2003c, p. 22 ; 2005b, p. 21 ; 2006a, p. 122), aspect qui lui donne non seulement sa forme, mais aussi le manque de décoration, notamment l'absence de volutes en relief qu'on se serait attendu à voir sur un chapiteau avec ce profil. Néanmoins, certaines trouvailles, provenant possiblement d'un contexte similaire à celui du monument *Šoušmanets*, indiquent que ce type de chapiteau n'est pas particulier et qu'il s'agit, en fait, d'un chapiteau ionique stylisé. Les preuves sont fournies notamment par une pierre tombale hellénistique réutilisée dans la structure de la basilique à Agios Achilios et par une des dalles d'une tombe à ciste hellénistique trouvée à Larissa (Psarra, 1999, p. 600-601, figs. 3 et 4 et références). Malgré la divergence au niveau des détails des chapiteaux entre les colonnes ioniques représentées sur ces reliefs hellénistiques et la colonne du monument *Šoušmanets*, ces trois exemplaires ont en commun le fait d'être comprises dans des cadres – les chapiteaux des colonnes des reliefs appuient les barres horizontales supérieures des cadres qui les entourent et qui rappellent le cadre dessiné autour de la colonne de *Šoušmanets* par les murs de l'antichambre ouverte de ce monument. De plus, la seconde des deux représentations de colonnes ioniques solitaires, celle provenant de la tombe à ciste, a été

interprétée comme représentant des éléments, ou détails, architecturaux propres à un temple ou à une demeure (voir Psarra, 1999, n. 17). La forme générale du chapiteau de la colonne de l'antichambre ouverte du monument *Šoušmanets*, ainsi que la similarité frappante entre le contexte architectural de celle-ci et l'iconographie des deux reliefs hellénistiques nous mènent à identifier ce premier comme un chapiteau ionique stylisé (ou inachevé). Aux éléments qui permettent cette identification doivent être ajoutés les trois exemplaires que nous avons comparés et qui proviennent d'un contexte funéraire, malgré le fait que celui-ci sont contesté dans le cas du monument *Šoušmanets*.

La façade du monument *Rošava Mogila* (Staro-novo-selo), publié en 1925 (Velkov, 1925), est unique parmi les façades des monuments thraces sous tumulus en raison du fait qu'elle comprenait deux colonnes indépendantes positionnées symétriquement à gauche et à droite de l'axe longitudinal du monument (figs. 58, 68), au début de son antichambre ouverte, donnant à ce dernier l'aspect « d'un petit temple grec » (Velkov, 1925, p. 171). Les plinthes carrées des colonnes mesuraient 0,50 x 0,50 m et présentaient une épaisseur de 0,30 m, alors que les vestiges des tronçons des colonnes présentaient un diamètre de 0,45 m et étaient hauts de 0,60 m.<sup>111</sup>

Le monument enfoui sous le tumulus *Ploskata Mogila*, découvert à la fin du XIX<sup>e</sup> s., mais jamais publié adéquatement<sup>112</sup>, semble avoir également comporté une (ou des) colonne(s) dans la structure de sa façade. Ce monument comportait une antichambre et une pièce rectangulaire séparée de cette première par un mur, au milieu duquel était aménagée une entrée. Il semble que

---

<sup>111</sup> En donnant cette hauteur, Velkov (1925, p. 172) ne spécifie pas qu'il s'agit de la hauteur de fragments, mais si nous admettons que ces colonnes s'étendaient jusqu'à la couverture de l'antichambre, nous pouvons supposer que leur hauteur s'élevait au-delà de 2,20 m – hauteur conservée du mur nord de la pièce fermée qui avait, d'après la reconstitution du monument (Velkov, 1925, fig. 2) la même hauteur que l'antichambre ouverte.

<sup>112</sup> Une première fouille du tumulus est mentionnée dans Škorpil, 1999 [1989], p. 167; l'étude plus récente du monument est publié sous la forme de quelques phrases dans Kitov, Dimitrova et Dimitrova, 2006, p. 129 et de quelques paragraphes dans Kitov, 2008b, p. 240-241, dont la majorité est consacrée à la reconstitution du meurtre d'un officier russe perpétré au XIX<sup>e</sup> s. et dont Kitov croit avoir découvert les restes enfouis sous le sol de la pièce principale de ce monument.

les vestiges du monument étaient suffisamment conservés afin qu'on puisse suggérer qu'il ait comporté une couverture en voûte obtenue par l'encorbellement des assises supérieures, dont les blocs étaient ravalés afin que le résultat final imite une voûte en plein cintre. Le fût d'une colonne est l'indice qui suggère que la façade de ce monument comportait au moins une colonne; sa reconstitution immédiatement à gauche de l'ouverture qui permettait l'accès à l'antichambre indique qu'elle faisait probablement partie d'une paire. La colonne ne comportait pas de base, mais semble avoir été posée directement sur le bloc au bout de la première assise du mur de la façade. Ce fait pourrait suggérer, d'après nous, qu'on avait tenté d'intégrer une paire de colonnes dans la structure de l'entrée principale de ce monument, possiblement en tant que piédroits. Il est également possible que l'antichambre n'ait pas comporté du mur de façade, c'est-à-dire qu'elle ait été ouverte et qu'elle ait comporté une paire de colonnes, voire une seule colonne, en son centre (pour une façade similaire voir *infra* le monument Šoušmanets).

L'entrée du monument de Smyadovo est également décorée d'une palmette du « type thrace » (Kitov, 2005e, p. 50).

#### 7.2.1.2 Façades à fronton avec pilastres

Un escalier, large de près de 6 m, et composé de neuf marches menait vers la façade du monument *Četinyova Mogila*. Il était flanqué de murs latéraux et décoré de deux figures de lions posées sur des piédestaux des deux côtés des deux premières marches. L'escalier mène à une plateforme délimitée par la façade centrale et les façades latérales du monument. La plateforme est flanquée de deux escaliers latéraux orientés perpendiculairement à l'axe longitudinal de l'escalier central. L'accès à l'escalier a été bloqué par un mur qui fermait l'anneau dessiné par le mur de ceinture.

L'espace délimité par la façade et ces différentes composantes est long de 10 m et large de 6 m. Cet espace a été éventuellement bloqué par un quatrième mur du côté sud-est. Les murs latéraux sont composés de grands blocs en appareil isodome. La section centrale de la façade est, quant à elle, construite en blocs et dalles lisses de tuf verdâtre, taillés avec précision. Deux pilastres y ont été taillés, un de chaque côté de l'entrée du monument. Celle-ci, partiellement détruite, est composée d'un seuil engagé composite comportant une feuillure intérieure et de deux

piédroits monolithiques. Ces derniers sont décorés d'un chambranle à trois fascas, cadré d'une bande de perles et pirouettes (astragale) et une bande d'oves, toutes deux en relief et comportant les traces de coloration. Une bande aux motifs incertains<sup>113</sup> a été peinte en rouge sur la fasce externe des piédroits qui ferment la composition décorative de cette entrée. La feuillure du seuil contient deux crapaudines entourées par des rainures en forme d'arc (rainures de roulage). L'architecture de l'entrée est complétée par deux<sup>114</sup> marches qui mènent vers l'entrée – fait inhabituel en ce qui a trait aux monuments thraces sous tumulus, mais peu surprenant sur le fond de la monumentalité de l'ensemble architectural de *Četinyova Mogila*.

L'entrée de la pièce de plan circulaire, la seconde pièce du monument, est identique à l'entrée de la première pièce à l'exception de sa feuillure qui ne présente qu'une cannelure arquée – fait qui indique que cette entrée comportait probablement une porte à un volet. Contrairement à la première entrée, celle-ci est plutôt bien conservée et comporte un linteau et une corniche. Sa décoration est également composée d'un chambranle à trois fascas, suivi d'un astragale sur lequel est posé un ovolo à oves, puis une dernière fasce. La corniche est « séparée » du cadre de l'entrée par un second astragale surmonté d'un ovolo à oves. Elle semble avoir comporté un couronnement en haut-relief (un fronton ?), mais celui-ci est fragmenté et n'a pas été reconstitué.

L'état fragmentaire de l'entrée principale de ce monument – son linteau et les chapiteaux des pilastres qui le flanquaient n'ont pas été retrouvés – ne permet pas sa comparaison avec les autres entrées qui présentent des éléments similaires. Néanmoins, il nous est possible de noter que, contrairement aux trois autres entrées de monuments thraces sous tumulus qui présentent également des pilastres (*Dolno Izvorovo*, *Griffons*, *Slavčova Mogila*), les pilastres flanquant l'entrée principale du monument de *Četinyova Mogila* sont relativement éloignés de celle-ci et sont sculptés aux angles du mur qui contient cette entrée ; ainsi, dans ce cas particulier, il serait légitime de qualifier ces pilastres d'« antes » – terme qui a été incorrectement employé dans la descriptions des autres cas de pilastres associés à des entrées de monuments thraces. Un autre détail qui différencie les antes de l'entrée principale de ce monument des pilastres flanquant les

---

<sup>113</sup> Kitov, 2003c, p. 13 identifie le motif comme étant un méandre.

<sup>114</sup> Kitov, 2003c, p. 13 en compte trois, mais il inclut dans ce nombre le seuil.

entrées d'autres monuments peut être observé dans les bases de ces premiers. À la différence des bases pleines des autres exemples, celles des antes de *Četinyova Mogila* sont moulurés – elles présentent une plinthe carrée, un tore inférieur, une scotie entre filets suivie d'un tore supérieur et d'une doucine (fig. 11).<sup>115</sup> Ce style est très similaire, sinon identique, aux autres bases de pilastres faisant partie de la façade monumentale de ce même monument.

D'après les découvreurs du monument (Kitov et Dimitrova, 2001), les destructions observées au niveau des assises supérieures de sa façade (manquantes à partir du niveau du linteau de l'entrée), ainsi que celle de la coupole de sa seconde pièce n'auraient pas été dues à un incident, mais aux actions préméditées de ceux qui ont employé le monument et auraient été causées au moment du scellement de ce dernier. Ce scellement aurait impliqué l'érection d'un mur bloquant l'accès à l'escalier principal qui mène vers le passage et vers l'entrée du monument. Le fait qu'il ne s'agit pas d'une destruction accidentelle est probablement indiqué par l'absence des blocs qui devaient composer les assises supérieures de la façade, notamment le linteau profilé de son entrée. La cause de la destruction ne pourrait probablement pas être établie avec assurance; il pourrait très bien s'agir du résultat d'un séisme. Cependant, le fait qu'on ait retrouvé un certain nombre de blocs faisant partie de la couverture en coupole de la seconde pièce, alors qu'on n'a jamais retrouvé le linteau de l'entrée principale indique que celui-ci, ainsi que d'autres éléments architecturaux de la façade, a probablement été récupéré, possiblement avant le scellement du monument par la construction du mur bloquant l'escalier central. L'entrée principale du monument à coupole de Strelča présente une décoration identique à celle de l'entrée principale, partiellement préservée, du monument du tumulus *Četinyova Mogila*. Ce qui est plus, les différents éléments de cette première entrée – ses piédroits et son linteau – ne semblent pas s'accorder très bien en ce qui a trait à leurs dimensions. Ceci pourrait être simplement expliqué comme le résultat de la reconstitution de la façade de ce monument, ainsi que par le fait que les sections supérieures des piédroits de son entrée sont fortement endommagées, mais il ne peut pas

---

<sup>115</sup> Ces bases sont entièrement conservées. L'absence de traces d'usure sur leur face supérieure, tout comme l'absence de traces de joints (lit, pièces métalliques, etc.) sont problématiques en ce qui a trait à la restitution de ces éléments comme des bases de piliers ou même comme des supports de sculptures, mais ce détails semble avoir échappé à l'attention des chercheurs.

être exclu, avant un examen plus détaillé des différentes composantes des deux entrées – celle du monument à coupole de Strelča (*Zhaba Mogila*, voir fig. 69) et celle du monument de *Četinyova Mogila* –, qu'il puisse s'agir d'un cas de réemploi d'éléments architecturaux entre constructions.

Si le terme « monumentale » doit être employé dans la description d'une entrée de monument thrace, ce terme devrait désigner l'entrée de la construction sous tumulus appelée *Griffons* (entre autres, voir Kitov, 2003a ; 2003b, p. 16-17). Il s'agit d'une entrée comportant un seuil monolithique engagé avec feuillure extérieure, deux piédroits indépendants et un linteau<sup>116</sup> monolithique. Ces derniers sont décorés d'un chambranle à deux fascies. Ce qui différencie cette entrée de celles de la grande majorité des monuments thraces, et lui a valu une comparaison avec « un petit temple entre antes » (Stoyanova, 2005a, p. 663), est le fait qu'elle est encadrée d'imitations en relief d'éléments architecturaux faisant habituellement partie des façades antiques monumentales : une fausse entrée composée de deux pilastres et d'un entablement surmonté d'un fronton. Les pilastres sont composées chacun de deux blocs de pierre – un bloc formant le segment inférieur du pilastre, de la hauteur d'une assise du pan du mur dans lequel a été aménagée l'entrée, et un bloc de la hauteur de quatre assises, dans lequel est sculpté le reste de l'ante et son chapiteau. Chaque ante a été posée sur un grand carreau qui lui sert de base et qui est aménagé au niveau de la première assise de la façade, un peu en avancée par rapport à cette dernière. Les chapiteaux des pilastres, composés uniquement d'un talon et d'un abaque, ne comportent aucun élément décoratif. L'entablement a été sculpté en relief dans le linteau « supporté » par les abaques virtuels des pilastres, alors que le fronton, sculpté dans un bloc massif posé sur ce linteau, a été décoré d'acrotères – une palmette centrale, située au sommet du fronton, et deux palmettes de coin représentées en tant que demi-palmettes fortement stylisées dont la forme a inspiré l'appellation de ce monument. Ce « cadre » monumental ne joue aucun rôle architectural (en termes de support ou de redistribution des forces) dont la véritable entrée du monument n'aurait pu être chargée, ce qui indique qu'il a une fonction strictement décorative du point de vue de la structure de l'ensemble de la construction. Il aurait été intéressant de savoir si

---

<sup>116</sup> Kitov (2003a, p. 308 et suiv.) désigne erronément les linteaux des entrées de ce monument de « roof plate(s) », au lieu d'employer le terme adéquat : *lintel* (voir Ginouvès, 1992, p. 47).

le style architectural du « cadre » de cette entrée a été repris dans le décor de sa porte. Malheureusement, une telle n'a pas été trouvée, mais le seuil à feuillure extérieure et les entailles dans le véritable linteau de l'entrée, desquels ressortent encore des fragments de métal – très probablement les vestiges d'anneaux – témoignent du fait que cette dernière comportait jadis une porte à deux battants qui ouvrait vers l'extérieur.

La seconde entrée de ce monument, celle menant vers la pièce de plan circulaire, est composée d'un seuil engagé, de deux piédroits et d'un linteau, tous monolithiques. Elle comportait également des vestiges indiquant qu'une porte y avait probablement été installée – deux paires de cavités remplies de métaux<sup>117</sup> sont encore visibles aux deux extrémités supérieures de la face extérieure de son linteau. Ces cavités et les vestiges métalliques indiquent que des anneaux, dont le rôle était de maintenir en place les pivots supérieurs d'une porte à deux battants, étaient fixés dans ce linteau. Tout comme le premier cadre de l'entrée principale, la seconde entrée comportait un chambranle à deux fascies, mais ici aussi cette décoration, simple et habituelle, a été augmentée par l'ajout d'un élément additionnel, taillé en relief au-dessus du chambranle du linteau : les cavités dans lesquelles avaient été agencés les anneaux qui retenaient les pivots de la porte ont été aménagées dans la barre horizontale d'un « T » en relief dont la barre verticale joignait la seconde fasce du chambranle du linteau (Kitov, 2003a, fig. 7). Le bloc de pierre supporté par le linteau de cette entrée est un bloc massif de forme triangulaire qui présente une saillie notable vers l'extérieur, vers l'antichambre. Sa forme est en partie dictée par la couverture de cette dernière – en forme de voûte dièdre – mais le fait que des blocs rectangulaires composant des assises régulières ont été employés dans d'autres monuments dans le même type de circonstances, ainsi que la forte saillie de ce bloc vers l'extérieur, indiquent, d'après nous, que la forme triangulaire de ce bloc était recherchée et devait imiter celle d'un fronton. Nous croyons que cette hypothèse est appuyée par les deux « T » en relief taillés sur le linteau, au-dessus de la décoration en chambranle que celui-ci comporte; il s'agit, d'après nous, de représentations en bas-relief de chapiteaux de pilastres. De plus, cette reconstitution de la forme et du décor de la

---

<sup>117</sup> La nature des métaux n'est pas précisée dans les publications.

seconde entrée – comme imitant des pilastres supportant un entablement composé d'un fronton – s'inscrit bien dans le contexte « décoratif » suggéré par l'entrée principale de ce monument.

L'entrée de la pièce de plan circulaire du monument *Šoušmanets* est composée d'un seuil engagé, de deux piédroits et d'un linteau. Elle est décorée par un chambranle à trois fascas qui couvre les piédroits et le linteau. Un fronton a été taillé en relief sur un grand bloc supporté par le linteau. Ce fronton est décoré d'imitations d'acrotères en forme de palmettes : deux acrotères d'angle, représentés de profil, et un acrotère central représenté de face, au sommet du fronton. Le décor de cette entrée – son cadre à trois fascas et le fronton en relief que celui-ci supporte – a été apparentée à la « composition d'un temple grec » (Stoyanova, 2005a, p. 663).

Les fragments d'une porte de pierre à deux battants indiquent que cette entrée avait été bloquée. Les battants comportaient des caissons, décorés d'un motif de « disque solaire tournant » (Kitov, 2003b, p. 22). Ces caissons étaient couverts par une couche épaisse de peinture rouge foncé.

La façade du monument de Philipovo (Botušarova et Kolarova, 1961) a été aménagée de façon similaire à celle du monument de Kirklareli (fig. 36), à la seule différence que deux larges blocs monolithiques (1,83 x 0,27 x 0,60 m) avaient été positionnés dans l'ouverture de l'entrée principale (voir *supra* : *Entrées sans portes*), privant ainsi les pierres angulaires du rôle de piédroits virtuels. Il n'est pas exclu que ces piédroits monolithiques aient été destinés à l'origine à la seconde entrée ; certains indices dans cette dernière, notamment les deux trous symétriques dans le secteur supérieur de ses piédroits virtuels, ainsi que les « double-crapaudines » dans la « feuillure » de son linteau – qui suggèrent que l'endroit dans lequel était aménagé une paire de crapaudines ne correspondait pas aux besoins pour l'aménagement de la porte (voir Botušarova et Kolarova, 1961, p. 285) – indiquent, d'après nous, qu'on a procédé à un réaménagement important à l'endroit de cette entrée. Les trous dans les piédroits étant situés devant une éventuelle porte qui aurait dû s'ouvrir vers l'intérieur, il est exclus qu'ils aient pu servir à recevoir un mécanisme de verrouillage (Botušarova et Kolarova, 1961, p. 287). De plus, aucun élément des battants (ou vantaux) d'une porte n'a été trouvé par les archéologues lors de la fouille du monument. Ces faits semblent appuyer l'hypothèse du réaménagement de la seconde entrée du monument de Philipovo.

La particularité de la façade du monument de Philipovo se trouve dans la forme du linteau de son entrée principale. Celui-ci est massif et couvre non seulement l'ouverture de l'entrée, mais toute la largeur de la façade du monument. De plus, il termine la structure de cette dernière en hauteur, c'est-à-dire qu'il n'est suivi d'aucune assise, il en forme la dernière. Ce qui est vraiment particulier à ce linteau, c'est sa forme quelque peu triangulaire et les protrusions qui marquent le sommet et les deux extrémités supérieures, à l'image de la dernière assise de la façade du monument de Kirklareli. Cette forme n'est pas sans rappeler les frontons taillés en relief dans les façades des monuments *Griffons* et *Šoušmanets*, avec leurs trois antéfixes en palmettes – un au sommet et un à chaque extrémité du fronton (voir aussi Botušarova et Kolarova, 1961, p. 282). Contrairement aux frontons de ces deux derniers monuments, celui de Philipovo déborde largement de chaque côté de l'entrée. On a cherché à remédier à ce fait en moulurant les blocs de la façade de sorte à ce qu'ils présentent une légère saillie verticale à côté de chaque piédroit, formant ainsi des pilastres virtuels « rappelant des antes » (Botušarova et Kolarova, 1961, p. 283), mais, il convient de le spécifier, sans chapiteaux, ni bases. Chaque saillie, ou pilastre virtuel, dépasse en largeur celles des piédroits et parcourt toute la hauteur de la façade, donnant l'impression de soutenir le linteau avec les piédroits, voire en dépit de ceux-ci. Les pilastres virtuels et le « fronton » étaient enduits d'un mortier blanc-jaunâtre peu fin. Il a été noté que le « fronton » de cette façade n'est pas structurellement lié au reste du monument et que, comme tel, il est « tout à fait décoratif » (Botušarova et Kolarova, 1961, p. 282). Cet énoncé est, pour le moins, problématique, puisque ce fronton est supporté par les assises de la façade et par les piédroits et forme, de plus, le début de la couverture de l'antichambre. En d'autres mots, si le fronton n'était pas à la place qu'il occupe, l'entrée principale de ce monument aurait été dépourvue de linteau et une section de la couverture de l'antichambre aurait été manquante.

La reconstitution en détails de la façade du monument de Rouets est rendue difficile notamment par le fait que celle-ci a été décrite de façon relativement sommaire et qu'aucune photographie du monument n'a été fournie (outre la description relativement détaillée des objets trouvés dans celui-ci, voir Velkov, 1928/1929, p. 37-50 ; voir aussi Velkov, 1925, p. 174 et fig. 6). Néanmoins, la documentation iconographique de la façade nous permet de constater qu'il est fort probable qu'on ait cherché à représenter (voire à imiter) l'ensemble d'éléments architecturaux qui nous est connu par les façades déjà décrites dans cette partie : une façade avec entrée centrale

flanquée par deux antes et surmontée d'un fronton. Nous ne pouvons qu'interpréter le développement plastique de la structure de la façade par l'unique dessin jamais publié de celle-ci (Velkov, 1925, fig. 6). Les pilastres semblent avoir été composés des bouts du mur de la façade ; ces bouts étaient probablement en légère saillie par rapport au pan central du mur, tel qu'indiqué par les traits verticaux droit qui semblent délimiter, sur l'élévation de la façade, les pilastres virtuels. À leurs sommets, ces pilastres comportaient des blocs de pierre visiblement plus longs que ces premiers, installés en guise de chapiteaux. Cependant, alors que ces blocs-chapiteaux sont clairement représentés sur l'élévation de la façade, ils ne figurent pas sur la coupe du monument ; il est possible d'expliquer ce fait en admettant que celle-ci ne tient pas compte de la structure de la façade (voir Ruseva, 2002, p. 105). Quant au fronton, celui-ci est délimité par le bout de la couverture en voûte dièdre de ce monument. Outre le chambranle à trois fascies de l'entrée centrale, aucune décoration n'a été notée en ce qui a trait à l'élévation de la façade de ce monument. Dans la brève description incomplète de celui-ci il est question « d'ornements de forme d'œuf et de croix » peints en rouge (Velkov, 1928/1929, p. 37, fig. 47) que nous pourrions interpréter, selon leur documentation graphique, par une bande d'oves et de dards au-dessous d'une bande de rosettes. Malheureusement, la mention très vague que ces ornements se trouvaient « dans la partie supérieure des blocs » ne nous permet pas de reconstituer la décoration de la façade de ce monument, mais il est probable qu'il est question de l'ornementation des blocs que nous avons désignés ici par « chapiteaux » d'ante.

Si nous acceptons la reconstitution conditionnelle de la façade du monument de Rouets comme comportant une entrée centrale flanquée par deux antes et surmontée d'un fronton, il s'agirait, à notre connaissance, d'un exemple unique de ce type de façade dans le nord du territoire thrace ou, en d'autres mots, au nord de la chaîne montagneuse de la Stara Planina.

### *7.2.1.3 Façades ou entrée à pilastres sans fronton*

La baie qui donne accès à la pièce principale du monument *Ginina Mogila* présente une largeur de 1,056 m au niveau de son seuil monolithique engagé et de 0,974 m au niveau de son linteau également monolithique (Fol, A. et al., 1986, p. 52, fig. 36). Avec son ouverture trapézoïdale, ses piédroits indépendants dont les faces externes sont décorées d'un chambranle et avec son linteau à lancis comportant un couronnement, cette entrée semble suivre de près

l'archétype de l'entrée atticurgue dorique ; cependant, on a tenté de l'attribuer à l'ordre dorique étrusque, lié au temple étrusque dorique, cherchant ainsi à démontrer une « accumulation complexe d'emprunts stylistiques, réalisée par la voie de l'échange, de l'interprétation et de l'ajout de nouvelles habiletés stylistiques » (Teofilov, 1988, p. 148). Étant donné qu'aucun argument n'a été présenté à l'appui d'un échange stylistique direct ou indirect entre Étrusques et Thraces pouvant aider à valider ou à invalider l'hypothèse voulant que les entrées du monument *Ginina Mogila* émanent d'une tradition « d'emprunts stylistiques » entre ces cultures et puisqu'il existe un type d'entrée beaucoup plus proche d'un point de vue stylistique et spatiotemporel – l'entrée atticurgue dorique –, nous croyons qu'il ne serait pas profitable à l'étude des monuments thraces et, plus particulièrement, à l'analyse du monument *Ginina Mogila* de se lancer dans une comparaison de l'architecture de celui-ci avec les ordres architecturaux étrusques. En effet, l'hypothèse du lien entre les styles architecturaux étrusque et thrace (ou style architectural employé en territoire thrace) n'a pas été reprise par les auteurs dans la description des entrées stylistiquement très proches des entrées du monument de Sveštari – celles des monuments *Griffons* et *Helvetsia* – notamment de l'entrée de la pièce principale de ce monument.

Les deux autres entrées aménagées dans le monument *Ginina Mogila* – l'entrée principale et celle menant à la pièce latérale – présentent également des éléments stylistiques qui ne sont pas étrangers à l'architecture thrace, ni à l'architecture hellénique ou hellénistique. L'entrée principale de ce monument est composée d'un seuil composé d'une des assises inférieures du pan du mur dans lequel cette baie a été aménagée, de deux piédroits virtuels, composés des extrémités des assises flanquant l'ouverture dans le mur, profilés de façon à imiter des pilastres aux chapiteaux décorés, et d'un linteau richement orné en relief. Les chapiteaux des pilastres virtuels (qu'il serait probablement plus exact de décrire comme impostes) qui supportent le linteau et qui ont erronément été désignés par « antes » (Fol, A. et al., 1986, p. 46 ; Čičikova, 1988, p. 128 ; Vasileva, 2005, p. 111; Čičikova, 2007, p. 12 ; dans une rare exception, Teofilov, 1989, p. 145

adopte ce terme conditionnellement)<sup>118</sup>, comportent un col décoré de rosettes et un talon à oves non pas sculptées, mais peintes en bleu et en rouge et une abaque peinte en rouge. La décoration de ces chapiteaux a été identifiée comme « ionique » (du moins en ce qui a trait aux oves, voir Fol, A. et al., 1986, p. 46) et de style « dorique étrusque » (Teofilov, 1988, p. 146). Ce dernier rapprochement, qui n'a pas été détaillé ou argumenté par des exemples, demeure problématique. En effet, des chapiteaux aux styles similaires à ceux du monument *Ginina Mogila* - type I d'après la catégorisation des chapiteaux d'ante hellénistiques de Miller (1981, p. 27-28) – nous sont parvenus, comme noté par A. Fol et al. (1986, p. 46), de la Grèce, de l'Asie Mineure et de la côte nord de la Mer Noire, d'Alexandrie, de Samothrace (pour un exemple de chapiteau d'ante provenant de cette région voir Ginouvès, 1992, pl. 55, no.7) de l'acropole de Pella, etc.

La décoration de l'entrée principale du monument *Ginina Mogila* rappelle, par ses pilastres, celle de l'entrée principale du monument *Griffons*. Cependant, l'analogie entre les deux baies se limite uniquement à cet élément – les pilastres virtuels qui flanquent chacune d'elles –, car leurs entablements (ou la décoration de leurs linteaux) sont très différents. Le linteau de l'entrée principale du monument de Sveštari, composé d'un bloc monolithique trapézoïdal, a été

---

<sup>118</sup> Dans sa différenciation entre « colonne » et « ante », l'architecte M. Ruseva (1990, p. 111 et n. 7) pousse la confusion encore plus loin en donnant comme exemple d'une façade comprenant des antes celle du monument de Vetren. Les éléments désignés par « antes » par Ruseva sont, en fait, les bouts des murs latéraux du monument qui dépassent sa façade vers l'avant, avec la couverture de cette construction, créant ainsi une sorte de porche ou d'antichambre ouverte (voir Venedikov, 1946). Également dans le but d'amener de la précision dans sa description de la façade du monument *Golyama Arsenalka*, Kitov (1996a, p. 33) désigne par « antes » les bouts des murs de cette façade. L'unique justification pour l'emploi de ce terme dans la description de cette façade semble être le fait que le plan que ce mur dessine est en forme de « Π » ou, en d'autres termes, parce que les bouts de ces murs dépassent vers l'avant le pan de la façade. Outre le fait que la simple saillie du bout d'un mur ne qualifie pas automatiquement celui-ci d'« ante » (contre Ruseva, 1990, n. 7), Kitov ignore le fait (noté par lui-même, voir Kitov, 1996a, p. 33 et figs. 6 et 7) que les bouts en saillie de la façade du monument *Golyama Arsenalka*, désignés par lui comme « antes » et construits en pierre taillée, possèdent une continuation en blocs bruts. Ces omissions et le manque de précision dans l'emploi du terme « ante » par les chercheurs que nous avons nommés nous portent à croire que l'emploi de ce terme vise, chez ces derniers, à attribuer une monumentalité additionnelle (ou manquante) aux constructions dont ils donnent les descriptions.

décoré d'une frise en relief composée de quatre *bucrania* (têtes de taureaux) stylisés, d'une guirlande et de trois rosettes, une entre chaque paire de *bucrania*. La guirlande s'étend d'une extrémité à l'autre du linteau, dessinant des vagues qui passent sur les *bucrania* et sous les rosettes. Son extrémité ouest (ou sud-ouest, par rapport aux directions absolues) a été sculptés en feuilles de laurier – décoration qui s'arrête abruptement au premier *bucranium* qu'elle rencontre. L'exécution générale de la frise – les *bucrania* très stylisés, les rosettes aux pétales rectangulaires et la guirlande inachevée – indique clairement que la décoration en relief du linteau de cette entrée n'a pas été terminée. Néanmoins, certains traits dans le style de cette frise ont porté les chercheurs à la comparer à des éléments décoratifs hellénistiques en relief provenant de Samothrace (Arsinoéion, Ptolémaion) ou provenant de la décoration peinte du monument de Kazanlük (Fol, A. et al., 1986, p. 48).

L'entrée de la pièce latérale de ce monument – orientée ouest-est, haute de 1,70 m et d'une largeur de 0,80 m au niveau du seuil et de 0,71 m au niveau du linteau – est tout aussi originale que la chambre à laquelle elle donne accès est habituelle. À l'image des deux autres entrées, elle comporte un seuil monolithique engagé (fissuré) et des piédroits et un linteau également monolithiques. Cependant, contrairement aux deux autres entrées du même monument et contrairement aux entrées de pierre des monuments thraces en général, les piédroits de celle-ci sont disposés de façon tout à fait asymétrique : alors que l'un, celui au nord, présente la dénivellation habituelle vers l'axe central de la baie, celui au sud est quasiment droit. De plus, le chambranle du piédroit nord ne s'accorde pas du tout avec celui du linteau ; ce dernier coïncide, cependant, avec le chambranle du piédroit sud. Les lettres H, Δ et A ont été gravées sur le piédroit gauche (sud-ouest) de cette baie, une lettre indéchiffrable a été incisée sur la face extérieure du linteau (du côté de l'antichambre) et les lettres ΨΨ, Δ et ρ ont été gravées sur sa face inférieure. Ces lettres ont été interprétées comme étant des notes de mesures – 115 (ΨΨ – 50, Δ - 10 et ρ – 5, voir Fol et al., 1986, p. 54).

Il est fort probable que les irrégularités observées dans l'entrée de la pièce latérale du monument *Ginina Mogila* soient dues à l'aménagement d'une baie additionnelle dans le même pan de mur, immédiatement au nord de cette entrée. L'angle bas du chambranle de cette *fenêtre* et sa table d'appui touchent presque le piédroit nord de l'entrée, alors que la partie horizontale de ce chambranle a été aménagée au même niveau que le linteau de l'entrée et le touche. Cette seconde

baie dans le mur ouest (sud-ouest) de la pièce latérale cause l'aspect final, et particulier, de l'entrée aménagée dans ce même pan de mur. Ce dernier comporte également l'inscription AP et des traits verticaux à ces deux extrémités. La fonction de cette la fenêtre n'a pas été établie.

Les deux entrées de ce monument à deux pièces et à la couverture en voûte en berceau reprennent de près la forme et les styles des entrées du monument voisin de Sveštari. Cependant, dans le cas du monument du tumulus № 13, les ordres sont inversés : l'entrée principale est du type atticurgue avec corniche, alors que la baie menant à la pièce principale comporte des chapiteaux d'antes. Ces derniers sont décorés d'un talon d'oves peints en rouge et d'un col peint de la même couleur. À la différence des piédroits virtuels de l'entrée principale du monument de Sveštari, ceux de l'entrée de la pièce principale de ce monument sont monolithiques; seuls les chapiteaux ont été sculptés dans des blocs séparés. Les chambranles de l'entrée principale du monument sous le tumulus № 13 comportent également de fines bandes rouges qui tracent les contours externes des piédroits (erronément appelés « colonnes rectangulaires » et « antes », voir Gergova, 1996, p. 17) et du linteau. Les deux entrées de ce monument comportent des seuils et des linteaux monolithiques. Seul le linteau de l'entrée principale comporte une décoration en relief – la corniche sculptée à même son arête supérieure –, celui de la seconde entrée est composé simplement d'un large bloc de pierre qui ne diffère en rien des blocs composant le pan du mur dans lequel cette baie a été aménagée.

La façade du monument *Nedkova Mogila* a été décrite comme étant composée d'une entrée flanquée par deux « antes » (Dimitrova, 2005c), et c'est la raison pour laquelle nous avons décidé de le présenter avec les monuments comportant des façades ou des entrées décorées de pilastres (virtuels). Néanmoins, cette description, ou l'identification d'« antes » ou de « pilastres » (Dimitrova, 2005c, p. 187) dans les éléments composant la façade du monument *Nedkova Mogila*, est tout à fait erronée. Il s'agit, en fait, de la saillie des murs latéraux du monument, composé d'une pièce unique, de plan rectangulaire, et d'une antichambre ouverte (ou porche). Ce sont les bouts des murs de cette dernière qui ont été désignés par « antes » et il semble que ce malentendu ait été causé par le fait que le sommet de ces murs, tout comme ceux de l'ensemble du monument, comportait une « architrave » (Dimitrova, 2005c, p. 187, celle-ci devient une « corniche » sur la page 188 de la même publication) – appellation qui ne peut pas être acceptée étant donné qu'il

s'agit, en fait, d'une « moulure » (fig. 47). Cette moulure (voir Dimitrova, 2005c, figs. 15, 17, 22) a été interprétée comme la décoration d'un chapiteau (par ex., Dimitrova, 2005c, p. 187) et sa forme au bout du mur sud-ouest a même été exagérée dans les dessins de l'élévation de ce dernier, lui donnant justement l'aspect d'un chapiteau (comparer Dimitrova, 2005c, fig. 11 à la fig. 13 de la même publication). Cependant, le fait que les bouts des murs ne diffèrent en rien des murs dont ils font partie, outre leur état de conservation (voir figs. 47 et 48), ne permet pas de désigner ces premiers par « antes », ni même par « pilastres » – il s'agit du bout des murs latéraux endommagés du monument (voir fig. 48).

La moulure qui parcourt tous les murs du monument est composée de denticules (l'expression « dents de loup » a été communément employée dans les publications portant sur ce monument), surmontée par un bandeau plat oblique qui est surmonté par un bandeau plat horizontal. La couverture du monument, qui débute immédiatement après la moulure, est moulurée en forme de poutres transversales. Les faces internes des murs de ce monument, incluant la moulure et sa couverture, ont été enduits d'un mortier blanc. Un manteau de blocs de pierre bruts recouvre la construction et se termine au niveau de la façade (au niveau des bouts des murs latéraux).

#### 7.2.1.4 *Autres types d'entrées et de façades*

L'entrée principale du monument de Dolno Izvorovo (Nehrizov et Pürvin, 2011) rappelle, par son aspect monumental et par le style de ses éléments architectoniques, celui du monument *Griffons*; en effet, malgré son état fragmentaire – la section supérieure est manquante à partir du (ou des) linteau(x) – cette entrée affiche des indices qui suggèrent qu'elle devait être même plus monumentale que celle de ce dernier monument. Elle pourrait être décrite en deux plans : un premier comprenant la feuillure extérieure du seuil flanquée par deux pilastres sinon identiques, du moins très similaires à ceux de l'entrée du monument *Griffons*, et un second plan composé par le seuil et sa feuillure intérieure et par les deux piédroits monolithiques à deux fascies. Le couronnement du premier plan, si ce dernier en comportait un, ainsi que le linteau de l'entrée propre composant le second plan de l'ensemble monumental, sont parmi les fragments manquants et à notre connaissance, aucune tentative de les reconstituer n'a été faite. À l'image des pilastres

de l'entrée principale du monument *Griffons*, ceux de cette entrée comprennent chacun trois éléments: 1) une base composée d'un carreau de pierre, 2) une section inférieure de la taille d'un bloc de pierre de la structure du monument, et 3) une section supérieure relativement longue, comportant un chapiteau à talon et abaque lisses, sans décoration additionnelle. Une particularité qui différencie cette entrée de toutes les autres qui nous sont connues du contexte des monuments thraces sous tumulus est le fait que ces piédroits sont de hauteur inégale – le piédroit sud-est (ou droit) est notablement plus haut que le piédroit nord-ouest (ou gauche). Les fouilleurs sont d'avis (Nehrizov et Pürvin, 2011, p. 51) que ce trait était compensé par un linteau en  $\Gamma$  ou par un linteau en  $\Pi$  (dont les parties verticales auraient été inégales, détail qui n'est pas précisé dans la publication). La seconde entrée de ce monument, dont l'ouverture est haute de 1,63 m et large de 0,90 m au niveau du seuil et de 0,80 m au niveau du linteau, est composée d'un seuil avec feuillure intérieure, de deux piédroits et d'un linteau, tous monolithiques. Les derniers sont décorés d'un chambranle à deux fascies. D'après le plan du monument (Nehrizov et Pürvin, 2011, fig. 7), les pilastres étaient structurellement agencés aux piédroits de l'entrée principale moyennant des tenons.

Les parallèles observés entre les entrées monumentales des monuments *Griffons* et Dolno Izvorovo ne sont pas les seuls éléments communs affichés dans l'architecture de ces deux constructions. Des rapprochements entre eux ont été notés en ce qui a trait à la façon dont sont organisées leurs pièces principales – les deux de plan circulaire et comportant un lit aménagé face à leurs entrées, ainsi que des « plateformes » latérales (voir *Meubles*). En ce qui a trait à leurs entrées principales, il s'agit de deux exemples rares de ce type d'architecture présentant des entrées en profondeur, avec des pilastres.

Le représentant typique de l'entrée ionique en Thrace peut être identifié dans l'entrée principale du monument de Strelča. Il s'agit d'une entrée au seuil, aux piédroits et au linteau monolithiques, haute de 1,67 m et de forme trapézoïdale en raison de l'inclinaison que présentent les deux piédroits vers l'axe vertical de l'ouverture. D'après la typologie des entrées ioniques en Thrace élaborée par l'architecte Stoyanova, cette entrée serait du type A, type qui regroupe « les entrées qui présentent tous les éléments du cadre ionique » (Stoyanova, 2005a, p. 656-657, figs. 1-5; voir aussi Kitov, 1977b, fig. à la p. 15). Ses piédroits et son linteau sont décorés d'un chambranle à trois fascies comprises dans un cadre de perles et pirouettes (astragale) et d'oves,

avec des palmettes aux deux angles sculptées sur le linteau. Le décor des piédroits se termine, vers l'extérieur, par une fasce externe, alors que le cadre d'astragale et d'oves du linteau est complété par une bande de rinceau aux tiges en volute avec des feuilles dans l'intervalle (correspondante à la fasce externe des piédroits), surplombée d'un couronnement en frise<sup>119</sup> dont il subsiste une bande d'astragale, un talon à rais de cœur (kymation lesbique) et une bande pleine. Outre l'absence de consoles et d'une corniche, ce cadre d'entrée est probablement l'exemple le plus complet d'entrée ionique jamais découvert en territoire thrace.

Le seuil engagé de cette entrée comportait deux « trous », auxquels correspondaient deux autres « trous » taillés dans le « linteau » (Kitov, 1977b, p. 17). Il n'est pas clair, d'après la description du monument par le fouilleur (Kitov, 1977b) si les « trous » étaient réellement aménagés dans le seuil et dans le linteau, et non pas dans une feuillure intérieure du seuil et dans un bloc de la couverture surplombant cette feuillure. Le plan et la coupe de ce monument (Ruseva, 2002, p. 148) indiquent clairement que le seuil comportait une feuillure intérieure et Kitov stipule que celle-ci comportait une incision en forme d'arc qu'il lie à l'ouverture répétitive de la porte qui aurait bloqué cette entrée (Kitov, 1977b, p. 18). Si des crapaudines y étaient aménagées, les « trous » correspondants ne pouvaient pas se trouver dans la face inférieure du linteau proprement dit, mais devaient être aménagées dans le bloc qui suivait celui-ci vers l'intérieur du monument et qui fait partie de la couverture de l'antichambre. Quoi qu'il en soit, l'emploi de « trous » pour fixer les pivots supérieurs d'une porte est une pratique rare en ce qui a trait aux monuments thraces sous tumulus; en effet, d'après sa description, le monument de Strelča présente le seul exemple d'un dispositif d'installation d'une porte dans lequel on aurait utilisé des trous au lieu d'anneaux pour fixer les pivots supérieurs des vantaux.

La seconde entrée, celle de la pièce de plan circulaire, est composée d'un seuil monolithique engagé comportant une feuillure extérieure, de deux piédroits virtuels, inclinés vers l'axe vertical de l'ouverture de l'entrée, et d'un linteau monolithique très large. Du côté de la

---

<sup>119</sup> L'état fragmentaire du sommet de cette entrée (Stoyanova, 2005a, p. 657) ne nous permet pas d'établir s'il s'agissait d'un couronnement en frise ou d'un couronnement complet, en corniche. Les éléments subsistant pourraient être interprétés comme faisant partie d'un couronnement en frise.

pièce circulaire, vers laquelle mène cette entrée, les piédroits et le linteau suivent la forme oblique du mur qui forme une fausse coupole. À l'extérieur, du côté de l'antichambre, les piédroits présentent une finition asymétrique : un chambranle en cru qui est exagérément plus large du côté droit par rapport au côté gauche de l'entrée. Ce fait s'explique par la présence dans l'extrémité droite de la feuillure extérieure du seuil d'une crapaudine (que Kitov a omis de mentionner) – dispositif manquant à l'extrémité gauche de cette même feuillure –, ainsi que par la présence d'« une ouverture » (Kitov, 1977b, p. 18) taillée dans le linteau, directement au-dessus de la crapaudine. Cette dernière est inhabituellement loin de l'ouverture de l'entrée – elle a été taillée très près de l'arête extérieure de la feuillure. Les deux trous opposés suggèrent que cette entrée était bloquée par une porte à un volet qui ne pouvait être pivotée que vers l'extérieur du monument. La distance inhabituelle entre le seuil de l'entrée et la crapaudine pourrait indiquer que cette porte était très massive ou qu'elle avait été installée maladroitement. Kitov (1977b, p. 18) relate la découverte d'une dalle de pierre sur le sol de la pièce vers laquelle mène cette entrée, mais aucune description de cette dalle n'a été fournie.

Malheureusement, la description confuse et peu détaillée du monument (Kitov, 1977b), ainsi que le manque de documentation graphique de l'intérieur du monument (expliquée probablement par l'attention démesurée accordée à l'aspect stylistique de son entrée principale) ne permettent que de spéculer sur la façon dont ses deux entrées étaient bloquées.

Parfois, lorsqu'une entrée a été recouverte de mortier, celui-ci peut avoir été façonné de façon à imiter des éléments architecturaux. Par exemple, le stuc couvrant l'entrée du monument *Helvetsia* a été formé en relief afin d'imiter une entrée atticurgue.

Des piédroits virtuels ont également été employés dans certains monuments dont les entrées sont plus « articulées » comparativement à celles que nous venons de décrire et qui relèvent plutôt de la structure des murs adjacents que d'une composante – une entrée – relativement indépendante (et pourraient, de ce fait, être qualifiées d'ouvertures plutôt que d'entrées). L'entrée principale du monument de *Sašova Mogila* (Kitov, 1996b) est un exemple quelque peu atypique de ce type d'entrées en raison de l'asymétrie des structures de ses piédroits : son piédroit gauche (ou ouest) est composé de cinq blocs taillés, alors que le piédroit opposé (est) est composé de quatre blocs. Les deux piédroits ont été construits sur un seuil engagé et supportent un linteau massif. Leur asymétrie est due exclusivement au fait que ce monument est

érigé en général par assises irrégulières. Le seuil de la seconde entrée, celle de la pièce principale du monument – une chambre de plan rectangulaire couverte par une fausse voûte en berceau et dont l'axe longitudinal est perpendiculaire à celui du reste du monument – est composé de plusieurs blocs de pierre. Les piédroits virtuels de cette entrée sont doubles – ils sont composés à la fois du mur de l'antichambre et de celui de la pièce principale, adossés l'un à l'autre. Aucun dispositif permettant l'installation de portes, ni les vestiges de telles portes, n'a été enregistré en ce qui a trait aux deux entrées du monument de *Sašova Mogila* (Kitov, 1996b, p. 12).

L'entrée principale du monument de Bratya Daskalovi (Pirovska, 2010 ; Tonkova et Ivanov, 2010) comporte deux piédroits virtuels composés des extrémités (ou du bout) des murs latéraux en pierre taillée qui délimitent le corridor auquel cette première donne accès. Les blocs du manteau de pierres de ce monument forment deux murs latéraux à l'entrée – une sorte de façade –, mais les piédroits virtuels de celle-ci ne sont pas structurellement liés à ces murs. Cette remarque nous amène à présenter un type d'entrées très similaire à celui que nous venons de décrire.

L'entrée principale du monument à coupole de Kirklareli (Hasluck, 1910 – 1911) ressemble de très près à celle du monument de Bratya Daskalovi : elle est également composée des murs parallèles, en blocs de pierre taillés, qui délimitent le corridor de la construction. Cependant, à la différence de cette dernière, les piédroits de la première sont structurellement liés non seulement avec ces deux murs parallèles, mais aussi avec les ailes de la « façade » du monument qui leurs sont perpendiculaires. En d'autres mots, le plan de la « façade » et du corridor du monument de Kirklareli, structurellement liés, ressemblent à deux lettres « L » dos à dos, dont les traits courts forment les murs de la première, alors que les traits longs forment les murs parallèles du second. Les piédroits virtuels de l'entrée du monument sont formés par les pierres d'angle, qu'elles soient en harpe ou en besace.

L'entrée de la pièce circulaire du monument de Kazanlūk – haute de 1,22 m, d'une largeur de 0,61 au niveau du seuil et de 0,53 au niveau du linteau et profonde de 0,39 m, composée de

quatre blocs monolithiques – comportait une porte métallique<sup>120</sup> à un battant dont le pivot était fixé, à l'intérieur de la pièce, par un anneau métallique au linteau et dans une crapaudine aménagée dans la feuillure intérieure du seuil (Mikov, 1954, p. 3 ; Tsvetanova et Getov, 1970, p. 10). Une dalle de pierre – haute de 1,63 m, large de 0,72 m et d'une épaisseur de 0,5 m – a été découverte appuyée sur le mur est de l'antichambre, immédiatement devant cette entrée ; il a été suggéré que cette dalle bloquait l'entrée de la pièce circulaire de l'extérieur (Mikov, 1954, p. 3). Deux trous aménagés sur un axe vertical dans la face interne du piédroit ouest de la même entrée indiquent que la porte qui y était installée pouvait être verrouillée au moyen d'un mécanisme. Toute l'entrée, sauf le seuil et sa feuillure intérieure, était enduite de mortier.

Peu d'attention a été portée au fait que deux mécanismes de blocage – une dalle de pierre et une porte supposément métallique – aient été associés à cette entrée ; ces mécanismes sont décrits dans Mikov (1954, p. 3) et vaguement mentionnés par Tsvetanova et Getov (1970, p. 7 – la dalle n'y est mentionnée qu'en lien avec le récit de la découverte du monument), mais aucune tentative d'expliquer leur rapport n'a été faite. D'après nous, un tel rapport existe et son explication fait partie des indices qui démontrent non seulement que le monument a probablement été pillé (Mikov, 1954), mais aussi qu'il a été réemployé. Il a été attesté que plus d'un défunt a été déposé dans la pièce circulaire de ce monument : certains des ossements humains proviendraient, en effet, du squelette d'une femme (Tsvetanova et Getov, 1970, p. 9), mais la déposition dans ce monument d'un homme n'a pas été démontrée par une analyse anthropologique, mais a été induite par la présence de fragments d'armes de fer dans la pièce circulaire, par la supposition qu'on y avait aménagé plus d'une bière de bois, par la déposition d'un cheval dans l'antichambre (Mikov, 1954, p. 27). Les interprétations des scènes peintes sur les parois de ce monument (Mikov, 1954) semblent également indiquer que l'occupant principal du monument devait être du

---

<sup>120</sup> Aucun indice qui indiquerait le matériau de cette porte n'a été avancé. Il est probable qu'on soit arrivé à la conclusion que la porte était métallique par analogie avec la découverte d'une porte métallique à deux vantaux dans l'un des rares de monuments connus à l'époque de la rédaction de ces publications – celui de *Mal-Tépé* – ou en raison des fragments d'anneau métallique trouvés dans le linteau. Il est également possible que l'absence de tout vestige de porte de pierre ait poussé les chercheurs à croire que celle-ci était en métal.

sexe masculin. Cependant, nous croyons qu'il est possible que le monument n'ait contenu qu'une seule bière de bois (voir *Meubles en briques cuites, en bois ou en adobe*).

Pour ces raisons, nous croyons que le seul indice valable de la réutilisation du monument est la présence de la grande dalle de pierre dont la fonction était probablement le blocage de l'entrée de la pièce circulaire. L'installation d'une telle dalle, sans décoration quelconque, aurait été exigée uniquement par la disparition de la porte (métallique ou autre) qui bloquait l'entrée de cette pièce. Il n'est pas nécessaire que cette disparition soit survenue lors d'un pillage de la tombe ; si la porte était réellement en métal, il est également possible qu'elle ait été démontée afin d'être recyclée. Cette interprétation des données nous semble plus probable, car si la porte avait été démontée par des pillards entre deux dépositions, les propriétaires du monument auraient pourvu à son remplacement. L'aménagement non pas d'une porte, mais d'une dalle qui, de plus, ne comporte aucun élément décoratif indique que l'emploi de cette dernière a probablement été imposé par les circonstances, notamment par le manque de temps ; en d'autres termes, nous croyons qu'on a eu recours à cette dalle comme option de *dernière minute*, peu de temps avant la dernière déposition dans ce monument. Le déplacement ultérieur de la dalle est fort probablement dû, quant à lui, au pillage du monument.

Il existe une entrée en pierre qui rappelle quelque peu celle en briques cuites du monument d'Oryahovitsa ; il s'agit de l'entrée du monument découvert sous le tumulus *Mal-Tépé* dont l'ouverture est de la forme d'un rectangle surmonté d'un triangle (Filov, 1937, p. 12-15, figs. 7-9). Elle comporte un seuil monolithique et un linteau composé de deux blocs de pierre, mais sa particularité réside dans l'encorbellement qui peut être observé dans ses piédroits virtuels à partir de la sixième assise afin de former un arc dièdre à degrés. Les blocs des dernières assises des piédroits virtuels ne se rencontrent pas au sommet de l'ouverture, laissant la prochaine assise du pan du mur de la façade fermer l'arc et composer, ainsi, le linteau de l'entrée. À notre connaissance, aucun autre monument en pierre n'est pourvu d'une entrée semblable, les seuls parallèles pouvant être identifiés dans les monuments aux entrées en briques cuites, notamment dans celui d'Oryahovitsa.

Le point le plus important qu'il faut souligner en ce qui a trait aux entrées mégalithiques des monuments de Koprinka est la différence entre leur structure et celle du reste de ces monuments (hormis les manteaux de pierres). En effet, tous les autres monuments construits en

brique cuite qui nous sont connus – Mǔglij, *Kesteleva Mogila* et Oryahovitsa – comportent des entrées mégalithiques sauf le monument de Kazanlǔk dont les deux entrées sont composées des extrémités des assises de briques qui forment les murs des constructions. L'entrée principale du monument d'Oryahovitsa est similaire à celles du monument de Kazanlǔk, mais sa seconde entrée est mégalithique. Son linteau monolithique indique la forme qu'aurait pu prendre la structure de la couverture des entrées des monuments partiellement détruits de Koprinka. Toutes les trois entrées du monument de Mǔglij sont mégalithiques – composées d'un seuil, de deux piédroits et d'un linteau tous monolithiques (Getov, 1988).

Nonobstant le matériau de construction ou la structure des piédroits (virtuels ou pas), la majorité des entrées des monuments thraces sous tumulus sont atticurgues – les piédroits sont inclinés vers l'axe vertical de l'ouverture, ce qui fait que le seuil (largeur de l'ouverture de l'entrée à la base) est plus long que le linteau (largeur de l'ouverture de l'entrée au sommet). En effet, les ouvertures des entrées des monuments thraces dessinent non pas des rectangles, mais plutôt des trapèzes isocèles, parfois (rarement) de la forme de trapèzes surmontés d'un triangle (surtout dans le cas des entrées en briques cuites ou celles en pierre sans composantes monolithiques, où la technique d'encorbellement a été appliquée).

### **7.3 ENDUITS ET PEINTURES MURALES**

Il est tout à fait approprié de débiter cette partie de notre étude par le monument de Kazanlǔk – le plus emblématique parmi les monuments thraces sous tumulus, admis dans le patrimoine culturel de l'UNESCO, notamment en raison des peintures murales qui recouvrent tout son intérieur. Les faces intérieures de murs du monument à fausse coupole, ainsi que sa façade et les cadres de ces deux entrées, ont été recouverts d'un enduit fin comportant trois

couches dont l'épaisseur totale varie entre 0,08 m et 0,12 m (Mikov, 1954, p. 7).<sup>121</sup> La couche de fond – celle en contact avec la structure en briques cuites du monument – est composée d'un mélange de chaux et de sable fin. Une fine couche de « poudre rouge » (identifiée comme du tuileau par Barbet et Allag, 1972, p. 965) mélangée à « une substance conjonctive » s'interpose entre la couche de fond et la couche de surface qui est composée, quant à elle, de poudre de marbre, des différentes matières colorantes et de cire.

La reconstitution de la technique employée dans la décoration de ce monument diffère entre les publications, tout comme les descriptions des schémas décoratifs. Verdiani (1945, p. 405) déclare que « [t]he medium is fresco (which may excuse certain slight inaccuracies due to the need for speed in working on a wet ground) », mais comme il le souligne lui-même, il n'a pas eu accès au monument et, de ce fait, ses observations, tout comme sa reconstitution chromatique du schéma décoratif du monument, ne sont pas fiables. Tsvetanova et Getov (1970, p. 11-12) reconnaissent l'emploi de deux techniques distinctes – la peinture *affresco* et la détrempe – et des colorants de nature minérale.

La façade du monument et les sols des deux pièces ont été peints entièrement en rouge – de la même nuance qu'on retrouve sur les faces intérieures des murs des deux pièces –, alors que les cadres des deux entrées ont été recouverts de stuc. L'antichambre et la pièce de plan circulaire de ce monument ont été entièrement recouvertes de peintures murales (pour une description détaillée voir Verdiani, 1945 ; Frova, 1953 ; Mikov, 1954, notamment pour les reconstitutions en couleur). Jusqu'à une certaine hauteur, le schéma décoratif des deux pièces est composé uniquement de bandes colorées de largeurs différentes. La décoration peinte de l'antichambre (ou « corridor » chez Mikov, 1954) présente un schéma d'une bande blanche étroite, suivie d'une large bande noire séparée par une seconde bande blanche d'une bande encore plus large, peinte en rouge. Les espaces (ou bandes) peints en blanc présentent des saillies par rapport aux pans des murs – la bande inférieure peut, donc, être qualifiée de socle (ce socle continue, suite à son

---

<sup>121</sup> La décoration peinte du monument de Kazanlûk a fait l'objet de plusieurs études plus ou moins détaillées. Parmi celles-ci, les plus notables sont celle de Mikov (1954), qui comporte une description complète de l'architecture et du décor du monument, et celle de Dimitrov (1966) dont le but est la datation précise des fresques. Voir aussi la bibliographie dans Tsvetanova et Getov (1970).

interruption par l'entrée mégalithique, dans la pièce circulaire, dont il fait le tour), alors que la seconde bande horizontale en saillie, située au niveau du milieu de chaque mur latéral, peut être perçue comme un fruit. Les trois premières bandes – blanche, noire, blanche – sont augmentées par des détails imitant un appareillage en pierre taillée, peints en couleur foncée sur les bandes blanches et en blanc sur la bande noire. Ces imitations consistent en de longs blocs étroits pour les bandes en blanc et de larges carreaux dressés pour la large bande en noir (ou « orthostate » chez Vasileva, 1974, p. 244). Les imitations ainsi obtenues de blocs de pierre taillée présentent également des refends imitant des anathyroses périmétrales. La bande rouge ne comporte aucun détail, elle présente seulement une couleur unie, rouge « de Pompéi lustrée » (Mikov, 1954, p. 8). Le décor se poursuit vers le sommet de la couverture de l'antichambre par l'enchaînement de deux bandes très étroites, inférieure en jaune et supérieure en rouge, puis une bande un peu plus large représentant une chaîne de perles au-dessous d'une cimaise ionique, les deux peintes en blanc sur fond bleu foncé. Au-dessus de la cimaise ionique est représentée une cimaise lesbienne en bleu et jaune sur fond rouge (cette bande est décrite comme « painted on a light ground » par Verdiani (1945, p. 405), mais l'auteur italien semble décrire les effets du temps sur la fresque décolorée plutôt qu'une reconstitution de l'aspect original de celle-ci)<sup>122</sup>, suivie d'une bande foncée (en apparence de la même nuance que la bande en bleu foncé (Mikov, 1954, Pl. XXV), mais décrite comme étant « rouge » [Mikov, 1954, p. 8]) servant de fond à une décoration végétale symétrique. Cette dernière est suivie d'une « corniche » composée d'une bande de rais de cœur en rouge, bleu et blanc (omise dans la description offerte par Mikov), suivie d'un « ornement en denticules » en jaune clair sur jaune foncé, avec des ombrages en noir, puis d'une cimaise lesbienne peinte dans les mêmes couleurs que la cimaise ionique et la bande de rais de cœur. Les frises des dernières bandes décorées diffèrent sur les deux murs latéraux de l'antichambre, mais le sujet et l'exécution en sont les mêmes : il s'agit, sur chacune des deux fresques, de deux groupes de guerriers, à pieds ou à cheval, équipés d'armes, de casques et de

---

<sup>122</sup> Alors qu'il était présent sur le site du monument peu après sa découverte en 1944, Verdiani (1945, p. 402-403) n'a pas réussi à obtenir la permission d'y entrer afin de prendre des notes et des mesures. Sa description est basée sur des photographies en noir et blanc des fresques du monument.

boucliers, habillés en vêtements de couleurs variées, qui se rencontrent approximativement au milieu de la fresque, où deux guerriers à pieds se livrent un combat singulier (voir aussi L'Arab, 1991, p. 473 ; pour l'interprétation de cette scène comme la représentation des scènes de la vie du défunt ou comme la représentation de jeux funéraires voir Picard, 1947, p. 117 et références). Les personnages sont représentés avec des couleurs vives (peau foncée, vêtements en bleu pâle et en brun ou en rouge, casques et boucliers en jaune) sur fond clair.

Le schéma décoratif de la pièce circulaire, dont la fausse coupole est ornée de peintures murales de la première à la dernière assise, est similaire à celui de l'antichambre en ce qui a trait au partage de la surface en bandes de largeur variée. La première, peinte en couleur foncée (décrite comme « noire » [Mikov, 1954, p. 10 ; Tsvetanova et Getov, 1970, p. 13], mais représentée en blanc dans Mikov, 1954, Pl. XXVI), comprend un socle qui fait le tour de la pièce. Celui-ci est suivi d'une large bande blanche, exécutée en stuc, divisée en huit rectangles légèrement en relief, chacun comportant un refend – imitation d'orthostates rappelant celle peinte en noir de l'antichambre. La bande d' « orthostates » est suivie d'une seconde bande étroite, peinte en noir, également en saillie, tout comme le socle, et qui, tout comme ce dernier et comme la bande d' « orthostates », est interrompue par les piédroits monolithiques de l'entrée de la pièce. Ce schéma, qui occupe la partie inférieure de la fausse coupole, est suivi par bande large de 1,06 m, peinte en « rouge de Pompéi » (Mikov, 1954, p. 10 ; Tsvetanova et Getov, 1970, p. 14) ou « cinabre » (Verdiani, 1945, p. 405), suivie, à son tour, de « l'architrave » composée d'une bande étroite à trois faces en couleur claire sur fond ocre sur laquelle sont représentés, à intervalles égales, douze rosettes à quatre pétales (deux rouges, deux bleus)<sup>123</sup> sur cercles en ocre foncé, alternant avec douze bucranes (ocre et rouge) guirlandés (rouge clair), et d'une cimaise en bleu et en rouge, identique à celles observées dans la décoration de l'antichambre. Vient ensuite la « frise » – une représentation de ce qui a été identifié comme une « scène funèbre » (Mikov, 1954, p. 10), « the dead seated at their funeral banquet » (Verdiani, 1945, p. 405), de « repas nuptial

---

<sup>123</sup> La description des rosettes offerte par Mikov (1954, p. 10) – « Des rosettes à deux feuilles rouges affrontées alternent avec d'autres rosettes dont les feuilles sont bleues... » – n'est pas précise. Lors de nos visites du monument original (seule la copie est ouverte au grand public), nous avons pu constater que les pétales de toutes les rosettes sont colorées d'après le même schéma - deux en rouge, deux en bleu.

chez Hadès » (Picard, 1947), ou encore « composition sur le thème ‘banquet funéraire’ » (Tsvetanova et Getov, 1970, p. 14).<sup>124</sup> Cette scène complexe, qui a déjà été décrite en détails à maintes reprises (voir les publications citées ci-haut), est composée de deux personnages, un homme portant une couronne de feuilles de laurier dorée et une femme, assis respectivement sur un canapé et sur une chaise, qui se tiennent par un bras – un « couple de thraces nobles » (Tsvetanova et Getov, 1970, p. 14). Devant l’homme est représentée une table basse, garnie de plats. Ces deux personnages sont flanqués de serviteurs apportant de la nourriture et différents objets, de musiciens et d’autres personnages guidant des chevaux, dont certains sont attelés à un char. Il est important de souligner la disposition des personnages et l’arrangement de la frise: l’homme et la femme ont été peints directement face de l’entrée de la pièce et tous les personnages qui les flanquent sont tournés vers eux (à l’exception du guide du char). Ces arrangements ont porté les chercheurs non seulement à identifier l’homme et la femme comme les personnages centraux de la frise, mais aussi à déclarer qu’il s’agit d’une scène représentant « l’homme et la femme qui reposent dans le tombeau » (Mikov, 1954, p. 11). Cette frise est suivie d’une « corniche ionique » (Mikov, 1954, p. 13) composée d’une cimaise bleue sur fond rouge, d’un ornement à denticules identique à celui de l’antichambre et d’une torsade (« ornement en forme de cordon » [Mikov, 1954, p. 13 ; Tsvetanova et Getov, 1970, p. 16] ou « câble » [Verdiani, 1945, p. 415]) en blanc et en rouge. La corniche se termine par une bande foncée sur laquelle ont été représentées onze têtes de lions (Mikov, 1954, p. 13). Le dernier champ, ou bande, est décoré de trois biges, chacune guidée par un homme, séparées par des colonnes ioniques.

Clairement ému par l’aspect esthétique des peintures murales du monument de Kazanlûk, malgré certaines imperfections qu’il attribue à la difficulté liée à la technique employée, Verdiani déclare que celles-ci sont un exemple de « genuine Hellenistic painting in wonderfully perfect condition ! » (Verdiani, 1945, p. 415). La datation des peintures murales obtenue par Dimitrov (1966), sur la base de comparaisons stylistiques avec des œuvres similaires, notamment avec deux stèles funéraires peintes, une provenant de la nécropole de Chatby, près d’Alexandrie, et l’autre provenant de Démétrias en Thessalie, s’accorde avec Verdiani du moins en ce qui a trait à

---

<sup>124</sup> Pour un résumé des interprétations de cette scène voir Rabadjiev, 2002, p. 55 et suiv.

l'époque durant laquelle les premières auraient été exécutées sur les parois des pièces du monument de Kazanlŭk – l'époque hellénistique ou, plus précisément, le second quart du III<sup>e</sup> s. av. n. è. ou, plus précisément, vers 260 av. n. è. (Dimitrov, 1966, p. 11). Cette datation diverge de celles généralement attribuées au monument par différents chercheurs, qui placent sa construction entre la fin du IV<sup>e</sup> – le début du III<sup>e</sup> s. av. n. è. (voir Tsvetanova et Getov, 1970, p. 19).

Tsvetanova et Getov (1970, p. 17), qui partagent l'enthousiasme de Verdiani dans leur analyse des scènes peintes sur les murs de ce monument, comparent, quant à eux, la scène « centrale » de la frise de la pièce circulaire – la représentation de l'homme et de la femme assis – aux scènes représentées sur un grand nombre de stèles funéraires « grecques ». Ils notent toutefois que, à la différence de ces stèles, ainsi que de toutes les représentations figuratives « de l'Antiquité », la scène peinte sur l'intérieur de la coupole du monument de Kazanlŭk se démarque par le fait que toutes les figures qui y sont représentées « participent activement à l'action ». Ils concluent que les peintures murales de ce monument présentent un mélange d'« art hellénistique ancien et de culture thrace ». L'aspect hellénistique de cette décoration porterait à croire que la « peinture murale d'une demeure hellénistique riche avait été mécaniquement transportée » dans le monument de Kazanlŭk, mais la répartition du schéma décoratif, notamment l'« incorporation des bucranes et des rosettes sur l'architrave et l'augmentation de la hauteur de la frise principale » seraient des éléments nouveaux, dus à l'architecture particulière du monument qui aurait été étrangère à la tradition grecque (Tsvetanova et Getov, 1970, p. 18). La « culture thrace » serait également représentée, selon Tsvetanova et Getov (1970, p. 18-19), dans la vie domestique, dans les coutumes et dans l'habillement des personnages peints sur les murs du monument. Ces éléments sont perçus par les deux chercheurs bulgares comme des « transgressions du canon de l'art grec antique » et suggéreraient l'origine étrangère, probablement thrace, de l'auteur des fresques – avis qui avait été exprimé également par Dimitrov dans sa publication antérieure (Tsvetanova et Getov, 1970, p. 19; voir aussi Dimitrov, 1966, p. 9).

En plus d'appuyer l'hypothèse qui veut que les peintures murales du monument de Kazanlŭk soient l'œuvre d'un peintre thrace, Ognenova – Marinova (1977) a cherché à identifier ce dernier. Suite à une analyse comparative stylistique, l'auteur bulgare émet l'avis que ces peintures doivent être attribuées à Athénion de Maronée « du pays des Kykones, situé entre les cours inférieurs de Hébros [sic] et Nestos et plus précisément de la ville fondée par le thrace

Maron » (Oggenova – Marinova, 1977, p. 178) et à ses disciples, datant ainsi « la tombe du prince odryse » (le monument à fausse coupole de Kazanlûk) de la fin du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. Dans un article plus récent, portant sur la chronologie des monuments à fausse coupole en brique cuite de la région de l'antique ville de Seuthopolis, Čičikova (2007, p. 68) exprime l'avis (non-argumenté) que la datation proposée par Dimitrov (1966) – deuxième quart du III<sup>e</sup> s. av. n. è. – serait « la plus juste ».

Le monument à fausse coupole du village d'Alexandrovo, en Bulgarie du sud, découvert plus d'un demi-siècle après la découverte du monument de Kazanlûk, est seulement le deuxième monument thrace sous tumulus à comporter un intérieur décoré de figures humaines (à l'exception du monument de Mŭglij, dans lequel ce type de scènes est très limité spatialement et ne représente pas de véritables êtres humains, voir *infra*). Ces scènes ont été décrites et analysées en grand détail dans d'autres publications (voir entre autres Kitov, 2001 ; 2002b ; 2004 ; Šalganova, 2005), nous nous limiterons ici à en résumer les sujets et, surtout, à présenter succinctement le schéma décoratif de ce monument.

Le décor peint de ce monument, relativement moins bien conservé que celui du monument de Kazanlûk, débute à la fin de son long corridor (il n'a pas été établi si le reste des murs du corridor, long de plus de 14 m, étaient peints). À cet endroit, une section aux contours irréguliers d'une fresque est préservée sur une longueur de près d'un mètre (nous basons notre description de la décoration peinte de ce monument notamment sur Kitov, 2001, p. 18 et suiv). Sur celle-ci est visible la représentation d'un guerrier en retraite, portant un bouclier et une lance et se retournant afin de viser avec la lance un cavalier poursuivant, dont seulement le devant du cheval et une partie du corps du cavalier sont conservés (voir Kitov, 2001, fig. 3). Le mauvais état de conservation des fresques peintes sur le mur opposé du corridor a permis d'y identifier seulement un guerrier debout, avec bouclier et lance, représenté de profil, dans une pose de combat (Kitov, 2001, fig. 4).

Le décor de l'antichambre a également été très partiellement conservé, mais suffisamment d'éléments étaient disponibles sur place afin qu'il puisse être reconstitué à certains endroits. Le schéma décoratif débutait par une représentation de larges carreaux noirs sur fond blanc – des « orthostates » - suivi d'une bande étroite délimitée par deux minces bandes de couleur ocre ou orange, comportant des motifs rouges sur fond blanc. Une bande large de 0,25 m, comportant des

motifs végétaux « courbés » sur fond noir décrits comme « a variant of 'interlacing circles' » (Kitov, 2001, p. 19), parcourt les murs de la pièce au niveau de leur milieu. Cette bande est suivie d'une autre, plus étroite, identique à celle qui la précède. Les faces latérales de la couverture en voûte dièdre tronquée semblent avoir été entièrement peintes en rouge « Pompéi » (Kitov, 2001, p. 19), alors que la section plane du sommet de cette première comportait les traces d'une peinture blanche. Les lunettes de cette voûte dièdre tronquée semblent avoir été ornées toutes les deux de scènes de combats, mais seule celle située au-dessus de l'entrée de la seconde pièce a été suffisamment bien conservée pour être reconstituée. Il s'agit de deux guerriers engagés dans un combat singulier – l'un sur cheval, l'autre à pied. La fresque, encadrée d'une bande blanche comportant de cercles rouges et délimitée par des lignes rouges, est polychrome et les guerriers ont été peints sur un fond blanc. Le sommet de la lunette située au-dessus de l'entrée de l'antichambre comportait un secteur de décoration relativement bien conservé qui permet de constater que les fresques peintes sur ces murs de la pièce se terminaient par une bande de rais de cœur peints en couleurs claires sur fond foncé, délimitée par des lignes jaunes ou ocre.

Les peintures murales de la seconde pièce du monument d'Alexandrovo, la chambre de plan circulaire, couverte d'une fausse coupole, ont été mieux conservées. Ici aussi, le schéma décoratif est composé de bandes colorées de hauteurs très variées, unies ou comportant des motifs ou des figures. Ce schéma débute par une mince bande (0,16 m) en rouge et une bande plus large (0,68 m) qui comportait des motifs qui ont été mal conservés et n'ont pas pu être identifiés sur toute la longueur du mur. Une section de cette bande présenterait une scène de sacrifice, alors qu'à d'autres endroits sur sa longueur des vases métalliques y seraient peintes (Kitov, 2001, p. 20).

Dans une restitution plus actuelle, on a compté dans cette scène sept « figures », certaines debout, d'autres assises, toutes présentées autour d'une table sur laquelle serait peinte la carcasse d'un taureau (description détaillée dans Stoyanov, 2008, p. 58). Dans l'extrémité gauche de la scène, une figure debout présenterait un rhyton à une figure assise à la table. Un rhyton serait également tenu par une autre figure qui se tient debout « derrière la table ». Deux vases, identifiés comme des *askoi*, ont été peints sous la table. Un fragment de la fresque qui aurait fait partie sinon de la même composition, du moins de la même zone, aurait comporté la représentation

d'« une table rectangulaire » avec des « vases en or » et « une figure humaine » (Stoyanov, 2008, p. 58 et références).

Une troisième bande (0,26 m), peinte en noir (erronément décrite comme rouge dans Kitov, 2001, p. 20, dans Kitov, 2002b, p. 37 où la même bande est décrite comme « noire ») a été peinte au-dessus de la scène de « sacrifice » et est suivie, à son tour, par la bande de couleur la plus large et la mieux conservée de tout le schéma décoratif de la pièce – un bandeau en « rouge Pompéien » (Kitov, 2001, p. 20) large de 0,88 m. Celui-ci est suivi de quelques bandes étroites comportant des motifs – une cimaise ionique en bleu sur fond rouge, des méandres peints en bleu-gris sur fond noir, une ligne jaune et une chaîne de cercles rouges aux contours blancs – d'une largeur totale de 0,41 m. Une dernière ligne rouge sert simultanément de cadre et de ligne de sol à la fresque « centrale » (« central figural frieze » Kitov, 2001, p. 20), représentant, sur une largeur de 0,38 m, des personnages masculins vêtus et nus, armés, à pied ou à cheval, poursuivant ou achevant du gibier. La scène a été décrite comme représentant une chasse (pour une analyse détaillée du sujet, voir Kitov, 2004b ; Šalganova, 2005). Une chaîne de rais de cœur jaunes (0,07 m), peints sur fond rouge et rehaussés de bleu afin de leur donner du volume, sépare la fresque de la chasse de la dernière large bande (0,80 m – 0,90 m) du décor de la pièce, peinte entièrement en jaune. La dalle qui ferme l'ouverture au sommet de la fausse coupole comporte un décor géométrique : le secteur visible de cette dalle, en forme de cercle, a été divisé en deux paires de secteurs (rappelant un diagramme circulaire) de tailles identiques et disposés symétriquement, dont une paire a été peinte en blanc, alors que les deux secteurs composant l'autre ont été peints l'un en rouge, l'autre en noir. Ce décor géométrique a été interprété comme représentant un *labris* représenté par les deux secteurs symétriquement opposés, peints en blanc (Kitov, 2001, p. 27 *et passim*).

L'archéologue Kitov (2005a) a offert une description et une interprétation complètes de la scène de chasse du monument d'Alexandrovo. Dans son analyse, il établit que les personnages habillés et à cheval sont des représentants de l'aristocratie thrace, alors que ceux chassant à pied, certains représentés vêtus, d'autres nus, sont les compagnons proches des premiers. Il porte une attention particulière à un « gros personnage nu » qui participe à la chasse avec une double-hache désigné par « *labris* » par Kitov (2005a, p. 58 et suiv.). En notant les parallèles entre la représentation de ce personnage et l'homme nu avec double-hache et « la peinture de la Chasse »

de la Tombe de Philippe II à Vergina, ainsi qu'avec les récits relatant l'emploi d'une telle arme par des personnages mythiques (notamment par Thésée contre Procruste), Kitov conclut qu'elle symbolise un rang social ou religieux élevé. Une autre remarque intéressante qui mérite d'être relatée en détail est la suggestion que deux des lances enfoncées dans le corps d'un des sangliers pourchassés auraient été lancées par un personnage divin qui n'est pas représenté dans la fresque. Kitov accepte la proposition que l'angle dans lequel ces armes de jet ont pénétré le sanglier indique qu'elles auraient été lancées du haut et qu'elles peuvent être interprétées comme une intervention dans la chasse de la part de la Grande Déesse Mère (Kitov, 2005a, p. 60).<sup>125</sup> Ces interprétations du personnage nu à la double-hache et l'intervention divine dans la chasse indiquent clairement que Kitov, ainsi que les auteurs qu'il cite (sans références) dans son analyse de la fresque, perçoit cette dernière comme la représentation d'un fait à la fois historique et mythique.

La scène de la zone inférieure, désignée par l'expression « scène de sacrifice », a été interprétée par Kitov comme la représentation d'un rituel ayant trait à la « réception des symboles royaux de la part d'un nouveau roi qui, en tant que prêtre, sacrifie un taureau » (Kitov, 2004b, p. 161, cité par Stoyanov, 2008, p. 58, trad. par l'auteur). Ce rituel serait accompagné de libations et la préparation d'un banquet aurait été également présentée en parallèle. D'après Kitov, ce banquet aurait été peint sur les segments manquants de cette zone de la fresque. Cette dernière remarque est paradoxale, puisque sur la reproduction de cette fresque dans la copie du monument d'Alexandrovo (qui est vantée comme une reproduction exacte dans les brochures touristiques), le bout d'un lit au(x) pied(s) du type rectangulaire, avec volutes, est clairement visible. De plus, un des personnages importants, de par leur taille, est représenté en position assise sur ce lit. Dans les descriptions de Kitov, il est question d'un « trône », mais notre incapacité à trouver les éléments d'un tel meuble sur cette fresque et le fait que l'archéologue bulgare ne mentionne jamais le lit nous portent à croire que le « trône » de Kitov *est*, en fait, ce lit. Notre interprétation de cette partie de la scène est confirmée par la position du personnage que nous avons identifié comme étant assis sur le lit : il a le bras droit plié légèrement derrière lui, sur ce que nous croyons être une

---

<sup>125</sup> Kitov cite l'interprétation de ce détail de la scène proposée par Alexandre Fol, mais ne donne pas de référence.

tête de lit, ou ce qui serait, d'après Kitov, le dossier du « trône », et regarde vers l'arrière. Une telle position aurait été tout à fait naturelle si le personnage était à moitié assis, à moitié couché, sur un lit de banquet (ce qui est suggéré par le thème de la scène en général), mais elle aurait été impossible ou, du moins, très peu naturelle et encore moins confortable, si le personnage était assis sur un « trône ». Malheureusement, la copie de cette fresque, qui a été rendue comme l'original, sans restitution des fragments manquants, ne nous permet pas de nous avancer davantage ; d'autant plus que le pied rectangulaire aux volutes, qu'il soit celui d'un trône ou celui d'un lit, semble flotter dans l'air. Toutefois, si notre identification du meuble représenté sur cette fresque est confirmée, il s'agirait d'une très rare représentation d'un lit en territoire thrace, tous supports et techniques compris.

Il convient, enfin, de souligner le fait que plusieurs « étoiles macédoniennes » - un petit cercle rempli duquel jaillissent huit rayons – ont été peintes sur cette fresque, notamment sur le dossier d'un siège représenté dans la scène du « banquet-sacrifice » et dans les zones aux formes décoratives, notamment dans certains des méandres. Sur la base de quelques découvertes de ce type de symbole en Thrace, notamment sur le fond d'un *skyphos* en argent de Strelča, Kitov (2005a, p. 33-34, figs. 41-43) propose d'abandonner son appellation actuelle et d'adopter celle d'« étoile thrace ».

Un troisième monument, *Ginina Mogila* (ou « tombe de Sveštari »), comporte également une scène figurée, désignée dans la lunette nord de la couverture de la pièce désignée par « principale ». Il s'agit d'un dessin au fusain exécuté directement sur la surface démaigrie (de la forme des figures) de la pierre, avec certains secteurs (restreints à la selle du cheval) colorés. Le fond de cette « fresque sèche » (Čičikova, 2012, p. 51) a été enduit de chaux après que cette première ait déjà été dessinée. Certains traits ont été ensuite répétés au fusain par l'artisan.

Sans entrer dans les détails, nous présentons ici une version succincte de la description de la scène offerte dans la dernière publication portant sur ce monument (Čičikova, 2012, p. 47-51), nonobstant le grand nombre d'interprétations qui ont été incorporées dans cette description. La scène représente deux figures centrales, un homme à cheval et un personnage féminin sur un podium relativement bas, et quatre figures féminines à la droite de ce dernier, ainsi que deux figures masculines à gauche du personnage masculin (ou derrière). Le personnage féminin central est représenté avec le bras droit étendu vers l'avant, tenant une couronne en or imitant une

couronne végétale au-dessus de la tête du cheval. L'homme qui est sur le dos de ce dernier tient les rênes de sa main gauche et tend la main droite vers la couronne. Une corne d'animal est visible derrière son oreille. Les deux hommes à pieds derrière le personnage à cheval ont été identifiés comme ses serviteurs (porteurs d'armes). Les femmes à la droite de la figure féminine sur le podium apportent différents « dons » – des vases et des tissus.

La figure féminine centrale représentée sur le podium a été identifiée comme une déesse, alors que le personnage masculin à cheval a été désigné par « héros » (Čičikova, 2012, p. 47-51). Ces identifications ont été avancées notamment sur la base de l'interprétation de la couronne dans la main du personnage féminin et de la corne dessinée derrière l'oreille du cavalier. D'après Čičikova, la « déesse » présenterait la couronne au roi (identifié par la corne) défunt qui ferait un geste de son bras droit pour la recevoir ; il s'agirait d'une cérémonie d'héroïsation d'un roi géto-thrace. Retenant les mêmes indices, A. Fol (1983) avait proposé de lire dans cette scène la représentation d'une cérémonie d'investiture d'un roi. Cette proposition a été rejetée par Dimitrov (1988) sur la base de la proposition que le personnage porte déjà un attribut royal – la corne représentée derrière son oreille – qui indiquerait qu'il avait le statut de roi avant la réception de la couronne de la main du personnage féminin représenté sur le podium.

La technique adoptée dans l'exécution de ce dessin au fusain est particulière à ce monument. Malgré les quelques secteurs de couleur appliquée sur la selle du cheval, ce procédé donne à la « fresque » un aspect non-achevé et il serait tout à fait légitime, d'après nous, d'envisager l'aspect qu'aurait dû avoir la scène finale. Néanmoins, le fait que les contours des figures qui y sont représentées ont été préalablement délimités par le démaigrissement de la face des assises de pierre composant la lunette indique que la scène que nous pouvons observer aujourd'hui était celle que l'artisan avait l'intention d'exécuter. Cependant, cette observation ne peut pas être appliquée en ce qui a trait aux détails dessinés ; en effet, la corne derrière l'oreille du cavalier n'est pas si clairement visible et identifiable comme telle que ne le voudraient les chercheurs (A. Fol, 1983 ; Čičikova, 2012) et en l'absence de couleur, les matériaux des objets représentés, notamment de la couronne, ne peuvent malheureusement pas être déduits, avec les conséquences que cela implique pour l'interprétation de l'événement, fictif ou réel, qu'on a voulu représenter (voir *infra*).

L'enduit coloré qui décore les murs de l'intérieur du monument à deux pièces *Sarafova Mogila* suit de près les schémas et les éléments que nous avons mentionnés dans nos descriptions des décors des autres monuments (au sujet de ce monument voir Kitov, 2005c, p. 17 ; 2008, p. 101-104). En effet, la décoration du monument *Sarafova Mogila* est composée de bandes horizontales de différentes hauteurs, dont certaines sont représentées en relief, et de lignes verticales qui délimitent des espaces rectangulaires en bas-relief. Cependant, à la différence des deux monuments dont nous avons déjà décrit le décor, celle du monument *Sarafova Mogila* débute dès ce qui a été désigné par « corridor » de la construction – deux murs latéraux de pierre (le reste du monument ayant été érigé en briques cuites) qui supportaient une couverture en bois recouverte de tuiles. Les murs latéraux du corridor et la façade sont parcourus de bandes horizontales de différentes couleurs et hauteur, interrompues seulement par la baie de l'entrée principale – de la forme d'une voûte en parabole tronquée, obtenue par l'encorbellement des briques des assises de la façade, dont les extrémités ont été moulées obliquement afin d'obtenir la forme parabolique de la baie. Le schéma décoratif débute par un socle de pierre de couleur foncée, coupé seulement par le seuil de l'entrée principale, immédiatement suivi d'une large bande de couleur ocre pâle, suivie d'une bande relativement étroite, en relief, colorée en ocre-jaune, située à près de 1/3 de la hauteur de l'entrée principale ou de celle du corridor lui-même (dont la hauteur maximale conservée coïncide approximativement avec celle de l'entrée). La bande en relief est suivie, dans le schéma décoratif du corridor, d'une bande rouge de la hauteur de la bande ocre pâle, dont la couleur est comparable au « rouge Pompéi » du monument de Kazanlŭk. La bande rouge s'arrête à près de 2/3 de la hauteur du corridor et la décoration est poursuivie par une bande ocre pâle, de la même couleur que la première bande large, qui est interrompue non loin après sa limite commune avec la bande rouge, d'une bande très étroite qui parcourt également les deux murs latéraux et la façade.

L'antichambre du monument est décorée de façon très similaire au schéma décoratif du corridor, en bandes horizontales, de différentes couleurs et de différentes dimensions, qui parcourent ses murs d'un bout à l'autre. Par contre, le schéma chromatique de cette pièce ne reprend pas celui du corridor. La première bande large, peinte au-dessus du socle couvert, dans ce cas, d'enduit rouge, est, cette fois, colorée en noir. Malgré la décoloration des parois du monument, notamment celles du corridor et de l'antichambre, qui présentent les traces

d'infiltration d'eau et de minéraux sur l'enduit et probablement dans celui-ci, il est encore possible de constater à l'œil nu les contours fins de rectangles tracés en blanc sur la large bande noire ; il s'agit, tout comme dans le cas des autres monuments peints déjà décrits ici, de l'imitation d'orthostates. La bande en relief qui la suit est très claire, d'une couleur presque blanche. La seconde entrée, également couverte d'un enduit blanc, comporte, à la différence de la première, un cadre en blocs monolithiques de pierre visibles seulement aux endroits où l'enduit qui les masque s'est effrité. Une entrée atticurge a été imitée par l'enduit blanc – forme qui semble suivre la forme des composantes réelles du cadre de cette baie. La face inférieure et une partie de l'arête inférieure externe du linteau ne comportent pas d'enduit, mais il est fort probable que ceci soit dû à l'effritement de celui-ci à ces endroits et non pas à une omission volontaire. La seconde bande large est d'une couleur jaune, identique à celle de la bande en relief de la décoration du corridor. Elle s'étend peu au-dessus du niveau du linteau de la seconde entrée. Tout l'espace au-dessus – incluant le plafond (en voûte en ogive) – a été peint en ocre pâle. Une ligne relativement étroite de couleur rougeâtre – une bande additionnelle du schéma décoratif de la pièce – parcourt horizontalement tous les murs à une certaine distance au-dessus du linteau de la seconde entrée.

L'enduit coloré de la seconde pièce du monument a été remarquablement bien conservé. Son schéma reprend celui du corridor, à l'exception de trois détails : la bande en saillie, située en hauteur près du milieu de la pièce, a été peinte en noir, il manque la ligne – ou bande étroite – qui parcourt le bas de la dernière bande large du corridor et de celle de l'antichambre et, différence plus marquante, la première bande large comporte un décor en « orthostates » dont les refends (ou « anathyroses périmétrales ») ont été peints d'un ton plus foncé que celui du reste de cette bande. Le sol de cette pièce comportait également un enduit dans lequel les pieds de deux vases lourds, déposés dans un des angles de la chambre, auraient laissé des empreintes circulaires.

Malgré son état très fragmentaire, suffisamment de morceaux de l'enduit coloré qui couvrait presque tout l'intérieur du monument de Mŭglij étaient récupérés ou tenaient encore sur place pour permettre la reconstitution du schéma décoratif de cette construction (Getov, 1988 ; Barbet et Valeva, 2001 ; voir aussi fig. 79). Une des particularités du décor de ce monument est qu'il débute dès son long passage érigé en moellons – structure qui restait le plus souvent sans enduit ou, lorsqu'elle en comportait un, celui-ci était simple (par exemple, l'enduit de terre du

passage de *Kesteleva Mogila*). Une autre de ses particularités est que le fond de l'enduit de chaux coloré est en enduit de terre – base qui s'est avérée inadéquate et qui aurait contribué à la détérioration du décor du monument (Getov, 1988, p. 20-21).

Les parois des murs du corridor du monument de Mŭglij ont non seulement été couverts d'enduit, mais celui-ci a, de plus, été coloré et comporte des éléments décoratifs en peinture et en relief bas-relief (des refends). Le schéma décoratif du corridor débute par une « plinthe » (Barbet et Valeva, 2001, p. 233 ; Getov, 1988, p. 21 spécifie qu'il s'agit d'une bande en relief qu'il désigne par « plinthe » seulement entre parenthèses) peinte en rouge, haute de 0,18 m, qui est suivie d'« orthostates » également rouges, démarquées horizontalement par des refends dont la hauteur n'a pas pu être restituée. Le bandeau d'« orthostates » aurait été suivi d'un enchaînement de bandes en noir, en jaune et, en fin, en blanc, séparées par des refends horizontaux. Des moellons (plaquettes) peints en rouge indiquaient que la façade du passage (les bouts des murs de sa deuxième extension vers l'avant) était peinte en rouge. La première section du corridor, celle qui était probablement aménagée en même temps que le monument était construit, était également décorée d'un enduit coloré. Une première bande haute de 0,13 m était peinte en rose, alors qu'une deuxième, haute de 0,69 m, comportait une imitation d'orthostates en blanc. Ce schéma était suivi d'un bandeau noir haut de 0,13 m, puis d'un autre, haut de 0,86 m, en rouge « pompéien » et, enfin, d'une zone blanche qui aurait été haute de 0,39 m. Ces différentes zones colorées étaient également séparées les unes des autres par des refends horizontaux. Les pilastres appuyés aux murs, trois de chaque côté, étaient colorés suivant le même schéma décoratif. De plus, d'après Getov (1988, p. 21), ils servaient de séparateurs verticaux des « orthostates » de la deuxième bande horizontale. Cette remarque indique qu'il ne s'agit pas dans le cas de ce monument d'imitations d'orthostates identiques à celles des monuments de Kazanlŭk, d'Alexandrovo et *Sarafova Mogila*, mais d'une zone rouge séparée des autres bandes par des refends horizontaux. Cependant, l'absence de refends verticaux dans cette zone, dans cette partie du passage, peut être adéquatement expliquée par la présence des pilastres. Nous pouvons seulement nous demander pourquoi, si ces derniers reprenaient le schéma décoratif des murs auxquels ils étaient adossés, les refends verticaux n'étaient pas représentés sur ces pilastres. Une réponse possible est que l'esthétique de la décoration en aurait été affectée et que l'imitation d'orthostates n'aurait pas été convainquant. Il n'en demeure pas moins que la présence des

pilastres décorés de bandes colorées – élément unique en ce qui a trait aux monuments thraces sous tumulus – semble perturber plutôt que compléter le schéma décoratif de ce secteur du monument, à moins qu'on n'ait pas vraiment cherché à y représenter des orthostates, comme on a fait dans l'extension du corridor (contre Getov, 1988, p. 21).

Suite à la décoration multicolore du passage, celle de l'antichambre surprend par sa sobriété. Cette pièce aurait été entièrement peinte en blanc, à l'exception du sol qui aurait été couvert d'enduit rose.

Le schéma décoratif de la seconde pièce reprend, d'après Getov (1988, p. 21) celui, « traditionnel », du monument de Kazanlūk (les autres monuments peints – Alexandrovo, *Sarafova Mogila* – n'étaient pas encore découverts lorsque le monument de Mŭglij fut publié). Il est composé d'un « socle d'orthostates, d'un mur (porteur) en rouge pompéien et d'une frise » (Getov, 1988, p. 22). Cette description succincte rend peu de justice à un des décors peints les plus raffinés qu'on ait découvert en territoire thrace. Le schéma décoratif de cette pièce est composé, en fait, d'un socle, haut de 0,18 m, en saillie et peint en rose, d'une zone haute de 0,61 m, décorée d'« orthostates » blanches, trois sur chacun des deux murs latéraux de la pièce, délimitées par des refends verticaux bordés, peints en rose et larges de 0,06 m. Cette zone est suivie d'une bande blanche de la même hauteur que le socle et également en saillie. D'après Barbet et Valeva (2001, p. 234, figs. 2, 3 et Pl. XLV-2), cette bande aurait été décorée de scènes de courses de chars (dont une des figures peintes semble avoir été représentée avec une [des] aile[s]). La zone au-dessus de la seconde bande en saillie, d'une hauteur inconnue (seuls des fragments étaient conservés dans les angles des murs, près de l'entrée et au-dessus du lit de briques cuites), dont la hauteur maximale possible a été fixée à 1,30 m, était peinte en rouge « pompéien » (Getov, 1988, p. 22). Cette zone était suivie d'une troisième bande en saillie, haute de 0,15 m, dont la couleur n'a pas été rapportée et, finalement, l'« élément de base de la décoration » (Getov, 1988, p. 23) de cette pièce – une frise de hauteur minimale de 0,51 m, composée de palmettes rouges et d'amphores noires sur fond blanc (voir Getov, 1988, illustration des pages 24-25 ; Barbet et Valeva, 2001, Pl. XLV-2). Des chars blancs sur fond rouge ont été représentés sur les amphores de la frise. Tout comme les figures conduisant les chars de la bande en saillie, celles représentées sur les amphores de la frise semblent également être ailées.

Finalement, un arc et des flèches fourrés dans un carquois blanc décoré de motifs noirs et gris et de bandeaux, couvert d'« une cape » (Getov, 1988, p. 27) ou d'un « bonnet phrygien » (Barnet et Valeva, 2001, p. 235) ont été peints dans la lunette du mur de l'entrée. L'enduit qui couvrait le reste de ce mur n'a pas été conservé, mais sa restitution (Barnet et Valeva, 2001, p. 235, Pl. XLVI-4) lui attribue le même schéma décoratif que celui qui a pu être restitué en ce qui a trait aux autres murs, outre la frise décorée de palmettes et d'amphores (qui aurait été remplacée, sur ce mur, par le carquois et la cape/bonnet phrygien).

Les parois internes du monument de Mŭglij étaient couvertes d'un enduit composé de « chaux avec, en addition, du sable (...) recouverte de stuc » (Čičikova, 1969, p. 51). En ce qui a trait au stuc, il s'agit probablement d'une seconde couche de chaux mélangée à de la poussière de marbre (voir Ginouvès et Martin, 1985, p. 50) ; la même description a été employée en rapport avec l'enduit du monument de *Rošava Mogila* qui était coloré en rouge (Paunov, 2002, p. 83), suggérant que le terme « stuc » est employé par les chercheurs bulgares pour désigner la fine couche de chaux et de poussière de marbre. Ce fait est indiqué notamment par la présence de coloration et de motifs décoratifs peints sur l'enduit – probablement une fresque, comme indiqué par les tracés encore visibles, appliquées sur l'enduit humide. L'état très fragmenté de la décoration (Čičikova, 1969, fig. 10) a permis de reconstituer une bande de perles et de pirouettes aux contours bleu foncé sur un fond bleu foncé et rouge, peinte à 0,75 m du niveau du sol et haute de 0,025 m, suivie d'une bande large de 0,065 m représentant des palmettes et des volutes peintes en rouge.

Le monument à couverture en caissons superposés de Philipovo (Botušarova et Kolarova, 1961 ; voir aussi fig. 49) comportait également les vestiges d'une décoration – des fragments d'enduits colorés conservés notamment sur les murs de la pièce de plan carré. Le schéma décoratif restitué est similaire à ceux déjà observés dans les autres monuments comportant des peintures murales : il s'agit de trois zones, ou bandes, horizontales de couleurs différentes, dont une première, haute de 0,50 m (comprenant un socle en saillie), colorée en noir, suivie d'une zone en rouge « pompéien » et d'une dernière zone, débutant à la « corniche » et couvrant les caissons superposés, peinte en blanc (Botušarova et Kolarova, 1961, p. 287). Le sol de l'antichambre de ce monument était enduit de chaux blanche, alors que celle couvrant le sol de la pièce carrée était peinte en blanc autour de l'entrée et en rouge vers l'intérieur et le fond de la pièce. Ce second

enduit était composé de deux couches – une inférieure, avec inclusions de sable, et une supérieure, lisse et contenant de la poussière de marbre. L’endroit du mur faisant face à l’entrée de cette pièce, où le lit de pierre était adossé, n’avait pas été enduit.

La façade de ce monument comportait également les traces d’un enduit blanc-jaunâtre lors de sa découverte (Botušarova et Kolarova, 1961, p. 283). Ces traces étaient visibles tant sur les murs flanquant l’entrée principale que sur le massif fronton monolithique. Les piédroits de cette même entrée étaient couverts d’un enduit de chaux et de stuc (chaux et poussière de marbre) qui présentait une surface très lisse.

Nous retrouvons sur les murs de la pièce fermée du monument *Helvetsia* une décoration similaire aux « orthostates » en bas-relief qui couvrait la partie inférieure de la pièce circulaire du monument de Kazanlük, mais, d’après le découvreur du monument, entièrement exécutée en chaux (Kitov, 2008b, p. 113-115). À la différence de ce dernier monument, celui du tumulus *Helvetsia* est entièrement décoré d’imitations d’appareils en chaux. Celle de l’antichambre ouverte, conservée sur les deux tiers de sa hauteur, est composée de cinq bandes horizontales de hauteurs différentes : deux bandes étroites et en saillie, l’une un peu sous le niveau du centre de l’entrée, la seconde sous le niveau du linteau de cette dernière, divisent le pan du mur en trois larges bandes planes. Le cadre atticurge de l’entrée est également entièrement couvert de chaux, donnant l’impression d’un faux cadre. La pièce fermée, quant à elle, est entièrement décorée d’une imitation de grande qualité d’un appareil pseudo-isodome : trois « assises » étroites alternent avec deux assises plus de deux fois plus larges. Le positionnement des assises étroites semble coïncider avec celui des bandes étroites exécutées en relief sur les parois de l’antichambre ouverte. Contrairement aux bandes unies qui décorent les murs de cette dernière, chaque « assise » étroite de la pièce fermée est divisée, par d’étroits refends, en trois rectangles de taille identique, alors que les « assises » larges sont composées, chacune, de deux rectangles de taille identique également séparés par d’étroits refends. Seul le mur dans lequel a été aménagée l’entrée de la pièce ne comporte aucune division verticale, probablement à cause de l’espace restreint disponible de chaque côté de la baie.

Le lit de pierre adossé au mur de fond de la pièce fermée, face à l’entrée, a également été entièrement recouvert de chaux, mais contrairement aux murs du monument, son enduit ne présente aucun élément décoratif additionnel. La même observation est valide en ce qui a trait aux

composantes du cadre de l'entrée de la pièce, qui sont entièrement recouvertes d'une couche de chaux d'épaisseur égale, sans aucun relief, qui rend leur identification individuelle impossible. L'enduit semble s'arrêter au socle qui parcourt tous les murs du monument – ceux de sa façade, de l'antichambre ouverte et de la pièce fermée – et ne semble pas avoir couvert le sol. Les « bancs » installés dans la pièce fermée – un large bloc monolithique longeant un des murs latéraux entre le lit et l'entrée et deux blocs de pierre adossés au mur opposé, sur lesquels un battant de porte de pierre aurait été couché (mais qui a été déplacé depuis la découverte du monument) – n'ont pas été couverts de chaux.

À notre connaissance, aucune analyse détaillée, voire superficielle, n'a été effectuée dans le but d'établir la composition de l'enduit qui couvre le monument *Helvetsia* en entier encore aujourd'hui, à l'exception de quelques secteurs au niveau du sommet de la couverture en voûte dièdre tronquée de l'antichambre ouverte et de la pièce fermée. Kitov (2008b, p. 113) désigne cet enduit par « chaux » et malgré le manque de données plus détaillées, nous sommes obligés d'accepter cette identification. L'aspect brillant de la surface de cet enduit suggère qu'il comporte de la poussière de marbre.

Le monument *Šoušmanets* ne comporte pas de schéma décoratif appliqué, mais son intérieur semble avoir été entièrement couvert de chaux contenant de la poussière de marbre (voir Kitov, 2008b, p. 122-129). Cet enduit, comportant « deux ou trois couches » (Kitov, 2005b, p. 21), est aujourd'hui le mieux conservé sur la colonne aménagée au centre de la pièce circulaire, mais des traces d'enduit sur la face intérieure de la couverture en fausse voûte en berceau de l'antichambre ouverte, ainsi que sur les faces externes des battants de la porte qui était probablement installée dans l'entrée du monument, suggèrent que l'ensemble de la construction, outre son passage en moellons, avait été couvert de chaux.

Tout comme les monuments *Helvetsia* et *Šoušmanets*, le monument de Vetren (ou Septemvri)<sup>126</sup> était entièrement enduit de chaux blanche comportant de la poussière de marbre.

---

<sup>126</sup> Kitov (2003b, p. 21) mentionne deux monuments dans la région, un près de Vetren et un près de l'emporion Pistiros. Il donne en référence les publications de Venedikov (1946) et de Domaratski (1995). Il s'agit, en fait, d'un

Cet enduit est encore très bien conservé sur les murs de l'unique pièce fermée de cette construction (malgré les graffiti modernes qui y ont été ajoutés depuis la découverte du monument et son abandon par les chercheurs et par les autorités), alors que des traces d'enduit sont également encore visibles sur la façade (ou antichambre ouverte), à l'exception des bouts des murs de celle-ci (erronément désignés par « antes », voir Ruseva, 1990, p. 111 et n. 7).

Les parois d'une tombe « construite », creusée (probablement en partie) dans la roche, découverte dans une nécropole tumulaire située près du village de Černozem (municipalité de Kaloyanovo, département de Plovdiv, Bulgarie centrale) et datée du VII<sup>e</sup> – V<sup>e</sup> s. av. n. è., étaient recouvertes de deux couches de mortier qui présentait une coloration rouge dans le secteur ouest de la sépulture (Kisyov, 2002, p. 54). Une tombe structurellement similaire, érigée en blocs de pierre sans joints et comportant une ciste et une antichambre, a été trouvée dans un autre des tumuli de la même nécropole (Kisyov, 2002, p. 55).<sup>127</sup> Ces murs et son sol étaient couverts de fresques polychromes – pans horizontaux peints en blanc et en rouge et deux autres pans décorés d'un kymation ionique et d'astragales également peints.

La pièce latérale du monument à fausse coupole *Miškova Niva* était entièrement couverte d'un enduit blanc.

Un secteur considérable du mur de la pièce de plan circulaire du monument de Dolno Izvorovo était encore couvert d'un enduit lors de la découverte de cette construction par les

---

même monument. La confusion chez l'archéologue bulgare est probablement due à une erreur dans le plan du monument présenté par Venedikov (1946, fig. 93), sur lequel le cadre de l'entrée est représenté du côté de l'antichambre ouverte, alors que la porte était fixée à l'intérieur de la pièce fermée. L'indice de l'erreur est présent dans la publication de Venedikov, dans laquelle il déclare que le monument était dirigé vers l'est, alors que les dispositifs d'installation de la porte étaient du côté sud de l'entrée. Malgré les imprécisions dans cette restitution des directions, il est clair que la porte ouvrait dans le sens opposé de la direction dans laquelle était orienté le monument. De plus, le nom de la région dans laquelle le monument mentionné par Domaratski a été découvert et le nom du tumulus cité par Venedikov coïncident. Ces faits indiquent clairement que les deux monuments mentionnés par Kitov sont, en fait, une même construction.

<sup>127</sup> Dans le cas des deux constructions de Černozem, il n'est pas certain qu'il s'agisse de véritables tombes construites, malgré le vocabulaire employé par Kisyov. D'après les descriptions très succinctes des monuments, il pourrait s'agir de tombes à ciste, dont une comporterait une séparation décrite comme « antichambre ».

fouilleurs, décrit alternativement comme « stuc blanc » ou « enduit de mortier blanc » (Nehrizov et Pürvin, 2011, p. 46, 49).

#### 7.4 ÉLÉMENTS ARCHITECTONQUES (DÉCORATION PLASTIQUE)

Les deux pièces du monument *Četinyova Mogila* (fig. 10) comportent le décor plastique le mieux exécuté de tous les monuments thraces sous tumulus découverts à ce jour. Ce décor n'est pas unique en termes des formes architectoniques qui y sont présentées – des colonnes engagées et un entablement composé d'une architrave et d'une frise doriques –, le monument *Šoušmanets* comporte un décor plastique similaire (voir *infra*), mais en raison du soin avec lequel il a été exécuté et aussi en raison de sa coloration partielle.

Le décor plastique de l'antichambre du monument est plutôt limité à la couverture de cette dernière, mais un autre élément ornemental qui la différencie de la majorité des couvertures des monuments thraces sous tumulus est un élément décoratif additionnel : une « moulure » en talon droit qui parcourt les murs au niveau de l'arête inférieure des blocs de l'assise à partir de laquelle débute l'encorbellement de la couverture.

La décoration architecturale de la pièce de plan circulaire du monument *Četinyova Mogila* est composée d'un ensemble dans le style dorique de dix colonnes semi-engagées et d'une frise qui font le tour de la chambre (fig. 14). La particularité de ce monument ou, plutôt, de sa décoration réside dans le fait que celle-ci est exécutée avec un grand soin. En effet, chaque colonne semi-engagée, taillée en relief dans des blocs intégrés au mur de la pièce, comporte neuf cannelures séparées de l'échine par des annelets, et un abaque, et est également distancée des autres neuf colonnes. La frise, composée de triglyphes et de métopes insérés entre deux cadres horizontaux en relief (une *taenia* et une *via*) et complétés par des *regula* et des *guttae*, présente une saillie par rapport à l'« architrave », ce qui complète symétriquement la saillie du socle qui sert de base (stylobate) à la colonnade engagée. Les *guttae*, les *regula* et la *taenia* ont été sculptés au niveau des arêtes supérieures des blocs composant l'architrave. L'axe des triglyphes est aligné sur l'axe des colonnes et, de plus, deux triglyphes correspondent à chaque entraxe. Cependant, on n'a pas cherché à faire coïncider les joints de l'architrave, ni ceux de la frise, avec l'axe des

colonnes. L'assise posée directement au-dessus de cet entablement est également en saillie et pourrait être qualifiée de corniche. Cependant, elle ne comporte aucun élément décoratif en relief, ni peint.

La décoration de la pièce circulaire de ce monument se démarque de celle des autres monuments qui comportent des éléments architecturaux ornementaux en leur sein également par le fait que cette première porte encore les traces d'une coloration vive. Les chapiteaux des colonnes semi-engagées avaient probablement été peints en bleu et en rouge, alors que ces deux mêmes couleurs sont encore clairement visibles sur les éléments en relief de la frise : les triglyphes ont été peints en bleu clair et en bleu foncé, alors que deux bandes en relief qui délimitent l'arête inférieure et l'arête supérieure de la frise ont été peintes en rouge. Cette riche ornementation a été couronnée par une fausse coupole à degrés (voir *infra*).

La décoration architecturale de la pièce de plan circulaire du monument *Šoušmanets* rappelle celle du monument *Četinyova Mogila* (Kitov, 2003b, p. 22) : elle est composée de sept colonnes doriques semi-engagées, chacune comportant dix cannelures et une échine et un abaque, exécutés en relief sur les faces de blocs faisant partie de la structure du mur de la pièce. Les colonnes sont espacées les unes des autres d'une distance égale, faisant ainsi le tour de la chambre circulaire. Les colonnes sont surplombées d'une « architrave » (Kitov, 2003b, p. 22) – une assise en saillie – qui ne présente aucune décoration en relief, contrairement à la frise du monument *Četinyova Mogila*. Cette « architrave » répond, ici aussi, comme dans le cas de ce dernier monument, à un socle en saillie, moins large et moins haut que celui de la pièce circulaire de *Četinyova Mogila*. L'encorbellement de la couverture en fausse coupole (aux blocs ravalés afin de présenter une face intérieure lisse) de la pièce débute avec l'assise suivant celle en saillie (désignée d'« architrave »). La fausse coupole est décorée d'arceaux qui débutent au-dessus de chaque colonne semi-engagée et dont la saillie diminue progressivement en hauteur pour s'égaliser avec la surface des blocs adjacents au sommet de la fausse coupole.<sup>128</sup>

---

<sup>128</sup> La décoration en relief de la couverture de cette pièce a été décrite comme suit : « [I]es colonnes semi-engagées sont transformées en pilastres qui s'amincissent vers le haut et atteignent 'zéro' à l'extrémité haute de la ceinture. » (Kitov, 2003c, p. 22 : « Полуколоните преминават в пиластри, които изтъняват във височина и достигат „нула“ в горния край на пояса. »).

Tout comme *Četinyova Mogila*, la construction sous tumulus *Šoušmanets* possède des éléments architecturaux qui la différencient de tous les autres monuments thraces. Il s'agit de ses deux colonnes érigées sur l'axe longitudinal du monument, une dans son antichambre ouverte et une au centre de sa pièce circulaire dont nous venons de décrire le décor architectural. La première est composée d'une base de la forme d'un chapiteau dorique renversé posée sur une plinthe carrée, d'un fût lisse et d'un chapiteau profilé, identifié comme représentant un os d'astragale (Dimitrova, 2005a, p. 112 ; Kitov, 2003c, p. 22 ; 2005b, p. 21 ; 2006a, p. 122 ; voir aussi *infra*). La seconde colonne comporte une base rectangulaire, un fût lisse et un chapiteau dorique au-dessus duquel a été insérée une dalle circulaire. L'ensemble, tout comme tout l'intérieur de la pièce circulaire et, probablement, tout le monument, a été couvert de chaux comportant de la poussière de marbre. La colonne de l'antichambre ouverte présente également les traces d'un enduit en chaux.

La structure de la pièce circulaire du monument à fausse coupole de Kirklareli (tombe B) était décorée de douze arceaux en saillie similaires à ceux ornant la fausse coupole du monument *Šoušmanets*, à l'exception du fait que ceux de Kirklareli débutent dès la deuxième assise de la pièce et qu'il ne s'agit pas d'éléments en relief, taillés dans les blocs composant le mur de la pièce, mais d'éléments sculptés en stuc. La couverture de ce monument n'ayant pas été conservée, le développement plastique des arceaux ne peut pas être suivi en hauteur, mais il a été accepté dans la reconstitution de la construction qu'ils s'arrêtaient à l'avant dernière assise de la fausse coupole et que les arceaux se rencontraient dans une rosette (Mansel, 1943, Pl. I).

Tout comme l'antichambre du monument *Četinyova Mogila*, le monument *Nedkova Mogila* est orné d'une « moulure », cette fois en denticules. Celle-ci délimite le début de sa couverture en « poutres transversales » (voir *infra*) et se termine sur les bouts des murs latéraux du monument qui forment également sa façade. Les segments de la « moulure » sur la façade du monument (composée des bouts des murs latéraux) ont été erronément désignés par « chapiteaux d'antes » (les bouts des murs latéraux du monument ayant été tout aussi incorrectement désignés par « antes », voir *infra*).

La pièce désignée de « principale » du monument *Ginina Mogila* a été richement ornée de différents éléments architectoniques en relief. Un socle haut de 0,30 m supporte des orthostates hautes de près de 0,59 m. Sur ces orthostates est placée une corniche qui circonscrit la pièce. Sur

la corniche ont été posées de grandes dalles dressées qui « supportent » la décoration de la pièce composée de dix caryatides hautes de 1,20 m et de cinq colonnes semi-engagées. Sur ces dalles sont posées une architrave, une frise dorique et une corniche. La couverture en voûte en berceau débute à partir de cette deuxième corniche. Deux consoles représentant chacune un aigle tenant un foudre ont également été positionnées aux angles du mur de fond (nord-ouest) de la pièce. En plus de cette ornementation en relief, la lunette nord-ouest de la couverture est décorée d'une fresque représentant un cavalier devant un personnage féminin tenant une couronne de feuilles de lauriers au-dessus de la tête du premier, tous deux étant entourés d'autres personnages de taille moins importante que ces figures centrales.

## 7.5 GRAFFITI ET INCISIONS

Lors de la fouille du monument de Sveštari, les archéologues ont remarqué que l'entrée de la pièce latérale comportait des incisions (Fol, A. et al., 1986, p. 54, fig. 41 ; voir aussi Čičikova, 2012, p. 69). Les lettres H, Δ et A de l'alphabet grec ancien ont été gravées sur le piédroit gauche (sud-ouest) de cette baie, à une distance de 0,235 m et de 0,355 m l'une de l'autre, alors qu'une lettre indéchiffrable (ressemblant à un N inversé) a été incisée sur la face extérieure du linteau (du côté de l'antichambre) et les lettres ΨΨ, Δ et ρ ont été gravées sur sa face inférieure. Le linteau comporte également l'inscription AP et des traits verticaux ont été incisées vers son arête inférieure. Ces inscriptions ont été interprétées comme étant des notes de mesures – 115 (ΨΨ – 50, Δ - 10 et ρ – 5), mais l'hypothèse que les lettres individuelles inscrites sur le piédroit aient pu avoir pour fonction de marquer les assises du mur correspondant à la hauteur de ces dernières a également été émise (Fol, A. et al., 1986, p. 54). À notre connaissance, il s'agit du seul exemple où une telle méthode d'annotation aurait été employée dans le contexte des monuments thraces sous tumulus, du moins sans avoir été masquée. Le fait que ces inscriptions n'ont pas été masquées d'une façon ou d'une autre pourrait indiquer qu'on planifiait de couvrir l'intérieur du monument d'un enduit. Les vestiges de décoration chromatique au niveau des chapiteaux d'ante de l'entrée principale du monument (Fol, A. et al., 1986, p. 46, fig. 35, 36) suggèrent qu'une telle touche de finition était probablement envisagée, mais n'a pas été accomplie.

Le monument de Banovo (Bulgarie du N-E, département de Varna, fin du IV<sup>e</sup> – début du III<sup>e</sup> s. av. n. è., voir Lazarenko, 2006) comporte probablement le nombre le plus important de graffiti contemporains jamais observés sur une construction thrace sous tumulus. Ce qui semblerait être le dessin d'une tête de cheval et d'un animal ou oiseau à deux pattes a été incisé sur un bloc de la deuxième assise du mur nord de la pièce rectangulaire de ce monument, face à l'entrée. Sur un des piédroits monolithiques de cette dernière le fouilleur a discerné deux incisions – une qui représenterait un être humain tenant ce qui ressemblerait à la forme d'un canthare et l'autre, moins clair, représenterait la tête d'un animal. Une seconde figure humaine « en marche vers la droite » et aux bras étendus a été incisée à l'extérieur du monument, sur le pan de mur à l'est de l'entrée.

D'après leurs descriptions, les graffiti de Banovo semblent similaires à ceux découverts sur les piédroits de l'entrée de la pièce principale du monument sous le tumulus *Sašova Mogila* (Kitov, 1996b, 18-19, figs. 16, 17). Il s'agit de nombreuses incisions, principalement des lignes droites, au moyen desquelles ont été représentés des figures humaines interprétées comme des guerriers. Des figures ovales semblent associées à certaines de ces figures. L'archéologue responsable de la découverte a interprété ces « scènes » comme représentant une « danse guerrière ou rituelle, peut-être lié à la cérémonie funéraire » (Kitov, 1996b, p. 19). Le fait que le monument sous *Sašova Mogila* semble avoir été découvert inviolé indique que ces graffiti peuvent, effectivement, être associés avec une certaine assurance à la déposition du défunt dans la pièce principale, sur le lit de pierres, ou, du moins, à l'époque pendant laquelle ce monument aurait été accessible (Kitov, 1996b, p. 18 croit que l'« usure » des graffiti, causée selon lui par frottement, serait une preuve indubitable que le monument a servi longtemps en tant que mausolée). L'exécution de ces graffiti est très schématique (Kitov, 1996b, p. 19) et leur contemporanéité au(x) rite(s) funéraire(s) qui a (ont) eu lieu dans et autour de ce monument ne peut pas être confirmée ; les graffiti auraient pu être incisés par les artisans-travailleurs sur le chantier du monument ou les piédroits pourraient avoir été réutilisés dans la structure de ce dernier, tout comme d'autres blocs de pierre ou éléments architectoniques provenant de ce monument semblent avoir été recyclés (voir la section *Matériaux de construction et structures* du présent chapitre). Sur la base d'une comparaison stylistique avec les scènes illustrées sur un cratère découvert à près de 85 km de l'endroit du monument, Kitov (1996b, p. 19) date les graffiti et,

paradoxalement, la construction sous le tumulus *Sašova Mogila*, de la seconde moitié du III<sup>e</sup> s. av. n. è. (sur le cratère de Doušantsi, daté du IV<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> s. av. n. è. voir Theodossiev, 1991).

Un graffito miniature a également été découvert sur le mur de la pièce circulaire du monument d'Alexandrovo, incisé dans la zone rouge, en face de l'entrée (voir Kitov, 2005d, p. 45 et fig. 6). Il s'agit du profil de la tête d'un homme accompagné d'une inscription en lettres grecques sur deux lignes déchiffrée comme épelant ΚΟΞΙΜΑΚΕΚ ΧΡΗΚΤΟ. L'inscription et le portrait ont été interprétés comme représentant le nom et le visage de l'auteur des fresques couvrant les murs du monument.

Malgré un certain manque de clarté en ce qui a trait aux sujets des graffiti des monuments de Banovo et de *Sašova Mogila*, malgré l'incertitude quant à leur chronologie par rapport au monuments sur lesquels ils ont été incisés et nonobstant leurs thèmes apparemment distincts, nous nous aventurerons ici à suggérer qu'ils peuvent être interprétés à la lumière des pratiques que nous avons notées dans les autres parties de la présente étude comme relevant sinon des croyances des Thraces en ce qui concerne la vie et la mort (une telle interprétation sur une base, en l'occurrence, si mince serait plus que de s'aventurer), du moins des rites que ces peuples semblent avoir effectués à l'endroit des tumuli funéraires et des monuments. Les graffiti du monument de Banovo, illustrant des animaux, des têtes animales ou d'oiseaux, s'accordent bien, en effet, avec les pratiques de sacrifices animaux tant à l'endroit des « simples » tombes tumulaires, qu'à celui des monuments. Quant à lui, le personnage tenant ce qui a été perçu comme un canthare pourrait être vu soit comme représentant les participants au festin funéraire ou commémoratif, soit comme représentant le défunt lui-même (cela revient au même si nous admettons que les Thraces organisaient ces festins dans la croyance que le défunt y participait activement, sinon directement), soit, finalement, un être surnaturel. Si la dernière possibilité est admissible, alors nous suggérerions qu'il doit s'agir très probablement de Dionysos – divinité représentée durant toute l'Antiquité très souvent avec un canthare en main – attribut faisant référence à sa nature bachique.

Les graffiti du monument de *Sašova Mogila* se prêtent moins facilement à des interprétations, à moins qu'on adopte une attitude positiviste, voire crédule, à leur égard (e. g. Kitov, 1996b, p. 18-19). En effet, une des figures ovales, interprétée par le découvreur du monument comme un bouclier, entoure des traits qui ressemblent de près dans leur combinaison à

ceux employés dans la représentation des figures humaines, il ne manquerait que la tête. De plus, il est difficile, voire impossible de distinguer les différentes formes et d'attribuer certains traits à une figure plutôt qu'à une autre. Ainsi, les jambes « dansantes » d'une des figures humaines sur la base desquelles Kitov fonde son interprétation de cette « danse guerrière » ne sont-elles que les traits débordants composant une figure voisine ; en effet, la figure « dansante » semble avoir plutôt les gambes allongées, légèrement courbées, suggérant l'intention de représenter une figure humaine (ou un guerrier) fauchée. Pourrait-il, alors, s'agir d'une tentative de représenter le guerrier (si l'on juge par le mobilier déposé dans la pièce) qui reposait sur le lit de pierre dans ce monument, habillé dans sa cotte de mailles, casque de type thrace (ou thraco-phrygien) sur la tête, bouclier à ses côtés. À en juger par l'état du monument à sa découverte – les assises irrégulières, les blocs de pierre de roche et de couleur différentes, le manque de finition décorative (enduit, peintures), le lit de pierres très rudimentaire, auquel il manque probablement le parement final en dalles de pierre ou en stuc qui lui était destiné, les entrées manquant de portes ou de dispositifs de blocage quelconque, imposant probablement l'installation d'un rideau dans la pièce principale (Kitov, 1996b, p. 12) – nous pourrions également suggérer que les graffiti ont joué le rôle de croquis, d'esquisses, de l'idée qu'avait l'artisan pour la décoration de ce monument – probablement des scènes héroïques à l'image de celles peintes sur les murs des monuments de Kazanlŭk et d'Alexandrovo –, décoration qu'on n'a pas eu le temps d'entamer, pour les mêmes raisons pour lesquelles l'intérieur du monument – sa finition – semble avoir été laissé plus ou moins achevé. Ironiquement, c'est vers une telle interprétation de ces graffiti – comme visant à représenter des scènes « héroïques » – que nous pousserait l'interprétation des scènes représentées sur le cratère de Doušantsi, perçues comme relatant un récit mythologique (Theodossiev, 1991). Si un rapprochement peut être fait entre ce cratère et les graffiti du monument de *Sašova Mogila*, alors ces derniers, tout comme ceux du monument de Banovo, peuvent être conditionnellement perçus comme inspirés des mythes dionysiaques (pour une interprétation similaire des scènes du cratère de Doušantsi voir Theodossiev, 1991, p. 19) et représentant le défunt tant de son vivant que dans sa vie après la mort, suite à son apothéose en tant qu'initié aux mystères dionysiaques, également appelés « orphiques ». Néanmoins, comme nous l'avons souligné, l'état détérioré des graffiti, ainsi que l'identification très conditionnelle des formes représentés, ne permettent pas de tirer des conclusions définitives quant aux thèmes que ces premiers relatent. Une telle conclusion

devrait être basée sur un plus grand nombre d'indices de natures variées – iconographique, littéraire, archéologique, etc. –, indices que nous continuerons à réunir dans les parties suivantes de cette étude.

## 7.6 DÉCORATION DES ENTRÉES ET DES PORTES

Les entrées de certains monuments thraces comportent un décor. Celle-ci est souvent limitée aux entrées principales et s'exprime par des piédroits décorés de chambranles à cru et par des linteaux à lancis – le style probablement le plus répandu en Méditerranée de l'est durant l'époque classique et hellénistique. Parfois les entrées sont décorées de chambranles continus à une ou à plusieurs fascies comportant des motifs décoratifs, d'un couronnement en frise et, très rarement, de « frontons » taillés en bas-relief au-dessus du linteau. Dans le cas de certaines entrées, les traces de pigments étaient encore visibles lors de leur découverte, indiquant que la décoration plastique de ces entrées était jadis augmentée de différents pigments.

Les entrées aménagées dans les façades et, parfois, celles des pièces principales de certains monuments comportent des éléments décoratifs imitant des pilastres comportant des chapiteaux plus ou moins ornés et, quelques fois, des bases également profilées (*Četinyova Mogila*, *Griffons*, *Šoušmanets*, *Sveštari*, *Sboryanovo* – monument du tumulus № 13, *Nedkova Mogila*). Ces pilastres ont été erronément désignés par « antes » (notamment dans le cas du monument de *Sveštari*) – imprécision terminologique qui n'a pas eu d'implications néfastes majeures en raison de son accord avec l'interprétation du symbolisme de ces pilastres : en tant qu'imitation des antes des temples antiques (Bazaïtova, 2001, p. 108); nous pourrions même déduire que cette imprécision a été causée par la perception implicite de la part des chercheurs de ce lien. Néanmoins, dans certains cas, la confusion a été accentuée par les tentatives d'éclaircir, ou d'établir, un vocabulaire technique employé par certains chercheurs. Un de ces cas ironiques est l'identification des murs latéraux de l'antichambre ouverte du monument de *Vetren* (voir fig. 77) comme des « antes » par l'architecte Ruseva (1990, p. 111 et n. 7) sur la base d'une définition stipulant que ce terme désignerait simplement les extrémités de murs en saillie (l'exigence de la définition donnée par Ruseva elle-même stipulant que les saillies doivent comporter des

chapiteaux afin d'être désignées par « antes » a été paradoxalement ignorée par l'architecte bulgare). Une définition similaire semble avoir été implicitement suivie dans la désignation par « antes » et par « pilastres » des bouts des murs latéraux du monument *Nedkova Mogila* par l'archéologue Dimitrova (2005, p. 187 et suiv.), désignation imposée par le « chapiteau » que cette dernière identifie sur ces « antes » et qui se transforme en « corniche » à l'intérieur du monument, alors qu'il ne s'agit, en fait, d'une moulure taillée dans des blocs séparés et donc indépendante des assises des murs du monument qu'elle parcourt sur toute leur longueur.

Dans un seul cas, celui du monument *Četinyova Mogila*, l'emploi du terme « ante(s) » pour désigner les pilastres taillés aux extrémités du mur de la façade de cette construction est-il approprié; et même dans ce cas ce terme devrait être utilisé conditionnellement, en précisant que ces antes se détachent à peine du pan du mur de la façade et que ce qui leur donne un volume, ce sont leurs bases soigneusement moulurées (le haut de toute la façade de ce monument ayant été détruit, il nous est impossible de commenter l'aspect que ces antes avaient en hauteur). En ce qui a trait aux pilastres qui encadrent les entrées de certains des autres monuments, ceux-ci sont soit virtuels – composés des bouts des murs flanquant l'ouverture de l'entrée, sans présenter de saillie quelconque devant ou derrière celle-ci, dont l'unique élément qui suggère l'imitation d'un pilastre ou d'une ante est le chapiteau (dans le cas de l'entrée de la seconde pièce du monument sous le tumulus № 13 de Sboryanovo) –, soit composant, en fait, les piédroits de l'entrée (entrée principale du monument de Sveštari), soit encadrant celle-ci de si près, qu'ils pourraient être considérés comme un dédoublement des piédroits de l'entrée (*Griffons, Šoušmanets*).

Nos remarques ne visent pas à remettre en question l'interprétation des pilastres qui décorent les façades de ces monuments thraces sous tumulus. En effet, nous sommes conscients qu'il peut y avoir un certain écart entre la réalité que les artisans anciens essayaient d'imiter et le résultat obtenu, voire recherché. Quant à cette réalité copiée par ces artisans dans le cas des pilastres des monuments thraces, nous nous rangeons avec les chercheurs qui l'identifient dans les façades des bâtiments antiques monumentaux.

### 7.6.1 Décoration des portes

Les caissons des deux battants de la porte du monument *Helvetsia* comportent une coloration. Ceux du battant droit (est) avaient été colorés en rouge, alors que ceux du battant gauche (ouest) semblent avoir été colorés d'une teinte foncée, probablement noire. D'après Kitov (2002a, p. 60), ce schéma décoratif symboliserait le « commencement lumineux » lié au lever du Soleil (battant est) et la « fin sombre et la mort » liée au coucher du Soleil (battant ouest). Malheureusement, malgré l'emploi relativement répétitif de ces deux teintes dans la décoration des monuments thraces sous tumulus (Kitov, 2002a, p. 60), cette interprétation est tout à fait circonstancielle et ne peut pas être validée. Par exemple, il n'a pas été établi avec un degré de certitude quelconque que les peuples thraces percevaient la mort comme une « fin sombre », ni que les directions du lever et du coucher du Soleil aient joué un rôle prépondérant dans les croyances et dans les pratiques funéraires de ces peuples. Alors que la majorité des monuments découverts à ce jour semblent être approximativement « orientés » vers le sud-sud-est et qu'un lien a été proposé entre cette orientation et le Soleil (voir *supra*), ce lien n'a pas été démontré de façon convaincante, étant donné que les cas qui s'écartent de la tendance générale n'ont pas été expliqués et que l'orientation de très peu de monuments semble coïncider avec une position particulière du Soleil.

Il est admis que les portes de pierre imitaient leurs homologues en bois (en ce qui a trait aux portes des monuments macédoniens, voir entre autres Gossel, 1980, p. 54-55 ; l'idée a été reprise pour ce qui est des portes des monuments thraces) ; ce fait est attesté notamment par le décor en relief que présentent certaines de ces premières – les imitations d'appliques en forme de disques et, plus rarement, les imitations de têtes de clous décoratives. Peu d'exemples de ce type de décor ont été découverts en territoire thrace, nous n'en connaissons que deux : ceux de la porte de la pièce circulaire du monument *Golyama Kosmatka* et le fragment de porte de pierre d'Izrev (Bulgarie du nord), interprété, sans preuves, en tant que provenant d'un monument sous tumulus. Ce second exemple est très incomplet et ne permet qu'une reconstitution conditionnelle de l'aspect d'ensemble de la porte ; il présente néanmoins les éléments de base du type – un cadre en relief et des imitations d'appliques et de têtes de clous également en relief. Il faut noter cependant, qu'en plus de son état très fragmentaire, la « porte » d'Izrev ne provient pas d'un

contexte funéraire établi, ce qui nous laisse avec un seul exemplaire complètement reconstitué de porte en pierre imitant une porte de bois dont le contexte sinon funéraire, du moins tumulaire et monumental, est certain – celui de la porte aux deux battants en marbre du monument *Golyama Kosmatka*.

Dans son article, dont l'objectif initial<sup>129</sup> est la différenciation des types de portes découvertes dans le contexte des monuments thraces sous tumulus, Stoyanova (2002, p. 540) différencie les portes découvertes dans les monuments thraces, telles que reconstituées, et les portes en pierre découvertes en Grèce et en Macédoine (notamment dans le contexte des monuments funéraires de ces deux régions) surtout par le manque sur les battants des dernières de cadres verticaux externes. Cette « très claire différenciation » entre les portes des monuments thraces et les portes en pierre gréco-macédoniennes permet à Stoyanova d'établir qu'il s'agit de types différents de portes (ou, plus précisément, de décoration de portes) entre les deux régions – la Thrace d'un côté et le monde gréco-macédonien de l'autre. Elle établit, de plus, sur la base d'exemples concrets (Stoyanova, 2002, p. 540 et Tabls. III et IV), que les schémas décoratifs des portes découvertes dans les monuments thraces « sont connus uniquement en Asie Mineure ». Elle conclut en stipulant que ce fait est « une preuve convaincante que ces portes sont, en Thrace, le produit d'idées architecturales micrasiatiques, sinon directement d'architectes venus de l'Asie Mineure » ou formés dans les ateliers micrasiatiques, ou, à la limite, le produit d'une médiation entre cette région et la Thrace, effectuée par « des écoles d'architecture liées aux traditions micrasiatiques, œuvrant dans les colonies grecques du littoral thrace » (Stoyanova, 2002, p. 540).

Peu d'attention a été accordée dans les publications portant sur les monuments thraces sous tumulus aux dalles non-pivotantes qui bloquaient certaines entrées. Pourtant, celles-ci portent souvent les traces de décorations en relief qui, tout comme les décors des portes

---

<sup>129</sup> En plus de décrire les portes en question, Stoyanova (2002, p. 542) arrive, sur la base de références à des publications « récentes » et de très peu d'analyse critique ou d'argumentation, à confirmer l'identité des constructeurs des monuments en question – il s'agirait des ateliers architecturaux grecs des colonies du littoral ouest de la Mer Noire (pour cette identification, Stoyanova se base exclusivement sur des références aux conclusions d'autres chercheurs qui ont examiné surtout les ordres architecturaux des monuments thraces, et non pas sur une analyse poussée des portes en pierre qui sont l'objet de son article).

pivotantes en pierre ou en métal, semblent imiter les différents éléments de véritables portes pivotantes en bois. Certes, les exemples ne sont pas nombreux : seule la dalle bloquant l'entrée principale du monument de Naip (ou Tekirdag) comporte un décor très similaire aux ornements en relief des portes pivotantes en pierre, alors que, d'après le témoignage de Kitov (1979, p. 5) les dalles du monument *Zhaba Mogila* auraient été décorées de façon similaire. Cependant, malgré la taille à première vue insignifiante de cet échantillon de données, ignorer ces exemples équivaut à attribuer une importance injustifiée à la façon dont les dispositifs de blocage des portes des monuments thraces étaient agencés aux entrées de ces derniers et différencier intuitivement, sans argumentation, entre « dalles » et « portes », risquant de manquer la signification que ces dispositifs avaient dans le contexte des constructions en question.

En ce qui a trait aux dalles qui bloquaient les entrées de certains monuments sous tumulus, leur décoration en relief – bandes et boutons – indique clairement qu'on leur attribuait la même signification qu'on attribuait aux portes pivotantes comportant les mêmes éléments décoratifs. Malgré le peu de données disponibles concernant les dalles décorées et le peu d'exemples accumulés, leur emploi dans deux monuments – *Zhaba Mogila* et Naip – relativement très éloignés l'un de l'autre, mais chronologiquement contemporains, entre eux et aux autres monuments dans lesquels des portes pivotantes ont été découvertes, indique que la signification qui avait été attachée à ces dispositifs était similaire, voire identique.

## 8. MEUBLES ET AUTRES INSTALLATIONS

### 8.1 INTRODUCTION

Les meubles – lits, sièges, repose-pieds, tables – sont parmi le peu de vestiges provenant des monuments thraces sous tumulus qui ont échappé en partie aux attaques des fouilleurs clandestins, anciens tant que modernes, et qui nous soient parvenus relativement bien conservés et en nombre suffisamment grand pour être étudiés en détails. Dans ces circonstances, il est paradoxal qu'aucune analyse exhaustive ne porte sur ce sujet. Pourtant, comme nous l'établirons dans ce chapitre, cet élément de l'ensemble composé par les différents aspects des monuments thraces – leur architecture, leur mobilier, les vestiges des pratiques qui y ont eu lieu, etc. – mérite toute l'attention du chercheur, surtout lorsque l'identité de ces monuments fait l'objet de sa recherche.

Certains monuments thraces sous tumulus présentent des indices d'avoir comporté des meubles en matériaux périssables, alors que d'autres comportent ce qui semble être des imitations en pierre de tels meubles. Le type de meuble le plus répandu dans ce contexte est le lit, suivi du repose-pied qui lui est souvent associé, puis des canapés ou sièges et, finalement, de ce qui a été identifié comme étant des « bancs » ou des « tables ». Concernant ces dernières, un seul parmi les meubles découverts dans les monuments thraces sous tumulus peut être indéniablement désigné par « table » – la table de pierre du monument *Naip* (ou Tekirdag) – alors que dans les autres cas de « bancs » ou de « tables », la fonction ou l'identification de ceux-ci peut être remise en cause.

Les meubles sont habituellement représentés en relief (bas-relief ou, rarement, haut-relief), sur un support composé d'un ou de plusieurs blocs ou de larges dalles de pierre, ou, plus souvent, dans une combinaison des deux. Ils composent rarement des ensembles, l'aménagement le plus courant étant le lit solitaire, mais lorsque tel est le cas, ces premiers peuvent être très complets – l'ensemble d'un lit, un repose-pied, une table et deux sièges du monument *Naip* –, mais dans la majorité des cas il s'agit simplement d'un lit avec un repose-pied en ronde-bosse ou taillé en

relief dans ce dernier. Alors que d'habitude les lits sont solitaires, les ensembles de deux ou trois lits ont également été enregistrés.

Les meubles (ou imitations de meubles) découverts dans les monuments thraces ont été désignés par les termes habituels pour cette catégorie d'objets – « lit », « chaise », « tabouret », « repose-pied » –, mais le fait que les chercheurs s'entendent sur l'identité des représentations n'exclut pas la controverse en ce qui a trait à l'établissement de la fonction de ces dernières. En effet, des arguments ont été avancés contre l'identification de ces meubles, notamment des lits, avec leurs correspondants habituels ; ces arguments ont été proposés en appui à l'hypothèse qu'il s'agirait non pas de « lits funéraires » - expression généralement employée pour désigner les lits découverts dans les monuments thraces –, mais de « lits rituels » (Kitov, 2005d, p. 93 ; *et passim*), le sens accordé à cette dernière expression relevant plutôt des cultes et mystères antiques que des pratiques funéraires.

Dans ce chapitre de notre étude, nous chercherons à éclaircir la fonction des meubles (authentiques ou représentés) découverts dans les monuments thraces sous tumulus. S'agit-il d'objets qui devaient apporter du confort au défunt et l'accompagner dans l'au-delà, ou devrait-il être plutôt question d'objets qui avaient un rôle à jouer dans des rites et mystères dont la nature n'était pas si étroitement liée aux pratiques composant les funérailles ? Avec l'objectif d'identifier la fonction des monuments thraces sous tumulus en tête, il est d'importance primordiale que de fournir une réponse à cette question. Afin d'arriver à une telle réponse, nous procéderons en fournissant les descriptions des différentes trouvailles de meubles dans ces monuments puis en analysant ces descriptions, notamment en les comparant à d'autres trouvailles similaires, ainsi qu'aux données concernant les coutumes thraces fournies par les sources iconographiques et littéraires. À notre connaissance, aucune systématisation des données et des sources concernant ces meubles n'a été faite à ce jour, ce qui accorde une importance particulière à ce chapitre tant du point de vue du sujet de notre recherche, que de celui de la thracologie en général.

## 8.2 LES ENSEMBLES DE « MEUBLES » DANS LES MONUMENTS THRACES

L'exemple probablement le plus important pour notre propos en raison de son contexte est celui des pieds de lits en bois découverts dans la nécropole tumulaire de Douvanlii<sup>130</sup> (Bulgarie centrale), dans une tombe à ciste datée du V<sup>e</sup> s. av. n. è. (voir Filov, 1933, p. 251-252, figs. 34-38 ; voir aussi Kyrieleis, 1969, p. 126-129). Quatre pieds de lit tournés, en bois, ont été découverts relativement bien conservés dans cette ciste, ce qui a permis la reconstitution du lit duquel ils faisaient partie. Le pied du côté de la tête du lit était plus long que celui à l'autre bout du lit et dépassait en hauteur le cadre du sommier – une large bande horizontale en relief allant d'un des pieds à l'autre –, portant probablement (d'après la reconstitution) un support de tête.

Les lits découverts dans les monuments thraces sous tumulus ont été construits en différents matériaux et prennent des formes relativement diverses. Ils diffèrent notamment au niveau de ce que nous pourrions appeler leur « finition » - la nature et le style de leur « décoration » – mais aussi en ce qui a trait à leur structure.<sup>131</sup> Les lits de pierre sont, généralement, composés d'un noyau de blocs de pierre, souvent taillées, et d'un parement en dalles de pierre comportant une décoration. Parfois le parement est omis et le « noyau » de blocs de pierre est décoré en relief et/ou d'un stuc coloré. D'autres fois, des amas rectangulaires de moellons ont servi de lits rudimentaires sans parement ou décoration. D'autres fois encore, les lits n'ont pas de noyau et ne sont composés que de dalles de pierre arrangées de façon à former un contenant rectangulaire relativement large ; lorsque des indices suggèrent que ces contenants

---

<sup>130</sup> Le nom du village a été transcrit de façons variées dans les différentes publications, selon la langue. En allemand, on rencontre « Duvanlij » (Kyrieleis, 1969, p. 126 ; Steingraber, 1979, p. 83, 141), alors que la version la plus répandue, notamment dans les publications en anglais, est « Duvanli » (Archibald, 1998, p. 63 *et passim*). Contrairement à la transcription allemande, celle préférée par Archibald ne reflète pas la prononciation bulgare, notamment en ce qui a trait au « i » prolongé. Nous avons choisi pour une francisation du nom afin de rendre le plus fidèlement possible sa prononciation.

<sup>131</sup> Nous employons ces termes conditionnellement, entre guillemets, afin de suggérer que nous nous écartons du sens intuitif qui leur est habituellement implicitement donné – celui d'éléments artistiques relevant du domaine des goûts ou d'une tendance de mode.

renfermaient des restes humains, ces derniers peuvent être désignés par le terme « sarcophages ». Quant aux bancs, ils peuvent présenter les mêmes caractéristiques structurelles affichées par les lits et être différenciés de ces derniers uniquement par leurs dimensions – étant, par définition, étroits et longs. Dans la présente étude, cette différenciation, basée sur l’aspect physique des lits et des bancs, n’est que conditionnelle ; ce qui nous importe ici est le(s) rôle(s) que ces installations remplissaient au sein des monuments thraces sous tumulus.

Habituellement, les lits sont aménagés au niveau du sol de la chambre qui les accueille, mais comme le démontrent certains rares cas, ils peuvent également être installés sur une sorte de plateforme formée par de larges dalles de pierre couvrant un secteur de la surface du sol de la pièce. La « finition » des lits trouvés dans les monuments thraces sous tumulus est aussi variée que l’architecture de ces derniers. Parfois, les lits sont relativement rudimentaires et comportent très peu d’éléments « décoratifs », alors que d’autres fois ils ont été soigneusement taillés et décorés de reliefs qui portent encore les traces de décorations chromatiques. En effet, certains lits de pierre comportent des éléments en bas-relief, en haut-relief ou en ronde-bosse, qui pourraient être qualifiés de « décoratifs », notamment des imitations de pieds de lits, de cadres de sommiers (vus de profil) et, à l’occasion, des repose-têtes, tous de formes relativement variées. La façon dont ces éléments ont été rendus – le soin avec lequel ils ont été taillés dans la pierre et le niveau de détails qu’on y a représentés –, diffère grandement d’un exemple à l’autre. Néanmoins, des styles communs peuvent être observés dans l’ensemble des lits de pierre comportant ce type d’éléments « décoratifs ». À notre connaissance, aucune étude d’ensemble de cet élément des lits de pierre découverts dans les monuments thraces n’a été publiée à ce jour, peut être en raison du fait que des vestiges de lits n’ont pas été trouvés dans d’autres contextes archéologiques, ce qui empêcherait le recours à des comparaisons inter-contextuelles. Néanmoins, des lits de pierre comportant des « décors » similaires ont été découverts dans les monuments sous tumulus construits approximativement à la même époque dans les territoires avoisinants (en Grèce du nord, en Turquie et en Italie, voir Richter, 1966 ; Kyrieleis, 1969 ; Staingraber, 1979 ; Sismanidis, 1997 ; Baughan, 2004 ; Andrianou, 2006a ; 2006b), ce qui, en soi, est un argument suffisamment important en faveur de l’examen plus détaillé des lits thraces.

Dans cette partie de notre étude nous présentons les différents types de lits selon le matériau de construction – brique cuite ou blocs de pierre bruts ou taillés – et selon leur

« finition » – le type et le style des « décors » qu'ils comportaient. Nous illustrons notre propos par des exemples concrets, représentatifs des types de lits que nous décrivons.

### 8.2.1 Meubles de pierre

Certains lits de cette catégorie sont composés d'assises de blocs de pierre taillés. Un lit de pierre a été reconstitué à partir des fragments de blocs trouvés sur le sol de la chambre funéraire du monument d'Alexandrovo (fig. 2). Ce lit se trouvait à l'ouest de l'entrée de la pièce, adossé à la section sud de la coupole. Il était composé de trois assises de blocs de pierre d'une hauteur totale de 0,55 m, était long de 1,20 m et sa largeur maximale était de 0,55 m. Les blocs composant la surface horizontale du lit ont été traités en tant qu'ensemble de façon à présenter une surface non-ravalée, comportant une ciselure périmétrale. En d'autres mots, la surface du lit avait été démaigrie jusqu'à une certaine profondeur dans les limites d'un cadre qui faisait son tour. Des fragments de pierre profilés ont également été trouvés parmi les blocs. Ceux-ci comprennent des trous suggérant qu'ils étaient probablement fixés par des goujons aux extrémités du lit et ont, de ce fait, été désignés par « coussins ». Les blocs de pierre composant le parement vertical ouest du lit ont été taillés en arc, de façon à épouser le contour du segment du mur auquel ce dernier est adossé. Les extrémités de la dernière assise de blocs composant le lit ont également été taillés obliquement ce qui a donné une surface de lit plus longue que les assises formant sa base. Des tiges de métal ont été fixées dans le mur de la chambre funéraire, au-dessus du lit ; elles ont été interprétées comme les vestiges de crochets.

Malheureusement, comme dans le cas d'une grande partie des trouvailles associées aux monuments thraces sous tumulus, la construction d'Alexandrovo et le lit qu'elle contenait n'ont pas été décrits suffisamment en détails pour nous permettre de commenter la reconstitution de ce dernier. Nous pouvons seulement observer que la ciselure périmétrale à la surface horizontale de ce lit est relativement large comparativement aux ciselures similaires qui ont été observées sur les surfaces d'autres lits découverts dans les monuments thraces.

Un lit aux composantes monolithiques a été découvert dans le secteur nord de la pièce circulaire du monument du tumulus *Račeva Mogila*, face à l'entrée de la chambre. Il est composé

de deux blocs latéraux en forme de « L », démaigris de façon à servir de supports à une grande dalle de pierre. Lors de la découverte de ce monument, le lit a été trouvé démonté. Un lit quelque peu similaire a été découvert dans le monument *Golyama Arsenalka*, dans la chambre de plan circulaire, face à l'entrée (fig. 19c). Un très grande dalle de pierre rectangulaire, longue de 1,98 m et large de 0,72 m, a été fixée dans les fûtes de deux blocs de pierre hauts entre 0,65 m et 0,75 m, taillés dans la forme de « L » afin de pouvoir supporter la dalle. La face verticale de la dalle comporte une ciselure au-dessus de son arête inférieure qui s'arrête à une certaine distance des extrémités de la dalle, aux endroits où celle-ci touche aux blocs qui la supportent, et qui rappelle le chambranle d'un linteau. Les blocs de pierre qui supportent la dalle comportent des cavités arrondies dans leurs surfaces qui imitent le pied et la tête du lit. Ces blocs présentent aussi des ciselures verticales sur leur parois internes – celles qui se font face ; ces dernières ciselures semblent composer un tout avec la ciselure de la dalle horizontale – une espèce d'anathyrose en pi –, ce qui pourrait indiquer, d'après nous, que ce lit comportait des éléments additionnels qui manquent dans sa reconstitution, telle une dalle qui aurait servi de face verticale. L'espace entre cette dernière et le mur de la chambre funéraire auquel le lit a été adossé a été bloqué par une dalle de pierre de la forme d'un segment de cercle.<sup>132</sup> Deux traits verticaux de peinture rouge sont visibles sur le mur de la chambre funéraire, au-dessus du lit de pierre, chaque trait étant approximativement tracé au-dessus de chacune des deux extrémités du lit.

Le lit découvert dans la pièce circulaire du monument *Mal-Tépé*, adossé au mur face à l'entrée, se différencie des autres lits non seulement par le fait qu'il a été taillé dans un grand bloc de pierre, mais surtout par sa taille inhabituelle. En effet, seule la largeur de 1,12 m de ce lit taillé dans un immense bloc de rhyolithe approche les dimensions de longueur des autres lits thraces, alors que sa longueur de 2,40 m dépasse même la largeur de plusieurs monuments. Sa hauteur de 0,76 m se rapproche de celles des autres exemples de lits thraces. La surface du bloc comporte un cadre semblable à une anathyrose périmétrale à l'intérieur duquel cette première a été démaigrie à une profondeur de 0,11 m. Les deux extrémités supérieures du lit, sur lesquelles passe également

---

<sup>132</sup> Le remplissage entre le lit de pierre et le mur de la chambre funéraire, parfaitement exécuté, rappelle celui du monument de Malko Belovo (voir *infra*, voir aussi Velkov, 1942).

le cadre « d'anathyrose », ont été profilées de façon à imiter une tête de lit et un pied de lit arrondis, hauts de 0,10 m lorsque mesurés à partir de l'arête supérieure du bloc ou de 0,21 m lorsque mesurés à partir de la surface démaigrie du lit. Contrairement à la surface du lit, les extrémités représentant la tête et le pied de ce dernier ont été polies, ce qui pourrait indiquer que cette surface a été recouverte ; Filov (1937, p. 24) suggère que cette couverture était de terre, mais un tissu ou un autre type de couverture pourrait également avoir été utilisé à cette fin. Un second bloc de pierre, long de 2,01 m, large de 0,42 m et haut de 0,32 m (moins de la moitié de la hauteur du lit, mais très près de sa longueur) a été aménagé devant le lit. Ce repose-pied, interprété par Filov (1937, p. 25) en tant que banc, comportait une bande décorative en relief divisée composée de deux bandes horizontales en saillie larges de 0,04 m et de 0,06 m disposées à une distance de 0,09 m l'une de l'autre. Une « clôture » composée de barres de fer plates, d'une longueur après reconstitution de 2,11 m et d'une hauteur de 0,29 m, a été trouvée sur le lit (1937, p. 24 et fig. 26); Filov est d'avis que celle-ci était fixée au lit, mais aucun indice de la façon dont cela avait été fait n'a été relevé.

D'autres lits de pierre découverts dans les monuments thraces sous tumulus ressemblent plutôt à des sarcophages. En face de l'entrée de la chambre circulaire du monument de Malko Belovo, adossée au mur, a été trouvée une bière composée de quatre grandes dalles de syénite. La bière est longue de 1,80 m et large de 0,75 m. Les dalles qui la composent sont profondes de 0,15 m à 0,20 m. La dalle faisant face à l'entrée a été moulurée. Les faces des dalles à l'intérieur de la bière n'ont pas été ravalées. L'arc entre la bière rectangulaire et le mur circulaire de la chambre funéraire a été rempli de blocs de pierre taillée.

Un type plus particulier de lits de pierre se différencie des autres par le soin qui a été accordé à sa décoration. Les lits pouvant être attribués à cette catégorie comportent sur leur face des imitations en relief d'éléments de meubles, plus particulièrement de véritables lits de l'époque, tels des pieds et des sommiers. De plus, ils présentent souvent des éléments additionnels, ajoutés à leur surface plane, tels des imitations de repose-têtes ou de coussins. Dans la chambre funéraire du monument à coupole de Philipovo ont été trouvés des blocs qui ont été identifiés comme étant les extrémités d'un lit de pierre. Les blocs présentent des pieds de lit en relief sur leurs faces verticales. Une section du dallage préservée près du mur nord-est de la chambre funéraire n'avait pas été revêtue de mortier. Ce fait indique qu'il s'agit très

probablement de l'endroit où était placé le lit dont provenaient les blocs profilés. Une section du mur voisin était également dépourvue d'enduit, indiquant que la tête ou le pied du lit y était appuyé. Les dimensions du lit de pierre ont pu être reconstituées à partir des dimensions de ces sections non revêtues. Il était long de 2,45 m, large de 0,85 m et haut de 0,58 m.

Les vestiges du lit de pierre qui avait été aménagé dans le monument de Philipovo – des fragments de la (ou des) dalle(s) de face – indiquent que celui-ci était décoré de pieds similaires à ceux sculptés en relief sur le lit du monument *Griffons* (fig. 23c). Ce type de lit de pierre a été comparé par Botušarova et Kolarova (1961, p. 295) aux lits de pierre des monuments macédoniens, notamment de Pydna et de Palatitsa. Cependant, des exemplaires de lits de pierre beaucoup plus similaires à celui dont les vestiges ont été trouvés dans le monument de Philipovo, qualifiés de « non-standards », ont également été découverts en Asie Mineure (Baughan, 2004, p. 140, fig. 103). Comme dans le cas de ce dernier, il pourrait s'agir d'imitations de pieds de bois tournés (Botušarova et Kolarova, 1961, p. 289), mais le nombre très limité de bosses – éléments décoratifs présents en quantités relativement grandes sur les imitations de pieds tournés – et le manque de parallèles dans l'iconographie antique nous portent à croire, tout comme dans le cas du lit du monument *Griffons*, qu'il s'agit ici aussi des contours imitant les silhouettes de pieds décorés de volutes. Malheureusement, le manque de documentation graphique des fragments conservés de ce lit (outre une esquisse) ne nous permet pas d'élaborer davantage sur la restitution de son aspect primaire, ni sur le type de pieds qui y étaient taillés en relief.

Les deux lits découverts dans le monument de Sveštari, ou, plus précisément, les imitations de lits taillées en relief sur de grandes dalles de pierre, pourraient également être attribués au type comportant des pieds rectangulaires décorés de volutes (Fol et al., 1989, p. 106, figs. 42, 43, 66, 67). Ils ont été trouvés dans la chambre dite « funéraire » du monument – le premier était situé près du mur nord-ouest, le second près du mur nord-est. Les deux lits sont posés sur des podia de blocs de pierre. Le premier lit est composé d'une rangée de quatre blocs de pierre hauts de 0,50 m dont la face sud était parée d'une dalle à l'arête supérieure arrondie, longue de 1,94 m et haute de 0,77 m. Aux deux extrémités de cette dalle sont sculptés en relief des pieds de lit rectangulaires décorés de volutes. Selon la publication (Fol, A. et al., 1986, p. 106), la décoration des pieds du premier lit serait inachevée. Une plus petite dalle ferme le côté est de ce

même lit. La dalle du côté opposé à la grande dalle de la face sud a été trouvée inclinée vers le mur.

Un second lit, très similaire au premier, était installé à angle droit avec ce dernier, devant le mur nord-est de la même pièce. Sa dalle frontale ne comporte qu'un pied de lit en relief dont le sommet est décoré en relief d'une palmette flanquée de deux volutes, alors que la décoration du reste du pied semblerait être inachevée.

La particularité de la décoration des pieds des lits de ce monument se trouve dans le fait que les volutes dépassent latéralement les limites verticales des pieds – signe d'un style relativement plus tardif dans le développement stylistique des lits antiques, probablement d'époque hellénistique (Richter, 1966, p. 60 et suiv.).<sup>133</sup> Ce type de pieds est rare en ce qui a trait aux lits découverts dans les monuments thraces sous tumulus : seulement un autre exemple nous est connu, celui du lit du monument du tumulus *Naip*.

Le lit en marbre de Proconnèse du monument du tumulus *Naip* (Delemen, 2006, p. 256 et suiv.) est similaire à ceux de Šveštari par la décoration en relief qu'il comporte, notamment par la façon dont les pieds de lit ont été moulurés (voir *infra*). Il comporte une tête de lit et un pied de lit également sculptés dans des blocs de pierre. Les restes d'une crémation d'un être humain ont été trouvés déposés sur la surface du lit formée par une grande dalle de pierre maintenue horizontalement par des dalles verticales placées à ses extrémités et dans lesquelles ont été sculptés en relief les pieds de lit. Ce lit se différencie des autres trouvés dans des monuments thraces non pas par la façon dont il a été exécuté, mais par l'ensemble dont il fait partie. En effet, il a été découvert avec une table et deux tabourets, également en marbre de Proconnèse.

Tout comme les lits du monument de Šveštari, celui du monument de *Naip* comporte des pieds décorés de volutes ; contrairement à ces premiers, les volutes du lit de *Naip* sont moins nombreuses et sont limitées à un seul endroit, près de la base des pieds et ne dépassent pas la largeur des pieds. Ces derniers comportent aussi des chapiteaux, mais ceux-ci ne font pas

---

<sup>133</sup> Cet opinion est partagé par Fol, A. et al. (1986, p. 106), mais outre une référence à Richter, 1966, p. 60 et suivantes (à laquelle nous nous référons aussi en appui à notre constatation au sujet de la position des volutes des pieds de ces lits), les auteurs ne mentionnent pas la (ou les) raison(s) spécifique(s) qui les poussent à adopter une telle datation.

structurellement partie des pieds – ils ont été sculptés séparément, sur les faces latérales des blocs composant la tête et le pied du lit. Ces chapiteaux ont été décorés d'une rosette en leur milieu et d'un couronnement. Les rosettes comportaient des traces de peinture rouge, alors que les couronnements comportaient une décoration en oves peinte en rouge et en noir. La surface horizontale du lit était décorée sur sa face verticale par des « phiales » en bas-relief, dispersées régulièrement sur toute la longueur de cette dernière.

Ce lit se différencie de ceux découverts dans les autres monuments thraces également par la façon dont la tête et le pied du lit ont été rendus. Les blocs de pierre composant ceux-ci ont été démaigris très profondément de sorte à présenter des concavités arrondies présentant des segments d'ellipses vues du haut. Ce type de profillement de ces composantes a été abondamment attesté en ce qui a trait aux lits funéraires découverts en Asie mineure (voir *infra*), mais est rare, voire unique, en ce qui regarde les lits des monuments thraces.

Le lit du monument *Griffons* comporte aussi une décoration en relief imitant les pieds et le cadre de sommier d'un véritable lit. Il a été aménagé dans la pièce de plan circulaire, face à l'entrée, et est composé de deux dalles de pierre massives, l'une posée horizontalement, supportée à ses extrémités par de grands blocs de pierre, alors que l'autre, comportant la décoration en relief, sert de face verticale. La dalle horizontale a été profilée de façon à épouser la paroi arquée du mur auquel le lit est adossé, alors que la dalle verticale a été taillée de façon à imiter des repose-têtes à ces deux extrémités. Le tout a été installé sur une plateforme formée par des dalles de différentes tailles et formes qui couvrent une grande partie du sol de la chambre, sauf un espace rectangulaire devant son entrée (à l'intérieur de la pièce). Devant le lit, sur la plateforme, avait été installé un petit banc de pierre monolithique décoré d'une bande démaigrie, peinte en rouge, et de deux pieds en volutes vues de profil. Il a été suggéré qu'il s'agit « très probablement d'une table » (Kitov, 2003b, p. 18), mais la hauteur du meuble de pierre (moins de la moitié de la hauteur du lit), ainsi que les nombreux parallèles représentés sur les vases à figures rouges et découverts dans les monuments hellénistiques macédoniens et micrasiatiques (voir *infra*) non seulement excluent cette possibilité, mais témoignent du fait qu'il s'agit fort probablement d'un repose-pied.

Les pieds de lit sculptés dans chaque extrémité du lit du monument *Griffons* présentent des similarités et des différences avec ceux découverts à Duvanlii; alors qu'ils semblent imiter des

pieds tournés, leurs tailles sont identiques – le pied de l’extrémité est de la dalle présente une hauteur et une largeur identiques à ceux du pied de l’extrémité ouest de cette dernière (dont le bout a été brisé). De plus, alors que dans les représentations d’époque de véritables lits les pieds à l’une des extrémités du sommier sont habituellement plus hauts que ceux de l’autre, permettant ainsi l’installation d’un support-tête, ceux du lit du monument *Griffons* dépassent en hauteur le cadre du sommier à chacune de ses deux extrémités. Dans le cas d’un lit véritable, ce fait indiquerait qu’on pourrait s’attendre à y voir un support-tête à chaque extrémité du lit (Richter, 1966, fig. 300); nous croyons que le lit de pierre répond à cette attente. En effet, les détails taillés à l’endroit où les pieds de ce lit forment un angle droit avec le dessus de son sommier suggèrent qu’il s’agit d’imitations de coussins ou des profils de repose-têtes (pour un exemple similaire représenté sur un vase à figures rouges voir Richter, 1966, figs. 328, 329, 620). Un dispositif similaire, représenté sur un lit en marbre découvert dans une tombe près d’Érétrie, sur lequel a été sculpté un coussin, indique qu’il pourrait s’agir plutôt de l’imitation d’un repose-tête double (Richter, 1966, image à la page 61).

Ce lit ne comportant aucun détail décoratif à l’endroit des pieds en relief, il est difficile de dire si on avait envisagé de représenter des volutes ou les bosses d’un pied de lit tourné (pour un exemple de formes de pieds de lit similaires, mais interprétées comme imitant des pieds tournés voir Baughan, 2008, p. 70 et suiv.) ; cependant, la forme générale de certains pieds de lits rectangulaires décorés de volutes (Richter, 1966, illustration de la p. 61 ; Roosevelt, 2009, fig. 6.41 pour la reconstitution d’un lit funéraire lydien) ou sans décoration (Baughan, 2004, p. 140 et figs. 103, 106, « Corinth » ; voir aussi Roos, 1972, pls. 4, 51 ; Simpson, 2002, pl. 80b) étant très similaire à la forme des pieds représentés sur le lit du monument *Griffons*, nous croyons qu’une telle possibilité – qu’il s’agisse non pas de pieds tournés, mais d’imitations de pieds de lit rectangulaires à volutes – peut être envisagée (Baughan, 2004, p. 140 désigne ce type de pieds de « forme non-standard »). Une telle interprétation de la forme des pieds d’un lit de pierre découvert à Corinthe et daté du IV<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> s. av. n. è. (Richter, 1969, p. 61, fig. 323) a déjà été avancée (Simpson, 2002, p. 311, n. 65), et il se trouve que, outre la forme de leur base, ces pieds, comportant des chapiteaux éoliens aux sommets et des paires de volutes tournées vers l’extérieur en leur base, sont identiques jusqu’au dernier détail aux pieds du lit du monument *Griffons*. Deux lits de marbre trouvés dans une tombe d’Érétrie datée du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. présentent également des

pieds identiques à ceux du lit de Corinthe et à ceux du lit du monument *Griffons*; un des lits d'Érétrie est représenté avec une décoration en chapiteau éolien et volutes tournées vers l'extérieur (voir Vollmoeller, 1901, pl. XIII, cité par Richter, 1969, p. 61). De plus, dans l'iconographie, ce sont précisément les pieds de lit rectangulaires qui comportent de grandes bases, sous le dernier élément décoratif, non pas les pieds tournés (voir notamment les lits peints sur l'amphore attique « bilingue » représentant Héraclès au repos – Simpson, 2002, pl. 79).

La publication très peu détaillée du lit du monument *Griffons* ne nous permet pas de mieux argumenter cette hypothèse, ni de spéculer sur la possibilité que les détails de ce lit, notamment les volutes, étaient peints comme il semble avoir été le cas de la majorité des lits, bancs ou sarcophages de pierre micrasiatiques (pour un exemple micrasiatique d'imitations de pieds de lits entièrement peints sur la dalle de pierre voir Baughan, 2004, fig. 49).

Un élément additionnel, aménagé dans la pièce circulaire du monument *Griffons*, devant le lit de pierre, vient compléter la comparaison entre ce dernier et les lits véritables de la même époque, tels que représentés sur les vases à figures ou par les vestiges. Il s'agit de la plateforme installée devant la dalle de face de ce lit, interprétée par nous en tant que repose-pieds – meuble dont une version relativement longue apparaît très souvent dans les représentations antiques de lits, ainsi que dans les monuments funéraires grecs et hellénistiques. Celui du monument *Griffons* a été exécuté dans une dalle de pierre d'une longueur approchant la moitié de celle du lit et a été adossé fermement à ce dernier. Elle présente une décoration en relief – une bande horizontale en partie peinte en rouge et des pieds courbés, en « pattes de lion schématisées » (Richter, 1966, p. 51) à chacune de ces deux extrémités latérales. Deux exemplaires très similaires, sinon au niveau de la taille, du moins en ce qui a trait à la forme générale, notamment, celle des pieds, ont été découverts devant les lits de pierre de l'hérôon de Calydon, daté du II<sup>e</sup> s. av. n. è. (Richter, 1966, p. 51, fig. 283).

Le lit de pierre découvert dans la pièce circulaire du monument de Dolno Izvorovo (fig. 16), adossé au mur de la pièce, face à son entrée, présente certaines similarités avec le lit découvert dans le monument *Griffons*. À l'image de ce dernier, le lit de Dolno Izvorovo est composé de deux blocs latéraux taillés en forme d'escaliers et d'une large dalle dressée devant ceux-ci. Le remplissage était de blocs de pierre bruts. La forme des blocs latéraux indique qu'ils supportaient une dalle horizontale (le sommier), mais celle-ci n'a pas été retrouvée par les

fouilleurs (Nehrizov et Pürvin, 2011, p. 49). Le profil d'un lit a été taillé dans la surface de la dalle dressée devant les deux blocs latéraux. Le découvreur décrit les pieds de ce lit, dont un seul est visible en entier, l'autre étant caché derrière une dalle de la couverture du sol, comme se terminant au sommet par des ornements stylisés en forme de tulipes et au bas, par des saillies ovales (Nehrizov et Pürvin, 2011, p. 49). Tout comme dans le cas du lit du monument *Griffons*, nous sommes d'avis que ces pieds n'imitent pas des pieds de lit tournés, mais représentent plutôt les silhouettes de pieds rectangulaires, à volutes ou à décoration végétale qui n'a pas été représentée (pour des exemples similaires de pieds de lits lydiens, voir Baughan, 2004, fig. 39). Un autre trait qui rapproche ce lit de celui du monument *Griffons*, et que le découvreur a passé sous silence, est la façon dont les éléments qui pourraient être qualifiés de tête et de pied de lit ont été taillés en marches d'escalier dont l'une, la première sur deux, est très arrondie. Ces éléments, qui se trouvent à côté des sommets des pieds du lit, vers l'intérieur, sont identiques aux mêmes éléments, taillés précisément aux mêmes endroits, du lit du monument *Griffons*.<sup>134</sup>

Un dernier élément très particulier de la décoration de ce lit est la représentation en bas-relief sur la dalle de face, sous le lit en relief, de deux petits meubles, comportant chacun deux pieds courbés vers l'extérieur ; les deux meubles ont été taillés symétriquement des deux côtés de l'axe vertical de la dalle. Nehrizov et Pürvin (2011, p. 49), hésitant dans son identification de ces meubles, exprime l'avis qu'il s'agirait de deux petites tables ou tabourets. Sur le relevé graphique de ces éléments en relief (Nehrizov et Pürvin, 2011, p. 52, ill. 11), les bouts des pieds des meubles ont été représentés courbés vers le haut ; une comparaison avec les photographies de ces meubles (Nehrizov et Pürvin, 2011, p. 53, ill. 12 et p. 54, ill. 13) indique que cette courbure a été fortement exagérée sur le dessin et qu'il s'agit, en fait, de pieds en pattes de lion stylisées. En effet, dans l'iconographie, les bouts des pieds courbés des meubles antiques ne pointent jamais vers le haut, sauf dans de rares cas où la courbure vers le haut peut être attribuée plutôt au style du peintre qu'à une réalité (pour une représentation d'un repose-pied dont les bouts des pieds, en pattes de lion, semblent pointer vers le haut, voir Richter, 1966, fig. 286).

---

<sup>134</sup> D'après Nehrizov (2011, p. 53-54), le monument de Dolno Izvorovo présenterait un grand nombre d'éléments architectoniques similaires à ceux du monument *Griffons*.

Les représentations de meubles très similaires, placés toujours « sous » des lits, dont nous venons de citer un exemple, indiquent qu'il ne s'agit ni de « petites tables », ni de « tabourets », mais de repose-pieds. En effet, sur les vases à figures noires ou rouges, les chaussures des occupants des lits sont souvent représentées sur ces meubles (Richter, 1966, figs. 286, 296)<sup>135</sup>. Des tables d'une forme relativement similaire existaient également à cette époque, mais celles-ci sont toujours représentées avec trois pieds<sup>136</sup> et, différence encore plus importante, elles sont sensiblement plus hautes que les meubles en relief de Dolno Izvorovo et n'en sont généralement représentées qu'une par lit (les exemples sont très nombreux, pour un échantillon représentatif voir Richter, 1966, figs. 282, 368-371, 458 ; Mitropoulou, 1976, Nos. 5, 6, 8, 10, *et passim* ; Trendall, 1989, figs. 127, 142, 315, 342 *et passim* ; pour une représentation de deux tables à trois pieds placées devant un seul lit, provenant d'une onochoé lucanienne voir Dentzer, 1982, fig. 119). De plus, la surface horizontale des éléments en relief du lit de Dolno Izvorovo est représentée avec une forte convexité qui occupe presque tout l'espace entre les pieds des petits meubles – trait qui n'est pas typique des tables représentées dans l'iconographie de l'époque hellénistique.

Les meubles représentés « sous » le lit de Dolno Izvorovo sont également relativement courts (par rapport à la longueur du lit) comparativement aux repose-pieds rectangulaires représentés dans les sources iconographiques. Il existe des représentations de repose-pieds dont la taille relative et la forme approchent celles de Dolno Izvorovo (Richter, 1966, fig. 286). Les deux repose-pieds représentés sur la stèle funéraire de Çavuşköy (Turquie, au N-O de l'Anatolie), datée du début du IV<sup>e</sup> s. av. n. è., ont également une forme très similaire, voir Hasluck, 1906, p. 26, Pl. VI ; Macridy-Bey, 1913, p. 355, fig. 7 ; Dentzer, 1982, fig. 333). Mais, outre la représentation que nous venons de citer, les représentations de repose-pieds d'une taille relativement proche à celle des meubles de Dolno Izvorovo ne présentent pas la même convexité sous la surface du meuble

---

<sup>135</sup> Le repose-pied ne semble pas avoir été un élément indispensable dans les représentations de contextes impliquant des lits. Il existe des représentations de tels contextes, notamment de symposia, dans lesquelles les repose-pieds sont absents et les chaussures des participants, allongés déchaussés sur les lits, sont peintes déposées sur le sol, notamment sur deux kylix attribués au peintre Brygos conservés au British Museum (voir Nevett, 2010, figs. 3.2, 3.3).

<sup>136</sup> Pour une rare représentation d'un repose-pied à trois pieds sur un relief athénien, voir Dentzer, fig. 390.

et, dans certains cas, présentent un troisième pied (comme dans celui d'une coupe laconienne à figures noires, voir Kyrieleis, 1969, pl. 16.1).

Il existe dans l'iconographie de l'époque d'intérêt un grand nombre de représentations – en peinture et en relief – d'éléments de meubles qui sont identiques aux éléments rendus en relief « sous » le lit de Dolno Izvorovo, tant en ce qui a trait à leur taille, qu'à leur forme. On retrouve, par exemple, la même forme sur un vase à figures rouges – un cratère à volutes – d'origine italienne attribué au peintre Amykos représentant Phinée et les Harpies (Trendall, 1989, p. 21, fig. 19, voir aussi les repose-pieds de  $\frac{3}{4}$  aux profils identiques des figs. 203, 251, 256, 264), sur lequel Phinée est représenté en position assise avec son pied gauche reposant sur un meuble quasi-identique à ceux du relief sur le lit de Dolno Izvorovo et dont le type, ou la fonction, peut être établi indubitablement grâce au contexte : il s'agit d'un repose-pied représenté de profil. Des repose-pieds également très similaires aux meubles représentés « sous » le lit de Dolno Izvorovo ont été taillés dans certains reliefs funéraires illustrant des banquets, datés du IV<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> s. av. n. è. (Mitropoulou, 1976, P. I, Nos. 14, 16, 52, 76, P. II, Nos. 13, 36, 64). Un autre exemple de meuble similaire à ceux de Dolno Izvorovo nous provient également d'un contexte identique, du moins en ce qui a trait à l'endroit dans lequel il a été découvert – dans le monument sous tumulus de Kazanlūk. La peinture murale qui couvre la coupole de la pièce principale de ce monument présente, entre autres, un meuble représenté sous les pieds d'une femme assise sur une chaise (pour une brève description de cette fresque voir *infra*) ; ce meuble – identique à ceux représentés en relief sur le lit de Dolno Izvorovo – est, en fait, un repose-pied vu de profil. La façon dont ces meubles sont peints sur certains vases ou taillés sur certains reliefs indique clairement qu'il s'agit de longs repose-pieds, du type de ceux découverts dans les monuments *Griffons* et *Mal-Tépé* représentés de trois-quarts. Lorsque seul le profil de ce même type de meuble est représenté par l'artisan, ils sont identiques à ceux taillés en relief sur le lit de Dolno Izvorovo.<sup>137</sup> Il s'en suit que ces derniers représentent non pas des tables, mais des repose-pieds d'un type bien connu et

---

<sup>137</sup> Le fait que les repose-pieds sont parfois représentés uniquement de profil, sans que d'autres parties du meuble soient visibles, a également été attesté dans le cas des tabourets du monument de Naip (Delemen, 2006, p. 258, fig. 8).

employé même dans les monuments thraces sous tumulus, mais représenté ici, pour la première fois dans ces derniers, sous un angle différent – de profil.

L'intérêt particulier de certains de ces reliefs pour la comparaison des repose-pieds qui y sont illustrés avec les meubles représentés sur le lit du monument de Dolno Izvorovo réside dans le fait que lorsque ces premiers sont identiques aux dernier, ils servent à un personnage qui est soit assis sur un lit, accompagnant un personnage couché sur ce même lit, soit à un personnage assis sur un autre meuble, habituellement un siège, place à côté du lit sous lequel est représenté le repose-pied que ce personnage emploie. Cette observation indique non seulement que les meubles taillés en relief sur la face du lit de pierre du monument Dolno Izvorovo sont des repose-pieds vus de profil, mais aussi qu'ils n'étaient pas prévus pour l'éventuel occupant du lit.

Ce dernier fait n'est pas suggéré uniquement par le nombre de meubles (deux) représentés sur ce lit et par le fait qu'ils soient représentés de profil. Un trait du monument de Dolno Izvorovo, plus particulièrement de l'aménagement de sa pièce principale, est susceptible d'amener un argument additionnel à l'appui de notre interprétation des deux meubles taillés en relief sur la face de son lit. Il s'agit d'une des deux plateformes (ou « *podia* ») flanquant ce dernier, qui s'élèvent jusqu'à 0,20 m au-dessus du niveau du sol – arrangement très similaire à celui observé dans la pièce principale du monument *Griffons* (Nehrizov et Pürvin, 2011, p. 54). Un bloc de pierre comportant une concavité semi-sphérique a été placé à l'extrémité sud de la plateforme occidentale, prêt de l'entrée de la pièce (fig. 15). Ce bloc, qui rappelle les extrémités du lit du monument *Golyama Arsenalka*, indique que cette plateforme a pu servir de lit funéraire (Nehrizov et Pürvin, 2011, p. 49). Des arrangements similaires, avec des lits disposés en angle droit, comportant des têtes et des pieds de lit semblables à ceux du lit du monument *Golyama Arsenalka* et de la plateforme de Dolno Izvorovo, nous sont connus dans les monuments funéraires micrasiatiques, plus particulièrement dans ceux de la Lydie (voir, entre autres, Baughan, 2004, figs. 34, 36, 38 a et b, 41, *et passim*) ; dans le cas de ces exemples, ces arrangements ont été identifiés indubitablement en tant que lits funéraires. Si nous admettons que les « plateformes » aménagées des deux côtés du lit du monument de Dolno Izvorovo sont, en fait, des « lits » funéraires, nous pouvons suggérer que les deux repose-pieds représentés sur ce premier lit étaient, en fait, destinés à servir aux occupants des lits latéraux. Des repose-pieds sculptés, tels ceux des monuments *Griffons* et *Mal-Tépé*, entre autres, n'auraient pas été

considérés dans le cas de Dolno Izvorovo, puisqu'ils auraient occupé le centre de la pièce et auraient rendu tout déplacement dans celle-ci très laborieux.

Finalement, il ne faut pas écarter la possibilité que les deux repose-pieds puissent indiquer que le lit central du monument de Dolno Izvorovo était prévu pour une double occupation (pratique attestée pour la même époque notamment en Asie Mineure, où il n'est pas rare de trouver des ossements de plus d'une personne sur un même lit, voir Baughan, 2004 ; 2009).<sup>138</sup> Cependant, nous croyons que si tel était le cas, la représentation sur la face du lit d'un repose-pied plus large, à l'image de ceux représentés dans l'iconographie ou de ceux sculptés dans d'autres monuments thraces, notamment *Griffons* et *Mal-Tépé*, aurait suffi pour accommoder tous les occupants du lit.<sup>139</sup> Il est également possible que l'artisan se soit inspiré d'images de longs repose-pieds représentés en  $\frac{3}{4}$  sur les vases à figures rouges. Les deux extrémités de ces longs repose-pieds sont toujours visibles sur ce type de représentation, jusqu'à être parfois représentés sur le même plan ; la soustraction du reste du meuble (sa partie entre les extrémités) donnerait, dans certains cas, le même résultat que celui figuré en relief sur le lit de Dolno Izvorovo. Quel qu'eût été la fonction des deux meubles taillés en relief sur la dalle de face du lit du monument de Dolno Izvorovo, il s'agit d'une représentation unique.

Un lit composé de quatre larges blocs de pierre soigneusement taillés a été découvert dans la pièce principale du monument № 1 d'Ivansky (Atanasov et Yorgov, 2007, p. 38, fig. 5)<sup>140</sup>. Les quatre blocs sont disposés par deux de chaque côté d'un axe longitudinal. Chaque bloc comporte à une de ses extrémités un supporte-tête en haut-relief. Les blocs « externes » - ceux qui forment

---

<sup>138</sup> Il faut cependant noter que la représentation d'un seul, relativement petit repose-pied devant un lit n'indique pas nécessairement que ce dernier n'est pas occupé par plus d'une personne (voir notamment le relief de la stèle de Çavuşköy dans Hasluck, 1906, Pl. VI ; Macridy-Bey, 1913, fig. 7 ; Dentzer, 1982, fig. 333).

<sup>139</sup> Il faut noter que la présence d'un repose-pied du type long n'indique pas nécessairement que le lit devant lequel un tel meuble est représenté était prévu pour accommoder plus d'un occupant à la fois.

<sup>140</sup> Lorsqu'il sera question de « monument d'Ivansky » sur les pages qui suivent, cette expression désignera le monument № 1, sauf lorsque spécifié autrement. Le lit est seulement mentionné dans la publication citée. Nous avons basé notre description de ce meuble de pierre sur des photographies, dont celle fournie par les auteurs.

la face du lit – comportent un pied de lit et la moitié d'un cadre de sommier taillés en relief, ainsi que la moitié d'un repose-pied également taillé en relief.

À la différence du lit du monument *Griffons* et à celle de tous les autres lits découverts à ce jour dans des monuments thraces sous tumulus, la décoration du lit du monument d'Ivansky a été exécutée avec un soin très particulier. Contrairement à l'habitude, les pieds tournés et le cadre du sommier sont en haut-relief, alors que la tête de lit et le pied de lit, de formes identiques, présentent des courbes très soignées, similaires aux représentations de ces éléments sur les vases à figures rouges (Richter, 1966, fig. 300) et aux *fulcra* – repose-têtes habituellement courbés (voir Steingräber, 1979, p. 56, 125-126) – en bronze d'époque romaine (Richter, 1966, figs. 530-534). Les pieds de ce lit, alors que d'un type beaucoup plus simple que celui des pieds du lit du monument *Griffons*, présentant beaucoup moins de tournures, ont également été exécutés avec un tel soin, qu'on pourrait les méprendre pour des pieds de lit en bois ou en ivoire. La simplicité relative des pieds représentés sur ce lit - très similaires à ceux du lit de Douvanlii – est quelque peu surprenante, étant donné qu'il s'agirait d'un type commun dans le monde hellénique plutôt entre le VI<sup>e</sup> et la fin du V<sup>e</sup> s. av. n. è. (Richter, 1966, p. 55-56 ; Kyrieleis, 1969, p. 123, Pl. 17), datation qui ne concorderait pas très bien avec celle plus tardive de la majorité des monuments thraces, notamment ceux ressemblant à celui d'Ivansky. Mais ce lit comporte un élément encore plus particulier qui pourrait, d'après nous, représenter une évolution dans la façon de faire des artisans et, de ce fait, justifier une datation plus tardive sinon du monument, du moins du lit qui y a été aménagé ; il s'agit du repose-pieds à première vue très similaire, voire identique, à celui du monument *Griffons*, à un détail près – il n'est pas indépendant, mais a été exécuté en relief dans la dalle de face du lit. Tout comme le repose-pied de ce dernier monument, il est décoré d'une bande en creux peinte en rouge. La même teinte avait été appliquée sur les autres éléments du lit d'Ivansky et il est possible que la coloration n'ait pas été restreinte qu'aux éléments décoratifs en relief, mais qu'elle ait couvert les blocs de pierre en entier.

Le lit aménagé dans le monument *Helvetsia* (fig. 25c) ne comporte pas de décoration en relief sur sa face, mais se rapproche des lits décrits jusqu'ici par le fait qu'il comprend un repose-tête profilé. Ce lit est construit en blocs de pierre bruts flanqués par deux grands blocs de pierre. Une large dalle a été installée devant le noyau de moellons et entre les deux blocs flanquant. Le tout a été recouvert d'une épaisse couche de mortier qui a été soigneusement polie. Le fait que

cette couche ne couvre pas le bloc de pierre de l'extrémité opposée à celle comportant le repose-tête pourrait indiquer qu'un même dispositif occupait jadis cet espace. Ce lit a été adossé au mur nord du monument, face à l'entrée, et occupe toute la largeur de son unique pièce. Un long bloc de pierre a été déposé devant son extrémité ouest, occupant tout l'espace disponible devant le mur ouest de la pièce, alors que deux carreaux installés devant son extrémité est (celle qui comporte le repose-tête) auraient supporté un battant de porte couché horizontalement (qui a, depuis, été reconstitué dans l'entrée du monument).

Un autre lit composé de blocs de pierre bruts a été découvert dans le monument de *Sašova Mogila*, installé à 0,10 m de distance du mur ouest de sa pièce unique, à gauche de l'entrée. Ce lit était large de 0,80 m et long de 1,80 m et ses quatre assises irrégulières à remplissage ont une hauteur maximale de 0,45 m. Près de l'arête ouest de la surface du lit apparaît une saillie haute de 0,20 m parcourant toute sa largeur. Comparativement aux autres lits de pierre découverts dans les monuments thraces sous tumulus, celui-ci est particulier en raison de l'absence complète de tout élément décoratif. Alors que ce type de structure – en blocs de pierre bruts ou moellons avec mortier de terre – est attesté dans d'autres cas de lits, notamment dans celui du monument *Helvetsia*, il est rare qu'elle soit laissée telle quelle, sans enduit ou parement en dalles de pierre. Certains indices provenant de la structure du monument – blocs de pierre réutilisés, assises irrégulières, sans parement, entrées avec seuils et linteaux, mais sans dispositifs de fermeture, ni portes, imposant possiblement l'emploi d'un rideau dans la pièce principale – suggèrent que le lit du monument de *Sašova Mogila*, tout comme ce dernier, n'a simplement pas été terminé à temps pour l'unique déposition qui y a été effectuée. Néanmoins, il est fort probable que ce lit avait été recouvert de tissus ou d'autres matériaux périssables qui auraient en quelque sorte masqué sa structure qui s'accorde très mal avec la richesse du mobilier de ce monument. Seul un clou a été trouvé dans ce dernier, et ce, au niveau de son passage. Étant donné que le monument n'avait pas été violé, il est fort peu probable que ce clou provienne de son intérieur. Cependant, il est connu que les meubles anciens étaient, en grande partie, assemblés sans l'emploi de clous, mais au moyen de différents types d'assemblages de charpente, ce qui rend possible l'hypothèse qu'une bière additionnelle ou un parement en bois était ajouté au lit. Alors que des vestiges d'un tel dispositif ne semblent pas avoir été présents dans la pièce principale lors de la découverte du monument, la position de certains objets lors de la pénétration des fouilleurs dans la chambre

funéraire, notamment celle de l'*umbo* d'un bouclier, d'un casque de type thrace (ou dans lequel étaient encore présents des fragments du crâne du défunt), et de certains objets de parure dont une fibule en or – entre le lit et le mur nord-ouest de la pièce – suggère qu'ils y sont tombés possiblement en raison de la chute des restes du corps du défunt suite à la désagrégation d'un podium en matériau périssable sur lequel ce dernier avait été posé. Un tel scénario expliquerait mieux surtout la position du bouclier si celui-ci avait été déposé, comme le suggère Kitov (1996b, p. 15) sur la partie droite du corps du défunt, car autrement, ce bouclier aurait été disposé à demeurer sur place, en dépit de, voire grâce à, la putréfaction du corps sur lequel il se trouvait. La position d'un objet relativement petit comme la fibule en or, également découverte entre le lit et le mur nord-ouest de la pièce, serait aussi mieux expliquée par un mouvement du corps du défunt beaucoup plus grand que celui occasionné par une décomposition relativement lente<sup>141</sup>, alors que le poids des autres objets, notamment du bouclier, exclut la possibilité qu'ils aient été déplacés avec des restes du corps par des rongeurs, comme semble être le cas des fragments de la cotte de maille qui seraient déplacés « trop loin » du lit pour que leurs positions puissent être expliquées autrement (Kitov, 1996b, p. 15).<sup>142</sup>

Dans un autre monument, celui du tumulus *Šoušmanets*, la présence d'un lit est suggérée par un espace rectangulaire du sol de la pièce circulaire qui n'a pas été enduit de chaux comme le reste de la surface du même sol. Un indice additionnel qui semble avoir été ignoré par le fouilleur du monument (Kitov, 2003b) est la présence aux extrémités de cet espace rectangulaire de deux blocs de pierre profilés, à la forme similaire du repose-tête du lit du monument *Helvetsia*. Kitov (2003, p. 22) a suggéré que l'espace dépourvu de stuc qu'aurait occupé le lit indiquerait que ce dernier avait été enduit du même mortier qui couvrait le sol de la pièce circulaire et que ce fait démontrerait que le lit avait été planifié avec le reste du monument. Alors que cet argument est

---

<sup>141</sup> Outre l'effet dramatique qu'une décomposition même lente pourrait avoir sur le haut du squelette lorsque celui-ci est alourdi par un casque en bronze, comme témoignent les fragments de crâne dans le casque tombé entre le lit et le mur voisin.

<sup>142</sup> Malheureusement, les positions précises de ces fragments de fer corrodé n'ont pas été données afin que le lecteur puisse juger de lui-même si leur déplacement aurait pu être dû uniquement aux petits animaux qui se seraient introduits dans la pièce (et dont aucun reste n'a été trouvé, contrairement à l'habitude).

discutable (la décoration du monument pourrait avoir eu lieu relativement longtemps après que celui-ci ait été érigé), si ce lit avait réellement été enduit de stuc, ce fait nous apporterait un indice additionnel quant à sa structure et quant au fait qu'aucun élément de ce lit (outre les repose-têtes) n'a été retrouvé sur place, étant donné que nous avons déjà un exemple de lit recouvert de mortier dans celui du monument *Helvetsia*. Il est probable que le lit du monument de *Šoušmanets* était composé d'un amas de blocs de pierre bruts recouvert de stuc. Lorsque ce lit avait été détruit pour une raison quelconque – les pilleurs de tombes semblent vérifier la structure des lits enduits de stuc, comme en témoigne le trou creusé au centre du lit du monument *Helvetsia* –, les blocs qui le composaient auraient pu avoir été recyclés dans une autre construction, voire dans celle de laquelle ils provenaient – le monument du tumulus *Šoušmanets*.

Un lit de pierre, au sujet duquel peu de détails ont été publiés, a également été trouvé dans une des tombes d'époque hellénistique, la tombe № 4 (voir Ruseva, 2002, p. 123 ; Škorpil et Škorpil, 1999, p. 50), découvertes dans le terroir de la ville de Varna (Bulgarie du nord-est). Il avait été aménagé à gauche de l'entrée, dans le coin nord-ouest de l'unique pièce du monument. Le lit était long de 1,25 m, large de 0,76 m et haut de 0,40 m. Le seul autre détail connu en ce qui a trait à sa structure est que ses arêtes nord (côté court) et ouest (côté long) n'étaient pas ravalées, formant ainsi une bordure en saillie de la forme d'un « Γ ».

Un lit monolithique a été découvert dans la pièce mégalithique du monument *Golyama Kosmatka*. Un grand bloc de pierre avait été évidé afin de servir d'une sorte de pièce-sarcophage. On a laissé du matériau devant le mur nord, à l'intérieur du « sarcophage », afin d'y tailler un lit et un banc. La surface du lit a été démaigrie et une ciselure a été laissée sur l'arête sud et l'arête est où une dénivellation imitant un support-tête a été formée. Le banc, légèrement plus bas que le lit, remplit l'espace entre ce dernier et le mur est du « sarcophage ». Ni le lit, ni le banc ne comportent de décoration particulière. Un lit similaire par la façon dont il a été fabriqué a été trouvé dans le monument d'Ostruša. Tout comme dans le cas de la pièce-sarcophage du monument *Golyama Kosmatka*, la chambre rectangulaire du monument Ostruša dans laquelle a été aménagé ce lit a été obtenue par l'évidage d'un grand bloc de pierre. Le lit, long de 2,90 m, large de 0,99 m et haut de 0,53 m (Kitov, 1994c, p. 14) a été taillé dans le secteur nord de cette chambre. Malheureusement, aucun document graphique de celui-ci n'a été publié, alors que la description très approximative offerte par son découvreur (Kitov, 1994c) ne peut pas être vérifiée

en raison des planches de bois qui recouvrent actuellement ce lit. D'après Kitov (1994c), le lit comporterait également une ciselure, mais contrairement à celle du lit du monument *Golyama Kosmatka*, celle-ci serait périmétrale. D'après une mention passagère dans une publication ultérieure (Kitov, 2003c, p. 36), il comporterait également une tête et un pied de lit<sup>143</sup>, ainsi qu'une décoration en relief sur la longue face verticale. Le fouilleur y distinguait des imitations de « pieds de lit en bois » en forme de pattes de lion, ainsi que des éléments décoratifs végétaux (Kitov, 1994c, p. 14).

La difficulté qui se présente lorsqu'il est question de différencier entre un lit composé de dalles de pierre, sans noyau, et un sarcophage est le fait que souvent les premiers pouvaient briser, faisant ainsi tomber en leur intérieur les restes humains qu'ils supportaient.

Dans certains monuments, les lits ont été aménagés sur des « podia » – section du sol (habituellement une large dalle de pierre) en position surélevée par rapport à une partie de ce premier (Dolno Izvorovo, *Griffons*, Šveštari). Ces podia, qui formeraient une sorte de « seuils » devant le lit, ont été interprétés par certains chercheurs comme des symboles solaires (Stoev et Stoeva, 2006), le seuil étant supposé représenter une étape à franchir. L'absence de telles podia, ou « seuils » devant la grande majorité de lits aménagés dans les monuments thraces sous tumulus rend cette interprétation difficile, sinon impossible, à valider.

Certains « lits » se différenciaient des autres par leur forme générale particulière, par leurs dimensions ou par la façon dont ils s'accordent avec l'architecture et la structure des pièces dans laquelle ils ont été aménagés. Lorsqu'ils étaient relativement étroits et présentaient une longueur égale à celle du mur auxquels ils étaient adossés, ils pourraient être décrits par le terme « bancs ». Cependant, étant donné que nous n'avons pas de raisons valables de croire qu'ils aient servi différemment des types de lits décrits jusqu'ici (voir *infra*), Nous avons choisi de les inclure dans cette partie, sous l'appellation de « lits ». Ces lits sont, néanmoins, particuliers et il pourrait s'avérer utile de leur porter une attention particulière. Ils se distinguent des autres lits notamment

---

<sup>143</sup> D'après Ivanov (2006, p. 135), ces éléments du lit d'Ostruša comporteraient des concavités. Cette observation est basée sur la mention de ce lit par Kitov (2006, p. 36), mais, paradoxalement, il n'est pas question de concavités dans cette dernière.

par le fait qu'ils présentent une structure identique à, voire inséparable de, celle des pièces dans lesquelles ils ont été aménagés, suggérant ainsi qu'ils pourraient avoir été érigés en même temps que l'érection des murs de ces dernières. Un monument quelque peu particulier, dont l'unique pièce rectangulaire, longue de 3,40 m, large de 1,53 m et haute de 1,85 m, était composée de trois murs – deux murs latéraux et un mur de fond – de blocs de pierre bruts revêtus à l'intérieur de dalles de pierre sur un mortier de terre, a été découvert près du village de Staroselka (département de Šumen, Bulgarie du nord-est). Le pan du mur de fond présentait une saillie dans sa section basse, tout le long du mur, haute de 0,60 m et profonde de 0,40 m. Cette saillie à la structure identique à celle de l'ensemble du monument – un cœur en blocs de pierre bruts revêtus de dalles de pierre – a été identifiée en tant que « lit funéraire» (Vasileva, 2005, p. 60-61).

### 8.2.2 Tables et tabourets

L'archéologue G. Kitov (2003b, p. 36) a désigné par « petites tables » les éléments architectoniques sculptés, aménagés devant les lits des monuments *Griffons* et *Mal-Tépé*. Cette désignation lui permet de retracer un « rituel religieux » qui aurait été représenté sur une hydrie découverte dans la nécropole de Douvanlii (Filov, 1934, p. 73 et suiv., figs. 95 et 96). La scène peinte sur l'hydrie inclut un lit devant lequel est représentée une petite table. La représentation de cette dernière est suffisamment précise pour l'identifier comme une table à trois ou à quatre pieds (selon la convention de représentation des tables sur les vases en argile, les indications des clous qui maintiennent les pieds à la table suggèrent, d'après nous, que la table comporte plus de trois pieds, voir Richter, 1966, figs. 286, 316, 332, 343). Les éléments sculptés des monuments *Griffons* et *Mal-Tépé* que Kitov identifie en tant que tables présentent, cependant, tous les attributs des repose-pieds – ils sont relativement bas et longs et comportent de très courts pieds ou ces derniers sont complètement manquants – et aucun des tables – pieds longs qui amènent la surface horizontale du meuble près de la hauteur de la surface du lit, surface horizontale relativement courte (par rapport à la longueur du lit) –, tels que ces deux types de meubles ont été représentés sur les vases en argile, sur les reliefs ou en trois dimensions, dans les monuments funéraires (comparaison de ces meubles tels que représentés chez Richter, 1966 ; Staingraber, 1979). La table découverte dans le monument *Naip*, près de Tekirdağ, témoigne de ce fait – le

meuble, sur lequel sont représentés en relief des plats, est de la même hauteur que le lit et se différencie clairement des repose-pieds découverts dans des contextes similaires ; cette table est presque aussi longue que le lit devant lequel elle est placée, mais elle ne semble pas représentative du point de vue des témoignages iconographiques et architecturaux. Ainsi, la forme des meubles de pierre cités par Kitov (2003b, p. 36), les exemples d'imitations de meubles similaires provenant de contextes également similaires (voir *supra*), ainsi que l'exemplaire de table en pierre du monument *Naip* indiquent clairement que ces premiers ne sont pas des tables, mais de repose-pieds.

À notre connaissance, la table du monument *Naip* est l'unique découverte d'un meuble de ce type dans un monument thrace (Kitov, 2003c, p. 36 désigne par « petites tables » deux éléments architectoniques sculptés, aménagés devant les lits de deux monuments, mais il s'agit clairement de repose-pieds, et non pas de tables). Sa surface horizontale est à la même hauteur que celle du lit et la table est aussi longue que ce dernier (en excluant les dalles formant les pieds du lit sur lesquelles ont été installés la tête et le pied du lit). Les sièges placés à chaque extrémité du lit sont également de la même hauteur que la table et la surface horizontale du lit. Cette table comporte des éléments décoratifs en relief – des pieds en pattes de lion –, mais son aspect le plus surprenant est la représentation en relief de plats, neuf au total, taillés dans sa surface horizontale – décoration unique non seulement en ce qui a trait au monde thrace, mais aussi dans le répertoire grec, inspirée probablement par une pratique attestée en Égypte depuis le milieu du troisième millénaire avant notre ère (Delemen, 2006, p. 257). Les pieds des deux tabourets ont aussi été profilés ; ils imitent des pieds en bois tournés dont le style est proche de celui des pieds des lits d'Ivansky et de Douvanlii.

### **8.2.3 Bancs**

Nous avons choisi de regrouper certains meubles découverts dans les monuments thraces sous cette catégorie non pas en raison d'un trait quelconque qui les rendrait sensiblement différents de ceux que nous avons décrits précédemment, mais plutôt parce qu'ils ont été désignés comme tels par les chercheurs qui se sont attardés sur leurs descriptions. Il s'agit exclusivement de « bancs » de pierre monolithiques ou composites, habituellement associés à d'autres meubles

de pierre ; c'est, d'ailleurs, cette association – la présence dans le même contexte qu'un lit – qui semble avoir valu à ces aménagements une désignation autre que celle de « lits ».

Le long bloc de pierre trouvé dans l'unique pièce du monument *Helvetsia*, couché devant son mur ouest, a été qualifié de « banc » par son découvreur (Kitov, 2003b ; 2005b, p. 23). Le même terme a été employé dans la désignation du battant de porte supporté par deux carreaux, installés devant le mur opposé de la même pièce. Ce second « banc » a depuis été démonté afin que la porte ayant bloqué l'entrée du monument puisse être reconstituée. Contrairement au lit installé devant le mur nord de la pièce (voir *supra Les lits*), ces « bancs » n'ont pas été recouverts de stuc et ne semblent avoir comporté aucune décoration quelconque pouvant indiquer qu'il s'agirait de meubles. Ce fait suggère qu'ils ont probablement été aménagés dans cette pièce après la finition du monument, afin de répondre à un besoin très spécifique et imprévu. D'après Kitov (2003, p. 19), ce besoin serait lié à la pratique de rites mystérieux qui auraient pris place dans ce monument, ainsi que dans les autres monuments thraces sous tumulus – les « bancs » auraient servi de sièges aux « initiés » qui observaient des rites pratiqués notamment sur les lits installés dans ces monuments.

Dans le même but – afin de pourvoir aux besoins de « rituels spéciaux » (Kitov, 2005b, p. 23) – auraient également été aménagés le « banc rituel » (Kitov, 2005b, p. 23 ; Kitov et Dimitrova, 2005, p. 153) dans la pièce circulaire de *Račeva Mogila* et les « sièges » dans le monument *Griffons*. Nous avons déjà décrit le « banc » de *Račeva Mogila* et avons également établi sa ressemblance au lit du monument *Golyama Arsenalka*, suggérant ainsi que ce premier doit plutôt être désigné par « lit ». En ce qui a trait aux « sièges » du monument *Griffons*, il s'agit des plateformes flanquant le lit dans la pièce circulaire de celui-ci. Leur similarité aux plateformes du monument à coupole de Dolno Izvorovo (fig. 15) a également été établie (Nehrizov et Pürvin, 2011 ; voir *Meubles de pierre - Dolno Izvorovo*). De plus, il a été suggéré, sur la base de la découverte d'un « coussin » de pierre sur un d'entre eux, que les podia de Dolno Izvorovo ont servi de lits additionnels. Nous fondant sur ce parallèle entre les podia de ce dernier monument et ceux du monument *Griffons*, nous avons suggéré que ces derniers ont également pu servir de lits. Nous maintenons ici cette hypothèse et rejetons celle de l'archéologue Kitov qui désigne ces podia par « sièges ».

#### 8.2.4 Meubles en briques cuites, en bois ou en adobe

Face à l'entrée de la chambre funéraire du monument de Mŭglij ont été trouvés les restes d'un lit de briques qui était adossé au mur nord. Ce lit était long de 2,20 m, large de 0,85 m et haut de 0,75 m. Il présentait une saillie au niveau de sa face supérieure, à une des deux extrémités. Devant le lit étaient visibles les restes d'un petit podium. Les traces d'un autre lit similaire, long de 0,96 m et large de 0,58 m, ont été trouvées devant le mur est de la même pièce. Un lit similaire a été trouvé dans le monument d'Oryahovitsa, dans la chambre funéraire, adossé au mur nord, face à l'entrée, occupant toute la largeur de la pièce. Une plateforme en briques cuites, presque aussi haute que le lit, était adossée au mur est, formant ainsi un angle droit avec ce premier.

Très peu d'exemplaires ou de traces de lits en bois ou en adobe ont été découverts à ce jour dans les monuments thraces sous tumulus. Il est cependant loin d'être exclu que des lits, des sarcophages ou des plateformes en bois aient joué un rôle dans les pratiques funéraires thraces (Kitov, 2005c, p. 26), comme témoignent les vestiges découverts en contexte funéraire thrace ou dans les monuments thraces en général. Parmi les exemples les plus connus figure la tombe à ciste de la nécropole tumulaire de Douvanlii (Bulgarie centrale, au nord de la ville de Plovdiv ; Filov, 1933, p. 251-252, figs. 34-38 ; Mikov, 1954, n. 87), à laquelle peuvent être ajouté ceux du tumulus № 9 de Kazanlŭk (Bulgarie centrale ; Lilova, 1991, p. 50) et les fragments d'une (ou de) planche(s) de bois découverts dans une tombe de pierre sans entrée recouverte d'un cairn et d'un tumulus, érigée près du village de Toros (Bulgarie du nord, département de Loveč ; Velkov, 1938, p. 417, cité dans Mikov, 1954, p. 25, n. 87), ainsi que les fragments de bois trouvés dans le monument d'Alexandrovo (qui contenait déjà un lit de pierre), mais dont le rôle n'a pas pu être établi (voir Kitov et Dimitrova, 2003).

Des planches de bois ont également été trouvées sur le sol, dans le secteur nord du passage qui menait à la pièce du monument de Balčik (fin du IV<sup>e</sup> – début du III<sup>e</sup> s. av. n. è. ; Ivanov, 2008). L'espace que couvraient ces planches - sur lesquelles ont été découverts des fragments de céramique, des pointes de flèches en bronze et en fer, ainsi que des couches de cendres – était « bouché » par des blocs de pierre rangés ou simplement empilés. Au sud de l'espace couvert par des planches et des pierres, les fouilleurs ont découvert le lieu d'un bûcher dans les limites duquel

ont été trouvés les vestiges fortement endommagés d'un harnais avec un mors. Alors qu'elles n'ont pas été trouvées dans la pièce, mais devant celle-ci, le contexte duquel elles faisaient partie, composé notamment par les fragments de céramique de types variés et par les cendres qui couvraient ces planches, ainsi que par le bûcher dans lequel ont été trouvés les vestiges d'un harnais, indique que celles-ci faisaient partie d'une structure ou, du moins, d'un espace d'importance primordiale pour les pratiques qui ont eu lieu devant l'unique chambre du monument.

Malgré ces témoignages du rôle que les bières ou les structures en bois jouaient dans le contexte des tombes tumulaires et des monuments thraces, seul un d'entre ces derniers – celui en briques cuites de Kazanlük – comporte des vestiges – des fragments de bois pourri et des clous – qui ont été interprétés comme provenant de sarcophages (Mikov, 1954, p. 25) ou d'un lit (Lilova, 1991, p. 50). Se basant sur la découverte de fragments d'armes en fer et des ossements d'une femme, ainsi que sur le fait que des clous et des fragments de bois avaient été trouvés des deux côtés de l'axe longitudinal de la pièce circulaire de ce monument, Mikov (1954, p. 27) a proposé que le monument contenait simultanément les dépouilles de deux défunts – un homme et une femme. Nous croyons que cette interprétation des trouvailles est peu convaincante, étant donné qu'aucun ossement pouvant être attribué au squelette d'un homme ne semble avoir été trouvé dans le monument et que, de plus, il ne peut pas être exclu que si les bouts de bois et les clous provenaient effectivement de bières en bois, le nombre de ceux-ci ne peut pas être déduit par la disposition des restes : un sarcophage ou un lit placé transversalement à l'axe longitudinal de la pièce aurait également pu laisser des traces – du bois et des clous – uniquement des deux côtés de

cet axe, notamment en ce qui a trait aux clous, qu'on pourrait normalement s'attendre à retrouver aux extrémités de la bière.<sup>144</sup>

À notre connaissance, un seul lit en adobe a été découvert dans un monument thrace à ce jour – celui du monument de Roujitsa (Agre, 2005b, p. 147). Il avait été aménagé près du mur ouest de la pièce principale du monument (dans la structure duquel l'adobe a été généreusement employé) et était long de 1,90 m, large de 0,70 m et haut de 0,40 m. Au moment de sa découverte par les fouilleurs, son secteur nord, ainsi que le mur correspondant de la chambre, était détruit. Ce lit diffère de tous les autres par un élément très particulier – une coupe (dont le matériau n'est pas spécifié) a été trouvée imbriquée dans sa surface.

### 8.2.5 Têtes de lits et coussins

Contrairement aux composantes « simulées » des lits décrites jusqu'ici et qui n'ont pas fait l'objet d'études détaillées, les « coussins » que certains de ces lits comporteraient ont été abordés dans un article dédié à l'éclaircissement de leur rôle – décoratif ou sacré – dans le contexte des monuments thraces sous tumulus. Cet article par l'archéologue Y. Ivanov (2006)<sup>145</sup> est basé notamment sur la découverte de deux coussins en pierre, soigneusement sculptés, « de façon très réaliste », trouvés dans la pièce latérale du monument de Šveštari, dont un, plus grand, mesure 0,68 x 0,48 x 0,15 m et l'autre, plus petit, mesure 0,66 x 0,36 x 0,19 m. L'auteur note que les lits de certains monuments – *Helvetsia*, d'Ivansky, de Mŭglij et *Sašova Mogila* – comportent des coussins positionnés dans une de leurs extrémités, alors que d'autres monuments – *Golyama*

---

<sup>144</sup> Alors que dans la description des trouvailles il est question de bouts de bois et de clous « à gauche et à droite des deux côtés de toute la longueur de l'axe du tombeau » (Mikov, 1954, p. 25), l'illustration des trouvailles (Mikov, 1954, fig. 23) ne présente des clous qu'à deux endroits d'un côté de cet axe – à gauche de l'entrée, près de celle-ci et près de la section du mur de la pièce qui lui est opposé. Une telle représentation du contexte des trouvailles dans la pièce circulaire indiquerait également qu'il est plus probable qu'il ne s'agisse que d'une seule bière, située à gauche de l'entrée, parallèlement à l'axe longitudinal du monument, et, possiblement, d'un second objet en bois qui n'aurait pas requis des clous.

<sup>145</sup> L'article a été rédigé en 2003 (Ivanov, 2006, p. 133) et est basé sur les trouvailles connues à cette époque.

*Arsenalka, Ostruša, Šoušmanets, Griffons, Alexandrovo et Mal-Tépé* – comporteraient ce que l'auteur définit comme « concavité pour la tête, aménagée dans un des côtés courts du lit ». Ivanov ajoute (2006, p. 133) que « dans certains cas » un des côtés courts des lits comportent de tels concavités pour la tête, alors que l'autre côté comporterait « une concavité ou une convexité similaire qui pourrait être pour les [ou servir de repose-] pieds ou avoir un autre rôle ». Contrairement à ces concavités, l'auteur entend par « coussin » un « objet séparé, positionné sur un des côtés courts du lit ou formé dans le même bloc de pierre dans lequel est taillé le lit » (Ivanov, 2006, p. 133). Ces définitions sont plutôt confuses. Il n'est pas suffisamment clair de quelle façon on peut arriver à distinguer entre une « concavité » pour la tête et une « concavité ou convexité » pour les pieds ou, en d'autres mots, entre les éléments identiques sculptés sur les deux extrémités d'un lit. Les définitions ne fournissent pas non plus une façon précise de distinguer un « coussin » d'une « concavité pour la tête », étant donné qu'il n'est pas clair si cette dernière doit, en fait, être concave (puisque l'auteur stipule que l'élément correspondant, identique, situé à l'autre extrémité du lit pourrait être convexe) ; si ce n'est pas le cas – si l'élément qui sert de support pour la tête (Ivanov ne présente pas explicitement dans ses définitions un tel rôle) pourrait ne pas comporter de cavité – il serait impossible de le différencier d'un « coussin » qui serait « formé dans le même bloc de pierre » composant le lit.

Nous croyons que la confusion dans les définitions proposées par Ivanov (2006, p. 133) provient du fait que l'auteur cherche à distinguer entre éléments (ou entités) identiques, du moins en ce qui a trait à leur fonction. En d'autres termes, la distinction que celui-ci décèle entre les éléments qu'il désigne par « coussins » et ceux qu'il désigne par l'équivalent bulgare de « repose-tête » est inexistante. Nos descriptions des éléments « décoratifs » des lits découverts dans les monuments thraces sous tumulus rendent évident le fait que les mêmes éléments d'un lit peuvent être fabriqués de différentes façon. Ils peuvent être taillés dans un même support – bloc ou dalle de pierre – ou dans des supports séparés ; ce fait ne devait pas affecter la perception de l'ensemble – le lit entier –, puisque nous savons que celui-ci était souvent recouvert de mortier et peint ou, le cas échéant, nous pouvons admettre qu'on y déposait des couvertures qui cachaient du moins en partie les détails structurels des lits, notamment dans les cas des lits qui ne semblent pas avoir comporté une finition particulière, comme ceux en briques cuites (entre autres, *Mŭglij*) ou en blocs de pierre bruts (entre autres, *Sašova Mogila*). Par exemple, l'élément que nous pouvons

qualifier de repose-tête du lit du monument *Helvetsia*, taillé dans un bloc de pierre, a été agencé à l'ensemble du lit de façon à ce qu'on ne puisse pas percevoir la différence structurelle entre cette composante monolithique et le reste du lit qui est composé de blocs de pierre bruts.

Contrairement à ce qui a été avancé par Ivanov (2006, p. 133), il n'est pas possible de distinguer entre repose-têtes et repose-pieds (ou têtes et pieds de lit) lorsqu'un lit donné a été pourvu des deux éléments. Les têtes et pieds de lit soigneusement profilés des lits des monuments Ivansky (Ivanov, 2006, p. 133 semble ignorer le fait que le lit d'Ivansky comportait des éléments profilés à ces deux extrémités, non pas seulement à une de celles-ci) et *Šoušmanets* sont tout à fait identiques, tout comme ceux de tous les lits comportant ces deux éléments. De plus, lorsque ces éléments comportent des concavités, il n'est pas possible de les désigner comme concavités « pour la tête » ou « pour les pieds » (Ivanov, 2006, p. 133), puisqu'il n'y a aucune différence entre la façon dont les deux extrémités du lit (le pied et la tête) ont été profilés (*Golyama Arsenalka*<sup>146</sup>, *Mal-Tépé*). Ivanov (2006, p. 134) est d'avis que le traitement des lits des monuments *Golyama Arsenalka* et *Mal-Tépé* est analogue, omettant de noter que la « concavité », ou le démaigrissement de la surface, du lit de *Mal-Tépé* couvre non seulement les deux extrémités, mais aussi la dalle horizontale (ou le sommier) de ce dernier, alors que dans le cas du lit de *Golyama Arsenalka* la surface de la dalle couchée n'a pas été profilée d'une façon quelconque. De plus, ces « concavités », qu'elles soient présentes uniquement au niveau des extrémités des lits ou sur toute leur surface, ne sont pas typiques des lits de pierre découverts dans les monuments thraces. En effet, outre les deux exemples que nous venons de citer, seul le lit du monument d'Alexandrovo comporte une anathyrose périmétrales qui entoure une surface légèrement démaigrée ; l'état très fragmentaire de la tête et du pied de ce lit ne permettent pas de retracer ce démaigrissement sur ces dernier.

Ivanov (2006, p. 135) est également d'avis que le repose-tête et le repose-pieds (l'auteur emploie toujours un terme bulgare plus générique, qui se rapproche plutôt de « repose-tête ») du

---

<sup>146</sup> Les concavités taillées dans les blocs composant les deux extrémités de ce lit ne sont pas tout à fait identiques; cependant, ce fait est plutôt dû à la qualité du travail très rudimentaire qu'à une volonté probable de les différencier l'une de l'autre.

lit du monument *Griffons* sont similaires à ceux du monument *Golyama Arsenalka* et *Mal-Tépé*. Cet énoncé est, pour le moins, surprenant, étant donné que, outre les concavités mentionnées précédemment, les extrémités du lit de *Golyama Arsenalka* sont à peine travaillées, alors que toute la dalle de face du lit du monument *Griffons* est soigneusement sculptée (malgré le manque de détails). Pour ce qui est de la comparaison avec le lit de *Mal-Tépé*, celle-ci est également peu appropriée, puisque la tête et le pied du lit du monument *Griffons* présentent des profils plutôt en « escalier », alors que ceux des mêmes éléments du lit de *Mal-Tépé* présentent un arc qui se termine, certes, par une « marche », mais en l'occurrence il s'agit de la bordure périmétrale qui n'est pas visible sur le profil des extrémités de ce lit, contrairement à la « marche » composant le second niveau de chacune des extrémités du lit du monument *Griffons*, qui est beaucoup plus longue et n'est visible que lorsque ces dernières sont vues de profil. Même si nous excluons les profils de ces éléments, aucun parallèle ne peut être fait entre ceux appartenant à ces trois lits. De plus, nous croyons que ce qui est représenté aux deux extrémités supérieures du lit du monument *Griffons* ne sont pas des imitations des extrémités d'un lit (tête et pied) ; l'arrondissement du coin inférieur de l'« escalier » à deux « marches » qui est dessiné par ces extrémités suggère, d'après nous, qu'il pourrait plutôt s'agir d'une représentation stylisée d'un matelas recouvrant le bout des pieds du lit (entre autres, voir Richter, 1966, figs. 310, 312-317 ; Steingraber, 1979, Pl. XXVI, 2) ou d'une tête et d'un pied de lit sur lesquels sont déposés des oreillers (entre autres, voir Richter, 1966, figs. 284, 301, 312-313 ; Steingraber, 1979, Pl. XXVI, 3, XXXIII, 2).

### **8.3 INSTALLATIONS – LES *ESCHARA***

Des *eschara* ont été découvertes dans les monuments de la nécropole orientale de la réserve historico-archéologique de Sboryanovo (Bulgarie du nord-est). Un autel en argile de forme carrée, au côté long de 0,42 m et de 0,05 m de hauteur (ou épaisseur), décoré de lignes parallèles qui dessinent des rectangles concentriques et des symboles ressemblant à la lettre « M » tracés près des coins d'un des rectangles centraux, a été découvert au niveau du sol de la tombe du tumulus № 2 de la nécropole orientale de Sboryanovo (Féher, 1935, p. 111 ; voir aussi Gergova,

2006a, p. 149).<sup>147</sup> Deux *eschara* « symboliques » ont été trouvées dans la même nécropole, au niveau du sol d'une tombe à puits taillée dans une roche, remblayée par le tumulus № 25 (Gergova et al., 1992, p. 40 ; voir aussi Gergova, 2008, p. 255-256 et fig. 3)<sup>148</sup>. Ces deux autels étaient taillés à même le sol de la tombe, dans l'argile verdâtre qui le composait. Au-dessus du mur sud de la tombe, haut de 1,70 m, les archéologues ont trouvé un foyer de pierre (Gergova et al., 1992, p. 40). Des os humains et animaux ont été découverts à différentes profondeurs dans la tombe. Cette dernière a été datée de la fin du IV<sup>e</sup> – début du III<sup>e</sup> s. av. n. è. Approximativement dans la même région, près du village de Goliam Izvor (département de Razgrad, Bulgarie du nord-est), dans le tumulus № 7, les archéologues ont découvert une tombe de plan parallélépipédique construite en pierre (Gergova, 2008, p. 256 et référence). À l'intérieur de cette sépulture ils ont trouvé un autel en argile, de forme carrée aux côtés longs de 0,50 m, décoré de carrés concentriques et de lignes verticales, tracés avec une corde. La tombe a été datée (au moyen des vases en argile qui ont été découverts dans les tumuli de la même nécropole) de la fin du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. Dans la même nécropole, une tombe taillée dans le lœss, à deux pièces, a été découverte sous le tumulus № 21 (Gergova et al., 2011, fig. 2b). Au centre de la chambre funéraire, sur son sol en terre battue, les archéologues ont trouvé un autel en argile, de forme carrée aux côtés longs de 0,50 m, colorée en noir, en rouge et en blanc. Il s'agit d'une trouvaille unique, puisque cette *eschara* polychrome est la seule de son genre découverte entièrement préservée. Sur la partie centrale concave de cette *eschara* et à l'est de celle-ci les fouilleurs ont découvert des ossements humains – les restes d'une crémation qui a été effectuée hors des limites de la tombe. Cette dernière a été datée du début du III<sup>e</sup> s. av. n. è.

Au sud-ouest de Sboryanovo, seulement à quelques kilomètres de la réserve historico-archéologique, les fouilleurs ont découvert une *eschara* partiellement préservée, aménagée dans le coin sud-est d'un monument funéraire dont il ne restait que les fondations et une partie de la superstructure (Radoslavova, 2008). La tombe était construite en blocs de pierre bruts avec

---

<sup>147</sup> Makiewicz (1987, p. 14) place cette *eschara* sous le type I qu'il définit en tant qu'*eschara* présentant une décoration riche, comportant des motifs géométriques, floraux et, parfois, zoomorphes, exécutés avec soin et précision.

<sup>148</sup> Ces *eschara* sont qualifiées de « symboliques » uniquement dans la première des références citées. Il n'a pas été dévoilé pourquoi cet adjectif leur a été attribué.

mortier de terre. L'autel mesurait 0,95 m sur son axe est-ouest et 0,60 m sur son axe nord-sud. L'espace devant les murs est et sud avait été tapissé de fragments d'amphores. Le sol de la tombe était composé de petits cailloux recouverts par un revêtement d'argile épais de 3 cm. Outre les fragments de céramique, une fibule en fer a été découverte dans la construction. Cette dernière aurait servi tout d'abord aux besoins des « pratiques religieuses » qui auraient eu lieu dans une construction voisine – une tombe – située dans le centre du même tumulus, mais lors de la destruction de cette dernière, la construction à l'*eschara* aurait été recyclée en monument funéraire (Radoslavova, 2008, p. 228).

Au nord de Sboryanovo, près de la ville de Toutrakan (département de Silistra, Bulgarie du nord-est) a été découverte une tombe à puits taillée dans le loess présentant une antichambre et une chambre funéraire (Paunov, 2006). Au milieu de la pièce qualifiée de chambre funéraire les fouilleurs ont trouvé un autel en argile (Paunov, 2006, p. 336 et fig. 1), de la forme d'un carré dont un des quatre côtés était prolongé loin du centre, en forme d'arc. Les autres côtés de l'*eschare* mesuraient 0,60 m de long. Du charbon et des cendres ont été trouvés sur la surface de l'autel. La tombe dans laquelle il a été aménagé a été datée de la fin du IV<sup>e</sup> – début du III<sup>e</sup> s. av. n. è.

Une dalle de pierre de forme carrée, aux côtés longs de 45 cm et d'une épaisseur de 10 cm, identifiée en tant que « pierre d'immolation » (Dremsizova, 1955, p. 63 et fig. 5) ou *eschara* (Gergova, 2008, p. 256), a été trouvée dans l'espace précédant l'entrée de l'une des deux tombes à coupole découvertes près du village d'Yankovo (fig. 30), dans le département de Šumen, en Bulgarie de l'est. La dalle est « décorée » (Gergova, 2008, p. 256) de deux caissons concentriques et d'un cercle concave en son centre. La tombe devant laquelle a été découverte cette dalle « d'immolation » a été datée de la fin du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. Au nord-ouest d'Yankovo, près du village de Brestovitsa (département de Rusé, Bulgarie du nord), les archéologues ont découvert un foyer rituel taillé dans le sol argileux d'une tombe aménagée sous le tumulus № 2 (Stančev, 1994, p. 175 ; voir aussi Gergova, 2008, p. 257 et fig. 7). La structure de celle-ci était composée de branchages enduits d'argile et d'un sol également d'argile et avait été érigée sur une plateforme de moellons. L'intérieur de cette structure en argile a été cuite, probablement intentionnellement. L'*eschara* avait donc été taillée dans le sol avant que cette cuisson ait eu lieu. La tombe contenait les restes d'une crémation qui avaient été déposés à même le sol. Aucune mention d'ossements

d'animaux n'est faite dans la publication portant sur cette sépulture. Elle a été datée du milieu du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. Non loin de cette découverte, près de la ville de Borovo (département de Rusé, Bulgarie du nord) les archéologues ont trouvé une autre *eschara* en argile aménagée sur le sol d'une tombe (Stančev, 1994, p. 176). Cette dernière, construite directement sur le terrain naturel, en blocs de pierre bruts, comportant une antichambre et une chambre funéraire, se trouvait dans le remblai du tumulus № 6 d'une nécropole tumulaire. Le sol dans le secteur ouest de l'antichambre et le sol de la chambre funéraire avait été couvert par une couche d'argile qui avait cuit. Les murs de l'antichambre et de la chambre funéraire de cette tombe semblent avoir été peints en noir et en blanc, alors que son sol et l'*eschara* qui se trouvait au centre de la chambre funéraire avaient été couverts d'ocre rougeâtre. La tombe contenait des ossements humains – les restes de dépositions et de crémations –, mais aucun ossement animal n'y a été trouvé. Elle a été datée (par analogie avec d'autres monuments similaires) du IV<sup>e</sup> s. av. n. è.

Au nord du Danube et au nord-ouest de Sboryanovo, près de la ville de Zimnicea (département [judet] de Teleorman, Roumanie du sud), les archéologues ont découvert quatre monuments funéraires dans le remblai du tumulus C2 (Gergova, 2008, p. 257 et référence, fig. 11). À 0,30 m au nord de celui qui a été qualifié de monument « principal », ils ont trouvé un fragment d'une *eschara* « miniature », au côté long de 0,25 m. Dans le monument M68 les archéologues ont trouvé les fragments d'un autre autel « miniature » aux côtés longs de 0,36 m et de 0,25 m. Les deux tombes ont été datées du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. À 6,5 km à l'ouest de la nécropole de Zimnicea, près de Fântânele (département [judet] de Teleorman), les archéologues ont découvert une tombe à puits de forme rectangulaire, aux coins arrondis, qui contenait deux crémations et, au centre de son sol, une *eschara* carrée, aux côtés longs de 0,30 m, décorée de trois carrés concentriques et deux diagonales formant quatre triangles – deux peints en blanc et deux peints en rouge (Gergova, 2008, p. 257 et référence, fig. 11). La sépulture a été datée de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> s. av. n. è.

Il a été noté qu'outre quelques exceptions (monument dans le tumulus *Zhaba Mogila*, la tombe dans le tumulus № 1 à Sboryanovo et celle de Yankovo), les *eschara* sont absentes des monuments funéraires construits et qu'elles ont rarement, sinon jamais, été trouvées dans les tombes monumentales (nonobstant leur architecture et leur structure) érigées au sud de l'Hémus (Gergova, 2008, p. 258). Alors qu'au premier regard cet énoncé semble confirmé par les données

archéologiques, nous croyons que deux objections importantes peuvent être émises à son encontre. Premièrement, les autels découverts en Thrace du nord-est sont représentés presque exclusivement par des *eschara* en argile qui ont été découvertes dans un type particulier de monuments – des tombes taillées dans le loëss. À notre connaissance, aucune tombe de ce genre n’a été découverte au sud de l’Hémus ou à l’ouest de la réserve historico-archéologique de Sboryanovo. De plus, les autels associés aux monuments funéraires du nord-est du territoire thrace et les *eschara* thraces d’époque hellénistique en général sont des objets meubles. L’autel en pierre de la tombe № 1 de Yankovo représente, en effet, une dalle dont la position pouvait être modifiée facilement. La même observation peut être faite en ce qui a trait aux *eschara* des monuments funéraires du tumulus № 1 de Sboryanovo (Gergova, 2008, p. 258). Ainsi, dans le cas des autels des tombes taillées dans le loëss, nous sommes en présence d’une composante amovible, mais simultanément intégrée à la structure des monuments, alors que dans le cas des tombes construites, nous remarquons l’emploi d’*eschara* « portatives ». <sup>149</sup> Cette observation nous autoriserait à expliquer la présumée absence d’autels dans les monuments funéraires maçonnés du sud de la Thrace en émettant l’hypothèse que de tels autels auraient pu être employés dans les pratiques funéraires des Thraces de la région, mais pour une raison encore inconnue, ils n’ont pas été laissés au sein des monuments. Deuxièmement, nous avons qualifié l’absence d’autels des monuments funéraires thraces au sud de l’Hémus de « présumée » en raison de l’interprétation que nous suggérons ici d’un élément architectural du monument découverts dans le tumulus *Golyama Arsenalka* par l’archéologue G. Kitov (1996).

Au centre du sol de la chambre funéraire du monument – une tombe à coupole – se trouve une dalle circulaire (diamètre – 0,50 m) évidée de façon à représenter une concavité – un segment de sphère (Kitov, 1996a, fig. 12, 14). Cette dalle a été interprétée comme représentant le centre du Monde ou un « disque solaire » (Kitov, 1996a, p. 37). Cependant, cette pierre circulaire, et surtout la concavité en son centre, n’est pas sans rappeler les centres concaves de certaines *eschara*,

---

<sup>149</sup> Borisova (2011, p. 172) note qu’une *eschara* de forme circulaire découverte près du village d’Osikovitsa (non loin d’Etropolé, municipalité de Pravets, Bulgarie de l’ouest) avait probablement été fabriquée ailleurs et aménagée à l’endroit de sa trouvaille. À notre connaissance, la mobilité des autels en argile découverts en territoire thrace n’a pas fait l’objet d’une étude.

notamment celle associée au monument № 1 de Yankovo. De plus, les autels (ou *eschara*) en territoire thrace ne sont pas exclusivement de forme rectangulaire. Au moins un autel en argile de forme circulaire, daté de l'Âge du Fer récent, a été découvert dans ce territoire à ce jour (Borisova, 2011, p. 171 et fig. 2). Le monument sous le tumulus *Golyama Arsenalka* semble avoir été pillé et peu d'objets ont été trouvés dans la chambre funéraire. Les seuls ossements d'animaux découverts en association avec la tombe sont ceux d'un équidé trouvés dans l'antichambre et ceux d'espèces non identifiées, dispersés devant l'entrée du monument. Il serait donc difficile d'amener des preuves à l'appui de notre hypothèse en ce qui a trait à la fonction de la dalle centrale du sol de la chambre funéraire de ce monument. Cependant, des ossements ont rarement été directement associés aux *eschara* découvertes dans les tombes et dans le seul cas où ils ont été trouvés directement sur un autel, il s'agit des restes d'une crémation humaine (dans la tombe du tumulus № 21, voir Gergova et al., 2011). En effet, les restes animaux sont plutôt absents du contexte des tombes avec autels en argile.

Cette interprétation de la composition du sol de la pièce du monument *Golyama Arsenalka* semble appuyée par la reconstitution de deux étapes dans l'existence du revêtement du sol de la pièce circulaire du monument *Griffons*. En effet, le sol de cette dernière semble avoir été d'abord composé d'une dalle de pierre circulaire placée au centre de la pièce et entourée de cercles concentriques en blocs de pierre (Dimitrova, 2005a, p. 112). Cette constatation est d'autant plus intéressante en ce qui a trait à la suggestion que des *eschara* étaient aménagées dans les monuments construits, que ce sol de la pièce du monument *Griffons* a été, ultérieurement (mais avant sa restructuration), couvert d'un enduit de chaux. Ce fait pourrait indiquer que les *eschara* étaient des aménagements temporaires dans les monuments thraces construits et qu'elles étaient dégagées, démontées ou reconstruites une fois que le rite qui leurs était attaché était effectué.

En effet, si l'on admet la reconstitution du bloc circulaire concave placé au centre de la pièce circulaire du monument *Golyama Arsenalka* en tant qu'élément d'un « calendrier solaire » (Stoev et Stoeva, 2006), il faudrait démontrer que la même interprétation peut être appliquée à la dalle circulaire du monument *Griffons*, c'est-à-dire que les mêmes liens et observations astronomiques peuvent servir dans son explication. Si tel n'est pas le cas, il faudrait alors se rebattre vers des explications plus probables, dont une pourrait être la reconstitution de rites qui auraient nécessité l'usage des sols des pièces « principales » de certains monuments en tant

qu'*eschara* ou, en lien indirect quelconque avec de tels rites, la recherche d'un effet miroir entre la structure (ou l'aspect) du sol de ces pièces et celui de leurs couverture (ou, en d'autres termes, la reproduction en deux dimensions, sur le sol, de la couverture en trois dimensions – interprétation suggérée en ce qui a trait aux mosaïques « géométriques » dans le cas de certaines constructions macédoniennes hellénistiques, voir Ginouvès et Guimier-Sorbets, 1992).

Suite à son étude des autels en argile découverts dans les vestiges de Seuthopolis, Čičikova (1975) conclut que ceux-ci, ainsi que les autres autels semblables connus à l'époque de publication de son article, représentent un écho de traditions et de rituels qui peut être retracé jusqu'en Grèce minoenne et mycénienne, aux autels situés dans les pièces des demeures crétoises ou ceux aménagés aux centres des *mégara* continentaux. Elle suggère également que ces *eschara* avaient, en Thrace, un lien avec le culte des Grandes divinités, étant donné qu'une d'entre elles a été découverte à Seuthopolis dans un complexe architectural identifié par les fouilleurs en tant que sanctuaire dédié à ces divinités. Cette dernière remarque semble quelque peu exagérée à la lumière des découvertes d'*eschara* que nous avons présentées. En effet, alors qu'il pourrait être argumenté que les foyers ou autels en argile découverts en territoire thrace ont tous eu un rôle similaire, il serait maintenant difficile à défendre l'hypothèse que ce rôle était étroitement lié aux Grandes divinités, notamment en raison des contextes relativement différents dans lesquels des *eschara* ont été découvertes (maisons, sanctuaires, tombes, fosses dites « rituelles »).

## 9. PRATIQUES

### 9.1 INTRODUCTION

Les vestiges de diverses pratiques ont été découverts dans les monuments thraces et autour de ceux-ci, notamment dans les remblais des tumuli qui les couvraient. L'identité de ces pratiques n'a pas été restituée de façon précise ou, plus exactement, leur identification continue de faire l'objet de débats et d'être remise en question. Néanmoins, nous pouvons identifier deux types de pratiques sans risquer de soulever la controverse. En effet, des ossements isolés ou des squelettes humains entiers, en ordre anatomique, ainsi que les restes de crémations, ont été découverts dans ces monuments, dans des contextes suggérant qu'il s'agit de dépositions. Le second type de pratiques que nous pouvons nommer est celui des sacrifices. De nombreux restes animaux ont été également trouvés dans certains monuments et surtout dans les remblais des tumuli. Parmi les espèces identifiées figurent souvent les canins et les équidés, les restes desquels sont habituellement découverts en ordre anatomique, sauf certaines exceptions dans les cas des canins ou dans les contextes archéologiques perturbés. Les autres espèces animales, dont les restes sont trouvés surtout, voire exclusivement, à l'extérieur des monuments, dans les remblais des monticules, ont été regroupées sous l'étiquette « animaux alimentaires ». L'examen des données indique que ces animaux ont probablement été consommés sur place. À certaines occasions, les trouvailles de restes humains, notamment celles d'ossements isolés, ont été interprétés comme étant les vestiges de sacrifices humains – interprétation qui est également analysée dans ce chapitre.

## 9.2 LE VOCABULAIRE

### 9.2.1 Enterrement et inhumation

La définition fournie pour le terme « enterrement » dans les dictionnaires de la langue française – « ensemble des cérémonies qui accompagnent l’inhumation » –, ainsi que la façon dont il est employé dans le parler de tous les jours, sont trop larges pour répondre aux besoins de précision que nous recherchons dans cette étude (ou qui devrait être recherché dans toute étude de ce genre). Nous avons donc choisi d’employer ce mot en tant que synonyme du terme « inhumation », en lui attribuant le même sens. Ainsi, enterrer traduirait dans cette étude uniquement l’idée qu’un défunt ou un animal (à la limite, un objet ou une structure) ou des parties de ceux-ci, a été déposé dans la terre. Ce terme implique par définition que ce qui a été déposé dans le sol a également été remblayé de terre ; littéralement, il veut dire « mettre dans l’humus », dans la terre (Blaisot, 2004, p. 213).

La technique choisie par Sîrbu pour la présentation de sa terminologie funéraire étant l’ordre alphabétique – fait qui trouve une justification dans la désignation de cette terminologie de « dictionnaire » – les termes « inhumation(s) » (*înhumare(i)*) et « enterrement(s) » (*înmormântare(i)*) y sont définis vers le milieu. Jugeant que la définition de ces termes est d’une importance capitale pour l’étude des pratiques et des rites funéraires, nous avons choisi de nous y arrêter au début de notre analyse de la terminologie proposée par l’archéologue roumain. Le premier terme, « inhumation(s) », du latin *inhumare*, est défini en tant que rite funéraire consistant en la déposition du corps du défunt, habituellement en son entièreté, dans un puits, dans une chambre funéraire ou dans un récipient (Sîrbu, 2003, p. 18).<sup>150</sup> L’auteur de la définition stipule dans un commentaire placé immédiatement après celle-ci que ce terme doit être utilisé uniquement dans les cas où il s’agit d’une déposition du corps – « a deposit » (Sîrbu, 2003, p. 18) – ou, en d’autres mots, et selon la définition du terme « deposit(s) » (*depunere(i)*, voir *infra*),

---

<sup>150</sup> « ...funerary rite consisting of depositing the body, usually in its entirety, in a pit, in a funerary chamber or in a recipient (lat. *inhumare*). »

lorsque l'« inhumation » est accompagnée de rites funéraires. Dans le cas contraire, il pourrait s'agir d'une « simple action prophylactique de la part de la communauté, un moyen de se débarrasser de certains morts qui ne devraient pas être traités avec tout le respect imposé par leur propre idéologie funéraire (prisonniers, meurtriers, suicidés, individus ayant entravé les lois communautaires de façon significative, etc.) » (Sîrbu, 2003, p. 19).<sup>151</sup> Cette définition n'exclut pas explicitement la crémation des pratiques funéraires qu'elle englobe, notamment en raison de l'emploi de l'expression « habituellement en son entièreté » en ce qui a trait à la déposition du corps du défunt et en raison de l'inclusion des « restes d'une crémation » dans la définition de « déposition(s) », terme explicitement employé, à son tour, sous la forme de verbe (*depunerea*), dans la définition d'« inhumation ». De plus, la précision que les restes peuvent se trouver « dans un contenant » semble appuyer cette interprétation et inclure la crémation dans les pratiques couvertes par l'inhumation ; il est également possible que le terme ait pour rôle de couvrir les dépositions de défunts dans des *pithoi* ou dans d'autres contenants semblables. Cependant, lorsqu'il définit l'expression « rites funéraires » (*Funerary rites*), Sîrbu (2003, p. 24) marque clairement l'opposition entre inhumation et crémation en notant que « le corps peut être : a) incinéré, b) inhumé, c)... ». Une opposition entre « inhumation » et « crémation » est également clairement indiquée dans le schéma de la figure 1b à la fin du dictionnaire (Sîrbu, 2003, p. 83). Ce schéma reflète la catégorisation des façons dont on disposait, selon Sîrbu, des corps des défunts : A1 – crémation ; A2 – inhumation ; A3 – exposition/décomposition et A4 – débarras/abandon. Dans les autres publications de Sîrbu, les termes « crémation » et « inhumation » sont systématiquement employés en tant qu'antonymes (par exemple, dans Sîrbu, 1992 ; 2002 ; 9002). Une telle opposition explicite dans le dictionnaire, notamment dans la définition des deux termes, aurait rendu, à notre avis, ce dernier quelque peu moins ambigu.

Étant donné cette ambiguïté dans la définition proposée par Sîrbu pour le terme « inhumation(s) », il serait intéressant d'examiner celle qu'il offre pour le terme

---

<sup>151</sup> « ...a simple prophylactic action of the community, a means of dumping certain dead, which must not be treated with all the respect imposed by their own funerary ideology (prisoners, murderers, suicide cases, individuals that have very gravely broken the laws of the community etc.) »

« enterrement(s) ». Sîrbu (2003, p. 19) définit cette notion comme la cérémonie de « déposition » du corps ou des restes de la crémation dans la tombe et comme le moment où « tous » les rituels prévus par l'idéologie funéraire prennent place. Le problème avec ces termes – « inhumation(s) », « enterrement(s) » et « déposition(s) » - provient du fait qu'ils sont toutes inclusives entre elles. Même si le terme « déposition » était omis des définitions des deux autres termes, les trois définitions se recouvreraient entièrement. Seule la définition du terme « inhumation(s) » diffère quelque peu des deux autres en raison de son exclusion apparente, mais non explicite, de la crémation (voir *infra*).

Sîrbu fournit également les définitions d'autres termes ayant trait au contexte funéraire thrace, tels « cénotaphe », « cimetière/nécropole », « ciste », « déposition », « exposition/décomposition » (du défunt), « inventaire funéraire ». La définition de cette dernière expression mérite notre attention. D'après l'auteur du dictionnaire, l'inventaire funéraire inclurait ces éléments de la sépulture qui auraient été directement liés au défunt ou à une quelconque activité qu'il aurait pratiqué (Sîrbu, 2003, p. 18). Cette définition nous semble très peu adéquate du point de vue pratique de l'identification du rôle (la fonction, la signification, l'interprétation, etc.) des objets dans la sépulture. En effet, il serait difficile, sinon impossible, de définir avec assurance si ce que nous appelons le « mobilier funéraire », ou une partie de celui-ci, a appartenu ou a servi au défunt. Et nous pouvons imaginer au moins une situation qui exclurait une telle appartenance du mobilier funéraire ou d'une partie de celui-ci : la déposition dans la sépulture, avec le défunt, d'objets ayant appartenu à d'autres personnes et dont la fonction aurait été de symboliser le lien privilégié entre ces dernières et le défunt (de son vivant, mais aussi, et pourquoi pas, après la mort). Nombre d'autres possibilités pourraient également être envisagées ; entre autres, la fonction prophylactique de certains objets (Blazot et Racinet, 2004, p. 226). Sans oublier les objets qui sont placés dans les sépultures pour les besoins des différents rites, mais qui n'ont pas nécessairement appartenu au défunt ou qui n'ont pas été manipulés par ce défunt de son vivant (entre autres, voir Blazot et Racinet, 2004, p. 227).

## 9.2.2 Crémation et déposition

Un autre terme important en ce qui a trait au contexte des tumuli funéraires thraces dont Sîrbu fournit la définition est celui de « crémation ». L'archéologue roumain stipule qu'il s'agit d'un rite funéraire « ...consisting in the burning of the corpse, sometimes together with the funerary inventory and the favourite animals (horses, dogs etc.) (lat. *incinerare*). » (Sîrbu, 2003, p. 18). Cette définition contient deux expressions dont des définitions plus ou moins détaillées ont été fournies par Sîrbu : 1) « funerary inventory », qui serait composé des « items from the grave that were directly linked to the dead (clothes, ornaments etc.) or to some activities that he had performed (weaponry and fighting gear, tools etc.). » (Sîrbu, 2003, p. 18) et 2) « favourite animals », expression qui n'inclut pas uniquement des animaux (chevaux et chiens), mais tout être vivant « favori » supposément sacrifié sur la tombe du défunt dans le but d'accompagner ce dernier dans sa vie dans l'au-delà (Sîrbu, 2003, p. 19). Enfin, la définition du terme « tumulus(i) » nous est donnée : « funerary fitting out with mound, usually cone shaped often with pits or wooden or stone chambers underneath in which the dead, their companions and the funerary inventory were buried (put) (lat. *tumulus*). » (Sîrbu, 2003, p. 25).

En ce qui a trait à la pratique de la crémation du défunt (et du mobilier funéraire), l'auteur du dictionnaire distingue deux pratiques (outre celle « normale » dont nous avons rapporté la définition ci-haut) : la « crémation partielle » et la « crémation incomplète ». Dans le premier cas, il s'agirait de l'incinération uniquement de certaines parties du corps du défunt ou, dans les mots de Sîrbu (2003, p. 18), une situation dans laquelle « only a part of the corpse has been put on the funerary pyre ». Il n'est pas clair d'après cette définition si le corps du défunt est démembré avant la crémation. En ce qui a trait au second type, il s'agirait d'une crémation incomplète est inégale des différentes parties du corps en raison d'un bûcher de piètre qualité ou des exigences d'un rite particulier (Sîrbu, 2003, p. 18).

L'auteur précise par un commentaire que, étant donné son exigence en ressources matérielles et en effort, la crémation du défunt est toujours une « déposition », ce qui reflèterait

son appartenance à un domaine funéraire bien délimité.<sup>152</sup> La définition du terme « déposition(s) » tel que fournie par Sîrbu (2003, p. 17) – « ...the ritual putting of the dead or of the cremated remains of the dead in the grave, usually together with the funerary inventory, according to the funerary practices of the community. » – ne suffit pas à elle seule pour expliquer cette remarque. D’après nous, la meilleure interprétation de cette réflexion de la part de Sîrbu est qu’il entend souligner le fait que la crémation du défunt est un rite funéraire de plein droit, puisque les restes de l’incinération sont toujours déposés dans une sépulture, par opposition à une pratique qui impliquerait un traitement différent, peut-être moins « digne », des restes humains. Nous tenons néanmoins à souligner le fait que dans certaines sépultures thraces contenant des crémations, les restes humains sont découverts dispersés, entremêlés à des restes d’animaux dont l’espèce varie d’une sépulture à l’autre (*infra*). Ce fait n’indique pas, en soit, un traitement « déshonorant » des restes du défunt, mais reflète, néanmoins, un rite complexe dont la signification n’est pas aussi claire que pourrait l’être celle des « simples » dépositions des corps (entiers) dans des sépultures.

Malgré l’ambiguïté présente dans les définitions proposées par Sîrbu pour les termes « inhumation » et « crémation », qui peuvent laisser croire que le premier incorpore la pratique funéraire décrite par le dernier, dans ses propres publications sur les pratiques et rites funéraires des peuples antiques de la plaine danubienne l’auteur emploie ces termes en tant qu’opposés, en tant que décrivant deux types de pratiques différents (voir aussi Sîrbu, 2003, fig. 1b). C’est également de cette façon que les termes ont été employés par les autres chercheurs, dans les autres publications sur les pratiques funéraires thraces, sans que cet emploi n’ait jamais été justifié ou, du moins, expliqué.

Outre dans les terminologies et dans les dictionnaires, le terme « crémation » est systématiquement employé en tant qu’antonyme de celui d’« inhumation » dans la littérature consacrée aux rites et pratiques funéraires thraces ; le manque total d’exceptions à cette « règle » fait que la citation de références serait tout à fait inutile. Malgré cette tendance, nous croyons que

---

<sup>152</sup> « Because it requires a higher investment, both of material and effort, cremation is always a deposit, thus reflecting a well-bordered domain of the funerary ideology. » (Sîrbu, 2003, p. 18).

cet emploi est, sémantiquement parlant, erroné. Nous éclaircissons cette suggestion plus loin dans cette partie de notre étude.

### 9.2.3 « Inhumation » vs « crémation » : un non-lieu

Ainsi, la définition du terme « inhumer » offerte par Sîrbu, ainsi que l'emploi de ce terme dans la littérature portant sur les pratiques et rites funéraires thraces, s'écarte de façon substantielle de l'étymologie de ce premier. En effet, ce terme est défini et systématiquement employé en tant qu'antonyme au terme « crémation » ou, plus précisément, la crémation est considérée comme étant le rite opposé à celui de l'inhumation. Cependant, nous pouvons observer (*infra*) que dans les pratiques funéraires en territoire thrace, les restes incinérés des corps ayant subi une crémation ont également été mis dans la terre ou, littéralement, ils ont été inhumés. Ainsi, lorsque l'étymologie du terme « inhumer » est considérée dans la définition de celui-ci (ce qui serait tout à fait logique), il s'avère que ce premier ne peut être employé en opposition (ou en tant qu'antonyme) dans la description d'une action qui implique la mise ou la déposition de quelque chose (en l'occurrence – des restes du corps du défunt) dans la terre. D'autant plus que toutes les pratiques funéraires thraces, telles que reconstituées par les spécialistes, impliquent la mise des restes du défunt (corps entier, corps démembré ou restes de crémation) dans la terre, directement – lorsque la sépulture est directement aménagée dans le sol – ou indirectement – lorsque la tombe est construite, puis remblayée.

De plus, nous sommes d'avis que les termes « inhumation » et « crémation », tels qu'employés par les spécialistes – thracologues, ne désignent pas des étapes équivalentes du rituel thrace. En effet, le traitement du corps du défunt chez les Thraces peut être divisé en différentes étapes et l'ensemble de ces étapes – le processus d'« élimination », pour ainsi dire, du corps – pourrait être qualifié de « simple » ou de « composé » (Sprague, 2005, p. 28). La différence entre processus simple et processus composé dans le cas des rites funéraires thraces réside dans le fait que dans le cas du second nous pouvons constater qu'on a eu recours à un processus de réduction,

ou de « squelettisation »<sup>153</sup>, avant la déposition des restes du défunt dans la sépulture, étape omise dans le cas du premier processus. Ainsi, lorsque la crémation est considérée comme une étape d'un processus – celle de la réduction du corps, de la squelettisation – il s'avère qu'elle ne peut pas être directement comparée (ou opposée) à l'inhumation, puisqu'il s'agit de deux étapes distinctes du processus (de la pratique, des rites) funéraire(s). Dans tous les cas, qu'on ait employé le processus simple ou composé, avec ou sans réduction du corps, ce dernier ou ce qui en reste est mis dans la sépulture qui est, elle-même, remblayée, ou mise dans la terre. En d'autres termes, qu'ils soient en articulation complète ou pas, dans la tradition funéraire thrace telle que reconstituée par les spécialistes, les restes du défunt sont inévitablement inhumés.

Comment rompre alors avec la tradition (non-fondée) et éviter l'emploi de ces deux termes – « inhumation » et « crémation » – en tant qu'antonymes ? Nous avons choisi pour une solution simple et sans équivoque : la description « complète » de la situation observée. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'un recours à ce qui a été identifié par Sprague (2005, p. 28) comme étant un processus simple, il sera question de la « déposition du corps » du défunt dans la sépulture. Lorsque, au contraire, il s'agira de décrire un processus composé, il sera question de la « déposition des restes de la crémation » dans la sépulture. Nous croyons que cette solution respecte l'étymologie des termes employés et qu'elle est suffisamment succincte pour rendre clairement et sans ambiguïtés la réalité qu'elle décrit. La définition du terme « déposition(s) » offerte par Sîrbu (2003, p. 17) appuie fermement notre argument, puisqu'elle démontre clairement que l'auteur emploie ce terme en tant que synonyme à celui d'« inhumation(s) ». Il faut noter que nous n'accordons pas au terme « déposition » le sens qui lui est donné par Sprague (2005, p. 31), c'est-à-dire « la façon dont le corps est déposé dans la sépulture ou dans le contenant ». Nous employons également ce terme dans son sens usuel, de tous les jours, lorsqu'il est question de la « déposition » d'objets dans la tombe, par exemple du mobilier funéraire. Cependant, l'utilisation du terme ne sera pas ambiguë dans les limites de cette étude puisqu'il sera toujours accompagné

---

<sup>153</sup> Sprague (2005, p. 28) est d'avis que ce terme devrait être évité dans la description des pratiques funéraires. Nous l'employons ici uniquement dans le but d'éclaircir notre propos et à défaut d'un terme plus précis, équivalent au terme anglais « *excarnation* », qui pourrait signifier le processus de la décomposition forcée et accélérée des tissus du corps humain dans un environnement et dans des circonstances contrôlées.

d'un complément qui précisera s'il s'agit de la « déposition du corps du défunt », de la « déposition des restes de la crémation » ou d'un objet quelconque qui a été « déposé dans la tombe ».

#### **9.2.4 Sépultures « primaires » (« principales » et « centrales »)**

Comme tout archéologue qui s'est déjà intéressé aux rites et pratiques funéraires d'une culture quelconque pourrait certainement s'y attendre, la thracologie n'est pas épargnée par la confusion qui règne dans les descriptions sépulcrales publiées par les découvreurs des tombes. Cette confusion est évidente notamment en ce qui a trait à la désignation des sépultures dans certains contextes « ouverts » - qui ont évolué pendant des dizaines de siècles – comme celui des tumuli funéraires. Son évidence n'empêche, néanmoins, qu'elle soit partiellement ou complètement, mais surtout paradoxalement, ignorée par les chercheurs œuvrant dans le domaine de l'archéologie funéraire thrace, possiblement dans l'espoir que si l'on ignore le problème suffisamment longtemps, il disparaîtra de lui-même.

L'expression « sépulture primaire » est employée en thracologie pour désigner une priorité spatiotemporelle, habituellement dans les limites d'un même tertre funéraire. L'adjectif « primaire » est attribué à la plus ancienne parmi les sépultures partageant un même tumulus ou, tout simplement, à la sépulture pour laquelle il est estimé que ce dernier a été érigé. Ainsi, Filov (1912, p. 209) définit une des sépultures d'un même tumulus par « primaire et plus ancienne », renforçant par cette redondance l'idée d'une primauté spatiotemporelle. Cette primauté est parfois notée implicitement, par l'attente des fouilleurs à trouver une sépulture au centre du tumulus (au niveau de sa base) ou par leur surprise lorsqu'aucune sépulture n'y est présente. Par exemple, Milčev et Boneva (1981, p. 127) ressentent le besoin d'expliquer la « décentralisation » de la sépulture trouvée au sein d'un tumulus funéraire près du village d'Ošani (ou Ošanite, municipalité de Gabrovo, Bulgarie du nord) en expliquant que le sommet (et, par conséquent, le centre) du tertre s'est déplacé sous l'effet d'une tranchée de pilleurs et des forces naturelles qui ont accentué l'effet (d'écroulement et d'éventuel entassement et empilement) de la tranchée sur la forme du tumulus. D'autres ont noté la « primauté » de certaines sépultures de façon plus explicite, par la déclaration qu'il s'agit bel et bien de la sépulture qui est la cause de la construction d'un tertre.

Par exemple, lorsqu'il qualifie une sépulture de « primaire », Dimitrov (1994, p. 76) précise qu'il s'agit de la tombe « pour laquelle le tumulus a été érigé ». Cependant, paradoxalement, le terme « central » semble beaucoup plus populaire en ce qui a trait à l'étude des sépultures thraces antiques et est employé en tant que synonyme de « primaire » ou tout simplement à la place de ce dernier terme.

L'expression « sépulture centrale », telle qu'employée dans la majorité des publications archéologiques bulgares, n'indique pas nécessairement l'endroit auquel on pourrait s'attendre à ce que le tombeau se trouve au sein du tertre funéraire, mais plutôt sa primauté (chronologique ou d'importance quelconque) sur les autres éventuelles tombes partageant ce dernier. Ainsi, la « sépulture centrale » du tumulus № 3 de la nécropole tumulaire située près du village de Gorski Izvor en Bulgarie du sud a été découverte dans le secteur sud du tertre (Petrov, 1990).<sup>154</sup> Dans une publication similaire il est question d'une « sépulture centrale » découverte dans la moitié ouest d'un tumulus, alors que la « sépulture centrale » du tertre voisin se trouvait effectivement en son centre (Gizdova, 1985, p. 100). Alors que dans ces exemples les auteurs fournissent une indication quant à la position relative de la sépulture dans le tumulus, nous informant ainsi implicitement de ce qu'ils entendent par le terme « centrale » (puisque'il devient clair que la tombe n'est pas au centre du tertre funéraire), dans d'autres cas (par ex. Bospatchiéva, 1997, p. 20 ; Kitov et Dimitrova, 2001, p. 53)<sup>155</sup> de telles indications ne sont pas données et il appartient au lecteur de s'informer au moyen de plans et de photographies (qui ont tendance à être plutôt indisponibles) quant à l'emplacement de la sépulture et, par conséquent, à ce que l'auteur entend par « sépulture centrale ».

D'autres fois le sens de cette expression est explicitement défini sans que l'éclaircissement fourni ne justifie son emploi. Par exemple, dans son observation sur le rapport entre deux sépultures recouvertes par un même tumulus, Dimitrov (1994, p. 76) déclare que l'une d'entre elles est « centrale (primaire), pour laquelle le tumulus a été érigé ». La même définition

---

<sup>154</sup> Les exemples fournis dans cette section de l'étude ne se rapportent pas exclusivement à des contextes d'époque hellénistique.

<sup>155</sup> Les plans accompagnant la publication de Bospatchiéva (1997, fig. 2, fig. 2-a) indiquent que les sépultures « centrales » ne sont pas nécessairement situées au centre des tumuli (érigés en une seule étape).

est reprise, presque mot à mot, dans un autre rapport (Koulov, 1995, p. 52) qui relate la fouille d'un tumulus contenant un monument funéraire identifié en tant que la raison « pour laquelle le tumulus a été érigé » et d'autres sépultures (l'auteur n'emploie pas de qualificatif en ce qui a trait à ces dernières). Des phrases très similaires ont été employées dans la publication des résultats de la fouille d'un tumulus (*Karakočova Mogila*) situé près du village de Bratya Daskalovi, contenant une sépulture « centrale, à laquelle est liée la construction du tertre » (Tonkova et Dimitrov, 2011, p. 36) et dans celles de l'étude d'un tumulus en Roumanie qui contenait trois tombes, dont une « principale », « pour laquelle le tumulus avait été construit » (Moscalu, 1977, p. 329). Alors que ces énoncés ont la vertu de fournir une définition à l'expression « sépulture centrale », ils rendent néanmoins évidente la disparité entre le sens littéral des termes composant cette dernière et la définition fournie par le chercheur (sauf dans le cas du tumulus *Karakočova Mogila* où « tombe centrale » est employé pour désigner une sépulture qui est à la fois primaire et située au centre de ce premier) ; car en effet aucune loi n'empêche qu'une tombe décentralisée puisse être primaire (voir exemples ci-dessus), ni l'inverse. Il aurait été beaucoup plus simple et clair d'employer l'expression « tombe primaire », ou même une définition longue décrivant le rapport chronologique et spatial de la sépulture, que d'imposer à une expression un sens qu'elle ne peut pas avoir hors contexte. En effet, le problème avec l'expression « sépulture centrale » et que le sens implicitement donné au terme « centrale » est exacerbé par l'emploi en opposition à cette première de l'expression « sépultures secondaires » (Čičikova et al., 1979 ; Nikolov et al., 1982, p. 32 ; Ruseva-Slokoska et Staïkova, 1982, p. 48 ; Gizdova, 1985, p. 100 ; Tačeva, 2000, p. 23) ou par l'emploi du terme « central » en tant que synonyme de « primaire » (donc, indirectement, en opposition à « secondaire », voir par ex. Mladenova, 1971, p. 50 ; Bakürdzhev et al., 2011)<sup>156</sup>.

L'opposition engendrée par l'équivalence implicitement attribuée aux termes « centrale » et « primaire », remet en question non seulement la signification de la phrase « sépulture centrale », mais aussi celle de l'expression « sépulture secondaire », car elle nous indique que nous devrions nous attendre à ce que les sépultures secondaires ne puissent être ni « centrales », ni

---

<sup>156</sup>Bakürdzhev et al. (2011) emploient les expressions « tombe primaire » (*първичен гроб*) et « sépulture centrale » (*централно погребение*) en tant que synonymes.

primaires. Alors que le dernier cas va de soi par définition puisque « primaire » et « secondaire » sont des attributs mutuellement exclusifs (*infra*), il n'en est pas de même pour le premier, c'est-à-dire qu'une tombe définie en tant que secondaire pourrait, effectivement, se retrouver, pour une raison ou une autre, dans la partie centrale d'un tertre funéraire. Il n'est pas difficile de s'imaginer aussi l'embarras que pourrait créer la constatation que plusieurs sépultures « centrales » disposées à proximité les unes des autres, chacune recouverte par son propre tertre, aient été éventuellement remblayées sous un tumulus unique (*infra*). Un tel cas a été en effet décrit comme la découverte de 13 « sépultures secondaires » et « aucune sépulture primaire » (Nikolov et al., 1982, p. 31). L'incohérence dans l'emploi de différents termes, aux significations opposées ou du moins non-complémentaires, peut, en plus, accroître la confusion lorsque la « tombe centrale » est à la fois située au centre du tumulus funéraire et est la « tombe primaire » de celui-ci (Tonkova et Dimitrov, 2011, p. 36, 38).

Le mot « principale »<sup>157</sup> est rarement employé dans la description de sépultures. Il semble plus courant chez les auteurs roumains que chez leurs collègues, les thracologues bulgares (qui ont opté, comme nous l'avons relaté, pour le terme « centrale » auquel ils ont accordé le même sens qu'au terme « principale »). Par exemple, il a été question d'un « monument funéraire principal du tumulus C2 (...) situé à l'ouest du centre [du tertre funéraire]» (Gergova, 2008, p. 257). Dans une autre occurrence du terme, il s'agit de « deux tombes (...) en position secondaire par rapport à la tombe principale, celle pour laquelle le tumulus avait été construit » (Moscalu, 1977, p. 329). Une des deux tombes du tertre C1 de la nécropole de Zimnicea (Roumanie) a également été qualifiée de « principale », par opposition à l'autre sépulture qualifiée de « secondaire » (Alexandrescu, 1980, p. 20). Dans sa synthèse des découvertes à Zimnicea, Turcu (1978, p. 169) se sert des mêmes expressions – « tombes principales » et « tombes secondaires » – que celles employées par les auteurs dont il cite les publications, mais place les termes « principales » et « secondaires » entre guillemets. Alexandrescu (1974) emploie les mêmes termes dans sa description de la nécropole (notamment des sépultures gètes) sans l'insertion de guillemets. De plus, elle définit explicitement ce qu'elle entend par l'expression « tombe

---

<sup>157</sup> ОСНОВЕН, -а, -о. (bul.) [osnoven, -a, -o] – principal(e).

principale » : « [elles] sont appelées des tombes principales parce que des tumuli de taille moyenne furent érigés à leur intention » (Alexandrescu, 1974, p. 58). Cette définition rejoint celle avancées implicitement ou explicitement dans les publications postérieures que nous avons mentionnées ici – est définie par « principale », par « primaire » ou par « centrale » toute sépulture qui a commandé l'érection d'un tumulus dans lequel des sépultures « secondaires » ou « communes » ont été ultérieurement aménagées.

Dans le cas des exemples provenant des publications d'auteurs roumains, le terme « principal[e] » a été utilisé en tant que synonyme de « primaire », puisqu'il est y est question de monuments funéraires « secondaires » découverts sous le même tumulus.

### **9.2.5 Sépultures « secondaires » et sépultures « communes »**

Alors que l'expression « sépulture secondaire » est habituellement employée en opposition à « sépulture primaire » (Kitov et al., 1994, p. 76) ou (d'après nous, incorrectement) à « sépulture centrale », elle apparaît également, et paradoxalement, indépendamment de ces deux expressions. Ainsi, Čičikova et al. (1979, p. 108) nous apprennent que le tumulus № 5 d'une nécropole thrace située près du barrage *Koprinka* (anciennement *Georgi Dimitrov*) ne contenait « que des sépultures secondaires de l'Antiquité tardive ». Alors que la logique de cet énoncé pourrait probablement être comprise dans le contexte de la publication d'une nécropole comprenant des sépultures datées du début de l'époque hellénistique, il reste que l'absence dans tumulus № 5 de trouvailles d'époques autres que l'Antiquité tardive et la présence dans ce même tertre de 13 squelettes dont l'ensevelissement a également été daté de cette dernière époque rendent la qualification de toutes ces sépultures de « secondaires » paradoxale. Il serait tout à fait légitime de se demander s'il n'y aurait pas une autre façon, voire des façons différentes, de catégoriser ou de décrire ces sépultures dans le contexte restreint au tumulus № 5 et, à un autre niveau, dans celui de la nécropole en général. La remise en question de l'emploi de l'expression « sépultures secondaires » dans ce cas est renforcée par les trouvailles dans le tumulus № 6 de la même nécropole : « uniquement des sépultures secondaires (...) qui sont très probablement de l'Antiquité tardive et peuvent être liés aux sépultures de l'Antiquité tardive découvertes dans le tumulus № 5 de la même nécropole » (Čičikova et Karanikolova, 1980, p. 107).

De telles réflexions peuvent paraître, à première vue, trop méticuleuses. On pourrait se demander ce qu'on gagnera en expliquant lors de son emploi ce qu'on entend par une phrase aussi simple que celle de « tombes » ou « sépulture » « centrale ». Cependant (comme nous le verrons plus loin), le contexte archéologique des tumuli funéraires est de loin un des plus complexes qu'on pourrait s'attendre à rencontrer dans le domaine de l'archéologie – notamment en raison de l'emploi répétitif des tertres, mais aussi par la façon dont ceux-ci sont exploités à des fins funéraires. La simple expression « sépulture [ou tombe] centrale » utilisée dans le contexte des tumuli funéraires pourrait indiquer un nombre de réalités complètement différentes. Par exemple, la « tombe centrale » qui se trouve en périphérie d'un tumulus pourrait indiquer, entre autres, que ce dernier a été érigé préalablement à l'inhumation primaire (si tel est le sens accordé à la phrase), alors que si cette tombe « centrale » a été découverte (littéralement) au centre du tertre funéraire, le fait pourrait indiquer que celui-ci a été construit après la déposition du défunt dans la sépulture (sauf dans le cas des monuments funéraires auxquels un accès plus permanent est possible). L'interprétation d'un contexte archéologique inadéquatement relaté par son (ou ses) fouilleur(s) peut être rendu davantage difficile dans le domaine de la thracologie où l'on a émis l'hypothèse que du moins certains monuments funéraires ont été construits suite à l'érection des tumuli au sein desquels ils ont été découverts (Kitov, 1989, *et passim*). De telles hypothèses et les remarques que nous venons de faire indiquent qu'il est important d'employer des termes et expressions précis en ce qui a trait à l'archéologie funéraire thrace (et non seulement) ou, du moins, d'explicitier le vocabulaire choisi pour une raison ou pour une autre, sans quoi on n'aurait pas raison de l'avoir choisi.

### **9.3 TRAITEMENT DU CORPS DU DÉFUNT**

En ce qui a trait aux pratiques funéraires concernant le traitement des restes du défunt observées dans le contexte des monuments thraces sous tumulus, nous pouvons noter que tout comme dans le cas des tumuli funéraires (contenant des tombes « simples »), la crémation a été pratiquée parallèlement à la déposition du corps, du moins en termes de chronologie (V<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> s. av. n. è.), sinon en termes d'espace. En d'autres termes, les monuments découverts dans

l'ensemble du territoire ayant été identifié comme « thrace » renfermaient tant des crémations que des dépositions du corps durant l'époque hellénistique ; parfois les vestiges des deux pratiques peuvent être observés dans une même construction sous tumulus.

### 9.3.1 Déposition et crémation – les données

Des ossements humains ont été trouvés dans le monument sous le tumulus *Momina Mogila* érigé près de Bratya Daskalovi (Bulgarie centrale, fin du IV<sup>e</sup> – début du III<sup>e</sup> s. av. n. è. ; Tonkova et Ivanov, 2011). Ces ossements, provenant d'un individu d'âge avancé et d'un bébé de trois mois, ont été dispersés dans la pièce circulaire et dans le corridor du monument (Atanasova-Timeva et Gülübova, 2011, p. 73), probablement lors d'un des pillages que celui-ci a subi. Si ces ossements proviennent de dépositions effectuées dans le monument et n'ont pas été introduits dans celui-ci par inadvertance (ce qui est peu probable), il s'agirait d'un rare, sinon unique, témoignage de la déposition du corps d'un bébé dans un monument thrace sous tumulus. Il est possible, néanmoins, que les ossements soient liés à la découverte effectuée dans le remblai à l'endroit de la couverture du mur est du corridor ; les archéologues y ont découvert des restes humains – un crâne et des ossements mal conservés –, les fragments d'une amphore grecque, ceux de têtes de lances en fer et les quelques morceaux d'une couronne en bronze dorée (Tonkova et Ivanov, 2011, p. 13, 16). Que les ossements proviennent de l'intérieur du monument ou de la déposition « secondaire », cette découverte est d'autant plus importante que se font rares les trouvailles de sépultures de bébés dans le contexte des nécropoles thraces, exception faite des champs de « fosses rituelles » dont le contexte funéraire n'a pas été prouvé ou rejeté de façon définitive.

Le monument de Banovo (Bulgarie du N-E, département de Varna, fin du IV<sup>e</sup> – début du III<sup>e</sup> s. av. n. è. ; Lazarenko, 2006), probablement endommagé par un tremblement de terre et certainement pillé, semble avoir contenu une crémation. Cependant, en ce qui concerne ce monument particulier, cette pratique funéraire a été complètement induite par la découverte de cendres et de charbon qui auraient été « déblayés [par les pilleurs] ensemble avec le remblai qui couvrait la chambre funéraire » et par l'absence d'ossements humains « entiers ou partiellement préservés », plutôt que par la présence des vestiges d'une crémation.

Dans un rare cas de crémation dans les limites de la structure d'un monument thrace, les archéologues ont découvert les vestiges d'un bûcher dans le passage, flanqué de murs de moellons bruts, menant à l'unique pièce du monument de Balčik (Bulgarie du N-E, département de Varna, fin du IV<sup>e</sup> – début du III<sup>e</sup> s. av. n. è. ; Ivanov, 2008). Dans les vestiges du bûcher ont été trouvés les restes fortement endommagés d'un harnais, dont un détail en bronze provenant d'un mors et une applique du harnais. Le bûcher avait été recouvert d'un amas de petits moellons et l'accès à cette section du passage avait éventuellement été bloqué par un muret de pierres.

La construction thrace sous tumulus probablement la plus monumentale – celle dans le monticule *Četinyova Mogila* – a malheureusement été pillée systématiquement et partiellement détruite. Néanmoins, parmi les trouvailles faites dans la mince couche de terre qui couvrait son antichambre figurent des « menus morceaux d'ossements humains et animaux » (Kitov, 2001-2002, p. 10). Si nous écartons la possibilité que ces ossements ne soient pas contemporains à l'emploi du monument avant son scellement, nous pouvons les considérer comme un élément de preuve indiquant qu'on y a procédé à la déposition des restes d'êtres humains ou, en d'autres termes, qu'on ait utilisé le monument en tant que sépulture. Malheureusement, il n'a pas été indiqué dans les publications si les ossements en question présentaient les traces d'un traitement quelconque postérieur à la mort du défunt.

Des ossements humains ont été trouvés en association avec certains des lits aménagés dans les monuments thraces. À gauche de l'entrée de la pièce désignée par « chambre funéraire véritable » du monument du tumulus *Sašova Mogila* – un des rares monument thraces inviolés par les pilleurs –, sur le lit composé de blocs de pierre bruts, ont été trouvés les ossements d'un homme avec sa panoplie de guerrier (Ninov, 1996, p. 24).<sup>158</sup> Nikolov (1996) note dans le contexte de ce monument un fait important pour l'interprétation du contexte des monuments thraces sous tumulus en général: il souligne le fait que les ossements humains et animaux découverts dans la pièce principale de *Sašova Mogila* sont extrêmement fragilisés en raison du taux d'humidité fort

---

<sup>158</sup> Les ossements d'un cheval ont été trouvés dans la pièce qualifiée de chambre funéraire, en face du lit sur lequel ont été découverts les restes d'un homme. Ce fait est particulier en ce qui a trait aux pratiques funéraires, car les chevaux étaient habituellement déposés dans les pièces ou dans l'espace précédant la pièce qui comporte les restes humains (voir aussi Ninov, 1996, p. 23).

élevé dans le monument, atteignant 95%. Ces ossements étaient si fragilisés par les conditions auxquelles ils étaient exposés pendant plus de 2000 ans, que, d'après Ninov (1996, p. 24), même les dents – os relativement durable – se désintégraient au toucher. Il ajoute un autre facteur responsable du piètre état dans lequel les ossements ont été trouvés dans ce monument – les rongeurs, dont quelques vestiges subsistaient encore dans la pièce. Il semblerait que ceux-ci ont pénétré dans la construction et se sont rendus responsables de l'émiettement des ossements, notamment ceux du cheval dont le squelette a été découvert complètement morcelé. Outre sur le lit de pierre, des os humains ont été trouvés sur le sol de la pièce, alors que ceux du cheval étaient amassés dans quelques petites piles à différents endroits de celle-ci. En nous rappelant que ce monument n'a pas été pillé, du moins pas après son dernier emploi en tant que tombe, l'état fragmentaire et fragilisé des ossements qu'on y a découvert met en perspective l'effet du contexte des monuments thraces – l'effet des microclimats et microsystèmes écologiques qui y sont créés – sur les restes humains et animaux. Lorsque nous ajoutons à cette « formule » la « constante » que représente pour la grande majorité des monuments leur violation par des pilliers, et ce, à plusieurs reprises à travers des siècles, nous comprenons que certaines règles implicites de l'archéologie – celles dictant que tout objet, s'il a jamais été présent dans un contexte, doit y laisser une trace – ne pourraient pas nécessairement être appliquées au pied de la lettre dans le contexte des monuments thraces ; d'autant plus que très peu d'attention a été portée de la part des fouilleurs aux « vestiges » désintégrés qui étaient, ou qui auraient pu être, présents dans ces monuments.

Dans le monument d'Alexandrovo (Kitov, 2001), seuls quelques ossements, dont la nature n'a pas été spécifiée<sup>159</sup>, ont été trouvés dans la fine couche de terre couvrant le sol de la pièce circulaire et le corridor, avec une fibule en fer, une boucle d'oreille en argent, un objet non-identifié en plomb, des anneaux en bronze, des perles en argile, dont certaines dorées, des tessons de céramique, des morceaux de bois et une hache-pioche (Kitov et Dimitrova, 2003 ; Kitov,

---

<sup>159</sup> Dans un article publié quatre ans après la découverte du monument (Kitov, 2004b, p. 49), parmi les trouvailles sont mentionnés les fragments d'un crâne de cheval, mais ceux-ci ont été trouvés dans le corridor. La nature des ossements découverts sur le sol de la pièce circulaire n'a jamais été élucidée.

2004b, p. 49). La présence de ces objets de petite taille et fragmentés, ainsi que des ossements, sur le sol de la pièce n'est pas étonnante, non seulement en raison du fait que le monument ait été pillé, mais surtout parce que lors d'un des épisodes de pillage, le lit de pierre, dont les fragments ont été dispersés dans la pièce, aurait été brisé. Dans de telles circonstances, il ne serait pas difficile d'imaginer différents scénarios qui pourraient expliquer l'absence de squelette humain ou des ossements plus substantiels de la pièce circulaire. Néanmoins, dans le cas de ce monument, l'éventuelle présence de restes humains qui auraient pu nous fournir en indices en ce qui a trait à la fonction du lit qu'il renfermait, ne doit demeurer qu'une supposition basée sur la nature des objets dont les fragments ont été trouvés, notamment la fibule de fer, la boucle d'oreille en argent et les perles d'argile dorées qui provenaient probablement d'une couronne en or, comme indiqué par les fils en bronze et en or découverts en association avec ces dernières.

De plus, outre les lits, on a trouvé des bières ressemblant à des sarcophages<sup>160</sup> de pierre (Malko Belovo) qui n'ont pas de fonction bien établie, mais qui ont tout de même une connotation clairement funéraire. Kitov (2005b, p. 16) réfute la fonction d'ossuaires ou d'urnes cinéraires des deux coffres trouvés de chaque côté du lit de pierre dans le monument de Mezek sous prétexte que sur ceux-ci ont été trouvés des vases métalliques. Ces derniers indiqueraient, d'après l'archéologue, que ces coffres auraient été utilisés en tant que tables. Cependant, la présumée présence de vases sur les coffres de pierre rapportée par les mêmes personnes qui ont pillé le monument de Mezek et par un enseignant du village, n'a pu être vérifiée, malgré l'assurance de l'archéologue Filov à l'effet que l'emplacement de chaque objet ait été attesté avec précision (Filov, 1937, 4). Fonder des hypothèses sur des témoignages plus ou moins fiables

---

<sup>160</sup> Il convient de noter que la majorité des lits de pierre découverts dans les monuments thraces sous tumulus présentent certaines caractéristiques qui les rapprochent plutôt de la catégorie des sarcophages que de celle de simples lits (voir *supra*). Ce pourrait être également le cas du « sarcophage » du monument de Malko Belovo qui aurait pu avoir eu un aspect similaire à celui des autres lits de pierre – qui présentent également une cavité plus ou moins profonde – mais dont certains éléments de décoration auraient disparus ou n'auraient pas pu être ajoutés à l'ensemble. Cette interprétation des données est d'autant plus vraisemblable que les indices suggèrent que le monument de Malko Belovo n'a jamais été terminé ou qu'il a été partiellement détruit.

traduit, à notre avis, un manque de rigueur, mais c'est une pratique qui ne semble gêner en rien l'archéologue Kitov.

La surface du lit du monument d'Alexandrovo comporte une sorte de ciselure périmétrale, alors que celle du lit de Mal-Tépé est démaigrie et présente une anathyrose en pi. Toutefois, dans les deux cas la surface des lits a un contour lisse et une face centrale à finition rustiquée. L'hypothèse de Filov selon laquelle cette surface a été remplie de terre n'est pas suffisante pour expliquer ce type de fini. Nous préférons dans ce cas retenir la suggestion de l'archéologue Kitov qui croit que le lit d'Alexandrovo aurait été couvert par un tissu ou la peau d'un animal. Ce type de couverture aurait également été suffisant pour ce qui est du lit du monument de Mal-Tépé, sans qu'il ait été nécessaire de remplir l'espace démaigri avec un matériau quelconque.

En ce qui concerne les urnes funéraires, seuls deux exemplaires de ce type d'objet ont été identifiés dans les monuments funéraires thraces. Les deux proviennent du monument de Mal-Tépé. L'archéologue Filov a supposé que les os et les cendres qu'on y aurait déposés auraient été les restes d'inhumations primaires. Afin d'appuyer cette hypothèse, Filov avance que dans certains cas en Thrace, les défunts de sexe masculin étaient incinérés alors que ceux de sexe féminin étaient simplement déposés (Filov, 1937, p. 27 et n. 1). Nous soutenons plutôt l'idée que dans le cas où les urnes du monument de Mal-Tépé contenaient des restes humains à un moment donné de l'utilisation de la tombe, celles-ci n'auraient pas nécessairement été le résultat d'inhumations primaires. Ces urnes devaient être conçues comme récipients servant à des inhumations secondaires, comme celles trouvées dans les deux antichambres du même monument. De plus, les trouvailles dans les autres monuments contenant des lits funéraires tendent à contredire l'hypothèse de Filov sur la différenciation des rites dépendamment du sexe du défunt. Les restes sur le lit du monument du tumulus Sašova sont bien ceux d'un homme, comme le confirme également la panoplie trouvée dans la tombe inviolée. Filov confirme lui-même notre hypothèse sur l'inhumation secondaire en ce qui a trait aux urnes (et aux rites pratiqués en général lors de la réutilisation des monuments) en observant que les inhumations secondaires trouvées sous le sol des deux antichambres dans le monument de Mal-Tépé sont celles de femmes (Filov 1937, 28).

La présence d'ossements a été rapportée également dans le contexte du monument *Naip* ; les restes d'une crémation auraient été trouvés sur le lit de pierre sous la forme d'ossements

humains brûlés, alors que des os de cheval, comportant également des traces de crémation, auraient été découverts sous le lit. Cette découverte a été notée dans le journal de la fouille du monument, mais, malheureusement (et paradoxalement) les ossements n'ont pas été collectés, ni documentés graphiquement (Delemen, 2006, p. 257, n. 53). Néanmoins, Delemen (2006, p. 256-256) rapporte cette construction aux monuments funéraires, en notant que le défunt était probablement allongé sur le lit de pierre.

Les dents d'un individu âgé entre 12-13 ans ont été découvertes sur le sol de la pièce de plan circulaire du monument *Golyama Kosmatka* (Kitov, 2005e, p. 50 ; 2008, p. 217). Aucune explication de la présence de ces dents n'a été avancée et, de plus, celles-ci semblent s'accorder mal avec la panoplie militaire déposée dans la pièce-sarcophage du même monument. L'apparente absence d'autres ossements humains à l'intérieur du monument a poussé Kitov à proposer qu'on aurait procédé à la crémation du défunt dans le corridor (dans lequel les traces d'un feu sont encore clairement visibles) et que les restes de cette pratique n'auraient pas été trouvées (Kitov, 2005e, p. 50-51). Le manque d'information additionnelle concernant les dents découvertes dans la pièce circulaire ne nous permet pas d'avancer des hypothèses dans le but de reconstituer la pratique funéraire qui a probablement eu lieu dans ce monument. Il est possible qu'elles aient appartenu au défunt (malgré l'attribution du monument au roi thrace Seuthès III et la panoplie militaire qui y a été trouvée) et qu'elles s'y soient retrouvées suite à une pratique quelconque de récupération des restes du défunt. Par contre, l'avancement d'une telle hypothèse devrait être accompagné par une explication plausible de la présence des artefacts « de valeur » dans le monument – pourquoi n'ont-ils pas été récupérés au moment de la récupération des restes humains ? Une telle explication pourrait être la formulation de l'hypothèse de la croyance que ces objets étaient destinés au défunt et à sa vie dans l'au-delà, ce qui interdisait leur récupération par les vivants, alors que les ossements (ou les cendres) humains pouvaient être récupérés et traités de façon secondaire (sans exclure la possibilité qu'on s'en débarrassait sans cérémonie). En ce qui a trait aux pratiques concernant les ossements humains dans le contexte des monuments thraces, aucun élément ou hypothèse avancés jusqu'à maintenant ne permet d'exclure la notion qu'ils pouvaient être récupérés un certain temps après leur déposition dans les constructions sous tumulus, peu importe (pour le moment) leur traitement ultérieur. Quoi qu'il en soit, la présence de dents humaines loin à l'intérieur du monument *Golyama Kosmatka* indiquent qu'au moins un

défunt y été déposé pour une durée inconnue (à moins que leur présence puisse être expliquée par un rituel étrange dont nous n'avons pas rencontré la reconstitution dans les publications).

### 9.3.2 Dépôts secondaires ?

Comment expliquer, sur le fond des trouvailles de restes humains dans certains monuments, l'absence (apparente) de restes humains de la majorité des monuments thraces sous tumulus ? Une trouvaille inusitée a permis à l'archéologue Kitov (1999, p. 8) de reconstituer une pratique funéraire qui permet, d'après lui, de qualifier les monuments thraces de « temples ». Un fragment en céramique trouvé dans le monument *Helvetsia* aurait trouvé sa place dans la reconstitution d'une amphore dont les tessons ont été découverts dans une tombe au mobilier riche, « containing most of the royal insignia : horse, gold finger-ring with incised grapes, tortoise and griffin on the bezel, complete set of silver horse trapping ornaments » et un casque en bronze très partiellement conservé, dont le type n'a pas pu être établi (Kitov, 1999, p. 8).<sup>161</sup> Cette tombe avait été creusée dans le terrain et recouverte par un tumulus (*Sineva Mogila*). La présence dans le monument *Helvetsia* du fragment isolée d'un vase en céramique qui aurait été déposé dans la tombe du tumulus *Sineva Mogila* serait, d'après Kitov, un fait éloquent qui indiquerait que cette première construction, que l'archéologue bulgare désigne par « tomb-temple » (en anglais, dans Kitov, 1999, p. 8), aurait été planifiée et employée en tant que temple, dans lequel aurait été pratiquée un « 'burial service' », à la suite duquel le défunt aurait été déposé dans une tombe (dans le tumulus *Sineva Mogila*) située à près de 100 m au nord du monument *Helvetsia*. Un fragment de l'amphore, qui aurait été brisée selon les prescriptions d'un rite thrace ancien (dont Kitov ne spécifie pas la nature) serait demeuré dans ce dernier monument, alors que les autres tessons auraient été déposés avec le défunt (il n'est pas précisé si le fragment aurait été laissé dans le monument *Helvetsia* exprès ou par inattention).

---

<sup>161</sup> Pour une photographie de la bague voir Kitov, 2005b, p. 29 et fig. 30; 2006a, fig. 3. Sur les appliques du harnais voir Kitov, 2005b, p. 29 et fig. 29.

L'absence d'ossements dans un monument thrace parmi les plus impressionnants, *Četinyova Mogila*, a également été expliquée, indirectement, par l'attribution à ce dernier d'un rôle identique à celui proposé pour le monument *Helvetsia*. Kitov (2008b, p. 161, 165) interprète la trouvaille d'ossements humains éparpillés dans un cairn (sous un tumulus appelé *Peičova Mogila*), au-dessus d'une tombe à ciste dans laquelle a été découvert un mobilier relativement très riche – vases et coupes en or et en argent, céramique à figures rouges, appliques d'harnais, un plastron en cuir garni de fines plaquettes en argent (voir Kitov, 2008b, p. 161-165) –, située à une cinquantaine de mètres du monument *Četinyova Mogila*, comme étant les restes d'un défunt – « un roi qui est décédé ou a péri durant la seconde moitié du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. ». La « cérémonie funéraire » aurait été tenue « dans le temple *Četinyova Mogila* », après quoi les restes du roi auraient été démembrés et déposés autour du site sacré – celui où la ciste a été découverte (Kitov, 2008b, p. 165).

Rabadjiev note (2011, n. 11), d'après nous avec raison, qu'un éventuel déplacement des restes du défunt qui aurait été déposé dans le monument *Helvetsia* aurait pu avoir d'autres explications. Il n'est pas convaincu par la reconstitution des pratiques funéraires des Thraces offerte par Kitov (démembrement « orphique » du corps, inhumation secondaire des restes) et, d'après lui, les indices démontrent non seulement que les monuments thraces sous tumulus (que Rabadjiev désigne par le terme « tombes ») n'avaient pas été planifiés en tant que tombes familiales, notamment en raison de l'espace limité qu'ils enferment et de la présence d'un seul lit dans certaines de ces constructions, mais aussi que les restes des défunts n'étaient pas traités avec un respect quelconque, comme le suggérerait Kitov (voir Rabadjiev, 2011, p. 49 et références).

## **9.4 SACRIFICES**

### **9.4.1 Festins funéraires et sacrifices – le vocabulaire**

Alors qu'elle est très répandue dans la littérature portant sur les pratiques funéraires thraces, nous n'avons rencontré qu'une seule définition de cette notion – celle donnée par l'archéologue roumain V. Sîrbu dans son dictionnaire des rites et rituels funéraires (2003, p. 15).

D'après cette définition, le festin funéraire prend place « à l'occasion de l'enterrement du défunt, durant lequel certaines des offrandes sont consommées par les participants, alors que d'autres sont placées dans la tombe ou offertes aux divinités » (voir aussi Gergova, 1992, p. 291 ; Sîrbu, 2002, p. 378). Le festin funéraire fait partie de l'ensemble des rituels funéraires définis par Sîrbu (2003, p. 23) en tant que « la totalité des actions qui prennent place à partir du moment du décès, parfois [à partir] du moment où celui-ci peut être prévu, jusqu'au moment de la déposition du corps dans la tombe ». Plus en détails, cet ensemble inclurait les « services sacrés », le festin, la « forme et la construction du tombeau, la quantité, la variété et la position de l'inventaire (ou mobilier) funéraire. Selon Sîrbu, ces rituels exprimeraient le désir d'une continuité et seraient, de ce fait, « l'expression la plus éloquente de l'idéologie funéraire d'une communauté ». Les membres de cette dernière devaient être traités avec respect, à l'exception des exclus (des marginaux). Ces derniers n'auraient pas été « enterrés », mais on se serait débarrassé d'eux, « puisque la marginalité sociale requiert une marginalité spatiale ». Ces « exclus » n'auraient, donc, pas été « déposés dans une tombe »<sup>162</sup>, mais auraient été enterrés ou ensevelis dans un but purement « prophylactique » (sur ces notions voir Sîrbu, 2003, p. 23-24). Le but de l'inclusion de ces commentaires sous l'entrée « festin funéraire » du dictionnaire de Sîrbu n'est pas clair, notamment en raison du fait que des commentaires très similaires ont été attachés à d'autres définitions dans ce dictionnaire. Nous croyons que l'insistance de l'auteur sur les différences dans le traitement du défunt a pour objectif d'indiquer que le festin funéraire ne faisait pas partie des pratiques funéraires ayant trait à la déposition des défunts identifiés en tant que « exclus » ou en tant que « marginaux ». Cependant, cet éclaircissement n'a pas été explicitement amené par Sîrbu et ce dernier ne traite aucunement du festin commémoratif.

Certaines trouvailles archéologiques indiquent indirectement la pratique du festin funéraire à l'endroit des contextes funéraires thraces, notamment celui des tumuli. Il s'agit surtout de restes animaux enfuis (jetés ou déposés) au fond de puits creusés dans le remblai des tumuli -

---

<sup>162</sup> Dans cette circonstance (Sîrbu, 2003, p. 24), cette expression semble inclure les pratiques de l'« inhumation » (ou de la déposition du corps du défunt dans la sépulture) et de la crémation, suggérant que Sîrbu ne distingue pas entre « déposition » et « crémation ».

tant dans celui des monticules funéraires que dans celui des monticules dans lesquels des sépultures n'ont pas été trouvées (Dremsizova, 1962, p. 181). Alors que ces trouvailles peuvent être interprétées de différentes façons, notamment en raison de la présence de restes de foyers en argile – *eschara* – entremêlés aux restes animaux brûlés et pouvant être associées à certains cultes, il est plus ou moins probable que certains, sinon tous, des animaux sacrifiés à l'extérieur des tumuli dont les ossements (ou des morceaux de la viande) ont été déposés ou jetés dans des puits et dans les sépultures ont été destinés à être consommés par les participants au festin, incluant le défunt (*infra* ; voir aussi Blake, 2008, p. 106).<sup>163</sup> Cependant, ces trouvailles ne permettent pas toujours d'indiquer à quel moment le festin a eu lieu – s'il s'agit réellement d'un festin funéraire (organisé simultanément aux funérailles) ou plutôt d'un festin commémoratif (organisé ultérieurement aux funérailles, possiblement répété à intervalles réguliers ou irréguliers). Sîrbu ne définit pas d'autres types de festins autre que « funéraires » et ne fait que mentionner que certains sacrifices d'animaux pourraient avoir fait partie de rites de commémoration (Sîrbu, 2003, p. 25).

Le terme « sacrifice(s) » est défini par Sîrbu (2003, p. 25) comme une « manifestation d'une religion païennes impliquant l'abattage d'humains, d'animaux ou d'oiseaux ou l'offrande de biens (...) en l'honneur à certaines divinités, héros, ancêtres, etc. ». L'archéologue poursuit en précisant que le sacrifice est l'institution fondamentale de la religion ancienne et qu'il est effectué comme un signe de « vénération, de remerciement, de pardon, de persuasion, de réparation, etc. ». Il note enfin que dans le contexte funéraire, on procédait aux sacrifices « au moment de l'inhumation ou à d'autres occasions commémoratives » suivant ce moment. Outre l'attribution du sacrifice aux religions païennes, cette définition semble résumer bien les observations des chercheurs, c'est-à-dire qu'on a procédé, dans le contexte funéraire thrace, à des sacrifices à différents moments qui ne sont pas nécessairement synchroniques du rite de l'enterrement. Cependant, Sîrbu semble exclure de cette définition les sacrifices de contexte funéraire qui

---

<sup>163</sup> Il est généralement admis que la peinture murale du monument à coupole de Kazanlûk représente un festin funéraire (voir entre autres Ognenova-Marinova, 1991, p. 14 ; Vasileva, 1991, p. 27 et suiv. ; Dimitrova, 2005c, p. 135 ; Vasileva, 2005, p. 147 ; Gergova, 2006b, p. 53).

pourraient ne pas présenter de lien direct au défunt et à sa commémoration. En effet, les chercheurs ont noté que certains restes de chevaux et de chiens, habituellement des squelettes entiers ou des crânes, ne peuvent pas être associés à une sépulture particulière et pourraient avoir joué un rôle dans les pratiques et rituels liés à la sacralisation d'un espace et/ou ceux relevant des différentes étapes de la construction d'un tumulus ou d'un monument funéraire (*infra*).

Alors que festin et sacrifices d'animaux sont inévitablement liés, les données indiquent que ce lien n'est valide que dans un sens et que le second élément qui le compose ne requiert pas, ni indique, le premier. Cette nature unidirectionnelle du lien « festin – sacrifices » n'est pas relatée dans les définitions de ces termes chez Sîrbu, où il semble être sous-entendu que tout sacrifice en contexte funéraire relate un festin funéraire ou un festin commémoratif. Comme nous venons de le noter et comme nous le verrons plus loin, le sacrifice d'animaux semble avoir été associé à différents rituels et plus d'un de ces rituels effectués en contexte funéraire requérait le sacrifice d'animaux.

#### **9.4.2 Équidés et canins dans le contexte des monuments funéraires**

Parmi les premiers rapports précis de trouvailles d'ossements animaux dans le contexte des monuments thraces figure celui de la découverte d'un amas d'ossements d'équidé dans l'antichambre de la construction sous tumulus *Kurt-Kalé*, accompagnés des fragments d'une amphore (Filov, 1837, p. 80). Malheureusement, le monument avait été pillé avant l'arrivée des archéologues et les circonstances dans lesquelles les ossements de l'animal se sont retrouvés en amas ne pourront pas être restituées.

Le squelette entier d'un chien, endommagé par l'écroulement d'une section du mur du monument, a été découvert dans la tombe du tumulus № 2 de la nécropole orientale de Sboryanovo, près du village de Moumdzhilar (Féher, 1935, p. 110 et suiv., fig. 91). Les ossements canins ont été trouvés dans le coin sud-ouest de la sépulture à une pièce, à 0,40 m du niveau du sol de ce dernier. D'après la reconstitution du rite funéraire et de l'architecture de la tombe (Féher, 1935, p. 113 et suiv.), il est possible que l'animal ait été déposé à l'extérieur de la tombe, au-dessus du coin sud-ouest de celle-ci. Le chien avait été déposé dans une direction ouest-est. Sa tête avait été coupée du corps et posée sur une grande pierre. Un grand vase en argile (hauteur

préservée – 30 cm) a également été trouvé dans le même coin de la tombe, mais l'archéologue n'a pas indiqué à quel niveau – celui du squelette du chien ou celui du sol situé à 0,40 m plus bas. Un autel en argile – une *eschara* – a été découvert au centre de la pièce, au niveau de son sol. Dans le coin sud-est du même monument les fouilleurs ont trouvé le crâne et la colonne vertébrale calcinés d'un mouton. Les restes de la crémation du défunt ont été déposés dans le même secteur de la tombe (Féher, 1935, p. 114). La tombe de Moumdzhilar a été datée du V<sup>e</sup> s. av. n. è. (Féher, 1935, p. 114). Dans la même nécropole, sous le tumulus № 21, le squelette d'un chien a été découvert devant l'entrée d'une tombe taillée dans le lœss (Gergova et al., 2011, fig. 3). Le squelette entier d'un cheval a également été découvert à côté de celui du chien. Les crânes des deux animaux étaient orientés vers le nord. Une pointe de flèche en bronze, de type « scythique » a été trouvée enfoncée dans une des côtes de l'équidé et un perçoir en os a été trouvé au niveau de sa queue. La tombe dans le tumulus № 21 a été datée du début du III<sup>e</sup> s. av. n. è.

Les os bien préservés d'un équidé ont été découverts éparpillés dans une des pièces – désignée par « antichambre » – du monument du tertre *Golyama Arsenalka* situé dans la grande nécropole tumulaire de la région de Šipka-Šeĭnovo (Kitov, 1996a, p. 39). Le dernier emploi de la sépulture a été daté de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. Une autre découverte d'ossements d'équidé a été faite dans l'antichambre du monument à coupole de Kazanlŭk (fin du IV<sup>e</sup> – début du III<sup>e</sup> s. av. n. è.) – le « cheval préféré » de l'« homme » qui aurait été déposé dans la pièce circulaire (Mikov, 1954, p. 25, 28).<sup>164</sup> Le squelette entier d'un cheval a été trouvé aussi dans l'espace désigné par « antichambre » du monument de Kaloyanovo (fig. 32) en Bulgarie centrale ; la tête de l'animal était orientée vers l'est et vers l'extérieur du monument (voir Čičikova, 1969). Des ossements provisoirement identifiés comme provenant d'un équidé ont aussi été trouvés dans le corridor du monument à coupole découvert près de Bratya Daskalovi (fin du IV<sup>e</sup> – début du III<sup>e</sup> s. av. n. è.), au sud-ouest de la vallée de Kazanlŭk (Tonkova et Ivanov, 2011, p. 14). À l'ouest de cette même vallée, près du village de Strelča, les fouilleurs ont découvert devant

---

<sup>164</sup> Seuls les ossements d'une femme semblent avoir été trouvés dans ce monument. Qu'il ait été construit pour y déposer un homme – guerrier – a été induit uniquement par la présence d'armes dans la pièce circulaire, dans laquelle ont été aussi trouvés les ossements féminins, et par la supposition qu'il y a eu deux bières de bois dans cette pièce (Mikov, 1954).

le monument à coupole de *Zhaba Mogila* (IV<sup>e</sup> s. av. n. è.) les restes de deux chevaux attelés à un char à quatre roues et d'un « cheval d'équitation » (Kitov, 1977a, p. 52).

Les squelettes de deux chevaux ont été trouvés dans l'antichambre du monument *Ploskata Mogila* (situé non loin du village de Šipka, Bulgarie centrale), des deux côtés de l'entrée de la seconde pièce (Kitov, 2008b, p. 241). Le fait que les squelettes aient été retrouvés en ordre anatomique presque complet a étonné les fouilleurs, puisqu'ils ont trouvé le monument fortement endommagé et pillé de façon systématique, comme en témoignaient les tisons de céramique et les fragments d'or (provenant, d'après Kitov, d'une couronne d'or) et d'argent éparpillés autour des squelettes équidés. Kitov mentionne également la trouvaille dans l'antichambre de pointes de flèches en bronze, mais il ne spécifie ni leur nombre, ni les endroits des trouvailles, ce qui ne nous permet pas d'établir s'il s'agit des armes qui ont causé la mort des chevaux, comme il est souvent le cas dans les contextes similaires. Sur la base de ces découvertes, notamment des fragments d'or interprétés comme les vestiges d'une couronne d'or, le monument a été identifié en tant que sépulture d'un roi thrace qui y aurait été « enterré » pendant la seconde moitié du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. (Kitov, Dimitrova et Dimitrova, 2006, p. 129).

Le monument *Sašova Mogila* nous présente un cas de déposition équine particulier (Kitov, 1996b). À la différence de la majorité des monuments thraces contenant des restes d'équidés, dans ce cas le cheval a été déposé non pas devant la construction ou dans une de ces pièces auxiliaires, mais dans sa pièce principale, face au lit de pierre sur lequel ont été trouvés les restes du défunt. Ainsi, il s'agit d'un rare cas de partage d'un même espace entre l'être humain et l'animal – partage qui aurait été à égalité si le défunt n'avait pas été surélevé par le lit.

À l'ouest de la plaine de Thrace occidentale, dans les Rhodopes de l'est, les ossements d'un cheval ont été découverts dans le passage du monument de Dolno Loukovo (Bulgarie du sud), devant l'antichambre (Nehrizov, 1993). Seuls les os du bras gauche et de la partie correspondante de la poitrine de l'animal étaient en ordre anatomique, mais ces détails ont permis de décrire ce dernier comme un cheval de taille grande (Ninov, 1995, p. 86). Une particularité qui fait ressortir cette découverte est la présence parmi les artefacts trouvés en association au monument d'un relief de tête de cheval (il s'agit probablement d'un fragment ou, du moins, d'une pièce indépendante). Non loin au nord de ce monument, les ossements brûlés d'un équidé ont été découverts dans le corridor de la tombe de Madzharovo (Čapurov, 1984, p. 60).

Les ossements très mal préservés du squelette d'un cheval ont été découverts dans une des pièces – identifiée en tant qu' « antichambre » - du monument funéraire de Dolno Izvorovo, en Bulgarie centrale (Nehrizov et Pürvin, 2011). Les spécialistes sont d'avis qu'il s'agit des restes d'un animal relativement grand (comparativement aux reconstitutions de la taille des équidés découverts dans différents contextes funéraires dans la vallée de Kazanlûk), âgé de 4,5 ans. Des fragments de céramique provenant d'une amphore et des perles cylindriques et des « boutons » en or ont été trouvés parmi les ossements de l'animal. La façon dont ce dernier a été mis à mort n'a pas été établie.

Au nord du Danube, les restes de trois chevaux ont été découverts (et, depuis, partiellement perdus durant la Deuxième Guerre mondiale) dans une pièce adjacente au (mais structurellement séparée du) monument d'Agighiol (Roumanie du sud-est), daté du début du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. Les deux pointes de flèches trouvées à proximité du squelette d'un des équidés démontreraient que les animaux ont été mis à mort au moyen de flèches empoisonnées. Leur sacrifice aurait accompagné la « cérémonie d'enterrement » des personnages inhumés dans les deux pièces du monument funéraire adjacent. La hauteur au garrot de l'un des animaux a été reconstituée à 132,4 cm. Les restes de ce même animal présentaient des pathologies qui portent à croire qu'il n'a pas pu être employé en tant que bête de somme ou comme monture. La hauteur au garrot d'un autre des animaux sacrifiés a été reconstituée à approximativement 145,9 cm. Il a été suggéré que le plus petit des chevaux représentait une espèce occidentale, « celtique », alors que le grand animal était un représentant d'une espèce orientale, probablement importée de Scythie pour les besoins de l'« aristocratie » locale. La pièce dans laquelle ont été trouvés les squelettes des chevaux était construite en aménageant un espace rectangulaire dans le cairn qui recouvrait la tombe d'Agighiol. Elle était adossée à ce dernier.

Le plus grand nombre de dépositions de chevaux dans le contexte des monuments thraces sous tumulus a été effectué dans le monument *Ginina Mogila* (Fol, A. et al., 1986, p. 26). Les restes de cinq chevaux ont été trouvés dispersés entre l'antichambre du monument et sa pièce latérale : trois des cinq équidés semblent avoir été déposés dans cette première (les restes d'un de ces trois chevaux étaient éparpillés entre l'antichambre et la pièce latérale), alors que les ossements des deux autres ont été trouvés près du mur nord-ouest de la dernière. Les deux pièces communiquaient par une entrée et par une fenêtre, cette dernière ouverture étant un exemple

unique dans l'architecture monumentale thrace sous tumulus. Tout comme dans le cas du monument *Sašova Mogila*, une association entre les restes d'équidés et ceux d'êtres humains peut être observée dans l'antichambre du monument *Ginina Mogila*: le squelette d'un homme âgé entre 35 et 40 ans a été trouvé entre ceux de deux des trois chevaux déposés dans le secteur nord-ouest de cette pièce, secteur dans lequel se trouve également l'entrée vers la pièce principale. Il a été attesté suite à l'examen des restes équin que certains des chevaux présentaient des pathologies qui les auraient rendus inaptes au travail.

### 9.4.3 Sacrifices d'animaux dans le contexte des monuments

Tout comme les tumuli comportant en leur sein des tombes simples ou des structures cultuelles, les monticules recouvrant les monuments thraces comprennent, parfois, les traces de pratiques particulières, notamment liées aux sacrifices ou, du moins, à la déposition d'animaux.

Deux foyers ont été découverts dans le remblai du tumulus recouvrant le monument de **Kazanlŭk**, chacun situé à 2 m du monument, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, et les deux situés à 1,20 m de hauteur du sol naturel (Mikov, 1954, p. 25). Lors de leur découverte par les archéologues, ces fosses contenaient les « restes de sacrifices ». Probablement jugée peu importante par l'auteur<sup>165</sup>, la nature des « sacrifices » n'a pas été spécifiée, mais la remarque que « tout près » de ces foyers « on a trouvé (...) des fragments de vases en argile, d'un vase en argent et des os d'animaux » suggèrent que pour avoir été qualifié de « restes de sacrifices », le contenu de ces fosses devait être composé d'ossements brûlés d'animaux. Cette supposition est renforcée par la reconstitution des faits par l'auteur, qui conclut que « des bêtes furent immolées et l'on jetait dans le foyer des morceaux de vases brisés à cet effet » (Mikov, 1954, p. 28). Cette reconstitution s'accorde bien avec une partie du contenu du foyer est qui renfermait deux *askoi*, d'autres tessons de céramique importée, des fragments de céramique locale et une aigrette

---

<sup>165</sup> Le fait que l'auteur ait un préjugé quant à l'importance de certains vestiges par rapport à d'autres est clairement indiqué par l'opinion que « [d]es objets plus intéressants ont été trouvés dans le foyer Est : », suivie de la description de fragments de céramique et d'une aigrette d'argent (Mikov, 1954, p. 25-26). Aucune description des ossements animaux n'est donnée dans la publication.

d'argent, mais, outre la mention d'ossements animaux trouvés « non loin » des foyers, les faits qui permettent à l'auteur d'y reconstituer des sacrifices d'animaux demeurent obscurs. Enfin, à 2 m de chaque foyer, vers la périphérie du tumulus (ou à 4 m à l'est et à l'ouest de la pièce circulaire du monument), les archéologues ont trouvé ce que l'auteur désigne par « doliums », brisés par les fouilleurs lors des essais de ces derniers de dégager les grands vases du remblai (Mikov, 1954, p. 25). Étant donné la datation du monument et du contenu du remblai du tumulus (fin du IV<sup>e</sup> – début du III<sup>e</sup> s. av. n. è., voir Mikov, 1954, p. 30), il serait plus approprié d'identifier ces grands vases comme *pithoi*. D'après l'auteur (Mikov, 1954, p. 28), ils auraient servi en tant que cratères lors des rites dont on a trouvé les vestiges dans le remblai du tumulus, notamment dans les deux foyers.

La position de ces foyers dans le tumulus, à une hauteur qui indique que le monument, situé tout près du centre de ce dernier, devait être partiellement ou complètement recouvert par le remblai, suggère qu'il s'agit des vestiges d'une pratique qui a eu lieu après la construction du monument, très probablement même après la première déposition effectuée dans celui-ci.

#### **9.4.4 Les chevaux dans les monuments thraces – discussion**

Mikov (1954, p. 28) note que les ouvertures des corridors des « tombes à coupole » étaient « proches de la périphérie du remblai tumulaire » afin de permettre l'accès aux monuments pour des « enterrements ultérieurs au premier ». Cette induction est tout à fait logique, mais elle se heurte à un problème qui n'a pas été discuté par l'auteur, malgré le fait qu'il en présente les éléments sur la même page de la même publication. Il s'agit des restes de chevaux très souvent découverts dans les pièces habituellement identifiés comme antichambres de certains monuments thraces ; celui de Kazanlük fait partie de la liste de ces monuments – les ossements fragmentés d'un équidé ont été trouvés sur le sol de son antichambre (Mikov, 1954, p. 25). Surgit alors la question : Si les monuments étaient destinés à l'emploi répétitif, les carcasses des chevaux sacrifiés, déposés dans les antichambres ou devant les entrées des monuments ne gênaient-elles pas l'accès aux pièces principales dans lesquelles sont généralement trouvés les restes humains ? L'état fragmenté des ossements d'équidé trouvés dans le monument de Kazanlük pourrait suggérer que ceux-ci ont été perturbés par ceux qui y ont déposé leurs défunts lors d'un emploi du

monument ultérieur à la première déposition. Cependant, cette interprétation des faits ne s'accorde pas avec les contextes des autres trouvailles de restes de chevaux : dans la majorité des cas concernant les monuments, les squelettes d'équidés sont relativement très bien préservés et en ordre anatomique plutôt complet, ce qui aurait été impossible si l'on avait eu à les enjamber, étant donné les espaces très étroits des antichambres des monuments thraces et la taille relativement grande des squelettes.

En ce qui a trait aux pratiques funéraires de la nécropole de Braničevo (Bulgarie du nord-est), datée du début du III<sup>e</sup> s. av. n. è., et du rôle des animaux dans celles-ci, Dremsizova (1962) est d'avis que les restes d'animaux « alimentaires » découverts dans le tumulus № 1 qui comporte une crémation « sur place » indiquent qu'un banquet funéraire aurait eu lieu simultanément à l'incinération du défunt. Les participants au festin auraient jeté des morceaux de viande dans le feu, sur le bûcher funéraire. Les fragments de céramique fortement brûlés découverts dans les mêmes sépultures appuieraient cette hypothèse en témoignant de libations qui auraient été effectuées au moment du festin. Cette reconstitution des pratiques funéraires à l'endroit de la sépulture du tumulus № 1 est plausible, mais nous croyons qu'il serait difficile de différencier entre les résultats d'un tel procédé – libations et festin funéraire accompagnant la crémation du défunt – de ceux qu'aurait donné la déposition de contenants d'argile et de carcasses ou parties d'animaux directement sur le bûcher. En d'autres termes, la synchronie du festin funéraire (dont les indices sont omniprésents dans toutes les nécropoles tumulaires) et le rituel d'incinération du défunt ne pourrait pas être attestée par ces indices – la céramique et les ossements animaux brûlés.

Les dépositions de chevaux dans les tumuli thraces, que ceux-ci aient contenu ou pas un monument, ont été interprétées comme une pratique rituelle (Kouzmanov, 2005, p. 145), sans que la nature ou la signification du rituel ne soit clarifiée. Cette « interprétation » s'appliquerait également aux ossements individuels d'équidés, puisque ceux-ci ne comporteraient pas les traces de cuisson et, de ce fait, ne pourraient pas être interprétés comme vestiges de repas qui incluraient la viande de cheval (Kouzmanov, 2005, p. 145). Cette remarque est problématique à deux niveaux particuliers. Tout d'abord, nous savons très peu sur les habitudes culinaires des peuples thraces et encore moins en ce qui a trait aux pratiques culinaires dans le contexte de rituels. Or, rien n'empêche de supposer, pour le moment, que la déposition de morceaux de viande crue dans les

sépultures ou autour de celles-ci (comme indiqué par certaines données, voir *supra*) ait fait partie des rites funéraires thraces. Une telle pratique n'aurait laissé aucune trace différente que celles déjà détectées sur les ossements individuels ou « démembrés » d'équidés. De plus, la détection de pathologies dans les ossements de certains des équidés, tout comme l'âge avancé d'autres parmi eux, remet en question la déposition de ces animaux en tant que chevaux d'équitation. Ensuite, la remarque que les ossements d'équidé ne comportent pas les traces de cuisson et, de ce fait, devraient être interprétés comme les vestiges de rituels semble enlever le statut de « pratique rituelle » à toute forme de cuisson, ce qui est loin d'être le cas en réalité, puisque les vestiges de cuisson d'animaux sont omniprésents dans le contexte des tumuli thraces avec ou sans monuments.

Il est intéressant de noter que les sépultures tumulaires (excluant les monuments construits) d'époque hellénistique contenant les vestiges de chars sont très rares dans le territoire thrace ; en effet, seulement une nous est connue – celle de Peretu, en Roumanie du sud, datée du milieu du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. La découverte d'un char à quatre roues liée au monument de *Zhaba Mogila* situé en Bulgarie centrale est la seule trouvaille de ce genre associée à un monument funéraire construit (*infra*).<sup>166</sup> Ce fait, ainsi que le mobilier relativement riche de la sépulture de Peretu, qui contenait des objets en argent doré, notamment un casque (probablement de parade) et un rhyton (ou le bout d'un sceptre), et la trouvaille dans celle-ci des squelettes de chevaux et de chiens, indiquent que, nonobstant son aspect architectural plutôt modeste, cette sépulture doit être considérée au même niveau que les autres monuments thraces.

---

<sup>166</sup> Une découverte très récente des restes d'un char, de deux chevaux et d'un chien près de la ville de Sveštari pourrait s'ajouter à cette liste très courte, mais sa datation de l'époque hellénistique ne peut être considérée ici avant que les arguments qui la permettent soient publiés.

## **PARTIE III – ANALYSE DE L’IDENTITÉ DES MONUMENTS THRACES SOUS TUMULUS**

### **10. L’IDENTITÉ DES MONUMENTS THRACES D’APRÈS LE VOCABULAIRE DES SPÉCIALISTES**

#### **10.1 INTRODUCTION**

Il convient de débiter cette dernière partie de notre étude en notant qu’aucune restitution des pratiques ayant pris place dans et autour des monuments thraces sous tumulus n’a été faite de façon complète. Ce n’est pas non plus l’objectif que nous nous posons dans ce chapitre, ni dans notre thèse, car les raisons qui ont fait que de telles restitutions n’ont pas été faites de manière systématique sont plutôt prohibitives. Il y a tout d’abord la superficialité relative des publications des monuments : les emplacements des trouvailles sont relatés de façon approximative (souvent en employant des indications de position relatives, et non pas absolues) et l’accent est mis sur les descriptions interprétatives plutôt que détaillées et objectives. Des prélèvements pour des analyses en laboratoire sont exceptionnels (la publication des résultats des analyses exceptionnelles qui auraient été faites sont encore plus rares), les effets des réactions chimiques et physiques entre les différents types de contenu des monuments, de la structure de ceux-ci est de l’éventuelle intrusion d’animaux en leur intérieur a largement été ignorée, alors que les effets des forces naturelles – humidité, charges, glissements, tremblements de terre, etc. – ne font que commencer à devenir l’objet d’un intérêt plus particulier et ce, uniquement dans le cas de certaines constructions. Il convient d’ajouter à ces problèmes de l’analyse des contextes des monuments la méthode employée dans la majorité des cas pour la fouille des remblais de terre qui les recouvrent, et qui abritent la grande partie des vestiges fragiles des pratiques anciennes liées à ces premiers : par excavation à la pelle mécanique d’une précision de « plus ou moins 0,20 m », comme nous

rassure l'archéologue Kitov, tout en exposant aux étudiants universitaires une panoplie mécanisée dans un manuel portant en partie sur les méthodes de l'archéologie (voir Kitov et Agre, 2002, p. 394 et suiv.).

Dans ces conditions, il est étonnant de constater que des fonctions très nuancées – de « temples », de « mausolées », de « hérônes », voire même de « sanctuaires » – aient été attribuées aux monuments thraces sous tumulus, déjà depuis le dernier quart du XX<sup>e</sup> s. Du point de vue de l'incohérence des données, voire de celle des études de ces constructions, il serait légitime de se demander par quel moyen ces fonctions ont leur été prêtées.

Dans ce chapitre, nous présenterons succinctement les différentes hypothèses portant sur l'identité des monuments thraces sous tumulus : sur les fonctions qu'on leur a attribuées et sur la perception du rôle de ces monuments au sein des communautés qui les ont érigés ou fait ériger. Ayant déjà présenté les données archéologiques qui composent les contextes des monuments, nous exposerons ici les critères – celles parmi ces données – qui ont été retenues par les chercheurs dans le but de justifier les qualifications de ces constructions de « temples », « mausolées », « hérônes » ou « sanctuaires ». Il deviendra clair que les opinions se divisent implicitement en deux groupes distincts – celui des chercheurs optant de qualifier les monuments thraces sous tumulus de « tombes », de « tombeaux » ou de « monuments funéraires » (sans qu'on ait nécessairement cherché à démontrer une nuance entre ces termes) et celui des spécialistes qui sont d'avis qu'on devrait leur attribuer des fonctions plutôt « cultuelles » qui feraient de ces constructions les types de bâtiments que nous avons déjà mentionnés. Entre ces avis distincts, il existe un groupe de chercheurs qui semble démontrer une certaine indécision et qui a tendance à désigner les monuments thraces tantôt par l'un des groupes de termes, tantôt par l'autre, en tant que fonctions complémentaires. Alors que ce groupe de spécialistes semble faire un choix terminologique plutôt implicite et intuitif, la complémentarité des deux groupes de termes – ceux ayant trait à un aspect fonctionnel funéraire d'un côté et ceux relevant des fonctions cultuelles de l'autre – a été explicitement noté par les chercheurs qui proposent d'interpréter les monuments en tant que lieu de culte. Les analyses critiques détaillées de ces différentes qualifications des monuments sont très rares; nous les présenterons à mesure que ces dernières seront détaillées dans ce qui suit. Enfin, nous exposerons notre propre avis sur le problème de l'identité des monuments thraces sous tumulus.

Tout comme nous l'avons fait dans les chapitres précédents de la présente étude, il convient de noter, voire d'avertir le lecteur, que la bibliographie portant sur les monuments thraces sous tumulus, aussi disparate et vaste qu'elle soit, présente des similitudes dans les approches de ces derniers par les différents chercheurs. De ce fait, nous exposerons dans ce qui suit les hypothèses et les avis les plus représentatifs des tendances analytiques qui peuvent être observées dans l'historiographie du sujet, tout en donnant en référence les auteurs qui sont en accord implicite ou explicite avec ces différentes interprétations.

## **10.2 L'IDENTITÉ RESTITUÉE DES MONUMENTS**

« [Monuments] offer unique and challenging insights into the beliefs and ritual practices of early societies. Yet they are also mutable and contingent forms, frequently reused and reinterpreted across the passage of generations. »  
(Scare, 2011, p. 9)

Les termes « temple », « hérôn » et « mausolée » ont été employés souvent dans la désignation de certains monuments thraces sous tumulus, parfois même pour décrire tous les bâtiments sous monticule découvertes en territoire thrace, et ce, depuis le début du dernier quart du XX<sup>e</sup> s. Cependant, l'usage de ces mots – et des concepts auxquels ils pourraient faire référence – est resté presque entièrement implicite et intuitif dans les publications portant sur ces monuments. En effet, très peu de définitions ont été fournies de ces termes, ainsi que d'autres mots qui les accompagnent souvent et qui semblent employés en tant que justification, ou argumentation implicite, des premiers. Par exemple, l'archéologue Kitov a désigné les monuments thraces par « temples », par « mausolées » ou par « hérôns » en raison de la fonction « cultuelle » qu'il croit pouvoir leur attribuer ; cependant, il n'a jamais cherché à définir ce qu'il entend par le terme « culte » et semble faire une différence entre les pratiques « cultuelles » qui auraient eu lieu dans les constructions thraces sous tumulus et autour d'elles et d'autres types de pratiques qui auraient pu prendre place dans le contexte des monuments uniquement sur la base du caractère répétitif qu'il perçoit dans le cas des premières (Kitov, 2003c, p. 34). Cependant, comme nous le verrons, d'autres pratiques, qui n'impliquent pas nécessairement des cultes,

peuvent laisser des vestiges identiques à ceux interprétés par Kitov, ce qui remet en question sa définition implicite de « culte » et, par conséquent, son identification des monuments en tant que bâtiments culturels.

Ce genre de remarques de la part des chercheurs-thracologues, notamment de celle de l'archéologue Kitov, ainsi que la rareté des définitions des concepts liés aux monuments thraces nous ont poussé à examiner plus en détails l'usage des termes dont il a été question, et les contextes de leur emploi dans les publications de ces chercheurs dans le but d'en dégager et d'en analyser les définitions implicites ou explicites. Nous étudierons tout d'abord l'emploi des termes liés aux pratiques associées aux monuments thraces – tels que « rite », « culte », « pratique funéraire », etc. –, pour passer ensuite à l'examen des termes par lesquels ces monuments ont été désignés, notamment sur la base de l'explication des pratiques qui leur ont été associées, et qui ont été identifiées par les mots que nous venons de mentionner. Plus loin, nous présenterons des exemples concrets et représentatifs de la tendance générale, tirés directement des études de monuments thraces particuliers, que nous analyserons et commenterons dans la dernière partie de ce chapitre.

## **10.3 LE VOCABULAIRE**

### **10.3.1 Concepts « culturels »**

#### *10.3.1.1 Le développement d'un concept – histoire de la « religion »*

Que ce soit dans le domaine de la théologie, des sciences sociales, de l'anthropologie en général ou de l'archéologie préhistorique et historique, les concepts de « religion », « culte » et « rite » ont suscité sinon de la controverse, du moins un débat perpétuel depuis le début de leur emploi dans des recherches et publications académiques. À partir des débats sur la primauté du mythe sur le rite ou vice versa (voir Fogelin, 2007b, p. 56) qui ont commencé au XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'adoption et au développement du concept de « rite » en archéologie classique (Stavrianopoulou, 2006 ; Kyriakidis, 2007), en passant par les approches psychanalytiques, fonctionnalistes et structuralistes (Bell, 1997), les définitions proposées pour ce dernier concept se

sont accumulées au point où il semble qu'elles soient plus nombreuses que les chercheurs qui s'y sont intéressés. Les théories avancées durant les deux derniers siècles se sont concentrées chacune sur un aspect particulier de ce que les chercheurs ont qualifié de pratiques rituelles ; les théoriciens pionniers (Hooke, Harrison, Gaster, Frazer) ont accentué le côté mystique et émotionnel de ces pratiques, d'autres spécialistes ont attribué au rituels un rôle plutôt social (Durkheim, Gluckman) ou psychologique (Erikson), fonctionnel et/ou structurant (Malinowski, Radcliffe-Brown, Evans-Pritchard), alors que d'autres encore (Lévi-Strauss, Leach, Geertz, Munn) ont proposé une lecture syntaxique des pratiques qualifiés de « rituelles » ou du symbolisme dont ces pratiques étaient chargées (voir Bell, 1997).

Pour Durkheim, la religion – source et origine de la société (Allen et al., 1998, p. 9), composée des croyances et des rites (voir Ruel, 1998) – était l'instigateur des manifestations de vie collective et il expliquait le rituel comme un moyen par lequel les individus composant une société étaient réunis en collectivité ; les définitions durkheimiennes de ces concepts accentuent clairement l'aspect social plutôt que psychologique de la religion – approche également adoptée plus tard par Radcliffe-Brown (Bell, 1997, p. 24, 28) pour qui le rite représentait l'unité d'une société (Allen et al., 1998, p. 8). Selon Durkheim, les pratiques rituelles avaient pour rôle de réanimer les deux natures distinctes qui composaient toute personne et, par conséquent, toute société – matérielle (le corps) et spirituelle (l'âme) –, interprétation qui reflète notamment la dichotomie que le sociologue français percevait entre les domaines du « sacré » (corps, nature matérielle) et du « profane » (âme, nature spirituelle) – dichotomie qu'il tenait pour universelle (voir Goody, 1961, p. 144 ; Bell, 1997, p. 25).<sup>167</sup> D'après Durkheim, les rites représentaient les règles de conduite que les gens devaient observer dans un contexte dans lequel étaient présents des objets (ou choses) sacrées – restitution (du rôle des rites) qui démontre l'association étroite que le sociologue français faisait entre religion (sacré) et rituel (Bell, 1997, p. 24), c'est-à-dire que, pour lui, la fonction sociale que remplissaient les pratiques rituelles – leur emprise sur le « profane » – n'empêchait en rien le fait qu'elles émanent de l'aspect « sacré » de la société.

---

<sup>167</sup> Néanmoins, Durkheim accentuait l'importance d'étudier les rites individuellement et contextuellement (voir Allen et al., 1998, p. 9).

Ainsi, pour Durkheim, la religion consistait en l'ensemble d'idées et de pratiques qui permettaient la sacralisation de la structure sociale et des liens unissant une communauté et, de plus, cette première était définie en fonction de la société, tout comme la société était définie en fonction de la religion (Bell, 1997, p. 24, 26).

Alors que les théories et notions concernant la religion (en général) avancées par Durkheim ont servi de base aux études des chercheurs qui lui ont succédé, ces derniers adoptaient parfois des points de vue relativement différents, notamment en ce qui a trait au rôle du rite au sein de la société. Ainsi, contrairement à Durkheim, Radcliffe-Brown semble avoir accordé peu d'attention à la fonction de la croyance des participants au rite en lien avec le rôle de ce dernier, en effet, il semble avoir même rejeté ce lien, alors que Evans-Pritchard accentuait l'importance de ce lien en soulignant que les gestes « religieux » (rites) et la croyance des participants sont des éléments inséparables (voir Allen et al., 1998, p. 8-9).

L'approche du concept de « religion » par M. Mauss se rapproche quelque peu de celle adoptée par Durkheim qui était son enseignant et son oncle, mais diffère néanmoins en un point important. Contrairement à son oncle, Mauss avançait l'idée que le fait que la religion présente un aspect social ne veut pas dire que religieux et social puissent être comprimés ensemble dans un tout défini mutuellement par ces deux aspects (ou natures) ; d'après lui, la façon particulière dont la religion est liée à chaque aspect de la société devait être analysée séparément (Bell, 1997, p. 26). En collaboration avec l'archéologue H. Hubert, Mauss rejetait l'explication du rituel de sacrifice comme moyen pour soudoyer la divinité afin de la prédisposer à agir en faveur de l'offrant et accordait au rituel le rôle de rendre sacrée une offrande autrement profane ; le rituel du sacrifice rendait l'offrande sacrée, créant ainsi un lien (l'offrande elle-même) entre les deux natures différentes de la société – celle sacrée et celle profane, mais ce lien devait être rompu en quelque sorte par le mécanisme (une pratique) de désacralisation qui était l'antithèse du processus de sacralisation (voir Bell, 1997, p. 26).

Dans une approche fonctionnaliste, Malinowski insistait sur la nuance entre « religion » (dans le sens moderne intuitivement et implicitement accepté du terme) et « magie » et avait adopté l'idée que les rituels publics (dont ceux ayant trait à la magie) pouvaient avoir une fonction sociale, mais refusait une telle fonction aux rituels religieux qu'il qualifiait de simple forme de communication avec les divinités. Sa description des mécanismes au moyen desquels fonctionnait

la religion – émerveillement, anxiété, exaltation – plaçait celle-ci dans le domaine des émotions et lui accordait un rôle plutôt psychologique que social (Bell, 1997, p. 25, 28).<sup>168</sup>

Radcliffe-Brown contourne les problèmes soulevés par la distinction durkheimienne entre rituels religieux et magie en employant le terme « rituel » de façon à y inclure les pratiques et phénomènes liés à la magie – inclusion que Durkheim et, en partie, Malinowski refusaient aux « rites » pratiques dans un contexte de magie (voir Goody, 1961, p. 145-148). L'anthropologue M. Gluckman percevait, quant à lui, les pratiques rituelles comme la mise en œuvre des relations sociales, comme l'expression des tensions présentes dans une société et, dans l'ensemble, en tant que composante du processus qui permettrait la redéfinition et le renouvellement de la société. Ainsi, contrairement à celle de Durkheim, sa définition du rituel englobait les activités tant religieuses que sociales ; brisant avec la dichotomie durkheimienne, il reconnaissait au rite un aspect tant « sacré » que « profane » (voir Bell, 1997, p. 38-39). Un aspect « psychologique » a également été reconnu aux pratiques rituelles, notamment au début du XX<sup>e</sup> s., sur la base des recherches menées en éthologie et biogénétique ; le psychologue Erikson proposait, par exemple, une définition de la « ritualisation » en termes d'interaction répétitive entre personnes, effectuée dans des contextes récurrents, comportant une valeur adaptative pour les participants (Bell, 1997, p. 32).

Un mouvement intellectuel « culturaliste », représenté notamment par Lévi-Strauss, Edmund Leach et Clifford Geertz, se détachait quelque peu de la tendance structuraliste de ses prédécesseurs et de certains de ses contemporains en proposant une interprétation du symbolisme lié aux (ou contenu dans les) pratiques rituelles comme un système linguistique indépendant reflétant une structure de relations (ou de liens sociaux) et permettant une interaction entre le système social et le système culturel (Bell, 1997, p. 61, 68). Par exemple, Geertz définissait la religion comme

---

<sup>168</sup> Pour Durkheim, qui reconnaissait également ces aspects psychologiques des rituels, les émotions étaient orchestrées par le rite dans le but de mouler l'identité sociale des individus (voir *supra*, voir aussi Bell, 1997, p. 73).

« a system of symbols which acts to establish powerful, pervasive and long-lasting moods and motivations in men by formulating conceptions of a general order of existence, and clothing these conceptions with such an aura of factuality that the moods and motivations seem uniquely realistic. » (voir Renfrew, 2007b, p. 113 et référence).<sup>169</sup>

D'autres chercheurs (Radcliffe-Brown, Eliade) avaient déjà perçu et présenté les pratiques rituelles en tant qu'analogues à un système linguistique avec sa morphologie, alors que d'autres encore avaient comparé ces pratiques directement à des textes qui devaient être « décodés » afin qu'on comprenne leur signification, qui n'était pas nécessairement celle que les acteurs (ceux qui reproduisaient ces pratiques rituelles) étaient prêts à leur donner (Bell, 1997, p. 62). Les « culturalistes » se démarquaient, cependant, de cette étude des rites comme des textes, ainsi que des études des autres structuralistes, par le fait qu'ils distinguaient deux composantes de la société : un système culturel associé aux idéaux et aux valeurs conscients et inconscients des groupes et un système social associé aux « réalités empiriques de l'existence » (voir Bell, 1997, p. 62). Ces différents aspects de la vie d'une communauté étaient en dialectique permanente, et ce, au moyen des pratiques rituelles. Geertz proposait, en effet, que le rituel permettait aux croyances et à la conception du monde d'une communauté donnée de s'entre-influencer et de se modifier mutuellement (Bell, 1997, p. 67). Ainsi, d'après les « culturalistes », les pratiques rituelles servaient de médiateur entre le système culturel et le système social (ou entre l'idéationnel et l'empirique) – conceptualisation qui permettait d'observer les changements qui prenaient place dans une société non plus comme des transformations entre états d'existence statiques, mais plutôt comme un processus constant. De plus, pour ces chercheurs (avec certaines exceptions, notamment Lawson et McCauley, voir Bell, 1997, p. 72), les rituels n'étaient pas nécessairement « sacrés » ou « religieux », mais pouvaient être « profanes » et subir des influences de ces deux aspects différents de la société.

---

<sup>169</sup> Renfrew (2007b, p. 113) note que cette définition pourrait être appliquée à un grand nombre de « faits institutionnels » (Searle, 1995, cité par Renfrew), notamment au système monétaire qui n'est certainement pas un système religieux, du moins pas dans le sens que Geertz et ses contemporains auraient accordé à « religion ».

Les années 1970 ont vu apparaître deux approches additionnelles de la religion et des rites, celles des théories de « performance » et de « pratique ». Du point de vue des théories de « performance », le rituel (sacré ou profane) est perçu comme la « matérialisation » de la culture – c’est par les pratiques rituelles que la culture, en tant que système, existe et est reproduite (voir Bell, 1997, p. 73). Le rapport entre le rite et la société devient alors dialectique : comme Durkheim l’avait noté, le premier façonne la société, mais, d’après les chercheurs adhérant aux théories de « performance », celle-ci s’approprie et remodèle des valeurs et des idées culturelles au moyen du rite. Ainsi, contrairement à leurs prédécesseurs, ces chercheurs définissent la culture (et les rites qui en font partie) non pas comme un élément d’un système plus ou moins statique, mais plutôt en tant que processus dynamique changeant, en perpétuel état de devenir, constamment reproduit et redéfini par les personnes (ou les agents) qui s’identifient avec celle-ci. Cette approche rend le pouvoir aux agents historiques qui sont, enfin, perçus non plus comme subissant le rite (qui, rappelons-le, était jusqu’alors défini comme élément modelant la société), mais comme façonnant celui-ci (voir Bell, 1997, p. 73-74). Les théories de « pratique » se rapprochent de celles ayant trait à la « performance » en ce qui regarde la perception des rituels en tant que stratégies de reproduction et de remodelage des environnements socioculturels, mais à la différence de ce dernier courant intellectuel, les « praticiens » s’intéressent moins particulièrement aux rites qu’à la culture en général (Bell, 1997, p. 76). Certains théoriciens « praticiens » ont néanmoins porté une certaine attention aux rites qu’ils ont qualifiés d’activités démontrant des motifs culturels ; Bourdieu, par exemple, percevait les pratiques rituelles comme une stratégie de transgression et de remodelage de catégories culturelles en vue de besoins réels, alors que M. Bloch a analysé les codes employés dans les pratiques rituelles afin de générer des structures d’autorité qui paraissent sanctifiées par l’aspect traditionaliste des premières (Bell, 1997, p. 78, 79).

Une intervention notable dans le débat sur la signification du concept de « rite » est celle de l’anthropologue Jack Goody (1961 ; 1977) par laquelle il propose ni plus, ni moins que l’abandon de l’emploi de ce concept dans les recherches anthropologiques. Dans ces publications, Goody approche le problème de la (ou des) définition(s) du concept de « rite » en soulignant notamment le rôle implicitement actif que le chercheur joue dans ses recherches tant sur le terrain que dans son bureau. Il note qu’une certaine confusion a été introduite dans le domaine de la recherche sur

la religion et, plus précisément, de l'approche de ce dernier concept du point de vue « symbolique » (voir *supra*), par l'omission de la part des chercheurs d'explicitier la façon dont un objet ou un acte employé dans un rite est symbolique – s'il l'est pour l'acteur, pour l'observateur ou pour les deux (Goody, 1961, p. 152). L'anthropologue britannique remet également en question la capacité des chercheurs à émettre des hypothèses ou à élaborer des théories sur la base d'une sensation intellectuelle d'avoir « le sentiment d'une culture » par l'expérience de celle-ci ; Goody (1961, p. 153) remarque que les divergences dans l'appareil sensoriel des différents chercheurs mène une telle approche, remplie d'impondérables, vers l'abstraction. Il tente également d'offrir une image plus nuancée de la compréhension du rituel en tant que système unilatéral en notant, entre autres, que l'acceptation (de la part d'un acteur ou d'un spectateur) d'un rituel n'implique pas nécessairement l'expression implicite de valeurs quelconques, mais peut être fonction d'une autorité ; d'après lui, la cité grecque ancienne demandait une conformité au rituel, et non pas une acceptation des croyances que celui-ci pouvait, ou devait, générer (Goody, 1977, p. 33). Refusant d'offrir une solution aux problèmes amenés dans l'étude du « rite » par ces remarques puisqu'il se déclare contre l'utilisation de ce concept (ou, du moins, contre l'élaboration et l'emploi d'une définition générale de « rite »), Goody (1977, p. 33) note également qu'on ne pourrait pas se fier sur la traduction de « rituel » en d'autres termes, notamment par l'expression « action répétitive » ou « action formelle », puisque, selon lui, toute action répétitive devient formelle du fait de sa répétitivité – remarque importante en ce qui a trait à l'emploi des concepts de « culte » et de « rite » dans le domaine de la thracologie et, plus précisément, dans l'étude des contextes des monuments thraces (voir *infra*).

Alors qu'il serait erroné de percevoir le corpus des théories sociologiques et anthropologiques ayant trait aux pratiques rituelles comme un continuum en constante évolution, puisque des théories compatibles ou divergentes ont été, et continuent d'être, employées dans la définition ou dans la description de telles pratiques, il est néanmoins possible d'y distinguer un développement dans la perception de la fonction de ces dernières au sein de la société, d'un rôle plutôt statique de reproduction de la structure sociale à d'interaction directe avec celle-ci. Présenté en termes différents, visant surtout l'étude des phénomènes religieux en général, ce développement peut être observé dans le déplacement de l'intérêt des chercheurs de la « fonction », de la « structure » et de

l'intégration « sociale » vers l'interprétation de significations, de symboles et de processus sociaux (voir Insoll, 2004, p. 35-36). Cependant, les croyances et les rites d'une société – les composantes de la religion de celle-ci, d'après Durkheim (voir *supra*), ne sont pas nécessairement, voire jamais, un reflet, ni une idéalisation parfaite, ni fixe, de la réalité socioculturelle (Saliba, 1976, p. 159, cité par Insoll, 2004, p. 37). C'est un problème parmi d'autres que doivent gérer les chercheurs qui approchent les concepts de « religion » et de « société » au moyen des vestiges archéologiques.

### *10.3.1.2 Les pratiques rituelles d'après les archéologues*

Malgré l'importance du sujet, si l'on se fie aux définitions et aux théories avancées par les historiens, sociologues et anthropologues que nous avons mentionnés dans la section précédente, la religion – en tant que concept et en tant que pratique – a été approchée sporadiquement par les archéologues, au besoin et par des études spécifiques et contextuellement limitées (voir Insoll, 2001, p. 3). Alors que la culture matérielle était employée d'une façon ou d'une autre dans les études de la religion depuis le début de ces dernières au XIX<sup>e</sup> s., même après le milieu du XX<sup>e</sup> s., l'opinion voulant que ce que les archéologues peuvent tirer des données empiriques est une information liée surtout aux économies des sociétés préhistoriques plutôt qu'à leurs structures sociales ou à leurs croyances était encore répandue (voir Insoll, 2004, p. 47). Même la « Nouvelle archéologie », avec l'attention particulière qu'elle portait aux processus historiques qui occasionneraient des changements dans la société (point de vue sur l'Histoire en général qui rappelle les définitions tardives du concept de « religion », voir *supra*), semble avoir relégué la religion au rang d'une composante des systèmes idéationnels de la société dont les règles et les contraintes qu'elle imposait ne pourraient être accessibles aux archéologues que par la culture matérielle (ou par les assemblages archéologiques), ce qui réduit l'aspect universel du concept – aspect qui lui est reconnu par les adhérents à la « nouvelle archéologie » (Binford, Renfrew, Hodder) – à des « études de cas » plus ou moins régionales (Insoll, 2004, p. 51).

L'adoption de la part de certains archéologues (voire de certains courants intellectuels opérant dans le domaine de l'archéologie, pour ne pas parler d'institutions entières) de l'approche marxiste de la religion a accentué la perception de ce concept sinon comme une notion marginale,

du moins comme une notion réductible à des causes sociales (ce qui se rapproche encore une fois de la théorie durkheimienne et socio-anthropologique en général), qui peuvent être expliquées en les réduisant davantage de façon à présenter leur nature économique ou, en termes marxistes, « matérielle » (voir Insoll, 2004, p. 52-54). Cette « matérialité » de la religion et des pratiques qui lui sont liées permettait aux archéologues (Gordon Childe, entre autres) d'adopter un point de vue optimiste en ce qui a trait aux possibilités de la récupération des premières dans les vestiges archéologiques, notamment ceux de temples, de sacrifices ou de sépultures (Insoll, 2004, p. 53). C'est, en effet, une tendance universelle de la part des archéologues que de lier directement les vestiges des pratiques provenant d'un contexte funéraire aux idéologies des peuples (ou à l'aspect cognitif des sociétés) qui ont volontairement ou involontairement laissé ces vestiges. Cette tendance a eu pour effet de dissiper les définitions potentielles du concept de « rite », voire de l'emploi de celui-ci, dans des élaborations concentrées surtout sur le symbolisme des actions dont les vestiges sont étudiés.

Parmi les failles identifiées dans l'approche de la religion en général par la « nouvelle archéologie » et plus spécifiquement celle du rite, il a été noté que ces approches ont été basées sur des analogies ethnographiques simplistes (O'Brien et Lyman, 2002, p. 169) ou sur des indices circonstanciels (voir Insoll, 2004, p. 56-57), alors que les adhérents à l'approche à l'« histoire de l'art » ont été accusés d'un manque quasi complet d'argumentation théorique (Insoll, 2004, p. 62). Et il semble que l'archéologie « post-processuelle » qui a succédé à la « nouvelle archéologie », tout en apprenant des erreurs de cette dernière et en ouvrant de nouveaux horizons de recherche, a hérité également certaines des tendances de son ancêtre intellectuel. En effet, les post-processuels auraient porté une attention particulière aux aspects symboliques des actions humaines au dépens de ce qui a été qualifié de « pratique » – ou le « réel » des historiens de la religion, par opposition aux convictions et aux croyances, voir *supra* –, tendance qui pourrait porter à croire qu'ils se sont intéressés au concept de « religion » sinon de plus près, du moins de façon plus systématique que leurs prédécesseurs. Cependant, d'après Insoll (2004, p. 79 et suiv.), tel n'a pas été le cas ; il note une certaine tendance évasive de la part des post-processuels en ce qui a trait à l'emploi du terme « religion », même de la part des chercheurs qui se sont activement intéressés à l'interprétation de pratiques qu'ils ont qualifiées de « rituelles ». Ces chercheurs (entre autres, Hodder, 1992, Shanks et Tilley, 1992, cités dans Insoll, 2004) semblent avoir étudié la culture matérielle ou, plus

précisément, les éléments de cette dernière qu'ils considéraient comme relevant de pratiques rituelles, dans un cadre avant tout « symbolique » (menant à des explications fonctionnalistes) qui ne laissent pas de place à l'étude de « l'élément numineux [élément sacré dans l'existence humaine] des croyances qui s'étend au-delà d'un cadre conceptuel fonctionnaliste » (Insoll, 2004, p. 80). La religion y est perçue et étudiée d'un point de vue implicitement ou explicitement marxiste, en tant que mécanisme idéologique – un aspect de relations d'inégalité –, alors que l'idéologie y est décrite comme servant à la reproduction, et non pas à la transformation, de l'ordre social. Insoll (2004, p. 81) argumente que ce point de vue sur le rôle ou, plutôt, la fonction de la religion est inadéquat en donnant pour exemple les djihads qui ont balayé l'Afrique centrale et occidentale durant le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> s. et qui ont fondamentalement altéré l'ordre social de ces régions.

Ce n'est que dans le « processualisme » cognitif, influencé par les recherches de Colin Renfrew, que la religion, ou du moins un de ses aspects jusqu'alors quelque peu ignoré – les croyances – retrouve, d'après Insoll (2004, p. 95), la place qui est sienne dans les études archéologiques ; toutefois, Insoll déplore la façon dont ces chercheurs perçoivent le passé dans les termes du présent en rangeant les anciens dans un « nous générique ».

Nous croyons que la critique relativement pessimiste d'Insoll (2004) ne reflète pas adéquatement la conceptualisation du « rite » dans le domaine de l'archéologie, ni même celle de la « religion » en général, en raison de la tendance de l'auteur à manquer la forêt pour les arbres. Plus concrètement, Insoll semble concevoir la religion en tant qu'entité en soi – comme le titre d'un des sous-chapitres de son volume, intitulé « The parts do not equal a whole : particularistic approaches », l'indique – et a tendance à déprécier l'importance ou, du moins, la signification des recherches archéologiques qui ont porté sur un des deux aspects reconnus de la religion (voir *supra*) – le rite – en déplorant le manque d'attention en ce qui a trait aux croyances. Toutefois, une attention a été portée à ces dernières dans le domaine de ce qui a été appelé l'« archéologie cognitive » ou « processualisme cognitif » (dans lequel Colin Renfrew a été très actif) et l'insistance de la part d'Insoll pour l'adoption d'une approche holistique de la religion semble être motivée plus par l'insatisfaction que le chercheur ressent face aux résultats des recherches menées dans ce domaine que celle qu'il ressent face aux méthodes, voire aux ontologies et théories, adoptées. Car, en effet, en cherchant à préciser les aspects qui devraient être étudiés afin qu'on

puisse prétendre à des analyses archéologiques de religions anciennes (Insoll, 2004, p. 151 et suiv.), on se retrouve non pas à préciser la définition de ce qui serait, en fait, la religion, mais plutôt à imposer des limites à la façon dont ce concept doit être compris, à le matérialiser (dans le sens essentialiste du terme), à créer une liste de vérification, procédé contre lequel Insoll se prononce lui-même tout au long de sa critique des méthodes adoptées dans le domaine de l'archéologie pour l'étude de la religion.

C'est également une insatisfaction devant les résultats des recherches, et moins que devant les méthodes adoptées dans ces dernières, que démontre l'historienne Catherine Bell (2007) dans son analyse critique des définitions et de l'emploi du concept de « rituel » dans le domaine de l'archéologie. Elle souligne notamment les résultats très spéculatifs des recherches majeures effectuées dans le domaine en notant que seule la crédibilité des arguments employés dans ces recherches pourrait retenir l'attention sur le raisonnement adopté par leurs auteurs. L'obtention de résultats spéculatifs ou, plus précisément, les explications spéculatives de ces résultats, en ce qui a trait à la religion telle qu'étudiée par les archéologues, pourrait être due surtout aux divergences d'opinions au sujet de ce que représente l'objet des recherches en général. Contrairement à l'appel fait par Insoll (2004) pour une approche véritablement holistique de la religion, approche qui aura inévitablement pour effet de compliquer davantage le contexte épistémologique des recherches archéologiques (rites et croyances anciens), Bell (2007, p. 278) est d'avis qu'il faudrait revenir aux définitions simples et concises employées pendant « des centaines d'années » et synthétisées par Colin Renfrew, notamment dans sa perception du rite en tant qu'activité adressée aux dieux ou à d'autres forces spirituelles. Elle souligne également le fait que, dans certains cas, l'identification de pratiques profanes qualifiées de « rites » par les chercheurs est remise en question par les participants à ces pratiques. Alors que cette remarque n'est pas adressée à l'agenda qu'Insoll a proposé pour l'étude archéologique de la religion, dans laquelle une place particulière est réservée à l'acteur (ou « agent »), elle sert à souligner les difficultés épistémologiques qu'impliquerait une approche de la religion axée non pas sur un fonctionnalisme matérialiste, mais plutôt sur la perception (implicite ou explicite) qu'a l'agent de ses propres actions, aspirations, croyances, etc. Il n'est pas question de différencier uniquement entre « présent » et « passé », ni entre ethnographie et archéologie, mais entre des points de vues différents, sinon divergents, d'une même « réalité ». Une telle approche « personnalisée » pour

inclure dans l'étude les acteurs aurait pour point de départ et d'ancrage justement l'aspect matériel des pratiques désignées par « rituelles » (du moins en ce qui concerne les contextes préhistoriques), car ce n'est qu'à partir des vestiges de ces pratiques que pourrait être approchée l'interprétation de ce que ces dernières signifiaient. Les façons dont les activités qui font partie d'une pratique rituelle (ou une pratique, un comportement, en général) peuvent être entendues et vécues par l'agent sont multiples (Bell, 2007, p. 279) – fait qui rend l'étude de la religion ou l'explication des rites axée sur l'agent sinon impossible, du moins peu utile, du moins en ce qui a trait à l'explication archéologique des vestiges de pratiques répétitives. De plus, il a été noté que la pratique d'un rite peut prendre sa forme définitive avant que la formulation verbale de la signification de cette pratique ou son interprétation lui aient été accordées (Humphrey et Laidlaw, 1994, cités dans Renfrew, 2007b, p. 110-111). Alors que la formulation de cette remarque nous paraît quelque peu problématique en raison de son insistance sur le fait qu'un rite puisse avoir une forme définitive (« definitive shape »), ce qui va à l'encontre de la perception du rite comme un élément d'un processus socioculturel en constante transformation, elle souligne néanmoins une difficulté additionnelle à laquelle doit faire face toute restitution des pratiques rituelles qui serait basée sur le point de vue de l'agent (ou de l'acteur). Il convient de rappeler ici le rejet (presque total) de l'utilité du concept de « rite » par Goody (1977), ainsi que de noter que Bell (2007, p. 279) rejoint également ce point de vue en soulignant l'inutilité pour les recherches d'un concept de « rite » qui proposerait de définir un phénomène universel à la structure persistante et cohérente. En d'autres termes, outre que de rejeter complètement le concept de « rituel » ou de sombrer dans un particularisme extrême ou, encore, d'approcher le sujet d'un point de vue trop holistique qui ne donnerait que des résultats trop spéculatifs pour que leur validité puisse être évaluée, la seule voie viable que pourrait emprunter l'archéologue intéressé par les pratiques répétitives habituellement (et intuitivement) désignées par « rites » est celle de la restitution de ces pratiques à partir de la « base matérielle », empirique, tout en adoptant comme fondation théorique une (ou des) définition(s) simplifiées ou dont la complexité ne dépasserait pas celle de l'échantillon de données.

La définition offerte par Colin Renfrew (voir Bell, 2007, p. 278) voulant que les activités qui impliquent des divinités ou d'autres forces surnaturelles puissent être désignées par « rituelles » semble, dans les circonstances, une bonne base sur laquelle pourrait être restitué le

contexte « rituel » des monuments thraces. Renfrew (2007, p. 109-110) définit lui-même le rite comme une pratique culturelle, c'est-à-dire en tant que pratique qui présente une structure temporelle impliquant une performance composée de la répétition formalisée de paroles et d'actions. Il se range également du côté d'autres chercheurs, notamment de Kyriakidis (2002), en admettant qu'il serait erroné de considérer le rite uniquement comme une pratique auxiliaire de la religion ; d'après Renfrew, alors que la « pratique » d'une religion implique habituellement des rites, l'inverse n'est pas nécessairement vrai (Renfrew, 2007b, p. 110), c'est-à-dire que la présence de pratiques pouvant être qualifiées de rituelles n'implique pas l'appartenance de ces pratiques à un contexte religieux. Enfin, si les archéologues du XX<sup>e</sup> siècle semblent avoir accordé une importance démesurée à la recherche de « rites » ou directement au concept de « rite » (Insoll, 2004), ceci était dû à ce que Renfrew (2007, p. 111) a explicité comme « le statut autonome de la pratique rituelle », et non pas à l'ignorance du « fait » que la « religion » n'est pas fonction de cet élément unique. Le terme « religion » semble même avoir été évité dans les recherches, d'abord implicitement, puis expressément, pour la simple raison que les spécialistes ne trouvaient pas satisfaisants les indices qui pourraient/devraient pointer, selon d'autres (Insoll, 2001 *et passim*) vers l'existence dans les contextes étudiés de ce que ces autres chercheurs ont appelé « religion » (« explicit belief system » chez Renfrew, 2007b, p. 112). De plus, encore tout récemment, Renfrew (2007, p. 112) notait qu'il serait difficile de nuancer entre « religieux » et « social » en ce qui a trait aux complexes monumentaux antiques qu'il décrit comme des « endroits d'expression de grande dévotion » où « l'ordre social et l'ordre religieux se renforcent mutuellement », rappelant par cette remarque les notions durkheimiennes de « religion » (*supra*) ; tel est surtout le cas des monuments dont le contexte immédiat ne comprend pas d'éléments (artéfacts, iconographie, etc.) qui pourraient être indubitablement identifiés comme représentant une force transcendante (« ou surnaturelle, ou, du moins surhumaine », voir Renfrew, 2007b, p. 113) ou une divinité. Ainsi, lorsque « les systèmes de croyance », ou les aspects « religieux », d'un contexte ne peuvent pas être identifiés, les « forces motivantes » qui sont la cause de l'existence de ces lieux monumentaux, et qui sont basées sur les systèmes de croyances, « pourraient être difficilement accessibles à l'archéologue » (Renfrew, 2007b, p. 112). Comme nous l'avons déjà noté, le problème de la dichotomie « religieux/profane » est complexifié par le fait (ou, plutôt, par la notion) que le concept de « rite » « s'étend plus généralement à des catégories d'activités [nos

« pratiques »] qui ne sont pas particulièrement fondées dans une croyance religieuse ou dans la pratique d'un culte » (Renfrew, 2007b, p. 112). Alors qu'elle a été soulignée dans les recherches historiques et socio-anthropologiques portant sur le concept de « religion », cette dichotomie est passée plus ou moins inaperçue, ou a été consciemment ignorée, dans les identifications et dans les interprétations de pratiques rituelles dans les recherches archéologiques (Renfrew, 2007b, p. 114). Afin de surmonter cette confusion entre « religieux » et « profane » (Goody, 1977 ; Bell, 2007), les chercheurs ont recouru à l'établissement de listes de critères ou d'« aspects » et de « corrélations » (par exemple, Renfrew, 1985) qui permettraient de qualifier un contexte donné de « cultuel ». Alors qu'une telle approche (ou méthode) aurait pour effet la systématisation des critères d'investigation et d'interprétation des résultats des recherches archéologiques, systématisation sans laquelle ces dernières sont condamnées à arriver à des résultats, ou explications, qualifiés de « spéculatifs » (Bell, 2007, p. 277), elle a été déplorée par d'autres (par exemple, Insoll, 2007) en raison de son positivisme peu fondé.

Ainsi, Renfrew (2007, p. 114 et référence) identifie quatre « points principaux » qui permettent d'identifier un tel contexte cultuel : 1) concentration de l'attention, 2) aspects spéciaux de la zone liminale, 3) présence du transcendant et de sa focalisation symbolique et 4) participation et offrande. Renfrew précise que les points 2 et 3 se rapportent particulièrement au « sacré et transcendant », alors que les points 1 et 4 pourraient être caractéristiques non seulement des rites religieux, mais aussi des rites profanes. Ce fait nous porte à conclure qu'afin d'identifier un contexte en tant que « cultuel », la présence d'éléments pouvant indiquer hors de tout doute que l'archéologue est en présence d'une zone liminale et/ou de représentations ou de symboles faisant référence à une force transcendante est obligatoire. Cependant, Renfrew (2007, p. 114) note lui-même que les cas où des indices convainquant de la « présence » de forces surnaturelles peuvent être identifiés sont plutôt rares, surtout en l'absence de sources littéraires ou iconographiques.

Une telle absence de sources littéraires ou iconographiques caractérise le contexte archéologique des monuments thraces sous tumulus. Un bref aperçu de l'emploi du concept de « rite » par les archéologues qui se sont intéressés à ce contexte indique la confusion que peut engendrer le manque d'indices concrets en ce qui a trait à la présence (ou à l'absence) de forces transcendantes. Comme nous le verrons, cette confusion est aggravée par le manque complet de

définitions des concepts sur lesquels ces spécialistes ont basé leurs explications des monuments, manque qui n'est pas implicitement ou explicitement imposé par le rejet de la fiabilité ou de la viabilité de ces concepts dans le domaine de l'archéologie, mais plutôt par leur acceptation et emplois intuitifs.

### 10.3.1.3 « Rite » et « culte » dans le contexte de l'archéologie thrace

« Rite » et « rituel » figurent parmi les termes les plus répandus dans les publications portant sur l'archéologie des monuments thraces. Pourtant, ces notions sont rarement, sinon jamais, définies explicitement par les spécialistes qui les utilisent et leur signification est rarement élucidée (outre une rare référence en note de fin de texte vers une définition de l'expression « rite funéraire standard (traditionnel) », voir Bůčvarov, 2003, p. 16 et n. 7). Comme nous le démontrerons, ce manque de méthodologie amène souvent de l'ambiguïté dans les publications et de la confusion dans l'interprétation des données. Le problème est exacerbé par le fait que dans la langue bulgare la différence entre « ритуал » (dorénavant *ritoual*) et « обред » (dorénavant *obred*) – les deux termes sont traduits respectivement par « rite » ou « cérémonie » en français – ne peut être notée qu'au moyen de définitions explicites, voire adaptées aux contextes étudiés. Une analyse de l'emploi de ces mots par les thracologues peut parfois suggérer qu'ils reflètent une hiérarchisation sémiotique, par exemple, que le terme *obred* (cérémonie) inclut le terme *ritoual* (rite) (Totevski, 1994, p. 103)<sup>170</sup> – comme dans le cas de « rituel » ou « cérémonie » et « rite » en français. Cependant, d'autres fois ces termes sont employés de façon interchangeable, en tant que synonymes, notamment dans l'expression « rites funéraires »<sup>171</sup> (par exemple, Borislavov et Ivanova, 2008) ou dans l'expression « rites de passage » (Georgieva, 1999e, p. 97). D'autres fois encore, ils sont utilisés en tant que compléments (nous n'avons trouvé qu'un seul tel cas), comme

---

<sup>170</sup> Il est également possible que Totevski (1994, p. 103) ait employé ces termes plutôt en tant que synonymes, sans l'intention de sous-entendre une hiérarchisation du type « rituel – rite » entre eux. L'usage de ces termes en tant que synonymes demeure, néanmoins, équivoque.

<sup>171</sup> En bulgare, dans cette expression, les mots « обред » (*obred*) et « ритуал » (*ritoual*) sont employés de façon interchangeable par les auteurs.

dans l'expression « *obreden ritoual* » chez Lilova (1994, p. 120), dans laquelle le terme *obred* est utilisé comme adjectif du nom *ritoual*, ce qui donnerait en français l'expression « rituel cérémonial » ou, d'après l'interchangeabilité des mots dans les publications en langue bulgare, « cérémonie rituelle », voire même « rite rituel ».<sup>172</sup>

L'emploi dans certaines publications du terme *ritoual* dans un contexte qui sous-entend que la notion qu'il désigne comporte plusieurs composantes (par ex., Georgieva, 1999b, p. 174) pourrait, à première vue, régler le problème de sa définition en lui attribuant implicitement celle de « rituel(s) », puisque seul le rituel, et non pas le rite, peut comporter des éléments emboîtés. Toutefois, le recours à ce même terme – *ritoual* – dans les expressions pouvant être traduites par « rites funéraires » ou par « rites de passage », que nous rencontrons dans les mêmes publications, nous prive de la possibilité de fixer la signification des mots *obred* et *ritoual*. Ce fait nous oblige à présumer que ces derniers sont perçus par les spécialistes œuvrant sur la culture thrace en tant qu'équivalents et qu'ils sont employés de façon interchangeable, en alternance, tantôt pour désigner un « rite », tantôt pour désigner un « rituel » ou une « cérémonie ». Le choix entre ces significations différentes doit être fait, dans la grande majorité des cas, par le lecteur qui ne peut avoir recours qu'au contexte de l'utilisation des deux mots.

La compréhension de la signification de ces termes, tels qu'ils sont employés par les thracologues bulgares, est compliquée par la prédilection de certains de ces chercheurs pour l'un ou pour l'autre terme sans la présentation d'une quelconque explication des raisons qui ont mené au choix particulier. Néanmoins, la cohabitation dans les publications bulgares dans les expressions comme « rites funéraires »<sup>173</sup> et « système rituel »<sup>174</sup>, dans lesquelles sont utilisés de

---

<sup>172</sup> Les exemples de tels emplois contradictoires ou, du moins, ambigus, entre auteurs ou souvent par un même auteur sont trop nombreux pour être tous présentés ici. Nous n'avons donné en exemple que les premiers cas que nous avons rencontrés au hasard.

<sup>173</sup> « Погребален обред » (par ex., Šalganova, 2005, p. 175 et autres) et « погребален ритуал » (par ex., Šalganova, 2005, p. 213 et autres), expressions, dans lesquelles le terme « funéraire » demeure invariable, mais le mot bulgare pour « rite » varie entre les deux options selon des critères indéterminés.

façon interchangeable les deux mots – *obred* et *ritoual* – démontrant qu’il n’existe aucun accord entre les chercheurs–thracologues bulgares quant à la signification précise (ou aux définitions) de ces termes. Le fait que certains chercheurs préfèrent l’un plutôt que l’autre de ces termes peut être interprété, dans les circonstances, comme une préférence personnelle ou, ce qui est plus probable dans le cas de l’utilisation fréquente de ces mots en tant que synonymes, dans le but d’éviter les répétitions.

L’unique exemple d’emploi de ces deux termes en combinaison (Lilova, 1994, p. 120, voir *supra*) indique qu’au moins un chercheur a exprimé l’avis qu’ils doivent avoir des significations quelque peu différentes. Dans un autre cas, possiblement dans le but d’éviter toute ambiguïté, l’historien et archéologue L. Getov (1991, p. 43) emploie le mot « cérémonie » à la place de « rite » (le choix équivoque entre *obred* ou *ritoual* en bulgare). Cette expression revient également dans l’étude des pratiques funéraires thraces faite par Georgieva (1999a ; 1999b ; 1999c ; 1999d). Son utilisation parallèle à celle de « rituel funéraire », et les différents contextes dans lesquels ces deux expressions sont employées chez Georgieva, indique que l’auteur accorde la signification de « rite » au mot « cérémonie ». Toutefois, le fait que l’expression « rite [*obred*] funéraire » n’apparaît qu’une seule fois dans ces publications de Georgieva (1999d, p. 235) ne nous permet pas d’établir le rapport entre les mots bulgares *obred* et *ritoual* en ce qui a trait à leur combinaison avec l’adjectif « funéraire ».

L’ambiguïté qui domine le propos des chercheurs lorsqu’il est question de « rites » ou de « rituels » (les deux termes étant, comme nous l’avons souligné, indiscernables dans la littérature en langue bulgare) en rapport à des contextes funéraires se répercute, comme on pourrait s’y attendre, sur l’interprétation de ces derniers. Le fait que le concept de « rituel » n’inclut pas nécessairement dans la littérature bulgare une notion de « sacré » est indiqué par l’emploi d’adjectifs comme « sacro-rituel » (Šalganova, 2009, p. 160) ; cette expression suggère implicitement qu’un rituel puisse être profane. Alors que cette possibilité demeure implicite dans

---

<sup>174</sup> « Обредна система » (par ex., Leštakov, 2003, p. 67) et « ритуална система » (relativement rare, pour un exemple, voir Agre, 1996, p. 35), expressions, dans lesquelles le terme « système » est invariable, mais le terme bulgare pour « rituel » varie entre les deux options selon des critères indéterminés.

les pages des publications en thracologie, elle a déjà été explicitée dans les publications portant sur l'interprétation des contextes culturels et rituels archéologiques (Barrowclough et Mahne, 2007). En effet, comme nous l'avons déjà noté, Colin Renfrew (2007, p. 9) souligne le fait que tout culte implique un rite, mais que tout rite ne fait pas nécessairement partie d'un culte – le rite peut être élément du sacré et du profane.

En thracologie, le rituel n'est pas toujours directement associé au culte ou à la religion, mais qu'un tel lien devrait exister entre ces notions semble sous-entendu. Par exemple, alors qu'il n'offre pas de définition pour les termes « rite » ou « rituel », Sîrbu définit l'expression (ou la notion) de « rite funéraire » comme :

« ...la façon concrète dont on a disposé du mort, il [le rite funéraire] est l'expression pratique de l'attitude religieuse par laquelle sont définies les conceptions des divinités et de l'au-delà, ainsi que les inspirations d'intégration dans un certain monde. Le corps peut être : a) incinéré, b) inhumé, c) exposé/décomposé, puis inhumé ou jeté, d) abandonné/jeté. »

(Sîrbu, 2003, p. 24).

Cependant, le lien direct entre religion et rite (ou, du moins, « rite funéraire ») et entre pratique funéraire et rite, inféré dans cette définition, est loin d'être acquis (par définition). D'après Blaizot (2004, p. 213), par exemple, il est nécessaire de distinguer entre « rite funéraire » et « pratique funéraire », car l'un – le rite – « implique une cérémonie qui se déroule selon des gestes codifiés, définis et fixés par le groupe, à caractère symbolique », alors que l'autre – la pratique – « se rapporte à l'exécution de ces gestes sur le plan concret ». Alors que le terme « concret » revient dans les définitions offertes par les deux chercheurs, il sert ironiquement à les opposer l'un à l'autre ; car, en effet, il est employé par Sîrbu (2003, p. 24) dans sa définition du « rite » (funéraire) et par Blaizot (2004, p. 213) dans sa définition de la « pratique ». Ainsi, d'après Blaizot, la « façon *concrète* dont on a disposé du mort » (Sîrbu, 2003, p. 24, italiques par l'auteur de la présente étude) reflète non pas un « rite », mais une « pratique » funéraire. Sa définition plus étendue du « rite » (Blaizot, 2004, p. 213-214) est intéressante, puisqu'elle rejoint cette fois une définition offerte par Sîrbu (2003, p. 23), celle de « rituel funéraire ». Selon la définition de Blaizot, le « rite » est « un ensemble de pratiques mises en œuvre dans un ordre précis ». Sîrbu définit le « rituel funéraire » dans des termes très similaires : « [il] inclut l'ensemble des actions

qui prennent place en commençant au moment du décès (...) jusqu'au placement du corps dans la tombe... ». Alors que les deux chercheurs s'entendent sur la définition de « rite », celle de l'archéologue pose un problème ; il présente un ordre des pratiques funéraires plus que précis, un ordre spécifique, en plaçant en dernier la « déposition du corps dans la tombe », acte qui marquerait la fin du « rituel funéraire ». Ce fait exclut de la définition de cette expression tout ensemble de pratiques funéraires qui ne procéderait pas strictement dans cet ordre ou, en d'autres mots, tout rituel funéraire qui ne se terminerait pas par la déposition du corps du défunt dans la tombe ne pourrait pas être défini (selon Sîrbu) comme tel. Cette conclusion qui découle inévitablement de la définition de l'archéologue roumain va à l'encontre de l'interprétation des rites funéraires généralement admise dans le domaine de l'archéologie et dans celui de l'anthropologie et qui peut être résumée par l'énoncé qui stipule que « [m]uch of the funerary ritual in any given instance may occur before or after the act of burial » (Shepherd, 1999, p. 10, cité dans Sprague, 2005, p. 3). Un exemple hypothétique, mais très admissible, serait le repas funéraire – faisant indéniablement partie du rituel funéraire – qui pourrait prendre place après la « déposition du corps [du défunt] dans la tombe » ou le repas commémoratif qui fait également partie du rituel funéraire et qui peut prendre place longtemps après les funérailles, de façon cyclique ou pas (*infra*).

Un autre problème émane du vocabulaire employé par Sîrbu dans sa terminologie des pratiques funéraires. Alors qu'il définit lui-même différents types de « rites funéraires », l'archéologue roumain emploie systématiquement un seul de ces « rites » dans ses définitions. Ce problème est flagrant dans la définition que nous venons d'examiner, dans laquelle il est stipulé implicitement que le « rituel funéraire » prend fin avec la « déposition du corps dans la tombe ». Cette expression, qui semble relater ce que Sîrbu appelle une « inhumation », élimine automatiquement les autres types de « rites funéraires » définis par le même auteur : la crémation, l'abandon, etc. De plus, cette définition sous-entend une forme précise de sépulture – une tombe. Alors que Sîrbu semble exclure du « rituel funéraire » les « rites » qui ne prévoient pas de tombe – le traitement des dépouilles de personnes exclues de la société –, c'est dans la définition beaucoup trop large du terme « tombe » offerte par le même chercheur (Sîrbu, 2003, p. 21) que naît cette ambiguïté (*infra*).

Dans une tentative de faire la part des choses et d'établir une distinction entre les deux termes en langue bulgare – *obred* et *ritoual* –, employés de façon interchangeable dans la littérature portant notamment sur les contextes funéraires thraces, on pourrait se tourner vers les auteurs bulgares qui ont publié en d'autres langues et chercher à identifier les mots qui ont été employés à la place de ces deux termes bulgares et, ainsi, en obtenir indirectement la signification. Cependant, la constatation que ces termes sont utilisés adéquatement dans les publications bulgares en langue étrangère (outre l'expression quelque peu problématique « *burial rites system* »<sup>175</sup> chez Vůlčeva, 1997, p. 647), selon leurs définitions et selon l'usage, n'amène aucun élément de réponse quant à leurs équivalents en langue bulgare, puisque les auteurs qui ont publié en langues étrangères ne figurent pas parmi ceux qui confondent ces derniers.

Une rare exception est la publication bilingue de l'architecte Ruseva (2002), dans laquelle l'expression « rituel funéraire » (ou *burial ritual*) résume presque tous les problèmes de terminologie soulevés ici, tant dans sa traduction (laquelle, il faut le noter, n'est pas de Ruseva), que dans son texte original en langue bulgare. Nous examinerons la terminologie employée par Ruseva dans la section suivante de ce chapitre, il suffit pour l'illustration de notre propos de mentionner que, à la différence des exemples que nous avons déjà mentionnés, elle remplace l'expression « rites funéraires » par celle de « culte funéraire », tout en donnant à cette dernière le sens que devrait avoir la première, comme en témoigne la traduction parallèle en anglais, dans laquelle cette expression est rendue par « *burial ritual* » (Ruseva, 2002, p. 34). Cette expression et les remarques que nous avons faites dans cette partie de notre étude nous amènent à la considération d'un autre terme très répandu dans la littérature portant sur les pratiques funéraires thraces, mais qui, tout comme la majorité des termes et des expressions que nous examinons ici, n'a pas été clairement défini, dans la présomption implicite que son sens est suffisamment clair et précis dans le milieu. Cependant, comme en témoignent les exemples de son emploi, c'est loin d'être le cas.

---

<sup>175</sup> En effet, le terme « *ritual* », ou même l'expression « *ritual system* », aurait été préférable à l'expression très rarement employée « *rites system* ».

En ce qui concerne les pratiques funéraires thraces, le terme « culte » est relativement moins employé dans la littérature que ceux déjà mentionnés ci-haut. Néanmoins, il s'agit probablement du mot le plus maltraité parmi ces termes. Alors que l'emploi du terme « culte » implique, normalement, une connotation religieuse (Renfrew, 2007a, p. 9), et qu'une telle connotation lui est habituellement accordée implicitement, nous constatons qu'il est souvent utilisé dans les publications portant sur les pratiques funéraires thraces sans qu'une telle connotation (religieuse) puisse être démontrée, voire sans qu'on ait semblé croire nécessaire de la démontrer.

Par exemple, décrivant la découverte d'une sépulture composée d'un amas de dalles de pierre en forme de fausse coupole dans laquelle a été trouvé le squelette d'un individu et la trouvaille des restes d'une crémation déposés dans une urne cinéraire placée au-dessus du niveau de cette sépulture, Borisova (2008, p. 308) conclut que « le tumulus a été employé en tant que lieu de culte à une étape ultérieure ». Le réemploi du tertre étant clairement indiqué par le positionnement des deux sépultures en son sein – l'une au-dessus de l'autre –, rien, pas même les tessons de céramique, les ossements animaux et les fragments de charbon trouvés dans le remblai du même tumulus, ne permet la conclusion, ni la présomption, qu'il puisse s'agir d'un « lieu de culte ». Alors qu'il est clair que des pratiques funéraires complexes, faisant très probablement partie d'un rituel encore plus complexe, ont pris place à l'endroit de ce tumulus – comme témoignent les trouvailles que nous venons d'énumérer (mais surtout la comparaison de cet ensemble de trouvailles avec des découvertes provenant de contexte similaires, voir *infra*) – absolument rien de ce qui est transmis dans la publication de cette fouille ne permet d'associer ces trouvailles et les pratiques qu'elles relatent à un « culte ».

Un recensement plus détaillé de l'emploi de l'expression « culte funéraire » dans la littérature en langue bulgare portant sur les pratiques funéraires thraces indique que lorsqu'elle est employée sans qu'un contexte religieux (ou cultuel), directement associé avec l'usage de ce terme, n'ait été présenté par l'auteur, il s'agit d'une confusion entre les termes « culte » et « rite » (ou « rituel »). Le fait que ces termes semblent utilisés en tant que synonymes dans une variation des expressions « pratiques funéraires » (par ex., Čičikova, 2008, p. 24, 28 ; Nehrizov et Pürvin, 2011, p. 56 s'inspirent directement de l'emploi de cette expression chez Čičikova) ou « cérémonies funéraires » (Getov, 1991, p. 43) témoigne de la confusion dans les publications entre « culte »,

« rite », « pratique » et « cérémonie ». Comparativement à « pratiques funéraires » et à « rites funéraires » (cette dernière expression pouvant, en bulgare, être formée avec deux mots différents à la place du mot « rite », voir *supra*), l'expression « culte funéraire » est très peu utilisée dans les publications.

Sans explicitement fournir une définition du terme « culte », Sîrbu (2003, p. 26) l'emploie dans sa catégorisation des types de « monuments » contenant des restes humains, classées selon le rite employé. Ainsi, la catégorie désignée par la lettre « B » dans cette classification porte l'étiquette « monuments cultuels ». Alors qu'aucune explication sur la formation de cette catégorie de monuments n'est donnée, les sous-catégories qu'elle contient éclaircissent quelque peu l'idée derrière cette classification ; la sous-catégorie « mis à mort pour les divinités » suggère, en effet, qu'elle devrait regrouper des trouvailles de restes humains<sup>176</sup> interprétés comme des sacrifices aux dieux. Malgré les nombreux problèmes que pourrait présenter cette catégorie et, plus généralement, la classification proposée par Sîrbu (2003), nous devons noter que, en l'occurrence, l'emploi du terme « culte » semble être adéquat.

Le terme « culte » implique une connotation religieuse, connotation qui n'est pas inhérente aux données archéologiques, mais doit être inférée à partir de l'ensemble, du contexte duquel ces données font partie. Mais le contexte ne transmet pas nécessairement automatiquement l'idée du culte ; devant un ensemble de données ou un contexte, il est souvent impossible de différencier entre la pratique d'un culte et celle d'un rituel. Par exemple, dans le cas des trouvailles dans le tumulus de Vidrare (Borisova, 2008), il est impossible de confirmer, sur la base des fragments de céramique, du charbon et des ossements animaux, si elles témoignent d'un culte – le culte des morts ou des ancêtres – ou d'un rite – le rite de la commémoration des morts. Une telle précision serait possible uniquement avec l'aide de témoignages directs (sources littéraires) qui décriraient les pratiques qui auraient pris place sur le site étudié. Cependant, même une description (ou observation) détaillée des gestes effectués par les participants aux « pratiques » serait insuffisante,

---

<sup>176</sup> Il n'est pas clair dans la publication de Sîrbu (2003) s'il s'agit uniquement de restes humains ou si les restes animaux ont également été considérés.

car rites et cultes pourraient être regroupés sous « tradition », et la pratique d'une tradition – sa matérialisation grâce aux gestes – n'implique pas nécessairement la compréhension de la part du pratiquant de ce qui est pratiqué. Par exemple, il ne peut pas être exclu que le rite du repas commémoratif ait son origine dans un culte des ancêtres ou dans un rite faisant partie d'un autre culte.<sup>177</sup> Lorsque les données concrètes (empiriques) ne permettent pas d'arriver à des identifications du rite ou du culte, il serait plus acceptable de parler de « pratiques », car toute autre inférence aurait une valeur spéculative et pourrait mener à la confusion (par ex., Borisova, 2008). Et tout se complique encore plus par la réalisation que tout culte comprend, en fait, un rituel, mais que tout rituel n'implique pas nécessairement un culte (Renfrew, 2007a, p. 9).

En ce qui a trait aux thracologues-historiens, ils ne semblent pas avoir cherché plus que leurs collègues archéologues à apporter un éclaircissement sur les concepts de « rite » et de « culte ». Outre quelques rares exceptions, notamment les recherches d'Alexandre Fol, historien et fondateur de la thracologie en tant que discipline, et ceux de l'historienne Valéria Fol, on semble s'être contenté d'employer ces concepts sans définitions ou précisions, en leur octroyant implicitement un sens intuitif et en s'attendant à ce que précisément ce même sens leur soit attribué (également implicitement et intuitivement) par les lecteurs.

Dans son livre *Thracian Cult : Told and Untold*, Alexandre Fol semble percevoir la religion et le rite comme des entités à part entière, c'est-à-dire indépendantes. Du moins, c'est ce qui transparait lorsqu'il suggère (Fol, A., 2010, p. 21) que les rites<sup>178</sup> thraces devraient être étudiés par l'emploi de la même méthode qui sert à l'analyse de la religion ou de la poterie thraces.<sup>179</sup>

---

<sup>177</sup> Platon nous apprend, par exemple, que les adeptes de certains cultes mystérieux sacrifiaient (des animaux) non seulement pour l'expiation des péchés des mortels (purifications, initiations qui avaient en vue la vie après la mort), mais aussi pour celle des péchés que les morts auraient commis, afin d'apaiser leur vie dans l'au-delà (Graf, 2011, p. 61).

<sup>178</sup> Dans la traduction anglaise (sur laquelle nous avons choisi de baser nos citations pour le bénéfice du lecteur) le terme employé est « rites », alors que dans la version bulgare, le mot choisi est *obred*, et non pas *ritual* (qui serait l'équivalent direct de « rites », que ce soit en anglais ou en français, voir *supra*).

<sup>179</sup> Il s'agit d'une méthode appelée « comparativo-typologique » (voir Fol, A., 2010, p. 21).

Néanmoins, seulement quelques paragraphes plus loin, le même auteur note que « scholars have realized that ancient Greek religion is above all types of rites » (Fol, A., 2010, p. 22) ; l'absence de toute critique en ce qui a trait à cette « constatation » porte à croire qu'A. Fol ne voit pas de problèmes avec la perception de la religion en tant qu'entité composée (surtout) de rites. Pourtant, l'opposition entre religion et rites qu'il voit en ce qui a trait aux méthodes employées dans l'étude de l'un et de l'autre de ces concepts semble ne pas permettre la conclusion à laquelle arrive l'auteur dans cette dernière citation. Cependant, étant donné qu'il ne se pose pas comme objectif la définition de ces concepts, il est difficile d'établir s'il les perçoit en tant que dichotomie ou, du moins, comme des concepts indépendants. L'interprétation est compliquée par l'emploi d'expressions formées de ces concepts. Par exemple, il est question de « croyance(s)-rite(s) » (Fol, A., 2010, p. 28) et il semble que cette expression soit employée à la place de « religion », puisqu'il s'agit de « croyances-rites » liées à des divinités grecques ; cette interprétation de l'intention de l'auteur la ferait coïncider avec la définition socio-historique du concept de « religion » (*supra*), mais elle ne peut pas être validée en raison de l'usage implicite des concepts en question par ce dernier. Le concept de « rite » est éventuellement défini (Fol, A., 2010, p. 40) comme « the activity that excellent authors define as a state above the *source material*, i.e. as a spiritual tradition with its possible changes (innovations) ». Alors que cette définition semble exprimer (malgré le manque de clarté) une continuité et, à la fois, un changement (Fol, A., 2010, p. 40) – conception qui semble, encore une fois, s'accorder avec celle offerte par les socio-anthropologues (*supra*), l'auteur lui ajoute un aspect structuraliste en déclarant que les rites qu'il est possible de restituer entre autres par les vestiges des cultures de Varna et de Trebeništa reflètent le niveau le plus haut du rite (ou du « rituel », les termes sont présentés comme interchangeables dans la version anglaise de la publication), celui auquel se trouve « the man who is a ruler (king) but also priest » (Fol, A., 2010). Une opposition entre la « ritualisation » propre au « roi-prêtre » et celle des « masses » est explicitement présentée, mais l'auteur annonce leur « unification antithétique » ultérieure, dans un modèle doctrinal dont on peut percevoir les traces dans tout le territoire de la communauté mycénienne en Europe du sud-est (Fol, A., p. 41 et suiv.). D'autres éléments dont il a déjà été question dans l'étude du développement des concepts de « religion » et de « rite » sont également présents dans le propos d'A. Fol, notamment le point de vue fonctionnaliste que ce dernier adopte à l'occasion dans les explications des « rites » thraces.

Malgré les éventuelles références générales ou particulières à des données archéologiques, la restitution des « rites » thraces offerte par A. Fol ne pourrait servir à la formulation de prédictions en ce qui a trait aux contextes qui pourraient ou devraient être qualifiés de « rituels » ou de « cultuels ». La raison qui nous amène à cette conclusion se trouve dans le fait que le matériel qualifié de « rituel » par l'auteur n'a pas été qualifié de tel au moyen de sa propre théorie de la « ritualisation », mais bien le contraire – cette dernière a été basée notamment sur des données empiriques dont la signification (ou la valeur) « rituelle » avait déjà été établie, implicitement ou explicitement, en recourant à des présuppositions. Par exemple, A. Fol (2010, p. 43) déclare que la présence dans certaines tombes de sceptres, de contenants servant aux libations et de haches pour le sacrifice font que les pratiques rituelles associées à ces tombes « can no longer be defined as mortuary rites » ; cependant, la « lecture » (ou la qualification) des types d'objets énumérés en tant qu'objets rituels n'est pas, dans ce cas, ni dans les autres, une fonction de l'application des théories portant sur la « ritualisation », il s'agit plutôt, comme nous l'avons noté, de présomptions quant à la signification et au symbolisme de ces objets. Car, en effet, même si les objets en question avaient un symbolisme de leur « vivant » – durant la période de leur usage par le défunt avec lequel ils ont été déposés – rien ne peut garantir que ce symbolisme demeurerait inchangé une fois que le « roi-prêtre » était mort, voire même que ces objets avaient un rôle à jouer dans un champ rituel qui était quelque peu différent de celui pour lequel ils étaient fabriqués. Nous pourrions même suggérer que, tout comme le défunt, ces objets n'étaient plus les éléments structurels d'une ritualisation, mais subissaient plutôt les effets d'une ritualisation – celle du contexte funéraire.

Cette remarque résume, en fait, l'emploi des termes « rite » et « culte » dans le domaine de la thracologie ; pour les archéologues, les rites et les cultes existent dans la culture matérielle et peuvent être découverts et restitués comme on le ferait pour l'architecture d'un bâtiment, alors que pour les historiens et les théoriciens, ces concepts doivent être construits, mais leur construction semble dépendre à la fois des contextes qui les définissent (ou de l'échantillon empirique) et qui sont, paradoxalement, définis par eux. Dans tous les cas, nous nous retrouvons soit face à des définitions implicites et circulaires, soit devant des définitions plus crédibles, mais qui ne pourront pas servir à des analyses générales de la culture matérielle, puisqu'elles ont été construites à partir d'échantillons de données spécifiques. Comme nous venons de le noter, cette

méthode – l'extraction des définitions à partir de l'échantillon étudié, sans l'emploi d'une base théorique plus générale – donne pour résultat non seulement des études particularistes, mais surtout des arguments, voire des définitions, circulaires qui définissent le matériel, mais qui sont, à la fois, définies par ce matériel. De telles définitions, qu'elles soient implicites ou explicites, succinctes ou détaillées, sont peu, sinon pas du tout, utiles pour l'étude archéologique du rite, du moins si ce que l'on vise est d'élaborer une définition plus générale de ce dernier concept. Dans le cas contraire, il faudrait se résigner face à ce qui paraîtrait comme une nature particulariste des pratiques rituelles (en tant que concept, voire en tant que réalité factuelle), ce qui impliquerait la validation des définitions ou de la description de ces pratiques au cas par cas, uniquement sur la base de la validité des méthodes adoptées par les chercheurs et de celle du lien que ces derniers établissent entre ces méthodes et les explications auxquelles elles permettent d'arriver (pour une constatation similaire en ce qui a trait aux études des rites préhistoriques, voir Bell, 2007).

Ce fait nous ramène à la critique portant sur l'utilité du concept de « rite » en général, publiée par Goody (1997), dont un écho atténué peut être noté dans une des dernières publications de Bell (2007). Cette critique nous semble d'autant plus actuelle en ce qui concerne le domaine de la thracologie, que le concept n'a pas été défini, ni débattu, dans les limites de ce domaine, sur la base des trouvailles archéologiques dont le rôle aurait pu être de vérifier les théories préexistantes, implicitement adoptées et adaptées par les archéologues-thracologues sans que leur utilité dans l'étude des contextes archéologiques étudiés soit remise en cause. Les théoriciens et les historiens ont, quant à eux, tenté de réconcilier les définitions des concepts tels que « rite » et « culte » avec les données empiriques en incluant dans les définitions souvent implicites de ces concepts ce qui devrait être la description antique des pratiques qui en découlaient, telle que présentée dans les textes littéraires ou dans les inscriptions (notamment celles provenant des lamelles dites « orphiques »). Ceci a eu pour résultat la production de publications dans lesquelles une approche holistique, « étique » *et* « émique » a été adoptée ; la fusion de ces approches habituellement distinctes ne peut que porter à confusion en ce qui a trait à la façon dont les concepts de « rite » et de « culte » devraient être définis afin qu'ils puissent avoir une utilité analytique en archéologie. En effet, les besoins de ce domaine pourrait impliquer des définitions purement étiques, surtout si nous acceptons la résignation de la majorité des archéologues quant à la constatation que nous n'aurions jamais accès aux véritables croyances, perceptions et

interprétations des pratiques réunies par ces concepts, même dans les cas où des témoignages de première main ont été conservés.

#### 10.3.1.4 *Le concept du héros*

Habituellement, la religion des Thraces anciens (telle que restituée par les chercheurs) a systématiquement été associée à différents aspects de la religion grecque antique ; le concept du « héros » ne fait pas exception à cette tendance. Le mot « héros » apparaît déjà dans les documents mycéniens en Linéaire B (à ce sujet voir Currie, 2005, p. 62 et suiv.). Les tablettes semblent présenter deux variantes du même concept, une avec connotation religieuse (*ti-ri-se-ro-e*) et une sans connotation religieuse (*e-ro-e*, *e-ro-e-o*). Des offrandes (comestibles et objets de luxe) ont été associées dans ces mêmes documents à la version religieuse du « héros », sans toutefois permettre d'hypothèses sur la pratique d'un « culte du héros » déjà à l'Âge du Bronze. La version non-religieuse du terme était probablement employée en tant que titre similaire, mais de statut inférieur, à celui du roi (*wanax*), pour désigner les compagnons de ce dernier. Ceux-ci se seraient retrouvés dans les chants « héroïques » des époques suivantes en raison de leurs exploits sur le champ de bataille et la formule non-religieuse du terme, servant à décrire un passé glorieux, serait ainsi passée dans les récits homériques. En ce qui a trait à la formule religieuse, le « Héros » était également une divinité de rang inférieur à celui du « Wanax » (reflet de, ou modèle pour, l'ordre social). Plus tard, cet ordre a été transformé en celui des divinités olympiennes et des héros, alors qu'aux époques archaïque et classique, les termes mycéniens archaïsants étaient encore employés en tant que noms propres de certains personnages divins.

Vers la fin de l'époque classique grecque le terme « héros » était employé pour désigner à la fois le rang profane d'un personnage (en toute conscience de l'aspect archaïsant de cet emploi) et pour lier son statut social à un statut cultuel que le personnage aurait acquis posthumément et qui aurait été l'objet de rituels. Du point de vue d'une époque postérieure à leur existence réelle, le statut profane et le statut cultuel de personnages « historiques » (devenus alors « mythiques ») étaient ainsi fusionnés pour donner un statut bipolaire dont il serait difficile, voire impossible, de saisir la nature en approchant un seul de ses deux aspects confondus.

Dans le domaine de la thracologie, en ce qui a trait à la littérature spécialisée qui ne traite pas directement des monuments thraces sous tumulus, l'emploi des termes « héros » et, plus

souvent, « héroïsation » est relativement répandu, quoique ces termes reviennent beaucoup moins souvent que ceux dont il a déjà été question. Malgré cette popularité de ces deux termes à la même racine, ou probablement en raison d'elle, les concepts qu'ils désignent n'ont été éclaircis ou définis que très rarement. Habituellement, les chercheurs se contentent de citer ou de donner en référence des textes grecs anciens ou, lorsque l'emploi du concept de l'héroïsation est seulement mentionné en passant, les références sont même omises. Par exemple, Domaradski (1988) mentionne que les traces de certaines pratiques « additionnelles » dans les nécropoles thraces datées entre le V<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> s. av. n. è. témoignent de l'héroïsation du défunt, mais ne spécifie pas quelles sont ces pratiques ou traces particulières et pourquoi elles devraient être interprétées de cette façon. Dans un autre cas, Teofilov (1988, p. 144) exprime l'avis que le monument *Ginina Mogila* aurait un caractère « sacro-hérôonien » ; nonobstant la complexité recherchée d'une telle expression qui, à notre connaissance, n'apparaît que dans la publication de l'architecte bulgare, ce dernier n'a pas jugé utile de s'y attarder afin d'éclaircir sa signification (qui n'est certainement pas intuitive).

En ce qui a trait aux publications portant directement sur les monuments thraces sous tumulus, les termes « héros » et « hérôon » ont rarement été explicitement définis, malgré leur emploi fréquent dans ces premières. Comme dans le cas des termes « mausolée » et « temple », l'archéologue Kitov semble avoir été parmi les premiers à qualifier de « héros » les défunts déposés dans les monuments thraces et à désigner ceux-ci par « hérôon » (Kitov, 1977).

Dans son étude sur ce qu'elle a identifié comme des rites d'immortalisation en Thrace antique ou, plus précisément, en territoire gète (Bulgarie du nord-est), Gergova (1996, p. 99) déclare que les monuments thraces sous tumulus étaient l'endroit où prenaient place « les mystères orphiques d'immortalisation et de l'union avec la divinité, temples à la fois du héros immortalisé et du dieu lui-même ». Par cette restitution, elle se range clairement (et probablement malgré elle) du côté de l'archéologue Kitov en qualifiant les monuments thraces sous tumulus à la fois de temples et de hérôons. La particularité de l'énoncé de Gergova réside cependant dans le fait qu'elle semble réconcilier la double (au moins) fonction des monuments en tant que temples et hérôons en unissant le défunt – le héros – à la divinité à laquelle ce dernier (ou son âme) a été emmené moyennant les rites d'immortalisation (Gergova, 1996, p. 98). Ainsi, alors que Kitov

reconstruit implicitement un ordre dans le changement des fonctions des monuments – ils servent tout d’abord de temples, puis de hérônes-mausolées –, Gergova fusionne le temple et le hérôn dans l’espace (ou dans le monument) et, plus important, dans le temps, tout en partageant la fonction « temple » de la combinaison « temple-hérôn » entre le héros et la divinité responsable (en quelque sorte) de son immortalisation. Gergova ne fournit pas de définition des termes « héros » et « hérôn », mais son propos dévoile qu’elle adopte implicitement la définition « classique » de ces concepts – celle offerte par les sources littéraires antiques ou, du moins, par les analyses modernes de ces sources.

Il a fallu attendre plusieurs décennies pour que des définitions explicites de ces termes apparaissent dans la littérature spécialisée. Celles-ci ont été proposées par l’architecte Ruseva dans sa monographie sur les monuments thraces sous tumulus (Ruseva, 2000, p. 38-42). Ruseva cite plusieurs extraits d’auteurs anciens (Hésiode, Homère, Hérodote, Euripide, Platon, Lucien) qui mentionnent le « héros » et son « sanctuaire » ou qui débattent de la nature du premier. Elle conclut que ces extraits dévoilent la perception antique du « héros » en tant que « demi-dieu, demi-humain », ainsi que ses aptitudes à la clairvoyance et à la prophétie. D’après elle, certains parmi des héros étaient célébrés en tant que divinités, alors que d’autres étaient honorés en tant que demi-dieu – nuance qui serait exprimée (ou visible) dans les différences entre les rites et l’architecture dédiés aux uns et aux autres. Sur la base des sources littéraires antiques et de sa conclusion que celles-ci décrivent deux types de « bâtiments » dédiés aux héros – les sanctuaires rupestres et l’architecture sous tumulus –, Ruseva (2000, p. 41) propose de définir le « hérôn » comme « un espace sacré, caverne, bâtiment, endroit, lié à la vie réelle ou symbolique, à la mort ou à la sépulture du héros déifié ou immortalisé par ses compatriotes en raison de ses actions, de ses exploits et de son origine divine ». D’après l’architecte bulgare :

« [le h]éros demi-dieux habite le Hérôn et assure la sécurité, l’intégralité, l’équilibre et l’harmonie dans le territoire acquis par la ville, par la tribu, par l’État, par la communauté, ce qui est affirmé périodiquement par les pratiques sacrées rituelles dans son temple » (Ruseva, 2000, p. 42).

Ces définitions nous apportent quelques renseignements révélateurs en ce qui a trait à la façon dont sont perçus et compris les concepts de « héros » et de « hérôn » par Ruseva. Tout

d'abord, sur la base des textes anciens, l'architecte bulgare accepte la nature divine ou demi-divine du héros. Ensuite, elle souligne implicitement cette nature en insistant sur le fait que le héros habite le sanctuaire qui lui est dédié et que la construction (de ce sanctuaire) qu'il habite est « son temple ». Un autre élément qui transparait dans les définitions proposées par Ruseva est l'aspect divinatoire et prophétique du héros qui attribue à sa sépulture les qualités d'un « sanctuaire » qui aurait été visité par des personnes, voire des groupes, en quête de faveurs, et ce, non seulement lors des sacrifices officiels ou communautaires. Ces conclusions semblent s'accorder parfaitement avec les inductions de l'archéologue Kitov qui a qualifié les monuments thraces sous tumulus et leur contexte immédiat non seulement de « hérôns », mais aussi de « sanctuaires » ou de complexes religieux (*supra*). Quant à la possibilité de demander des faveurs au héros dans son sanctuaire, cet aspect trouve un écho dans la proposition d'Agre (2001) d'interpréter les fosses « rituelles » des tumuli comme les vestiges de rites impliquant des sacrifices et des dons aux ancêtres morts en échange de faveurs que ces derniers pourraient offrir aux vivants.

Ces interprétations, ainsi que les définitions proposées par Ruseva, se heurtent à quelques problèmes de nature théorique (notamment, l'aspect unidimensionnel du « héros » selon Ruseva – restitution inévitable, puisqu'elle est basée sur une source relativement limitée qui est le corpus de textes qu'elle cite) et de nature empirique (surtout l'absence de données qui pourraient indiquer qu'un statut de « sanctuaires » doit être accordé aux monuments thraces sous tumulus). Ruseva perçoit de classes différentes de héros (divin et semi-divin) et propose que la différence entre ces classes est relatée dans les rites qui leurs sont consacrés, mais n'élabore pas sur le reflet de ces nuances entre rites dans les données empiriques. Ses définitions, alors qu'elles sont explicites, ne semblent pas pouvoir nous aider à différencier entre rituels ou, plus précisément, entre les traces identiques laissées par différents rituels (par exemple, entre un sacrifice dédié à un dieu et un sacrifice dédié à un héros, voir *infra*). Nous détaillerons notre étude de ces problèmes dans la partie suivante du présent chapitre tout en apportant des exemples épigraphiques et archéologiques d'héroïsation provenant non pas de sources archaïques et classiques, mais, autant que possible, de sources d'époque hellénistique.

### 10.3.2 Concepts « archéologiques »

#### 10.3.2.1 Mausolée, temple, hérôon

Ce n'est que plusieurs décennies après une des premières mentions du terme « mausolée » en lien avec un monument thrace sous tumulus (*Zhaba Mogila*, désigné par « tombe-mausolée », voir Kitov, 1977 ; 1979) que l'archéologue Kitov se décide enfin à répondre aux critiques timides face à l'emploi de ce terme avec une précision plutôt qu'une définition, en déclarant que ce n'est pas la « forme extérieure », mais la fonction des constructions thraces qui devrait fournir les critères permettant à qualifier celles-ci de « mausolées » (Kitov, 2003b, p. 13). Cette précision est accompagnée par la déclaration que ces mêmes monuments peuvent être qualifiés de « temples » parce qu'ils étaient érigés en périphérie des tumuli ou parce qu'ils possédaient des corridors ou des passages – faits qui indiqueraient que l'accès en leurs sein était important et récurrent –, ainsi que parce qu'ils procédaient des façades monumentales. En ce qui a trait au terme « hérôon » et à la réalité qu'il désigne, Kitov (1996a, n. 8) explique qu'il s'agit d'un « complexe cultuel, dont les éléments peuvent être un temple, un mausolée, une tombe, une chapelle, en tant qu'ensemble ou individuellement ».

La tentative de l'architecte Ruseva de définir les termes principaux relevant de l'architecture thrace sous tumulus, entamée il y a près de trois décennies et publiée sous format bilingue bulgare et anglais en 2000, demeure le seul essai systématisé de proposer un vocabulaire raisonné afin d'amener de la clarté dans les propos des spécialistes de ces constructions. D'après Ruseva (2000, p. 44), un mausolée est une tombe-bâtiment éminent, érigé pour un mortel, avec des façades notables et un intérieur riche, qui n'est pas construite dans une nécropole, mais est située dans une place centrale d'une ville et n'est pas recouvert d'un monticule. Ruseva note également que, en contraste avec les véritables mausolées, les monuments thraces étaient érigés individuellement ou dans des nécropoles, et que seuls les initiés, unis par une doctrine politico-religieuse, avaient accès aux rituels qui y prenaient place (Ruseva, 2000, p. 44). Malgré les similitudes que cette définition du monument thrace d'après Ruseva présente avec la restitution des pratiques liés à ces derniers offerte par Kitov, l'architecte bulgare est d'avis que « [a]ll studies of the Thracian society of the first millennium BC and of its cosmological, mythological and religious beliefs fail to fit in the ideological meaning of the term mausoleum » (Ruseva, 2000, p.

44). Enfin, l'architecte déclare que pour elle, le mausolée est « an architectural signature for human vanity and political ambitions, a reflection of a certain mentality and public consciousness », puis elle se réfère aux propos imaginés de Mausole par Lucien dans les *Dialogues des morts*, dans lesquels le satrape se vante d'avoir fait ériger un monument splendide qu'aucun autre mort n'en a eu – réplique qui démontre, d'après Ruseva, que ce type de bâtiment – le mausolée – doit être lié avec des défunts mortels (Ruseva, 2000, p. 44 pour la version en anglais, p. 43-44 pour la version en bulgare).

Quant au hérôon, suite à un examen des sources littéraires grecques antiques portant sur la nature du « héros », Ruseva définit ce terme comme un espace sacré, une caverne, un bâtiment ou une place « associated with the real or symbolic life, death or grave of the hero, deified and/or immortalized by his compatriots for his deeds, exploits or divine origin » (voir *supra*, voir aussi Ruseva, 2000, p. 41). Elle suggère que le hérôon pourrait avoir inspiré l'établissement des sanctuaires ou des complexes culturels à des endroits spéciaux réservés au sacré. Plus important pour notre analyse, Ruseva (2000, p. 42) propose de différencier entre la tombe maçonnée et le hérôon; elle note que la tombe est la sépulture d'un mortel et qu'elle a un rôle commémoratif, par opposition au hérôon qui est la demeure du héros immortalisé – défenseur du territoire dans les limites duquel se trouve son « temple ».

Une sous-catégorie particulière d'installations funéraires (« burial facilities » dans la version du texte en anglais) a été implicitement suggérée par l'architecte Ruseva (2000, p. 34), probablement sous l'influence des publications de Kitov : le « temple funéraire ». Malheureusement, aucune élaboration sur l'expression n'a été faite et il s'agit de son unique mention sous cette forme, et non pas sous la forme plus usuelle de « tombes-temples ». Il est néanmoins intéressant de noter que Ruseva stipule explicitement que les installations funéraires (catégorie dans laquelle elle range celle des « temples funéraires », ainsi que, entre autres, celles des « sépultures avec bières en bois, en pierre ou en briques ») a été qualifiée d'« installations culturelles desservant le culte funéraire ». D'après Ruseva, les constructions funéraires dont le contexte comporte les traces d'activités qui pourraient être qualifiées de « culturelles ». Le sens accordé à ce dernier terme par Ruseva est éclairé par sa définition du concept de « bâtiment culturel » en tant que « ...a sacred space, ritually and architecturally planned in advance, designed and built to be used by humankind. » (Ruseva, 2000, p. 33); il s'en suit, donc, étant définis en

tant que « installations cultuelles », les monuments désignés par l'expression « temples funéraires » renferment (comportent, font partie de, etc.) un espace sacré, et c'est précisément cet espace sacré, nonobstant sa nature implicite en l'occurrence, qui détermine que les monuments en question doivent être définis comme tels. Cette constatation nous permet d'induire que la sous-catégorie des « temples funéraires » est identique à celle des « tombes-temples » de Kitov, car ce dernier a lié le critère que nous appellerons *accès* qui définit un monument en tant que « temple » à la suggestion que l'accès répétitif était accordé dans le but d'effectuer des rites cultuels dans ces « tombes-temples ».

Étant, pour la majorité, implicitement définis, les concepts dont se sont servi les chercheurs-thracologues pour désigner les monuments thraces sous tumulus sont difficiles à cerner lorsqu'approchés d'un point de vue purement sémantique. Il est donc indispensable de présenter des exemples concrets de l'emploi de ces concepts afin d'en acquérir une compréhension plus globale et de comprendre la façon dont les constructions en question et leur contextes archéologiques ont été perçus et interprétés par les spécialistes. Les exemples choisis sont ceux que nous avons identifiés comme représentatifs des courants de pensée ayant trait à l'identité des monuments thraces (les « groupes intellectuels » dont il a été question *supra*). Autant que possible, nous les présentons regroupés par concept – « temple », « tombe », « mausolée », etc. – sans chercher nécessairement à les séparer clairement les uns des autres ou à les ordonner; une telle tentative serait condamnée à l'échec par l'usage intuitif, alternant et implicite de la majorité de ces concepts. Nous avons néanmoins décidé de séparer les exemples d'emploi de certains concepts (ou termes) – ceux de « tombe » et de « demeure » – qui ont servi à l'identification des fonctions des monuments lorsque ces concepts ont été employés sans équivoque ou, du moins, sans autant d'équivoque que dans les cas que nous exposons dans ce qui suit.

#### 10.3.2.2 « Temples », « mausolées », « hérôons », « sanctuaires »

Une des premières mentions du terme « temple » dans la description d'un monument thrace sous tumulus a été faite par l'archéologue Velkov (1925, p. 171) dans sa publication du monument de *Rošava Mogila* près de Starosel (Staro-novo-selo). Dans cette dernière, Velkov exprime l'avis que ce monument, qui comportait une façade ouverte avec deux colonnes *in antis*

et une pièce rectangulaire, à la couverture en double pente tronquée (ou en voûte dièdre tronquée), « a l'aspect d'un petit temple grec ». Cette observation est basée surtout sur la restitution du plan du monument (Velkov, 1925, fig. 2) qui rappelle, en effet, ceux des petits temples, ou trésors, grecs. Cependant, il est important de noter que Velkov qualifie le monument de *Rošava Mogila* de « tombe » et que la comparaison avec un « petit temple grec », mentionnée une seule fois dans tout l'article, n'est faite qu'afin d'aider le lecteur dans son assimilation des descriptions offertes par l'auteur.

Le terme « temple » a également été employé dans la description de l'imitation en pierre d'une porte à trois battants, avec cadre en fronton et pilastres, découverte fragmentée dans le monument de Sveštari, dans la qualification de ce « naïskos » (ici Vūleva semble désigner non seulement le « paravent » - imitation de porte –, mais tout l'espace que celui-ci aurait délimité, incluant un des deux lits de pierre) de « tombe similaire à un temple » (Vūleva, 1996, p. 205). Ce « naïskos » indiquerait, d'après l'auteur, que le défunt, qu'elle désigne par le terme « seigneur », aurait été associé avec « le monde divin ».

Quant à la première qualification d'un monument thrace de « mausolée », elle nous provient, à notre connaissance, de la publication de Tsvetanova et Getov (1970, p. 6) du monument de Kazanlūk, dans laquelle le terme est employé afin de relater la fonction de sépulture familiale que semble avoir eu le monument en briques cuites de **Mūglij** – décrit comme étant « une sorte de mausolée familial » (voir aussi Getov, 1988, p. 31). La formulation de la phrase indique que, tout comme la mention « petit temple grec » faite par Velkov dans sa description du monument de *Rošava Mogila*, la qualification du monument de Mūglij de « mausolée » a été faite dans le but de faciliter la transmission de l'hypothèse que la construction a été employée plusieurs fois en tant que sépulture par des personnes qui avaient un lien familial. C'est précisément une telle fonction de ce monument qu'a restitué Getov (1988, p. 31) en proposant que ce monument a tout d'abord été planifié comme « la demeure éternelle d'un représentant éminent de l'aristocratie thrace », mais « comme il paraît, il a été rapidement transformé en tombe-mausolée familiale répondant à toutes les exigences du culte funéraire ». Les indices qui démontreraient la transformation de la tombe personnelle (« demeure éternelle ») en mausolée n'ont pas été explicités, ni ce que l'auteur entend par « culte funéraire », mais la présence dans l'ensemble architectural d'une entrée « monumentale » et des traces de ce qui a été identifié comme des

fosses rituelles indiqueraient que le monument a été réutilisé et que des rituels y étaient pratiqués, d'après Getov, « comme dans le cas du monument à fausse coupole de *Zhaba Mogila* ».

Ce sont, en effet, ces mêmes critères – un espace permettant la pratique de ce qui a été interprété comme des rites sacrificiels et la possibilité d'accéder au monument, et ce, de façon récurrente – qui ont été avancés comme justification de ce qui semble être la première utilisation de l'expression « tombe-mausolée », attribuée à l'archéologue G. Kitov au monument à fausse coupole de *Zhaba Mogila* (Kitov, 1977;1979).

L'emploi de l'expression « tombe-mausolée » ou simplement du terme « mausolée », lorsqu'il est utilisé dans la désignation des monuments thraces, a donné naissance à certaines hypothèses problématiques dont l'une a été émise dès sa première apparition dans les publications de l'archéologue Kitov. D'après ce dernier, la restitution de la fonction de ces monuments (offerte par lui-même) démontre que « les Thraces ont utilisé des mausolées considérablement longtemps avant le roi carien Mausole » (Kitov, 1979, p. 7); cette hypothèse avait déjà été émise dans la première publication de *Zhaba Mogila* par Kitov [1977]). Cette hypothèse aurait été appuyée par la découverte au sommet du tumulus *Zhaba Mogila* des vestiges d'un « bâtiment – demeure des gardiens du culte » et par l'observation qu'une fosse semble avoir été creusée autour de ce même monticule – fosse qui aurait été remplie « naturellement » avec de l'eau, empêchant ainsi l'accès aux constructions « funéraires et cultuelles dans le remblai du tumulus » (Kitov, 1979, p. 7). L'accès prolongé aux monuments serait indiqué non seulement par l'aménagement des corridors couverts ou des passages découverts qui permettraient de les atteindre une fois que ceux-ci étaient partiellement ou entièrement remblayés, ainsi que par les portes installées dans leurs entrées, dont le rôle aurait été de contrôler l'accès aux monuments, mais aussi par l'usure considérable que présenteraient les seuils des entrées de certains de ces monuments (voir surtout Kitov, 1979 ; Bošnjakov, 2000).

Ces arguments – l'usage prolongé et contrôlé d'un monument ou la réutilisation de celui-ci – ont servi à la justification de la désignation par « mausolées » de la majorité des monuments thraces publiés notamment par l'archéologue Kitov. Parfois, comme dans le cas des trois constructions en moellons de Kaliakra et celle découverte non loin, sur le cap Čirakman, la réutilisation est induite par le sens dans lequel sont dirigées les entrées des constructions et par la position de ces dernières au sein du remblai des monticules qui les couvraient – dans les deux cas,

vers la périphérie de ces derniers (voir Kitov, 1990, p. 19). La réutilisation des constructions sous tumulus, déduite notamment par le décor des façades de « certains monuments du V<sup>e</sup> – IV<sup>e</sup> s. av. n. è. » a été avancée comme critère suffisant pour la qualification des monuments thraces sous tumulus de « mausolées » (car il aurait été inutile d'aménager des façades monumentales pour les constructions thraces sous tumulus si celles-ci ne pouvaient pas être vues [Kitov, 2003b, p. 13], voir *infra*). Cette qualification a permis, à son tour, de comparer les monuments thraces à certaines tombes d'époque, également construites et remblayées, de forme « pas particulièrement compliquée », qui ont également été qualifiées de « mausolées » (Ivanov, 1988, p. 103 et références).

Cependant, conscient de la différence architecturale notable entre le type de bâtiments hellénistiques communément désignés par le terme « mausolée » et ceux qu'il identifie par ce même terme, Kitov (2003a, p. 206) a tenté d'argumenter que l'identité des monuments thraces – le but dans lequel ils étaient érigés et la façon dont on s'en servait – devrait être déterminée non pas par leur aspect physique, mais par leur fonction. Il suggère notamment que, d'après la « logique » des critères d'appartenance à ce groupe de monuments, les constructions communément qualifiées de « mausolées », découvertes surtout en Orient, ne devraient pas appartenir à ce type de monument, puisqu'elles ne comportent pas de groupes statuaire. Cette remarque, ainsi que l'observation que certaines constructions thraces sous tumulus n'auraient pas nécessairement été exposées, puisqu'elles ne comprenaient pas d'éléments architecturaux monumentaux, amènent Kitov à identifier un nouveau type de monuments thraces en stipulant que « [f]or the tombs, which are spacious but do not allow any additional penetration », la désignation appropriée qui doit être utilisée serait « ordinary tomb » (Kitov, 2003a, p. 207).

Il n'est pas clair si l'un des critères implicitement ou explicitement avancés par les spécialistes – la possibilité d'accès, les traces de réutilisation, etc. –, et lequel, a motivé la qualification de « mausolées » des deux monuments en moellons de Ravnogor, aux couvertures supposément en fausse coupole (Kitov, 1989). Les deux monuments sont clairement décrits comme « tombes » déjà dans le titre de la publication, mais quelque donnée implicite semble amener l'auteur à ajouter qu'ils ont été utilisés « plusieurs fois ou en tant que mausolées » (Kitov, 1989, p. 33). Il est possible que ce soit l'« effet psychologique » sur « les visiteurs » du monument qui « devaient marcher sur le seuil de pierre, baisser leur tête et se pencher » afin de

pénétrer dans la pièce circulaire, effet « recherché par les commanditaires », ainsi que par ceux impliqués dans la construction du monument, qui a amené Kitov à attribuer à ce dernier l'étiquette de « mausolée ». Sans recourir à des données anthropologiques précises, nous pouvons remettre en question l'idée qu'une personne de l'Antiquité aurait été obligée de se pencher au point où le geste aurait été perçu comme un acte de soumission en traversant une baie relativement haute (1,55 m). La baie de l'entrée principale du premier « mausolée » thrace identifié comme tel – *Zhaba Mogila* – était haute de 1,67 m (Kitov, 1977, p. 14), alors que celle du « mausolée » thrace par excellence – le monument de *Četinyova Mogila* – désigné également de « temple-mausolée » (Kitov, 2002c, p. 5, 9), permet qu'on y accède sans devoir moindrement se pencher. Le second monument de Ravnogor a également été qualifié de « mausolée », par analogie à la forme, au plan et à la structure du premier (Kitov, 1989, p. 34).

L'idée que l'entrée d'un des deux monuments de Ravnogor forçait les visiteurs à se pencher devant la dépouille du seigneur divinisé (Kitov, 1989) a été reprise comme critère, probablement avec plus d'effet, dans la description du monument d'Alexandrovo comme « mausoleum or even (...) a temple » (Kitov, 2001, p. 17). Alors que le corridor de ce monument n'est pas bas – sa hauteur minimale étant de 1,65 m, pour une largeur minimale de 1,12 m au niveau de sa couverture plane –, les entrées de ses deux pièces sont parmi les plus basses jamais rapportées dans l'architecture des monuments thraces sous tumulus. Dans une publication plus récente (Kitov, 2005a), la première entrée a été décrite comme étant haute de 1,12 m pour une largeur maximale de 0,70 m, et la seconde comme étant haute de 1,17 m pour une largeur maximale également de 0,70 m, alors que dans la première publication du monument (Kitov, 2001) les hauteurs publiées pour ces mêmes entrées étaient de 1,11 m et de 1,09 m respectivement.<sup>180</sup> Cependant, il semble que la désignation de ce monument par « mausolée, voire temple » est probablement inspirée notamment par la porte installée dans sa seconde entrée, dont les battants pivotaient vers l'intérieur de la pièce circulaire et qui comportait un mécanisme de verrouillage. La porte, et notamment son mécanisme de verrouillage, ont poussé Kitov (2001, p. 17) à proposer que « [t]he most eminent visitors may have been allowed to stay longer inside and

---

<sup>180</sup> À notre connaissance, cette divergence considérable entre les deux publications n'a jamais été expliquée.

to take part in some enigmatic mysteries ». En plus de ces indices, Kitov ajoute que le long corridor, qui mène jusqu'à la périphérie du tumulus recouvrant le monument, et la décoration murale peinte indiquent clairement que le monument d'Alexandrovo « was used as a temple for performing religious ceremonies », tout comme beaucoup d'autres monuments thraces (Kitov, 2001, p. 27).

L'idée de la tombe-temple revient chez Kitov dans la publication du monument *Golyama Kosmatka*, découvert en Bulgarie centrale, dans la vallée de Kazanlūk (Kitov, 2005e). Elle est d'abord employée dans cet article sous la forme « temples-tombes », désignation attribuée à deux monuments sous tumulus découverts une décennie plus tôt, également dans la vallée de Kazanlūk : celui d'Ostruša et celui de Šoušmanets. Ce qui est intéressant à noter au sujet de ces deux constructions sous tumulus ou, plus précisément, au sujet de celle d'Ostruša est qu'antérieurement, elle n'avait pas été qualifiée de temple, mais de mausolée (Kitov, 1994c, p. 14). Malheureusement, le monument *Šoušmanets* n'a été publié que longtemps après sa découverte, ce qui a évité à l'auteur de sa publication les contradictions quant à sa fonction. En effet, en 2005, Kitov avait déjà adopté la désignation « temples » dans ses descriptions des monuments thraces sous tumulus et l'employait régulièrement (voir Kitov, 2003b, p. 13), entre autres, au sujet du monument *Šoušmanets*. Mais dans cette même publication, l'archéologue bulgare tente également de définir « le temple » thrace sous tumulus en proposant que les constructions érigées en périphérie des tumuli ou qui possédaient un corridor ou un passage qui en permettaient l'accès, ainsi qu'une façade monumentale, doivent être qualifiées de « temples ». Comme il a déjà été noté, Kitov (2003b, p. 13) argumente que les façades monumentales n'auraient eu un sens seulement si elles avaient été visibles. De plus, notant que dans ces « temples » avaient été déposées les dépouilles de représentants de l'aristocratie thrace ou des rois – ces derniers ayant été divinisés après leur mort –, « les restes desquels ont fait l'objet d'adorations et d'autres cérémonies religieuses », il suggère qu'ils (les « temples ») devenaient ainsi, « simultanément », des « tombes et des mausolées » (Kitov, 2003b, p. 13). La suggestion que les termes « tombes monumentale », « mausolée » et « temple », « ainsi que toutes les combinaisons possibles » de ses mots, devraient être employés au sujet des monuments thraces « avec force égale » avait été reprise cette même année, mais uniquement par celui qui l'a proposée (Kitov, 2003a, p. 207 ; voir aussi *infra*). Dans cette même publication, Kitov (2003b, p.

13) propose également une définition du terme « mausolée » en réponse aux critiques qui soulignaient que les monuments thraces sous tumulus n'avaient pas les caractéristiques des mausolées contemporains érigés notamment en Asie Mineure. Comme nous l'avons souligné, l'archéologue bulgare déclare que ce n'est pas la « forme extérieure », mais la fonction des constructions thraces – la préservation des restes d'un défunt et leur adoration – qui devrait être le critère d'attribution de l'étiquette de « mausolée ».

Les approches de l'étude des monuments sous tumulus et les hypothèses que nous avons présentées – celles qui permettent (du moins, d'après leurs auteurs) de qualifier ces constructions de « temples », de « mausolées » ou d'« hérônes » ont été critiquées récemment dans une série de deux articles publiés par l'archéologue Rabadjiev (2011a; 2011b). Suite à un examen succinct de l'interprétation des données archéologiques, Rabadjiev conclut avec raison (voir *supra*) que celles-ci sont insuffisantes pour appuyer les restitutions des monuments – les constructions architecturales elles-mêmes et leur intérieur – en tant que lieux de culte où des pratiques rituelles auraient pris place (Rabadjiev, 2011b, p. 29). L'auteur note (Rabadjiev, 2011b, p. 29), entre autres, que si les Thraces déposaient leurs défunts éminents dans des « temples », le fait n'aurait pas échappé aux artisans helléniques qui auraient participé à la construction des monuments et qui, impressionnés par une telle pratique inhabituelle, ces artisans auraient communiqué leurs étonnement à leurs compatriotes; Rabadjiev conclut que puisque nous n'avons aucune source littéraire mentionnant une telle pratique – la déposition par les Thraces de leurs défunts dans des temples –, les monuments ne doivent pas être qualifiés de tels.

Pour Rabadjiev, la déposition d'un défunt dans la « maison de la divinité » aurait été perçue comme un sacrilège par les anciens et doit être exclue de l'analyse des monuments. Il argumente de plus que les données prélevées à l'intérieur des constructions thraces sous tumulus ne permettent pas la restitution de pratiques culturelles régulières (Rabadjiev, 2011b, p. 28). D'après lui, le fait que l'accès à ces monuments était bloqué relativement tôt après leur première utilisation indiquerait que des rites comme ceux dédiés au défunt divinisé n'auraient pas pris place dans les monuments et que, de ce fait, ces derniers ne peuvent pas être qualifiés de « temples ». De plus, Rabadjiev est d'avis que le fait de « cacher » les monuments thraces sous un monticule faisait que le souvenir concret des défunts illustres passait dans la mémoire collective

très rapidement et devenait une légende, contrairement à l'effet du véritable mausolée dont le rôle aurait été de préserver une mémoire historique (Rabadjiev, 2011b, p. 28).

Des contextes très similaires, voire identiques à ceux interprétés par certains chercheurs (notamment par l'archéologue Kitov) en tant que liés à des pratiques qui auraient identifiés les monuments thraces sous tumulus comme ayant joué le rôle de temples, de sanctuaires *et* de hérônes ont été perçus et interprétés différemment par d'autres spécialistes, dès les débuts de l'archéologie bulgare jusqu'à aujourd'hui. Comme nous le verrons dans les parties suivantes, la grande majorité des chercheurs-thracologues semblent unis par l'opinion, parfois implicite et non-argumentée, il est vrai, que les mêmes monuments avaient des fonctions tout à fait différentes de celles qui sont proposées par les restitutions de Kitov.

#### 10.3.2.3 « Tombes » et « demeures éternelles »

Les constructions thraces sous tumulus ont été identifiées comme des tombes dès les débuts de l'archéologie bulgare. Les frères Škorpil, chercheurs d'origine tchèque acceptés comme les fondateurs de la discipline archéologique en Bulgarie vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sont parmi les premiers à recenser les tumuli funéraires en territoire thrace et à désigner les monuments qui y étaient parfois remblayés par « tombes » (Škorpil et Škorpil, 1999). Ils ont comparé ces monuments aux tombes découvertes sous les tumuli du territoire de la *gubernia* de Kiev (Russie impériale), aux tombes macédoniennes et, en général, aux tombes antiques de la Méditerranée de l'est (Škorpil et Škorpil, 1999, p. 34, 45, 50, 52, 124 *et passim*). Outre par la comparaison avec des monuments de forme similaire qui avaient déjà été identifiés en tant que tombes, les monuments thraces ont été désignés par « funéraires » en raison du fait qu'on y a trouvé des restes humains – les vestiges de crémations ou de dépositions du corps du défunt.

Les mêmes critères – la forme générale des monuments, notamment les couvertures en fausses coupes et la forme circulaire des plans d'une grande partie des premiers monuments étudiés méthodologiquement, ainsi que la découverte dans certains d'entre eux (*Mal-Tépé*) de restes humains – ont poussé les chercheurs du début du XX<sup>e</sup> siècle à qualifier ces constructions de « tombes » et à chercher les inspirations de leur aspect morphologique et même structurel soit dans les tombes à *tholos* mycéniennes (Filov, 1937), soit dans d'autres monuments funéraires,

comme les dolmens thraces ou les « tombes » rupestres (Mikov, 1955). Lorsque des ossements humains – entiers ou fragmentés – sont également découverts dans le contexte immédiat des monuments (Bratya Daskalovi), l'identification de la fonction de ces derniers en tant que sépulture est alors sans équivoque dans les publications.

Certains éléments des monuments thraces sous tumulus, notamment leurs plans et leurs élévations, ainsi que leur décoration en zones peintes et la présence dans certains d'entre eux de meubles de pierre, surtout de lits, a porté les chercheurs à comparer ces constructions aux monuments funéraires micrasiatiques (en ce qui a trait aux formes architecturales) et macédoniens (décoration peinte, lits de pierre) et à les identifier comme des « tombes ». Par exemple, Botušarova et Kolarova (1961, p. 295) ont exprimé l'avis que par son enduit de stuc et son décor en zones horizontales colorées, le monument à couverture en caissons superposés de Philipovo pourrait être comparé aux tombes macédoniennes (une référence à Heuzey et Daumet [1876, p. 231] révèle qu'il s'agit d'une comparaison avec le monument de Palatitsa [ou Palatitza]) et aux monuments funéraires du littoral nord de la mer Noire. D'autres éléments des monuments thraces sous tumulus ont porté les chercheurs à les identifier en tant que tombes. Toujours dans le cas de la construction sous tumulus de Philipovo, cet élément additionnel, qui s'ajoute à la comparaison de cette première avec les monuments funéraires macédoniens, est le lit de pierre qui a également été comparé aux lits de pierre des tombes macédoniennes de Pydna et de Palatitsa. Ces observations ont porté les auteurs bulgares à conclure que « la tombe à coupole » de Philipovo est un monument « caractéristique de l'hellénisme en Thrace des dernières décennies du IV<sup>e</sup> s. et du début du III<sup>e</sup> s. av. n. è. » (Botušarova et Kolarova, 1961, p. 295). Cependant, leur conclusion que le lit de pierre indique que le corps du défunt y était déposé ne peut pas être défendue, non seulement en raison de l'absence de restes humains parmi les trouvailles dans le monument, mais surtout à la lumière des observations faites à l'endroit d'autres monuments comportant des lits de pierre, dans lesquels étaient déposés des urnes cinéraires (voir Filov, 1937).

Même lorsque des restes humains n'ont pas été trouvés dans certaines constructions thraces sous tumulus, la fonction de sépultures a néanmoins été attribuée à ces dernières. Telle est, par exemple, le cas du monument partiellement conservé et pillé de Banovo (Lazarenko, 2006), dont une partie du mobilier – des vases d'argile brisés – a été retrouvée à l'extérieur, mélangée à des charbons, des cendres et de la terre. Ce mélange a été interprété comme provenant

de la « chambre funéraire » du monument et comme contenant les restes d'une crémation. Alors qu'il est peu probable qu'aucun ossement n'ait survécu à cette crémation du défunt – aucun tel ossement, fragment ou os entier, n'a été trouvé dans le contexte du monument de Banovo –, la possibilité que les ossements brûlés n'aient pas été déposés dans la construction ne peut pas être écartée définitivement. Si nous admettons que les restes mélangés de tessons, de charbon et de cendres, jetés à l'extérieur du monument, contiennent réellement les cendres d'une crémation, la publication de ce monument représenterait un rare cas dans lequel l'absence d'ossements humains du contexte d'une construction thrace sous tumulus contenant d'autres artefacts – une fibule en bronze, un askos et un lécythe – a été interprétée comme la perte, pour une raison ou une autre, de ces restes, sans chercher à attribuer une fonction autre que celle de sépulture au monument en question. Toutefois, il est également possible que l'architecture du monument de Banovo, qui est relativement simple et ne semble pas avoir comporté d'éléments décoratifs, ait été un élément implicitement définitif dans la qualification de ce premier en tant que « tombe ».

Dans un autre cas, celui du monument à voûte en berceau à claveaux de Borovo (Stančev, 2002; voir fig. 6), le contexte et son interprétation sont encore plus particuliers. En effet, aucun artefact, ni ossement humain ou animal n'a pu être associé avec les vestiges architecturaux de la construction sous tumulus. Le découvreur a proposé d'expliquer ce fait par la pratique de la déposition secondaire des restes humains et de l'inventaire du monument (Stančev, 2002, p. 620). Il suggère, de plus, qu'il faut lier ce monument ou, plutôt, le mobilier qu'il aurait contenu avec le fameux trésor de Borovo; d'après l'auteur de la publication du monument, et comme indiqueraient les tessons de céramique trouvés « dans l'espace de la découverte du trésor », ce dernier serait les vestiges de la déposition secondaire provenant de la construction sous tumulus. Alors que la pratique de la déposition secondaire a, en effet, été attestée en territoire thrace et ce, dans le contexte des monuments thraces sous tumulus (voir Stančev, 2002, p. 620 et références), certains indices qui pourraient appuyer l'association du monument de Borovo avec le trésor éponyme – par exemple, des ossements humains dans « l'espace de la découverte du trésor », ou d'autres objets, outre de la céramique – sont, pour le moment, absents. Néanmoins, la publication de ce monument renferme un exemple additionnel de l'interprétation de constructions sous tumulus dépourvues d'artefacts ou, plus important, d'ossements humains, en tant que sépultures (un autre exemple étant l'interprétation du monument de Banovo, voir *supra*).

Ailleurs, l'absence de restes humains du contexte d'un monument, celui de Gagovo (voir Rusev et Stoyanova, 2009 ; 2010), qualifié de « tombe », a été expliquée par la destruction que ce dernier aurait subie. En effet, le monument à deux pièces circulaires parallèles et, probablement, à deux fausses coupoles, a été découvert très partiellement conservé. Cependant, tel est également du cas du monument du tumulus № 12 de Sboryanovo, mais au moment des fouilles archéologiques, des quantités relativement grandes d'ossements humains et animaux étaient encore présentes dans l'espace délimité par les vestiges architecturaux et devant celui-ci (voir Gergova, 1996).

L'absence de tout ossement humain, voire de toutes traces de pratiques funéraires, dans le contexte du monument à deux pièces et passage de Černičino n'a pas empêché que celui-ci soit désigné par « tombe » par les chercheurs (Nehrizov et Tsvetanova, 2008). Les archéologues ont trouvé des ossements humains dans le contexte d'un seul parmi les cinq monuments faisant partie de deux groupes de constructions sous tumulus découvertes en Bulgarie du N-E, région de Smyadovo, mais ce fait n'a pas empêché non plus la qualification de tous ces monuments de « tombes » (voir Atanasov et Nedelčev, 2002; Atanasov et Yorgov, 2007). Les appliques en or provenant du harnachement d'un cheval, découverts sous le dallage d'un des monuments de Smyadovo (Atanasov et Yorgov, 2007, p. 41, fig. 5) n'ont pas servi de prétexte à l'élaboration d'hypothèses complexes concernant la déposition de dons votifs, ni de pratiques liées à un culte quelconque, contrairement aux tendances qu'il est possible d'observer dans certaines publications de monuments dans lesquels des ossements humains n'ont pas été trouvés, mais qui contenaient des artefacts (voir *infra*). Enfin, il est intéressant de noter que même l'archéologue Kitov – chercheur étroitement lié avec l'identification des monuments thraces sous tumulus en tant que « mausolées » ou « temples » (voir *infra*) – a qualifié de « tombe » un monument en moellons, à fausse coupole, dans lequel aucun objet, ni ossement, n'a été découvert (Kitov, 1973). Cependant, comme la date à laquelle a été publiée la brève mention de la découverte de ce monument l'indique, cette qualification a été faite avant que Kitov n'annonce pour la première fois son hypothèse concernant les fonctions des monuments thraces seulement quatre années plus tard.

Comme nous l'avons déjà noté, la fonction des monuments thraces sous tumulus a également été induite par analogie morphologique, notamment au début des études des constructions thraces sous tumulus. Cette tendance semble continuer dans les études des

monuments en question, surtout en ce qui a trait aux constructions qui présentent des structures qualifiées de « primitives ». En plus du monument de Banovo, qui semble avoir été désigné par « tombe » non seulement en raison de la découverte de charbon et de cendres dans son contexte (mais pas en son sein), mais aussi à cause de son architecture relativement modeste, le monument de Brestovitsa, à la couverture en fausse coupole sur pendentifs, en moellons, a également été qualifié de « tombe » sans qu'un artefact quelconque ou aucun reste humain puisse être avancé en appui à cette qualification, ni même que celle-ci ait été argumentée (voir Gerasimova et al., 1991). Il est probable que la qualification de ce monument de « tombe » soit basée sur son aspect architectural, ainsi que sur le fait que le monticule qui le couvre est perçu comme faisant partie d'une nécropole tumulaire. De plus, les vestiges d'un autre monument à fausse coupole, mais à la structure en blocs de pierre, ont été découverts relativement près de celui de Brestovitsa, dans le terroir du village de Pürvenets. D'après les témoignages oraux de certains pilleurs de tombes (!), le monument de Pürvenets renfermait des restes humains lorsqu'il a été découvert par ceux-ci (Gerasimova et al., 1991, p. 70).

Des critères de catégorisation ne sont pas toujours explicitement fournis par les auteurs qui qualifient un monument quelconque de « tombe ». Nehrizov et Pürvin (2011, p. 65) sont, par exemple, d'avis que tous les monuments thraces, dont ils en comptent plus de 200, sont des « tombes », mais, outre une référence (Stoyanov et Stoyanova, 2011)<sup>181</sup>, ils n'éclairent pas les raisons qui les poussent vers cette catégorisation, qui semble contredire, du moins à première vue (et en raison du manque d'argumentation) les hypothèses présentées par l'archéologue G. Kitov depuis les années 1970 (voir *infra*). Néanmoins, la qualification de « tombes » (de tous les 200 et plus monuments thraces) suit la description du monument de Dolno Izvorovo et ce fait, ainsi que le fait que dans la même publication les auteurs présentent des parallèles entre ce dernier, désigné par « tombe », et le monument *Griffons* (qualifié par Kitov de temple-mausolée, voir *infra*),

---

<sup>181</sup> Dans cet article, il transparait qu'il s'agit de monuments sous tumulus à l'« architecture et décoration impressionnantes » (Stoyanov et Stoyanova, 2011, p. 106). Jusqu'à maintenant, aucune publication n'a décompté, un par un, les monuments découverts sous des tumuli en territoire thrace. Notre impression personnelle est que leur nombre dépasse de peu la centaine, incluant les monuments aux structures en moellons, souvent qualifiés par les thracologues de « primitifs », et non pas « impressionnants ».

indiquent que la catégorisation est appliquée par analogie, notamment des formes architecturales. Toutefois, tout comme dans le cas des monuments dans lesquels des restes humains n'ont pas été découverts, les critères qui permettent aux chercheurs de qualifier les plus de 200 constructions de « tombes thraces » demeurent implicites et relèvent plutôt de la convention que de l'analyse détaillée des données. Le fait que ces « plus de 200 » monuments ont été pillés dès l'Antiquité, ainsi que la réutilisation probable et prolongée de certains d'entre eux, ont souvent été notés, surtout dans le but de souligner la difficulté qui se présente face aux chercheurs lorsqu'ils doivent dater ces constructions (Stoyanov et Stoyanova, 2011, p. 106). La difficulté que ces faits représentent en ce qui a trait à l'identification de la fonction de ces monuments a été, quant à elle, ignorée.

En plus de leur interprétation en tant que tombes, certains parmi les monuments thraces sous tumulus ont été perçus par les chercheurs comme des répliques de l'architecture domestique antique ou, plus précisément, certains éléments architecturaux et décoratifs des premiers ont été expliqués en tant qu'imitations d'éléments relevant de cette dernière.

Mikov (1955, p. 41) exprime, en passant, l'avis que les monuments thraces représentaient la demeure éternelle du défunt. Cependant, il place l'expression « demeure éternelle » entre guillemets, sans fournir de références pour ce qui semble ainsi être une citation ; ce fait porte à croire qu'il insinue implicitement qu'il s'agit d'une expression commune, populaire, à l'époque de la rédaction de son article – expression avec laquelle il est, de toute évidence, d'accord, puisqu'il ne fournit pas d'arguments contre, ni pour.

L'idée que les monuments représentaient des demeures ou, du moins, reproduisaient certains aspects des maisons privées de l'époque hellénistique est également présente dans l'analyse des peintures murales de la construction à fausse coupole de **Kazanlŭk**. Tsvetanova et Getov (1970, p. 18) déclarent, en effet, qu'en observant ces fresques, on pourrait croire qu'elles avaient été transportées sur les murs du monument « mécaniquement » à partir des murs d'une « demeure hellénistique ». Nonobstant la désignation du monument de **Mŭglij** par « tombe-mausolée », proposée par Tsvetanova et Getov (1970, p. 6) et reprise par Getov (1988), des rapprochements entre ce monument et la demeure privée ont également été faits par ce dernier. En effet, dans sa publication, Getov (1988, p. 31-32) exprime l'avis que le monument avait été planifié en tant que « demeure éternelle » du défunt avant de devenir tombeau familial

(équivalent, chez Getov, tout comme chez Tsvetanova et Getov, de « mausolée »). Il compare également la technique de décoration, en fresque, de ce monument à celles employées dans « l'architecture domestique non seulement en Grèce, mais aussi en Italie, en Égypte et sur le littoral nord de la Mer Noire » (Getov, 1988, p. 32). La même suggestion a été faite explicitement par l'archéologue Čičikova (1988, p. 142) dans sa description de la décoration peinte et en relief du monument aux voûtes à claveaux de Sveštari, décoration qui, selon elle, « imite (...) l'articulation architecturale d'une demeure privée riche ».

Une proposition quelque peu différente de celles déjà mentionnées a été faite sur la base des comparaisons des éléments et des styles architecturaux des monuments thraces sous tumulus et des constructions cultuelles helléniques, notamment des temples. En notant l'adoption des ordres grecs, surtout du « temple avec antes et périptère », dans les monuments funéraire lydiens et cariens, éléments qui auraient été inspirés par le mégaron, Stoyanov (1990, p. 124 et références) exprime l'avis que ces formes, par la nature de leur signification originale dans la « demeure-sanctuaire », auraient été adoptables dans l'architecture funéraire thrace. L'intérêt de l'hypothèse de Stoyanov réside dans le fait qu'il s'agit d'un rare rapprochement plus ou moins direct entre non seulement l'architecture domestique ancienne et les monuments funéraires, mais aussi entre ces derniers et un type particulier d'architecture domestique – celle qui est monumentale et qui est située à l'interface du sacré et du profane.

Malgré le peu d'exemples concrets qui mentionnent explicitement la demeure privée ou d'autres types de bâtiments ayant rapport avec l'architecture domestique, il transparait à travers des publications de la majorité des chercheurs-thracologues l'idée que ces monuments représentaient de telles demeures aux yeux de ceux qui les commandaient.

Malheureusement, comme nous l'avons déjà noté, la désignation des monuments thraces sous tumulus de « funéraires » a été faite de façon tout aussi implicite et non-argumentée que celles de « temples », de « sanctuaires » ou de « hérônes » proposées par l'archéologue Kitov. Cependant, à la différence de ce dernier, les chercheurs optant pour l'interprétation de ces monuments en tant que tombeaux n'ont souvent pas considéré comme indispensable, voire comme nécessaire, d'argumenter des interprétations basées sur des faits qu'ils ont perçu comme auto-explicites : la présence de squelettes entiers ou d'ossements humains dans les monuments, la construction de ceux-ci parmi des tumuli désignés en tant que « funéraires » en raison de la

présence de tombes « simples » dans leur remblais, les types de mobilier déposé dans les monuments et leur similarité avec les assemblages d'artéfacts découverts dans les « tombes ordinaires »,

#### **10.4 L'IDENTITÉ DES MONUMENTS THRACES : UNE QUESTION DE VOCABULAIRE**

Lorsqu'on cherche à établir le rôle des différents éléments au sein de l'ensemble architectural d'un monument quelconque, il convient tout d'abord de définir quels sont les fonctions dont on voudrait démontrer la présence ou l'absence. Les fonctions qu'on a voulu attribuer aux monuments thraces sous tumulus ne sont pas nombreuses, mais elles ont la particularité d'avoir rarement été définies, ainsi que d'émaner d'un mélange de concepts dont les définitions intuitives sont contradictoires. Ainsi, un certain nombre de chercheurs (entre autres, Rabadjiev, 2011a ; 2011b) se sont opposés à l'emploi du terme « temple » dans la désignation de ces monuments sur la base de l'argument qu'un temple, qui est la demeure d'une divinité, ne peut jamais être transformé en sépulture – double-fonction que l'archéologue Kitov semble avoir voulu attribuer à ces premiers. Nous avons qualifié les concepts qui ont été utilisés pour désigner les monuments thraces d'*intuitivement* contradictoires pour la raison que, comme le démontre l'exemple que nous venons de citer (ainsi que l'emploi de ces concepts dans les publications, voir *supra*), il s'agit, dans la majorité des débats ou analyses, de l'opposition de concepts qui portent des étiquettes identiques, mais dont les définitions varient, et ce, de façon souvent tout à fait implicite, d'un spécialiste à l'autre. Il s'avère, suite à notre examen des concepts employés par les thracologues pour désigner les monuments thraces, que celui de « temple » ou de « tombe-temple », très souvent employé, mais jamais défini, par Kitov ne signifie pas une réalité identique à celle de la « demeure d'une divinité » que la majorité des chercheurs attribuent comme définition à ce terme. Mais il n'est pas seulement question d'un mauvais usage du vocabulaire de la part de Kitov ; car, en effet, ce dernier attribue, après tout, ce même sens au terme « temple », celui de « demeure de la divinité », mais à la différence des autres chercheurs (outre Dimitrova, qui reprend les idées, les hypothèses et les conclusions, lorsque émises, de Kitov), Kitov n'entend pas par le mot « divinité » un dieu ou une déesse olympien ou du panthéon thrace, mais bien le

défunt dont les restes ont éventuellement été déposés dans le monument et qui a été, de ce fait (et d'après Kitov), divinisé. En d'autres termes, le défunt thrace éminent n'est pas divinisé parce que sa dépouille ou ses cendres ont été déposés dans un « temple », mais, inversement, la « tombe » est devenue « temple » en raison de la déification du défunt après sa mort (Kitov, 2003b, p. 13). Cette tournure n'est pas évidente dans les publications de Kitov, puisque celui-ci a décrit les monuments comme des constructions fonctionnant tout d'abord comme des « temples », puis, éventuellement, en tant que « mausolées ». Cependant, cet ordre des fonctions – « temples », puis « mausolées » et/ou « hérônes » ou « tombes » – a été établi tard dans la carrière de l'archéologue bulgare et apparaît rarement, du moins de façon explicite, dans ses publications (un exemple notable est l'interprétation du monument de Kaloyanovo, voir Kitov, 2007, p. 44), en partie en tant que tentative d'explication des contextes dépourvus d'artéfacts. En effet, Kitov a beaucoup plus souvent souligné la simultanéité des trois fonctions de « temple », de « mausolée » et de « hérôn » (entre autres, Kitov, 2003b, p. 13). C'est précisément sa croyance dans l'utilisation simultanée des monuments en tant que « temples », « tombes », « mausolées » et « hérônes » qui porte Kitov à combiner à volonté ces quatre termes dans tous les arrangements possibles. Cette pratique a souvent porté à la confusion, d'autant plus que seul le terme « mausolée » a été explicitement défini par l'archéologue bulgare et que même cette définition confirme ce que nous induisons au sujet de son emploi, et de sa perception, des autres trois concepts – elle est intuitive et diverge des définitions explicites du même terme. Nous avons noté qu'en raison de la nature implicite, presque par définition, des publications de Kitov, il serait difficile de retracer la source d'inspiration qui lui a servi dans l'attribution de ces concepts – « temple », « mausolée » et « hérôn », ainsi que « tombe-temple » ou « temple-tombe », etc. – au contexte des monuments thraces sous tumulus en général. Nous supposons que l'emploi de l'expression « tombes-temples » à l'endroit des tombes rupestres hellénistiques de la Carie pourrait avoir influencé l'archéologue bulgare, mais nous n'avons trouvé aucun élément dans les publications de ce dernier sur lequel nous pourrions appuyer cette hypothèse. Quoiqu'il en soit, il est important, voire primordial, pour l'étude des monuments thraces de souligner le fait que les définitions des concepts que nous avons énumérés, employés par Kitov et par ses collègues dans la désignation de ces monuments, ne sont ni universelles, ni communes. Notre examen de ces définitions majoritairement implicites nous porte à proposer que les concepts de « temple »,

« tombe », « hérôon » et « mausolée » font référence, chez Kitov, à une réalité plus ou moins similaire d'un contexte de l'emploi de l'un de ces termes à l'autre. En d'autres mots, nous avons remarqué qu'un contexte décrit par Kitov en tant que « temple », notamment en raison de la présence de traces de pratiques qualifiées de « rituelles », ne diffère que peu, ou pas du tout, d'un contexte désigné par ce même auteur comme « mausolée » ; d'où l'insistance de la part de l'archéologue bulgare sur la simultanéité de ces fonctions en apparence différentes dans le contexte des monuments thraces et sur la légitimité de l'emploi interchangeable ou composite de ces termes.

Dans ces circonstances, l'opposition de certains chercheurs face à l'emploi de concepts comme celui de « temple » dans ses désignations des monuments thraces sous tumulus est compréhensible. Malheureusement, la critique la mieux structurée des concepts employés par Kitov, celle de Rabadjiev (2011a et b), a été publiée plus de trois ans après le décès prématuré de ce dernier et il nous est impossible d'imaginer sa propre contre-argumentation. Toutefois, cette critique, tout comme toutes les autres qui touchent aux hypothèses de Kitov et des chercheurs qui ont adopté ces hypothèses, ne tient pas compte de la nature implicite et improvisée des concepts employés par Kitov et de sa tendance à se servir de termes d'usage relativement commun pour désigner des concepts relativement particuliers, adaptés à sa propre perception des données et des contextes archéologiques. Sans avoir pour objectif d'innocenter l'archéologue Kitov, cette remarque vise plutôt à souligner le fait que les deux partis – d'un côté celui de Kitov et de ceux qui ont accepté son emploi des concepts mentionnés (notamment, comme déjà mentionné, Dimitrova et, très récemment, Gergova) et, de l'autre, celui des critiques de cet emploi (surtout Rabadjiev) – se sont confrontés (malheureusement indirectement) sur des concepts auxquels ils donnaient des définitions sensiblement différentes. Allant plus loin, nous proposons que les perceptions des fonctions des monuments thraces sous tumulus des deux partis opposés sont similaires, voire identiques.

En effet, lorsque les critères sur lesquels Kitov base son interprétation des fonctions qu'aurait eu un monument donné sont relativement explicités, il transparait que ceux-ci diffèrent très peu lorsqu'il s'agit de l'identification du monument en tant que « temple », en tant que « mausolée », etc. Par exemple, alors que dans le cas du monument d'Alexandrovo la présence de mécanismes de verrouillage sur la porte de la pièce circulaire suggérerait que celle-ci aurait été

utilisée pour la pratique de « mystères » et de « cérémonies religieuses », ce qui qualifierait le monument de « temple » (Kitov, 2001, p. 17), ce même critère – l'accès contrôlé – a servi dans la qualification d'autres monuments, notamment de celui à fausse coupole du tumulus *Zhaba Mogila*, de « mausolées » (Kitov, 1977 ; 1979). C'est probablement cette inconsistance qui a forcé Kitov à décrire le monument d'Alexandrovo comme « temple » ou « mausolée ». Cette hésitation entre fonctions qui seraient habituellement perçues comme contradictoires est très clairement visible dans la réassignation des fonctions de certains monuments à travers le développement (ne serait-ce que chronologique) des théories de l'archéologue bulgare. En effet, alors qu'il se voit attribuer la fonction plutôt complexe de « temple-mausolée » peu après sa découverte (Kitov, 1996a, p. 32 *et passim*), le monument *Golyama Arsenalka* devient plus tard un « temple » (Kitov, 2003b, p. 16 *et passim*) et, de plus, cette fonction est étendue par analogie (des formes architecturales), sans argumentation additionnelle, aux monuments *Griffons* et *Šoušmanets*. Ce dernier devient, encore plus tard, un « temple-tombe » (Kitov, 2005, p. 41) – fonction que nous devons nous imaginer plus complexe que celle de « temple » qui lui était accordée un peu plus tôt (Kitov, 2003b, p. 21). Ces exemples, ainsi que notre étude plus détaillée de la terminologie employée par Kitov et par quelques-uns de ses collègues (*supra*), démontrent l'implicite et l'intuitivité dans l'emploi des termes « temple » et « mausolée » dans les publications de ces derniers. L'aspect le plus important de cette pratique demeure, toutefois, le fait que des critères identiques – notamment celui de la réutilisation des monuments, déduite à la fois par l'usure des seuls (que certains chercheurs perçoivent), par la présence de portes et de passages ou corridors, par la position des monuments dans la périphérie des tumuli et, à l'occasion, par la présence de dispositifs de verrouillage sur les portes – ont servi à la fois pour désigner ces constructions par « temples » et pour démontrer leur usage pour des pratiques secrètes, et à la fois pour les qualifier de « mausolées » et de « hérônes » dans lesquels étaient gardés les dépouilles de défunts éminents auxquels on pouvait avoir accès afin de leur rendre hommage et d'effectuer des rites non seulement à leur mémoire, mais aussi pour implorer des faveurs, comme on l'aurait fait dans le cas d'une divinité.

C'est précisément l'aspect « divinisation » de l'hypothèse (si une telle hypothèse a jamais été clairement émise par l'archéologue bulgare) qui embrouille la perception des monuments ou, plus précisément, de leur fonction, telle que décrite par Kitov. En effet, la déification présumée du

défunt thrace éminent – le « roi-prêtre » – permettrait à ce dernier de qualifier de « temple » la demeure éternelle de celui-ci – qualification qui s’accorderait avec celle offerte par Rabadjiev (2011b) pour ce même terme et pour la réalité qu’il désigne, nommément, la « demeure de la divinité ». Car, en effet, la perception de la tombe du défunt comme la demeure éternelle de celui-ci fait l’unanimité non seulement dans le domaine de la thracologie. Cependant, au lieu de s’appuyer sur ce parallèle théorique (qu’il semble omettre complètement), Kitov s’appuie, dans sa désignation des monuments thraces de « temples », sur ce qu’il identifie comme les traces de pratiques « mystérieuses » et « rituelles », voire même « religieuses ». Alors qu’il propose que ces monuments ont été « rituellement » vidés de leur contenu (notamment le monument *Helvetsia*, voir Kitov, 2003b, p. 19), Kitov n’explique jamais pourquoi un tel vidage devrait impliquer une connotation « religieuse » plutôt que de confirmer la réutilisation des monuments en tant que « tombes familiales » (Tsvetanova et Getov, 1970, p. 6 au sujet du monument en briques cuites de Mŭglij). Ce qui semble l’en empêcher est l’absence de restes humains à l’intérieur de la majorité des monuments qu’il a excavés, restes qui auraient dû s’y trouver si de multiples dépositions y avaient été faites, même si l’on s’était efforcé de les récupérer jusqu’au dernier ossement. Comme nous l’avons noté à plusieurs reprises, ce fait – l’absence, semble-t-il totale, d’ossements humains de certains monuments – n’a pas perturbé d’autres spécialistes qui ont néanmoins qualifié de « tombes » des monuments en apparence vides (Borovo, voir Stančev, 2002 ; Brestovitsa, voir Gerasimova et al., 1991 ; Černičino, voir Nehrizov et Tsvetkova, 2008 ; Kaliakra, voir Kitov, 1973)<sup>182</sup>, probablement conscients des effets que l’environnement de ces derniers pourrait avoir sur des restes humains durant plus de 20 siècles. En appui à cette constatation, il convient de

---

<sup>182</sup> Il convient de noter que la qualification des monuments à fausses coupoles en moellons de Kaliakra de « tombes » par Kitov (1973), nonobstant l’absence de restes humains dans ces premiers, a été faite très tôt dans la carrière de celui-ci, avant l’émergence de son hypothèse des multiples fonctions des monuments thraces (qui apparaît officiellement, quoiqu’implicitement, dans sa publication du monument à fausse coupole de *Zhaba Mogila* en 1977), et est probablement due à la découverte d’autres sépultures, notamment des tombes à puits, dans les tumuli. L’identification d’un monument dépourvu de restes humains en tant que « tombe » ne sera jamais répétée dans les nombreuses publications de Kitov.

rappeler que les ossements humains et animaux découverts dans le monument inviolé de *Sašova Mogila* se sont désintégrés au toucher.

Cette dernière remarque nous amène à un autre point qui a été noté, mais sur lequel les chercheurs qui appuient l'hypothèse des monuments en tant que « temples » ne se sont pas attardés : les pillages répétitifs des constructions thraces sous tumulus. Sans répéter les détails que nous avons déjà relatés dans les chapitres précédents de la présente étude, nous soulignerons ici le fait que les monuments dépourvus d'ossements humains comportent invariablement des traces de pillage ou, du moins, de perturbation de leur contenu, préalablement à leur découverte par les fouilleurs modernes. De plus, dans les rares cas où des monuments ont été retrouvés inviolés (du moins, depuis leur dernier réemploi, si tel en est le cas), les ossements humains, ou des traces laissés par ceux-ci, sont invariablement présents (notamment *Sašova Mogila*, voir Kitov, 1996b).

Les synthèses des courants intellectuels en thracologie ou, plus précisément, des hypothèses portant sur les monuments thraces sous tumulus, que nous avons présentées dans notre étude, nous portent à proposer que les différences dans les identifications des fonctions de ces derniers sont basées non pas sur des perceptions divergentes de la même réalité matérielle, mais surtout sur un malentendu (d'envergure) en ce qui a trait aux concepts employés dans la désignation des monuments et dans la description des pratiques qui y auraient eu lieu. Cette confusion devient apparente non seulement par la comparaison des points de vue de différents spécialistes-thracologues sur un même objet de recherche, mais aussi dans les publications d'un même chercheur. En effet, lorsqu'il s'oppose à la désignation des monuments thraces sous tumulus par « temples » proposée par Kitov, Rabadjiev (2011a ; 2011b) ne semble pas se rendre compte que le concept de « temple » dont il est question sur les pages de sa critique n'est pas le concept de « temple » tel qu'employé par Kitov. La raison de cette confusion se trouve entièrement dans les publications de ce dernier, dans lesquelles il mélange régulièrement des concepts comme « temple », « mausolée » et « hérôn », proposant à la fois que les monuments auraient changé de fonction avec le temps et que ceux-ci peuvent être désignés par n'importe quel, ou par toute combinaison possible, de ces termes. Les critères employés (souvent implicitement) par Kitov pour déterminer si un monument aurait été un « temple », un « mausolée » ou un « hérôn » varient d'un cas à l'autre, dans une même de ces catégories et se répètent, en même temps, entre ces trois catégories différentes. En d'autres termes, un « temple »

thrace sous tumulus peut être défini soit par la présence de portes ou par celle de lits « rituels », alors qu'un « mausolée » peut être identifié par... la présence de portes ou celle de lits. C'est bien cette incohérence dans les critères choisis et dans leur interprétation (à la fois en mode « cas par cas » et « par analogie »), et non pas la restitution d'étapes d'utilisation/fonction d'après les données empiriques, qui est, d'après nous, à l'origine de la proposition de la part de Kitov qu'il faut percevoir et désigner les monuments thraces sous tumulus comme des « temples-mausolées », voire des « temples-mausolées-hérônes ». Nous croyons que ce fait est clairement indiqué par les définitions implicites et explicites que Kitov fournit de ces trois concepts. En raison de la confusion entre les différents critères qui ont été employés dans ces définitions, chez Kitov, ces trois concepts désignent, en fin de compte, une même réalité : un lieu où ont pris place des pratiques ayant trait au culte d'un défunt.

Ce point de vue, tel que nous l'avons reconstitué à partir des indices contenus dans les publications de Kitov, semble s'accorder beaucoup mieux avec les données empiriques, car les traces de pratiques régulières ou, du moins, récurrentes, de durée indéterminée, sont omniprésentes dans les contextes des monuments thraces sous tumulus. Il est également beaucoup plus proche du point de vue de la majorité des chercheurs-thracologues qui ont désigné ces monuments par « tombes » ou par « mausolées » dans le sens de « tombes familiales ». En d'autres termes, l'interprétation des propos de l'archéologue Kitov concernant l'identité des monuments thraces que nous avons proposée démontre que les divergences apparentes dans la perception de cette identité de sa part et de celle des autres spécialistes est avant tout le résultat de l'emploi de concepts personnalisés et non-défini de la part du premier, auxquels il a attribué des étiquettes – « temple », « mausolée », « hérôn », etc. – aux connotations relativement différentes de celles qu'il a implicitement accordées à ces concepts. Cependant, ce fait n'explique pas ou, plus précisément, ne peut pas justifier en soi, la tendance de la part de Kitov à surinterpréter les données (comme noté par Rabadjiev, 2011b). En effet, les traces de pratiques régulières ou récurrentes dans le contexte d'un monument peuvent avoir maintes explications et leur accorder systématiquement un seul sens culturel – culte à un personnage divinisé – sans argumentation ou justification valable et sans porter attention aux autres possibilités – culte des ancêtres, culte de la tombe, rituel commémoratif, réutilisation du monument (impliquant la répétition d'une même pratique), etc. – n'aide en rien la progression du débat sur l'identité du monument en question. Or,

nous l'avons mentionné, la tendance de la part de Kitov à accorder une interprétation unilatérale aux différentes données empiriques peut être expliquée par le manque de méthodologie en ce qui a trait à son choix de critères qui lui permettent de définir les différentes fonctions qu'un monument donné a pu avoir.

Il en suit de cette interprétation du débat au sujet de l'identification des monuments thraces de « temples » la conclusion que les partis opposés ont adopté des points de référence – des conceptualisations du « temple » – différents. Kitov démontre dans ces publications la tendance à ne prélever d'un contexte donné, et de ne tenir compte que des éléments qui contribueraient, d'après lui, à la validation de son hypothèse, et il ne se gêne point de faire de même en ce qui a trait aux concepts comme « temple » ou « mausolée » ; ce fait apparaît clairement dans sa décision explicite de rejeter la partie « aspect architectural » de la définition de ce dernier concept et de ne retenir, pour ses fins, que la partie « fonction » de celle-ci, sans proposer d'arguments qui défendraient cette décision est un procédé pour le moins arbitraire. Un tel argument pourrait être la revendication de l'aspect vernaculaire de l'architecture et des croyances thraces et la remise en question de l'association directe de ces deux aspects de la culture thrace avec leurs conceptualisations helléniques. En effet, les critiques de Kitov (notamment Rabadjiev, 2011b) pourraient être contrés par la stipulation que l'interprétation de la culture matérielle thrace n'est pas épistémologiquement obligée de s'accorder par rapport au paradigme hellénique. En d'autres termes, il n'y a pas de raison valable qui ferait que les interprétations des monuments thraces devraient être évaluées en fonction de concepts – « temple grec », « mausolée » – qui ne sont pas propres à la culture thrace et dont l'association avec cette dernière n'a jamais été démontrée. La raison probable de l'omission d'un tel argument dans les publications de Kitov pourrait résider dans le fait qu'une telle argumentation invaliderait, à son tour, l'emploi de la part de ce dernier chercheur des concepts de « temple », de « mausolée » et de « hérôn », ne serait-ce qu'à titre comparatif, du moins en l'absence d'une base théorique qui permettrait de définir les équivalents thraces de ces concepts helléniques.

Ainsi, il transparait, comme nous l'avons déjà noté, que Kitov (et ceux qui adhèrent à son interprétation des monuments) emploie les concepts de « temple », de « mausolée » et de « hérôn », et leurs dérivés, d'après ses propres définitions implicites de ceux-ci qui ne s'accordent que partiellement avec les définitions d'après lesquelles cette pratique de

l'archéologue bulgare a été critiquée. Néanmoins, nous avons aussi souligné le fait qu'il ne s'agit pas uniquement d'un problème de vocabulaire, car par ses tentatives de démontrer qu'il y avait dans la Thrace antique des « temples », des « sanctuaires » et des « mausolées » qui rivalisaient en termes de monumentalité et d'ancienneté avec ceux des régions limitrophes, c'est-à-dire, en comparant directement les monuments thraces tels qu'il les a définis aux définitions de « temple », de « mausolée », de « hérôn » et de « sanctuaire » étrangères à la culture thrace, Kitov annule l'unique possibilité de défendre sa propre approche de ces premiers et s'expose aux failles et aux critiques qu'engendre, dans ces circonstances, toute analogie comparative entre le contexte religieux et culturel thrace et les concepts ayant trait au contexte religieux et culturel dans le monde hellénique. Il devient clair que les spécialistes dont les hypothèses concernant les fonctions des monuments thraces semblent être opposées ou, du moins, divergentes, n'ont pas basé leurs définitions de ces fonctions sur les prémisses d'une même théorie (par exemple, la théorie de la religion grecque antique qui permet d'identifier un bâtiment donné comme étant un « temple »). Ce fait apparaît dans les tentatives vaines de l'archéologue Kitov d'attribuer aux monuments en question des fonctions qui diffèrent de celles qui sont accordées par définition aux concepts-étiquettes dont il se sert pour nommer ces premiers. En d'autres termes, il restitue des contextes qui diffèrent sensiblement de ceux qu'on s'attendrait à voir associés avec, par exemple, un temple ancien, même si certains éléments ou concepts (plutôt vagues, tel celui de « culte ») peuvent être communs aux deux types de contextes – au « temple » thrace de Kitov et au temple grec ancien. De plus, Kitov attribue aux contextes qu'il restitue des étiquettes – « temple », « mausolée », « hérôn », etc. – qui ne répondent pas (comme il a été établi, notamment par Rabadjiev, 2011b) aux caractéristiques de ces premiers. C'est ce dernier aspect de la méthodologie implicite de l'archéologue bulgare qui sème, d'après nous, la confusion dans le domaine de recherche sur les monuments thraces sous tumulus et, plus particulièrement, en ce qui a trait à l'identité, ou les fonctions, de ces derniers. Cette confusion est exacerbée par le fait que les critiques de Kitov ne semblent pas s'être rendu compte de l'existence de la première lorsqu'ils tentent de rejeter les hypothèses et les arguments du premier sur la base de concepts qui ont peu à voir avec ceux (certes implicites) sur lesquels Kitov se base. Enfin, notre examen du contexte des monuments thraces sous tumulus et des études qui lui ont été consacrées démontre que lorsqu'il est question dans ces études de « temple », de « hérôn » ou de « mausolée », les définitions de

ces concepts sont aussi nombreuses que les spécialistes qui les emploient sur les pages de leurs publications.

Nous avons noté, cependant, que le problème avec l'approche de l'archéologue Kitov de l'identification des monuments thraces sous tumulus réside aussi dans la tendance de la part de ce dernier de surinterpréter les données empiriques. Ce fait rend la validation de ses hypothèses possible uniquement par l'examen détaillé des éléments dont il s'est servi afin d'attribuer des fonctions à ces monuments. Dans les chapitres précédents, nous avons réexaminé ces éléments – les façades et les entrées monumentales, les portes, les lits, la décoration peinte, etc. – afin de pouvoir comparer nos propres conclusions sur leur significations au sein des ensembles architecturaux que représentent les monuments thraces sous tumulus. Une telle approche est souhaitable, voire nécessaire, car Kitov a adopté une méthodologie d'analyse basée sur le cas-par-cas et sur des conceptualisations « personnalisées », et non pas sur une théorie d'ensemble qui unirait les monuments thraces par l'application systématique de critères.

Dans les parties suivantes, nous retournerons une dernière fois sur les éléments, ou critères, principaux qui ont été retenus par Kitov dans son identification des fonctions des monuments thraces afin de démontrer que ceux-ci peuvent avoir des interprétations différentes qui mènent à des explications de ces monuments qui sont plus plausibles que celles offertes par l'archéologue bulgare et qui développent davantage la base interprétative déjà posée dans l'historiographie des monuments en question. La validité de nos interprétations relève du réexamen des éléments (architecturaux ou autres) présentés par Kitov et par ses collègues, auquel nous avons procédé dans les chapitres précédents de notre étude ; sans accorder un sens « personnalisé » à ces éléments, nous avons éliminé, arguments à l'appui, les interprétations improbables qui leurs ont été attribuées. Dans ce qui suit, nous présenterons le tableau d'ensemble que fournissent les interprétations plausibles de ces éléments – interprétations qui peuvent être retenues dans l'étude des fonctions des monuments thraces sous tumulus en raison de leur capacité d'unir les hypothèses en apparence divergentes sans accentuer, voire en dissipant, la confusion déjà présente dans l'interprétation de ces constructions. Nous présenterons, enfin, notre propre thèse en ce qui a trait à ces dernières, au but (en termes d'utilisation) dans lequel elles ont été érigées et aux conséquences que notre restitution de leur fonction aurait sur l'interprétation des croyances des peuples thraces dans l'existence après la mort.

Les monuments thraces ont été qualifiés par certains chercheurs de « mausolées », de « hérôns », de « temples » et de « sanctuaires », alors que d'autres spécialistes se sont opposés complètement ou en partie, implicitement ou explicitement, directement ou indirectement, à ces qualifications. Ceux qui font partie du premier groupe – celui des chercheurs qui sont d'avis qu'il ne peut pas être question simplement de « tombes » lorsqu'on tente de décrire les monuments en question – ont basé leurs hypothèses portant sur les fonctions des constructions thraces sous tumulus sur la présence de vestiges qui ont été interprétés comme ceux de pratiques culturelles visant à honorer le défunt, à le commémorer et à lui demander des faveurs. Cette interprétation se rapprocherait de celle des pratiques et rituels dédiés à une divinité. Les vestiges qui permettraient la restitution de telles pratiques seraient les fosses ou les foyers découverts dans les remblais des tumuli couvrant les monuments, qui contenaient du charbon, des cendres, des ossements animaux et des fragments de céramique, ainsi que les sacrifices de chevaux effectués dans ou devant ces monuments. L'aspect architectural des monuments – la présence de passages ou de corridors, de portes, de façades « monumentales » parfois décorées de pilastres et de frontons, la présence de « meubles », notamment de lits de pierre, dans ces constructions – a également servi de base à leur interprétation en tant que bâtiments de « nature » culturelle. Quant aux chercheurs qui se sont opposés à ce point de vue, ils se sont fondés surtout sur la possibilité d'interpréter différemment les mêmes contextes ; ils ont exprimé l'avis que certains éléments – surtout les ossements humains qu'on y a trouvés – indiquent que les monuments thraces sous tumulus ne peuvent pas être désignés par le terme « temples », alors que d'autres éléments – les traces de sacrifices et, possiblement, de repas, décelés dans les contextes de ces monuments – pourraient être expliqués par la pratique de cultes dédiés à la tombe (ou aux ancêtres), ou à la commémoration des défunts, et ne permettent pas d'attribuer aux monuments en question des fonctions telles qu'auraient pu en avoir les hérôns ou les mausolées.

L'opposition entre ces points de vue démontre que différents tableaux, de différentes réalités, peuvent être restitués sur la base d'un même contexte empirique – celui des monuments thraces sous tumulus. Cependant, l'examen plus approfondi des approches opposées de l'étude de ces monuments – des définitions implicites ou explicites des concepts employés dans l'analyse de ces derniers par les spécialistes – démontre que la polémique sur leur fonction voit ses origines

plutôt dans un malentendu que dans une opposition réelle entre points de vue divergents. En effet, nous avons établi que les définitions d'après lesquelles les monuments thraces ont été qualifiés de « mausolées », de « hérônes », de « temples », etc. – proposées exclusivement par l'archéologue Kitov – sont adoptées et adaptées à tels point, qu'il serait futile de les comparer aux définitions « courantes » ou généralement admises de ces mêmes concepts, ce qui a pourtant été fait par Ruseva et par Rabadjiev. Une telle comparaison a non seulement eu lieu, mais elle a, de plus, servi de base à la négation des hypothèses émises par Kitov, alors que notre examen du vocabulaire employé dans le domaine de l'étude des monuments suggère que ce dernier a été interprété erronément, notamment en raison du manque de définitions et de clarté typique de ses publications. Il semble, donc, que les différences entre les explications divergentes des monuments repose surtout sur la tendance de la part des différents spécialistes de baser leurs interprétations sur leurs propres perceptions des concepts qui leurs ont servi de fondement théorique.

#### **10.5 LES MULTIPLES FONCTIONS DU MONUMENT THRACE**

La déclaration que les termes « sanctuaire », « tombe » et « mausolée » peuvent être employés « with equal ease independently or in combination » pour désigner le monument *Griffons* (Kitov, 2003, p. 307) et, par analogie, tous les monuments thraces sous tumulus qui présentaient la possibilité d'y pénétrer et dont le contexte comporte les traces de pratiques particulières, interprétées notamment comme des sacrifices commémoratifs, démontre la tendance de l'archéologue Kitov à mélanger des concepts dont la nuance a déjà été démontrée en archéologie sinon empiriquement (car, comme tout archéologue expérimenté se voit obligé d'admettre tôt ou tard, tout ensemble empirique de données peut présenter plusieurs voies interprétatives, voir *infra*), du moins théoriquement. Par exemple, Antonaccio (1995) perçoit trois catégories principales de pratiques – cultes – liées au monument funéraire : 1) le culte de la tombe, pratiqué par la réutilisation de tombes d'époques antérieures, 2) le culte du héros, pour la pratique duquel la présence d'une tombe n'est pas nécessaire et 3) culte du mort – soit les

pratiques funéraires au niveau du rituel. De plus, ces catégories distinctes peuvent être subdivisées en types de rites selon le moment et/ou l'endroit de leur pratique (voir Carstens, 2002, n. 44).

Ainsi, en proposant que les monuments thraces sous tumulus puissent être désignés par des termes dont les définitions et les connotations peuvent être très différentes, Kitov suggère implicitement que les fonctions (et les significations) variées qu'auraient pu avoir ces premiers devraient être mélangées en une seule fonction. Il n'est alors pas étonnant qu'il se soit vu obligé de désigner les constructions thraces sous tumulus par des termes composites du genre de « temple-mausolée-hérôon ». Il ne peut pas être exclu qu'un monument ait eu différentes fonctions, c'est-à-dire que la pratique de rites de nature différente (culte de la tombe, culte du héros ou culte du mort/de l'ancêtre, etc.) ait eu lieu dans le contexte immédiat d'une même construction, mais il est néanmoins impératif de distinguer la nature de ces pratiques et d'interpréter la (ou les) fonction(s) du monument en question en conséquence de ces distinctions. Si les monuments avaient différentes fonctions durant différentes époques de leur « vie active », alors chacune de ces fonctions doit être affectée à l'époque de l'existence du monument qui lui correspond et ne doit pas être perçue comme continue ou actuelle pour les autres époques, sans quoi la description synthétisée des constructions thraces sous tumulus ressemblerait à un palimpseste culturel qu'il serait difficile de saisir conceptuellement, voire de comprendre (ce qui est le cas présentement, notamment dans les publications de l'archéologue Kitov).

Cette remarque nous ramène à la réutilisation des monuments et, plus concrètement, à leur restructuration : Pourrait-on percevoir dans ces pratiques les indices d'un changement de fonction des monuments qui semblent les avoir hébergées? Dans l'état actuel de nos connaissances des monuments thraces sous tumulus, il serait difficile de donner une réponse satisfaisante à cette question. En effet, les contextes des monuments même les plus « simples » ou « primitifs » sont parfois très complexes (nonobstant le fait qu'une grande partie de cette complexité s'ajoute au moment de leur fouille et de leur publication), alors que d'autres fois la fonction de certains monuments à l'apparence relativement complexe peut leur être attribuée relativement facilement. Ceci est dû, comme nous l'avons souligné, en grande partie à l'état de conservation non seulement des structures architecturales, mais surtout, voire avant tout, du contexte archéologique dont celles-ci font partie. Par exemple, dans l'absence de restes humains, mais à cause de la présence d'objets d'époques différentes, ainsi que de plusieurs strates suggérant un usage à long

terme, les monuments de Ravnogor – constructions relativement « primitives », en moellons – ont été désignés par « mausolées » (et un d’entre eux par « sanctuaire »). Une identification similaire a été faite à l’endroit du monument *Sašova Mogila* – construction en pierre taillée, comportant deux pièces et un passage (ce dernier en moellons) – alors que celui-ci a présenté aux fouilleurs un contexte parfaitement conservé, figé dans le temps, sans traces de perturbation anthropique quelconque (outre l’« usure » des graffiti incisés sur les piédroits de l’entrée de la pièce qui contenait les restes du défunt et le prolongement du passage, voir *supra*). Un exemple ultime de contexte compliqué est présenté par le monument № 12 de Sboryanovo dont la structure a été presque entièrement détruite et où les vestiges – artefacts et restes humains et animaux – ont été mélangés non seulement dans l’espace délimité par la structure du monument, mais aussi à l’extérieur de celui-ci. Le contexte de ce monument, notamment la découverte en son intérieur et devant sa façade d’ossements humains d’un « grand nombre d’individus » a porté certains à croire qu’on y avait procédé aux dépositions de dépouilles même après la destruction (naturelle ou volontaire, voire Gergova, 1996, p. 42-43) de la construction (Čičikova, 2007, p. 25).

Plus de trois décennies après ce qui semble être le premier emploi de cette expression, la désignation « tombe-mausolée » à l’endroit des monuments thraces sous tumulus, dont la majorité, dans laquelle il faut compter celui de *Zhaba Mogila*, ne présente aucune des caractéristiques du mausolée – haut socle ou podium, plusieurs niveaux, couronnement (voir Ginouvès, 1998, p. 64-65; voir aussi Rabadjiev, 2011, p. 28) , l’usage de celle-ci demeure problématique, malgré l’usage régulier qu’en a fait son auteur dans ses publications.

Le problème avec les « définitions » proposées par Kitov est accentué par l’exemple de « tombe ordinaire » qu’il fournit afin d’illustrer son propos : la tombe *Malkata Mogila*. Ce monument, qualifié de « tombe primitive de pierre » (Kitov, 1994a, p. 65), composé d’un espace rectangulaire long et large de plusieurs mètres, délimité par une structure en moellons comportant une ouverture dans son mur sud-est. Kitov (2003a, p. 207) désigne cette tombe construite de « tombe ordinaire », car, d’après lui, elle était remblayée à mesure qu’elle était construite, nonobstant la présence d’une entrée et d’un « *dromos* ». Il est clair que cette qualification, voire classification, de la tombe *Malkata Mogila* par l’archéologue bulgare est basée uniquement sur l’interprétation par celui-ci des étapes de construction et d’utilisation de la sépulture et du tumulus qui la couvre. Cette interprétation – la suggestion que le monticule était érigé

simultanément à la structure – est fort probablement fondée sur la présence d'un passage (ou « *dromos* ») que Kitov ne pourrait expliquer autrement que par les besoins de la construction; c'est-à-dire qu'afin de qualifier ce monument de « tombe ordinaire », il s'est vu obligé d'interpréter le passage non pas comme un moyen d'accès à la tombe pour les fins de pratiques funéraires, mais comme une voie d'accès pour les constructeurs. Il est également probable que l'archéologue bulgare soit arrivé à ces conclusions également en raison du fait que la tombe *Malkata Mogila* a été découverte inviolée, renfermant le squelette d'un individu et plusieurs objets. Il compare d'ailleurs ce contexte inviolé, découverte très rare en ce qui a trait aux monuments thraces sous tumulus, à celui du monument *Sašova Mogila* (Kitov, 2006a, p. 117).

Cette comparaison serait également problématique sur le fond des définitions proposées par Kitov, à moins d'attribuer à ce dernier monument également un statut de « tombe ordinaire ». Il est évident, en effet, que *Sašova Mogila* était scellé immédiatement après la déposition du défunt et du riche mobilier qui n'ont pas été perturbés outre que par les éventuels animaux qui auraient pu pénétrer dans le monument et contribuer au déplacement des objets et des restes humains. Néanmoins, les restructurations du corridor du monument *Sašova Mogila* identifiées par Kitov (1996b, p. 9) lui permettent d'avancer que ce monument aurait servi de mausolée jusqu'à la déposition en son sein de la dépouille de son dernier occupant, suite à laquelle le passage aurait été entièrement rempli de moellons et a été remblayé. Cette interprétation est également basée sur une seule présomption – la réutilisation du monument, induite par les supposées phases de construction. Une interprétation plus plausible serait de voir l'extension des murs latéraux du passage comme une réaction à l'expansion du monticule recouvrant le monument, non pas causée par l'étalement naturel de ce dernier, mais par le remblaiement du monument à mesure qu'il était construit. Cette interprétation, qui s'accorde avec les données, élimine le besoin qu'un laps de temps soit prévu dans la reconstitution des étapes d'utilisation du monument, ni ces étapes elles-mêmes, la reconstitution de celles-ci étant basée uniquement sur l'interprétation de Kitov de la cause qui a mené à l'extension du corridor. Toutefois, plus loin dans la même publication, Kitov amène un argument additionnel qui témoigne, d'après lui, que le monument *Sašova Mogila* avait été utilisé « longtemps » en tant que mausolée : il a relevé une usure des graffiti incisés sur les piédroits de l'entrée du monument – usure qu'il accorde aux multiples touchers de ces graffitis par les visiteurs du mausolée. Pour toute l'attention que cette interprétation mérite, nous nous

contenterons de souligner le fait que Kitov lui-même note que les graffiti ont été incisés très superficiellement et que nous ne pouvons avoir aucun indice quant au moment de leur incision sur les piédroits. En effet, ceux-ci auraient pu s'y retrouver pendant la construction du monument, voire même avant, lors de la taille des blocs. La présence des graffiti, dont la signification est loin d'être établie, pourrait avoir été tolérée avec l'intention de couvrir le monument d'un enduit (voir aussi *supra* notre hypothèse au sujet des graffiti visibles dans le monument de Sveštari), ce qui n'a pas été fait pour une raison ou une autre. Il est également possible que les blocs des piédroits soient, en fait, des éléments réutilisés. En effet, des blocs de différents types de roche, de différentes couleurs et de formes relativement variées ont été employés dans la structure de la pièce rectangulaire de ce monument. Ce fait indique non seulement qu'il ne peut pas être exclu qu'on ait planifié de couvrir celle-ci d'un enduit, mais aussi que ces blocs proviennent probablement d'autres structures et qu'ils ont été recyclés (Kitov, 1996b, p. 19) dans celle du monument *Sašova Mogila*. Cet indice – le recyclage dans la structure de ce monument de blocs provenant d'autres structures – nous porte à suggérer qu'il ne peut pas être exclu que les graffiti, ainsi que toute usure visible sur les éléments architecturaux du monument, peuvent être attribués à un contexte étranger à celui de *Sašova Mogila* et que leur tolérance, ainsi que celle des blocs de différentes formes et couleurs dans la structure de la construction, aient été due au projet d'enduire éventuellement l'intérieur de celle-ci d'un mortier quelconque. Le fait que ceci n'a pas été fait représente, d'après nous, un élément additionnel en appui à l'argument que le monument n'a pas été utilisé longtemps ou, du moins, qu'il a été scellé peu de temps, sinon immédiatement, après la déposition en son sein du défunt et du mobilier.

En effet, la couverture de l'intérieur de certains monuments d'enduits de chaux et de stuc, colorés ou pas, a été avancée, dans certaines circonstances particulières – notamment lorsque les enduits sont composés de plusieurs couches – comme un indice de la réutilisation de ces constructions (entre autres, Kitov, 2005b, p. 21). La présence ou l'absence d'enduit derrière ou sous certaines composantes des monuments, surtout des lits de pierre et sous le dallage des sols, peut, en effet, indiquer que des réaménagements y ont pris place. Cependant, dans la majorité des cas, le délai entre l'entrée d'un monument en usage et son éventuelle restructuration ne peut pas être établi. Ce qui plus est, nous croyons que les données ne permettent pas de spécifier non plus si le monument restructuré en question avait été en usage jusqu'à la restructuration – sa

décoration d'un enduit et/ou d'une peinture murale, l'installation ultérieure d'un lit de pierre, etc. Il en suit que la restructuration des monuments – toute trace de réaménagement en leur sein ou dans leurs structures architecturales – ne peut pas être présentée comme indice de leur réutilisation ou d'un changement dans l'usage qu'on en faisait si la chronologie relative, voire absolue, des réaménagements ne peut pas être certifiée par les données empiriques. Sans repères chronologiques – des artefacts découverts sur place, à des endroits précis dans l'intérieur du monument –, établir qu'un enduit de chaux et de stuc couvre l'entièreté de l'intérieur d'une construction sous tumulus, sauf le dallage sous le lit de pierre et le secteur du mur auquel ce lit a été adossé ne peut prouver ni que l'enduit fait partie d'une réelle restructuration ou réaménagement du monument, ni que le monument n'a pas été utilisé avant l'application de l'enduit. Par exemple, dans le cas du monument de Philipovo, il a été suggéré que le corridor en pierre taillée a été érigé immédiatement après l'application de l'enduit sur la façade, à laquelle une des deux pierres du dit corridor conservées sur place a été trouvé appuyée.<sup>183</sup> La construction du corridor était précédée, d'après Botušarova et Kolarova (1961, p. 293) par une restructuration de l'entrée – les deux piédroits monolithiques y auraient été insérés et enduits de chaux et de stuc – et une seconde couche de stuc aurait été appliquée à la façade du monument.

La tendance de l'archéologue Kitov d'identifier les fonctions des monuments thraces par analogie – en comparant de façon générale (sans critères précis ou préalablement établis), et souvent implicitement, les monuments dont il établit la fonction à ceux auxquels il en a déjà attribué une – est reflétée dans sa façon de contourner les données afin de faire coïncider l'image générale d'un site, d'un contexte ou de l'archéologie d'un monument donné avec sa propre

---

<sup>183</sup> Il n'est pas clair sur quel élément se basent les auteurs de cette restitution. La publication du monument mentionne simplement que le bloc en question « est appuyé à la façade et empiète de 5 – 7 cm l'enduit de sa surface » (Botušarova et Kolarova, 1961, p. 283). Nous ne sommes pas certains s'il faut comprendre que le bloc en question était enfoncé dans l'enduit de la façade et si la mesure fournie dans le texte (0,05 m – 0,07 m) est celle d'une largeur, d'une hauteur ou d'une profondeur (de l'enfoncement de la pierre dans l'enduit?). À des fins de comparaison, l'épaisseur de l'enduit couvrant le sol de la première pièce de ce monument est seulement de 0,03 m, alors que celui couvrant le sol de la seconde pièce présentait une épaisseur de 0,04 m conservée pour une épaisseur restituée de 0,05 m.

perception des types de constructions sous tumulus érigées en territoire thrace. L'exemple qui démontre cette « méthodologie » est la déclaration de l'archéologue que le monument de Kaloyanovo – construction à trois pièces sur un axe longitudinal, dans la dernière desquelles a été trouvé un squelette humain entier et des artefacts désignés par « dons funéraires », alors que le squelette également entier d'un équidé a été découvert dans la première pièce (voir Čičikova, 1969) – aurait d'abord servi de temple, puis la dépouille d'un illustre représentant de l'aristocratie thrace y aurait été déposée, comme cela aurait été l'habitude dans la région de Seuthopolis (Kitov, 2007, p. 44). Non seulement le monument de Kaloyanovo avait été identifié en tant que tombeau, notamment en raison de la présence d'un squelette humain qui y a été déposé avec les objets habituels – céramique, vaisselle de luxe en métaux précieux, appliques décoratives de harnachements, etc. – qu'on a tendance à trouver non seulement dans les constructions thraces monumentales, mais aussi dans celles qualifiées par Kitov lui-même de « tombes ordinaires » (Kitov, 2003a, p. 207), mais, de plus, aucun indice ne permet de restituer une existence de ce monument en tant que temple. Aucun tel indice, ni référence à des données concrètes, n'a été avancé par l'archéologue bulgare en lien avec cet énoncé. Il est évident, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, que l'identification des fonctions des monuments faites par Kitov est basée sur des analogies comparatives qui sont très rarement fondées sur des données empiriques concrètes et lorsqu'elles le sont (usure des seuils, sacrifices d'animaux dans le remblai des tumuli, peintures murales, etc.), il est possible d'interpréter ces données de multiples façons, toutes relativement plus valables et moins circonstanciées que les explications offertes par l'archéologue bulgare qui dépassent souvent la limite entre le probable et le fabuleux (il suffit de rappeler ici son explication de la présence de la pioche-hache dans le monument d'Alexandrovo par la restitution d'une rébellion, dont les instigateurs auraient été enfermés vivants dans le monument et se seraient sauvés au moyen de cet outil).

La tendance à identifier les fonctions des monuments par analogie, sur la base de données (ou d'arguments) équivoques, est également reflétée dans l'insistance de l'archéologue Kitov à attribuer à ces constructions des combinaisons d'étiquettes faisant référence à la fusion des multiples fonctions qu'il leur accorde. L'équivocité de ces attributions se traduit, à son tour, par l'hésitation de la part des autres chercheurs qui ont voulu émuler Kitov – non tant sa méthode, qui est plutôt implicite, voire intuitive, et, de ce fait, ne peut pas être reprise, ni validée, mais plutôt

son « style » (si nous pouvons nous permettre d'attribuer cette étiquette à ce qui aurait dû être une approche analytique) – notamment dans la façon dont ceux-ci font référence aux différents monuments thraces sous tumulus.

Cette hésitation est surtout présente dans les publications de l'archéologue Dimitrova, qui a fait partie de l'équipe de fouilleurs de Kitov jusqu'au décès de ce dernier en 2008. En effet, dans une même publication, Dimitrova qualifie tout d'abord le monument en briques cuites et à pièce circulaire de *Račeva Mogila* de « tombe », puis attribue au monument en briques cuites et à pièce circulaire de *Kesteleva Mogila* le statut de « temple-tombe » (Dimitrova, 2007, p. 257). Cependant, il est difficile de voir en quoi les deux monuments diffèrent l'une de l'autre : ils présentent des plans, des structures et, possiblement, des élévations quasi-identiques et des étapes d'utilisation distinctes ont été proposées pour les deux constructions sur la base de ce que les archéologues ont perçu comme des réaménagements (Kitov, 2003c, p. 41-43; Dimitrova, 2007, p. 259-260, 261). La seule différence entre les deux constructions est la découverte des restes d'un équidé dans le passage de *Kesteleva Mogila*, mais l'identification des fonctions des monuments en question ne semble pas avoir été basée sur cette trouvaille. Alors que la présence de restes d'équidés dans les espaces délimités par les murs des différentes composantes des monuments a été perçue par l'archéologue Kitov comme témoignage de pratiques culturelles à la signification qui promouvrait ces derniers au niveau de « temples », cette pratique a également, et généralement, été perçue comme une partie des rites funéraires associés aux constructions sous tumulus (Čapřurov, 1984). Il paraît, enfin, que la variation dans le vocabulaire employé par certains chercheurs dans la désignation des monuments relève plutôt d'une incohérence de la part de ces spécialistes dans leur identification des fonctions des monuments, voire dans leur interprétation des données, qui semble implicitement motivée par leur souhait de démontrer que les monuments thraces sous tumulus ne sont pas de *simples* tombeaux, aussi monumentaux que ces tombeaux puissent être.

Une situation similaire peut être observée dans les publications concernant le monument à fausse coupole *Miškova Niva* qui a tout d'abord été désigné par « tombe » (Delev, 1982), pour être qualifié plus tard de « bâtiment » faisant partie d'un « complexe cultuel » (Ruseva, 1987), puis, de nouveau, de « tombe » (Nehrizov, 1988). Le contexte architectural du monument *Miškova Niva* semble, en effet, relativement plus complexe, notamment en raison de la présence de krépis

concentriques et d'autres types d'aménagements, dont une « plateforme » en blocs de pierre avec autel, des « cuves » de pierre, ainsi que d'une pièce latérale qui aurait été attachée au monument à fausse coupole. Cependant, des explications plus rationnelles peuvent être données à tous ces éléments, sans viser à enlever le statut de complexe cultuel à l'ensemble. En effet, les plateformes de pierre ne sont pas un élément rare dans le contexte des tumuli funéraires thraces. Dans les tumuli qui ne contiennent pas de monuments, il n'est pas rare de trouver les restes de défunts déposés sur ce type de plateformes. Une telle fonction est d'autant plus envisageable pour la plateforme de *Miškova Niva* que l'existence de l'autel qu'elle aurait compris est supposée. Quant aux cuves, elles présentent une certaine similitude avec les sarcophages monolithiques ou rupestres micrasiatiques (voir Henry, 2009, p. 33 et suiv.) datés plus ou moins de la même époque, outre le manque de couvercles qui pourrait être expliqué par le pillage du site *Miškova Niva*, tant du contenu du monument à fausse coupole que des structures en pierre à des fins de recyclage des matériaux. En effet, les « cuves » monolithiques de *Miškova Niva* ont fort probablement été obtenues de la même façon que certains sarcophages monolithiques sur podium cariens : par la taille et l'évidage sur place de larges pierres. Le fait que les « cuves » ont été laissées dans les limites du site pourrait, quant à lui, être expliqué par une fonction secondaire, probablement en tant qu'abreuvoirs (la région étant propice pour l'élevage). Mais, nonobstant les différentes tentatives d'expliquer ce « complexe » par des hypothèses plus ou moins vraisemblables, il est avant tout important de noter que seule la possibilité que le monument à fausse coupole ait fonctionné en tant que hērōn a été envisagée, malgré le fait que d'autres types de pratiques liées aux monuments funéraires – tels les rites de commémoration (impliquant le sacrifice et la consommation d'animaux), le culte des ancêtres (ou de la tombe), etc. – auraient pu faire usage des éléments mentionnés – de la plateforme, des cuves et de la pièce latérale.

L'identification des fonctions des monuments thraces sous tumulus, voire la désignation de ces constructions, est compliquée davantage par la suggestion de la part de l'archéologue Kitov que ceux-ci fonctionnaient en tant que « complexes » (sous-entendu « cultuels »), et ce non seulement lorsqu'ils étaient remblayés sous un même tumulus (*Zhaba Mogila* en est un rare exemple) ou lorsque des tombes à ciste étaient découvertes à proximité (entre autres, *Četinyova Mogila*). Notant une certaine variation dans les formes architecturales des monuments *Golyama Arsenalka*, *Griffons* et *Helvetsia*, mais aussi des similarités entre leurs plans et certains de leurs

éléments architecturaux, ainsi que leur proximité relative, Kitov (2003b, p. 21) propose que ceux-ci doivent « avoir existé et avoir été utilisés en tant que complexe ». Ajoutée à la supposition que les monuments thraces étaient des temples dans lesquels des rites funéraires étaient effectués avant la déposition des défunts ailleurs, dans des « tombes ordinaires », ainsi qu'à la suggestion que d'autres « temples » seraient devenus des tombes, mais auraient gardé un statut de « temple » en raison de leur rôle de « mausolées », dans lesquels prenaient place des « pratiques cultuelles », l'hypothèse que ces *temples-tombes-mausolées-hérôons* pouvaient, de plus, former des complexes (probablement, de constructions aux fonctions différentes ?), nonobstant la distance qui les séparait, basée simplement sur leur ressemblance, complexifie les hypothèses, déjà très intuitives et implicites émises sur la nature « cultuelle » des monuments, au-delà de ce qui peut être récupéré analytiquement, de façon méthodologique, sur la base d'argumentations qui pourraient être validées.

En effet, les différentes façons dont peuvent être interprétées les données empiriques remettent en question la validité des hypothèses qui semblent permettre la désignation des monuments thraces par « temples » ou de « hérôons ». Une telle interprétation divergente de celles de l'archéologue Kitov souligne ce fait. Rabadjiev (2011b, p. 27) a suggéré que les pratiques liées aux contextes des monuments, dont les traces ont été observées par les archéologues, peuvent être mieux interprétées en tant que « rites de passage », notamment en raison du fait que ces pratiques semblent avoir été limitées dans le temps, plutôt que récurrentes pendant de longues périodes, comme l'indiquerait la fermeture définitive des monuments par les murets bloquant leurs entrées ou leurs passages. Cette interprétation de la « fermeture » des monuments et, par conséquent, la cessation des rites effectués en lien avec ceux-ci ou, plus précisément, avec le(s) défunt(s) qui y a été déposé semble être contredite par les traces de pratiques continues et récurrentes découvertes dans le remblai des tumuli en général, tout comme dans ceux couvrant les monuments en question. Cependant, ce fait n'a pas échappé à Rabadjiev, qui suggère d'interpréter ces vestiges en tant que ceux de pratiques cultuelles liées au mort divinisé ou à la communication entre les mortels et l'*anthropodaemon* (Rabadjiev cite le sort de Rhésos dans la tragédie éponyme d'Euripide), et cite en appui à cette explication des données la présence de constructions auxiliaires au sommet de certains tumuli comprenant des monuments (Rabadjiev, 2011b, p. 27).

Alors que ces interprétations nous offrent un point de vue un peu plus nuancé et argumenté que celui de l'archéologue Kitov, elles n'éliminent pas la possibilité tout aussi valable d'expliquer ces mêmes traces de pratiques récurrentes – fosses contenant du charbon, des cendres et des ossements animaux – par la proposition qu'il s'agit des vestiges de repas commémoratifs, des rituels ayant trait au culte des ancêtres (qui n'auraient pas nécessairement été divinisés) ou au culte du héros. En effet, Rabadjiev écarte cette dernière possibilité en ce qui a trait aux pratiques qui auraient eu lieu dans les monuments, en raison de l'éventuelle fermeture de ceux-ci, mais note lui-même que les vestiges que nous venons de mentionner sont ceux de rites récurrents, pratiqués pendant un laps de temps relativement plus long. C'est ce fait qui l'amène à proposer que ces vestiges indiquent la pratique de cultes. Cependant, il n'explique pas pourquoi le culte du héros, et, par conséquent, la perception des monuments en tant que « mausolées » (ou lieux centraux de ce type de culte) doit être écartée des solutions possibles à cette interprétation des données. En effet, il suffirait de redéfinir le concept du « mausolée » en tant que lieu (tombe) autour duquel peuvent prendre place des rites ayant trait au culte du héros afin que les explications de Rabadjiev concordent avec celles de Kitov, qu'il rejette.

Cet examen des qualifications des monuments thraces sous tumulus de lieux de culte, caractérisées par l'emploi de termes comme « temple », « mausolée » et « hérôn », démontre la tendance de la part des chercheurs qui emploient ces désignations (notamment de l'archéologue Kitov – promoteur archaïque de l'aspect « cultuel » des monuments en question) à fusionner des concepts et des définitions différentes, voire divergentes. Alors que les vestiges – céramique, fosses, charbon, cendres, ossements – de pratiques possiblement récurrentes à l'endroit des monuments sont indéniables, le mélange de toutes les explications possible qu'on peut leur accorder en un terme, celui de « culte », est inadmissible. Ce mélange porte, justement, les chercheurs à fusionner ensemble des pratiques qui peuvent laisser des traces similaires, mais dont la nature pourrait être très différente et, par conséquent, à désigner les monuments thraces sous tumulus par des termes composites qui témoignent de la confusion quant à l'attribution à ces derniers d'une (ou des) fonction(s) plus précises. Ainsi, on a tendance à ignorer la valeur analytique indépendante de concepts tels « culte des morts », « culte de la tombe », « culte du héros », « commémoration », etc., au profit d'un concept improvisé, indéfini, représenté par l'amalgame de toutes ces notions et dont l'étiquette composite – « tombe-mausolée-temple-

hérôon » – relate le refus d’admettre la diversité des pratiques qui peut être observée dans les vestiges ou la variété d’explications qu’il est possible de leur accorder.

## **11. FONCTIONS DES MONUMENTS – LES CRITÈRES ARCHITECTURAUX**

### **11.1 INTRODUCTION**

Les chercheurs-thracologues s’entendent sur peu de points concernant les monuments thraces sous tumulus. Deux de ces points qui font implicitement l’unanimité sont la datation de ces derniers – entre la fin du V<sup>e</sup> et le début du III<sup>e</sup> s. av. n. è. – ainsi que le fait qu’ils reflètent une certaine richesse et sinon une puissance, du moins un pouvoir, une autorité suprême. L’unanimité quant à ces deux éléments est reflétée dans un seul fait historique qui aurait eu des conséquences pour toute la période en question, à savoir l’établissement et l’expansion du royaume odryse en Thrace centrale. En effet, les monuments ont été désignés comme étant effectués à la commande d’une aristocratie thrace et leur apparition simultanée dans différentes régions du territoire serait due à l’unification de ce dernier sous le contrôle de cette aristocratie dans les frontières de ce qui a été identifié comme un état thrace (récemment, il a même été question d’« empire thrace », voir Porozhanov, 2012). D’un côté, l’unification (par la conquête) d’une grande partie du territoire thrace – de la Thrace orientale au delta danubien, incluant toute la plaine de Thrace du nord – sous l’égide odryse expliquerait l’accumulation de richesses et d’autorité nécessaires pour la construction des monuments, alors que de l’autre, cette même unification de différentes « tribus » ou « ethnies » thraces a été identifiée comme la source de la variété que les chercheurs perçoivent dans l’architecture de ces derniers.

Ainsi, des concepts comme « aristocratie », « royauté », « État » et « ethnie » ont été étroitement associés aux monuments thraces sous tumulus dans le but d’expliquer leur apparition et la variété dans leurs formes. Cependant, ces concepts n’ont jamais été explicitement définis

dans les publications portant sur les monuments, ni dans celles portant sur les peuples thraces en général, ce qui rend leur emploi et leur interprétation précaires ; d'autant plus que l'apparition de l'« aristocratie » et de l'« État » thraces, ainsi que l'époque durant laquelle ces monuments auraient été construits et employés, coïncide avec deux événements historiques importants pour la région : l'arrivée des Perses en lien avec les campagnes militaires en Scythie (Darius I) et en Grèce (Xerxès I) et, plus tard, l'établissement d'un royaume macédonien sur une grande partie du territoire thrace. Ces événements couvrent chronologiquement toute la période de l'existence du royaume odryse, lié directement avec l'apogée de l'« État » thrace, soit du début du V<sup>e</sup> à la fin du III<sup>e</sup> s. av. n. è. Durant cette période, l'influence, sinon la présence, de forces étrangères, celle de l'empire perse et celle des royaumes macédoniens, se fait ressentir non seulement dans l'histoire politique de la région (qui n'est pas l'objet de la présente étude), mais aussi, et inévitablement, dans sa culture matérielle. En effet, les objets de style « achéménide » - notamment des phiales et des rhytons en métaux précieux - apparaissent en territoire thrace relativement tôt, dès la fin du VI<sup>e</sup> s. av. n. è. (notamment, dans la nécropole tumulaire de Duvanlii), à côté de la fine céramique grecque à figures rouges, alors que l'influence macédonienne est clairement visible dans la panoplie militaire également découverte dans les sépultures thrace, ainsi que dans les objets de parure de style typiquement « hellénistique » et dans les couronnes « funéraires » dorées ou en feuilles d'or découvertes en Thrace tant dans des tombes à ciste que dans les monuments maçonnés. En combinaison avec les influences ou, du moins, avec la culture matérielle d'origine grecque provenant notamment des colonies du littoral nord de l'Égée et du littoral ouest de la Mer Noire, ainsi qu'avec l'influx dans la région non seulement d'objets, mais aussi de peuples étrangers, notamment celtiques, les objets perses et macédoniens présentent une image relativement très multiculturelle de la Thrace des cinq derniers siècles du premier millénaire avant notre ère (tableau culturel qui demeure actuel dans cette région même de nos jours).

Sur le fond de la toile culturelle de la Thrace hellénistique, riche en mélanges de styles (fait typique de l'époque pour toute la région est-méditerranéenne et ouest-asiatique, mais sensiblement accentué dans l'architecture thrace sous tumulus) il est difficile d'établir les origines et la direction des influences qui ont été observées par les spécialistes dans l'architecture des monuments thraces sous tumulus, nonobstant le niveau de détails atteint dans la restitution de l'histoire politique du territoire dans les limites duquel ces derniers ont été érigés. En effet, nous

avons vu que les opinions divergent quant au sens dans lequel se seraient propagées certaines influences « stylistiques » en ce qui a trait à l'architecture de ces monuments, notamment avec la proposition d'une origine créto-anatolienne (Ginouvés et Guimier-Sorbets, 1994), micrasiatique (Theodossiev, 2007) ou thrace (Fedak, 1990, p. 171) de la voûte à caissons superposés ou du développement asiatique (Vũleva, 1994), macédonien ou thrace (Kitov, 2003c) de la voûte en berceau (et, comme conséquence jugée par certains chercheurs d'inévitable, la voûte à claveaux), pour ne rappeler que deux des nombreux éléments architecturaux pour lesquels de multiples origines ou de différentes chaînes évolutives ont été proposés. L'objectif que s'est proposée la grande majorité des archéologues-thracologues de trouver les origines des différents éléments qu'ils ont observés dans l'architecture des monuments thraces (Filov, 1937 ; Mikov, 1955 ; Kitov, 1977 *et passim* ; Vũleva, 1994 ; Kouzmanov, 1998 ; Ruseva, 2002 ; Stoyanova, 2005 ; Theodossiev, 2007) serait difficile, voire impossible, à atteindre si l'on se borne à expliquer l'apparition d'éléments étrangers dans l'architecture thrace par des tendances de mode ou de goût. Même les explications de caractère « politique » (ou « historique ») se sont limitées à noter la présence d'une force – perse, grecque ou macédonienne – sur un territoire donné durant une époque quelconque, sans expliciter exhaustivement les mécanismes qui auraient causé l'adoption d'influences étrangères dans l'architecture des monuments.

En effet, si nous admettons que ces monuments représentent un reflet des traditions et des croyances locales (thraces), tant de l'au-delà que du monde des vivants, les approches qui cherchent à démontrer que leur architecture relate les influences politiques présentes en territoire thrace entre l'époque classique (grecque) et la fin de l'époque hellénistique sont insuffisantes, car elles omettent non seulement d'expliquer, mais aussi de tenir compte, de l'interaction entre cette architecture et les croyances des peuples qui en faisaient usage. D'un autre côté, les explications des monuments – de leur forme et de leur structure – qui ont été basées uniquement sur le point de vue « religieux » sont également insuffisantes pour la simple raison que dans l'absence de toute source, ou témoignage, primaire, nos connaissances des croyances religieuses des peuples dits « thraces » demeurent à l'état de l'extrapolation et de l'analogie. Par exemple, les croyances thraces de la forme et de la signification de l'univers qui leur était connu ont été induites partiellement à partir de la forme du plan et de l'élévation de certains monuments ainsi que de celles des tumuli et des krépis (Ruseva, 1995). Cependant, ces extrapolations n'ont pas tenu

compte du fait que le plan d'un même monument pouvait changer avec le temps et sont, de plus, basées sur des présomptions portant sur les croyances des peuples thraces anciens, notamment sur la signification qu'avait pour eux la forme du cercle et de la coupole (présomptions qui ne tiennent pas compte, à leur tour, d'un grand nombre de monuments de plan et d'élévation rectangulaires dont les contextes archéologiques sont identiques à ces derniers). Les exemples d'approches unilatérales (en termes de méthodologie, voire de conception) des monuments thraces abondent ; pour les besoins de notre argument, il suffirait de donner seulement un autre exemple qui ne provient pas directement du domaine de la thracologie, mais qui supporte l'exemple précédent. Il s'agit du fait que dans l'architecture des tombes macédoniennes, la couverture en voûte à claveaux avait un rôle purement fonctionnel ; elle était cachée non seulement par la façade de ces monuments (Tomlinson, 1977, p. 476), mais aussi en leur intérieur, au moyen d'installations en matériaux périssables, notamment de baldaquins (voir Guimier-Sorbets, 2001). Alors que cet exemple ne peut pas être transposé directement à l'étude des monuments thraces, il serait néanmoins légitime de se demander, sur la base d'études similaires, si la restitution des fonctions de ces derniers devrait être faite à partir de l'aspect de leur structure telle que découverte par les archéologues. En d'autres termes, nous croyons que la perception des monuments thraces sous tumulus comme des plans et des élévations ou comme des éléments architecturaux de différentes formes et styles, ainsi que les classifications des tumuli sur la base de critères relevant de leur aspect actuel, trahit une approche naïve qui paraît, de plus, anachronique sur le fond des études qui ont su faire abstraction de ce qui se présente devant les yeux de l'archéologue et ont cherché à restituer les formes et les pratiques non pas sur la base de présomptions ou d'analogies, mais sur celle de la dialectique entre données empiriques et théorie archéologique, sociologique et, plus généralement, anthropologique.

Dans ces circonstances – d'explications souvent unilatérales sur le fond d'une culture matérielle riche de ce qui a été défini comme des influences étrangères et des adaptations locales –, une approche différente des monuments thraces sous tumulus serait probablement préférable, un méthode d'analyse qui chercherait non seulement de différencier entre éléments vernaculaires et éléments étrangers dans l'architecture de ces constructions, mais dont l'objectif serait également d'expliquer la présence des premiers et des seconds dans cette dernière, et ce, du point de vue à la fois historico-politique contemporain des monuments, ainsi que du point de vue des

pratiques des peuples thraces à l'endroit de ceux-ci. La première question qui se pose lors de l'adoption de cette approche est : comment différencier entre éléments, locaux ou étrangers, dont la présence serait mieux expliquée d'un point de vue historico-politique et ceux dont la présence pourrait être due aux besoins d'une pratique ? Cette question en implique une autre, similaire, mais plus primordiale : comment établir si un élément donné est présent dans l'architecture d'un monument (ou dans son contexte) pour des raisons historico-politiques, en raison des exigences d'une pratique traditionnelle ou pour des raisons purement techniques ?

Des critères, consistant surtout en éléments architecturaux particuliers – façades et entrées monumentales, meubles de pierre, etc. – ont été proposés en tant qu'indices menant à certaines interprétations des fonctions des monuments thraces, notamment à celles qui voudraient que ces derniers aient été utilisés en tant que « temples », « temples-tombes » ou « hérônes ». Les arguments contre ces interprétations n'ont pas nécessairement tenu compte de ces mêmes critères, ce qui les rend plus ou moins utiles pour la validation des restitutions des fonctions des monuments en question et impose le réexamen de ces restitutions d'après les critères qui ont servi à leur élaboration. Nous avons procédé à cette réévaluation des éléments implicitement ou explicitement employés dans la qualification des monuments thraces dans les chapitres précédents de la présente étude et avons établi que ces éléments, ou critères, peuvent être, et ont été, interprétés de différentes façons, les unes plus plausibles que les autres. Dans cette partie, nous proposerons notre propre interprétation des éléments en question, non plus en les examinant séparément, mais en analysant le tableau d'ensemble qu'ils dessinent du contexte des monuments thraces en général. Notre interprétation de cet ensemble d'éléments nous amènera, enfin, à développer une thèse différente, une nouvelle explication de ces constructions sous tumulus ou, plus précisément, de leur fonction, qui aura pour résultat l'unification des points de vue différents portant sur ce dernier sujet.

## **11.2 COMPARAISONS GÉNÉRALES**

### 11.2.1 Monuments thraces et architecture de l'Âge du Bronze

Les premières comparaisons documentées des monuments thraces aux *tholoi* mycéniennes apparaissent dans la synthèse des premiers et des tumuli thraces publiée par les frères Škorpil à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (voir Škorpil et Škorpil, 1999 [1898]). Dans cette œuvre, les comparaisons entre les deux types de monuments demeurent indirectes, consistant en la description de différentes formes architecturales et techniques, notamment celle de l'encorbellement.

Les analogies directes entre *tholoi* mycéniennes et monuments thraces à fausse coupole nous parviennent des publications du début du XX<sup>e</sup> siècle, notamment de celles de l'archéologue Filov (voir Filov, 1937), dans lesquelles il compare tout d'abord la morphologie des fausses coupoles des monuments découverts près du village de Mezek (*Mal-Tépé* et *Kurt-Kalé*) à celles des *tholoi* mycéniennes, puis ajoute aux traits communs les corridors couverts « de façon primitive », par encorbellement, typique de l'architecture mycénienne, ainsi que les krépis – murs de soutènement circulaires – et le fait que les tombes mycéniennes étaient parfois couvertes de monticules, tout comme les monuments thraces. Ces éléments permettent à Filov de conclure que ces derniers et les *tholoi* mycéniennes appartiennent à un même type de constructions. Il note, cependant, que « la forme circulaire des tombes n'est pas typique au cercle culturel créto-mycénien », mais apparaît dès la préhistoire dans des régions situées relativement loin de ce « cercle culturel », et il cite l'Andalousie et le nord-est de l'Allemagne comme exemples de régions présentant également ce type de structure dès le début du deuxième millénaire avant notre ère (Filov, 1937, p. 91-92). L'archéologue bulgare exprime également l'avis anecdotique que si le monument à fausse coupole *Mal-Tépé* avait été découvert en Grèce, il aurait été pris pour une *tholos* mycénienne (Filov, 1937, p. 92, 97), ce qui dévoile le degré auquel les deux types de monuments étaient identiques à ces yeux. Filov (1937, p. 102) réfute, sur la base des similarités qu'il perçoit entre tombes mycéniennes à fausse coupole et monuments thraces, la comparaison et l'association de ces derniers avec les monuments à fausse coupole de la région de Kertch. Cependant, il n'est pas insensible au décalage chronologique qui sépare les constructions thraces sous tumulus des *tholoi* mycéniennes, mais propose de le surmonter en indiquant qu'un « certain nombre de monuments de l'Âge du Bronze découverts récemment [en Bulgarie] prouvent (...) que la culture créto-mycénienne s'est affirmée plus longtemps dans ces terres » (Filov, 1937, p. 104), sans préciser pour autant de quels monuments il s'agit.

Un élément important de l'architecture des *tholoi* mycéniennes a échappé aux comparaisons faites par Filov entre ces dernières et les monuments thraces pour la simple raison que cet élément ne lui était pas connu comme faisant partie de l'architecture des derniers, car il a été découvert sur les façades de certains d'entre eux seulement 40 ans après les études qu'il a publiées (voir Kitov, 1977). En effet, les façades de quelques monuments mycéniens présentent des éléments décoratifs similaires à ceux qui ont été confectionnés sur les façades de quelques-uns des monuments thraces, notamment ceux découverts dans la Vallée de Kazanlük et dans la région de Starosel. Il s'agit des décors moulurés et des pilastres, dont un écho (indirect) peut, en effet, être retrouvé sur les monuments mycéniens, notamment celui de Panagia, dont le *stomion* est orné de deux pilastres sur bases en saillie, auxquels est superposée une corniche, et ceux de Clytemnestre et du Trésor d'Atrée, décorés de demi-colonnes et comportant également des corniches (voir Pelon, 1976, p. 321 et suiv.)<sup>184</sup>. Toutefois, l'écart chronologique considérable entre *tholoi* mycéniennes et monuments thraces, déjà noté par Filov, ainsi que les différences dans les styles des éléments architecturaux représentés, ne permettent aucun lien direct entre ces deux types de constructions, encore moins en ce qui a trait à leurs façades monumentales ; contrairement à la reproduction des formes générales de la *tholos* mycénienne dans les monuments plus tardifs érigés en Thessalie (voir Georganas, 2000), les façades monumentales à piliers ou colonnes et frontons n'ont pas été reprises en Grèce entre la fin de l'Âge du Bronze et l'époque classique (en excluant quelques indices de l'emploi du porche à colonnes durant l'époque archaïque), alors qu'il n'apparaissent en Thrace qu'à l'époque hellénistique. Néanmoins, il est important de noter que ces éléments architecturaux sont présents, sous une forme « archaïque », sur les façades des monuments mycéniens à une époque durant laquelle le temple grec typique (ou classique) n'existait pas encore. Ce fait interdit toute comparaison directe entre

---

<sup>184</sup> Filov (1937, p. 97) mentionnait ces mêmes monuments en tant qu'exemples de structures et d'appareillage identiques à ceux des monuments *Mal-Tépé* et *Kurt-Kalé*. Cependant, ces deux monuments thraces ne comportaient pas de façades décorées en relief, ce qui a empêché l'archéologue bulgare de pousser la comparaison encore plus loin. Nous pouvons seulement imaginer la conclusion à laquelle il serait arrivé s'il avait pu ajouter à tous les autres éléments de comparaison entre *tholoi* mycéniennes et *tholoi* thraces – monticules, krépis, structure, appareil, forme architecturale – celui des décors en pilastres ou en colonnes semi-engagées.

façades monumentales mycénienes et façades monumentales « thraces » si l'on accepte comme modèle pour ces dernières l'architecture du temple grec. Cependant, les similarités qu'il est possible d'observer entre les *tholoi* mycénienes et les constructions thraces sous tumulus ne se limitent pas aux plans, aux élévations et aux façades monumentales des monuments à fausse coupole. Dans une tentative d'effacer l'écart chronologique entre ces deux types de constructions, il pourrait être attrayant de proposer que, puisqu'elles n'auraient pas pu être inspirées par l'architecture des temples grecs, les façades mycénienes à piliers ou colonnes semi-engagées et à « fronton » ou corniche reproduisaient plutôt l'architecture ou, plus précisément, la façade, du mégaron qui leur était contemporain.

Cependant, ces « monuments de l'Âge du Bronze » reflétant la culture et la tradition « créto-mycénienes » en Thrace auxquels faisait implicitement référence Filov ne sont pas les types de bâtiments auxquels ce dernier fait référence dans sa publication. Comme de tels représentants ont été plutôt proposées les « tombes » rupestres et, possiblement, les dolmens – tombes de taille relativement réduite, dont les chambres sont érigées en dalles massives rectangulaires avec des ouvertures taillées directement dans la pierre –, types de monuments identifiés plus tard par l'archéologue Mikov (1955) comme étant à l'origine du développement des monuments thraces maçonnés en raison du plan – à corridor et chambres – qu'ils partagent. En effet, en critiquant les parallèles faits par Filov entre *tholoi* mycénienes et monuments thraces à fausse coupole, notamment en soulignant le décalage chronologique entre les deux types de constructions, Mikov propose dans sa publication portant sur les origines des « tombes à coupole » thraces que celles-ci représentent un chaînon perfectionné dans la chaîne évolutive des monuments funéraires thraces qui débiterait par les dolmens et passerait par les « tombes » rupestres. Mikov suggérerait que la forme de ces dernières, qui se rapproche de celle du dôme, aurait inspiré les fausses coupoles des monuments plus tardifs, alors que l'origine des couvertures en voûte arc-boutée ou en berceau serait dans les couvertures mégalithiques des dolmens qui seraient graduellement passées de la couverture plane – une dalle massive posée horizontalement sur des dalles positionnées verticalement – vers la couverture en pente.

Un problème similaire à celui qui interdit l'hypothèse de Filov se pose face à celle de Mikov : la chronologie relative des différents types de monuments qu'il place sur sa chaîne évolutive. Alors que les dolmens ont été datés avec plus ou moins d'assurance entre le XI<sup>e</sup> et le

VI<sup>e</sup> s. av. n. è. (voir Kouzmanov, 1998, p. 52 et références), la chronologie des « tombes » rupestres ne peut être établie, car presque aucun vestige ne peut être directement associé à ce type ou lorsque des artefacts y sont trouvés, ils couvrent un intervalle chronologique trop longue pour permettre une datation précise. La seule datation relative que Mikov a pu proposer dans leurs cas, et qui placerait leur évolution sur la ligne du temps en parallèle à celle des dolmens, a été obtenue par l'association des « tombes » rupestres à d'autres vestiges ou monuments découverts à proximité relative de celles-ci. Ces faits remettent en cause l'identification des monuments rupestres en tant que « tombes » et, par conséquent, leur association aux dolmens et aux monuments thraces sous tumulus. C'est probablement une réflexion similaire qui a poussé plus tard l'archéologue Kitov à exclure les dolmens et les « tombes » rupestres de sa restitution de l'évolution de la voûte en berceau en thrace (*infra*).

Ce même problème de chronologie relative se dresse également devant la recherche de parallèles entre *tholoi* étrusques et monuments à fausse coupole thraces. Ces deux types de constructions présentent plusieurs similitudes, notamment leurs plans, leurs couvertures, leurs passages en moellons, leurs tumuli et, à l'occasion, leur appareil. Dans certains cas isolés, ils partagent même des solutions architecturales particulières, comme dans celui de la *tholos* « La Montagnola » (VII<sup>e</sup> s. av. n. è., voir Chiostrri et Mannini, 1969, p. 53 et suiv.; voir aussi Riva, 2010, p. 111-112) qui rappelle – par le pilier érigé au centre de sa pièce circulaire, soutenant la couverture en fausse coupole en moellons – l'architecture de la pièce circulaire du monument Šoušmanets avec sa colonne centrale. Encore d'autres parallèles particuliers entre tombes étrusques et monuments thraces ont été notés par les chercheurs. Par exemple, Kouzmanov (1998, p. 61-62) voit dans le monument rupestre de Peschiera (VI<sup>e</sup> s. av. n. è.) des similitudes au niveau tant du plan et de l'élévation – le premier était « posé » sur un « stéréobate » avec plusieurs marches, son entrée comportait un cadre profilé et était aménagée sur le côté long du monument et, de plus, le plafond du dernier imitait des poutres –, que dans les « détails particuliers », avec le monument « monolithique » d'Ostruša (IV<sup>e</sup> s. av. n. è.). Kouzmanov propose (1998, p. 62) que ces similitudes entre les deux monuments, ainsi que leurs datations, indiquent que la tombe étrusque aurait servi de « modèle direct » pour le monument thrace; cette hypothèse expliquerait, d'après lui, l'adoption d'une méthode si laborieuse – l'évidage et le déplacement d'une large roche pesant plusieurs tonnes – dans une région (la Vallée de Kazanlŭk) qui, par son terrain plat, dépourvu de

larges rochers, ne prédispose pas à ce type de structures. L'hypothèse de Kouzmanov est intéressante, mais l'auteur bulgare semble oublier complètement la grande tradition micrasiatique des rochers « isolés » taillés en monuments funéraires sur podia avant et durant l'époque hellénistique; d'un point de vue chronologique, mais aussi spatial, ces monuments se rapprochent beaucoup plus de celui d'Ostruša. De plus, la tombe rupestre étrusque citée en exemple par Kouzmanov, tout comme la majorité des monuments maçonnés ou taillés dans la roche par cette même culture, présentent un détail récurrent extrêmement rare dans l'architecture thrace sous tumulus : les pièces et niches latérales. Alors que la *tholos* « La Montagnola », la tombe rupestre de Peschiera, ainsi que la majorité des monuments étrusques comportent, en effet, des pièces positionnées de l'un, de l'autre ou, symétriquement, des deux côtés de leur axe longitudinal, à notre connaissance, une seule construction thrace sous tumulus comporte une telle pièce – le monument à fausse coupole de *Propūda* érigé en Bulgarie du sud-est, près de la ville de Malko Tŭrnovo. Nonobstant ces similitudes et ces différences entre tombes étrusques et monuments thraces sous tumulus, tout comme dans le cas des *tholoi* mycéniennes, leurs chronologies respectives, ainsi que la distance géographique qui les sépare, rendent les comparaisons entre ces types de monuments plutôt accessoires.<sup>185</sup>

Des éléments étrusques, ou plus précisément « étrusco-doriques », ont été identifiés également dans les détails architecturaux et décoratifs du monument aux voûtes à claveaux de Sveštari (*Ginina Mogila*), notamment dans le « style » des entrées et dans une colonne semi-engagée du mur nord-ouest de la pièce aux cariatides, mais aussi dans les « tuniques végétales » ou à volutes de ces dernières, qui ont été décrites comme le résultat d'influences « stylistiques typiques simultanément des cultures étrusque, minoenne, phénico-phrygienne et scythe » (Teofilov, 1988, p.150).

Des similitudes entre les cultures étrusque et thrace n'ont pas été notées uniquement dans l'architecture des monuments érigés dans les régions dans lesquelles se sont développées celles-

---

<sup>185</sup> La même remarque s'applique quant à la comparaison possible entre tombes étrusques mégalithiques et dolmens thraces, car ce type de monuments était construit durant l'Âge du Bronze et l'Âge du Fer partout en Europe et les dolmens européens présentent tous des similitudes d'une région à l'autre (contre Kouzmanov, 1998).

ci. Gergova (1996, p. 76 et suiv.) a souligné le fait que le démembrement du corps du défunt que certains chercheurs-thracologues croient percevoir dans les pratiques funéraires (voire « religieuses ») thraces et qui exprimeraient une tradition typiquement orphique, ne seraient pas typiques de cette dernière. D'après l'archéologue bulgare, de telles pratiques seraient décrites dans les traditions écrites et orales étrusques et scandinaves, ainsi que dans la Bible. Ce rituel aurait été lié à l'immortalisation et à la divinisation de prêtres, de rois et de héros, dont certains seraient associés au culte d'Apollon ou « au système religieux scandinave ». Gergova compare également la pratique « typique aux étrusques » de « laisser les dépouilles de leurs défunts se décomposer et de réunir par la suite les ossements » à la découverte des ossements éparpillés d'un jeune individu, dont certains comportaient les traces des dents de rongeurs, dans le contexte du monument à voûte à claveaux du tumulus № 13 de Sboryanovo.

L'attention qu'ont accordée aux constructions strictement funéraires les chercheurs qui examinaient les parallèles entre monuments thraces sous tumulus et *tholoi* mycéniennes ou dolmens thraces (Filov, 1937 ; Mikov, 1955) a laissé s'échapper du champ de leur intérêt d'autres types d'architecture égéenne contemporaine à ces deux derniers groupes de constructions. En effet, peu d'attention a été accordée à l'architecture palatiale mycénienne ou à l'architecture domestique ou cultuelle de l'époque grecque archaïque dans l'examen des origines de l'architecture monumentale thrace. À notre connaissance, seule Vūleva (1999) mentionne certains représentants de ce type d'architecture égéenne, mais elle accorde une attention surtout aux décors peints de cette dernière et aux parallèles qui peuvent être faits avec la décoration en zones des monuments thraces maçonnés (*infra*). D'autres comparaisons, de nature strictement architecturale, sont possibles entre ces deux types (distincts en termes spatiotemporels) d'architecture.

En effet, nous croyons que des échos de l'architecture du mégaron mycénien – son plan, son élévation et ses éléments architectoniques décoratifs – peuvent être observés dans différents monuments thraces (voir aussi Tsetskhladze, 1998, p. 73). En effet, certains de ces derniers comportent des façades monumentales composées d'antichambres ouvertes (ou façades avec des parois en extension) dont les couvertures étaient soutenues par deux colonnes symétriquement disposées de chaque côté de l'entrée principale (*Rošava Mogila*) ou par une seule colonne centrée

(*Šoušmanets, Ploskata Mogila*). D'autres monuments thraces comportent des façades décorées de pilastres semi-engagés et de corniches et/ou frontons en relief (*Četinyova Mogila, Griffons, Šoušmanets, Philipovo, Rouets*). La présence de ces colonnes, ainsi que les moulures imitant des frontons avec acrotères ont porté les chercheurs à comparer ces monuments, ne serait-ce qu'à titre descriptif, à de « petits temples grecs » (Velkov, 1925 ; voir *supra*), mais l'origine de ce type de façades, du moins en ce qui a trait aux Balkans, remonte aux mégarons qui représentaient le cœur des palais mycéniens longtemps avant l'établissement du canon du temple grec ou l'apparition des « trésors » grecs (auxquels semble se référer Velkov dans sa description du monument de Staro-novo-selo). De plus, les plans de ces mêmes constructions thraces sous tumulus, avec leurs façades monumentales, leurs porches (ou antichambres ouvertes) et leurs plans présentant des espaces intérieurs souvent séparés en deux aires asymétriques – une antichambre et une pièce « principale » plus large –, comportent des similitudes avec le plan typique du mégaron mycénien ou du temple grec archaïque (voire, à la limite, avec les « trésors » grecs du début de l'époque classique) plutôt qu'avec l'architecture du temple grec classique ou hellénistique.

Un élément additionnel complète les parallèles entre le mégaron mycénien et un aspect des monuments thraces : à l'image des premiers, certains de ces derniers semblent avoir comporté en leur sein, dans leurs pièces principales, des âtres similaires aux âtres des mégarons mycéniens ; tout comme ces derniers, les âtres découverts dans les monuments thraces (notamment dans ceux taillés dans le loess des nécropoles tumulaires de la Bulgarie du nord-est, voir Gergova, 2006a) avaient été enduits de stuc ou de plusieurs couches d'argile et étaient décorés de formes géométriques incisées ou imprimées. Les vestiges découverts sur et autour de ces âtres indiquent que ceux-ci avaient probablement servi dans le contexte de pratiques impliquant le sacrifice d'animaux et/ou des banquets.

Certains des monuments thraces pourraient également être comparés avec d'autres types d'architecture égéenne antique. En effet, l'élévation et les plans de ceux-ci (entre autres, *Helvetsia, Rošava Mogila, Vetren*) – leurs porches (ou antichambres ouvertes) et leurs couvertures en voûte dièdre dont la hauteur approche souvent celle des murs verticaux – rappellent quelque peu l'architecture domestique minoenne ou les maisons ou sanctuaires grecs archaïques dont nous connaissons l'aspect par des versions réduites fabriquées en terre cuite (modèles de Caltanisseta, Perachora et Argos, voir Vuleva, 1999, p. 73 ; Hellmann, 2002, fig. 325 à la p. 225), ou même la

cabane villanovienne qui nous est connue par le même type de vestiges – les urnes-cabanes en céramique. Vŭleva (1999) a déjà tenté de retracer l'origine du décor peint « à zones », qu'on retrouve sur les parois de certains monuments thraces (entre autres, Alexandrovo, *Helvetsia*, Kazanlŭk, Philipovo), dans ces types de constructions de l'Âge du Bronze et de l'époque archaïque ; nous croyons que le parallèle peut être étendu afin d'inclure l'architecture de ces dernières et l'aspect morphologique des premiers.

Alors que ces parallèles entre l'architecture cultuelle et domestique égéenne, datée de l'Âge du Bronze au début de l'époque classique, et les monuments thraces sous tumulus peuvent sembler éloquents en ce qui a trait aux influences que ces derniers auraient subies, le décalage chronologique entre ces représentants de l'architecture thrace et de l'architecture égéenne, ainsi que le lien historique qui existe entre les différents types de bâtiments qui composent cette dernière, font de ces similitudes des indices circonstanciels qu'il serait difficile d'argumenter davantage uniquement sur la base d'une culture « thraco-mycénienne » ou des vestiges de la culture « créto-mycénienne » qui démontreraient que cette dernière aurait perduré en Thrace longtemps dans l'Âge du Fer. Néanmoins, faire ces parallèles n'est pas un exercice futile d'analogie comparative, car il sert à démontrer que les influences qui ont, pour ainsi dire, sculpté les monuments thraces sous tumuli peuvent être diverses et multilatérales et que les comparaisons entre ces derniers et le temple grec classique ne présente qu'une voie parmi les voies d'analyse possibles. D'ailleurs, les chercheurs-thracologues semblent avoir déjà remarqué une certaine naïveté dans les comparaisons directes entre types architecturaux (par exemple, entre la façade du temple grec et les décors en relief des façades des monuments thraces), ce qui est reflété dans leur recherche de points de vue plus flexibles, tournés non seulement vers d'autres sources de comparaison possibles que l'architecture religieuse grecque, mais aussi vers d'autres régions géographiques. L'Asie Mineure est une telle région, avec les cultures de laquelle celles des thraces anciens affichent certaines affinités.

### **11.2.2 Monuments thraces et architecture micrasiatique**

De nombreux parallèles entre différents types d'architecture antique de l'Asie Mineure et les monuments thraces sous tumulus ont été proposés par les thracologues. Certaines parmi les analogies suggérées sont plus convaincantes que d'autres, mais aucun lien entre l'architecture

monumentale de ces deux régions n'a été démontré hors de tout doute, ce qui ne devrait pas être surprenant, étant donnée la grande variété des formes et des techniques architecturales qui peuvent être observées des deux côtés du Bosphore dès la V<sup>e</sup> s. av. n. è. jusqu'à la fin de l'époque hellénistique.

Le parallèle le plus frappant qui peut être fait entre ces deux types (en termes géographiques) de monuments est celui entre ce qui a généralement été appelé des « tombes-temples sur podia » micrasiatiques (voir, entre autres, Fedak, 1990, p. 4 et suiv.) et le monument d'Ostruša (Kitov, 1994 ; pour une association de ce type de monuments et de ce monument thrace en particulier avec les tombes rupestres étrusques voir *supra*). En effet, les « tombes-temples », ainsi que certains monuments qualifiés de « hérôons », érigés en Asie Mineure vers le V<sup>e</sup> s. av. n. è., sont composés de pièces de plan carré ou rectangulaire, taillées dans une large roche ou maçonnées, surélevées sur un podium à degrés. Ces éléments architecturaux décrivent parfaitement une partie du monument thrace d'Ostruša – sa pièce « monolithique » et le podium à trois degrés sur lequel elle a été posée. Cependant, la suggestion que cette partie du monument a existé isolée avant l'ajout des autres pièces (Kitov, 1994) ne peut être vérifiée. De plus, le cas du monument d'Ostruša est unique à ce jour en territoire thrace ; aucune tendance de reproduire ce modèle architectural n'a été observée dans les limites de ce dernier. Cependant, il ne s'agit pas de la seule comparaison générale – impliquant tant le plan et l'élévation des constructions, que leurs composantes architectoniques – qui peut être faite entre monuments thraces et monuments micrasiatiques.

Relativement peu d'attention a été portée aux tombes lydiennes maçonnées dans les études comparatives entre monuments thraces sous tumulus et monuments similaires des régions limitrophes à la Thrace antique. Pourtant, s'il y a un groupe de constructions qui se rapproche de celles érigées sous les tumuli thraces, c'est bien, d'après nous, celui des tombes lydiennes. Des monuments maçonnés identifiés en tant que tombes de l'élite sociale lydienne et de ses familles, ont commencé à apparaître en Lydie vers le milieu du VI<sup>e</sup> s. av. n. è. (voir Roosevelt, 2005, p. 140 et suiv.). Ces monuments étaient habituellement composés d'un corridor ou d'une antichambre ouverte et d'une (ou de plusieurs) chambre(s) et étaient couverts par des tumuli parfois gigantesques (même comparativement aux plus grands tumuli thraces) – dont certains se comparent en volume aux pyramides égyptiennes les plus larges – entourés de murs de

soutènement (ou krépis) tout aussi impressionnantes, dont on retrouve la mention chez Hérodote (Roosevelt, 2005, p. 144 et référence). La tombe couverte par le tumulus le plus large et le plus célèbre, *Kocamutaf Tépé*, mieux connu en tant que « tumulus d'Alyatte » (du nom du roi de la dynastie des Mermnades), est étonnamment simple : composée d'une antichambre ouverte et d'une pièce de plan rectangulaire et comportant une couverture plane, en larges bloc posés transversalement, elle n'est pas sans rappeler au moins le plan de certains monuments thraces. Mais d'autres tombes lydiennes présentent des parallèles plus notables avec ces derniers. Par exemple, le monument découvert en 1999 sous le tumulus *Lalé-Tépé*, situé à l'ouest de Sardes et daté du V<sup>e</sup> s. av. n. è., comportait un corridor (étonnamment désigné par le terme grec *dromos* par les auteurs) relativement long, une entrée et une chambre funéraire (Stinson, 2008 ; Roosevelt, 2008). Une porte de pierre à deux battants, décorée de motifs végétaux, d'imitations de têtes de clous et de rosettes comprises dans des cercles (Stinson, 2008, fig. 18), jadis installée dans l'entrée de la chambre funéraire a été trouvée sur son sol, entre les lits de pierre. Ces derniers ont été adossés aux trois des quatre murs de la pièce, disposés en « Π », et le lit en face de l'entrée était surélevé par rapport aux deux autres qui étaient aménagés à gauche et à droite de cette dernière (pour une étude détaillée de ces lits voir Baughan, 2008). Alors que des lits de pierre disposés de cette façon ont également été trouvés dans les monuments thraces (*supra*), ceux aménagés dans le monument *Lalé-Tépé* présentent des particularités typiques des lits de pierre lydiens : celui installé en face de l'entrée de la chambre est double, c'est-à-dire qu'il est composé de deux « couchettes » placées l'une à côté de l'autre, alors que les deux autres sont à deux étages, portant le nombre total de « couchettes » dans cette pièce à six. Ce fait, ajouté à la façon complexe dont les lits latéraux sont « intégrés » au lit adossé au mur du fond (les pieds sculptés du premier sont posés sur les derniers), ainsi que le grand nombre d'ossements humains habituellement découverts dans ces monuments, indique qu'ils étaient planifiés et érigés en tant que tombes familiales (voir Roosevelt, 2005, p. 142).

D'autres tombes maçonnées lydiennes<sup>186</sup>, datées approximativement du début du V<sup>e</sup> s. av. n. è., rappellent la composition architecturale du monument *Lalé-Tépé* et celles des monuments thraces : la tombe de Harta, avec son antichambre ouverte (désignée de « open dromos ») et sa pièce rectangulaire, décorée de bandes polychromes de perles et de rais de cœur, peints en bleu foncé et en rouge, au mur de fond de laquelle était adossé un lit à « couchette » double, ou le monument d'Aktépé, avec sa couverture en voûte en berceau par encorbellement et son lit de pierre peint dont les pieds ont été décorés de palmettes aux contours en relief, ou la double-tombe d'İkiztépé composée de deux monuments quasi-identiques, partageant un mur latéral, chacun comportant une antichambre ouverte, une entrée centrée sur son axe longitudinal qui était bloquée par une large dalle décorée de la représentation d'une porte à deux battants et de son cadre, et une pièce rectangulaire couverte de larges dalles arc-boutées grossièrement ravalées. Dans une des pièces de cette double-tombe a été trouvé un lit de pierre avec un couvercle, alors que l'autre contenait deux lits de pierre similaires à celui du monument d'Aktépé. Le monument de Basnacu représente un intérêt particulier non seulement en raison de son ensemble architectural – composé d'un passage en moellons, d'une antichambre étroite (voire, corridor court ou *stomion*), et d'une chambre de plan rectangulaire – qui comprend les mêmes éléments architecturaux qu'on retrouve habituellement dans les monuments thraces sous tumulus, mais surtout en raison de l'agencement de sa pièce rectangulaire qui est positionnée transversalement à l'axe longitudinal du passage et de l'antichambre (ou corridor) qui mènent vers elle, ce qui n'est pas sans rappeler l'agencement de l'ensemble des composantes du monument *Sašova Mogila*; tout comme ce dernier, le monument de Basmaci a été découvert inviolé et les restes d'un squelette humain – des vertèbres et des ossements des membres inférieurs – ont été trouvés dans un sarcophage en partie enfoncé dans le sol. Tout comme les restes humains du monument thrace, les ossements de Basmaci se sont désintégrés rapidement suite à l'ouverture du sarcophage qui les contenait.

L'inspiration des tombes maçonnées lydiennes proviendrait des monuments encore plus anciens, érigés sous tumulus à partir du milieu du IX<sup>e</sup> s. av. n. è. dans le territoire voisin de la

---

<sup>186</sup> Pour une description détaillée des monuments mentionnés et des vestiges de leurs contenus voir Ögzen et al., 1996, p. 36-53

Phrygie (Roosevelt, 2005, p. 144). Cependant, des différences majeures existent entre monuments phrygiens et tombes maçonnées lydiennes. Les corridors et les entrées, typiques de ces dernières, sont, en fait, des innovations qui apparaissent avec elles dans l'architecture funéraire maçonnée micrasiatique – ce qui a été expliqué par l'assimilation de ces monuments avec la demeure privée (ou « maison du mort »), mais qui semble trouver ses origines plutôt dans les tombes rupestres lydiennes (Roosevelt, 2005, 146 et références), car les « demeures des morts » phrygiennes reprenaient l'architecture domestique, mais n'offraient aucune voie d'accès à l'intérieur du monument (Ögzen et al., 1996, p. 31). Ces différences ont poussé certains chercheurs à souligner les parallèles entre l'architecture maçonnée des tombes lydiennes et certains monuments de la côte ionienne, dont les *tholoi* de Panaztépe et de Kolpohon et les tombes à chambre rupestres taillées près de Milet et de Müsgebi – parallèles qui pointeraient vers une influence égéenne (*tholoi* et tombes à chambre mycéniennes), du moins en ce qui a trait aux monuments ioniens qui auraient influencé, à leur tour, l'architecture lydienne plus tardive ; néanmoins, les monuments lydiens ont été perçus par ces mêmes chercheurs comme « the Lydian translation of the timber tumulus chamber [phrygienne] into stone » (voir Ögzen et al., 1996, p. 31).

D'autres monuments phrygiens, les tombes rupestres, auraient inspiré cette fois les monuments taillés dans la roche en territoire paphlagonien (Vassileva, 2012). Cette inspiration serait relatée dans la similarité des rituels des deux régions qui s'exprimerait dans les cultes dédiés à la Déesse-Mère phrygienne Cybèle (voir Vassileva, 2012, p. 246 et références), dont les traces seraient visibles sur les frontons des tombes rupestres phrygiennes qui présentent souvent un « king post » (ou poinçon) de la forme d'un pilier ou d'un personnage (interprétés comme des effigies de la Déesse) flanqué d'autres figures, habituellement des lions. Vassileva (2012, p. 249) suggère qu'une dalle de forme trapézoïdale décorée d'un lion en relief et d'une bordure de rais de cœur et perles et pirouettes, découverte dans le remblai du tumulus *Zhaba Mogila* et provenant probablement du fronton du bâtiment à chambre latérale qui a été érigé dans ce monticule (à ne pas confondre avec le monuments éponyme à fausse coupole provenant du même tumulus, voir Kitov, 1979), rappelle ces frontons micrasiatiques à lions. Par conséquent, elle associe la dalle au lion du tumulus thrace à la tradition architecturale « gréco-perse » d'origine assyro-achéménide dont les frontons bidimensionnels (ou rupestres) phrygiens et paphlagoniens seraient également des reflets, liant ainsi monuments phrygiens, paphlagoniens et thraces dans une tradition

architecturale et religieuse (ou, du moins, culturelle, en ce qui a trait à la vénération de la Déesse-Mère Cybèle) communes.

Cependant, comme nous l'avons déjà noté, les façades monumentales « thraces » bidimensionnelles, comportant des pilastres ou des colonnes semi-engagées et des corniches et des frontons en bas-relief, ont été interprétées (souvent implicitement), en tant que représentations de façades de temples grecs. Certains chercheurs se sont basés, entre autres, sur cette monumentalité des façades des constructions en question afin d'avancer l'hypothèse que les dernières ont effectivement servi de temples, alors que d'autres ont adopté une approche plus réservée en décrivant ces façades comme « comprenant la composition du temple grec » ou qu'elles sont « près de l'idée d'un petit temple » (Stoyanova, 2005a, p. 663). Cependant, ce rapprochement entre les deux types d'architecture semble mener inévitablement vers la conclusion que certaines des façades des monuments thraces sont une « adaptation de la façade du temple grec » (Stoyanova, 2005, p. 666), qui est néanmoins accompagnée de la remarque qu'une « influence de l'architecture funéraire de l'Asie Mineure ne peut pas être exclue ».

Il n'est pas clair précisément à quel type de monuments funéraires se réfère l'architecte Stoyanova dans sa conclusion sur l'aspect des façades monumentales thraces dans le lien qu'elle semble faire entre l'aspect de ces dernières et celui du « temple », mais il existe des monuments micrasiatiques qui ont, en effet, été désignés par l'étiquette « tombes-temples ». Cette expression a été largement employée dans les descriptions des monuments rupestres découverts surtout dans la région de la Carie (Fedak, 1990 ; Roos, 1971 ; 1972 ; 2006 ; Henry, 2009), mais son origine et sa signification demeurent difficiles à cerner. La situation est quelque peu éclaircie par Baughan (2004, p. 312) qui note que certaines façades des tombes rupestres de la Carie et de la Lydie « recall Greek temples and so are more in line with the 'temple-tombs' like the Nereid Monument in Xanthos ». Cet avis est également partagé par Henry (2009, p. 10) qui attribue l'aspect des « tombes à façade de temple » de la Carie à une « influence grecque (...) à la fois ancienne et profonde » et à « l'adaptation de techniques grecques à des fonctionnements sociaux spécifiques ». Cependant, Fedak (1990) désigne par « temples-tombes » surtout les monuments micrasiatiques maçonnés, érigés sur des podia qui semblent avoir une origine plutôt orientale, alors qu'en ce qui a trait aux monuments funéraires du territoire de la Lycie, Baughan est loin de leur attribuer une influence grecque « ancienne » – elle date cette influence au plus tôt de

l'époque hellénistique. Encore plus intéressante en ce qui a trait aux monuments micrasiatiques en général et, indirectement, aux monuments thraces, est la remarque de Baughan (2004, n. 597 à la p. 312) qui porte précisément sur l'aspect architectural des façades de ces premiers. Elle note que la question de l'identité des éléments architecturaux représentés sur les façades des monuments lyciens d'époque hellénistique, ou même ceux plus anciens, est compliquée par le fait que « temple and cult buildings in many cultures recall contemporary houses, since these structures are often conceived as 'houses' for the gods ».

Appliquée directement à l'étude des monuments thraces sous tumulus, cette remarque n'apporterait aucun éclaircissement en ce qui a trait à l'identité de ces derniers ou, plus précisément, de ceux qui comportent des façades monumentales interprétées comme comportant des éléments architecturaux du temple grec. En effet, elle semble donner simultanément raison aux chercheurs-thracologues qui réfutent la classification de ces monuments comme « temples » et à ceux qui prétendent que les constructions thraces avaient effectivement servi en tant que tels. De plus, comme nous l'avons déjà noté, ni les uns, ni les autres n'ont fondé leurs interprétations des monuments thraces uniquement sur l'aspect de leurs façades monumentales de ces derniers. En effet, l'archéologue Kitov, qui compte ces façades parmi les critères qui démontreraient que les constructions thraces qui les comportaient avaient effectivement fonctionné en tant que temples, a insisté plus d'une fois que les critères importants dans l'attribution de cette fonction ne relèvent pas avant tout de leur aspect architectural, mais des pratiques qui y prenaient place. D'autres chercheurs ont vu dans les constructions thraces sous tumulus des monuments funéraires, tout en notant des ressemblances avec l'architecture des temples grecs (par exemple, Velkov, 1925).

Ainsi, souligner le fait que l'architecture domestique antique ressemblait à celle des demeures des dieux (Baughan, 2004, p. 312) n'aide pas à trancher entre ces positions opposées qu'ont adoptées implicitement ou explicitement les spécialistes-thracologues, mais cette remarque s'accorde avec celle que nous avons faite au début de cette section, à savoir que le décor en relief des monuments thraces est un élément dont l'analyse ne doit pas être limitée aux comparaisons analogiques avec l'architecture du temple grec, ni même à celles avec des bâtiments strictement culturels. La comparaison des façades monumentales de certains monuments thraces ou, plus précisément, de leurs entrées décorées, avec des sources de différents types, provenant de

différentes régions méditerranéennes, synthétisée par Stoyanova (2005), est un pas positif vers une étude plus « globalisée » des constructions thraces sous tumulus, autant dans le sens géographique du terme, que du point de vue de la prise en compte de sources de différents types, mais elle demeure restreinte par l'intérêt (voire le statut) particulier qui est accordé dans ces analogies aux bâtiments culturels, plus précisément aux temples. Dans ces circonstances, la remarque faite par Baughan (2004, n. 597 à la p. 312) au sujet des similitudes qui peuvent exister entre architecture sacrée et architecture profane (si un bâtiment antique peut être désigné comme tel) acquiert une importance majeure.

Il n'y a pas de raison valable d'assimiler les tombes rupestres micrasiatiques à des temples uniquement en raison de l'aspect de leurs façades. Il a été proposé que les tombes phrygiennes sous tumulus, érigées en bois, imitaient les demeures privées des défunts, fait qui peut également être observé dans les versions en pierre de ces tombes érigées ou taillées dans des rochers isolés avant et pendant l'époque hellénistique (notamment à Xanthos), ainsi que dans celles construites sous tumulus dans la région voisine de la Lydie. Quant au lien entre monuments rupestres phrygiens et tombes « à façade » micrasiatiques taillées dans la roche, celui-ci demeure indirect (Fedak, 1990, p. 47) et difficile à démontrer, car, en effet, les premiers ont été identifiés comme ayant été dédiés à des cultes (notamment de Cybèle, voir Fedak, 1990, p. 48 ; de Francovich, 1990, p. 92 ; Vassileva, 2012), alors que les derniers ont clairement servi en tant que monuments funéraires et aucun lien avec le culte d'une divinité ne leur a été associé. La proposition qu'un lien direct existe entre monuments rupestres phrygiens et paphlagoniens, et que ceux-ci partageraient une « ritualisation » similaire, est basée uniquement sur « l'interprétation stylistique » de ces monuments, notamment sur leur imitation d'architecture en bois (Vassileva, 2012, p. 244). Cependant, de telles imitations – ou reproduction dans la pierre de structures en bois – sont typiques de l'architecture en pierre de l'Asie Mineure, comme en témoignent, entre autres, les intérieurs des monuments lydiens maçonnés de *Lalé-Tépé* et les tombes sous tumulus de la région de Sardes, voire même certains monuments étrusques (fait souligné par Stinson, mais omis par Vassileva), et alors que ces éléments ont été associés à une inspiration phrygienne, un rôle « culturel » n'a pas pour autant été attribué aux monuments qui les renferment (Stinson, 2008, p. 42, 47). En ce qui a trait aux monuments rupestres plus tardifs, notamment ceux de la Carie, il

a été suggéré que leurs façades sont le reflet d'une influence hellénistique, plutôt que celui d'une continuation d'une tradition vernaculaire ou micrasiatique en général.

Ainsi, l'association entre monuments rupestres phrygiens et façades monumentales thraces serait plus plausible si d'autres éléments pourraient être ajoutés aux comparaisons, outre l'unique plaque représentant un lion en relief découverte dans le tumulus *Zhaba Mogila*. En effet, les façades des monuments thraces présentent plus de similitudes avec celles des monuments rupestres cariens qui auraient été influencés par l'architecture hellénistique et non pas par l'architecture rupestre phrygienne ou paphlagonienne. De plus, les parallèles entre les plans et les élévations des monuments lydiens (VI<sup>e</sup> – IV<sup>e</sup> s. av. n. è.) et ceux des monuments thraces (V<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> s. av. n. è.) sont également marquants, mais les derniers ne reprennent pas le style décoratif des « boiseries pétrifiées » des premiers – éléments qui auraient pu les lier aux monuments rupestres phrygiens.

Aucun de ces parallèles n'autorise l'identification des constructions thraces sous tumulus comme des temples, car, comme nous l'avons souligné, ni les monuments lydiens sous tumulus, ni les monuments rupestres cariens n'ont été explicitement associés avec l'architecture ou avec les fonctions des temples antiques. Le lien entre l'architecture du temple grec et la façade bidimensionnelle des monuments rupestres thraces, exprimé tout à fait implicitement dans la désignation des derniers par « tombes-temples », est tout à fait circonstanciel. En effet, comme nous l'avons mentionné, et comme nous le verrons de nouveau plus loin, d'autres bâtiments antiques comportaient des façades monumentales rappelant le type à tort associé dans les publications (surtout dans le domaine de la thracologie) uniquement avec le temple grec (ou l'architecture cultuelle classique ou hellénistique en général). Parmi ces monuments à façades monumentales figurent notamment les tombes macédoniennes maçonnées.

### **11.2.3 Tombes macédoniennes et monuments thraces**

Tout en proposant des parallèles qui existent, d'après lui, entre monuments thraces à fausse coupole (notamment ceux découverts près de Mezek, en Bulgarie du sud) et *tholoi* mycéniennes, Filov (1937, p. 104) déclarait que ces premiers « appartiennent au groupe de tombes appelées 'de type macédonien' ». L'association ne semble pas avoir été faite auparavant, et nous croyons que cette absence de parallèles entre tombes macédoniennes et monuments thraces dans

la littérature spécialisée est due à la perception qu’avaient les spécialistes à la fin du XIX<sup>e</sup> – début du XX<sup>e</sup> s. d’un territoire ou, plus précisément, d’une région « thraco-macédonienne » plus ou moins homogène, du moins en ce qui a trait à l’architecture funéraire. Ce fait est implicitement, mais clairement, exprimé dans la tendance d’ajouter dans les listes de monuments du « type macédonien » ou d’influence macédonienne tant les constructions sous tumulus découvertes dans la région jadis occupée par le royaume macédonien antique, tant celles trouvées un peu partout dans le territoire actuel de la Bulgarie, sans qu’une distinction de la part des auteurs puisse être perçue dans les publications.<sup>187</sup> En effet, dans sa liste des 11 « tombes de type macédonien » qui lui étaient connus, Filov (1937, p. 105) inclut, entre autres, des monuments de Palatitsa, Pella et Amphipolis (tous ces sites sont actuellement situés en Grèce du nord), tout comme des monuments découverts à Kirklareli (Thrace orientale, actuellement en Turquie), à Staro-novo-selo (en Bulgarie centrale) et à Varna (en Bulgarie du nord-est). Il faut noter, toutefois, que l’ordre dans lequel l’archéologue bulgare donne ces monuments peut être tracé sur la carte de la péninsule Balkanique en partant de l’ouest de la région de la Macédoine, en passant par la Thrace orientale, en retournant vers le nord-ouest, puis en allant vers le nord-est ; cependant, cet ordre n’a pas été explicité par ce premier et il ne semble faire aucune distinction particulière entre les monuments qui composent la liste.

Les similitudes entre les monuments *Mal-Tépé* et *Kurt-Kalé* et les « tombes » du « type macédonien » seraient dans les monticules qui couvrent ces premiers, dans le type de matériau employé dans les structures – des blocs soigneusement taillés, de forme régulière –, mais surtout dans les « lits funéraires », comme celui découvert dans le premier des deux monuments thraces à fausse coupole, et celui qui aurait dû se trouver dans le second. Filov voit des affinités entre tombes macédoniennes et monuments thraces également dans la porte en bronze de *Mal-Tépé* qui serait similaire à celles de pierre découvertes dans les tombes de Palatitsa, de Pydna, de Langada et d’Amphipolis, dans le plan de cette première, qui lui rappelait celui du monument à Pydna, ainsi que dans le profillement des façades des monuments de Kirkilisse et du monument *Kurt-Kalé*. Enfin, Filov voit dans le monument de plan rectangulaire, partiellement conservé, découvert

---

<sup>187</sup> Ce fait pourrait avoir des causes ou des implications géopolitiques modernes dont nous ne sommes pas au courant.

dans le remblai d'un tumulus non loin de Mezek, une tombe de « type macédonien », car, d'après lui, le grand espace que les murs de ce monument délimitaient n'aurait pu être couvert que par une voûte à claveaux (pour ces comparaisons entre monuments thraces et tombes du « type macédonien » voir Filov, 1937, p. 104, 106-107). Il conclut la comparaison entre constructions thraces sous tumulus et tombes macédoniennes en stipulant que les monuments *Mal-Tépé* et *Kurt-Kalé* unissent « en elles » des formes antiques « héritées de la culture mycénienne » et mélangées à des « particularités des tombes locales de type macédonien », et que ces premiers se placent ainsi au début du développement de l'architecture que « nous retrouvons plus tard dans la région thraco-macédonienne », dont on voit « les traits principaux » dans les monuments thraces à fausse coupole (Filov, 1937, p. 107).

Les « éléments de base » de la « tombe macédonienne », tels qu'établis en 1971 par Hoepfner (cité dans Vŭleva, 1994, p. 55) – un tumulus, une façade, une antichambre et, surtout, une voûte en berceau à claveaux – se rapprochent des caractéristiques des tombes de « type macédonien » avancées par Filov (1937, p. 104). Cependant, l'insistance de Hoepfner sur la couverture en voûte à claveaux, attribut automatiquement associé aux tombes macédoniennes depuis, lance indirectement dans le domaine de la thracologie un débat sur l'origine de la dernière, débat qui verrait ses origines dans la suggestion plus ou moins implicite de la part de l'archéologue bulgare Filov que les monuments thraces à fausse coupole représenteraient un chaînon dans le développement des tombes maçonnées érigées aux Balkans placé entre les *tholoi* mycéniennes et les tombes macédoniennes.

Souvent, ces éléments ne sont pas explicités par les thracologues lorsque ceux-ci comparent l'architecture sous tumulus thrace à celle de la Macédoine antique. Habituellement, la couverture en voûte à claveaux sert de critère lorsqu'une construction thrace est dite « de type macédonien », mais parfois les autres critères, si de tels critères ont été considérés par les auteurs, demeurent complètement implicites, ce qui rend l'étude, voire la compréhension, des publications difficile. Par exemple, Botušarova et Kolarova (1961, p. 294) notaient que la pièce « rectangulaire, presque carrée » du monument de Philipovo pourrait, « à première vue » être qualifiée du « type macédonien », mais ajoutent aussitôt que celle-ci diffère de ce dernier type par « la composition de son plan et surtout la construction spatiale » et se rapproche, par ces mêmes

critères, aux « 'tholoi' thraces » – réflexion qui n'est pas sans laisser le lecteur perplexe quant aux éléments « à première vue » de « type macédonien ».

Néanmoins, dans la publication de Stoyanov (1990) portant sur les monuments thraces de la Bulgarie du nord-est, dont un grand nombre comporte des couvertures en voûtes à claveaux – type de couverture quasi-absent dans le sud de la Bulgarie –, il apparaît une différenciation entre l'expression « de type macédonien » et « tombes macédoniennes », nuance qui n'était pas explicite dans les publications de Filov, ni dans celles de ses contemporains. Lorsqu'il mentionne les tombes macédoniennes auxquelles il compare les monuments à voûte à claveaux thraces (entre autres, *Ginina Mogila*, tumuli №№ 12 et 13 et les quatre monuments de Varna), Stoyanov (1990, p. 128) va jusqu'à préciser qu'il entend parler des tombes « de type macédonien de la Macédoine propre ». Cependant, il s'avère que ce qui pousse l'auteur à apporter cette précision est sa volonté de démontrer que les constructions sous tumulus à voûte à claveaux découvertes en Bulgarie du nord-est sont le produit d'ateliers architecturaux locaux « d'Odessos et de la Thrace du nord-est » qui ont puisé de l'inspiration, voire le savoir-faire nécessaire pour la construction de ce type de bâtiments, de l'Asie Mineure ou du Proche Orient. En appui de son hypothèse, Stoyanov (1990, p. 128-129) avance quelques éléments isolés, provenant de différents monuments micrasiatiques. Il est d'avis que la représentation d'une figure féminine assise, provenant de la décoration en relief de la tombe rupestre de Myra (début du IV<sup>e</sup> s. av. n. è.) représente un parallèle avec la composition de la fresque sur la lunette intérieure de la couverture du monument *Ginina Mogila*, ainsi qu'avec la scène centrale de la fresque de la coupole du monument de Kazanlık, alors que les cariatides représentées en relief sur le même monument micrasiatique présenteraient également des similitudes avec celles de ce premier monument thrace. Le deuxième parallèle proviendrait d'un monument découvert non loin de celui de Myra, à Termessos (fin du IV<sup>e</sup> s. av. n. è.), dont la représentation en relief d'un aigle tenant un serpent dans ses serres (interprétée comme symbolisant une victoire) ressemblerait aux deux consoles présentant chacune un aigle tenant un foudre dans ses serres, fixées dans les angles du mur de fond de la pièce aux lits de pierre du monument *Ginina Mogila*. Finalement, Stoyanov note que la restitution de l'autel de l'acropole du Chersonèse taurique (fin du IV<sup>e</sup> s. av. n. è) montre des bucranes avec guirlandes similaires à celles de la décoration en relief de ce dernier monument thrace. D'après le thracologue bulgare, ces trois éléments démontrent non seulement que l'inspiration stylistique du

monument de *Ginina Mogila* ne provient pas de la Macédoine, mais aussi que ce dernier doit être daté avant le second quart du III<sup>e</sup> s. av. n. è.

Nous croyons que ces comparaisons posent un problème d'envergure devant leur acceptation, à savoir, le fait qu'elles sont basées sur une similarité de styles ou de thèmes. Il s'agit, en fait, de la comparaison de « compositions », du symbolisme, et, enfin, du style d'éléments décoratifs et il serait difficile d'argumenter que celles proposées par Stoyanov ne sont pas tout simplement circonstancielle. En effet, il n'y a nul besoin de références lorsque la représentation de la femme assise sur des reliefs est mentionnée : tout spécialiste de l'art et de l'architecture funéraire antiques de la région méditerranéenne, qu'il le veuille ou non, a rencontré des dizaines, sinon des centaines, de telles « compositions » durant ses recherches, datées de l'époque archaïque (grecque) à la fin de l'époque hellénistique, de provenances très diverses. La même observation s'applique aux cariatides dont les robes se transforment en volutes végétales ; alors que moins nombreuses que la « composition » de la femme assise, celles-ci sont néanmoins présentes dans plusieurs types de représentations provenant de différentes régions de la Méditerranée de l'est, incluant la région égéenne et les territoires au nord des Balkans (entre autres, Bouzek, 2008 ; Čičikova, 2012, p. 43-44, cite des exemples hellénistiques provenant de différents endroits situés entre l'Asie Mineure et la péninsule italique ; sur des représentations similaires dans le palais de Vergina et sur une stèle funéraire du Grand Tumulus voir Andronikos, 1992, p. 42 et figs. 19, 20, 44). Les représentations de bucranes avec guirlandes en relief sont également un des motifs les plus répandus en région méditerranéenne durant l'Antiquité, tout comme l'aigle l'était durant l'époque hellénistique, surtout suite aux conquêtes d'Alexandre III de Macédoine. En effet, aux exemples proposés par Stoyanov (1990) nous pouvons ajouter celui des bucranes avec guirlandes et phalères peints sur les murs de la Tombe 8 de Monte Sannace à Pouilles dont la composition et le style ont été comparés avec la peinture de la tombe macédonienne d'Aghios Athanassios (Brecoulaki, 2001, p. 20 et fig. 33). Les comparaisons proposées par Stoyanov ne font que démontrer la grande propagation de ces différents motifs et symboles à travers le monde hellénistique, sans pouvoir constituer des preuves de la direction possible d'échanges et d'influences artistiques ou architecturales. De plus, des éléments « étrusques » ont déjà été notés dans l'architecture du monument *Ginina Mogila*, comme par exemple les antes de son entrée principale, qualifiées de « style étrusco-dorique », et une des

colonnes décoratives du murs nord-ouest de la pièce aux cariatides, décrite comme étant de ce même style, alors que les cariatides elles-mêmes ont été décrites comme comportant « des caractéristiques stylistiques typiques simultanément des cultures étrusque, minoenne, phénico-phrygienne et scythe » (Teofilov, 1988, p. 146, 148, 150) – description qui s’accorde tout à fait avec notre remarque sur la popularité du motif des « tuniques végétales » durant l’époque hellénistique dans les différentes régions méditerranéennes et balkaniques. Notons, enfin, que Hellmann (2002, p. 257) est d’avis que « par la composition de son décor » intérieur, le monument *Ginina Mogila* « rappelle assez celui de Lefkadia » – avis qui serait loin d’être accepté par les thracologues, mais qui démontre, néanmoins, les diverses possibilités vraisemblables de comparaison entre monuments thraces et autres monuments méditerranéens.

Ceci dit, une inspiration micrasiatique de la décoration en relief ne peut pas être exclue dans le cas du monument de *Ginina Mogila*. Une influence de l’Asie Mineure ou, plus précisément, de l’architecture funéraire micrasiatique est également visible dans les portes glissantes des monuments des tumuli №№ 12 et 13 de la même nécropole. De plus, Vūleva (1994, p. 51) note que les tombes macédoniennes ont elles-mêmes subi une influence orientale en ce qui a trait à leurs couvertures en voûte en berceau, alors que l’influence micrasiatique dans ces tombes serait représentée par les lits funéraires. En effet, Tomlinson (1987, p. 307, cité par Vūleva, 1994, n. 31) propose de voir l’origine des *klinai* macédoniens dans les lits découverts (ou supposés) de certains monuments micrasiatiques, notamment dans celui des Néréides à Xanthos et dans le Mausolée. Nous ajouterons que les lits funéraires et la couverture en voûte à berceau (par encorbellement), sont des éléments qui sont présents dans les monuments lydien – le premier, les lits, est plus courant que le second, qui n’apparaît que sporadiquement (par exemple, dans la tombe d’Aktépé). Malgré les parallèles qui peuvent être tracés entre monuments micrasiatiques et tombes macédoniennes, il faut reconnaître avant tout le caractère typiquement macédonien de l’architecture des monuments de la région nord-est du territoire antique thrace, du moins en ce qui a trait aux voûtes à claveaux en berceau (et non pas par encorbellement) – architecture qui a probablement été influencée non pas directement par la Macédoine, mais plutôt par les colonies grecques du littoral nord-nord-est de la mer Noire.

Outre les couvertures en voûte à claveaux, les tombes macédoniennes et les monuments thraces sous tumulus présentent des similitudes au niveau de l’architecture de leurs façades et

également en ce qui a trait à leur mobilier ou, plus précisément, des meubles en pierre qui y sont installés. Vŭleva (1994, p. 51) rappelle que dans l'architecture des tombes macédoniennes, la façade avait pour rôle de cacher « les inégalités des pierres ou des briques formant la voûte » et, citant Andronikos (1987, p. 14-15), elle note que cette façade était cachée par le remblai des tumuli peu de temps après son érection. Tomlinson (1977, p. 476) avait déjà exprimé le même avis concernant la volonté de la part des artisans antiques de dissimuler la voûte à claveaux derrière les colonnes engagées, l'entablement et le fronton. La même pratique – le remblaiement des façades – a également été attestée en ce qui a trait aux monuments thraces. Cependant, un fait qui surprend est que ce ne sont pas les façades des monuments thraces à voûte à claveaux qui rappellent celles des monuments macédoniens ayant été munis du même type de couverture. Ces premiers étaient remblayés sans l'ajout d'une façade monumentale ou, en d'autres termes, ils sont du « type macédonien sans façade ». Ce sont plutôt les façades des monuments à fausse coupole de la Bulgarie centrale qui présentent des affinités avec les façades des tombes macédoniennes. En effet, les entrées monumentales des monuments *Griffons* et *Šoušmanets*, avec leurs pilastres, corniches et frontons décorés d'acrotères taillés dans les blocs composant le parement de leurs façades, rappellent les colonnes semi-engagées, les corniches et les frontons des façades monumentales des tombes macédoniennes. Dans le cas des monuments thraces mentionnés, l'étroitesse de l'espace disponible, ainsi que le développement architectonique des composantes, n'ont pas permis l'exécution d'une décoration monumentale en relief sur toute la largeur des façades. Dans le cas du monument *Griffons*, les murs en moellons du passage resserrent étroitement les pilastres et le fronton qui décorent l'entrée principale, alors que dans celui du monument *Šoušmanets*, ce sont les murs de l'antichambre ouverte qui englobent l'entrée monumentale et limitent l'espace que pourrait occuper sa décoration. Il faut toutefois souligner l'existence d'au moins une tombe macédonienne, celle dite « de Lyson et de Calliclès », qui comporte un décor de « façade monumentale » limité uniquement à son entrée principale de façon étonnamment similaire aux entrées des deux monuments thraces mentionnés (outre l'absence des pilastres dans le décor de cette première).

Lorsque ces contraintes sont absentes, les artisans semblent avoir profité au maximum de l'espace qui leur était accordé et le résultat final se rapproche de celui qu'on peut admirer sur les façades des tombes macédoniennes. Ainsi, la façade du monument thrace *Četinyova Mogila*,

comprise entre les murs latéraux délimitant le dernier palier de l'escalier monumental qui mène vers cette première, était suffisamment large pour qu'on puisse décaler les pilastres, qui sont devenus, en l'occurrence, de véritables antes (un exemple très rare de ce type d'éléments dans l'architecture thrace, malgré la désignation erronée de la part des archéologues-thracologues de tout bout de mur par « ante »). Malheureusement, la partie supérieure de cette façade n'a pas été conservée, ni restituée, ce qui ne nous permet pas de pousser plus loin les parallèles entre elle et les façades des tombes macédoniennes– parallèles qui pourraient être approfondis dans le cas de ce dernier monument thrace par la restitution de sa façade sur la base du décor architectural (en triglyphes et métopes) de son intérieur.<sup>188</sup> Néanmoins, ces quelques exemples témoignent de la présence d'éléments architecturaux décoratifs sinon macédoniens, du moins hellénistiques dans les façades des monuments thraces sous tumulus. Il convient cependant de rappeler que ces éléments se sont retrouvés plutôt sur les façades des monuments à fausse coupole de la Vallée de Kazanlūk que sur celles des monuments à voûte à claveaux (dits « du type macédonien ») érigés dans le nord-est du territoire thrace antique.

Alors que ce type de décor monumental qui peut être observé sur les façades ou, plus précisément, autour des entrées principales des monuments thraces sous tumulus peut être comparé aux façades monumentales des tombes rupestres micrasiatiques datées de l'époque hellénistique, notamment celles de la région de la Carie, un lien direct avec l'architecture grecque continentale ou, plus particulièrement, avec les ordres architecturaux dorique et ionique, a également été suggéré (Vũleva, 2005). Cependant, contrairement aux attentes, la présence d'éléments architecturaux grecs dans les structures des monuments thraces a souvent été notée uniquement dans le but de souligner l'originalité de leur incorporation tout à fait a-canonique (du point de vue de l'architecture grecque) dans une architecture vernaculaire. Par exemple, Vũleva (2005, p. 284) exprime son admiration devant le mélange des styles dorique et ionien dans la structure du monument *Šoušmanets*, mélange qui ne réussit pas à perturber l'architecture de ce

---

<sup>188</sup> Il faut noter, cependant, que la présence de ces éléments architecturaux à l'intérieur d'un monument thrace ne garantit pas leur présence sur la façade de celui-ci, comme en témoignent les vestiges bien conservés du monument *Šoušmanets* dont les métopes et triglyphes de la pièce circulaire n'ont pas été reproduits ailleurs dans sa structure.

monument « si profondément liée aux formes locales, si imbibée de l'esprit mystérieux des idées thraces de l'au-delà » ; bien au contraire, ce mélange original « contribue à l'aspect massif de la tombe – [qui est] une expression matérielle d'autorité et de pouvoir ». Cette interprétation de l'architecture de ce monument, et de tous les autres monuments thraces qui présentent des éléments architecturaux similaires, est intéressante, puisque Vŭleva semble la baser sur un canon architectural thrace. Cependant, la mention explicite de « formes [architecturales] locales », c'est-à-dire thraces, ne nous renseigne pas sur les modalités d'un tel canon et le lien entre ce dernier et l'« esprit mystérieux des idées thraces de l'au-delà » ne fait qu'embrouiller l'image que nous pourrions nous en faire. Vŭleva (2005, p. 281) souligne le fait que l'« architecture funéraire thrace » représente un « mélange particulier et très intéressant de formes architecturales locales et de [formes] empruntées de l'étranger », mais la nature des « formes architecturales locales » demeure, dans les publications de l'architecte bulgare, tout aussi mystérieuse que les croyances thraces dans l'au-delà. Nous croyons que les « formes » insinuées par Vŭleva ne sont pas des éléments architectoniques particuliers, mais plutôt le mélange de tels éléments empruntés aux styles architecturaux étrangers.

Néanmoins, à l'occasion, des parallèles inattendus ou, du moins, surprenants peuvent être observés entre l'architecture monumentale thrace et le contexte funéraire macédonien. Un tel parallèle peut être fait, par exemple, entre la décoration du cadre de la seconde entrée du monument *Četinyova Mogila* ou, plus précisément, la corniche de cette entrée, et la partie supérieure du cadre d'une stèle funéraire découverte dans le *Grand Tumulus* à Vergina (Andronikos, 1992, fig. 44). Dans les deux cas, il s'agit de l'imitation en relief d'une toiture, ou d'une partie d'une telle, comportant des acrotères. Ce qui est particulier dans les deux cas, c'est le fait que les acrotères sont disposés sur une bande en relief plane (dans le cas de la stèle funéraire, celle-ci repose sur ce qui peut être identifié comme des antes, alors que dans celui du monument thrace, elle repose sur le linteau de l'entrée) et ne sont pas surmontés par un fronton. Un tel fronton est bien présent sur la stèle, mais ne vient qu'au-dessus d'un espace non décoré, occupé par une inscription qui le sépare de la « corniche », alors que dans le cas de l'entrée du monument thrace, seule la lunette non décorée de la couverture de l'antichambre lui est superposée. Néanmoins, la « corniche » de cette entrée comporte, outre les éléments qui pourraient être identifiés en tant qu'acrotères, de petits cercles taillés en relief par deux entre chaque « acrotère »

- élément absent de la décoration de la stèle macédonienne et que nous n'avons pas retrouvé sur d'autres monuments hellénistiques.

Contrairement aux monuments thraces, un tel mélange d'éléments architecturaux ne peut être observé dans les tombes macédoniennes. Comme nous l'avons noté, des critères relativement précis ont été avancés dans l'identification des dernières, ce qui ne peut pas être fait en ce qui a trait aux premiers en ce qui a trait à leur architecture. Par contre, en ce qui a trait au mobilier (incluant les meubles), une régularité des pratiques peut être notée non seulement entre le type de contenu des monuments thraces sous tumulus, mais cette régularité semble persister lorsque ce contenu est comparé avec celui des tombes macédoniennes. Cette remarque pourrait, de plus, être étendue aux pratiques associées aux deux types de monuments, notamment en ce qui a trait aux sacrifices d'animaux.

En effet, l'assemblage d'artéfacts qu'on découvre habituellement dans les monuments thraces lorsque ceux-ci n'ont pas été pillés (un très rare exemple d'un contexte inviolé est celui de *Sašova Mogila*) ou lorsque les vestiges permettent de restituer partiellement la composition de cet assemblage, nous constatons que la céramique – les coupes, les tasses, les cruches et la céramique importée, incluant, à l'occasion, des lécythes, mais aussi, plus souvent, des amphores –, les bijoux – pendentifs de boucles d'oreilles et appliques de différents types, souvent en or et incluant des incrustations en pierres semi-précieuses –, vaisselle de luxe – gobelets, phiales, rhytons –, ainsi que des fibules, des bracelets et des torques, sont les types d'objets représentatifs de ce qu'on pourrait attendre dans un monument thrace, surtout si l'on n'y a pas pénétré depuis leur déposition en son sein. À ces objets peuvent être ajoutés ceux découverts moins souvent, mais encore plus prisés par les archéologues, notamment en raison de l'impression que ces premiers donnent aux derniers quant au dernier occupant du monument. Il s'agit des panoplies militaires – le plus souvent des casques (du type thrace ou thraco-phrygien), des cnémides, des pointes de lances, des pointes de flèches et, à l'occasion, les vestiges métalliques de boucliers –, des éléments décoratifs ou fonctionnels de harnachements de chevaux, moins souvent des candélabres et d'autres objets faisant partie du mobilier domestique, notamment des alabastres, ainsi que l'occasionnelle couronne fabriquée en argile dorée et en fines feuilles d'or martelé.

Cette synthèse des types d'objets découverts dans les monuments thraces sous tumulus pourrait facilement être transposée au mobilier trouvé dans les tombes macédoniennes, sans qu'il

soit nécessaire d'enlever le moindre objet de la liste exhaustive qu'on pourrait en dresser. Le mobilier des tombes macédoniennes, notamment de celles découvertes près de Vergina (voir surtout Andronikos, 1992) peut sembler quelque peu différent de celui qu'on a découvert dans les monuments thraces, mais ceci n'est dû qu'à l'état beaucoup plus complet des assemblages trouvés dans les premiers. Par exemple, des coffrets (ou ossuaires) en métaux nobles, surtout en or, découverts dans les tombes macédoniennes (« Tombe de Philippe », voir Andronikos, 1992, p. 79 et fig. 41) n'ont pas été trouvés dans les monuments thraces. Cependant, la découverte récente d'un tel coffret en bois plaqué de feuilles d'or, contenant un nombre relativement grand d'objet en métaux précieux – des appliques et des bijoux en or et en argent – dans le remblai d'un des tumuli de la nécropole de Sboryanovo (Gergova, 2012, non publié), ainsi que la présence dans les monuments thraces (notamment dans *Mal-Tépé*) de « sarcophages » (ou urnes) de pierre similaires à celui qui contenait le *larnax* de la « Tombe de Philippe » (Andronikos, 1992, fig. 41), démontrent que même ce type d'objet extrêmement luxueux faisait partie du mobilier de certaines de ces constructions sous tumulus thraces.

Des similitudes entre tombes macédoniennes et monuments thraces peuvent être perçues également en ce qui a trait à leurs contextes. Par exemple, les vestiges des pratiques qui ont accompagné la construction sous tumulus ou qui y ont été effectuées après celle-ci – foyers contenant des fragments de céramique et des ossements d'animaux (surtout domestiques) – sont présents dans les contextes deux types de monuments (voir, par exemple, les foyers dans le remblai du tumulus au-dessus de la « Tombe de Philippe » dans Andronikos, 1992, p. 2002 ou le contexte des tombes de Derveni dans Themelis et Touratsoglou, 1997, p. 204). Des ossements ou des squelettes entiers de chevaux ont également été découverts dans les tumuli macédoniens et interprétés comme offrandes aux morts (Themelis et Touratsoglou, 1997, p. 208 ; voir aussi Triantaphyllos et Terzopoulou, 2005), pratique qui rappelle les nombreuses dépositions de chevaux dans les tumuli thraces, dont une partie a été directement associée aux monuments.

Le « mélange » de styles architecturaux provenant de différentes régions géographiques et de différentes cultures qui a été noté dans l'architecture des monuments thraces a porté les chercheurs à tenter de restituer l'« origine » des différents éléments étrangers présents dans cette dernière. Ces tentatives ont contribué à l'approfondissement des analyses de certaines formes

architecturales particulières, notamment en ce qui a trait aux couvertures des constructions thraces sous tumulus, surtout quant à la désignation appropriée qui devrait leur être accordée dans le contexte de la thracologie, voire dans le contexte de l'archéologie méditerranéenne antique, mais aussi à la signification des différentes formes de couvertures. D'autres éléments faisant partie du contexte des monuments thraces sous tumulus, dont les imitations en pierre de portes et de meubles, surtout des lits, mais aussi les décors peints, ont également attiré l'attention des chercheurs lorsqu'ils ont procédé à des comparaisons entre ces premiers et les monuments découverts dans d'autres régions, notamment en Grèce du Nord, en Asie Mineure et, occasionnellement, en Italie. Dans la partie qui suit, nous porterons notre attention sur les comparaisons des éléments mentionnés afin de donner un aperçu de la façon dont les débats portant sur les origines de ceux-ci ont affecté l'identité des monuments thraces sous tumulus. Nous tenterons également d'éclaircir certains points de vocabulaire en ce qui a trait aux éléments étudiés, avant tout dans le but de démontrer que les termes (plus ou moins « techniques ») employés dans les publications influencent la perception des éléments qu'ils désignent, plutôt que d'être influencés par ces derniers, notamment en ce qui a trait au domaine de la thracologie.

### **11.3 LES COUVERTURES – INSPIRATION DES HYPOTHÈSES D'ORIGINES**

Un des éléments de l'architecture des monuments thraces sous tumulus qui semble avoir défini ces derniers le plus à travers du dernier siècle de recherches est la couverture. En effet, la forme de la couverture des pièces désignées par « principales » de ces constructions a contribué dans l'attribution à celles-ci d'étiquettes inventées dans le but de désigner d'autres monuments, provenant d'autres régions, telles « tholoi » ou « de type macédonien ».

#### **11.3.1 Type de couvertures, origines et diffusionnisme**

Vers le milieu du dernier siècle, l'archéologue V. Mikov était d'avis que les monuments à coupole thraces sont proches, en ce qui a trait à leur forme, des monuments mycéniens, et en ce qui a trait à leur chronologie, aux monuments de l'Asie Mineure et de la Crimée (Mikov, 1955, p. 15). Cette remarque semble avoir été fondée sur la tendance de Mikov de différencier les

monuments à coupole antiques (thessaliens, étrusques, micrasiatiques, thraces et de la Crimée) notamment d'après la forme particulière de leurs couvertures ou, en d'autres mots, d'après le type de coupole que ces monuments présentent. Notant que les auteurs qui ont traité jusqu'alors des monuments à coupole de la région méditerranéenne n'ont pas nécessairement cherché à établir l'origine de la couverture à coupole dans cette région ou, plus précisément, à établir s'il y a dans les monuments à coupole étrusques, micrasiatiques, thraces et autres émulation des monuments mycéniens, Mikov se pose comme objectif de remédier à ce manque, du moins en ce qui a trait à la Thrace (Mikov, 1955, p. 16). Il rejette tout lien (ou héritage) direct entre monuments mycéniens à coupole et monuments thraces à coupole sur la base de l'écart chronologique entre ces deux types de construction qui est, d'après Mikov (1955, p. 15), de près de mille ans, et suggère qu'un point de départ adéquat pour l'analyse de l'évolution de la coupole dans cette dernière région serait les monuments funéraires plus anciens présents sur ce territoire, notamment les dolmens.

En ce qui a trait aux couvertures en voûte (notamment voûte dièdre et voûte tronquée), Mikov (1942, p. 30 ; 1955, p. 38) est d'avis qu'il faut voir un lien génétique entre les couvertures des dolmens « du type le plus développé » et les couvertures en voûte dièdre tronquée des monuments construits. D'après lui, la seule différence entre le monument de Tatarevo et certains des dolmens de ce « type développé » résiderait dans le fait que la structure du premier est « plus parfaite et riche » - elle est composée non pas de quelques dalles de pierre, mais d'assises de blocs taillés. Le type de couverture du monument de Tatarevo, plus précisément l'emploi de la technique de l'encorbellement, est également un parmi les éléments qui rapprocherait, d'après Mikov (1955, p. 39) ce monument de celui découvert près de Kirkilisse (Hasluck, 1910-1911).<sup>189</sup> Ces observations et le rapprochement que fait Mikov (1955, p. 39-40) entre voûte et coupole par encorbellement (ou « fausse voûte » et « fausse coupole ») lui permettent de tracer en sept étapes ce qu'il croit être l'évolution de la « fausse coupole » thrace, à partir des monuments rupestres jusqu'aux

---

<sup>189</sup> Les autres éléments seraient: le positionnement du monument dans le tumulus, l'orientation de son entrée principale, le désaxement du corridor et de l'antichambre par rapport à l'axe de la pièce « principale », la couverture plate du corridor, l'emploi dans la structure du monument de blocs de pierre de dimensions différentes.

monuments à coupole en briques cuites, en passant par les dolmens et par les monuments à couverture en « fausse voûte » (Mikov, 1955, fig. 14).

Alors qu'il note la présence de la voûte galate dans certaines constructions micrasiatiques, Mikov (1955, p. 24) est d'avis qu'en Thrace elle serait le précurseur de la voûte en berceau – solution technique inconnue, d'après lui, à l'époque « d'Alexandre et un peu avant ».

Ainsi, les monuments thraces à fausse coupole ont été comparés aux monuments mycéniens et étrusques qui comportaient le même type de couverture et présentaient des plans et des élévations similaires. En effet, la majorité des monuments mycéniens maçonnés et quelques-uns des monuments étrusques avaient des couvertures en coupole obtenue par encorbellement d'assises en blocs de pierre et, tout comme dans le cas des monuments thraces, celles-ci étaient construites en blocs taillés et ravalés ou en moellons. Un parallèle entre monuments étrusques et monuments thraces peut également être fait en ce qui a trait aux couvertures en fausses coupoles sur pendentifs. Cependant, ce type de couverture est relativement rare en Thrace et les quelques cas (Brestovitsa et Smyadovo) n'ont pas été adéquatement publiés pour que des comparaisons des techniques employées puissent être faites. Les couvertures en voûte à claveaux en berceau ont également été comparées aux couvertures de monuments étrangers, notamment ceux découverts dans les limites du territoire du royaume macédonien ancien.

Alors qu'il serait quelque peu exagéré de prétendre que ce furent précisément ces étiquettes qui influencèrent les spécialistes dans leurs recherches des « origines » des monuments thraces, certains des chercheurs-thracologues (notamment l'archéologue G. Kitov) semblent effectivement avoir cherché à démontrer que l'attribution d'étiquettes aux monuments, notamment la définition de certains monuments thraces comme du « type macédonien », est erronée. C'est à cet effet qu'on a voulu établir l'origine indépendante de certaines formes de couvertures, dont celle de la voûte à claveaux, en Thrace, proposant dans le processus des typologies évolutives de cet élément architectural des constructions thraces sous tumulus.

### **11.3.2 Voûte « cylindrique » ou « semi-cylindrique » ?**

La désignation de ce type de couverture a également posé des problèmes dans les publications en langue bulgare, problèmes qui semblent être passés inaperçus. Une des désignations problématiques de la voûte en berceau est celle de « voûte cylindrique » qui apparaît

pour la première fois dans l'œuvre des frères Škorpil (1898, p. 43, 49, 50 *et passim*). L'influence des fondateurs de l'archéologie bulgare sur leurs successeurs a été si grande, que cette expression n'a jamais été remise en question et qu'elle est encore employée de nos jours. L'archéologue Filov (1937, p. 86, 104) emploie l'expression dans la description de sa reconstitution de la couverture d'un monument découvert près de Mezek (voir *supra*) et dans une description des couvertures des monuments du « type macédonien » (synonyme de monument à la couverture en voûte en berceau). Cependant, en déclarant que la voûte à caissons superposés (*Kurt-Kalé*) était employée en tant que solution architecturale « primitive », le même auteur emploie, dans la même publication (Filov, 1937, p. 99) l'expression « semi-cylindrique » pour désigner ce dernier type de voûte. La même idée a été reprise par Mikov (1955, p. 24), mais contrairement à Filov (qu'il ne cite pas), celui-ci utilise le terme « cylindrique » pour désigner la voûte en berceau, terme qu'il emploie d'ailleurs régulièrement, voire exclusivement, dans ses descriptions de ce type de voûte.

Plus tard, dans son étude du monument de Sveštari, l'archéologue M. Čičikova (1988) emploie l'expression « voûte(s) semi-cylindrique(s) » quatre fois et l'expression « voûte cylindrique » une seule fois sur 18 pages. Ce qui est intéressant à noter dans cette publication est qu'elle traduit (fait traduire, ou accepte la traduction) dans le résumé en anglais de son article l'expression bulgare « voûte semi-cylindrique » par « semi-cylindrical vault », traduction inexacte (l'équivalent correct étant « barrel vault », voir Ginouvès, 1992, p. 150) qui a probablement été influencée par l'expression employée en bulgare. Il ne peut pas être exclu cependant que cette expression inexacte en anglais a influencé la désignation de la voûte en berceau par « voûte semi-cylindrique » de la part de Čičikova, ce qui expliquerait l'emploi unique par l'auteur de l'expression « voûte cylindrique » (Čičikova, 1988, p. 133) en tant que lapsus inspiré par l'usage commun de cette dernière dans les publications en langue bulgare, usage qu'elle a tenté d'éviter en s'inspirant de l'expression anglaise.

Le monument aux cariatides de Sveštari (*Ginina Mogila*) a régulièrement été décrit à la fois comme comportant des « voûtes cylindriques » et des « voûtes semi-cylindriques ». Un an avant la publication de Čičikova (*supra*), D. Vasileva (1987) montre la même hésitation entre l'emploi de ces deux expressions dans la désignation de ces mêmes couvertures – expressions qu'elle utilise en alternance. Dans les mots de Vasileva, le monument *Ginina Mogila* comporte une couverture en « voûtes cylindriques de pierre » qui présentent une première « solution

complexe de construction en voûtes cylindriques » (1987, p. 1). Plus loin dans le même article, Vasileva (1987, p. 7) décrit le même monument comme « couvert de voûtes semi-cylindriques ». Elle note également que les murs nord-est et sud-ouest portent les pressions transmises par « les voûtes semi-cylindriques » de la couverture du monument. L'alternance entre ces deux désignations de la voûte en berceau en plein cintre est également notable dans la publication de l'archéologue D. Gergova (1996) qui, alors qu'elle semble privilégier l'expression « voûte semi-cylindrique », utilise également l'expression « voûte cylindrique » en tant qu'équivalente à cette première, notamment (fait intéressant) vers la fin de son étude de l'architecture funéraire dans le nord-est du territoire thrace.

Décrivant le monument de Sveštari, dont la couverture avait déjà été désignée alternativement de « cylindrique » et de « semi-cylindrique », l'architecte T. Teofilov (1988), quant à lui, emploie exclusivement l'expression « voûte semi-cylindrique » ; il s'agit d'un cas rare de rigueur en ce qui a trait aux descriptions de l'architecture thrace qui, comme le démontrent les écrits de l'architecte M. Ruseva plus tard, n'est probablement pas dû uniquement à la formation de Teofilov.

L'architecte Ruseva (2000) désigne la couverture en voûte en berceau (en général) par l'expression « voûte cylindrique ».

Ce court résumé du vocabulaire employé dans la désignation de la voûte en berceau en plein cintre dans la littérature portant sur les monuments funéraires thraces démontre clairement que l'hésitation entre les expressions « voûte cylindrique » et « voûte semi-cylindrique » s'installe dans ces publications relativement tôt – elles sont employées alternativement, dans la description d'une même réalité, déjà par l'archéologue Filov au début du XX<sup>e</sup> s., alors que ses prédécesseurs, les frères Škorpil, s'en tenaient strictement à la première d'entre elles. L'hésitation entre ces deux expressions semble s'accroître après le milieu du siècle passé, ce qui suggère possiblement une tendance plutôt implicite de la part des auteurs à se détacher de l'une d'entre elles, celle imposée par les frères Škorpil, fondateurs de la tradition archéologique bulgare. Vers la fin des années 1980, les deux expressions sont utilisées dans un rapport équivalent, mais au début du siècle actuel l'expression « voûte semi-cylindrique » semble gagner la faveur des chercheurs, notamment celle de l'archéologue Kitov qui l'emploie, à notre connaissance, exclusivement. Les publications de l'architecte Ruseva représentent, par l'emploi régulier de l'expression « voûte

cylindrique », des exceptions notables en ce qui a trait à cette évolution lexicographique ; exception implicite qu'il serait difficile d'expliquer et qui ne se limite pas au vocabulaire lié à la voûte en berceau (voir *infra*).

Mikov (1955, p. 41) est d'avis que la voûte en berceau était inconnue en Thrace entre le V<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> s. av. n. è., « époque pendant laquelle étaient construites les tombes à coupole les plus anciennes » dans cette région. Teofilov (1988, p. 156) arrive à une conclusion similaire en notant que la voûte en berceau était connue et employée dès le VII<sup>e</sup> s. av. n. è. en Orient, mais qu'elle n'apparaît en territoire thrace (« en terres bulgares ») que trois siècles plus tard, ce qui semble s'accorder avec les remarques de Filov et de Mikov.

D'après D. Vasileva (1987, p. 1) la voûte en berceau, « sous sa forme développée » (désignant probablement la voûte clavée en berceau et en plein cintre), est appliquée le plus tôt dans les monuments thraces sous tumulus. En se basant sur l'idée que « les exemples de cette forme [de voûte] sont plus nombreux en territoire thrace », elle revendique la primauté de ce dernier en ce qui a trait à l'origine de ce type de voûte. La supposition de Vasileva, malgré sa base argumentative plutôt circonstancielle et peu convaincante, est loin de représenter un cas à part dans la littérature portant sur les monuments thraces. Bien au contraire, elle s'inscrit dans une tradition qui est, comme nous l'avons vu avec les hypothèses de Mikov (1955), déjà en place, mais qui prend plus d'inertie vers les années 1980 avec l'accumulation de monuments qualifiés de « thraces » dans le territoire de la Bulgarie actuelle, notamment en son nord-est, où un nombre relativement important de monuments aux couvertures en voûte en berceau en plein cintre ont été découverts (*supra*), formant une concentration de constructions de ce type qui n'a pas été observée ailleurs sur ce territoire depuis.

### 11.3.3 Voûte « macédonienne » ou « voûte thrace » ?

Gergova rejette également le lien entre la voûte en berceau en plein cintre qui est sous-entendue dans l'expression « voûte macédonienne » ou « tombe du type macédonien »<sup>190</sup>. Elle

---

<sup>190</sup> Cette expression est souvent utilisée dans la littérature en langue bulgare, conditionnellement (entre guillemets), en tant que synonyme à « tombe à voûte en berceau en plein cintre » et presque toujours en tant que déclencheur d'une

note (Gergova, 1996, p. 112) que la contemporanéité des monuments thraces comportant ce type de voûtes avec ceux identifiés en tant que tombes macédoniennes, ainsi que certains détails architecturaux qui distinguent les premiers des derniers « témoignent que les monuments du nord-est de la Thrace ont été créés suite à des contacts étroits non pas avec la Macédoine, mais avec d'autres régions méditerranéennes, d'entre lesquelles se détache celles de la Lycie et de la Carie. » Cependant, Gergova est d'avis que la couverture en voûte en berceau est typique des monuments thraces et macédoniens et que, de ce fait, ses origines ne doivent pas être recherchées dans d'autres régions. Elle note que ce n'est qu'en Thrace que les étapes du développement de ce type de couverture peuvent être observées dans l'architecture de monuments datés du début du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. (en sous-entendant qu'elle apparaît ailleurs, notamment en Macédoine, que plus tard). Gergova conclut que la couverture en voûte en berceau en plein cintre, ainsi que les plans « spécifiques » des monuments thraces ont leurs origines dans les dolmens thraces datés du début de l'Âge du Fer. En retraçant ce qu'elle perçoit comme un lien entre les dolmens thraces et les monuments thraces sous tumulus qui font l'objet de notre étude, Gergova adopte implicitement l'hypothèse du « développement local » de ces derniers, émise par l'archéologue Mikov près d'un demi-siècle plus tôt. Tout comme Gergova, Mikov était également d'avis que l'évolution des couvertures des monuments thraces, plus spécifiquement de la couverture en coupole, pouvait être retracée localement, dans les différents types de couvertures de ces monuments, mais aussi dans celles des dolmens. Cette idée a été reprise par la suite non seulement par Gergova, qui ne l'élabore pas au-delà de la mention d'un développement local, mais surtout par l'archéologue G. Kitov qui tente d'identifier ni plus, ni moins que les chaînons de cette évolution.

Dans son schéma du développement des couvertures en voûte des monuments thraces, Kitov (2003c, p. 38-39) propose une évolution de la voûte dièdre vers la voûte en berceau, en passant par la voûte dièdre tronquée. Sur la base de ses observations portant sur les couvertures de quelques monuments (*Mügljij, Rošava Mogila, Golyama Arsenalka, Helvetsia, Griffons, Sarafova Mogila* (ou *Krūn II*), *Sašova Mogila, Slavčova Mogila, Šoušmanets*), découverts surtout dans la

---

critique de la signification de l'expression, perçue comme sous-entendant que ce type de voûte a été importé en Thrace par la Macédoine. Pour de rares exceptions, voir Vūleva (2005, p. 289)

vallée de Kazanlūk, Kitov argumente que la voûte en berceau – « découverte » architecturale attribuée, en ce qui a trait aux monuments funéraires hellénistiques, à la Macédoine – a eu une origine indépendante en Thrace, où elle est apparue suite au développement particulier des couvertures en fausse voûte de certains monuments de la région. Ce développement serait relaté dans les couvertures en voûte dièdre (Mŭglij, *Golyama Arsenalka, Griffons*), dans les voûtes dièdres tronquées (*Rošava Mogila, Sarafova Mogila*) et dans les fausses voûtes en berceau (*Slavčova Mogila, Šoušmanets*) et, enfin, dans les voûtes en berceau (dont une seule est connue dans la vallée de Kazanlūk, celle de *Sašova Mogila*). Tout en suggérant que la présence de ces types de voûtes dans une région relativement étroite indique qu'il n'est pas « nécessaire qu'ils [ces types de couverture] aient été importés de l'extérieur – en l'occurrence de la Macédoine », Kitov note qu'il n'est pas question non plus d'un « développement génétique » (Kitov, 2003c, p. 39).<sup>191</sup> Il avance, de plus, que la diversité des types de couvertures sur un territoire relativement restreint en Thrace indique qu'il est probable que l'influence architecturale se soit propagée, au contraire, de ce dernier territoire vers la Macédoine. Cette dernière proposition a probablement pour objectif implicite d'expliquer l'absence presque complète sur le territoire thrace en question (la vallée de Kazanlūk) de la véritable voûte en berceau – seul le monument *Sašova Mogila* en possède une, en tant que couverture de la pièce principale –, voûte omniprésente dans les monuments macédoniens.<sup>192</sup> Que telle ait été, ou pas, l'intention de Kitov, il demeure que sa suggestion qu'il n'entend pas voir de lien « génétique » dans les différents types de couvertures en Thrace est problématique sur le fond de ces conclusions. Alors que cette remarque semble venir à l'appui de l'observation que ces types sont présents en Thrace simultanément et que ce fait devrait

---

<sup>191</sup> Kitov contredit plus tard son propre énoncé en stipulant que certains des monuments thraces présentent des voûtes qui « précèdent génétiquement » la voûte à berceau, dont « l'origine et le développement peuvent être suivis » en Thrace (voir Kitov, 2005b, p. 14).

<sup>192</sup> En Thrace, la plus grande « concentration » de monuments datés de l'époque hellénistique à la couverture en voûte se trouve relativement loin au N-E de la vallée de Kazanlūk, en territoire gète. De tels monuments ont été découverts notamment dans la région de Sbornovo (dont le fameux monument de Sveštari) et dans la région de Varna (voir *supra*). Deux exemplaires de monuments à voûte en berceau ont également été découverts en Thrace orientale, près de Kirklareli (voir Mansel, 1943).

indiquer qu'ils n'y ont pas été « importés », il est impossible d'envisager un développement (ou une origine) local(e) de ces différents types de couverture tout en rejetant qu'il puisse y avoir un lien « génétique » entre eux. La présentation (écrite et graphique, voir Kitov, 2003c, fig. 16) des couvertures des monuments de la vallée de Kazanlŭk indique que Kitov les perçoit comme faisant partie d'un développement qui débiterait avec les couvertures relativement simples (voûte dièdre) et se terminerait par les couvertures relativement raffinées (fausse voûte en berceau). Dans le cas contraire – si l'on accepte la prétention de Kitov qu'il ne s'agit pas de « développement génétique » –, on serait contraint d'expliquer la diversité observée dans les types de couvertures des monuments thraces par le mécanisme de ce qu'il appelle l'« importation » ; explication que Kitov voudrait éviter à tout prix. L'argument final de Kitov (2003c, p. 39), d'après lequel la voûte en berceau n'aurait pas pu se développer en Macédoine, puisqu'on n'y rencontre pas d'autres types de voûtes dans les monuments macédoniens, appuie notre critique de son raisonnement en contredisant sa déclaration qu'il n'est pas question de « développement génétique » en ce qui a trait à sa *typologie* des couvertures des monuments thraces ; car cet argument rend encore plus évident le fait que Kitov cherche à démontrer que l'existence contemporaine, spontanée (puisque'elle ne refléterait pas un « développement génétique ») de types variés de couvertures voûtées en Thrace est due à des inventions locales, alors que l'apparition, qu'il juge spontanée, de la voûte en berceau en Macédoine ne pourrait pas être due à un développement local et serait inspirée par les modèles thraces (dont ceux cités par Kitov, qui ne présentent aucune voûte en berceau).

Nonobstant ces observations, notamment celles de Gergova (voir *supra*), Y. Vŭleva (2005, p. 288) exprimait l'avis que l'architecture non seulement des monuments thraces, mais aussi celle de certains monuments micrasiatiques, plus spécifiquement celle des monuments à voûte en berceau en plein cintre, était influencée par l'architecture des monuments macédoniens – influences dont l'origine dépasserait, d'après elle, les limites du royaume macédonien et proviendraient d'aussi loin que le Péloponnèse. Elle base son hypothèse sur la prémisse que l'architecture monumentale « relate toujours la réalité politique » (Vŭleva ne fournit aucune référence en appui). Le « centre politique et culturel » de l'époque hellénistique étant, d'après Vŭleva, la Macédoine et non pas l'Asie Mineure, elle trouve absurde la tendance de la part des

thracologues d'ignorer ce qui a été créé durant l'époque en question dans cette première région que Vŭleva considère comme origine des influences architecturales.

Tomlinson (1977) est également d'avis que les éléments architecturaux tels la voûte et l'arche ont été importés en Macédoine, puisque les traces d'une tradition de construction en pierre taillée, notamment en ce qui concerne ces deux éléments, ne peut pas y être retracée avant le IV<sup>e</sup> s. av. n. è. Cependant, tout comme Vŭleva plus tard, il voit la source d'inspiration pour l'architecture macédonienne non pas en Asie Mineure, mais dans le sud de la Grèce (voir Tomlinson, 1977, p. 473). De plus, il suggère que l'adoption de la voûte en encorbellement repousse (dans le temps) l'emploi de la voûte à claveaux (avec clef, contre-clés et claveaux ou voussoirs) ; en d'autres termes, la réussite de la première fait que le besoin pour la seconde ne se présente que plus tard, lorsque des problèmes plus particuliers surgissent. Tomlinson (1977, p. 474) argumente que l'emploi de la voûte à claveaux en Macédoine n'aurait pas pu être inspiré par l'architecture publique ou civile, puisque l'usage de ce type de couverture aurait requis des mesures additionnelles de renforcement des murs qui l'auraient supporté – mesures qui n'ont pas été détectées dans les vestiges architecturaux. Ce fait l'autorise non seulement à chercher l'origine de ce type de voûte hors de la Macédoine, mais aussi à proposer que l'inspiration pour l'emploi de celle-ci dans les tombes macédoniennes provenait d'autres monuments funéraires, et non pas de bâtiments d'un autre type.

À première vue, l'image que dresse Tomlinson de l'emploi de la voûte en berceau à claveaux et de son évolution semble contredire les hypothèses du développement de celle-ci en Thrace émises par Kitov. L'hypothèse du rapport entre la voûte en encorbellement et la voûte à claveaux proposée par Tomlinson suggère, en effet, que l'emploi récurrent de la première dans un territoire donné implique l'absence de la nécessité de « découverte » la seconde. Aussi, la voûte en encorbellement a été employée sur tout le territoire de la Thrace. Tomlinson poursuit son analyse de la voûte « macédonienne » en présentant ce qu'il perçoit comme la séquence de développement de celle-ci – séquence au début de laquelle il place la voûte en encorbellement, qu'il décrit comme « roof of two courses only (perhaps curved on their underside) resting against each other... » (Tomlinson, 1977, p. 475), et qui progresse vers la voûte à claveaux « complexe »

dont la complexité s'exprime, à chaque niveau de la séquence, par le nombre de claveaux (appelés « courses » par Tomlinson).<sup>193</sup> Cette séquence n'est pas sans rappeler le schéma d'évolution de la voûte à claveaux en Thrace tel que présenté par Kitov : les deux présentent une évolution du simple vers le complexe. Cependant, le schéma de Kitov est basé sur des exemples concrets dans lesquels l'archéologue bulgare prétendait voir les chaînons de l'évolution de la « voûte thrace » dont la structure évolue du corsé au raffiné ou des dalles mégalithiques aux blocs de pierre soigneusement taillée, alors que la séquence de Tomlinson est fondée sur l'hypothèse stipulant que l'évolution de la voûte devait progresser vers un nombre toujours plus grand de claveaux qui refléterait la confiance croissante des bâtisseurs de plus en plus « initiés » (voir Tomlinson, 1977, p. 475). Toutefois, à la différence de Kitov, qui tient à démontrer que tous les chaînons de l'évolution qu'il propose se trouvent en territoire thrace, Tomlinson note que les premières étapes de la séquence qu'il propose – celles impliquant des voûtes en encorbellement, sans ou avec une pierre-clef – ne peuvent pas être observées en Macédoine. Il souligne le fait que les voûtes en berceau macédoniennes emploient toujours un nombre relativement grand de claveaux (qu'il fixe à neuf, voir Tomlinson, 1977, p. 475), même lorsque l'espace à couvrir n'est pas plus large que 2 m.

La conclusion que les voûtes à claveaux des tombes macédoniennes sont à un niveau plutôt développé de sa séquence évolutive de cet élément architectural mène Tomlinson à conclure qu'elles étaient inspirées par l'emploi d'arcs et de voûtes dans l'architecture militaire grecque d'époque hellénistique, emploi inspiré, à son tour, par l'architecture orientale avec laquelle les artisans et architectes macédoniens et grecs ont été en contact notamment après les conquêtes d'Alexandre III. Ainsi, l'apparition (soudaine) de la voûte à claveaux dans l'architecture des monuments funéraires macédoniens est placée au début du III<sup>e</sup> s. av. n. è.; chronologie qui s'accorde bien avec les aspirations de Kitov qui cherche à démontrer que la voûte « macédonienne » devrait, en fait, être désignée par « thrace ». Cependant, la découverte de la

---

<sup>193</sup> Il note cependant : « Logically, the vaults with the smaller number of courses ought to be the earlier; in the Macedonian tombs this does not always appear to be so; cost of construction must be another factor to be considered. But vaults with larger numbers of courses to the metre should generally be later. » (Tomlinson, 1977, p. 476).

« tombe de Philippe II », datée de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> s. av. n. è., permet à Andronikos (1987, p. 4) de repousser la présence de la voûte en Macédoine un peu plus tôt dans le temps (voir aussi Vůleva, 1994, p. 56). Andronikos poursuit sa critique de la datation de l'apparition de la voûte à claveaux (et de l'arc) en Grèce en soulignant le fait que les Hellènes maintenaient (de bon ou de mauvais gré), déjà avant Alexandre III, des contacts avec l'Orient et qu'ils auraient pu prendre connaissance de cet élément architectural bien avant qu'il n'ait été nécessaire qu'il soit importé suite à la conquête de la Perse. En effet, d'après les sources littéraires (Andronikos, 1987, p. 5-6), les Hellènes semblent avoir connu la voûte à claveaux avant l'époque hellénistique (contre Tomlinson, 1977).<sup>194</sup> Entre autres, Andronikos mentionne un passage de Sénèque, dans lequel Démocrite (d'Abdère) est identifié comme l'inventeur de ce type de voûte. Suite à une critique adressée aux « méthodes » diffusionnistes qui bornent les études en « archéologie classique » à la recherche de l'origine d'éléments architecturaux, Andronikos argumente également que la possibilité que les artisans-constructeurs aient découvert la voûte à claveaux indépendamment ne doit pas être écartée.

Vůleva (1994, p. 55) mentionne également la source identifiant Démocrite comme l'inventeur de la voûte à claveaux, mais elle pose la question rhétorique à savoir quel type de voûte présent dans la région thrace de son origine aurait pu inspirer le philosophe grec. Il n'est pas clair par le contexte de sa publication si Vůleva insinue que la voûte n'était pas employée dans le terroir d'Abdère autour du V<sup>e</sup> s. av. n. è. ou si elle fait allusion aux voûtes en encorbellement thraces (dont aucune n'est datée de ce siècle), mais dans l'une ou dans l'autre éventualité, il serait imprudent d'écarter la possibilité qu'il ait été inspiré par ce qu'il a observé dans une autre région de la Méditerranée orientale.<sup>195</sup> D'après Vůleva (1994, p. 55), l'unique type de voûte qui existait avant Démocrite aurait été la « fausse voûte » (ou voûte en encorbellement) ; elle note que Platon et Sophocle (cités par Andronikos en appui à l'hypothèse de l'origine grecque de la voûte à claveaux) ne décrivent pas la technique par laquelle la voûte est obtenue et que Platon ne fait pas

---

<sup>194</sup> Cependant, l'interprétation qu'Andronikos donne à ces sources a déjà été critiquée par d'autres chercheurs, fait que l'archéologue grec ne cache pas dans sa propre argumentation (voir Andronikos, 1987, p. 6 et références).

<sup>195</sup> Vůleva note elle-même (1994, p. 55-56) que Démocrite avait beaucoup voyagé et qu'il aurait pu s'inspirer pour sa « découverte » de la voûte à claveaux de l'architecture orientale, notamment des jardins suspendus de Babylone.

de différence entre voûte à claveaux et « fausse voûte ». En ce qui a trait à Démocrite, l'auteur bulgare arrive à la conclusion que celui-ci a employé ses observations sur les voûtes orientales dans ses réflexions sur des problèmes physiques ou mathématiques ; cependant, Vůleva (1994, p. 56) souligne le fait que le travail du philosophe d'Abdère n'est lié à aucune preuve tangible. Andronikos déclare que le fait qu'il ne s'agit pas, dans le cas de Démocrite, de simple connaissance théorique (« mere theoretical knowledge ») est une évidence, puisqu'il a été démontré qu'en Grèce, théorie et pratique étaient étroitement liées (Andronikos, 1987, p. 6 et n. 23). Il trouve que le manque d'attention portée au témoignage au sujet de la voûte chez Platon est l'aspect le plus étonnant de la critique des chercheurs qui se sont prononcés contre l'origine de la voûte en Grèce, mais comme nous venons de le noter, Vůleva a depuis souligné le fait que le témoignage de Platon est insuffisamment précis pour être concluant (*supra*). En effet, la description très schématisée offerte par le philosophe attique ne démontre aucunement que les éléments décrits sont originaires de la Grèce ou de la Macédoine. Plus encore, il n'y a rien dans la source qui indique que l'inspiration pour la description doit absolument provenir de la Macédoine ; des monuments oblongs en pierre poreuse, ensevelis sous des tumuli, parsemaient, en effet, la Thrace et l'Asie Mineure au moment de la rédaction de la source citée (*Lois*, 947d-e).

En ce qui a trait à Démocrite, Andronikos rejette l'importance de l'origine de son inspiration (ou de ce qui aurait inspiré chez le philosophe l'idée de la voûte à claveaux) en insistant que ce qui importe est le fait que l'invention de la voûte à claveaux répondait à une nécessité pratique d'une région de la Grèce antique (il semble que l'archéologue grec considère comme telle le royaume macédonien). Cet énoncé est, pour le moins, paradoxal, puisqu'il ne va pas de soi que l'emploi d'un élément architectural dans une région donnée implique que ce dernier ait été inventé dans celle-ci. D'autant plus qu'il semble que l'emploi le plus ancien de la voûte en Grèce soit représenté par l'entrée en voûte du stade de Némée, daté de la fin du IV<sup>e</sup> s. av. n. è., construction influencée par la tradition architecturale macédonienne (Tomlinson, 1987, p. 308, cité par Vůleva, 1994, n. 30 ; voir aussi Andronikos, 1987, p. 3), semble contredire l'idée d'un besoin précis auquel on aurait répondu par l'invention de la voûte à claveaux, d'autant plus que l'influence proviendrait de la région dans laquelle ce type de couverture apparaît soudainement, dans un état qu'on qualifie de techniquement avancé (voir *supra*). L'hypothèse d'Andronikos pour une origine locale (macédonienne) de la voûte à claveaux est sapée par sa

propre argumentation que la couverture de la tombe de Philippe II présente un niveau avancé de ce type de voûte et que ce fait indiquerait justement que l'invention de celle-ci pourrait être attribuée à Démocrite (Andronikos, 1987, p. 12). L'absence de la voûte à claveaux, voire même de la « fausse voûte », de la Macédoine avant la fin du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. contredit tout à fait cette suggestion, nonobstant l'interprétation des sources littéraires. Ainsi, même si nous admettions que la voûte à claveaux (Andronikos ne précise pas ce type particulier de voûte, mais ce dernier est sous-entendu par le contexte) était la solution « inévitable » à un problème concret – celui de la couverture de l'espace cerné par les monuments sous tumulus macédoniens, devenu « excessivement large » –, cela n'empêche que l'inspiration pour la construction de ce type de voûte provînt de l'extérieur de la Macédoine; au contraire, l'absence du territoire macédonien de la voûte en encorbellement – solution peut-être encore plus inévitable du problème indiqué par Andronikos –, jumelée à l'état considéré techniquement avancé des voûtes découvertes en Macédoine indique que l'argumentation d'Andronikos (tout comme celles de certains thracologues, mais dans une autre direction) n'est qu'un essai de « nationaliser » la voûte à claveaux.

En effet, Vŭleva (1994, p. 57) admet l'origine locale des monuments macédoniens (Andronikos, 1987, p. 12) et la « popularisation » de la voûte à claveaux en Macédoine, mais note que l'originalité (en termes d'influences et de développement local) de ces monuments se trouve uniquement dans leurs plans. Pour ce qui est de leur couverture en voûte à claveaux, elle maintient que celle-ci doit être perçue comme une influence orientale (mésopotamienne et égyptienne), mais qu'il n'est pas exclu que Démocrite et les artisans grecs aient contribué à son développement. Theodossiev (2007, n. 4) émet un avis similaire en soulignant le fait que la voûte en berceau existait dans l'architecture funéraire orientale et égyptienne longtemps avant son emploi sur le continent européen et qu'elle est même présente dans les tombes archaïques de la Lydie, de Chypre et de l'Étrurie. Tel est effectivement le cas, mais la présence de cet élément architectural dans ces régions avant son apparition dans des régions limitrophes n'implique pas automatiquement sa diffusion des unes vers les autres.

### 11.3.4 Voûte « galate », « fausse coupole » ou « voûte thrace » ?

La voûte à caissons superposés, avec ses différents styles, a également été appelée « voûte gallate » – appellation qui provient du fait qu'elle semble très répandue en territoire galate (Asie mineure) durant l'époque hellénistique. Cette appellation, critiquée par Theodossiev (2007, p. 603) qui souligne les implications « ethniques ou régionales » qu'elle comporte, peut porter à la confusion, puisqu'il a été suggéré qu'elle a ses origines en territoire thrace, d'où elle aurait été importée en Asie durant les migrations celtiques (Fedak, 1991, p. 171 ; Ginouvès et Guimier-Sorbets, 1994, p. 315-316 et n. 20). Theodossiev (2007, p. 606 ; voir aussi Vassileva, 2012, p. 246-247) rejette cette hypothèse en stipulant que les exemples de monuments comportant la voûte à caissons superposés en territoire galate sont trop peu nombreux (il ne note qu'un monument, celui de Karalar) et sont trop tardifs. Sur la base de la datation du VI<sup>e</sup> s. av. n. è. d'un monument sous tumulus découvert près de Bélévi comportant une voûte à caissons superposés découvert en Asie Mineure (« le premier thalamos » [Orlandos, 1968, p. 190] cité par l'auteur grec comme l'exemple le plus ancien de ce type de couverture), Theodossiev (2007, p. 605) émet une hypothèse opposée, à savoir que ce type de voûte provient de cette dernière région et non pas de la Thrace.<sup>196</sup> Sur la base de sources qui indiqueraient « [a] close ethnic relationship » entre Thraces et Bithyniens, il suggère que le Propontide était la région où ce lien s'épanouissait et à travers laquelle s'effectuaient les échanges qui auraient mené à la propagation de la voûte à caissons superposés en Thrace. Ginouvès et Guimier-Sorbets (1994, p. 316, n. 25) ont également noté l'existence et la datation du monument de Bélévi, mais ils argumentent, avec raison, qu'il s'agit d'un « exemple exceptionnel », découvert hors des confins du territoire galate, et citent un exemple encore plus ancien que celui de Bélévi, trouvé en Crète et utilisé depuis l'époque mycénienne et jusqu'au IV<sup>e</sup> s. av. n. è. Cet exemple, omis dans la publication de Theodossiev (2007) – tout comme les autres exemples de monuments galates employant la voûte à caissons

---

<sup>196</sup> Bazaïtova (2001, p. 104) et Ruseva (2000, p. 117) sont du même avis. Alors que la première se contente de mentionner qu'« il doit être admis que la technique de la voûte à caissons superposés a été importée [en Thrace] de l'Asie Mineure », la seconde, sans donner de références bibliographiques, ni argumenter son propos, ne fait que souligner l'ancienneté de ce même type de voûte en territoire thrace et micrasiatique par rapport à son apparition en territoire galate.

superposés cités par Ginouvès et Guimier-Sorbets, (1994, p. 312-314), également omis par l'auteur bulgare qui cite, néanmoins, l'article des chercheurs français – remet en question l'hypothèse de ce dernier, sinon en ce qui a trait aux échanges thraco-bithyniens et aux influences anatoliennes sur l'architecture thrace, du moins en ce qui concerne l'origine de la voûte à caissons superposés, voire à l'efficacité de la stratégie qui consiste à chercher des exemples toujours plus anciens afin de démontrer la provenance d'une influence quelconque. En effet, ce type de couverture semble suffisamment répandu en Méditerranée de l'Est, tant chronologiquement que spatialement, pour qu'il puisse être envisageable de parler non pas de son origine et de sa dispersion, mais de ses origines à de multiples endroits. Aucune logique, ni donnée, n'empêche, en effet, que les Galates aient apporté avec eux, en Asie Mineure, la connaissance de la technique de construction de ce type de voûte, nonobstant l'existence préalable de ce dernier dans cette région (dont ils n'auraient pas été conscients). D'ailleurs, l'existence du monument de Bélévi n'est pas une garantie que la connaissance de cette technique avait perduré dans la région micrasiatique avant l'arrivée des galates ; au contraire, le fait qu'il s'agisse du seul exemple antérieur à cette arrivée jamais découvert dans la région, ainsi que le nombre relativement considérable de monuments comportant ce type de voûte érigés après l'arrivée de galates suggèrent plutôt le contraire (contre Theodossiev, 2007). Vassileva (2012, p. 246) déclare que ce type de voûte est « popular in Thrace », mais le nombre d'exemples provenant de ce territoire ne représente qu'une fraction minimale des vestiges de voûtes à caissons superposés découverts dans les territoires limitrophes, notamment en Asie Mineure.

Tout d'abord Mikov (1955, p. 17, n. 1), puis Botušarova et Kolarova (1961) désignent ce type de couverture par le terme « coupole » dans leur description de la voûte à caissons superposés du monument de Philipovo.<sup>197</sup> Ce terme a été rejeté en ce qui a trait à la définition de ce type de voûtes (Ginouvès, 1992, p. 148), mais son emploi dans la publication portant sur ce dernier monument peut être tolérée, puisqu'il s'agit de seulement la deuxième découverte de ce type de couvertures en Thrace, alors que la première avait été comparée à une « fausse coupole »

---

<sup>197</sup> Kitov (1977a, n. 8) inclut l'emploi de ce terme par Botušarova et Kolarova dans sa liste de références qui contiendraient des termes inadmissibles pour la description de la voûte à caissons superposés (voir *infra*).

(Filov, 1937, p. 81). Il faut, d'ailleurs, apprécier le fait que Botušarova et Kolarova (1961) laissent tomber, avec raison, le mot « fausse » devant le terme « coupole » dans leur description de la voûte à caissons superposés. Cette évolution dans le vocabulaire spécialisé employé par les thracologues bulgares n'a pas été notée par l'architecte Ruseva qui retourne pour la description de ce type de voûtes à l'expression « fausse coupole » et l'impose (du moins, dans ses propres publications) dans sa lexicographie de l'architecture des monuments thraces (Ruseva, 2000, p. 149 ; 2002, p. 54). L'emploi de cette expression est tout à fait inadmissible, car elle est déjà réservée pour les coupoles obtenues par encorbellement (voir, entre autres, Vasileva, 2005, p. 3, 4, 76), fait qui n'échappe pas à Ruseva (2000, p. 187), comme l'indique clairement sa définition des types de coupoles rencontrées en Thrace qui stipule qu'il y a « two types of false dome (...): the "beehive dome" and (...) [the] "lantern-like dome" or Galatian dome »). Ruseva (2000, p. 184) exprime l'avis que l'appellation « voûte galate » n'est pas convenable, puisque la voûte à caissons superposés serait apparue en Thrace et en Asie Mineure avant qu'elle ne soit utilisée par les tribus celtes dans cette dernière région, ce qui la pousse à employer l'expression « fausse coupole » pour désigner à la fois la coupole obtenue par l'encorbellement d'assises de blocs de pierre successives (ou « voûtée par encorbellement en ruche d'abeille », voir Ginouvès et Guimier-Sorbets, 1994, p. 316) et la voûte à caissons superposés (Ruseva, 2000, p. 187). Ce choix, comme nous le soulignons ici et dans ce qui suit, est beaucoup plus important pour l'étude des monuments thraces sous tumulus en général que Ruseva ne semble réaliser. Alors qu'on pourrait argumenter qu'il s'agit de « fausses coupoles » dans les deux cas – celui de la voûte à caissons superposés et celui de la coupole obtenue par encorbellement –, la voûte à caissons superposés est, comme son nom en français l'indique, une voûte, et non pas une coupole, et l'emploi du mot « voûte » n'a pas été choisi au hasard (à ce sujet, voir Ginouvès, 1992, p. 148).

Alors qu'elle ne fournit jamais de références bibliographiques en ce qui a trait aux différentes appellations de ce dernier type de voûte dans la littérature bulgare, il est probable que Ruseva se soit inspirée pour cette désignation de la voûte à caissons superposés par la mention de « fausse coupole » dans la publication de Filov (1937, p. 81), dans laquelle il décrit la voûte à caissons superposés du monument *Kurt-Kalé*; cependant, contrairement à Ruseva, il est clair par son emploi de la conjonction « comme » que Filov ne fait que comparer cette voûte à une « fausse coupole », sans prétendre que cette appellation devrait être employée pour désigner ce type

d'éléments architecturaux. G. Kitov (1977a) s'exprime contre l'emploi de cette désignation<sup>198</sup>, sans toutefois expliquer pourquoi. Pour sa part, il emploie dans sa désignation de la voûte à caissons superposés du monument de *Zhaba Mogila* une expression tout aussi inadéquate : « couverture étagée » (Kitov, 1977a, p. 14).<sup>199</sup>

En anglais, on parle de « lantern roofing » ou de « diagonal roofing » (Fedak, 1991, p. 170 et suiv.), expressions adoptées également par les thracologues bulgares dans les publications en langue anglaise (Theodossiev, 2007 ; Theodossiev et Stoyanova 2010) et bulgare (Ruseva, 1990, p. 111 ; 2000, p. 117, 199 ; Bazaïtova, 2001, p. 104). Plus adéquates que la « fausse coupole » de Ruseva (*supra*) ces expressions présentent néanmoins un problème : elles sont mal adaptées à la réalité architecturale décrite, car aucun des monuments thraces ne comporte une couverture avec lanterneau, alors que décrire la couverture d'une construction comme « diagonale » est peu utile, surtout lorsqu'il s'agit de constructions à l'architecture quelque peu particulière et variée, comme celle des monuments thraces sous tumulus. D'autant plus que l'emploi continu des couvertures à lanterneau construites en charpente à travers des siècles (Ginouvès et Guimier-Sorbets, 1994, p. 316-317 ; voir aussi Orlandos, 1968, p. 193-194) et jusqu'à nos jours pourrait influencer l'interprétation des voûtes à caissons superposées antiques, notamment thraces, et porter à des analogies comparatives fondées plutôt sur des a priori que sur des données tangibles (par exemple Fedak, 1991, p. 171 ; voir aussi Theodossiev, 2007, p. 602-603). L'adaptation bulgare de ces expressions, utilisée, à notre connaissance, uniquement par l'architecte Ruseva, est encore plus controversée, puisqu'on parle non pas de « couverture en lanterneau », mais de « coupole de la forme de lanterneau » (voir Ruseva, 1990, p. 111 ; 2000, p. 117, 199).

Ces exemples démontrent que la nature de la voûte à caissons superposés (en termes structurels) a posé des problèmes à la majorité des chercheurs qui l'ont étudiée dans le contexte

---

<sup>198</sup> Kitov (1977a, n. 8) cite parmi les exemples de ce qu'il considère un mauvais emploi de l'expression « fausse coupole » la description du monument de Tatarevo par Mikov (1955, p. 38). Cette référence est plutôt inexacte, puisque dans la description publiée par Mikov il n'est jamais question de « fausse coupole », mais de « fausse voûte », et l'auteur ne fait pas référence à une voûte à caissons superposés, mais à une voûte dièdre tronquée, obtenue par encorbellement, ce qui lui donne raison d'employer une telle expression.

<sup>199</sup> « стъпаловидно покритие » (bul.) [stǔpalovidno pokritié] – couverture en forme d'escalier.

des monuments thraces. L'hésitation entre le terme « voûte » et le terme « coupole » dans la désignation de ce type de voûte est implicite dans la publication de Theodossiev et Stoyanova (2010, p. 184, 191, fig. 14), mais elle atteint un degré de confusion supérieur dans les publications de Ruseva (1990 ; 2000 ; 2002), dans lesquelles il est qualifié à la fois de « coupole », de « voûte » et de « fausse coupole ». Cette hésitation (pour ne pas parler de confusion) résume bien l'état actuel de la recherche sur ce type d'éléments architecturaux dans le domaine de la thracologie bulgare.<sup>200</sup>

#### 11.4 MURS DE SOUTÈNEMENT ET CORRIDORS

Encore d'autres éléments, notamment la présence dans les ensembles architecturaux des monuments thraces, mycéniens et étrusques de corridors ou de passages, de murs de soutènement, et de pièces auxiliaires, ainsi que le fait que ces trois « types » de monuments étaient couverts de terre, ont contribué à les rapprocher encore plus aux yeux des chercheurs. Les murs de soutènement des tumuli thraces, surtout de ceux qui contenaient des monuments, ont été comparés aux structures similaires découvertes un peu partout en Méditerranée, notamment en Étrurie, en Grèce et en Asie Mineure, et ce, dès les débuts de l'étude des monuments thraces (Filov, 1937, p. 99) et des rapprochements ont été faits plus récemment entre les monuments étrusques et les monuments thraces sur la base de cet élément architectural (Kouzmanov, 1998, p. 59-60).

Cependant, au moins en Thrace, cet élément architectural n'est pas typique des monuments construits. Aucun lien entre la présence d'une construction dans les monticules et le type de celle-ci et la présence ou l'absence de krépis ne peut être fait ; les murs de soutènement sont présents tant dans les tumuli comprenant des monuments construits que dans ceux recouvrant de simples tombes à puits. La taille du monticule ne semble pas jouer un rôle dans la présence de ces cercles de pierres, ils sont associés à des monticules de tailles très variables. Quant aux comparaisons

---

<sup>200</sup> Il est intéressant de noter que dans son article antérieur, Theodossiev (2007) n'emploie jamais ces deux termes en lien avec ce type de couverture, auxquels il préfère l'expression « lantern-roof » (voir *infra*).

entre murs de soutènement étrusques et krépis thraces, la rareté de l'association « krépis – monument » dans les cas des contextes des monuments thraces semble affaiblir cette analogie et toutes les conclusions auxquelles elle pourrait mener.

Les murs de soutènement présents dans les tumuli érigés en territoire thrace ont été interprétés de différentes façons, mais une tendance semble unir les chercheurs qui en ont fait l'objet de leur étude : l'explication de ces ceintures en pierre par les croyances des Thraces anciens.

Il n'est pas encore possible d'établir avec assurance si une orientation des monuments thrace vers des habitats ou vers des points d'intérêt topographiques, géographiques ou autres peut être envisagée, étant donné que relativement peu d'habitats thraces ont été situés. De plus, les monuments découverts dans des régions géographiques limitées (telle la Vallée de Kazanlük) sont souvent orientés vers différentes directions, ce qui a souvent été masqué par la tendance de la part de certains archéologues à indiquer seulement approximativement l'alignement des monuments. La tentative d'expliquer l'orientation de certains des monuments qui semblent former des groupes par une volonté de les aligner avec certains corps astronomiques, notamment le Soleil, (Stoev et Stoeva, 2006) est intéressante, mais on n'a pas su, ni cherché, à expliquer pourquoi seulement certaines de ces constructions, notamment *Golyama Arsenalka* dans la Vallée de Kazanlük, présenteraient de tels alignements. De plus, d'autres monuments très similaires aux constructions en question ne semblent pas suivre les mêmes critères d'orientation. L'association de l'orientation des corridors ou des passages des monuments vers le sud a également inspiré Gergova (1996, p. 98-99) à avancer l'hypothèse qu'il s'agit de l'effet d'une croyance thrace liant l'immortalisation du défunt avec le Soleil. Cette hypothèse semble, pour le moins, prématurée ; le lien direct entre croyances achéennes, grecques anciennes ou macédoniennes et croyances thraces (si un tel ensemble de croyances a existé) doit être démontré avant que des observations sur les unes puissent mener à des conclusions sur les autres. Si le Soleil, ou les croyances et cultes qui lui étaient directement ou indirectement associés, jouait un rôle dans l'orientation des monuments thraces sous tumulus, alors comment expliquer les différences d'orientation entre ces derniers ? Alors qu'aucune recherche précise et scientifique n'a été effectuée dans le but d'enregistrer les directions absolues de tous les passages, corridors ou baies des monuments thraces sous tumulus, un simple survol des publications portant sur ces derniers suffit pour nous informer qu'alors qu'ils étaient généralement orientés vers le sud (avec certaines exceptions, dont des monuments orientés

vers le nord), les directions vers lesquelles pouvaient pointer leurs corridors couvrent presque toutes les orientations entre le sud-est et le sud-ouest. De plus, les monuments « achéens », qui auraient dû être conformes aux exigences de la croyance en l'immortalisation, ne présentent pas une tendance claire à adopter une direction quelconque comme point vers laquelle devraient être orientés leurs passages et leurs corridors (à ce sujet, voir Pelon, 1976, p. 278 et suiv.).

Les comparaisons entre monuments thraces et tombes macédoniennes, ainsi qu'entre ces premiers et les monuments micrasiatiques, peuvent être approfondies par l'étude des différents éléments qui les composent ou que ceux-ci comprennent, outre les éléments architectoniques ou les différents objets qu'ils contenaient. Par exemple, comme nous l'avons déjà noté, des similitudes entre ces types (en termes géographiques) de monuments ont été notées au niveau de la décoration de leurs intérieurs ou, plus précisément, de leurs peintures murales, ainsi qu'au niveau des imitations en pierre de meubles, notamment de lits, et de portes.

### **11.5 FAÇADES MONUMENTALES, TEMPLES ET PALAIS**

Les façades monumentales de certains types de monuments antiques – notamment celles des tombes rupestres cariennes, des mausolées hellénistiques micrasiatiques et de certains monuments thraces et macédoniens – ont été comparées aux façades de temples (le type de temple et son origine n'ont pas toujours été précisés), probablement surtout en raison de la présence sur ces façades d'entablements et de frontons maçonnés ou, plus souvent, taillés en relief. Ce parallèle semble encore plus complet lorsque les façades des monuments en question comportent des pilastres, des piliers ou des colonnes, libres ou semi-engagées, ainsi que des portes de pierre décorées d'imitations de têtes de clous et d'appiques anthropomorphes ou zoomorphes auxquelles étaient fixés les anneaux ayant servi pour basculer les battants. Dans le cas des monuments thraces, ce sont, de plus, les mécanismes de verrouillage que semblent avoir comporté certaines de ces portes qui ont poussé les chercheurs (notamment l'archéologue Kitov) à proposer que ces dernières jouaient le même rôle qu'elles avaient au sein de la structure de tout temple, soit contrôler l'accès au lieu sacré. Toujours en ce qui a trait aux monuments thraces, les lits de pierre

ont fourni un élément additionnel à ces mêmes spécialistes dans leur quête d'indices concernant la fonction « cultuelle » de ces premiers. Les lits ont alors été interprétés comme ayant servi (notamment de bancs) aux participants aux cultes et mystères qui se seraient déroulés dans le « temple » sous tumulus, derrière les portes de pierre verrouillées.

Un examen ne serait-ce que superficiel de l'architecture des temples méditerranéens antiques, plus spécifiquement du temple grec classique et de ses variantes régionales, permettrait de constater que la majorité de ces éléments s'y trouve en effet. Les façades monumentales sont typiques de tout temple de la région, pour s'en convaincre, il suffit de penser aux temples archaïques grec, étrusque et phrygien et à leurs dérivés – le temple grec classique et le temple romain (qui présente une tendance particulière d'accentuation de la façade). Malgré les particularités qu'elles présentent d'un endroit à l'autre, les façades de ces types (en termes spatiotemporels) de temples, ainsi que celles d'autres types de temples antiques, comportent une entrée avec porte (souvent à deux battants) flanquée de colonnes, de piliers ou de pilastres (ou antes), surmontée, souvent sur un plan différent, d'un entablement et d'un fronton – en fonction de la toiture en double pente. Cette description succincte peut être appliquée, à quelques détails près, tant au temple phrygien du V<sup>e</sup> s. av. n. è., qu'au temple grec classique et hellénistique. Cependant, le temple antique, en général, n'est pas l'unique type de bâtiment dont la façade peut être décrite par l'emploi de ces éléments – colonnes, pilastres, antes, entrée, entablement, fronton, etc.

Si nous renversons le problème, il apparaît sous un angle plus clair et moins essentialiste. En fait, il ne s'agit pas, d'après nous, de comparer l'architecture antique à l'aspect du temple antique, mais d'établir si le temple antique était le premier et le seul à comporter les éléments auxquels les autres bâtiments sont comparés et la signification de ces comparaisons, lorsqu'elles ont été faites. Nous avons déjà établi que la comparaison des monuments thraces au « temple » n'ont pas été explicitées – nous n'avons pas pu établir pourquoi le modèle du temple antique a été choisi comme parallèle. Nous avons également suggéré qu'il est probable que cette comparaison soit l'écho de l'expression « temple-tombs » par laquelle ont été désignés les monuments rupestres antiques de l'Asie Mineure ; cependant, l'origine de cette expression n'est pas plus claire que les motivations derrière son transfert probable aux monuments thraces. Néanmoins, les monuments funéraires, qu'ils soient thraces, macédoniens ou micrasiatiques, ne sont pas le seul

type d'architecture qui a été comparé avec l'aspect d'un temple. Certaines composantes des palais hellénistiques non seulement comportaient des éléments identiques (en termes de composition) à ceux des temples antiques, mais, de plus, elles ont été explicitement comparées avec ces derniers, et ce, par les auteurs anciens. Par exemple, Lucien décrit la salle à manger du palais de Cléopâtre VII comme un lieu qui ressemblait à un temple – comparaison qui n'aurait pas été accidentelle, puisque « as a result of the semi-divinity of the monarch a royal palace was in fact also a kind of temple » (Nielsen, 1994, p. 20 et références). L'association du palais hellénistique avec le temple antique a été poussée encore plus loin par la proposition que « the performance of religious duties formed an integral part of palace life... », étant donné que le roi – qui aurait été un « quasi-god » aux yeux de son peuple – aurait eu des fonctions religieuses (Nielsen, 1994, p. 23).

Alors que ces parallèles demeurent directs, c'est-à-dire que les porches avec colonnes, entablement et fronton des palais sont directement comparés aux façades de temples, il est intéressant de noter que ces premiers ont été également avancés comme source d'inspiration des scènes des théâtres antiques. En effet, Vitruve relate que les entrées au milieu de la *scenae frons* étaient inspirées du palais royal, alors que le décor du style tragique était composé de « colonnes, de frontons, de statues et d'autres environs royaux » - éléments qui symbolisaient le palais royal tant sur les scènes des théâtres, que sur les façades de chacune des composantes de ce dernier – salles à manger, salles d'audiences, etc. (voir Nielsen, 1994, p. 19, 20).

Les éléments monumentaux mentionnés par Vitruve et qui rappelaient le palais royal se retrouvaient non seulement sur les scènes des théâtres, mais aussi sur les façades des monuments funéraires d'époque hellénistique érigés en Macédoine, en Égypte et en Orient (Nielsen, 1994, p. 20). Alors que le lien entre ce type de façade et le palais royal hellénistique n'a pas nécessairement été fait en ce qui a trait aux tombes rupestres micrasiatiques ou, plus précisément, cariennes (voir Roos, 1972 ; 2006) – lien auquel celui avec le « temple » a été implicitement préféré – les similitudes entre les façades des monuments d'époque hellénistique érigés dans toutes ces régions nous permettent d'inclure ces tombes rupestres dans la comparaison avec l'architecture des palais qui leurs étaient contemporains. En effet, le parallèle étroit entre l'aspect de la façade du temple et celui de la façade du palais, ainsi que les fonctions partiellement sacrées de ce dernier, ainsi que de son occupant principal, ne permettent pas de justifier dans

l'identification de la source d'inspiration des façades des monuments funéraires une préférence pour l'un – le temple – ou pour l'autre – le palais.

## **11.6 ENTRÉES ET PORTES**

### **11.6.1 Les origines des portes de pierre thraces**

L'architecte Stoyanova (2002) a proposé, sur la base d'un examen succinct des décorations des portes pivotantes en pierre ou métalliques thraces, macédoniennes et micrasiatiques, que les premières semblent avoir peu en commun avec les deuxièmes et semblent tirer leur origine des dernières. En comparant les schémas décoratifs des portes de différents types de monuments funéraires, elle établit, en effet, que les types de décors en relief observés sur les portes de pierre thraces – composé surtout de caissons taillés sur un des deux côtés des battants, encadrés par des rangées de boutons (ou imitations de tête de clous) – « sont connus uniquement en Asie Mineure » (Stoyanova, 2002, p. 540). Ce fait est, d'après Stoyanova, la preuve que les portes découvertes dans les monuments thraces étaient « le produit d'idées architecturales micrasiatiques, sinon directement d'architectes venus de l'Asie Mineure » ou formés dans les ateliers micrasiatiques, ou, à la limite, le produit d'une médiation entre les deux régions, effectuée par « des écoles d'architecture liées aux traditions micrasiatiques, œuvrant dans les colonies grecques du littoral thrace ». À cette proposition d'un lien entre les types de portes qui avaient été installés dans les monuments thraces et ceux aménagés dans les tombes micrasiatiques peut être ajoutée la remarque de Gergova (1996, p. 57 et références) que les portes glissantes des deux monuments de la nécropole tumulaire de Sboryanovo (tumuli №№ 12 et 13) n'ont pas de parallèles macédoniens, mais sont présentes dans certains monuments de l'Asie Mineure. En effet, Roos (1972, p. 84, cité par Gergova, 1996, p. 57, n. 2) note que seulement des portes glissantes ont été attestées en Lycie, notamment dans les « timber-work tombs » lyciennes (voir Roos, 1971, p. 26), et dans la partie de la Carie qui est limitrophe à cette région, également dans des tombes du type désigné « Lycian woodwork-imitation » (voir Roos, 2006, p. 16,17), alors qu'à Kaunos, uniquement deux des tombes rupestres (E14 et F11) auraient comporté ce type de porte.

Basée uniquement sur le style décoratif d'un échantillon de battants de portes relativement limité et sur des critères – le nombre de rangées de boutons décoratifs et la présence ou absence de caissons –, cette conclusion de Stoyanova semble quelque peu hâtive. Il est intéressant de noter qu'en Carie, pays riche en différents types de monuments funéraires – tombes maçonnées sous tumulus, tombes rupestres, tombes sur podia, sarcophages, etc. – les premières portes pivotantes apparaissent au V<sup>e</sup> s. av. n. è. dans les tombes sous tumulus (Henry, 2009, p. 31), alors qu'en Macédoine, celles-ci apparaissent également dans les monuments sous tumulus, mais durant l'époque hellénistique, soit près d'un siècle plus tard. Les monuments thraces avec portes ayant été datés généralement du début du IV<sup>e</sup> s. av. n. è., la chronologie semble appuyer l'hypothèse de Stoyanova. Cependant, comme il devient clair d'après notre description des dispositifs d'installation et des contextes dans lesquels les portes ont été découvertes dans les monuments thraces, celles-ci auraient pu avoir été ajoutées aux derniers à n'importe quel moment durant leur « vie active ».

De plus, un fait important semble avoir échappé aux chercheurs qui ont comparé les monuments thraces sous tumulus aux monuments micrasiatiques en général ou, plus spécifiquement, leurs entrées et leurs portes : les formes des entrées de ces deux types (en termes géographiques) de monuments diffèrent de façon plutôt significative. En effet, les baies de ce dernier type de monuments, que ce soit celles des tombes rupestres cariennes (voir Henry, 2009 ; Roos, 1972 ; 2006) et lyciennes (voir Gay et Corsten, 2006) ou des monuments sous tumulus lydiens (voir Roosevelt, 2008), sont systématiquement rectangulaires, alors que celles des monuments thraces sont, pour la très grande majorité, trapézoïdales. C'est précisément ce fait – la forme des entrées des monuments thraces – qui a poussé l'archéologue Filov à les comparer non seulement aux *tholoi* mycéniennes, qui comportent également des baies trapézoïdales, mais aussi aux monuments macédoniens (voir Filov, 1937, p. 98). Les entrées des monuments hellénistiques découverts à l'ouest de la Thrace, en Albanie (Basse-Selce) ou en Italie du sud (Canosa), présentent également une forme trapézoïdale, parfois fort exagérée (voir Fedak, 1990, p. 109-115 ; voir aussi Ceka, 1976). Cette différence n'a pas été remarquée par Stoyanova (2002) dans

son étude comparative des portes<sup>201</sup> de pierre thraces, macédoniennes et micrasiatiques lorsque l'architecte bulgare a proposé d'associer les premières aux dernières, malgré le fait que la forme de la majorité des portes thraces est trapézoïdale, tout comme celle des portes des monuments macédoniens, alors que celle des portes des monuments micrasiatiques est plutôt rectangulaire – fait qui s'applique également aux fausses portes (ou « portes » ou « stèles » « symboliques ») micrasiatiques (voir Roosevelt, 2006) – et semble demeurer telle longtemps après l'époque hellénistique en ce qui a trait aux contextes funéraires de la région (voir Yaman, 2008). La remarque faite par Gergova que des portes glissantes comme celles des monuments des tumuli №№ 12 et 13 de la nécropole de Sboryanovo ont été attestées seulement en Asie Mineure, et non pas en Macédoine ne tient pas compte non plus de la forme trapézoïdale de la baie du monuments № 13 (celle du monument № 12 n'a pas été restituée en élévation) qui n'a pas de parallèle dans les baies aux portes glissantes micrasiatiques (celle-ci étant, généralement, rectangulaires). Qui plus est, les cadres des baies des monuments aux couvertures en voûtes à claveaux (*Ginina Mogila* [ou « tombe de Sveštari »] et tumuli №№ 12 et 13) sont du type atticurge dorique (chambranle à cru et linteau à lancis) – type absent, à notre connaissance, dans les monuments micrasiatiques à portes glissantes mentionnés pas Gergova, dont la décoration des cadres des entrées s'approche du type de l'entrée « ionique ».

### 11.6.2 Des seuils usés ?

Il a été suggéré que les dispositifs de blocage aménagés dans certaines des portes que nous avons décrites ci-haut (notamment Alexandrovo, *Helvetsia*) indiquent que le rôle de ces dernières était de permettre le contrôle à l'accès aux « rituels à l'intérieur » des monuments – indication qui serait renforcée par la présence des « bancs » (*Griffons, Helvetsia*) qui témoigneraient de l'emploi des monuments pour la pratique de « rituels spéciaux » (Kitov, 2003c, p. 35).<sup>202</sup> Une hypothèse similaire avait été émise préalablement par le même spécialiste, suite à la découverte d'un battant

---

<sup>201</sup> Il convient de rappeler que par « porte » nous entendons les battants pivotants, non pas le cadre de l'entrée (ou de la baie).

<sup>202</sup> Ces observations poussent Kitov (2003c, p. 35) à proposer une réinterprétation des « lits funéraires », voir *infra*.

de porte qui semble avoir comporté un mécanisme de fermeture dans le monument à coupole d'Alexandrovo (Kitov, 2001, p. 16-17). Dans cette publication, il n'est pas directement question de rituels, mais l'auteur emploie, néanmoins, les termes « mausolée » et « temple » pour désigner le monument d'Alexandrovo. Il reconstitue également les pratiques qui y auraient eu lieu en employant des mots et des expressions tels « pèlerins », « mystères énigmatiques », en stipulant que les plus éminents parmi les premiers auraient été autorisés à prendre part aux derniers (Kitov, 2001, p. 17). Cette dernière hypothèse est inspirée directement par la présence des portes qui bloquaient l'accès à chacune des deux pièces de ce monument, indiquant ainsi qu'il servait à la pratique de « cérémonies religieuses » (Kitov, 2001, p. 27). Dans un article ultérieur portant sur le même monument, le rôle des deux portes est clairement défini par la présence des mécanismes de verrouillage qu'elles auraient comportés et qui auraient permis de bloquer celles-ci de l'intérieur, « en raison des rituels secrets qui y prenaient place » (Kitov, 2004b, p. 50). Comme nous l'avons déjà noté, dans la même publication, Kitov va jusqu'à suggérer que des rebelles ayant tenté un « coup d'État » avaient été enfermés dans le monument et qu'ils ont réussi à se sauver avec l'aide d'une hache-pioche que les fouilleurs ont découvert dans le corridor du monument. Il est important de noter que, comme Kitov le souligne lui-même, et ce, dans le même souffle avec lequel il raconte l'histoire de l'évasion des rebelles, les dispositifs de verrouillage des portes se trouvaient du côté duquel auraient été enfermés les présumés insurgés. Loin d'expliquer l'absence d'ossements humains dans le contexte du monument (Kitov, 2004b, p. 50), ce fait indique plutôt la futilité de l'idée d'enfermer des personnes vivantes dans le monument.

Le fait que les seuils de certains monuments présenteraient une usure relativement notable (*Golyama Arsenalka, Zhaba Mogila*) a été souligné maintes fois par certains chercheurs qui y voient l'indice de nombreuses allées et venues dans ces monuments (voir Kitov, 1979 ; Bošnjakov, 2000). Deux hypothèses très divergentes ont été proposées comme explications de ces présumées allées et venues. L'une, émise par l'archéologue G. Kitov (1979) et acceptée par le milieu thracologue ou, du moins, citée sans opposition, ni discussion, stipule que les monuments thraces sous tumulus ont rempli le rôle de mausolées, de temples et de hérônes, et que c'est précisément leur emploi intense comme tels, entre le IV<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> s. av. n. è., qui est à l'origine de l'usure des seuils de leurs entrées. La seconde hypothèse, émise plus récemment par K. Bošnjakov (2000), veut que ces monuments aient littéralement servi de demeures souterraines aux princes (et futurs

rois) thraces, dans lesquelles ils auraient été initiés aux mystères qui leurs auraient permis d'accéder dignement au pouvoir royal. Selon cette hypothèse, chaque représentant « mâle », à la fois « guerrier » et « chevalier », de la famille dynastique (l'auteur ne précise pas s'il s'agirait de la dynastie royale) devait passer par une longue initiation qui devait le préparer pour l'éventuel rôle de roi qu'il devait accomplir, et qui aurait duré ni plus, ni moins de huit ans, dont les trois dernières années impliquaient le retrait du membre désigné par la dynastie (royale ?) dans un « espace sacré » préparé expressément aux fins de cette initiation ; l'auteur identifie les monuments thraces sous tumulus avec cet « espace sacré » (Bošnjakov, 2000, p. 35). Ainsi, Bošnjakov attribue à ces monuments une fonction qui relève « non pas de la mort imminente ou actuelle du souverain déifié » (Bošnjakov, 2000, p. 34, contre Kitov, 1979), mais plutôt du long processus d'initiation du futur souverain ou, dans les mots de l'auteur, de « la nécessité [pour le futur roi] d'effectuer le cheminement des rituels explicitement prescrits » dont l'objectif était, entre autres, l'immortalisation de ce premier (Bošnjakov, 2000, p. 34-35). Ce rôle des monuments – offrir au futur souverain un « espace sacré » pour le déroulement de certains rites qui mènerait vers son éventuelle immortalisation – serait lié à « la croyance thrace dans l'immortalité psychosomatique » (Bošnjakov, 2000, p. 35).

Ce résumé des deux hypothèses portant sur la fonction des monuments thraces sous tumulus rend clair leurs explications divergentes de ces constructions. Celle proposée par Kitov (1979 *et passim*) attribue aux monuments thraces un rôle de mausolées ou d'hérônes, c'est-à-dire un rôle étroitement lié avec la mort de ceux, pour qui ces derniers étaient construits, alors que l'hypothèse avancée par Bošnjakov (2000) cherche à expliquer les monuments par des rituels qui auraient trait à l'immortalisation et, plus important, auraient représenté non pas une préparation pour une destination finale (voire fatale), mais un passage d'un état d'être à un autre. Malgré cette divergence considérable, les deux hypothèses se fondent, comme nous l'avons noté, en grande partie sur les mêmes indices, notamment sur l'usure des seuils des entrées de certains monuments.

Kitov (1977b, p. 18) souligne le fait que les seuils des entrées du monument de Strelča étaient « fortement usés » et que la feuillure intérieure du seuil de l'entrée principale comportait une incision créée, d'après lui, par les multiples rotations sur l'axe de son pivot de la porte que cette entrée aurait comporté. Il interprète ces faits comme une preuve des multiples allées et venues dans le monument et cette preuve lui permet de qualifier ce dernier de « mausolée ». Nous

croions que certains faits, ou observations, apportées par Kitov lui-même nuisent à cette interprétation et qu'elle ne pourrait être admissible que suite à l'apport de réponses satisfaisantes aux questions que ces faits soulèvent. Une telle question pourrait chercher à savoir pourquoi un seul arc avait été incisé dans le seuil (ou dans la feuillure extérieure) de l'entrée principale du monument de Strelča, puisque cette entrée aurait comporté une porte à deux battants ? Si un seul de ces battants était systématiquement ouvert et refermé, on pourrait s'attendre à ce que le seuil présente une forte usure uniquement du côté de ce volet, et non pas de celui du battant opposé. Malheureusement, l'usure de ce seuil n'est ni décrite, ni publiée graphiquement, ce qui nous empêche d'élaborer plus sur le sujet de son usure et sur la façon dont la porte de cette entrée était fixée et employée. Une autre question qu'on pourrait se poser est pourquoi a-t-on observé une incision de la forme d'un arc uniquement sur le seuil de la première entrée et non pas sur celui de la seconde ?

### 11.7 CHAMBRES « MONUMENTALES »

S'il n'est pas possible de différencier entre « façade de temple » et « façade de palais » en ce qui a trait aux monuments hellénistiques, la situation est quelque peu élucidée lorsqu'on prend en compte d'autres éléments de ces derniers, notamment le décor (en relief) de leurs pièces et le mobilier que celles-ci comprennent. En effet, il a été suggéré que le portail du palais symbolisait (ou représentait) autant ce dernier, que sa salle d'audiences (Nielsen, 1994, p. 20). Cette translation de symbolisme est possible non seulement en raison du fait que les entrées des différents compartiments des palais hellénistiques comportaient les mêmes éléments qui composaient le portail de ces palais, mais aussi par l'aspect architectural des compartiments en question et, plus précisément, par leur décoration en relief.

Nielsen (1994, p. 20 et suiv.) a noté certains éléments, notamment les colonnes libres ou semi-engagées en péristyle érigées dans les cours du palais ou dans la salle d'audiences, qui rappellent les décors architectoniques de l'intérieur de certains monuments thraces (*Četinyova Mogila, Ginina Mogila, Šoušmanets*). Dans la littérature thracologue, ces péristyles, ainsi que d'autres éléments décoratifs, dont le décor peint « à zones », ont été associés aux croyances

orphiques (Fol, A., 2010, p. 115), mais ce fait ne permet pas d'ignorer les similitudes frappantes qu'ils présentent avec les restitutions des palais royaux. En effet, les colonnes semi-engagées des monuments *Četinyova Mogila* et *Šoušmanets*, ainsi que les cariatides de la pièce principale du monument *Ginina Mogila* rappellent l'emploi d'un décor intérieur en pierre qui semble avoir commencé à apparaître hors du contexte des sanctuaires à partir du milieu du IV<sup>e</sup> s. av. n. è., comme en témoignent les vestiges (et la restitution) du Philippeion d'Olympie (Nielsen, 1994, p. 91). Ce monument, une *tholos* (dans le sens « classique » du terme) qui a probablement rempli le rôle de hérôon, comportait un péristyle composé de neuf colonnes ioniques semi-engagées au pan intérieur de son mur circulaire qui supportent un entablement (voir aussi Miller, 1971, p. 179). À la différence des monuments thraces que nous venons de mentionner et dont les colonnes semi-engagées sont de l'ordre dorique – sans bases – le socle sur lequel reposaient les colonnes engagées du Philippeion est relativement plus élevé et ces dernières comportaient des bases « macédoniennes » et des chapiteaux ioniques. Néanmoins, les similitudes entre ce type de composition – colonnes semi-engagées en péristyle, sur socle, supportant un entablement ou une corniche à l'intérieur d'une pièce – en Thrace et en Grèce hellénistiques est frappante. De plus, ces similitudes sont observées non pas entre différents « types » de monuments (par exemple, entre certains monuments thraces et « le temple grec »), mais entre constructions contemporaines, planifiées et érigées dans des contextes historiques ayant en commun la présence politique macédonienne. Plus important encore, l'exemple macédonien du Philippeion et les exemples de monuments thraces avec lesquels nous l'avons comparé semblent avoir rempli des fonctions similaires – celles de la commémoration de personnages éminents.

Le fait que ces compositions – les péristyles de colonnes semi-engagées – se trouvent à l'intérieur des monuments thraces, dans ce qui a été identifié comme étant leurs pièces principales, n'empêche pas leur interprétation comme représentant non pas un intérieur, mais un extérieur. En effet, dans le monde hellénistique, tout comme pendant les époques précédentes et suivantes, il existait dans les maisons privées et dans les palais des endroits ouverts – des cours – qui étaient décorés de colonnades en péristyle. Certains éléments provenant des monuments thraces suggèrent que des cours à péristyle pourraient y être représentés. Par exemple, la course de chars peinte au sommet de la fausse coupole du monument en briques cuites de Kazanlūk comprend trois colonnes ioniques. Ces colonnes sont représentées de façon à diviser la scène en

trois zones et à séparer les trois chars en pleine course peints dans ces zones. Il a été suggéré que ces colonnes (peintes) paraissent soutenir la coupole (Tsvetanova et Getov, 1970, p. 16 ; Ognenova-Marinova, 1977, p. 180). Cette interprétation du décor du monument de Kazanlŭk s'accorde avec l'architecture des pièces principales des monuments *Četinyova Mogila*, *Ginina Mogila* et *Šoušmanets*, découverts longtemps après ce premier, mais ce qui est plus intéressant pour notre propos est le fait que les colonnes de la fresque de Kazanlŭk ne peuvent se « trouver » qu'à l'extérieur, comme indiqué par la course de chars qui a lieu dans le même espace (mais pas dans le même plan). La séparation de chars en pleine course par des colonnes n'est pas une pratique typique du monument thrace (voir *infra*), mais ce qui nous importe pour le moment est le fait que, généralement, lorsque représentées individuellement et sans autre « contexte » architectural dans l'iconographie antique, les colonnes indiquent indéniablement un espace extérieur, suggérant souvent que l'action représentée sur la scène prend place devant un bâtiment ou dans une cours à péristyle.

Une telle interprétation en ce qui a trait aux colonnes semi-engagées en péristyle des monuments thraces – comme la représentation d'un espace intérieur – n'est pas contredite par la présence dans derniers de lits de pierre, meubles qui se trouvaient normalement à l'intérieur d'un bâtiment. Dans le contexte des palais hellénistiques, et dans celui de l'Antiquité gréco-romaine en général, les lits étaient étroitement associés aux réceptions – ou symposia – qui prenaient place notamment après les audiences accordées par le roi ou par le patron, qui non seulement avait la place d'honneur lors des banquets, mais qui divertissait, à l'occasion, les participants. Des échos de ces banquets hellénistiques sont audibles dans les sources littéraires concernant le monde thrace contemporain que nous avons déjà présentées. Le banquet typiquement hellénistique, avec le roi en tant que meneur du divertissement, ainsi que les critiques qu'un tel comportement suscitait, correspond parfaitement à la description du mariage de la fille du roi thrace Cotys, lors duquel ce dernier servait lui-même le couple de mariés. Nous avons noté que les lits ne semblent pas avoir fait partie intégrale des banquets typiquement thraces, mais leur présence indéniable dans les contextes où des Hellènes ou des Macédoniens assistaient à ces banquets indique que les Thraces étaient informés des coutumes de leurs voisins du sud et étaient prêts à s'y adapter, soit en tant que parfaits hôtes, soit dans le but de véhiculer un message précis (comme dans le cas du banquet offert à Lysimaque et à son cortège captif par le roi gète).

En plus de servir lors des banquets tenus dans la salle de réception du palais, les lits étaient souvent aménagés dans les cours palatiales entourées d'une colonnade (Nielsen, 1994, p. 20 et suiv.). Cependant, les lits étaient installés à ciel ouvert uniquement lors des banquets et lorsque le nombre d'invités était trop important (100 lits étaient aménagés sous une tente lors du mariage de groupe entre Macédoniens et Grecs et les femmes perses organisé par Alexandre III, voir Nielsen, 1994, p. 21) pour qu'ils puissent être installés dans la salle de réception que comprenaient les palais. Malgré l'interprétation du décor de certaines tombes hellénistiques avec lits comme représentant l'intérieur d'une tente (Guimier-Sorbets, 2001, p. 217, 223 ; 2006, p. 197 et références), un tel scénario ne peut pas être envisagé en ce qui a trait aux monuments thraces sous tumulus. En effet, nous avons déjà noté que, selon les sources littéraires, il est peu probable que les Thraces aient utilisé des lits pour leurs banquets. Cette conclusion semble confirmée, du moins pour le moment, par le manque de trouvailles de vestiges de tels meubles en territoire thrace, hormis ceux découverts dans les monuments sous tumulus ou dans les nécropoles tumulaires.

Néanmoins, l'analogie entre les péristyles « internes » des monuments thraces et la cour à péristyle est renforcée par la présence dans un de ces monuments d'un élément qui aurait dû normalement se trouver à l'extérieur. La « paravent » du monument *Ginina Mogila* se trouvait (d'après les restitutions) devant un des deux lits disposés en « Γ », à l'intérieur de la pièce principale, nonobstant le fait que ce « paravent » imitait une « façade de naïskos » avec porte à trois battants, soit l'extérieur d'un bâtiment. Dans la présence des cariatides et des colonnes semi-engagées qui ornent la pièce principale de ce monument, nous pouvons envisager la possibilité que cette dernière soit, en fait, la représentation d'un extérieur. Une telle interprétation peut être appliquée également à la pièce principale du monument *Četinyova Mogila*, cette fois en raison de la présence de triglyphes et de métopes au-dessus du péristyle. Malheureusement, la fausse coupole qui surplombait cette composition architecturale a été détruite et n'a pas été restituée par les archéologues, ce qui ne nous permet pas d'argumenter davantage notre interprétation de la pièce en question. Si nous pouvons nous baser sur l'aspect de la pièce circulaire du monument *Šoušmanets* qui comporte un péristyle similaire à celui de la pièce principale de *Četinyova Mogila*, nous devrions conclure que le seul élément qui pourrait appuyer une interprétation de ces deux chambres comme représentant des espaces externes consiste en la présence de ce qui a été

identifié comme un soleil ou, du moins, les rayons d'un soleil formés par les blocs du sommet de la fausse coupole soutenus par la colonne dorique. Cependant, nous avons déjà noté le fait que l'intérieur de ce monument était entièrement enduit de stuc blanc qui cachait ces blocs et à moins de proposer que le soleil ou ses rayons fussent peints dans le stuc – ce qui n'est indiqué par aucune trouvaille –, l'hypothèse du symbole solaire doit être abandonnée en ce qui a trait à ce monument.

L'hypothèse que les péristyles dans les monuments thraces indiquent que l'intérieur de ceux-ci était perçu comme un espace extérieur ne peut pas être vérifiée dans l'état actuel des recherches, malgré les arguments que nous avons avancés, notamment la présence de triglyphes et métopes (*Četinyova Mogila*), du « paravent » en « façade » (*Ginina Mogila*) et de la représentation d'une course de chars devant un péristyle peint (*Kazanlŭk*). La présence de colonnes semi-engagées et surtout de cariatides à l'intérieur des monuments thraces est intrigante, mais des parallèles d'époque hellénistique existent et dans leur cas, l'interprétation des péristyles « intérieurs » indiquant des espaces extérieurs ne peut pas être appliquée, du moins pour le moment. Quant aux lits employés dans les symposia, ceux-ci pouvaient être installés tant à l'intérieur, qu'à l'extérieur – fait qui empêche l'inclusion de leurs homologues de pierre en tant qu'indices dans l'interprétation de l'espace intérieur des monuments thraces. Faut-il encore que la signification (le rôle, voire le symbolisme) des lits de pierre dans les contextes des monuments thraces soit éclairci avant de comparer ces contextes à ceux des palais hellénistiques ou des symposia.

## **11.8 LES LITS DANS LES MONUMENTS THRACES – ORIGINES ET FONCTIONS**

### **11.8.1 Lits thraces et sources littéraires**

Les sources d'information concernant ce genre d'événements ou les types de meubles utilisés par les peuples thraces et la façon dont ces meubles étaient employés sont très peu nombreuses. En fait, seules trois sources littéraires se rapportent explicitement aux Thraces qui s'inscrivent dans les limites chronologiques que nous avons fixées à la présente étude : *L'Anabase* de Xénophon (IV<sup>e</sup> s. av. n. è.), un fragment d'Athénée (qui cite le poète comique Anaxandride qui

évoluait pendant le IV<sup>e</sup> s. av. n. è.) et un fragment de Diodore de Sicile (I<sup>er</sup> s. av. n. è.). Ces trois récits décrivent des situations similaires – des banquets –, mais les contextes très différents dans lesquels ces banquets ont eu lieu – les motivations de ceux qui les ont organisés et la façon dont ils s’y sont pris pour attendre leur objectif – font que différents éléments du banquet ont été accentués, alors que d’autres ont été omis ou ont été rendus « en passant ». Malgré l’imprécision de ces textes en ce qui concerne l’objet de notre intérêt – les types de meubles présents dans les monuments thraces –, ils nous fournissent indirectement des renseignements importants concernant la pratique des cultures thraces en ce qui a trait à l’emploi de ces meubles, notamment la présence ou l’absence du lit dans le banquet « thrace ». Ces renseignements sont importants pour l’établissement de la fonction des meubles aménagés (ou sculptés) dans les monuments thraces et c’est la raison pour laquelle nous les étudierons en détail dans les pages qui suivent.

Dans sa description du banquet donné par Seuthès (*Anabase*, VII, iii, 21-33), Xénophon décrit très succinctement ce qui serait une coutume thrace : les participants au banquet s’asseyaient en cercle et de la nourriture était placée sur des tables à trois pieds (en l’occurrence, autour de vingt de ces meubles étaient amenés) devant certains de ces participants (Georgieva, 1999f, p 93 décrit ce banquet en stipulant qu’une table était placée devant chaque participant, ce qui va à l’encontre du récit de Xénophon et aurait annulé l’objectif de celui-ci, qui est de raconter une coutume thrace inhabituelle – le partage de la nourriture, voir Stronk, 1995, p. 209). Cette nourriture était probablement redistribuée par ceux qui avaient accès à ces tables à ceux qui ne pouvaient pas les atteindre.<sup>203</sup> Il arrivait, cependant, qu’on refuse de partager, comme dans le cas de l’arcadien Arystas qui, d’après Xénophon, prit ce qu’il trouva sur la table placée devant lui, le mit sur ses genoux et entreprit de se nourrir. Deux éléments d’indice fournis dans cette partie du

---

<sup>203</sup> Stronk (1995, p. 209-210) est d’avis que, alors que les deux partis avaient des tables devant eux, les hôtes thraces s’occupaient de pratiquer la coutume du partage de la nourriture, pendant que les invités grecs se contentaient de se nourrir des tables qui étaient posées devant eux. Nous croyons que cette interprétation s’accorde mal avec le fait qu’on s’attendait qu’Arystas, vraisemblablement général grec et, de ce fait, invité, devait partager la nourriture posée devant lui, sauf si l’épisode impliquant ce Grec ne vise qu’à souligner sa gourmandise plutôt qu’à se rattacher à la description de la coutume thrace du partage de nourriture (ce qui est peu probable).

récit sont importants pour notre propos : 1) le nombre et le type de tables et 2) la position des participants au banquet.

Xénophon ne fournit pas de détails quant au nombre d'invités au banquet organisé par Seuthès. Néanmoins, il est clair que les quelques vingt tables n'étaient pas suffisantes pour qu'il y en ait une devant chaque participant. Outre que d'indiquer que le nombre d'invités dépassait sûrement la vingtaine (voir aussi Stronk, 1995, p. 209), ce fait, ainsi que la façon dont les tables sont apportées – chargées de nourriture – suggère qu'il devait s'agir de meubles relativement petits et légers. Il s'agit d'un type de table qui semble avoir été très populaire dans le monde grec, dont des représentations nous parviennent surtout des vases à figures rouges et noires (sur lesquels seuls deux des trois pieds sont habituellement peints, voir Richter, 1966, fig. 297, 299, 312, 313, 314, *et passim*), mais aussi de reliefs (entre autres, Richter, 1966, fig. 317) et d'une peinture murale (monument de Kazanlık). Le point de vue généralement adopté dans les représentations de ce type de table montre les meubles de façon à ce que deux des trois pieds soient visibles, mais sur certaines scènes les meubles sont représentés en un trois-quarts quelque peu maladroit, mais suffisamment révélateur. Les pieds « arrière » de ces tables étaient fixés au rebord de la surface horizontale plate par trois clous – visibles dans la majorité des représentations –, alors que le troisième pied était fixé au milieu de l'autre extrémité de la table, légèrement vers l'intérieur afin de permettre à celle-ci de tenir debout. Ce type de table est le plus souvent représenté sur des scènes de repas – dressé avec des plats comportant de la nourriture et placé devant une *kliné*.

La *kliné*, ou le lit, élément par excellence de tout banquet classique ou hellénistique, est absente de celui organisé par Seuthès pour ces invités grecs. Ce fait surprend peu, car il est clair que le nombre de personnes participant à ce banquet était relativement considérable (se pourrait-il qu'une pénurie de meubles, notamment de tables, ait été masquée par les Thraces avec le geste posé par Seuthès et imité par ces compatriotes, interprétée par Xénophon comme une coutume thrace qui, malgré son apparente originalité, n'est mentionnée dans aucune autre source ?) et il n'aurait probablement pas été possible d'accommoder tout ce monde. Mais l'absence de lits de banquet dans cet épisode décrit par le général grec peut être expliquée simplement par la proposition que les Thraces n'aient pas utilisé de *kliné* dans leurs banquets ou, en général, dans leur vie de tous les jours.

Une autre description succincte d'un banquet organisé par des Thraces nous provient de Diodore de Sicile (XXI, 12, 4-5). L'auteur raconte comment le roi thrace Dromichétès organisa un banquet afin, à première vue, d'honorer ses prisonniers macédoniens – le diadoque Lysimaque et d'autres nobles. Alors qu'il présente encore une fois des protagonistes thraces et des étrangers, ce festin diffère grandement de celui décrit par Xénophon en ce qu'il était divisé, suivant les instructions du roi thrace, entre deux espaces distincts – une salle destinée aux invités macédoniens, dans laquelle était étalé le tapis royal (de Lysimaque) capturé en butin et sur lequel était installée une table en argent, et une salle préparée pour les hôtes thraces, pour qui y étaient installées une table de bois et des couches de paille. La morale de cette histoire à part, il est important de noter que nous avons ici un second indice de l'absence de *kliné* du contexte des festins thraces. Si l'absence de lits dans la salle préparée pour les Macédoniens pourrait être due au fait qu'aucun (ou pas assez de) meuble(s) de ce type n'avait été capturé par les Thraces, cela n'empêche que ces derniers auraient pu fournir leurs propres *kliné* aux invités, s'ils en procédaient. Comme tel n'était pas le cas, il n'est pas étonnant qu'aucune *kliné* n'ait été mentionnée dans cette histoire.

À ces témoignages peut en être ajouté un troisième, celui d'Athénée (IV, 131a) qui décrit le banquet organisé par le roi thrace Cotys en l'honneur du mariage de sa fille avec Iphicrate ; il est, cependant, très bref et son objectif n'est pas de transmettre des détails relatifs à l'organisation du banquet, outre de souligner le fait que le roi thrace servait lui-même le couple marié et qu'à force de déguster le vin, il se soula avant les invités.<sup>204</sup> Néanmoins, dans ce court récit, basé sur une comédie rédigée par le poète Anaxandrides (Millis, 2001, p. 175-179) – fait paradoxalement

---

<sup>204</sup> Athénée mentionne parmi les invités les « mangeurs de beurre ». Georgieva (1999f, p. 94) est d'avis que ce sont les Thraces nobles qui sont désignés par cette épithète, mais la remarque que ces premiers étaient innombrables (μυριοπληθεῖς) et aux cheveux ébouriffés (αὐχμηροκόμας) contredit une telle interprétation. En admettant même l'éventualité qu'il pourrait s'agir d'une description de la noblesse thrace imprégnée de sarcasme, nous serions obligés de considérer l'expression « mangeurs de beurre » comme faisant partie de l'ironie de l'auteur – l'emploi du beurre en tant que remplacement de l'huile d'olive dans les pratiques culinaires était perçu par les Grecs comme un trait typiquement barbare (voir Cancik et al., 2003, 840, « Butter ») –, et non pas comme une révélation précise en ce qui a trait au régime de cette noblesse.

ignoré par Georgieva (1999f), qui l'interprète comme une source historique –, il est encore question de tapis, mais aucune mention de lits n'est faite à l'exclusion de la comparaison de la taille des chaudrons dans lesquels était préparée la nourriture à celle d'une pièce (destinée aux banquets) pouvant contenir une douzaine de lits.

L'absence de lits dans ces deux descriptions de festins – celle offerte par Xénophon et celle de Diodore de Sicile – est probablement expliquée par la façon dont la nourriture est présentée aux participants aux banquets – disposée sur un nombre limité de tables (seulement une dans le second témoignage), dont les invités se servaient eux-mêmes. Il aurait été impossible ou, du moins, très difficile de se servir de la nourriture si les participants avaient été installés sur des lits. En effet, aucun serviteur n'est mentionné par Xénophon lorsque la nourriture est distribuée entre les invités du banquet organisé par Seuthès. De plus, Arystas l'Arcadien, le gourmand, place sa portion démesurée de nourriture sur ses genoux – geste qui aurait été impossible s'il était couché sur le côté sur un lit. Les couches de paille que Dromichétès fit installer pour lui et pour ses nobles ne contredisent aucunement cette conclusion ; il s'agit, tout d'abord, d'une mise en scène (fait paradoxalement ignoré par Georgieva dans sa description des modalités du repas et du mobilier thraces, voir Georgieva, 1999f, p. 93 ; Georgieva, 1999e, 117) qui visait à embarrasser le roi macédonien en lui démontrant qu'il avait aspiré à conquérir un pays pauvre (Stronk, 1995, p. 209) et, ensuite, ces couches de paille n'avaient rien des meubles représentés sur les vases et sur les reliefs grecs ou, plus important, ceux qu'on trouve dans les monuments thraces.

Un autre élément d'indice qui pointe également vers cette conclusion – que les thraces n'utilisaient pas des lits dans leurs festins – est la représentation de ce qui semble être des scènes d'un banquet peintes sur la coupole du monument de Kazanlük. Cette scène a été décrite comme représentant « l'homme et la femme qui reposent dans le tombeau » (Mikov, 1954, p. 11), ou une procession d'esclaves ou de serviteurs qui approchent et servent un couple (homme et femme) de défunts assis à un banquet (Verdiani, 1945, p. 405 ; Frova, 1953, p. 96). L'homme et la femme sont assis sur des sièges de types différents, aux pieds tournés et décorés de « nœuds » ; celui sur lequel est assise la femme possède un dossier – élément manquant du siège occupé par l'homme. Les deux protagonistes sont représentés avec leurs pieds posés sur des repose-pieds (« escabeaux » chez Mikov, 1954, p. 11) également différents. Une table à trois pieds, sur laquelle sont

représentés des plats et de la nourriture posée directement sur la table, a été peinte devant l'homme.

Ces observations sont loin de démontrer au-delà de tout doute que les Thraces ne s'allongeaient pas sur des lits ou sur des couchettes lors des festins ; nous pouvons observer, néanmoins, que de ces quatre témoignages de festins thraces – trois provenant des sources littéraires et un d'une source iconographique – aucun ne fait référence à des lits (*kliné*). Seules les « couches » sur lesquelles le roi thrace (plus précisément, gète) Dromichétès a fait installer ses nobles et le tapis sur lequel il a installé ses captifs macédoniens font une référence indirecte et implicite à la position couchée que les participants à ce banquet auraient adoptée durant leur repas. Cependant, il ne faut pas oublier que les actions du roi étaient calculées et que cette mise en scène visait non pas à reproduire un banquet thrace (ou gète), mais de rendre mal à l'aise Lysimaque. De ce fait, nous pourrions même interpréter cette mise en scène, ou plus précisément les couches en paille, comme une volonté de la part du roi « barbare » (comme il se désigne indirectement lui-même) de présenter une situation complètement opposée à celle du banquet grec typique – le symposion – lors duquel les participants étaient allongés sur des lits en bois ou en métal, parfois très somptueusement décorés, et non pas de recréer, ne serait-ce qu'en la modifiant, une réalité thrace. Un autre élément par lequel les festins thraces diffèrent des symposia grecs est le fait que l'objectif principal des premières ne semble pas avoir été la beuverie, puisque celle-ci était précédée d'un repas copieux qui semble avoir eu autant d'importance, alors que dans les symposia grecs la nourriture jouait probablement un rôle marginal (voir Nevett, 2010, p. 58-59).

La fonction des lits aménagés dans les monuments thraces sous tumulus peut également être élucidée par la présence ou par l'absence d'autres meubles. Dans les sources iconographiques antiques, les lits sont très souvent représentés accompagnés de tables. Ce type de meuble est absent du contexte des monuments thraces, outre une très rare exception – la table du monument du tumulus *Naip*. À notre connaissance, aucun vestige en bois pouvant indiquer la présence de meubles en matériaux périssable n'a été trouvé en association avec les lits de pierre installés dans ces monuments. Que de tels vestiges puissent, dans certaines circonstances, défier les effets du temps sur les matières périssables en témoignent les restes de tables et de couchettes en bois provenant de quelques monuments funéraires macédoniens contemporains, dont la « Tombe de

Philippe » et la « Tombe du prince » (voir Andronicos, 1992). L'absence de ce type de meuble de la majorité des monuments thraces et son apparition rare, voire unique, dans un de ces monuments (celui de *Naip*) qui se trouve relativement isolé des autres, à la limite politique, sinon physique, entre monde thrace et monde grec, semble démontrer le manque d'intérêt qu'on lui portait en ce qui a trait aux contextes et aux pratiques liés aux monuments sous tumulus. Nous avons établi plus haut que les thraces semblent avoir employé des tables lors de leurs repas, du moins lors des festins – tels que décrits par des auteurs étrangers et tels que présentés, dans deux cas sur trois, à des étrangers (en l'occurrence, grecs et macédoniens). L'absence de ce meuble du contexte des monuments thraces pourrait, alors, indiquer que des festins n'y étaient pas prévus, ni dans ce monde, ni dans l'au-delà.

D'autre part, cette absence pourrait aussi suggérer que des tables n'étaient simplement pas utilisées lors d'éventuelles reconstitutions (simulées ou réelles) de repas dans ces monuments, sauf dans le cas de celui de *Naip*. Car différents types de vaisselle ont effectivement été découverts dans ces monuments, notamment des vases et des amphores en argile, mais aussi de la vaisselle en or et en argent (voir *Mobilier des monuments*). Le fait que ces trouvailles composent, habituellement, des ensembles, c'est-à-dire que les différents types de vaisselle découverts se complètent, notamment en ce qui a trait à l'ensemble de vases et d'ustensiles nécessaires pour la préparation (le mélange) et la distribution du vin, indique probablement qu'ils étaient déposés dans ces monuments en préparation pour des festins. Cependant, si nous admettons a priori que ces monuments avaient une fonction funéraire, la présence de ces ensembles de vaisselle pourrait également être expliquée par le souci des vivants à pourvoir leurs défunts avec tout ce dont ces derniers auraient besoin dans une vie après la mort, sans que cette croyance implique que ces besoins auraient été satisfaits nécessairement dans la dernière demeure des défunts – le monument.

La table de pierre découverte dans le monument de *Naip* est particulière non seulement en raison du fait qu'il s'agit de la seule trouvaille de ce type dans le contexte des monuments thraces sous tumulus, mais aussi en raison de sa forme. Les représentations de festins sur les vases et reliefs grecs ne nous ont pas habitués à ce type particulier de meuble – grande table rectangulaire, à quatre pieds, d'une hauteur au moins égale à celle du sommier d'un lit (en l'occurrence, le lit trouvé avec la table). Nous ne saurons jamais de quel type était la présumée table de la « Tombe

de Philippe », mais l'absence de tables massives de l'iconographie classique et hellénistique suggère que des telles tables n'étaient pas employées dans les contextes représentés dans l'iconographie en question. Un tel type de table pourrait s'accorder bien avec la description du festin organisé par le roi Dromichétès, tel que décrit par Diodore de Sicile, mais si la table présentée aux invités macédoniens à ce banquet était en argent, il est très peu probable qu'elle ait été si massive. Il a été suggéré que l'inspiration pour cette table provient de l'Égypte, notamment en raison des « plats et bols » en relief représentés sur sa surface (Delemen, 2006, p. 257-258).

### 11.8.2 Lits « thraces » et lits funéraires hellénistiques

La décoration de certains des lits découverts dans les monuments thraces n'est pas sans rappeler celle des lits et bières découverts ailleurs dans le monde hellénistiques, notamment en Macédoine et surtout en Asie Mineure. Il est possible, en effet, de citer quelques exemples de lits comportant des pieds de forme très similaire à ceux taillés en relief sur les dalles de face des lits des monuments de Dolno Izvorovo, de Philipovo et *Griffons*. Ces exemples proviennent tous de la région de la Carie (Turquie du sud-ouest), des monuments funéraires taillés dans la roche et datés (de façon plus ou moins provisoire) du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. et après (Roos, 1972 ; 2006). Les « sarcophages » ou « bancs » de la Carie – appelés ainsi en raison du fait qu'ils représentent des bancs taillés dans la roche, habituellement dans trois des quatre murs d'un monument à pièce unique, parfois pleins, parfois évidés de façon à former une bière – comportent parfois une décoration composée de pieds de lit taillés dans une ou dans les deux extrémités du pan long et d'une large bande horizontale, située au niveau du sommet de ces pieds, imitant le sommier d'un lit (type de décoration stylistiquement très proche de certain des lits des monuments thraces, notamment ceux de Dolno Izvorovo, de Philipovo, *Griffons*). Les bancs et les sarcophages des monuments cariens d'Yenice (tombe 1, voir Roos, 2006, p. 34-35, pls. 15, 45, 65), de Taşyenice (tombe 1, voir Roos, 2006, p. 35-38, pls. 16, 46), et ceux de Çamköy (tombe B1, B6, B8, C50 et F7, voir Roos, 1972, p. 88-89, pls. 4, 51) comportent des pieds en relief dont la forme rappelle celle des pieds des lits des monuments de Dolno Izvorovo, de Philipovo et *Griffons*.

Les exemples de pieds de lit similaires découverts dans les Balkans, à l'extérieur des territoires thraces, sont très rares ; plus précisément, nous n'en avons trouvé qu'un seul exemple : celui du lit découvert à Corinthe (Simpson, 2002, p. 311, pl. 80b ; voir aussi Robinson, 1962, p.

133, pl. 48a ; Braughan, 2004, fig. 106, « Corinth »). Outre la base sur laquelle ils sont sculptés, la forme des pieds représentés sur le lit de Corinthe est identique à ceux représentés en bas-relief sur le lit du monument *Griffons* et est proche de celle des pieds du lit de Dolno Izvorovo, du moins en ce qui a trait à la disposition des éléments décoratifs – au sommet et au bas des pieds. Malgré l'absence de toute trace de peinture, il a été suggéré que les pieds du lit de Corinthe, disposés à chacun des quatre angles de ce lit, avaient été décorés de volutes peintes (Simpson, 2002, p. 311, n. 65). Nous avons fait la même suggestion en ce qui a trait aux pieds des lits des monuments Dolno Izvorovo et *Griffons*; même si nous ne possédons aucune preuve tangible qui indiquerait que ces pieds ont comporté jadis une décoration peinte, un fait est indéniable : ces pieds reprennent très exactement la forme des pieds de lit qui représentent, d'après les chercheurs cités ci-haut et d'après nous, le type de pieds rectangulaires à volutes (Richter, 1969, p. 60 et suiv.).

Il existe un deuxième parallèle, ou élément de ressemblance, entre les lits de pierre découverts dans les monuments thraces et ceux taillés dans les tombes cariennes. Ces derniers sont habituellement évidés afin de former des bières de pierre, mais certains d'entre eux ont seulement été démaigris à une profondeur moins importante. Le résultat est que la surface horizontale de ces lits présente une anathyrose périmétrale large d'une dizaine de centimètres et un centre démaigri à une profondeur variant entre 6 et 22 cm (Roos, 1972, p. 88). Ce traitement de la surface horizontale des lits (ou bancs) cariens n'est pas sans rappeler la façon dont les surfaces de certains lits thraces ont été sculptées, notamment celle des lits des monuments *Mal-Tépé* et *Golyama Kosmatka*.

Le lit du monument *Golyama Arsenalka* a été taillé dans un grand bloc monolithique, il n'a que deux faces verticales (une courte et une longue), sa surface a été démaigrie – tous ces éléments, sans exception, peuvent être observés dans les lits des monuments funéraires cariens. Cependant, le lit, voire le banc, de ce monument thrace présente un élément additionnel, quelque peu particulier, qui peut être ajouté à la liste de parallèles entre certains lits thraces et ceux de certains monuments micrasiatiques, notamment ceux de la Carie. L'espace entre une des faces verticales « libres » de ce lit et le mur est occupé par une sorte de podium, structurellement lié au lit et à deux murs de la pièce monolithique, dont la hauteur se rapproche de celle de la surface démaigrie (au centre) du lit. Quelques monuments de Kaunos (entre autres, les tombes B6, B8, C2, F10, F16, F30) comportent ce qui a été désigné par des « bancs pour offrandes votives » – des

podia souvent aussi hauts que les lits, taillés dans un des coins des tombes, habituellement en sorte de prolongation du côté court d'un des lits (voir Roos, 1972). Certains de ces « bancs pour offrandes » ressemblent de très près au « podium » taillé à côté du lit du monument *Golyama Kosmatka*, tant au niveau de la forme qu'à celui de l'emplacement (voir surtout Roos, 1972, pl. 6.2, 10.4).

Qu'il ait été de l'intention des artisans ayant travaillé sur les lits des monuments thraces de reproduire des pieds tournés ou rectangulaires ou d'imiter les lits « micrasiatiques », ou l'intention des artisans micrasiatiques d'imiter des lits « thraces » (ce qui est beaucoup moins probable en raison du nombre très limité de ces derniers), une chose est certaine : les similarités entre les lits des monuments thraces (Philipovo, Dolno Izvorovo et *Griffons*) et les lits des monuments micrasiatiques (notamment ceux découverts en Carie) est frappante. Les lits micrasiatiques, tout comme les lits de pierre d'époque hellénistique trouvés en territoire étrusque, grec ou macédonien, proviennent de contextes identifiés en tant que funéraires. Ce fait suggère fortement que le contexte des lits de pierre trouvés dans les monuments thraces doit être interprété de la même façon.

### 11.8.3 Disposition des « meubles »

La suggestion que le rôle des « bancs » aménagés dans certains monuments (*Helvetsia*, *Griffons*) ait été d'accommoder les participants aux rites qui auraient eu lieu dans ces derniers est invraisemblable pour plusieurs raisons. Si une construction dont l'intérieur a été exécuté avec un grand soin, comme le monument *Helvetsia*, avait été érigé afin d'offrir un lieu propice pour le déroulement de rites et de mystères, les installations nécessaires à ce déroulement auraient certainement été prévues d'avance. Autrement, de véritables meubles (par exemple, des sièges ou bancs en bois) auraient également pu être amenés dans la pièce afin d'accommoder les supposés « initiés ». Nous croyons que la présence des deux « bancs » du monument *Helvetsia* peut être expliquée de façon plus adéquate en admettant la possibilité qu'ils aient servi de lits funéraires « de fortune ». L'exemple des « lits » additionnels flanquant le lit « central » du monument *Naip* (voir *supra Les lits*) semble confirmer cette interprétation; en effet, la disposition des trois lits de *Naip* – en « Π » – est identique à celle du lit central et des deux bancs de *Helvetsia*. Cette disposition rappelle également, comme il a déjà été noté, le rapport entre le lit du monument

*Griffons* et les deux « plateformes » aménagées devant les deux extrémités de celui-ci. Alors que les « plateformes » de ce dernier monument ne comportent pas d'éléments semblables à la tête de lit découverte à l'extrémité d'une des « plateformes » du monument *Naip*, elles sont identiques à ces dernières et une fonction similaire – celle de lits funéraires de fortune – pourrait également leur être attribuée.

En effet, ce type d'arrangement de lits funéraires – en « II » – est attesté dans les monuments érigés ou taillés dans la roche dans d'autres régions, notamment en Asie Mineure et en Italie. L'arrangement « tripartite » semble très répandu en ce qui a trait aux monuments funéraires lydiens taillés dans la roche, moins dans ceux construits sous des tumuli dans cette même région, dans lesquels le lit unique (parfois double), adossé au mur de fond (face à l'entrée) ou à un mur latéral, est plus commun (voir Baughan, 2004, p. 123, 124, 128). Dans les arrangements en « II » lydiens, tout comme dans ceux des monuments *Helvetsia*, *Griffons* et celui de Dolno Izvorovo, le lit situé « au fond » de la pièce se démarque d'une façon ou d'une autre des lits latéraux (Baughan, 2004, p. 124). Un autre parallèle entre les monuments lydiens et ceux découverts en territoire thrace peut être observé dans le positionnement des lits dans les pièces qui ne contiennent qu'un de ces meubles de pierre. Baughan (2008, n. 26 à la p. 56) a noté que dans 18 sur les 21 tombes monumentales lydiennes comprenant un seul lit qui lui étaient connues, celui-ci était adossé au mur du fond, face à l'entrée de la pièce. Nous notons un rapport similaire en ce qui a trait à la disposition des lits de pierre dans les monuments thraces : dans 12 des 16 monuments dont nous avons décrit les lits (*supra*), ceux-ci ont été installés face à l'entrée, adossés au mur de fond (nous comptons dans ce nombre les monuments qui ont été généralement décrits comme comportant un seul lit, mais qui pourraient en avoir compris plusieurs).

L'arrangement des lits en « II » était également très commun dans les monuments lyciens (Baughan, 2004, p. 136); les lits de ces monuments partagent une autre caractéristique typique qui peut être observée dans le monument thrace de Dolno Izvorovo : lorsque les lits latéraux possèdent des « coussins », ceux-ci sont généralement placés à une seule des extrémités, celle adossée au mur comprenant l'entrée (Baughan, 2004, p. 136). La disposition de « lits » en « II » peut également être observée sur la péninsule italique à travers le temps, dans le cas de certains monuments étrusques. Dans la *Tomba degli Animali dipinti* à Cerveteri (Caere), datée de la seconde moitié du VII<sup>e</sup> s. av. n. è., le lit « central », adossé au mur qui fait face à l'entrée, est

flanqué par deux podia en forme d'escalier à deux marches (Säflund, 1993, fig. 75). Tout comme dans le cas de certains monuments micrasiatiques et thraces, le lit « central » n'occupe pas toute la largeur de la pièce; les espaces laissés libres par le lit sont occupés par les podia. Une disposition similaire peut être observée dans la *Tomba del Padiglione di Caccia* (ou *Tomba del Cacciatore*), datée de la fin du VI<sup>e</sup> s. av. n. è., mais dans ce cas, toutes les composantes (ou barres) du « Π » sont de larges podia qui occupent presque tout le sol du monument (Säflund, 1993, fig. 86). Des podia aménagées également en « Π » longent les murs de la *Tomba del Gorgoneion*. Les podia installés dans les monuments étrusques ne sont pas décorés de pieds de lit, ni d'autres reliefs. La raison pour cette absence de décoration pourrait se trouver dans les trous carrés, symétriquement espacés, taillés dans le podium qui fait face à l'entrée de la *Tomba del Cacciatore*. De tels trous peuvent être observés également sur le sol ou sur les podia d'autres tombes, entre autres dans les monuments *Tomba Francesca Giustiniani*, *Tomba dei Giocolieri*, *Tomba Mario Morreti*,

Cet arrangement des lits en « Π » – dans lequel un des lits occupe la totalité de l'espace devant le mur de fond de la pièce, alors que les deux autres occupent le reste des espaces devant les murs latéraux –, qui peut être observé dans le monument *Helvetsia* et, sous la forme de variantes adaptées au plan circulaire, dans ceux de Dolno Izvorovo et *Griffons*, n'est pas typique de l'architecture grecque antique, mais est fortement représenté dans les monuments funéraires micrasiatiques (Baughan, 2004, p. 149).

L'architecte M. Ruseva (1990, p. 113) a exprimé l'avis que l'arrangement des deux lits installés en « Γ » dans la pièce principale du monument *Ginina Mogila* présente une exception à la tendance qui s'appliquerait aux autres monuments comportant des lits qui serait de centrer les lits devant le mur opposé à l'entrée de la pièce. Cette remarque ne tient pas compte des arrangements que nous avons interprétés ici en tant qu'arrangements en « Π », identifiés dans les monuments *Helvetsia*, *Griffons* et celui de Dolno Izvorovo – monuments découverts après la publication de l'article de Ruseva. Si l'arrangement en « Π » est bien réel, alors le lit situé au fond (la barre horizontale du « Π ») ne devrait pas être considéré comme centré – une telle interprétation déplacerait l'importance de l'arrangement complet vers un des éléments qui le composent, sans raison valable. Il demeure, néanmoins, que dans les monuments thraces, le lit composant l'élément central des arrangements en « Π » est différent des lits qui complètent cet

arrangement : il est toujours de taille différente et, contrairement aux lits latéraux, comporte du décor en relief. Ce fait pourrait être expliqué par l'admission que les lits latéraux représentent des éléments ajoutés aux monuments après à l'installation du lit « central », mais les observations à l'endroit des structures des monuments ou, plus précisément, des pièces dans lesquelles des lits ont été découverts, ne permettent pas de constater une telle pratique. Au contraire, les indices pointent vers la conclusion que les lits profilés, installés face aux entrées des pièces, y ont été aménagés ensemble avec les « podia » latéraux (que nous avons décrits comme « lits auxiliaires »); le lit « central » de Dolno Izvorovo présente une preuve de ce fait : sa décoration a été sculptée en tenant compte des « podia ».

D'après Ruseva (1990, p. 113-114), le positionnement d'un « paravent » (ou édicule, voir *L'architecture des monuments – Autres installations*) de pierre devant le lit adossé au mur nord-est de la pièce principale (mur face à l'entrée) dont la largeur était approximativement égale à celle du lit, témoignerait du fait que le second lit n'était pas prévu d'avance et que le premier aurait dû, d'après des plans initiaux, se trouver centré par rapport au mur auquel il a été adossé.

#### **11.8.4 Fonctions des lits « thraces »**

Nous avons exposé dans les chapitres précédents les différentes fonctions (en termes d'usage) qui ont été attribués aux lits – de pierre ou de briques cuites – découverts dans certains des monuments thraces sous tumulus. Ces fonctions ont été résumées par deux expressions qui ont été employées en opposition : « lit funéraire » et « lit rituel ». La seconde de ces expressions a été proposée et utilisée dans les publications presque exclusivement par l'archéologue Kitov. Ce dernier avançait l'hypothèse que les lits en question n'ont pas servi à la déposition de la dépouille du défunt, mais avaient été employés plutôt comme des bancs lors des « cérémonies religieuses » qui auraient pris place à l'intérieur des monuments.

Peu d'indices ont (ou pourraient) être apportés en appui à cette hypothèse; en effet, celle-ci est plutôt basée sur l'absence d'indices, à savoir, l'absence de squelettes humains sur les lits en question. Cependant, des restes humains ont été découverts sur certains de ces meubles de pierre (notamment dans *Sašova Mogila*) et leur absence dans les autres cas peut être expliquée en partie par le pillage systématique des monuments. En effet, dans les monuments qui n'ont pas été pillés et qui comprenaient un lit, les objets déposés autour ou sur ce lit sont toujours accompagnés

d'ossements humains. De plus, les artefacts découverts fortuitement dans les monuments contenant des lits, mais qui ont été dépourvus d'un mobilier pour une raison ou une autre – par exemple, la fibule et les bijoux trouvés sur le sol du monument d'Alexandrovo, avec des fragments d'ossements humains ou les « appliques » en or du monument *Golyama Kosmatka*, provenant probablement d'un collier – indiquent que des défunts y étaient tout de même déposés et les indices suggèrent qu'ils avaient été déposés sur (ou dans, lorsque la forme le permettait) les bières en question.

Un indice encore plus important en ce qui a trait à la fonction de ces lits est leur forme générale. En Thrace, tout comme dans d'autres régions méditerranéennes, les lits présents dans les monuments sous tumulus comportent une dépression plus ou moins importante sur leur surface ou sur une, ou les deux, des faces supérieures de leurs extrémités (entre autres, Alexandrovo, *Golyama Arsenalka*, *Golyama Kosmatka*, *Griffons*, *Mal-Tépé*). Dans certains cas, la restitution des bières endommagées suggère que ceux-ci avaient autant l'aspect d'un sarcophage que d'un lit (*Ginina Mogila*, *Griffons*, Malko Belovo), alors que dans d'autres cas, la dépression est moins importante, mais néanmoins clairement indiquée (Alexandrovo, *Mal-Tépé*). Les « lits-sarcophages », dont des parallèles ont été découverts dans les tombes macédoniennes (voir, entre autres, Andronikos, 1992, figs. 13, 14), et les bières comportant une dépression encadrée indiquent clairement que leur rôle consistait à recevoir les dépouilles des défunts, et non pas d'accommoder les participants (bien vivants) dans les « cérémonies religieuses » qui auraient pris place dans les monuments. Les « bancs » latéraux, installés parfois des deux côtés d'un lit « central » (Dolno Izvorovo, *Griffons*, *Helvetsia*) n'appuient pas non plus l'hypothèse des « cérémonies religieuses », puisque des parallèles de ce type d'arrangement ont été trouvés dans les tombes monumentales hellénistiques un peu partout dans la région méditerranéenne. Un tel arrangement en triclinium, ou en « Π », peut être observé dans la restitution du monument des Néréides à Xanthos (Fedak, 1990, p. 66 et suiv.) et dans une grande partie des monuments rupestres cariens, ainsi que dans les tombes rupestres étrusques et dans les monuments maçonnés lydiens plus anciens (voir *supra*). Contrairement aux installations en triclinium dans les monuments des régions citées, celles dans les monuments thraces n'impliquent jamais trois lits identiques, ni même similaires. En effet, dans tous les cas les « lits » latéraux sont composés de dalles massives, mais relativement beaucoup moins hautes que le lit « central » (Dolno Izvorovo,

*Griffons*), ou de grand blocs monolithiques (*Helvetsia*). En d'autres termes, les « lits » latéraux des monuments thraces ont plutôt l'aspect d'accommodations de fortune que d'un mobilier dont la présence était prévue lors de la construction ou, du moins, de l'aménagement des monuments qui les renferment. Cependant, en plus des trouvailles d'ossements humains, un élément morphologique présent dans un cas unique, celui du « lit » latéral du monument à fausse coupole de Dolno Izvorovo, semble confirmer le rôle de ces « bancs » ou « plateformes » en tant que lits funéraires : la concavité dans une des extrémités de ce « lit » latéral qui rappelle fortement l'aspect des lits de pierre micrasiatiques et certains lits de pierre étrusques qui ont été identifiés, dans tous les cas, comme des lits funéraires.

Les parallèles que nous avons proposés dans les chapitres précédents entre les lits de pierre thraces et les lits de pierre découverts dans les monuments funéraires macédoniens, lydiens et cariens indiquent clairement que les premiers ont été influencés par les derniers. Cette observation s'applique non seulement à l'aspect des « pieds de lit » taillés en relief et/ou peints sur les lits thraces et leurs homologues égéens et micrasiatiques, mais aussi aux compositions lits – repose-pieds qui sont également identiques entre les monuments des régions mentionnées. Un effort conscient a été fait afin d'identifier les repose-pieds comme des « tables » dans la littérature thracologue (Kitov, 2003, p. 35 ; Nehrizov et Pürvin, 2011), mais cette identification est fort problématique, comme nous l'avons déjà souligné. En effet, les documents iconographiques (notamment les vases à figures rouges) représentant des ensembles de lits et de repose-pieds, ainsi que des tables et des tabourets, tout comme les trouvailles de répliques de ces meubles en pierre et en grandeur nature dans les monuments funéraires hellénistiques (en général) nous renseignent amplement sur la façon dont les imitations de meubles découvertes dans les monuments thraces devraient être perçues et interprétées. Le fait que des exemples de lits ayant servi uniquement aux « cérémonies religieuses » et provenant d'autres contextes ou d'autres régions n'ont pas été avancés porte, d'après nous, le coup de grâce à l'hypothèse des « lits rituels » thraces.

Néanmoins, une question demeure, à savoir : Si les lits étaient utilisés dans les pratiques funéraires plutôt que dans des cérémonies religieuses (impliquant uniquement des personnes vivantes et prenant place dans les monuments sous tumulus), peut-on déterminer si ces lits avaient une fonction « funéraire » permanente, à l'image des lits de pierre lydiens sur lesquels ont été trouvés les restes de plusieurs, parfois de dizaines, d'individus, ou les pratiques funéraires thraces

impliquaient-elle une utilisation temporaire de ces lits (ce qui pourrait expliquer l'absence d'ossements dans la majorité des cas, en plus du fait que dans ces cas, les monuments ont été pillés)? Car, malgré le rôle « funéraire » qu'on pourrait attribuer à ces lits, leur interprétation en tant que « rituels » (pas dans le sens accordé à ce terme par Kitov) pourrait être justifiée s'il s'avère que les défunts n'y étaient déposés que pour une durée courte. D'autant plus qu'une telle déposition temporaire, que ce soit de la dépouille ou des cendres du défunt, nous ramène également à la question sur la fonction des monuments en tant que mausolées. Afin d'avoir les données nécessaires pour répondre à cette question, nous devons restituer davantage le tableau du contexte archéologique des monuments thraces sous tumulus en examinant d'autres éléments qui en font partie intégrale, notamment la décoration peinte et, plus précisément, les thèmes qu'elle relate.

### **11.9 DÉCORATION PEINTE : DEMEURES PRIVÉES, BÂTIMENTS PUBLICS OU CENTRES CULTUELS**

Les décors peints et les enduits des monuments thraces sous tumulus peuvent être séparés, à des fins de description succincte, en deux groupes principaux : 1) les décors « à zones », comportant des bandes de largeur et de couleur différentes et, à l'occasion, avec des scènes figurées et 2) les décors, ou enduits, quasi-monochromes. Parfois, les décors du second groupe incluent des éléments de couleur différente de celle qui sert de fond, mais ceux-ci composent habituellement une partie trop insignifiante pour que l'enduit puisse être qualifié de polychrome. Le premier groupe peut être divisé davantage selon les sujets représentés, alors que le second est employé uniquement afin d'unir les surfaces en pierre (*Šoušmanets*, Vetren) ou d'imiter un appareil quelconque (*Helvetsia*). Les décors « à zones » et aux scènes figurées comportent également des imitations d'appareils architectoniques, mais à la différence de ceux qui pourraient être rangés dans le second groupe, ceux-ci sont toujours colorés. Nous différencierons ces groupes surtout par la présence ou par l'absence de scènes figurées, mais la présence d'imitations d'appareil architectural est également importante pour l'interprétation des monuments.

En ce qui a trait aux scènes figurées, telles qu'elles apparaissent sur les murs des monuments thraces sous tumulus, celles-ci peuvent être divisées selon le sujet en quatre groupes :

1) scènes de combats ou de batailles, 2) scènes d'« événements » publics ou privés (processions), 3) scènes de courses de chars et 4) scènes de chasse. Tous les monuments décorés de scènes figurées, sauf un, présentent des fresques dont les sujets couvrent plus d'un de ces quatre thèmes. Les scènes de combat sont les plus répandues, étant présentes dans les monuments Alexandrovo, Kazanlūk et Mūglij. Deux de ces monuments, ceux de Kazanlūk et de Mūglij, comportent également des représentations de courses de chars, alors que des scènes d'« événements » sont visibles sur les murs des pièces principales des monuments Alexandrovo, Kazanlūk et *Ginina Mogila*. Dans le cas du monument de Kazanlūk, ce dernier type de scène est central à la composition, alors que dans le monument d'Alexandrovo il semble avoir la même importance que la scène de chasse qui la surmonte. Le monument *Ginina Mogila* est le seul à comporter un décor portant sur un seul de ces quatre sujets – l'« événement » –, représenté par l'« héroïsation du défunt » peinte dans une des lunettes de la voûte en berceau de sa pièce principale. Les scènes de course, tout comme les scènes de combat, ne sont pas aussi prééminentes que les autres sujets, les premières étant limitées au sommet de la fausse coupole du monument de Kazanlūk et aux épaules des amphores peintes dans le monument de Mūglij, alors que les scènes de combat sont quelque peu reléguées au sommet de la couverture de l'antichambre du premier monument et au sommet de celle de l'antichambre du monument d'Alexandrovo.

Les décors en appareil architectural – des imitations d'orthostates et, plus rarement, d'appareil isodome – sont limités (par définition, pour ce qui est des orthostates) au plan inférieur des murs, mais contrairement aux différences que nous avons observées quant au sujet des scènes figurées entre monuments et entre les différentes pièces d'une même construction, ce type de décor a été appliqué tant dans les antichambres des monuments thraces que dans leurs pièces principales. Comme nous l'avons noté, la seule nuance qui peut être observée entre les décors de ce type des différents monuments consiste dans le choix des couleurs employées. Le fait que de différentes couleurs aient été utilisées dans la représentation d'un même type de décor, notamment en ce qui a trait aux imitations d'orthostates, suggère que cet attribut – la couleur – n'avait pas d'importance ou, plus précisément, de signification majeure en ce qui a trait aux décors en imitation d'appareils architecturaux en général ; toutefois, les données sont insuffisantes pour établir si la couleur des orthostates avait une signification en ce qui a trait au schéma chromatique du décor d'un monument donné.

Les thèmes que nous avons définis à partir de l'échantillon disponible de peintures murales provenant des monuments thraces sous tumulus ne sont pas propres à ces derniers. En effet, dans la région méditerranéenne, les sujets de la chasse et de la guerre (ou du combat) voient leur émergence dans l'« art » préhistorique et présentent un développement et une sophistication remarquables déjà à l'Âge du Bronze. À l'époque hellénistique, les représentations de chasses sont relativement omniprésentes, peu importe le médium – mosaïque, peinture, gravure.

Malgré leur présence régulière sur les murs de constructions hellénistiques qui ont été incontestablement identifiées en tant que tombes, les différents thèmes qu'il est possible de repérer sur les fresques des monuments thraces – représentations de combats, de chasse et de cortèges ou de processions – ne sont pas spécifiques à ce type d'architecture. En effet, les temples grecs étaient ornés de scènes de combats entre animaux ou de scènes de batailles sous la forme de groupes sculpturaux ou de ronde-bosse dès l'époque archaïque (Cohen, 2010, p. 106-107). Suite à un hiatus de plus d'un siècle, le thème de l'attaque d'animaux sauvages (représentés seuls ou en combat avec d'autres animaux) est redevenu populaire en Grèce au début du IV<sup>e</sup> s. av. n. è., mais cette fois, les exemples proviennent également des monnaies et des monuments funéraires (Cohen, 2010, p. 108 et références). Des exemples célèbres de ce type de scènes nous proviennent du lit-sarcophage de la tombe macédonienne de Potidée sur lequel ont été peints, entre autres, des griffons attaquant des biches (Cohen, 2010, figs. 39, 40) et du trône de la Tombe de Rhomaios (Andronikos, 1992, p. 33 ; Cohen, 2010, figs. 37, 38). Toutefois, malgré ce regain de popularité dont a joui le thème de l'attaque animale, et malgré sa présence dans le contexte funéraire, celui-ci est tout à fait absent des murs des monuments funéraires hellénistiques et des monuments thraces sous tumulus. Le thème de la chasse est, quant à lui, relativement étroitement lié aux fresques provenant de tombes et alors qu'on peut également le retrouver sur les mosaïques des palais ou des villas hellénistiques (par exemple, dans la Maison de Dionysos à Pella, voir Cohen, 2010, figs. 19, 21), il ne semble pas avoir été utilisé dans la décoration des bâtiments religieux.

La représentation de chasse d'époque hellénistique probablement la mieux connue nous provient de la frise ionique de la façade de la Tombe de Philippe II de Vergina. Il s'agit de la « peinture de la Chasse », une fresque relativement bien conservée, décrite et analysée en grand détail (voir entre autres Andronikos, 1992, p. 106-119, figs. 58-71 ; Saatsoglou-Paliadeli, 2007 et références). La fresque a été interprétée comme représentant une chasse royale qui prend place

dans un bosquet sacré (comme indiqué par les bandelettes accrochées à un des arbres) et à laquelle participent de jeunes hommes, dont trois à cheval. Deux des trois cavaliers ont été identifiés comme Philippe II et son fils, Alexandre. D'après Andronikos (1992, p. 117), le cavalier qui semble plus âgé que les autres participants à la chasse, qui s'apprête à transpercer un lion de sa lance – identifié comme Philippe II – aurait un aspect « almost heroized ».

La présence d'un pilier surmonté de « sculptures » et des bandelettes accrochées à un des arbres représentés dans la scène ont porté Saatsoglou-Paliadeli (2007, p. 50) à proposer une présence divine « indirecte » dans la chasse. Cette interprétation des symboles « sacrés » rappelle celle de la participation de la Grande Déesse-Mère dans la chasse de la fresque d'Alexandrovo. Cependant, contrairement aux indices « directs » de la présence divine qui sont peints sur la frise du monument macédonien, les éléments qui indiqueraient la présence active de la Déesse à la chasse thrace – la direction de laquelle les deux lances enfoncées dans le tronc d'un des sangliers auraient été projetées – sont fort implicites. En effet, il n'y a *aucun* moyen de valider une telle interprétation en ce qui concerne la fresque thrace, ni la connotation symbolique (en termes d'orphisme thrace) qu'elle est supposée contenir. D'après nous, la chasse peinte sur la fausse coupole du monument d'Alexandrovo représente un (ou des) événement(s) réel(s), une occupation royale (« aristocratique » ou, du moins, noble) à l'image de celle qui était également typique de la cours royale macédonienne, comme l'indique non seulement la fresque de la Tombe de Philippe II, mais aussi les sources littéraires antiques (Andronikos, 1992, p. 117 ; Saatsoglou-Paliadeli, 2007). Tout comme la chasse royale macédonienne de la Tombe de Philippe II n'implique pas de mythes (Saatsoglou-Paliadeli, 2007, p. 50), nous croyons que celle peinte dans le monument thrace ne nécessite pas une interprétation dans des termes « religieux », ni même culturels. Son symbolisme semble lié avant tout à la pratique d'une occupation noble à laquelle pouvaient participer seuls les guerriers et qui représentait autant de difficultés et de dangers que la bataille rangée et les duels dont des représentations ornent la couverture de l'antichambre du monument thrace. Elle doit donc être perçue en premier lieu comme un symbole social, plutôt qu'en tant que référence mythique (contre Kitov, 2005a et Šalganova, 2005, p. 166 et suiv.).

Les sujets de la chasse et du combat, ainsi que leur symbolismes sociaux respectifs, s'entremêlent beaucoup plus clairement sur un sarcophage de marbre de Çan, en Lycie (satrapie de la Phrygie du Hellespont), découvert dans une tombe à fausse coupole et daté du premier quart

du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. (Sevinç et al., 2001). Le sarcophage, légèrement endommagé par des pilliers modernes, n'a été sculpté que sur deux de ces quatre côtés, les deux autres ayant été laissés sans décor. Il présente une scène de chasse comportant trois cavaliers, dont deux poursuivent des cerfs et un troisième attaque un sanglier, aidé par deux chiens de chasse, et une scène de bataille présentant un cavalier attaquant un fantassin jeté par terre, suivi d'un soldat à pied. Suite à une étude comparative relativement exhaustive, les spécialistes concluent que ce sarcophage fait partie du corpus de monuments – tous des tombes – qui présentaient des scènes de la vie d'un dynaste, créés à partir de l'époque archaïque en Asie Mineure :

« these tombs functioned as biographical narratives that celebrated the valor of the dynast in various contexts, especially hunt and battle, and the same two themes were highlighted in funerary inscriptions as well » (Sevinç et al., 2001, p. 401).

Tout comme dans la scène de chasse d'Alexandrovo, les espèces animales les plus populaires sur les scènes de chasse micrasiatiques du début de l'époque hellénistique sont le cerf et le sanglier. Tous ces éléments – la popularité des scènes de chasse vers le début de l'époque hellénistique et leur apparition surtout dans des contextes funéraires et la répétition des compositions (cavaliers et hommes à pieds, aidés par des chiens de chasse, poursuivant et achevant des animaux sauvages) jusqu'aux espèces d'animaux représentés – indiquent une certaine analogie entre les représentations macédoniennes, micrasiatiques et thraces de la chasse. Ce fait nous porte à attribuer l'apparition du thème dans le monument d'Alexandrovo aux mêmes mécanismes socioculturels qui ont contribué à son émergence dans le royaume macédonien et dans l'ouest de l'Anatolie avant et au début de l'époque hellénistique. De plus, la présence de scènes de bataille dans l'antichambre du monument d'Alexandrovo évoque le parallèle souvent souligné depuis l'Antiquité entre la guerre et la chasse – sujets qui ont été présentés côte à côte sur le sarcophage de Çan et dans le monument thrace. Il faut admettre, alors, que, tout comme dans le cas des monuments funéraires micrasiatiques et macédoniens, l'objectif de la représentation des deux thèmes dans le monument d'Alexandrovo est la glorification des exploits (réels ou fictifs) du noble pour qui ce dernier a été érigé. Nous croyons, de plus, que certains éléments des fresques du monument thrace nous renseignent sinon sur les origines, du moins sur les aspirations sociopolitiques de ce noble.

Nonobstant le style relativement plus « simpliste » des fresques d'Alexandrovo comparativement à celles qui ornent les tombes macédoniennes, notamment celle de Philippe II, nous croyons que ces premières sont non seulement l'œuvre d'un artisan sinon grec, du moins étranger à la Thrace, mais aussi une œuvre exécutée pour un représentant hellénisé de la société thrace. Ce fait est clairement indiqué non seulement dans l'imitation du sujet des fresques, car comme nous l'avons noté, la chasse était un thème important également, voire surtout dans la région du Proche Orient, mais aussi dans la présence de motifs typiquement macédoniens, notamment de l'étoile dite « macédonienne » à au moins un endroit-clé de la fresque : sur le « trône » de la scène de « banquet-sacrifice ». Malgré la tentative de Kitov (2005a, p. 33-34) d'interpréter ce symbole comme typiquement thrace et sa proposition de remplacer l'expression « étoile macédonienne » par « étoile thrace », au moins un des objets que l'archéologue bulgare avance comme preuve de l'existence du motif en Thrace avant son utilisation en Macédoine – l'« étoile » exécutée en repoussé au fond d'un *skyphos* en argent découvert à Strelča (Kitov, 2005a, fig. 43) – présente non pas une « étoile macédonienne », mais une rosace.

La chasse est un sujet relativement rare en ce qui a trait aux décors des monuments hellénistiques. Une scène de chasse ornait également l'architrave du second niveau du monument des Néréides à Xanthos (Fedak, 1990, p. 67). Ce même monument était décoré de plusieurs scènes aux sujets différents, notamment des représentations de banquets, de sacrifices, de combats (entre cavaliers et fantassins) sur le fronton ouest, et de personnages (« les dynastes » et leur suite) sur le fronton est. Fedak (1990, p. 67) décrit le second niveau de ce monument comme un « Ionic temple », mais il devient claire que cette expression n'est employée qu'à des fins de description (de ce qu'il qualifie d'architecture typiquement grecque), puisqu'il qualifié de « funerary » les scènes qui ornent ce niveau, notamment celle du banquet et des sacrifices, rendant ainsi à l'identification originale de ce monument en tant que mausolée.

La seule scène de sacrifice provenant d'un monument thrace est celle de la base de la fausse coupole du monument d'Alexandrovo. Cependant, elle est très partiellement conservée et n'a pas été restituée, ce qui empêche toute comparaison avec les sacrifices représentés sur le monument hellénistique de Xanthos.

Le décor peint sur la fausse coupole du monument de Kazanlŭk trouve un nombre relativement plus grand de parallèles dans les peintures murales d'autres constructions

contemporaines, notamment en raison du fait qu'il incorpore plusieurs sujets : banquet, procession et course de chars. Le thème du banquet est probablement le sujet le plus répandu déjà depuis la fin de l'Âge du Bronze non seulement dans le monde classique gréco-romain, mais dans l'Antiquité méditerranéenne et moyen-orientale en général, représenté par la peinture murale, sur les vases et sur les plaquettes en argile, par des figurines en terre cuite, mais surtout sous la forme de reliefs (voir Dentzer, 1982). Les interprétations de la scène du banquet en contexte funéraire varient entre sa perception comme substitut à l'offrande funéraire réelle et comme représentation d'évènements ayant rapport aux pratiques commémoratives (Dentzer, 1982, p. 12). Le motif du banquet, surtout lorsqu'un contexte funéraire peut lui être associé, a également donné lieu à l'incorporation du concept de « héros » dans ses interprétations. Ces interprétations demeurent, pour la majorité, incohérentes et contradictoires, voire déroutantes, notamment en raison de l'emploi très « répandu » des scènes de banquets, tant dans les contextes funéraires que dans ceux des sanctuaires (Dentzer, 1982, p. 13). D'après Dentzer (1982, p. 15 et références), les catégories du banquet sacrificiel offert aux dieux ou à des héros et du banquet commémoratif (ou « funéraire ») se fondent à l'époque hellénistique et il devient difficile de distinguer entre évènement « réel » et évènement imaginé qui comporterait des éléments irréels, tels des représentations de morts ; « l'idée du repas de famille recouvre de nouveau [à cette époque] celle du culte rendu aux morts ».

Alors que ces observations ont été faites sur la base de données provenant notamment du monde égéen, les problèmes qu'elles soulèvent peuvent être directement appliqués à la représentation de banquets dans le contexte des monuments thraces. Si nous tenons compte de l'ensemble de ces monuments, les scènes de banquet devraient être décrites comme étant extrêmement rares; cependant, des scènes de banquets ont été représentées sur deux des 12 monuments comportant un décor peint que nous avons décrits. La statistique acquiert une signification surtout si nous tenons compte uniquement des constructions décorées de scènes figurées, celles d'Alexandrovo, de Kazanlük et de Müglj. Des banquets ont été peints sur les murs de deux de ces trois monuments (Alexandrovo, Kazanlük) et dans les deux cas ces scènes occupent des zones importantes des parois des pièces « centrales » en ce qui a trait à leur visibilité. Ces faits indiquent que les scènes de ce type avaient une importance marquée dans le

contexte de ces monuments. Toutefois, l'interprétation de ces scènes pose des problèmes qui affectent l'interprétation de leur importance.

Nous avons noté que la scène « centrale » de la fresque du monument de Kazanlük a été interprétée soit comme un mariage, soit comme un banquet funéraire. Elle a également été expliquée comme une fusion des deux thèmes – celle du banquet funéraire et celle du mariage – dans une interprétation de ce que nous pourrions appeler un « mariage funéraire ». Ces interprétations démontrent que la difficulté qu'ont les spécialistes œuvrant sur les scènes de banquet hellénistiques à établir les contextes de ces dernières est présente dans le travail des thracologues qui ont cherché à interpréter la scène du monument de Kazanlük. Dans le cas de celle-ci, cette difficulté a été contournée par la fusion des concepts de « banquet » et de « mariage », fusion tout à fait légitime en ce qui a trait aux interprétations des croyances et des pratiques de Thraces anciens (Georgieva et al., 1999), mais qui ne permet ni d'expliquer pleinement la présence de cette scène dans un monument identifié comme une tombe, ni de valider une telle explication sinon par des conjectures. En effet, avant d'interpréter cette scène, tout comme celle du « banquet-sacrifice » du monument d'Alexandrovo, il est nécessaire de la positionner dans un contexte général, hellénistique, car la restitution des pratiques et coutumes thraces (Georgieva et al., 1999) a été basée largement sur les sources littéraires étrangères, puis adaptée à l'occasion aux trouvailles de culture matérielle vernaculaire, sans que l'information ait nécessairement été filtrée par une critique littéraire.

Comme nous l'avons démontré par notre étude succincte des sources littéraires portant sur les quelques banquets thraces qui y sont mentionnés, les peuples thraces ne semblent pas avoir utilisé les lits (*klinai*) lors de ces événements sauf dans le cas de réceptions auxquelles participaient des étrangers, notamment des Hellènes. Même lors de telles occasions, la mention de lits dans les banquets thraces semble avoir une connotation particulière et ne peut pas être considérée comme une preuve de l'utilisation de ce type de meubles par les Thraces dans les réceptions qu'ils organisaient, nonobstant le contexte. En d'autres mots, il est fort probable que des lits n'aient pas été employés même dans les banquets impliquant des étrangers (comme semble l'indiquer le récit de Xénophon, voir *supra*) lorsque l'enjeu de la réception n'était pas de prouver un point avec un certain sarcasme; il faut s'attendre, cependant, que le souvenir de tels banquets « ordinaires » n'ait pas survécu au temps.

Les fresques des monuments de Kazanlük et d'Alexandrovo semblent confirmer la pratique que nous avons restituée par une lecture contextualisée des sources mentionnées. En effet, des lits n'ont été peints dans aucun des deux cas, du moins d'après ce que nous pouvons observer sur les secteurs conservés de ses fresques. La fresque du banquet d'Alexandrovo est, toutefois, trop fragmentaire pour que nous la comparions à d'autres représentations de banquets et pour que des conclusions puissent être tirées. Par contre, celle de la fausse coupole du monument de Kazanlük s'inscrit dans une tradition bien connue, celle du « banquet assis ». Ce type de banquet est représenté en Grèce dès le géométrique récent, alors qu'il est attesté au Proche Orient déjà avant le milieu du troisième millénaire av. n. è. (Dentzer, 1982, p. 21, 430 et références) et a évolué en parallèle avec le banquet couché : « ...les deux formules ont dû coexister, au moins jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle en Asie Mineure... » (Dentzer, 1982, p. 431).

La coexistence du banquet assis et du banquet couché dans la région méditerranéenne antique ne peut expliquer, en ce qui a trait à la Thrace, le fait que dans les monuments sous tumulus (ou dans l'iconographie thrace en général) on s'est limité à la première formule (au banquet assis). Elle ne peut expliquer non plus la présence de lits de pierre ou de briques cuites dans les monuments thraces. En effet, un lit de pierre avait été littéralement construit dans la pièce circulaire du monument d'Alexandrovo, alors que les clous trouvés dans celle du monument de Kazanlük pourrait également indiquer qu'un (ou des) meuble(s) similaire(s) en bois y avaient été installés. Il est tentant de suggérer que la présence de ces meubles indique que le défunt était perçu comme prenant part à son propre banquet funéraire ou à une réception donnée en son honneur, mais le manque de fresques dans les autres monuments comprenant des lits ne permet pas d'appuyer une telle hypothèse sur des données empiriques. Néanmoins, lorsque ces autres monuments ont été trouvés plus ou moins inviolés par les archéologues (rarement, notamment les monuments *Golyama Kosmatka* et *Sašova Mogila*), le mobilier comprenait de la vaisselle de luxe qui comprenait des ensembles complets pour la consommation du vin, de la passoire à l'amphore, en passant par la louche et les coupes. Ces assemblages de vaisselle « spécialisée » pourraient être symboliquement associés au banquet funéraire, car nous pouvons facilement admettre qu'ils y étaient déposés afin que le défunt puisse participer à la réception donnée en son honneur, mais ils peuvent également être perçus tout simplement comme faisant partie du mobilier personnel du mort qui est supposé accompagner son âme et lui servir dans l'au-delà. Cette dernière remarque

est importante, car si l'hypothèse qu'elle soulève implicitement est vérifiée, elle indiquerait certains détails ayant trait aux croyances des Thraces dans l'existence après la mort, notamment le fait que d'après les mobiliers des monuments, celle-ci devait être perçue comme relativement agréable, comme l'impliquerait la consommation du jus de la vigne dans des coupes en or et en argent. Alors que les données archéologiques provenant des contextes des monuments thraces – les ensembles de vaisselle, les amphores, ainsi que les fragments de céramique, d'ossements d'animaux et de charbon dans le remblai des tumuli – semblent appuyer l'hypothèse du banquet funéraire avec participation du défunt, le manque de données iconographiques (ainsi que celui de sources littéraires thraces) dans ces mêmes contextes ne permet pas de restituer une telle croyance avec assurance, ni même de proposer la possibilité afin d'expliquer les vestiges en question; car, en effet, il pourrait s'agir plutôt des restes de banquets commémoratifs auxquels les seuls participants (perçus et réels) étaient les proches du défunt, alors que les assemblages de vaisselle dans les monuments pourraient être expliquées, comme nous venons de le proposer, comme faisant partie du mobilier du défunt pour son existence dans l'au-delà. De ce fait, nous croyons que les scènes de « banquets » ou de « banquets-sacrifices » peintes sur les murs des monuments thraces, notamment celle du couple assis du monument de Kazanlūk, ne doivent pas être interprétées à la lumière de l'iconographie de la « scène du banquet » hellénistique. Nous croyons qu'elles peuvent avoir d'autres explications qui pourraient s'accorder mieux au contexte archéologique et religieux thrace que nous exposerons dans le chapitre suivant.

## **12. FONCTIONS DES MONUMENTS – LES CRITÈRES « CULTUELS »**

### **12.1 INTRODUCTION**

L'étude des contextes des différents monuments a révélé que, malgré l'insistance des spécialistes sur leur grande variété en ce qui a trait à l'aspect de ces derniers, ils présentent beaucoup de points communs, points sur lesquels les hypothèses portant sur leur interprétation ont été basées. Les conclusions auxquelles nous sommes arrivés dans la partie précédente de ce chapitre visaient sinon à répondre à des questions concrètes, du moins à élucider la signification des éléments provenant du contexte des monuments thraces qui ont été soulignés par les spécialistes en tant que critères déterminants dans l'interprétation des fonctions de ces constructions sous tumulus. Alors que nous n'avons pas encore répondu à la question portant sur l'identité des monuments, nos conclusions ont déjà suscité d'autres questions auxquelles des réponses doivent être données avant que nous puissions conclure avec notre proposition en ce qui a trait à la fonction des constructions thraces sous tumulus.

La question la plus importante et, simultanément, la moins complexe, du moins en ce qui a trait à la forme sous laquelle elle se présente, et à laquelle une réponse doit impérativement être donnée avant de conclure la présente étude en exposant notre propre théorie, est liée à la nature des pratiques qui ont pris place dans les (et autour des) monuments thraces : peut-on établir de quel type de pratiques il s'agit ? Des chercheurs ont déjà proposé des réponses à cette question en notant que les données empiriques indiquent que des pratiques régulières de nature cultuelle n'auraient pas pris place à l'intérieur des constructions (voir Stoyanov, 2011b). Cependant, ces réponses, tout comme celles prônant un aspect religieux des pratiques liées au contexte des monuments, n'ont pas nécessairement été basées sur une base théorique cohérente, ni (comme nous l'avons vu dans le cas de la qualification des monuments de « temples ») sur des définitions explicites. Nous revenons donc sur la nature des pratiques qui ont eu lieu (ou pas, selon certains) dans le contexte des monuments dans le but d'augmenter l'interprétation des données en y apportant les indices que nous avons déjà prélevés dans la présente étude ou qui ont été soulignés par les chercheurs-thracologue. À la différence de ces derniers, nous avons cherché à établir autant que possible notre étude de ces pratiques dans la théorie existante portant sur la religion hellénistique en général et, plus spécifiquement, sur les cultes des héros et sur les cultes royaux. Nous croyons, en effet, que cette base théorique et les analogies comparatives sont nécessaires en l'occurrence, notamment afin de nous éviter de tomber dans le piège des restitutions aléatoires (telles celles des notions de « temple », de « mausolée » et de « hérôn » implicitement proposées

par G. Kitov, voir *supra*), mais surtout en raison du fait que la reconstruction de la religion thrace, en général, se base en grande partie sur l'analyse des sources hellénistiques souvent étrangères à la culture thrace.

Le fait que la restitution des cultes et mystères pratiqués en territoire thrace durant l'époque hellénistique soit majoritairement basée sur des sources étrangères pose un problème moins important qu'on pourrait croire ou, du moins, pas le problème auquel on pourrait s'attendre de faire face en employant ces sources dans l'analyse des monuments thraces. En effet, alors que les reconstitutions de (entre autres) l'Orphisme thrace sont basées notamment sur les sources littéraires classiques, hellénistiques (dont aucune d'origine proprement dite « thrace ») ou, très souvent, plus tardives, et partiellement sur des éléments ou contextes archéologiques isolés, l'application de la « doctrine » orphique dans l'explication des monuments thraces a été appuyée par un lien entre certains aspects de celle-ci (par exemple, le démembrement rituel des défunts) et certains aspects du contexte archéologique des monuments (la découverte de restes humains fragmentaires). Dans ces circonstances, il nous serait possible de comparer la restitution des rites « orphiques » aux vestiges des pratiques qui ont eu lieu dans les monuments et de nous prononcer pour ou contre la validation de l'interprétation des dernières comme faisant partie des premiers.

Nous débutons ce chapitre par une introduction très succincte aux notions de « rite », de « culte » et de « héros » en portant une attention non seulement à leurs définitions implicites chez les auteurs anciens (notamment en ce qui a trait au concept du héros), telles qu'explicitement restituées par les spécialistes, mais aussi à l'emploi relativement implicite de ces notions dans les publications portant sur les monuments thraces sous tumulus. Notre introduction aux recherches concernant ces concepts en général sera très brève, puisque des études détaillées portant sur ce sujet ont déjà été publiées. Nous baserons notre synthèse notamment sur la monographie très exhaustive de Catherine Bell – *Ritual : Perspectives and Dimensions* – publié en 1997. Nous tenons à souligner le fait que nous ne nous attarderons pas ici sur le concept de « religion », nonobstant le lien conceptuel qui existe entre ce dernier et celui de « rite ». « Religion » est un concept relativement compliqué dont aucune des nombreuses définitions proposées n'a été acceptée universellement par les spécialistes qui y consacrent leurs carrières. La même remarque peut être faite en ce qui a trait au concept de « rite » ; cependant, ce dernier est largement employé dans la littérature portant sur les monuments thraces. De ce fait, aucune recherche qui

visé à amener de la clarté dans ce domaine ne peut se permettre l'omission d'une analyse de ce concept – des définitions qui en ont été offertes et de la façon dont il a été employé. Notre objectif n'est pas de proposer une nouvelle définition de « rite », ni d'en imposer une préexistante à l'étude des monuments thraces ; nous voudrions plutôt souligner son emploi intuitif dans les publications portant sur ces derniers et relater les conséquences que les recours aléatoires au terme « rite » ont eu sur les interprétations de ces monuments.

La restitution historiographique des définitions de ces concepts est d'une importance particulière en ce qui a trait à l'étude des monuments thraces, étant donné que ces concepts ont été employés exclusivement de façon implicite dans les publications portant directement sur les constructions sous tumulus ; afin de comprendre la signification que les archéologues-thracologues ont attribué aux notions telles que « rituel », « ritualisation », « mausolée », « hérôon », « héroïsation » dans ces publications, il nous est nécessaire de nous tourner vers les sources probables dans lesquelles ces chercheurs ont indirectement ou directement (mais anonymement) puisé. Nous porterons une moindre attention aux théories linguistiques concernant le rituel (Bell, 1997, p. 68 et suiv.), notamment en raison du fait qu'aucune tradition orale thrace ne nous est connue et que, de ce fait, ces théories ne pourraient être directement employées dans l'étude des pratiques, ou rites, thraces. En ce qui a trait au contexte plus large (archéologique et sociopolitique) des monuments thraces, les « cultes » (ou les « cérémonies religieuses » de Kitov, voir *supra*) et les « héroïisations » ont été étroitement, voire presque automatiquement, liées aux cultes orphiques – sujet sur lequel la polémique persiste, moins dans le domaine de la thracologie, dans lequel il semble, d'après les publications, plutôt élucidé, mais plus dans le domaine de la recherche sur l'Orphisme en général, notamment par les chercheurs européens et nord-américains. L'état de ces recherches sera brièvement présenté dans une deuxième partie de ce chapitre dans lequel notre attention sera tournée surtout vers la façon dont les doctrines orphiques ont été appliquées dans l'étude et dans l'explication des monuments thraces. Enfin, dans la troisième partie de ce chapitre, en guise de conclusion de cette dernière, mais aussi de notre étude des monuments thraces sous tumulus, nous présenterons notre thèse en ce qui a trait à leur fonction (que nous avons aussi appelé leur « identité»). Dans cette dernière partie, nous nous baserons avant tout sur les informations et les analyses présentées dans les chapitres précédents de la présente

étude, mais nous amènerons aussi quelques nouveaux éléments ; cependant, ceux-ci ne serviront qu'à appuyer nos arguments et ne relèvent pas directement du contexte des monuments thraces.

## 12.2 RITE ET CULTES – DÉFINITIONS DE TRAVAIL

« Before looking for 'empirical evidence', or seeking to scour 'the sources', we must have some notion of what it is we are looking at... » (Fulbrook, 2002, p. 74)

Si l'on accepte les conclusions partielles que nous avons proposées dans les chapitres précédents de cette troisième partie de notre thèse, on serait inévitablement amené à se poser la question, à savoir, comment approcher le contexte des monuments thraces dans les circonstances décrites dans la présente étude – impliquant souvent des données incomplètes ou imprécises et des développements théoriques implicites, voire confus ou absents ? Nous croyons que pour le moment, dans l'état actuel de la thracologie et, plus précisément, celui de la branche archéologique de ce domaine, la seule approche viable serait celle de la « définition simple » proposée par l'historienne Catherine Bell (2007). L'adoption de cette approche serait non seulement adéquate en raison de sa capacité de répondre aux besoins d'une recherche basée sur peu de données précises, mais aussi parce qu'elle s'inscrirait dans l'approche méthodologique plus générale que nous avons explicitement adoptée dans notre thèse, à savoir, l'inférence à la meilleure explication.

Il s'agirait, plus spécifiquement, de démaigrir les définitions explicites ou implicites proposées ou employées dans l'étude des monuments thraces (*supra*) afin de se débarrasser des parties dont la présence dans ces définitions n'a pas été épistémologiquement justifiée. Une telle approche nous permettra non seulement de valider davantage sa viabilité, c'est-à-dire de tester plus ou moins empiriquement des définitions simples qui permettent (par leur simplicité) d'être validées, tout comme de proposer, au besoin, le développement de ces définitions, nonobstant leur application à des contextes théoriques ou empiriques généraux ou particuliers. Plus précisément, en ce qui a trait à la thracologie, cette approche de la « définition simple » serait l'occasion de se défaire des notions implicites ou explicites, définies et employées intuitivement pendant plus d'un siècle, sans que de véritables discussions sur leur validité ou sur leur viabilité aient eu lieu. De

telles notions sont les concepts de « rite », de « culte » et de « religion », tels qu'employés dans les publications des thracologues, ainsi que le vocabulaire utilisé dans les descriptions ou dans les définitions des monuments thraces sous tumulus en général et qui découle, en partie, de ces concepts, par exemple, les termes « hérôn », « temple » et « mausolée ». La tâche semble d'autant plus simple que des définitions explicites de ces concepts ont très rarement été proposées (*supra*).

Une tentative implicite pour la *redéfinition* de ces termes et concepts a été entamée par l'archéologue Kitov, avec les résultats pour le moins déroutants que nous avons décrits dans les parties précédente de notre étude. Nous avons établi, entre autres, que la confusion que cette tentative a semée dans le domaine de la thracologie est due surtout à la tendance générale de la part des thracologues d'omettre dans leurs publications toute sorte de définitions ou de précision relatives aux concepts et aux notions employées. Il s'agit presque d'un automatisme amené par l'adoption (également implicite) d'une méthode de travail essentialiste : au lieu de procéder à l'examen des données après avoir établi ce qu'on voudrait y chercher (entre autres, Fulbrook, 2002, p. 74, voir citation au début de cette section), les archéologues-thracologues adoptent comme point de départ un échantillon empirique qu'ils examinent ensuite afin d'y découvrir des motifs ou des éléments qui pourraient indiquer des tendances, lesquelles sont enfin expliquées par leur présence dans l'échantillon (argumentation circulaire) ou, occasionnellement, par des faits socio-culturels extérieurs à l'échantillon. Dans tous les cas, cette méthode mène, au mieux, à la confusion en ce qui a trait à l'identification des éléments « découverts » dans l'échantillon étudié (par exemple, la divergence dans les perceptions de ce qu'est un « temple » entre Rabadjiev [2011] et Kitov [toutes ses publications], voir *supra*).

Un autre problème qui serait éliminé par l'adoption de l'approche « minimaliste » que nous proposons d'appliquer à l'étude des monuments thraces est la conviction implicite ou explicite dans le domaine de la thracologie que ce dernier est subordonné aux sources ou aux témoignages contemporains étrangers, notamment aux sources littéraires grecques anciennes. Alors que ces sources peuvent servir à l'appui ou, à la limite, dans l'argumentation d'interprétations ou d'explications du matériel archéologique, la pratique de les admettre au niveau des définitions de concepts ou, en général, dans l'établissement de théories (presqu'exclusivement implicites) qui serviront à l'étude de ce matériel est une erreur

épistémologique grave, sauf si l'objectif initial est de procéder à une étude à partir des notions et des perceptions des anciens (voir Fulbrook, 2002, p. 74 et suiv.). En effet, comme d'autres chercheurs l'ont noté dans d'autres contextes d'analyses historiques (*supra*), ce que ces sources étrangères permettent est, tout au plus, l'établissement de la perception, voire de l'opinion, que leurs auteurs avaient sur l'objet (dans notre cas – les peuples thraces), perception et opinion qui ne peuvent pas être tenus pour informés par définition. Si l'on se pose comme objectif l'étude de l'idée que les Grecs, ou d'autres peuples anciens, s'étaient faits des peuples thraces – de leurs modes de vie, de leurs pratiques, de leur religion, etc. – alors, l'adoption de ces sources comme base de l'analyse serait plus que justifiée. Cependant, tel n'est pas notre objectif dans la présente étude, et tel n'est pas l'objectif implicite ou explicite de la grande majorité des thracologues, qui ont néanmoins choisi de construire leurs interprétations de la culture matérielle thrace sur la base de ces sources étrangères.

L'approche « minimaliste » consisterait, comme nous l'avons noté, à adopter les versions « épurées » ou « de base » des concepts au moyen desquels nous chercherons à interpréter les monuments thraces et leur contexte. En ce qui a trait au concept de « rituel », la définition succincte offerte par Renfrew (voir Bell, 2007, p. 278) – « rituals are those activities that address the gods or other supernatural forces » – n'est pas un point de départ adéquat, puisqu'elle nécessite l'établissement de « présence divine » dans le contexte étudié, or, l'établissement de la présence d'une force surnaturelle ou d'une divinité ou, en d'autres mots, l'établissement de l'aspect « cultuel » ou « funéraire » des monuments thraces est l'objectif de notre étude.

Une définition de départ beaucoup plus adéquate, et tout aussi « minimaliste », serait une version épurée de la définition plus générale offerte par Renfrew (2007, p. 109-110) qui détermine le « rite » comme une pratique cultuelle qui présente une structure temporelle impliquant une performance composée de la répétition formalisée de paroles et d'actions. Nous avons souligné le fait que l'aspect cultuel ne peut pas être intégré dès le départ à l'étude des rites liés aux monuments thraces. L'aspect temporel, tout comme celui des paroles, ne peut pas être restitué de façon fiable dans l'état actuel des recherches. De cette définition il ne nous reste, alors, que la répétitivité des actions (ou des pratiques) et leur aspect formalisé. Ainsi, pour les besoins de notre recherche, nous définirons le « rite » comme *pratiques répétitives et formalisées*. Le fait que la répétitivité d'une pratique lui confère un aspect formaliste ne devrait pas nous inquiéter, puisque

nous ne tentons pas d'établir le type de rite – sacré ou profane –, du moins pas à ce stade de notre étude.

L'établissement de la présence d'une force transcendante dans les contextes des monuments thraces serait, cependant, indispensable pour la conclusion de notre étude. Au moment d'intégrer cet aspect « culturel » à la définition de « rite », nous adopterons celle proposée par Renfrew, à savoir, « rituals are those activities that address the gods or other supernatural forces » (citée par Bell, 2007, p. 278), en l'adaptant à la définition « minimaliste » déjà mentionnée pour arriver, éventuellement, à une définition de deuxième niveau de complexité qui voudrait que le rite dans le contexte sacré soit ***une activité (ou pratique) répétitive et formalisée qui est adressée à une force transcendante***. En ce qui a trait aux rites profanes, leur définition n'impliquerait pas ce dernier élément – la présence d'une force transcendante – et, de ce fait, la définition « minimaliste » de premier niveau suffirait pour aider à les distinguer dans le contexte archéologique des monuments thraces.

Cette approche admet un certain degré de subjectivité en ce qui a trait à l'identification des « forces transcendantes » dans le contexte archéologique, c'est-à-dire qu'elle ne permettrait pas de confirmer hors de tout doute qu'un objet ou un contexte archéologique se rapporte, ou pas, directement ou indirectement, à une divinité ou à une force surnaturelle ou surhumaine, mais cette apparente insuffisance est caractéristique du domaine des sciences humaines en général. Car, comme nous l'avons souligné, les niveaux d'interprétation (qu'elle soit étique ou émique) de tout contexte (empirique ou idéationnel) peuvent être nombreux et, ce qui plus est, toute interprétation de tout contexte peut être enveloppée dans plusieurs couches de rationalisation (encore une fois, étique ou émique) et/ou de réductionnisme ou, au contraire, d'idéalisation. Afin de contrer les effets néfastes que pourrait avoir ce fait sur toute interprétation de la culture matérielle, nous nous appuyerons sur la validité de la méthode de travail que nous avons choisi pour notre analyse du contexte archéologique des monuments thraces (voir aussi Bell, 2007), sur une cohérence « interne » à l'étude, entre méthode, technique, théorie et interprétation des données empiriques. En d'autres termes, nous chercherons à éviter la surinterprétation des données et les conclusions, ou explications, qui n'émanent pas de l'étude de ces données au moyen de la méthode et des définitions que nous aurions adoptées. Nous chercherons à démontrer, par exemple, que des pratiques régulières et formalisées ont eu ou n'ont pas eu pour point de concentration des

éléments qui pourraient avoir été tenus pour représentatifs d'une divinité ou d'une force transcendante (voir Renfrew, 2007) avant de parler de traces de cultes ou de rituels profanes.

En effet, dans grand nombre de publications dans le domaine de la thracologie, le lien entre l'interprétation des données archéologiques, la théorie de base et les conclusions (ou explications) ne peut pas être retracé ; ces études manquent de cohérence interne, fais qui est dû, d'après nous, à l'omission de bases théoriques explicites qui mène directement à l'emploi intuitif de définitions implicites (*supra*). Le type de publications le plus touché par ce manque est celui des classifications d'artéfacts (Marinov, 2012), mais celles portant sur les monuments thraces présentent les mêmes symptômes. Nous croyons que dans ce genre de contexte – lorsque les sources primaires sont limitées ou inexistantes et/ou l'accumulation et la publication des données est lacunaire, du moins d'après les exigences du sujet sensible qu'est la restitution des croyances de peuples antiques –, ce qui importe le plus est la définition explicite des concepts et des méthodes employés dans l'étude des sources, non pas dans le but d'imiter naïvement une méthodologie de travail scientifique, mais plutôt dans la conscience que la validité des interprétations et des explications amenées dans toute étude archéologique dépend avant tout de la validité (forces et faiblesses) des méthodes qui ont été utilisées dans leur obtention. Il s'agit, en effet, d'interpréter les données que nous avons, et non pas les données que nous devrions avoir.

### **12.3 CULTES ROYAUX ET CULTES DU HÉROS THRACES ?**

Le culte du héros, tel qu'il a été reconstitué d'après les sources provenant de la région égéenne et de l'Asie Mineure, tire ses origines de l'époque mycénienne et semble avoir renforcé par les récits homériques pour perdurer dans cette même région et dans d'autres régions méditerranéennes jusqu'à l'Antiquité tardive. Dans les récits homériques, le terme *héros* désigne uniquement des êtres vivants (Currie, 2005, p. 60), mais dès le VII<sup>e</sup> s. av. n. è. des citoyens helléniques éminents étaient honorés posthumément par l'établissement de cultes héroïques en leur noms (Whitley, 1995, p. 54 ; Hughes, 1999, p. 171). Toutefois, c'est à l'époque hellénistique que la pratique de ce culte s'intensifie de façon très marquée et que sa signification évolue bien au-delà de ce qu'elle a pu être durant les époques précédentes, limitée par les lois de la cité

classique et par le « code homérique ». En effet, alors qu'antérieurement ce culte était une affaire étatique et communautaire, à l'époque hellénistique il se transforme rapidement en culte relativement privé, fondé et maintenu par la famille du défunt héroïsé – tendance typique d'une époque durant laquelle les contextes religieux étaient, en quelque sorte, « privatisés » (Hughes, 1999, p. 168, 172). En plus des cultes à la mémoire de fondateurs, maintenus plutôt par une communauté ou une cité, des fondations privées sont apparues durant cette époque, financées par l'objet du futur culte ou par sa famille, dont le rôle était de pourvoir à la construction et au maintien de monuments funéraires et à l'établissement de pratiques régulières – offrandes funéraires et banquets commémoratifs. Cependant, ce qui différenciait ces fondations particulières des autres fondations du genre dont elles partagent les objectifs de base était l'adaptation d'un vocabulaire, d'une idéologie et des rites du culte du héros (Hughes, 1999, p. 168). En ce qui concerne les objectifs que nous nous sommes posés dans la présente étude, les différences entre les deux types de fondations hellénistiques, ou celles entre les pratiques rituelles qui leurs ont été associées, s'expriment le mieux dans l'architecture des monuments funéraires dédiés aux héros « privés » et dans certains détails des pratiques rituelles, notamment commémoratives.

La différence majeure entre la pratique d'un « culte » funéraire « ordinaire » et celle d'un culte du héros était le type d'architecture par lequel le dernier était commémoré. Alors qu'il serait difficile de différencier entre un monument funéraire et celui dédié à un héros uniquement par l'aspect des deux types de constructions, le second type semble avoir comporté, en plus du décor architectonique habituel (voir *supra*), des groupes statuaire incluant les effigies de divinités. La tombe du héros ressemblait plutôt à un mausolée ou à un musée qu'à la « simple » tombe monumentale (voir Hughes, 1999, p. 168 et références au sujet du *Mouseion* de Phoinix et de ses fils). Il s'en suit que les monuments dédiés aux héros étaient visibles et accessibles (pas nécessairement librement) afin de maintenir la mémoire du défunt héroïsé, mais surtout afin de servir de point focal aux cultes pratiqués en son honneur. Ces pratiques, ou festivals annuels, incluaient des sacrifices (*thisia*, ou *thysia*), habituellement d'un bœuf, mais aussi d'autres animaux domestiques dont l'espèce dépendait de l'occasion (ou de la signification du sacrifice), de processions, de jeux et de banquets (voir Hughes, 1999, p. 168 et suiv ; pour une description

plus détaillée des sources qui nous renseignent au sujet de ces pratiques, voir Ekroth, 2002, p. 140 et suiv.).

Cependant, l'aspect le plus important de ces pratiques est leur association, et celle du héros qui en est l'objet, au culte d'une (ou d'un groupe de) divinité(s). En effet, les sources témoignent du lien étroit qui existait entre le culte du héros « familial », géré par une fondation, et les cultes de différentes divinités par l'association des tombes ou des téménos des premiers aux sanctuaires dédiés aux derniers (Hughes, 1999, p. 170) ou par le partage des sacrifices entre le héros et les divinités auxquelles le culte du premier était associé (Hughes, 1999, p. 169). Les monuments funéraires des héros hellénistiques comportaient également des scènes de banquets et des scènes du héros à cheval, mais ce qui les différençait des autres marqueurs funéraires qui pouvaient comporter des reliefs similaires étaient les épitaphes qui identifiaient explicitement le défunt comme « héros » et associaient celui-ci aux héros mythiques – association qui visait plutôt à ajouter au prestige déjà acquis par le héros historique et par sa famille (Hughes, 1999, p. 171, 173). Durant l'époque de domination romaine, surtout à son début, à la fin de l'époque hellénistique, ces associations avaient également une connotation de « nostalgie patriotique » évoquant la gloire des peuples helléniques du passé (Hughes, 1999, p. 174).

Du point de vue archéologique, le culte du héros (tel que pratiqué dans la Méditerranée de l'Est à l'époque hellénistique) serait suggéré par des vestiges monumentaux richement ornés, à l'image du mausolée hellénistique, par l'association de tels vestiges à ceux d'un sanctuaire ou, du moins, à celles de structures auxiliaires et par les traces de sacrifices et de banquets. En d'autres termes, archéologiquement, le culte du héros devrait être indiqué par des ensembles architecturaux structurellement indépendants ou, du moins, relativement complexes. Alors que l'archéologue Kitov a tenté de faire passer les vestiges des monuments thraces sous tumulus pour ceux de tels sanctuaires, sa tentative est plutôt non fondée en ce qui a trait aux données empiriques. Seul deux monuments, celui d'Ostruša et celui à la fausse coupole de *Zhaba Mogila*, peuvent être décrits comme faisant partie d'un complexe architectural ou « complexe *culto-funéraire* » (Kitov, 1996). Les autres monuments sont relativement isolés, même ceux qui font partie de ce qui a été désigné par « nécropoles royales », notamment celle de la Vallée de Kazanlūk. De plus, alors que dans le cas des deux complexes culturels thraces les composantes

architecturales sont très diverses – des pièces aux plans, et probablement aux élévations, très différents composent le monument d'Ostruša, alors que celui de *Zhaba Mogila* est accompagné d'une construction indépendante, dont la composition du plan est tout à fait différente, mais qui a été remblayée par le même tumulus –, celles des autres monuments thraces sont plutôt répétitives, malgré la variété stylistique dans les détails, notamment en ce qui a trait à l'ornementation architecturale.

*Ginina Mogila* est un des rares monuments thraces dont l'aspect et le plan particuliers, avec son décor en ronde-bosse et sa pièce latérale, suggèrent un fonctionnement différent de ceux des autres monuments thraces sous tumulus. Cependant, les vestiges n'ont pas permis d'élucider les fonctions des différentes pièces et, outre le décor en relief que ce monument comporte – entre autres, les cariatides, les colonnes semi-engagées et l'entablement de la façade décoré de bucranes avec rosettes et guirlandes – le seul élément qui a permis à certains chercheurs de parler de la « héroïsation du seigneur » (Čičikova, 2007, p. 14, 28) qui aurait été déposé dans la chambre funéraire est le « paravent » de pierre interprété comme représentant la façade d'un *naïskos*. Cependant, alors que cet élément est particulier au monument *Ginina Mogila*, sa présence dans celui-ci ne suggère aucunement la héroïsation du défunt qui y était déposé. D'autant plus que, comme le suggèrent les trouvailles d'ossements humains et la présence de deux lits de pierre installés en « Γ », la chambre funéraire avait servi de sépulture à plus d'un individu ; alors que ce fait n'empêche pas la perception en tant que héros de tous les défunts qui occupaient le monument (dans certains cas, plusieurs membres d'une famille pouvaient être héroïsés simultanément et être déposés dans un hérôn familial, comme par exemple dans le cas de Phoenix et ses fils, voir Hughes, 1999, p. 168), la présence de « paravent » - élément déterminant en l'occurrence pour la héroïsation d'un des défunts – uniquement devant l'un des deux lits funéraires empêche l'interprétation du monument en tant que hérôn. Car, en effet, de « simples » défunts n'auraient pas été déposés dans la sépulture d'un héros et nous n'avons pas d'indices qui nous permettraient d'étendre l'interprétation du « paravent » en tant qu'élément « héroïsant » (Čičikova, 2007, p. 28) au second lit sur lequel un tel défunt a indéniablement été posé.

L'installation de portes de pierre ou, rarement, de bronze dans certains monuments serait également, d'après certains chercheurs (Kitov, 1977 *et passim* ; Gergova, 1996), un indice d'héroïsation, car la présence de ces portes indiquerait que l'accès aux monuments était restreint

et, plus important, qu'on avait besoin d'y accéder régulièrement. Nous croyons que les portes des monuments thraces n'indiquent pas nécessairement ni l'un, ni l'autre. Gergova (1996, p. 99) déclare que la présence, entre autres, de ces portes dans les monuments thraces et dans les tombes macédoniennes et micrasiatiques indique que les deux types de constructions avaient servi de temples-hérôons dans lesquels étaient immortalisés les défunts dont la dépouille y était déposée le temps que la chair se décompose et dans lesquels il était possible de rendre hommage à ce dernier et d'effectuer des rites en son honneur et en l'honneur d'une divinité (à laquelle le monument aurait également été dédié). Une telle interprétation va à l'encontre non seulement des contextes archéologiques des tombes macédoniennes, dans lesquelles les traces de rituels, voire de pratiques quelconques, réguliers n'ont pas été détectées, mais aussi de la restitution des cultes du héros tels que pratiqués à l'époque hellénistique. En effet, si ces derniers étaient effectivement liés à des cultes « réguliers » (ou religieux) d'une divinité, les rituels dédiés au héros et à la divinité qui lui était associée ne prenaient pas place au même endroit et, alors que l'association avec la divinité pouvait être soulignée par la présence des attributs ou de l'effigie de celle-ci dans le *Mouseion* ou dans le mausolée dédié au défunt héroïsé, elle était effectuée avant tout par le positionnement de la tombe (ou hérôn) du défunt dans le voisinage d'un espace sacré tel un sanctuaire dédié à une divinité (*supra*). En ce qui a trait aux tombes micrasiatiques, la présence de plusieurs, parfois de dizaines, de squelettes dans certaines, amassés sur un même lit de pierre, indique clairement qu'il ne peut s'agir de hérôons, mais qu'il est question de tombes monumentales familiales, nonobstant la présence dans ces dernières de portes de pierre.

Certains éléments décoratifs des monuments, notamment les sujets des fresques qu'on y trouve, ont également été avancés comme indices pour l'identification de ceux-ci comme des hérôons. Čičikova (1983, p. 20, citée dans Dimitrov, 1988, p. 163 ; voir aussi Teofilov, 1988, p. 144) a interprété la scène de la lunette de la pièce principale du monument *Ginina Mogila* comme représentant l'héroïsation du roi défunt ou comme son apothéose en raison de la représentation dans cette scène d'une couronne (identifiée comme étant de laurier). Cette interprétation est d'autant plus importante que des couronnes similaires en or ont été trouvées dans plusieurs monuments et tombes thraces. Cependant, la présentation d'un personnage à cheval avec une couronne de feuilles de laurier, que cette dernière soit représentée dans les mains d'une divinité ou simplement isolée, peut être interprétée de différentes façons et l'héroïsation du personnage en

question est rarement mise de l'avant comme explication de ce type de scène. Par exemple, A. Fol (1983, p. 4, cité dans Dimitrov, 1988, p. 163) a interprété la couronne comme symbole royal et la scène en général comme la représentation de l'investiture d'un roi (probablement celui pour qui le monument a été érigé à l'origine). Dimitrov (1988, p. 20) rejette cette dernière interprétation et se range du côté de Čičikova, en stipulant que le « roi » de la fresque porte déjà des attributs « royaux », telle une corne, qu'il n'aurait pas dû posséder s'il était représenté en train de recevoir son investiture. Afin de démontrer que la couronne de feuilles de laurier (qualifiée comme étant en or par Čičikova [2012, p. 50]) représentait l'apothéose et l'héroïsation après la mort, Dimitrov se base sur les représentations de cette première sur les monnaies hellénistiques et thraces en argumentant que celles sur lesquelles elle figure (notamment celles des rois de Pergame du début du III<sup>e</sup> s. av. n. è. et du roi thrace Seuthès III – fin du IV<sup>e</sup> s. av. n. è.) représentent les effigies de dynastes morts et qu'elles ont été frappées par leurs successeurs. Cette argumentation omet (volontairement ou non) de l'analyse de la fresque toutes les autres représentations de couronnes de laurier.

Il est étonnant que Dimitrov ait limité son analyse de la couronne de la fresque de *Ginina Mogila* seulement à ces quelques exemples provenant tous de sources numismatiques, puisque la couronne de lauriers et la couronne végétale sont des éléments qui reviennent très souvent dans l'iconographie antique de la Méditerranée de l'Est, notamment peu avant et durant l'époque hellénistique. Un bref examen des sources – entre autres, les reliefs funéraires et commémoratifs – indique que ce type de couronnes était attribué dans des circonstances relativement diverses, de la victoire à des compétitions quelconques aux services rendu à la communauté, et pouvaient être accordées tant posthument (dans les cas d'héroïsation mentionnés par Dimitrov [1988]) que (beaucoup plus souvent) du vivant du « détenteur » de l'honneur accordé (voir, entre autres, Hussey, 1890 ; Broneer, 1962).<sup>205</sup>

---

<sup>205</sup> Pour une restitution évolutionniste des étapes du « développement du culte du cavalier » en Thrace qui identifie « l'héroïsation de chefs politiques, religieux ou militaires » (pratique qui serait apparue après la fin du VI<sup>e</sup> s. av. n. è. en lien avec une « forme de l'orphisme comme doctrine politico-religieuse ») comme la première étape dans ce développement, voir Kabakčieva, 1978.

Les couronnes ou guirlandes n'avaient pas une signification strictement « héroïsante » – elles n'étaient pas données uniquement aux athlètes (habituellement, ceux-ci étaient héroïsés posthument, mais des exceptions existent, et ce, bien avant l'époque hellénistique, voir Currie, 2005, p. 158 et suiv.) et aux citoyens méritants. Par exemple, Arrien relate que, suite à l'attaque d'un village en Inde, Alexandre III avait décoré de couronnes en or ceux qui s'étaient distingués au combat (Austin, 1981, p. 49). Le port de couronnes végétales par les participants aux festivités en l'honneur d'une divinité d'un personnage important (par exemple, un diadoque) était également très courant, comme nous l'apprennent les différents décrets concernant les modalités de ces festivités (Austin, 1981, p. 87, 130). Les citoyens qui s'étaient distingués d'une façon ou d'une autre au profit de la cité étaient également honorés par des festivals et par l'attribution de la couronne végétale (Austin, 1981, p. 204, 246). Il n'est pas invraisemblable que des personnages des strates supérieures de la société thrace ou des guerriers de l'élite thrace aient reçu (ou se soient fait faire) des couronnes en or ou en d'autres matières qu'ils ont portées lors d'occasions spéciales, voire même tous les jours de leur vivant (contre Georgieva, 1999d, p. 234).

En ce qui a trait au contexte funéraire, des couronnes et des guirlandes végétales étaient déposées sur les charniers (par exemple, sur le tumulus à Marathon) et alors que cette pratique garde un lien avec le culte du héros, celle de la déposition de couronnes sur les sépultures « ordinaires » (Ekroth, 2002, p. 104, 234) démontre que l'objet et le geste avaient également une signification honorifique dans le contexte funéraire, sans le besoin d'identifier le receveur de l'honneur en tant que héros. D'après Garland (2001, p. 26), la pratique de placer des couronnes sur les têtes des défunts lors de la *prothesis* était pratique courante et répandue en Grèce ; leur rôle aurait été simplement d'ajouter de la dignité à cette étape des funérailles.

Bien entendu, l'interprétation de la signification de la couronne, de son rôle (ou de sa fonction) dans le rituel, dépend du contexte et, en ce qui a trait aux monuments thraces, de celui de sa représentation. En d'autres termes, un même type de couronne pourrait avoir des significations différentes, voire divergentes, dépendamment de son endroit et de la façon de laquelle elle est représentée. Nous avons, en effet, des témoignages qui nous renseignent qu'un tel type de couronnes était même porté par les participants aux rituels (Ekroth, 2002, p. 194, 195). La variabilité et la divergence (en termes de circonstances) des contextes qui impliquaient l'attribution et le port de la couronne végétale indiquent que sa simple représentation ne fournit

pas suffisamment d'éléments pour son interprétation, même lorsque l'attribution, le port, ou la réception de la couronne sont accompagnés par une gestuelle dont le symbolisme peut paraître évident. Un exemple encore plus convainquant est celui de la déposition de couronnes sur la tombe d'Osiris ; ce dernier n'étant pas un héros, ni un défunt « ordinaire », mais un dieu qui est mort, la couronne ne peut avoir de sens héroïsant – elle fait partie des offrandes commémoratives, honorifiques ou d'apaisement (voir Ekroth, 2002, p. 111).

Il ne serait pas non plus possible de différencier le monument dédié au héros de celui du défunt non-héroïsé par les pratiques liées aux différents types de sacrifices, du moins si l'on se base sur les interprétations de ces pratiques dans le contexte des sacrifices grecs d'époque classique et hellénistique. Les comparaisons entre les données provenant des contextes « thraces » et l'interprétation des sources grecques en ce qui a trait aux rituels incluant des sacrifices, notamment d'animaux, s'impose par le fait que nous ne pouvons avoir recours à aucun document épigraphique, ni littéraire en général, en ce qui a trait à ce type de pratiques chez les peuples thraces, alors que ce genre de documents abonde en ce qui a trait à la Grèce antique et l'analyse en a été poussée à un niveau relativement élevé. Entre les deux types de sacrifices qui ont été associés aux héros et aux défunts, *thysia* – sacrifice suivi d'un repas durant lequel les morceaux de l'animal sont partagés entre les participants et sont consommés – et *enagizein* – sacrifice-holocauste qui implique la destruction complète de l'animal sacrifié, seul le second peut être associé directement aux cultes du héros. Alors que cette association pourrait servir de critère dans la différenciation entre culte et pratique funéraire, des *thysia* étaient également associées, d'une façon ou d'une autre, aux cultes des héros et, plus important, les *enagisma* n'ont pas nécessairement laissé des vestiges reconnaissables et n'ont pas nécessairement pris place à l'endroit du monument du héros (voir Ekroth, 2002). Un problème plus important, que nous avons sous-entendu tout au long de la présente étude et qu'il convient maintenant de souligner, est le fait que les *thysia*, ou, plus précisément, les vestiges de sacrifices animaux associés aux monuments, peuvent avoir différentes significations (ou interprétations). Nous avons déjà noté qu'elles peuvent être associées tant avec des défunts non-héroïsés qu'avec des héros, mais, de plus, elles peuvent avoir été effectuées soit dans le but d'approvisionner le mort en nourriture, soit dans un geste de commémoration du défunt (Ekroth, 2002, p. 289). Alors que dans ces cas l'animal

sacrificiel n'était pas consommé par les vivants (en raison, entre autres, de l'impureté associée avec le contexte funéraire, les sacrifices dédiés aux dieux, mais effectués dans un tel contexte (marquant une limite dans une période liée avec les pratiques et traditions funéraires) faisaient l'objet d'un banquet, probablement à l'endroit-même de la tombe.

Dans les circonstances de ces interprétations et restitutions des coutumes en ce qui a trait aux sacrifices dans un contexte funéraire, le problème qui se pose devant nous est la différenciation archéologique entre les vestiges laissés par ces pratiques différentes. Malheureusement, c'est un problème qui doit demeurer sans solution pour le moment, et ce, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, les analyses des vestiges animaux provenant des contextes des monuments thraces ou des tumuli funéraires thraces ne sont pas nécessairement exhaustives au point de permettre des études détaillées du traitement qu'ont subi ces restes (ou si de telles études existent, elles sont publiées rarement et sporadiquement). Ensuite, même si des études très détaillées des ossements animaux en questions étaient disponibles, il serait impossible de se baser sur elles pour distinguer entre sacrifices dédiés strictement au défunt et sacrifices partagés entre ce dernier et les vivants, lors d'un banquet, car il semble que, en ce qui a trait aux fosses dans les tumuli thraces, les vestiges de ces sacrifices étaient régulièrement traités de façon très similaire. En effet, il serait difficile, voire impossible (en l'absence de témoignages explicites), de trancher entre les traces qu'aurait laissé un sacrifice préparé pour les besoins alimentaires du défunt et un sacrifice préparé pour les besoins alimentaires des participants au banquet. Dans les deux cas, il est possible de présumer que l'animal, et sa carcasse, auraient été traités de façons identiques. Si un banquet a laissé des vestiges différents de ceux qu'aurait laissés un « simple » approvisionnement du défunt en nourriture, la répétition des pratiques et l'inévitable remblaiement (probablement rituel) des restes dans des fosses, impliquant possiblement leur incinération, auront brouillé les indices qui auraient pu permettre de différencier entre ces pratiques distinctes. Enfin, cette situation serait compliquée davantage si nous admettions que certains de ces sacrifices pourraient avoir été effectués non pas en l'honneur du défunt, ni pour ses besoins, mais en l'honneur d'une divinité ou d'un héros.

En résumé, nous croyons que, dans l'état actuel des données – celles provenant des fosses rituelles des tumuli thraces –, il est impossible de différencier entre les différentes catégories de sacrifices dédiés au défunt « ordinaire » ou héroïsé, à une divinité, aux morts ou aux ancêtres en

général, avec ou sans la participation des vivants dans un banquet. Il est probable que ces catégories, telles que restituées par les données provenant de sites grecs classiques et hellénistiques, ne relatent pas directement les pratiques proprement thraces, mais leur application au contexte des monuments thraces et, plus précisément, aux tumuli qui les couvrent, illustre bien la complexité de ce contexte, malgré l'homogénéité apparente dans les assemblages archéologiques – ossements animaux, fragments de céramique, charbons et cendres remblayés dans des fosses – qu'il semble présenter aux chercheurs.

Une telle explication de la présence de cette scène dans le monument *Ginina Mogila* – en tant que représentation d'un événement historique, nonobstant les éléments symboliques, voire mythologiques qu'elle pourrait comporter – s'accorde bien avec notre interprétation des scènes peintes sur les parois des murs des monuments d'Alexandrovo, de Kazanlūk et de Mŭglij.

Un élément témoignant indirectement de la possibilité que des pratiques rituelles similaires, voire identiques, qui auraient laissé les mêmes traces dans le registre matériel archéologique, nous provient des sources relatant certains aspects du culte du roi dans les cités hellénistiques et de l'interprétation de ces sources. En effet, il a été établi que les honneurs accordés à certains rois hellénistiques, notamment aux diadoques, par les cités hellénistiques peuvent être, et ont été, qualifiés de « divins », mais ces honneurs « divins » n'équivalaient pas à une divinisation des personnages en question, ni avant, ni après leur mort. L'importance de ce point pour notre étude ne réside pas dans le fait que le culte royal était une pratique répandue à l'époque hellénistique – fait qui a été indirectement utilisé par les chercheurs (notamment par Kitov) afin de justifier la désignation des monuments thraces par « mausolées » –, mais plutôt dans le fait qu'il s'agit d'un exemple très clair de la façon dont des pratiques identiques, en l'occurrence celles liées au culte d'une divinité, étaient effectuées dans des contextes relativement différents. Par exemple, un *temenos* était délimité à Scepsis (en Asie Mineure) pour Antigone le Borgne (en 311 av. n. è., du vivant du général, qui n'était pas encore proclamé roi), dans lequel étaient érigés un autel et une statue du commandant macédonien, et des sacrifices, des jeux, et d'autres cérémonies y prenaient place annuellement. Alors que les rituels – les sacrifices, les jeux, etc. – effectués en l'honneur d'Antigone ne différaient en rien de ceux accordés aux dieux, il est fort probable que ce premier n'était pas perçu comme une divinité, ni comme un héros, mais que

ces honneurs lui étaient attribués, comme il est stipulé dans la réponse officielle de la cité à une lettre du général macédonien, uniquement en tant que bienfaiteur de cette dernière (Shipley, 2000, p. 156). D'autres exemples peuvent être ajoutés à celui-ci (voir Shipley, 2000, p. 156 et suiv.), mais ce qui nous importe est le fait qu'il n'aurait pas été possible de distinguer strictement par les données empiriques (excluant de celles-ci les sources écrites – un type particulier de vestige matériel) entre les vestiges qu'auraient laissé les pratiques liées au culte d'Antigone le Borgne, tel que pratiqué à Scepsis, ou à tout autre personnage qui n'aurait pas nécessairement été divinisé, et ceux laissés par la pratique de ces mêmes rituels en l'honneur d'un dieux ou d'un personnage divinisé.

Le contexte habituellement associé aux constructions thraces sous tumulus peut être comparé avec celui que nous venons d'exposer en ce qui a trait aux cultes des rois ou des personnages importants fondés durant l'époque hellénistique. Il est clair que des sacrifices d'animaux étaient pratiqués à l'intérieur et autour des monuments thraces et il est également probable que ces animaux étaient partiellement ou entièrement consommés sur place, comme en témoignent les fragments de céramique, les ossements animaux et les restes de foyers découverts dans les remblais des tumuli et parfois même dans l'espace délimité par les composantes architecturales des constructions que ces derniers couvraient. Cependant, prendre ces vestiges comme la preuve concrète que les pratiques relevaient de la divinisation d'un roi ou d'un personnage éminent ou de son héroïsation serait surinterpréter les données matérielles, surtout en l'absence complète d'autres types de données, notamment de sources littéraires, qui pourraient aider à identifier la nature des pratiques en question (Rabadjiev, 2011b). Ceci dit, l'absence de données littéraires – de témoignages externes, par exemple ceux des artisans étrangers, possiblement grecs, qui auraient pris part à la construction des monuments thraces – ne peut pas non plus être avancée comme preuve ultime, *ex silentio*, qui réfuterait la pratique de la divinisation des rois ou de l'élite thrace ou l'identification des monuments à des « temples ». La pratique de déposer des corps humains, ne serait-ce que temporairement, dans un bâtiment préalablement identifié en tant que temple aurait pu paraître étrange aux yeux des Hellènes, rien ne nous oblige d'admettre qu'ils auraient été parfaitement au courant des intentions, des pratiques, des rites ou des traditions de leurs employeurs thraces, ou qu'ils auraient compris et relaté celles-ci telles quelles, sans les adapter à leurs propres visions et compréhensions (contre

Rabadjiev, 2011a ; 2011b). Au contraire, nous croyons que le contexte religieux de l'époque hellénistique aurait prédisposé les artisans hellènes (si de tels artisans ont réellement participé à la construction des monuments thraces) à accepter sans aucun étonnement la construction de « demeures » pour les défunts divinisés (si tel était réellement la pratique thrace), car ils auraient été au courant des tendances hellénistiques micrasiatiques.

Qu'on ait choisi de nos jours d'appeler ces demeures des « temples », des « hérônes » ou des « tombes » abritant les restes d'un défunt divinisé ne peut être qu'une question de discussion sur la terminologie employée, dont le résultat n'aurait, malheureusement, aucun effet rétrospectif sur les données déjà accumulées et sur la méthode par laquelle elles ont été obtenues. Cependant, ces données sont loin d'indiquer qu'on ait procédé à la divinisation des défunts en Thrace antique. En effet, la découverte des restes de plusieurs individus dans un même monument semble indiquer que ce monument ne peut être qualifié d'hérôn (ou sépulture d'un héros) ou de « temple » (ou demeure éternelle d'un défunt divinisé), du moins pas directement, sans autres indices (voir à ce sujet, mais dans le contexte des monuments funéraires grecs de l'Âge du Bronze et de l'époque archaïque, Antonaccio, 1995). Ni les lits de pierre, ni la présence de voies d'accès dans les monticules, ni celle des portes, ni l'accès « récurrent » à l'intérieur des constructions sous tumulus – tous éléments omniprésents dans les monuments qualifiés de « funéraires » d'époque hellénistique partout autour de la Méditerranée de l'Est – ne fournissent des éléments en appui à l'hypothèse de l'utilisation des monuments thraces en tant que lieux du culte du héros ou du défunt divinisé. La présence de restes animaux qui ont été enfouis dans des fosses avec des fragments de céramique, des charbons et des cendres ne permettent pas, non plus, de distinguer entre ce qui pourrait être les traces de pratiques liées à un culte ou les vestiges de repas commémoratifs, d'autant plus qu'il serait difficile, voire impossible de différencier entre sacrifices effectuées pour une divinité et sacrifices en l'honneur d'un héros.

Il semble donc que ni la théorie des cultes hellénistiques, ni l'interprétation des données empiriques à la lumière de cette théorie ne permettent d'identifier et de nommer des pratiques particulières qui pourraient aider à élucider le contexte des monuments thraces sous tumulus. Ces circonstances épistémologiques ne nous permettent pas, toutefois, de nous rabattre vers la méthodologie trop souvent employée dans l'explication de ces monuments, soit les comparaisons

analogiques avec des objets, des structures ou, en général, des contextes qui pourraient ou pas avoir présenté des liens indirects aux dits monuments. Bien au contraire. Nous croyons que l'insuffisance de la théorie et des restitutions ayant trait à la religion hellénistique égéenne indique plutôt qu'un retour vers les particularités vernaculaires sinon de la religion, du moins des croyances et des pratiques et traditions thraces en ce qui a trait au contexte des monuments sous tumulus s'impose. Malgré la difficulté que représenterait la reconstitution de ces composantes de la religion des peuples thraces anciens – sujet complexe auquel il n'est pas de notre intention de nous adonner dans les limites de la présente étude –, nous croyons que certaines interprétations des données que nous avons présentées méritent une analyse plus approfondie, car les éléments empiriques sur lesquels elles ont été implicitement ou explicitement basées pourraient s'avérer être les « chaînons manquants » dans la restitution de la fonction des monuments thraces. Un point de vue qui mérite une attention particulière est l'approche « orphique » de ces monuments ou, plus précisément, l'explication de leurs contextes par leur association étroite aux rites et aux cultes à mystères orphiques que certaines strates sociales (notamment les « aristocraties ») thraces auraient pratiqués.

Dans la partie suivante, nous prélèverons les éléments, ou les indices, qui ont poussé certains chercheurs à proposer des explications « orphiques » en ce qui a trait aux fonctions des monuments thraces et nous les analyserons en détail. Une telle approche s'impose notamment en raison du fait que souvent, ces éléments (ou détails empiriques) ont simplement été mentionnés et liés à la « pratique de l'orphisme » sans argumentation, ni élaboration explicite sur l'impact qu'une telle restitution pourrait, ou devrait, avoir sur notre perception des monuments en question. Cette lacune méthodologique est, d'après nous, la source de la confusion dans les définitions implicites fournies pour ces monuments et nous croyons qu'une élucidation de la base théorique (avec exemples empiriques) qui a servi aux explications proposées, tout comme de la théorie qui a été ignorée par les archéologues-thracologues, permettrait d'établir si l'élément « orphique » des constructions thraces sous tumulus peut effectivement nous éclairer sur l'identité de ces derniers ou si cet élément doit être éliminé de leur étude simultanément au rejet des explications des données empiriques qui s'y rattachent. Les éléments qui attireront notre attention dans la partie suivante de ce chapitre et qui ont permis à certains chercheurs de voir dans les monuments thraces des lieux de culte liés aux mystères orphiques sont, entre autres, le manque

d'ossements dans certains de ces derniers ou les restes humains très fragmentaires trouvés dans d'autres, les données qui semblent indiquer des allées et venues régulières dans les constructions et certains aspects de ce qui a été identifié comme des « sacrifices » animaux dans et autour des monuments. Contrairement à l'approche neutre que nous avons adoptée dans les chapitres précédents de la présente étude, dans ce qui suit, nous tentons explicitement de valider ou d'invalider les interprétations de ces éléments sur la base de la restitution du contexte religieux orphique qui a servi aux chercheurs dans leurs explications des monuments thraces sous tumulus. Nous rappelons que l'objectif de cet exercice analytique auquel nous procéderons est de tenter de trouver un moyen de différencier entre pratiques funéraires « ordinaires » (commémoration du défunt, sacrifices aux dieux) et pratiques « héroïques » par l'interprétation des données à l'aide de la restitution de la religion (dans le sens très large du terme) vernaculaire thrace.

#### **12.4 DES « MAUSOLÉES » ET DES « HÉRÔONS » THRACES ?**

En définissant le type « mausolée » et en comparant cette définition avec celle offerte par Kitov en ce qui a trait à sa perception des fonctions des monuments thraces, Ruseva et Rabadjiev semblent ignorer le fait que le premier n'emploie, ni cherche à employer, une définition officielle, commune, de ce type de constructions. En d'autres termes, la définition de « mausolée » offerte par Kitov est intuitive et n'est pas basée sur les critères qui qualifieraient un monument comme étant du type du (véritable) mausolée, mais établit – tout d'abord implicitement, puis, après avoir été poussé par les critiques (notamment de Ruseva), explicitement – ses propres critères, voire sa propre variante du type « mausolée ». Les critères présentés par Kitov demeurent intuitifs et, de ce fait, malgré la définition explicite qu'il offre, la comparaison de ces premiers avec les critères communément acceptés dans la définition du type « mausolée » à laquelle se sont adonnés Ruseva et Rabadjiev s'avère un exercice intellectuel futile. Cette même remarque s'applique également aux définitions de tous les autres termes qui ont été employés pour désigner les monuments thraces sous tumulus et qui font l'objet de la présente analyse.

Une définition du terme « mausolée » qui se rapproche du concept sur lequel basent leur critique Ruseva et Rabadjiev est offerte par Ginouvès (1998, p. 64-65) qui qualifie de tel tout

« monument important, souvent à plusieurs étages, destiné à abriter une chambre funéraire » et qui comporte une décoration architecturale et statuaire. L'exemple cité le plus souvent est le monument funéraire qui a donné le nom au type de monuments dont il fait partie : le Mausolée d'Halicarnasse (Fedak, 1990; voir aussi Ruseva, 2000; Rabadjiev, 2011, p. 28). D'après Fedak (1990, p. 23), l'emploi du terme ne s'en est pas toujours tenu à la définition et, en raison de son usage répandu et appliqué à des monuments à l'aspect souvent très différent, le seul critère qui pourrait unir ces derniers dans un même groupe serait une apparence très ornée et une grande échelle. C'est plutôt sur ce dernier aspect – l'échelle –, ainsi que sur le fait que le mausolée est, par définition, un monument visible, érigé sur le terrain naturel, que basent leurs critiques de l'emploi de ce terme chez Kitov les chercheurs Ruseva et Rabadjiev. Cependant, comme nous l'avons noté, ces critiques présentent des problèmes qui remettent en question leur légitimité dans le contexte de l'emploi du terme « mausolée » dans l'étude des monuments thraces sous tumulus.

Les chercheurs-thracologues ont noté la différence entre les deux *types* de constructions – les monuments thraces d'un côté et les mausolées (micrasiatiques) de l'autre, en soulignant certains éléments de l'aspect de ces bâtiments, notamment le fait que les mausolées sont, « même aujourd'hui » (Rabadjiev, 2011, p. 28), des monuments visibles, érigés sur le terrain, sur des podia, et en milieu urbain, alors que les monuments thraces étaient « cachés » (Rabadjiev, 2011, p. 28) sous des tumuli et étaient construits hors des limites des agglomérations. L'insistance sur l'emplacement des véritables mausolées en milieu urbain et sur leur aspect architectural fait également partie intégrale de la définition de « mausolée » offerte par l'architecte Ruseva (2000, p. 44). Cependant, malgré cette insistance sur l'aspect, tant dans cette définition que dans sa comparaison entre mausolées et monuments thraces, Ruseva conclut qu'il s'agit de deux types différents de constructions sur la base d'une référence à des croyances « cosmologiques, mythologiques et religieuses », sous-entendant que la fonction des véritables mausolées était purement politique. Rabadjiev (2011, p. 28) arrive à cette même conclusion concernant ce dernier type de constructions et souligne le contraste entre cet aspect politique des mausolées et la signification plutôt « mythologique » des monuments thraces, imposée par le fait que ceux-ci disparaissaient de la vue du peuple relativement rapidement (Rabadjiev fait une remarque similaire en ce qui a trait au concept de « hérôn » tel qu'appliqué aux monuments thraces et tel que défini dans le monde hellénique, voir *infra*).

Les deux façons similaires de percevoir l'architecture des monuments thraces et de la comparer à celle des véritables mausolées qui ont servi à Ruseva et à Rabadjiev d'argument pour la critique de l'emploi du terme « mausolée » dans la désignation de ces premiers semblent ignorer complètement deux faits importants qui déterminent l'emploi de ce mot par Kitov. En premier lieu, malgré un retard de près de trois décennies, Kitov stipule clairement qu'il base son emploi du terme non pas sur l'aspect architectural des monuments thraces et sa comparaison avec celui des véritables mausolées, mais sur la fonction restituée de ces monuments comme sépultures de défunts éminents qu'il était possible de visiter répétitivement. En second lieu, Ruseva et Rabadjiev semblent sinon ignorer, du moins enlever aux monuments thraces la possibilité tout à fait envisageable qu'ils aient également rempli une fonction implicite « politique ». En d'autres termes, en choisissant d'ignorer l'aspect « mythologique » et « héroïsant » (*infra*) des monuments thraces en tant qu'un aspect potentiellement politique, ces chercheurs refusent aux véritables mausolées ce même aspect – un attribut « mythique » et religieux – que ceux-ci ont, toutefois, acquis avec le temps.

En effet, la fonction des mausolées a été implicitement rapprochée de celle d'autres constructions qui remplissaient, au sein des complexes palatiaux hellénistiques, des rôles clairement religieux, tels les temples et les sanctuaires dynastiques (voir Nielsen, 1994, fig.1 à la p. 14 et point 3 à la p. 26). Et alors que le mausolée, comme type de bâtiment, est habituellement lié à la propagande politique – très clairement exprimée durant l'époque romaine impériale (voir Nielsen, 1994, p. 173, 179; voir aussi Johnson, 2000) –, le fait que ce type de monument ait également été lié au « temple » et à la « tombe » par l'association de son étiquette au « tombes-temples » micrasiatiques (Fedak, 1990, p. 4, un rapprochement du hérôn au temple est fait à la p. 24) – monuments funéraires construits sur des podia, comparés au monument des Néréides à Xanthos<sup>206</sup> – ou même aux monuments funéraires de « type grec » du V<sup>e</sup> – IV<sup>e</sup> s. av. n. è., également découverts en Asie Mineure (Fedak, 1990, p. 16; pour une qualification de « temple-like monument » ou « heroon or mausoleum » de Messène voir Winter, 2006, p. 244 et référence). La particularité de ces exemples réside dans le fait que le terme « mausolée » a été

---

<sup>206</sup> Ce monument est lui-même souvent désigné par l'expression « temple-like » (voir par exemple Cohen, 2010, p. 23).

appliqué à des constructions qui prédatent clairement le premier mausolée – celui qui a donné naissance au type, le Mausolée de Halicarnasse.

Malgré le manque de précision dans la définition de « mausolée » offerte par Kurtz et Boardman (1971, p. 283) – « an above ground structure with architectural pretensions, containing or covering the burial chamber » –, celle-ci rejoint celles des autres chercheurs du moins sur le critère qui voudrait que ce type de bâtiment soit érigé sur le terrain et qu'il soit exposé. D'après Kurtz et Boardman (1971, p. 283 et suiv.), l'origine des mausolées pourrait être observée dans les monuments funéraires maçonnés de la Lydie, notamment dans ceux qui étaient exposés, comme les sarcophages sur podium et/ou pilier ou comme le monument des Néréides, ce dernier ayant comporté des éléments du temple grec et des statues – l'élément « architectural pretensions » de sa définition.

Il transparaît de ces définitions et les exemples qui les accompagnent que, malgré la variété relative des constructions qui ont été regroupés sous cette étiquette, le « mausolée » est un type de monument funéraire maçonné qui est exposé (n'est pas recouvert d'un monticule), qui est érigé sur un podium, et qui comporte une décoration en bas- ou en haut-relief, voire en ronde bosse (pour une constatation similaire voir aussi Lippolis, 2007, p. 99). Alors qu'il n'est pas très clair si les sarcophages surélevés et les « tombes-temples » micrasiatiques – les « cabanes » sur podia – doivent être désignés par le terme « mausolée », leur rôle dans le développement du type ne peut pas être ignoré et, de ce fait, l'exigence qu'un bâtiment soit construit hors des limites d'une nécropole afin d'être qualifié directement (d'après sa morphologie) ou indirectement (plutôt d'après sa fonction) de « mausolée », soulignée par Ruseva et Rabadjiev, pourrait être ignorée dans l'attribution à ce type d'une quelconque construction.

D'autres exceptions qui confirment la remarque faite par Fedak quant à l'hétérogénéité des constructions qui ont été identifiées en tant que « mausolées » peuvent être notées : les monuments étrusques ont été désignés par « subterranean mausolea » par Hanfmann (1942, p. 15), alors que Besenval (1984, p. 160) mentionne des « mausolées » dans un contexte différent et encore plus ancien – celui de la 3<sup>e</sup> dynastie d'Ur. Ces exemples, dont un de monuments souterrains ou recouverts de monticules et l'autre de monuments datés de quelques millénaires avant le mausolée d'Halicarnasse témoignent du fait que le terme « mausolée » semble avoir acquis une signification qui relève plutôt de la fonction et du rôle (sociopolitique) des monuments

que de leur aspect architectural – constatation qui semble en accord avec l’insistance de l’archéologue Kitov sur la fonction des monuments thraces dans sa définition du même terme.

De plus, Kurtz et Boardman (1971, p. 284) suggèrent aussi que le type de monuments funéraires de la forme de cabanes surélevés sur des podia ait pu avoir ses origines dans l’empire Perse, malgré les éléments architecturaux grecs qu’on retrouve dans ces ensembles architecturaux. Son hypothèse repose sur une citation d’Arian qui nous informe que le cercueil en or de Cyrus reposait, dans sa tombe, sur un lit – le prédécesseur, d’après Kurtz et Boardman, des « lits funéraires » qui deviennent plus tard un élément répandu dans les satrapies perses de l’ouest. Cette remarque est intéressante, car elle fournit un autre élément, ou critère, – le lit – pour l’identification des mausolées – critère qui revient implicitement chez l’archéologue Kitov.

En effet, Kitov s’appuie entre autres sur la présence des lits – qu’il qualifie de « lits rituels » – dans les monuments thraces afin d’étayer son hypothèse que les dépouilles des défunts éminents étaient exposées dans ces derniers avant d’être déposées ailleurs, dans les « tombeaux ordinaires ». Cette restitution des pratiques funéraires est contraire à celle qui fait d’un mausolée la sépulture permanente du personnage pour lequel ce dernier a été érigé et il est probable qu’un tel raisonnement ait poussé Kitov à mélanger plusieurs fonctions cultuelles dans un type de monuments; sa restitution des pratiques funéraires thraces – déposition, exposition, puis déménagement de la dépouille – ne peut être accordée qu’avec une identité mixte du monument dans lequel auraient pris place la majorité de ces étapes, ainsi que les pratiques cultuelles qui les auraient accompagnés. Car, d’après les définitions que nous avons présentés, ni le temple, ni le mausolée, ni le hérôn ne se prêtent, individuellement, comme contexte à une telle restitution.

En ce qui a trait au « hérôn », l’emploi du terme dans les publications portant sur les monuments thraces sous tumulus est plutôt intuitif et la tentative de Ruseva (2000, p. 41) d’en fournir une définition (la seule définition explicite du concept dans ses publications) qui aiderait à le différencier de « tombeaux » a peu de valeur en termes de restitution des pratiques par les données archéologiques. Ceci n’est pas surprenant, étant donné que la définition proposée par l’architecte bulgare est substantiellement basée sur les sources littéraires grecques antiques et l’information – les critères d’identification – qu’elle fournit relève des croyances des Grecs anciens, et non pas des Thraces, ni de données empiriques. Comme nous le verrons plus loin, tous les monuments thraces, nonobstant leur aspect, leur structure ou leur mobilier, semblent présenter

les traces de pratiques régulières qui ont eu lieu dans leur contexte immédiat et apparaissent souvent devant et autour des monuments, dans le remblai des monticules qui les couvrent. De ce fait, il serait difficile, voire impossible, de différencier entre un monument érigé pour un défunt « mortel » et celui construit pour un « héros », un « immortel » sur la base des données empiriques.

En se basant, quant à lui, sur des exemples concrets (et après avoir noté que le concept est difficile à cerner en termes architecturaux), Fedak (1990, p. 23) suggère que le hérôn est un « funerary monument at which the cult of the hero was perpetuated (...) a single edifice or a sumptuous funeral ensemble », ce qui se traduirait architecturalement « as a combination of a tomb and a modified temple structure » (Fedak, 1990, p. 24). Cette définition présente peu de caractéristiques qui pourraient la différencier de celle de Ruseva, mais elle nous renseigne, néanmoins, que les hérôns peuvent être regroupés en complexes – comme en témoigne l'exemple proposé par Fedak qui est celui des hérôns de Théra – dans un temenos. La mention de complexes « hérôn-temenos » (Fedak, 1990, p. 23) rappelle l'« espace sacré » de la définition du hérôn de Ruseva, voire même le regroupement de monuments thraces en complexes cultuels que Kitov perçoit dans certaines nécropoles tumulaires, mais les observations, théoriques ou empiriques, des deux chercheurs bulgares restent trop vagues pour pouvoir être comparées avec celles portant sur l'architecture cultuelle hellénistique en général (voir aussi *infra*). L'idée que le hérôn doit être défini d'après la fonction, et non pas d'après l'aspect du monument – ce que Kitov a déjà suggéré au sujet du « mausolée » thrace – est relatée par la proposition de la part de Fedak (1990, p. 24) que le Mausolée d'Halicarnasse devrait, en fait, être qualifié de hérôn-mausolée.<sup>207</sup>

Rabadjiev exprime, quant à lui, son « inconfort » avec l'emploi du terme « hérôn » pour désigner les monuments thraces sous tumulus, car il est d'avis que celui-ci relève du « monde hellénique de divinités, héros et mortels » qui ne peut pas être lié au monde religieux thrace (Rabadjiev, 2011, p. 29). Il propose d'interpréter les traces de pratiques récurrentes dans le

---

<sup>207</sup> D'ailleurs, Fedak (1990, p. 24) suggère lui-même que « hérôn » doit se référer à la fonction du bâtiment, et non pas à son aspect architectural.

contexte des monuments comme l'expression d'un engagement envers l'institution et l'idéologie royale<sup>208</sup> thrace, et non pas comme ceux d'une « pratique politique de l'héroïsation ».

Un examen plus détaillé de quelques exemples concrets d'identification de monuments thraces sous tumulus en tant que « mausolées » appuie nos remarques quant aux définitions de ce terme implicitement ou explicitement proposées par les chercheurs-thracologues et leurs remarques quant à son application au contexte de ces premiers.

La définition implicite du terme « mausolée » en tant que synonyme à « tombe familiale » s'accorde mal avec l'emploi usuel de ce premier mot qui se limite généralement à la désignation d'un « monument important, souvent à plusieurs étages, destiné à abriter une chambre funéraire » (Ginouvés, 1998, p. 64). D'après cette définition, le mausolée est défini avant tout par son aspect, et non pas par une fonction de tombe familiale ou, en d'autres termes, toute tombe familiale ne peut pas être qualifié de mausolée (pour une proposition de la part de l'archéologue Kitov qui s'oppose à la définition des mausolées par leur aspect architectural voir *infra*). Ce n'est pas non plus la possibilité de pénétrer dans un monument funéraire, qui pourrait être accordée afin de réutiliser celui-ci, afin de rendre hommage au restes d'un défunt ou afin d'y pratiquer des rites quelconques, qui qualifient celui-ci de « mausolée ». Néanmoins, ce sont ces critères précis – un espace permettant la pratique de ce qui a été interprété comme des rites sacrificiels et la possibilité d'accéder au monument – qui ont été implicitement avancés comme justification de ce qui semble être la première utilisation de l'expression « tombe-mausolée », attribuée à l'archéologue G. Kitov, à l'endroit du monument à fausse coupole de *Zhaba Mogila* (Kitov, 1977;1979).

Les façades monumentales des constructions thraces sous tumulus ont également été proposées comme un indice conduisant vers la conclusion que ces premières devaient être visibles et, de ce fait, les monuments devaient avoir été accessibles pendant une durée plus ou moins prolongée, ce qui les qualifierait de « mausolées ». Cette suggestion a suscité la comparaison des

---

<sup>208</sup> Le fait que Rabadjiev (2011, p. 29) note lui-même que les monuments thraces sont trop nombreux pour être associés uniquement à des souverains remet en question cette interprétation des vestiges comme celles de pratiques liées à une sorte de culte dédié à la royauté.

constructions thraces sous tumulus d'époque hellénistique avec celles d'époque romaine. Cependant, un simple examen superficiel suffit pour rejeter la proposition que les deux types de mausolées soient comparables (contre Ivanov, 2002, p. 103). Les monuments d'époque romaine sont, en effet, très différents des monuments thraces sous tumulus : ils comportent deux parties – une souterraine, qualifiée de tombeau, et une partie érigée au-dessus de la première, au niveau du sol – et ils étaient décorés de colonnades et de statues (voir Filov, 1913). La partie non-remblayée de ces mausolées romains, érigée sur un socle carré mesurant 8 m x 8 m, et la superstructure comportant une colonnade et décorée de statues (mausolée de Lūjene, voir Filov, 1913) rappellent tout à fait la définition du « mausolée » (Ginouvés, 1998, p. 64-65) et sont, par ces mêmes éléments, tout à fait différents des monuments thraces sous tumulus, nonobstant la tentative de rapprochement faite par les spécialistes bulgares (voir Ivanov, 1988, p. 103 et références).

La suggestion qu'il aurait été inutile d'aménager des façades monumentales pour les constructions thraces sous tumulus si celles-ci ne pouvaient pas être vues (Kitov, 2003b, p. 13) doit être interprétée de la même façon que la fusion des fonctions des monuments : en tant que fusion, voire confusion, de différentes notions relevant de l'étude des concepts religieux des anciens, en l'occurrence, des peuples thraces. De plus, la revendication que ce n'est pas l'aspect des monuments thraces sous tumulus, mais leur fonction qui devrait déterminer s'ils doivent être désignés par « mausolées » est contraire à la définition même de « mausolée », d'autant plus que les critères proposés par Kitov qui devraient permettre l'emploi de ce terme à l'endroit de ces premiers – la déposition des restes d'un défunt et leur vénération – représentent encore un mélange de notions en écartant implicitement la possibilité que les restes d'un défunt déposés dans une tombe, monumentale ou pas, puissent être vénérés dans une sorte de culte aux ancêtres ou culte du héros, sans qu'il soit besoin de qualifier la tombe de mausolée.

Il est important de noter aussi que la taille de certaines composantes des monuments, notamment celle des baies, a également été avancée en tant que critère pour leur qualification de « mausolées ». En effet, nous avons vu qu'il a été suggéré que la taille réduite de certaines entrées a été perçue comme un élément volontairement incorporé dans la structure des constructions sous tumulus afin d'obliger les « visiteurs » à se pencher, en signe d'humilité, en entrant dans la pièce dans laquelle aurait été exposée la dépouille du défunt divinisé et/ou héroïsé. Cette suggestion est pour le moins contradictoire, puisque dans le cas d'autres monuments – notamment *Četinyova*

*Mogila* –, ce sont précisément les dimensions considérables, y compris celles de leurs baies, qui déterminent leur désignation par « mausolées », alors que dans d'autres cas – entre autres, celui du corridor et de l'entrée du monument d'Alexandrovo – ce sont les dimensions réduites qui mènent à cette même qualification. Malgré le manque de développement à ce sujet (l'entrée « ritualisée » des visiteurs dans les principales des monuments), il nous est possible de noter que ce critère, ou argument, a été utilisé surtout dans le cas de constructions qui ne possèdent pas de façades monumentales (dont celles d'Alexandrovo et de Ravnogor).

Les critères qui indiqueraient que des pratiques culturelles auraient pris place dans certains des monuments thraces semblent varier d'un cas à l'autre. En effet, alors que dans le cas du monument d'Alexandrovo ce sont les dimensions des voies d'accès à la pièce circulaire, ainsi que la présence de portes pouvant être verrouillées qui semblent qualifier ce premier de « temple », dans le cas des monuments *Griffons* et *Helvetsia* le critère déterminant est, en plus des portes de pierre, plutôt la présence de ce qui a été identifié par Kitov comme des bancs de pierre qui auraient servi de sièges aux initiés pendant la pratique de rites mystérieux qui auraient pris place notamment sur les lits de pierre que ces deux monuments comportent.

En plus de l'incohérence des critères employés pour déceler une même « fonction » dans différents monuments, les argumentations portant sur l'identification des fonctions de certains monuments sont parfois circulaires. Par exemple, Kitov (1996a, n. 8) explique qu'il entend par le terme « hérôn » un « complexe cultuel, dont les éléments peuvent être un temple, un mausolée, une tombe, une chapelle, en tant qu'ensemble ou individuellement ». Cette définition improvisée pose plusieurs problèmes. Tout d'abord, l'association du concept de « chapelle » à celui des monuments thraces sous tumulus de l'époque hellénistique n'a pas été expliquée. Ensuite, la suggestion que le hérôn peut être défini par chacun de ces « éléments » - temple, mausolée, tombe ou chapelle – séparément tout aussi bien que par un ensemble comprenant tous ou quelques-uns de ces éléments est contradictoire. En effet, si un de ces éléments peut être qualifié de hérôn, l'ensemble de tous ou de quelques-uns de ceux-ci ne peut l'être sauf s'ils peuvent tous être qualifiés d'hérôns. Dans ce dernier cas, aussi fictif qu'il puisse nous sembler, il serait question d'hérôns au pluriel (ou de groupe d'hérôns), et non pas d'un hérôn. Cependant, Kitov définit le « hérôn » en tant qu'ensemble ou, plus précisément, complexe cultuel, tout en suggérant que des « éléments » qui ne sont pas nécessairement des « complexes » peuvent être

désignés par le même terme. Ainsi, par exemple, il qualifie d'« hérôn » le tumulus *Golyama Arsenalka* (nous soulignons le fait qu'il s'agit ici d'un tertre, et non pas de la construction sous tumulus éponyme), par extension, en raison du fait que le monument couvert par ce monticule est qualifié d'hérôn (Kitov, 1996a, p. 32). Outre le fait que l'« élément » « tumulus » n'a pas été déclaré dans la définition improvisée du terme « hérôn » proposée par l'archéologue bulgare, cette désignation démontre la volonté de ce dernier d'étendre, voire d'étaler, les définitions des différents types de constructions – temples, tombes, hérôns, etc. – par association implicite; d'autant plus qu'aucun vestige (artéfact ou ossement) n'a été trouvé dans le remblai du monticule, sauf immédiatement devant l'entrée du monument qu'il recouvrait (Kitov, 1996a, p. 38). Alors que l'hérôn n'est pas défini par un type architectural, mais par une fonction (Ginouvés, 1998, p. 57, n. 44), cette fonction est, à la base, celle de la sépulture (d'un héros). Dans le cas du monument *Golyama Arsenalka* et du tumulus éponyme, le rôle de la sépulture (s'il peut être question d'une tombe) est rempli par le premier, et non pas par le dernier. Il est donc erroné de qualifier d'« hérôn » le monticule couvrant la construction qui aurait eu cette fonction – servir de sépulture d'un héros –, tout comme il serait erroné d'étendre cette désignation à un temple, à une chapelle ou à tout autre lieu ou espace construit ou pas qui ferait partie de l'ensemble du monument qualifié d'« hérôn », puisque la fonction de sépulture d'un héros particulier ne peut être attribuée à plusieurs constructions voisines regroupées dans un même complexe. Si de tels complexes existaient en territoire thrace (l'interprétation des deux constructions séparées sous le tumulus *Zhaba Mogila* près de Strelča pointe vers leur existence, mais il s'agit d'un cas très rare où plus d'une construction a été remblayée sous un même monticule), la fonction de chacune de leurs composantes devrait être spécifiée séparément. Si la fonction d'une même construction changeait avec le temps, l'évolution de cette première devrait être restituée chronologiquement, sans recours à des attributions mixtes qui font des monuments thraces sous tumulus des constructions polyvalentes.

La qualification d'un des deux monuments de Ravnogor de « sanctuaire » (Kitov, 1989, p. 33) est encore plus problématique que leur qualification de mausolées. Nous ne pouvons que chercher à deviner les motifs de Kitov qui poussent l'archéologue bulgare à étiqueter de cette façon les monuments de Ravnogor, mais nous croyons que cette qualification est basée notamment sur ce que ce dernier interprète comme des pratiques complexes ou, du moins,

continuelles qui ont eu lieu au sein de ces constructions. Telle est, en effet, l'observation à l'endroit du monument découvert plus tôt, dans *Zhaba Mogila* près de Starosel, qui pousse non seulement Kitov, mais aussi Vŭleva (2005, p. 285) à déclarer qu'il pourrait « réellement être question de mausolée ou de hérôn, et non simplement de tombe ». Cette fois les motivations de l'auteur sont explicitées – elles se basent sur la supposition que les « rituels » qui ont eu lieu non pas dans le monument à fausse coupole, mais dans la construction érigée en périphérie du même tumulus, étaient « très probablement commémoratifs ».

Malgré le gain en clarté dans la publication de Vŭleva (2005, p. 285) concernant les critères qui permettraient de qualifier le monument à fausse coupole de *Zhaba Mogila* de mausolée ou de hérôn, il demeure que ces critères ne suffisent pas pour attribuer ces qualifications à cette construction et, de plus, elles émanent de suppositions plutôt que d'analyses détaillées. En effet, nous avons souligné le fait que le mausolée est défini surtout par son aspect architectural et ensuite par les pratiques rituelles qui s'y rattachent. Le hérôn, quant à lui, est une catégorie de sépultures qui est définie, comme son nom l'indique, par la présence (réelle ou imaginée) de la dépouille d'un héros (Ginouvés, 1998, p. 56; contre Kitov, 2003a, p. 204, 206). Le statut de héros n'est pas déterminé par les pratiques commémoratives – les vestiges de telles pratiques ne sont pas la preuve que celui (ou celle) qui était commémoré(e) jouissait, de son vivant ou après sa mort, du statut de héros. En effet, les vestiges de pratiques qui pourraient être interprétées comme commémoratives sont omniprésentes à l'endroit des nécropoles tumulaires. L'architecture ne déterminant pas la fonction dans le cas du hérôn (voir Ginouvès, 1998, p. 56-57), il serait tout à fait admissible d'argumenter que toutes les sépultures, de tout type, auxquelles des traces de pratiques « commémoratives » – sacrifices, consommation de nourriture sur le lieu de la sépulture, etc. – ont été associées devraient être qualifiés de hérôns. Le nombre de héros se verrait alors inclure une grande partie de la population thrace antique, tout comme le nombre de « rois » thraces devrait, logiquement, doubler chaque année avec la découverte de chaque nouvelle « tombe royale ». C'est probablement pour ces raisons – l'impossibilité de voir un lien direct qui mènerait de « rites commémoratifs » à « hérôn » ou à « mausolée » – que Vŭleva hésite à qualifier le monument à fausse coupole *Zhaba Mogila* seulement de l'un ou de l'autre type de sépulture.

Kitov (2003a, p. 206) a tenté d'argumenter que l'identité des monuments thraces devrait être déterminée non pas par leur aspect physique, mais par leur fonction en suggérant que les constructions communément qualifiées de « mausolées », découvertes surtout en Orient, ne devraient pas appartenir à ce type de monument, puisqu'elles ne comportent pas de groupes statuaire. Cet argument a peu de mérite, car ce qui qualifie un monument en tant que « mausolée » n'est pas un ensemble indispensable des critères, mais plutôt des combinaisons différentes de critères parmi un ensemble d'éléments (voir *supra*). De plus, nous avons noté que si « la fonction » (Kitov semble confondre les notions de « fonction » et d'« usage ») des monuments thraces qualifie ceux-ci de « mausolée » et si cette « fonction » est déterminée par les traces de pratiques quelconques dans ces monuments, par la présence des lits de pierre, par la possibilité d'accéder aux différentes pièces des constructions et par l'option d'en contrôler l'accès, tout comme par la présence de traces de « sacrifices » dans le contexte immédiat des monuments, alors la majorité, sinon l'ensemble, des tombes monumentales méditerranéennes, toutes époques confuses, devraient être qualifiées de mausolées. De plus, Kitov suggère que « [f]or the tombs, which are spacious but do not allow any additional penetration », la désignation appropriée qui doit être utilisée serait « ordinary tomb » (Kitov, 2003a, p. 207). Cette suggestion est surprenante et fort problématique non seulement parce que d'après sa logique les pyramides égyptiennes devraient être qualifiées de « tombes ordinaires » (puisque l'accès y était interdit), mais aussi parce qu'elle semble implicitement reléguer la majorité des types de monuments funéraires – notamment ceux qui n'offraient pas la possibilité d'y accéder, mais qui comportaient des marqueurs construits et/ou autour desquels étaient effectués toutes sortes de rites (funéraires, commémoratifs, etc.).

Chez les prédécesseurs de l'archéologue Kitov, tout comme chez la majorité de ses contemporains, le terme « mausolée » a été employé plutôt comme synonyme de tombe familiale qu'en tant qu'étiquette d'un type de monuments particulier et le lien que ceux-ci perçoivent entre les monuments thraces sous tumulus désignés par eux en tant que « mausolées » et le concept de « tombeau » demeure explicite dans leurs publications (Tsvetanova et Getov, 1970, p. 6; Getov, 1988, p. 31-32). En effet, ces monuments ont été invariablement qualifiés par la grande majorité des chercheurs de « tombes », nonobstant leur aspect architectural ou la nature des pratiques dont on y a retrouvé les vestiges.

## 12.5 LES MONUMENTS THRACES ÉTAIENT-ILS DES « TEMPLES » ?

Il n'est pas rare de rencontrer dans la littérature portant sur les monuments hellénistiques des rapprochements entre les différents types de sépultures – tombes maçonnées, tombes rupestres, hérôns, etc. – et des temples (voir entre autres Fedak, 1990, p. 4, 24). Cependant, ces rapprochements sont toujours de nature stylistique – ils sont fait d'un point de vue purement architectural et non pas fonctionnel. En ce qui concerne l'étude des monuments thraces, de tels rapprochements ont été faits, comme nous l'avons vu, non seulement au niveau architectural, mais aussi au niveau fonctionnel, c'est-à-dire que les premiers ont été explicitement désignés par « temples », notamment par l'archéologue Kitov. Cette identification a ressemblé à être rejetée (voir Rabadjiev, 2011, p. 28, voir aussi *supra*).

L'argument principal, voire unique, d'après lequel les monuments thraces sous tumulus auraient servi de temples avant de devenir éventuellement des mausolées et/ou des hérôns et/ou des sanctuaires est fondé sur l'interprétation de certains vestiges – en général, les ossements d'animaux et les traces de feux – comme les restes de pratiques culturelles. Nous avons déjà noté qu'il est possible d'interpréter ce type de vestiges de différentes manières, notamment comme les restes de pratiques rituelles liées, entre autres, au culte des morts, avec des repas commémoratifs ou, à la limite, avec le culte de la tombe ou, plus concrètement, du héros. Dans un rejet de l'interprétation du monument thrace en tant que temple, Rabadjiev (2011b, p. 28) note que le temple antique, en tant que « maison de la divinité », ne pouvait pas servir de tombeau. Cette remarque est tout à fait correcte en ce qui concerne les temples de la majorité des peuples méditerranéens, notamment le temple grec. Cependant, nous avons déjà noté le fait que les définitions des concepts de « temple », « sanctuaire », « mausolée » et « hérôn » de Kitov (puisque celui-ci est le responsable de l'introduction et de l'adoption, ne serait-ce que limitée, de ces termes dans les désignations des monuments sous tumulus) sont plutôt implicites et presque exclusivement intuitives; c'est-à-dire que Kitov ne se base que très peu, voire du tout, sur les définitions généralement acceptées dans le domaine de l'archéologie antique de ces concepts. Dans le cas contraire, il aurait été impossible, voire risible, de suggérer qu'un monument puisse

être perçu par les chercheurs simultanément en tant que temple, tombe, sanctuaire, mausolée et hérôon.

Nous croyons que l'approche des monuments proposée et adoptée par les chercheurs qui y voient des « temples » ou des constructions d'un type autre que celui des tombeaux doit être analysée ou, plus précisément, validée, non pas d'un point de vue général – celui qui est offert par nos connaissances des mondes égéen et méditerranéen antiques –, mais d'un point de vue « interne » des propositions, des hypothèses et des méthodes des chercheurs en question. En d'autres termes, et pour revenir sur le problème de l'interprétation des monuments en tant que « temples », il est impératif d'analyser et de valider ou de rejeter cette hypothèse en nous servant uniquement des définitions et des arguments proposés par ses auteurs, sur la base des données provenant exclusivement des contextes des monuments.

Ainsi, par exemple, la suggestion que les constructions thraces sous tumulus doivent être qualifiées de temples aurait une valeur si elle était avancée dans le contexte de l'interprétation des pratiques qui y ont pris place comme de rites visant la divinisation (nous dirons l'apothéose) du défunt. Les arguments de l'archéologue Kitov, qui a déjà proposé que les aristocrates thraces, surtout les seigneurs ou rois, étaient divinisés après la mort, se rapprochent de cette exigence, mais l'archéologue bulgare semble se contredire en stipulant que les monuments étaient des temples parce qu'on n'y a pas trouvé d'ossements humains. Si le « temple » est la « maison de la divinité » (Rabadjiev, 2011b, p. 28), alors il n'y aurait aucun problème avec la perception de la tombe du seigneur thrace divinisé comme la demeure d'une divinité, donc, comme un temple.<sup>209</sup> Il a déjà été noté que certains monuments sous tumulus comportent une décoration murale rappelant, voire imitant, celle des demeures privées antiques. L'admission que ces monuments imitaient ou, mieux, représentaient des demeures mène logiquement vers l'acceptation que si ces demeures étaient celles de personnages divinisés – les défunts « éminents » de l'aristocratie thrace –, des maisons de divinités, alors, elles devaient être perçues

---

<sup>209</sup> C'est précisément ce point qui semble avoir échappé à Rabadjiev (2011, p. 28) qui analyse la proposition « tombe-temple » de Kitov en comparant les monuments thraces aux temples helléniques (voir aussi le début de cette partie de notre étude).

en tant que temples. Malheureusement, l'insistance de la part de l'archéologue Kitov quant à la pratique de différents rites et mystères à l'intérieur des monuments sous tumulus empêche le passage logique de la désignation de ces monuments de *tombes – demeures du défunt* vers leur qualifications en tant que *demeures du défunt divinisé – temples*, notamment parce que l'hypothèse de la pratique de rites au sein des constructions a été insuffisamment appuyée en raison d'une interprétation inadéquate des données (*supra*, voir aussi Rabadjiev, 2011b, p. 29).

Cet examen des hypothèses portant sur le statut de « temples » des monuments thraces révèle que si les contextes archéologiques de ces derniers comportent des traces de pratiques qui peuvent être qualifiées a priori de cultuelles, celles-ci sont limitées à l'extérieur des monuments. Le fait que les traces de pratiques répétitives et formalisées n'ont pas été trouvées à l'intérieur des monuments indique que les éléments qui pourraient être interprétés comme des moyens pour la concentration de l'attention sur un endroit précis – corridors, entrées, lits en face des entrées, peintures murales, plan général des monuments, accès sur un axe longitudinal – ne peuvent pas être liés à une présence transcendante ou s'il était de l'intention de ceux qui utilisaient les monuments d'indiquer une telle présence, celle-ci ne semble pas avoir joui d'un culte, du moins pas à l'endroit des monuments (voir aussi *infra*). Dans le cas où les monuments avaient servi en tant que hérôns, nous pourrions nous attendre à ce que les pratiques cultuelles liées à ces derniers n'auraient pas nécessairement pris place à l'endroit de la sépulture du héros. Cependant, d'après les définitions et les études consacrées à ce sujet (*supra*), l'étiquette de « hérôn » est généralement accordée à l'endroit où ces pratiques cultuelles prennent place, et non pas à la sépulture du héros, dans le cas où elle n'est pas le centre physique du culte. Si nous admettons une telle formulation du problème, nous devrions admettre également que, par le manque de traces de pratiques répétitives et formalisées en leur intérieur, les monuments ne peuvent pas être qualifiés de « hérôns ». Nous avons déjà constaté que ces monuments ne peuvent pas être regroupés sous la définition « architecturale » de « mausolée », ce qui exclut la possibilité de leur accorder le statut de « hérôns » par le biais d'une comparaison avec les mausolées hellénistiques qui étaient, en quelque sorte, des hérôns. Comment, alors, les pratiques associées aux monuments thraces peuvent-elles être interprétées?

## 12.6 RITES RELIGIEUX OU RITES FUNÉRAIRES ?

### 12.6.1 Prothésis ?

Dans sa reconstitution très succincte des rites funéraires des tribus thraces, Hérodote (5, 8) mentionne comme première étape après la mort l'exposition de la dépouille du défunt. Cette étape aurait duré trois jours – temps pendant lequel, nous présumons, les proches et les amis du défunt, ainsi que toute autre personne désirant le faire, pouvaient rendre dernier hommage à celui-ci. Cette pratique n'était pas du tout étrangère aux Grecs : la *prothésis* apparaît déjà sur les vases géométriques attiques (par exemple, sur l'amphore du peintre de Dypilon, datée du IX<sup>e</sup> – VIII<sup>e</sup> s. av. n. è., voir Clark et al., 2002, fig. 90) et si l'on doit croire les récits d'Homère (et dans leur contextualisation par les chercheurs modernes), le rite était déjà pratiqué en Grèce à l'Âge du Bronze et des représentations de *prothésis* ont été peintes sur la céramique jusqu'à la fin du V<sup>e</sup> s. av. n. è. (Garland, 2001, p. 28). Durant la période de *prothésis*, qui pouvait durer indéfiniment (entre deux et dix-sept jours dans le cas des héros les plus illustres dans les récits homériques, voir Garland, 2001, p. 26), le défunt était lavé, habillé – les défunts qui avaient été soldats étaient exposés en armure complète –, une couronne était placée sur sa tête et il était posé sur un lit (voir Garland, 2001, p. 23 et suiv.).

D'après Hérodote (4, 71-73), chez les Scythes, cette période d'exposition du défunt pouvait durer quelques jours pour les gens du peuple et malgré le fait que sa durée n'est pas spécifiée en ce qui a trait aux *prothésis* des rois scythes, le fait que leurs dépouilles étaient montrées à tout leur peuple, dans toutes les régions du territoire qu'ils contrôlaient, suggère que cela pouvait prendre plusieurs semaines.

L'historien grec antique nous renseigne également sur le processus des funérailles chez les peuples thraces. D'après Hérodote (5, 8), « les funérailles des gens riches » comprenaient une *prothésis* qui durait trois jours pendant lesquels on sacrifiait des animaux qui étaient consommés lors d'un banquet et on pleurait le mort. Cette première étape était suivie de la déposition de la dépouille dans une sépulture, soit après une crémation ou telle quelle, puis de l'élévation d'un tumulus au-dessus de la sépulture et la tenue de jeux funéraires incluant des combats. Malheureusement, l'auteur ancien ne détaille pas les procédures qui avaient lieu durant la période

d'exposition du défunt thrace qui, rappelons-le, d'après lui ne durait que trois jours (soit un jour de plus que la *prothesis* de Patrocle). Il est probable que cette période servait à la préparation non seulement de la dépouille pour les derniers rites de passage dans l'au-delà, mais aussi à celle des rites eux-mêmes, c'est-à-dire que ces trois jours devaient servir aux proches du défunt à préparer ses funérailles, ainsi que le banquet et, si nous acceptons le récit hérodien comme un témoignage fiable, les jeux funéraires qui, contrairement à la pratique scythe, mais pareillement à la grecque, prenaient place très peu de temps après la mort. Ce qui se passait avec la dépouille du défunt – comment était-elle préparée, où était-elle exposée – demeure un mystère, mais Hérodote mentionne explicitement le festin et le deuil « public » comme faisant partie de cette première étape des funérailles – de la *prothesis*.

Examinés à la lumière de ce renseignement, aussi succinct et imprécis qu'il soit, les monuments thraces sous tumulus et leur contexte – les tumuli qui ont été érigés au-dessus de ces derniers – se présentent à nous sous un angle différent de celui qu'on a adopté en cherchant à les identifier comme des temples ou des hérônes. En effet, certains éléments de l'exposition du défunt avant les funérailles, tels que relatés par les sources littéraires – la déposition de sa dépouille sur un lit, le sacrifice d'animaux et le banquet, ainsi que les jeux funéraires – trouvent leurs échos dans le contexte des monuments thraces. Nous avons vu qu'un certain nombre de ces derniers comportaient des lits de pierre ou de briques cuites lors de leur découverte par les archéologues (souvent devancés par les pilleurs de tombes). Nous avons également noté qu'il a été suggéré que les monuments apparemment dépourvus de ce type de « meubles » auraient pu en contenir qui étaient fabriqués en matériaux périssables. Les lits dans les monuments ont été désignés par « lits rituels » en raison du fait que des ossements humains n'ont pas été trouvés sur la majorité de ceux-ci, mais cette absence de restes humains pourrait être expliquée autrement. Nous avons noté que les conditions dans les monuments n'étaient pas propices à la préservation des ossements – fait qui a été prouvé, ironiquement, par l'inventeur de l'expression « lits rituels », l'archéologue Kitov, lorsque celui-ci a noté que le squelette du défunt retrouvé dans le monument non-pillé *Sašova Mogila* se désagrégeait au toucher ; que penser des restes humains qui auraient pu se trouver dans les monuments qui ont été pillés à plusieurs reprises à travers des siècles ? À cette explication pourrait en être ajoutée une seconde : les lits des monuments thraces – ceux en pierre et en briques cuites, tout comme ceux en matériaux périssables de la présence desquels, il

faut le noter, nous n'avons pas de preuve irréfutable – ont probablement servi lors de la première étape des funérailles des défunts thraces notables, celle de l'exposition du corps. Ces défunts y étaient probablement déposés pour la durée de la *prothésis*, temps pendant lequel leurs proches effectuaient les rites prescrits, alors que la population locale venait rendre un dernier hommage à leur chef ou à un membre de sa famille ou de son entourage. Les traces de va et viens dans les monuments thraces sous tumulus que certains archéologues ont avancé comme les preuves de l'emploi de ces derniers en tant que lieux de culte (tombes-temples ou hérôons) peuvent ainsi être expliquées comme celles laissées par les participants à la *prothésis*, voire aux nombreuses expositions de défunts qui auraient pu avoir pris place dans un même monument. L'installation de portes et l'érection de bâtiments auxiliaires autour ou au sommet du tumulus peuvent également être expliquées par cette pratique ou, plus précisément, par le besoin de préserver la dépouille du défunt qui était, comme nous l'avons mentionné, richement ornée, ainsi que les biens déposés avec celle-ci, pendant la durée de la *prothésis*. Il convient de souligner ici que la durée de trois jours spécifiée par Hérodote ne reflète pas nécessairement une réalité observée ou, du moins, ne peut pas être appliquée aux pratiques de toutes les communautés désignées par « thraces », car, malgré l'homogénéité apparente dans la culture matérielle (quelque peu imposée à la culture matérielle par les méthodes de fouille et de recherche dans le domaine de la thracologie) des peuples ayant occupé la région, ces derniers présentent également des différences et il ne peut pas être exclu pour le moment que ces différences incluaient certains aspects des pratiques funéraires (comme semblent suggérer les nuances dans l'architecture des monuments provenant des différentes régions du territoire thrace).

Des circonstances climatiques ou sociopolitiques particulières auraient également pu affecter la tenue de la *prothésis* ou du processus précédant les funérailles en générale. La découverte occasionnelle d'ossements ou de squelettes d'individus relativement jeunes, accompagnés de panoplies militaires (notamment le guerrier de *Sašova Mogila* qui n'avait pas atteint l'âge de 40 ans), suggère qu'au moins quelques-uns des défunts pour lesquels on a employé les monuments étaient des guerriers qui ont perdu la vie lors de batailles ou ultérieurement, sous l'effet de blessures reçues sur le champ de bataille. Or, les sources littéraires nous renseignent que les rois thraces étaient souvent sinon en campagne militaire, du moins en tournée des territoires annexés afin d'y maintenir leur autorité. Dans l'occurrence d'un décès, ce fait – l'éloignement du

territoire d'origine – devait influencer grandement la durée sinon des pratiques funéraires elles-mêmes (qui étaient probablement strictement réglementées), du moins celle du temps qui était nécessaire avant d'entamer les funérailles, notamment en raison des jours, sinon des semaines, qui auraient été nécessaires au rapatriement de la dépouille d'un noble parti en campagne en Macédoine, sur le littoral de la mer Thrace ou dans le nord-est, aux frontières géto-scythes.

Nous avons noté le fait que peu des chars découverts en Thrace dans un contexte funéraire peuvent être datés de l'époque hellénistique. Un tel char est celui à quatre roues dont les vestiges ont été trouvés devant la façade du monument à fausse coupole *Zhaba Mogila* (appelé aussi monument de Strelča). Theodossiev (2000, p. 436) a proposé qu'il s'agit d'un indice de la pratique d'*ekphora* chez les Thraces. Alors que cette interprétation de la présence de ce char devant le monument est très plausible, l'absence d'indices similaires en ce qui a trait à la grande majorité des monuments thraces sous tumulus ne nous permet pas d'extrapoler davantage sur les détails concernant cette étape des rites funéraires. Ce qui est certain est que la dépouille du défunt devait être transportée d'une façon ou d'une autre jusqu'à sa sépulture, mais les vestiges du mode de transport habituel ne nous sont pas parvenus. Ce que l'interprétation du char de *Zhaba Mogila* proposée par Theodossiev (2000, p. 436) suggère indirectement est que le monument dans ce tumulus a reçu la dépouille du « dynaste thrace », transportée jusqu'à cet endroit par le char à quatre roues.

#### *12.6.1.1 Prothésis et le corps*

Alors que de telles circonstances auraient pu affecter la façon dont se déroulaient les rites ayant trait aux funérailles, elles ne suffisent pas pour expliquer l'absence d'ossements humains ou leur préservation très partielle dans la majorité des monuments. Ce fait, surtout les découvertes de squelettes incomplets ou seulement de quelques ossements, a généralement été expliqué par la pratique de rites orphiques impliquant le démembrement du défunt immédiatement après sa mort, effectué dans les monuments sous tumulus dont le rôle aurait été de servir de lieu d'immortalisation (par démembrement) et de commémoration du défunt (pour l'interprétation « orphiste » des données archéologiques voir, entre autres, Gergova, 1996, p. 96 et suiv. ; Kitov, 2005c, p. 56). La faiblesse de cette explication a déjà été notée par Rabadjiev (2011a, p. 47) qui remarque avec raison que le démembrement volontaire et rituel des défunts thraces ne peut pas

être démontré archéologiquement. Nous avons suggéré que ce « démembrement » pourrait être le résultat de processus naturels, par exemple, la désintégration des os<sup>210</sup>, ou l'effet de la pénétration dans les monuments de rongeurs ou d'autres animaux, voire d'êtres humains. D'autres éléments indiquent que ce « démembrement » pourrait être dû en partie à des pratiques non-rituelles qui prenaient place après la déposition initiale de la dépouille du défunt dans une sépulture et qui étaient probablement provoquées par les processus naturels que nous venons de mentionner. La déposition de restes humains et d'un mobilier désigné par « riche », composé notamment de vaisselle en argent et en or, non pas dans des monuments, mais dans des tombes à ciste érigées dans les mêmes nécropoles tumulaires et également remblayées pourrait indiquer qu'on recourait dans certaines circonstances particulières à des ré-dépositions des défunts. Une telle circonstance pourrait être la réutilisation du monument dans lequel se trouvait la dépouille d'un défunt, celle-ci étant relocalisée afin de libérer la sépulture. Cependant, dans ces cas, nous nous attendrions à ce que les restes de la dépouille relocalisée soient simplement déplacés à un endroit « secondaire » dans le même monument, comme semble être le cas des deux puits aménagés sous le sol des antichambres du monument *Mal-tépé*, dans lesquels on a découverts des ossements humains fragmentaires et des objets personnels, dont des bijoux en or. L'aménagement de lits additionnels (Dolno Izvorovo, *Ginina Mogila*) pourrait également indiquer qu'on avait tendance lors de la réutilisation des monuments à garder les restes des défunts déjà en place dans les limites des constructions. La relocalisation pourrait alors être expliquée par la supposition qu'elle s'imposait lorsqu'un monument était réutilisé pour y déposer un défunt qui n'était pas directement lié aux occupants antérieurs de ce monument, mais dont les proches étaient tenus (pour des raisons religieuses ou sociales, ou socioreligieuses) de procéder à la ré-déposition de ces derniers, avec leur mobilier. Il va sans dire que ces explications ne peuvent pas, non plus, être confirmées uniquement par l'étude des données archéologiques ou, du moins, sans recours à des analyses empiriques minutieuses et poussées, tant à l'endroit des restes humains qu'à celui des contextes archéologiques des monuments, incluant les remblais tumulaires, mais aussi les espaces inter-

---

<sup>210</sup> Il convient de rappeler que, d'après les fouilleurs (Kitov, 1996b), le squelette humain découvert entier dans le monument inviolé *Sašova Mogila* se désintégrait en poussière au moindre toucher.

tumulaires, par exemple, à la recherche de sentiers permanents. La confirmation d'une pratique similaire n'exclurait pas non plus la possibilité qu'elle puisse être expliquée par l'emploi des monuments en tant que « temples » dans lesquels auraient pris places les rites liés aux funérailles du défunt qui, une fois ces rites accomplis, aurait été déposé dans une sépulture qui se trouverait à une certaine distance du monument, et non pas dans ce dernier. Cependant, si ces rites incluaient un démembrement rituel du corps du défunt, on pourrait s'attendre à observer un motif dans les restes déposées dans les sépultures, c'est-à-dire que nous aurions raison de supposer que ce fut toujours les même parties qui étaient déposées dans ces dernières, et non pas des parties aléatoires. Un tel biais de conservation ne peut pas être confirmé par les données. La possible proposition que tel est le cas justement parce que les parties démembrées qui étaient déposées dans les sépultures se sont décomposées différemment, mais une telle suggestion admettrait ironiquement la possibilité que les restes « démembrés » sont ceux de squelettes partiellement décomposés.

#### *12.6.1.2 Masques, démembrement et prothésis*

Un élément additionnel pourrait appuyer l'hypothèse de déplacement des dépouilles. Il s'agit des masques en or découverts dans un contexte qui peut être défini a priori comme « funéraire » en raison de la présence d'ossements humains (Kitov, 2005f ; 2008a). Aucun des masques découverts en territoire thrace et publiés à ce jour n'a été trouvé dans un monument sous tumulus maçonné. L'état fragmentaire des squelettes humains dans les sépultures dans lesquelles des masques ont été trouvés (dans une tombe à ciste sous le tumulus *Svetitsata*, près de Kazanlŭk et dans une tombe en bois sous *Dalakova Mogila* près de Topolčani, région de Sliven) a porté les chercheurs (entre autres Kitov, 2005c, p. 48 et suiv ; Fol, V., 2009) à interpréter ces sépultures et, plus précisément, les restes humains qu'on y a trouvés, comme le résultat de rites orphiques incluant la pratique de démembrement du défunt. On a spéculé sur le rôle de ces masques et il a été proposé qu'ils aient été produits à partir de phiales en or qui ont servi lors de ces rites orphiques (entre autres, Kitov, 2008a, p. 143), voire même en tant que masques avant la mort des défunts avec qui ces derniers ont été déposés, lors de cérémonies religieuses officées par ces défunts de leur vivant ; les masques indiqueraient, de plus, que ces derniers étaient désignés par « immortal in the World Beyond », interprétation basées sur ce qu'on a appelé « oral Orphism » -

tradition orphique restitué notamment par A. Fol (voir, entre autres, Fol, V., 2009, p. 38 et référence).

La pratique de rites orphiques à l'endroit des sépultures avec masques en or et à l'endroit des monuments thraces sous tumulus est induite notamment de l'état fragmentaire des ossements humains qu'on y a trouvés. Le crâne du défunt de *Dalakova Mogila* (Kitov, 2008a) était découvert au niveau de son bassin, ce qui a porté les chercheurs à parler de « décapitation », alors que le crâne du défunt de *Svetitsata* (Kitov, 2005f) était manquant. Nous avons déjà noté que les morcèlements des squelettes humains pourraient avoir d'autres explications que celle voulant que les corps des défunts aient été intentionnellement démembrés. Parmi ces autres explications figurent notamment le déplacement des restes du défunt et la décomposition des os. La position du crâne de la sépulture de *Dalakova Mogila*, trouvé dans la région du bassin du squelette, est celle qu'on pourrait s'attendre à découvrir dans toute sépulture où le défunt n'a pas été directement remblayé ; en effet, cette position pourrait être expliquée par le fait que le crâne et la mandibule sont les premiers éléments du squelette à subir les effets de la décomposition des tissus mous (voir Micozzi, 1991, p. 51). Le crâne aurait pu rouler sur le vêtement du défunt (ou sur une couverture qui aurait été placée sur le corps) qui, en raison des processus de décomposition du corps, devait avoir en ce moment une forme qui aurait prédisposé le mouvement de ce premier vers la région ou du bassin. Le fait que le masque n'a pas été trouvé sur le crâne, mais sur un « objet en bronze » (Fol, V., 2009, p. 35) qui aurait été placé à proximité, pourrait indiquer que celui-ci avait également quitté sa position primaire avant ou pendant la séparation de la tête du défunt du reste de sa dépouille. Toutefois, il n'est pas exclu que le crâne ait effectivement été placé à cet endroit pas les proches du défunts ou par ceux chargés de son ensevelissement. Ce fait n'indique aucunement, cependant, que ce crâne a été séparé de force du reste du squelette. Dans le cas où il a intentionnellement été placé dans la région du bassin sans que la dépouille du défunt ait été décapitée, nous pourrions avancer cette trouvaille comme un indice additionnel du déplacement des dépouilles de certains défunts thraces. Cependant, une telle restitution des faits ne fournit pas une explication au choix de positionner ce crâne dans cette région particulière. En effet, le masque de *Svetitsata* a été découverte à l'endroit où devait se trouver normalement le crâne du défunt (dont subsistaient très peu d'ossements) – fait qui nous prédisposerait à nous attendre à ce que le crâne du défunt de *Dalakova Mogila*, si celui-ci était déjà séparé du reste du

corps avant la déposition de ce dernier dans la sépulture, soit positionné de façon à compléter l'ordre naturel du squelette.

Ces faits – la position du masque d'or de *Svetitsata* à l'endroit où devait se trouver le crâne du défunt et la position du crâne de *Dalakova Mogila* dans la région du bassin du défunt, avec le masque en or trouvé non loin de ce dernier –, ainsi que le fait que dans un des deux cas le squelette a été trouvé entier, alors que dans l'autre il manque une grande partie des ossements, indiquent qu'il ne peut pas être question de la pratique d'un même rituel, à savoir, de démembrement intentionnel et rituel du corps du défunt. Nous croyons que les faits suggèrent plutôt une manipulation posthume, voire des dépositions (ou ensevelissements) qui auraient été effectuées relativement longtemps après le décès des défunts. Cette hypothèse trouve un écho dans le récit d'Hérodote au sujet des rites funéraires scythes qui impliquaient une sorte de *prothésis* qui pouvait durer plusieurs dizaines de jours, voire des mois. La présence des masques pourrait alors être expliquée par la volonté de rendre la dignité au défunt durant le temps qui devait s'écouler entre son décès et la déposition de ses restes dans la sépulture, ainsi que par une croyance probable que ce masque allait préserver ses organes, notamment les tissus mous du visage (ces explications ont été proposées des masques d'or d'époque hellénistique et romaine découverts en Orient, voir Curtis, 1995, p. 230). Une telle croyance expliquerait également le fait que les masques n'ont pas été récupérés après la déposition des défunts dans les sépultures – ils devaient préserver leurs dépouilles, plus précisément leurs visages, au moins jusqu'à la fin de leur passage dans l'au-delà. Si cette hypothèse est plausible, il faudrait également admettre que la présence des masques dans les sépultures indiquerait que les thraces ne croyaient pas que l'existence dans l'au-delà débutait tout de suite après la mort. Il est également possible que plusieurs fonctions ou symbolismes étaient synchroniquement et diachroniquement regroupées dans ces masques – tout en permettant de conserver la dignité du défunt illustre durant les pratiques précédant les funérailles, ils indiquaient probablement son rang, ses fonctions au sein de la société, voire le statut qu'il acquerrait dans l'au-delà (voir Fol, V., 2008). Cependant, il est encore difficile, voire impossible, d'appuyer ces hypothèses avec des interprétations plausibles de données empiriques. Malheureusement, la situation, instaurée surtout par l'application de méthodes de fouille inadéquates pour les objectifs implicitement posés par les archéologues – la

restitution des rites thraces –, est compliquée davantage par la forme littéraire et technique inadéquate de la majorité des publications des fouilles de tumuli.<sup>211</sup>

Il semble donc que des pratiques répétitives et formalisées n'ont pas pris place à l'intérieur des monuments thraces sous tumulus et que les traces jadis interprétées comme celles de rites religieux peuvent maintenant être accordées à d'autres pratiques ayant trait aux funérailles des défunts. Cette constatation nous amène à l'examen des pratiques qui ont eu lieu à l'extérieur de ces monuments, dans leur contexte immédiat, et dont les vestiges ont subsisté enfouies dans les remblais des tumuli.

### 12.6.2 Culte du héros ou rites commémoratifs ?

Certaines trouvailles associées au contexte plus général des monuments thraces – celui délimité par le remblais des tumuli qui couvraient ces derniers – ont porté certains chercheurs (notamment G. Kitov) à désigner ces monuments par « hérônes-mausolées » et ceux pour qui ils étaient érigés de « héros ». Les traces d'allées et venues dans les monuments, la présence dans ceux-ci de lits « rituels » de pierre ou de briques cuites et les nombreux vestiges de sacrifices d'animaux à l'extérieur des constructions, dans le remblais des tumuli, sont les indices les plus notables présentés à l'appui de l'hypothèse que ces premiers étaient des lieux de culte. Nous avons déjà examiné les indices en ce qui a trait aux traces d'allées et venues dans les monuments, incluant la présence de portes, les rainures dans les seuils des entrées et l'usure de ces derniers, ainsi que la possible fonction des lits, et avons conclu que ces éléments peuvent avoir d'autres explications que celles qui en ont été offertes par l'archéologue Kitov – notamment la réutilisation des monuments et la pratique de ce que nous avons comparé avec la *prothésis* grecque, une exposition du corps du défunt dans le monument, précédant les funérailles –, et que

---

<sup>211</sup> Par exemple, les publications de Kitov, notamment celle portant sur *Dalakova Mogila* (Kitov, 2008a), sont caractérisées par la présence de détails concernant les contextes des fouilles – composition des équipes, anecdotes concernant les fouilleurs, les journalistes ou les équipes de tournage présents –, par des conclusions hâtives très peu, voire pas du tout argumentées, et par l'absence de données précises, voire exactes.

ces explications n'impliquent pas nécessairement la pratique de rituels et, par conséquent, que les monuments ne peuvent pas être qualifiés de lieux de culte sur la base des éléments énumérés.

Les fosses découvertes dans les tumuli thraces contenant de monuments maçonnés ou pas ont généralement été identifiés comme des *bothroi* – fosses contenant des offrandes aux héros ou aux divinités chtoniennes (entre autres, Theodossiev, 1998 ; 2000, p. 436 ; voir aussi Ekroth, 2000, p. 263, 275, note 58). De telles fosses – des puits plus ou moins profonds dans lesquels on a découvert des tessons de céramique, du charbon, des cendres et, occasionnellement, des ossements d'animaux – sont plus habituelles pour les tumuli qui ne contiennent pas de monuments maçonnés. Par exemple, des tertres artificiels comportant des fosses rituelles ont été découverts en Bulgarie de l'ouest, dans la région d'Etropolé (Agre, 2001). Il s'agit dans ce cas de puits de forme demi-sphérique ou de celle d'un cône renversé et coupé au sommet qui ont été excavés dans le sol naturel sous les tumuli ou à différents endroits dans le remblai de ceux-ci. Ces puits, larges de quelques dizaines de centimètres à quelques mètres et d'une profondeur moyenne de 50-60 cm, comportent des cendres ou du bois carbonisé et des pierres. L'homogénéité des tertres dans lesquels ont été creusés ces fosses suggérerait que malgré l'exécution de ces dernières par étapes distinctes, la construction des premiers était effectuée dans un temps relativement court (Agre, 2001, p. 55).

Seuls quelques-uns de ces tumuli à fosses comportent des sépultures - des crémations et des inhumations. Par contre, les tertres comportant uniquement des fosses rituelles semblent toujours associés à des tumuli funéraires. Ce fait semble justifier l'interprétation de l'ensemble des tumuli à fosses en tant qu'éléments des rites funéraires thraces de cette région de la Bulgarie (Bozkova et Agre, 1995, p. 34 ; Agre, 2001). Le rôle des fosses rituelles aurait donc été double : (1) elles auraient permis aux proches du défunt de pourvoir à ses besoins dans l'au-delà et (2) elles auraient servi de lieux de communication avec le défunt, ou avec les « dieux chtoniens » (Agre, 2001, p. 57), dans le but de demander des faveurs à ces derniers en échange d'offrandes. Ces offrandes auraient été déposées dans les fosses et brûlées et, une fois que les fosses auraient été remblayées, des dons auraient été déposés au sommet du tumulus, sur un podium prévu à cet effet (Agre, 2001).

Nous avons déjà noté que la présence de ces fosses ou, en général, de traces de pratiques quelconques ayant eu lieu autour des monuments, « dans » le remblai des tumuli – des indices que

des foyers ont été allumés à différents endroits autour du monument, notamment devant sa façade –, ont été interprétées comme les vestiges de rites ayant trait à l'héroïsation du défunt avec lequel les monuments présents dans ces tumuli ont été associés (pour une telle interprétation des fosses de *Zhaba Mogila*, voir Theodossiev, 2000, p. 436). Une telle conclusion nous semble pour le moins hâtive, puisque même dans le cas d'une identification des fosses en question en tant que *bothroi*, le *bothros* n'est pas nécessairement lié uniquement au culte du héros ou aux cultes des divinités chtoniennes, mais aussi au culte des ancêtres – des sacrifices (animaux) étaient brûlés dans ces fosses ou des libations de sang ou de vin y étaient versées (Ekroth, 2002, p. 60, 71) –, ainsi qu'à des rites visant l'établissement d'un lien de communication avec les morts (Ekroth, 2000, p. 275, note 85). De plus, comme suggéré par les vestiges de foyers hors de ces fosses, ces dernières pourraient, à la limite, être interprétées comme des fosses dans lesquelles ont été réunis les restes de pratiques qui impliquaient le sacrifice et la consommation d'animaux domestiques sans que celles-ci impliquent nécessairement un culte. Une telle pratique était la commémoration des défunts – événement répétitif et formalisé pouvant être qualifié de « rite » selon, entre autres, la définition de ce concept proposée par Renfrew (voir *supra*). En effet, seulement deux inscriptions dans lesquelles le terme *bothros* a été employé ont été trouvées, aucune d'entre lesquelles ne présente de lien quelconque avec un culte du héros ; durant l'époque romaine impériale, ce terme semble avoir été associé avec le puits funéraire, alors que les sources littéraires archaïques et hellénistiques emploient le mot pour désigner un simple trou dans le sol, sans connotation religieuse quelconque – le terme est associé aux rites religieux et, plus spécifiquement, au culte du héros seulement après la fin du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. (Ekroth, 2002, p. 60 et suiv.).

Ce rôle d'« entrepôt rituel » est suggéré par la découverte d'une fosse aménagée sous le remblai d'un tumulus dans laquelle ont été trouvées des ossements animaux et humains (Kitov et Agre, 2002, p. 84-85, cités par Tonkova, 2010, p. 510). Cette découverte a été ajoutée aux indices qui pointeraient vers la pratique de sacrifices humains en Thrace (Tonkova, 2010, p. 510), mais nous croyons qu'il est beaucoup plus probable qu'il s'agisse d'une pratique probablement rituelle visant à réunir les vestiges de sépultures (restes humains, animaux sacrifiés, etc.) découverts sur un site qu'on a voulu exploiter à une fin ou une autre (en l'occurrence, pour y ériger un tumulus). En d'autres mots, nous croyons que ces fosses permettaient de se débarrasser de façon adéquate

d'un « matériel sensible » – des restes de rites, qui ont probablement été perçues comme « sacrées ». Tel est vraisemblablement le rôle des fosses du contexte des nécropoles tumulaires, rôle qu'on peut admettre relativement aisément sur la base des arguments que nous avons présentés et surtout si l'on se débarrasse de l'analogie entre *bothroi* helléniques et fosses tumulaires thraces.

Non seulement l'association par analogie entre *bothroi* de la région de la Grèce antique et fosses tumulaires thrace, mais l'analyse des vestiges des contextes thraces dans les termes de la culture et de la religion helléniques est, en soi, une approche fondamentalement erronée, surtout lorsque l'objectif, implicite ou explicite, n'est pas la construction d'analogies, mais l'explication de pratiques obscures (en raison du manque complet de documentation contemporaine) par comparaison non-argumentée.<sup>212</sup> (D'autant plus que les archéologues qui s'adonnent à cette pratique [notamment Kitov] cherchent à démontrer, en fin de compte, l'originalité de la culture thrace et l'aspect vernaculaire de son architecture, de ces croyances et de ces pratiques.) Si des parallèles doivent être faits entre le *bothros* hellénique et les fosses des tumuli thraces, alors, à la lumière des interprétations des premiers, ces parallèles doivent nous amener à la conclusion que les dernières n'avaient pas nécessairement une fonction « religieuse », puisque les *bothroi* semblent acquérir une telle fonction seulement après la fin du IV<sup>e</sup> s. av. n. è., alors que la pratique d'aménager des fosses dans les tumuli existait en Thrace déjà depuis des siècles. Ce fait n'indique pas que les fosses thraces n'avaient pas une signification religieuse, ni qu'elles en avaient nécessairement une, mais plutôt qu'elles ne doivent pas être interprétées univoquement. Leur comparaison avec les *bothroi* helléniques indique clairement que la possibilité qu'elles aient joué un rôle dans des pratiques commémoratives des défunts ne peut pas être écartée. En effet, la seule information que nous pouvons tirer archéologiquement de ces fosses est qu'elles sont associées d'une façon ou d'une autre avec des sacrifices d'animaux et leur consommation, (probablement sur place, pratique également attestée en ce qui a trait aux sacrifices cultuels, voir Hägg, 1992, p.

---

<sup>212</sup> D'autant plus que le terme « *bothros* » n'était pas associé au culte du héros avant l'époque romaine (Ekroth, 2000, p. 264 et références), son emploi dans l'interprétation de la culture matérielle thrace étant, ainsi, non seulement erroné d'un point de vue culturel, mais aussi inapproprié d'un point de vue chronologique.

174 ; Ekroth, 2002) et avec le contexte des tumuli en général. Or, ce contexte peut être qualifié avant tout de « funéraire », tant dans le cas des tumuli qui couvrent des sépultures « simples », que dans celui des monticules dans le remblai desquels ont été découverts des monuments maçonnés. L'association (intuitive) des fosses avec le monde chtonien ne nuit aucunement à l'interprétation « funéraire » de celles-ci, bien au contraire. Nous n'avons pas de raison de croire que les Thraces n'associaient pas la vie dans l'au-delà avec un monde sous-terrain ; qu'ils aient fait justement une telle association est suggéré par la pratique funéraire qu'ils ont adopté de façon générale – la déposition des restes des défunts (dépouille entière ou restes de crémation) dans le sol ou dans le remblai d'un monticule –, ainsi que par certaines légendes associées avec ces peuples, notamment celle concernant le personnage mystérieux de Zalmoxis qui avait effectué une sorte de *katabasis*, vivant discrètement trois ans sous terre afin d'émerger (ressusciter) initié aux mystères de la vie en général (entre autres, Popov, 1989 ; Gergova, 1996, p. 97 et suiv. ; Ruseva, 2002, p. 20).

Il a été suggéré que les monuments thraces sous tumulus reconstituent l'endroit promis par Zalmoxis aux défunts bienheureux, mais ces espace promis par le « messie » gète n'est pas situé sous la terre, mais en surface, tout comme les monuments thraces ne sont généralement pas enfouis sous le sol naturel, mais sont érigés au-dessus de son niveau (Rabadjiev, 2011b, p. 26 et référence). Il n'en demeure pas moins que souvent, les fosses trouvées dans les tumuli ne sont pas situées au niveau du sol des monuments, mais en relative élévation par rapport à ceux-ci. Cependant, il serait peu productif que de proposer des restitutions du Cosmos thrace d'après de tels rapports de position relative, car, comme nous le verrons plus loin, il semble que les thraces n'avaient pas adopté les perceptions d'espace et de temps auxquelles nous nous fions aujourd'hui (contre Ruseva, 1995).

Alors que cet aperçu des fosses dans le contexte des monuments thraces sous tumulus n'a certainement pas apporté de réponses définitives quant à leur fonction, voire leur signification, précise, il a amené suffisamment d'éléments afin que le lien direct de ces fosses avec le culte du héros (ou tout autre culte ou pratique religieuse) puisse être remis en question. Comme nous l'avons suggéré, ces fosses pouvaient avoir d'autres rôles qui n'impliquent pas nécessairement une connotation sinon religieuse (car la signification de ce terme peut être très générale), du moins culturelle. En termes encore plus précis, aucune donnée ne permet d'associer hors de tout doute raisonnable ces fosses au culte du héros et, de ce fait, elles ne peuvent pas être avancées

comme preuve ultime dans les interprétations de ces monuments en tant que hérônes. Au contraire, considérant les éléments que nous avons prélevés dans le présent chapitre, il serait beaucoup plus parcimonieux d'interpréter les fosses trouvées dans les tumuli contenant des monuments et contemporaines à ces derniers en tant que vestiges de pratiques directement associées avec les défunts qui ont occupé à un moment ou à un autre ces monuments, comme les restes de rites ayant surtout pour objectif la commémoration de ces défunts. Des tels rites auraient, effectivement, exigé que leur pratique soit effectuée à l'emplacement de la sépulture ou, plus en général, dans les limites d'une nécropole, contrairement au culte du héros qui n'exige pas que les rites qui lui sont associées soient effectués à l'endroit de sa sépulture. En effet, si les fosses avaient réellement un lien avec le culte du héros ou culte aux ancêtres, on pourrait s'attendre à les retrouver un peu partout, non seulement dans les limites de ce qui a été identifié comme des nécropoles tumulaires (voir Whitley, 1995, p.46). Or, les fosses « rituelles » découvertes en contexte non-funéraire présentent peu d'affinités avec les fosses aménagées dans les tumuli.

### 13. EN GUISE DE CONCLUSION

« ... between the human activities we should like to know about and their visible results there is logically no necessary link ». (Smith, 1955, p. 6, cité par Wylie, 1985, p. 73).

#### 13.1 RITES, CULTES ET MONUMENTS THRACES

La présente étude visait deux objectifs principaux, soit la restitution des critères employés implicitement ou explicitement dans les publications portant sur les monuments thraces sous tumulus dans le but d'identifier les fonctions de ces derniers, ainsi que la validation de ces critères en ce qui a trait au travail analytique qu'ils ont été appelés à effectuer (voir Tabl. II). Afin d'atteindre ces objectifs, nous avons basé notre analyse des critères en question d'un côté sur les données fournies dans les publications dans lesquelles ces derniers ont été identifiés (aspect empirique) et, de l'autre, sur l'interprétation de données similaires provenant d'autres contextes qui présentent des liens avec celui des monuments thraces (aspect théorique). En ce qui a trait à notre étude des monuments thraces – celle de leur architecture et de leur mobilier, ainsi que de leurs contextes immédiats –, nous avons été limités aux publications portant sur ces derniers notamment en raison de l'inaccessibilité des constructions elles-mêmes ; beaucoup d'entre elles ont été détruites par les pilleurs ou se sont écroulées après avoir été excavées et délaissées, alors que d'autres ont été remblayées immédiatement après leur fouille. Ce fait entraîne de nombreux inconvénients que nous avons soulignés dans les chapitres précédents et qui relèvent de la fiabilité des données, surtout de l'exactitude des mesures, ainsi que de l'aspect souvent incomplet des publications qui dévoile parfois la tendance de certains chercheurs à poursuivre des objectifs très précis. Il convient de rappeler aussi qu'un nombre relativement important de monuments découverts dans la dernière décennie n'a pas encore été convenablement publié, outre les mentions et les descriptions superficielles et imprécises dans des articles ou dans des publications générales regroupant plusieurs monuments auxquels une attention différente a été accordée. Ce dernier élément est également valable en ce qui a trait au mobilier des monuments : très souvent l'analyse des objets « de valeur » – vases et bijoux en or et en argent ou objets comportant une

décoration iconographique – a été privilégiée au dépend d'autres aspects de l'étude des monuments,

**Tableau I – Critères déterminant la fonction des monuments.**

| <b>Monument</b>                                     | <b>Désignation</b>                                 | <b>Critères<sup>213</sup></b>  | <b>Notes</b>   | <b>Bibliographie</b>   |
|---|--|--|--|--|
| les constructions thraces monumentales sous tumulus | sanctuaires, tombes <i>et</i> mausolées<br>temples | monumentalité, accès à l'intérieur   |  | Kitov, 2003a, p. 306, 307<br>Kitov, 2003b, p. 19 ; Kitov, 2005e, p. 39 |
| Alexandrovo   | mausolée <i>ou</i> temple                          | présence de porte(s) et mécanisme de verrouillage; dimensions réduites du corridor et des entrées ; peinture murale  | visites en hommage au seigneur défunt ; pratiques de mystères ; cérémonies religieuses | Kitov, 2001, p. 17. 27   |
| Čirakman  | mausolée   | par analogie avec les monuments de Kaliakra, malgré aspect « primitif » qui démontre un statut plus bas  |  | Kitov, 1990, p. 119  |
| <i>Golyama Arsenalka</i> (le tumulus)               | hérôon   | « complexe culturel » qui peut comporter « un temple, un mausolée, une tombe, une chapelle », en tant qu'ensemble « ou individuellement », ou seulement un de ces « éléments » |  | Kitov, 1996a, p. 32, n. 8  |
| <i>Golyama</i>                                      | tombe-mausolée                                     | usure des arêtes supérieures   |  | Kitov, 1996a, p.   |

<sup>213</sup> Les critères de qualification (ou catégorisation des fonctions) des monuments sont rarement présentés explicitement dans les publications.

|                                |                             |   |   |                                 |
|--------------------------------|-----------------------------|---|---|---------------------------------|
| <i>Arsenalka</i> (le monument) |                             | du seuil (entrées multiples), murs de rétention de la façade devaient tenir l'accès dégagé, réutilisation |   | 32, 34, 40                      |
|                                | temple                      |   |   | Kitov, 2003b, p. 16, 18         |
| <i>Griffons</i>                | sanctuaire                  |   |   | Kitov, 2003a, p. 307            |
|                                | temple                      | par analogie avec le « temple » <i>Golyama Arsenalka</i>  |   | Kitov, 2003b, p. 17             |
| <i>Helvetsia</i>               | temple                      | par analogie avec les autres monuments  | rituellement vidé de son contenu  | Kitov, 2003b, p. 19             |
| <i>Horizont</i>                | temple                      | aspect architectural, colonnes, bloc réutilisé comme autel  |   | Dimitrova, 2007                 |
| <i>Kaliakra</i> (3 monuments)  | mausolées                   | m. dans la périphérie des tumuli, entrées tournées vers la périphérie, possibilité d'accès, réutilisation | culte des morts, cérémonies religieuses, déification des défunts            | Kitov, 1990, p. 119             |
| <i>Kaloyanovo</i>              | temple                      |   | le monument aurait été un temple, puis aurait été utilisé en tant que tombe | Kitov, 2007, p. 44              |
| <i>Kesteleva Mogila</i>        | temple-tombe                |   |   | Dimitrova, 2007, p. 257         |
| <i>Miškova niva</i>            | complexe cultuel avec hérôn | plateforme (avec autel), bassins, nécropole tumulaire   | l'existence de l'autel est présumée   | Ruseva, 1987, p. 33             |
| <i>Mūglj</i>                   | mausolée                    | réutilisation ; « tombeau familial »  |   | Tsvetanova et Getov, 1970, p. 6 |
| <i>Ostruša</i>                 | mausolée                    |   |   | Kitov, 1994c, p. 14             |
|                                | temple-tombe                |   |   | Kitov, 2005e, p. 41             |
| <i>Ravnogor</i>                | mausolée ou                 |   |   | Kitov, 1989                     |

|  |                           |   |  |                      |
|--|---------------------------|---|--|----------------------|
|  | sanctuaire                |   |  |                      |
| <i>Rošava Mogila</i>                               | petit temple grec         | plan, colonnes in antis                 |  | Velkov, 1925, p. 171 |
| <i>Sašova Mogila</i>                               | mausolée                  | extension des murs du passage           |  | Kitov, 1996b, p. 9   |
| <i>Šoušmanets</i>                                  | temple                    |   |  | Kitov, 2003b, p. 21  |
|  | temple-tombe              |   |  | Kitov, 2005e, p. 41  |
| Sveštari ou <i>Ginina Mogila</i> (le « paravent ») | <i>naiskos</i>            | éléments architecturaux                 |  | Vůleva, 2005, p. 288 |
| <i>Zhaba Mogila</i> (m. à fausse coupole)          | tombe-mausolée            | sacrifices ; accès contrôlé et régulier |  | Kitov, 1977; 1979    |
|  | mausolée <i>ou</i> hérôon | sacrifices<br>« commémoratifs »         |  | Vůleva, 2005, p. 285 |

notamment la documentation précise et exacte des trouvailles et de leur contexte architectural ou archéologique en général.

En ce qui a trait à l'étude des monuments thraces sous tumulus, de nombreux éléments, ou critères, prélevés directement dans leur architecture ou dans leur contexte archéologique ont servi d'indices à l'argumentation pour l'interprétation de ces premiers en tant que « temples », « hérôons », « mausolées » ou en tant que toute combinaison possible de ces notions. Notre étude des publications portant sur les monuments thraces nous a permis d'identifier ces éléments. Il s'agit de l'aspect architectural des constructions en question ou, plus précisément, de l'aspect de leurs façades – qui comportent parfois un décor en relief imitant la composition architecturale des entrées hellénistiques monumentales – et de la présence d'éléments architectoniques tels des colonnes libres ou engagées et des moulures. Les portes, habituellement en pierre, les lits de pierre et de briques cuites, les peintures murales et, dans une moindre mesure, la forme des couvertures des différentes pièces des monuments, ont également été cités parmi les éléments qui indiqueraient qu'il s'agit de bâtiments culturels et non pas de « simples » tombes. En ce qui a trait

au contexte plus général des constructions monumentales thraces sous tumulus, les vestiges de pratiques répétitives trouvées dans les remblais des tumuli, telles celle de foyers ou de fosses désignées par « rituelles », habituellement contenant des tessons de céramique, du charbon, des cendres et des ossements animaux, ont été apportés à l'appui de l'hypothèse qu'il s'agit non pas de monuments funéraires, mais bien de constructions dans lesquelles et autour desquelles étaient concentrées des pratiques cultuelles.

En ce qui concerne les pratiques cultuelles, il a été avancé qu'elles consistaient en des mystères orphiques – initiations secrètes et privées qui prenaient place dans les monuments – et en des cultes associés au défunt héroïsé ou au roi divinisé. La présence de squelettes très partiellement conservés ou l'absence de tout ossement humain à l'intérieur des monuments indiqueraient que le rite orphique d'immortalisation, impliquant le démembrement de la dépouille du défunt, aurait été pratiqué par les Thraces. L'aménagement de lits de pierre ou de briques cuites indiquerait que d'autres rites orphiques et/ou dionysiaques avaient pris place à l'intérieur de ces monuments, alors que les portes installées dans les cadres des entrées de ces derniers indiqueraient que ces rites étaient privés, qu'il s'agissait de mystères orphiques initiatiques. Les peintures murales – chasses, combats et banquets –, conservées seulement dans une poignée de monuments, dont ceux d'Alexandrovo, de Kazanlük et de Mŭglj, ont également été interprétées dans la même veine, en accordant des symbolismes aux différents éléments qui y ont été représentés, amenant ainsi le sujet des récits au niveau sinon du mythe, du moins à un niveau sémantiquement supérieur à l'interprétation directe qui voudrait qu'il s'agisse de scènes évoquant des épisodes de la vie des défunts.

Un symbolisme cultuel ou, en général, religieux a aussi été accordé aux autres éléments décoratifs des monuments, notamment aux décors des portes de pierre – mort et renaissance aux battants noir et rouge de la porte du monument *Golyama Kosmatka*, disques solaires incisés sur les battants de la porte du monument *Šoušmanets* – ou aux colonnes libres – interprétation du chapiteau de la colonne de l'antichambre du monument *Šoušmanets* comme un « astragale » et de celui de la pièce circulaire du même monument, avec la dernière assise de la fausse coupole, en tant que disque solaire entouré de rayons – ou colonnes engagées – les nombres de colonnes engagées du monument *Šoušmanets* et du monument *Četinyova Mogila* ont été interprétés en termes de symbolisme orphique –, tout comme les zones de peinture concentriques de certains

monuments à fausse coupole, dont la couleur et le nombre ont porté certains à proposer de lire ces éléments comme un langage symbolique. Afin de réconcilier la nature a priori contradictoire des différents éléments, ou données, empiriques qui composent le contexte des monuments thraces, certains chercheurs ont, enfin, proposé ou adopté des étiquettes telles « tombe-temple », « temple-mausolée », « temple-hérôon », etc. ; ces étiquettes ont été appliquées de plus en plus généralement, à l'ensemble des monuments sous tumulus découverts en territoire thrace, parfois même aux constructions nouvellement découvertes avant même que des recherches plus poussées, allant au-delà de la fouille mécanisée, aient été faites.

L'objectif du présent travail n'a pas été de rejeter les interprétations des monuments thraces sous tumulus proposées par les thracologues. Nous avons plutôt visé à démontrer qu'elles ne sont pas les seules interprétations possibles, ni même les plus plausibles. En effet, nous avons basé notre étude des monuments thraces sous tumulus et de l'analyse de ces monuments par d'autres chercheurs sur deux propositions de base avancées par C. Renfrew à l'égard du domaine de l'archéologie de la religion en général. Tout d'abord, l'archéologue britannique notait (Renfrew, 1985, p. 11) qu'on est porté, dans ce domaine, à recourir à des déclarations qui ne pourraient être appuyées que par leur cohérence interne et par leur capacité de satisfaire les exigences du chercheur moderne qui les a émises. Alors que dans la majorité des cas les données sont relativement insuffisantes pour que ce stade d'induction qui porte les chercheurs à courir (théoriquement) avant de savoir marcher (Renfrew, 1985, p. 11) puisse être franchi, nous avons démontré que même la cohérence interne des propositions (ou hypothèses) avancées en ce qui a trait aux fonctions des monuments thraces peut être remise en question. Paradoxalement, avant même qu'il soit établi hors de tout doute raisonnable que les contextes des monuments thraces peuvent être qualifiés de culturels, leur contenu, incluant les monuments eux-mêmes, s'est vu accorder des symbolismes religieux ; ce symbolisme a, à son tour, servi pour appuyer l'attribution d'un statut religieux au contexte qui le contient en général.

Un autre exemple de saut épistémologique et de raisonnement circulaire est la proposition de la part de Gergova (1996) que la direction des entrées des monuments vers le sud-sud-est, ainsi que l'absence de portes dans ces entrées est expliquée par la croyance des Thraco-Gètes que le vent austral jouait un rôle dans l'immortalisation de l'âme des morts. L'existence d'une telle

croyance dans l'aire culturelle en question n'est pas attestée dans une source littéraire quelconque. D'après le raisonnement de Gergova, elle est indiquée par la direction des entrées et par l'absence de portes ; paradoxalement, ces deux indices sont, en même temps, expliqués par l'existence de la croyance chez les Thraco-Gètes. Gergova amène à l'appui de cette hypothèse l'existence de cette croyance dans les légendes helléniques et scandinaves, mais sans les preuves d'un lien historique direct qui pourrait démontrer son échange entre Thraco-Gètes et Hellènes/Scandinaves, rien ne peut justifier le recours à cet argument auxiliaire ou, plus précisément, le saut épistémologique qui mène à ce dernier. De plus, l'explication (en fait, il s'agit d'une simple interprétation) proposée par Gergova ne tient pas compte des entrées de monuments orientées vers le sud-sud-ouest, vers l'ouest et parfois même vers le nord, ainsi que des nombreuses entrées qui ont été trouvées bloquées soit par des portes, soit par des murets ; ces éléments doivent recevoir une explication afin que l'hypothèse avancée par Gergova puisse être considérée comme un élément additionnel indiquant que la direction des entrées et l'absence de portes jouaient un rôle dans l'immortalisation de l'âme du défunt.

Cette argumentation circulaire est caractéristique des (voire intégrale aux) inférences et des inductions par analogie et il n'est pas étonnant de la retrouver dans les recherches du domaine de l'archéologie – recherches qui, souvent, ne peuvent se baser que sur des inférences afin de produire des interprétations de la culture matérielle, notamment lorsque celle-ci n'inclut pas des sources littéraires. En effet, en archéologie, l'appui d'une argumentation sur une base nomothétique – sur des lois générales – est très souvent impossible, à moins d'adopter une approche déterministe qui aurait pour résultat inévitable la réduction des actions et du comportement humain aux lois de la physique, en passant par des explications biologiques et/ou environnementales téléologiques.

L'absence de lois et de formules dans le domaine des études du comportement humain à travers des âges n'a pas empêché les chercheurs d'effectuer des recherches intéressantes d'un point de vue épistémologique et nous n'avons aucune raison de remettre en question les principes de l'induction par analogie sur lesquels la majorité de ces dernières sont implicitement ou explicitement basées (voir Fogelin, 2007a, p. 610). Cependant, il convient de noter l'existence de ces principes, ainsi que de souligner le fait que sans leur application (implicite ou explicite), les

résultats (interprétations, explications, conclusions) de toute étude employant des inférences seraient, pour le moins, très suspects.

L'omission d'une base théorique – au minimum, des définitions des concepts employés et étudiés dans une recherche – ou l'adoption intuitive ou illégitime de notions a priori étrangères au contexte analysé ont souvent poussé les thracologues à baser leurs recherches des sociétés antiques sur des études ethnographiques (une sorte de « middle range theory » implicite), visant ainsi à démontrer sinon une continuité – notamment en ce qui a trait aux pratiques rituelles – du moins une parenté proche ou éloignée, qui servirait à la fois d'explication du rite antique inconnu et de justification de l'adoption de cette approche. Cependant, une telle approche ne peut produire que des interprétations de la culture matérielle ou, plus précisément, du contexte archéologique étudié, et non pas de véritables explications (O'Brien et Lyman, 2002, p. 16 et références ; voir aussi Stahl, 1993, p. 246 et suiv.). Un autre aspect du raisonnement par analogie est la soumission de cette approche à l'ontologie essentialiste (O'Brien et Lyman, 2002, p. 176). En ce qui concerne les hypothèses portant sur les rites thraces, ce fait signifie qu'un symbolisme particulier est attribué par analogie de façon permanente à un objet donné ou à un certain attribut d'un objet, nonobstant le contexte dans lequel cet objet ou cet attribut a été utilisé. Par exemple, comme nous l'avons vu, certaines couleurs (notamment le rouge dit « pompéien ») ou l'iconographie des peintures murales des monuments thraces (notamment celle représentant une chasse dans le monument d'Alexandrovo) ont été interprétées sur la base de notions d'oppositions binaires (vie-mort, haut-bas, immortel-mortel) ou se sont vues attribuer des symbolismes (sanglier = usurpation), sans que la pertinence de ces attributions ait été justifiée ; ces couleurs ou figures ont été interprétées par analogie, d'après la perception implicite des qualités essentielles qu'elles comportent, sans qu'on ait pu démontrer que ces qualités étaient appréciées de la même façon par les Thraces anciens. Un autre exemple de traitement essentialiste des données par l'application du raisonnement analogique est l'interprétation de la porte de pierre du monument *Helvetsia* par l'archéologue Kitov : la couleur rouge sur son battant est a été associée au lever du Soleil, interprété comme symbolisant la régénération, alors que la couleur noire du battant opposé a été associée au coucher du même astre et interprétée comme symbolisant la mort. Ces interprétations n'ont pas été argumentées et l'insistance sur la position des deux battants par rapport aux directions Est et Ouest suggère que la base implicite de cette première est l'argument circulaire que le rouge

signifie le lever du Soleil parce que le battant peint en rouge est le battant est, et ainsi de suite. Que cette explication, ainsi que l'insistance sur une opposition binaire, ne suivent pas un lien causal ou nomothétique est indiqué par le fait que, dans le contexte des monuments thraces sous tumulus, les portes comportant cette combinaison de couleurs sont rares et qu'il existe au moins une porte qui a été peinte entièrement en rouge pour être finalement entièrement enduite de chaux blanche (porte du monument *Šoušmanets*).

Sur le fond des observations théoriques concernant la complexité du concept de « rite » en général (*supra*) et, plus spécifiquement, les problèmes liés aux différents niveaux d'interprétation des pratiques rituelles, tant en ce qui a trait aux approches émiques qu'aux approches étiques, la recherche dans la culture matérielle des vestiges de telles pratiques et leur interprétation par analogie avec des pratiques restituées par des études ethnologiques (nous incluons dans cette catégorie les possibles observations des auteurs grecs anciens sur les pratiques rituelles thraces) paraît, pour le moins, problématique. Alors que les résultats des études basées sur des analogies comparatives pourraient occasionnellement s'avérer valables, lorsque la façon par laquelle on y est arrivé est implicite et intuitive, la justesse des premiers est due au hasard et non pas au travail effectué par le chercheur.

Il s'avère alors que l'unique façon de valider l'emploi d'analogies dans une analyse passe tout d'abord par la validation « interne » de l'analyse – par la vérification de la cohérence des différents énoncés et des liens causaux (dans un sens moins strict du terme) qui les unissent. Or, comme nous l'avons démontré, cette cohérence « interne » est parfois tout à fait absente des études portant sur les monuments thraces. Son absence est particulièrement notable dans les analyses qui ont cherché à démontrer l'aspect cultuel des monuments, pour la simple raison que les auteurs de ces analyses se sont vus obligés d'effectuer des sauts épistémologiques considérables en raison du manque de données concrètes qui pourraient appuyer les étapes de raisonnement intermédiaires. Ainsi, on a préféré de qualifier certains objets ou certaines données empiriques de « cultuels » en leur accordant un certain symbolisme religieux, sans se soucier d'argumenter davantage l'opinion que ces éléments devraient être interprétés ainsi. Cette pratique a eu pour effet de transformer ce qui pourrait être des coïncidences circonstancielle en ce qui a été perçu comme étant des preuves indéniables sur la base desquelles des inductions peuvent être effectuées. Par exemple, la nature « orphique » du monument *Šoušmanets* a été démontrée sur la

base de la présence de « disques solaires » sur les battants de la porte du monument, ainsi que par la présence du « soleil » à l'intérieur de la pièce circulaire – le chapiteau de la colonne dorique, combiné à la dernière assise de la fausse coupole, décrite comme représentant des rayons solaires – et, finalement, par le nombre des colonnes engagées qui serait un nombre chargé de symbolisme orphique. En adoptant une approche que nous pourrions qualifier « de niveau moyen », nous avons montré que les « disques solaires » des portes de ce monument sont sinon identiques, du moins très similaires à un type de rosaces employé dans la décoration de monuments funéraires hellénistiques de l'Asie Mineure, de la Macédoine et de l'Italie. De plus, nous avons noté le fait que les « rayons » solaires du sommet de la fausse coupole de ce monument étaient cachés sous une couche épaisse d'enduit, alors que le nombre de colonnes engagées – autre symbole orphique – n'est pas le même que celui des colonnes engagées du monument *Četinyova Mogila* qui a également été qualifié de « temple » dans lequel des rites orphiques auraient pris place.

Nous avons également noté que le saut épistémologique auquel se sont adonnés certains chercheurs est causé par un malentendu situé à la base de la thracologie comme domaine et comme pratique. Il s'agit du manque relatif de conceptualisation dans ce domaine, manque qui a été comblé par l'adoption de notions, voire d'explications, de domaines connexes, mais simultanément très différents, tels ceux de l'archéologie classique et des études classiques. La translation de ces notions – « cité », « ethnie », « État », « prêtre », « culte à mystères », « héros », « temple », « mausolée », etc. – directement sur le canevas relativement blanc de nos connaissances sur ce qui a été désigné par « culture thrace » de l'époque entre le V<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> s. av. n. è. a offert un tracé auquel les chercheurs devaient dorénavant se conformer en remplissant la toile blanche de couleurs. Cette pratique, adoptée tout à fait implicitement dans la majorité des études portant sur les monuments thraces, a mené, avec le temps, à une confusion également implicite en ce qui a trait aux concepts employés par les différents chercheurs. Comme on pourrait s'y attendre, la confusion a été approfondie par l'obstination de la part de la majorité de ces chercheurs à ne pas fournir de définitions des concepts qu'ils emploient dans leurs analyses, obstination qui pourrait être expliquée uniquement par l'admission que ces concepts ont été utilisés tout à fait intuitivement.

La grande différence entre les interprétations publiées dont il a été question dans notre étude des monuments thraces et celles que nous avons proposées des mêmes contextes archéologiques est, avant tout, méthodologique : alors que les premières ont été basées sur des présomptions portant sur les croyances de ceux qui ont utilisé les monuments, nous avons basé les dernières sur des inductions basées avant tout sur le contexte empirique des monuments, sur des définitions de base permettant d'analyser théoriquement ce contexte, ainsi que sur des analogies comparatives directement ou indirectement liées à ce dernier. En d'autres termes, alors qu'elles demeurent tout aussi inductives que les explications (ou, plus précisément, les interprétations) déjà publiées des monuments thraces, nos interprétations ont été basées surtout sur des éléments dont l'aspect, matériel ou religieux, a été préalablement attesté ou peut être induit à partir d'un examen des données empiriques disponibles sans qu'il soit nécessaire de recourir à des sauts d'inférence ou à des suppositions qui ne pourront jamais être validées ou invalidées.

Notre examen des définitions de « rite » et de « culte » proposées et employées dans les sciences humaines en général et, plus particulièrement, dans le domaine de l'archéologie, ainsi que notre approche du sujet des monuments thraces, notamment celui de leur fonction, par l'adoption des versions « épurées » ou « minimales » de ces définitions, nous ont permis de nous défaire de la nécessité apparente d'expliquer les « phénomènes » culturels amenés par certains chercheurs grâce aux sauts d'inférences auxquels il se sont livrés. Nous avons démontré que l'interprétation des monuments en tant que lieux de culte particuliers, c'est-à-dire, en tant que temples ou hérôons, n'a pas tenu compte d'un certain nombre d'éléments qui permettent d'autres interprétations du même contexte archéologique. En adoptant la méthode de l'inférence à la meilleure explication (ou interprétation, en ce qui regarde le domaine de l'archéologie), nous avons accordé aux monuments thraces une fonction funéraire en tenant compte du plus grand nombre d'indices disponibles, ainsi qu'en recourant à des analogies comparatives avec des monuments contemporains découverts dans les régions limitrophes à la Thrace.

Nous avons argumenté, entre autres, que la présence de squelettes humains entiers dans les monuments non violés (*Sašova Mogila*), ainsi que celle d'ossements humains éparpillés dans la majorité des monuments saccagés, indique que des défunts y étaient effectivement déposés de façon plus ou moins permanente. Les lits de pierre ou de briques cuites, et les éventuels lits ou bières en matériaux périssables, dont quelques indices ont subsisté dans certains monuments, ont

fort probablement servi de lits funéraires ; en effet, on y a découvert soit le squelette entier du défunt, soit des ossements isolés, mais placés dans l'ordre qu'ils auraient eus si le squelette était entier, alors que, sur la base d'analogues contemporains, nous pouvons argumenter que l'absence d'ossements humains dans d'autres cas pourrait être expliquée par la pratique de la crémation, dont les restes ont été placés dans une urne cinéraire, elle-même positionnée sur le lit ou, dans le cas de dépositions « secondaires » où ce lit aurait déjà été occupé, dans ou sur un meuble voisin (notamment *Mal-Tépé*). Dans certains monuments (*Golyama Kosmatka*, tombe à ciste *Svetitsata*), les ossements humains ont été partiellement conservés, alors que la présence d'un mobilier relativement riche indique qu'il ne peut pas s'agir des effets de pillages. Nous avons proposé d'interpréter ces cas comme présentant des contextes de ré-déposition du défunt suite à la constatation que la tombe a été pillée ou en tant que ré-déposition à partir d'une autre sépulture, soit dans les cas des décès prématurés – où le monument attendu pour le défunt n'est pas terminé à temps –, soit dans ceux de la réutilisation d'un monument pour une déposition « principale » – à l'endroit central prévu à cet effet, le lit funéraire, et non pas sous le sol du monument, en tant que déposition « secondaire » (comme a été le cas du monument *Mal-Tépé* qui, en plus des probables dépositions secondaires dans des urnes placées à côté du lit funéraire, comportait une déposition additionnelle sous le sol de chaque antichambre).

Que les lits des monuments thraces n'ont pas servi aux besoins de rites orgiaques (hypothèse proposée par Kitov), mais à la déposition des restes de défunts est également indiqué par la disposition de ces premiers, ainsi que par celle d'autres éléments architecturaux que nous avons identifiés en tant que « lits secondaires » (Nehrizov et Pürvin 2011 sont arrivés à cette conclusion dans le cas du monument de Dolno Izvorovo). Une telle disposition en « II » des « meubles » de pierre est caractéristique pour la majorité des monuments funéraires méditerranéens durant au moins le premier millénaire avant notre ère. On la retrouve notamment en Lydie archaïque et hellénistique, en Carie, ailleurs en Asie Mineure, en Illyrie et en Étrurie.

C'est également dans ces régions que nous avons puisé des exemples de parallèles aux façades de certains monuments thraces identifiées par les thracologues comme « façades de temples », ayant servi, par cette désignation, en tant qu'indice pour la qualification des monuments en question de « temples ». Nous avons vu que les façades de type « temple » ont régulièrement été apposées aux monuments funéraires et ce, dans toute la région méditerranéenne

de l'est. Il s'agit d'un ensemble architectural très populaire durant l'époque hellénistique, inspiré non pas seulement par le temple grec classique, mais également, voire surtout, par le porche grec et oriental des époques précédentes, qu'on retrouve même sur les façades à colonnes de certaines *tholoi* mycénienne. Outre qu'elles rappellent la façade et les ordres architecturaux du temple grec classique, les façades à « temple » des monuments thraces rappellent surtout les façades monumentales des palais hellénistiques, celle de l'*andron* – composante incontournable de ces palais. Et alors qu'il n'y a pas eu en territoire thrace de temples grecs, les vestiges d'au moins un palais royal hellénistique ont été découverts dans la vallée de Kazanlūk, sur le site de l'antique Seuthopolis, non loin de la région dans laquelle sont concentrés les monuments thraces à façade monumentale. À ces trouvailles peuvent être ajoutés les indices apportés par les fouilles de deux autres complexes « royaux » hellénistiques – ceux de Cabylé et de *Kozi Gramadi*. Le fait que d'autres monuments thraces présentent des structures tout aussi soignées que celles des monuments aux façades monumentales, mais n'en comportent pas (*Kurt-Kalé*, *Mal-Tépé*), pourrait être expliqué par leur relatif éloignement des sites thraces hellénistiques que nous venons de mentionner.

Un autre aspect important de l'identité des monuments thraces sous tumulus sont les vestiges des pratiques associés à ces monuments. Nous avons résumé l'interprétation de ces vestiges par les thracologues au début du présent chapitre. Il convient de rappeler ici que nous avons proposé que les traces de ces pratiques peuvent être interprétées comme celles de pratiques ayant trait aux rites funéraires – en tant que rites commémoratifs – sans qu'il soit nécessaire, ni, pour le moment, possible d'y impliquer des croyances particulières à des pouvoirs surnaturels ou transcendants. Comme nous l'avons argumenté dans la présente étude, nous n'avons aucun indice valable ou suffisamment clair et précis qui pourrait nous permettre de restituer les croyances particulières liées à ces pratiques. Il est possible que les Thraces aient effectué des sacrifices aux endroits des sépultures de leurs ancêtres dans la croyance qu'ils obtiendraient des faveurs de ces derniers. Cependant, les vestiges archéologiques et les analogies comparatives ne permettent pas de valider de telles propositions. Ils permettent, cependant, d'interpréter ces pratiques comme présentant un lien direct avec les monuments. Si nous admettons que ces derniers étaient des sépultures, l'explication la plus crédible des pratiques répétitives ayant pris place dans le contexte des monuments thraces est celle qui les identifie comme des rites commémoratifs des défunts.

Ceci dit, notre examen du vocabulaire employé par les thracologues qui se sont intéressés aux monuments thraces, et l'apposition de ce vocabulaire au contexte archéologique de ces derniers, nous porte à croire qu'il ne serait pas possible, ni souhaitable, de rechercher une dichotomie entre « sacré » et « profane ». En d'autres termes, nous croyons qu'il serait erroné de chercher à démontrer que les monuments thraces « étaient des tombes monumentales » ou qu'ils étaient « des temples ou des centres cultuels, puis sont devenus des tombes ou des hérôns », ou, en général, de chercher à leur accorder une essence immuable. En nous exprimant ainsi, nous n'entendons pas simplement suggérer que les rites funéraires thraces avaient un aspect religieux ou cultuel (revendication que nous avons partiellement rejetée sur la base d'un manque d'indices, notamment en ce qui a trait à sa partie « cultuelle ») ou que Kitov avait raison de restituer l'identité des monuments comme celle de « tombes-temples-hérôns ».

Les deux interprétations principales des fonctions des monuments thraces ayant été présentées et argumentées, nous allons maintenant passer à leur comparaison parallèle afin de déterminer leurs valeurs relatives par inférence à la meilleure explication. Nous avons déjà commenté, analysé et critiqué non seulement l'interprétation « cultuelle » des monuments (celle proposée et maintenue notamment par G. Kitov), mais également celle qui leur accorde un caractère funéraire sans connotation « ouvertement » cultuelle. Cette étude des deux interprétations relativement divergentes nous a permis de constater que la seconde, celle qui identifie les monuments thraces sous tumulus en tant que tombes monumentales, semble moins contestable et plus rapprochée des données empiriques, tout comme des théories courantes en archéologie ayant trait aux rites funéraires et aux pratiques commémoratives. Néanmoins, nous avons identifié au début de cette thèse une méthodologie qui permet que des hypothèses soient vérifiées avec un plus grand degré d'objectivité d'après des critères identiques. Nous profitons ici de l'opportunité d'appliquer cette méthode à l'évaluation des deux interprétations dont il a été question.

### **13.2 L'IDENTITÉ DES MONUMENTS THRACES – INFÉRENCE À LA MEILLEURE EXPLICATION**

Dans la première partie de cette thèse, nous avons argumenté en faveur de l'application de l'inférence à la meilleure explication dans l'étude des monuments thraces et, plus précisément, dans l'évaluation des interprétations de ces derniers proposées par les différents chercheurs. Nous avons également décrit brièvement les critères d'évaluation qui composent cette méthode. Dans cette section de l'étude, nous appliquerons ces critères aux deux interprétations, ou hypothèses, relativement divergentes des monuments thraces en nous basant sur les arguments qui ont été avancés par les partisans de chacune de ces interprétations, incluant les arguments que nous avons avancés nous-mêmes dans notre critique de l'une ou de l'autre de ces hypothèses. Nous procéderons à la comparaison parallèle de ces dernières en présentant succinctement leur façon de répondre aux critères d'évaluation de la méthode par inférence à la meilleure explication.

### **13.2.1 Ampleur et généralité**

Il convient de rappeler que ces critères évaluent la capacité d'une interprétation de rendre compte d'un large ensemble de données empiriques et par la quantité d'indices sur lesquels elle est basée (ampleur), ainsi que par la diversité des phénomènes auxquels cette interprétation peut être appliquée (généralité). En d'autres termes, une bonne interprétation pourrait être appliquée à un grand nombre de contextes, réunissant chacun des phénomènes (ou vestiges) différents, sur la base d'inférences tirées d'un grand nombre d'indices. Inversement, une moins bonne interprétation serait induite par un nombre limité d'indices, serait adaptée à un contexte particulier et il serait difficile de l'appliquer à d'autres contextes sans qu'il soit besoin qu'elle soit modifiée. De plus, alors que la modification d'une bonne interprétation résulterait de sa vérification et de son augmentation au moyen de la dialectique entre théorie et données empiriques, la modification d'une moins bonne interprétation afin de la faire coïncider *posteriori* avec d'autres contextes nécessiterait un recours à des présomptions et à des compromis inductifs (que nous avons désigné par « sauts d'inférence »).

#### *13.2.1.1 Les monuments en tant que lieux de culte*

En termes d'ampleur, cette interprétation est relativement limitée. En effet, elle est basée sur un nombre relativement limité d'indices – usure des seuils, réutilisation des monuments, lits,

vestiges de pratiques répétitives, fragmentation des restes humains – qui apparaissent rarement en tant qu'ensemble complet dans le contexte d'un même monument et qui sont présents dans relativement peu de contextes. De plus, l'interprétation de ces indices en tant que vestiges de pratiques culturelles est contredite par leur présence dans d'autres contextes – notamment ceux des tumuli funéraires sans monuments et des nécropoles thraces en général –, dans lesquels ils ne peuvent pas être interprétés comme les vestiges de cultes héroïques ou de mystères initiatiques. Tel est notamment le cas des restes d'animaux – canins, équidés et « animaux alimentaires » – qu'on retrouve en quantités similaires, voire plus grandes, en association à des sépultures tumulaires relativement simples.

#### *13.2.1.2 Les monuments en tant que tombes*

Dans les mêmes termes, et d'après les mêmes indices, cette interprétation a une ampleur beaucoup plus importante que celle de l'interprétation concurrente. En effet, une grande partie des indices sur lesquels elle est basée peuvent être appliqués aux interprétations identiques non seulement de l'ensemble des contextes des monuments sous tumulus, mais aussi à d'autres contextes, comme celui des tumuli funéraires, des nécropoles planes, voire même ceux des monuments sous tumulus découverts dans d'autres régions méditerranéennes. Sa force ou, plus précisément, son ampleur réside surtout dans le fait qu'elle s'applique à l'ensemble des indices prélevés à l'endroit des monuments thraces ; en effet, il n'y a, à notre connaissance, aucun indice qui puisse la remettre en question au point où cette interprétation devrait être modifiée. Il convient, néanmoins, de noter que nous incluons dans la présente évaluation de l'ampleur de cette interprétation les ajustements que nous y avons opérés, notamment notre interprétation de la fragmentation des ossements humains découverts dans certains monuments et celle de l'absence d'ossements dans d'autres, puisque ces détails ont rarement été abordés de façon systématique dans les publications.

## 13.2.2 Modestie, simplicité et conservatisme

### 13.2.2.1 *Les monuments en tant que lieux de culte*

C'est un autre critère ou, plus précisément, trois critères auxquels cette interprétation a du mal à se conformer. Nous avons noté à maintes reprises les « sauts d'inférence » auxquels les partisans de cette hypothèse ont recours dans leurs argumentations. Ces compromis inductifs complexifient l'interprétation en ce qu'ils la rendent moins parcimonieuse, car ils ont le rôle de contourner l'absence d'indices. Cette interprétation est également complexifiée par le fait qu'elle est basée avant tout sur une restitution des pratiques religieuses thraces qui est elle-même obtenue notamment par inférence, par analogie (ethnographique), par interprétation de sources écrites étrangères, parfois tardives, et, en partie, par le matériel archéologique (typiquement pour la méthode historiographique du siècle dernier, celui-ci est utilisé uniquement pour confirmer les interprétations constituées préalablement). Certains éléments de la culture matérielle (masques funéraires, vaisselle de luxe, couronnes dorées, etc.) sont déclarés comme « sacrés » par les archéologues parce qu'ils sont similaires aux éléments dont les historiens de la religion se sont servi pour appuyer (donner de la matérialité à) leurs inférences ; ces éléments sont ensuite repris par les historiens de la religion dans les arguments que les croyances et les pratiques (cultes à mystères, rois-prêtres, initiations dans les monuments, etc.) qu'ils ont restituées par inférence sont réellement « sacrées », puisqu'elles impliquent l'emploi d'objets dont l'aspect « sacré » a déjà été démontré par les archéologues.

Par exemple, un cycle inférence/analogie – « preuve » – inférence/analogie – « preuve », etc., peut se présenter ainsi : 1) la pratique d'un orphisme thrace basé sur une tradition orale a été restituée (voir Fol, A., 2006 *et passim* ; Fol, V., 1993 *et passim*) notamment sur la base de textes et d'inscriptions anciens et par analogie comparative, ainsi que sur la base de données archéologiques « indirectes » (Fol, V., 1993, p. 31), 2) des données archéologiques similaires aux données « indirectes » ayant servi à l'appui des restitutions de l'orphisme thrace sont tenues par les archéologues comme la preuve de la découverte des vestiges de pratiques rituelles orphiques et 3) ces nouvelles données sont alimentées dans la chaîne d'argumentation et d'inférences afin de renforcer l'interprétation de l'orphisme thrace qui renforce, à son tour, l'interprétation des données en question en tant que vestiges de rituels orphiques, etc.

En ce qui a trait au conservatisme et à la modestie, les exigences de ces critères sont également enfreintes par l'interprétation des monuments en tant que lieux de culte surtout par le fait que les argumentations employées dans cette hypothèse rejettent des interprétations établies et amplement argumentées concernant les pratiques funéraires, notamment celles ayant trait à l'utilisation de tombes monumentales, à la réutilisation de ces tombes et aux effets de celle-ci sur les mobiliers et sur les restes humains et animaux ou, en général, sur les vestiges au sein des tombes. De plus, ces argumentations restituent non seulement des pratiques, mais aussi des croyances très complexes, ayant trait à la cosmologie thrace, sur des bases théoriques pour le moins peu solides, ce qui affecte grandement sa conformité à l'exigence de modestie.

Outre la complexité de l'interprétation des monuments en tant que lieux de culte et son manque de modestie, elle présente un désavantage encore plus important – celui de l'irréfutabilité (*infra*).

#### *13.2.2.2 Les monuments en tant que tombes*

L'interprétation des monuments thraces sous tumulus en tant que tombes monumentales remplit les exigences de modestie, de parcimonie et de conservatisme. En effet, l'« intuitivité » avec laquelle cette interprétation approche les données empiriques joue ici à son avantage, puisqu'elle n'a besoin que de très peu de théories intermédiaires afin de faire concorder les ensembles archéologiques qu'elle tente d'expliquer avec l'interprétation qu'elle offre de ces ensembles. De plus, le peu de théories intermédiaires auxquelles elle a recours – notamment celles liées aux pratiques funéraires – sont des théories établies et amplement confirmées par un grand nombre de découvertes provenant de différents contextes – non seulement les nécropoles tumulaires thraces, mais aussi celles d'autres régions limitrophes, appartenant à d'autres contextes culturels, et leurs tombes monumentales dont les contextes archéologiques sont quasi identiques à ceux des monuments thraces.

On pourrait argumenter que notre restitution des pratiques funéraires, notamment celles ayant trait au déplacement des restes humains (*supra*) est tout sauf simple, puisqu'elle se base, entre autres, sur l'inférence à une tradition de « ré-inhumation » chez les peuples thraces. Cependant, en vue des constatations faites ci-haut, cette inférence s'avère la plus probable parmi celles qui cherchent à expliquer les données ayant trait aux dépouilles des défunts. En effet, dans

l'absence de preuves concluantes ou de données tangibles, l'hypothèse que les Thraces aient recouru à la pratique de la « ré-inhumation » de leurs défunts (afin de permettre la réutilisation des monuments ou pour d'autres motifs religieux) semble plus modeste, conservatrice et simple, notamment en raison du grand nombre de parallèles provenant d'autres contextes et d'autres cultures. Il serait beaucoup plus difficile de démontrer « archéologiquement » (en l'absence de témoignages primaires) que les dépouilles encore fraîches des défunts aient été démembrées pour répondre aux exigences d'une croyance et les règles d'un rite dont la validité des restitutions ne peut pas être validée en raison de son irréfutabilité.

### **13.2.3 Réfutabilité**

#### *13.2.3.1 Les monuments en tant que lieux de culte*

Il s'agit probablement du critère de validation le plus exigeant en ce qui a trait à cette interprétation, puisque, comme nous l'avons noté, elle est basée sur une inférence particulière – la pratique de rites orphiques par les Thraces durant la période d'utilisation des monuments (fin V<sup>e</sup> – début III<sup>e</sup> s. av. n. è.) – dont l'argumentation emprunte rapidement le chemin dessiné par la circonférence d'un cercle. En effet, il serait impossible de réfuter l'interprétation des monuments en tant que lieux de culte (orphiques ou autres) non pas parce qu'il est impossible d'interpréter différemment l'archéologie de ces monuments, mais bien parce que cette première interprétation est basée surtout sur des données qui sont « extérieures » aux contextes archéologiques de ces derniers. En principe, ce fait en soi ne doit pas empêcher l'interprétation des données empiriques en tant que vestiges de pratiques culturelles, car autrement, il faudrait déclarer faillite en ce qui a trait à la restitution des pratiques culturelles des peuples anciens par l'archéologie. Or, nous avons noté l'existence d'une littérature relativement riche en ce qui a trait à ce sujet, ainsi que le positivisme de certains chercheurs en ce qui a trait à la viabilité de l'approche archéologique de la religion. Néanmoins, l'interprétation des monuments en tant que lieux de culte ne peut pas être évaluée comme une telle approche, puisqu'elle n'est pas basée sur ces concepts et sur ces définitions (notamment celles que nous avons présentées plus haut).

L'impossibilité de réfuter l'interprétation de ces derniers en tant que lieux de cultes réside dans le fait qu'il est impossible de lier cette restitution « culturelle » aux données des contextes des

monuments sans recourir à la médiation d'autres inférences qui n'ont rien à voir avec le contexte des monuments. De plus, cette méthode mène inévitablement, encore une fois, à l'argumentation circulaire que nous avons mentionnée dans ce chapitre et qui est propre à l'interprétation « culturelle » des monuments. Par exemple, l'hypothèse que les monuments étaient utilisés pour y immortaliser des rois-prêtres en les démembrant est basée sur l'hypothèse que les rois thraces étaient également des prêtres (Fol, A., 2010) et on sait qu'ils étaient des prêtres, parce que les données archéologiques provenant des monuments le démontrent (voir Rabadjiev, 2011b). Quelles sont alors ces données ? Il s'agit, avant tout, des ossements humains. Or, ces ossements (ou plutôt l'absence d'ossements en ordre anatomique complet) figurent parmi les arguments permettant de restituer l'existence des « rois-prêtres », du moins en ce qui a trait aux données provenant du contexte des monuments – contexte auquel il a été impossible d'associer d'autres découvertes archéologiques sans recours à des présomptions non-argumentées.

#### *13.2.3.2 Les monuments en tant que tombes*

Approché d'un point de vue contemporain, le problème de la réfutabilité de l'identification d'une construction en tant que sépulture ne se poserait pas ; n'importe qui saurait différencier une tombe monumentale d'une maison ou d'une banque, par exemple, en se servant implicitement d'une liste mentale de critères – symboles « funéraires », plaques commémoratives, fleurs, dons, dédicaces, contenants (ossuaires, urnes cinéraires), etc. Il semble, d'ailleurs, que cette façon d'approcher l'identification des présumées « tombes » – par l'implication de processus (ou « méthodes ») mentales implicites – caractérise également l'approche des spécialistes qui ont qualifié les monuments thraces sous tumulus de « tombes ». En effet, comme nous l'avons vu, cette fonction « funéraire » des monuments leurs est attribuée avant tout par les tumuli qui les couvrent, par l'association de ces tumuli aux nécropoles tumulaires qui sont parfois situées tout près, par la présence occasionnelle d'ossements dans les monuments. Cependant, comme nous l'avons noté dans les chapitres précédents, il n'est pas exclu que des constructions érigées dans les limites d'une nécropole antique aient eu d'autres fonctions que celle de servir d'« ultime demeure » aux défunts. Ce fait semble a priori confirmé par l'absence d'ossements humains dans la majorité des monuments thraces. Il ne s'agit pas de contredire ici la conclusion à laquelle nous sommes arrivés dans cette dernière partie de notre étude, à savoir, que les monuments thraces ont bel et bien servi de sépultures. Il est plutôt question de souligner le fait que sans la restitution

explicite des pratiques qui auraient pu avoir pris place dans ces constructions, *tout comme l'identification explicite des pratiques qui n'auraient pas pu y prendre place* – restitutions détaillées en ce qui a trait à chaque monument individuel, puis généralisées ou, plus précisément, appliquées à l'ensemble des monuments à des fins de vérification –, il serait impossible ou, du moins, infondé de qualifier ces constructions de « tombes », puisque l'argumentation circulaire ou, dans le meilleur des cas, récursive, qui mène à une telle identification (l'identification du contexte général par la présence de « symboles », puis l'identification de « symboles » par recours à l'identité du contexte général : tumulus funéraire – nécropole – tombe, puis dans le sens inverse. Une telle approche est impossible à réfuter, tout comme celle qui mène à l'identification des monuments en tant que lieux de culte que nous venons de présenter.

### **13.3 POUR UNE REDÉFINITION DES MONUMENTS THRACES**

Cette évaluation des différentes hypothèses portant sur l'identité des monuments thraces, basée sur les méthodes, observations et critiques que nous avons présentées dans les chapitres précédents, confirme ce que nous avons établi dès l'introduction à cette thèse : les données archéologiques et les sources en général ne permettent pas de trancher définitivement entre l'identification des monuments thraces sous tumulus en tant que sépultures ou lieux de culte. Alors que l'application des méthodes que nous avons adoptées sur les données indique qu'il est beaucoup plus vraisemblable que ces constructions aient servi de tombes, en fin de compte, l'établissement de leur identité définitive est une question de définition et de signification. Sans nous adonner à un relativisme « sémiologique », nous avons démontré que les problèmes qui interdisent l'argumentation crédible d'une identité ou d'une autre qu'on pourrait attribuer à ces monuments sont enracinés avant tout dans le manque presque exclusif d'importance accordée au vocabulaire employé tant dans la description des données archéologiques – rappelons, entre autres, le « seuil supérieur » de « la porte » (linteau de l'entrée) de l'archéologue Kitov –, que dans les définitions implicites des concepts – surtout l'association intuitive du concept « temple » avec sa matérialisation grecque classique.

Cette constatation nous a permis d'identifier les problèmes en question dans les recherches portant sur les monuments thraces sous tumulus. D'abord, nous avons établi que les concepts employés par les spécialistes dans l'identification des monuments ont très rarement été explicitement définis. Ce fait a semé une confusion tout aussi implicite dans les études portant sur ces constructions, amenant les différents chercheurs à discuter de ce qu'ils croyaient être un sujet spécifique en employant des étiquettes identiques, mais en leur accordant mentalement des définitions relativement très divergentes. C'est une des raisons pour lesquelles il semble inadmissible de qualifier de « temples » des endroits dans lesquels les archéologues ont découvert des ossements ou des squelettes humains. Mais un détail semble échapper même aux critiques de ces identifications (contre Rabadjiev, 2011b) : leur aspect étrange n'est pas fonction des étiquettes (temple, hérôon, mausolée...) employées par les chercheurs, mais plutôt du manque de définitions explicites auxquelles pourraient être attachées ces étiquettes. En termes plus concrets, la proposition qu'un temple puisse contenir les restes de défunts et, par inférence, remplir le rôle de « dernière demeure » de ceux-ci, peut paraître inadmissible si par « temple » on entend le concept (littéralement) classique de la demeure divine (très récemment, Rabadjiev, 2011a et b). Cependant, cette première proposition devient beaucoup plus acceptable si l'on admet que nos connaissances des lieux de culte thraces ne nous permettent pas (encore) de rejeter la possibilité qu'il y prenait place des pratiques différentes de celles auxquelles nous a habitué le monde grec classique ou même hellénistique. Après tout, rien ne devrait obliger le chercheur aux tendances moindrement objectives à chercher de comparer directement les temples d'une culture avec ceux d'une autre, surtout lorsque de telles comparaisons n'ont pas pour objectif d'appliquer une heuristique, mais plutôt d'extrapoler de ce qu'on croit mieux connaître vers ce qu'on ne connaît pas afin de pouvoir catégoriser ou, pire, caser définitivement l'inconnu, sans souci pour la fluidité ou la flexibilité spatiotemporelle des pratiques et des croyances que pourraient avoir eu les peuples d'une région du monde antique qu'on cherche encore à mieux cerner, souvent au détriment de l'originalité de ces peuples.

Ironiquement, ces constatations nous portent à conclure que les monuments thraces sous tumulus peuvent, effectivement, être qualifiés de lieux de culte. Nous avons décrit dans cette thèse les tentatives de la part de certains chercheurs de qualifier ces monuments de « temples »,

notamment en recourant à la restitution du rôle du roi thrace en tant que prêtre suprême, héros immortel ou esprit-ancêtre puissant dont on pouvait profiter au moyen de manipulations relevant de la nécromancie.

Il n'est pas de notre intention d'élaborer davantage sur ces interprétations qui sont basées avant tout, rappelons-le, sur des extrapolations (*supra*). Nous voudrions seulement souligner le fait qu'elles établissent une fonction (en termes socioreligieux) définitive du défunt de l'élite thrace. Or, les données que nous avons révisées dans cette thèse indiquent que cette élite thrace qui a employé les monuments sous tumulus n'avait pas nécessairement une telle perception de l'espace, ni du temps. En effet, les remplacements, les restitutions et la réutilisation des structures – des passages ou corridors, des dallages du sol, etc. – et des éléments architecturaux – notamment le remplacement des portes en bois par des portes en pierre – des constructions thraces sous tumulus indiquent que ceux qui les utilisaient avaient une perception plus complexe de la structure de l'espace-temps, notamment en ce qui a trait aux limites entre le monde des vivants et celui des morts. En effet, comme nous l'avons noté, ces réaménagements, ainsi que le « nettoyage » des monuments durant leurs périodes d'usage original (contrairement aux éventuelles réutilisations à des époques postérieures, par des gens qui n'avait probablement aucun lien avec ceux qui avaient construit ces monuments) indiquent que les pratiques qui prenaient place dans ces constructions étaient liées à une (ou des) croyance(s) que les morts et les objets déposés dans ces monuments, ainsi que ces monuments eux-mêmes, passaient d'une existence matérielle ou, plus précisément, visible, à une existence immatérielle ou invisible, du monde des vivants dans le monde des morts. Alors que des restitutions partielles d'une telle croyance ont été faites dans la majorité de publications portant sur les monuments thraces, son implication en ce qui a trait aux restes physiques qui subissaient cette transformation a été largement ignorée. En effet, alors que la majorité, sinon la totalité, des chercheurs admettent la croyance des Thraces en un au-delà, personne ne semble avoir considéré la possibilité que cette croyance impliquait également la séparation de cet au-delà du monde des vivants. En d'autres termes, comme nous l'avons déjà souligné, on a tenté d'expliquer les vestiges archéologiques par des notions associées à la nécromancie et au chamanisme, à la communication directe entre morts et vivants dans le but d'employer la force (quelconque) qu'aurait les premiers sur le monde des vivants afin d'influencer des événements propres à ce dernier. Pourtant, nous avons démontré que ces mêmes

vestiges peuvent être expliqués de façon beaucoup plus adéquate comme ceux de pratiques funéraires telle la commémoration des défunts. Si nous acceptons cette explication beaucoup plus parcimonieuse, nous devons également admettre qu'aucun autre élément de donnée tangible ne permet d'avancer qu'un lien constant ou temporaire existait entre vivants et morts dans les croyances des Thraces.

Or, l'admission de ces faits permet de faire un pas épistémologique additionnel vers une explication parcimonieuse des monuments thraces sous tumulus : les constructions thraces sous tumulus, les défunts et les objets qui y étaient déposés lors de pratiques qui y prenaient place, tout comme ces pratiques elles-mêmes, étaient perçus comme des faits et des actes avec une temporalité bien délimitée ; une fois que cette temporalité s'était écoulée, les objets, les restes et la structure des monuments pouvaient être retirés, modifiés, voire même détruits sans que ces gestes « finaux » n'affectent le *doppelgänger* de cet assemblage de monument-mobilier-défunct – celui-ci menait alors une existence complètement indépendante dans un autre monde que celui dans lequel sa copie était physiquement et ontologiquement détruite ou, du moins, restructurée et redistribuée, voire recyclée.

Mais comment ces observations nous mènent-elles à suggérer que les monuments thraces – restructurés, recyclés, etc. – peuvent être qualifiés de lieux de culte, puisque nous venons de suggérer qu'ils doivent être interprétés d'une façon a priori incompatible avec la définition du concept du lieu de culte ? La réponse réside dans un fait que nous avons souligné tout le long de la présente étude : notre restitution des faits n'est pas compatible avec la définition du lieu de culte grec classique, mais pourrait s'accorder avec celle du lieu de culte en général. Nous avons déjà noté que d'après la définition « minimaliste » de ce qui caractérise un tel lieu, émise par Renfrew (voir *supra*), ces monuments répondent parfaitement aux critères : ils offraient un accès répétitif en leurs intérieurs (rappelons, cependant, que nous avons établi qu'on n'y a pas nécessairement accédé à répétition) et ils concentrent certainement l'attention du « visiteur », par leurs passages étroits et par leur plan strictement axé, sur une effigie qui est soit la représentation du défunt (sur les peintures murales), soit la dépouille-même de ce dernier, allongée sur le sol ou sur/dans une bière en matériaux périssables ou en pierre. Ajouté à ces détails, le fait que des foyers (ou *eschara*) ont été trouvés dans le contexte des monuments, parfois à l'extérieur de ceux-ci, mais parfois aussi en leur sein, semble indiquer que la proposition qu'il s'agit de lieux de culte

(quelconque), ne peut pas encore être rejetée. Toutefois, si nous avons refusé l'identification des monuments thraces en tant que « temples », en tant que « mausolées » et en tant qu'« hérôns » – tous des lieux de culte –, c'est parce que ces concepts évoquent l'image de leurs matérialisations helléniques, comme confirmé par les définitions que leur donnent à l'occasion les archéologues-thracologues, ou même par l'absence de définitions qui accompagne l'utilisation intuitive de ces termes dans les publications étudiées dans la présente thèse. Ce point de vue nous différencie des critiques de l'archéologue Kitov (le plus grand défenseur du concept de la « tombe-temple-mausolée-hérôn »), qui se basent justement sur les définitions « helléniques » de ces concepts afin de démontrer que les monuments thraces ne sont pas des « temples », ni des « mausolées », ni des lieux de culte (entre autres, Rabadjiev, 2011b). Notre attention a été attirée par la façon dont Kitov, entre autres, emploie les termes en question dans ses études portant sur l'identité des monuments. L'attention des critiques de Kitov a été attirée avant tout par la recherche d'une concordance entre les données archéologiques thraces d'un côté et, de l'autre, les matérialisations des concepts « helléniques » de « temple », de « mausolée » ou de « hérôn ». Or, nous avons établi que la seule et unique définition plus ou moins structurée que Kitov offre d'un de ces concepts – celui de « mausolée » – est tout à fait incompatible avec les définitions « helléniques » et avec leurs matérialisations. En d'autres termes, les identifications des monuments thraces sous tumulus de « temples », de « mausolées » ou de « hérôns » sont, du moins en ce qui a trait aux réflexions de l'archéologue Kitov, basées sur des adaptations personnalisées et, malheureusement, implicites de ces concepts, et non pas sur leur définitions courantes dans le domaine de l'archéologie et de l'architecture hellénique. Les deux partis – ceux argumentant pour la désignation des monuments thraces de « temples », etc., et ceux contre cette pratique – semblent avoir utilisé les mêmes termes pour désigner différentes réalités. Notre adhésion aux définitions « minimalistes » en ce qui a trait à l'archéologie des lieux de culte démontrent, donc, que l'archéologue Kitov explorait une piste de recherche viable. Toutefois, le manque complet de rigueur, voire même de méthode, dans sa démarche analytique ne lui a pas permis de formuler ces conclusions de façon à ce qu'elles ne soient pas comprises de travers. Car, les monuments thraces semblent bien avoir été « funéraires » et « culturels » simultanément, mais, comme nous l'avons démontré, non pas nécessairement pour les raisons, ni d'après l'argumentation, proposées par

Kitov et par ceux qui ont défendu cette hypothèse, mais plutôt en raison des faits que nous avons exposés dans cette thèse.

Ces dernières observations nous amènent à conclure notre thèse avec le souhait que les études ultérieures des monuments thraces sous tumulus portent une attention particulière à l'aspect théorique et méthodologique de la recherche – à la définition explicite des concepts utilisés, à l'application de méthodes permettant la validation des interprétations proposées et à la justification des techniques utilisées (notamment celle de la classification – technique très répandue en ce qui a trait à l'archéologie thrace et même à l'étude des monuments thraces, mais, paradoxalement, rarement accompagnée d'objectifs explicites et précis). Car, comme nous l'avons souligné dans cette étude (voir aussi Marinov, 2012), il a été constaté dans le domaine de l'archéologie que les données, qu'elles soient empiriques ou analytiques, ne parlent pas d'elles-mêmes. L'explication d'une culture matérielle dans certains termes particuliers (« temple », « tombe », « mausolée », etc.) ne peut pas émaner d'une étude générale basée sur l'espoir que des traits particuliers se présenteraient au chercheur s'il observe assez attentivement l'échantillon de données disponibles et que, de plus, ces traits seraient nécessairement liés aux problèmes que le chercheur aspire à résoudre. Une telle pratique ne pourrait mener qu'à des explications dont l'éventuelle validité serait due au hasard (les « tombes-temples » de Kitov) ou à des malentendus (les « tombes » sans « temples » de Rabadjiev). Nous avons démontré qu'il est plus propice d'entamer l'étude des monuments thraces par un développement méthodologique répondant aux exigences théoriques du domaine de l'archéologie moderne – unique façon de procéder si l'on espère arriver à des résultats dont le processus d'obtention peut être vérifié et validé. Car, comme nous l'avons vu tout au long de cette thèse, les résultats – les explications – des interprétations de la culture matérielle dépendent étroitement, avant tout, de la méthode employée (ou pas) dans l'étude des données.

À un autre niveau d'analyse, nous croyons que la proposition que les peuples associés aux monuments sous tumulus qui étaient l'objet de cette thèse percevaient des temporalités différentes en ce qui a trait aux réalités du monde des vivants et celles du monde dans lequel évoluaient ceux qui avaient quitté ce premier mérite d'être étayée, car l'argumentation plus détaillée de cette hypothèse permettrait une approche de l'étude des monuments thraces qui n'aurait pas pour point

de départ les conclusions des recherches portant sur des monuments qui leurs sont similaires, mais qui pourraient ne rien avoir en commun. Nous ne suggérons pas qu'il est nécessaire d'analyser ces constructions thraces d'un point de vue émique – une telle approche est non seulement peu souhaitable pour les raisons que nous avons notées dans l'introduction de cette thèse, mais elle est également impossible en ce qui a trait à la culture thrace antique. Il s'agirait plutôt d'approcher les monuments thraces ou, en général, l'étude de la culture matérielle, à partir d'interprétations méthodiques des données, et non pas à partir de présuppositions qu'on essaie de faire passer, tant bien que mal, pour une base théorique. Car, comme nous l'avons souligné, les défauts majeurs de l'étude des monuments thraces sont, d'un côté, la pratique d'un empirisme extrême et, de l'autre, celle d'une « théorisation » poussée au point où il ne serait jamais possible de réfuter, voire même de confirmer, ses restitutions. Ces deux approches extrêmes ont longtemps dominé l'étude des monuments thraces et les rares occasions qui se sont présentées pour qu'elles soient réconciliées ont été employées avec des objectifs de déconstruction (pour ne pas dire « destruction »), plutôt que dans le but d'apporter des critiques constructives qui pourraient avoir le mérite d'aider sinon à l'avancée des connaissances, du moins à la remise en question de certaines habitudes épistémologiques. En d'autres termes, nous croyons que le « mystère » à résoudre en ce qui a trait aux monuments thraces sous tumulus n'implique pas d'établir s'ils étaient des « tombes » ou des « temples », mais s'ils ont pu être uniquement l'un, uniquement l'autre, ou les deux simultanément, que ce soit individuellement ou en tant qu'ensemble, en tant qu'un type de constructions.

Cette dernière précision nous amène à un autre problème qui n'a pas attiré l'attention des archéologues thracologues, mais qui mérite probablement encore plus d'attention que les problèmes que nous venons de résumer. Il s'agit de la présomption que tous les monuments (ou constructions avec pièces et entrées) sous tumulus font partie de la même classe en ce qui a trait à leur fonction. Nous avons souligné le fait que cette présomption est basée uniquement sur les similarités que présenteraient ces monuments. Cependant, ces similarités sont souvent exprimées par les chercheurs en termes qualitatifs, interdisant la validation de cette proposition au moyen d'une technique d'analyse quelconque et avec, pour résultat, les typologies essentialistes au potentiel analytique inexistant (par exemple, les typologies de Ruseva [2000], voir critique *supra* et dans Marinov, 2012). S'il y a un secteur de l'étude des monuments thraces qui a un besoin

criant de l'application explicite de méthodes et de techniques bien définies, c'est bien celui de la classification de ces monuments. Car, avant que les données puissent être adéquatement interprétées, elles doivent être classifiées tout aussi adéquatement, ce qui n'a pas été fait en ce qui a trait aux monuments thraces, ni aux mobiliers qu'ils contenaient. Nous serions donc portés à proposer comme étape suivante de l'analyse de ces constructions leur classification en vue d'établir si certains des éléments qui les composent pourraient indiquer une utilisation différentielle. Cependant, le tout premier problème que nous avons identifié dès l'introduction de la présente thèse est celui de l'insuffisance des données empiriques pour qu'une approche méthodique et théoriquement informée des monuments puisse être menée à bout. Cette dernière constatation de notre étude nous mène, donc, à conclure avec le souhait que le travail sur le terrain même des monuments – les fouilles archéologiques de ces constructions – soit plus précis et plus méthodique, à défaut de quoi non seulement ces monuments, mais la culture thrace en général, qui se trouve dans les réseaux d'interactions complexes entre matériel et cognitif et qu'il est futile de chercher dans les collections d'objets sans contexte, – demeurera un mystère inexplicable – notion qui ne peut plaire qu'au grand public et aux promoteurs d'expositions muséales, mais qui n'a aucune qualité romantique aux yeux de ceux qui consacrent leur temps et tous leurs efforts à l'avancée des connaissances.

## BIBLIOGRAPHIE

### TRADUCTIONS D'AUTEURS ANCIENS

Diodore, Walton, F. R. (trad.) (1957). *Diodorus of Sicily, XI, Fragments of Books XXI-XXXII*. Londres – Cambridge.

Xénophon, Brownson, C. L. (trad.) (1998 [1922]). *Xenophon, III, Anabasis*. Cambridge – Londres.

### AUTEURS MODERNES

Agostinetti, A. S. (2004). Alessandro e i Traci. Dans Schirripa, P. (ed.), p. 213-222.

Agre, D. (1984). Лесковското градище и некрополът край него, Михайловградски окръг [Leskovsko gradište et la nécropole avoisinante, département de Mihailovgrad]. *AOP*, p. 48-49.

Agre, D. (1995). Тракийска могила № 1 – Правешки връх от могилен некропол в м. Горунака край Етрополе [Tumulus thrace № 1 – sommet Pravets, d'une nécropole tumulaire de la région Gorunaka près d'Étropolé]. *AOP*, p. 60-61.

Agre, D. (1996). Могилен некропол в м. “Рендашкото“ край Етрополе [Nécropole tumulaire dans la région Rendaškoto, près d'Étropolé]. *AOP*, p. 35-36.

Agre, D. (2001). Fosses et autels dans des tells thraces de la région d'Étropolé (V<sup>e</sup> – IV<sup>e</sup> ss.) *Arheologia (Sofia)*, 1-2, 52-60. (texte en bulgare, résumé en français)

Agre, D. (2004). Разкопки на могили в землището на с. Българи, община Царево, през 2003 г. [Fouilles de tumuli dans le terroir du village de Bŭlgari, municipalité de Tsarévo, en 2003]. *AOP*, p. 86-87.

Agre, D. (2005a). Археологически разкопки на могила в землището на с. Вълчи Извор, община Болярво [Fouilles archéologiques d'un tumulus dans le terroir du village Vŭlči Izvor, municipalité de Bolyarovo]. *AOP*, p. 145-146.

- Agre, D. (2005b). Археологически разкопки на надгробна могила в землището на с. Ружица, община Болярово, през 2004 г. [Fouilles archéologiques d'un tumulus funéraire dans le terroir du village de Roujitsa, municipalité de Bolyarovo, en 2004]. *AOP*, p. 146-148.
- Agre, D. (2006). Проучвания на две могили в землището на с. Маломирово-Златиница, Елховска община, Ямболски окръг [Étude de deux tumuli du terroir du village Malomirovo-Zlatinitsa, municipalité d'Elhovo, département de Yambol]. *AOP*, p. 64-66.
- Agre, D. (2007a). Археологически проучвания на могила в землището на с. Стройно, община Елхово, Ямболска област [Études archéologiques d'un tumulus dans le terroir du village de Stroino, municipalité d'Elhovo, département de Yambol]. *AOP*, p. 76-77.
- Agre, D. (2007b). Аварийни спасителни археологически разкопки на тракийска надгробна могила в землището на с. Синеморец, общ. Царево [Fouilles archéologiques de sauvetage d'un tumulus funéraire dans le terroir du village de Sinemorets, municipalité de Tsarévo]. *AOP*, p. 77-78.
- Agre, D. (2008). Археологически разкопки на могила в землището на с. Стройно, община Елхово. [Fouilles archéologiques d'un tumulus dans le terroir du village Stoïkovo, municipalité d'Elhovo]. *AOP*, p. 237-239.
- Agre, D. (2009). Археологически разкопки на могила в землището на с. Борисово, Елховска община [Fouilles archéologiques dans le terroir du village de Borisovo, département d'Elhovo]. *AOP*, p. 279-282.
- Agre, D. (2012). Археологически разкопки на могила в землището на с. Княжево, община Тополовград, 2011 г. [Fouilles archéologiques d'un tumulus dans le terroir du village de Knyajevo, municipalité de Topolovgrad, 2011]. *AOP*, p. 170-171.
- Agre, D. et Dichev, D. (2006). Trench Excavations in Gerena Locality near Skobelevo, Dimitrovgrad Region. Dans Nikolov et al. (eds.), p. 103-121. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Ailincai, S., Micu, C. et Mihail, F. (eds.) (2008). *Omagiu lui Gavriela Simion la a 80-a aniversare*. Constantza. (texte en roumain)
- Akurgal, E. (ed.) (1978). *The Proceedings of the Xth International Congress of Classical Archaeology*, Ankara – İzmir, 23-30/IX/1973. Ankara.

- Aladzhev, D. (1966). Тракийска гробница в с. Войводово [Tombe thrace du village de Voïvodovo]. *Arheologia* (Sofia), 4, p. 52-56.
- Alexandrescu, A. D. (1974). Autour des fouilles de Zimnicea. *Thracia*, III, p. 47-64.
- Alexandrescu, A. D. (1980). La nécropole gète de Zimnicea. *Dacia, N. S.*, XXIV, p. 19-126.
- Alexandrescu, A. D. (1983). Tombes de chevaux et pièces du harnais dans la nécropole gète de Zimnicea. *Dacia, N. S.*, XXVII, p. 67-78.
- Allen, N. J., Pickering, W. S. F. et Miller, W. W. (eds.) (1998). *On Durkheim's Elementary Forms of Religious Life*. Londres – New York.
- Anderson, J. K. (1961). *Ancient Greek Horsemanship*. Berkeley – Los Angeles.
- Andronikos, M. (1987). Some Reflections on the Macedonian Tombs. *The Annual of the British School at Athens*, 82, p. 1-16.
- Andronikos, M. (1992). *Vergina: The Royal Tombs and the Ancient City*. Turner, L. (trad.). Athènes.
- Antonaccio, C. M. (1995). *An Archaeology of Ancestors: Greek Tomb and Hero Cult*. Maryland.
- Archibald, Z. (1998). *The Odrysian Kingdom of Thrace. Orpheus Unmasked*. Oxford. (réimpression de la publication de 1998)
- Aruz, J., Farkas, A., Alekseev, A. et Korolkova, E. (eds.) (2001). *Oro. Il mistero dei Sarmati e degli Sciti*. Milan.
- Ascher, R. (1961). Analogy in Archaeological Interpretation. *Southwestern Journal of Anthropology*, 17(4), p. 317-325.
- Atanasov, G. (1985). Тракийска гробница в землището на гр. Върбица, Шуменско [Monument funéraire thrace dans le terroir de la ville de Vŭrbitsa, département de Šumen]. *AOP*, p. 95.
- Atanasov, G. (1987). Тракийско селище в околностите на с. Драгоево [Village thrace de l'alentour du village de Dragoevo]. *AOP*, p. 70.
- Atanasov, G. (1995). Могила от некропола при с. Сушина, Върбишко, 1993 г. [Tumulus de la nécropole près du village de Soušina, municipalité de Vŭrbitsa, 1993]. *AOP*, p. 45.
- Atanasov, G. et Nedelčev, N. (2002). Гонимасезе – жената на Севт и нейната гробница [Gonimaseze – la femme de Seuthès et son tombeau]. *Pitnĕ*, p. 550-557.

- Atanasova-Timeva, N. et Gŭlŭbova, B. (2011). Антропологичен анализ на човешки костни останки от пет надгробни могили и античен обект от района на община Бр. Даскалови, Старозагорска област [Analyse anthropologique d'ossements humains provenant de cinq tumuli funéraires et d'un site antique de la région de la municipalité de Bratya Daskalovi, département de Stara Zagora]. Dans Tonkova, M. (ed.), p. 72-79.
- Bakŭrdzhiev, S. et Iliev, I. (2008). Спасителни археологически проучвания на надгробна могила обект № 10, при км 284+000 по трасето на АМ „Тракия“ [Études archéologiques de sauvetage d'un tumulus funéraire site № 10, au km 284+000 sur le tracé de l'Autoroute Trakiya]. *AOP*, p. 243-245.
- Bakŭrdzhiev, S., Iliev, I. et Rusev, Y. (2011). Спасителни археологически проучвания на могилен некропол в м. „Байлар Кайряк“, землище на с. Бояново, област Ямбол [Études archéologiques de sauvetage d'une nécropole tumulaire dans la région *Bailar Kaiŕyak*, terroir du village de Boyanovo, département de Yambol]. *AOP*, p. 117.
- Balabanov, P. (1986). Градове в древна Тракия преди походите на Филип II [Villes en Thrace ancienne avant les expéditions de Philippe II]. Dans Velkov, V. et al. (eds.), p. 41-59.
- Balcer, J. M. (1988). Persian Occupied Thrace (Skudra). *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, 37, 1, p. 1-21.
- Banks, M. (1996). *Ethnicity: Anthropological Construction*. Londres – New York.
- Baralis, A. (2008). Les champs de fosses rituelles en Thrace au Premier et Second Âge du Fer. État des lieux de recherche. Dans Ailincăi et al. (eds.), p. 140-153.
- Barbet, A. (dir.) (2002). *La peinture funéraire antique (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.). Actes du VII<sup>e</sup> colloque de l'association internationale pour la peinture murale antique (AIPMA), 6-10 octobre 1998, Saint-Romain-en-Gal – Vienne*. Paris.
- Barbet, A. et Allag, C. (1972). Techniques de préparation des parois dans la peinture murale romaine. *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, 84(2), p. 935-1070.
- Barbet, A. et Valeva, J. (Vŭleva, Y.) (2001). Le tombeau de Maglij (Bulgarie). Dans Barbet, A. (dir.), p. 233- 238.
- Barfield, T. J. (1997). *The Dictionary of Anthropology*. Oxford.
- Barrowclough, D. A. et Mahne, C. (eds.) (2007). *Cult in Context. Reconstructing Ritual in Archaeology*. Oxford.

- Baughan, E. P. (2004). *Anatolian Funerary Klinai: Tradition and Identity*. Thèse (Ph. D.) - Berkeley, Université de Californie.
- Baughan, E. P. (2008). Lale Tepe : A Late Lydian Tumulus near Sardis. 3. The Klinai. Dans Cahili, N. D. (ed.), p. 49-78.
- Bazaitova, R. (2001). Проблеми при изучаването на архитектурата на тракийските гробници [Problèmes dans l'étude de l'architecture des tombes thraces]. *Seminarium Thracicum*, 5, p. 101-111.
- Bell, C. (1997). *Ritual: Perspectives and Dimensions*. New York – Oxford.
- Bell, C. (2007). Defining the Need for a Definition. Dans Kyriakidis, E. (ed.), p. 277-288.
- Beloch, K. J. (1923<sup>2</sup>). *Griechische Geschichte III*. Berlin – Leipzig.
- Ben-Menahem, Y. (1990). The Inference to the Best Explanation. *Erkenntnis*, 33(3), p. 319-344.
- Benecke, N. (2002). On the beginning of horse husbandry in the southern Balkan Peninsula – the horse bones from Kirkclareli-Kanligeçit (Turkish Thrace). Dans Mashkour (ed.), p. 92-100.
- Besenal, R. (1984). *Technologie de la voûte dans l'Orient ancien, Tome I*. Paris.
- Best, J. G. P. et de Vries, N. M. W. (eds.) (1989). *Thracians and Mycenaeans. Proceedings of the Fourth International Congress of Thracology, Rotterdam, 24-26 September 1984*. Leyde – New York – Copenhagen – Cologne.
- Beševliev, V. et Georgiev, V. (eds.) (1958). *Изследвания в чест на акад. Димитър Дечев по случай 80-годишнината му* [Études en l'honneur à l'académicien Dimitür Dečev à l'occasion de son 80<sup>e</sup> anniversaire]. Sofia.
- Binford, S. R. et Binford, L. R. (eds.) (1968). *New Perspectives in Archaeology*. Chicago.
- Bintliff, J. L. (1977a). New Approaches to Human Geography. Prehistoric Greece : A Case Study. Dans Carter, F. W. (ed.), p. 59-114.
- Bintliff, J. L. (1977b). Natural Environment and Human Settlement in Prehistoric Greece. Based on original fieldwork. Part I. *British Archaeological Reports*, 28(1).
- Bintliff, J. L. (2011). The death of archaeological theory ?. Dans Bintliff, J. L. et Pearce, M. (2011), p. 7-22.
- Bintliff, J. L. et Pearce, M. (2011). *The death of archaeological theory?*. Oxford.

- Bisson, M. S. (2000). Nineteenth Century Tools for Twenty-First Century Archaeology? Why the Middle Paleolithic Typology of François Bordes Must Be Replaced. *Journal of Archaeological Method and Theory*, 7(1), p. 1-48.
- Blaizot, F. et Racinet, Ph. (2004). L'archéologie funéraire. Dans Racinet et Schwerdroffer (dirs.), p. 209-236.
- Blake, E. (2008). The Material Expression of Cult, Ritual, and Feasting. Dans Blake, E. et Knapp, B. (eds.), p. 102-129.
- Blake, E. et Knapp, B. (eds.) (2008). *The Archaeology of Mediterranean Prehistory*. Oxford.
- Bonev, A. (2003). Ранна Тракия : формиране на тракийската култура – края на второто – начало на първото хилядолетие пр. Хр. [La Thrace ancienne : formation de la culture thrace – fin du deuxième, début du premier millénaire av. J.-C.]. Sofia
- Bonev, A. et Aleksandrov, G. (1982). Разкопки на селището в местността Багачина край село Сталийска Махала, Михайловградски окръг [Fouilles de l'habitat dans la région Bağaçina, près du village Staliiska Mahala, département de Mihaïlovgrad]. *AOP*, p. 19-20.
- Borislavov, B. et Ivanova, N. (2008). Археологически разкопки на тракийски могилен некропол в м. Лилово, община Девин, област Смолян [Fouilles archéologiques d'une nécropole tumulaire dans la région Lilovo, municipalité de Devin, département de Smolyan]. *AOP*, p. 265-269.
- Borisova, T. (2004). Археологическо проучване на надгробна могила в махала Скърнава, гр. Правец [Étude archéologique d'un tumulus funéraire dans le district de Skŭrnava, ville de Pravets]. *AOP*, p. 82-83.
- Borisova, T. (2008). Тракийска надгробна могила, м. Бялата Чешма, с Видраре, община Правец, 2008 г. [Tumulus funéraire thrace, région *Byala Češma*, village de Vidraré, municipalité de Pravets, 2008]. *AOP*, p. 306-308.
- Borisova, T. (2011). Спасително археологическо проучване на сгради и структури пред и около средновековна църква „Света Богородица“, с. Осиковица, община Правец [Étude archéologique de sauvetage de constructions et de structures devant et autour de l'église médiévale *Sveta Bogoroditsa*, village d'Osikovitsa, municipalité de Pravets]. *AOP*, p. 171-173.
- Bošnakov, K. (2000). Die Abgetretenen Schwellen der Thrakischen Grabmalen. *Jubiliaeus IV*, p. 30-37. (texte en bulgare, résumé en allemand)

- Bošnakov (Boshnakov), K. (2003). *Die Thraker südlich vom Balkan in den Geographika Strabos: Quellenkritische Untersuchungen*. Stuttgart.
- Bospatchieva, M. (1997). Nécropole hellénistique de Philippopolis. *Annuaire du Musée archéologique Plovdiv, VIII*, p. 19-31. (texte en bulgare, résumé en français)
- Botušarova, L. et Kolarova, V. (1961). Le tombeau à coupole des environs de Plovdiv. *Studia in memoriam Karel Škorpiš*, Sofia, p. 279-296. (texte en bulgare, résumé en français)
- Bouzek, J. (2008). The Fish-Tail Dress of the Sveshtari Caryatids. Dans Gergova (dir.), p. 250-254.
- Bouzek, J., Domaradzka, L. (eds.) (2005). *The Culture of the Thracians and their Neighbours. Proceedings of the International Symposium in Memory of Prof. Mieczyslaw Domaradzki with a Round Table "Archaeological Map of Bulgaria"*. BAR International Series 1350. Oxford.
- Bozkova, A. (2002). Археологически разкопки на обект "Тракийско селище" в землището на с. Копривлен, община Хаджидимово [Fouilles archéologiques du site "Village thrace" dans le terroir du village de Koprivlen, municipalité de Hadzidimitrovo]. *AOP*, p. 47-51.
- Bozkova, A. et Agre, D. (1995). Тракийски могили в местността Ябланица край Етрополе [Tumuli thraces de la localité de Yablanica, dans la région d'Etropolé]. *Arheologia* (Sofia), 4, p. 28-36. (texte en bulgare, résumé en français)
- Bozkova, A. et Nikov, K. (2005). Археологическо проучване на обект "Тракийско ямно светилище" в землището на с. Малко Тръново, община Чирпан (Обект No. 10, лот 1, AM "Тракия"), през 2004 г. [Étude archéologique du site « Sanctuaire à fosses thrace » dans le terroir du village Malko Trŭnovo, municipalité de Čirpan (Site No. 10, lot 1, AM « Thrace »), en 2004]. *AOP*, p. 94-97.
- Bozkova, A. et Todorova, N. (2012). Скален обект от праисторията и античността в м. Градището при с. Долно Дряново, община Гърмен [Site rupestre de la préhistoire et de l'antiquité dans la région *Gradišteto* près du village de Dolno Dryanovo, municipalité de Gŭrmen]. *AOP*, p. 147-150.
- Brecoulaki, H. (2001). *L'esperienza del colore nella pittura funeraria dell'Italia preromana (V-III secolo a. C.)*. Naples.

- Bůčvarov, K. (2003). Раннонеолитно вторично погребение от Карановската селищна могила [Ensevelissement du Néolithique Ancien dans le tell de Karanovo]. *Studia Archaeologica. Supp. I*, p. 15-19.
- Busolt, G. (1893-1904<sup>2</sup>). *Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chäroneia, I-III*. Perthes.
- Cahili, N. D. (ed.) (2008). *Love for Lydia. A Sardis Anniversary Volume Presented to Crawford H. Greenwalt, Jr.* Cambridge – Londres.
- Cancik H., Schneider, H. et Salazar, C. F. (2003). *Brill's new Pauly: encyclopaedia of the ancient world Vol. 2: Ark-Cas*. Protext Translations (trad.). Leyde.
- Canotoiu, Gh. et Mărgineanu, M. (2006). Vârtopu, com. Ciuperceni, jud. Gorj. Punct : Vârtoapele [Vârtopu, commune de Ciuperceni, département de Gorj. Point : Vârtoapele]. *Cronica cercetărilor arheologice din România – campania 2005*, p. 392. (texte en roumain, résumé en anglais)
- Câdea, I. (ed.) (2010). *The Thracians and Their Neighbours in Antiquity. Studia in honorem Valrii Sîrbu*. Brăila.
- Cancik, H., Schneider, H., Salazar, C. F. et Orton, D. E. (2002). *Brill's New Pauly: Encyclopaedia of the ancient world*. Leyde.
- Čarǔrov, V. (1984). Проучвания и сондажи в селищната система на гр. Маджарово [Études et sondages dans la municipalité de Madzharovo]. *AOP*, p. 59-60.
- Čarǔrov, V. (1985). Проучвания и разкопки в Маджаровска селищна система [Études et fouilles du système d'habitations de Madzharovo]. *AOP*, p. 102.-103.
- Carstens, A. M. (2002). Tomb Cult on the Halikarnassos Peninsula. *American Journal of Archaeology*, 106(3), p. 391-409.
- Carter, F. W. (ed.). (1977). *An Historical Geography of the Balkans*. Londres – New York – San Francisco.
- Casson, S. (1926). *Macedonia, Thrace and Illyria. Their Relations to Greece from the Earliest Times down to the Time of Philip, Son of Amyntas*. Oxford.
- Ceka, N. (1976). Les tombes monumentales de la Basse-Selce. *Iliria, IV*, p. 367-379.
- Černakov, D. et Giurova, M. (2009). Археологически разкопки на селищна могила № 1 до с. Кошарна, Русенско [Fouilles archéologiques du tell № 1 près du village de Košarna, département de Ruse]. *AOP*, p. 90-93.

- Chiostri, F. et Mannini, M. (1969). *Le tombe a tholos di Quinto nel comune di Sesto Fiorentino*. N.p. : A cura dell'Associazione turistica Pro Sesto.
- Christoskov, L., Gergova, D., Iliev, I. et Rizzo, V. (2005). Traces of seismic effects on archaeological sites in Bulgaria. *Annali di geofisica*, XXXVIII, 5-6, p. 907-918.
- Čičikova, M. (1957). *Поява и употреба на тухлата като строителен материал у траките в края на IV и началото на III в. пр. н. ера* [Apparition et usage de la brique comme matériau de construction en Thrace à la fin du VI<sup>e</sup> et au début du III<sup>e</sup> s. av. n. ère]. *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, XXI, p. 133-135.
- Čičikova, M. (1969). Tombeau tumulaire thrace du village Kalojanovo, arr. de Sliven. *Izvestiia na arheologičeskiia institut*, XXXI, p. 45-89 (texte en bulgare, résumé en français).
- Čičikova, M. (1975). Altar Hearths from the Hellenistic Period in Thrace. *Studia Thracica*, 1, p. 180-195.
- Čičikova, M. (1983). Тракийска царска гробница край Свещари, Разградски окръг [Tombeau thrace royal près de Sveštari, département de Razgrad]. *AOP*, p. 42-44.
- Čičikova, M. (1988). The Sveshtari Tomb – Architecture and Decoration. *Terra Antiqua Balcanica*, III, p. 125-143. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Čičikova, M. (2007). Хронология на тухлените куполни гробници от района на Севтополис [Chronologie des tombes à coupole de la région de Seuthopolis]. *Проблеми и изследвания на тракийската култура*, II, p. 67-84.
- Čičikova, M. (2008). Погребални практики от източния свещарски могилен некропол [Rites funéraires de la nécropole tumulaire est de Sveštari]. *Lectures automnales 2007*, p. 9-34.
- Čičikova, M. (2012). *The Caryatids Royal Tomb Near the Village of Sveshtari*. 30 (sic) *Since the Discovery*. Isparih.
- Čičikova, M. (ed.) (1991). *сб. Тракийската култура през елинистическата епоха в казанлъшкия край* [Recueil « La culture thrace dans la région de Kazanlük durant l'époque hellénistique »]. Kazanlük.
- Čičikova, M. (et collectif) (1983). Тракийска царска гробница край Свещари, Разградски окръг [Tombe royale thrace près de Sveštari, municipalité de Razgrad]. *AOP*, p. 42-46.

- Čičikova, M. et Karanikolova, M. (1980). Разкопки на тракийски могилен некропол край язовир „Георги Димитров“, Казанлъшко [Fouilles d'une nécropole tumulaire thrace près du barrage *Georgi Dimitrov*, département de Kazanlŭk]. *AOP*, p. 106-107.
- Čičikova, M., Karanikolova, M. et Hristova, N. (1979). Спасителни разкопки на тракийски могилен некропол край язовир „Георги Димитров“, Казанлъшко [Fouilles de sauvetage d'une nécropole tumulaire thrace près du barrage *Georgi Dimitrov*, département de Kazanlŭk]. *AOP*, p. 108.
- Čičikova, M., Stoyanov, T., Agre, D. et Ivanov, T. (1983). Разкопки на Гинина могила край с. Свещари, Разградски окръг [Fouilles du tumulus *Ginina Mogila* près du village de Sveštari, municipalité de Razgrad]. *AOP*, p. 53-54.
- Clark, A. J. et Gaunt, J. (eds.) (2002). *Essays in Honor of Dietrich von Bothmer*. Amsterdam.
- Clarke, D. L. (1968). *Analytical Archaeology*. Londres.
- Cohen, A. (2010). *Art in the Era of Alexander the Great: Paradigms of Manhood and their Cultural Traditions*. Cambridge.
- Colloque international d'archéologie funéraire. (2000). *Tombes tumulaires de l'Age du Fer dans le Sud-Est de l'Europe. Actes du II-e Colloque International d'Archéologie Funéraire organise a Tulcea, Brăila, Călărași et Slobozia, 18-24 septembre 1995, par l'Association d'Études d'Archéologie Funéraire avec le concours de l'Institut de Recherches Eco-Muséologiques de Tulcea, le Musée de Brăila, le Musée du Bas-Danube de Călărași, le Musée de Slobozia. №1. Tulcea.*
- Coman, J. (1980). L'immortalité chez les Thraco-Géto-Daces. Dans Vulpe et al. (eds.), p. 241-269.
- Como, M. T. (2007). *L'architettura delle 'tholoi' micenee : Aspetti costruttivi e statici*. Naples.
- Comșa, A. (2010). Getae-Dacians and the After World. Dans Căndea (ed.), p. 133-139.
- Comșa, E. (1972). Contribution à l'étude des rituels funéraires des II<sup>e</sup> – I<sup>er</sup> siècles av. n. è. dans le sud-est de l'Oltenie (les sépultures d'Orlea). *Apulum*, X, p. 65-78. (texte en roumain, résumé en français)
- Currie, H. (2005). *Pindar and the Cult of Heroes*. Oxford.
- Danov, Hr. (1969). *Древна Тракия. Изследвания върху историята на българските земи, Северна Добруджа, Източна и Егейска Тракия от края на IX до края на III в. пр. н. е.* [La

- Thrace antique. Recherches sur l'histoire des terres bulgares, Dobroudja du nord, Thrace orientale et égéenne de la fin du IX<sup>e</sup> à la fin du III<sup>e</sup> s. avant notre ère]. Sofia.
- Danov, Kh. M. (1976). *Altthrakien*. Berlin – New York.
- Damjanov, S. (1969). Tombe tumulaire près du village Staroselka, dép. de Šumen. *Arheologia* (Sofia), 4, p. 57-63.
- Delemen, I. (2006). An Unplundered Chamber Tomb on Ganos Mountain in Southeastern Thrace. *American Journal of Archaeology*, 110(2), p. 251-273.
- Delev, P. (1982). Two tholos tombs at Malko Tŭrnovo. *Thracia Pontica*, II, p. 74-79.
- Delev, P. (2000). Lysimachus, the Getae, and Archaeology. *The Classical Quarterly, New Series*, 50, 2, p. 384-401.
- Dentzer, J.-M. (1982). *Le motif du banquet couché dans le Proche-Orient et le monde grec du VII<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.* Rome.
- Derks, T. et Roymans, N. (2009). *Ethnic Constructs in Antiquity: The Role and Power of Tradition*. Amsterdam.
- Descamps-Lequime, S. (dir.) (2007). *Peinture et couleur dans le monde grec antique. Actes de colloque, Musée du Louvre (10 et 27 mars 2004)*. Milan – Paris.
- Dičev, D. (2008). Археологически разкопки на могила от некропол в м. Големия Кайряк, с. Българска Поляна, Тополовградско [Fouilles archéologiques d'un tumulus de la nécropole de la région *Golemiya Kaiiryak*, village de Bŭlgarska Polyana, municipalité de Topolovgrad]. *AOP*, p. 260-262.
- Dimitrov, D. (1966). За датата на стенописите от Тракийската гробница при Казанлък [Sur la date des peintures murales du tombeau thrace de Kazanluk]. *Arheologia* (Sofia), 2, p. 1-13.
- Dimitrov, D. (1994). Разкопки на могила X 2 от източния некропол на Абритус [Fouilles du tumulus X 2 de la nécropole orientale d'Abritus]. *AOP*, p. 75-76.
- Dimitrov, D. P. (1930-1931). Едно антично известие за трако-троянското племенно родство [Une source antique sur la parenté tribale des thraco-troyens]. *Bulletin de l'Institut bulgare d'archéologie*, VI, p. 279-281.
- Dimitrov, D. P., et Čičikova, M. (1978). *The Thracian city of Seuthopolis*. BAR Supplementary Series, 38. Oxford.

- Dimitrov, D. P., Čičikova, M., Balkanska, A. et Ognenova-Marinova, L. (1984). *Севтополис. Том I. Бит и култура* [Seuthopolis. Tom I. Coutumes et culture]. Sofia.
- Dimitrova, D. (1994). Statistics and Classification of Burial Mounds and Tombs Equipment in the Published Tumulus Cemeteries from North Greece /Grec Macedonia /. *First International Symposium 'Seuthopolis' Burial Tumuli in the South East of Europe. Kazanlŭk, Bulgaria 4-8 June 1993* (pp. 69-75). Veliko Tarnovo : PIK Publishers.
- Dimitrova, D. (2005a). Dome Temples in the Valley of the Thracian Rulers. Dans Kitov, G. et Dimitrova, D. (eds.) (2005), p. 110-114. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Dimitrova, D. (2005b). Kesteleva Tumulus near Maglizh. *Studia Archaeologica, Supp. IV*, p. 257-263. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Dimitrova, D. (2005c). Недкова Могила край Старосел [*Nedkova Mogila* près de Starosel]. *Муф*, 9, p. 185-201.
- Dimitrova, D. (2005d). Tumular architectonic monuments from the present-day Bulgarian land and their relation to Thracian religion. Dans Bouzek, J. et Domaradska, L. (eds.), p. 129-137.
- Dimitrova, D. (2007). The Temple in Horizont Tumulus in Central Bulgaria. Dans Iakovidou, A. (ed.), p. 135-139.
- Dimitrova, D. et Ivanov, P. (1990). Античната, късноантичната и средновековната крепост “Калето“ до гр. Мездра [La forteresse *Kaleto* près de la ville de Mezdra de l’antiquité, de l’antiquité tardive et du Moyen Âge]. *AOP*, p. 104.
- Dinčev, D. (2012). Разкопки на могила № 42 в м. Кайряка край с.Българска Поляна, община Тополовград, 2011 г. [Fouilles du tumulus № 42 dans la région *Kaïryaka* près du village de Bŭlgarska Polyana, municipalité de Topolovgrad, 2011]. *AOP*, p. 137-138.
- Domaradski (Domaradzki), M. (1988). Rich Thracian Burials. *Terra Antiqua Balcanica, III*, p. 78-86. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Domaradski, M. (1991). Culture of the Thracians during the Late Iron Age in the Kazanlŭk Region. Dans Čičikova (ed.),p. 126-143.
- Domaradski, M. (dir.) (2000). *Pistiros et Thasos. Structures économiques dans la péninsule balkanique aux VII<sup>e</sup> – II<sup>e</sup> siècles avant J.-C.* Opole.

- Dončeva-Petkova, L. (1987). Сгради при южния сектор на западната крепостна стена на Плиска [Bâtiments dans le secteur sud du mur de fortification occidental de Pliska]. *AOP*, p. 171-172.
- Dončeva-Petkova, L., Konstantinov, K. et Komatarova-Belinova, E. (2007). Разкопки на южния сектор на западната крепостна стена на Плиска [Fouilles du secteur sud du mur de fortification occidental de Pliska]. *AOP*, p. 600-606.
- Dremsizova, Ts. (1955). Tumuli près du village de Jankovo. *Bulletin de l'Institut d'archéologie*, XIX, p. 61-83. (texte en bulgare, résumé en français)
- Dremsizova, Ts. (1962). Nécropole tumulaire près de Branicevo (arrondissement de Kolarovgrad). *Bulletin de l'Institut archéologique*, XXV, p. 165-186. (texte en bulgare, résumé en français)
- Dremsizova-Nelčinova, Ts. (1970). Sépultures thraces sous tumulus près du village Kjolmen, département de Sumen. *Bulletin de l'Institut d'archéologie*, XXXII, p. 207-229.
- Ducrey, P., Frei-Stolba, R., & Gex, K. (eds.) (2001). *Recherches récentes sur le monde hellénistique: Actes du colloque international organisé à l'occasion du 60e anniversaire de Pierre Ducrey (Lausanne, 20-21 novembre 1998)*. Bern.
- Dumez, H. (2012). Qu'est-ce que l'abduction, et en quoi peut-elle avoir un rapport avec la recherche qualitative ? *Le Libellio d'AEGIS*, 8(3), p. 3-9.
- Dunnell, R. C. (1971). *Systematics in Prehistory*. Caldwell.
- Dyson, S. L. (2006). *In Pursuit of Ancient Pasts: A History of Classical Archaeology in the Nineteenth and Twentieth Centuries*. New Haven – Londres.
- Edmonds III, R. G. (ed.) (2011). *The "Orphic" Gold Tablets and Greek Religion. Further along the Path*. Cambridge.
- Ekroth, G. (2000). Offerings of Blood in Greek Hero-Cults. Dans Pirenne-Delforge, V. et Suárez de la Torre, E. (eds.), p. 263-280.
- Ekroth, G. (2002). *The sacrificial rituals of Greek hero-cults in the Archaic to the early Hellenistic periods*. Liège.
- Eldridge, L. G. (1918). A Third Century Etruscan Tomb. *American Journal of Archaeology*, 22(3), p. 251-294.

- Étienne, R. (2005). *Hippotrophia* – aspects sociaux de l'élevage des chevaux en Grèce. Dans Gardeisen, A. (ed.), p. 243-248.
- Evstatiev, D., Gergova, D., & Rizzo, V. (2006). Geoarchaeological Characteristics of the Thracian Tumuli in Bulgaria. *Helis, IV*, 156-168.
- Falileev, A. I. (2006). *Восточные Балканы на карте Птолемея. Критико-библиографические изыскания* [Les Balkans de l'est sur la carte de Ptolémée. Analyse critico-bibliographique]. Munich. (texte en russe)
- Farkas, A. E. (1981). Style and Subject Matter in Native Thracian Art. *Metropolitan Museum Journal, 16*, p. 33-48.
- Fedak, J. (1990). *Monumental Tombs of the Hellenistic Age : A Study of Selected Tombs from the Pre-Classical to the Early Imperial Era*. Toronto – Buffalo – Londres.
- Féher, G. (1935). Grabhügelfunde aus der Umgebung von Mumdzilar. *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare, VIII, 1934*, p. 106-115. (texte en bulgare, résumé en allemand).
- Filov, B. (1913a). Bague d'or avec inscription en langue thrace. *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare, III, 2*, p. 202-223.
- Filov, B. (1913). Разкопки при Лъжане (Ловчанско) [Fouilles à Lŭjane (région de Loveč)]. *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare, III, 2*, p. 316-323.
- Filov, B. (1933). Neuentdeckte thrakische Hügelgräber von Duvanlii (Südbulgarien). *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare 1932-1933, VII*, p. 217-280. (texte en bulgare, résumé en allemand)
- Filov, B. (1937). Die Kuppelgräber von Mezek. *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare, XI*, 1-94.
- Filov, B., Velkov, I., et Mikov, V. (1934). Надгробните могили при Дуванлий в пловдивско [Les tumuli funéraires près de Duvanlii dans le département de Plovdiv]. Sofia : Durjavna Pechatnitsa.
- Fisher, E. (1914). Die Pelasger. *Zeitschrift für Ethnologie, XLVI*, p. 49-57.
- Fogelin, L. (2007a). Inference to the Best Explanation: A Common and Effective Form of Archaeological Reasoning. *American Antiquity, 72(4)*, p. 603-625.
- Fogelin, L. (2007b). The Archaeology of Religious Ritual. *Annual Review of Anthropology, 36*, p. 55-71.

- Fol, A. (1970). *Demographic and Social Structure of Ancient Thrace (1 Millennium B. C.)*. Sofia. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Fol, A. (1972). *Политическа история на траките. Края на второто хилядолетие до края на петти век преди новата ера* [Histoire politique des Thraces. De la fin du deuxième millénaire à la fin du cinquième siècle avant notre ère]. Sofia.
- Fol, A. (1975). *Тракия и Балканите през ранно-елинистическата епоха* [La Thrace et les Balkans au début de l'ère hellénistique]. Sofia.
- Fol, A. (1983). Втора година „Гетика“ [Deuxième année « Gética »]. *Изкуство (Izkustvo)*, 4, XXXIII, p. 3-5.
- Fol, A. (1994). The Hôma. Dans *First International Symposium 'Seuthopolis' Burial Tumuli in the South East of Europe. Kazanlık, Bulgaria 4-8 June 1993* (pp. 15-17). Veliko Tarnovo.
- Fol, A. (2006). *Orphica Magica I*. Sofia. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Fol, A. (2008<sup>2</sup>). *История на българските земи в древността* [Histoire du territoire bulgare durant l'Antiquité]. Sofia. (Ouvrage originellement publié en 1981)
- Fol, A. (2009). *Тракийската култура: казано и премълчано* [La culture thrace: dit et non-dit]. Sofia. (texte en bulgare)
- Fol, A. (ed.) (1982). *Monumenta thraciae antiquae III. Megalithi thraciae, pars II : Thracia Pontica*. Sofia.
- Fol, A. (ed.) (2002). *Thrace and the Aegean. Proceedings of the Eight International Congress of Thracology, Sofia-Yambol, 25-29 September 2000*. Vol. II. Sofia.
- Fol, A. et Spiridonov, T. (1983). *Историческа география на тракийските племена до III в. пр. н. е.* [Géographie historique des tribus thraces jusqu'au 3<sup>e</sup> siècle av. notre ère]. Sofia.
- Fol, A. et Venedikov, I. (eds.) (1976). *Monumenta thraciae antiquae I. Megalithi thraciae*. Sofia.
- Fol, A., Čičikova, M., Ivanov, T. et Teofilov, T. (1986). *The Thracian Tomb near the Village of Sveshtari*, Sofia.
- Fol, V. (1993). Culture and Ritualism in Thrace (XVIth-VIth c. B.C.). *Orpheus*, 3, p. 26-36.
- Fol, V. (2009). The Anthropodaimons with Golden Masks from the Upper Stream of Tonzos. *Thracia, XVIII*, p. 35-42.
- Frova, A (1953). A Hellenistic Painting Found in Bulgaria. *Antiquity*, XXVII, p. 96-98 et pl. I et II.
- Fulbrook, M. (2002). *Historical Theory*. Londres – New York.

- Ganetsovski, G. (2009). Археологически разкопки на раннонеолито селище в м. Валога (Долните Лъки) край село Оходен, община Враца [Fouilles archéologiques d'un village du Néolithique ancien dans la région Valoga (Dolnite Lŭki) près du village d'Ohoden, municipalité de Vratsa]. *AOP*, p. 44-49.
- Gardeisen, A. (ed.) (2005). *Les équidés dans le monde méditerranéen antique. Actes du colloque organisé par l'École française d'Athènes, le Centre Camille Jullian, et l'UMR 5140 du CNRS. Athènes, 26-28 Novembre 2003*. Lattes.
- Gattinoni, F. L. (2004). La Tracia tra Alessandro e Lisimaco : Storia di una “normalizzazione” difficile. Dans Schirripa, P. (ed.), p. 195-210.
- Gay, K. A. et Corsten, T. (2006). Lycian tombs in the Kibyrtis and the extent of Lycian culture. *Anatolian Studies*, 56, p. 47-60.
- Georganas, I. (2000). Early Iron Age Tholos Tombs in Thessaly (c. 1100-700 BC). *Mediterranean Archaeology*, 13, p. 47-54.
- Georgiev, I. (1976). Les Illyriens et leurs voisins. *Iliria*, V, p. 45-48.
- Georgieva, D. (1996). The rite of immortalization in Ancient Thrace. Sofia : Agato.
- Georgieva, R. (1999a). Жертвоприношенията на животни в погребалната практика (края на II-I хилядолетие) [Les sacrifices d'animaux dans les coutumes funéraires (fin du II<sup>e</sup> – I<sup>er</sup> millénaire)]. Dans Georgieva et al., p. 184-215.
- Georgieva, R. (1999b). Обредни ями (края на II-I хилядолетие пр. н. е.) [Fosses rituelles (fin du II<sup>e</sup> – I<sup>er</sup> millénaire av. n. è.)]. Dans Georgieva et al., p. 165-183.
- Georgieva, R. (1999c). Погребението (края на II-I хилядолетие) [L'enterrement (fin du II<sup>e</sup> – I<sup>er</sup> millénaire)]. Dans Georgieva et al., p. 216-232.
- Georgieva, R. (1999d). Поменални практики (края на II-I хилядолетие пр. н. е.) [Pratiques commémoratives (fin du II<sup>e</sup> – I<sup>er</sup> millénaire av. n. è.)]. Dans Georgieva et al., p. 233-247.
- Georgieva, R. (1999e). Тъкани и местно облекло (края на II-I хилядолетие пр. н. е.) [Textile et vêtements locaux (fin du II<sup>e</sup> – I<sup>er</sup> millénaire av. n. è.)]. Dans Georgieva et al., p. 112-154.
- Georgieva, R. (1999f). Храна и хранене (края на II-I хилядолетие пр. н. е.) [Nourriture et alimentation (fin du II<sup>e</sup> – I<sup>er</sup> millénaire av. n. è.)]. Dans Georgieva et al., p. 71-111.
- Georgieva, R. (2000). Les rites anciens des Thraces dans les tumuli de l'époque romaine. *Seminarium Thracicum*, 14, p. 153-172.

- Georgieva, R. (2002). Des tumuli sans tombes en Thrace. Dans Fol, A. (ed.), p. 875-883.
- Georgieva, R. (2003). Sépultures insolites de Thrace (fin du II<sup>e</sup> – I<sup>er</sup> mill. av. J.-C.). *Thracia*, XV, p. 313-322.
- Georgieva, R., Spiridonov, T. et Reho, M. (1999). *Етнология на траките* [Ethnologie des Thraces]. Sofia.
- Gerasimova, V., Ruseva, M. et Kisyov, K. (1992). Unpublished Thracian Monuments on the Territory of the Villages Brestovitsa and Parvenets near Plovdiv. *Bulletin of the Museums of South Bulgaria*, XVIII, p. 63-73. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Gergova, D. (1989). Thracian Burial Rites of Late Bronze and Early Iron Age. Dans Best et de Vries (eds.), p. 231-240.
- Gergova, D. (1992). The Problem of the “Plundered” Thracian Tombs. Dans Herrmann, J. (ed.), p. 283-292.
- Gergova, D. (1996). *The Rite of The [sic] Immortalization and the Tumuli in Sveshtari*. Sofia. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Gergova, D. (2003). Археологически разкопки в Сборяново през 2002 г. [Fouilles archéologiques à Sboryanovo en 2002]. *AOP*, p. 31.
- Gergova, D. (2006a). L’eschare dans le monde thrace et celte. Dans Sîrbu et Vaida (eds.), p. 149-165.
- Gergova, D. (2006b). The Eternity of the Burial Rite. The Throne and the Sitting Deceased. *Acta Terrae Septemcastrensis*, V, 1, p. 51-62.
- Gergova, D. (2008). The Escharae in the Getic Burial. Dans Gergova (dir.), p. 255-267. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Gergova, D. (2010). Orphic Thrace and Achaemenid Persia. In J. Nieling, & E. Rehm, *Achaemenid Impact in the Black Sea Communication of Powers* (pp. 67-86). Aarhus : Aarhus University Press.
- Gergova, D. (dir.) (2008). Phosphorion. *Studia in honorem Mariae Čičikova*. Sofia.
- Gergova, D. et Gančeva, M. (2002). Разкопки в ИАР “Сборяново“ през 2001 г. Могилен некропол [Fouilles dans la reserve historico-archéologique de Sboryanovo en 2001. Nécropole tumulaire]. *AOP*, p. 47.

- Gergova, D. et Ivanov, J. (2004). Проучвания на надгробни могили от источния некропол в ИАР Сборяново [Études de tumuli de la nécropole Est de la réserve historico-archéologique de Sbornyanovo]. *AOP*, p. 133-134.
- Gergova, D. et Koulov, I. (1977). Разкопки на тракийския могилен некропол при с. Кочан, Благоевградски окръг [Fouilles de la nécropole thrace près du village de Kočan, département de Blagoévgrad]. *AOP*, p. 43-45.
- Gergova, D., Ivanov, Y., Katevski, I. (2011). Проучвания на елинистическия некропол на гетския култов и политически център в Сборяново [Études de la nécropole hellénistique du centre culturel et politique à Sbornyanovo]. *AOP*, p. 205-206.
- Gergova, D., Kouzmanov, M. et Ivanov, Y. (2007). Некропол на бесите при с. Любча, м. Орфенското, община Доспат. [Nécropole des Besses près du village de Lyubča, région Orfénskoto, municipalité de Dospat]. *AOP*, p. 269-271.
- Gergova, D., Vŭlčeva, D., Mihaïlova, J. et Alexandrov, A. (1988). Проучвания в “Сборяново“ край Исперих [Recherches à Sbornyanovo, près d’Isperih]. *AOP*, p. 52-54.
- Gergova, D., Stoyanov, T., Vŭlčeva, D., Mihaïlova, J. et Radev, R. (1992). Проучвания на резерват „Сборяново“ [Études de la réserve *Sbornyanovo*]. *AOP*, p. 40-43.
- Gerov, B. (1960). Der thrakische Stamm der Mäden. Ethnographisch-historische Untersuchungen. Dans Omagiu lui C. Daicoviciu (p. 241-249). Bucharest
- Getov, L. (1988). Мъглижката гробница [La tombe de Mŭglij]. Sofia.
- Getov, L. (1991). Thracian Tombs in the Hinterland of Seuthopolis during the Hellenistic Age. Dans M. Čičikova (ed.), p. 40-46. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Ghezzi, V. (2004). I vini dei Traci. Dans Schirripa, P. (ed.), p. 35-45.
- Ginev, G. (1978). Разкопки на надгробна могила при с. Дралфа, Търговски окръг [Fouilles d’un tumulus funéraire près du village de Dralfa, municipalité de Tŭrgovišté]. *AOP*, p. 61.
- Ginev, G. (1983). Разкопки на надгробна могила от II – III в. при с. Пайдушко, Търговишки окръг [Fouilles d’un tumulus funéraire du II<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> s. près du village Païdouško, municipalité de Tŭrgovišté]. *AOP*, p. 93.
- Ginouvès, R. (dir.) (1998). *Dictionnaire méthodique de l’architecture grecque et romaine. Tome III : espaces architecturaux, bâtiments et ensembles*. Athènes.

- Ginouvès, R. et Martin, R. (dirs.) (1985). *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine: Tome I. Matériaux, techniques de construction, techniques et formes de décor.* Athènes.
- Ginouvès, R. et Guimier-Sorbets, A.-M. (1994). Voûte « galate » et charpente macédonienne. *Revue archéologique*, 2, p. 311-321.
- Gizdova, N. (1984). Спасителни разкопки на тракийския могилен некропол при с. Аканжиево, Пазарджишки окръг [Fouilles de sauvetage de la nécropole tumulaire thrace près du village d'Acandzhievo, département de Pazardzhik]. *AOP*, p. 52-53.
- Gizdova, N. (1985). Спасителни разкопки на тракийския могилен некропол при с. Аканжиево, Пазарджишки окръг [Fouilles de sauvetage de la nécropole tumulaire thrace près du village d'Acandzhievo, département de Pazardzhik]. *AOP*, p. 99-101.
- Gizdova, N. (2005). Thracian *tumuli* in the Pazardzhik district. Dans Bouzek et Domaradzka (eds.), p. 115-121.
- Glazer, N., et Moynihan, D. P. (1975). *Ethnicity: Theory and experience.* Cambridge.
- Gorbanov, P. (1991). Ритонизираните амфори като атрибути на тракийските царе-жреци при ритуала “Либацио“ (тези и хипотези) [Les amphores-rhyta comme attributs des rois-prêtres thraces lors du rituel « Libatio » (thèses et hypothèses)]. *Балкански древности* [Antiquités balkaniques], 1, p. 49-55.
- Gočeva, Z. (2007). Конят в религията на траките [Le cheval dans la religion des Thraces]. Dans сб. *Есенни четения 2007. Погребални практики и ритуали. Научна конференция 25-26.10.2007. Том 5* [Recueil Lectures automnales 2007. Pratiques et rites funéraires. Conférence scientifique 25-26.10.2007. Tom 5], p. 35-41.
- Goody, J. (1961). Religion and Ritual : The Definitional Problem. *The British Journal of Sociology*, 12(2), p. 142-164.
- Goody, J. (1977). Against ‘Ritual’ : Loosely Structured Thoughts on a Loosely Defined Topic. Dans Moore, S. F. et Myerhoff, B. G. (eds.), p. 25-35.
- Gossel, B. (1980). *Makedonische Kammergräber.* Berlin.
- Gossel-Raeck, B. (1991). *L'or des Scythes: Trésors de l'Ermitage, Leningrad ; du 16 février au 14 avril 1991.* Bruxelles.

- Gotsev, A. (2011). Емпорион Пистирос. Археологически разкопки в кв. Б 23 и Б 24 през 2010 г. [Emporion Pistiros. Fouilles archéologiques dans les carrés Б 23 et Б 24 en 2010]. *AOP*, p. 160-162.
- Gotsev, A. et Nehrizov, G. (2001). Спасителни археологически разкопки на могилен некропол в м. Стармос при с. Кривня, община Провадия [Fouilles archéologiques de sauvetage d'une nécropole tumulaire dans la région Starmos, près du village de Krivnia, municipalité de Provadia]. *AOP*, p. 40-42.
- Graf, F. (2011). Text and ritual : The Corpus Eschatologicum of the Orphics. Dans Edmonds III, R. G. (ed.), p. 53-67.
- Grainger, J. D. 1996. Antiochos III in Thrace. *Historia : Zeitschrift für Alte Geschichte*, 45, 3, p. 329-343.
- Guimier-Sorbets, A.-M. (2001). Mobilier et décor des tombes macédoniennes. Dans Ducrey, P., Frei-Stolba, R., & Gex, K. (eds.), p. 217-227.
- Guimier-Sorbets, A.-M. (2006). Architecture funéraire monumentale à l'époque hellénistique : des modèles macédoniens aux nécropoles alexandrines. Dans Moretti, J.-Ch. et Tardy, D. (eds.), p. 191-203.
- Guimier-Sorbets, A.-M. (2008). Architecture et décor des tombes monumentales à l'époque hellénistique : quelques modèles communs (Macédoine, Thrace, Egypte, Asie Mineure, Chypre). Dans Özbek, O. et al. (eds.), p. 27-44.
- Guinev, G. (1999). Tombe thrace près du village de Vrani Kon, dans la commune de [sic] Omurtag. *Arheologia* (Sofia), p. 43-48. (texte en bulgare, résumé en français)
- Hadjiiska, V. (2005). Anthropomorphic Pot from the Hellenistic Necropolis of Kabile. *Studia Archaeologica, Supp. IV*, p. 711-716. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Hägg, R. (1992). A Scene of Funerary Cult from Argos. Dans Hägg, R. (ed.), p. 169-176.
- Hägg, R. (1999). *Ancient Greek Hero Cult. Proceedings of the Fifth International Seminar on Ancient Greek Cult, organized by the Department of Classical Archaeology and Ancient History, Göteborg University, 21-23 April 1995*. Stockholm.
- Hägg, R. (ed.) (1992). *The Iconography of Greek Cult in the Archaic and Classical Periods. Proceedins fo the First International Seminar on Ancient Greek Cult, organised by the*

- Swedish Institute at Athens and the European Cultural Centre of Delphi, Delphi, 16-18 November 1990.* Athènes – Liège.
- Haimovici, S. (1983). Caractéristiques des chevaux des Gètes découverts dans la nécropole de Zimnicea. *Dacia, N. S., XXVII, 1-2*, p. 79-107.
- Haimovici, S. (2000). Features of the Ritually Buried Horses by the Geto-Dacian Population during the Second Epoch of the Iron Age in the South-Eastern Romania. Their Socioeconomic and Worship Importance. Dans Colloque international d'archéologie funéraire, p. 195-201.
- Hammond, N. G. L. (1989). *The Macedonian State. Vol. I. Origins, Institutions, and History.* Oxford.
- Hanfmann, G. M. A. (1942). Etruscan Doors and Windows. *The Journal of the American Society of Architectural Historians, 2(1)*, p. 8-16.
- Hasluck, F. W. (1906). Poemanenum. *Journal of Hellenic Studies, 26*, p. 23-31.
- Hasluck, F. W. (1910-1911). A Tholos Tomb at Kirk Kilisse. *Annual of the British School at Athens, XVII*, p. 76-79.
- Hayashi, T. (2006). First State Formation and the Construction of Tumuli : Especially Focusing on Scythian Tumuli. *Helis, IV*, 324-332.
- Hellmann, M-Ch. (2002). *L'architecture grecque T. 1, Les principes de la construction.* Paris.
- Herrmann, J. (ed.) (1992). *Heinrich Schliemann : Grundlagen und Ergebnisse moderner Archaeologie 100 Jahre nach Schliemanns Tod.* Berlin.
- Heuzey, L. A. et Daumet, H. (1876). *Mission archéologique de Macédoine.* Paris.
- Hodder, I. (ed.) (1992). *Theory and Practice in Archaeology.* Londres – New York.
- Hodder, I. (ed.) (2001). *Archaeological Theory Today.* Bodmin.
- Hoddinott, R. F. (1981). *The Thracians.* Londres.
- How, W. W., & Wells, J. (1928). *A Commentary on Herodotus.* Oxford - New York : Oxford University Press.
- Hristov, I. (2005). Проучване на викус от римската епоха в околностите на с. Тученица, Плевенско [Analyse d'un vicus de l'époque romaine dans le terroir du village Toučenitsa, municipalité de Plevén]. *AOP*, p. 172-174.
- Hristov, M. (2007). Археологически проучвания на ритуални структури и некропол от РБЕ III в м. Балинов Горун край с. Дъбене, община Карлово [Études archéologiques de

- structures rituelles et d'une nécropole de l'Âge du Bronze ancien III dans la région *Balinov Goroun* près du village de Dübene]. *AOP*, p. 114-119.
- Hristov, I. (2009). Троглодитите: непознатите траки и скалните паметници край морския бряг [Les Troglodytes: les Thraces inconnus et les monuments taillés dans la roche près du bord de la mer]. Varna.
- Hughes, D. D. (1999). Hero Cult, Heroic Honors, Heroic Dead: Some Developments in the Hellenistic and Roman Periods. Dans Hägg, R. (ed.), p. 167-175.
- Humphrey, C. et Laidlaw, J. (1994). *The Archetypal Actions of Ritual*. Oxford.
- Hutchinson, J. et Smith, A., D. (eds.) (1996). *Ethnicity*. Oxford.
- Iakovidou, A. (ed.) (2007). *Thrace in the Greco-Roman World. Proceedings of the 10th International Congress of Thracology. Komotini – Alexandroupolis 18-23 October 2005*. Athènes.
- Ignatov, V., Gospodinov, K., Borisova, S. (2009). Аварийно археологическо проучване на източната могила, част от могилен некропол северно от с. Караново, Новозагорско [Étude archéologique d'urgence du tumulus est de la nécropole tumulaire du village de Karanovo, municipalité Nova Zagora]. *AOP*, p. 297-300.
- Ignatov, V., Gospodinov, K., Borisova, S. (2010). Спасителни археологически разкопки на надгробна [sic] източната могила при с. Караново, община Нова Загора [sic] през 2010 г. [Fouilles archéologiques de sauvetage du tumulus le [sic] funéraire oriental près du village de Karanovo, municipalité de Nova Zagora [sic] en 2010]. *AOP*, p. 227-229.
- Ignatov, V., Künčeva-Ruseva, T., Velkov, K. (2008). Археологически разкопки на надгробна могила в м. Юреня, с. Еленово, Новозагорско [Fouilles archéologiques d'un tumulus funéraire dans la région *Yurenya*, village d'Élénovo, municipalité de Nova Zagora]. *AOP*, p. 295-296.
- Ignatov, V., Gospodinov, K., Borisova, S., Gospodinov, N. et Vineva, V. (2009). Спасителни археологически проучвания по трасето на АМ Тракия, лот 2, обект № 15 (км 233+850 – 234+550) в м. Дипсиза, с. Загорци, Новозагорско [Études archéologiques de sauvetage sur le tracé de l'autoroute Trakia, lot 2, (km 233+850 – 234+550) dans la région Dipsiza, village de Zagortsi, municipalité de Nova Zagora]. *AOP*, p. 179-181.

- Ignatov, V., Künčeva-Ruseva, T., Velkov, K., Popova, Ts., Ribarov, G., Gospodinov, N. (2006). Archaeological Excavations at Shihanov Bryag Locality near Harmanli. Dans Nikolov et al. (eds.), p. 333-398. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Илев, I. et Bakürdzhiiev, S. (2008). Сондажни археологически проучвания на обект 4, лот 4, АМ Тракия (КМ 279+700 – 279+900) [Sondages archéologiques dans le site 4, lot 4, autoroute *Trakiya* (km 279+700 – 279+900)]. *AOP*, p. 283-284.
- Илев, S. (2008). Спасително археологическо проучване на надгробни могили в м. Змиярника при с. Гарваново, Хасковска област [Étude archéologique de sauvetage de tumuli funéraires dans la région *Zmiyarnika* près du village de Gabarovo, département de Haskovo]. *AOP*, p. 262-266.
- Ionescu, M., Alexandru, N. et Constantin, R. (2008). 98. Mangalia, jud. Constanța [Callatis]. *Cronica cercetărilor arheologice din România – campania 2007*. 191-193. (texte en roumain)
- Insoll, T. (2001). Introduction : the archaeology of world religions. Dans Insoll, T. (ed.), p. 1-32.
- Insoll, T. (2004). *Archaeology, Ritual, Religion*. Londres – New York.
- Insoll, T. (ed.) (2001). *Archaeology and World Religion*. Londres – New York.
- Insoll, T. (ed.) (2011). *Oxford Handbook of the Archaeology of Ritual and Religion*. Oxford.
- Irimia, M. (1968). Les cimetières d'incinération géto-daces de Bugeac-Ostrov. *Pontica, I*, p. 193-234. (texte en roumain, résumé en français)
- Irimia, M. (1969). Nouvelles fouilles archéologiques dans le deuxième cimetière géto-dace de Bugeac.
- Ivanov, D. (1988). The Mausoleum-Like Tomb Near the Village of Babovo and its Ancient Thracian Parallels. *Terra Antiqua Balcanica, III*, p. 99-105. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Ivanov, V. (2008). Спасителни проучвания на могила “Таушан Юк“ при гр. Балчик [Fouilles de sauvetage du tumulus *Taoušan Yuk* près de la ville de Balčik]. *AOP*, p. 300-301.
- Ivanov, Y. (2006). Pillows/Cushions in the Funeral [sic] Constructions and Complexes. *Helis, V*, p. 132-154.
- Ivanov, S., et Ginev, G. (2008). Надгробна могила No. 2, край с. Руец, община Търговище [Tumulus funéraire No. 2, près du village de Rouets, municipalité de Tŭrgovishtë]. Dans *сб. Есенни четения 2007. Погребални практики и ритуали. Научна конференция 25-*

- 26.10.2007. Том 5 [Recueil Lectures automnales 2007. Pratiques et rites funéraires. Conférence scientifique 25-26.10.2007. Tom 5] (p. 165-171). Varna.
- Ivanova, E. (2005). Investigation and conservation of finds from various materials excavated at Pistiros. Dans Bouzek et Domaradzka (eds.), p. 37-46.
- Ivanova, S. V. (2004). Древнейший курган в Северо-западном Причерноморье. Dans Niculiță et al. (eds.), p. 40-45. (texte en russe)
- Janakieva, S. (2005). Les témoignages des auteurs antiques de « sacrifices » de veuves en Thrace. *Thracia*, XVI, p. 151-161.
- Jenkins, R. (2008<sup>2</sup>). *Rethinking ethnicity*. Los Angeles – Londres – New Delhi.
- Johnson, M. (1999). *Archaeological Theory: An Introduction*. Oxford.
- Johnson, M. H. (2011). On the nature of empiricism in archaeology. *Journal of the Royal Anthropological Institute (N. S.)*, 17, p. 764-787.
- Jones, S. (2003<sup>3</sup>). *The Archaeology of Ethnicity. Constructing identities in the past and present*. Londres – New York.
- Jordanov, I., Angelova, R., Konstantinov, K. et Todorov, T. (eds.) (2011). *Историки. Том 4. Научни изследвания в чест на професор д-р Иван Карайотов по случай неговата 70-годишнина* [Istoriki. Tome 4. Recherches en l'honneur du 70<sup>ème</sup> anniversaire du prof. Ivan Karayotov]. Šumen.
- Kabakčieva, G. (1978). Основни тенденции в развитието на тракийската религия през първото хилядолетие преди новата ера и възникването на култ към конника в Тракия [Tendances principales dans le développement de la religion thrace durant le premier millénaire avant notre ère et l'apparition du culte du cavalier en Thrace]. *Thracia Antiqua*, 2, p. 86-95.
- Kalčev, P. et Yankov, D. (2011). Сондажни археологически проучвания на обект № 7, км 184+100 – км 184+800, “Открито праисторическо селище“, м. Синански гробища в землището на с. Рупки, Старозагорско, лот 1 на АМ “Тракия“ [Études archéologiques par sondages du site № 7, km 184+100 – km 184+800, « Habitat préhistorique découvert », région *Sinanski grobišta* dans le terroir du village de Roupki, département de Stara Zagora, lot 1 de l'autoroute « Trakia »]. *AOP*, p. 43-45.

- Karayotov, I. et Boneva, I. (1987). Тракийска крепост и могилен некропол край с. Руен, Бургаски окръг [Forteresse thrace et nécropole tumulaire près du village de Rouén, département de Burgas]. *AOP*, p. 82-84.
- Katevski, I., & Monna, D. (2005). I tumuli della Tracia : tipologia, morfologia e prospezioni geoelctriche. *Helis IV. Investigations, Results and Problems in "Sboryanovo"* (pp. 151-155). Sofia : Marin Dinov Academic Publishing House.
- Katsarov (Kacarov), G. (1905). Zur Geographie des alten Thrakiens. *Wochenschrift für klassische Philologie*. 33-34, p. 930-933.
- Katsarov (Kacarov), G. (1922). Die ethnographische Stellung der Päoner, *Klio*, VIII, p. 20-26.
- Katsarov, G. (1924). Тракийските беси [Les Thraces Besses]. *Известия на Историческото дружество* [Bulletin de l'association d'histoire], VI, p. 31-47.
- Katsarova, V. et Petkova, K. (2008). Спасителни археологически проучвания на надгробна могила № 10 на нос Колокита, гр. Созопол [Études archéologiques de sauvetage du tumulus funéraire № 10 sur le cap *Kolokita*, ville de Sozopol]. *AOP*, p. 324-327.
- Kisyov, K. (1990). Разкопки при с. В. Левски, община Карлово [Fouilles près du village V. Levski, municipalité de Karlovo]. *AOP*, p. 41-42.
- Kisyov, K. (2001). Thracian Mound Necropolis near Starossel, Municipality of Hissaria. *Annual of the Archaeological Museum Plovdiv*, X, p. 20-51. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Kisyov, K. (2002). Археологически проучвания на могилен некропол край с. Чернозем, община Калояново [Études archéologiques d'une nécropole tumulaire près du village de Černozem, municipalité de Kaloyanovo]. *AOP*, p. 54-55.
- Kisyov, K. (2003). Теренни обхождания в землищата на селата Зелениково и Розовец, община Брезово [Prospection dans les terroirs des villages de Zelenikovo et de Rozovets, municipalité de Brezovo]. *AOP*, p. 98-99.
- Kisyov, K. (2009). Погребални практики в Родопите (края на II - I хил. пр. Хр.) [Pratiques funéraires dans les Rhodopes (fin du IIe - Ier mil. av. J.C.). Plovdiv.
- Kisyov, K. et Kesyakova, E. (2004). Археологически разкопки на обект "Тракийски могилен некропол" край с. Чернозем, община Калояново, през 2003 г. [Fouilles archéologiques du site « Nécropole tumulaire thrace » près du village de Černozem, municipalité de Kaloyanovo, en 2003]. *AOP*, p. 97-98.

- Kisyov, K. et Nehrizov, G. (1995). Археологически проучвания на могила № 5 край с. В. Левски, община Карлово [Études archéologiques du tumulus № 5 près du village de Vassil Levski, municipalité de Karlovo] *АОР*, p. 66-67.
- Kitov, G. (1973). Тракийска могилна гробница край Каварна [Tombe tumulaire thrace près de Kavarna]. *Резюмета на отчети за разкопани обекти през 1972 година. XVIII Национална археологическа конференция. 27-30 май 1973, Нова Загора* [Résumés de rapports de fouilles de l'année 1972. 18<sup>e</sup> Conférence archéologique nationale, 27-30 mai 1973, Nova Zagora]. Sofia.
- Kitov, G. (1977a). Тракийска гробница-мавзолей в „Жаба могила“ край гр. Стрелча [Tombe-mausolée thrace dans le tumulus *Jaba Mogila* près de la ville de Strelča]. *АОР*, p. 51-52.
- Kitov, G. (1977b). Тракийска гробница-мавзолей край град Стрелча [Tombe-mausolée thrace près de la ville de Strelča]. *Векове, 1*, p. 12-21.
- Kitov, G. (1979). *Тракийските могили край Стрелча* [Les tumuli thraces près de Strelča]. Sofia.
- Kitov, G. (1980). Подготовка на Жаба-могила край Стрелча за консервация и реставрация [Préparation du tumulus *Zhaba Mogila* près de Strelča pour conservation et restauration]. *АОР*, p. 59-60.
- Kitov, G. (1986). Тракийска куполна гробница край с. Равногор, Пазарджишки окръг [Tombe à coupole thrace près du village de Ravnogor, région de Pazardzhik]. *АОР*, p. 103 – 104.
- Kitov, G. (1989). Les sepulcres [sic] à coupoles près de Ravnodor [sic] dans les Rhodopes. *Arheologia* (Sofia), 3, p. 28-41. (texte en bulgare, résumé en français)
- Kitov, G. (1990). Tholoi on Cape Kaliakra and on Cape Ćirakman near the Town of Kavarna. *Terra Antiqua Balcanica, IV*, p. 116-121. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Kitov, G. (1992a). Могилата “Тръновица“ край Брани Поле, Пловдивско [Le tumulus *Trŭnovitsa* près de Brani Polé, département de Plovdiv]. *АОР*, p. 55.
- Kitov, G. (1992b). Tumuli in Northeastern Bulgaria. *Helis, I*, p. 48-69. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Kitov, G. (1993). Тракийските могили [Les tumuli thraces]. *Thracia, XX*, p. 32-80.

- Kitov, G. (1994a). Долината на царете в Казанлъшката котловина [La vallée des rois dans la Vallée de Kazanlŭk]. *Anali*, 2-3, p. 46-75.
- Kitov, G. (1994b). Newly Discovered Monuments of Thracian Culture from the Tumuli in the Vicinity of Shipka and Sheinovo (Kazanluk Region). Dans *First International Symposium 'Seuthopolis' Burial Tumuli in the South East of Europe. Kazanlŭk, Bulgaria 4-8 June 1993* (p. 105-114). Veliko Tarnovo.
- Kitov, G. (1994c). Тракийски гробнично-култов комплекс в могилата Оструша край Шипка. [Complexe cultuo-funéraire thrace du tumulus *Ostruša* près du village de Šipka] *Проблеми на изкуството*, 4, p. 13-20.
- Kitov, G. (1996a). Le tumulus *Golyama Arsenalka* (Une tombe monumentale thrace à coupole dans la nécropole de Shipka-Sheĭnovo). *Arheologia*, 4, p. 31-42. (texte en bulgare, résumé en français)
- Kitov, G. (1996b). Sasova Mogila : une tombe monumentale thrace non pillée entre Sipka et Jasenovo. *Arheologia*, 2-3, p. 9-22. (texte en bulgare, résumé en français)
- Kitov, G. (1996c). Slavcova Mogila. Une tombe monumentale thrace près du village de Rozovo, dans la région de Kazanlŭk. *Arheologia*, 1, p. 1-9. (texte en bulgare, résumé en français)
- Kitov, G. (1997). Tombes monumentales thraces. *Archéologie*, 338, p.28-35.
- Kitov, G. (1999). Royal Insignia, Tombs and Temples in the Valley of the Thracian Rulers. *Archaeologia Bulgarica*, 1, p. 1-20.
- Kitov, G. (2000). Panagyurishte Gold Treasure : A Close View. *Anali*, 7(1-2), p. 4-116. (texte en bulgare, introduction en anglais)
- Kitov, G. (2001). A Newly Found Thracian Tomb with Frescoes. *Archaeologia Bulgarica*, V, 2, p. 15-29.
- Kitov, G. (2001-2002) Starosel – centre culturel thrace. *Orpheus*, 11-12, p. 5-60.
- Kitov, G. (2002a). A Tholos Tomb near the Village of Alexandrovo. *Anali*, 9(1), p. 50-75. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Kitov, G. (2002b). *Александровската гробница* [La tombe d'Alexandrovo]. Varna.
- Kitov, G. (2002c). Starosel – centre cultuel thrace (Préliminaires). *Orpheus*, 11-12 (2001-2002), p. 5-60.
- Kitov, G. (2003a) The Griffin Tumulus. *Thracia*, XV, p. 303-312.

- Kitov, G. (2003b). The Valley of the Thracian Rulers (I). *Archeologia* (Sofia), 1, p. 16-17. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Kitov, G. (2003c). The Valley of the Thracian Rulers (II). *Archeologia* (Sofia), 2, p. 28-42. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Kitov, G. (2003d). *Тракийски култов център Старосел* [Centre cultuel thrace Starosel]. Varna.
- Kitov, G. (2004a). Гробницата в Александрово [La tombe d'Alexandrovo]. *Bulletin of the Regional Museum of History Haskovo*, 2, p. 149-175. (non-consulté)
- Kitov, G. (2004b). New Observations in the Alexandrovo Tomb. *Archeologia* (Sofia), 1-2, p. 42-51 (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Kitov, G. (2005a). *Александровската гробница* [La tombe d'Alexandrovo]. Sofia.
- Kitov, G. (2005b). Аристократична Тракия – погребални обичаи и изкуство [Thrace aristocratique – pratiques funéraires et art]. *Anali*, 1, p. 15-35.
- Kitov, G. (2005c). *Долината на тракийските владетели* [La vallée des souverains thraces]. Varna.
- Kitov, G. (2005d). New Discoveries in the Thracian Tomb with Frescoes by Alexandrovo. *Archaeologia Bulgarica*, IX, 1, p. 15-28.
- Kitov, G. (2005e). The Newly Discovered Tomb of the Thracian ruler Seuthes III. *Archaeologia Bulgarica*, IX, 2, p. 39-54.
- Kitov, G. (2005f). Thracian Tumular Burial with a Gold Mask Near the City of Shipka, Central Bulgaria. *Archaeologia Bulgarica*, IX, 3, p. 23-37.
- Kitov, G. (2005g). Tumular Architecture. Dans Kitov et Dimitrova (eds.), p. 90-99. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Kitov, G. (2006a). Architectural Under-Tumular Monuments in the Valley of the Thracian Rulers. *Bulletin of the Institute of Archaeology*, XXXIX, p. 113-126.
- Kitov, G. (2006b). The Valley of the Thracian Kings. *The Thracian Cosmos*, p. 40-95.
- Kitov, G. (2008a). Далакова могила [Tumulus Dalakova]. *Проблеми и изследванията на тракийската култура, III* (Problemi i izsledvaniia na trakiiskata kultura, III), p. 138-150.
- Kitov, G. (2008b). *Могилы, храмове, гробници. Записки на един иманяр* [Tumuli, temples, tombes. Notes d'un fouilleur de tumuli]. Sofia.

- Kitov, G. et Agre, D. (2002). *Въведение в тракийската археология* [Introduction à l'archéologie thrace]. Sofia.
- Kitov, G. et Borisova, T. (1994). Могилният некропол край Калугерово в Правешко, 1993 г. [La nécropole tumulaire près de Kalougerovo dans la région de Pernik, 1993]. *AOP*, p. 41-42.
- Kitov, G. et Dimitrova, D. (1998-1999). New Discoveries in the Thracian Valley of the Kings in the Region of Kazanluk. Excavations by a Thracian Expedition for Tumuli Investigations 'TEMP' in the Region of Kazanluk from 1995 till 1997. *Talanta, XXX-XXXI*, p. 31-53.
- Kitov, G. et Dimitrova, D. (2001). Тракийски култов център Старосел, Хисарско [Centre cultuel thrace Starosel, municipalité de Hisarya]. *AOP*, p. 52-53.
- Kitov, G. et Dimitrova, D. (2003). Александровка гробница [Tombe d'Alexandrovo]. *AOP*, p. 64.
- Kitov, G. et Dimitrova, D. (2004). Тракийски култов център Старосел [Centre cultuel thrace Starosel]. *AOP*, p. 94-95.
- Kitov, G. et Dimitrova, D. (2005). Долината на тракийските владетели (проучвания през 2004 г.) [La vallée des rois thraces (recherches en 2004)]. *AOP*, p. 153-155.
- Kitov, G. et Dimitrova, D. (2008). Шивачева могила при Старосел [Tumulus *Šivačeva* près de Starosel]. *AOP*, p. 302-304.
- Kitov, G. et Dimitrova, D. (eds.) (2005). *The Lands of Bulgaria – A Cradle of the Thracian Culture. II*. Sofia.
- Kitov, G. et Maričkov, B. (1990). Тракийски могили в община Родопи, Пловдивско [Tumuli thraces dans le département des Rhodopes, département de Plovdiv]. *AOP*, p. 36-37.
- Kitov, G., Dimitrova, D., Dimitrova, E. (2006). Долината на тракийските царе [La vallée des rois thraces]. *AOP*, p. 128-130.
- Kitov, G., Dimitrova, D., Dimitrova, E. (2007a). Археологически проучвания на надгробни могили край Ясеново в Долината на тракийските царе [Études archéologiques de tumuli funéraires près de Yasenovo dans la Vallée des rois thraces]. *AOP*, p. 144-148.
- Kitov, G., Dimitrova, D., Dimitrova, E. (2007b). Могили край Шейново в Долината на тракийските царе [Tumuli près de Šeinovo dans la Vallée des rois thraces]. *AOP*, p. 151-153.
- Kitov, G., Dimitrova, D. et Sirakov, N. (2007). Тракийски могили в Сливенско [Tumuli thraces de la région de Sliven]. *AOP*, p. 245-250.

- Kitov, G., Lazov, G. et Dolčeva, E. (1994). Могилните некрополи край Левка и Райкова могила в Свиленградско [Les nécropoles tumulaires près de Levka et le tumulus *Raikova Mogila* dans la municipalité de Svilengrad]. *AOP*, p. 73-75.
- Klasnakov, M., Stephanova, T. et Giurova, M. (2009). Сондажни разкопки на селищна могила Бургас през 2008 г. [Fouilles du tell Burgas en 2008]. *AOP*, p. 77-80.
- Klasnakov, M., Leštakov, P., Samičkova, G., Aleksandrova, R., Spasov, N., Iliev, N., Zlateva, R. (2011). Спасително архологическо проучване на къснонеолитно селище Буджака в зоната на УПИ 8035, гр. Созопол, област Бургас [Fouilles archéologiques de sauvetage du site UPI 8038 dans la région Boudjaka, ville de Sozopol, département de Burgas]. *AOP*, p. 65-68.
- Koičev (Koychev), A. (2000). The Thracian Tombs – Temples near the Town of Strelcha – Reconstruction, Dating and Ruler’s Identity. Dans *Phosphorion*, p. 295-315. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Kostov, R. I., Gaydarska, B. et Gurova, M. (2008). *Geoarchaeology and Archaeomineralogy. Proceedings of the International Conference, 29-30 October 2008 Sofia*. Sofia.
- Kottaridi, A. (1999). Βασιλικές πυρές στη νεκρόπολη των Αιγών. *Ancient Macedonia, VI*, p. 631-641.
- Koulov, I. (1995). Археологически разкопки в м. Крайменска чука край Благоевград [Fouilles archéologiques dans la région *Kraimenska čouka* près de Blagoévggrad]. *AOP*, p. 51-53.
- Kouzmanov, M. (1998). Тракийска и етруска гробнична архитектура (кр. II-I хил. пр. Хр.) [L’architecture funéraire thrace et étrusque (fin du II<sup>e</sup> – I<sup>er</sup> mill. av. J.-C.)]. *Seminarium Thracicum*, 3, p. 53-64.
- Kouzmanov, M. (2005). The Horse in Thracian Burial Rites. Dans Bouzek et Domaradzka (eds.), p. 143-146.
- Krūsteva, M. (1995). Надгробни могили в землищата на селата Куртово, Сушица и Васил Левски, община Карлово [Tumuli funéraires dans les terroirs des villages Kourtovo, Sušitsa et Vassil Levski, municipalité de Karlovo]. *AOP*, p. 67.

- Künčev, M. et Künčeva, T. (1982). Разкопки на праисторическото селище от късния неолит, западно от Нова Загора [Fouilles du village préhistorique du Néolithique récent, à l'ouest de Nova Zagora]. *AOP*, p. 10-11.
- Künčeva-Ruseva, T. et Koleva, D. (2011). Археологически проучвания на обект 18, АМ Тракия, лот 2, км 236+850-237+060, м. Юрта, с. Загорци, община Нова Загора [Études archéologiques du site 18, autoroute Trakiya, lot 2, km 236+850-237+060, région Yurta, village de Zagortsi, municipalité de Nova Zagora]. *AOP*, p. 147-150.
- Kurtz, D. C. et Boardman, J. (1971). *Greek Burial Customs*. Londres – Southampton.
- Kyriakidis, E. (2007). Finding Ritual : Calibrating the Evidence. Dans Kyriakidis, E. (ed.), p. 9-22.
- Kyriakidis, E. (ed.) (2007). *The Archaeology of Ritual*. Los Angeles.
- Kyrieleis, H. (1969). *Throne und Klinen. Studien zur Formgeschichte altorientalischer und griechischer Sitz- und Liegemöbel vorhellenistischer Zeit*. Berlin.
- L'Arab, G. (1991). L'ipogeo Palmieri di Lecce. *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, 103(2), p. 457-497.
- Lamberts, K. et Shanks, D. (eds.) (1997). *Knowledge, Concepts and Categories*. Cambridge.
- Landfester, M. (2007). *Brill's new Pauly: Encyclopaedia of the ancient world*. Leiden.
- Laroušnyan, V. L. (1979). Ранние Фракийцы X – начала IV в. до н. в лесостепной Молдавии [Les Thraces anciens X<sup>e</sup> – début du IV<sup>e</sup> s. av. n. è. dans les steppes boisées de la Moldavie]. Kichinev. (texte en russe)
- Launey, M., Garlan, Y., Gauthier, P., et Orrieux, C. (1987). *Recherches sur les armées hellénistiques*. Paris.
- Lazarenko, I. (2006). Спасителни разкопки на тракийско подмогило гробно съоръжение до с. Баново, община Суворово, област Варна [Fouilles de sauvetage d'une tombe sous tumulus près du village de Banovo, municipalité de Souvorovo, département de Varna]. *AOP*, p. 225-226.
- Lazarenko, I., Mirčeva, E. et Dobrev, D. (2007). Археологически проучвания на надгробна могила при с. Божурец, община Каварна, през 2006 г. [Études archéologiques d'un tumulus funéraire près du village de Bojourets, municipalité de Kavarna, en 2006]. *AOP*, p. 326-329
- Lazarov, M., Porozhanov, K. et Popov, V (1988). Урдовиза [Urdovisa]. *AOP*, p. 39-40.

- Leštakov, K. (2003). За произхода на тракийските главнярници [Sur l'origine des chenets thraces]. *Studia Archaeologica. Supp. I*, p. 67-86.
- Leštakov, K., Todorova, N., Petrova, V., Katsarov, G., Zlateva, R., Spasov, N. (2009). Спасителни разкопки на раннонеолитното селище Ябълково по трасето на АМ „Марица“, през 2008 г. [Fouilles de sauvetage du village du Néolithique ancien de Yabŭlkovo sur le tracé de l'autoroute *Maritsa* en 2008]. *AOP*, p. 57-62.
- Lichiardopol, D. Frînculeasa, A., Ciupercă, B., Paveleț, E., Peneș, M., Dumitrescu, C., Adamescu, I. et Sultana, N. (2006). Ariceștii Rahtivani, com. Ariceștii Rahtivani, jud. Prahova [Ariceștii Rahtivani, commune Ariceștii Rahtivani, département de Prahova]. *Cronica cercetărilor arheologice din România – campania 2005*, p. 78-80.
- Lilova, B. (1991). Погребални обичаи през елинистическата епоха в района на Севтополис [Rites funéraires de l'époque hellénistique dans la région de Seuthopolis]. Dans Čičikova (ed.), p. 47-57.
- Lilova, B. (1994). Надгробните могили в Казанлъшко [Les tumuli funéraires dans la municipalité de Kazanlŭk]. Dans *First International Symposium 'Seuthopolis' Burial Tumuli in the South East of Europe. Kazanlŭk, Bulgaria 4-8 June 1993* (p. 117-124). Veliko Tarnovo.
- Lippolis, E. (2007). Tipologie e significati del monumento funerario nella città ellenistica. Lo sviluppo del *naiskos*. Dans Malacrino, C. G. et Sorbo, E. (eds.), p. 80-100.
- Lissarrague, F. (1990). *L'autre guerrier : Archers, peltastes, cavaliers dans l'imagerie attique*. Paris – Rome.
- Liubenova, V. (1981). Тракийска крепост в местността „Големия Кръст“, с. Боснек, Пернишки окръг [Forteresse thrace dans la région *Golemiya Krŭst*, village de Bosnek, département de Pernik]. *AOP*, p. 46.
- Lund, H. S. (1992). *Lysimachus : A Study in Early Hellenistic Kingship*. Londres – New York.
- Lyman, R. L. et O'Brien, M. J. (2006). *Measuring Time with Artifacts. A History of Methods in American Archaeology*. Lincoln et Londres.
- Macridy-Bey, Th. (1913). Reliefs gréco-perses de la région de Dascylion. *Bulletin de correspondance hellénique*, 37, p. 340-358.

- Madzharov, M. (1986). Археологически разкопки в Субрадице при с. Хр. Даново, Пловдивски окръг [Fouilles archéologiques à *Subraditse* près du village Hr. Danovo, département de Plovdiv]. *AOP*, p. 106-107.
- Madzharov, M. et Tančeva, D. (2009). Археологически разкопки на тракийски селищен комплекс от V-IV в. пр. Хр. при с. Кръстевич, община Хисаря [Fouilles archéologiques d'un habitat thrace du V<sup>e</sup> – IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. près du village de Krūstevič, municipalité de Hisarya]. *AOP*, p. 240-243.
- Măgureanu, D., Măndescu, D. et Matei, S. (eds.) (2011). *Archaeology : making of and practice. Studies in honor of Mircea Babeș at his 70<sup>th</sup> anniversary*. Pitești.
- Maïstorski, G. et Babadzharov, I. (2011). Обект средновековен манастирски комплекс в местността „Кирика“ – НИАР „Мадара“ [Site de monastère médiéval dans la région *Kirika* – réserve nationale historico-archéologique *Madara*]. *AOP*, p. 477-479.
- Makiewicz, T. (1987). *Formy kultu bóstw domowych na terenie Europy w starożytności* [Les formes du culte des dieux domestiques en Europe durant l'Antiquité]. Poznań.
- Malacrino, C. G. et Sorbo, E. (eds.) (2007). *Architetti, architettura e città nel Mediterraneo antico*. Milan.
- Malešević, S. (2003). *The Sociology of Ethnicity*. Londres – Thousand Oaks – Dehli.
- Mansel, A. M. (1943). *Die Kuppelgräber von Kirklareli in Thrakien*. Ankara. (texte en turque, résumé en allemand)
- Mansel, A. M. (1974). Das Kuppelgrab von Kutluca (West-Bithynien). *Thracia, III*, p. 207-220.
- Mareș, I., Niculică, B. P., Boghian, D., Ignătescu, S., Budui, V. et Buzdugan, C. (2006). Andâcata, com. Andâcata, jud. Suceava [Andâcata, commune d'Andâcata, département de Suceava]. *Cronica cercetărilor arheologice din România – campania 2005*, p. 42-44. (texte en roumain, résumé en français)
- Marinov, I. (2012). La classification en archéologie bulgare : une question de méthodologie ou de théorie? *Thracia, XX*, p. 171-180.
- Mashkour, M. (ed.) (2002). *Equids in Time and Space. Papers in honour of Véra Eisenmann. Proceedings of the 9<sup>th</sup> ICAZ Conference, Durham, August 2002*. Oxford.
- Mateva, B., Mihailova, Zh. et Miner, V. (2002). *Sboryanovo : Historical and Archaeological Reservation*. Plovdiv. (bilingue bulgare – anglais)

- Maxim, Z., Crișan, V. et Wittenberger, M. (2006). Tureni, com. Tureni, jud. Cluj [Tureni, commune Tureni, département de Cluj]. *Cronica cercetărilor arheologice din România – campania 2005*, p. 377-378. (texte en roumain)
- Mellink, M. J. (1970). Archaeology in Asia Minor. *American Journal of Archaeology*, 74(2), p. 175-176, figs. 41-43.
- Meliukova, A. I. (1979). Скифия и Фракийский мир [La Scythie et le monde thrace]. Moscou. (texte en russe)
- Mešekov, Yu. (2007). Археологическо проучване на обект „Раннохристиянски сводови гробници“, пл. „Позитано“, София [Étude archéologique du site « Tombes voûtées paléochrétiennes », place Pozitano, Sofia]. *AOP*, p. 364-368.
- Meyer, Ed. (1884-1902). *Geschichte des Altertums i-V*. Stuttgart.
- Miclea, I. et Florescu, R. (1980). *Geto-Dacii. Strămoșii Românilor: Vestigii milenare de cultură și artă*. Bucarest.
- Micozzi, M. S. (1991). *Postmortem Change in Human and Animal Remains : A Systematic Approach*. Springfield.
- Mihaïlov, G. (1970). La Thrace et la Macédoine jusqu'à l'invasion des Celtes. *Ancient Macedonia, I*, p. 76-85.
- Mihaïlov, G. (1977). Sitalcès et la Macédoine, Athènes et la guerre du Péloponnèse : histoire et poésie. *Ancient Macedonia, II*, p. 237-250.
- Mihaïlov, G. et Dimitrov, P. A. (2007). *Scripta Minora. Épigraphie, onomastique et culture thraces*. Sofia.
- Mihaïlova, D. (2005). Култови съдчета от светилища в източните Родопи [Contenants culturels des sanctuaires dans les Rhodopes de l'Est]. *Муф*, 9, p. 309-327.
- Mihaïlova, J. et Nikolaeva, M. (2011). Спасителни археологически разкопки на надгробна могила № 2, ул. „Арда“ № 11 гр. Исперих [Fouilles de sauvetage du tumulus funéraire № 2, rue Arda № 11 ville d'Isperih]. *AOP*, p. 203-204.
- Mikov, V. (1929). Могилите в България [Les tumuli en Bulgarie]. *Българска историческа библиотека, IV*, p. 33.

- Mikov, V. (1932). Grabhiigelnekropolen aus der Umgebung von Loveč und Teteven. *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare, 1930-1931, VI*, p. 153-170. (texte en bulgare, résumé en allemand)
- Mikov, V. (1942). Произход на надгробните могили в България [Origine des tumuli funéraires en Bulgarie]. *Annuaire du Musée National*, 16-31.
- Mikov (Micoff), V. (1954). *Le tombeau antique près de Kazanlak*. Sofia.
- Mikov, V. (1955). Произход на куполните гробници в Тракия. *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare, XIX*, p. 15-48.
- Mikov, V. (1957). Надгробните могили в България [Les tumuli funéraires en Bulgarie]. *Археологически открития в България [Découvertes archéologiques en Bulgarie]*, p. 217-241.
- Milčev, A. et Boneva, I. (1981). Разкопки в околностите на с. Ошани и с. Беласица, Тревненско [Fouilles dans les environs des villages d'Ošani et de Belasitsa, municipalité de Tryavna]. *AOP*, p. 127-128.
- Miller, S. G. (1981). *Hellenistic Macedonian Architecture: Its Style and Painted Ornamentation*. Thèse (Ph. D.) - Bryn Mawr College, 1971.
- Millis, B. W. (2001). *A Commentary on the Fragments of Anaxandrides*. Thèse (Ph. D.) – Urbana, Université d'Illinois.
- Mirčev, M. (1958). Паметници на гробната архитектура в Одесос и неговата околност [Monuments de l'architecture funéraire à Odesos et ses environs]. Dans Beševliev, V. et Georgiev, V. (eds.), p. 571-575.
- Mladenova, Y. (1971). Надгробна могила при Ивайловград [Tumulus funéraire près d'Ivaïlovgrad]. *Arheologia (Sofia), 4*, p. 38-51.
- Moore, S. F. et Myerhoff, B. G. (eds.) (1977). *Secular Ritual*. Amsterdam.
- Moretti, J.-Ch. et Tardy, D. (eds.) (2006). *L'architecture funéraire monumentale. La Gaule dans l'Empire romain. Actes du colloque organisé par l'IRAA du CNRS et le musée archéologique Henri-Prades, Lattes, 11-13 octobre 2001*. Paris.
- Morgan, C. (2003). *Early Greek States Beyond the Polis*. Londres – New York.
- Morgan, C. (2009). Ethnic expression on the Early Iron Age and Early Archaic Greek mainland. Where should we be looking? Dans Derks, T. et Roymans, N. (eds.), p. 11-36.

- Moscalu, E. (1977). Sur les rites funéraires des Géo-Daces de la plaine du Danube. *Dacia, N. S.*, XXI, p. 329-340.
- Moscalu, E. (1983). *Ceramica thraco-getica*. Bucarest.
- Moscalu E. et Voievozeanu, P. (1979). La tombe et le trésor princiers thraco-gétiques de Peretu (départ. de Teleorman). *Apulum*, 17, p. 103-110.
- Naidenova, V. et Totevski, T. (1987). Тракийски могилен некропол при с. Орешак, Ловешки окръг [Nécropole tumulaire thrace près du village Orešak, département de Loveč]. *AOP*, p. 96-97.
- Nehrizov, G. (1993). Тракийска гобница при с. Долно Луково [Monument funéraire thrace près du village de Dolno Loukovo]. *Rodopi*, XXVIII, 5, p. 10-11.
- Nehrizov, G. (1996). Археологически проучвания при с. Долно Луково, Ивайловградско [Études archéologiques près du village Dolno Loukovo, municipalité d'Ivaïlovgrad]. *AOP*, p. 31-33.
- Nehrizov, G. (2006). Iron Age Pit Sanctuary and Early Bronze Age Settlement near the Town of Svilengrad. Dans Nikolov et al. (eds.), p. 399-499.
- Nehrizov, G. (2007). Обект от ранната бронзова епоха и ритуални ями от желязната епоха при Свиленград [Site du Bronze ancien et fosses rituelles de l'Âge du Fer près de Svilengrad]. *AOP*, p. 176-180.
- Nehrizov, G. et Pürvin, M. (2011). Burial, [sic] mound with a tomb near Dolno Izvorovo village, Kazanlak district. *Be-JA*, 1, p. 41-69. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Nehrizov, G. et Iliev, S. (2007). Проучване на некропол от долмени в землището на с. Васково, община Любимец [Étude d'une nécropole de dolmens dans le terroir du village de Vaskovo, municipalité de Liubimets]. *AOP*, p. 159-162.
- Nehrizov, G. et Tsvetkova, Y. (2008). Спасителни разкопки на зидана гробница при с. Черничино, Ивайловградско [Fouilles de sauvetage d'une tombe construite située près du village de Černičino, région d'Ivaïlovgrad]. *AOP*, p. 260-264.
- Nehrizov, G. et Tsvetkova, Y. (2011). Скален комплекс „Глухите Камъни“ [Complexe rupèstre *Gluhite Kamĭni*]. *AOP*, p. 176-179.
- Nehrizov, G. et Valentinova, M. (2005). Спасителни разкопки на ямно светилище от желязната епоха при Свиленград през 2004 г. (Обект № 26 по трасето на ЖП линията

- Пловдив – Свиленград) [Fouilles de sauvetage d'un sanctuaire à fosses de l'Âge du Fer près de Svilengrad en 2004. (Site № 26 sur le tracé du chemin de fer Plovdiv – Svilengrad]. *AOP*, p. 87-89.
- Nenov, T. (2008). Geoarchaeological Monuments of Ancient Mining in Sredna Gora Mountain. Dans Kostov et al. (eds.), p. 258-262.
- Nevett, L. C. (2010). *Domestic Space in Classical Antiquity*. Cambridge.
- Niculiță, I., Zancoci, A. et Băț, M. (2004). *Thracians and Circumpontic World. Proceedings of the Ninth International Congress of Thracology. Chișinău – Vadul lui Vodă, 6-11 September 2004. Vol. I*. Chișinău.
- Nielsen, I. (1994). *Hellenistic Palaces : Tradition and Renewal*. Aarhus.
- Nikolov, V. (1967). Гробница III в Могиланската могила във Враца [Tombeau III du tumulus *Mogilanska à Vratsa*]. *Archaeologia* (Sofia), p. 11-18.
- Nikolov, V. et Stefanova, T. (2001). Отчет за спасителните археологически разкопки край с. Горово, Бургаска област, през 2000 г. [Rapport des fouilles archéologiques de sauvetage près du village Gorovo, département de Burgas, en 2000]. *AOP*, p. 35-36.
- Nikolov, D., Yankov, D. et Kalčev, K. (1982). Спасителни археологически разкопки на надгробни могили [Fouilles archéologiques de sauvetage de tumuli funéraires]. *AOR*, p. 31-34.
- Nikolov, V., Nehrizov, G. et Tsvetkova, Y. (eds.) (2006). *Спасителни археологически разкопки по трасето на ЖП линията Пловдив – Свиленград през 2004 г.* [Fouilles de sauvetage sur le tracé du chemin de fer Plovdiv – Svilengrad en 2004]. Sofia.
- Nikolova, B. (1984). Разкопки на могила № 9 от тракийски могилен некропол в м. Деветте могили при язовир „Г. Димитров“ [Fouilles du tumulus № 9 de la nécropole tumulaire de la région *Devette mogili* près du barrage « G. Dimitrov »]. *AOP*, p. 57-58.
- Ninov, L. (1989a). Des vestiges de lions sur les terres bulgares. *Archeologia* (Sofia), XXXI, 2, p. 55-61.
- Ninov, L. (1989b). Остеологични изследвания през 1988 година [Analyses ostéologiques en 1988]. *AOP*, p. 169-170.
- Ninov, L. (1994). Остеологични проучвания на антични обекти [Analyses ostéologiques de sites antiques]. *AOP*, p. 94-95.

- Ninov, L. (1995). Животински кости от антични селища, тракийски могили и други култови обекти [Ossements animaux d'habitats antiques, de tumuli thraces et de sites cultuels]. *AOP*, p. 86-87.
- Ninov, L. (1996). Osteологични анализи на материали от тракийски надгробни могили [Analyses ostéologiques de matériaux provenant de tumuli funéraires thraces]. *AOP*, p. 52.
- Ninov, L. (2001a). Проучвания на животински останки от тракийски могили и други култови обекти през 1999 г. [Analyses de restes animaux de tumuli thraces et d'autres sites cultuels en 1999]. *AOP*, p. 66.
- Ninov, L. (2001b). Проучвания на животински останки от тракийски могили и други култови обекти през 2000 г. [Analyses de restes animaux de tumuli thraces et d'autres sites cultuels en 2000]. *AOP*, p. 67.
- Ninov, L. (2004). Археостеологически проучвания на на [sic] материали от обекти от бронзовата и желязната епоха [Analyses archéostéologiques du matériel de sites de l'Âge du Bronze et de l'Âge du Fer]. *AOP*, p. 101.
- Ninov, L. (2006). Osteoarхеологични изследвания на материали от ямно светилище при Свиленград [Analyse osteoarchéologique du matériel du sanctuaire de fosses près de Svilengrad]. Dans Nikolov et al. (eds.), p. 500-509.
- Ninov, L. (2008a). Археозоологически проучвания на праисторически обекти [Analyse archéozoologique de sites préhistoriques]. *AOP*, p. 101-103.
- Ninov, L. (2008b). Osteологични анализи на материали от бронзовата и желязната епоха [Analyse osteoarchéologique du matériel de l'Âge du Bronze et de l'Âge du Fer]. *AOP*, p. 293-295.
- Ninov, L. (2009). Проучвания на археозоологически материали от праисторически обекти разкопани през 2008 г. [Analyse du matériel archéozoologie provenant de sites préhistoriques fouillés en 2008]. *AOP*, p. 120-121.
- O'Brien, M. J. et Lyman, R. L. (2002). *Applying Evolutionary Archaeology. A Systematic Approach*. New York – Boston – Dordercht.
- Ogenova, L. (1961). Les cuirasses de bronze trouvées en Thrace. *Bulletin de correspondances helléniques, II*, p. 501-538.

- Ogdenova-Marinova, L. (1977). Essai de mettre en rapport Athénion de Maronée avec la peinture en Thrace vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère. *Thracia, IV*, p. 177-188.
- Ogdenova-Marinova, L. (1991). The Kazanlak Tomb – A Masterpiece of Thracian Art. Dans Čičikova, M. (ed.), p. 12-25. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Ögzen, İ. et Öztürk, J. et Mellink, M. J. (1996). *The Lydian Treasure: Heritage Recovered*. Istanbul.
- Orlandos, A. K. (1968). *Les matériaux de construction et la technique architecturale des anciens grecs. Seconde partie*. Hadjimichali, V. et Laumonier, K. (trads.). Paris.
- Ovčarov, N. (2008). *Откритията на българския Индиана Джоунс: Изчезнали градове, забравени храмове, древни писмености, потънали кораби* [Les découvertes de l'Indiana Jones bulgare: cités disparues, temples oubliés, écritures antiques, navires naufragés]. Sofia.
- Özbek, O. (ed.) (2008). *Funeral Rites, Rituals, and Ceremonies from Prehistory to Antiquity*. Istanbul.
- Özbek, O., Chuvin, P., Carlier, P. (2008). *Funeral rites, rituals and ceremonies from prehistory to antiquity: Proceedings of the International Workshop "Troas and its Neighbours": Çanakkale and Ören 2-6 October 2006*. Istanbul.
- Panaiyotov, I. (1978). За ранните етапи в генезиса на траките [Sur les étapes anciennes de la genèse des Thraces]. *Thracia Antiqua*, 3, p. 78-88.
- Panajotova, K. (1994). Надгробни могили в районите на гръцките колонии по българското черноморие [Tumuli funéraires dans les régions des colonies grecques sur la côte bulgare de la mer Noire]. *First International Symposium 'Seuthopolis' Burial Tumuli in the South East of Europe. Kazanlŭk, Bulgaria 4-8 June 1993*, (pp. 81-86). Veliko Tarnovo.
- Panayotova, K., Nedev, D. et Hermay, A. (2005). Българо-френски проучвания на некропола на Аполония през 2004 г. [Études bulgareo-françaises de la nécropole d'Apollonia en 2004]. *AOP*, p. 238-241.
- Papoulia, V. (1994). Introduction. La Thrace antique: une unité historique. Dans Selimis, G. (dir.), p. 13-34.
- Parkinson, W. A. (2005). Tribal boundaries : Stylistic variability and social boundary maintenance during the transition to the Copper Age on the Great Hungarian Plain. *Journal of Anthropological Archaeology*, p. 33-58.

- Pâsralu, I. et Colesniuc, S. (2003-2004). Recently Researched Hellenistic and Roman Tombs from Mangalia. *Pontica*, 37-38, p. 407-412. (texte en roumain, résumé en anglais)
- Paunov, E. (2002). Re-Discovering the First Thracian Tomb near the Village of Starosel, Plovdiv District. *Anali*, 1, p. 82-93. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Paunov, E. (2006). Untersuchung der Grabstätte bei Tutrakan im Jahr 1995. *Helis*, V, p. 335-339. (texte en bulgare, résumé en allemand)
- Paunova, V. (2004). Археологическо проучване на могили в с. Забел, община Трън [Étude archéologique de tumuli dans le village de Zabel, municipalité de Trŭn]. *AOP*, p. 83-84.
- Paunova, V. (2008a). Археологическото проучване на могила Т (№ 5) в м. Равнището, в землището на с. Старо Село, община Радомир [L'étude archéologique du tumulus Т (№ 5) dans la région *Ravništeto*, dans le terroire du village de Staro Selo, municipalité de Radomir]. *AOP*, p. 309-311.
- Paunova, V. (2008b). Спасително археологическо проучване на могила в м. Кулата, гр. Перник [Étude archéologique de sauvetage d'un tumulus dans la région *Kulata*, ville de Pernik]. *AOP*, p. 281-283.
- Penkova, E. (2005). The Funeral Riteness in the Necropolis of Duvanlii. *Studia Archaeologica*, *Supp. IV*, p. 563-580. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Peregrine, P. N. (2001). Cross-Cultural Comparative Approaches in Archaeology. *Review of Anthropology*, 30, p. 1-18.
- Preregrine, P. N. (2004). Cross-Cultural Approaches in Archaeology: Comparative Ethnology, Comparative Archaeology, and Archaeoethnology. *Journal of Archaeological Research*, 12(3), p. 281-309.
- Petrov, I. (1990). Разкопки на могила № 3 от некропола в местността "Трите чуки" край с. Горски Извор, Хасково [Fouilles du tumulus № 3 de la nécropole de la région *Trite čuki* près du village Gorski Izvor, Haskovo]. *AOP*, p. 40.
- Petrov, I. (2001). Предварително археологическо проучване на дромоса на тракийска гробница в месността „Рошавата чука“ край с. Александрово, Хасковско [Étude archéologique préliminaire du *dromos* du monument thrace dans la région *Rošavata čouka* près du village d'Alexandrovo, département de Haskovo]. *AOP*, p. 56.

- Picard, Ch. (1947). Le repas nuptial chez Hadès : peintures hellénistiques d'une tholos de Kazanlak (Bulgarie). *Revue d'histoire des religions*, 134(1-3), p. 113-119.
- Pirenne-Delforge, V. et Suárez de la Torre, E. (eds.) (2000). *Héros et héroïnes dans les mythes et les cultes grecs. Actes du Colloque organisé à l'Université de Valladolid du 26 au 29 mai 1999*. Liège.
- Pirovska, G. (2011). Консервация, реставрация и експониране на тракийската куполна гробница в Момина могила, с. Братя Даскалови, Старозагорска област [Conservation, restauration et exposition de la tombe à coupole thrace dans le tumulus *Momina Mogila*, village de Bratya Daskalovi, département de Stara Zagora]. Dans Tonkova (ed.), p. 18-27.
- Plutynski, A. (2011). Four Problems of Abduction : A Brief History. *The Journal of the International Society for the History of Philosophy of Science*, 1(2), p. 227-248.
- Поров, D. (2011). Траки. Исторически и културен обзор. [Les Thraces. Apperçu historique et culturel]. Sofia.
- Поров, D. (2010). *Гръцките интелектуалци и тракийския свят* [Les intellectuels grecs et le monde thrace]. Sofia.
- Поров, Н. (2002). *Urbanisierung in den Inneren Gebieten Thrakiens und Illyriens im 6. – 1. Jhd. v. Chr.* Sofia. (texte en bulgare, résumé en allemand)
- Поров, Н. et Пиев, S. (2006). Теренни обхождания в землищата на селата Вълче Поле, Камилски Дол и Малко Градище [Prospection dans les terroirs des villages Vŭlčé Polé, Kamilski Dol et Malko Gradišté]. *AOP*, p. 620-623.
- Porozhanov, K. (1994). The Tumuli in Homer's Epic Works. First International Symposium 'Seuthopolis' Burial Tumuli in the South East of Europe. Kazanlŭk, Bulgaria 4-8 June 1993 (pp. 19-24).
- Porozhanov, K. (2011). The Inscription from Messambria (the end of the 4<sup>th</sup>/beginning of the 3<sup>rd</sup> c. B.C.) and Dynasty of Sadalas of the West-Pontic Coast. Dans Jordanov et al. (eds.), p. 226-238.
- Porozhanov, K. (2012). *The Thracian Civilization in the Beginnings of Two Continents and on the Coasts of Three Seas*. Sofia. (texte en bulgare, résumé en anglais)

- Poulter, A. G. (1983). *Ancient Bulgaria. Papers presented to the International Symposium on the Ancient History and Archaeology of Bulgaria, University of Nottingham, 1981. Part I.* Nottingham.
- Preda, C., Vulpe, A. et Poghirc, C. 1976. *Thraco-Dacica. Recueil d'études à l'occasion du II<sup>e</sup> Congrès International de Thracologie (Bucarest, 4 – 10 septembre 1976).* Bucarest.
- Prévost, B. (ed.) (1987). *L'or des cavaliers thraces: trésors de Bulgarie.* Montréal.
- Psarra, I. (1999). Archaeological Investigations in Ancient Lyka on Ayios Ahillios, Florina Prefecture. *AEMΘ*, 13, p. 597-610. (texte en grec, résumé en anglais)
- Rabadjiev, K. (2002). *Hellenic Mysteries in Thrace (an attempt at their archaeological interpretation).* Sofia. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Rabadjiev, K. (2011a). Thracian Tombs : Mausoleums, temples, Heroons ? *Arheologia* (Sofia), 1, p. 44-60. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Rabadjiev, K. (2011b). Thracian Tombs : Mausoleums, temples, Heroons ? Part II. *Arheologia* (Sofia), 2, p. 25-31. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Racinet, Ph. et Schwerdroffer, J. (dirs.) (2004). *Méthodes et initiations d'histoire et d'archéologie.* Nantes.
- Radev, R. (2000). Hellenistic Age Burials in Pithoi in Thrace. Dans *Tombes tumulaires de l'Âge du Fer dans le Sud-Est de l'Europe. Actes du II<sup>e</sup> Colloque International d'Archéologie Funéraire organisé à Tulcea, Brălia, Călărași et Slobozia, 18-24 septembre 1995* (p. 155-167). Tulcea.
- Radoslavova, G. (2007). Археологически проучвания на една могила от тракийски некропол в м. Калето, с. Топчии, Разградска област [Études archéologiques d'un tumulus d'une nécropole thrace dans la région dite *Kaleto*, village de Топчии, municipalité de Razgrad]. *AOP*, p. 203-206.
- Radoslavova, G. (2008). Тракийска надгробна могила в землището на с. Топчии, община Разград [Tumulus funéraire thrace dans le terroir du village de Топчии, municipalité de Razgrad]. *AOP*, p. 225-228.
- Renfrew, C. (2007a). Ritual and Cult in Malta and Beyond – Traditions of Interpretation. Dans Barrowclough, D. A. et Mahne, C. (eds.), p. 8-13.

- Renfrew, C. (2007b). The Archaeology of Ritual, of Cult, and of Religion. Dans Kyriakidis, E. (ed.), p. 109-122.
- Richter, G. M. A. (1966). *The Furniture of the Greeks, Etruscans, and Romans*. Londres.
- Riva, C. (2010). *The Urbanisation of Etruria: Funerary Practices and Social Change, 700-600 BC*. Cambridge.
- Roos, P. (1971). The Rock-Tomb Doors of the Lyco-Carian Borderland. *Opuscula Atheniensi*, X, p. 25-30.
- Roos, P. (1972). *The Rock-Tombs of Caunus. I, The Architecture*. Göteborg.
- Roos, P. (2006). *Survey of Rock-Cut Chamber-Tombs in Caria. Part 2*. Göteborg.
- Roosevelt, Chr. H. (2008). Lala Tepe: A Late Lydian Tumulus Near Sardis. 1. Introduction, Excavation, and Finds. Dans Cahili, N. D. (ed.), p. 1-19.
- Roosevelt, Chr. H. (2009). *The Archaeology of Lydia: From Gyges to Alexander*. Boston.
- Ruel, M. (1998). Rescuing Durkheim's 'rites' from the symbolizing anthropologist. Dans Allen et al. (eds.), p. 105-115.
- Rusev, N. et Stoyanova, D. (2010). Надгробна могила в м. Смойлан Пунар, с. Гагово, община Попово, Търговищка област [Tumulus funéraire dans la région *Smoïlan Pounar*, village de Gagovo, municipalité de Popovo, district de Türgovište]. *AOP*, p. 243-245.
- Rusev, N. et Stoyanova, D. (2011). Спасителни археологически проучвания на могила с монументална гробница в м. Смойлан Пунар, с. Гагово, община Попово през 2010 г. [Fouilles archéologiques de sauvetage d'un tumulus avec tombe monumentale dans la région *Smolyan Pounar*, village de Gagovo, municipalité de Popovo en 2010]. *AOP*, p. 208-212.
- Ruseva, M. (1982). Тракийска куполна гробница край Малко Търново. *Музеи и паметници на културата* [Muzei i pametnitsi na kulturata], XXII, 3-4, p.47-50.
- Ruseva, M. (1990). Some Observations on the Architecture of the Tomb in the Ginina Mogila Tumulus Near the Village of Svestari. *Terra Antiqua Balcanica*, IV, p. 110-115. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Ruseva, M. (1995). Опит за тълкуване на погребалните паметници в Тракия като модел на Света [Essai d'interprétation des monuments funéraires en Thrace comme modèle du Monde]. *Anali*, 1-2, p. 28-37.

- Ruseva, M. (2000). *Thracian Cult Architecture in Bulgaria*. Panova, N. (trad.). Sofia. (bilingue, en bulgare et en anglais)
- Ruseva, M. (2002). *Тракийска гробнична архитектура в българските земи през V-III в. пр. н. е.* [Architecture funéraire thrace en territoire bulgare du V<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> s. av. n. è.]. Yambol.
- Ruseva-Slokoska, L. et Staikova, L. (1982). Разкопки на надгробна могила в местността Могилата – Кюстендил [Fouilles d'un tumulus funéraire dans la région *Mogilata* – Kyoustendil]. *AOP*, p. 47-48.
- Russu, J. J. (1941-1943). Granița etnică între Traci și Illiré Cercatări epigrafice și onomastice [Frontière ethnique entre Thraces et Illires. Recherches épigraphiques et onomastiques]. *Anuarul Institutului de studii classice. IV*, p. 73-147. (texte en roumain)
- Saatsoglou-Paliadeli, Ch. (2007). La peinture de la Chasse de Vergina. Dans Descamps-Lequime, S. (dir.), p. 47-56.
- Saliba, J. A. (1976). *'Homo Religiosus' in Mircea Eliade*. Leiden.
- Šalganov, K. et Ivanov, M. (2002). Късноантичен мавзолей в кв. Лозенец, София, 2001 г. [Mausolée de l'Antiquité tardive dans le quartier Lozenets, Sofia, 2001]. *AOP*, p. 96-98.
- Šalganova, T. (2005). Гръцките ловни митове и ловът на глиган от Александровската гробница, Хасковско [Les mythes de chasse grecs et la chasse de sanglier de la tombe d'Alexandrovo, département de Haskovo]. *Муф*, 9, p. 165-183.
- Scare, Ch. (2011). Monumentality. Dans Insoll, T. (ed.), p. 9-23.
- Schaefer, A. (1885-1887<sup>2</sup>). *Demosthenes und seine Zeit I-III*. Leipzig.
- Schäfer, M. (2005). The Greek Cavalry in the Archaic Period. A Matter for Rivew. Dans Gardeisen, A. (ed.), p. 233-242.
- Schaefer, R. T. (dir.). (2008). *Encyclopedia of race, ethnicity, and society*. Los Angeles.
- Schirripa, P. (2004). Introduzione. I Traci tra geografia e storia. Dans Schirripa, P. (ed.), p. 1-21.
- Schirripa, P. (ed.). (2004). *I Traci tra l'Egeo e il Mar Nero*. Milan.
- Selimis, G. (dir.). (1994). *Thrace*. Athènes.
- Șerbănescu (2006). Tombes géto-daces découvertes dans le département de Călărași. *Istros, XIII*, p. 167-181. (texte en roumain, résumé en français)
- Sevinç, N., Körpe, R., Tombul, M., Rose, C. B., Strahan, D., Kiesewetter, H. et Wallrodt, J. (2001). A New Painted Graeco-Persian Sarcophagus from Çan. *Studia Troica, XI*, p. 383-420.

- Sideris, A. et Tonkova, M. (2012). Археологически проучвания на многослоен обект от късния неолит и I хил. пр. Хр. при извора Халка Бунар, с. Горно Белево, община Братя Даскалови, Старозагорска област [Études archéologiques d'un site à plusieurs strates du Néolithé récent et du I<sup>er</sup> mill. av. J.-C. près de la source d'eau Halka Bounar, village de Gorno Bevevo, municipalité Bratya Daskalovi, département de Stara Zagora]. *AOP*, p. 156-158.
- Simion, G. (1995). A New Getic Necropolis at Murighiol, Tulcea County. *PEUCE*, XI, p. 265-302. (texte en roumain, résumé en anglais)
- Simpson, E. (2002). The Andokides Painter and Greek Carpentry. Dans Clark et Gaunt (eds.), p. 303-316.
- Sîrbu, V. (1992). Coutumes funéraires et sacrifices humains dans le monde des Gêto-Daces (II<sup>e</sup> siècle av. J.C. [sic] – I<sup>er</sup> siècle après J.C. [sic]). *Thrace Ancienne*, I, p. 335-363.
- Sîrbu, V. (2002). Funerary and Sacrificial Beliefs and Practices with the Geto-Dacians (5<sup>th</sup> Century BC – 1<sup>st</sup> Century AD). *Jubilaeus*, V, p. 374-393.
- Sîrbu, V. (2003). *Funerary Archaeology and Sacrifices : An Unifying Terminology (Dictionary, Lexis, Branching)*. Brăila (bilingue, en roumain et en anglais)
- Sîrbu, V. (2004). *Les Thraces entre les Carpates, les Balkans et la Mer Noire et leurs relations avec les populations voisines (V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - I<sup>er</sup> siècle après J.-C.): Quatre conférences données à la Sorbonne*. Brăila.
- Sîrbu, V. (2009). Pratiques mortuaires chez les Thraces nordiques : « la société des vivants » - « la communauté des dormeurs » (les Ver [sic] s. av. J.-C. – Ler [sic] s. ap. J.-C.). *Thracia*, XVIII, p. 125-163.
- Sîrbu, V. et Florea, G. (2000). The Image of the Horseman in the Thracian Art (5th Century BC – 1st Century AD). *Journal of Balkan Archaeology – Starini*, 1, p. 23-43.
- Sîrbu, V. et Harțuche, N. (2000). Remarques sur le tumulus aristocratique de Găvani, département de Brălia. Dans Colloque international d'archéologie funéraire, p. 139-153.
- Sîrbu, V. et Vaida, D. L. (2006). *Thracians and Celts. Proceedings of the International Colloquium from Bistrița, 18-20 May 2006*. Cluj-Napoca.
- Škorpiľ, K. (1925). Мегалитни паметници и могилища (Старини в черноморската област - част 1) [Monuments mégalithiques et tumuli (Antiquités dans la région de la mer Noire - partie 1)]. Sofia : Durjavna Pechatnitsa.

- Škorpil, K., & Škorpil, H. (1999). *Могилу [Tumuli]*. Sofia. (Ouvrage original publié en 1898).
- Šmejda, L. (2006). *Archaeology of Burial Mounds*. Plzen : Department of Archaeology, Faculty of Philosophy & Ars, University of West Bohemia.
- Smith, E. E. et Medin, D. L. (1981). *Categories and Concepts*. Cambridge – Londres.
- Smith, M. A. (1955). The limitations of inference in archaeology. *The archaeological newsletter*, 6, p. 1-7.
- Spencer, N. (ed.) (1995). *Time, Tradition and Society in Greek Archaeology : Bridging the 'Great Divide'*. Londres – New York.
- Spiridonov, T. (1978). Историко-географско райониране на древна Тракия през енеолита [Division géohistorique de la Thrace antique durant le Chalcolithique]. *Thracia Antiqua*, 3, p. 60-77.
- Spiridonov, T. (1985). Тракийският етнос. Етнокултурни проблеми [L'ethnos thrace. Problèmes ethnoculturels]. *Seminarium Thracicum*, 1, p. 69-73.
- Sprague, R. (2005). *Burial Terminology. A Guide for Researchers*. Lanham – New York – Toronto.
- Stahl, A. B. (1993). Concepts of Time and Approaches to Analogical Reasoning in Historical Perspective. *American Antiquity*, 58(2), p. 235-260.
- Stančev, D. (1994). Mound Tombs in the Russe Region. Dans *First International Symposium 'Seuthopolis'*, p. 173-178.
- Stančev, D. (1995). Археологически разкопки на надгробни могили в Русенско [Fouilles archéologiques de tumuli funéraires dans le département de Roussé]. *AOP*, p. 68-70.
- Stančev, D. (2002). “Македонски“ тип гробница от Борово, Русенско [Tombe du type ‘Macédonien’ de Borovo, département de Ruse]. Dans *Thrace and the Aegean, vol. II*, p. 615-626.
- Stanchev (Stančev), D. (2003). Tumulus no. 1 near [sic] Village of Brestovitsa, Rouse Region. Dans Kitov, G. et Dimitrova, D. (eds.), p. 72-80. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Stavrianopoulou, E. (ed.) (2006). *Ritual and Communication in the Greco-Roman World*. Liège.
- Ștefan, M. (2011). Morphological Features of North-Thracian Tumuli Graves (5th – 3rd centuries B. C.). Dans Măgureanu et al. (eds.), p. 271-280.
- Steingräber, S. (1979). *Etruskische Möbel*. Rome.

- Stinson, Ph. T. (2008). Lala Tepe : A Late Lydian Tumulus near Sardis. 2. Architecture and Painting. Dans Cahili, N. D. (ed.), p. 25-48.
- Stoev, A. et Stoeva, P. (2006). Measuring Time in the Valley of the Thracian Kings. *The Thracian Cosmos*, p. 30-33.
- Stoyanov, T. (1987). Некропол от старожелязната епоха при с. Свещари, Разградски окръг [Nécropole de l'Âge du Fer ancien près du village de Sveštari, municipalité de Razgrad]. *AOP*, p. 97-99.
- Stoyanov, T. (1990). Tomb Architecture in Northeastern Thrace in the Light of Contacts with Asia Minor (4<sup>th</sup> – 3<sup>rd</sup> century B.C.). *Terra Antiqua Balcanica, IV*, p. 122-133.
- Stoyanov, T. (1992). Early Iron Age Tumular Necropolis in the Sboryanovo Reservation. *Hellis II. Sboryanovo - Studies and Prospects. Proceeding of the Conference in Ispereh, 8 December 1988.*, (pp. 93-114). Sofia.
- Stoyanov, T. (2008). On the pictorial program of the Aleksandrovo tomb. *Arheologia* (Sofia), 1-4, p. 57-67. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Stoyanov, T., Nikov, K., Nikolaeva, M., Stoyanova, D., Bonev, V. et Madzharov, K. (2009). Проучвания на тракийския град в ИАР „Сборяново“ през 2008 г. [Études de la ville thrace dans la réserve historico-archéologique *Sboryanovo* en 2008]. *AOP*, p. 228-233.
- Stoyanov, T., Nikolaeva, M., Nikov, K., Stoyanova, D., Mihaïlova, J., Bonev, V., Madzharov, K., Vasileva, T. et Uzunov, H. (2012). Проучвания на тракийския град в ИАР „Сборяново“ през 2011 г. [Étude de la ville thrace dans la Réserve historico-archéologique « *Sboryanovo* » en 2011]. *AOP*, p. 174-176.
- Stoyanova, D. (2002). „Гръцката врата“ в Тракия [La « porte grecque » en Thrace]. Dans *Pitnē*, p. 532-549.
- Stoyanova, D. (2005a). Ionische Türen in Hellenistischen Thrakien. *Studia Archaeologica Universitatis Sericensis, Supplementum IV*, p. 654-670. (texte en bulgare, résumé en allemand)
- Stoyanova, D. (2005b). Some Observations on the Order and Architectural Decoration of the Kazanlak Tomb. Dans *Heros Hephaistos*, p. 302-309. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Stoyanova, D. et Popov, H. (2008). Neue Angaben über die Verwendung von Lehmziegeln im vorrömischen Thrakien. Dans *Gergova* (dir.), p. 340-347. (texte en bulgare, résumé en allemand)

- Stoyčev, R. (2008). Металните съдове от инвентара на погребения от късножелязната епоха в Тракия (опит за реконструкция на ритуалния сервиз) [La vaisselle métallique de l'inventaire des sépultures de l'Âge du Fer tardif en Thrace]. *Муф*, 18, p. 229-234.
- Stoïčev, S., Yorgov, Y. et Babadzhanov, I. (2008). Надгробна могила край с. Салманово, община Шумен [Tumulus funéraire près du village de Salmanovo, département de Šumen]. *АОР*, p. 230-231.
- Stronk, J. G. (1995). *The Ten Thousand in Thrace: An archaeological and historical commentary on Xenophon's Anabasis, Books VI.iii-vi-VII*. Amsterdam.
- Tabakova-Tsanova, G. (1991). Contribution to the Archaeological Map of the Kazanlan [sic] Region. Dans *La culture thrace*, p. 105-125. (texte en bulgare, résumé en Anglais)
- Tačeva (Tatscheva), M. (1992). Geographisches aus Thrakien. Dans *Symposium international des études thraciennes*. p. 77-80.
- Tačeva, M. (1994). Надгробните могили при Дуванлий в пловдивско – родов некропол на одриската династия на Терес (5. – 4. в.) [Les tumuli funéraires de Duvanlii dans le distric de Plovdiv – nécropole familiale de la dynastie odryse de Teres (V<sup>e</sup> – IV<sup>e</sup> s.)]. Dans *First International Symposium 'Seuthopolis' Burial Tumuli in the South East of Europe. Kazanlŭk, Bulgaria 4-8 June 1993* (p. 145-147). Veliko Tarnovo.
- Tačeva, M. (2000). Seuthes III., Seuthopolis und Kabyle (341-252 v. Chr.) nach den epigraphischen und numismatischen Angaben. Sofia. (texte en bulgare, résumé en allemand)
- Teofilov, T. (1988). Analysis of the Stylistic Features in the Architecture of the Thracian Tomb Near the Village of Svestari. *Terra Antiqua Balcanica, III*, p. 144-160. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Theodossiev, N. (1991). Le cratère de Dušanci (analyse culturo-historique et interprétation). *Archeologia* (Sofia), 4, p. 13-21. (texte en bulgare, résumé en français)
- Theodossiev, N. (1994). Tumuli thraces près de Panagjuriste. *Arheologia* (Sofia), 3-4, p. 1-6. (texte en bulgare, résumé en français)
- Theodossiev, N. (1998). Sanctuaries and Cult Places in Northwestern Thrace during the 1st Millenium B.C., *Archeologia Bulgarica*, 2(2), p. 15-27.
- Theodossiev, N. (2000). Monumental Tombs and Hero Cults in Thrace during the 5th-3rd centuries B.C. Dans Pirenne-Delforge, V. et Suárez de la Torre, E. (eds.), p. 435-447.

- Theodossiev, N. (2007). The Lantern-Roofed Tombs in Thrace and Anatolia : Some Evidence about Cultural Relations and Interaction in the East Mediterranean. Dans Iakovidou, A. (ed.), p. 602-613.
- Theodossiev, N. et Stoyanova, D. (2010). The Beehive Tomb at Kurt Kale Reconsidered. *Studia Archaeologica Universitatis Serdicensis, Supp. V*, p. 179-198.
- Theodossiev, P., Theodossiev, N. et Paunov, E. (1995). Спасителни археологически разкопки на Косматата могила край гр. Враца [Fouilles de sauvetage du tumulus *Kosmatata Mogila* près de la ville de Vratsa]. *AOP*, p. 68.
- Todorova, H., Dimov, T., Vaisov, I. (1981). Археологическо проучване на праисторически некропол при с. Дуранкулак, Толбухински окръг [Étude archéologique d'une nécropole préhistorique près du village Dourankoulak, municipalité de Tolbouhin]. *AOP*, p. 17-18.
- Tomlinson, R. A. (1977). Vaulting Techniques of the Macedonian Tombs. *Ancient Macedonia, II*, p. 473-479.
- Tonkova, M. (2000). Sur le système des sites du deuxième Âge du Fer dans la région des collines de Chirpan. Dans Domaradski (dir.), p. 133-144.
- Tonkova, M. (2001). Археологическо проучване на новооткрит тракийски център от ранноелинистическата епоха в м. „Халка Бунар“, село Г. Белево, община Братя Даскалови, Старозагорска област [Étude archéologique d'un centre thrace d'époque hellénistique ancienne nouvellement découvert dans la région *Halka Bunar*, village de G. Beleva, municipalité de Bratya Daskalovi, département de Stara Zagora]. *AOP*, p. 54-55.
- Tonkova, M. (2003). Ямно светилище от късножелязната епоха в центъра на с. Гледачево (обект „Двора“), община Раднево. Проучвания през 2002 г. [Sanctuaire de fosses de l'Âge du Fer récent au centre du village de Gladačevo (site *Dvora*), municipalité de Radnevo. Études en 2002]. *AOP*, p. 60-61.
- Tonkova, M. (2010). On Human Sacrifice in Thrace (on Archaeological Evidence). Dans Cîndea (ed.), p. 503-522.
- Tonkova, M. (2011). Археологическа карта на община Братя Даскалови. Наблюдения върху селищната система на района на Чирпанските възвишения в предримската епоха [Carte archéologique de la municipalité Bratya Daskalovi. Observation sur le système d'occupation

- de l'époque préromaine dans la région des collines de Čirpan]. Dans Tonkova (ed.), p. 100-112.
- Tonkova, M. (ed.) (2011). *Трако-римски династичен център в района на Чирпанските възвишения* [Centre dynastique thraco-romain dans la région des collines de Čirpan]. Sofia.
- Tonkova, M. et Dimitrov, Z. (2005). Археологическо проучване на тракийско ямно светилище и късноримско домакинство в м. Козлука, с. Малко Тръново, община Чирпан (обект № 11 по АМ "Тракия", лот 1) [Étude archéologique d'un sanctuaire de fosses thrace et d'un habitat du Haut Empire dans la région Kozlouka, village Malko Trŭново, municipalité de Čirpan (site № 11 sur l'autoroute « Trakia », lot 1)]. *АОР*, p. 97-100.
- Tonkova, M. et Ivanov, Y. (2011). Тракийска куполна гробница от края на IV – началото на III в. пр. Хр. в Момина могила, с. Братя Даскалови, Старозагорска област [Tombe à coupole thrace de la fin du V<sup>e</sup> – début du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. dans le tumulus *Momina Mogila*, village Bratya Daskalovi, département de Stara Zagora]. Dans Tonkova (ed.), p. 10-17.
- Tonkova, M. et Karailiev, P. (2007). Ямно светилище от късножелязната епоха и средновековно селище и некропо – обект *Двора* в центъра на бившето с. Гледачево, община Раднево [Sanctuaire de fosse de l'Âge du Fer recent et village et nécropole du Moyen Âge – site *Dvora* au centre de l'ancien village Gledačevo, municipalité de Radnevo]. *АОР*, p. 216-219.
- Topalov, S. (2001). Contributions to the Study of the Coinage and History in the Lands of Eastern Thrace from the End of the 4<sup>th</sup> c. B. C. to the End of the 3<sup>rd</sup> c. B. C. Sofia. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Torbov, N. et Mašov, S. (2002). Археологическо проучване на антично селище в околностите на гр. Криводол [Étude archéologique d'un village antique dans les alentours de la ville de Krivodol]. *АОР*, p. 90-91.
- Totevski, T. (1994). Погребални обичаи на местното тракийско население, обитавало горното течение на р. Осъм през периода V - III в. пр. Хр. [Rites funéraires des habitants du cours supérieur de la rivière Osum entre les Ve - IIIe s. av. J.-C.]. *First International Symposium 'Seuthopolis' Burial Tumuli in the South East of Europe. Kazanlŭk, Bulgaria 4-8 June 1993* (pp. 99-104). Veliko Tarnovo : PIK Publishers.
- Trendall, A. D. (1989). *Red Figure Vases of South Italy and Sicily : a handbook*. Londres.

- Triantaphyllos, D. et Terzopoulou, D. (2005). Le tumulus funéraire de Mikri Doxipara-Zoni à Kyprinos (Thrace, Grèce). Dans Gardeisen, A. (ed.), p. 11-28.
- Tsenova, G. et Getov, L. (1973). Tombeau thrace près de Măgliž. *Archaeologia (Sofia)*, 15 (2), p. 15-29. (texte en bulgare, résumé en français)
- Tsetskhladze, G. R. (1998). Who Built the Scythian and Thracian Royal and Elite Tombs ? *Oxford Journal of Archaeology*, 17(1), p. 55-92.
- Tsimbidou-Avloniti, M. (2007). Les peintures funéraires d’Aghios Athanassios. Dans Descamps-Lequime, S. (dir.), p. 57-68.
- Tsvetanova, G. et Getov, L. (1970). *Тракийската гробница при Казанлък* [La tombe thrace de Kazanlŭk]. Sofia.
- Tsvetanova-Agre, D. (1983). Разкопки на лесковското градище и некропола край него, Михайловградски окръг [Fouilles de *Leskovsko gradište* et la nécropole avoisinante, département de Mihailovgrad]. *AOP*, p. 38-39.
- Turcu, M. (1978). De la densité de l’habitation géto-dace dans la plaine roumaine (répertoire des stations et des découvertes funéraires). *Dacia, N.S., XXII*, p. 155-171.
- Tzočev (Tsochev), Ch. (2011). The Date of the Tholos Tomb in Chetinyova Tumulus, Starosel. *Archaeologia Bulgarica, XV, 1*, p. 13-19.
- Ucko, P. J. (ed.) (1995). *Theory in Archaeology : A World Perspective*. Londres – New York.
- Vagalinski, L. et Čolakov, I. D. (2008). Археологически разкопки на фортификацията на римската колония Деултум [Fouilles archéologiques de la fortification de la colonie romaine Deultum]. *AOP*, p. 429-430.
- Valéentinova, M. (2008). Теренни археологически издирвания в землищата на селата Бежаново, Ъглен и Драгана [Prospection archéologiques dans les terroirs des villages de Bézhanovo, Ŭglen et Dragana]. *AOP*, p. 759-760.
- van Soesbergen, P. G. (1983). “Thracian” Onomastica in Mycenaean Linear B. Dans Poulter, A. G. (ed.), p. 199-212.
- Vasilčin, I. (1978a). Разкопки на тракийски некропол при с. Крагулево, Толбухински окръг [Fouilles d’une nécropole thrace près du village de Kragoulévo, municipalité de Tolbouhin]. *AOP*, p. 60-61.

- Vasilčin, I. (1978b). Разкопки на тракийски некропол при с. Черна, Толбухински окръг [Fouilles d'une nécropole thrace près du village de Černa, municipalité de Tolbouhin]. *AOP*, p. 61-62.
- Vasiliev, V. (1999). Nouvelles données concernant la nécropole d'incinération de la fin du Premier Âge du Fer, découverte à Uioara de Sus (département d'Alba). *Thraco-Dacica*, XX, 1-2, p. 181-188.
- Vasileva, D. (1974). À propos du tombeau thrace de Kazanlak. *Thracia*, III, p. 243-245.
- Vasileva, D. (1987). Le sépulcre près de Sveštari. Projet, mesurage et construction. *Archeologia* (Sofia), 2, p. 1-9. (texte en bulgare, résumé en français)
- Vasileva, D. (1991). Design of the Mural Paintings in the Vaulted Chamber of the Kazanlak Tomb. Dans Čičikova, M. (ed.), p. 26-35. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Vasileva, D. (2005). The Thracian Tombs. Architectural-Metrical study. Sofia. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Vassilev, V. et Georgiev, G. D. (1985). Les animaux domestiques et les animaux sauvages du tumulus No III près du village Kralevo, département de Tàrgoviste. *Arheologia* (Sofia), XXVII, 1, p. 1-13. (texte en bulgare, résumé en français)
- Vassilev, V., Mihailov, M. et Čolakov, S. (1985). Разкопки на нос Чиракман [Fouilles sur le cap Čirakman]. *AOP*, p. 248-249.
- Vassileva, M. (2003). За някои Хетско-Фригийско-Тракийски паралели [Au sujet de certains parallèles hittito-phrygo-thraces]. *Strudia Archaeologica* (À la mémoire du Dr. Petar Gorbanov), *Supp. I*, p. 122-128.
- Vassileva, M. (2008). Archaeometric Study of Iron Age Copper Alloy Artefacts from South-East Bulgaria. Dans Kostov et al. (eds.), p. 271-273.
- Vassileva, M. (2012). The Rock-Cut Monuments of Phrygia, Paphlagonia and Thrace: A Comparative Overview. Dans Tsetschladze, G. R. (ed.), p. 243-252.
- Velkov, I. (1925). Le tombeau thrace de Staro-novo-sélo. *ГНБП*, p. 171-179, Pls. 1-3. (texte en bulgare, résumé en français)
- Velkov, I. (1928/1929). Neue Grabhügelfunde aus Bulgarien. *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, V, p. 13-55. (texte en bulgare, résumé en allemand)

- Velkov, I. (1938). Могилна гробна находка при Торос [Trouvaille funéraire sous tumulus près de Toros]. *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, XII, 1, p. 415-418.
- Velkov, I. (1942). Neuentdecktes Kuppelgrab in Malko Belovo, Südbulgarien. *Bulletin du Musée National (Sofia)*, p. 37-44. (texte en bulgare, résumé en allemand).
- Velkov, I. 1956. Фауната на древна Тракия отразена в античната литература [La faune de la Thrace antique telle que relatée dans la littérature antique]. *Природа (Priroda) [Nature]*, 1, p. 75-79.
- Velkov, K. et Künčeva-Ruseva, T. (2011). Археологически проучвания на обект № 11/ лот 3 на АМ „Тракия“, км. 258+250 до км. 259+200, с Биково, община Сливен, през 2010 г. [Études archéologiques du site № 11/lot 3 de l'autoroute *Trakiya*, km 258+250 à km 259+200, village de Bikovo, municipalité de Sliven, en 2010]. *АОР*, p. 152-154.
- Velkov, V., Naïdenova, V. et Petrov. I. (eds.) (1986). *Втори национален симпозиум Поселищен живот в Тракия. 6-9 октомври 1986* [Deuxième symposium national *Vie urbaine en Thrace*. 6-9 octobre 1986]. Yambol.
- Velkov, V., Milčeva, A., Tančeva, N., Попов, J. (1973). Разкопки в тракийския град Кабиле (Ямбол) [Fouilles dans la ville thrace Cabylé (Yambol)]. *АОР*, p. 24-26.
- Velkov, V., Getov, L., Rabadzhiev, K., Tančeva-Vassileva, N., Iliev, I., Draganov, D., Ribarov, G., Sūsulov, D. (1986). Разкопки в Кабиле и неговата околност [Fouilles à Cabylé et ses alentours]. *АОР*, p. 76-80.
- Venedikov, I. (1946). Тракийска гробница при село Ветрен, Пазарджишко. *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, XV, p. 194-196.
- Venedikov, I. (1960). Произходът на траките [L'origine des Thraces]. Dans *Езиковедски и етнографски изследвания в памет на академик Ст. Романски* [Études linguistiques et ethnographiques en l'honneur de l'académicien St. Romanski] (p. 525-543). Sofia.
- Venedikov, I. (1966). Новооткрито тракийско могилно погребение във Враца [Sépulture tumulaire thrace nouvellement découverte à Vratsa] *Arheologia* (Sofia), 1, p. 7-15.
- Venedikov, I. (1974). L'origine des tombeaux à coupole. *Thracia*, III, p. 203-205.
- Venedikov, I. (1978). Les dolmens. Dans Akurgal, E. (ed.), p. 1051-1056.
- Verdiani, C. (1945). Original Hellenistic Paintings in a Thracian Tomb. *American Journal of Archaeology*, XLIX, p. 402-415.

- Voievozeanu, P. et Moscalu, E. (1979). Mormîntul princiar getic și tezaurul de la Peretu, jud. Teleorman [Tombe princière gète et trésor de Peretu, județ de Teleorman]. *Cercetari Arheologice, III*, p. 353-360. (texte en roumain)
- Vollmoeller, K. G. (1901). Zwei Euböische Kammergräber mit Totenbetten. *Ath. Mitt.*, XXVI, p. 333-376, pls. XIII-XVII.
- Vülčeva, D. (1997). Tumular Burials in Thrace and Moesia Inferior and the Tumuli in other European Provinces. *The Thracian World at the Crossroads of Civilizations II*, p. 644-653.
- Vüleva, Y. (1994). Тракийски и македонски монументални гробници [Tombs monumentales thraces et macédoniennes]. *Проблеми на изкуството*, 3, p. 55-62.
- Vüleva, Y. (1996). Архитектурната украса на Свещарската гробница и строителната традиция на гръцката ойкумене [La décoration architecturale de la tombe de Sveštari et la tradition architecturale de l'écoumène grec]. *Thracia Antiqua*, 10, p. 205-226.
- Vüleva (Valeva), Y. (2005). Greek Orders' Elements in Thracian Funerary Architecture. *Heros Hephaistos*, p. 281-301. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Vulič, N. (1926). La nationalité des Péoniens. *Musée belge*, XXX, p. 107-119.
- Vulpe, R., Mihăilă, G., Vulcănescu, R. et Slușanski, D. (eds.). *Actes du II<sup>e</sup> congrès international de thracologie (Bucarest, 4-10 septembre 1976)*.
- Zlatkovskaya, T. D. et Melyukova, A. I. (eds.) (1969). Древние Фракийцы в северном причерноморье [Les Thraces anciens au nord de la Mer Noire]. Moscou. (texte en russe)
- Whitley, J. (1995). Tomb Cult and Hero Cult : The Uses of the Past in Archaic Greece. Dans Spencer, N. (ed.), p. 43-63.
- Winter, F. E. (2006). *Studies in Hellenistic Architecture*. Toronto – Buffalo – Londres.
- Wylie, A. (1985). The Reaction against Analogy. *Advances in Archaeological Method and Theory*, 8, p. 63-111.
- Yaman, H. (2008). Door to the Other World : Phrygian Doorstones at Amorium. Dans Özbek, O. (ed.), p. 59-67.
- Yanakieva, S. (2009). *Thracian Hydronymy. Studia Thracica 12*. Sofia. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Yannouli, E. (2003). Non-domestic carnivores in Greek prehistory : a review. Dans Kotjabopoulou, E. et al. (eds.), p. 175-192.

Zarev, K. et al. (eds.) (1994). *First International Symposium Seuthopolis Burial Tumuli in the South East of Europe. Kazanlak, Bulgaria, 4-8 June 1993*. Veliko Tarnovo.

Zlatkovskaya, T. D. (1971). *Возникновение государства у фракийцев (VII-V в.в. до н.э.)* [Origine de l'état chez les Thraces (VII<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s. av. n. è.)]. Moscou. (texte en russe)

## INDEX DES MONUMENTS NOTABLES

Alexandrovo, xx, 23, 31, 41, 60, 106, 116, 122, 132, 133, 135, 140, 141, 142, 157, 187, 196, 197, 202, 209, 219, 239, 271, 272, 273, 279, 280, 290, 291, 301, 322, 325, 326, 350, 352, 405, 417, 432, 449, 493, 513, 516, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 541, 553, 575, 578, 581, 628, 629, 630, 641, 645, 712

Balčik, 108, 121, 122, 322, 349, 624, 712

Banovo, 121, 122, 289, 290, 291, 348, 409, 410, 412, 632

Borovo, xx, 108, 135, 145, 172, 196, 230, 330, 410, 419, 647, 713

Bratya Daskalovi, xx, 103, 104, 106, 108, 123, 141, 142, 146, 234, 262, 344, 348, 359, 409, 605, 642, 646, 650, 651, 662

Brestovitsa, xx, 102, 110, 111, 132, 135, 136, 146, 152, 179, 180, 181, 183, 329, 412, 419, 470, 618, 647, 713, 720

Černičino, 103, 109, 139, 411, 419, 637, 713

*Četinyova Mogila*, xx, 196, 197, 203, 209, 240, 246, 247, 248, 292, 293, 349, 448

Dolno Izvorovo, xx, 40, 103, 109, 112, 135, 187, 197, 209, 247, 258, 259, 284, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 318, 321, 361, 412, 507, 508, 509, 510, 511, 513, 564, 585, 637

*Fûrtounova Mogila*, xx, 135

Gagovo, xx, 50, 115, 125, 137, 138, 146, 181, 188, 197, 206, 411, 644, 714

*Golyama Kosmatka*, xxi, 50, 109, 130, 136, 138, 163, 164, 187, 189, 190, 196, 202, 213, 218, 219, 224, 294, 317, 353, 406, 508, 509, 512, 513, 523, 578, 585

*Griffons*, xxi, 103, 106, 117, 135, 140, 151, 161, 162, 163, 169, 187, 196, 199, 202, 212, 215, 247, 249, 252, 254, 255, 258, 259, 292, 293, 304, 306, 307, 308, 309, 311, 312, 313, 314, 318, 319, 321, 325, 327, 332, 412, 418, 426, 434, 448, 463, 474, 493, 507, 508, 509, 510, 511, 513, 553, 576

*Helvetsia*, xxi, 103, 106, 132, 135, 136, 196, 197, 215, 254, 261, 282, 283, 294, 314, 315, 316, 321, 324, 326, 354, 355, 419, 434, 448, 474, 493, 509, 510, 511, 513, 515, 553, 576, 581

*Horizont*, xxi, 135, 240, 242, 244, 576, 613, 715

Ivaïlovgrad, xxi, 135, 636, 637, 713, 714, 715

Ivansky, xxi, 108, 121, 122, 135, 196, 313, 314, 320, 324, 326

Kaliakra, 110, 130, 132, 135, 183, 184, 403, 419, 575, 576, 627, 716

Kalojanovo, 135, 136

Kaloyanovo, xxi, 105, 108, 121, 122, 124, 125, 126, 132, 146, 284, 359, 416, 432, 576, 626, 713

Kazanlük, xxvi, 27, 39, 40, 41, 111, 112, 113, 121, 122, 126, 132, 135, 140, 145, 149, 151, 167, 169, 170, 172, 173, 177, 181, 187, 191, 196, 204, 205, 233, 239, 256, 262, 265, 270, 277, 279, 280, 282, 291, 311, 322, 323, 357, 359, 362, 363, 402, 406, 413, 443, 445, 460, 464, 475, 487, 497, 500, 502, 504, 516, 520, 521, 522, 523, 534, 541, 565, 578, 586, 610, 611, 613, 616, 628, 633, 640, 642, 649, 651, 652, 661, 666, 717

*Kesteleva Mogila*, xxi, 105, 106, 112, 113, 117, 126, 128, 131, 150, 196, 265, 279, 433, 576

Kirklareli, xxi, 27, 38, 43, 89, 108, 109, 132, 135, 136, 172, 173, 185, 186, 196, 239, 251, 252, 262, 287, 458, 475, 606

Koprinka, xxii, 31, 39, 40, 113, 114, 121, 122, 123, 126, 127, 132, 135, 239, 240, 264, 346

Krүн I, 135, 136, 159

*Kurt-Kalé*, xxii, 37, 133, 174, 175, 187, 196, 197, 358, 442, 443, 458, 471, 484, 586

Levski, 135, 626, 627, 631, 718

Loveč, xxii, 43, 108, 122, 132, 135, 172, 322, 615, 636, 637

Malko Belovo, xxii, 38, 130, 132, 135, 137, 188, 302, 303, 351, 513, 654, 719

Mezek

    Mal-tépé, 352

*Miškova niva*, xxii, 171, 433, 576

Mŭglij, xxii, 89, 104, 105, 106, 114, 122, 123, 126, 128, 135, 136, 147, 152, 167, 196, 210, 219, 265, 271, 278, 279, 280, 281, 322, 324, 325, 402, 413, 419, 474, 516, 521, 541, 576, 578, 619, 719

*Nedkova Mogila*, xxii, 112, 122, 132, 135, 136, 158, 235, 240, 257, 292, 613, 719

Philipovo, xxii, 37, 104, 106, 116, 122, 126, 135, 136, 151, 157, 174, 175, 199, 203, 231, 234, 251, 252, 281, 303, 304, 409, 431, 448, 449, 459, 483, 507, 509

*Propŭda*, xxii, 41, 109, 162, 171, 188, 189, 446

*Račeva Mogila*, xxii, 113, 122, 125, 131, 148, 150, 301, 321, 433

Ravnogor, xxiii, 16, 40, 49, 104, 108, 110, 111, 132, 135, 183, 184, 220, 404, 405, 428, 553, 554, 576, 627

*Rošava Mogila*, xxiii, 106, 108, 122, 132, 281, 401, 402, 474, 577  
Rouén, 135, 626  
Rouets, 135, 252, 253, 448, 624  
Roujitsa, 115, 122, 157, 206, 324, 603, 720  
Rozovets, 122, 170, 626, 720  
*Sašova Mogila*, xxiii, 113, 132, 135, 196, 221, 235, 261, 289, 290, 315, 324, 325, 349, 360, 362  
Seslav, xxiii, 122  
Šipka-Šeinovo  
    Sašova, 349, 352  
*Slavčova Mogila*, xxiii, 135, 136, 196, 234, 247  
Šoušmanets, xxiii, 41, 43, 49, 106, 132, 170, 187, 189, 190, 196, 222, 224, 244, 246, 251, 252,  
    283, 285, 286, 287, 292, 293, 316, 406, 418, 445, 448, 463, 464, 474, 496, 498, 499, 515, 577,  
    578, 582  
Starosel  
    Staro-novo-sélo, 653, 718  
Strelča, xxiii, 30, 174, 187, 196, 197, 203, 240, 248, 259, 260, 275, 359, 495, 520, 554, 563, 627,  
    722  
    Zhaba Mogila, 42, 106, 108, 109, 174, 175, 176, 187, 225, 227, 249, 296, 330, 360, 365, 399,  
    403, 405, 418, 419, 428, 434, 453, 457, 485, 494, 534, 535, 551, 554, 555, 563, 570, 577,  
    627  
Varna, xxiii, xxvi, 11, 43, 108, 122, 123, 132, 172, 196, 289, 317, 348, 349, 392, 458, 460, 475,  
    625, 628, 629, 632, 714, 715  
Vetren, xxiii, 41, 135, 136, 165, 167, 197, 255, 283, 292, 448, 515  
Vrani Kon, xxiii, 110  
Vratsa, 122, 617, 638, 650, 654  
Yankovo, 39, 40, 108, 122, 123, 136, 329, 330, 332  
*Zhaba Mogila*. voir Strelča

## ANNEXES

## ANNEXE I – LEXIQUE ARCHITECTURAL DES MONUMENTS THRACES

| Français                         | Bulgare <sup>214</sup>  | Emploi problématique   |
|----------------------------------|---|--|
| <b>DÉCORATION</b>                |   |  |
| cannelure (de colonne)           | канелюра  | вертикален жлеб /rainure verticale/<br>(Kitov, 2003b, p. 22) <sup>215</sup>  |
| <b>MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION</b> |   |  |
|                                  | <b>СТРОИТЕЛНИ МАТЕРИАЛИ</b>   |  |
| bloc de pierre                   | каменен блок  | modeled quadra (Atanasov et Yorgov, 2007, p. 38)   |
| enduit                           | мазилка, смазка, слой /enduit, couche/; грунд /couche de fond d'un enduit/ (Kitov, 2002b, p. 22) <sup>216</sup> | crépi (Mikov, 1954, p. 3 <i>et passim</i> ; Botušarova et Kolarova, 1961, p. 297) <sup>217</sup> ; хастрап /doublure/ (Getov, 1988, p. 20; Kitov, 2002b, p. 22) <sup>218</sup> ; |

<sup>214</sup> D'après Filipova et Ivanov, 2009. Les termes ou expressions proposées par l'auteur sont en italiques.

<sup>215</sup> Cette expression n'est pas erronée en soi, mais dans son usage correct en langue bulgare, notamment dans le domaine de l'architecture, le mot *жлеб* /chéneau, gouttière, rainure/ est employé pour désigner des rainures permettant l'insertion d'un mécanisme quelconque ou des rainures qui permettent de conduire (ou diriger) un liquide, et non pas une cannelure de colonne.

<sup>216</sup> Pour des raisons qui nous échappent, Kitov (2002b, p. 22) utilise une orthographe différente et optient « грунт ».

<sup>217</sup> Alors que ce terme peut être utilisé en tant que synonyme d'« enduit », son usage comme tel doit être limité aux enduits non lissés qui composaient, habituellement, les couches inférieures de l'enduit d'un mur (voir Ginouvès et Martin, 1985, p. 137). Il convient également de noter que Mikov (1954) emploie les termes « crépis », « mortier » et « enduit » alternativement pour désigner l'ensemble de trois couches d'enduit qui recouvre tout l'intérieur du monument de Kazanlık.

<sup>218</sup> Décrire une structure maçonnée comme étant « doublée » d'un enduit peut porter à la confusion en raison de l'usage de ce terme (« doublure ») dans la description d'autres réalités architecturales. De plus, l'emploi de ce terme implique la perception d'un ordre précis dans la structure décrite ou, en d'autres termes, sa connotation implique la

|   |   |   |
|---|---|---|
| chaux                                       | вар, варов разтвор                            | хоросан /mortier/ (Ruseva, 2000, p. 55) <sup>219</sup>  |
| liant (mortier)                             | спойка  |   |
| mortier                                     | спойка  | хоросан /mortier de chaux/ <sup>220</sup> ; joint (fr.) (Vasileva, 1974, p. 243) <sup>221</sup> ; enduit (Botušarova et Kolarova, 1961, p. 297) |
| m. de terre <sup>222</sup> (ou m. d'argile) | с. от разтвор от глина (Lozanov, 2011, p. 94) | калов разтвор, разтвор от кал /m. de boue/ <sup>223</sup> ; спойка от кал /mortier de   |

perception d'un « dehors » et « dedans » en ce qui a trait à la structure décrite, différente des notions purement techniques de « intérieur » et d' « extérieur » d'un monument.

<sup>219</sup> Alors que dans la traduction en anglais de cette publication bilingue ce terme est rendu par « mortar », Ruseva (2000, p. 55) l'emploi dans la description de deux types de mortier, dont un serait celui de terre. Il est fort probable qu'elle n'entend pas par ce mot un synonyme de « mortier de chaux », mais lui donne simplement la signification de « mortier », mais dans ce cas, sa disqualification implicite du mortier de terre de la classe des mortiers serait tout à fait erronée.

<sup>220</sup> Pour Tonkova et Ivanov (2011, p. 14), il s'agit d'un type de mortier particulier, comme le sous-entend leur précision que, dans le cas du monument de Bratya Daskalovi, ce mortier (хоросан /mortier de chaux/), « ou un autre type de remplissage de chaux » était employé pour remplir les joints. Nehrizov et Pürvin (2011, p. 49) emploient erronément le même terme bulgare en tant que synonyme de « stuc ». Pour Kitov, il s'agit d'un mélange de chaux et de sable employé en tant qu'enduit (Kitov, 2005b, p. 26) ou comme mortier « solide » (Kitov, 2005f, p. 95), alors que pour Botušarova et Kolarova (1961, p. 284) le mot est employé pour désigner possiblement un enduit. Paunov (2002, p. 83) mentionne ce terme pour désigner une des trois composantes d'un enduit, dont les deux autres seraient de la terre et du sable (contre Kitov, 2005b, p. 26). Ces exemples très variés et parfois contradictoires démontrent que le sens intuitivement accordé à ce mot par les chercheurs bulgares est plutôt général et varie entre l'enduit et le mortier.

<sup>221</sup> Alors que l'emploi de ce terme n'est pas erroné en soi (Ginouès, 1992, p. 103, n. 147), il peut prêter à confusion, surtout lorsque le contexte de son utilisation n'est pas explicité.

<sup>222</sup> En ce qui a trait aux mortiers, le terme « terre » est plus inclusif que le terme « argile », car c'est un mélange d'argile et d'autres matériaux (sable) qui forme le mortier de terre.

<sup>223</sup> Les exemples sont nombreux. Alors que l'emploi du terme « boue » (*кал*) en bulgare ne peut pas être strictement écarté en raison de son acceptation générale, tant dans le langage de tous les jours, que dans les publications spécialisées, il est loin d'être correct et technique, ni acceptable d'un point de vue scientifique pour la simple raison que la « boue » implique un proportion d'eau importante (Ginouès et Martin, 1985, p. 44, n. 233), ce qui n'est pas le cas

|                                   |  |  |
|-----------------------------------|--|--|
|                                   |  | boue/(Stoyanov, 1990, p. 122); варова мазилка /enduit de chaux/ (Kitov, 2005b, p. 42); enduit de boue (Botušarova et Kolarova, 1961, p. 297); mud (ang.) (Atanasov et Yorgov, 2007, p. 38, 42) |
| m. de chaux                       | хоросан, варова с.; с. от вар                | m. blanc (Vasileva, 1974, p. 243)  |
| moellon                           | трошен, речен, недялан, <i>ломен</i> (камък) | crumbled stones (Atanasov et Yorgov, 2007, p. 38, 42); местен камък /pierre locale/ (Nehrizov et et Pürvin, 2011, p. 52) <sup>224</sup>  |
| plaquette (ou plaque) de pierre   | плочест (необработен) камък; каменна плоча   | необработени блокове /blocs non-taillés/ (Gerasimova et al., 1991, p. 69) <sup>225</sup> ; соти́рски плочи /plaque de « sotir »/ (Botušarova et Kolarova, 1961, p. 289) <sup>226</sup>         |
| stuc                              | шук  |  |
| <b>TECHNIQUES DE CONSTRUCTION</b> | <b>СТРОИТЕЛНИ ТЕХНИКИ</b>                    |  |

de tout mortier en état stable (ou l'état recherché du mortier pour le rôle de liant qu'il doit exercer). Le terme « boue » peut être employé seulement dans une description des étapes suivies pour obtenir le mortier de terre ou d'argile.

<sup>224</sup> Cette expression, utilisée pour désigner de grands cailloux ou des plaquettes en pierre, sous-entend la disponibilité immédiate du matériau, ce qui n'est pas nécessairement le cas ou, du moins, est rarement, voire jamais, certifié par des recherches ultérieures sur le terrain. De plus, elle ne doit pas être employée en remplacement des termes techniques adéquats, mais seulement en tant qu'auxiliaire de ceux-ci.

<sup>225</sup> Dans le contexte des constructions architecturales, les « blocs » de pierre sont, par définition, taillés. Dépendamment de la stratification du gisement, certaines plaquettes peuvent présenter une forme similaire à celle de blocs de pierre taillés, mais leur désignation de « blocs non-taillés » demeure inadéquate et peut porter à la confusion.

<sup>226</sup> Le terme « *sotir* » désigne, en bulgare, un Il s'agit d'une appellation très circonstancielle,

|                |  |  |
|----------------|--|--|
| assise         | ред  | rangée (Vasileva, 1974) <sup>227</sup>   |
| scellement     | връзка (Ruseva, 2000, p. 55; Кіsyov, 2002, p. 55), свързване | спойка /litt. soudure/ (Kitov, 2002b, p. 13) <sup>228</sup> ; joint (angl.) (Ruseva, 2000, p. 55) <sup>229</sup> |
| <b>BAIES</b>   | <b>ОТВОРИ</b>  |  |
| anneau, frette | халка  | loop (ang.) (Kitov, 2003a, p. 309)   |
| battant        | крило (на врата)   | врата /porte/ (employé pour désigner chacun des deux battants d'une même porte)                                  |
| crapaudine     | гнездо <sup>230</sup>  | дупка, отвор /trou, ouverture/;  |
| entrée         | вход; рамка /на врата/                                       | врата /porte/  |

<sup>227</sup> Vasileva (1974) semble traduire littéralement du terme bulgare « ред » qui peut signifier « rangée », mais cette traduction n'est pas adéquate étant donnée l'existence du terme précis et approprié qui est « assise » (voir Ginouvès et Martin, 1985, p. 94).

<sup>228</sup> D'après Ginouvès et Martin (1985, p. 108), les termes équivalents à « scellement » (dans le sens architectural) sont : (all.) Verbindung, (angl.) fastening, (it.) impiombatura, (gr.) σύνδεσμος (ό). Tous ces termes, désignant avant tout un lien entre deux objets concrets (en termes de « discrets ») peuvent être traduits en bulgare plutôt par les mots « връзка » et « свързване » que par le terme « спойка ». Ce dernier terme bulgare est mieux employé dans la description d'un lien (ou contact) permanent, dont la rupture impliquerait la destruction partielle ou complète des objets liés et du liant. De plus, et de ce fait, il est plus approprié dans la désignation d'un liant tel un mortier (et est habituellement employé, en bulgare, dans ce sens précis).

<sup>229</sup> Le terme anglais *joint* est utilisé en architecture pour désigner un joint (Ginouvès et Martin, 1985, p. 103). Ginouvès et Martin (1985, n. 147 à la page 103) notent que « [d]ans le langage courant, on confond souvent sous l'appellation « joint » (...) le matériau qui remplit cet espace [qui sépare deux éléments], comme dans l'expression « un joint de mortier ». Justement, ce terme anglais (*joint*) est employé dans la traduction parallèle en anglais de la publication de Ruseva parfois pour désigner des scellements, parfois pour désigner du mortier (2000, p. 58, 128, 149). L'emploi dans cette même publication du terme anglais *mortar* (Ruseva, 2000, p. 153) en tant que traduction de l'expression bulgare « суха фура », traduite jusqu'alors par le terme anglais *joint* souligne la confusion que pourrait créer un emploi aléatoire de termes techniques dont l'utilisation dans les descriptions de réalités architecturales devrait être sans équivoque.

<sup>230</sup> Ce terme est rarement utilisé ; on lui préfère des substituts plutôt descriptifs que techniques, tels « trou » (дупка) ou « ouverture » (отвор, вдлъбнатина).

|                      |                           |   |
|----------------------|---------------------------|---|
|                      | (Stoyanova, 2002, p. 539) |   |
| feuillure (du seuil) | страница (на праг), фалц  | външен праг /seuil externe/(Kitov, 1996a, p. 36)  |
| linteau              | щурц                      | горен праг /seuil supérieur/<br>(Tsvetanova et Getov, 1970, p. 10; Čičikova, 1988, p. 128 <sup>231</sup> , 134, fig. 6; Koičev, 2000, p. 296, fig. 19; Ruseva, 2000, fig. à la page 147 <sup>232</sup> ; Stančev, 2002, p. 619; Nehrizov et Pürvin, 2011, p. 46; <i>et passim</i> ); roof plate (ang.) (Kitov, 2003a, p. 309); люнет /lunette/ (Stoyanova, 2002, p. 539) <sup>233</sup> |
| piédroit             | страница (на вход)        | колона /colonne/ (Kisyov, 2001, p. 22 <i>et passim</i> )  |
| pivot                | ос                        | pin (ang.) (Kitov, 2005d, p. 42)  |
| porte                | врата, вход               |   |
| seuil                | праг                      |   |
| rainure              | жлеб                      |   |
| <b>COUVERTURES</b>   | <b>ПОКРИТИЯ</b>           |   |

<sup>231</sup> En mentionnant le « seuil supérieur » du monument de Sveštari, Čičikova (1988, p. 128) donne, néanmoins, entre parenthèses, l'équivalent bulgare correcte de cette expression (voir colonne correspondante ci-haut). Elle emploie cet équivalent alternativement à l'expression erronée tout au long de son article.

<sup>232</sup> La traduction en anglais de la légende bilingue de cette figure emploie le terme correct – *lintel*.

<sup>233</sup> Alors que Stoyanova n'emploie pas ce terme directement en tant que remplacement du terme « linteau », elle l'utilise pour désigner ce qui est, en fait, un linteau ou, à la limite, l'extension d'un linteau (par un bloc de pierre faisant partie de la structure d'une entrée ou du pan d'un mur qui surplombe une entrée), et non pas une lunette (voir Noël, 1968, p. 224, « lunette »).

|  |  |   |
|--|--|---|
| arceau   | дъга (интегрирана като декоративен елемент в свод) | пиластър /pilastre/ (Kitov, 2003c, p. 22); ребро /côte/ (Ruseva, 2000, p. 80) <sup>234</sup>  |
| coupole  | купол  | voûte (Vasileva, 1974, p. 243) <sup>235</sup>   |
| couverture   | покрытие   | каратаван /construction en planches de bois sous la face inférieure de la structure d'une couverture / (Kitov, 2005b, p. 17); покрив /toit/ (Kitov, 2005b <i>et passim</i> ); plafond (Kitov, 2002c, p. 10); roof (Atanasov et Yorgov, 2007, p. 38) |
| voûte en berceau (Ginouvés, 1992, p. 150)            | полу-цилиндричен свод                              | цилиндричен свод / voûte cylindrique/ (Škorpil, 1999 [1898], p. 43, 49, 50 et <i>passim</i> ; Filov, 1937, p. 86, 104; Mikov, 1955, p. 24, 41; Delev, 1980)   |
| voûte à caissons superposés (Ginouvés, 1992, p. 154) | <i>свод от застъпващи се касети</i>                | фалшив купол /fausse coupole/ (Ruseva, 2002, p. 54); lantern roofing, diagonal roofing (ang.) (Theodossiev, 2007; Vassileva, 2012, p. 246)  |
| voûte dièdre   | двускатно покритие                                 | ridge roof (ang.) (Kitov, 2001, p. 19)  |
| voûte en encorbellement                              |  | plafond en forme de demi-cylindre (Kitov, 2002b, p. 10)   |
|  |  |   |

<sup>234</sup> Alors que l'emploi de ce terme n'est pas erroné en soit, l'existence du terme technique précis « arceau(x) » impose l'utilisation de ce dernier, d'autant plus que le mot employé par Ruseva peut porter à la confusion lorsqu'il n'est pas accompagné d'illustrations.

<sup>235</sup> Vasileva désigne la couverture du monument de Kazanlık de « voûte » et de « fausse coupole » alternativement.

## ANNEXE II – LE TERRITOIRE THRACE – RECONSTITUTION GÉOÉCOLOGIQUE

Les auteurs grecs anciens identifiaient en tant que thrace tout le pays au nord des limites, perçues ou réelles, des territoires helléniques. Cet opinion était partagée par les chercheurs modernes jusqu'à relativement récemment (à ce sujet voir Georgiev, 1976). Sur la base d'un seul critère – la langue thrace – les chercheurs modernes identifiaient des tribus parlant des dialectes thraces et, par conséquent, faisant partie d'un « ethnos thrace ». Il était alors question non pas d'Illyriens (peuple ayant occupé le territoire actuel de l'Albanie) ou de Daces (peuple ayant occupé une partie du territoire actuel de la Roumanie, habituellement situés en Transylvanie), mais de « Thraco-Illyriens » et de « Thraco-Daces » (e. g., entre autres, Vasiliev, 1999). Ainsi, le territoire ayant été occupé par des peuples qui auraient partagé une langue d'origine commune – la langue thrace –, voire une culture commune, aurait englobé tout le nord et l'est de la péninsule balkanique – de la Morava et de l'Axios<sup>236</sup> (Vardar) au Carpates et au Dniepr (Zlatkovskaya et Melyukova, 1969 ; Lapoušnyan, 1979) et une partie de l'Asie mineure. L'influence de ce point de vue est encore visible dans la deuxième demie du XX<sup>e</sup> siècle dans les travaux de certains chercheurs qui ont réfléchi sur le problème de l'« ethnos » thrace (Fol, A. et Spiridonov, 1983). Un bref survol de la littérature plus récente (Popov, 2011) suffit afin de nous convaincre que peu a changé après le deuxième millénaire de notre ère (*infra*).

### LIMITES GÉOGRAPHIQUES

---

<sup>236</sup> En ce qui a trait aux toponymes et hydronymes employés à répétition dans ce texte, les appellations anciennes, telles que transmises dans les sources littéraires, seront utilisés lorsque leur identification en a été assurée. Cette démarche aura pour effet d'augmenter la clarté du texte en nous évitant de donner à chaque occurrence les différentes appellations connues et employées dans les différents pays partageant une même plaine, une montagne ou un cours d'eau. Les noms modernes seront donnés entre parenthèses lors de la première occurrence d'un toponyme ou hydronyme ancien.

Aux yeux des auteurs anciens et de leurs contemporains le territoire thrace était vaste. Les peuples appelés « Thraces » étaient perçus, à la mesure du territoire qu'ils occupaient, comme étant parmi les peuples les plus nombreux du monde antique. Alors que ce second point est difficilement justifiable étant donné qu'aucune source actuellement disponible ne peut nous permettre de reconstituer avec assurance la démographie de la Thrace antique, le premier, celui de l'immensité du territoire thrace peut être vérifié grâce notamment aux découvertes archéologiques et à leurs interprétations par les chercheurs modernes. Cependant, ces derniers ont largement préféré tirer leurs conclusions à partir des sources écrites et interpréter les données empiriques sur le fond de ces premières. Ce fait est dû en partie au manque relatif de données archéologiques pour toutes les régions du territoire désigné par l'adjectif « thrace », ce qui rend la systématisation des connaissances acquises difficile. D'autres parts, la vaste majorité des recherches effectuées vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle a été rendue peu accessible en raison du choix des langues de publication (bulgare, roumain, serbe ou grecque), ce qui a limité grandement les études comparatives entre différentes régions (par exemple, entre aires culturelles illyriennes, macédoniennes, scythes et thraces). Enfin, les effets positifs à cet égard qui ont suivi l'« internationalisation » de la thracologie ont été largement submergés par la méthodologie adoptée par la majorité des thracologues qui, malgré l'accumulation des données archéologiques ont décidé d'accorder la priorité (parfois exclusive) aux sources littéraires, traitant celles-ci comme seul témoin direct et fiable de l'antiquité thrace.

Les limites du territoire ayant été occupé par des peuples thraces à l'Antiquité ont été fixées par les spécialistes avec une plus ou moins grande précision sur la base des sources littéraires antiques et des découvertes archéologiques (voir entre autres Fol, A. et Spiridonov 1983). Cependant, les interprétations de ces sources varient d'un chercheur à l'autre (voir Stronk 1995, 40 et suiv.; Popov 2002) et avec elles fluctuent les frontières du territoire thrace dans les publications des thracologues. Les auteurs grecs anciens identifiaient en tant que thrace tout le pays au nord des limites, perçues ou réelles, des territoires helléniques. Cette opinion était partagée par les chercheurs modernes jusqu'à récemment (entre autres, voir Georgiev 1976). Sur la base d'un critère unique – le langage thrace – ces chercheurs identifiaient les tribus ayant occupé

le centre, le nord et l'ouest des Balkans comme faisant partie d'un « ethnos thrace ». Il était alors question non pas d'Illyriens, de Daces ou de Gètes<sup>237</sup>, mais de « Thraco-Illyriens » (Georgiev 1976), de « Thraco-Daces » ou de « Thraco-Gèto-Daces » (entre autres, Coman, 1980 ; Mosealu 1983). Ainsi, le territoire ayant été occupé par ces peuples « thraces » aurait englobé tout le nord et l'est de la péninsule balkanique et certaines régions limitrophes – de la Morava et de l'Axios (Vardar)<sup>238</sup> au sud-ouest jusqu'aux Carpates, voire jusqu'au Borysthènes (Dniepr) au nord-est, incluant le nord-ouest de l'Asie Mineure. Alors que certains chercheurs ont remis en doute l'existence d'un « ethnos thrace » qui aurait été partagé par les peuples occupant ce vaste territoire, leur version du territoire thrace ne diffère pas de façon significative de celle qui avait été proposée préalablement (voir Popov 2002; 2011: 26). La version « réduite » de ce territoire proposée par ces chercheurs exclu de ce premier uniquement les régions à l'ouest du Strymon et au nord-est du delta danubien.

Puisqu'une précision dans les limites fixées au territoire thrace est de moindre importance pour cette étude, nous avons choisi de présenter ici le territoire thrace « optimal », tel que défini par les sources anciennes (Tatscheva 1992; Boshnakov 2003) et dans les études historiques modernes (Fol, A. et Spiridonov 1983). Cette présentation des frontières du territoire thrace – ou de l'expansion maximale de la culture matérielle thrace – est une description sommaire qui a pour but de situer plus précisément le sujet de notre étude en termes géographiques. Nous retournerons plus en détail sur la problématique du territoire thrace dans le chapitre suivant de cette étude.

Le territoire ayant présenté des indices, archéologiques et historiques, de la présence d'une culture « thrace » s'étend du littoral de la mer de Thrace jusqu'aux versants sud des Carpates et du

---

<sup>237</sup> Les Illyriens occupaient l'ouest de la péninsule balkanique, les Daces occupaient les territoires au nord du Danube, les Gètes occupaient le territoire entre l'Hémus et le Danube.

<sup>238</sup> En ce qui a trait aux toponymes et hydronymes employés à répétition dans ce texte, les appellations anciennes, telles que transmises dans les sources littéraires, seront utilisés lorsque leur identification en a été assurée. Cette démarche aura pour effet d'augmenter la clarté du texte en nous évitant de donner à chaque occurrence les différentes appellations connues et employées dans les différents pays partageant un même élément géophysique (une plaine, une rivière ou une chaîne de montagnes). Les noms modernes seront donnés entre parenthèses lors de la première occurrence d'un toponyme ou hydronyme ancien.

littoral ouest de la mer Noire jusqu'au cours sinueux de la Axios.<sup>239</sup> Au sud ce territoire s'étend du golf Thermaïque à l'ouest à la Melençay à l'est, en Asie mineure (territoire Bythinien, voir Stronk 1995: 40-41) et est caractérisé par des plaines – plaine de Thrace occidentale et plaine de Thrace orientale – et des régions montagneuses – les Rhodopes, la Strandzha (Istranca) – entrecoupées par de larges deltas marécageux – ceux du Vardar, du Strymon (Struma), du Nestos (Mesta) et de l'Èbre (Évros, Marica). À l'est les limites du territoire thrace s'étendent le long du littoral ouest de la mer Noire, du Bosphore jusqu'au delta du Danube. Dans cette région le territoire est caractérisé par une étroite bande de terre relativement plate (large de quelques 40 km) qui parcourt la côte maritime du sud au nord, adossé à l'ouest par des versants montagneux, certains plus élevés que d'autres. La limite nord du territoire thrace s'étale du delta du Danube jusqu'à l'Hémus (Balkan, Stara Planina) ou, plus précisément, jusqu'à la gorge des Portes de Fer, en parcourant les versants sud des Carpates. Dans cette région la topographie est caractérisée notamment par la plaine danubienne parcourue d'un bout à l'autre par le Danube dans lequel se jettent, du nord – découlant dans les Carpates – et du sud – découlant de l'Hémus et, dans le cas de l'Oescus (Iskar), de la Rila –, un grand nombre de cours d'eau au débit moins important. La limite ouest du territoire thrace s'étale des Portes de Fer jusqu'au golf Thermaïque et est sommairement défini par le cours moyen de la Morava et par le cours de la Vardar. Cette limite du territoire est particulièrement montagneuse, composée en partie par l'Hémus, l'Osogovska.

Les seules îles ayant été occupées par des peuples thraces avant ou pendant la période d'intérêt pour notre étude dont la superficie et l'importance archéo-historique méritent une mention dans cette description du territoire thrace sont l'île de Thasos et l'île de Samothrace, situées toutes deux au large du littoral nord de la mer de Thrace, entre les deltas du Strymon et de l'Èbre.

La nature maniable de ce qui peut être désigné comme « territoire thrace » – tel que conceptualisé par les auteurs anciens et par les chercheurs modernes – peut être expliquée par

---

<sup>239</sup> La limite sud-ouest du territoire ayant été occupé par des peuples thraces varie selon les auteurs. Nous avons donné ici la limite « optimale », c'est-à-dire le point le plus à l'ouest accepté par certains chercheurs (Fol, A. et Spiridonov, 1983). D'autres (Popov, 2003) acceptent comme limite sud-ouest de l'expansion de la culture thrace le bas Strymon. Voir aussi Stronk, 1995, p. 41.

deux facteurs principaux : la contingence historique et l'évolution démographique au sein de ce territoire. Le premier facteur – les faits historico-politiques auxquels sont associés des mouvements de populations, des changements d'allégeance ou d'appartenance, a souvent été lié à la particularité géographique du territoire thrace, à sa position générale entre deux continents – l'Asie et l'Europe – et aux différentes influences qui s'y rattachent, à sa topographie et à ses ressources. Le deuxième facteur incorpore quelque peu le premier. En effet, l'évolution démographique peut être causée et, simultanément, être la cause de contingences historiques. Cette nature flexible, voire floue, du concept de « thracité » rend pratiquement impossible l'interprétation de ce que c'est que d'être thrace ou de ce qu'est précisément la Thrace. D'ailleurs, la réalité historique de ce dernier concept – l'existence d'un territoire qui pourrait être identifié en tant que « thrace » – a déjà été rejetée dans la littérature (plutôt populaire que spécialisée) sur les bases d'un débat dont l'épistémologie est toutefois mal maîtrisée par les participants (ex. Papoulia, 1994, voir plus bas). Mais avant de poursuivre avec la question de l'identité de la Thrace et des Thraces, essayons de tracer tout d'abord les limites spatiotemporelles d'au moins l'un de nos objets d'analyse, le territoire thrace, telles qu'elles nous ont été transmises par les sources littéraires anciennes (Tatscheva, 1992; Boshnakov, 2003) et dans les études historiques modernes (Fol, A. et Spiridonov, 1983).

Comme nous l'avons déjà souligné, les chercheurs thracologues (Fol, A., 1970; 1972; 2009; Fol, A. et Spiridonov, 1983; Mihailov, 2007) s'entendent pour situer le territoire de la Thrace antique sur la carte géographique des Balkans sur la base de sources archéologiques et, surtout, littéraires et des analyses d'onomastique, de toponymie et de linguistique (Fol, A. et Spiridonov, 1983, p. 9-21). Nous reprendrons, sous réserve<sup>240</sup>, les limites géographiques de ce territoire telles que définies dans ces études afin de décrire sa topographie, son climat, sa flore, son sol et ses ressources. Contrairement à la tendance dans certaines études récentes qui fusionnent aux conditions paléogéographiques la réalité écologique (et, à un certain degré,

---

<sup>240</sup> Comme nous l'avons souligné, les frontières du territoire ayant été occupé par des peuples thraces fluctuent dans les publications modernes avec le temps et d'après l'état des connaissances dans le domaine de l'archéologie. L'adoption d'un cadre géographique général, couvrant toutes les époques historiques ayant trait aux Thraces, nous est imposée par la nature de notre étude – la géophysique et l'écologie d'une partie de la péninsule balkanique.

minéralogique) moderne (ex. Archibald, 1998) ou qui infèrent directement les conditions paléogéographiques des conditions géographiques modernes (ex. Hammond, 1989), nous tacherons de reconstituer les conditions telles qu'elles étaient à l'époque générale d'intérêt pour ce travail – le premier millénaire avant notre ère. Des facteurs anthropogéniques ont été à l'origine d'importants changements écologiques depuis l'Antiquité, mais des études récentes (*infra*) démontrent que les conditions écologiques cumulatives dans lesquelles nous vivons aujourd'hui sont le fruit de changements qui s'opèrent surtout depuis la deuxième demie du premier millénaire de notre ère. Dans l'absence de toute étude détaillée de la géographie historique de l'ensemble de la région dont nous traitons ici, nous nous sommes vus obligé de nous baser sur les recherches régionales en archéobotanique relativement éparses et quelque peu fortuites (du moins jusqu'à récemment), mais toutefois représentatives pour ce qui est de notre cadre géographique.

## TOPOGRAPHIE ET GÉOLOGIE<sup>241</sup>

La Thrace, territoire appelé ainsi sur la base de certains critères culturels, notamment linguistiques (*supra*), occupé jadis par des peuples communément appelés « thraces », se trouvait au croisement des voies de communication terrestres et maritimes entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Au sud, ce territoire, composé de la Thrace occidentale actuelle et de la partie orientale de la région de Macédoine en Grèce, est limité par le littoral nord de la mer de Thrace. Le versant sud de la chaîne montagneuse des Rhodopes et la vallée de l'Hèbre<sup>242</sup>, qui dominant le relief de cette partie du territoire dit thrace, sont représentatifs de l'enchaînement habituel de chaînes montagneuses plus ou moins élevées et de vallées, ou de plaines, caractéristique pour tout le sud-est de la péninsule balkanique. Au sud-est, le territoire des peuples antiques thraces comprend le Chersonèse, la plaine de Thrace orientale et la région de la chaîne montagneuse de la Strandzha

---

<sup>241</sup> Cette section est basée sur les ouvrages de Penin (2007) et de Koprarev et al. (2002).

<sup>242</sup> Maritsa en bulgare, Mariç en turque, Evros en grec ; sur l'origine du nom de cette rivière voir Concev, 1956-1957 ; Yanakieva, 2009.

(Istranca en turque). La mer Noire, qui se trouve à l'est et au nord-est de cette dernière, compose la frontière géographique est du territoire dit thrace. D'après les chercheurs, les peuples thraces se seraient étendus au nord-est jusqu'au delta du Danube, voire jusqu'au Dniepr. Cependant, depuis la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle le delta du Danube a été unanimement accepté comme la limite nord-est du territoire thrace. La « frontière » nord du territoire thrace aurait suivi le versant sud des Carpates méridionales jusqu'au point où, au nord-ouest, la Morave (Serbie) se jette dans le Danube. À l'ouest, ce territoire se serait étendu jusqu'aux bassins de la Morave et de le Vardar (Mihailov, 1970). Nous décrivons dans ce qui suit la géographie du territoire ainsi délimité, en portant notre attention particulière à la région que nous avons fixée comme cadre géographique de cette étude – celle délimitée par les frontières politiques actuelles de la Bulgarie. Un aperçu de la géographie des régions au-delà de ce cadre est néanmoins présenté à la fin de cette section.

Le territoire ayant été occupé par les peuples thraces antiques, dont nous venons d'esquisser les limites, peut être divisé en quelques régions géographiques relativement distinctes.<sup>243</sup> D'abord, ce territoire est divisé en deux, d'est en ouest – du Timok (Serbie) au Cap Eminé (mer Noire) – par la chaîne montagneuse de l'Hémus (ou Aimos, Stara Planina, Grand Balkan) décrivant un arc léger ouvert vers le nord qui le lie au Carpates (l'Hémus ou Balkan est, en fait, une continuation de la chaîne des Carpates, voir Reed et al., 2004, p. 15). Cette chaîne montagneuse, composée de grès et de calcaire, est longue de quelque 555 km et ses sommets atteignent en moyenne 735 m de hauteur. L'Hémus est un facteur majeur sur les plans géographique<sup>244</sup>, économique et sociopolitique (aires d'influence) de la péninsule balkanique en général. À l'ouest, son sommet le plus haut s'élève à 2168 m. Dans sa partie centrale, l'Hémus atteint les 2376 m. La partie est de la chaîne montagneuse est la moins élevée (le sommet le plus haut atteignant 1181 m), mais s'étale plus loin au nord et au sud et est plus densément boisée.

---

<sup>243</sup> Cette division géographique ne sous-entend aucunement une division politique ou culturelle à cette étape de notre exposé. Lorsque nous tenterons d'établir un lien entre la disposition territoriale de groupes ethniques, « tribus » ou états thraces et les facteurs de nature géophysique, nous le ferons de façon explicite.

<sup>244</sup> L'Hémus est un facteur de premier plan dans la création de deux zones climatiques distinctes – continentale au nord et transitoire au sud) et de deux bassins hydrologiques majeurs (celui du Danube au nord et celui de la mer Égée au sud).

Nous pouvons facilement imaginer que ce rideau de granite, dont le versant sud est particulièrement escarpé, représentait un obstacle formidable aux yeux des peuples préhistoriques et antiques se trouvant de chacun de ses côtés (Danov, 1968, p. 162-164).

Le territoire au nord de l'Hémus est caractérisé notamment par la région de l'« anti-Balkan » (contrefort de l'Hémus) et de la plaine danubienne, alors que celui au sud se caractérise notamment par la plaine de l'Hèbre. La plaine danubienne, délimitée au sud par l'Hémus, ou plus précisément, par l'« anti-Balkan », au nord par les Carpates, à l'ouest par le Timok et à l'est par la mer Noire, est elle-même divisé en deux par le Danube – obstacle géophysique tout aussi formidable que la chaîne montagneuse de l'Hémus, dont la largeur atteint, dans cette région, jusqu'à 1200 m et la profondeur jusqu'à 27 m. L'anti-Balkan s'étale également de la vallée du Timok à la mer Noire et, du sud au nord, de l'Hémus à la plaine danubienne. Il est caractérisé par un enchaînement de collines, vallées, défilés et plateaux. Tout comme pour l'Hémus, le sommet le plus haut de l'« anti-Balkan », situé à 1490 m au-dessus du niveau de la mer, se trouve dans sa section centrale. Au sud du Danube la plaine danubienne, typifiée par des tertres et des collines aplaties, affiche une hauteur moyenne de 176 m au-dessus du niveau de la mer et une hauteur maximale de 502 m. Au nord du Danube, dans la Plaine roumaine, la hauteur au-dessus du niveau de la mer varie entre 25 m et 246 m pour ce qui est de la Plaine danubienne et entre 1 m et 13 m pour ce qui est des zones marécageuses à l'est de celle-ci, autour du delta du fleuve. Au sud et sud-ouest de l'Hémus la géographie se caractérise par des vallées, situées entre 550 m et 80 m au-dessus du niveau de la mer, séparées les unes des autres par les contreforts liant l'Hémus à la chaîne montagneuse de Sredna Gora. Cette dernière, composée de granite, de syénite et de roches métamorphiques, occupe une région située immédiatement au sud de l'Hémus, entre les gorges des rivières Iskār (l'Oescus, voir Russu, 1954) à l'ouest et Toundzha à l'est, et est séparée de ce dernier par les vallées et contreforts que nous avons mentionnés. Son point le plus haut est le sommet de Černi vrāh (2290 m), situé dans la Vitoša, et la hauteur de ses nombreux sommets varie entre 1236 m (Bratan) et 1604 m (Goliam Bogdan). Au sud et à l'est cette chaîne montagneuse se transforme graduellement en collines dont la hauteur maximale atteint 515 m (à l'est de la Toundzha).

Au nord du Danube le territoire aurait été occupé par des peuples thraces au nord et à l'ouest jusqu'aux versants sud des Carpates, voir jusqu'aux sommets de ceux-ci et à l'est jusqu'au

delta du fleuve. En d'autres mots, dans cette région l'occupation thrace se serait limitée, d'après les chercheurs (voir Preda et al., 1976), à la Plaine roumaine. Celle-ci est longue, d'est à l'ouest, de quelque 600 km et large entre 10 km à l'ouest et 135 km - 140 km dans son secteur central et est parcouru du nord vers le sud par les nombreux affluents du Danube. Son hauteur au-dessus du niveau de la mer est en moyenne de 100 m et, incluant le piedmont des Carpates, son altitude maximale atteint les 300 m. Dans les vallées des rivières et à proximité du Danube la plaine présente une hauteur variant entre 6 m et 15 m, alors que dans le delta danubien celle-ci varie entre 0 m et 13 m. La Plaine roumaine est composée de calcaires, de marnes et d'argile. Son sol est limoneux, présentant par endroits des sables mouvants, notamment près des rives de certains cours d'eau au sud-ouest et au nord-est de la plaine. La géologie de la Dobrudzha est relativement plus diversifiée, composée de diabases, de carbonifères, de granite, de schiste vert et de loess. Cette « richesse » géologique comparativement à la composition « simple » de la plaine danubienne s'explique par le fait que le plateau de la Dobrudzha a une géologie plus ancienne que le reste de la région (Reed et al., 2004, p. 11, 15). Il est haut en moyenne de 200 m, présentant au nord-ouest une hauteur de 400 m et au sud-est une hauteur de 100 m au-dessus du niveau de la mer.

Au sud de la chaîne montagneuse de Sredna Gora se trouve la plaine la mieux associée avec la culture thrace autant par les trouvailles archéologiques et les sources littéraires que par son nom : la plaine de Thrace (ou plaine de la Thrace du nord). Au nord et au sud, la largeur maximale de 50 km de la plaine de Thrace est délimitée par l'Hémus et les Rhodopes respectivement. Cette plaine s'étale d'ouest en est sur quelque 180 km, suivant en grande partie le parcours de l'Hèbre, du gorge de Momina klisura jusqu'à la montagne Strandzha et la plaine de Bourgas. Ce fond de lac de l'ère tertiaire est composé, en surface, de sédiments fluviaux récents et de sédiments tertiaires qui lui donnent son aspect plat, interrompu que par un groupement de sept collines de syénite à l'endroit où la ville de Philippopolis (Plovdiv) a été fondée sur le courant moyen de l'Hèbre. La plaine de Thrace, dont la hauteur moyenne au-dessus du niveau de la mer est de 168 m, présente une dénivellation du sud et du nord vers le centre – vers le lit de l'Hèbre – et, simultanément, une dénivellation de l'ouest vers l'est. Cette dernière est drastique; elle présente une « chute » dans la hauteur maximale au-dessus du niveau de la mer de quelques 200 m entre le point le plus haut de la plaine (son extrémité ouest) et son centre.

La plaine de Bourgas est séparée de la plaine de Thrace du nord par une alternance de collines et de plaines plus étroites. Deux de ces dernières cernent le lit de la Toundzha à l'ouest et à l'est. À l'ouest, ces plaines sont bornées par une courte chaîne de collines aux sommets très arrondis (hauteur maximale de 600 m au-dessus du niveau de la mer), composées de roches magmatiques et de sédiments, qui s'unissent, au sud, à la chaîne montagneuse de la Sakar. À l'est, une hauteur sépare ces deux plaines de celle, plus grande, de Bourgas. Au sud de cet enchaînement de plaines et de collines se trouve la chaîne montagneuse de la Sakar. Cette dernière, composée d'un noyau de granite recouvert de roches métamorphiques, présente une chaîne de collines aux crêtes et aux sommets (le plus haut étant à 856 m au-dessus du niveau de la mer) fortement arrondies et dont les versants sont découpés par les nombreux lits de petites rivières et ruisseaux. Une série de hauteurs lie la Sakar à la chaîne montagneuse de la Strandzha (point le plus haut : 502 m au-dessus du niveau de la mer) qui s'étend vers le sud-est.

Au sud et sud-ouest de l'Hémus se trouvent deux chaînes montagneuses imposantes : la Rila et les Rhodopes. La première, composée notamment de granite et de roches métamorphiques, est délimitée par les lits de cinq rivières, dont l'Iskär (Oescus, ou Skios chez Hérodote, 4.49.1), le Strymon (Struma en bulgare) et l'Hèbre. Géologiquement, la Rila fait partie du massif des Rhodopes, mais elle représente, néanmoins, une entité géophysique à part. Avec une hauteur moyenne de 1487 m (pour une superficie de 2629 km<sup>2</sup>) et un sommet situé à 2925 m au-dessus du niveau de la mer (Musala), elle est la montagne la plus haute sur la péninsule balkanique. Le voisin de la Rila, le massif montagneux du Pirin, délimité par le Strymon et la Mesta (Nestos) et composée de roches métamorphiques, présente une hauteur moyenne au-dessus de la mer de 1033 m et une superficie totale de 1210 km<sup>2</sup>. Son sommet le plus haut (Vihren) s'élève à 2914 m au-dessus du niveau de la mer et place cette montagne sur la deuxième place en hauteur en Bulgarie et, par conséquent, fait d'elle une des chaînes montagneuses les plus imposantes par leur hauteur en Thrace antique. La chaîne montagneuse la plus imposante sur ce même territoire reste, cependant, celle des Rhodopes. Avec ses 18 000 km<sup>2</sup>, cette chaîne montagneuse, composée de hauts sommets divisés par des vallées profondes, est la plus large dans le territoire qui nous intéresse dans cette recherche. À l'ouest elle est délimitée par le Nestos. Au sud, au sud-est, à l'est et au nord, les Rhodopes sont bornées par la plaine de Thrace occidentale, par la vallée de l'Hèbre et par la plaine de Thrace du nord. La hauteur moyenne de cette chaîne montagneuse est de 785 m

au-dessus du niveau de la mer. Son secteur occidental est relativement plus haut que sa partie orientale. Le sommet le plus haut dans cette première (Goliam Pelerik) atteint les 2191 m au-dessus du niveau de la mer. La composition géologique des Rhodopes présente notamment des roches métamorphiques dans le secteur ouest et des roches métamorphiques et sédimentaires (notamment de rhyolite) dans le secteur est de la montagne.

Pour ce qui est du territoire ayant été occupé par des peuples thraces au sud et au sud-est des Rhodopes, englobant les régions actuelles de Macédoine et de Thrace (occidentale) en Grèce du nord et la Thrace turque ou orientale (voir Migliorini, 1970; Erdoğu, 2005), il est considéré en tant qu'élément géographique relativement distinct des régions décrites jusqu'ici. À l'ouest, ce territoire est limité par la chaîne montagneuse du Vermio. Au sud sa limite est la chaîne montagneuse des Cambunia avec le fameux mont Olympe (Mihailov, 1970). Au nord la région est délimitée par le Varnous (ou Pélistier). À l'est, elle s'étend jusqu'au Bosphore, alors qu'au sud et au sud-est ses « frontières » naturelles sont la mer de Thrace et la mer de Marmara respectivement. Au nord-ouest et au nord-est ce territoire est relativement isolé des régions que nous avons décrites précédemment par des chaînes montagneuses relativement hautes (Varnous, Rhodopes et Strandzha). La Thrace occidentale est « liée » à la dépression de Sofia (ou vallée de Sofia) et à la Thrace du nord par les vallées des rivières Strymon, Mesta et Hèbre et à l'ouest des Balkans par le cours de l'Axios (Vardar), alors que les plaines côtières « tournent » ce territoire vers le sud, vers la mer de Thrace. Ironiquement, la communication entre la Thrace orientale et la Thrace du nord ou la plaine de Burgas est rendue plus difficile en raison des nombreuses gorges formées par les rivières qui parcourent la Strandzha de l'ouest vers l'est, affluent dans la mer Noire, ou celles découpant cette même montagne de l'est vers l'ouest, se jetant dans l'Hèbre ou dans la mer de Thrace. Une de ces rivières est l'Ergene, affluent de l'Hèbre long de 280 km qui a sa source dans la Strandzha et un cours sinueux et bien incisé que rejoignent de nombreux cours d'eau aux débits moins importants découpant la plaine. En son centre, le territoire de la Thrace orientale présente un bassin de formation tectonique à la flore steppique, composé de diorites, de schiste et de sols alluviaux, incliné du nord-ouest vers le sud-est, présentant une hauteur au-dessus du niveau de la mer de 200 m et 120 m respectivement. Au nord-est et au sud la plaine de Thrace est séparée de la mer Noire et de la mer de Marmara par un relief relativement élevé. Au sud elle est bornée par les chaînes montagneuses Koru et Ganos, dont les sommets s'élèvent à quelque 500

m au-dessus du niveau de la mer, et par la péninsule de Gallipoli (Chersonèse thrace), longue de 80 km, qui présente un relief de collines et de vallées de rivières à la flore très pauvre, voire presque désertique dans son extrémité sud. Au nord, nord-est la plaine est entourée par la Strandzha dont les sommets atteignent ici entre 250 m et 1081 m de hauteur au-dessus du niveau de la mer.

Outre par le fait qu'il se trouvait géographiquement au carrefour entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, le territoire que nous venons est caractérisé également par le fait qu'il se trouve dans une zone d'activité sismique importante (Reed et al., 2004, p. 12). Pour ce qui est de l'époque antique, les activités sismiques sont attestées tant par les sources littéraires (voir Panessa, 1989, p. 95-96) que par les trouvailles archéologiques (Gergova, 1996, p. 42-43). L'envergure de ces activités sismiques est attestée, notamment pour la région de la mer Noire, dans le récit de Strabon qui raconte les effets destructeurs d'un tremblement de terre sur la colonie de Bizone, au nord de Kavarna, en Bulgarie du nord-est (Panessa, 1989, p. 95; sur la fondation de Bizone voir Salkin, 1986). Ce tremblement a été daté au début de l'époque hellénistique. De tels effets ont été enregistrés archéologiquement, pour la même époque, non loin de la côte pontique, à Starosel, dans la structure des monuments funéraires de la réserve archéologique de Sboryanovo. D'autres séismes d'envergure ayant eu lieu à Perinthos (427 avant notre ère), à Lysimachie (287 avant notre ère) et dans le Chersonèse thrace en général (de 360 avant notre ère jusqu'au I<sup>er</sup> siècle de notre ère), ont également été enregistrés dans les sources littéraires (Panessa, 1989, p. 96; Guidoboni, 1989, figs. 350, 351).

Cette description complète le tour géophysique du territoire ayant été occupé par des peuples communément appelés « thraces ». Nous venons de voir que ce territoire relativement petit présente un relief très varié, composé notamment d'un enchaînement de plaines et de vallées fluviales (31,42% du territoire), de contreforts (41%) et de montagnes dont la hauteur varie entre 600 et plus de 1600 m (27,58%). En altitude, le relief de cette région varie de façon relativement graduelle : les vallées et les plaines basses (0-200 m au-dessus du niveau de la mer) sont suivies des plaines hautes et des collines ou contreforts (200 – 600 m), alors que des montagnes basses et moyennes (600-1000 m – Sredna Gora, Sakar, Strandzha) et des montagnes hautes (1000 – 2925 m – Hémus, Rila, Pirin et Rhodopes) occupent les derniers étages. Cette topographie n'a pas changé de façon significative depuis l'éocène (Ivanov, 1998), outre le niveau fluctuant de la mer

Noire qui, entre le II<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère, était probablement en régression (Martin et al., 2007). Malgré une oscillation probable du niveau de cette mer, une montée cumulative de ce niveau a été attestée depuis 7000 ans avant le présent (Sorokin et Kuprin, 2007; voir aussi Preisinger *et al.* 2000-2001). Le niveau de la mer Noire a changé peu dans les 3000 dernières années (Penin, 2007). Nous savons, néanmoins, qu'à l'époque qui nous intéresse (seconde moitié du I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère ou, plus précisément, du VI<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère) le niveau de cette mer était sous son seuil actuel, comme l'indiquent les analyses scientifiques et la présence de sites<sup>245</sup> archéologiques de l'âge du bronze et des époques suivantes situés aujourd'hui en partie ou entièrement au large de la côte, à une profondeur allant jusqu'à 16 m (voir Dimitrov, 1977; Georgiev et al., 1991; Porojanov, 1991; Shilik, 1997; Stanimirov, 2003; Özdoğan, 2007; Gyuzelev, 2008, p. 56-61 et références; Peev, 2008). Nous étalerons dans la section suivante l'influence de ce relief sur le climat des sous-régions qu'il forme. Nous n'examinerions que les facteurs constants (ou majeurs) sur le climat de la région, sans chercher à apporter des précisions en ce qui regarde les détails statistiques, notamment les températures et les précipitations moyennes, très variables sur le plan chronologique qui sont, de plus, influencés par un nombre de facteurs anachroniques trop grand.

## CLIMAT, FLORE ET SOLS

Le territoire thrace se trouvait au croisement de différentes zones climatiques, facteurs de premier plan en ce qui a trait à la complexité de son climat et de sa biodiversité (Nandris, 1977; Eastwood, 2004). À une latitude moyenne de 42° Nord, ce territoire se trouvait à la limite des zones climatiques subtropique et tempérée, alors que la combinaison de cette latitude et de sa longitude moyenne (24° Est) le plaçait dans la zone d'influence climatique méditerranéenne. Le climat y était influencé également par la géographie physique du terrain (*supra*) – composé, en général, d'une succession de plaines et de montagnes – et par la proximité immédiate de trois

---

<sup>245</sup> Quelques-uns des sites les plus connus ayant été, en partie ou entièrement, submergés sont : Ahtopol, Arapya, Apollonia Pontica, Anchialos, Kiten, le cap Maslen, Mesambria, Ourdoviza, Sozopol.

grandes étendues d'eau : la mer Noire, la mer de Marmara et la mer de Thrace. Le climat méditerranéen s'introduisait dans la région des Rhodopes de l'est, de la Sakar et de la Strandzha par la mer de Thrace, à travers de la vallée de l'Hèbre, dont le secteur sud-est est en contact direct avec cette mer, et par la côte de la mer Noire au sud-est. Cependant, l'introduction de ce climat dans la région était contrée par les courants d'air sec et froid parcourant les vallées des rivières qui s'écoulent dans la mer de Thrace (ces courants sont le *thraskias* et le *bora*, voir Morton, 2001, p. 50, p. 303, n. 49 et fig. 25) ou soufflant de la mer Noire vers l'intérieur (*poyraz*, voir Reed et al., 2004, p. 20), et était complètement bloqué par la chaîne du Balkan (Reed et al., 2004). Le massif des Rhodopes empêchait également la pénétration de masses d'air provenant de la Méditerranée, alors que les masses d'air atlantiques imposantes, ayant traversé plus de 2000 km sans perdre de leur élan, limitaient l'influence des masses d'air plus chaud et sec provenant du sud et de l'est. À l'intérieur des limites que nous avons fixées pour notre cadre géographique, le rôle de ces masses d'air chaudes qui adoucissent de façon significative le climat continental était limité, entre autres par les masses d'air atlantiques, à une bande de terre large de quelques 40 km longeant le littoral de la mer Noire. Ainsi, le climat dominant dans la plaine de Thrace du nord et dans la région au sud de l'Hémus était un climat transitoire influencé par les masses d'air atlantiques et par le climat continental. Le climat dans cette région était caractérisé par un hiver doux, un printemps frais et un été chaud. Le climat continental tempéré, influencé notamment par des masses d'air provenant du nord, était dominant dans une grande région incluant la plaine danubienne et les contreforts au nord de l'Hémus et au sud de cette montagne. Les régions plus hautes (Hémus, Rila, Pirin, Rhodopes de l'ouest) étaient caractérisées par un climat montagnard qui présente des températures relativement basses et une humidité très élevée, notamment en hiver. Les gorges des grandes rivières du bassin égéen (*infra*), dont le cours est généralement orienté du nord vers le sud – sud-est, sont de véritables couloirs empruntés par les courants d'air tout au long de l'année. Ces courants, provenant du nord ou du sud, pénétraient dans la plaine de Thrace occidentale ou dans la plaine de Thrace du nord et influençaient grandement les différents microclimats régionaux.

La géophysique spécifique de la région des Balkans que nous avons décrite définit aujourd'hui, comme aux époques lors desquelles ce territoire était habité par des peuples dits « thraces », un climat varié. Cinq zones de climat différent y sont définies : 1) zone de climat

continental tempéré (plaine danubienne, contreforts de l'Hémos), 2) zone de climat transitif (plaine thrace du nord, vallée du Strymon et vallée de Mesta), 3) zone de climat méditerrané continental (Rhodopes de l'est, Sakar, Strandzha, secteurs sud du Strymon et de la Mesta), 4) zone sous l'influence de la mer Noire (bande de terre large de 40 km, longeant la côte de la mer Noire)<sup>246</sup> et 5) zone de climat de montagne (Hémos, Rila, Pirin et Rhodopes de l'ouest).<sup>247</sup> Comme nous pourrions nous y attendre, chaque de ces cinq zones affiche une intégrité au niveau de sa géographie physique. Alors que la topographie moderne de la région pourrait nous donner des indices en ce qui a trait aux conditions climatiques de l'époque (indices qu'il pourrait être trompeur de suivre trop loin dans la reconstitution de l'histoire du climat, voir *Cadre géographique* dans la deuxième section de ce travail), un examen plus approfondi des trouvailles archéobotaniques est nécessaire afin d'en reconstituer la flore. Paradoxalement, les archéologues semblent contourner toute analyse historique détaillée du paysage floral des régions dont ils essaient de reconstituer le passé, que ce soit par la systématisation des données accumulées ou sous la forme de récits historiques. Comme nous l'avons noté au début de ce travail, la description de tout cadre *géographique* serait, par définition, incomplète sans une description de la flore de cette région et, plus précisément, de l'état de la couverture florale de la région en question à l'époque d'intérêt pour la recherche. Nous poursuivrons avec la synthèse des découvertes des chercheurs œuvrant sur la reconstitution de la paléoflore de la région des Balkans afin d'essayer de donner une image plus claire de sa composition et de son état entre le début et la fin du premier millénaire avant notre ère. À son tour, cette reconstitution de la paléoflore du territoire dit « thrace » nous donnera des indices additionnels quant au climat prédominant dans la région lors du premier millénaire avant notre ère.

---

<sup>246</sup> Nous supposons que les transgressions et régressions du niveau de la mer Noire (Bozilova et Beug, 1992 ; 1994) affectaient le climat de la zone 4 par l'augmentation ou la diminution de la profondeur de cette mer qui affectait les courants marins.

<sup>247</sup> Penin (2007, p. 62-66) distingue trois grandes zones climatiques, omettant la zone de montagne et faisant fusionner la zone de la mer Noire avec la zone de climat méditerrané continental. Nous sommes d'avis que Karakashev et Dončev (2002) ont raison de distinguer entre ces deux zones et gardons leur division plus détaillée.

Les données concernant l'évolution de la paléoflore sur le territoire des Balkans sont peu nombreuses et peu conclusives. Cependant, elles suffisent pour nous permettre d'esquisser une image générale sinon de l'état de la flore, du moins de sa composition et de son emploi en contexte archéologique. D'après les recherches scientifiques, la végétation de la région que nous décrivons semble avoir changé peu durant les derniers 3000 ans. Les recherches (Božilova et Beug, 1992; Božilova et Tonkov, 2000; Dončev et Karakašev, 2002) démontrent, par exemple, qu'entre le II<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère la flore du sud-est des Balkans, notamment dans les Rhodopes, la Rila et le Pirin, était composée notamment de chênes, de hêtres et de charmes (*Carpinus orientalis* et *Carpinus betulis*), *genera* qui peuplent toujours les forêts de cette région, formant une ceinture végétale située entre 600 m et 1400 m d'altitude. À l'époque qui nous intéresse, les conifères dominaient la flore située au-dessus de cette altitude. Le chêne et le pin (*Quercus* et *Pinaceae*) ont également été attestés dans un contexte du III<sup>e</sup> - II<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>248</sup> dans le sud-ouest de la plaine de Thrace du nord (Popova, 1996). Les études archéobotaniques indiquent que dans l'est de ce même territoire, autour de la baie de Burgas, le chêne et le frêne faisaient encore partie intégrale de la flore du V<sup>e</sup> – VI<sup>e</sup> s. (Vagalinski et Čolakov, 2008, p. 430), ce qui diffère complètement de l'état actuel de la région qui est presque entièrement défrichée. Le chêne semble avoir été très répandu en territoire thrace à la même époque et la qualité de son bois était largement exploitée comme combustible ou dans la construction (Popova, 2002). Le bois de ces deux *genera* d'arbres – le chêne et le pin – était également employé dans la construction de navires, comme il est attesté dans les sources littéraires, et il est probable que la région de la Thrace ait joué un rôle important dans l'approvisionnement des flottes helléniques en bois (voir Amigues, 1980). D'autres espèces d'arbres, typiques des régions de plus basse altitude et des zones géographiques avec forte influence anthropogène, notamment l'érable et l'orme (champêtre ?), ont également été attestées au sud-ouest de la plaine de Thrace du nord, mais sont peu représentées dans les données comparativement au chêne et au pin (Popova, 2002). La propagation accélérée de l'épicéa, datée au I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère, indique, entre autres,

---

<sup>248</sup> La datation est obtenue par l'association des indices – des restes carbonisés – de la présence de ces espèces d'arbres dans la région à un autel (voir Ivanova, 1996).

une baisse des températures moyennes dans les altitudes supérieures. La présence de pollen anthropogénique en haute altitude (*Scleranthus*, *Rumex*, *Plantago lanceolata* et *Juniperus*), mise en évidence lors d'études archéobotaniques dans la Rila (Božilova et Beug, 1992), indique l'élargissement des pâturages montagneux obtenu par le défrichage progressif des conifères. Le pollen anthropogénique découvert dans les vallées (*Cerealium*, *Triticum*, *Secale*) témoigne, quant à lui, de l'expansion de l'agriculture aux pieds des montagnes (voir aussi Eastwood, 2004, p. 39). Les études archéologiques et paléobotaniques suggèrent que ces transitions anthropogéniques sont entamées, à une échelle relativement considérable, vers 4900 avant notre ère (3000 avant notre ère d'après Koprarev et al., 2002, p. 321) et s'intensifient à l'âge du fer (Božilova et Filipova, 1991; Božilova et Tonkov, 2000). Dans la plaine de Thrace du nord, la présence des espèces suivantes a été attestée par les chercheurs : l'amidonner, le blé tendre, l'orge commune, le seigle, le millet commun, la lentille cultivée, des légumineuses (vesces), le pois, le raisin, des représentants (non identifiés) du genre *Prunus* (Popova, 2002). Un certain nombre d'herbes – dont la renouée, le chénopode blanc, le gaillet gratteron, le grémil des champs, l'oseille crépue, la pimprenelle, la sauge officinale, probablement exploitées par l'Homme, comme le suggèrent les lieux des trouvailles, ont également été identifiées (*Ibid.*). Les découvertes d'os d'animaux domestiques – bovins, moutons, chèvres et porcs, ainsi que chiens, chevaux et ânes – pourraient confirmer l'usage de ces herbes à des fins d'élevage (Stallibrass, 2007). Il n'est pas encore clair si ces transitions anthropogéniques dans la composition et dans la dispersion de la flore sont également à l'origine de la dégradation de la flore forestière dans le sud de la Dobroudja où elle passe d'une biocénose de chênes à une biocénose de steppes (Božilova et Filipova, 1991, p. 92; Koprarev et al., 2002, p. 321). Cependant, malgré l'impact des populations locales sur la végétation naturelle et sur le paysage de cette partie des Balkans, nous avons raison de croire qu'il ne peut pas être question d'une déforestation irréversible à grande échelle (Gaydarska, 2007, p. 61-69), contrairement à ce que certains chercheurs semblent croire (ex. Archibald, 1998, p. 20).<sup>249</sup>

---

<sup>249</sup> Archibald (1998, p. 20) se base, entre autres, sur les études de Turrill (1929) pour suggérer que le défrichement des forêts balkaniques qui présentaient, d'après elle, dès l'Antiquité une couverture végétale discontinue, aurait commencé dès la préhistoire. Ceci est fort probable, mais les études paléobotaniques, peu nombreuses et incomplètes en ce qui a trait à la région, ne réfutent pas la possibilité suggérée dans l'étude de Kaplan et al. (2009) que les régions déboisées

En effet, les chercheurs ont suggéré que de denses forêts couvraient probablement près de 90% du territoire thrace tout au long du I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère (Kaplan et al., 2009; au sujet de la Grèce du nord voir Bintliff, 1977a, p. 75-81). Les plaines étaient boisées (Greig et Turner, 1974)<sup>250</sup> et malgré des épisodes relativement fréquents (mais spatialement limités, voir Bintliff, 1977b, p. 66-69) de défrichement, la forêt pouvait se régénérer relativement rapidement dans les régions desquelles l'Homme se retirait ou cessait d'exploiter pour une raison quelconque (Bintliff, 1977a, p. 77).<sup>251</sup>

La paléoflore du territoire thrace peut également être induite à partir d'autres données qui, à première vue, ne semblent pas présenter de lien avec cette première. De telles données sont les trouvailles d'ossements d'animaux sauvages. En effet, lorsque l'espèce animale peut être identifiée par les ossements découverts par les archéologues, il est possible de transposer le type d'environnement propice pour l'évolution de l'espèce en question. Ainsi, par exemple, les ossements animaux découverts sur le site de la région *Šihanov Briag*, près de la ville de Harmanli (Bulgarie du sud), datés de l'Âge du Fer et de l'époque romaine impériale, appartenant notamment des espèces cerf élaphe (*Cervus elaphus*), biche (*Cervus capreolus*), sanglier (*Sus scrofa*), indiquent que la flore de la région était composée de forêts à feuilles caduques (ou, du moins, boisée), alors que les restes d'écrevisse indiquent que le territoire était également bien approvisionné en cours d'eau douce (Ignatov et al., 2006, p. 359). La présence parmi les ossements de ce site archéologique de ceux du daim (*Cervus dama*), datés d'une époque un peu plus tardive, suggère, quant à elle, un climat relativement doux et clément (Ignatov et al., 2006, p.

---

aient pu se « remettre » du défrichement si et lorsque délaissées. L'image d'une déforestation soutenue et cumulative depuis la préhistoire, qui fait partie du répertoire d'une école de pensée géohistorique du début du XX<sup>e</sup> siècle, nous semble désuète et il serait hasardeux de s'y appuyer pour redessiner le tableau paléofloral de la région des Balkans.

<sup>250</sup> Un indice indirect suggérant que les plaines étaient boisées à l'époque d'intérêt pour cette étude provient des thèmes décoratifs de certains monuments funéraires thraces (Kitov, 2001) et macédoniens (Andronikos, 1984) qui représentent des chasses de sanglier et de cervidés, espèces qu'on retrouve surtout dans les forêts.

<sup>251</sup> Il faut noter qu'un changement de couverture florale pourrait avoir des causes naturelles, telle la détérioration du sol. Suite à de tels changements naturels dans la composition et la qualité des sols, des espèces plus tolérantes envers les nouvelles conditions remplacent ou dominent les espèces moins tolérantes (Eastwood, 2004, p. 39).

359), ce qui correspondrait aux attentes pour une région plus ou moins exposée aux influences climatiques égéennes et méditerranéennes (*supra*).

L'analyse archéobotanique des restes carbonisés (chêne, charme, noisetier, érable et cornouiller) du site *Gluhite Kamūni*, situé en Bulgarie du sud, non loin de la ville de Malko Gradište (Rhodopes du nord-est), indiquent que des forêts à feuilles caduques couvraient cette région à la fin de l'Âge du Bronze et au début de l'Âge du Fer (Nehrizov et Tsvetkova, 2011, p. 178). Les restes d'animaux sauvages provenant de ce même site (cerf, cerf élaphe, biche, sanglier, voir Nehrizov et Tsvetkova, 2011, p. 176) coïncident avec les espèces représentées par les trouvailles du site de Šihanov Briag et apportent d'indices supplémentaires en ce qui a trait à la reconstitution de l'environnement de cette région de la Thrace entre l'Âge du Bronze et l'époque romaine impériale.

Les sols du territoire qui nous intéresse dans cette recherche ont été composés sous l'influence de plusieurs facteurs dont les plus importants sont les types de roches présentes, la topographie et le climat. La géographie physique et le climat que nous avons décrits dans les sections précédentes se sont combinés pour générer cinq types principaux de sols – le tchernoziem (20% du territoire), les luvisols chromiques (17%), les vertisols (5,5%), les alluvions (9%) et les cambisols chromiques (22%) – présentant différentes propriétés définies par des critères géologiques (composition minérale) ou biogéniques (présence d'humus). Cette couverture de sols s'est « fixée » sur ce territoire sous sa forme actuelle dès l'Éocène. Les sols alluviaux sont présents surtout dans la plaine danubienne et dans la plaine de Thrace du nord, à proximité des cours d'eau du Danube et de l'Hèbre respectivement. Ce sont des sols riches en sédiments et contiennent des éléments nutritifs pour la culture végétale. La plaine danubienne se caractérise notamment par le tchernoziem qui la couvre en entier, jusqu'aux basses altitudes du contrefort de l'Hémus. Ce type de sol présente une fertilité naturelle très élevée due à leur haute teneur en humus (près de 5%) et à la grande épaisseur de l'horizon contenant celui-ci (plus de 100 cm de profondeur). Le tchernoziem est propice pour les cultures céréales. Les sols gris sont caractéristiques pour les régions hautes de la plaine danubienne, tout comme pour le contrefort de l'Hémus et certaines parties de la Dobroudja. Ces sols sont moins riches en humus que les tchernoziem (jusqu'à 2%) et sont propices pour l'arboriculture et pour la viticulture. Les vertisols sont répandus surtout dans la plaine de Thrace du nord, la plaine de Bourgas et les régions hautes

des autres plaines au sud de l'Hémos. Ces sols sont riches en humus (5%), mais leur caractère argileux exige une attention particulière (labour profond et engrais) afin de profiter pleinement de leur fertilité. Les vertisols dans ce territoire se prêtent surtout à la culture de céréales. Les cambisols chromiques, pauvres en humus, se trouvent, quant à eux, entre 1000 et 2000 m d'altitude et composent le terrain de base pour les forêts feuillues et conifères (*supra*).

La flore et les sols à proximité du littoral de la mer Noire étaient sensiblement affectés – directement (par inondation ou par assèchement) ou indirectement (par la fluctuation du niveau et de la composition des eaux des lacs à proximité de la côte) – par les transgressions et régressions du niveau de cette mer (Božilova et Beug, 1994). Néanmoins, l'environnement de cette région semble avoir été plus ou moins fixé dans son état actuel depuis le III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère (Degens et Ross, 1972).

Alors que tous les facteurs géographiques que nous avons décrits jusqu'ici n'ont probablement pas joué un rôle en ce qui a trait à la formation et à la déposition des minéraux, ils affectaient directement la façon dont ces richesses naturelles étaient exploitées, surtout à l'époque d'intérêt pour notre travail. Nous verrons dans la partie suivante de cette section que l'exploitation des minerais contenant des métaux précieux et semi-précieux semble avoir suivi un cours beaucoup plus naturel comparativement aux époques ultérieures. Les mines en surface ou souterraines n'étaient pas la seule façon dont les minerais étaient extraits du sol à l'antiquité et les occupants du territoire que nous décrivons dans ce travail ont fait preuve d'ingéniosité en ce qui a trait à l'exploitation de toutes les voies possibles afin d'acquérir les métaux qui étaient indispensables à leur vie de tous les jours, voire à leur survie. Les études archéologiques à ce sujet étant peu nombreuses et compte tenu des récits des auteurs anciens louant les richesses naturelles de notre cadre géographique (*infra*), il est probable que les sources de minerais exploitées dès la préhistoire aient été beaucoup plus nombreuses et diversifiées. Nous soulignons que nous avons retenu et présenté uniquement les sources dont l'exploitation autour du premier millénaire avant notre ère a été attestée.

## RESSOURCES MINÉRALES

Les sources littéraires anciennes témoignent d'une exploitation d'envergure des ressources naturelles du territoire thrace et ce, depuis le tout début de son occupation (Georgiev, 1987, Avdev, 2005; voir aussi les références chez Popov, 2004, p. 33). Pour ce qui est de l'époque à laquelle nous nous intéressons ici, aux témoignages archéologiques (mines et aires d'exploitation) s'ajoutent parfois les récits d'auteurs anciens (légendes, listes de tributs ou récits historiques). Ces sources nous informent que le territoire était relativement riche en métaux, notamment en or et en cuivre (Černih, 1978). Il est probable qu'en exploitant les minerais polymétalliques afin d'obtenir du cuivre (*infra*), on obtenait également du fer et de l'or, ce qui poussait les métallurgistes anciens à raffiner de plus en plus leurs procédés. Néanmoins, les méthodes de la métallurgie antique semblent avoir été insuffisamment avancées afin de rendre possible l'obtention d'autres métaux contenus dans ces minerais polymétalliques, tels le plomb et le zinc (Georgiev, 1987, p. 28). En ce qui a trait aux sources, la chaîne montagneuse de la Sredna Gora se détache de l'ensemble du territoire puisqu'elle semblerait avoir été exploitée dès l'Antiquité pour tous les métaux principaux en usage à cette époque – or, cuivre, fer, plomb (Nenov, 2008). Nous énumérerons dans ce qui suit les sources de minerai dont nous disposons de preuves de l'exploitation antique (mines, carrières, placers etc.). L'objectif de cette section étant l'esquisse des ressources du territoire décrit plus haut, nous omettons consciemment les indices d'exploitation des matières premières (moules et outils) ou des trouvailles d'objets fabriqués dans les métaux dont il sera question, ces derniers n'étant pas une preuve directe de l'exploitation de minerais découverts localement (voir Popov, 2004; contra Gothier, 2008).

Si les sources d'or les mieux connues en territoire thrace sont les mines du Pangée et de Perperik, ainsi que d'autres mines moins importantes et moins connues (Tonkova, 2008), les sources les plus exploitées au I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère semblent avoir été les gisements alluviaux. D'après les sources littéraires (Georgiev, 1987, Avdev et Tsankov, 2008) et d'après certaines trouvailles archéologiques (Tsintsov, 2008; Angelova, 2008), la méthode d'extraction d'or natif accumulé dans les sables alluviaux était pratiquée au long des cours d'eau du Strymon, du Nestos, de l'Ogosta, de l'Iatrus, de l'Axios et de l'Hèbre.<sup>252</sup> Alors que peu de trouvailles

---

<sup>252</sup> L'Ogosta (nord-ouest de la Bulgarie) et l'Iatrus (Iantra, Bulgarie du nord) sont des tributaires du Danube.

archéologiques ou géologiques ont appuyé les sources littéraires anciennes<sup>253</sup>, les spécialistes ont établi que l'or était sinon exploité, du moins travaillé en grandes quantités le long du cours du Strymon (voir Avdev, 2005, p. 41). Pour ce qui est de l'or extrait de différents minerais aurifères (marbre, pyrite et autres), outre les mines du Pangée et de Perperik, des sources ont été exploitées dans la région de Philippi, au sud-est et à l'est des Rhodopes (Georgiev, 1987; Avdev, 2005; Zlatkova, 2008), ainsi qu'au nord-ouest et au sud de l'Hémus, notamment dans le piedmont de la Sredna Gora (Nenov, 2008; Tonkova, 2008, figs. 1 et 2; Tonkova, 2011, p. 109).<sup>254</sup>

En ce qui a trait à l'argent et au plomb, les indices suggèrent que les quantités extraites entre le V<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> s. av. n. è. ne devaient pas être très importantes.<sup>255</sup> Des sources d'argent ont été attestées au nord-ouest de l'Hémus et dans les Rhodopes (Tonkova, 2008, fig. 1), alors que des sources de plomb sont attestées dans les contreforts au sud de l'Hémus et dans le sud-est des Rhodopes (Tonkova, 2008; Zlatkova, 2008), mais il y a peu de preuves conclusives que celles-ci aient été exploitées à l'Antiquité, notamment durant l'époque hellénistique. Cependant, ces métaux sont omniprésents dans les trouvailles archéologiques – ils sont représentés surtout par les objets précieux en argent (cnémides de parade, vaisselle etc.) et par les feuilles en plomb couvrant les

---

<sup>253</sup> D'après Georgiev (1987, p. 20), il y a une grande disparité entre les témoignages des sources littéraires sur la présence des gisements d'or dans certaines régions et les trouvailles géologiques modernes.

<sup>254</sup> Chez Avdev (2005), les gisements ou la quantité d'or extrait lors de certaines époques sont recensées d'une partie sur la base de sources littéraires et, de l'autre, sur la base de trouvailles archéologiques d'objets en or. Alors que la concordance entre les sources littéraires et les études géologiques et minéralogiques peut être débattue (voir Popov, 2004), l'emploi par l'auteur de trouvailles archéologiques dont la provenance n'a pas été établie (ni celle des objets, ni celle de la matière primaire) afin de tirer des conclusions en ce qui a trait à la richesse en or et à son exploitation dans différentes régions du territoire thrace est méthodologiquement inadmissible.

<sup>255</sup> D'après Georgiev (1987, p. 28), les thraces n'étaient pas en possession de la technologie nécessaire pour extraire le plomb des minerais polymétalliques disponibles dans le territoire. Pour ce qui est de l'argent, d'après Zlatkova (2008), les gisements présents dans l'est des Rhodopes étaient exploités dès la préhistoire. Cependant, cet énoncé n'est pas appuyé par des faits concrets. Seule la présence supposée dans la région de mines ouvertes et de galeries est citée par l'auteur (Zlatkova, 2008, p. 202).

tenons de fer employés dans les constructions des tombes monumentales.<sup>256</sup> Certaines sources de plomb locales – dans les Rhodopes, dans l’Hémus et dans les contreforts au nord de l’Hémus – ou étrangères – le Chalcidique et même le Laurion – ont été exploitées à l’Antiquité (Kuleff et al., 2006). Les sources locales semblent avoir été préférées à l’importation de matière première (à Pistiros, emporion de Thasos, le plomb provient des Rhodopes et non pas de l’île égéenne), même si les analyses indiquent que le plomb était employé selon la disponibilité, sans préférence pour une source particulière (Kuleff et al., 2006, p. 251). Ce fait est appuyé par l’analyse chimique des ancras en plomb trouvées au large de la côte ouest de la mer Noire (Kuleff et al., 1995). Sur trois types principaux d’ancras, un seul, le plus ancien, a systématiquement été produit avec du plomb provenant d’une seule source – les mines du Laurion). Des exemplaires de chacun des autres types d’ancras, généralement datés du VI<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, ont été produits en plomb provenant des sources des Rhodopes (centrales et de l’est), du Chalcidique ou de l’île de Thasos.

D’après les trouvailles archéologiques, le cuivre est exploité sur le territoire thrace depuis le Chalcolithique, en quantités relativement grandes (Černih, 1978). Il était extrait à partir d’oxydes, mais également, comme il a récemment été démontré, à partir de sulfites et ce avant l’âge du bronze (Ryndina et al., 1999). Des minerais polymétalliques contenant des oxydes ou des sulfites de cuivre, mais aussi du cuivre natif, peuvent être trouvés dans l’Hémus, dans les contreforts au sud de l’Hémus, dans les Rhodopes, dans la Strandzha et dans le nord de la vallée du Strymon (Georgiev, 1987; Mihailov, 2008). Les trouvailles archéologiques (hache-marteaux, d’autres outils et scories) témoignent de l’exploitation de la majorité de ces sources à l’Antiquité. Les sources de cuivre liées avec une exploitation à l’Antiquité se trouvent notamment dans le centre et dans le nord-ouest de l’Hémus<sup>257</sup>, au sud de celui-ci, dans les contreforts (exploitations à partir du IV<sup>e</sup> millénaire dans le district de la ville de Stara Zagora, indiquée par des scories antiques), et, les plus importantes, dans la région de Bourgas et de la Strandzha – « montagne des

---

<sup>256</sup> Par exemple, il a été attesté (Kuleff et al., 2006, p. 251) que le plomb des tenons des monuments funéraires de Sboryanovo proviennent des Rhodopes.

<sup>257</sup> Alors que l’exploitation de ces sources semble avoir eu lieu à l’Antiquité, il n’a pas été précisé exactement à quelle époque. La majorité des trouvailles pouvant dater la présence de l’Homme dans les galeries sont des monnaies de l’Antiquité tardive (Georgiev, 1987, p. 24).

mines thraces » (Georgiev, 1987, p. 24-31; Černih, 1978, fig. 3; voir aussi Venedikov et al., 1976, p. 157). Cette dernière région est, même de nos jours, une des sources de cuivre les plus riches en Europe. Les nombreuses galeries (atteignant jusqu'à 100 m de profondeur), carrières, tranchées, puits, pots en céramique et amphores, objets personnels et surtout les amas de scories (par endroits plus de 300 000 tonnes) et les restes de fours (dont tout un « quartier métallurgique » daté de l'époque préromaine a été découvert près de Malko Tŭrnovo, Bulgarie du sud-est) témoignent de l'exploitation de ces sources à l'Antiquité (Georgiev, 1987, p. 27-30).

En ce qui a trait à l'exploitation des minerais ferreux, les données pour l'époque préromaine sont plutôt rares (au sujet de l'exploitation des minerais ferreux en Thrace à l'époque préromaine, voir Georgiev, 1987, p. 50-52). L'exploitation se limitait aux oxydes ferreux tels les sables magnétites, la magnétite sous sa forme solide, l'hématite et la limonite. Les découvertes archéologiques nous renseignent d'une source d'hématite et de magnétite compactée au nord de la Rila et à l'ouest de la plaine de Thrace du nord a été exploitée à partir du VI<sup>e</sup> siècle. Une autre source de fer située dans la plaine de Thrace du nord, dans la vallée de la Toundzha, a été exploitée entre le IV<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle. D'autres sources qui semblent avoir été exploitées à l'Antiquité, mais dont l'usage ne peut pas être daté plus précisément, ont été découvertes au sud-ouest de l'Hémus, autour de la ville moderne de Sofia. Les minerais polymétalliques à l'ouest et au nord-ouest de l'Hémus semblent également avoir été exploités à l'Antiquité pour le retrait d'oxydes de fer. Quoi qu'il en soit, ni l'abondance des sources de fer, ni leur inépuisable générosité en métal, dont fait part Bonev (2003, p. 116), n'ont été attestés. L'image que reflète l'archéologie semble montrer plutôt le contraire : à l'Antiquité le fer était un métal plutôt rare dans le territoire thrace et sûrement très prisé.

Tout comme pour le fer, le bronze semble avoir été produit en petites quantités. Malgré les nombreuses trouvailles d'objets de bronze (notamment dans les monuments funéraires thraces) et les très riches sources de cuivre présentes sur le territoire thrace, celui-ci semble dépourvu des éléments de base (étain, arsenic ou antimoine) pour la production du bronze. Cet alliage semble donc avoir été importé (Georgiev, 1987), du moins dans la majorité des cas, en tant que produit fini, en tant que matière première ou sous la forme de ces composantes (ex. lingots d'étain). Néanmoins, des analyses archéométriques ont indiqué la provenance locale probable des matériaux employés dans la fabrication de certains objets découverts dans la Sakar et datés entre

le VIII<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> s. av. n. è. (Vassileva, 2008, p. 273). La source probable des métaux dont ces objets ont été produits se trouverait notamment au centre du territoire thrace, dans la chaîne montagneuse Sredna Gora.

Ce bref examen de l'exploitation antique des minerais métallifères présents sur le territoire thrace dévoile une certaine incongruité entre la réputation de la richesse de ces terres – générée par les sources littéraires antiques et maintenue par les historiens-thracologues modernes (Archibald, 1998; Nenov, 2008) – et la réalité telle que relatée par les trouvailles archéologiques et les analyses scientifiques (pour un examen historiographique de cette dichotomie, voir Popov, 2004). Il est indéniable que tous les métaux principaux – cuivre, or, argent, fer, plomb – étaient obtenus localement, mais les quantités semblent avoir varié considérablement. Néanmoins, nous avons pu constater que les cours d'eau jouaient un rôle important dans l'approvisionnement en métaux précieux, rôle qu'il n'est pas toujours facile d'identifier archéologiquement en raison de la nature (sans l'intention de faire un calembour) fluctuante de ces premiers. Comme on pourrait s'y attendre, les rivières n'étaient pas exploitées uniquement à cette fin. Dans la partie suivante nous présenterons les cours d'eau principaux (en terme de débit et de longueur) parcourant notre cadre géographique dans l'objectif d'établir les effets que ces premiers pouvaient avoir sur l'environnement en général et, plus précisément, sur les peuples qui occupaient les territoires à proximité immédiate de ces cours d'eau.

## **RÉSEAU HYDRAULIQUE**

Nous présenterons dans cette partie les bassins hydrauliques majeurs parcourant notre cadre géographique – celui de la mer Noire (56,5% du territoire de notre cadre géographique) et celui de la mer Égée (43,5% du territoire). La topographie de notre cadre géographique, notamment la chaîne montagneuse de l'Hémus (Balkan) divisant transversalement ce dernier en deux, est le facteur majeur, voire unique, influençant la direction d'écoulement des cours d'eau qui parcourent ces deux bassins hydrauliques. Nous soulignons le fait que les données présentées reflètent l'état actuel des systèmes hydrauliques, état qui a grandement fluctué à travers des époques, notamment en raison de l'exploitation des rivières formant ces bassins hydrauliques par

les populations habitant leurs territoires. Par exemple, l'exploitation des grandes rivières à des fins d'irrigation depuis le XX<sup>e</sup> siècle, et même avant, a contribué à la diminution de leur débit.<sup>258</sup>

L'Hèbre, la Mesta (Nestos) et le Strymon font partie du bassin hydraulique d'écoulement égéen comprenant la majeure partie du territoire de la Bulgarie (43,5% du total de ce territoire) située au sud de l'Hémos, le nord de la Grèce – régions de Macédoine et de Thrace – et la Thrace occidentale. Ce bassin est caractérisé par la variété de reliefs qu'il présente, mais les montagnes – Rila, Pirin et Rhodopes – en occupent, néanmoins, une part considérable. Les bassins de la Mesta et du Strymon se développent dans la partie ouest du bassin hydraulique égéen et sont nourris par nombre de sources s'écoulant sur les flancs de la Rila, du Pirin et des Rhodopes de l'ouest, alors que le bassin de l'Hèbre évolue dans le secteur est du même bassin – incluant les Rhodopes de l'est, la plaine de Thrace du nord et la Sredna Gora – et ses affluents incluent des rivières au débit relativement important dont l'Arde et la Toundzha (ces deux cours d'eau affluent dans l'Hèbre hors des limites de notre cadre géographique). Avec son altitude moyenne de 1318 m au-dessus du niveau de la mer, le bassin de la Mesta est le plus élevé des trois, suivi de celui du Strymon – 898 m au-dessus du niveau de la mer – et de l'Hèbre – 582 m au-dessus du niveau de la mer. Le bassin hydraulique de la Mesta est également le plus dense des trois, présentant une densité de 1,2 km/km<sup>2</sup>, le Strymon et l'Hèbre présentant une densité de 1,07 km/km<sup>2</sup> et 0,74 km/km<sup>2</sup> respectivement. Cependant, la plus longue des trois rivières est l'Hèbre avec ses 321,6 km de longueur, suivie du Strymon (290 km) et de la Mesta (126 km). Le bassin hydraulique de l'Ergene, avec ses nombreux cours d'eau sillonnant la plaine de Thrace orientale, est incorporé dans celui de l'Hèbre à l'endroit d'un bassin marécageux à une cinquantaine de kilomètres au nord du delta de cette dernière rivière.

---

<sup>258</sup> En 1989 1 253 000 ha du territoire cultivé de la Bulgarie étaient irrigués par des canaux puisant l'eau des rivières. Seulement 36 619 ha sont aujourd'hui irrigués par les rivières qui coulent dans ce territoire, ce chiffre représentant 0,069% du territoire cultivable propice à l'irrigation. Le fait que cette diminution de l'utilisation des réseaux hydrauliques naturels du territoire pour l'irrigation ne semble pas avoir contribué à l'augmentation des débits des rivières jadis exploitées par les agriculteurs démontre qu'un ensemble complexe de facteurs sont à l'origine de la diminution de leur débit (au sujet de l'exploitation du réseau hydraulique naturel de la Bulgarie voir Vûrbanov, 2002).

Le Danube, dont les descriptions préservées les plus anciennes nous viennent d'Hésiode et d'Hérodote, avec ses quelques 20 tributaires majeurs dont plus de la moitié présente une longueur de plus de 100 km, pourrait être qualifié de bassin hydraulique en soi. Ce fleuve qui marque la frontière nord de notre cadre géographique est encore navigable de nos jours et présentait une barrière naturelle formidable, mais aussi une voie d'accès d'importance majeure dès l'Antiquité. La dispersion de différents groupes de peuples à la préhistoire à partir de l'Asie mineure vers le centre et l'ouest de l'Europe s'est probablement faite en grande partie par navigation dans les eaux du fleuve (Davison et al, 2006). Plus tard, une voie riveraine de communication était établie entre la mer Égée et la mer Noire par le biais de la rivière Sava et du Bas Danube. L'armée de Darius et, plus tard, celle de Trajan avaient dompté les eaux du fleuve qu'ils traversèrent au moyen de vaisseaux et de ponts. Le cours présent du Danube était fixé déjà au début de l'Holocène. Les Bas Danube a un bassin de versant de quelque 218 387 km<sup>2</sup> et décharge annuellement quelque 188 km<sup>3</sup> d'eau. La géomorphologie à cet endroit sur le cours d'eau du Danube se caractérise par un bassin plat qui comportait probablement à l'Antiquité des plaines inondées.

Les cours d'eau que nous venons de décrire étaient connus aux auteurs dès l'Antiquité. L'Hèbre serait mentionné dans une source datée du VII<sup>e</sup> – VI<sup>e</sup> s. avant notre ère (Yanakieva, 2009). La source la plus ancienne mentionnant la Mesta (Nestos) et le Strymon a été rédigée par Hésiode (VIII<sup>e</sup> s. avant notre ère), l'Hèbre semble avoir été mentionné dès le VII<sup>e</sup> siècle (Yanakieva, 2009), alors que le Danube (Istros) aurait été mentionné pour la première fois par Hécatee (VI<sup>e</sup> s. avant notre ère). Certaines de ces rivières, notamment le Danube et l'Hèbre, ou plus précisément les effigies des divinités personnifiant celles-ci – têtes humaines cornues, têtes bovines ou personnages masculins ou féminins tenant des plantes et/ou des cornes d'abondance – ont également été identifiées sur des monnaies grecques et romaines (Mouchmov, 1912; Poole, 1963). Ces divinités associées aux rivières – les dieux-rivières – étaient vénérées par les peuples anciens, hellènes et thraces. Ils faisaient l'objet de cultes et des anthroponymes étaient dérivés de

leurs noms (Knoepfler, 2000; Parker, 2000; Chiekova, 2008, p. 267-268; Yanakieva, 2008)<sup>259</sup>. Le Danube et l'Hèbre (Delčev, 1965), et probablement d'autres rivières aux débits moins importants, auraient été navigables jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle (Bouzek, 1994; Ivanov, 1994; Archibald, 1998).<sup>260</sup> En ce qui a trait à l'Antiquité, la navigabilité des grands cours d'eau est attestée par les auteurs anciens (au sujet du Danube voir Thucydide, II, 97) ou par les représentations numismatiques des effigies des rivières en association aux images de navires à voile (Stevenson, 1964). Le Strymon et la Mesta n'étaient pas navigables, du moins dans les secteurs au nord de leurs deltas. Le chemin que ces deux rivières se frayaient dans les montagnes et à travers des vallées étaient empruntés lorsque le besoin se présentait (Danov, 1968, p. 162, 164). Les cours d'eau étaient d'importants facteurs dans le développement politique et sociohistorique de la Thrace, entre autres parce qu'ils permettaient la pénétration de produits (marchandises) et, indirectement, d'influences étrangères, au cœur de ce territoire et permettaient le déplacement de troupes relativement rapide du sud vers le nord et vice-versa. Ils étaient également exploités pour leurs ressources naturelles, notamment pour l'obtention de métaux précieux. Les cours d'eau au débit plus important présentaient également certains désavantages pour ceux qui s'y installaient à proximité. Certains facteurs géographiques et climatiques – cyclons méditerranéen et atlantique<sup>261</sup>, consistance et composition des sols, dénivellation du terrain – causent directement ou indirectement d'augmentations importantes dans le volume des cours d'eau ce qui mène à des inondations (en Bulgarie, la majorité des rivières débordent de leurs lits en moyenne 3-4 fois par année). Ces dernières avaient (et ont toujours) pour effet, entre autres, l'accélération des processus d'érosion et l'apparition de marécages. L'effet des inondations pouvaient également être profitables en ce qui a trait à l'agriculture en raison des l'enrichissement du sol en limon que les eaux des rivières déposaient dans les plaines après leur retrait. Les rivières ou, plus précisément, les gorges qu'elles creusaient

---

<sup>259</sup> Knoepfler, 2000, p. 92, n. 45 est d'avis que les anthroponymes dérivés de l'hydronyme Nestos, rencontrés notamment sur l'île de Thasos, ne sont pas nécessairement d'origine thrace, alors que Yanakieva, 2008, p. 183 est d'avis que ces anthroponymes ont une origine thrace indéniable.

<sup>260</sup> D'après Talianis et Rouskas, 1997, p. 22, de petites embarcations sillonnent encore de nos jours le cours bas de l'Hèbre.

<sup>261</sup> Entre les mois de février ou mars, juin-juillet et novembre-mars (Vûrbanov, 2002, p. 205).

dans le terrain influençaient également les microclimats des différentes zones géographiques du territoire thrace en servant de couloirs de passage aux courants d'air chauds ou froids.<sup>262</sup>

## CONCLUSION

Dans les grandes lignes, notamment en ce qui a trait à la topographie, l'image globale qui se présente à nous suite à cette tentative de reconstitution historique de la géographie et des différents types de ressources du territoire ayant été occupé par des peuples dits « thraces » n'est pas très différente de la réalité géophysique actuelle. Nous avons constaté qu'à l'époque délimitée par notre cadre chronologique le paysage topographique, la composition de la flore et le climat étaient comparables à ce que nous pouvons observer de nos jours. Cependant, tel qu'indiqué par les études archéobotaniques, le climat semble avoir été quelque peu plus humide et plus froid au nord des Rhodopes qu'il ne l'est aujourd'hui.<sup>263</sup> De plus, les vastes plaines presque totalement dépourvues d'arbres de nos jours et exploitées pour la richesse de leurs sols étaient, du moins jusqu'à l'époque romaine, relativement densément boisées. Les modifications anthropogéniques du terrain liées à l'exploitation agricole – défrichement, terrassement, drainage, irrigation, etc. – ont eu un effet à long terme non seulement sur la topographie et sur la composition géologique de la région (Fadin et al., 2001), mais aussi au niveau du microclimat et de la microgéographie du territoire thrace en général. Néanmoins, il ne faut pas oublier que les sols alluviaux sont

---

<sup>262</sup> L'exemple tiré des *Perses* d'Eschyle donné par Brewster, 1997, p. 42, portraying le gel du Strymon « hors saison » n'est, fort probablement, que de la fiction littéraire. Cependant, elles pourraient refléter une situation climatique typique du territoire thrace à l'époque : des hivers humides et relativement froids. Des courants d'air froids auraient pu passer le long du gorge de la rivière jusqu'au sud, à son embouchure, et causer le gel de ses eaux à cet endroit, tel que décrit par Eschyle, mais il est fort peu probable qu'un tel gel, chose rare de nos jours même dans la partie haute du Strymon, soit survenu « hors saison ».

<sup>263</sup> Ce fait, attesté tant par les trouvailles paléobotaniques que par les sources littéraires anciennes, rend la présence de lions natifs sur le territoire de la péninsule balkanique (notamment en Grèce, en Bulgarie et en Roumanie, au nord des Carpates) du moins curieux, puisque ces animaux préfèrent les climats plutôt. Les grands félins auraient habité la région au moins jusqu'au I<sup>er</sup> siècle de notre ère (Ninov, 1989 ; Yannouli, 2003).

relativement récents et leur richesse en termes d'agriculture n'a pas pu être pleinement exploitée à l'époque en question en raison des marécages qui y étaient associés. Les données archéobotaniques, littéraires, épigraphiques et numismatiques indiquent que les grands cours d'eau en territoire thrace (notamment l'Hèbre, le Strymon et la Mesta) avaient un rôle social et économique<sup>264</sup> important à jouer dans l'histoire des sites d'habitation thraces ou autres – Pistiros, Philippopolis, Seuthopolis, Kabilé et autres – fondés à proximité de leurs lits. Un facteur géographique important en ce qui a trait à la vie économique et, par conséquent, sociale dans la région délimitée dans cette étude étaient les inondations annuelles causées par la sortie des rivières de leurs lits. L'influence de ces inondations ou des fluctuations du niveau d'eau des rivières en général sur la circulation commerciale n'a pas été attestée pour la simple raison que les lieux des ports antiques des sites mentionnés n'ont pas encore été identifiés par les chercheurs. Malgré le manque de données archéologiques et littéraires, nous pouvons supposer que les transgressions et régressions régulières des niveaux d'eau des rivières navigables (saisonnnières, causées, entre autre, par la fonte des neiges qui compose plus de 20% du débit annuel des rivières du bassin égéen traversant notre cadre géographique) ou irrégulières (causées par des facteurs climatiques à plus grande échelle, tels les cyclons) devaient présenter un obstacle considérable au commerce, d'autant plus que les sites d'importance commerciale se trouvent dans des zones dans lesquelles humidité élevée et sécheresse alternent régulièrement. L'exploitation des cours d'eau, des sites naturels riverains et des montagnes dans le but d'en extraire des métaux – cuivre, or, fer, argent et plomb –, ainsi que l'exploitation d'autres types de ressources minières, a également eu un impact sur l'écologie des territoires concernés. Paradoxalement, alors que les sites d'occupation thraces sont relativement difficiles à identifier sur le terrain, les effets du développement démographique dans la région et l'exploitation de ses ressources – défrichement, extinction, introduction volontaire (céréales) ou involontaire (herbes) d'espèces végétales locales etc. – ont pu être identifiés par les chercheurs. Nous avons noté néanmoins qu'il serait périlleux de sauter aux conclusions trop hâtives. Outre le terrassement anthropogénique des sols à

---

<sup>264</sup> Sur l'importance de l'Hèbre pour l'économie de la région de la ville antique de Philippopolis à l'époque romaine (II<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> s. av. n. è.) voir Kolev, 1968.

proximité des cours d'eau, les changements qui se sont opérés à l'intérieur du cadre géographique que nous avons décrit ici étaient loin d'être irréversibles. Nous avons constaté aussi que, laissée à elle-même, la flore se régénérait, avec des changements dans la composition des assemblages d'espèces végétales sous l'influence de facteurs anthropogéniques ou naturels.

Si telle était effectivement la situation géo-environnementale en territoire thrace entre le V<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, nous pouvons supposer que ces conditions, notamment l'humidité relativement plus élevée, auraient facilité l'exploitation des sols pour la culture alors que l'accumulation importante d'eau dans les réseaux hydraulique de la région, due à l'enneigement des montagnes pour une longue durée de l'année, aurait facilité la navigation et, par conséquent, les contacts commerciaux avec les villes au bord de la mer Noire et de la mer Égée. Le bassin hydraulique égéen et celui de la mer Noire ou, plus précisément, les rivières importantes composant ceux-ci – l'Hèbre, le Strymon, la Mesta et le Danube – se présentent, donc, comme des voies d'accès par excellence facilitant les communications au sein de ce territoire et entre celui-ci et les régions limitrophes. Quant aux raisons qui auraient poussé l'exploitation de ces voies de communication, elles avaient probablement avant tout une nature commerciale. Nous avons noté, par exemple, que le territoire que nous avons décrit contenait des espèces d'arbres qui étaient prisées dans la construction de navires. Le réseau d'habitation relativement dense de ce territoire présentait également des opportunités d'échange commercial, technologique et, indirectement, culturel.

Suite à cet examen détaillé du cadre géographique dans lequel évoluaient les monuments funéraires thraces, nous allons tourner notre attention sur les peuples qui habitaient ce territoire durant le I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère. Ces ont été désigné par les chercheurs en tant que constructeurs des monuments funéraires qui font l'objet de cette étude. Certains de ces chercheurs ont attribué aux peuples ayant habité la vaste région que nous venons de décrire une culture commune – la culture thrace – et il a même été question d'un « état » thrace. D'autres ont exprimé leur méfiance quant aux notions de *koiné* thrace et d'état politique thrace. Dans le chapitre suivant nous examinerons les différentes hypothèses portant sur la nature des peuples dits « thraces » dans le but d'en dégager une définition de ces peuples qui nous sera utile d'un point de vue analytique dans notre étude des monuments funéraires que ces derniers auraient construits.

### ANNEXE III – LES THRACES DANS LES ÉTUDES MODERNES

Pendant la première demie du XX<sup>e</sup> siècle les peuples thraces restent « anonymes » dans les publications portant sur leur culture matérielle (Fol, A., 1983, p. 10). Les chercheurs ne se penchent sur l'identité « historique » de ces peuples, c'est-à-dire sur le problème des « ethnonymes » des tribus thraces, que vers la fin des années 1960.<sup>265</sup> C'est à cette même époque que la question de l'origine de la « nation thrace » – sujet étroitement lié aux recherches portant sur l'« ethnogenèse des peuples thraces » – reçoit l'attention des chercheurs (entre autres, Zlatkovskaia, 1971 *et passim*). Dans leur interprétation de la culture matérielle désignée de « thrace » ces études ont été explicitement basées sur une ontologie « officielle » en Europe de l'est et en Union Soviétique à cette époque - l'évolution des sociétés d'après la philosophie marxiste-léniniste. Elles relatent le développement des tribus thraces à partir de l'état d'unions tribales vers l'état d'unions nationales puis (dans le cas de certaines d'entre elles, notamment celle des Odryses), vers des « nations esclavagistes » (ex. Fol, A., 1972, p. 30). L'idée d'une « conscience » nationale qui se serait développée chez les Thraces après le retrait des Perses des Balkans n'était pas originale – on la trouve déjà vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans les écrits de l'historien Tomaschek (1894). Cependant, à la différence de ces recherches antérieures – basées presque exclusivement sur une interprétation des sources littéraires – la source principale des études portant sur un « état thrace » publiées dans les années 1960 sont les monnaies frappées par les « rois » thraces. Celles-ci, découvertes notamment dans la vallée du bas-Strymon et dans la région du Pangée et datées par les spécialistes de la fin du VI<sup>e</sup> siècle av. n. è, étaient frappées localement. D'après les chercheurs qui ont mené les études en question, la présence de ces monnaies dans la culture matérielle locale indiqueraient les débuts d'une « organisation

---

<sup>265</sup> Sur la « parenté des tribus thraco-troyens » (Dimitrov, 1930-1931), sur l'origine des Thraces en général (Venedikov, 1960), sur l'origine ou sur l'histoire de tribus thraces particulières (Fischer, 1914 ; Katsarov, 1905 ; 1922 ; 1924 ; Vulič, 1926 ; Russu, 1941-1943 ; Gerov, 1960) et sur la parenté entre Thraces et autres peuples au niveau de la religion (Vassileva, 2003).

nationale » chez les Thraces (Danov, 1969, p. 190, cité par Fol, A., 1972, p. 31)<sup>266</sup>. Les recherches sur les « unions nationales » ou sur l'« état » en Thrace inspirent pendant la prochaine décennie d'autres études sur l'histoire sociale et politique des populations thraces (Mihailov, 1970; Fol, A., 1972; 1975a; 1975b). À cette époque la recherche d'origines quelconques n'est pas une nouvelle tendance en archéologie et en histoire, mais elle l'est en ce qui a trait à la thracologie. De nouveaux objectifs, fixés probablement antérieurement, mais hors d'atteinte par l'application d'une archéologie jugée inadéquate (voir Fol, A., 1972), sont alors accessibles grâce au recours à la méthode historiographique soviétique. Les recherches effectuées à partir des années 1970 se posaient comme objectif l'opposition « aux notions de l'historiographie bourgeoise qui doivent être attaquées méthodologiquement » (Fol, A., 1972, p. 35).<sup>267</sup> La hiérarchisation des concepts y est effectuée et le fonctionnement social des « tribus » y a été dévoilé. Ainsi, à l'image du modèle évolutionniste d'Elman Service (Parkinson, 2002), il a été avancé que les « tribus » thraces se développaient par division à partir d'« ethnies » primordiales ou de clans (Fol, A., 1975a). Dans ces études, les « tribus thraces » sont également ramenées sur la scène historique avec un atout important : un héritage mycénien. Cet héritage leur a été accordé par les recherches d'Alexandre Fol qui introduit l'expression « Thrace mycénienne » dans le domaine de la thracologie (Fol, A., 1972). Cette expression synthétise l'interprétation des données sur les affinités et les contacts entre les deux civilisations – celle des Thraces et celle des Mycéniens – observées dans la culture matérielle découverte sur le territoire bulgare. Riches de cet héritage mycénien, les tribus thraces acquièrent dans les études des thracologues un niveau de développement équivalent à celui des mycéniens (voir Bonev, 2003, p. 153). Cette association des « tribus » thraces à la *koinè* mycénienne est motivée par les travaux antérieurs portant sur la genèse de ces premières et motive, en échange, des réflexions renouvelées sur ce problème.

L'approche de l'étude des « tribus » thraces adoptée vers la fin des années 1970 (Panayotov, 1978; Spiridonov, 1978; 1985) est, dans les mots des chercheurs eux-mêmes, moins

---

<sup>266</sup> Comparer aux critères employés dans l'identification de l'existence d'un état Dace vers le II<sup>e</sup> s. av. n. è. chez Daicoviciu, 1976.

<sup>267</sup> L'historiographie en question est composée, entre autres, des publications de Schaefer, 1885-1887 ; Busolt, 1893-1904 ; Meyer, 1910-1913 ; Beloch, 1923 ; Casson, 1926 ; voir références dans Fol, A., 1972

« statique » que celle adoptée auparavant (Fol, A. et Spiridonov, 1983, p. 10). Cette nouvelle approche, qui peut se résumer à des études multidisciplinaires cherchant à intégrer des interprétations synchroniques de l'archéologie et des sources littéraires, semble cependant avoir fixé ses propres limites en cherchant à expliquer systématiquement la variation présente dans la culture matérielle par des transformations (inexpliquées) de forme ou par des mécanismes comme le diffusionnisme ou l'invasion. La tâche s'avère impossible, puisque la simple mention d'un de ces mécanismes au moyen desquels des changements sociaux auraient pu s'opérer n'est pas une explication historique en soi. La prise de conscience de ces limites a poussé les chercheurs à sous-estimer le potentiel des sources archéologiques dans l'établissement de traits d'« identité culturelle » ou, inversement (sous l'influence d'un courant linguistique encore dominant en thracologie de nos jours, voir Popov, 2002, p. 8), à surestimer celui des sources littéraires. Ainsi, la définition du concept d'« ethnie » basée exclusivement sur des interprétations des sources écrites ou à partir d'un échantillon de culture matérielle très limité en termes spatiotemporels (« trésors » antiques ou objets insolites, souvent dépourvus de contexte archéologique) a mené ultérieurement les chercheurs à recourir à des définitions intuitives qui s'avèrent peu utiles en ce qui a trait à l'étude des peuples thraces.<sup>268</sup> Néanmoins, au début des années 1980 les tribus thraces sont non seulement identifiées systématiquement, une à une, grâce aux sources littéraires, mais, de plus, les territoires qu'elles auraient jadis occupé étaient clairement délimités sur la « carte de la Thrace » nouvellement redessinée (Fol, A. et Spiridonov, 1983). Ce travail s'avère une analyse très complète des sources littéraires en ce qui a trait aux mentions et aux descriptions des peuples

---

<sup>268</sup> Par exemple, des notions telles que « organismes tribaux » (Mihailov et Dimitrov, 2007, p. 21), « pays thrace » (Kitov, 2005c, p. 16 *et passim*), tirées à partir d'élaborations historico-linguistiques, de l'histoire de la *polis* (cité-État) hellénique et du rapport de cette dernière avec les structures sociopolitiques étrangères, ainsi que de l'étymologie du mot *ethnos* (et sous l'influence des recherches soviétiques contemporaines, voir Banks, 1996, p. 17-24). Le point de vue « archéologique » n'est, pour le moment, pas moins intuitif ou plus informé. Par exemple, en ce qui regarde la composition « ethnique » des Thraces, des énoncés pseudo-scientifiques ont été prononcés très récemment: « The skeletons found indicate that the buried show small percentage of Mediterranean *racial signs* and absolutely lack Mediterranean *gracile features* that were characteristic for Thracians. » (Hristov, 2009, p. 46; l'accentuation de certains mots est par l'auteur du présent travail, voir *infra*).

thraces et représente le premier, et unique, essai de positionner précisément sur la carte des Balkans les territoires de toutes les « tribus » thraces. L'envergure du travail de Fol et Spiridonov ont fait détourner l'attention des chercheurs pendant les prochaines décennies vers d'autres sujets de recherche, la question de l'identité et de la géographie politique des tribus thraces ayant été réglée à leurs yeux.

Au début des années 1990 l'intérêt des thracologues semble être attiré davantage par l'interprétation des données archéologiques dans le but d'y identifier la culture thrace qui aurait été le lien entre les tribus étudiées jusqu'à récemment. Alors que les preuves irréfutables d'un lien culturel étroit avec le monde mycénien tardaient à se présenter aux archéologues, Alexandre Fol (1989; 1990) révisé sa définition du terme « Thrace mycénienne » qu'il introduisait en 1972 (*supra*). D'après cette redéfinition, le concept ne relatait plus une réalité matérielle, mais trouvait sa raison d'être dans le contexte (ou « attitude », voir Fol, A., 1997), historique dans lequel aurait évolué la société thrace – contexte similaire, sinon identique, à celui dans lequel aurait évolué la Grèce mycénienne synchroniquement à la « Thrace mycénienne ». Une étude sur la formation de la « culture thrace »<sup>269</sup> à l'âge du bronze, basée inévitablement sur la culture matérielle en l'absence complète de sources littéraires thraces, a été publiée en 2003 (Bonev). Dans ce recueil, l'auteur relate le développement « historico-culturel » des Thraces vers ce qu'il appelle le « seuil de la civilisation ». Dans la tendance générale des études des « tribus » ou « ethnies » Thraces publiées antérieurement à son œuvre, Bonev fait l'analyse critique détaillée du concept de « Thrace mycénienne ». L'auteur rejette complètement cette expression et sa signification et apporte des arguments en faveur de son non-fondement empirique (Bonev, 2003, p. 154 et suivantes). Il note, entre autre, que la présence d'éléments « mycéniens » (styles décoratifs de la céramique, armes) dans la culture matérielle thrace à l'âge du bronze, élément sur lequel est basée la définition du concept de « Thrace mycénienne », est relativement négligeable. Bonev (2003, p. 154) admet toutefois la présence dans les styles décoratifs de la céramique thrace d'indices des influences d'une *koinè* mycénienne, mais attribue celle-ci aux contacts entre les « sphères

---

<sup>269</sup> Les termes « culture », « tribu », « ethnie » et « nation » ont généralement été employés en tant que synonymes par les chercheurs thracologues, voir critique *infra*).

culturelles » des deux peuples. Cependant, grâce à son traitement relativement complet du problème de l'identité des tribus thraces d'après les sources littéraires et grâce à l'absence totale d'études de la culture matérielle dans ce sens (outre les études comparatives très peu conclusives de différents types d'objets), l'œuvre de Fol et Spiridonov (1983) reste le seul outil en son genre depuis sa publication. De plus, alors qu'elle remet en question de façon systématisée l'existence des vestiges d'une *koinè* mycénienne en Thrace, la critique de Bonev (2003) ne réussit pas à éliminer le concept révisé de « Thrace mycénienne ».

L'interprétation (plutôt libre) du concept de « Thrace mycénienne » fusionnée avec de nouvelles interprétations des sources archéologiques et littéraires marquent les recherches récentes portant sur la structure sociale des peuples thraces et sur leur identité. Des notions telles que « organismes tribaux » (Mihailov, 2007, p. 21), « pays thrace » (Kitov, 2007, p. 123), « identité thrace » (Bouzek et Domaradzka, 2007) tirées à partir d'élaborations historico-linguistiques, de l'histoire de la *polis* (cité-état) hellénique et du rapport de cette dernière avec les structures sociopolitiques étrangères, ainsi que de l'étymologie du mot *ethnos*<sup>270</sup> (et sous l'influence des recherches soviétiques contemporaines, voir Banks, 1996, p. 17-24). Le point de vue « archéologique » n'est pas moins intuitif ou plus informé. Par exemple, en ce qui regarde la composition « ethnique » des Thraces, des énoncés pseudo-scientifiques ont été publiés très récemment:

« The skeletons found indicate that the buried show small percentage of Mediterranean *racial signs* and absolutely lack Mediterranean *gracile features* that were characteristic for Thracians. » (Hristov, 2009, p. 46; mots soulignés [en italiques] par l'auteur du présent travail)

Ainsi, la renaissance de l'idée d'un état thrace puissant (du moins à certaines époques), uni et culturellement (voire génétiquement) homogène renaît paradoxalement, et souvent en dépit des indices archéologiques, dans les pages des publications portant sur les peuples thraces antiques.

---

<sup>270</sup> En grec ancien, ce terme pouvait désigner tout type de regroupement, notamment de personnes (Landfester, 2007).

Dans les études que nous venons de citer les peuples thraces sont décrits le plus souvent en tant que « tribus ». Des termes et des expressions comme « ethnie », « ethnogenèse », « stade tribal », « cultures », etc. reviennent souvent, sans avoir jamais été explicités dans le domaine de la thracologie ou sans que des références aux définitions de ces concepts aient été données par les auteurs. Si le problème que représente ce manque de précision au niveau du vocabulaire était peu perceptible à l'époque de publication de ces recherches, en raison notamment de l'évolution de la définition du concept d'« ethnicité » et de « groupe ethnique » et, en partie, au manque de toute définition claire et concise du concept anachronique de « tribu », nous croyons qu'on ne pourrait plus se permettre en toute conscience d'employer dans l'étude des peuples thraces des expressions comme « tribus-ethnies ».

Avant de procéder avec l'analyse critique de l'emploi des concepts d'« ethnie » et de « tribus » dans les publications des thracologues, nous présenterons, à titre de comparaison, la définition moderne du concept d'« ethnie » telle qu'elle a été construite par les spécialistes œuvrant dans le domaine de la sociologie et des études humaines en général. Afin d'arriver à cette définition nous avons réuni les éléments ayant trait à l'ethnie sur lesquels les dits spécialistes s'accordent. De plus, afin de valider l'apport de cette définition de travail pour les recherches en archéologie, nous faisons référence à son emploi dans ce dernier domaine.

#### « ETHNICITÉ » ET « TRIBU »

Les concepts « tribu » et « ethnicité » sont parmi les plus utilisés en anthropologie, en archéologie et dans les sciences sociales et probablement les plus controversés. La controverse rattachée à ces deux termes est le résultat de leur emploi intuitif par les spécialistes, ainsi que des définitions parfois flues, mais surtout anachroniques qui leurs sont attribuées. Le premier concept, celui de la « tribu », voit ses origines dans les travaux des chercheurs et penseurs du XIX<sup>e</sup> siècle, en pleine époque d'expansion coloniale de certaines puissances militaires et économiques européennes. Pas étonnant de constater, alors, que ce concept est étroitement lié aux observations des chercheurs européens portées à l'endroit des systèmes sociaux des anciennes colonies ou de celles nouvellement acquises. En ce qui a trait au deuxième concept, celui d'« ethnie », il apparaît

plus tard dans la littérature spécialisée, mais reprend en partie les connotations sous-entendues par les premières définitions du concept de « tribu ». Dans la partie qui suit nous passerons en revue ces deux concepts tels qu'ils ont été définis dans la tradition académique occidentale, notamment dans les domaines de l'ethnographie, de l'anthropologie et de la sociologie, afin d'en relever les traits persistants et d'en établir des définitions de synthèse que nous comparerons ultérieurement à l'emploi de ces concepts dans le domaine de la thracologie.

Le terme « tribu » est un terme ancien dont l'usage par les Romains est attesté, mais son emploi sous sa définition moderne est relativement récent. C'est avec les origines de la discipline de l'ethnographie au XIX<sup>e</sup> siècle, dans les écrits de Lewis Henry Morgan et d'Emile Durkheim qu'est né le concept de la « tribu » (Parkinson, 2002). Dans les débuts de son évolution le concept désignait des éléments culturels (ou regroupements populaires) présentant une homogénéité linguistique et une segmentation. L'homogénéité linguistique est le critère commun entre toutes les définitions attribuées au concept et probablement le plus important jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. C'est, en effet, la différence des langages qui sépare les peuples étudiés par les ethnologues et par les anthropologues en tribus. Un autre critère d'importance dans la définition des tribus est leur territorialité. D'après les études des spécialistes les regroupements tribaux s'identifient étroitement au territoire qui leur appartient (Parkinson, 2002, p. 3-4). Ce territoire est divisé entre sous-regroupements populaires – des groupes sociaux (aussi appelés des « bandes », voir Parkinson, 2002, p. 5) de niveau inférieur à celui de la tribu, dont les membres maintiennent une identité distincte de celle des autres groupes semblables composant la même tribu, malgré le partage d'une langue commune. Ces groupes, ou « bandes », ont été identifiés en tant qu'associations familiales ou clans. Il a été suggéré que seuls les conflits externes, entre tribus, maintenaient l'unité dans la tribu, nonobstant les rivalités constantes entre clans composant une même tribu (Parkinson, 2002, p. 3-7). On a également observé que les différentes composantes de la société tribale présenteraient de différentes étapes dans l'évolution de la société (en général) : de la « bande » à la tribu (puis vers la chefferie, jusqu'à l'état, voir Parkinson, 2002, p. 6).

En résumé, la tribu des ethnologues apparaît comme une union de groupes – des clans composés de familles ayant un lien parental, aussi appelés des « bandes » - qui partagent certains traits, dont une langue et une culture communes et qui présentent, néanmoins, une certaine tendance vers la ségrégation étouffée par les conflits à niveau supérieur, entre tribus. Ces tribus

apparaissent comme des entités distinctes occupant un territoire géographique bien défini, segmenté entre les groupes (clans ou « bandes »). Enfin, la tribu présente une forme sociale transitoire d'un niveau plus complexe que celui des « bandes », mais moins évolué comparativement à celui des chefferies.

Le terme « ethnicité », dans le sens général qui lui est accordé aujourd'hui – celui d'une qualité partagée par un groupe ethnique – est entré en usage dans les sciences humaines relativement récemment (Glazer et Moynihan, 1975, p. 1; pour un historique du concept voir Banks, 1996; voir aussi Hutchinson et Smith, 1996; Jenkins, 2008). L'étymologie du mot « ethnique » dérive de l'« *ethnos* » grec ancien, dont le premier emploi est attesté dans les écrits d'Homère (voir Schaefer, 2008, p. 456, col. 1), mais l'emploi du terme dans son sens anthropologique moderne, en tant que concept employé à l'étude de « groupes organiques de personnes » (Barfield, 1997, p. 152), ne date que du milieu du XX<sup>e</sup> siècle. C'est après la Deuxième guerre mondiale que le terme « ethnique » entre dans le vocabulaire de l'anthropologie anglo-américaine afin de remplacer des termes comme « tribu » et « race », notions alors jugées désuètes (Barfield, 1997, p. 152, col. 1). Cependant, malgré le fait qu'il ait été démontré inadéquat pour la définition ou l'explication de processus sociohistoriques (Jenkins, 2008), le concept de « tribu » perdure dans les publications spécialisées jusqu'à nos jours. Le concept de « race » est disparu d'usage dans la littérature spécialisée occidentale (pour un emploi récent dans le domaine de la thracologie, voir Hristov, 2009, p. 46) et le vide qu'il a laissé dans les théories portant sur les processus historiques agissant au niveau du groupe de personnes a été rempli par le concept d'« ethnique ». Néanmoins, en Europe, tout comme en Amérique du Nord, le concept d'« ethnique » est resté chargé d'une connotation raciale (en termes de génétique) jusqu'à tout récemment (Malesevič, 2003, p. 1). Ainsi, au début de son usage en Amérique du Nord, le terme « ethnique » a été employé exclusivement pour désigner des minorités (sur la base de critères raciaux ou socio-nationalistes) au sein d'une plus grande société « non-ethnique » (Glazer et Moynihan, 1975, p. 4, 5; Schaefer, 2008, col. 2). Nous retrouvons donc dans la pratique (ou dans la concrétisation du concept au niveau social) l'idée de l'*ethnos* grec classique au cœur de cette dichotomie entre le « nous » de la majorité – la société définissant le concept d'« ethnique » – et le « eux » des minorités désignées par ce concept. Ce n'est qu'à partir de 1975 que les chercheurs anglo-américains brisent avec l'*ethnos* grec ancien pour s'entendre sur une nouvelle définition du

concept qui inclurait tous les sous-groupes majoritaires autant que minoritaires d'une société « caractérisés par un sentiment de différence en raison de leur culture ou de leur filiation » plus ou moins distinctes (Schaefer, 2008, col. 2). Il a alors été suggéré d'approcher l'« ethnicité » comme une forme de vie sociale (Glazer et Moynihan, 1975, p. 4). En Europe, le concept d'ethnie a également été caractérisé par une filiation et par une culture communes aux membres du groupe ethnique, mais il a été employé plutôt en tant que synonyme de « nationalité » et la territorialité, critère plus ou moins absent du concept d'ethnie anglo-américain, joue un rôle important dans l'emploi du concept sur ce continent (Malesevič, 2004, p. 1). Ainsi, les définitions du concept d'« ethnie » évoluent avec le temps et dans l'espace. Néanmoins, il a été possible de repérer dans les différentes interprétations du concept par les spécialistes des éléments similaires sur lesquels ces derniers s'entendent explicitement ou implicitement.

Hypothétiquement, d'après les recherches des sociologues et anthropologues que nous avons cités, le groupe ethnique pourrait se présenter comme un groupe de personnes qui se différencie de, et qui est différencié par, d'autres groupes de personnes avec lesquels il interagit dans un contexte particulier. Dans ces termes, la différenciation entre groupes ethniques se fait sur la base de phénomènes sociopolitiques ou autres (Jones, 2003; Malesevič, 2003; Morgan, 2003) qui sont à l'origine de la création, ou choix (implicite ou explicite), de marqueurs d'identité. Ces derniers sont préalablement idéationnels, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'objets ou de tout autre phénomène empirique, mais plutôt d'idéologies simples ou complexes. Cependant, afin de souligner ces idéologies dans un contexte sociopolitique précis concernant deux ou plusieurs groupes sociaux, les groupes ethniques les concrétisent implicitement au moyen de certaines composantes de la culture sélectionnées expressément pour l'occasion. (Un exemple hypothétique simple serait la traduction d'une différenciation explicite alimentaire [basée sur une idéologie] dans la forme, mais aussi et surtout dans l'assemblage des divers contenants employés dans la préparation et dans la consommation des aliments [Morgan, 2009]). D'après ces définitions, l'identité ethnique est un concept qui ne peut être employé que contextuellement et, par conséquent, le groupe ethnique est un phénomène fluctuant ou, du moins, instable (Morgan, 2003), dépendant d'un contexte historique précis. Ainsi, le groupe ethnique peut être défini en termes spatiotemporels, mais ces limites (spatiotemporelles) sont plutôt flues et, plus important, l'existence du groupe ethnique, sa raison d'être, est étroitement liée au contexte qui a causé son

« apparition ». En d'autres termes, le groupe ethnique apparaît en lien avec un contexte précis, en fonction d'un problème social, et disparaît à jamais lorsque ce dernier a changé suffisamment pour éliminer le problème en question – la raison d'être du groupe ethnique. Dans ces termes, afin d'être désigné d'ethnie, le groupe social que nous étudions doit s'être défini en tant que tel durant son existence, d'une façon ou d'une autre. Nous pourrions nous attendre à ce qu'une telle autodéfinition soit rarement explicite, du moins telle que reflétée dans la culture matérielle (incluant les sources littéraires). D'un côté, ce fait complexifie l'analyse et la rend quelque peu aléatoire, c'est-à-dire que l'identification d'une ethnie ne peut que dépendre de la méthodologie de recherche particulière adoptée par le chercheur. D'un autre côté, ce fait privilégie l'analyse rigoureuse, méthodologique, théoriquement informée et bien explicitée. Ce sont précisément les éléments manquant, en partie ou dans l'ensemble, dépendamment du cas, dans l'historiographie thracologue de l'identité des Thraces.

Nous avons présenté le concept d'« ethnie » tel qu'il a été défini par les chercheurs modernes œuvrant dans le domaine des sciences humaines. Dans la partie suivante de cette section nous allons porter notre attention sur l'emploi dans les définitions de l'identité thrace et de la nature des peuples thraces présentées par les thracologues. Nous chercherons notamment à démontrer que ces définitions implicites sont empruntées, ouvertement ou pas, à la tradition littéraire antique puis « mises à jour » afin de répondre aux modèles sociaux façonnés sur la base de paradigmes contemporains. En d'autres termes, nous établirons dans la partie suivante que dans le domaine de la thracologie les définitions implicites des concepts de « tribu » et d'« ethnie » ne font que traduire les sources littéraires en termes sociopolitiques modernes. Ce fait empêche notamment l'interprétation et l'explication méthodique et systématisée de la culture matérielle ayant été identifiée en tant que « thrace », puisqu'aucun effort n'a été dirigé vers le développement ou l'adaptation, voire l'emprunt, de théories susceptibles d'indiquer une problématique valable en termes épistémologiques modernes. En échange, des notions vagues et anachroniques (telles la « tribu ») dominent le discours en ce qui a trait aux peuples thraces antiques.

## LES THRACES DES THRACOLOGUES

Le bref examen de l'historiographie portant sur l'identité des peuples thraces que nous avons présenté dans la première partie de cette section nous laisse croire que la définition « européenne » du concept d'« ethnie » – avec son lien étroit au territoire et au sentiment de nationalité – semble avoir été retenue par les thracologues dans l'étude des Thraces antiques. Le concept d'« ethnie », dont l'emploi a été combiné à des notions comme la « tribu », la « culture » ou la « nation », est omniprésent dans ces publications. Paradoxalement, ce concept (ainsi que les notions auxiliaires qui lui ont été rattachées) n'a jamais été explicitement défini par les thracologues. C'est précisément grâce à ces notions auxiliaires – notamment la « tribu » et la « culture » - qui peuvent nous aider à combler le manque de définition explicite de l'« ethnie » des thracologues dans le but de comprendre ce que ces derniers avaient l'intention de désigner par ce concept.

D'après l'examen des publications que nous avons revues dans la première partie de cette section, lorsque les chercheurs emploient le terme « ethnie » dans le contexte des peuples thraces, ils le font clairement dans le but d'indiquer un état primaire dans l'évolution d'une société. Ce fait est indiqué surtout par l'emploi d'expressions comme « ethnogenèse » en association constante avec les termes « ethnie » ou « groupe ethnique ». La « tribu-ethnie » thrace est non seulement présentée dans les recherches en tant que forme de idéologisation primitive (voir références dans Morgan, 2003, p. 9 et note 53), mais cette forme d'« état » primitif a été attribuée à des régions limitrophes à celles occupées par les cités-états grecques (Fol, A., 2009; Papoulia, 1994). De plus, il n'est pas rare de rencontrer dans les publications des comparaisons entre la cité-état hellénique et les « ethnies » thraces élaborées dans le but de démontrer que ces dernières se situaient plus bas que les premières sur l'échelle de l'évolution sociale (Fol, A., 1995; Papoulia, 1994)<sup>271</sup>. Ces définitions de l'ethnie par opposition à la cité-état sont, pour le moins,

---

<sup>271</sup> Il faut noter qu'Alexandre Fol (1995 *et passim*) emploie explicitement la définition aristotélicienne de l'ethnie (*ethnos*) et base ses comparaisons entre *ethne* et *polis* sur cette dernière. Comme nous l'avons souligné dans ce travail (*infra*), dans la majorité des cas les auteurs semblent trouver inutile la démarche de stipuler sur quelle définition du concept ils

problématiques puisqu'il a été démontré que la cité-état grecque n'était pas une «forme organisationnelle statique» (Fol, A., 2009, p. 79) et, plus important, que les «ethnies» grecques étaient, en fait, des regroupements de cités-états (Morgan, 2003, p. 8 et suiv.).<sup>272</sup> De plus, dans certaines régions de la Grèce la politisation (critère de base de la cité-état, voir entre autres Fol, A., 2009, p. 79) de l'ethnie semble s'être effectuée longtemps après l'«apparition» de la cité-état (Morgan, 2003, p. 7). En d'autres termes, des groupes sociaux ayant été identifiés en tant que groupes ethniques existaient simultanément à la cité-état dans une région relativement restreinte, au sein de la *koinè* hellénique. Ironiquement, la définition de la cité-état athénienne élaborée par certains (voir Morris, 1987) coïncide parfaitement avec la définition de l'ethnie offerte par d'autres (notamment par Max Weber, voir Malešević, 2004, p. 25). De plus, les citoyens de la cité-état hellénique semblent s'être définis eux-mêmes dans les termes de la définition moderne du «groupe ethnique», basée sur les recherches en sociologie, culturologie, histoire et archéologie que nous avons déjà mentionnées (Morgan, 2003, p. 10, voir aussi Malešević, 2004). Ainsi, il s'avère difficile de maintenir le discours pour le primitivisme de l'ethnie, ainsi que de comparer ce dernier concept à des notions sociopolitiques d'échelle différente (la cité-état).

Quant au second concept sur lequel nous nous sommes attardés dans cette section du travail, celui de la «tribu», la définition que nous en prélevons dans les publications sur les peuples thraces n'est pas très différente de celle qui lui était attribuée par les ethnologues de la première demie du XX<sup>e</sup> siècle. La «tribu» thrace d'après les thracologues est une entité

---

se basent dans la construction de leurs discours. Pour une autre exception voir Fol, V., 1995. Quant à Papoulia (1994, p. 14), elle semble confondre la notion d'unité d'analyse avec celle d'unité phénoménologique. Elle crée ainsi une association entre unité d'analyse historique (classes, tribus, civilisations, événement) et causes historiques. Nous pourrions croire que cette confusion est due uniquement à une imprécision au niveau du vocabulaire, puisque l'auteur semble condamner l'approche essentialiste dans l'analyse historique, approche qui a tendance à la «substantialisation» (Papoulia, 1994, p. 14) des concepts. Cependant, lorsque Papoulia (1994., p. 15) tente de définir les «critères caractéristiques» de l'unité historique, son approche essentialiste implicite (et très probablement inconsciente) fait surface, notamment dans l'attribution de variables telles que «classe» sociale, «ethnie» et «tribu» au critère «nature originale» de l'unité historique.

<sup>272</sup> La invariabilité du concept de la *polis* chez certains auteurs semble provenir de l'«ethnocentrisme» qui peut être noté dans leurs travaux (Morgan, 2003, p. 9),

sociopolitique distincte qui porte un nom – son « ethnonyme » (ce terme est employé lorsqu’il est question des noms des tribus thraces, voir entre autres Fol, A., 1975a) –, et qui contrôle un territoire géographique défini. À l’image des auteurs anciens, les chercheurs modernes désignent le territoire contrôlé par une tribu du nom de cette dernière. Alors que cette définition sommaire de la « tribu » semble théoriquement sensée, du moins pour le moment elle n’est pas appuyée par l’interprétation des données archéologiques. En effet, la fixation (géographique et, surtout, sociopolitique) des tribus thraces n’est pas déduite à partir de la culture matérielle, elle a été empruntée par les chercheurs aux auteurs anciens. Dans les sources littéraires, les « tribus-ethnies » apparaissent sur la carte de la Thrace soudainement ou suite à une migration décrite sous la forme d’un mythe. Elles acquièrent un territoire en déplaçant ou en assimilant les peuples déjà installés, et le contrôlent, en l’agrandissant ou en perdant des parties, jusqu’au moment où elles disparaissent des sources tout aussi soudainement qu’elles ont apparu. Le problème de la spacio-temporalité des ethnonymes s’accroît inévitablement avec la comparaison entre différentes sources littéraires antiques dans l’analyse historiographique. Ainsi, les chercheurs ont noté (Fol, A., 1975a; Fol, A. et Spiridonov, 1983, p. 121) que vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle av. n. è. et pour la période après le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère certains ethnonymes sur la carte du territoire thrace des époques précédentes sont remplacés par un « très grand nombre » de nouveaux noms de tribus. Certains ethnonymes disparaissent rapidement des textes. D’autres semblent demeurer plus longtemps sur la scène politique et sont perçus par les thracologues comme les reflets de la transition de la tribu vers l’état. Des termes comme « royaume » ou « nation » remplacent alors celui de « tribu ». Les noms de différentes agglomérations découvertes par les archéologues ou mentionnées dans les textes sont comparés puis classifiés afin d’établir l’ordre de développement qui y serait reflété et de démontrer ainsi qu’une évolution de ces tribus de la « bande » vers une version imparfaite de la cité-état et de la « nation » a bien eu lieu. Cependant, ces éléments composant la définition de la tribu thrace ont rarement été observés hors des pages des textes anciens ou modernes portant sur le sujet.

Suite à cette synthèse de l’emploi des termes « tribu » et « ethnie » dans les études portant sur les peuples thraces, il apparaît que la façon dont les chercheurs s’en sont servis est fort problématique. Nous avons établi que ces termes ne peuvent pas être employés en tant que synonymes, puisqu’ils relatent deux réalités (sinon empiriques, du moins idéationnelles)

distinctes. L'« ethnicité » plutôt instrumentale des ethnologues et des sociologues n'est que peu ou pas du tout comparable à celle, primordiale et statique, des thracologues. Cette dernière est étroitement liée à la notion d'« ethnogenèse » et serait mieux traduite par des termes comme « clan » ou, à une échelle plus grande, comme « tribu ». Outre en acceptant la définition aristotélicienne du concept d'« ethnie » (Fol, V., 1995; Fol, A., 2009), il est peu pratique de comparer ce dernier au concept de « cité-état », puisque ces deux notions et les réalités qu'elles définissent, n'ont pas nécessairement des caractéristiques communes et parce qu'elles ne sont pas mutuellement exclusives au sein d'un même peuple (Morgan, 2003). Enfin, il apparaît que la reconstitution de la « réalité » sociopolitique de la Thrace du premier millénaire avant notre ère, avec les ethnies ou les clans divisés en tribus qui apparaissent, se déplacent et disparaissent, est basée presque exclusivement sur l'interprétation des sources littéraires anciennes. Aucune telle source ne nous a été laissée par les peuples thraces eux-mêmes.

## ANNEXE IV – BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE DES MONUMENTS THRACES SOUS TUMULUS

### ALEXANDROVO

- Kitov, G. (2002a). A Tholos Tomb near the Village of Alexandrovo. *Anali*, 9(1), p. 50-75. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Kitov, G. (2002b). *Александровската гробница* [La tombe d'Alexandrovo]. Varna.
- Kitov, G. (2004a). Гробницата в Александрово [La tombe d'Alexandrovo]. *Bulletin of the Regional Museum of History Haskovo*, 2, p. 149-175.
- Kitov, G. (2004b). New Observations in the Alexandrovo Tomb. *Archeologia* (Sofia), 1-2, p. 42-51 (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Kitov, G. (2005a). *Александровската гробница* [La tombe d'Alexandrovo]. Sofia.
- Kitov, G. (2005d). New Discoveries in the Thracian Tomb with Frescoes by Alexandrovo. *Archaeologia Bulgarica*, IX, 1, p. 15-28.
- Petrov, I. (2001). Предварително археологическо проучване на дромоса на тракийска гробница в месността „Рошавата чука“ край с. Александрово, Хасковско [Étude archéologique préliminaire du *dromos* du monument thrace dans la région *Rošavata čouka* près du village d'Alexandrovo, département de Haskovo]. *AOP*, p. 56.
- Šalganova, T. (2005). Гръцките ловни митове и ловът на глиган от Александровската гробница, Хасковско [Les mythes de chasse grecs et la chasse de sanglier de la tombe d'Alexandrovo, département de Haskovo]. *Миф*, 9, p. 165-183.

### BALČIK

- Ivanov, V. (2008). Спасителни проучвания на могила “Таушан Юк” при гр. Балчик [Fouilles de sauvetage du tumulus *Taoušan Yuk* près de la ville de Balčik]. *AOP*, p. 300-301.

### BANOVO

- Lazarenko, I. (2006). Спасителни разкопки на тракийско подмогилно гробно съоръжение до с. Баново, община Суворово, област Варна [Fouilles de sauvetage d'une tombe sous tumulus

près du village de Banovo, municipalité de Souvorovo, département de Varna]. *AOP*, p. 225-226.

#### BOROVO

Stančev, D. (2002). “Македонски“ тип гробница от Борово, Русенско [Tombe du type ‘Macédonien’ de Borovo, département de Ruse]. Dans *Thrace and the Aegean, vol. II*, p. 615-626.

#### BRATYA DASKALOVI (*MOMINA MOGILA*)

Tonkova, M. (ed.) (2011). *Трако-римски династичен център в района на Чирпанските възвишения* [Centre dynastique thraco-romain dans la région des collines de Čirpan]. Sofia.

#### BRESTOVITSA

Gerasimova, V., Ruseva, M. et Kisyov, K. (1992). Unpublished Thracian Monuments on the Territory of the Villages Brestovitsa and Parvenets near Plovdiv. *Bulletin of the Museums of South Bulgaria, XVIII*, p. 63-73. (texte en bulgare, résumé en anglais)

#### ČERNIČINO

Nehrizov, G. et Tsvetkova, Y. (2008). Спасителни разкопки на зидана гробница при с. Черничино, Ивайловградско [Fouilles de sauvetage d’une tombe construite située près du village de Černičino, région d’Ivaïlovgrad]. *AOP*, p. 260-264.

#### ČERNOZEM

Kisyov, K. (2002). Археологически проучвания на могилен некропол край с. Чернозем, община Калояново [Études archéologiques d’une nécropole tumulaire près du village de Černozem, municipalité de Kaloyanovo]. *AOP*, p. 54-55.

#### ČETINYOVA MOGILA

- Kisyov, K. (2001). Thracian Mound Necropolis near Starosel, Municipality of Hissaria. *Annual of the Archaeological Museum Plovdiv*, X, p. 20-51. (texte en bulgare, résumé en anglais)
- Kitov, G. (2003d). *Тракийски култов център Старосел* [Centre culturel thrace Starosel]. Varna.
- Tzočev (Tsochev), Ch. (2011). The Date of the Tholos Tomb in Chetinyova Tumulus, Starosel. *Archaeologia Bulgarica*, XV, 1, p. 13-19.

#### DOLNO IZVOROVO

- Nehrizov, G. (2011). Burial, [sic] mound with a tomb near Dolno Izvorovo village, Kazanlak district. *Be-JA*, 1, p. 41-69. (texte en bulgare, résumé en anglais)

#### DOLNO LOUKOVO

- Nehrizov, G. (1993). Тракийска гобница при с. Долно Луково [Monument funéraire thrace près du village de Dolno Loukovo]. *Rodopi*, XXVIII, 5, p. 10-11.
- Nehrizov, G. (1996). Археологически проучвания при с. Долно Луково, Ивайловградско [Études archéologiques près du village Dolno Loukovo, municipalité d'Ivaïlovgrad]. *AOP*, p. 31-33.

#### FÛRTOUNOVA MOGILA

- Kitov, G. (2005c). *Долината на тракийските владетели* [La vallée des souverains thraces] (p. 38-39). Varna.

#### GAGOVO

- Rusev, N. et Stoyanova, D. (2010). Надгробна могила в м. Смойлан Пунар, с. Гагово, община Попово, Търговищка област [Tumulus funéraire dans la région *Smoïlan Pounar*, village de Gagovo, municipalité de Popovo, district de TÛrgovište]. *AOP*, p. 243-245.
- Rusev, N. et Stoyanova, D. (2011). Спасителни археологически проучвания на могила с монументална гробница в м. Смойлан Пунар, с. Гагово, община Попово през 2010 г. [Fouilles archéologiques de sauvetage d'un tumulus avec tombe monumentale dans la région *Smolyan Pounar*, village de Gagovo, municipalité de Popovo en 2010]. *AOP*, p. 208-212.

## GININA MOGILA – voir Sveštari

### GOLYAMA KOSMATKA

Kitov, G. (2005c). *Долината на тракийските владетели* [La vallée des souverains thraces] (p. 67-98). Varna.

Kitov, G. (2005e). The Newly Discovered Tomb of the Thracian ruler Seuthes III. *Archaeologia Bulgarica*, IX, 2, p. 39-54.

### GRIFFONS

Kitov, G. (2003a) The Griffin Tumulus. *Thracia*, XV, p. 303-312.

### HELVETSIA

Kitov, G. et Dimitrova, D. (1998-1999). New Discoveries in the Thracian Valley of the Kings in the Region of Kazanluk. Excavations by a Thracian Expedition for Tumuli Investigations 'TEMP' in the Region of Kazanluk from 1995 till 1997. *Talanta*, XXX-XXXI, p. 31-53.

### HORIZONT

Dimitrova, D. (2007). The Temple in Horizont Tumulus in Central Bulgaria. Dans Iakovidou, A. (ed.), p. 135-139.

Kitov, G. (2003d). *Тракийски култов център Старосел* [Centre cultuel thrace Starosel]. Varna

### IVAÏLOVGRAD

Mladenova, Y. (1971). Надгробна могила при Ивайловград [Tumulus funéraire près d'Ivaïlovgrad]. *Arheologia* (Sofia), 4, p. 38-51.

### IVANSKY

Atanasov, G. et Nedelčev, N. (2002). Гонимасезе – жената на Севт и нейната гробница [Gonimaseze – la femme de Seuthès et son tombeau]. *Pitnē*, p. 550-557.

#### KALIAKRA

Kitov, G. (1990). Tholoi on Cape Kaliakra and on Cape Čirakman near the Town of Kavarna. *Terra Antiqua Balcanica, IV*, p. 116-121. (texte en bulgare, résumé en anglais)

#### KALOYANOVO

Čičikova, M. (1969). Tombeau tumulaire thrace du village Kalojanovo, arr. de Sliven. *Bulletin de l'Institut archéologique, XXXI*, p. 45-89 (texte en bulgare, résumé en français).

#### KAVARNA

Kitov, G. (1973). Тракийска могилна гробница край Каварна [Tombe tumulaire thrace près de Kavarna]. *Резюмета на отчети за разкопани обекти през 1972 година. XVIII Национална археологическа конференция. 27-30 май 1973, Нова Загора* [Résumés de rapports de fouilles de l'année 1972. 18<sup>e</sup> Conférence archéologique nationale, 27-30 mai 1973, Nova Zagora]. Sofia.

#### KAZANLŪK

Dimitrov, D. (1966). За датата на стенописите от Тракийската гробница при Казанлък [Sur la date des peintures murales du tombeau thrace de Kazanluk]. *Arheologia* (Sofia), 2, p. 1-13.

Frova, A (1953). A Hellenistic Painting Found in Bulgaria. *Antiquity, XXVII*, p. 96-98 et pl. I, II.

Orlandos, A. K. (1968). *Les matériaux de construction et la technique architecturale des anciens grecs. Seconde partie*. Hadjimichali, V. et Laumonier, K. (trads.), (p. 212, figs. 265, 266). Paris.

Ogdenova-Marinova, L. (1977). Essai de mettre en rapport Athénion de Maronée avec la peinture en Thrace vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère. *Thracia, IV*, p. 177-188.

Ogdenova-Marinova, L. (1991). The Kazanlak Tomb – A Masterpiece of Thracian Art. Dans Čičikova, M. (ed.), p. 12-25. (texte en bulgare, résumé en anglais).

- L'Arab, G. (1991). L'ipogeo Palmieri di Lecce. *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, 103(2), p. 467, 472-473, 476, 481.
- Mikov (Micoff), V. (1954). *Le tombeau antique près de Kazanlak*, Sofia.
- Tsvetanova, G. et Getov, L. (1970). *Тракийската гробница при Казанлък* [La tombe thrace de Kazanlük]. Sofia.
- Vasileva, D. (1974). À propos du tombeau thrace de Kazanlak. *Thracia*, III, p. 243-245.
- Verdiani, C. (1945). Original Hellenistic Paintings in a Thracian Tomb. *American Journal of Archaeology*, XLIX, p. 402-415.

#### KESTELEVA MOGILA

- Dimitrova, D. (2005b). Kesteleva Tumulus near Maglizh. *Studia Archaeologica, Supp. IV*, p. 257-263. (texte en bulgare, résumé en anglais)

#### KIRKILISSE

- Hasluck, F. W. (1910-1911). A Tholos Tomb at Kirk Kilisse. *Annual of the British School at Athens*, XVII, p. 76-79.

#### KIRKLARELI

- Mansel, A. M. (1943). *Die Kuppelgräber von Kirklareli in Thrakien*. Ankara. (texte en turque, résumé en allemand)

#### KOPRINKA

- Čičikova, M. (1957). *Поява и употреба на тухлата като строителен материал у траките в края на IV и началото на III в. пр. н. ера* [Apparition et usage de la brique comme matériau de construction en Thrace à la fin du VI<sup>e</sup> et au début du III<sup>e</sup> s. av. n. ère]. *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, XXI, p. 133-135.

Ruseva, M. (2002). *Тракийска гробнична архитектура в българските земи през V-III в. пр. н. е.* [Architecture funéraire thrace en territoire bulgare du V<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> s. av. n. è.]. Yambol, p. 119.

#### KURT-KALÉ

Filov, B. (1937). Die Kuppelgräber von Mezek. *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, XI, 1-94.

Mikov, V. (1955). Произход на куполните гробници в Тракия. *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, XIX, p. 24.

Orlandos, A. K. (1968). *Les matériaux de construction et la technique architecturale des anciens grecs. Seconde partie.* Hadjimichali, V. et Laumonier, K. (trads.). Paris, p. 190.

#### KUTLUÇA

Mansel, A. M. (1974). Das Kuppelgrab von Kutluca (West-Bithynien). *Thracia*, III, p. 207-220.

Mellink, M. J. (1970). Archaeology in Asia Minor. *American Journal of Archaeology*, 74(2), p. 175-176, figs. 41-43.

#### LEVSKI

Kisyov, K. (1990). Разкопки при с. В. Левски, община Карлово [Fouilles près du village V. Levski, municipalité de Karlovo]. *AOP*, p. 41-42.

Kisyov, K. et Nehrizov, G. (1995). Археологически проучвания на могила № 5 край с. В. Левски, община Карлово [Études archéologiques du tumulus № 5 près du village de Vassil Levski, municipalité de Karlovo] *AOP*, p. 66-67.

#### LOVEČ

Velkov, I. (1925). Le tombeau thrace de Staro-novo-sélo. *ГНБП*, p. 171-179, Pls. 1-3. (texte en bulgare, résumé en français)

#### MALKO BELOVO

Velkov, I. (1942). Neuentdecktes Kuppelgrab in Malko Belovo, Südbulgarien. *Bulletin du Musée National (Sofia)*, p. 37-44. (texte en bulgare, résumé en allemand).

#### MAL-TÉPÉ

Filov, B. (1937). Die Kuppelgräber von Mezek. *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, XI, 1-94.

#### MIŠKOVA NIVA

Ruseva, M. (1982). Тракийска куполна гробница край Малко Търново. *Музеи и паметници на културата* [Musées et monuments de la culture], XXII, 3-4, p.47-50.

#### MŮGLIJ

Getov, L. (1988). Мъглижката гробница [La tombe de Mŭglij]. Sofia.

Barbet, A. et Valeva, J. (2001). Le tombeau de Maglij (Bulgarie). Dans *La peinture funéraire antique, IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., Actes du VII<sup>e</sup> colloque de l'association internationale pour la peinture murale antique (AIPMA), 6-10 octobre 1998, Saint-Romain-en-Gal – Vienne*. Barbet, A. (ed.) (p. 233-238), Paris.

#### NEDKOVA MOGILA

Dimitrova, D. (2005c). Недкова Могила край Старосел [Nedkova Mogila près de Starosel]. *Муф*, 9, p. 185-201.

#### PHILIPOVO

Botušarova, L. et Kolarova, V. (1961). Le tombeau à coupole des environs de Plovdiv. *Studia in memoriam Karel Škorpil*, Sofia, p. 279-296. (texte en bulgare, résumé en français)

#### PROPŮDA

Ruseva, M. (1982). Тракийска куполна гробница край Малко Търново. *Музеи и паметници на културата* [Musées et monuments de la culture], XXII, 3-4, p.47-50.

#### PŪRVENETS

Gerasimova, V., Ruseva, M. et Kisyov, K. (1992). Unpublished Thracian Monuments on the Territory of the Villages Brestovitsa and Parvenets near Plovdiv. *Bulletin of the Museums of South Bulgaria, XVIII*, p. 63-73. (texte en bulgare, résumé en anglais)

#### RAVNOGOR

Kitov, G. (1989). Les sepulcres [sic] à coupoles près de Ravnodor [sic] dans les Rhodopes. *Arheologia* (Sofia), 3, p. 28-41. (texte en bulgare, résumé en français)

#### ROUJITSA

Agre, D. (2005b). Археологически разкопки на надгробна могила в землището на с. Ружица, община Болярово, през 2004 г. [Fouilles archéologiques d'un tumulus funéraire dans le terroir du village de Roujitsa, municipalité de Bolyarovo, en 2004]. *AOP*, p. 146-148.

#### ROZOVETS

Kisyov, K. (2003). Теренни обхождания в землищата на селата Зелениково и Розовец, община Брезово [Prospection dans les terroirs des villages de Zelenikovo et de Rozovets, municipalité de Brezovo]. *AOP*, p. 98-99.

#### STAROSELKA (ŠUMEN)

Damyanov, S. (1969). Надгробна могила при с. Староселка, Шуменски окръг [Tumulus funéraire près du village de Staroselka, département de Šumen]. *Arheologia* (Sofia), 4, p. 57-63.

#### SVEŠTARI (GININA MOGILA)

Čičikova, M. (et collectif) (1983). Тракийска царска гробница край Свещари, Разградски окръг [Tombe royale thrace près de Sveštari, municipalité de Razgrad]. *AOP*, p. 42-46.

Čičikova, M. (1988). The Svestari Tomb – Architecture and Decoration. *Terra Antiqua Balcanica, III*, p. 125-143. (texte en bulgare, résumé en anglais)

Teofilov, T. (1988). Analysis of the Stylistic Features in the Architecture of the Thracian Tomb Near the Village of Svestari. *Terra Antiqua Balcanica, III*, p. 144-160. (texte en bulgare, résumé en anglais)

Ruseva, M. (1990). Some Observations on the Architecture of the Tomb in the Ginina Mogila Tumulus Near the Village of Svestari. *Terra Antiqua Balcanica, IV*, p. 110-115. (texte en bulgare, résumé en anglais)

Čičikova, M. (2012). *The Caryatids Royal Tomb Near the Village of Sveshtari. 30 (sic) Since the Discovery*. Isparih.

#### SAŠOVA MOGILA

Kitov, G. (1996b). Sasova Mogila : une tombe monumentale thrace non pillée entre Sipka et Jasenov. *Arheologia, 2-3*, p. 9-22. (texte en bulgare, résumé en français)

#### SLAVČOVA MOGILA

Kitov, G. (1996c). Slavcova Mogila. Une tombe monumentale thrace près du village de Rozovo, dans la région de Kazanlāk. *Arheologia, 1*, p. 1-9. (texte en bulgare, résumé en français)

#### ŠOUŠMANETS

Kitov, G. (1999). Royal Insignia, Tombs and Temples in the Valley of the Thracian Rulers. *Archaeologia Bulgarica, 1*, p. 1-20.

#### SOUŠINA

Atanasov, G. (1995). Могила от некропола при с. Сушина, Върбишко, 1993 г. [Tumulus de la nécropole près du village de Soušina, municipalité de Vŭrbitsa, 1993]. *AOP*, p. 45.

#### ТОПЧИИ (RAZGRAD)

Radoslavova, G. (2007). Археологически проучвания на една могила от тракийски некропол в м. Калето, с. Топчии, Разградска област [Études archéologiques d'un tumulus d'une nécropole thrace dans la région dite *Kaleto*, village de Топчии, municipalité de Razgrad]. *AOP*, p. 203-206.

Radoslavova, G. (2008). Тракийска надгробна могила в землището на с. Топчии, община Разград [Tumulus funéraire thrace dans le terroir du village de Topčii, municipalité de Razgrad]. *AOP*, p. 225-228.

#### VETREN

Domaradski, M. (dir.) (2000). Pistiros et Thasos. Structures économiques dans la péninsule balkanique aux VII<sup>e</sup> – II<sup>e</sup> siècles avant J.-C. Opole.

#### VRANI KON

Guinev, G. (1999). Tombe thrace près du village de Vrani Kon, dans la commune de [sic] Omurtag. *Arheologia* (Sofia), p. 43-48. (texte en bulgare, résumé en français)

#### ZHABA MOGILA

Kitov, G. (1977a). Тракийска гробница-мавзолей в „Жаба могила“ край гр. Стрелча [Tombe-mausolée thrace dans le tumulus *Jaba Mogila* près de la ville de Strelča]. *AOP*, p. 51-52.

## FIGURES

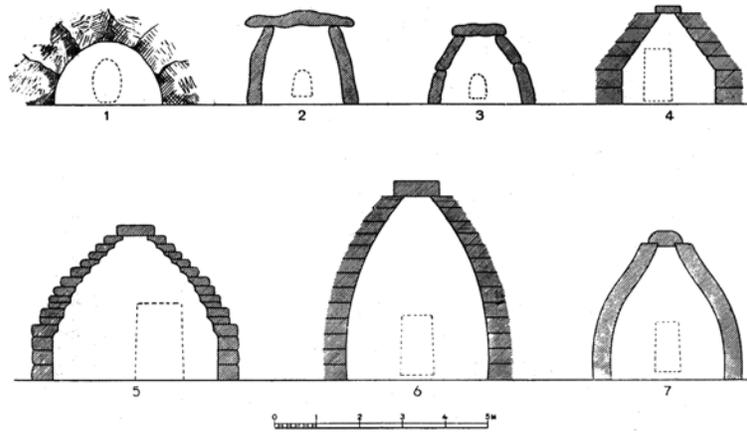


Fig. 1. Développement de la coupole en Thrace. D'après Mikov, 1955, fig. 14.

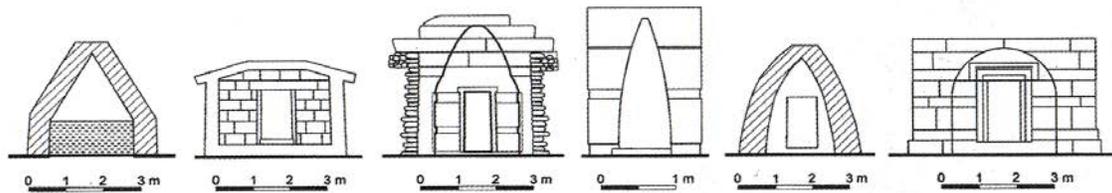


Fig. 2. Développement de la voûte en Thrace. D'après Kitov, 2003, fig. 16.

|   | A | B |   |
|---|---|---|---|
| 1 |   |   | 1 |
|   |   |   |   |
| 2 |   |   | 2 |
|   |   |   |   |
|   |   |   |   |

Fig. 3. Typologie des monuments thraces d'après Ruseva. Ruseva, 2000, Tab. 1.

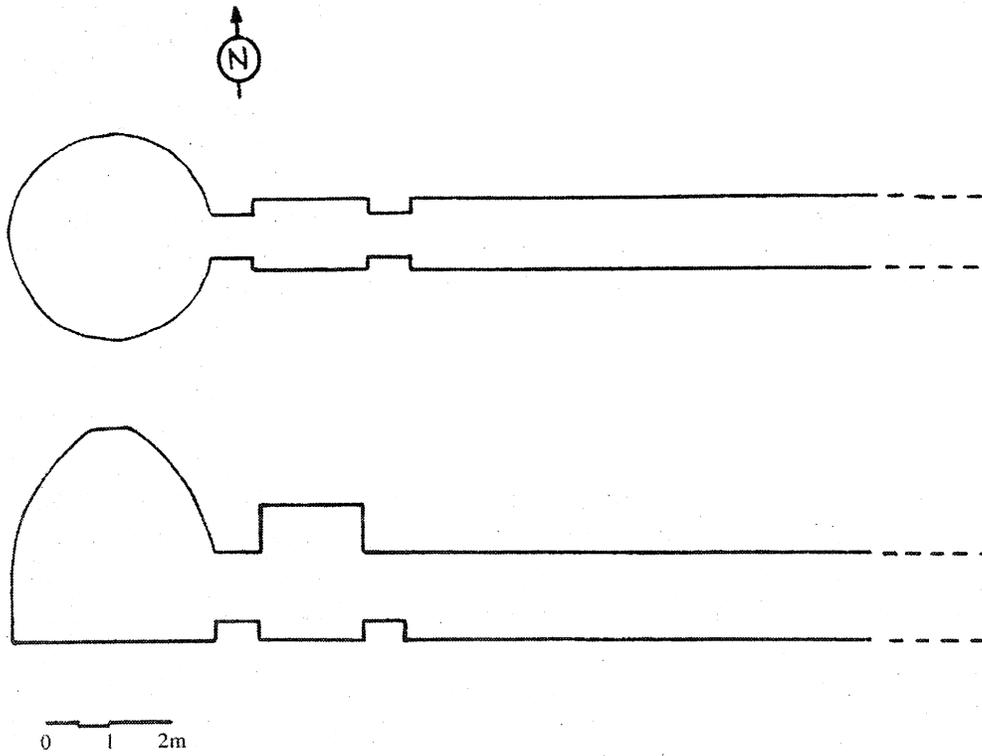


Fig. 4. Monument d'Alexandrovo, plan et coupe longitudinale. D'après Kitov, 2001, fig. 2

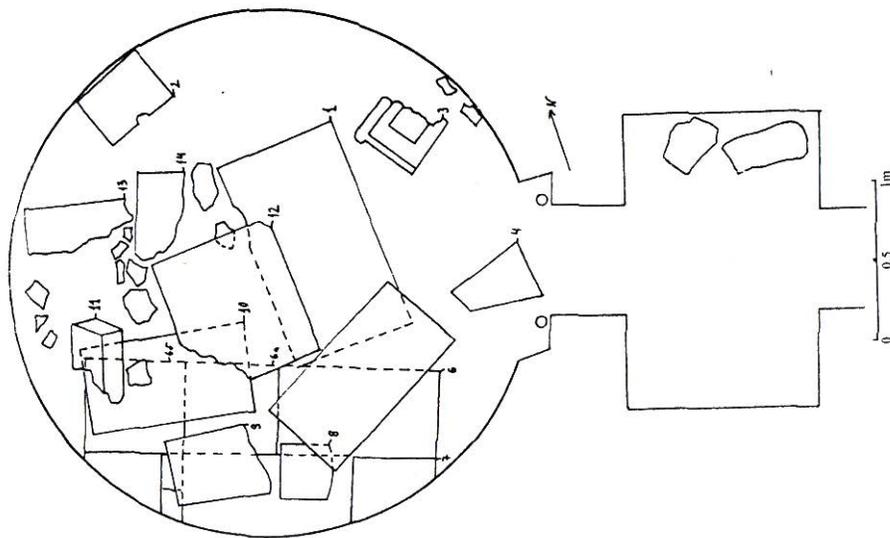
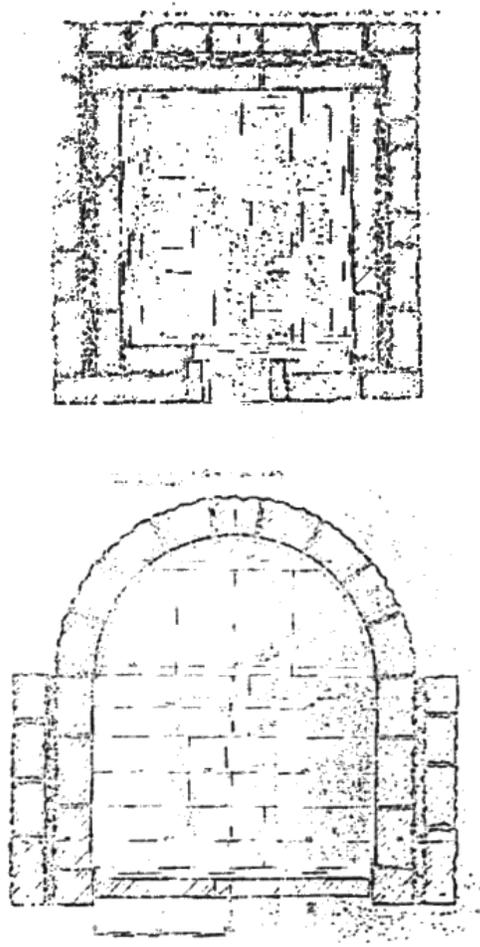
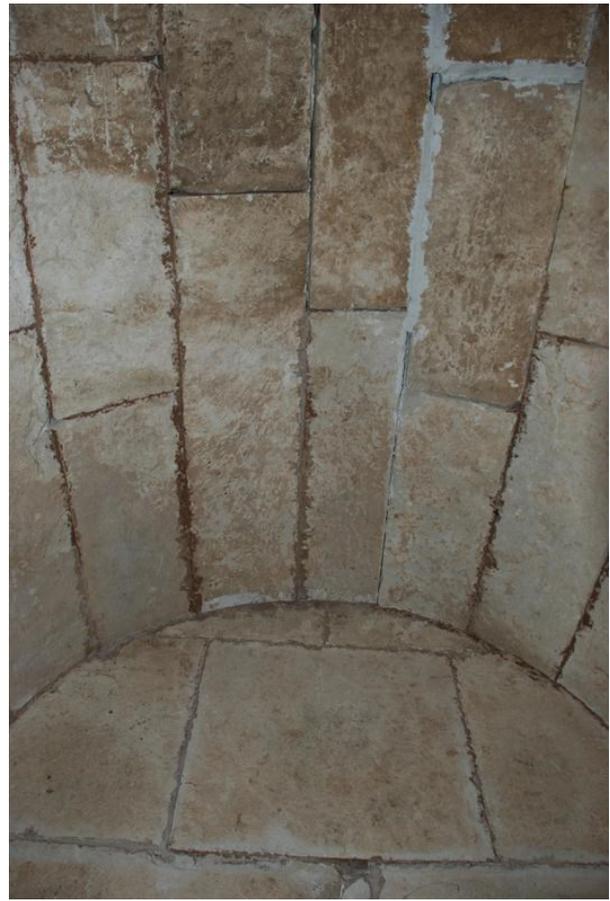


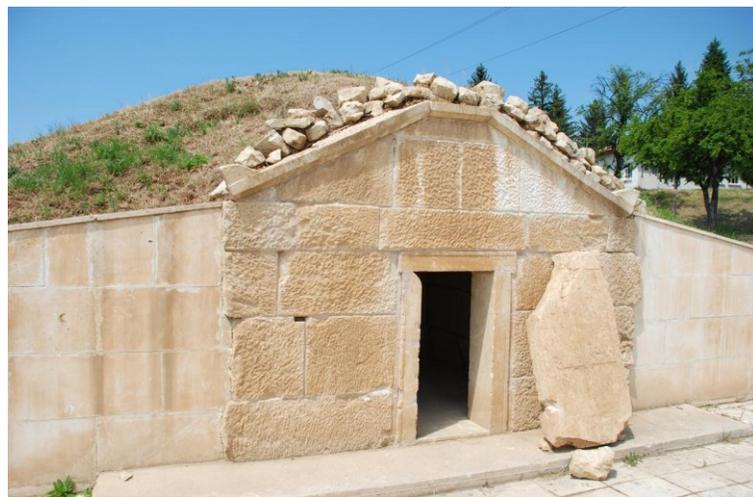
Fig. 5. Monument d'Alexandrovo, plan de la chambre funéraire et de l'antichambre. D'après Kitov, 2005b, fig. 2.



a.



b.



c.

Fig. 6. Monument de Borovo: a) plan et élévation d'après Stancev, 2002, figs. 8 et 9; b) détail de la couverture, photographie par l'auteur; c) façade restituée, photographie par l'auteur.

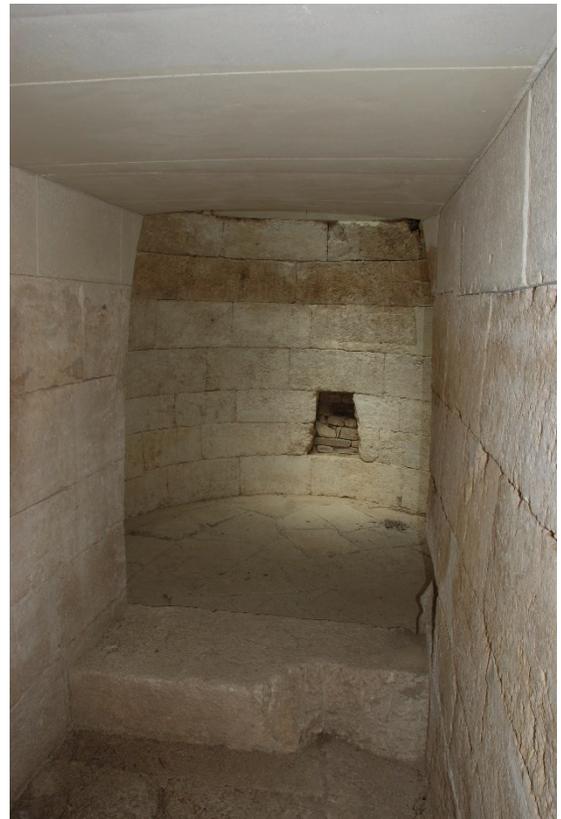
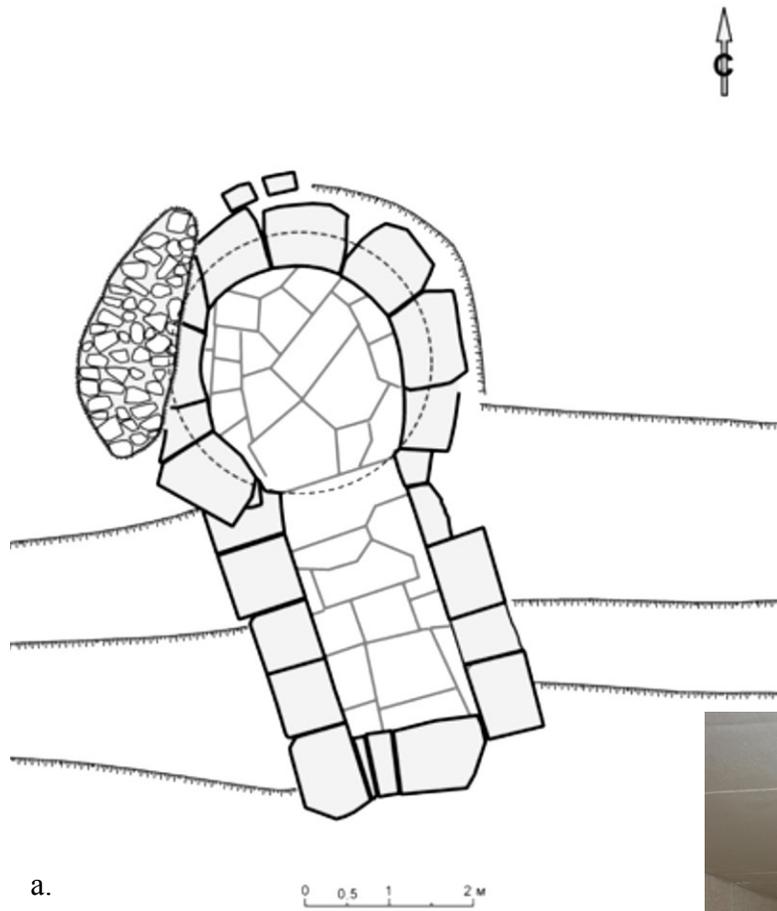


Fig. 7. a) Monument de Bratya Daskalovi. D'après Tonkova et Ivanov, 2011, fig. 11; b) intérieur du monument vu de l'entrée, photographie par l'auteur.

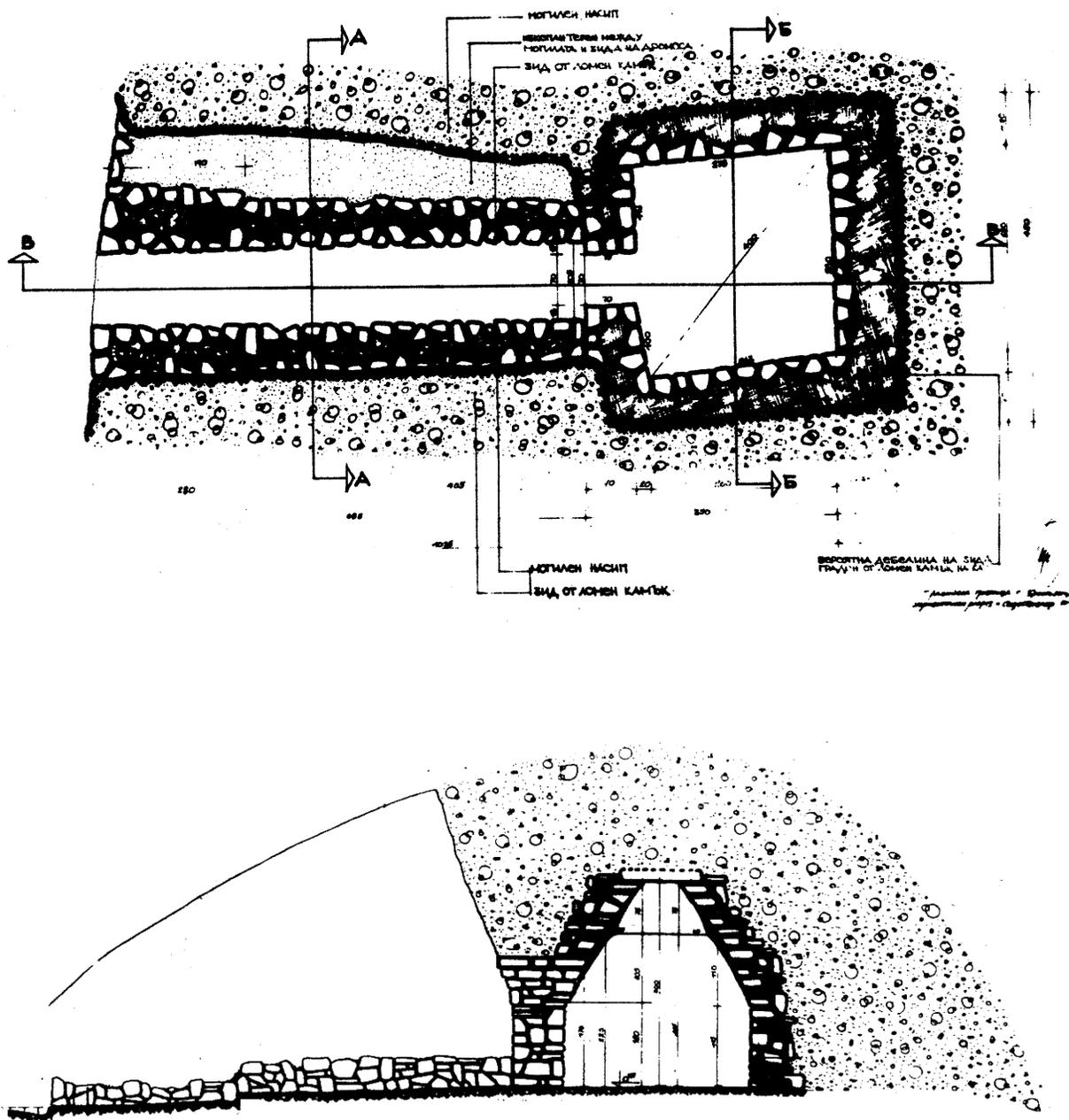


Fig. 8. Tombe № 1 de Brestovitsa, plan et coupe longitudinale. D'après Gerasimova et al., 1992, figs 4 et 5.

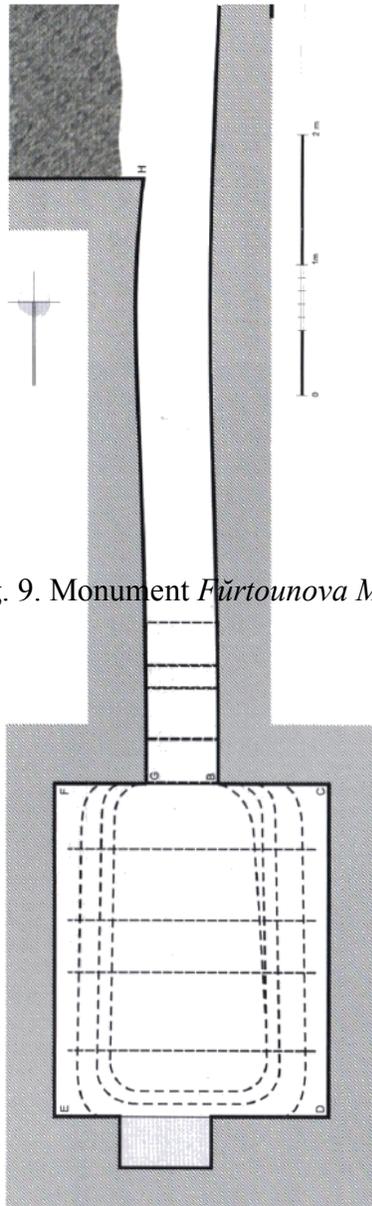


Fig. 9. Monument *Fürtounova Mogila*, Mûglij. D'après Kitov, 2005c, fig. 44.

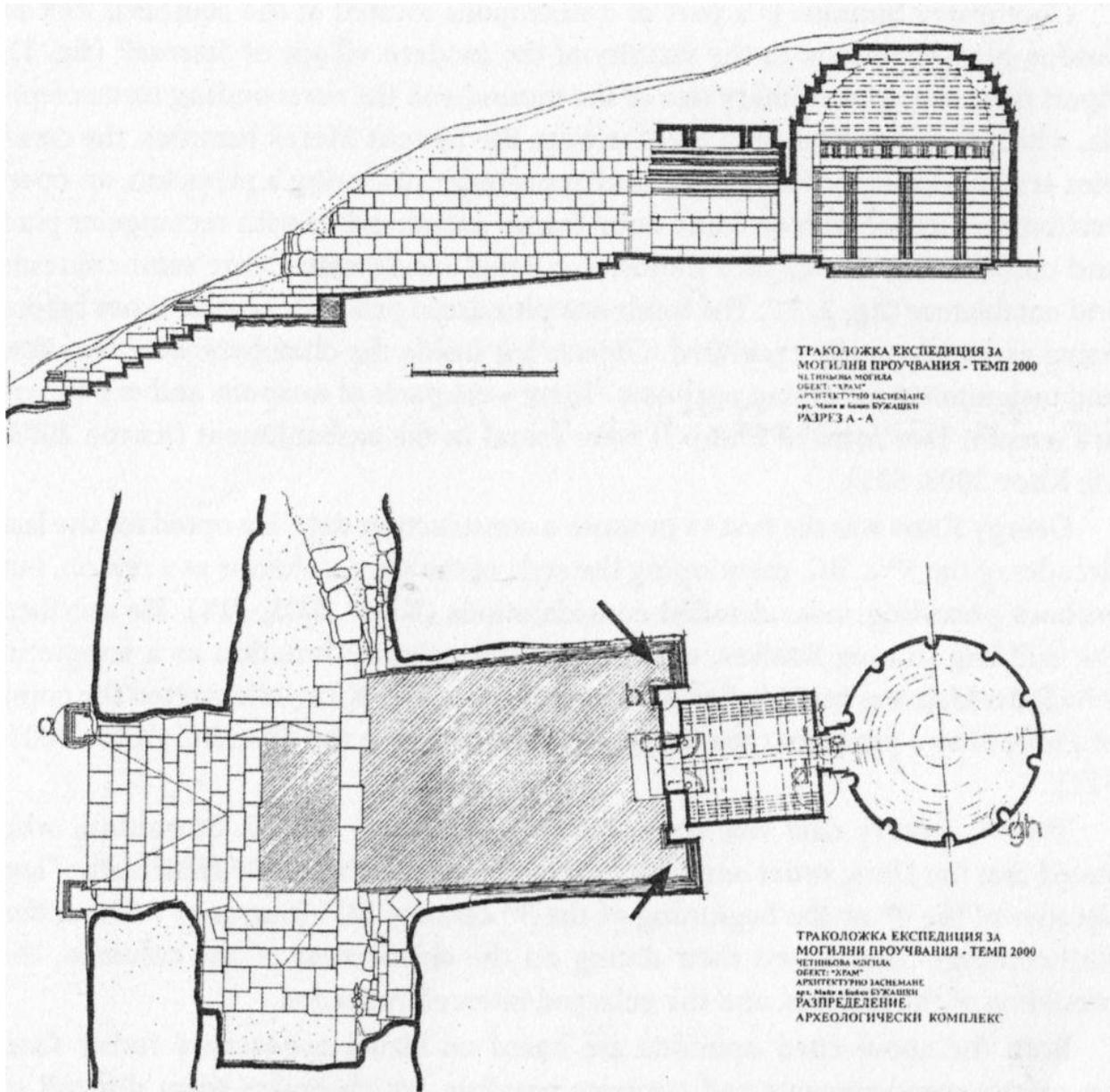


Fig. 10. Monument *Četinyova Mogila*, coupe longitudinale et plan. D'après Tzochev, 2011, fig. 2.



Fig. 11. Mur de soutènement et détail architectural de l'escalier monumental. Photographies par l'auteur.



Fig. 12. Escalier devant l'entrée principale et détail du piédroit ouest et du seuil de cette entrée.  
Photographies par l'auteur.



Fig. 13. Seuils et rainures de l'entrée principale et de l'entrée de la pièce circulaire.  
Photographies par l'auteur.



Fig. 14. Linteau décoré de l'entrée de la pièce circulaire et détails de la décoration architecturale de cette pièce. Photographies par l'auteur.



Fig. 15. Détail de la décoration des piédroits de l'entrée principale. Photo

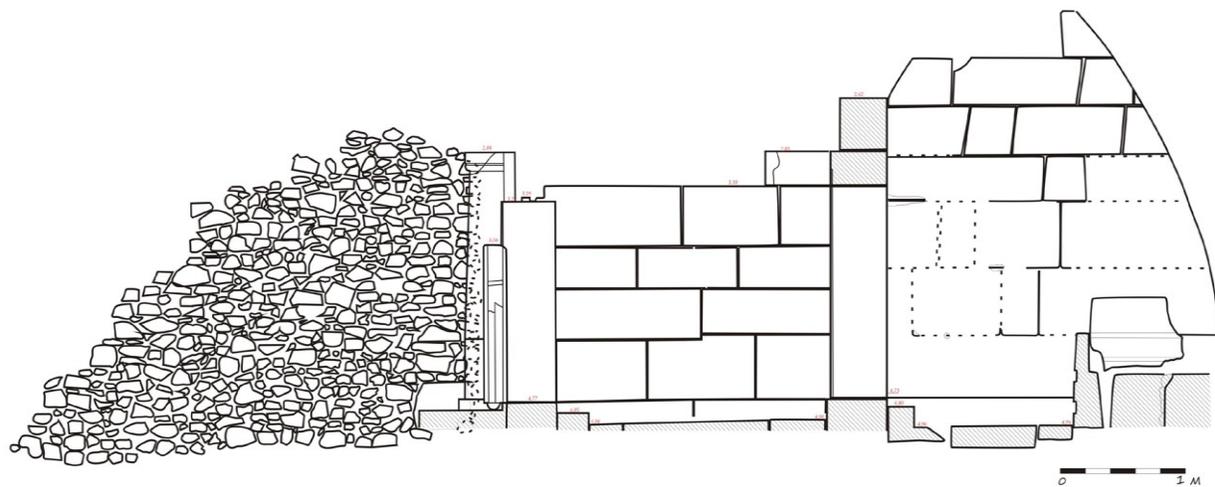
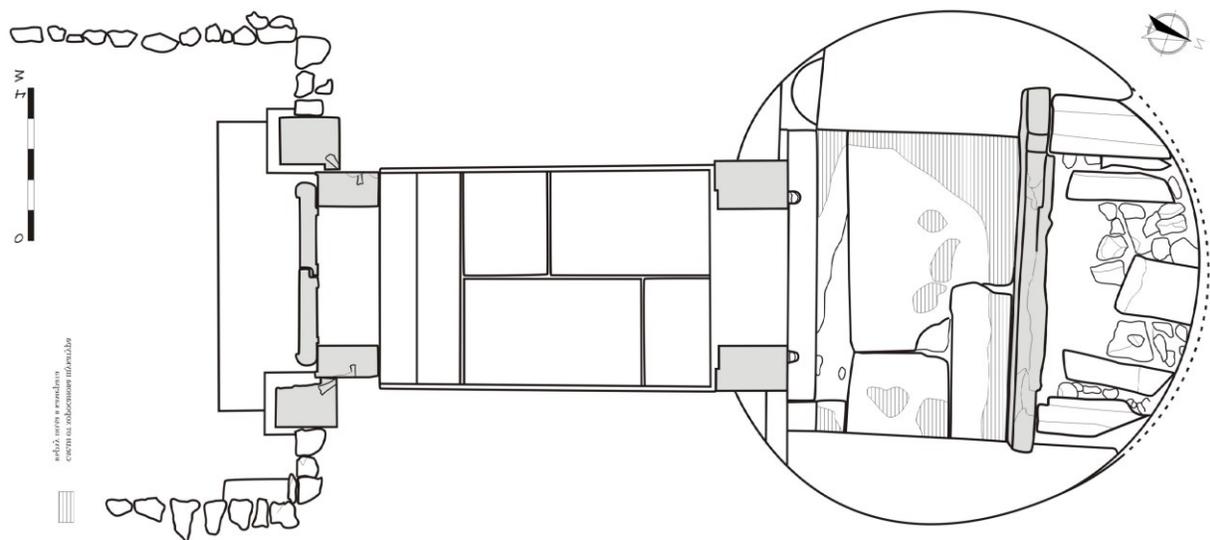


Fig. 16. Monument de Dolno Izvorovo, plan et coupe longitudinale. D'après Nehrizov et Pürvin, 2011, figs. 7 et 8.

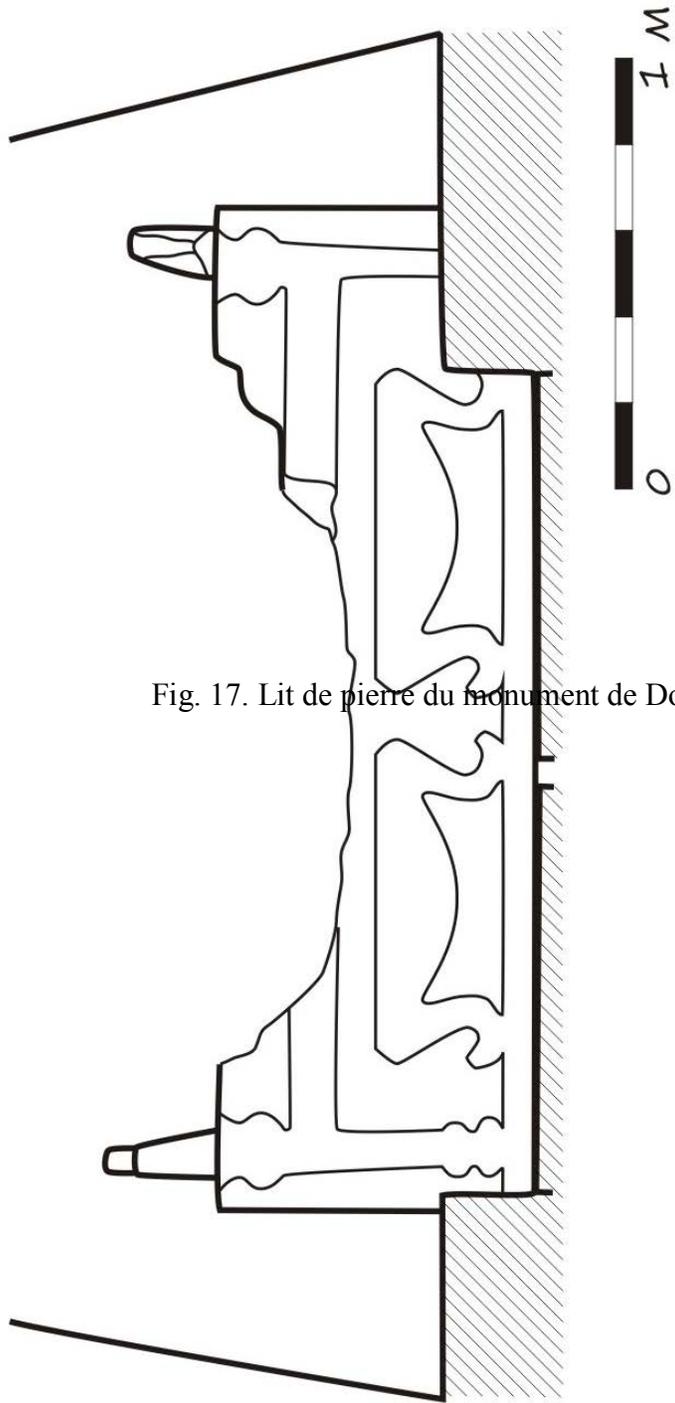


Fig. 17. Lit de pierre du monument de Dolno Izvorovo. D'après Nehrizov et P

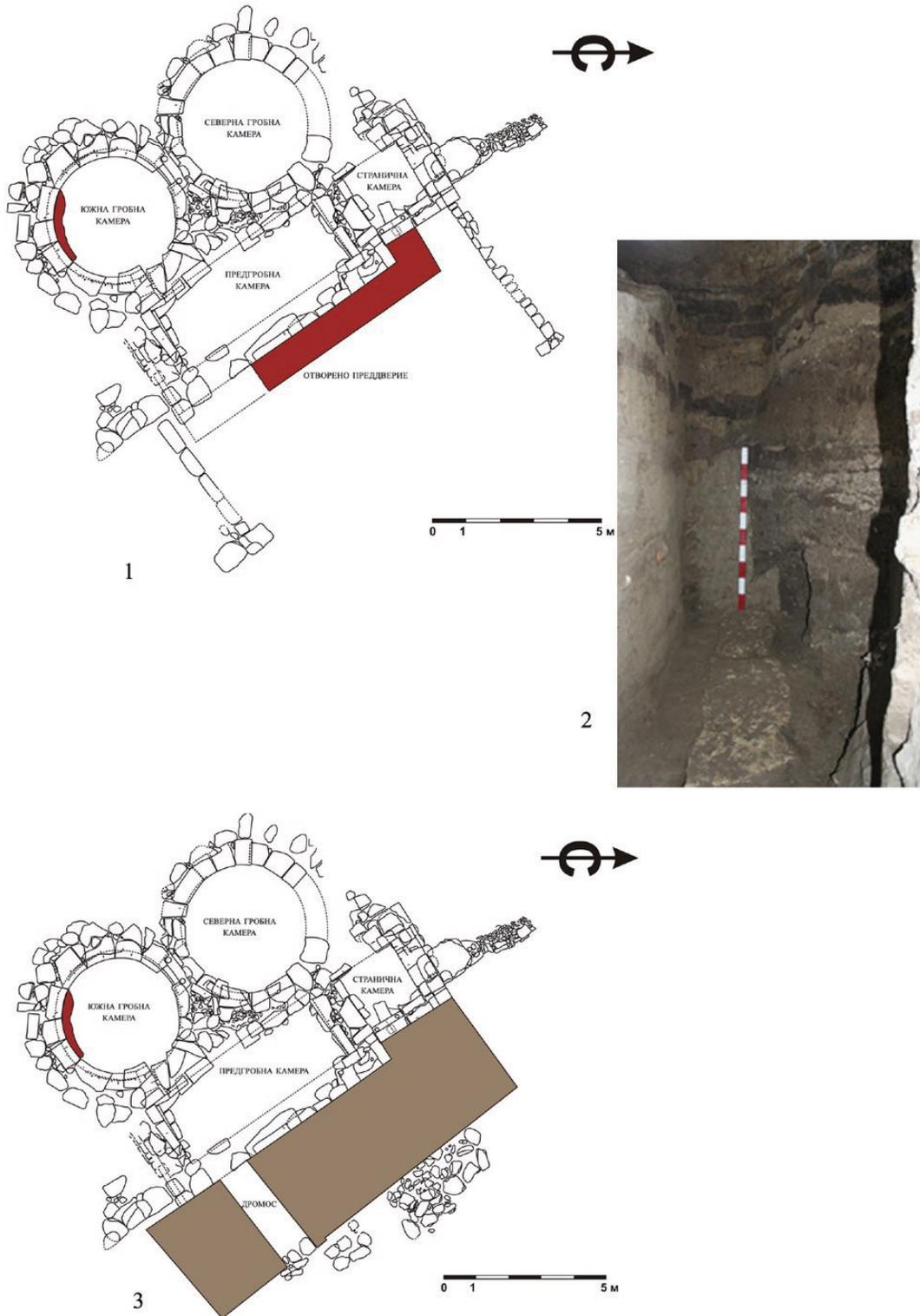


Fig. 18. Monument de Gagovo. D'après Rusev et Stoyanova, 2010, fig. 1.

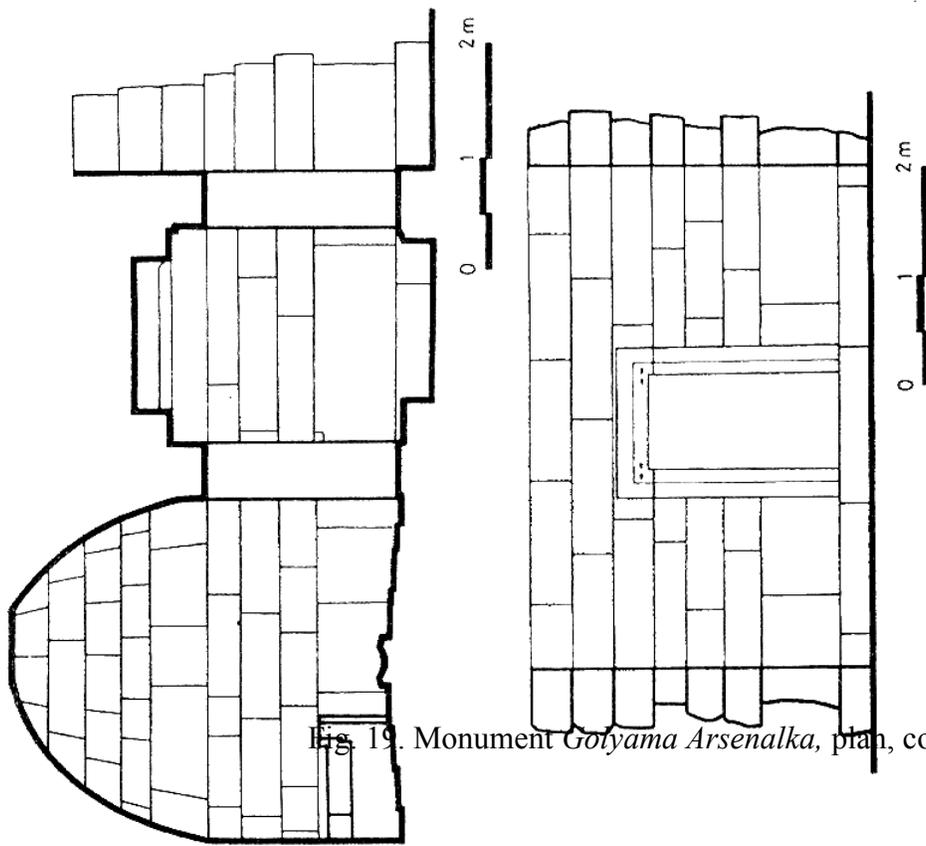
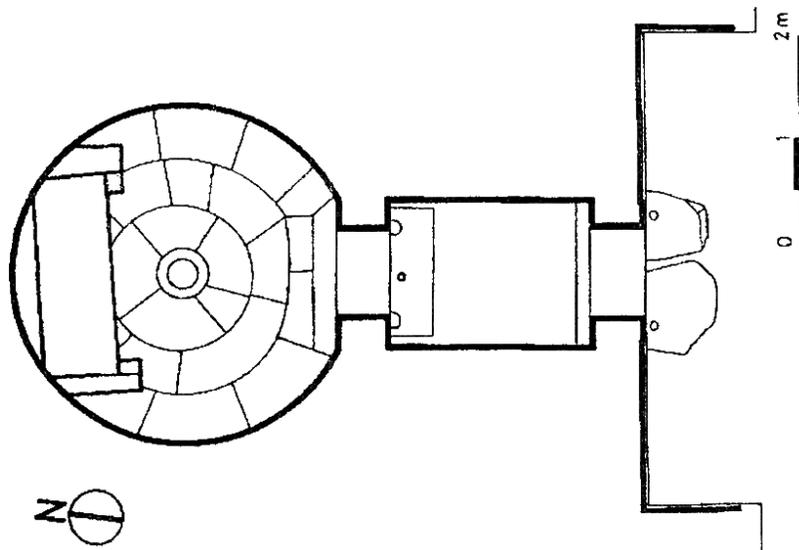


Fig. 19. Monument *Goyama Arsenalka*, plan, coupe longitudinal et façade.





a.



b.



c.

Fig. 20. Monument *Golyama Arsenalka*: a) détail de la façade et du manteau de pierres, b) détail de l'angle interne ouest de l'entrée principale, c) lit de pierre.

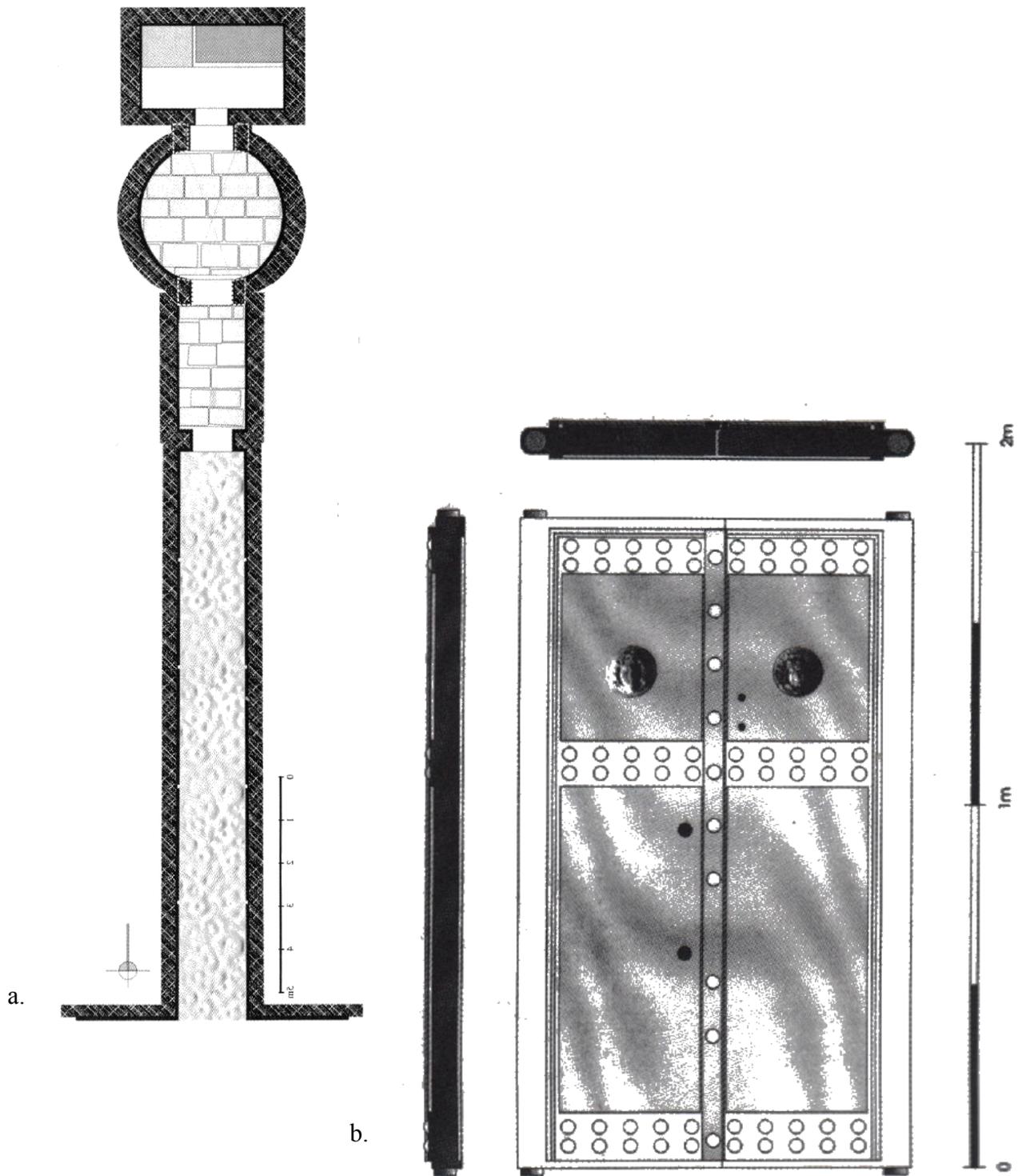


Fig. 21. Monument *Golyama Kosmatka*: a) plan, b) restitution de la porte en marbre. D'après Kitov, 2005c, figs. 101 et 109.



Fig. 22. Monument *Golyama Kosmatka*, détail de la façade et du manteau de pierres (restitués) et de la face interne du linteau de l'entrée de la pièce circulaire. Photographies par l'auteur.

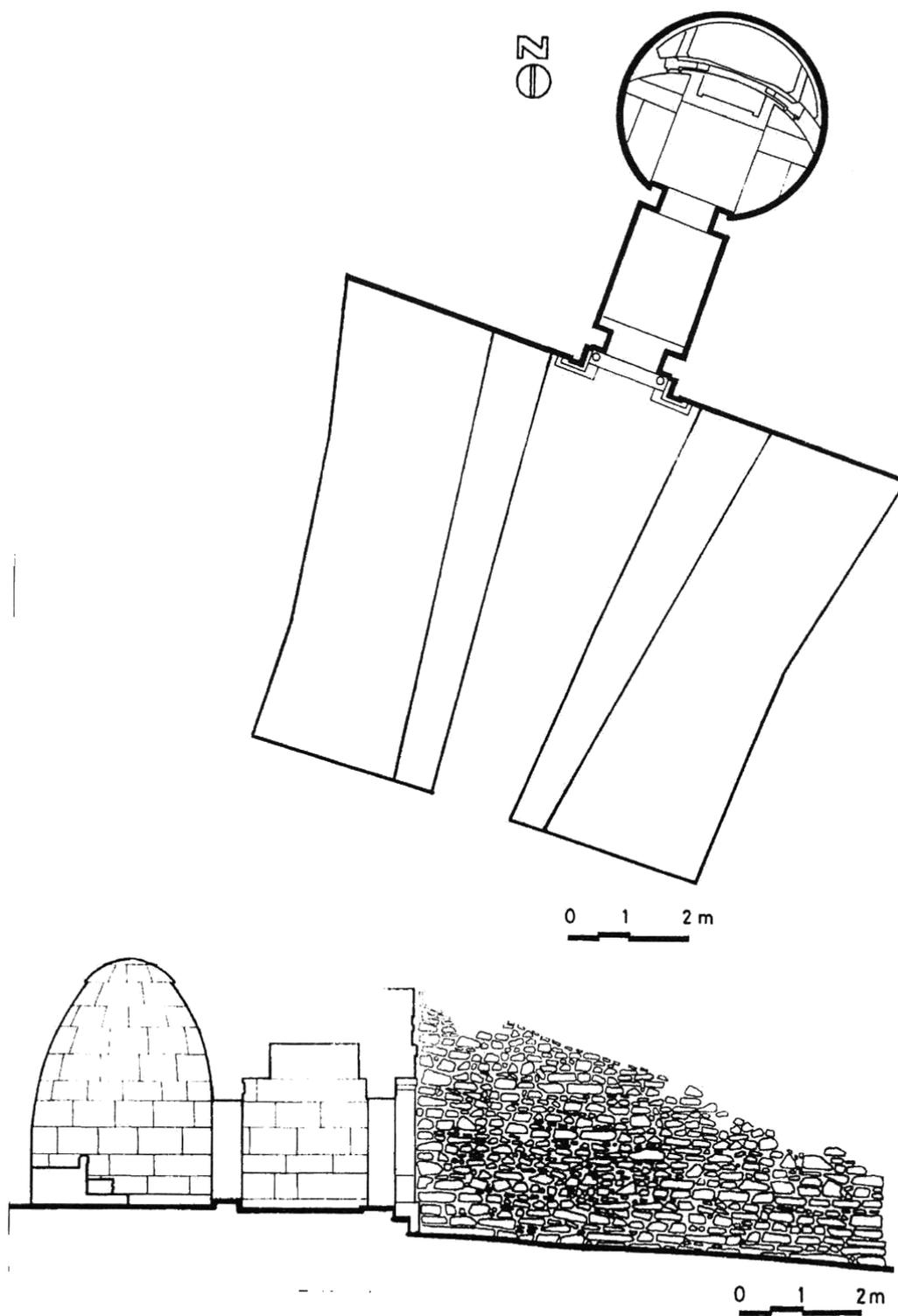


Fig. 23. Monument *Griffons*, plan et coupe longitudinale. D'après Kitov, 2003a, p. 16, fig. 3.

a.



b.



c.



Fig. 24. Monument *Griffons*: a) détail de la façade et du manteau de pierres, b) détail de la couverture du corridor, c) détail du lit de pierre et du repose-pied. Photographies par l'auteur.

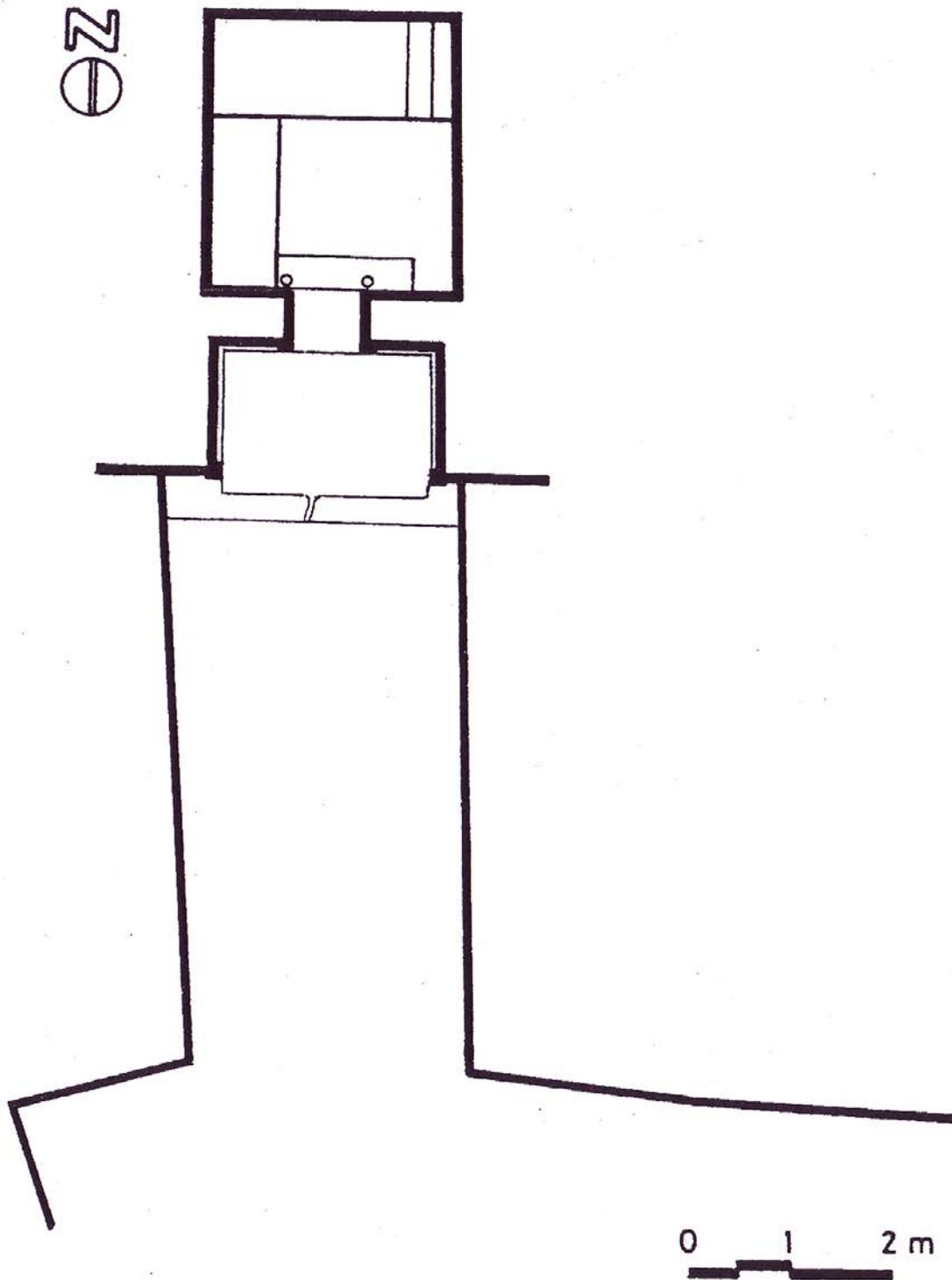


Fig. 25. Monument *Helvetsia*, plan. D'après Kitov et Dimitrova, 1998-1999, p. 43, fig. 9.



a.



b.



c.

Fig. 26. Monument *Helvetsia*: a) façade et entrée principale, b) détail du battant est de la porte de pierre, c) détail du lit de pierre. Photographies par l'auteur.

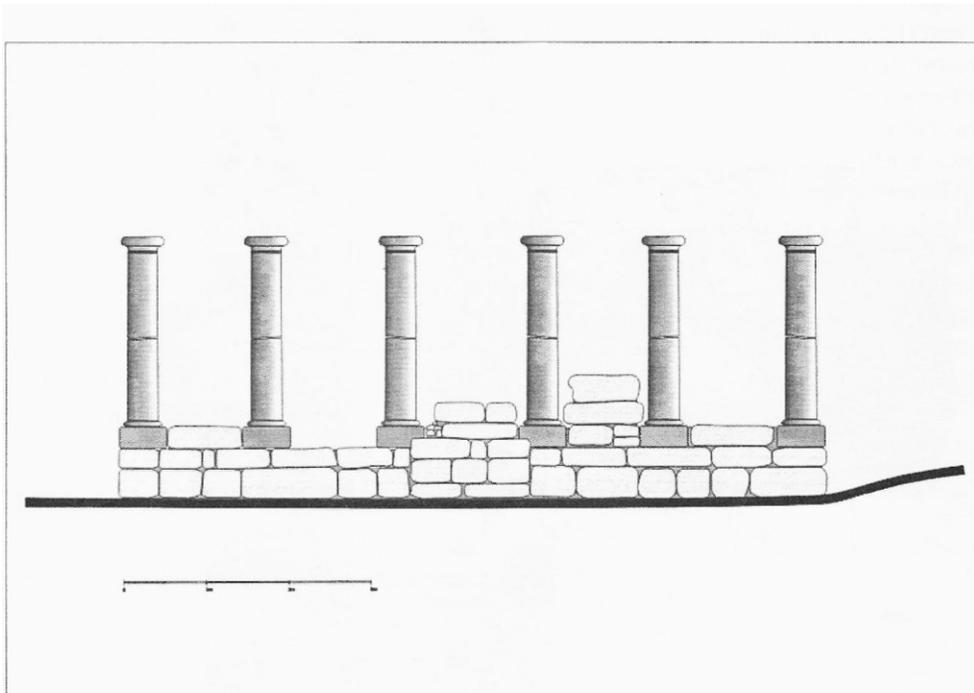
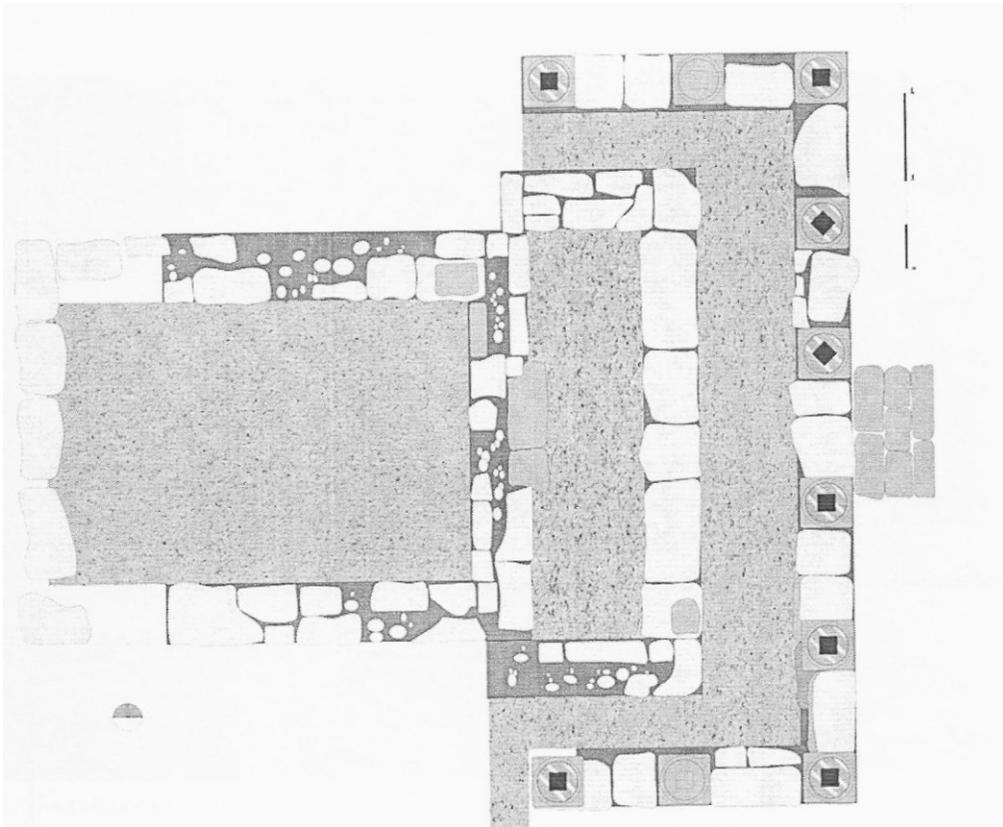


Fig. 27. Monument *Horizont*, plan et élévation. D'après Dimitrova, 2007, figs. 2 et 4.

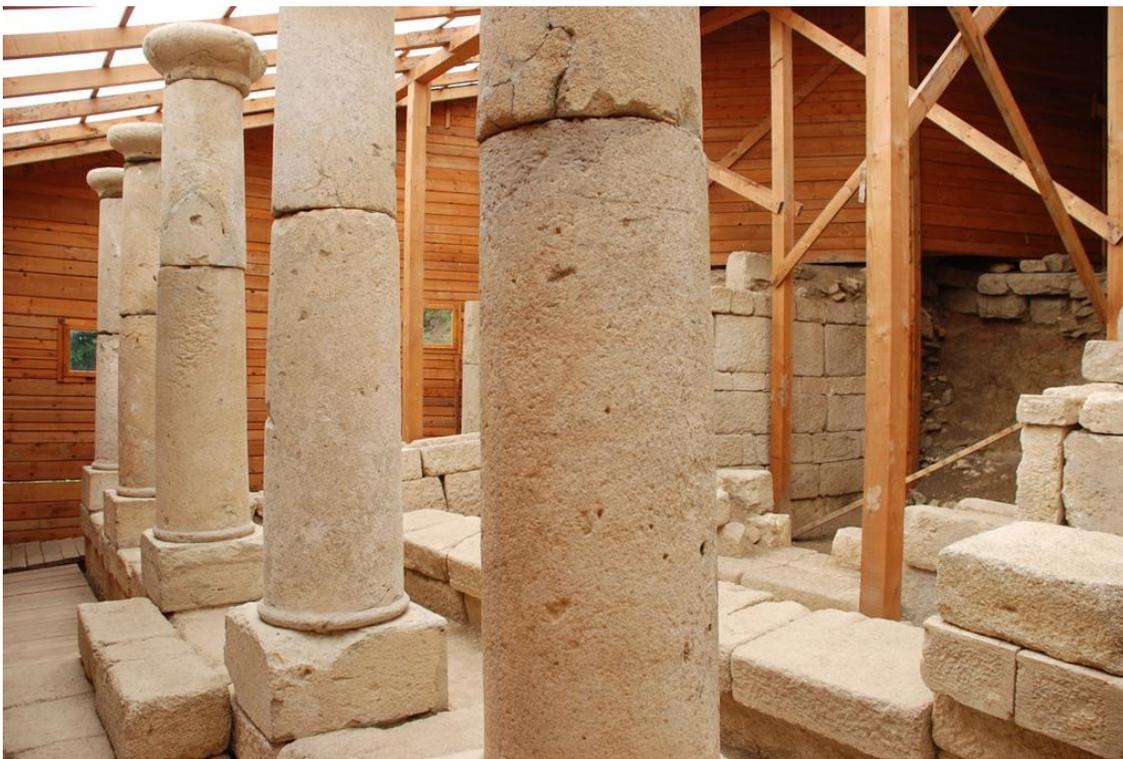
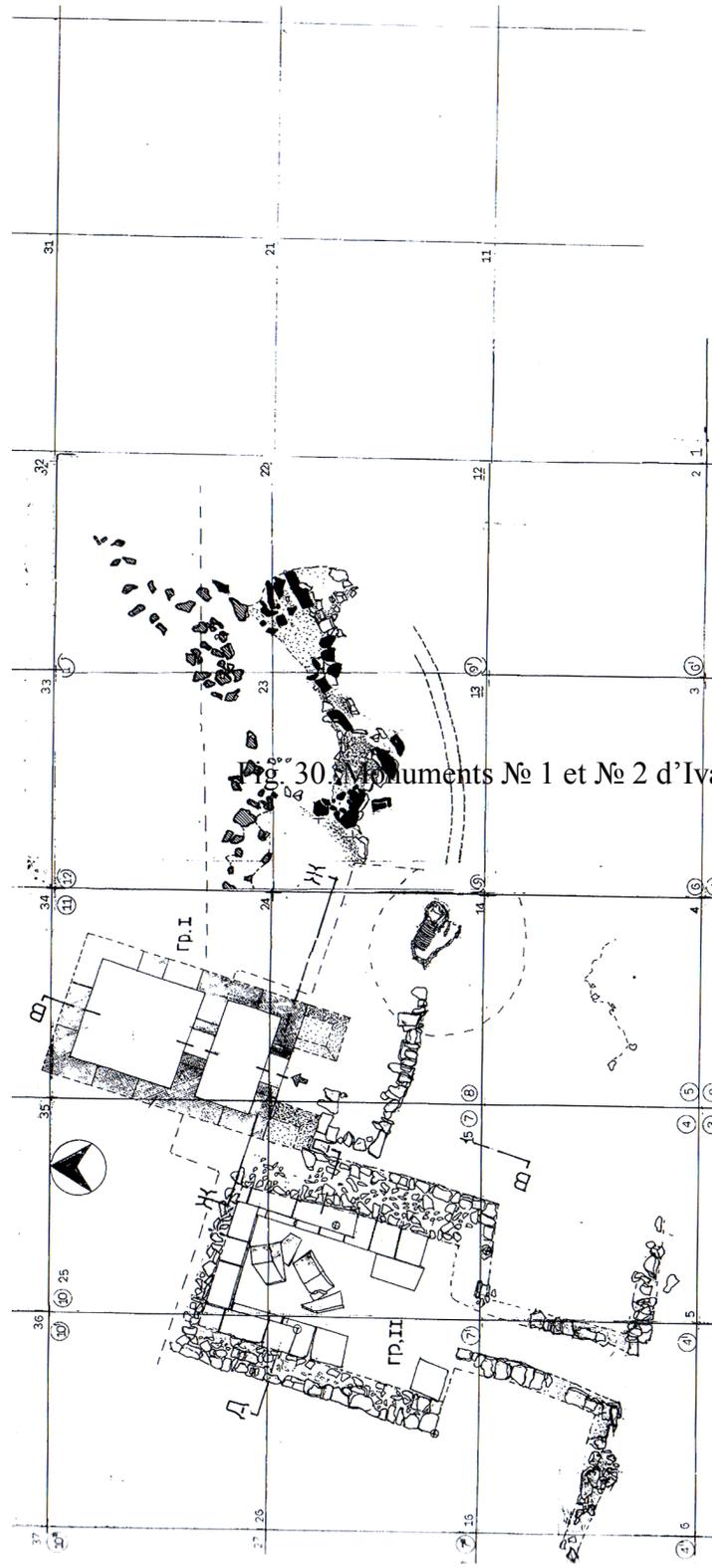


Fig. 28. Monument *Horizont*, colonnade de la façade. Photographies par l'auteur.



Fig. 29. Monument *Horizont*, escalier de l'entrée principale et détail de la structure de la pièce centrale. Photographies par l'auteur.



30. Monuments № 1 et № 2 d'Ivansky. D'après Atanasov et Yorgov,

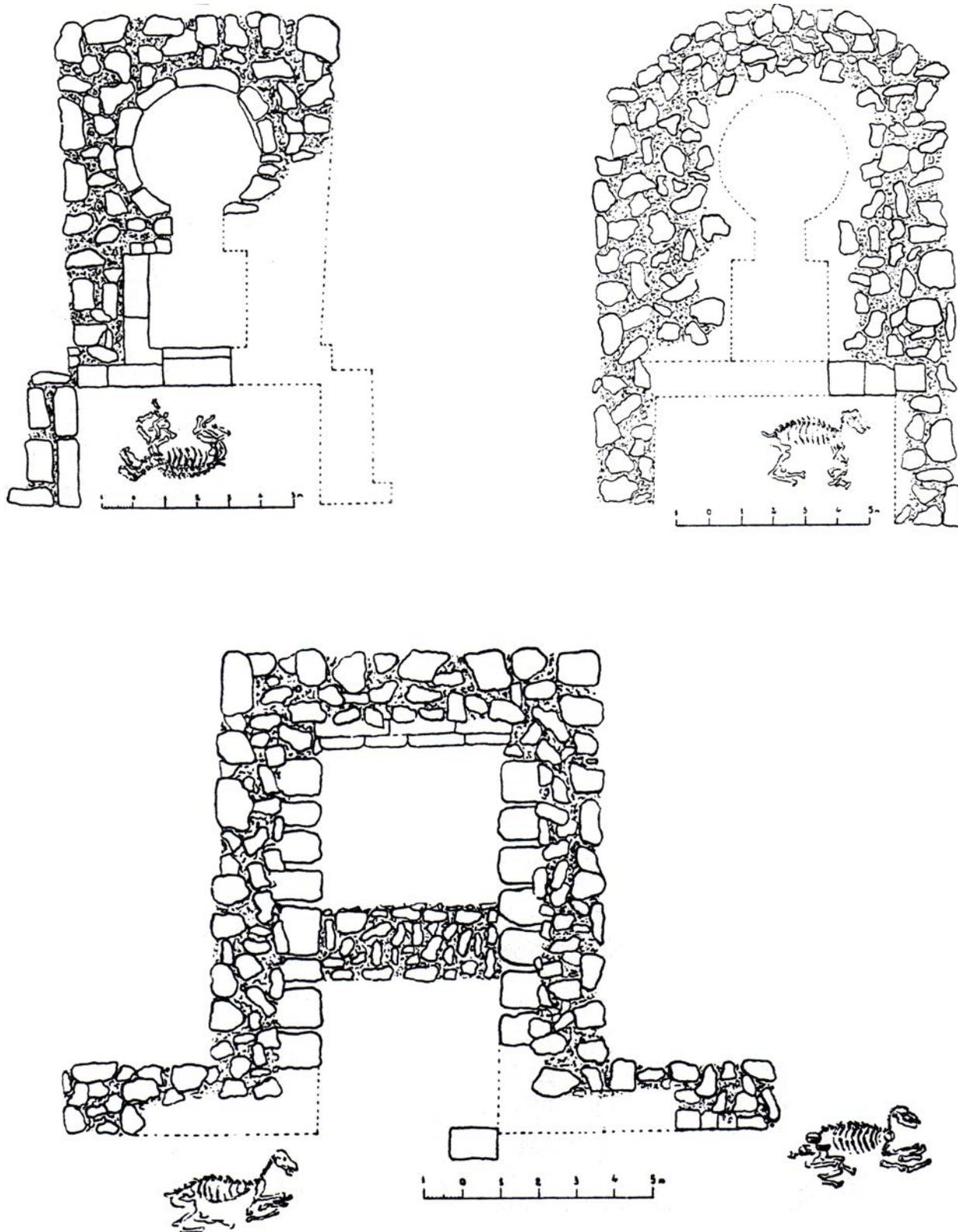


Fig. 31. Monuments № 1, № 2 et № 3 d'Yankovo. D'après Dremsizova, 1955, figs. 2, 8 et 18.

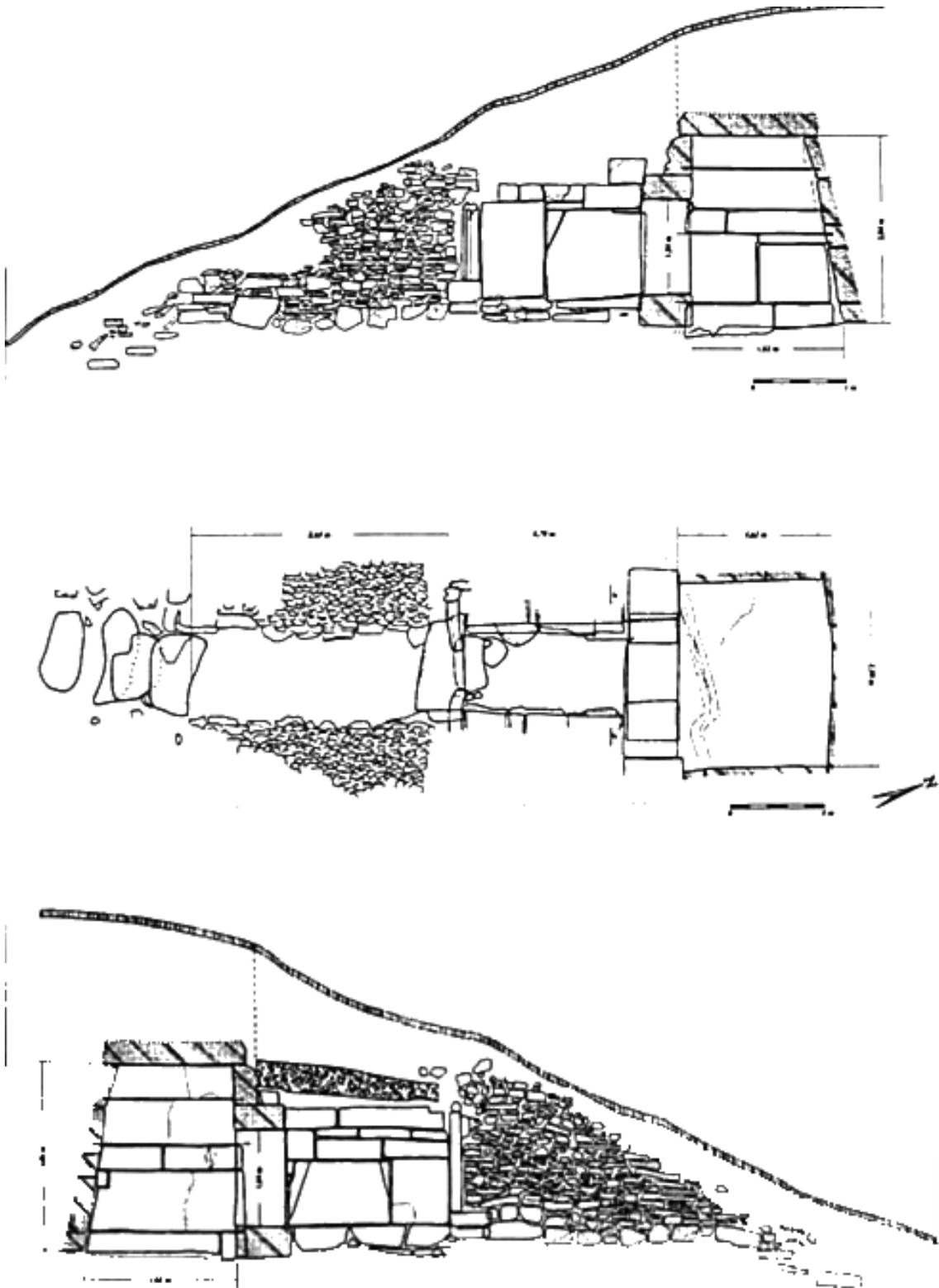


Fig. 32. Monument d'Ivaïlovgrad. D'après Nehrizov et Tsvetkova, 2008, fig. 2.

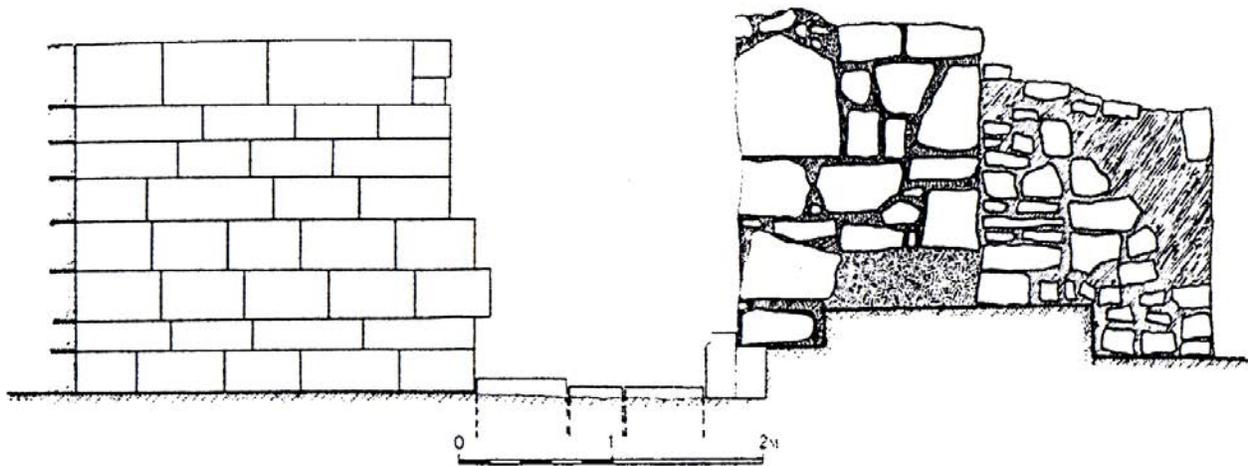
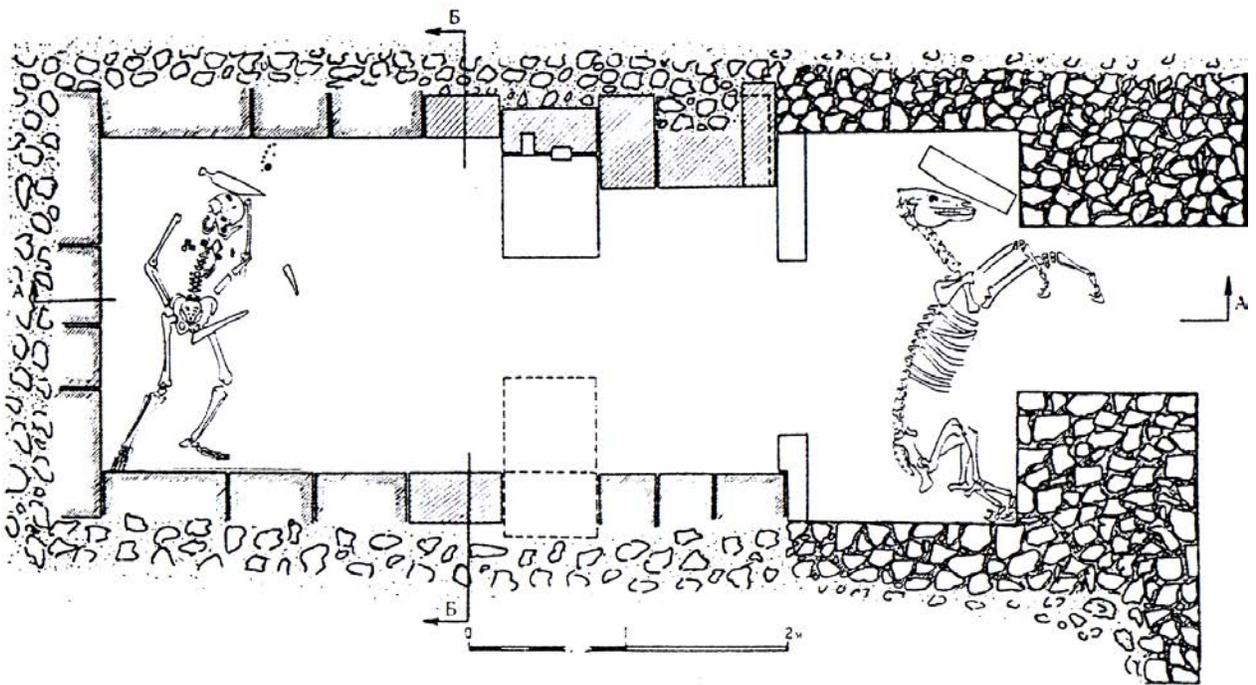


Fig. 33. Monument de Kaloyanovo, plan et coupe longitudinale. D'après Čičikova, 1969, figs. 3 et 5.

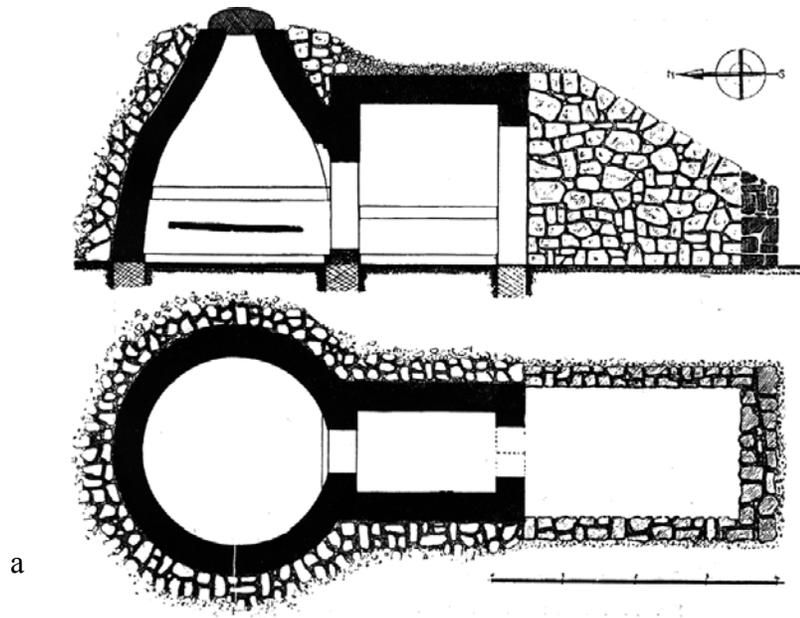


Fig. 34. Monument de Kazanlúk : a) plan et coupe longitudinale d'après Mikov, 1955, fig. 2f; b) façade et entrée principale, avec vue sur la première pièce et la pièce circulaire, photographie par l'auteur.

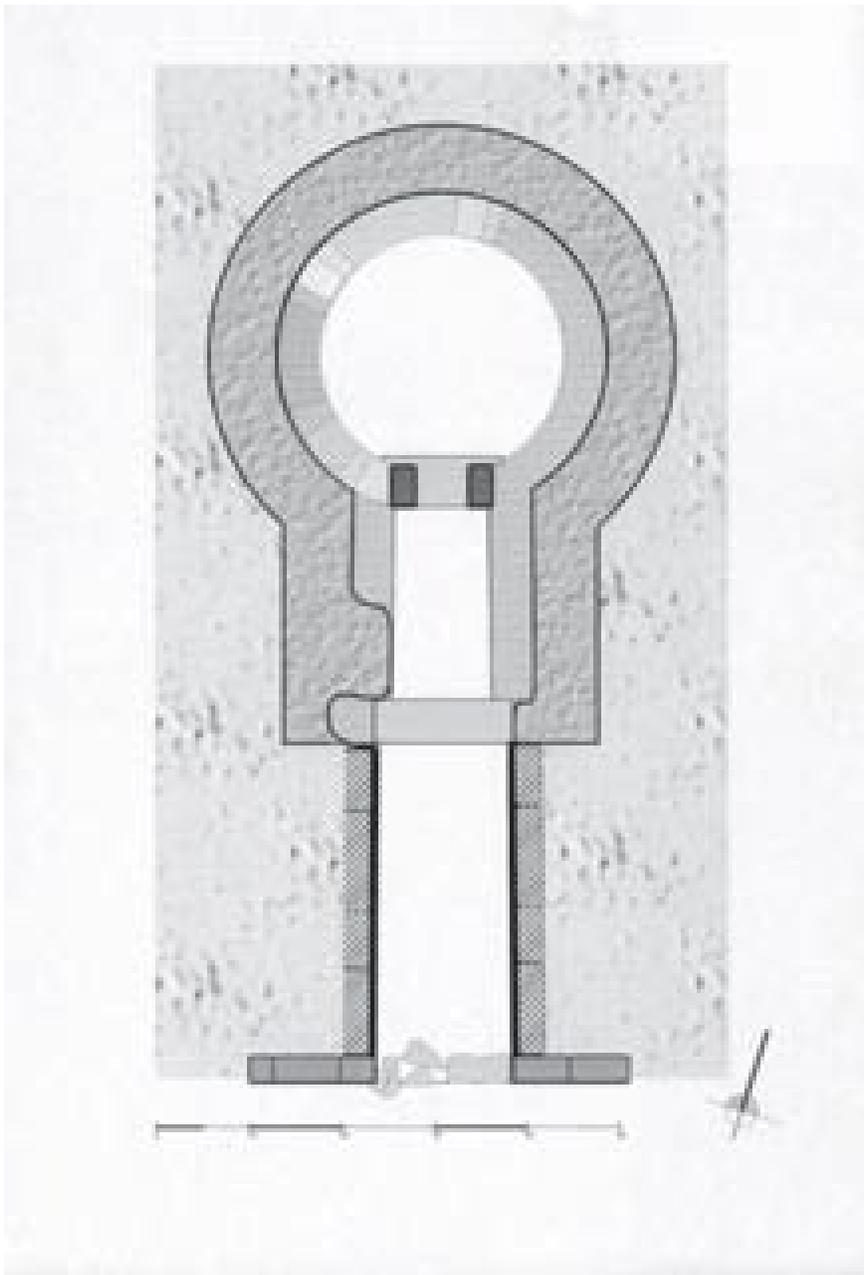


Fig. 35. Monument *Kesteleva Mogila*, plan. D'après Dimitrova, 2005b, fig. 2.

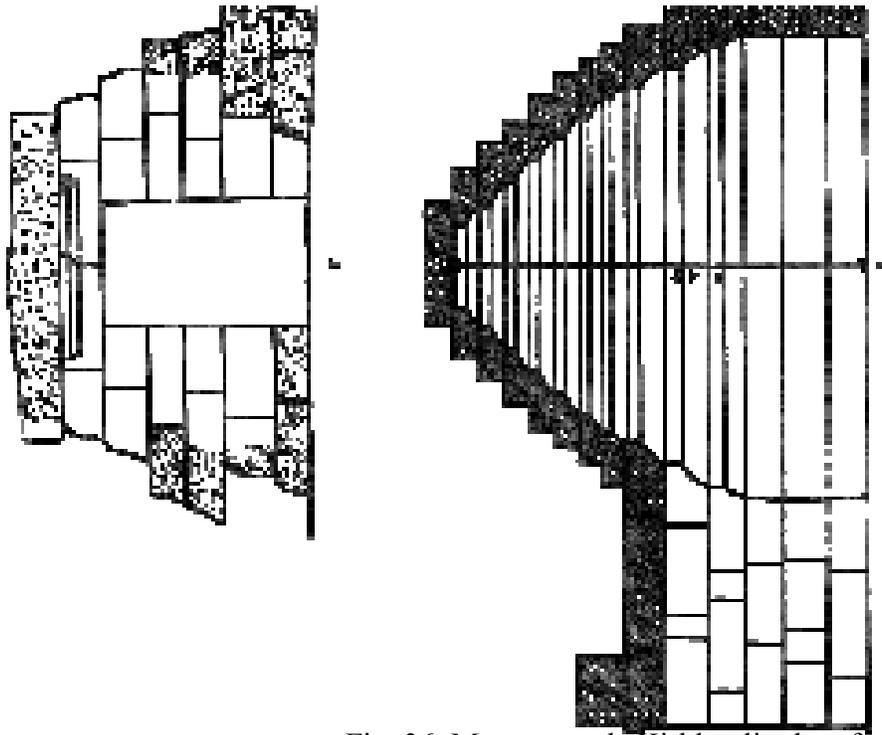
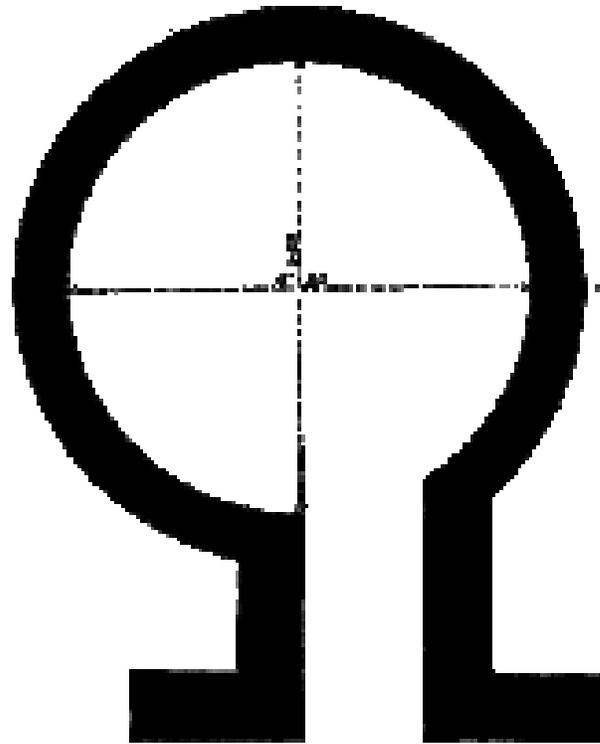


Fig. 36. Monument de Kırklareli, plan, façade et coupe longitudinale. D.



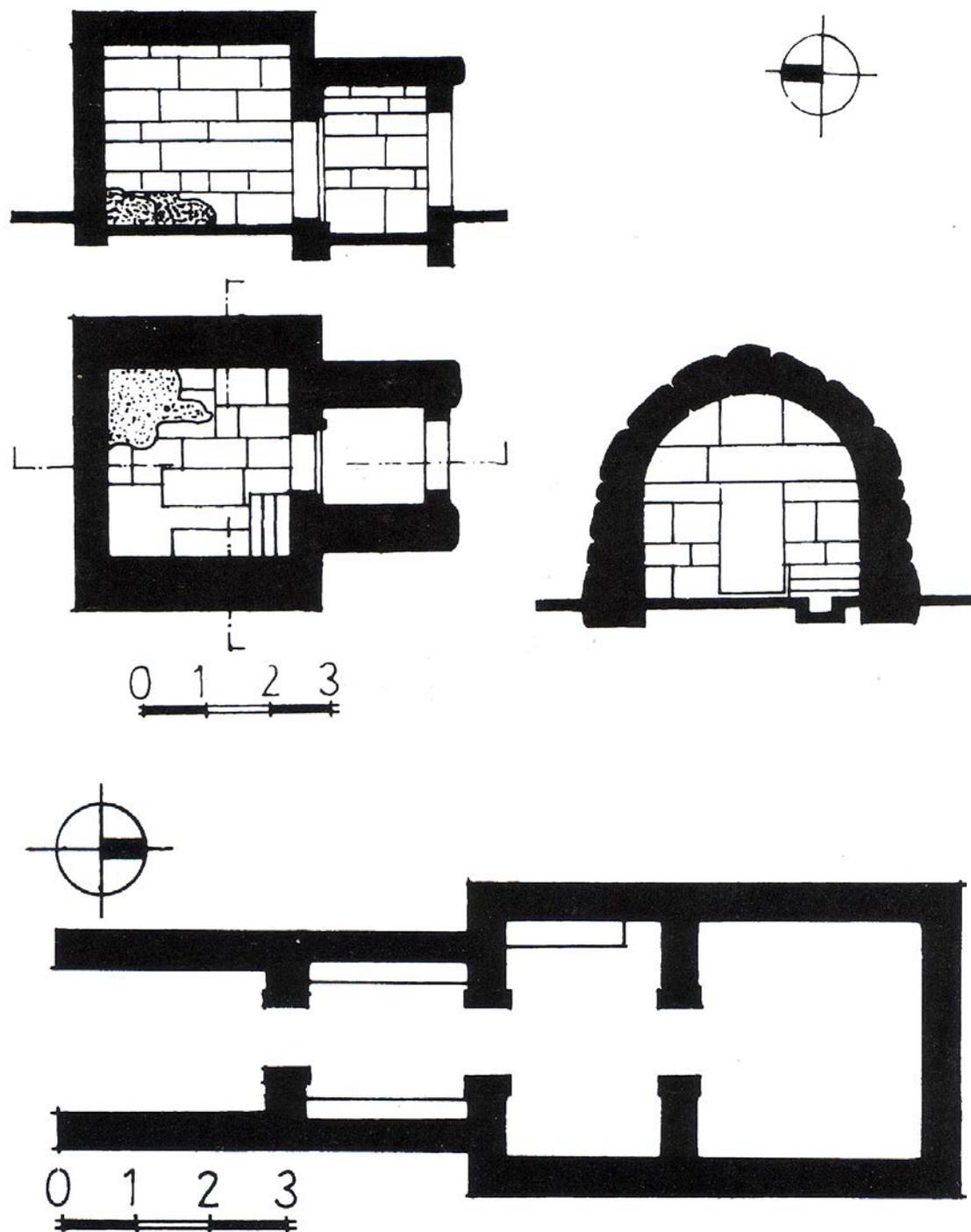


Fig. 37. Monuments № 1 et № 2 de Kirkilisse. D'après Ruseva, 2002, p.124 et p. 133.

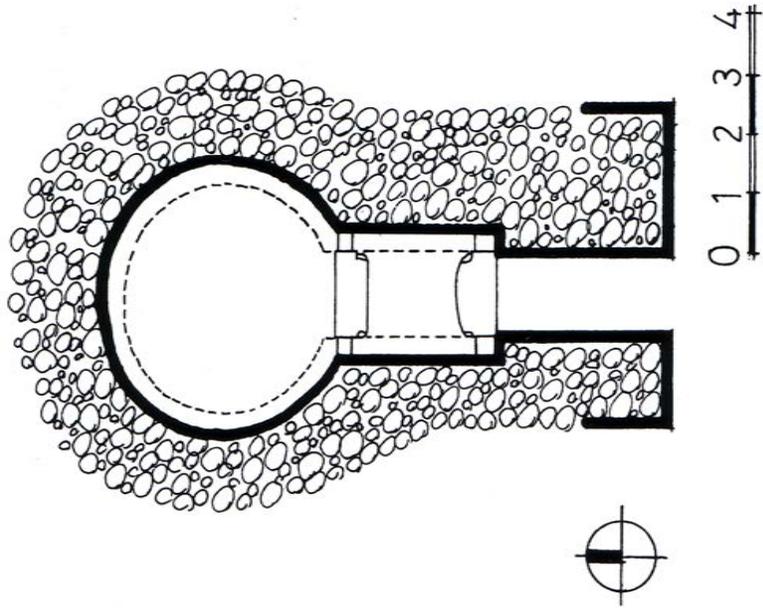
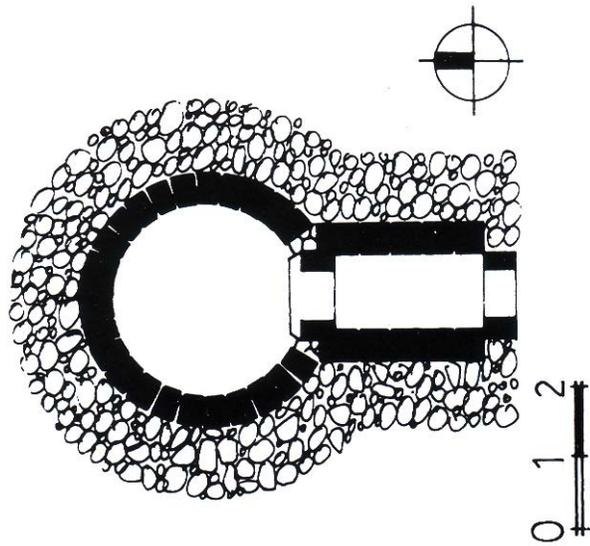


Fig. 38. Monuments № 1 et № 2 de Koprinka. D'après Rusev



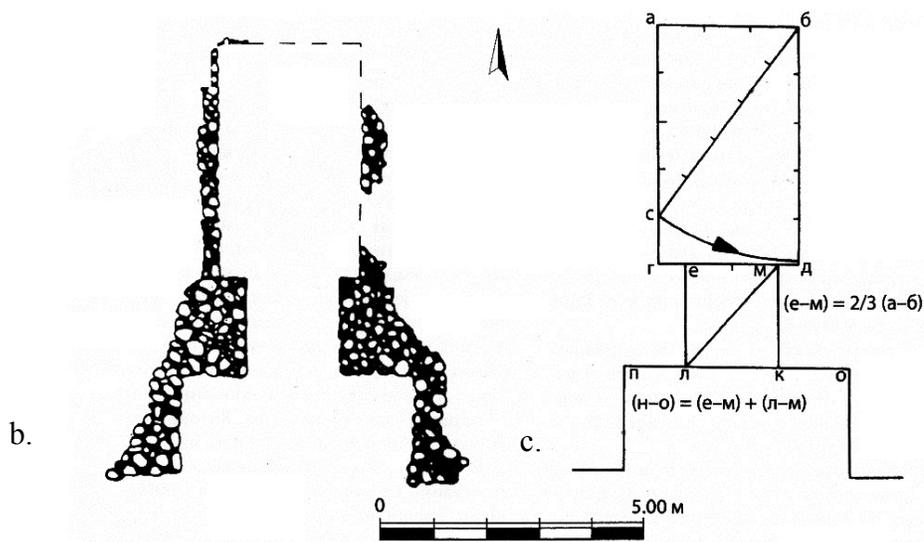
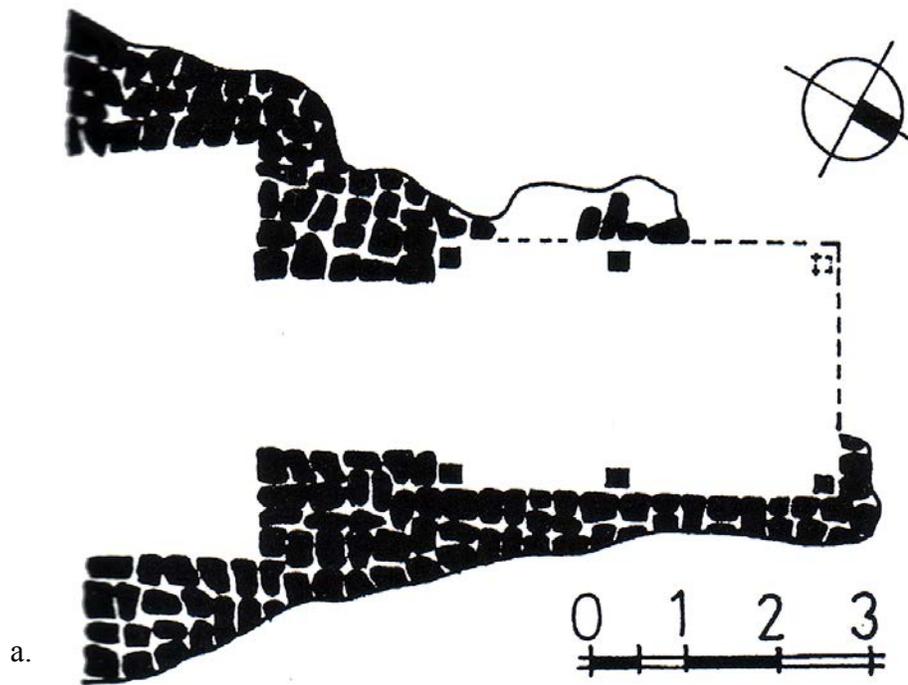
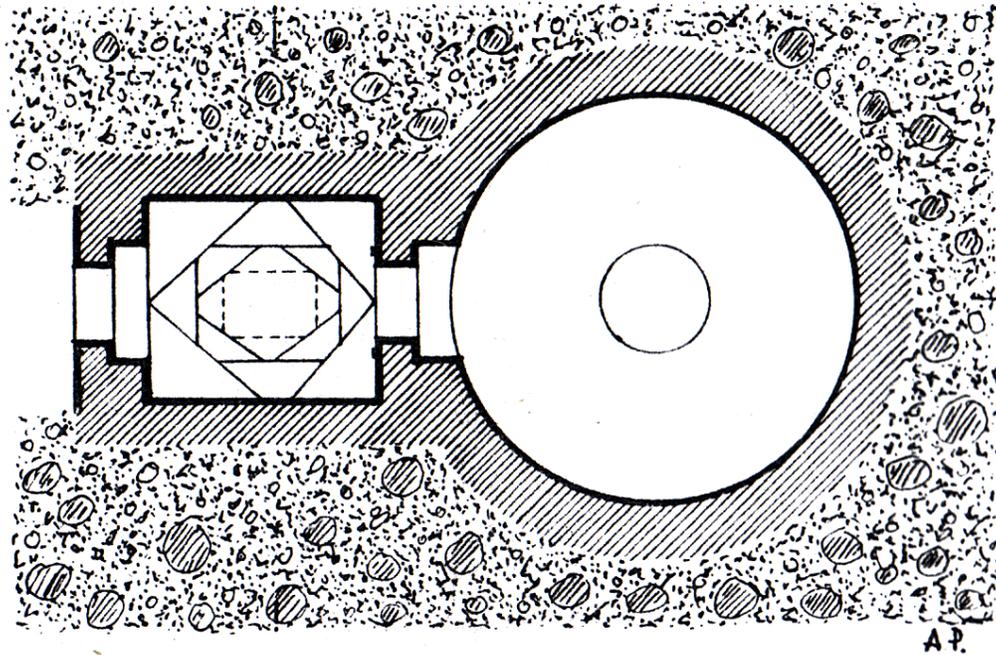
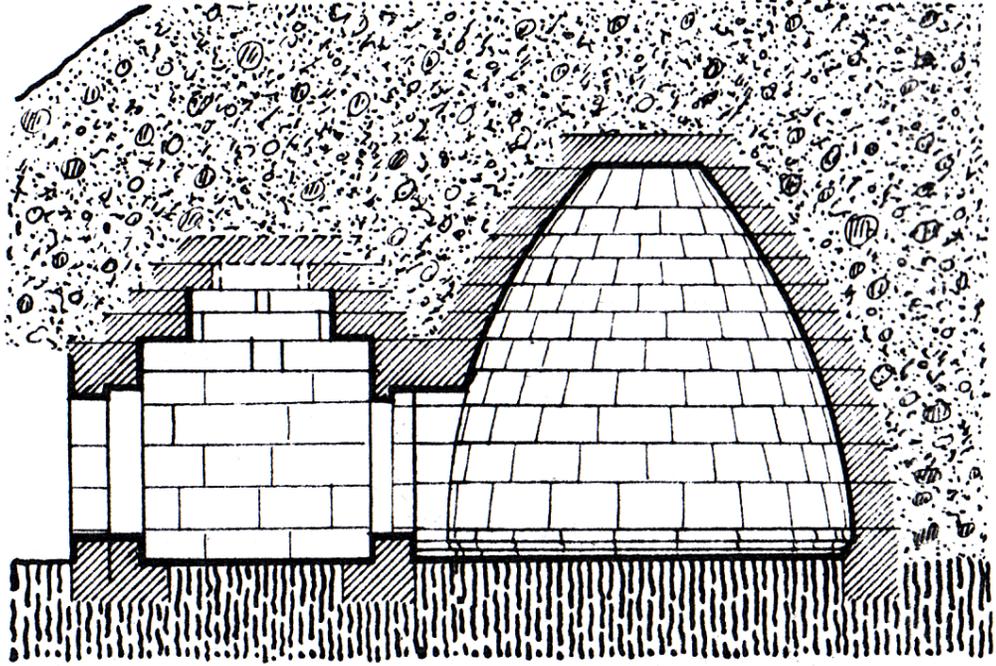


Fig. 39. Monument I de Krün (ou Krün I) : a) plan d'après Ruseva, 2002, p. 119, b) plan d'après Vasileva, 2005, fig. 27, c) étude métrique de Vasileva, 2005, fig. 28.



0 1 2 3 4 5 6 m.

Fig. 40. Monument *Kurt-Kalé*, coupe longitudinale et plan. D'après Filov, 1937, fig. 89.

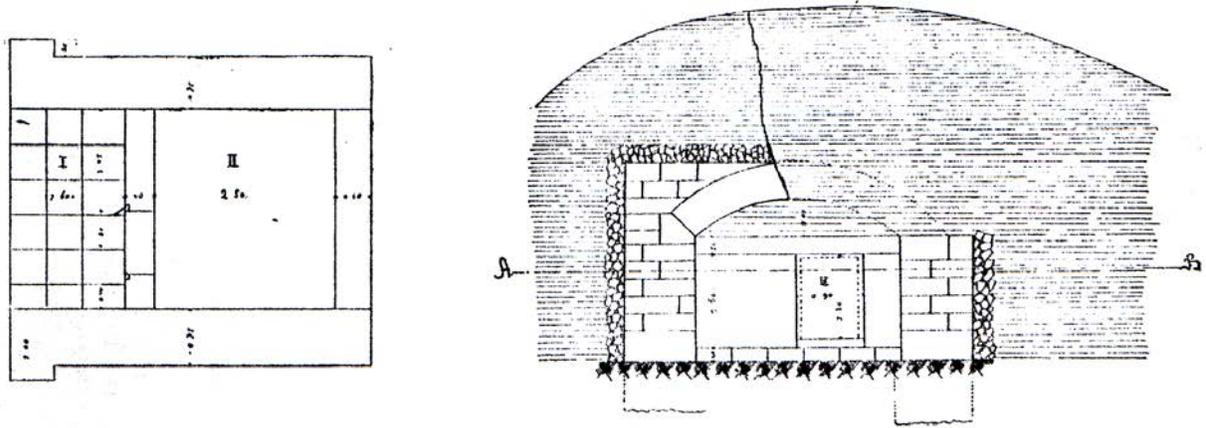


Fig. 41. Monument de Loveč, plan et coupe latitudinale. D'après Velkov, 1925, fig. 7.

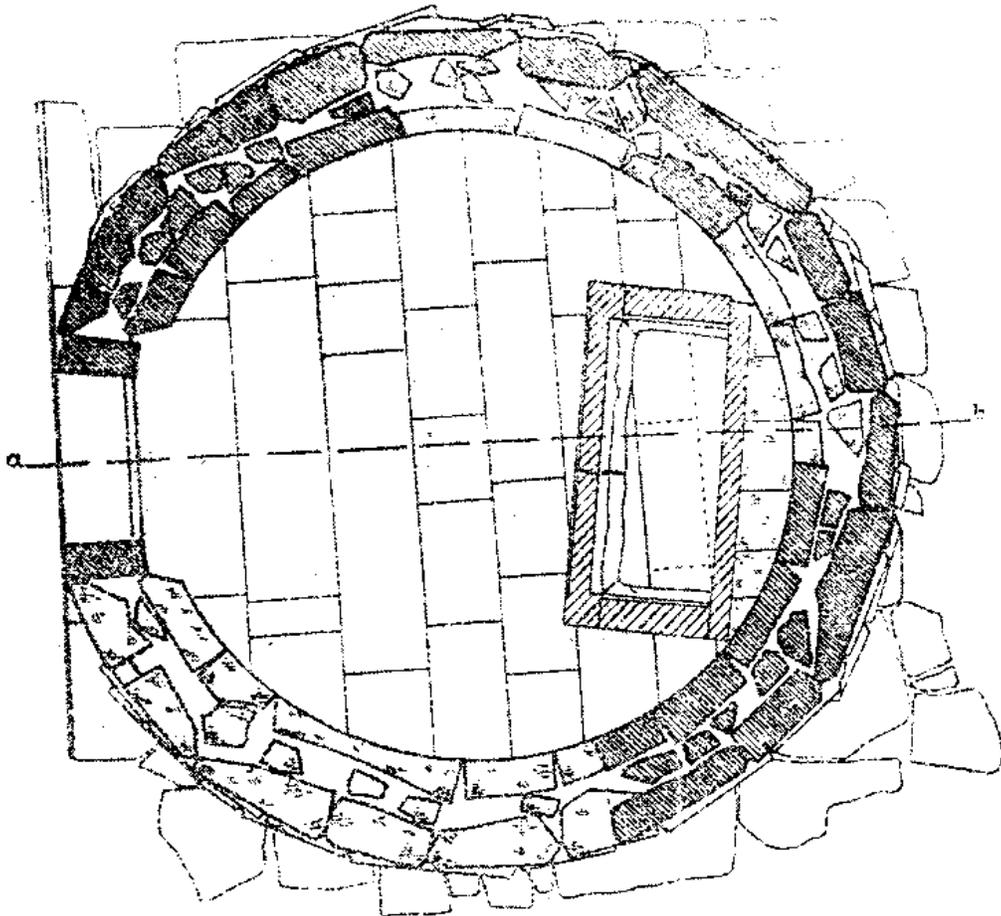


Fig. 42. Monument de Malko Belovo, plan. D'après Velkov, 1942, fig. 20.

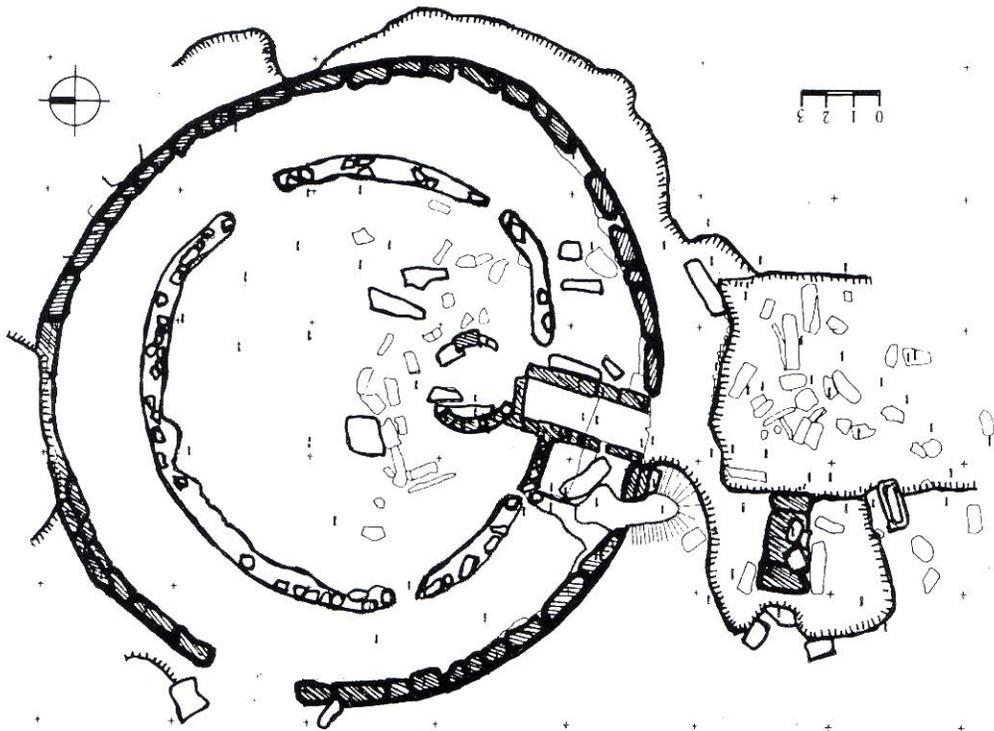
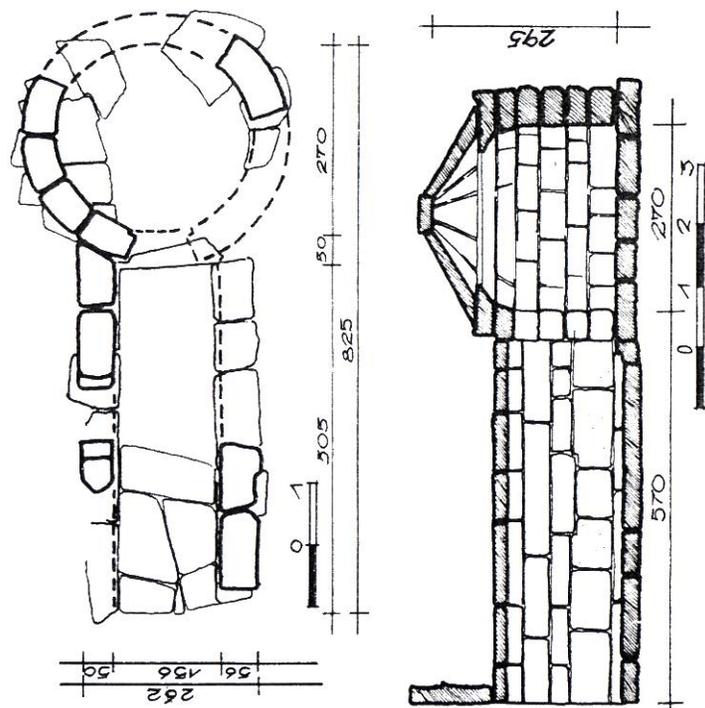


Fig. 43. Redonstitution du monument de Miškova Niva, Malko Tŭrnovo, plan et coupe



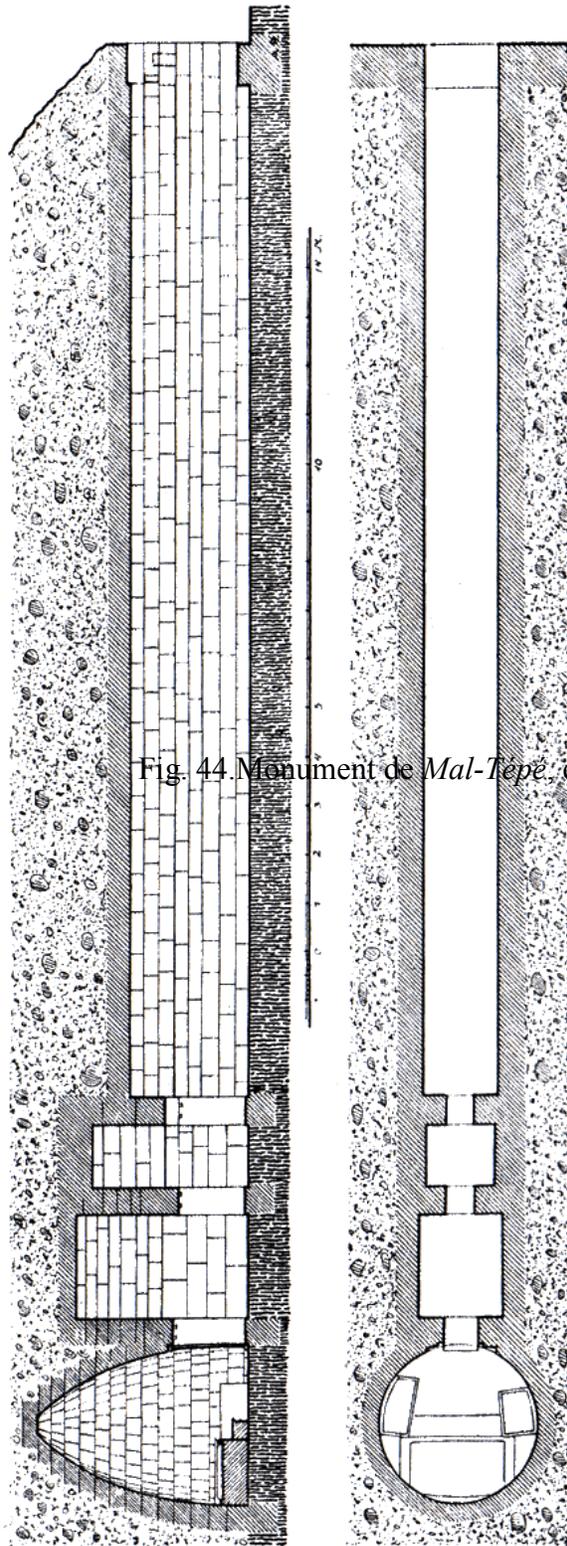
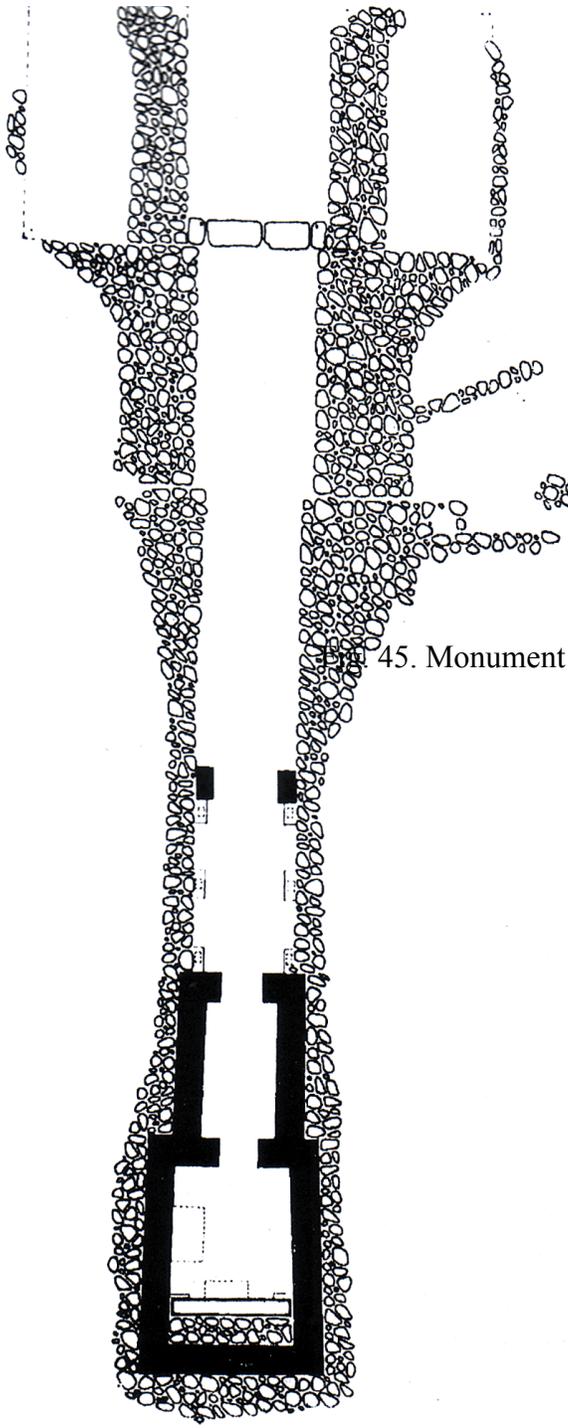
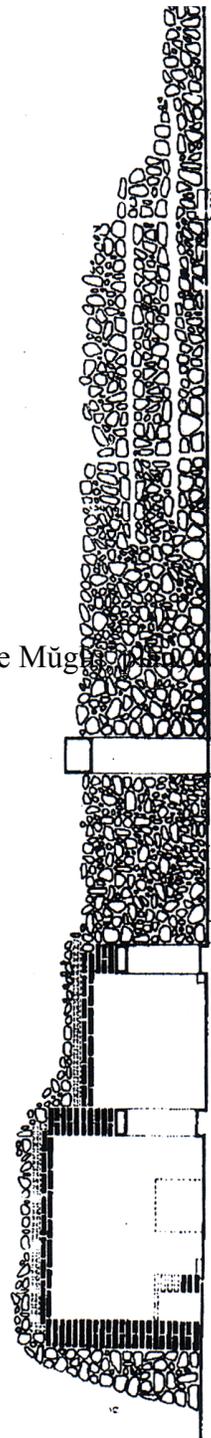
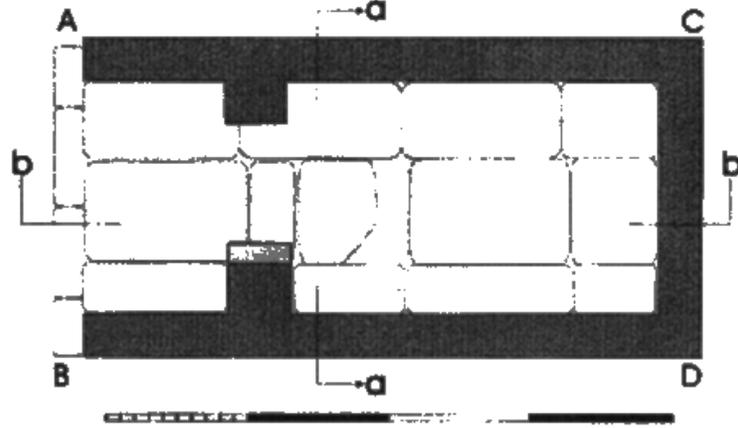


Fig. 44. Monument de *Mal-Tépé*: coupe longitudinale et plan. D'apr



45. Monument de Müggelberg coupe longitudinale et coupes transversales





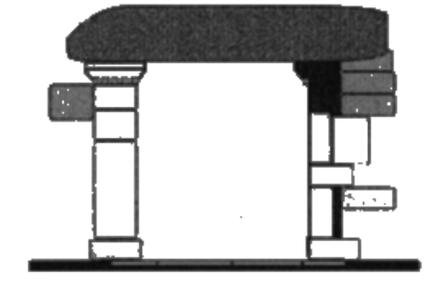
МОГИЛА ИМЕ. НЕДКОВА, Обектът  
вдясно на могила

обр. 12



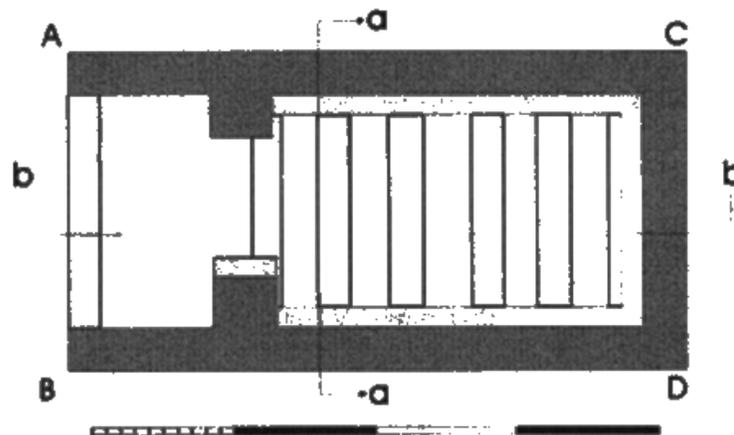
МОГИЛА ИМЕ. НЕДКОВА, Обектът  
вдясно на могила

обр. 15



МОГИЛА ИМЕ. НЕДКОВА, Обектът  
вдясно на могила

обр. 13



МОГИЛА ИМЕ. НЕДКОВА, Обектът  
вдясно на могила

Fig. 46. Monument *Nedkova Mogila*. D'après Dimitrova, 2005c, fig. 16.



Fig. 47. Monument *Nedkova Mogila*, détails de l'intérieur. Photographies par l'auteur.



Fig. 48. Monument *Nedkova Mogila*, détail du « chapiteau » de l'entrée et état actuel (2012) du site. Photographies par l'auteur.

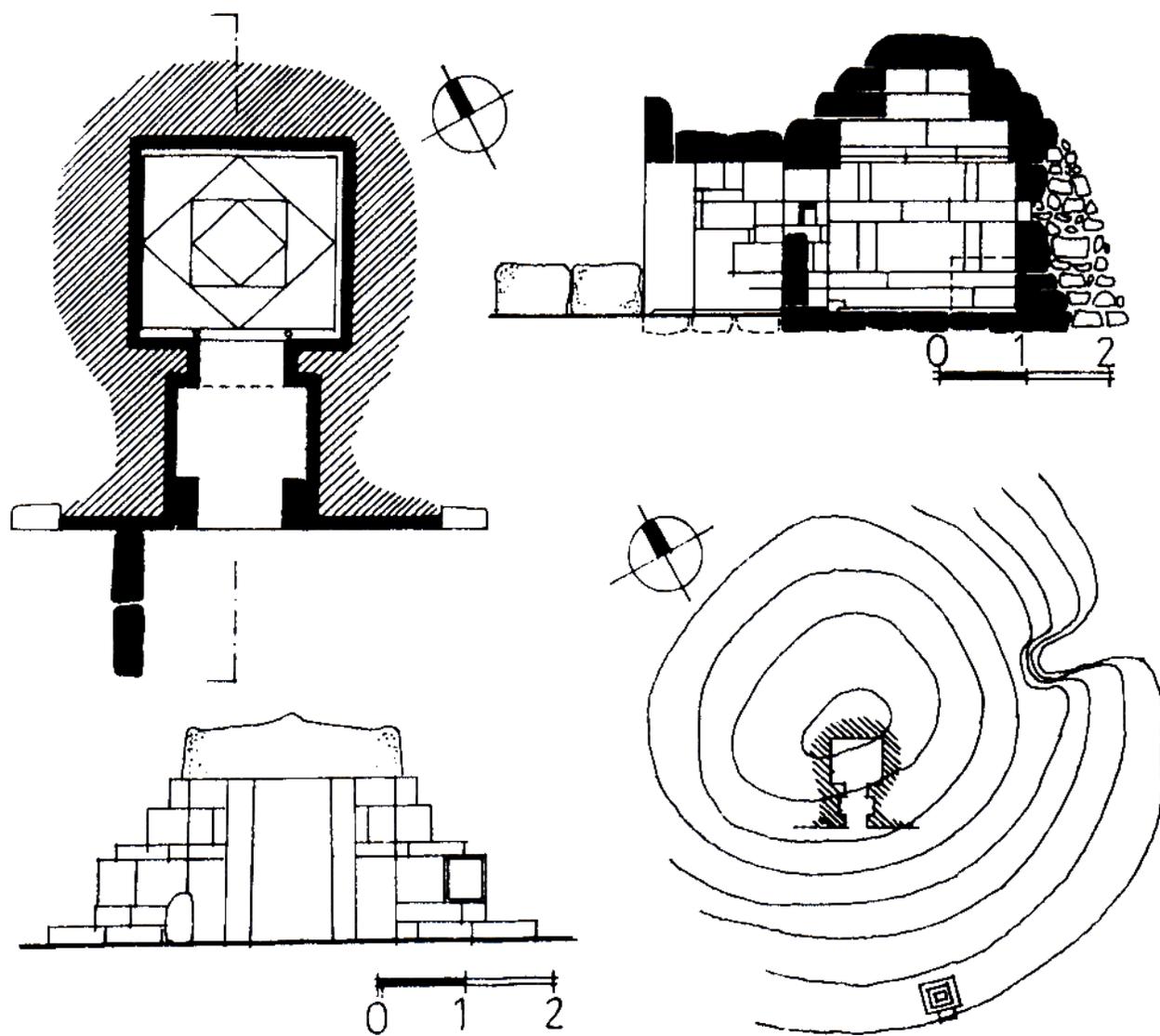


Fig. 49. Monument de Philipovo, plan, coupe longitudinale, façade et position dans le tumulus.  
 D'après Ruseva, 2002, p. 115.

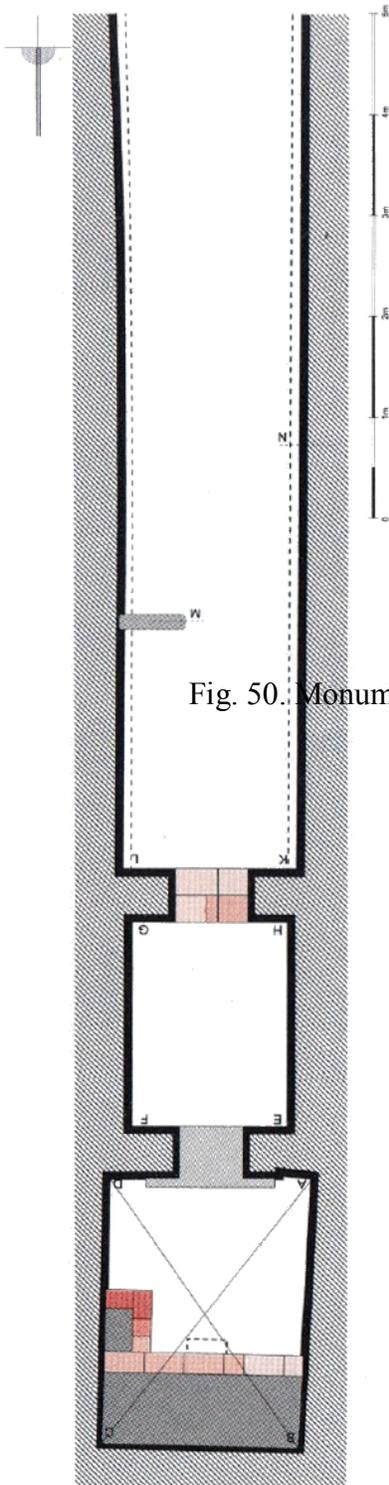


Fig. 50. Monument *Popova Mogila*, plan. D'après Kitov, 2005c,

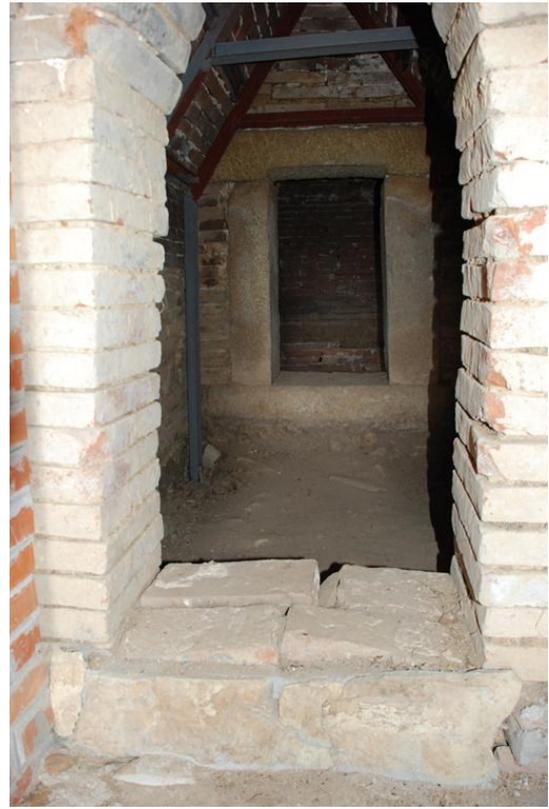


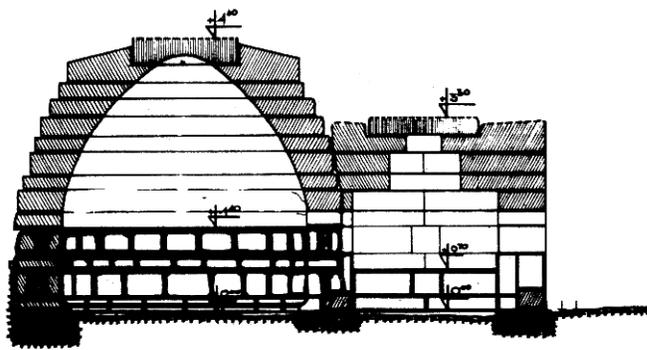
Fig. 51. Monument *Popova Mogila*, le tumulus, l'entrée principale et vue sur l'intérieur.  
Photographies par l'auteur.



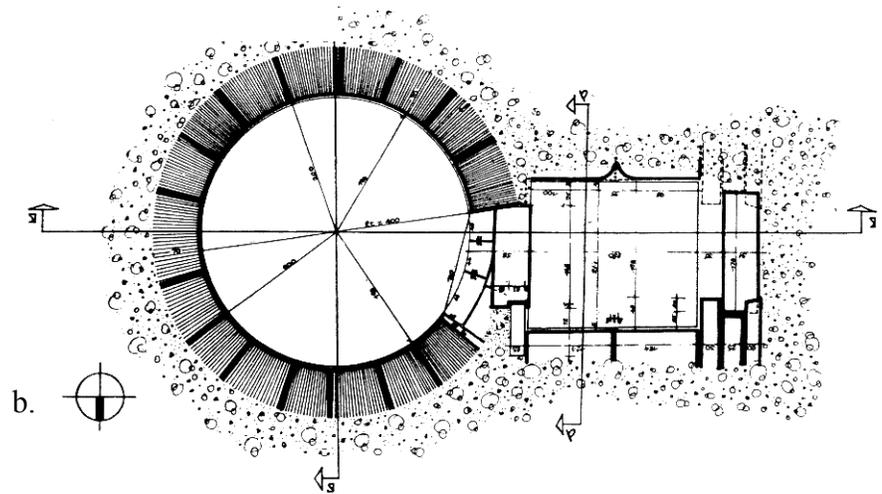
Fig. 52. Monument *Popova Mogila*, détail du linteau de la seconde entrée et du seuil de l'entrée principale. Photographies par l'auteur.



Fig. 53. Monument *Popova Mogila*, structure du passage et lit de briques dans la pièce du fond.  
Photographies par l'auteur.



a.



b.



c.

Fig. 54. Monument de Pūrvenets : a) plan et b) coupe longitudinale d'après Gerasimova et al., 1991, figs. 8 et. 9, c) état actuel (2010) du site, photographie par l'auteur.

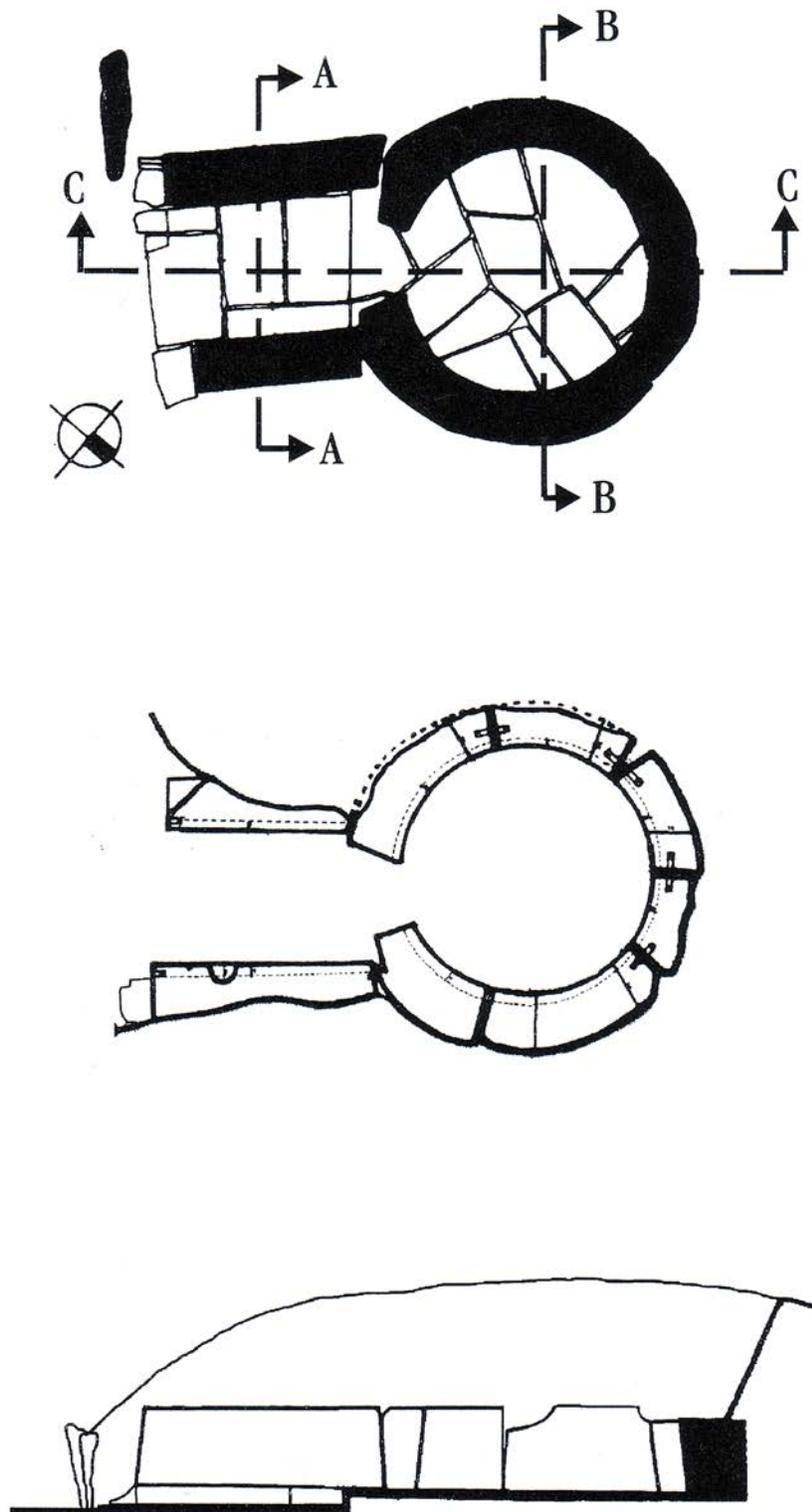


Fig. 55. Monument de Propūda, Malko Tŭrnovo, plan et coupe longitudinale. D'après Ruseva, 2000, p. 90.

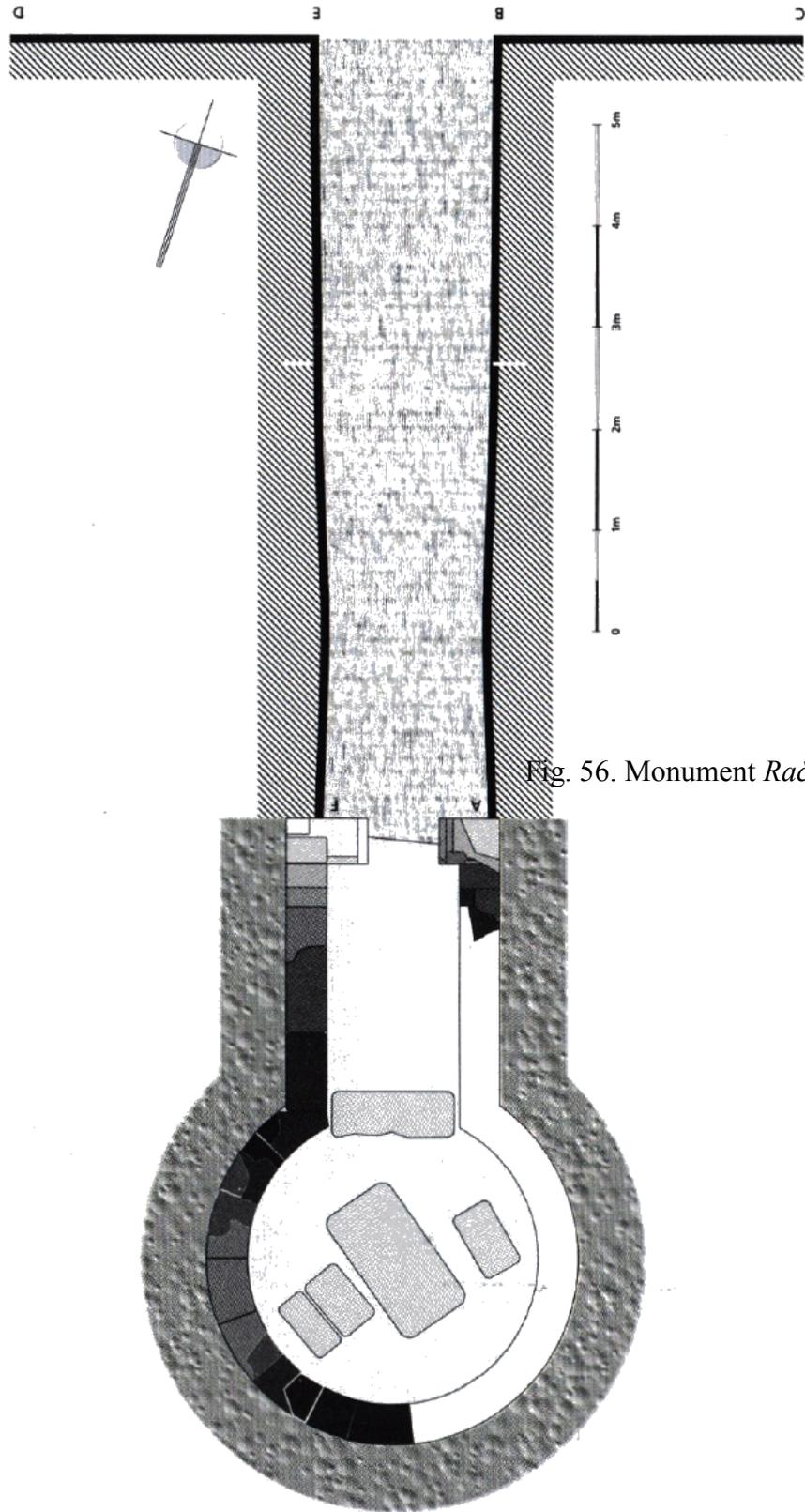


Fig. 56. Monument *Račeva Mogila*, plan. D'après Kit

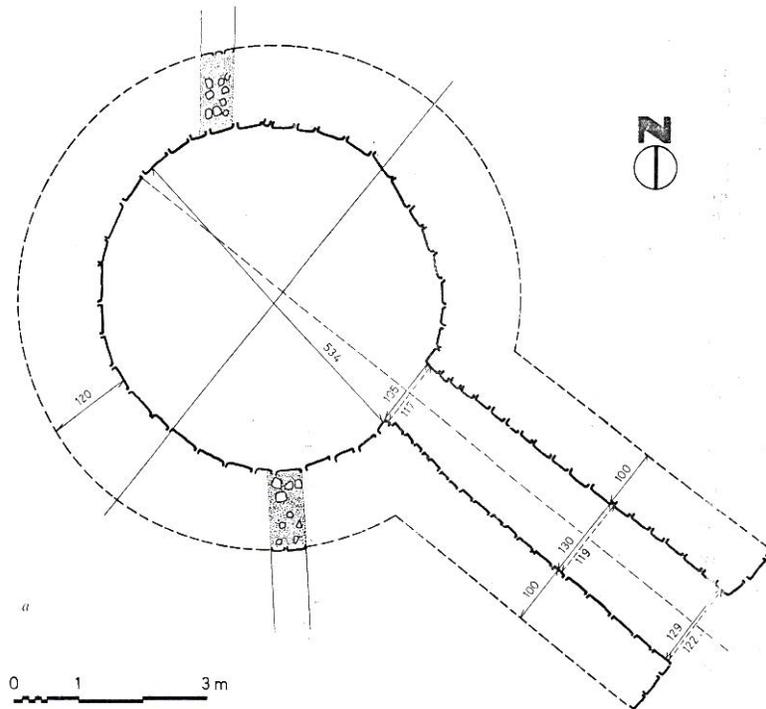
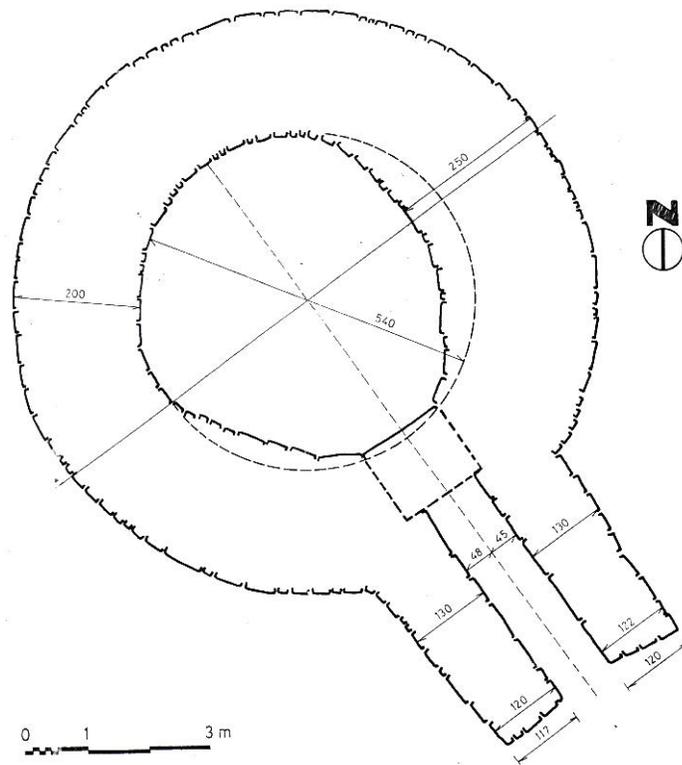
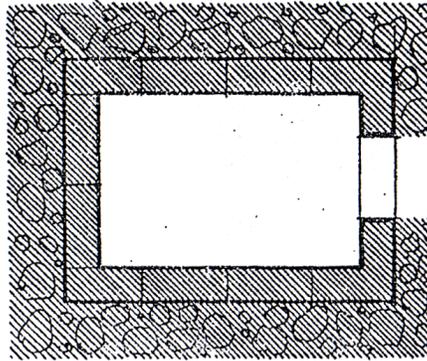
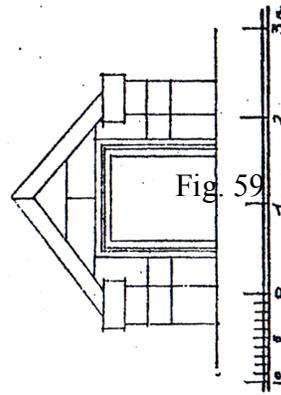
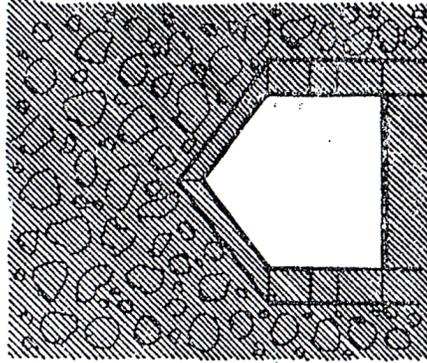


Fig. 37. Monuments № 1 et № 2 de Ravnogor. D'après Kitov, 1989, figs. 8 et 9.





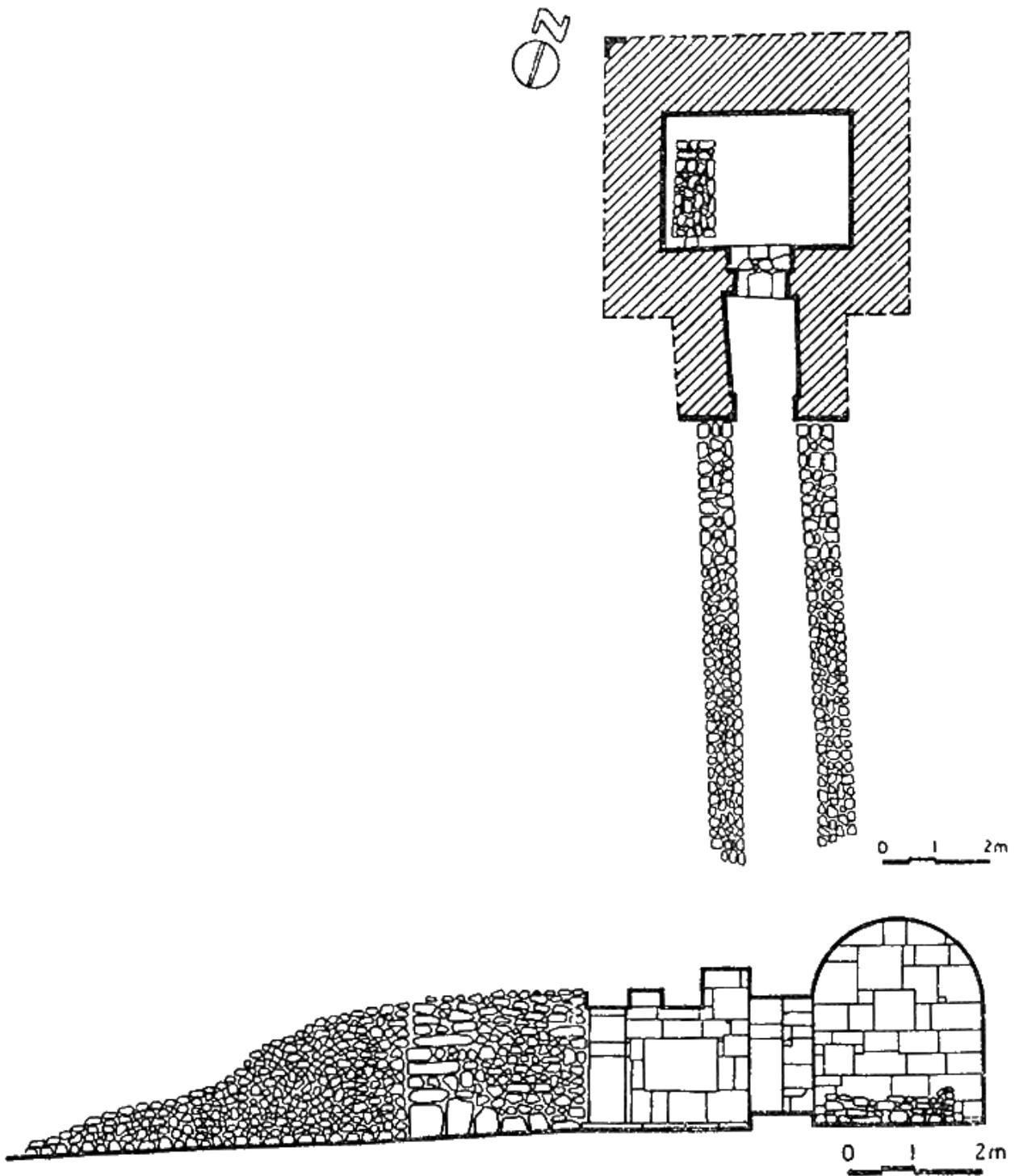


Fig. 40. Monument *Sašova Mogila*, plan et coupe longitudinale. D'après Kitov, 1996b, fig. 1.

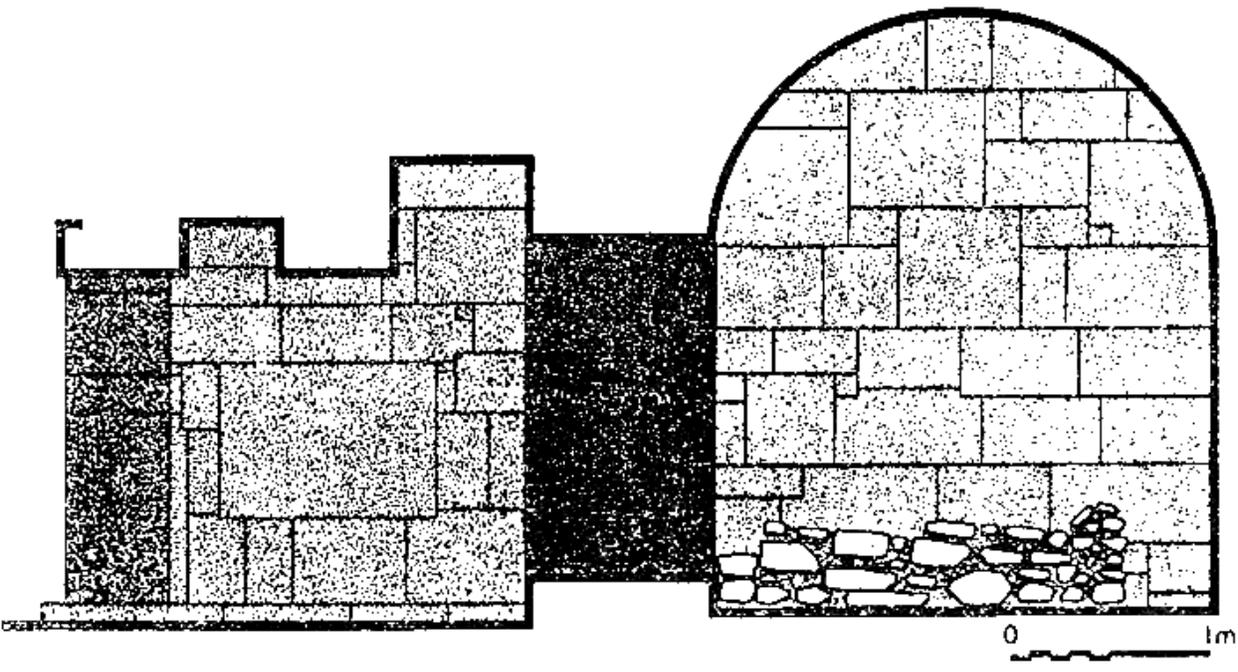
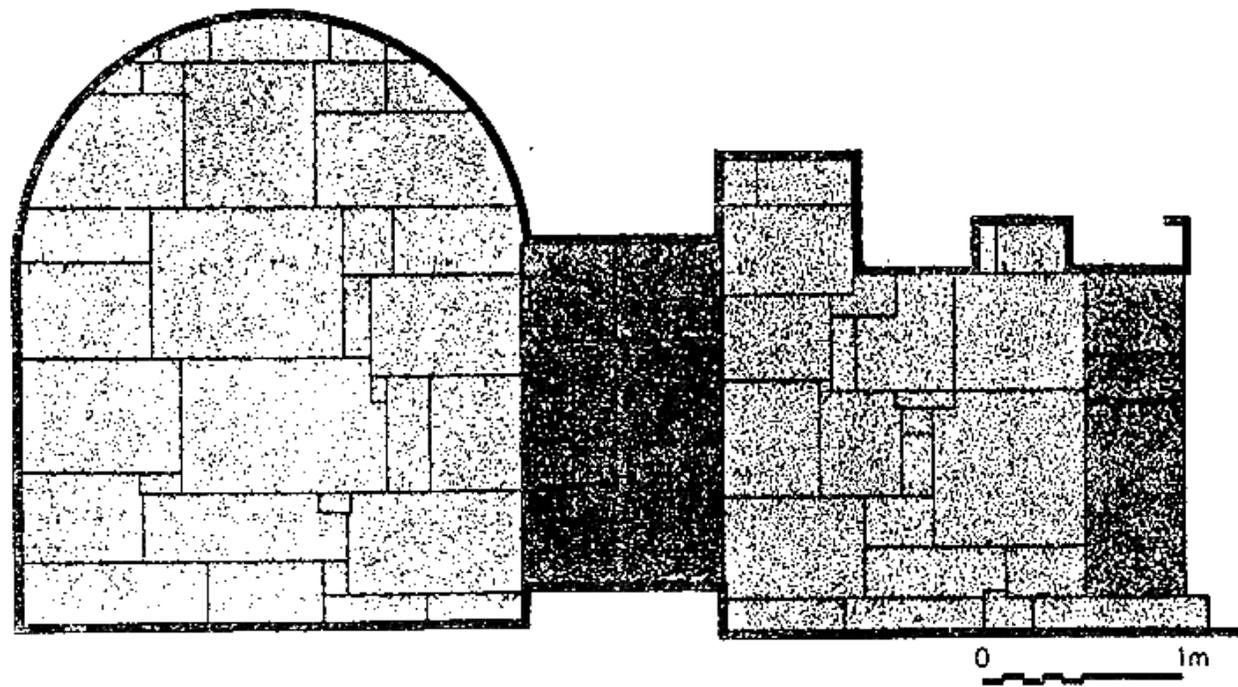


Fig. 61. Monument *Sašova Mogila*, élévations. D'après Kitov, 1996b, fig. 6.

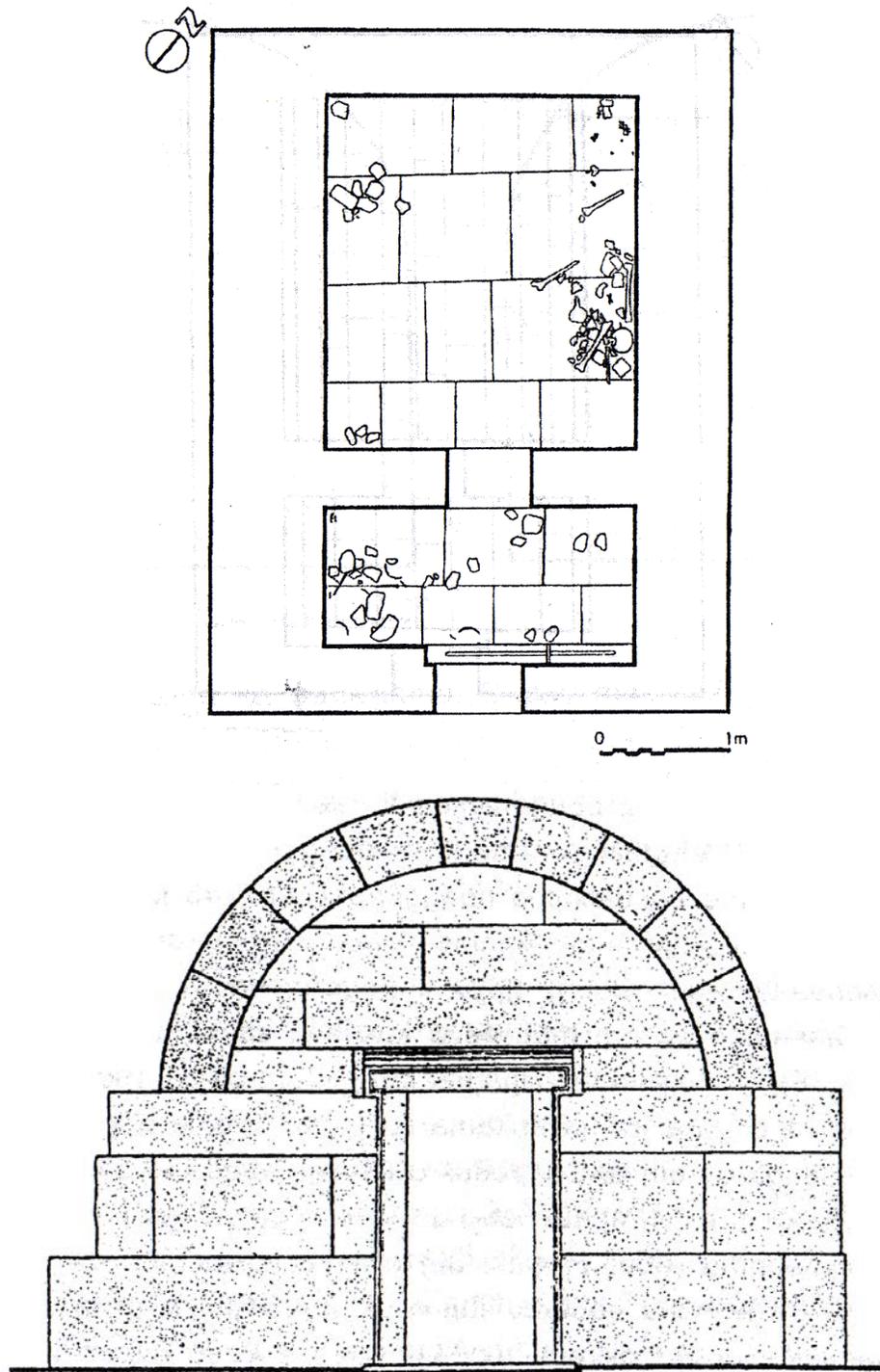


Fig. 62. Monument № 13 de Sboryanovo, plan et façade. D'après Gergova, 1996, figs. 6 et 7.

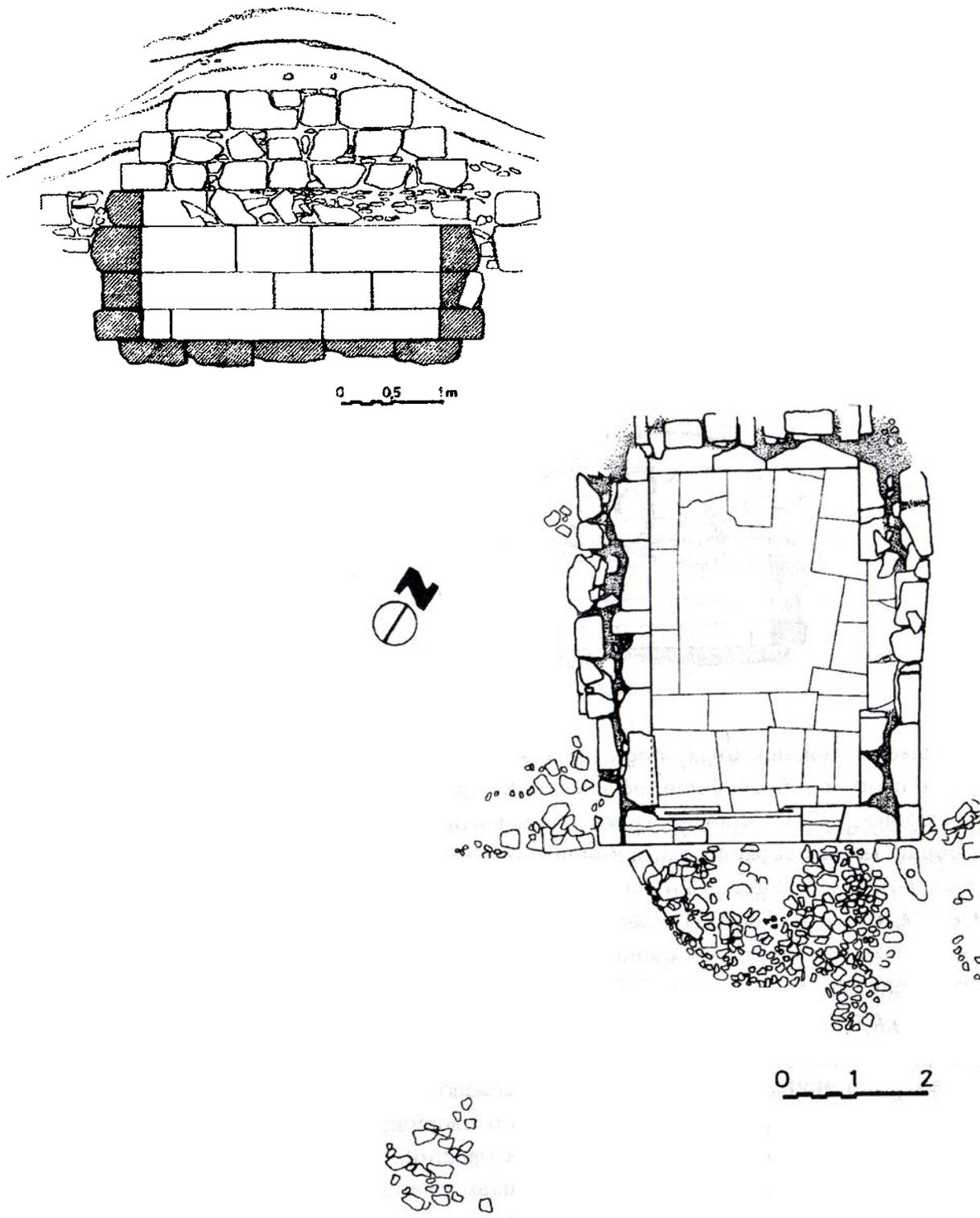


Fig. 63. Monument № 12 de Sboryanovo, plan et coupe. D'après Gergova, 1996, figs. 13 et 14.

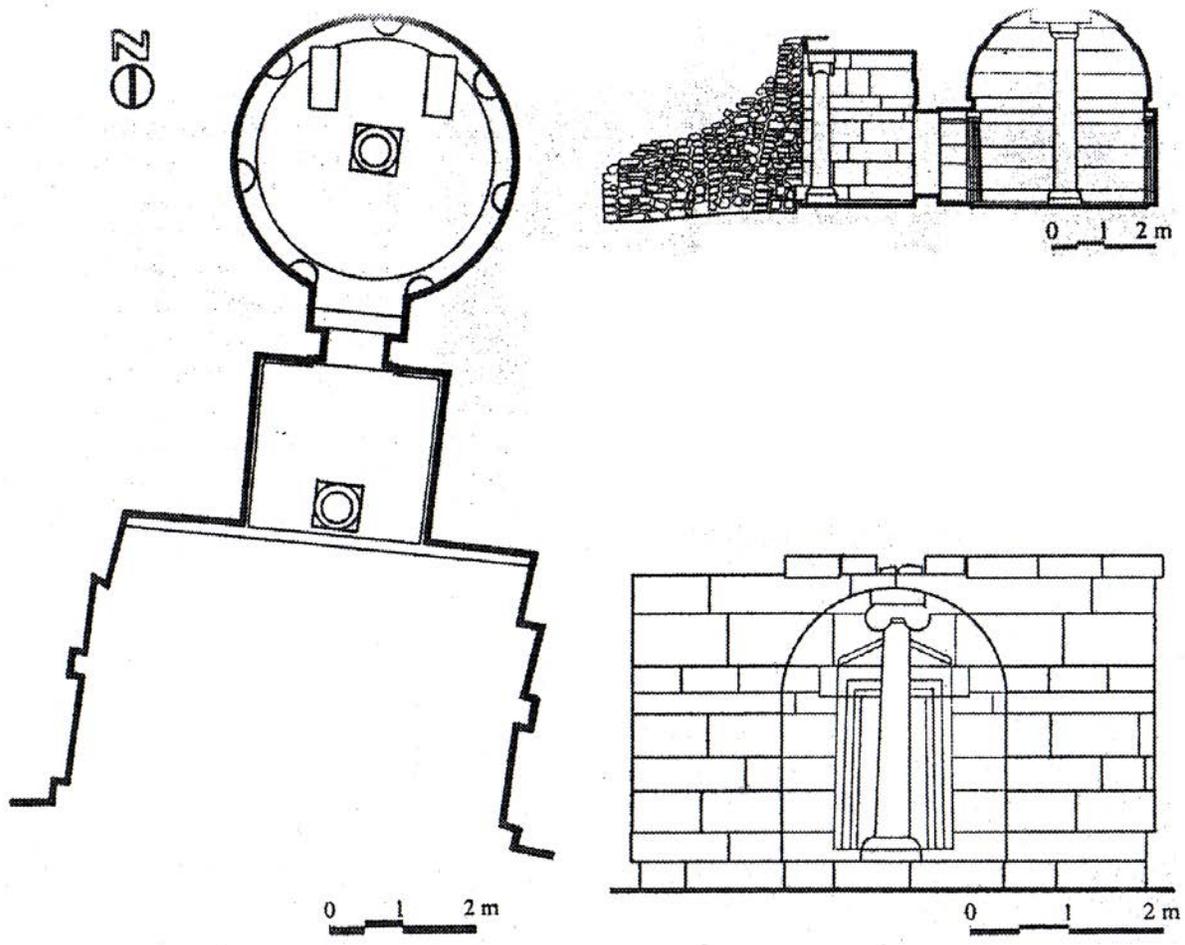


Fig. 64. Monument de Šoušmanets, plan, coupe longitudinale et façade. D'après Kitov, 1999b, fig. 17.



Fig. 65. Monument de Šoušmanets, décoration architecturale de l'intérieur, façade et détail de la porte de pierre. Photographies par l'auteur.



Fig. 66. Monument de Šoušmanets, détail du chapiteau de la colonne de la façade et du chapiteau de la colonne de la pièce circulaire. Photographies par l'auteur.

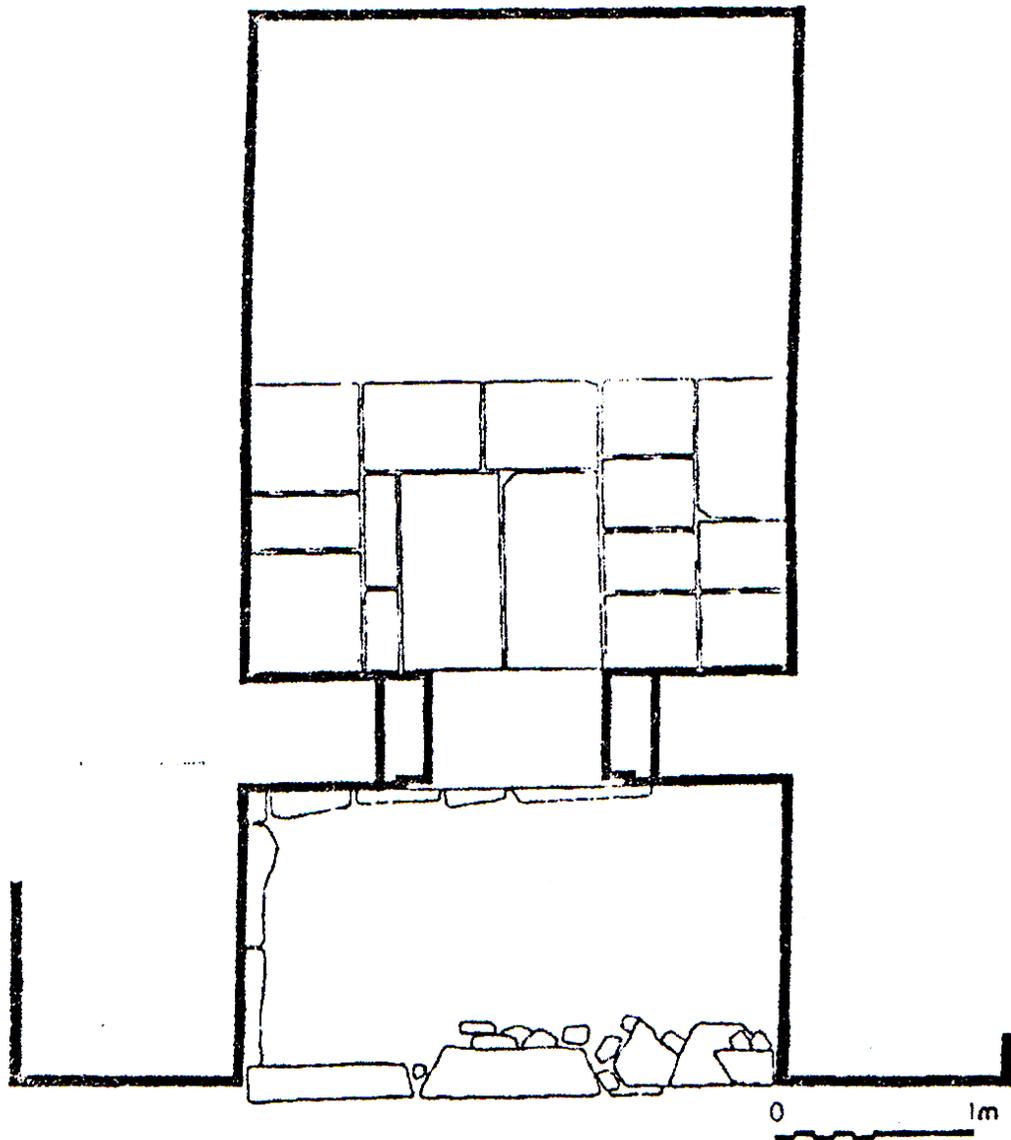


Fig. 67. Monument *Slavčova Mogila*, plan. D'après Kitov, 1996c, fig. 2.

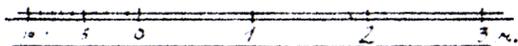
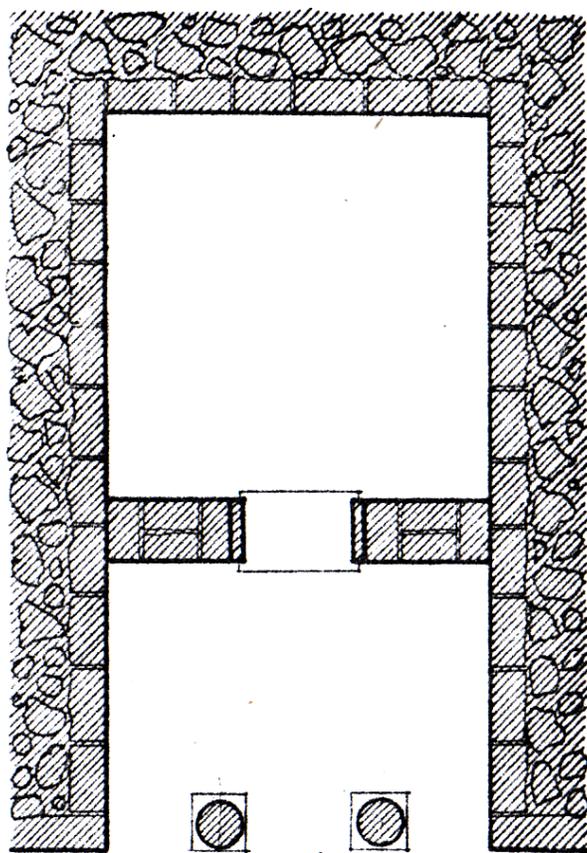
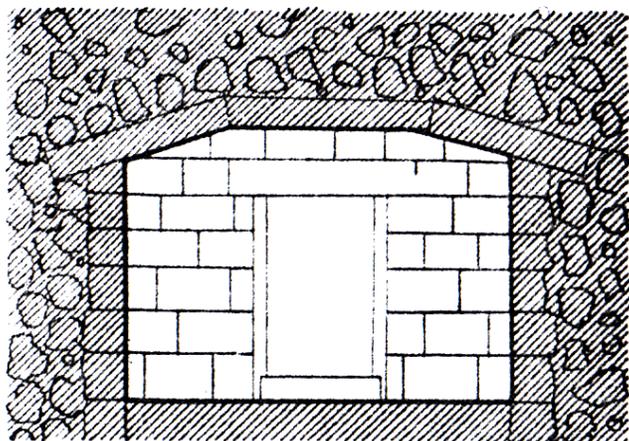


Fig. 68. Monument de Staro-novo-selo. D'après Velkov, 1925, fig. 2.

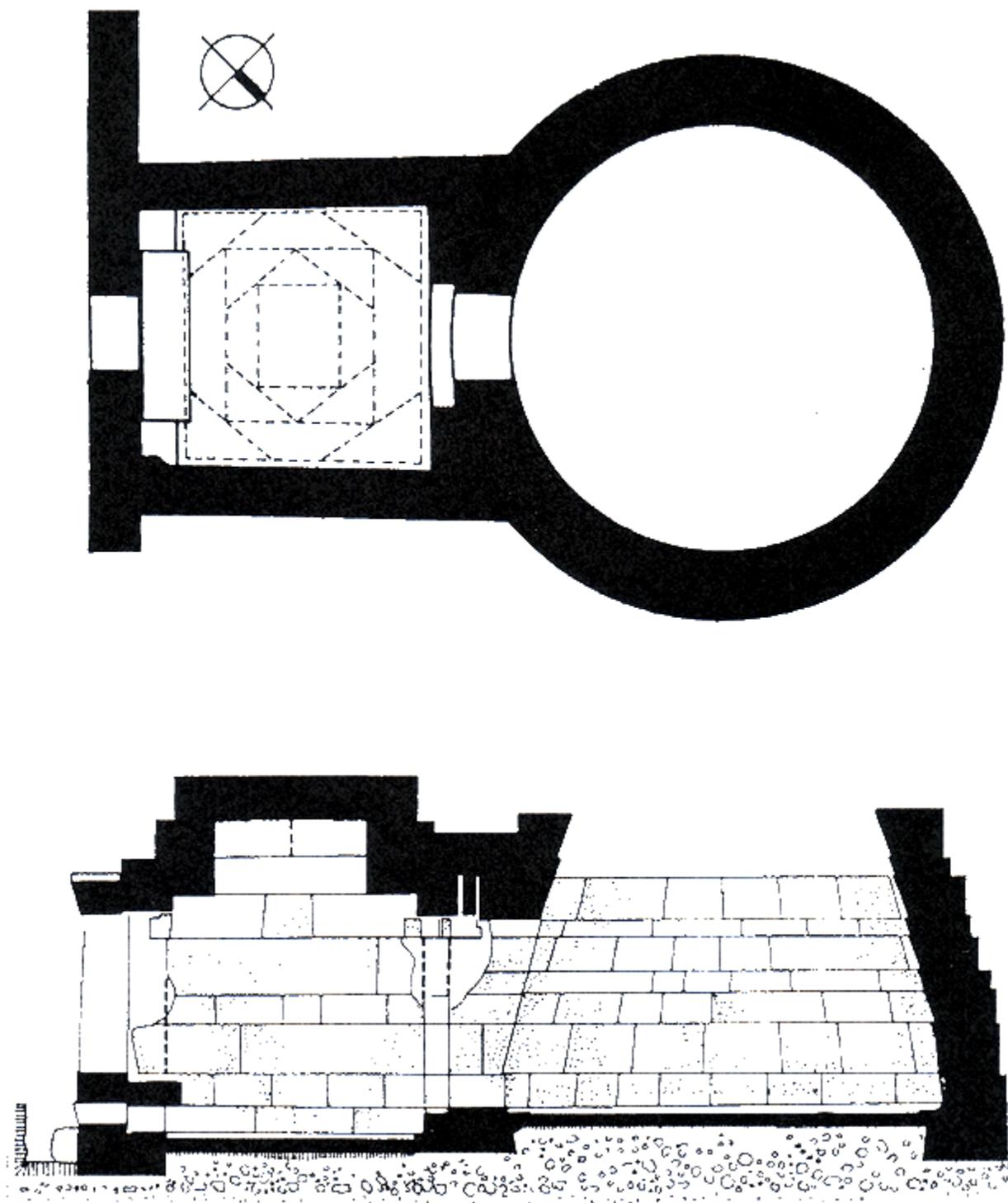


Fig. 69. Monument de *Zhaba Mogila* (Strelča), plan et coupe longitudinale. D'après Ruseva, 2002, p. 148

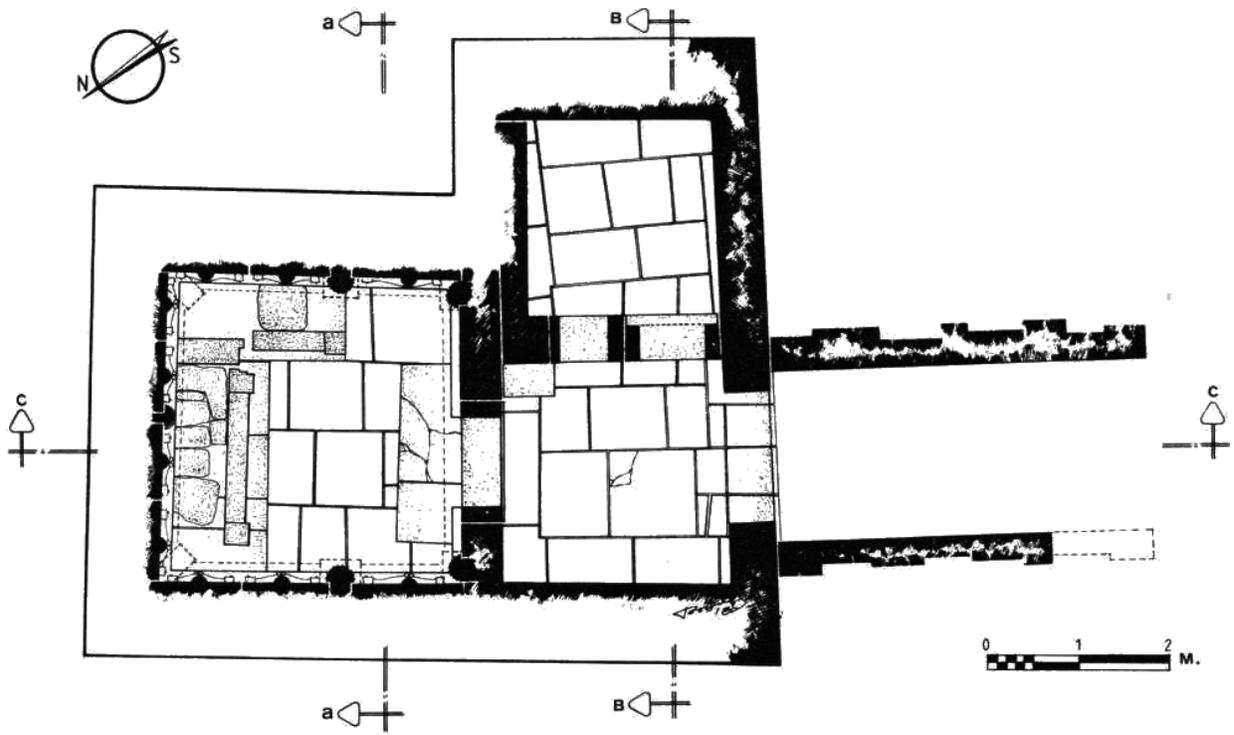
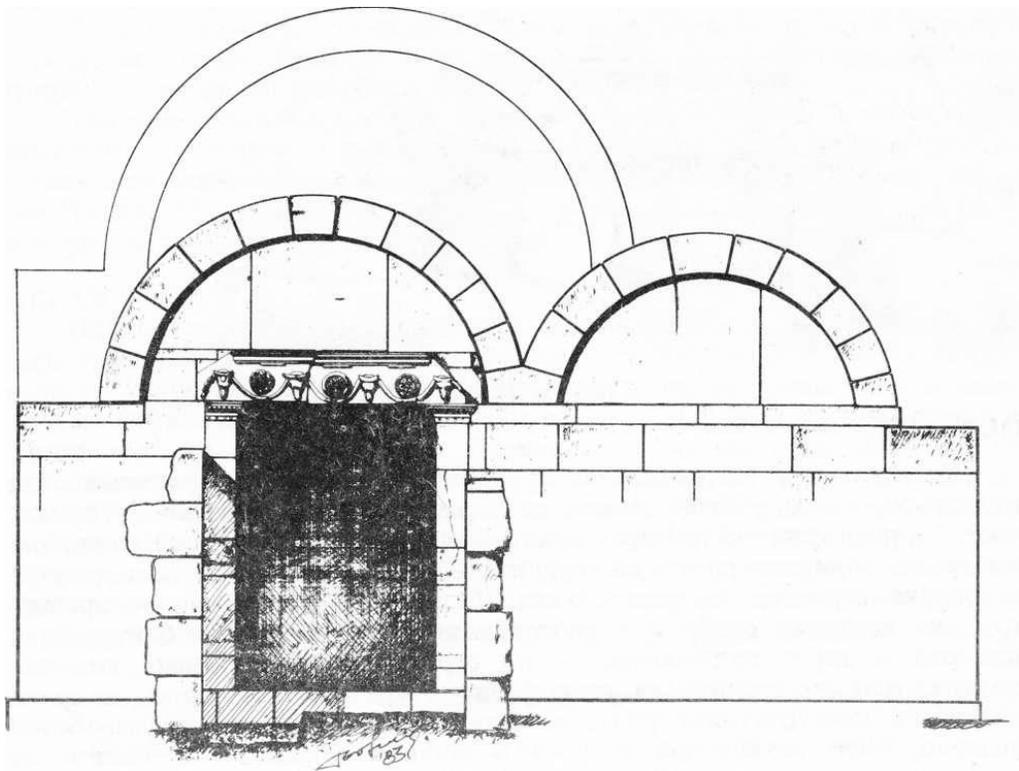


Fig. 70. Monument de Sveštari, façade et plan. D'après Teofilov, 1988, figs. 3 et 4.

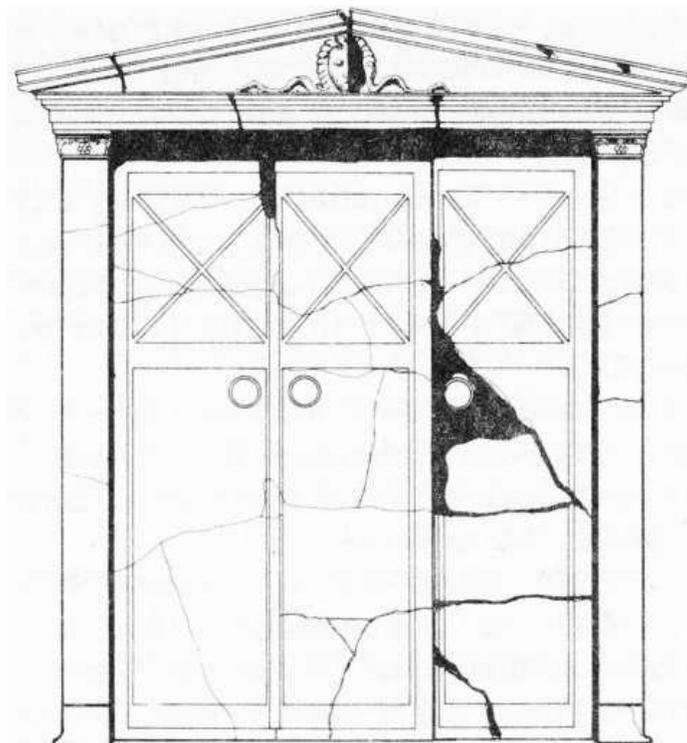
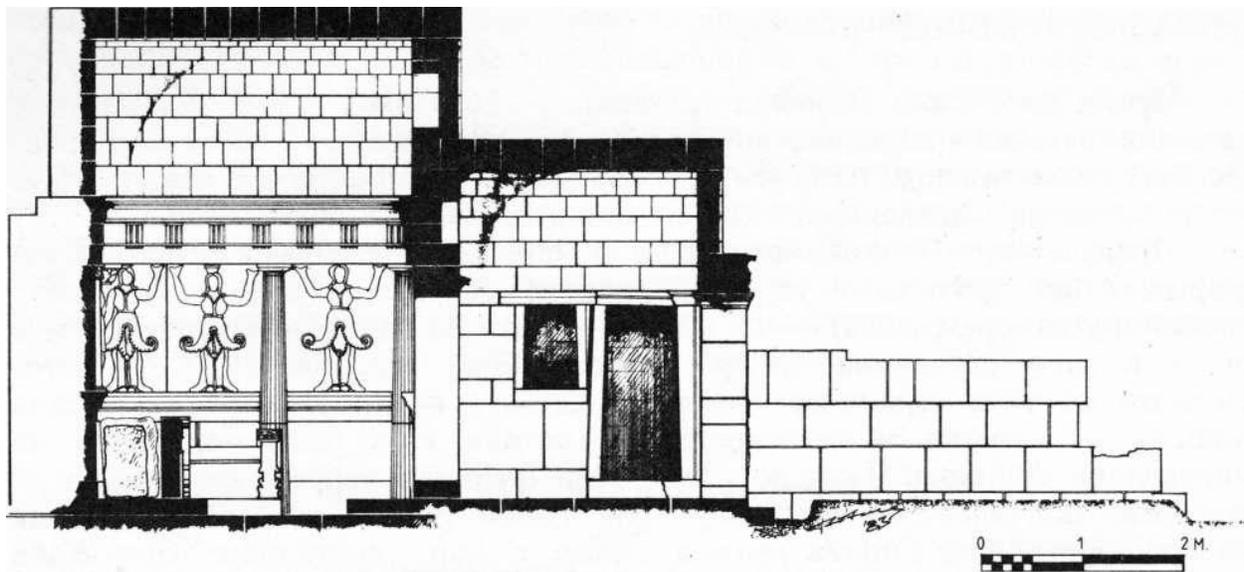


Fig. 51. Monument de Sveštari, coupe longitudinale et restitution du « *naïskos* ». D'après Teofilov, 1988, figs. 6 et 11.

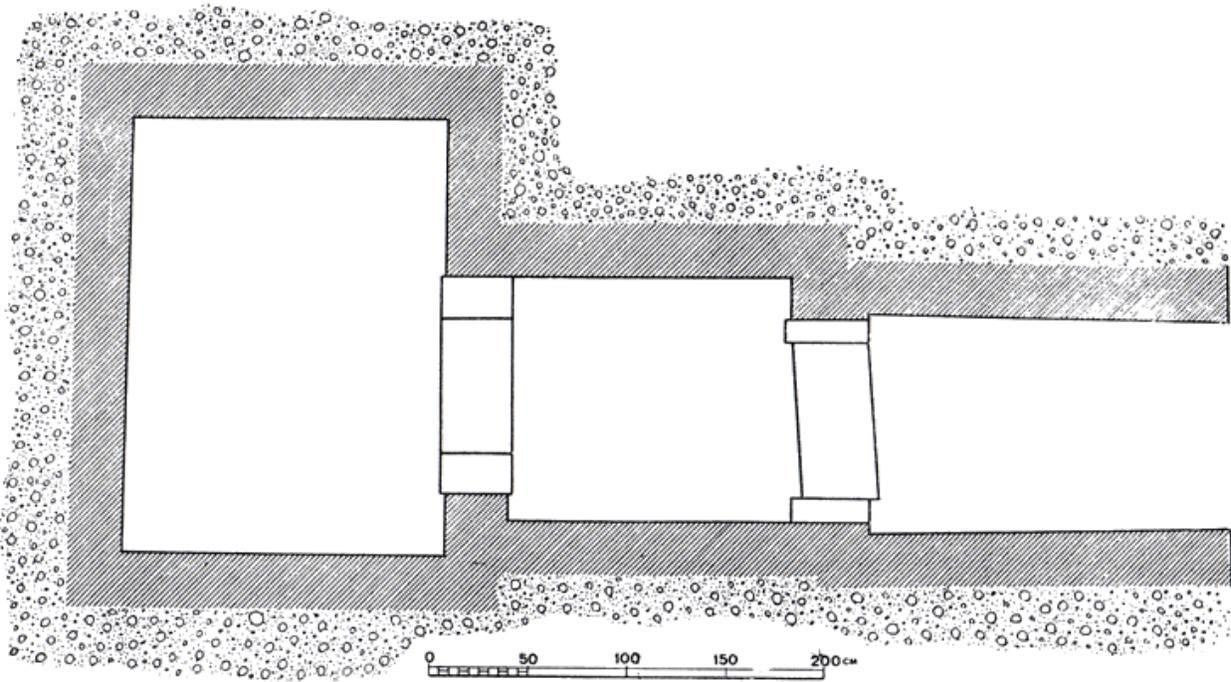
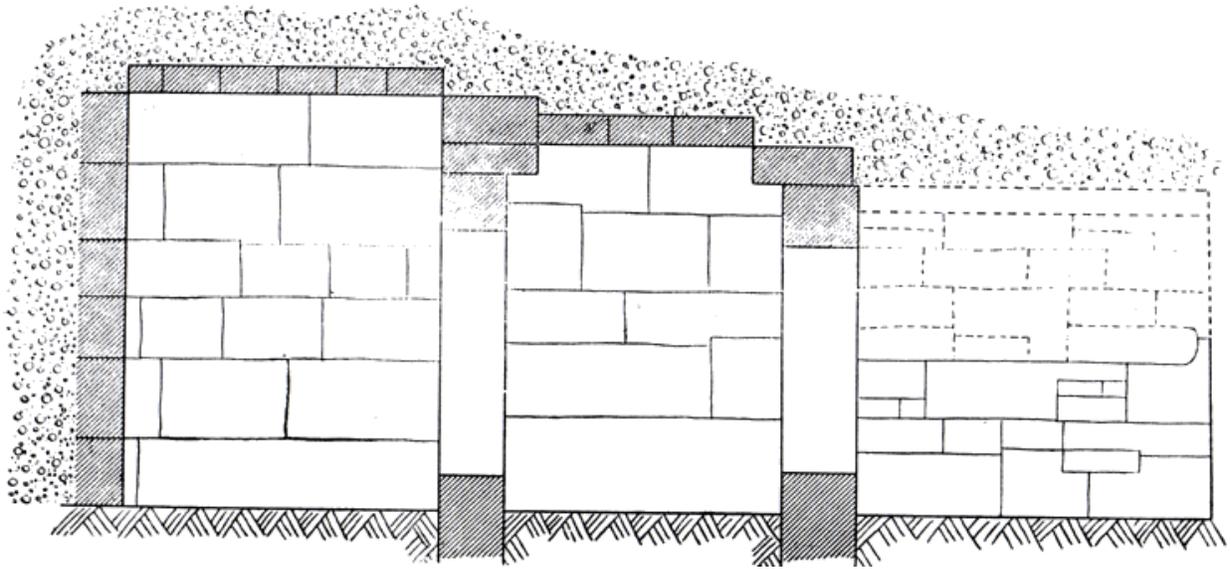


Fig. 72. Monument de Tzarevo, coupe longitudinale et plan. D'après Mikov, 1955, figs 11 et 12.

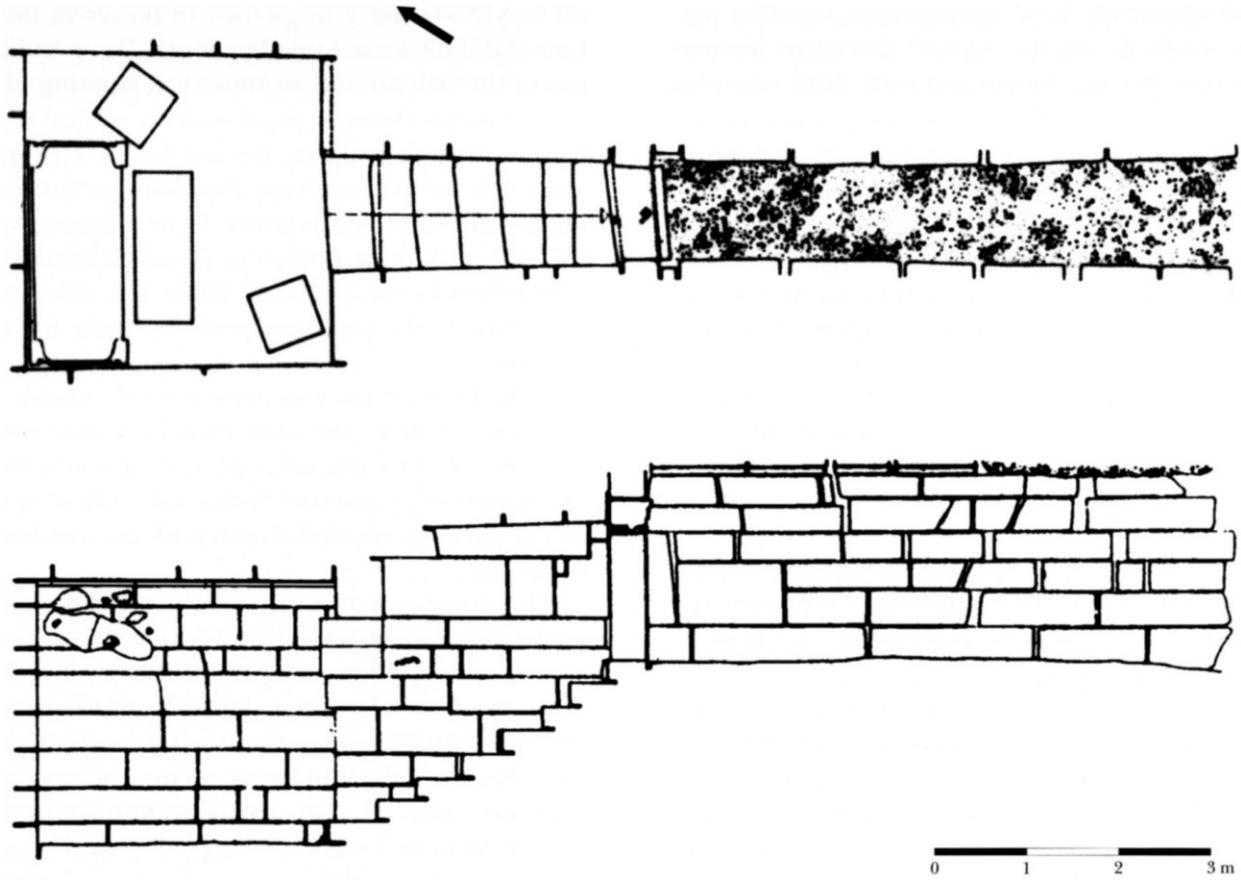


Fig. 73. Monument de Tekirdag, plan et coupe longitudinale. D'après Delemen, 2006, fig. 2.

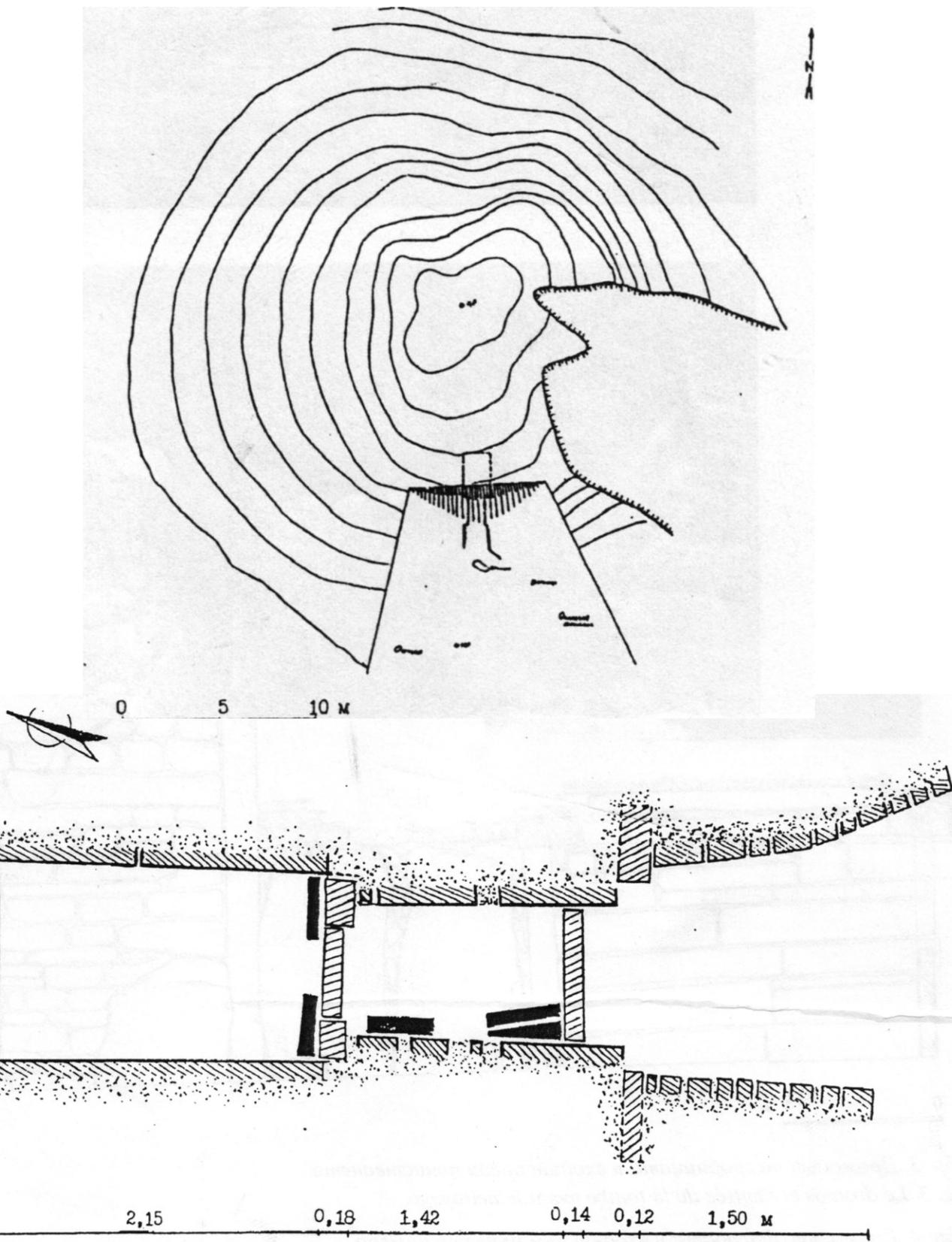


Fig. 74. Monument de Vrani Kon, situation dans le tumulus et plan. D'après Ginev, 1999, fig. 2.

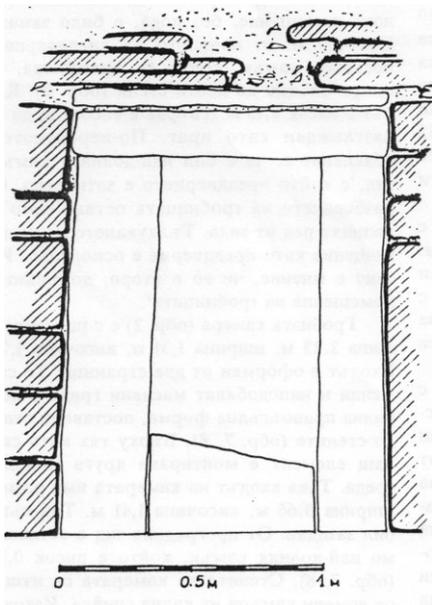
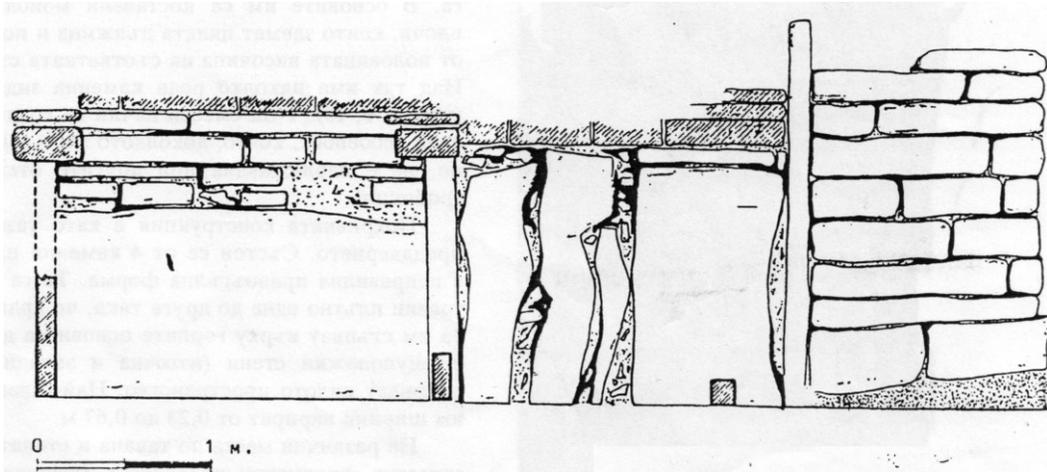
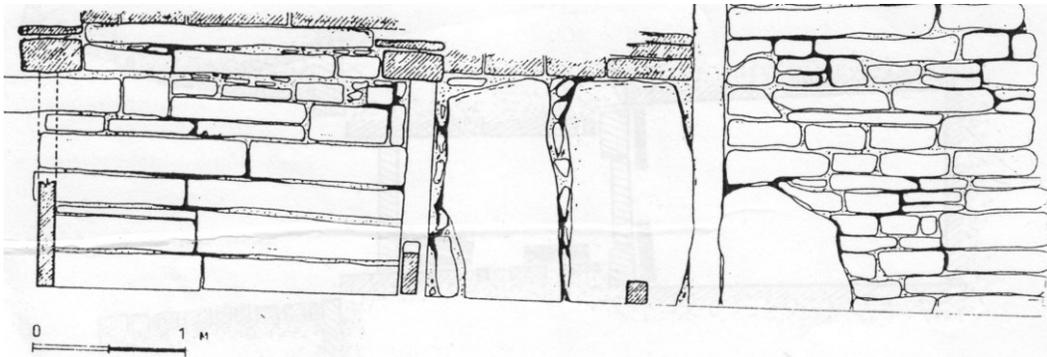


Fig. 75. Monument de Vrani Kon, mur est, mur ouest, entrée de la pièce principale et vue du mur nord de cette même pièce. D'après Ginev, 1999, figs. 5, 6, 8 et 10.

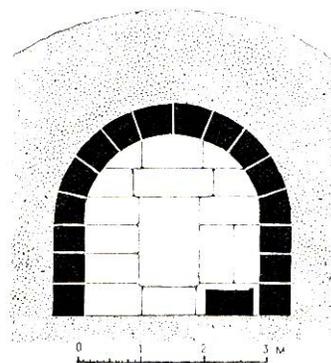
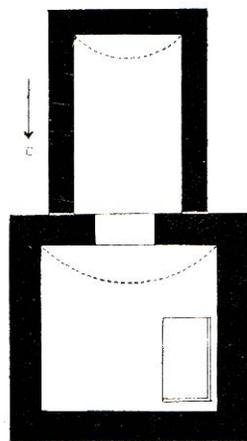
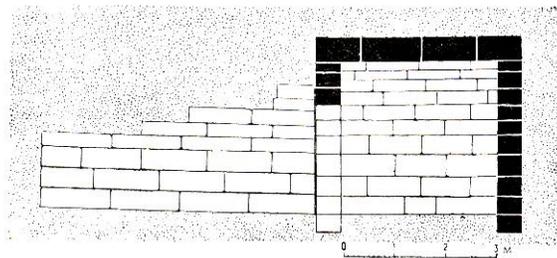
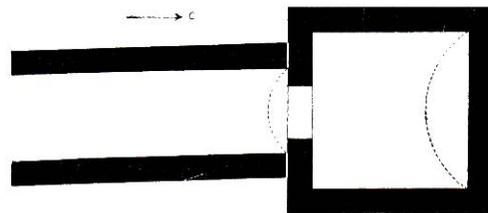
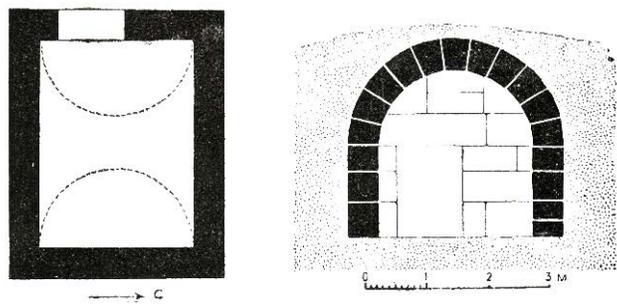


Fig. 76. Monuments № 1, № 3 et № 4 de Varna. D'après Mirčev, 1958, figs. 2, 3 et 5.

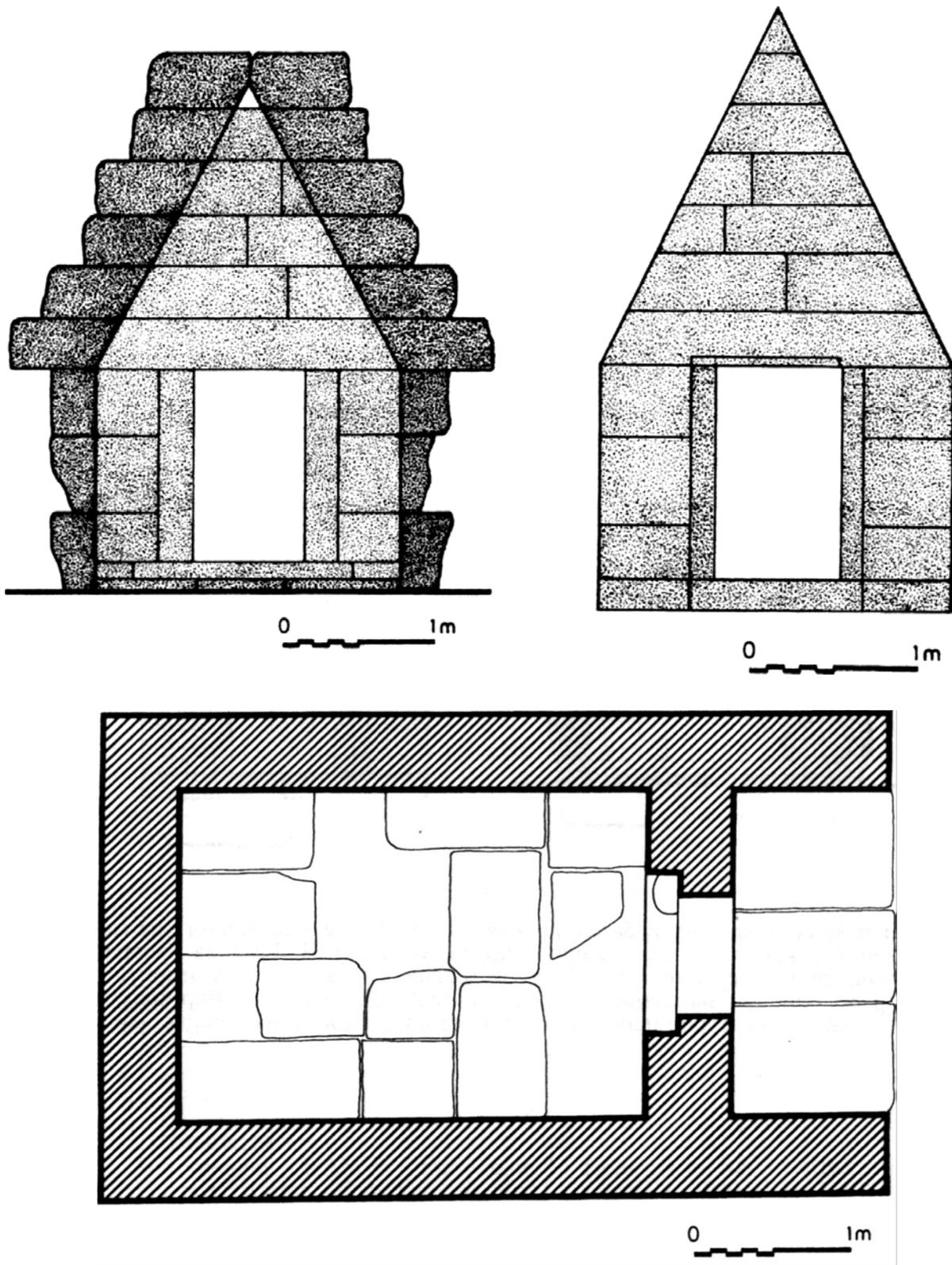


Fig. 77. Monument de Vetren (Septemvri), façade (vues de l'extérieur et de l'intérieur) et plan.  
D'après Domaratski, 1988, p. 69, 70.

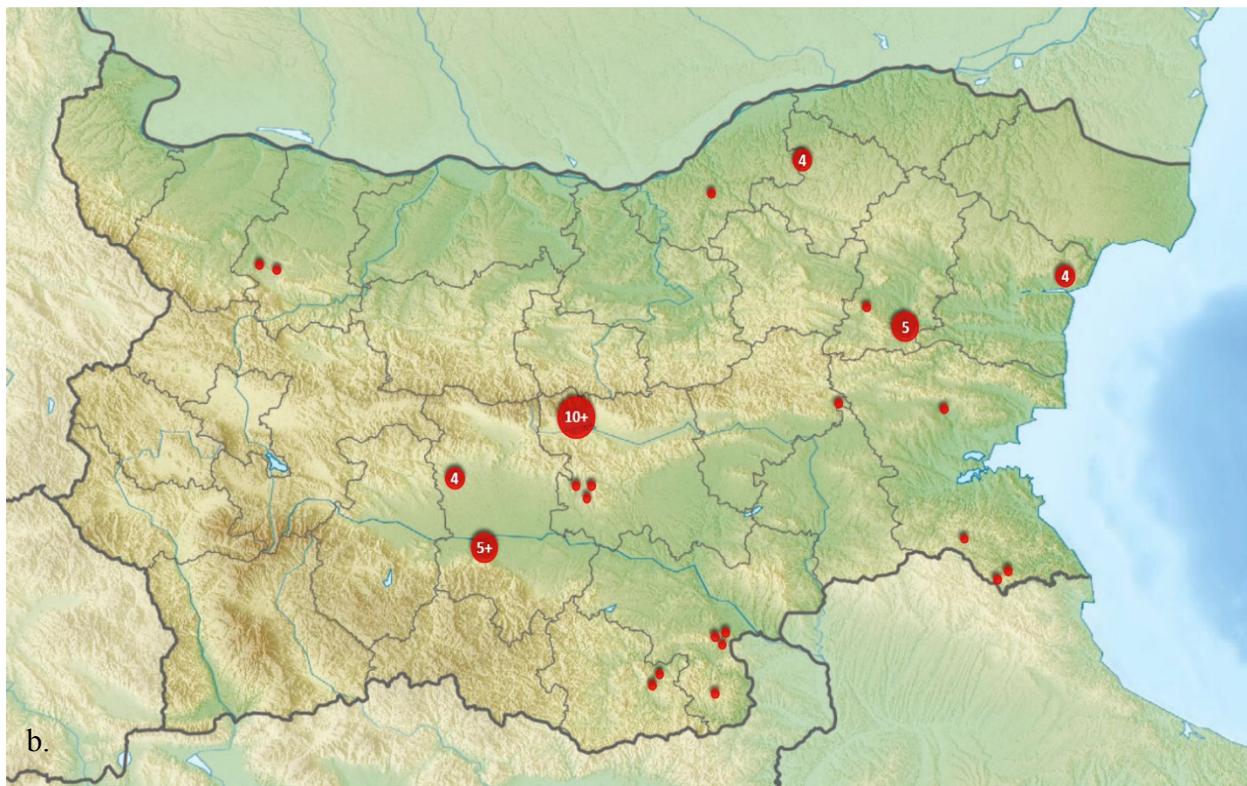


Fig. 78. a) carte topographiques de la Bulgarie (Wikipedia Commons), b) distribution approximative des monuments thraces sous tumulus. D'après Ruseva, 2000.

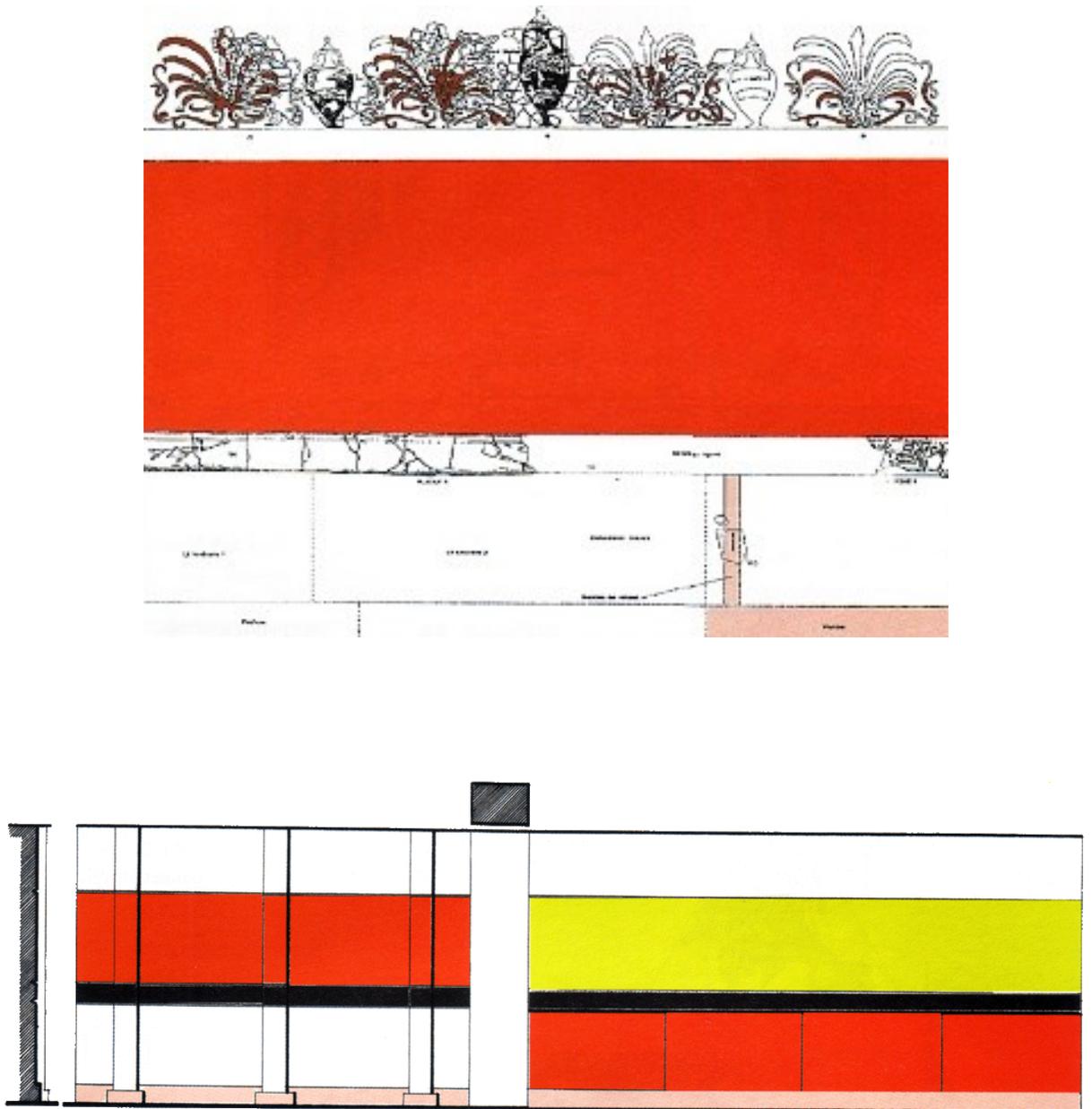


Fig. 79. Schéma décoratif du monument de Müglj. D'après Barbet et Valeva, 2001.